UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIX-HUITIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1911

117978
1/8/11

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1911

AP
20
.J47
1911
jan.-fev.

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/larevuedeparis1101pariuoft

VOYAGE

A VENISE ET A PADOUE[1]

(1815)

Beyle avait assisté, en curieux, à la première entrée des Alliés dans Paris. Son empressement à prêter serment « à l'auguste maison de Bourbon » ne lui avait rien rapporté. Il avait intrigué vainement, une fois de plus, pour être consul à Naples ou secrétaire de légation à Florence. Vite lassé, il résolut d'aller vivre de ses rentes en Italie. « Rome, Rome est ma patrie, je brûle de partir », — écrivait-il dans son journal. — Et il partit pour Milan.

Il y devait retrouver Angela Pietragrua, qui semble l'avoir, dès ce temps-là, trompé avec beaucoup de brio. Il eut alors une distraction si vive qu'il en oublia de rejoindre Napoléon pendant les Cent-Jours, et laissa se livrer sans lui la bataille de Waterloo, qu'il a plus tard si bien décrite. Cependant il faisait l'amour à Milan.

Lorsque Angela trouvait Beyle un peu gênant, elle l'exilait, prétextant la jalousie d'un mari qui n'y pensait guère, ou même une réputation dont elle ne se souciait plus depuis longtemps : elle l'envoyait à Gênes, ou à Turin, ou bien elle le consignait à Milan, tandis qu'elle-même voyageait. Mais il la suivait quelquefois. C'est là ce qui advint en 1815, — un mois tout juste après Waterloo[2], — et nous devons à une petite fugue d'Angela Pietragrua un voyage de Beyle à Venise, qui avait jusqu'ici échappé à tous les stendhaliens.

Angela paraît avoir voulu alors se fixer à Padoue : Beyle, qui avait quitté Paris pour s'établir à Rome, et n'était resté à Milan qu'à cause d'elle, médite aussitôt de vivre soit à Padoue soit à Venise. On sait d'ailleurs qu'il ne fera ni l'un ni l'autre : il ne renoncera point à

1. Extrait d'un volume qui paraîtra bientôt sous ce titre : Stendhal, *Journal d'Italie*, publié par Paul Arbelet.

2. 18 juin 1815. — La nouvelle du désastre n'était arrivée à Milan et Beyle n'avait pu la connaître que le 27.

Milan avant 1821. Angela, sans doute, l'y avait ramené; une autre l'y retiendra.

La relation autographe de ce voyage est perdue dans un des treize registres à reliure vert pomme sur lesquels, durant six années, Beyle écrivit capricieusement, et au hasard de ses campagnes et de ses courses, son *Histoire de la Peinture en Italie*. En partant pour Venise, il emporta un de ces registres, qui contenait les vies de Giorgione, Palma le Vieux, Paris Bordone, Pordenone et Tintoret. Il voulait, à Venise même et devant les œuvres, ajouter quelques notes personnelles à ces extraits de livres qu'il avait lus. Apparemment il eut mieux à faire, mais le registre ne fut pas inutile. Parmi beaucoup de pages blanches, Beyle y nota ses impressions de Padoue et de Venise. L'agitation et la nouveauté du voyage lui avaient rendu, pour bien peu de jours, la vieille habitude d'écrire son journal, que la voluptueuse paresse de la vie milanaise lui avait fait abandonner[1].

PAUL ARBELET

A JOURNAL OF A TOUR TO VENEZIA AND PADOVA
(June 1815)[2].

Padoue, le 17 juillet 1815.

Je commence ce journal à cause de la jolie anecdote que m'a contée avant-hier M. le comte Br.. et que je commence presque à oublier. Ne l'ayant pas écrite sur-le-champ, il ne me reste que le squelette.

Il nous disait donc, au café *del Principe Carlo*[3], qu'une

1. On trouvera ce manuscrit dans la bibliothèque de Grenoble, au tome V des volumes cotés R 289.

Sur la couverture du registre, ce mémorandum :

Arrivé à Venise le 22 juillet 1815.
Le même jour, vu la galerie Manfrin.

Puis cette note :

Armes de France :

[Ici le dessin à la plume d'un éteignoir.]
à l'éteignoir
25 juillet 1815.

In nome dell'onore voi siete pregato di non legere o almen di non ripetere queste riflezioni interessanti solamente al scrittor, per la storia delle proprie passioni. (Je respecte l'orthographe italienne de Beyle). — C'est-à-dire : « Au nom de l'honneur vous êtes prié de ne pas lire, ou au moins de ne pas répéter ces réflexions qui intéressent seulement celui qui les a écrites, pour l'histoire de ses propres passions. »

2. « Journal d'un tour à Venise et à Padoue, (juin (*sic*) 1815). »

3. « Au Café du Prince Charles ».

fois, *nei anni suoi fervidi*[1], il vivait depuis dix ans avec une Vénitienne charmante. Un domestique...[2] lui vint offrir la preuve de son infidélité. Il parut triste; elle en voulut savoir la raison. Il la lui dit avec assez de peine. — « Hé, mon Dieu, je croyais que vous le voyiez et que vous me traitiez en mari plus qu'en amant. Il y a dix-huit mois que cela dure; je lui suis attachée; mais n'importe, je le renverrai. » Il[3] partit pour Londres. Elle prit la fièvre, le chagrin la minait à vue d'œil. Le comte lui dit : « Je ne veux pas vous donner une si grande peine. Rappelez-le; quand il sera à Venise, vous m'enverrez mon masque, et je tâcherai de guérir. »

Il la voyait toute la journée comme à l'ordinaire. Six semaines après, étant au café, il aperçoit un domestique qui le cherche pour lui remettre un masque. Lui, sans rentrer dans son palais, va au Grand Canal, monte dans une gondole, double le nombre des rameurs, et se fait conduire à une de ses maisons de campagne, où il passa six mois sans revoir Venise, et pouvant à peine se consoler. Singulier geste du comte pour nous dire que la dame maigrissait et devenait à rien : élever les deux premières phalanges de l'index de la main droite.

Il me semble qu'il y a là dedans un naturel et une noblesse vraie, que nos mœurs élégantes n'ont jamais donnés.

L'héroïne de ce conte est actuellement dans l'auberge même où j'écris ceci, à la Croix de Malte. Elle a quarante-huit ans, et est adorée d'un jeune Anglais de trente-huit ans qui, dit-on, n'est point un homme commun. Il l'a aimée par galanterie, il y a deux ans, et cela continue. En passant à Caldiero, il y a quinze jours, et riant avec elle, il s'est senti paralytique de la moitié du corps. « Fermez la porte, ma chère amie, Dieu m'a foudroyé. » Malgré ses ordres, elle a voulu appeler du secours, il a voulu la suivre, est tombé, et il n'a plus été possible de douter de la paralysie. Ils vont à Abano[4].

Le 11 juillet, à Milan, j'ai trouvé qu'avec la perspective de

1. « Dans ses années brûlantes ».

2. Ici un mot illisible.

3. L'amant.

4. Près de Padoue : — aux environs, sources thermales et bains de boue.

partir dans huit jours, je ne *worked*[1] pas avec toute mon attention. Je ne me sentais pas de goût à [aimer] [2] P. ni madame S[3].

Le 12, j'ai pris la résolution de partir. A dix heures du soir je suis monté en diligence pour Vérone (30 fr.). Je doutais un peu de ma santé, et de la disposition où je trouverais la comtesse Simonetta[4].

Avant de partir, agaceries étonnantes de madame S.. et telles que, sans l'arrivée du maître du cheval arabe, j'étais obligé de... Si je rompais *with Lady Sim.*[5], il faudrait sur-le-champ prendre une petite femme de ce calibre-là, pour ne pas laisser le temps à la mélancolie de venir.

Dans la diligence, Gargantua et la Filosofia. La vieille femme d'un ordonnateur. La petite femme jolie, à narine ouverte, et à caractère, d'un pauvre sergent de douanes malade.

Je couche à Vérone. Le lendemain en sédiole[6] à Padoue (20 fr. en dix heures; — 15 étaient assez).

Lady Sim. m'avait bien défendu *of going in the same albergo*[7]. C'est précisément ce que j'aurais dû faire.

C'est à Padoue que j'ai commencé à voir la vie à la vénitienne, les femmes dans les cafés, et la société ne finissant qu'à deux heures du matin. La gaieté, la facilité des mœurs rendent ce pays fort préférable à Milan. Il reste en faveur de Milan l'avantage général des grandes villes sur les petites. Mais à Venise on éviterait tout le caquetage de Padoue. Comme grande ville, y a-t-il une différence entre Milan et Venise? C'est ce que je ne suis pas à même de décider.

Cette question est cependant fort essentielle pour moi, car c'est en vertu de la réponse que je jetterai l'ancre.

Naples est peuplée par des démons. A Rome il faut être

1. « Travaillais ».

2. Beyle s'exprime autrement.

3. Deux inconnues.

4. Depuis 1813, Beyle a pris l'habitude de donner ce titre et ce nom à madame Pietragrua. — C'était, sans doute, en souvenir d'une visite faite avec elle à la « Simonetta », villa proche de Milan et célèbre alors pour son écho. — Il appelle indifféremment sa maîtresse *Angela* ou *Angelina* ou *Gina*, *Pietragrua* ou *Pietra Grua*, *comtesse* ou *Lady Simonetta*.

5. « Avec Lady Simonetta ».

6. Voiture légère.

7. « D'aller dans le même hôtel ».

trop hypocrite. Florence et Gènes me scient. Restent uniquement Venise et Milan.

Le 16 juillet, à Padoue, je suis rentré pour me coucher à la Croix de Malte à deux heures un quart.

Le 19 juillet, à deux heures et demie.

J'avais lu dans la journée la capitulation de Paris; tout est perdu, même l'honneur.

Le 20, j'ai donné à dîner à sept personnes dont le Fr. Seule manière noble de s'en tirer pour un étranger qui reçoit des politesses, et qui tranche bien dans un pays remarquable par l'avarice des dîners. L'avant-veille, dîner à quatre personnes, toujours chez l'excellent restaurateur Pedrocchi, le meilleur de l'Italie, et presque égal à ceux de Paris. A Padoue, un peu jaloux de...[1] et de Br. En qualité de *fat*, premier mérite auprès des femmes, elle[2] me disait que Gont. lui avait presque inspiré une velléité. Ce petit homme est parfaitement vaniteux, comme tel attentif aux détails et aux petites choses, seules choses du ressort des femmes, quelque supérieures qu'elles soient.

Je serais heureux, si je pouvais m'arracher le cœur, me disais-je à Padoue, dans un accès de mélancolie. J'en ai été distrait par les *Lettere Sirmiensi* de ce pauvre Apostoli[3], qui meurt de faim. C'est un livre amusant, quoique académique; peut-être ennuyeux en français, mais en prose italienne, où l'on ne sort pas du lieu commun, frappant.

Le dernier jour, passé deux heures et demie dans l'apparte-

1. Un nom illisible.

2. Angela.

3. Francesco Apostoli, vénitien (1750-1816). — Beyle écrivait plus tard : « M. Reina m'a prêté un opuscule bien curieux : c'est l'histoire de la déportation des patriotes lombards aux bouches du Cattaro, par M. Apostoli, bossu, qui avait peut-être autant d'esprit que Chamfort...

» Le plus extrême dénûment a forcé, dans ces derniers temps, le pauvre Apostoli à se faire espion des Autrichiens. Il le disait à tous ses amis réunis au café de Padoue, et l'infamie ne l'avait point atteint. Ce bossu si brillant est, dit-on, mort de faim. Son livre est intitulé *Lettere sirmiensi*. Il dit la vérité même contre ses collègues de déportation. Il ne tombe jamais dans l'*importance* et dans le *vague* qu'un déporté français n'eût pas manqué de mettre dans une relation de ce genre. » (*Rome, Naples et Florence*, pp. 40-41).

ment que l'enrichi O. veut louer à madame G[1]. De là à l'hôpital pour le bas-relief de Canova. Grossièreté de la tête du génie, et grâce du nez. De là au saint François du Guide[2] dont je devine l'auteur, et aux fresques de Mantègne.

L'histoire des 200 (o)[3] par mois. Aigreur dès qu'on parle *money*[4]. Dom.[5] passe plutôt pour dupe que pour délicat en ne donnant pas les réponses victorieuses quand il est attaqué. En même temps, cela aurait l'avantage de rendre le dialogue piquant.

Idée d'un poème didactique sur les Constitutions pour expliquer aux peuples la constitution anglaise : sujet unique, mais il faudrait des vers à la Monti ou à la Boileau, et les Boileau ni les Monti n'ont pas de ces diables d'idées.

Le dernier jour, dîné au Grand Paris. Fatigue extrême. Br. quitte habit et cravate et perd 50 p. 100 de son mérite aux yeux de Lady S.[6] Faut-il que mon bonheur dépende des femmes!

J'oubliais le joli jardin, ou le joli chant de Pacchiarotti[7], et le plaisir de le visiter. Mais cela est diablement diminué par la petite ville.

Venise.

Mes voyages perdent 50 p. 100 de coloris. Je n'écris jamais que quand je ne puis plus remuer ni pied ni patte.

Le 22 juillet 1815, à six heures et demie, j'arrive à Venise

1. Peut-être Gina — ou Pietra Grua.

2. Sans doute, lapsus de Stendhal : il y a, aux *Eremitani*, un *Saint Jean-Baptiste* du Guide, que le voyageur Lalande déclare seul tableau de ce maître à Padoue.

3. *Sic.*

4. « Argent ».

5. Dominique, — l'un des noms que Beyle adopte le plus volontiers.

6. Simonetta.

7. « Le soir, je vais dans la loge de Pacchiarotti parler des beaux jours de la musique... Il a encore tout le feu de la jeunesse : on voit que l'amour a passé par là ; et, comme on sait, c'est un castrat... Il a, dans son jardin anglais, au milieu de la ville, entre Sainte-Justine et le Santo, la tour où le cardinal Bembo passa les plus belles années de sa vie à écrire son histoire sur les genoux de sa maîtresse. Cette âme qui pétille dans tous les traits de Pacchiarotti... le rend encore sublime quand il veut se donner la peine de chanter un récitatif... J'ai plus appris de musique en six conversations avec ce grand artiste, que par tous les livres; c'est l'âme qui parle à l'âme. » (*Rome, Naples* et *Florence*, p. 382. — Écrit en 1817.)

par la courrière[1] de Padoue, mourant de sommeil et un peu irrité contre un gros Allemand sans idées, négociant à Trieste, avec une croix rouge. Comme le baron Lepreux. Ces gens-là, par le commun de leurs idées, sont au niveau de la société italienne, et y passent d'abord pour aimables. Lepreux à Milan était embarrassé du nombre de maisons où il allait.

Je me couche en arrivant à la *Regina d'Inghilterra*[2]. En sortant à onze heures, la première personne que je rencontre, c'est Vald., qui me propose un bain de mer au milieu du canal de la Giudecca, avec une petite échelle attachée à la barque. C'est fort agréable et probablement fort sain.

En revenant, nous écrivons en commun un billet à Gina[3] pour lui représenter toute l'étendue de son erreur, si elle préfère le triste trou de Padoue à Venise, qui malgré ses malheurs est encore une des villes les plus aimables de l'Europe. Il est impossible d'avoir plus raison que nous ne l'avons, mais le plaisir d'avoir fait son trou à Padoue, et de se trouver dès le premier jour à sa place dans la société, l'amabilité de M. Br., fortifiée peut-être par le projet du tabac, lui fera jeter l'ancre dans ce trou.

Le hasard a fait qu'elle l'a vu dans l'unique semaine où il soit passable, le temps du *Pallio*[4], et qu'on lui a dépeint Venise sous les couleurs les plus désagréables. Quand elle fut à Venise il y a douze ans, la jalousie *of the husband*[5] et les contrariétés lui ôtèrent tout plaisir.

Voici au reste le budget de Venise :

Appartement garni pour un jeune homme, très décent.	360 fr.
On peut réduire cette dépense à 200 fr. en achetant quelques meubles.	
Gondole, 2 fr. par jour, par mois 60 fr., par an.	720 fr.
Théâtres, loge trois fois la semaine aux plus beaux	600 fr.

1. C'était le mot italien : *la barca corriera*. — Beyle arrive à Venise par la Brenta.

2. « A la Reine d'Angleterre ».

3. Angelina.

4. La foire de Padoue, — vers la mi-juin.

5. « Du mari ».

C'est ce que les maris de Venise donnent à leurs femmes.
Nourriture : dîner 2 fr., café 2 fr.; par mois 120 fr., par an . . . . . 1 440 fr.

3 120 fr.

Toutes ces dépenses sont forcées. Personne, par exemple, ne prend de gondole tous les jours, par la raison qu'on ne saurait qu'en faire. Je me logerais près de la place Saint-Marc; une gondole alors n'est nécessaire que quelquefois l'hiver.

Avec 3 000 francs, me voilà donc voiture, loge et auberge payées. J'aurais 5 000 francs pour les plaisirs extraordinaires.

Ce pays, dans l'état actuel, est peut-être encore le plus gai de l'Europe. La facilité de faire connaissance y est étonnante. On s'assied à côté d'une femme, on se mêle sans façon de la conversation, on répète trois ou quatre fois ce procédé, si l'on se plaît on va chez elle, et en quinze jours, à la première fois qu'on se trouve en gondole, on la [caresse] [1].

Ceci n'est point le rêve d'un jeune fat sans expérience, c'est au contraire le rigoureux résultat de l'expérience. Dimanche Val. a fait des yeux à la plus jolie femme que nous ayons vue; — c'est une jeune demoiselle; — fort indiscrètement, et même ridiculement, à mes yeux, il plaçait des interjections dans sa conversation.

Il n'y avait de ridicule que mes scrupules du Nord. A la fin de la soirée, en passant vis-à-vis de lui, elle lui faisait des signes.

Dans toutes les grandes villes, je passe ma vie dans une île assez petite. L'île de Saint-Marc, avec ses 120 cafés ou salons, bornerait probablement mes courses.

Pour la promenade à pied on a le Jardin, dont les arbres à la vérité sont mesquins. Si l'on veut monter à cheval, on a la terre ferme, ou le Lido, dont le morceau qui est vis-à-vis de la place Saint-Marc a 8 milles de long. Je viens d'y aller en trente minutes, retour vingt-cinq seulement.

La vanité n'est point froissée ici par l'équipage de M. Maruzzi, le plus riche banquier. Il n'a qu'une gondole comme moi, et

1. Beyle s'exprime différemment.

personne ne le voit jamais en gondole; on se trouve sur la place Saint-Marc. On juge de près des femmes les plus célèbres; leur être présenté n'est point un mystère comme dans les autres pays.

Hier, Vald. nous a menés dans un bal de chevalerie; m'y voilà invité pour le reste de mes jours. Il parlait à la voluptueuse madame Rossi. Par un reste de ma discrétion parisienne, par notre orgueil d'être de trop, je me suis éloigné. Il m'en a grondé; il allait me présenter.

De même partout. Malgré mon amour pour la solitude, en un an je connaîtrais tout Venise, c'est-à-dire une centaine de femmes, les plus passables; on choisit ensuite.

S'occuper sérieusement chez soi, tout le matin, n'est point ridicule ici, au contraire.

Mon bonheur consiste à être solitaire au milieu d'une grande ville, et à passer toutes les soirées avec une maîtresse. Venise remplit parfaitement les conditions.

Je conclus de ce long bavardage que Venise me convient parfaitement.

Et certainement le pauvre étranger qui n'a dans une ville ni maîtresse, ni ami, ni passion pour les objets d'art, ne la voit pas sous un jour séduisant. Si le public s'ennuie, il vous dégoûte; s'il s'amuse, il vous fait dépit. M. F. éprouve aussi le vide de l'étrangeté.

J'ai saisi avec empressement l'occasion de retourner à Padoue, avec Val. qui part demain soir. J'aurai passé à Venise samedi, dimanche, lundi et mardi, par les plus grandes chaleurs, c'est-à-dire le temps où on la calomnie le plus. Je n'ai pas été poursuivi par la moindre mauvaise odeur.

Mais bien par le manque de petites commodités des peuples du Midi. Par exemple, j'écris avec une plume taillée avec la machine des ongles, et de l'encre affreuse. Il n'y a pas de canif dans toute l'auberge, qui est pourtant une des premières du pays [1].

Lundi, 25 juillet 1815.

Ce matin, j'ai été réveillé par de grands coups de tonnerre et la pluie. Comme j'allais chez M. Fr., je l'ai rencontré. Il

1. En effet l'encre est boueuse et pâle, et la plume accroche et crache à chaque instant.

devait me présenter à M. Cicognara[1], qui paraît homme de mérite, et qui publie un recueil de monuments de l'art estimé. C'était un conseiller d'État à Milan qui demanda sa démission à l'empereur parce qu'il marquait...[2] à sa femme.

M. F. étant trop occupé à chercher des appartements, la présentation a été remise. J'ai lu au café Florian les malheurs et l'avilissement de la France, je veux dire l'entrée du Roi et ses premiers actes. M. Beugnot[3] est directeur des Postes.

Le parti de l'éteignoir triomphe. Voilà un beau venez-y-voir, dirais-je aux Philosophes all.[4], si en colère contre Bonaparte, si ces gens-là avaient assez d'esprit pour comprendre. Il ne me reste plus qu'un vœu, c'est que ces lâches habitants de Paris soient bien vexés par les soldats prussiens logés chez eux. Les lâches! On peut être malheureux, mais perdre l'honneur!

La haine de la tyrannie a égaré les Chambres. Il paraît qu'elles ont forcé Bonaparte à la démission, dans un moment où son grand nom était plus nécessaire que jamais. Lucien avait raison, l'intérêt de la patrie était de mettre les Chambres en prison pour un mois.

Peut-être Bonaparte, ne pouvant pas s'embarquer à Rochefort[5], ira-t-il se réfugier à l'armée qui est derrière la Loire, à deux pas de lui. Tout ce qui se fera désormais en France devrait porter cette épigraphe :

[Ici un éteignoir dessiné avec soin.]

à l'éteignoir.

1. Le comte Leopoldo Cigognara (1767-1834), député aux comices de Lyon en 1801, conseiller d'État. — Accusé d'être chef d'un parti révolutionnaire, il avait été exilé, puis réhabilité. C'est l'auteur connu de beaucoup d'études d'art, et surtout de la *Storia della Scultura*, qui parut de 1813 à 1818. Il était président de l'Académie des Beaux-Arts de Venise.

2. Un mot illisible.

3. Le comte Beugnot avait été directeur général de la police, pendant la première Restauration, puis ministre de la Marine. Beyle, en 1814, fréquentait beaucoup dans cette maison. Il dédia à la comtesse Beugnot les *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*. A l'en croire, M. Beugnot lui offrit alors « une place superbe », qu'il refusa.

4. Allemands.

5. Beyle lisait, ce 25 juillet, le récit des événements qui s'étaient passés en France le 8 : — ce jour-là, Louis XVIII avait fait sa rentrée à Paris, et Napoléon avait inutilement essayé de sortir de Rochefort, bloqué par la

Les bâtards[1] doivent être bien contents. La France ne sera jamais heureuse que gouvernée par un souverain illégitime, c'est-à-dire qui tienne sa place de la constitution.

Le duc d'Orléans serait bon aujourd'hui. Si l'on attend que la couronne lui échoie légitimement, il ne vaudra plus rien.

Pour me consoler de ce grand malheur arrivé à la raison humaine, je suis allé faire le tour de Venise. A deux heures un quart j'ai pris un bateau à la Piazzetta, ai doublé la pointe des Jardins, et suis venu aboutir près du commencement du Grand Canal. Je m'étais lesté d'un bon déjeuner de Bronzino [?]. Mon rameur a été enchanté des cinq lires ou cinquante sous[2], pour deux grandes heures de rame continuelle.

Je ne rentrerai de longtemps dans un pays sans liberté et sans gloire. Je crois voir avec évidence que Venise est le séjour qui me convient le plus. Je ne suis sensible qu'à une seule des jouissances du luxe : après dîner, je regrette de n'avoir pas une belle calèche, comme celles que je vois passer. Ici, j'aurai la calèche du pays.

J'ai vu ce matin la salle du Grand Conseil, transformée en bibliothèque et en musée. J'ai surtout remarqué *la Léda* et *le Ganimède*. Les anciens sacrifiaient la vérité à la beauté ou à l'évidence d'une manière bien étrange. L'aigle ne peut porter Ganimède sans le déchirer, et les ailes de l'aigle sont trop petites pour supporter le groupe. Mais il fallait que le spectateur ne songeât qu'à Ganimède.

Sa figure trop en dehors est commune et non jolie[3], mais il n'y a que les sots qui regardent comme sublime tout ce qui nous est resté de l'antique. Elle eut aussi ses barbouilleurs en statues.

Je n'ai admiré que le tableau de Paul Véronèse, *le Triomphe de Venise*. *Le Paradis* du Tintoret est un sujet anti-pittoresque, encore plus que les batailles. Je ne sais si j'ai dit que le por-

flotte anglaise. — Mais il ne savait pas encore que, le 14 juillet, Napoléon s'était rendu au commandant du *Bellérophon*.

1. C'est ainsi que Beyle appelait son père, d'abord, zélé légitimiste et, à l'en croire, âme basse et froide, puis tous ceux qui pensaient et sentaient comme son père.

2. La lire de Venise valait alors 0 fr. 53.

3. Ici dessin d'un profil avec le front et le menton fuyants.

trait de Michel-Ange, à la galerie Manfrin, ne lui ressemble pas, de l'aveu du peintre.

Il paraît que nous partons ce soir, à minuit, mes deux aimables compagnons de voyage et moi.

Bien pour faire mon devoir de voyageur, j'ai été chez une fille, qui s'est trouvée au-dessous du médiocre. Je crains un peu que ces messieurs ne le disent. Certainement ce n'est pas une infidélité.

Au total, il me semble que ma passion pour les voyages commence à se calmer. Le nouveau ne s'empare plus de toute mon âme.

Quand je n'ai pas travaillé quatre à cinq heures, à enfiler des perles, il est vrai[1], je ne puis pas être très content, le reste de la journée. Le travail me manque toujours en voyage. Ce qui me convient le mieux après, c'est une société gaie, où je ne joue pas le premier rôle.

L'aspect sale sous lequel on découvre l'humanité dans les positions difficiles, en un mot, ce que j'ai vu en Russie, me dégoûte des voyages un peu dangereux. Plus d'Amérique, à peine Constantinople. En Italie, il ne me manque que Ferrare. Je verrai la Suisse, une fois, en allant à Paris.

Il ne me manque de considérable que l'Angleterre, mais je ne[2]... pas pour ce pays de Puritains. Ce que j'ai entendu d'eux, et l'histoire des Stuarts par Hume, que je viens de lire à Milan, pour me consoler de la bataille de Mont Saint-Jean, m'a dégoûté d'eux.

C'est la première fois de ma vie que je sens bien l'amour de la patrie. Je n'aime pas les plats Français d'aujourd'hui, mais je regrette ce qu'ils auraient pu être dans cinquante ans. (Je m'estime heureux de vivre sous le gouvernement profondément sage de la maison d'Autriche. D'ailleurs rien de ce qu'on fait ici ne peut me toucher; je suis passager sur le vaisseau. L'essentiel est qu'on ait la tranquillité et de bons spectacles.)

La chambre garnie de M. F., très bonne, et qui coûte trente-deux francs par mois, est à la *Salizzada di San Paternian, casa*

1. Beyle écrit, en novembre 1814, sur le 13e volume de son *Histoire de la Peinture* : « Quand on a perdu en un jour *état et occupations*, n'est-il pas permis de s'amuser à enfiler des perles? » (Inédit.)

2. Ici un mot que nous ne saurions imprimer.

Pietroni, au premier. La prendre. si je reviens ici seulement pour quinze jours. La chambre à l'auberge me coûte deux francs par jour.

Padoue, 26 juillet 1815.

Je m'ennuyais à Venise : le voisinage des personnes qui sont à Padoue m'empêchait de faire le métier d'artiste. Après celui-là, il n'y a d'autre parti que d'avoir une intrigue. Autrement on est aussi amusé que ces gens qui assistent à un souper sans manger.

J'ai donc été très content en me jetant en barque hier à minuit et demi, accompagné jusque-là par le riche banquier M. [1], homme qui me rappelle M. Daure.

Pour 14 lires (7 fr.) nous sommes allés nous et nos effets à La Mira [2] par eau. Là, à cinq heures du matin, 14 autres lires nous ont procuré 2 sédioles, l'une pour nos effets, l'autre pour nous. A huit heures nous étions à Padoue.

J'ai été reçu avec tout le naturel possible et un grand fonds de tendresse. Le naturel, l'absence de projets est ce qui me semble le plus rare, et ce qui me fait le plus de plaisir. Je suis extrêmement content de mon voyage, quoiqu'il me faille probablement repartir demain soir. La comtesse Simonetta viendra à Venise dimanche. Elle m'a dit que depuis qu'elle avait vu par ma lettre que Venise me convenait mieux que Padoue, elle n'avait plus songé à Padoue. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que cela paraît vrai. Si cette franchise se mettait entre nous, je n'aurais plus rien à désirer.

27 juillet.

Hier 26, de huit heures à onze, singulière fête donnée par la garnison au brave général Latterman [?]. Ces soldats marchant à un signal *quatre fois* répété avec des lumières au bout de leur fusil. Mais aussi pas une de ces petites lumières n'a mis le feu à son papier. C'est une énigme sans mot.

N'ayant pas dormi, j'avais sommeil et étais sans idée. Bientôt je n'en ai point eu d'autre que celle du froid humide qui m'assassinait. Pour me distraire, l'amour glacial du... [3] P.

1. Sans doute, Maruzzi.

2. Sur la Brenta, à moitié chemin entre Venise et Padoue.

3. En blanc sur le manuscrit.

Ce n'est point un sot, mais il regarde fixement la comtesse Simonetta avec une face jaune et ayant oublié de se faire la barbe. Ses vingt-deux mois de simple soldat prouvent même un homme de caractère, et surtout sa prétendue vertu de ne pas déserter.

Comment un homme de cette force oublie-t-il qu'il faut régner sur les femmes en riant? Leçon pour ma vieillesse.

Regarder les femmes avec gaîté, les amuser, avoir une jolie fille qu'on entretient et qui a un amant, ce dont on se moque, pouvoir offrir de temps en temps sa voiture aux femmes de sa société, avec cette recette simple, on est un vieillard aimable *à Padoue*. A Paris, cela est un peu plus difficile. La vieillesse y est en discrédit.

L'aimable... [1] ne me parle pas, regarde avec tristesse G. [2], quoique dans une figure gaie. Cela veut dire qu'il est jaloux. A-t-il des droits pour l'être, ou sont-ce seulement des espérances désappointées?

(Je suis allé voir ce matin madame Simonetta, je suis allé courir avec son gros frère jusqu'à deux heures.)

I have had her, but [3] elle a parlé un peu de nos arrangements. Il n'y avait plus l'illusion d'hier matin. J'y étais sans plaisir. La politique tue chez moi la volupté, apparemment en appelant au cerveau tout le fluide nerveux.

Je repars ce soir pour Venise. Val. a continué sa route *this morning with the....* [4] apparemment. Je ne l'ai vu qu'un instant. Je me suis réveillé en sursaut à onze heures. Madame G. [5] vient à Venise lundi matin (cela me fera une société aimable). Le malheur, c'est qu'elle n'ait pas un homme du pays beau parleur, pour lui faire voir la ville. Cette petite circonstance de moins peut lui faire voir en noir une des villes les plus gaies de l'Europe. La présence de Val. eût presque tout arrangé.

STENDHAL

1. En blanc.
2. Gina.
3. « Je l'ai eue, mais ».
4. « Ce matin avec le... » (un mot illisible).
5. Gina — ou Pietra Grua.

FILS DE GUEUX[1]

La Malvina se résolut à tenter une démarche décisive.

Elle emmena l'enfant, pour se donner une contenance, et se dirigea vers la maison du père Schoufflich, située à l'autre bout du village.

Le froid était moins vif. Le soleil éclaboussait les façades. Des vols de pigeons tourbillonnaient. Ils s'abattaient sur les fumiers, picorant aux places où la neige fondue laissait à découvert l'amoncellement des pailles pourries; les toits s'égouttaient et ce clapotement universel était une joyeuse rumeur de vie recommençante.

Arrivée à la porte, la mère frappa un coup, timidement :

— Entrez! — dit une voix bourrue.

Elle se faufila par l'entre-bâillement de la porte; elle tenait toujours le petiot blotti dans ses jupes.

Confortablement assis dans un vieux fauteuil, qui perdait son crin par ses déchirures, l'usurier rôtissait ses jambes cagneuses, ses pieds goutteux, devant un grand feu de hêtre. Il surveillait la cuisson d'un plat savoureux : une grive tuée dans son jardin, qui mijotait doucement dans un poêlon de terre brune.

Une odeur de lard flottait, exquise, dans la pièce.

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1910.

Le soleil entrait largement par la vitre, rayait la chambre d'une traînée de lumière.

La femme s'arrêta, interdite, cherchant une phrase pour engager la conversation.

La chambre était propre, meublée simplement. Nulle part, on ne voyait trace de cet argent qui se remuait là à la pelle, — comme on disait. — On le sentait terré, enfoui dans des cachettes mystérieuses, pratiquées au creux des murs ou dans le sol des caves, derrière les futailles. Pourtant des détails montraient l'amour du bien-être, la recherche du confortable, patiemment poursuivie au cours d'une existence. Dans une alcôve, le lit se carrait, large et profond, fait pour les sommeils béats, sous le « plumon » de cotonnade bleue, bourré de duvet. La petite table, dressée auprès du feu, révélait l'amour des plats savamment cuisinés, dont la saveur se déguste longuement, dans le bien-être des digestions somnolentes.

La femme avait vu cela d'un regard, et son cœur se serra, quand elle pensa au morceau de pain, qu'il fallait tremper dans le seau pour le manger.....

La Justine, la femme du père Schoufflich, nettoyait la chambre à petits coups de balai. C'était une pauvre créature cassée, ridée, terrorisée par son homme. Une taie masquait sa prunelle. Et, sans souffler mot, elle regardait la femme ; aucune émotion n'animait sa physionomie de brute.

Le père Schoufflich ne se retourna pas.

La Malvina balbutiait, la gorge étranglée.

— Quoi que vous voulez? — fit-il brutalement.

— Je viens vous dire... Des fois, ça serait-i' un effet de vot' bonté d'nous donner un délai ?

— Un délai ! Pour quoi faire?

Toujours attentif à la cuisson du plat, il échafaudait avec les pincettes les braises qui montaient autour du poêlon ventru. Poussant un soupir de satisfaction, il se redressa et tendit ses doigts noueux au rayonnement de la flamme.

Il ne parlait pas, mais son large dos arrondi sous sa blouse, son haussement d'épaules exprimaient mieux que toutes les paroles son entêtement, sa conviction fermée à toute miséricorde.

— Un délai?... Allons donc!...

La femme reprit, suppliante :

— C'est-i' ma faute? Mon homme... vous savez bien... il a fait des bêtises. Moi, je m'crève et j'n'arrive pas. Attendre un peu, ça ne serait pas votre ruine. Des fois, i' pourrait nous revenir de l'argent : on verrait à vous donner un petit acompte!

Il s'esclaffa :

— Un p'tit acompte!... Y a des années que j'l'attends, le p'tit acompte...

— Pourtant, depuis l'temps qu'on vous a payé des intérêts...

Il ne l'écoutait pas, secoué d'un gros rire, renversé dans son fauteuil.

— La bonne histoire!... Gueux que vous êtes!... voleurs et compagnie!... Tout ce que vous avez est à moi. La Jambe-de-bois est prévenue, ça ne traînera pas : dehors toute la séquelle, sur la route!

Il répétait, suffoqué par la gaieté :

— La bonne histoire!...

La Malvina se courba, tendant la main dans un geste de supplication :

— Faut pas avoir le cœur si dur; faut penser un peu aux autres... Moi, ce que j'en parle, c'est pas pour moi : la misère, ça me connaît depuis les temps. C'est pour mon petiot, qui ne peut point pâtir comme une grande personne!

— Ton petiot? Fils de galérien, gibier de Cayenne!

La femme baissa la tête.

— Par pitié, ne nous mettez pas sur le pavé!

L'usurier s'était retourné, cette fois : on voyait sa face ronde, visqueuse, suante de graisse, où luisaient de petits yeux méchants, aux paupières éraillées.

Il bégayait, dans l'accès de rage qui faisait trembler son corps.

— Feignants! prop' à rien!... Toujours les mêmes... Quand ils ont besoin de quatre sous, on les voit à ma porte, faisant des simagrées, des grands saluts, d'ici à demain! Et « père Schoufflich », par-ci... « Monsieur le cordonnier », par-là... ça n'en finit pas... Tenez, que j'vous dise, vous m'dégoûtez tous. On promet de payer bien exactement la somme et les intérêts : les mois passent, je ne vois rien. Et, quand je me décide à

faire saisir vot' saint-frusquin, vos bicoques, qu'est-ce qu'i' me reste, les frais payés? Zéro en chiffres!... V'là mon histoire... Ah! gueux, vous avez un trou sous le nez où file tout l'argent que vous gagnez, oui : des noces à tout casser, des bâfrées à s'emplir la margoulette... J'ai des sous, moi, le père Schoufflich. Mais demandez à la vieille ce qu'on mangeait dans les temps : des pommes de terre... et on économisait le sel!... Mille dieux, vous payerez! ça, je vous le dis. Mon argent est bon à emprunter : il est bon à rendre... J'en ai-t'y donné, des coups de marteau sur les semelles, j'en ai-t'y poissé dans mes mains, du fil de ligneul!... Si je mange un bon morceau, c'est pas vous qui le payez, tout de même : je l'achète avec mes sous!

Vexée, la femme riposta :

— Gardez-les, vos sous! Vous ne les emporterez toujours pas dans la terre.

Alors l'homme se dressa, troublé jusqu'au fond des entrailles par cette menace de la mort, qu'il craignait, comme tous les gens riches.

Il leva son bâton :

— Dehors, drôlesse! dehors, voleuse!

La voix se cassait dans sa gorge.

La femme s'enfuit, serrant son petit dans ses jupes.

De retour au logis, elle eut une crise de désespoir, aiguë, sans larmes. Elle se prenait en pitié : folle, oui, folle d'avoir pensé attendrir ce vieux, au cœur plus sec qu'une « ételle » dans les bois. Elle n'avait réussi qu'à l'exaspérer, avec sa démarche imprudente.

*
* *

L'hiver quitta le plateau lorrain. Les seigles poussèrent dru parmi la pierraille. Ils se creusaient de houles sous les giboulées de mars, et frissonnaient comme une toison vivante, sur les flancs de la terre; les saules, dont les branches claquaient au vent, se couvrirent d'une brume jaune de bourgeons.

Basile rentrait à la maison. Il portait un paquet de jeunes pousses d'osier, qu'il avait coupées pour en faire des sifflets.

Les murs suintaient l'humidité du long hiver; la pierre de la cheminée, quand on y mettait la main, paraissait moite.

L'enfant sifflait avec la gaîté d'un bouvreuil sautillant dans les haies.

Il prit son couteau et taillada les branches, où la sève montait. Avec le manche de corne, il martela l'écorce pour la détacher facilement. Les rubans, se dévidant sous ses doigts, déroulaient sur le pavé leur blancheur éclatante. Il savait en faire des « flûtiaux », des trompes au son rauque, qu'il consolidait avec des épines d'acacia.

Il soufflait, attentif à sa besogne.

La porte céda sous une violente poussée.

Charles-Émile parut :

— Salut à la compagnie!

Il promena un regard dans la cuisine, désigna les meubles d'un geste théâtral, comme pour montrer le plaisir qu'il avait à retrouver ces choses :

— Ma demeure!

Il aperçut l'enfant et lui tendit les bras :

— Embrasse ton père, mon petiot!

Basile se haussa, obéit.

Une odeur d'eau-de-vie lui monta aux narines. Pas de doute; le père était encore « parti »!

Il avait dû boire dans les auberges pour fêter sa libération. Le regard habitué de l'enfant distinguait nettement l'ivresse dans ces yeux allumés, dans ces tics nerveux tiraillant la face maigre. Plus révélateur encore était le son de la voix, vibrante et guindée par une sorte d'emphase, cherchant les beaux mots, les phrases éloquentes, que le père affectionnait quand il était soûl.

— Mon fi, ton père est revenu au pays, ton père, victime des hommes!

Il étendait la main, solennel, prenant les choses à témoin, et levait ses yeux vers les solives brunes du plafond, où des chapelets d'oignons pendaient.

Son teint avait la pâleur des longues claustrations.

Il chancela, manquant de s'affaler, et se retint au dos d'une chaise.

— Tu chamboules! — dit l'enfant.

— C'est l'air qu'est trop fort! ma pauv'tête tourne... Pense donc, petiot, vlà quat' bons mois, qui' m'ont tenu renfermé.

Alors il tira de sa blouse un paquet rond, soigneusement ficelé. C'était la « boule de son » des prisonniers, — un pain dont la croûte grisâtre se creusait de trous sous les doigts. Il le posa sur la table, et, s'étant assis, le contempla.

Des paroles confuses sortaient de sa bouche :

— C'est le pain de la honte, le pain du déshonneur. Petit, j'ai été en prison quatre mois : ça fait cent vingt-trois boules en tout : c'est un compte... Des fois, le pain était si gluant qu'il restait collé au mur, quand on l'y jetait : les cochons n'en voudraient pas. Mais c'était bien bon pour nourrir des hommes!

Une idée bizarre lui vint, comme il en passait souvent dans son cerveau. Prenant le grand couteau dans le tiroir de la table, il coupa à la miche une longue tranche et la tendit à l'enfant :

— Mange, petit : il faut goûter le pain de misère qu'on a fait manger à ton pauv'père!

Il insistait, trouvant à cet ordre une signification particulière : la honte qui s'était attachée à sa faute rejaillirait sur son fils, pendant toute la vie de ce malheureux; fils de voleur, il pouvait bien manger le pain des prisonniers... Le geste avait une ampleur qui lui plaisait.

Basile obéit et mâchonna la tranche de pain, qu'il s'étonna de trouver savoureuse.

Il en fit tout haut la remarque.

— Faut croire qu'on ne vole pas l'État! — dit le père. — Et puis, c'est nourrissant, car on mélange le son avec la farine.

Charles-Émile s'assit au coin du feu, allongea ses jambes devant l'âtre, où quelques tisons fumaient tristement. Il ne bougeait plus, les yeux fixés sur les dessins de la taque, rongée de suie. Et il se plongeait dans sa rêverie incohérente, où des lambeaux de visions flottaient, sans cesse déformés par les brumes de l'ivresse. Il revoyait les physionomies farouches de ses compagnons, il entendait la voix du portier. Par moments, il lui semblait que ces quatre mois n'avaient duré qu'une minute, et qu'il se réveillait d'un cauchemar. Puis la conscience lui revenait, implacable.

Il finit par s'endormir d'un sommeil lourd.

Sa pauvre tête maigrie tombait par saccades sur sa poitrine. Sa casquette roula sur le plancher. Il était chauve tout à fait maintenant. Le jour cru, pénétrant par les vitres sans rideaux, accusait la lividité du teint, le luisant blafard des pommettes.

Le petit avait repris son jeu : il martelait doucement les jeunes pousses. Il n'essayait pas ses flûtiaux, respectant ce sommeil qu'il devinait accablé.

Cela dura longtemps.

La mère rentra, portant une « jarnée » d'herbe pour ses lapins.

Le père sursauta et se réveilla au bruit. Il grelottait : un frisson de fièvre agitait ses membres.

— Ah! te voilà, — dit la mère simplement.

Elle n'ajouta pas un mot et se mit à plier du linge entassé sur une chaise. Mais son attitude parlait. Il y avait des reproches, terriblement éloquents, dans le pli dédaigneux de ses lèvres. L'homme courbait l'échine devant l'âtre.

Une gêne plana dans la chambre, que l'ombre du soir envahissait. Le petit ne remuait pas dans son coin, le cœur gros, et n'osait desserrer les lèvres, comprenant qu'une parole malencontreuse amènerait la dispute.

La mère continua ses ouvrages. La chambre était pleine de son piétinement menu, du grincement des armoires qu'elle refermait. L'homme baissait le dos de plus en plus.

Cela devenait impatientant, à la longue... Comme il aurait voulu qu'elle lui parlât! Il se serait justifié, aurait demandé pardon. Mais non : elle marchait dans la chambre... Et il s'effarait à l'idée de cette vie à deux, solitaire et recluse; il tremblait devant cette froideur indifférente, où il se briserait la tête, comme à un mur.

Poussant un long soupir, il sortit sur le seuil, pour échapper à ce muet reproche.

La mère et l'enfant se regardèrent.

Une voix les fit tressaillir :

— Restant de bagne, voleur, bandit!

Un homme se tenait au milieu du chemin, gesticulant : une silhouette trapue de vigneron, coiffée d'une casquette de loutre. Ils reconnurent le père Mourot, un paysan de l'endroit, avec lequel on avait eu des contestations autrefois, à propos d'une

borne plantée dans une chènevière. Ayant perdu son procès, il accablait les Crasmagne d'injures, chaque fois que l'occasion se présentait.

Il descendait de sa vigne, quand il avait aperçu Charles-Émile debout sur sa porte, et, la gorge étranglée d'un accès de rage, il l'invectivait.

— En prison, bandit!... A Cayenne!... Ta place n'est pas ici, parmi les honnêtes gens... Va donc fouiller l'armoire de ta tante!

Charles-Émile rentra, suivi de sa femme et du petiot; ses mains tremblaient : la voix montait dans son dos, rauque et vengeresse.

Il marcha dans la chambre, à pas pesants, qui faisaient danser les assiettes sur le dressoir.

Il suffoquait : c'était plus dur que tout, cet affront, ces mots infamants qui lui éclaboussaient la face, comme une volée de boue.

— Demain, après-demain, et encore... Ça sera tous les jours pareil. Pour un oui, pour un non, les gens me reprocheront la chose... Je ne pourrai jamais avaler ça!

La femme dit :

— Fallait marcher ton chemin droit.

Sa voix sifflait, âpre, méchante, rancunière. L'enfant s'étonnait : quand il entendait ce glapissement, cette voix qui sonnait, mordante, impitoyable, il lui semblait, chaque fois, qu'on lui avait changé sa mère.

Il aurait voulu lui dire de se taire, mais il n'osait pas. Le père eut un geste navré, un mouvement gauche de la main, comme pour esquiver un choc.

Elle reprit :

— Quoi que tu vas faire? Auras-tu jamais le front de regarder les gens en face, après ce qui s'est passé?... Voleur, Dieu me pardonne!... On pouvait tanner, s'esquinter, trimer dur, mais on aurait fait son devoir. La misère, ça nous connaît... Si t'avais voulu, on aurait marché pieds nus sur la route, on aurait cassé des cailloux, on aurait vendu des charpagnes, comme les camp-volants. Mais on n'aurait jamais fait tort d'un sou à personne... Voleur!... faut-i' s'dire!... voleur!...

Il courba la tête, anéanti.

« Voleur! » Voilà que les siens le prononçaient, ce mot qui l'effrayait tant! Il dit, ayant peine à sortir les mots de sa bouche :

— Faut que j'm'en aille... faire peau neuve.... Y a du travail partout... Quand on m'verra plus, on m'oubliera...

— A ton aise!...

— Qu'est-ce que vous ferez, vous autres?...

Brutale, la voix répondit :

— On s'tirera d'affaire comme on pourra.

La mère marcha vers la porte et l'ouvrit toute grande sur la route :

— V'là ton chemin!

Les monts lointains étaient accroupis dans l'air bleuâtre. Roulant sur les toits, les fumées s'étalaient comme une eau. La route s'allongeait, interminable...

L'homme se leva, hésita, promena un regard désespéré sur l'âtre plein de cendres, sur la crédence vermoulue, sur le logis frissonnant à la tombée de la nuit. Quelque chose se brisa en lui. Il fit un effort, marcha, portant la main à sa poitrine comme si son cœur allait éclater.

Il franchit le seuil.

— Attrape! — cria la mère, — ça t'appartient.

Et elle lui jeta la boule de son, qu'il saisit à la volée et glissa furtivement sous sa blouse.

— Papa, papa!

L'enfant galopait derrière lui, de toute la vitesse de ses petites jambes. Le père s'arrêta et lui donna la main.

La campagne s'étendait, noyée des ombres crépusculaires.

Arrivé au carrefour, le père embrassa l'enfant.

— Écoute, — lui dit-il tout bas. — Quand tu seras grand, tu penseras à la souffrance que j'ai endurée, à cette heure, et tu me pardonneras.

Le petiot sanglotait.

Le père s'en alla dans le soir. Pendant quelque temps on vit la blouse bleue qui flottait au ras des échalas. Puis s'effaça le dos lamentable.

La mère et l'enfant restèrent seuls. Leur veillée fut triste, ce soir-là. Un grand silence enveloppait la maison. Il n'y

avait rien de changé autour d'eux; pourtant ils avaient peur.

Les jours s'écoulèrent. Le père était loin, on n'entendait plus parler de lui. Les gens causèrent : « La Malvina ne vivait plus avec son homme... » Puis ils se turent, trouvant la chose naturelle, à la réflexion : « Pauvre femme! elle était mal tombée, voilà tout... » Cette séparation s'était faite à l'amiable, comme on dit, sans déranger les gens de justice, les notaires, dont les écrivasseries coûtent gros.

*
* *

Le père Schoufflich ayant été inexorable, la vente des biens appartenant aux Crasmagne eut lieu un samedi.

On bêchait les vignes. Les journaliers passaient, guêtrés de coutil, portant au genou la serpette enchâssée dans un anneau de bois. Ils s'arrêtaient devant la Pocherie, entraient un moment dans la petite cour. Des femmes jacassaient, les poings sur les hanches, le ventre bombant sous leurs tabliers en toile bleue. Elles déploraient les malheurs de la Malvina, tout en se promettant de saisir les bonnes occasions.

La maison était pitoyable.

On l'avait mise au pillage. Le soleil, entrant à flots dans les pièces vides, empirait la nudité des murs blancs, où le crépi s'écaillait. Au milieu de la cour gisait un amoncellement d'objets disparates, tout le pauvre mobilier éparpillé sur le sol, comme dans un incendie. Les tables dressaient leurs pattes en l'air, les marmites s'alignaient, montrant leurs couvercles ébréchés. Par les déchirures des plumons, des duvets fins s'échappaient, voletaient dans l'air. Et le grand jour implacable dénonçait les taches, accusait les éraflures, agrandissait les plaies de ces misérables choses, qui racontaient des histoires du passé.

Blotti dans un coin de mur, où le soleil tournoyait, le petit Crasmagne regardait ce désarroi. Et son cœur se serrait à la vue des compagnons de sa première enfance, qui s'en allaient. La vieille horloge, dont le tic-tac ami avait mesuré des heures calmes, semblait morte, avec son battant de cuivre qu'un choc avait faussé. Si jeune, mûri par les événements, l'enfant avait déjà l'intuition de la catastrophe.

Le notaire s'était assis à une table. C'était un monsieur ventru et solennel, qui avait sur les lèvres un sourire méprisant, et regrettait sans doute d'être dérangé pour si peu de chose. A son côté, un clerc au museau rusé écrivassait.

La vente commença. Les assistants se poussèrent du coude. Colin Cadet, le tambour municipal, venait de grimper sur la table. Gueulard, bon enfant, diseur de « lognes », sa trogne rouge de santé luisait dans le soleil. Ces ventes étaient pour lui un succès. Échauffée par les vins du cru, sa verve, d'ordinaire, était fertile en inventions cocasses. Mis en joie par les rires de l'auditoire, il savait faire monter les enchères sous le feu roulant de ses calembredaines. Sacré Colin! il aurait fait rire un tas de cailloux...

La Malvina se prodiguait, plaçait les gens, passait des meubles. Elle devait faire effort pour contenir ses sanglots.

On vendit d'abord les terres. Colin déclama :

— Nous avons une pièce de vigne, à la Corvée d'Amende, 4 ares, entre Charles Gérard et Jean-Baptiste Victorin. A combien?

— Cinquante francs! — dit une voix.

— Cinquante-cinq! — dit une autre.

L'assistance sursauta : c'était pour rien!... Mais le bien ne se vendait plus, depuis que les gens partaient pour la ville et refusaient de travailler les champs. Et puis, cette vigne, qu'on ne provignait plus, que Charles-Émile bêchait depuis des années sans y mettre de fumier, était comme épuisée. Pourtant les mines s'allongeaient. Une consternation se lisait sur les faces rudes des travailleurs, épouvantés devant ce sacrilège : l'anéantissement de la terre.

— Personne ne dit mot?... Adjugé!

Le notaire frappa un coup sec sur la table.

La Malvina leva les bras, dans un geste de détresse :

— ...t-i' possible!... du si bon bien!... Mon père, le vieux Joson, l'avait payé deux cents francs l'are!

La vente continua : les chènevières, les bouts de champs, les prés, tout fondait, croulait, s'éparpillait sous des enchères dérisoires. La vente ne paierait pas les frais... On chuchotait... Maintenant le mobilier défilait : l'enfant tendit les mains, comme pour retenir les objets au passage. Une honte s'abattit

sur la femme, pesa sur ses épaules, à voir toute sa vie crochetée par des mains brutales, étalée au grand jour. De gros rires saluèrent l'apparition du bric-à-brac informe, des vieilleries qui traînent au fond des armoires, et qu'on aime, parce qu'elles rappellent des souvenirs... Excitée par les applaudissements, la verve de Colin exultait. Il brandissait le couvercle des marmites ébréchées, reniflant l'odeur des viandes savoureuses qu'on y avait fait cuire, aux temps évanouis de bombance.

Tirant du fond des armoires éventrées les draps de lit, il s'extasiait sur la finesse du linge, le déployait au soleil, montrait dans la splendeur de la lumière sa minceur, l'usure des lavages fréquents, les tares de la misère. La femme avait envie de crier, de demander grâce; mais elle n'osait pas, et cette rumeur de joie insolente retombait lourdement sur sa détresse.

Bientôt l'assistance trépigna.

Ayant enlevé la bonde d'un barillet de vin qu'on avait trouvé dans la cave, — un fameux vin, « du 84 », jadis réservé pour la première communion de l'enfant, — Colin Cadet le dégusta avec ferveur. Sa large face de pochard s'épanouissait, ses yeux clignotaient, ses narines se fronçaient, exprimant la jubilation, et, quand il eut bu, il se passa la main sur le ventre, avec une telle conviction que des gens applaudirent.

— Bougre de Charles-Émile! i' n'avait pas tout bu, quand même!...

On vendit tout, « jusqu'aux cendres de la cheminée », comme on dit. Basile vit emporter par une commère l'image d'Epinal, dans son cadre de bois, et la cage garnie de plantain, où le linot ébouriffé voletait peureusement, froissant ses ailes aux barreaux.

— La surprise, messieurs, la surprise! — déclama Colin, les bras arrondis, avec une sorte d'emphase.

Il fit signe à un homme, qui s'éloigna dans la direction de l'écurie.

Une immense huée monta de l'assistance, tandis que les ventres tressautaient, et que les figures, suant le vin et la bonne chère, se dilataient... Sacré Colin! où allait-il chercher ses inventions? Il avait fait monter le bourriquot à son côté, et il le mettait à l'encan, comme ça, au vu de tout le monde.

Il lui caressait l'échine, froissait dans ses mains les longues oreilles, et il le palpait, comme un boucher qui marchande une vache.

Papillon ne se troublait pas. Il se carrait là-haut, le gaillard, promenant sur la foule assemblée le regard de ses gros yeux placides. Il continuait son repas, sans s'étonner, mâchonnait avec lenteur, entre ses longues dents jaunes, la goulée de foin qu'il arrachait au râtelier quand on l'avait amené là, dans ce tumulte. Une brindille sèche pendait à ses naseaux de velours.

La scène était si drôle que des gens se tordaient, malades de rire.

Des cris retentissaient :

— Hé! la bourrique!

— Monte dessus, Colin!

— Fais-le danser!

Un fouet claqua :

— La danse sans musique!... v'là l'archelet, l'archelet de Choloy!

Colin, de la main, calma les rires, réclama le silence. Puis, sérieux, il annonça :

— Nous mettons en vente un ministre.

On s'esclaffa. Il poursuivit :

— Une bête sage, messieurs, tranquille, tout c'qu'y a de plus respectable. Et pis, économe : elle ne boit que de l'eau claire.

— C'est pas comme toi!

— A combien?

— Quarante sous! — dit une voix.

Alors la bourrique se mit à braire, retroussant ses lèvres sur ses gencives. Le hi-han caverneux passait comme une volée de cuivre, s'apaisait, reprenait plus fort. Les flancs décharnés de l'animal tressaillaient.

Colin, l'écoutait, les yeux clos, et, l'air connaisseur, battait la mesure.

— Quel creux!... vous l'avez entendu?... Quand le curé sera embarrassé pour chanter au lutrin, on pourra s'adresser ici... Une bête comme ça rapporterait gros à son maître!

Finalement, Papillon fut adjugé pour vingt-cinq francs.

La vente prit fin. Les acheteurs emportèrent le mobilier sur des carrioles. La mère et l'enfant restèrent seuls, dans la maison vide...

Ils eurent un saisissement, deux jours après, quand ils rencontrèrent l'âne, que conduisait son nouveau maître. C'était un éleveur de cochons, qui employait l'animal à charrier les eaux grasses, achetées dans une caserne. Le pauvre Papillon traînait un charreton, où trônait un tonneau, rempli jusqu'au bord de liquide nauséabond. A chaque cahot, des éclaboussures rejaillissaient sur son dos : la bête ployait sur les genoux, tirait l'équipage, et baissait la tête avec une sorte de honte. Alors l'homme criait : « Huc! » d'une voix rauque, et le cinglement de son fouet enveloppait les flancs maigres de la bourrique.

Soudain il leur sembla qu'ils touchaient le fond du malheur.

Ils s'installèrent dans un logement triste que la mère loua, à l'extrémité du village : deux petites pièces qui sentaient le moisi. Les planchers s'effondraient. Vaillante, la mère lessiva les cloisons, nettoya les vitres verdâtres. Des toiles d'araignée poussiéreuses couvraient ses cheveux de leurs réseaux : elle lavait, poussant devant son torchon un flot d'eau noire.

Quant tout fut terminé, quand elle eut rangé les quelques chaises et le lit, — tout ce qui leur restait, dans leur naufrage, — elle promena autour d'elle un regard égaré.

Puis elle dit au petiot :

— Nous n'avons plus rien, que nos bras et la misère!...

II

La Malvina essuya du coin de son tablier la vitre ruisselante de la patache.

Depuis plus de deux heures, ils étaient enfermés dans cette boîte roulante, les membres raidis, sentant les jambes leur entrer dans le ventre à chaque secousse. La mère menait l'enfant à Andilly, chez M. Madot, un riche fermier qui l'avait loué, à la Saint-Martin dernière, comme « petit commis ».

D'abord il garderait les vaches, ensuite on verrait... Les pauvres gens, navrés de la séparation prochaine, se tenaient dans leur coin, attristés par l'atroce sensation du dépaysement.

La voiture roulait. Par un carreau ouvert dans la paroi d'avant, on voyait le dos rond du conducteur, la croupe des chevaux trempée, d'où montait une vapeur. On entendait le clapotement monotone des fers, tombant dans les flaques, et le gémissement des grands peupliers.

Des femmes, qui revenaient du marché, s'entassaient sur des bancs, portant des paniers, d'où sortaient des gloussements de volaille. Elles parlaient avec des voix criardes, des glapissements sans fin, se récriaient sur la cherté des denrées, et parfois elles jetaient un regard curieux sur le couple, qui se blottissait au fond de la voiture, voulant passer inaperçu.

Le petit demeurait sérieux. Il avait sur ses genoux un baluchon : — un peu de linge noué dans un mouchoir à carreaux.

Ils parlaient tout bas ; la mère faisait des recommandations à l'enfant, qui répondait pas des hochements de tête, — et le bruit des paroles se perdait dans le grincement des essieux, dans le vacarme des vitres qui dansaient en leur châssis.

Une éclaircie se fit dans la tourmente.

Alors la pluie s'égoutta le long de la vitre, laissa voir de mornes paysages d'automne, des bois rouillés allongeant sur le ciel leurs branchages morts.

Les nuages s'en allaient en débandade au souffle de la rafale, et le croassement des corbeaux, perchés au bout des branches, semblait le cri d'angoisse de cette terre, à l'approche du froid hivernal.

Puis la pluie reprenait, et les choses de nouveau se faisaient fuyantes sous les hachures grises.

La mère soupira.

En face d'elle un prêtre, qui lisait son bréviaire, ferma le volume. Puis il fit un signe de croix et se recueillit, un léger mouvement de ses lèvres montrant seul qu'il priait.

Quand il eut terminé, il bâilla.

La Malvina s'enhardit à lui parler.

— C'est-i' loin encore, monsieur le curé, Andilly?

Le prêtre jeta un regard par le carreau :

— Nous ne sommes qu'à la ferme de Charot... Encore au moins une grande heure.

Puis il examina curieusement la femme et le petiot :

— Vous n'êtes pas d'ici, madame... Vous allez voir des parents ?

— J' vas conduire mon petiot en condition.

Le prêtre se récria : l'enfant avait l'air bien jeune !

La femme dit, douloureusement :

— Faut bien gagner son pain, quand on n'est pas riche, dans la vie du monde... Bien sûr, j'aurais pas mieux demandé que de le garder avec moi ; mais j'ai bien du mal à m'nourrir.

Elle dit lentement son histoire, avec des mots qui lui avaient servi tant de fois !

Le prêtre s'apitoyait : une pitié banale, qui se répandait en paroles. Pourtant les mots qu'il lui dit la rassurèrent, quand il eut appris que l'enfant se rendait chez le fermier Madot : « C'était une bonne maison. Le maître n'était pas pratiquant, on le voyait plus souvent dans ses domaines qu'à l'église, mais tout le monde était bien soigné, bêtes comme gens, et l'enfant ne manquerait de rien ».

Il ajouta :

— J'espère bien que l'enfant restera fidèle à ses devoirs religieux. La pratique de notre sainte religion est un réconfort efficace, dans les circonstances difficiles.

Il dit encore :

— Adieu, je me sauve...

La voiture s'arrêtait à un carrefour : au milieu des champs, il descendit : sa soutane s'accrocha au marche-pied, se releva, laissa voir une jambe musclée d'homme bien nourri.

Puis la voiture roula de nouveau, tandis que la silhouette de l'abbé s'estompait sous la pluie.

La femme reprit sa morne contemplation. Les paysannes descendaient le long de la route : elle songeait que chaque tour de roue la rapprochait de la séparation.

Subitement elle aperçut le grand vide qui allait se creuser autour d'elle. Les jours précédents, elle s'était presque habituée à cette idée, une fois que le marché avait été conclu. L'enfant, caressant comme d'habitude, avait trouvé des mots qui la consolaient : « Il était temps de gagner sa vie ». Il avait

dit ça, l'air décidé, la voix tranchante, comme un homme. Et voilà qu'elle s'effarait maintenant à cette idée, et que toute sa philosophie laborieusement amoncelée s'écroulait. Elle se mit à sangloter : le petit l'embrassa, et ce souffle chaud qui effleurait sa face, lui rappelant des choses exquises d'autrefois, la rejeta dans l'abîme de chagrin.

Les ondulations du terrain s'aplanissaient. Maintenant la Woëvre s'ouvrait immense, avec des lointains d'horizons pluvieux, mouvants comme une mer. Les carrés de labour bruns alternaient avec le vert des sainfoins et des luzernes. L'eau restait au creux des sillons ; on la sentait partout à fleur de sol, retenue par la terre argileuse. Les façades blanches des fermes étaient éparses. La pointe d'un clocher sortait d'un plissement du terrain. Dans les parties moissonnées, des pans entiers de plaine étaient couverts d'étroubles jaunâtres. Le vent, qui courait sans trouver d'obstacle, peuplait l'espace de sa clameur.

— Andilly ! — dit le cocher, montrant un village au milieu des terres.

La mère et l'enfant descendirent et s'engagèrent dans une route creusée d'ornières. Le vent s'acharnait sur eux, avec des pauses, des reprises, des colères soudaines, comme d'une volonté haineuse.

La mère essaya d'ouvrir son parapluie : le crépitement de l'averse cinglait la toile, tendue à craquer. Un coup de vent le retourna, en fit une loque fripée, lamentable. Dès lors ils s'abandonnèrent, ils furent deux frêles choses emportées dans le tourbillon furieux.

La mère voulut parler : la violence du vent lui coupa la parole.

Ils entrèrent dans l'unique rue que la rafale prenait en enfilade, faisant claquer les volets, agitant rageusement la plaque de tôle d'une enseigne. Une poussée de vent les jeta contre une grange, les ressaisit, les précipita sur l'auge d'une fontaine.

Ils trouvèrent un abri sous un hangar où s'amassaient des charrettes. Ils respirèrent. La peau de leurs mains, fouettée par la pluie glaciale, leur cuisait maintenant, et cette chaleur leur semblait douce.

Ils regardaient devant eux.

Les bâtisses des maisons de culture s'alignaient, mornes, avec leurs façades aveugles. Des monceaux de paille sortaient des gerbières, où des chats rôdaient, courbant leurs maigres échines. Un ruisseau vaseux coulait dans la rue, le long des tas de fagots, formait des mares de purin, où des duvets de canard voltigeaient : des galets gluants, vêtus de mousses verdâtres, pointaient à la surface de l'eau. A des fenêtres, des têtes grisonnantes de vieilles apparaissaient, édentées, lugubres, derrière les vitres ruisselantes. Ils se sentaient loin de leur pays toulois, des villages de vignerons à l'aspect riant, des collines graves bornant la vue.

Ils restaient là, interdits, l'âme noyée de tristesse.

Tout près d'eux, la trémie d'un van secouait le silence de son tic tac monotone.

Ils s'approchèrent de la grange :

— La ferme de Charmois? — dit la femme.

Penché sur le tamis, l'homme faisait couler le blé. Les pailles voltigeaient, s'accrochaient à ses cheveux et à sa barbe, l'enveloppaient d'un nuage blond. Il fit répéter la question, et, ne pouvant se faire entendre à cause du bruit, il ébaucha un geste de la main vers l'extrémité du village.

Plus loin, un vieux qui poussait une brouette les renseigna...

La ferme parut. C'était une grande bâtisse dont la couverture de tuiles mécaniques tranchait par sa couleur rouge sur les toits moussus des maisons environnantes. Des hangars, des écuries flanquaient le corps d'habitation. La richesse se reconnaissait à l'ampleur des greniers, qu'on devinait bourrés de foin. Des pots à mouchots s'alignaient sur la façade. La cour était pleine d'un encombrement de herses, de tombereaux, parmi les tas énormes de fumier. Partout ce désarroi, ce large désordre qui est un signe de l'opulence à la campagne. Sur des pentes vallonnées, un jardin s'étalait, planté de pruniers, que le vent balançait.

La Malvina s'emplissait les yeux de ce spectacle : elle verrait mieux son enfant, au milieu de ces choses, quand elle ne serait plus là.

Elle était aussi secrètement réconfortée pas l'aspect cossu du logis.

Une fille sortit des écuries, portant un seau de lait.

— Monsieur Madot?

— Il est là... J'vas le prévenir.

Et, secouant ses sabots lourds de fumier, la fille ouvrit la porte et cria :

— Monsieur Madot!... v'là du monde qui vous d'mande!

— Faites donc entrer, — dit une voix.

M. Madot les regarda du coin de l'œil :

— Ah! bien : c'est le nouveau commis. Je suis à vous dans un moment.

Puis il leur fit signe de s'asseoir, et se remit à sa besogne.

Penché sur un secrétaire de noyer, dont la tablette couverte de cuir vert lui servait de pupitre, M. Madot écrivait. Il amenait à lui un tiroir, comptait des piles de cent sous, les enfermait dans un sac de toile bise... La femme n'osait bouger, assise sur le bord de sa chaise. L'enfant avait posé son baluchon sur le parquet bien ciré, où les pieds des meubles se reflétaient.

M. Madot écrivait toujours, alignait des chiffres, faisait des comptes. C'était un homme trapu, haut en couleur, à l'aspect simple et bienveillant. Dans la casquette de cuir bouilli posée sur le sommet de son crâne, dans sa veste de chasse à boutons de cuivre, se retrouvait l'aisance qui se déclarait partout dans le logis.

— Voilà! — dit-il joyeusement, — avec les comptes de la Saint-Martin, on n'a jamais fini... Je suis content de vous voir.

La mère dit :

— Ça me fait gros cœur de me séparer du petit...

— Comme de juste!... Mais un peu plus tôt, un peu plus tard... Je le prends à quinze francs, par mois, c'est convenu. On verra à l'augmenter, s'il a de la conduite!... L'enfant me plaît : il a une figure franche qui vous revient...

— C'est pas parce que c'est le mien, mais ça, j'peux l' dire, i' n'm'a jamais donné qu' du contentement!

M. Madot approuva :

— La maison n'est pas gaie : j' viens de perdre ma femme! Mais on prendra le dessus, et vot' garçon n'aura pas le temps de s'ennuyer, à cause de l'ouvrage.

— Chacun a ses peines, — dit poliment la Malvina.

M. Madot ne répondait pas ; il soupira et parut s'absorber dans une rêverie lente, pleine de souvenirs. Par la fenêtre, le jardin apparaissait, frissonnant, avec ses plates-bandes encadrées de buis, roussi par les premières gelées. Les saules s'embrumaient au fond des prés.

Le fermier sortit sur la porte.

— Voilà ! — dit-il. — Pour commencer, le petit va aller retrouver le Coliche, qui garde nos vaches, dans ce pré. Il l'aidera à les rentrer, après vous avoir fait ses adieux... Il ira vous trouver de temps à autre, les dimanches. Je lui donnerai un jour de liberté.

La mère et l'enfant s'en allèrent.

Chemin faisant, elle lui prodiguait des recommandations :

— Sois bien honnête, mon petit ; obéis bien à tes maîtres ; ce n'est pas des mauvaises gens... Sois convenable avec tout le monde ; tâche de bien faire ton ouvrage... Songe que je n'ai plus que toi, et que tu es la seule consolation qui me reste...

Elle s'attendrissait, comme toujours.

Elle lui dit aussi :

— Tâche de bien te couvrir quand il fera froid !

Elle voyait très bien l'endroit où ils allaient se quitter : un croisement des chemins près d'un buisson d'épines, sous une croix dressée au milieu des champs. Du regard, elle mesurait la distance ; chaque pas la rapprochait ; elle marchait, avec la sensation d'un immense effondrement autour d'elle. Et tout à coup elle se baissa, embrassa l'enfant et partit.

Immobile, il regarda la silhouette montant la côte. A un tournant du chemin, la mère disparut.

*
* *

Basile marcha résolument.

Comme il approchait du pré, à l'endroit que M. Madot avait indiqué, il aperçut un vieux abrité au creux d'un saule, dont le tronc évidé formait une sorte de guérite. Une longue houppelande dissimulait son corps. L'enfant distingua une face maigre, aux traits frustes, une tête chevaline encadrée

d'une barbe grisonnante. Il avait vu dans l'église de son village un saint taillé à la hache, — une souche équarrie, à sculptée, — qui avait cette expression de gravité triste, cette simplicité émouvante.

L'homme aperçut l'enfant et le toisa.

— Quoi que tu veux?

— Je viens chercher les vaches : je suis le nouveau commis.

— Toi!

— Bien sûr.

Les lèvres du vieux se plissaient :

— Belle embêche!... D'où viens-tu? A quoi qu't'es bon? Tu ne desserviras pas ton pain.

L'enfant se campa :

— J'sais écluper une vache, garder le bétail à la pâture. Je sais aussi chasser les chevaux quand on va à la charrue. Le reste, je l'apprendrai.

— Tu ne manques pas d'aplomb! Ça se voit.

— Pour rester gîté dans un tronc d'arbre, j'en serais aussi capable qu'un autre.

Le gardeur de vaches sourit :

— Comme il a la langue bien pendue!

Puis il dit, tendant le bras :

— Montre à quoi qu't'es bon.

Justement, deux vaches se battaient. Les naseaux au ras du sol, elles s'avançaient, heurtant leurs fronts, tandis que leurs cornes se fracassaient. Elles prenaient du champ, puis se chargeaient, faisant voler le gazon sous leurs sabots.

Basile Crasmagne s'était élancé, une trique à la main. Une grêle de coups tourbillonna, tomba drue sur les échines, sur les flancs gonflés d'herbe, qui sonnaient. L'enfant criait à tue-tête, s'efforçant de grossir sa voix :

— Holà! ho! carnes!

Et, comme une des vaches s'acharnait, il l'empoigna par la corne vigoureusement, et la tint en arrêt, immobile et frémissante.

Quand il revint près du berger, le vieux avait l'air satisfait.

Le soir descendait sur la prairie. Les massifs d'osceraie, bordant le cours d'un ruisseau, s'arrondissaient vaguement. Sur le fond vert des herbages, les palissades qui enclosent

les prés, les « landres » de bois sec faisaient de grandes raies noires. Une vapeur bleuâtre, jaillie mystérieusement de la terre, semblait couler comme une eau. La flamme d'un feu de pâtre, claire et brillante, dansait à la lisière d'un boqueteau.

Par moments, les pâtureaux la masquaient de leurs ombres gesticulantes.

Coliche dit :

— Nous avons le temps de rentrer! les vaches mangent bien, à cette heure.

Puis il dit encore, entr'ouvrant les plis de la houppelande :

— Viens là.

Et l'enfant se glissa, s'enveloppa dans la chaude étoffe de laine.

Le vieux demanda :

— De quel pays es-tu?

— De la Treiche, là-bas, derrière les côtes.

Le vieux avait entendu parler de ce pays, mais il ne le connaissait pas. Cela seul, plus que tout le reste, fit naître au cœur de l'enfant la mélancolique sensation d'exil.

Il raconta son histoire, la ruine de la maison, le malheur du père, sa disparition du pays. Il dit la vaillance de sa mère, les efforts qu'elle avait faits pour tenir bon, avant de se séparer de lui, son fils... Il était en âge de gagner son pain, et la bonne volonté ne lui manquait pas, pour ça non!

Il parlait avec cet air sérieux qui lui était habituel, avec cette raison précoce que la souffrance avait mûrie.

Le vieux écoutait ce récit, qu'il ponctuait de : « Dame!... » de « Bien sûr!... » comme pour montrer qu'il connaissait des histoires semblables et que la misère n'avait pas de pays.

Il dit enfin, en manière de conclusion :

— Faudra travailler dur et tâcher d'ouvrir l'œil.

Le berger rassembla le troupeau. Il jucha l'enfant sur le dos de la Pinguette, — une vieille jument gris pommelé dont l'allure était très douce. — Puis on reprit le chemin de la ferme.

Examinant à la dérobée la figure du vieux, l'enfant tâchait à démêler les sentiments qui l'animaient, à surprendre une trace de bienveillance. Les grands traits restaient impassibles : Basile eut le cœur serré.

Les vaches galopaient sur la blancheur de la route. Une d'elles parfois s'arrêtait pour frotter sa corne au tronc d'un peuplier. Le vieux la chassait : elle courait sous sa voix, avec un frémissement de crainte ondulant dans son échine.

L'enfant tourna la tête, chercha un point de l'horizon : sa mère était là, juste derrière le mont qui s'élevait très haut dans l'air. A cette pensée, il fut envahi d'une amertume inexprimable.

Puis il retomba dans sa rêverie. Les émotions de la journée le courbaturaient, ses pieds ballants battaient les flancs de la vieille jument qui trottinait, et le bercement de cette allure lui faisait monter au cerveau une somnolence...

Il se réveilla comme on arrivait à la ferme.

Les bêtes rangées, Coliche le conduisit dans la chambre des domestiques.

C'était une espèce de logis séparé de l'écurie par une mince cloison de planches. L'enfant s'installa, posa son baluchon à la tête d'un lit de sangle appuyé contre le mur. La montre du vieux accrochée à un clou éparpillait dans le silence son tic tac grêle. L'air était tiède. A travers les planches, on entendait le souffle fort des bêtes repues, le bruit de leurs mâchoires broyant la paille avec lenteur. L'enfant respira, comme ragaillardi dans ce coin paisible.

Coliche accrocha sa houppelande.

Une petite lucarne, obstruée par des touffes de framboisier, laissait filtrer dans la pièce un reste de jour pâle. Basile se haussa sur la pointe des pieds et il aperçut le jardin, les mirabelliers rongés de lichens jaunes, étendant leurs branches dans l'air froid.

On alla souper.

Le repas fut lent et triste. M. Madot mangeait du bout des dents. L'enfant avait le cœur gros et faisait effort à chaque bouchée qu'il avalait.

Une tristesse flottait dans ce logis dont la maîtresse était morte. Des riens la rappelaient, des détails qui prenaient une valeur particulière dans la torpeur environnante : une paire de bas qu'elle tricotait était restée sur la maie avec ses lunettes... Les craquements des meubles avaient une ampleur effroyable... Et Crasmagne se sentait loin, très loin de tout ce qu'il avait aimé sur la terre.

La veillée fut monotone, interminable.

M. Madot s'était approché du feu : la flamme fouillait sa figure, contractée par une expression de tristesse. La servante, une forte fille rougeaude, rangeait la vaisselle du souper. Le petit n'osait souffler mot.

Il se rappelait d'autres veillées, dans la maison de son grand-père, le vieux Joson. Comme elles étaient vivantes ! On buvait la lisquette et le vin cuit, dans le rayonnement de l'âtre, sur une petite table de bois, où les verres avaient marqué des ronds. Les femmes teillaient le chanvre ; l'oncle Minouche réparait les mailles de la trouble. Et la conversation du vieux grand-père, qui fumait sa pipe, les pieds sur la taque, roulait intarissable, déversant les historiettes plaisantes, — les « fianes », — les devinettes, toutes les cocasseries que faisait valoir sa belle humeur :

« Il était un roi et une roite, qui filaient des étoupes... »

L'enfant croyait entendre la voix forte, et il revoyait la physionomie du grand-père, penché sur l'âtre, faisant sautiller dans sa main calleuse une braise rouge qu'il posait sur son moignon de pipe...

Autour de lui maintenant pesait l'atmosphère de ce logis, plein de l'invisible présence de la morte.

Assis sur le plancher, jambe de-ci, jambe de-là, Coliche tressait une corbeille d'osier, en homme qui ne perd pas de temps.

Prenant la lampe de cuivre, M. Madot donna le signal du coucher.

Le petit frissonna, quand il se glissa dans les draps.

La bourrasque d'automne s'était levée, emplissant les greniers de son miaulement funèbre, de ses voix grotesques et flûtées. L'enfant se blottissait au creux de son lit, se sentait tout petit dans le déchaînement des grandes voix.

Souvent les charpentes craquaient : on eût dit que tout allait s'effondrer.

Il ne dormait pas. Des idées sombres l'assiégeaient, s'en allaient, revenaient dans une agitation de fièvre. Par moments, il tombait dans un assoupissement lourd, dont un sursaut le tirait brutalement. C'était la première fois qu'il couchait sous un toit étranger : une sorte d'inquiétude l'envahissait... Des

obsessions le tourmentaient : le vieux Coliche n'avait pas l'air commode; M. Madot était bien triste... Puis Basile enviait le sort de ceux qui vivaient près de leurs parents. Où étaient les siens? Sa mère veillait, muette et douloureuse, près de l'âtre où des tisons fumaient. Le père? Il ne savait pas : il imaginait une hutte de bûcherons, couverte de glaise battue, dans le silence des combes forestières; il voyait le dos affaissé de Charles-Émile, sa blouse collée aux épaules par le cinglement de la rafale... Pauvre père, plus à plaindre qu'à blâmer, celui-là!... Et le cœur de l'enfant, le cœur meurtri se faisait large et profond, pour contenir toutes les émotions de cette vie de misère.

Près de lui, la respiration du vieux montait, égale et mesurée.

Il finit par s'endormir.

La couverture avait dû glisser dans ses mouvements : il toussa.

Alors, dans l'inconscience où flottait son esprit, il entendit le vieux qui se relevait, chaussait des sabots, grommelant et maugréant. Il décrocha la houppelande et l'étendit sur le petit lit, puis il recouvrit l'enfant avec des précautions tendres et maladroites.

— Faut-i' que les mères soyent insoucieuses!... I' n'a pas même un tricot.

L'enfant s'était réveillé tout à fait. Ce simple geste, lui allant au cœur, le réconforta. Il se sentait moins isolé. Dans l'immense désarroi où sa frêle vie s'engloutissait, il trouvait ce fétu de paille où se cramponner et se reprendre.

Du courage! on lutterait.

Il était bien; il avait chaud. Il écoutait le souffle du vieux qui montait dans les ténèbres... Il résonnait, ce bruit, à son oreille, comme un chuchotement de paroles bienveillantes Basile entrevit des jours meilleurs.

*
* *

Dès lors une rude existence commença.

La saison des labours d'automne était venue. Crasmagne et Coliche partaient de grand matin. La pluie noyait les champs.

L'enfant chassait les chevaux, s'époumonnait à crier, faisait claquer son fouet. Il avait peine à soulever ses semelles qui s'engluaient dans l'argile lourde de la Woëvre. Il perdit son soulier, en traversant une fondrière. Mais il ne se décourageait pas, et, cette vie de grand air lui tannant la peau, lui fortifiant les muscles, il devenait un gars robuste et râblé.

L'attelée faite, on rentrait.

Il fallait soigner les bêtes, avant les gens.

Les chevaux s'ébrouaient devant la grange: une vapeur s'exhalait de leurs croupes trempées. Les colliers de laine bleue s'égouttaient. On bouchonnait l'attelage avec des tortillons de paille. Alors seulement on pouvait penser à soi.

La soupière de faïence bleue fumait au milieu de la table. Comme c'était bon, manger, allonger ses jambes dans le rayonnement de la cheminée!

Le reste de la journée, on faisait des bricoles : on battait l'avoine au fléau, dans la grange.

M. Madot oubliait peu à peu. Il se reprenait à vivre, dans le lent apaisement qui tombait des jours monotones. Il partait pour les marchés dans sa carriole, ou bien se remettait à lire son journal d'agriculture. La terre l'avait reconquis et le consolait.

Il avait une sorte de considération, quand il parlait à l'enfant, — comme lorsqu'il examinait un jeune poulain. — Il le voyait hardi, bien découplé, courageux à la besogne. Il le jugeait de son œil connaisseur, habile à mesurer le prix du bétail et des hommes.

Mais, surtout, Crasmagne et Coliche devenaient amis.

Le vieux avait conçu pour le garçon une affection forte, simple, contenue, comme sont les sentiments des paysans : cela devenait une bonne amitié, rudoyante et bourrue, qui se prodiguait à toutes les heures, sous forme de conseils et de réprimandes.

Il aimait le petiot, lui aussi, comme on aime un bon cheval.

Quand il le regardait, campé dans la cour, tenant en respect un jeune poulain qui faisait des cabrioles, attelant un bœuf qui renâclait, lui tordant l'oreille pour le dompter, il riait, les yeux emplis de douces larmes :

« Ah! le gaillard! il savait s'y prendre, celui-là... »

Mais il le faisait trimer, malgré tout. Et, comme il le trouvait

toujours attentif, désireux de bien faire, une douceur montait en lui. Et ce vieux, qui n'avait plus de parents, qui avait vécu avec ses bêtes, se prenait d'un attachement solide pour cet enfant, comme s'il avait reporté sur lui tout un arriéré de tendresse.

Il lui donnait son enseignement, avec une sorte de gravité, et l'initiait aux choses de la campagne.

Solennel et méticuleux, il lui répétait les leçons apprises d'autres vieux, qui le rudoyaient, lui aussi, dans les cours des fermes, aux temps anciens ; et il ne changeait rien à leurs leçons, par religion et par routine. Debout dans la clarté blonde du soleil d'automne, il lui montrait à semer, avançant le pied et la main du même côté, épandant dans le vent la poignée de semence : il répétait les mouvements avec patience, son ombre gesticulant à ses côtés. Il lui disait la nature du terrain, les engrais, les espèces de pommes de terre dont le rendement est le plus sûr. Il lui nommait les maladies des bêtes et les remèdes appropriés. L'enfant, docile, apprenait tout.

Coliche était un de ces vieux dont la vie a la simplicité émouvante de la terre. Né dans un village voisin, orphelin de bonne heure, il avait toujours servi à la ferme de Charmois. Il faisait partie du mobilier, comme les tombereaux, comme les herses. Au moment des foires, il se rendait à la ville, buvait un verre à l'auberge, achetait un couteau ou un manche de faux : il revenait lassé, ayant déjà le regret des champs. Il parlait une langue âpre, où saillaient des mots patois qu'on ne comprenait point. La Woëvre, les blés, l'étable, toute sa vie tenait là. Deux ou trois événements lui avaient laissé une impression profonde, qui souvent reparaissait dans ses propos : la République de 48, — alors que les curés bénissaient les arbres de la Liberté ; — puis les Prussiens, fourmillant dans le pays en 70, — l'année de la grande Terreur, où les Bavarois tuaient les vaches, mangeaient du pain noir, et faisaient cuire leur soupe dans la marmite du cochon. — A part cela, il ne savait rien. Le monde avait renouvelé sa face : son existence, à lui, s'était traînée au ras du sillon, sans faire plus de bruit qu'un chant de grillon dans l'herbe haute de la Woëvre.

Tout le passé vivait en lui, avec ses superstitions et ses légendes.

Séjournant ainsi au milieu des champs, il avait acquis la connaissance du temps, à des signes très sûrs, imperceptibles pour autrui. Au suintement des murs, qui suaient le salpêtre au fond de l'écurie, à la sécheresse des foins coupant mal sous la faux, il annonçait la pluie avec certitude. On le consultait dans le pays. Il savait le moyen de guérir l'enflure des vaches qui avaient trop mangé de jeune trèfle, en traçant sur leur croupe des signes mystérieux.

Quand il avait un nerf foulé, une articulation luxée, lui-même allait consulter le maréchal ferrant, un vieux tout rabougri, qui faisait des signes de croix sur le membre malade, dans l'ombre rougeoyante de la forge.

Il étonnait Basile et l'amusait.

Plus d'une fois l'enfant, mis en défiance par les enseignements de l'école primaire, était tenté de hausser les épaules à ses sornettes. Mais il se retenait, averti du respect qu'on doit aux personnes d'âge. Alors il écoutait ses histoires sur les jeteurs de sorts, sur la vertu des peaux de vipère, sur les loups-garous et les sorciers...

Un dimanche matin, ils soignaient le bétail dans la cour de la ferme. Crasmagne tournait autour de la Pinguette, la vieille jument, promenant l'étrille sur sa croupe, sur ses jambes déjà embroussaillées par la poussée du poil d'hiver. Il faisait froid. Une brume blanche pesait sur les champs et des sons de cloche étouffés traînaient dans l'air.

Le vieux, assis sur une auge renversée, fumait sa pipe à petits coups. Il donnait des conseils au commis, répétant que chaque coup d'étrille valait une poignée d'avoine. Puis il vantait les qualités de la jument, répétant qu'elle avait sorti deux cordes de bois, toute seule, dans un chemin défoncé où les roues entraient jusqu'aux moyeux. Une autre fois, elle s'était battue avec un loup, qui guettait le bétail pâturant à la lisière d'un bois : elle l'avait piétiné... Et il se levait et venait flatter les naseaux de la bête, d'où sortait une fine vapeur, et il lui donnait une tranche de betterave, qu'elle mâchait avec lenteur, secouant les oreilles d'un air de reconnaissance.

Crasmagne allait démêler la crinière, où des brins de foin étaient enchevêtrés, quand le vieux l'arrêta :

— Touche pas à ça, que j'te dis !

Le garçon le regarda, bouche bée.

— Bien sûr ! — reprit Coliche.

— Pourquoi ?

— Si tu veux que la nourriture ne lui profite plus, qu'elle dépérisse, t'as qu'à faire ça !

Le berger plongea sa main dans la crinière longue et soyeuse :

— Vois-tu, c'est l'ouvrage du soutré qui vient la nuit.

— Le soutré ?..

— Bien sûr ! l'esprit qui soigne les bêtes, quand nous autres, on se repose.

Elle était trop forte, celle-là !... La physionomie de l'enfant exprima une stupéfaction sans bornes.

Le vieux continua :

— T'as pas eu de bêtes à soigner, chez vous. Sans ça, tu saurais que le soutré vient dans les écuries et qu'i' s'amuse à tresser la crinière des chevaux... Regarde un peu, pour voir : c'est-i' de l'ouvrage de chrétien ?

Et il lui montra les poils enroulés en anneaux délicats et crespelés, si savamment enchevêtrés qu'on aurait dit que des doigts les avaient minutieusement tordus pendant des heures.

L'enfant restait incrédule ; Coliche reprit :

— Vois-tu, en grandissant, t'apprendras... Faut pas déranger le travail des esprits. Dans toute bonne écurie, y a un soutré ; i' donne du foin aux bêtes, et d'la belle avoine blanche, qu'i' va récolter au clair de lune.

Basile ricana ; le vieux se fâcha :

— Oui t'es malin, tu crois tout savoir !... Pourquoi donc que, de deux bêtes nourries pareillement, y en a une qui ne profite pas, et l'autre qui pète dans sa graisse, autant dire ?... C'est le soutré qui tire tout le foin du râtelier et le donne à son préféré. Pourquoi que le seau de la femme qui vient de traire culbute sans qu'on y touche ?... Encore un tour du soutré !

Il ajouta :

— La Pinguette, qu'a l'air de rien, si elle pouvait parler, elle en raconterait, des histoires !

Crasmagne regarda la jument, et il lui trouva un air d'étrangeté : les paupières lourdes, aux longs cils, retombant sur les globes de ses yeux, semblaient enfermer un secret.

— Des fois, comme ça. — disait Coliche, — je viens au matin et je la trouve tout essoufflée, le poitrail en sueur, les pattes raides comme des bâtons... C'est le soutré qui l'a fait galoper toute la nuit dans les prés!... Il tourne en rond, et ça fait les grands cercles où poussent les champignons.

Crasmagne était convaincu : il se rappelait avoir vu les chevaux galoper quelquefois, l'œil plein de lueurs, la croupe frémissante. comme si un être invisible battait leurs flancs de ses talons. Ils haletaient, détalaient, à travers les prairies soudainement agrandies par la tombée des soirs, pendant que les troncs des boulcaux, à la lisière des bois. se mouvaient comme de blancs fantômes...

Le vieux ajouta, l'air finaud :

— D'abord, je l'ai vu, l'soutré.

— Comment qu'il est fait?

— Tout p'tit. Il a un chapeau de toiles d'araignée... Mais vaut mieux fermer l'œil, quand i'passe!

L'enfant croira, désormais...

Un grand silence enveloppe l'écurie, et tombe des espaces vides du grenier. Comme il vit dans la compagnie des bêtes, dont le sépare une mince cloison, les choses aux yeux de Basile perdent leur aspect normal et, l'imagination vagabondant, les moindres faits prennent une apparence de mystère. Par moments, les chevaux s'ébrouent, piaffent, et, tandis que leurs naseaux frissonnent, ils flairent les allées et venues d'un être insaisissable, que leurs gros yeux aux flammes verdâtres aperçoivent. Les moineaux piaillent sous les tuiles du toit; au bord de la litière bien rangée, un brin de paille jette une lueur d'or et pétille soudain, comme une flamme...

Et l'enfant se rappelle aussi les soirs d'hiver chez le grand'-père. Au milieu des flammes crépitantes, une bûche parfois éclatait, sifflait, fusait, poussait un ronflement sourd, pendant que jaillissaient des langues pourpres. Et la grand'mère, fourrant son aiguille à tricoter dans ses cheveux, chuchotait comme en confidence :

— Encore une âme qui entre au Purgatoire!...

Basile, en ces moments, se prenait la tête dans ses mains, réfléchissait.

Vint un jour où il crut apercevoir le soutré, lui aussi. Il

distingua dans l'ombre une forme fluette, qui gambadait drôlement : il eut peur et se signa.

C'était vrai, tout de même, qu'une protection occulte semblait s'étendre sur le troupeau. Il le conduisait dans les herbages : les vaches broutaient paisiblement, et revenaient la croupe tendue, les flancs ballonnés. Énormes et ronds sous leur laine marquée de craie rouge, les moutons se pressaient aux clôtures, en un flot roulant, d'où sortaient des bêlements innombrables. Les chevaux avaient le poil luisant. Pas une bête ne tombait malade, ne soufflait de dégoût sur le foin amoncelé dans les râteliers.

Crasmagne les passait en revue avec allégresse.

M. Madot, s'applaudissant, répétait à qui voulait l'entendre :

— Un commis pareil, ça vaut son pesant d'or!

Coliche le sermonnait :

— Faut pas s'monter la tête. Apprenti n'est pas maître. On verra. Aura-t-il la force suffisante, dans le moment des gros ouvrages?

Peu après, il le mit à l'épreuve.

Ce matin-là, ils labouraient, au fond de la Woëvre, la grande pièce des Pointières, — trois jours de terre d'un seul tenant. — Glissant entre les nuages, un rayon de soleil pâle tournait sur les champs, faisait sortir des brumes les fermes lointaines. Et le cri des alouettes trouait le ciel.

Coliche pesait sur les manches de la charrue, tandis que le petiot courait à grandes enjambées, faisait claquer son fouet, se penchait parfois pour enlever une pierre sur le passage du coutre. Le sillon s'allongeait; le soc coupait la terre et la rejetait, comme une étrave. Derrière le passage du fer, la bonne glèbe luisait et des vols de corbeaux s'abattaient, épiant les vers et les larves de hannetons, parmi les mottes.

— Attention, petiot! gare à la borne!

— Doucement, Pirou!... Hue, Pinguette! dia, Fanfan!

« Fanfan », c'était le bœuf qui tirait, lent et placide, les yeux couverts d'énormes plaques de cuir, cerclées de clous brillants.

Le vieux renversa la charrue, et, pendant que Basile tirait le cordeau, et faisait tourner l'attelage au bout du sillon,

il cracha dans ses mains, souffla et regarda l'enfant en dessous :

— A ton tour, maintenant!

Basile se récria, n'osant comprendre : « jamais il n'aurait la force de tenir la charrue ».

Coliche insista :

— Jamais trop tôt pour bien faire.

Il fallait s'exécuter.

Le vieux chassa les chevaux, qui s'enlevèrent d'un vigoureux tour de reins. L'enfant enfonça le soc. Il bandait ses muscles, les mains cramponnées aux manches de frêne poli, qui lui donnaient dans les épaules et dans les avant-bras des secousses terribles. Il ne voyait rien, ni la plaine brumeuse, ni les bois, ni les sillons commencés, absorbé dans la contention de son effort. Il marchait; la croupe des chevaux ondulait devant lui, les colliers de laine bleue égrenaient leurs sonnailles. Le vieux serait-il content? Le sang, battant dans les artères de Basile, emplissait sa tête d'un bourdonnement de cloche. Un choc ébranla la charrue, donnant à croire que la machine se disloquait : — une souche enfouie dans la terre, que le soc venait de trancher. — Basile se raidit, tint bon, sentit le glissement du fer qui fouillait de nouveau l'argile grasse. Alors il souffla à pleins poumons, tandis que le vieux arrêtait l'équipage.

Coliche se planta au bout du sillon, et promena sur la terre un regard satisfait. On ne pouvait pas dire le contraire : ça promettait. Le sillon s'allongeait tout droit, sans une cassure, creusé à une bonne profondeur.

— D'la belle ouvrage, — disait le vieux. — Allons, quand les forces s'ront v'nues, tu seras un fameux laboureur.

Cette simple parole émut l'enfant...

Ce fut une bonne journée. Ils rentrèrent à la ferme. Comme le petit montait au grenier pour rapporter du foin au râtelier des bêtes, il entendit Coliche qui racontait au patron l'événement :

— Fallait voir ça, monsieur Madot, un trait de charrue tout droit, tiré au cordeau. J'l'aurais jamais cru : c'est gros comme deux liards de beurre, mais ça a de la vigueur dans les bras. Ça sera un rude homme.

— Oui, — dit M. Madot, — on en fera quèque chose de bien. D'autant plus qu'il a de la conduite.

L'espoir gonfla le cœur de l'enfant.

L'après-midi, il s'occupa dans la grange à vanner de l'avoine, avec le vieux : ils s'entendaient bien ; la besogne leur semblait facile. Un rayon de soleil tombant d'une tuile cassée, qui filait sur le mur blanchi à la chaux, éveillait dans l'ombre la danse étincelante des atomes. Une cordialité naissait entre eux, faite de sentiments confus, qu'ils n'exprimaient pas.

*
* *

Puis les années passèrent, douces et monotones.

Basile grandissait. Les soleils lui brûlaient la peau. L'air vif lui durcissait les muscles : c'était maintenant un gaillard bien découplé, habile à toute sorte de besognes. Ses traits avaient pris une expression volontaire, et, sa face se modelant, toute physionomie enfantine avait disparu. Ses yeux luisaient, très noirs, sous sa tignasse ébouriffée.

Il faisait son apprentissage, lentement. Pendant des années, il garda le bétail. Puis il se risqua à dompter les jeunes poulains. Il se hissait sur leur dos, à même le poil, et nouant un licou sur leurs naseaux, il martelait leurs flancs de ses pieds nus, pendant qu'il assénait sur leur croupe de vigoureux coups de trique. Ils ruaient, se lançaient dans des galopades éperdues, puis, soudainement maîtrisés, marchaient d'une allure calme.

Les bêtes étaient sa joie.

Il aimait pénétrer, dès le réveil, dans les écuries, pleines de souffles, de renâclements, de bruits de chaînes. Tous les bestiaux le connaissaient. Les bœufs couchés, le fanon pendant sur leurs genoux cagneux, tournaient vers lui leurs têtes massives, leurs mufles bleuâtres, où pendait une goulée de foin. Il les caressait, les matins de gelée, heureux de sentir leur haleine chaude errer sur ses mains gourdes. « Tourne ! » criait-il, et ils se levaient, avec lenteur, et tendaient le cou au collier. Les juments le regardaient de leurs gros yeux, où vivait une

douceur intelligente. La Pinguette surtout hennissait à son approche, et frottait sa tête grise au creux de sa poitrine.

Il était heureux.

*
* *

Tous les mois, quand il avait touché ses gages, Basile Crasmagne, le dimanche venu, se levait de grand matin. Il avait vite fait de distribuer au bétail la provision de foin pour la journée. Et il se débarbouillait dans la cour, les bras nus à l'air vif. M. Madot le contemplait, réjoui par sa jeunesse, et il souriait :

— A son âge, j'étais pareil : on a le feu dans le corps.

Puis, quand il le voyait revenir vêtu de sa blouse neuve, il lui demandait, narquois, des nouvelles de sa bonne amie.

Crasmagne haussait les épaules, en homme qui ne perd pas son temps à des balivernes. Puis il se mettait en route. Une joie le prenait à marcher dans la fraîcheur du matin. Dix kilomètres à faire pour arriver à la Treiche, et autant pour le retour. La distance ne l'effrayait pas : il avait les jambes solides.

Des cloches sonnaient dans les plis lointains de la Woëvre; leurs tintements couraient sur la rigidité de la terre.

Crasmagne faisait un temps de galop, s'ébrouait comme un jeune cheval, et, craignant de s'attarder, au lieu de traverser Toul, il faisait le tour par les remparts.

Il arrivait à la Treiche comme on sortait de la messe.

Parfois il s'arrêtait avant d'entrer et risquait un coup d'œil par la lucarne. Il apercevait sa mère assise devant l'âtre, où la soupe cuisait à petits coups. Elle se tenait là, les mains sur les genoux, dans son attitude d'abandon, les lèvres plissées d'une moue pitoyable. A chaque fois, elle paraissait plus triste. L'enfant la regardait, ne se décidait pas à entrer. Elle levait le couvercle de la marmite, d'où fusait une vapeur légère, allongeait la main sur le saloir et prenait une pincée de sel dans les deux doigts. Chacun de ces gestes remuait en Basile des profondeurs de souvenirs.

Et il retrouvait avec la même émotion le cramail noir de

suie, la marmite à panse rebondie, les quatre chaises boiteuses, tous les ustensiles qu'on avait pu sauver du naufrage. Rien n'avait bougé pendant son absence.

Alors il ouvrait doucement la porte, et criait :

— Me v'là !

Et, chaque fois, la mère ouvrait les bras, portait la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements.

Elle disait :

— Comme t'as grandi !... Ton maître est-il content de toi ?

Elle s'empressait, les mains tremblantes, avec des doléances qui n'en finissaient pas, — sur le bois trop vert et la soupe qui cuisait mal.

Lui ne disait mot. Il allongeait la jambe et, relevant sa blouse, il allait chercher au fond de sa poche la bourse de cuir où était son argent. Lentement, lentement, pour faire durer le plaisir, suivant sa mère du coin de l'œil, il alignait les quatre pièces de cent sous au bord de la table.

Elle joignait les mains, extasiée :

— Jésus... t-i' possible ! Faut-i' que tu soyes un bon enfant, tout d'même !... Garde au moins vingt sous pour faire le garçon...

Il refusait.

La mère prenait les écus, un à un, les soupesait, les faisait tinter, et le son de l'argent lui causait une sorte de béatitude.

— A table ! — disait-il, — j'ai faim.

Un peu de joie descendait dans la chambre. Le chat frottait son échine contre les chaises, avec un miaulement doux. La mère et l'enfant, assis en face l'un de l'autre, mangeaient la soupe au lard, heureux de se voir, ravis des choses qu'ils disaient et de celles qu'ils ne disaient pas.

C'était ainsi toutes les fois.

L'après-midi, Crasmagne travaillait dans un bout de champ, qu'ils avaient loué pour quelques sous, voisin de la maison. Il piochait le sol, le défonçait, ramassait la mauvaise pierraille. Il mettait à sa besogne tant de robuste aisance que sa mère l'admirait et le couvait des yeux. Elle le suivait pas à pas, tenant une petite raclotte pour sarcler les herbes. Ils faisaient des projets : dans ce coin, on planterait des navets ; plus loin, on repiquerait de la laitue. Le rêve de l'enfant était de bâtir

un murot de pierres sèches : il y poserait des rayons, et des paniers, pour élever des « mouches », comme il avait vu faire le vieux Joson... Il disait cela tranquillement, et sa mère l'écoutait, la face baignée de tendresse. Le jour passait, calme et lent. Ils se prenaient d'affection pour ce carré de terre, dont ils espéraient des récoltes...

*
* *

Un matin, Crasmagne, qui avait son idée, retrouva sa mère à Toul, sur la place du Marché aux poissons, où il lui avait donné rendez-vous.

Les tours de Saint-Gengoult, s'élevant dans l'air bleu, découpaient leurs croisillons ajourés parmi des vols de corneilles. C'était une tiède journée de mars : le marché finissait ; un brouhaha confus, où les patois lorrains se confondaient, planait sur le pavé usé de la place.

Crasmagne arriva, sifflotant, le visage épanoui.

Sa mère le remarqua :

— T'as l'air tout chose !

— Viens un peu : j'ai encore à faire des emplettes...

— Quoi donc ?

— Tu verras bien !

Il l'emmena sur la petite place du Marché aux cochons, près de l'abattoir. Sur les dalles ruisselantes, les sabots des garçons bouchers claquaient. Les charrettes des marchands, rangées à la file, levaient leurs timons dans le vide. Les cris aigus des porcs, cachés sous les bâches de toile verte, déchiraient l'air, dominaient le tumulte des conversations. Par les caisses à claire-voie passait une queue tirebouchonnant, un large groin qui reniflait. Des odeurs chaudes d'étable flottaient sur cette cohue. Des paysans, qui avaient conclu un achat, s'engouffraient dans la salle basse de l'auberge, d'où sortaient des bouffées d'alcool et des bruits de vaisselle.

La Malvina, intriguée, tira son fils par la manche :

— Quoi donc qu'on vient faire ici ?

— Acheter un cochon, dame !

Elle faillit tomber à la renverse, de saisissement. Acheter un cochon! Le rêve vainement poursuivi au cours des années, jamais réalisé, et qui éveillait en elle des regrets chaque fois qu'il fallait se procurer une livre de saindoux, un morceau de lard.

Anxieuse, elle reprit :

— Un cochon!... Et des sous?...

— Des sous, j'en ai.

Triomphant, il ouvrit sa bourse, exhiba le contenu : trente-cinq francs, qui ne devaient rien à personne; — ses vingt francs de gages, et quinze francs qu'il avait amassés sou par sou, au cours de l'hiver, à garder d'autres vaches avec celles de M. Madot, à fendre du bois, à nettoyer des futailles dans les fermes du voisinage.

Il expliqua à sa mère qu'il voulait lui faire cette surprise, depuis longtemps.

Ils rôdèrent dans les groupes. Ils ne se décidaient pas, voulant se rendre compte. A la fin, Crasmagne avisa un marchand dont l'air bon enfant lui plut.

C'était un gaillard au teint couperosé, couleur de brique, qui soufflait en parlant une odeur de vieux marc. Il était coiffé d'une casquette à visière de cuir, et sa blouse, s'entrebâillant, laissait voir une sacoche gonflée de monnaie. L'homme criait fort, riait à tout propos : sa large gueulée couvrait les autres voix, cachait une ruse, — le dessein d'abasourdir le client et de le rouler avant qu'il ait pu dire ouf.

Il toisa les acheteurs, l'air important :

— J'ai ce qu'i' vous faut.

Il plongea sa main dans la bâche, et en retira un petit cochon qu'il posa sur le sol. La bête reniflait, et poussait des cris perçants.

Le marchand le palpait, le tirait par la patte, vantait l'ampleur de ses reins et la longueur de son échine : « S'ils étaient connaisseurs, ils devaient voir la bonté de l'espèce, du premier coup... »

Puis il ajouta, goguenard.

— Mettez-le dans l'aran, donnez-lui du son, du lait caillé, de la confiture, des madeleines de Commercy : i' ne demande qu'à engraisser.

Crasmagne ne se laissa pas étourdir :

— Peuh! — fit-il — un avorton!... I' n'me plaît pas, d'abord... Combien qu'i' vaut?

— Quarante francs, pas un sou de moins.

— J'en donne vingt francs.

Crasmagne tourna les talons; sa mère le suivait, effarée par la somme, un peu stupéfaite aussi par l'aisance de son garçon.

Le marchand, derrière eux, suffoquait :

— Vingt francs, un cochon!... faut-i' lui mettre des boucles d'oreille en or, pour ce prix-là?

Crasmagne tenait bon, faisait mine de s'éloigner. Il revint, fureta sous la bâche, et découvrit dans une caisse un autre cochon, une bête superbe, efflanquée, qui ne demandait qu'à s'allonger encore, à prospérer.

Le marchand riait :

— Ah! le gaillard, il a mis le nez dessus... On ne le fourre pas dedans, celui-là! Dans c'te famille, on se connaît en cochons, de père en fils!

Un large rire secoua l'assistance.

— Combien?

— Trente-cinq.

— Jamais de la vie!

Le marchand éclata, et, frappant ses pectoraux, il vanta sa bonne foi dans le commerce.

— Trente! — dit Crasmagne.

— Allons!... et payez un verre.

— Topez là!

On emprunta un sac à l'aubergiste, pour emporter le cochon.

Ils reprirent le chemin de la Treiche.

Crasmagne portait l'animal, dont la forme grotesque se débattait dans le sac. Le grognement retentissait, dans le silence des campagnes.

La mère venait derrière, et murmurait des paroles de remercîment :

— Faut-i' que t'soyes un brave enfant, tout d'même!... Un si beau cochon!

Crasmagne exultait.

Mais la charge était trop lourde : il posa le sac à terre.

L'animal emprisonné tenta de courir, et tomba. Le paquet de toile se tordait sur la route, et poussait le même cri effarant.

— I' gueule fort, — dit la mère; — c'est bon signe.

Crasmagne sortit le cochon du sac et essaya de le faire courir devant lui. La mère lui fouaillait les flancs avec une houssine d'osier, mais l'animal tournait en rond, flairait le sol d'un air d'effroi, et détalait dans les terres labourées, les oreilles secouées et la queue vrillante.

— Laisse-moi faire! — dit la Malvina.

Elle prit le cochon dans ses bras, et elle fit quelques pas, accablée et souriante.

Le cochon s'abandonnait, trouvait la chose à son goût. Et même le bougre se carrait, les pattes croisées, balançait la tête, comme un marmot aux bras de sa nourrice. Et son groin se tendait, comme pour respirer les souffles qui montaient de la terre.

Crasmagne dit :

— I' n'a pas l'air malheureux!

Alors ils rirent un bon coup, les côtes secouées. La mère dut poser le cochon par terre. Comme ça faisait du bien, la gaîté! Il y avait des années qu'ils n'avaient pas eu un pareil contentement...

Crasmagne passa une partie de l'après-dîner, à construire un réduit dans un coin de la petite cour. Il enfonçait des clous, sciait de vieilles planches. Il fit même une auge de bois, dont les joints étaient si bien ajustés que pas une goutte d'eau ne suintait. Le cochon prit ses aises et se creusa un nid dans la paille fraîche.

La mère ne tenait pas en place. Elle cria :

— Basile! viens donc voir...

Le cochon mangeait avidement une poignée d'orge répandue dans son auge. Il grognait, la queue frétillant de plaisir. Penchés sur le réduit, ils le contemplaient avec un ravissement :

— I'viendra beau!

— C'est de la grosse espèce.

La nouvelle s'était propagée. Des femmes se glissaient dans la cour. On se récriait sur la beauté du cochon, sur la longueur de son échine. Et souvent, pour conclure, on célébrait la louange du garçon.

La mère, modeste, se dérobait sous les compliments...

La nuit vint. L'air était doux. Un reste de jour bleuâtre flottait sur les prés, sur les toits assoupis. Aux branches encore grêles des peupliers, des brumes s'accrochaient. On entendit la trompe d'un chaland, qui sortait de l'écluse.

Ils mangèrent sans allumer la chandelle.

Le garçon ne parlait pas, réfléchissait, les coudes sur la table. La mère préparait le bissac qu'il allait emporter. Ils ne se voyaient presque plus; l'ombre envahissante mettait une douceur autour d'eux.

Le porc grognait dans son réduit, et poussait de son groin la porte qui battait.

ÉMILE MOSELLY

(A suivre.)

FRANCESCA DA RIMINI[1]

— TRAGÉDIE —

ACTE IV

On aperçoit une salle octogone, de pierre grise, qui montre cinq de ses côtés. En haut, sur la nudité de la pierre, court une frise de licornes dans un champ d'or. La paroi du fond est percée d'une grande fenêtre à vitraux, qui regarde les montagnes, avec des sièges placés dans l'ébrasement. Dans la paroi de droite, il y a une petite porte ferrée, par où l'on descend aux prisons souterraines. Dans la paroi de gauche, il y a un banc à haut dossier, devant lequel se trouve une table étroite et longue, où sont servis des mets et des vins. En chacune des deux autres parois qui se font face, il y a une porte : celle de gauche, près de la table, mène à l'appartement de Francesca; celle de droite mène aux corridors et à l'escalier. Tout autour de la salle sont distribuées des torchères de fer; aux clous sont suspendus des baudriers, des ceinturons, des carquois, différentes pièces d'armure; des armes d'hast sont appuyées contre la pierre, — piques, épieux, espontons, guisarmes, haches, massafrustes.

SCÈNE I

FRANCESCA *est assise dans l'embrasure de la grande fenêtre, et* MALATESTINO LE BORGNE *est debout devant elle.*

FRANCESCA. — Tu te fais justicier, Malatestino. Ton berceau fut taillé, cela est sûr, dans quelque vieux billot, par une hache qui, d'abord, y avait tranché beaucoup de têtes.

(*Malatestino rit sauvagement.*)

MALATESTINO. — Belle-sœur, vous avez donc horreur de moi?

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1910.

Et mieux vous plaît tel qui eut son berceau dans la rose d'un luth suave?

FRANCESCA. — Tu es un enfant cruel, qui tires vengeance d'un faucon! Pourquoi l'as-tu tué, alors pourtant qu'il t'était cher?

MALATESTINO. — Pour la justice. Je l'avais lancé sur une grue. La grue monta haut; le faucon, beaucoup plus haut, se mit au-dessus d'elle, et, en bas, il vit un jeune aigle qui volait. Il le saisit, l'abattit à terre et s'y acharna si fort qu'il le tua. J'accourus, croyant que c'était la grue; mais je trouvai que c'était un aigle. Alors je me courrouçai. Et le beau faucon fut décapité, parce qu'il avait tué son seigneur.

FRANCESCA. — Ce fut folie.

MALATESTINO. — Il avait tué son seigneur. Ce fut justice.

FRANCESCA. — Ce fut méchante folie, Malatestino.

MALATESTINO

Le fol passe avec sa folie,
Et le temps passe avec la vie.

FRANCESCA. — Pourquoi es-tu si étrange? Tu es avide de tout sang, toujours aux aguets, ennemi de tous. En chacune de tes paroles gronde une menace obscure. Comme un fauve, tu mords et griffes quiconque t'approche. Où es-tu né? Tu n'as donc pas été allaité par ta mère? Et tu es si jeune! Le duvet ombre à peine ton visage!

MALATESTINO, *avec une impétuosité soudaine.* — Tu me piques, tu me harcèles. La pensée de toi m'est comme le taon à la bête. Tu es ma furie.

(*Francesca se lève et quitte l'embrasure de la fenêtre, comme pour échapper à une embûche. Elle s'arrête près du mur, où brillent les armes d'hast.*)

FRANCESCA. — Malatestino, prends garde! Ton frère va venir... N'as-tu pas honte?

MALATESTINO, *la pressant.* — Tu me tends comme un arc, qui décoche mille fois en une heure et frappe à l'aventure. Ta main est terrible, qui tient ma force et la lance pour frapper tout être animé. Je fuis, et tu me poursuis. Tout à coup, tu m'enveloppes comme l'ouragan, tu m'entraînes comme la ravine, au milieu des campagnes, sur les routes, sous les murailles et les tours, lorsque je vais à l'ost. Je te respire dans la poussière de la mêlée. Le nuage qui s'élève de la terre piétinée prend ta figure, et tu palpites vivante et tu te dissous sous les sabots des coursiers qui halètent, dans les empreintes qui s'emplissent de sang... Je te prendrai, je t'étreindrai enfin!

(*Francesca, en se retirant le long du mur, arrive près de la petite porte ferrée à laquelle elle tourne le dos.*)

FRANCESCA. — Ne me touche pas, forcené, ou j'appelle ton frère! Va-t'en! J'ai pitié de toi. Tu es un enfant. Va-t'en, si tu ne veux pas être châtié. Tu es un enfant pervers.

MALATESTINO. — Qui veux-tu appeler?

FRANCESCA. — Ton frère.

MALATESTINO. — Lequel?

(*Francesca tressaille, parce qu'elle a entendu un cri venir des profondeurs, à travers la porte où elle est adossée.*)

FRANCESCA. — Qui a crié? Tu as entendu?

MALATESTINO. — C'est un homme qui doit mourir.

FRANCESCA. — C'est Montagna des Parcitades?

(*De la prison arrive un hurlement réitéré.*)

MALATESTINO. — Moi aussi, je te dis: « Prends garde! prends garde, Francesca! Aujourd'hui, tu te condamnes. »

FRANCESCA. — Ah! je ne peux plus l'entendre! Même la nuit, il hurle, hurle comme un loup; et ce hurlement arrive jusqu'à ma chambre. Que lui as-tu fait? L'as-tu mis à la torture?

MALATESTINO. — Écoute! Giovanni part ce soir pour Pesaro. C'est toi qui as préparé le viatique au Podestat. (*Il indique la table.*) Écoute. Je peux, moi, lui donner un bien autre viatique...

FRANCESCA. — Que veux-tu dire?

MALATESTINO. — Regarde-moi bien. Je n'en ai qu'un, mais il voit clair.

FRANCESCA, — Que veux-tu dire? Tu me fais une menace? Ou tu trames une trahison contre ton frère?

MALATESTINO. — Une trahison! Je croyais, ma belle-sœur, qu'une telle parole brûlerait vos lèvres; et je vois vos lèvres intactes, mais un peu blêmes. Mon jugement s'est égaré. J'ai parlé en vain. Seulement, je vous demande encore une fois...

(*On entend de nouveau le hurlement du prisonnier.*)

FRANCESCA, *tremblant d'horreur.* — Comme il hurle, comme il hurle! Qui le torture? Quel supplice nouveau as-tu trouvé pour lui? L'as-tu muré vivant? Hurlera-t-il toute sa vie? Va, cours! Fais qu'il cesse! Délivre-le! Je ne veux plus l'entendre.

MALATESTINO. — Voilà, j'y vais. Je ferai que vous ayez une nuit tranquille, un sommeil profond, sans terreur, puisque, cette nuit, vous dormirez seule, pendant que Giovanni chevauchera sur la route de Pesaro...

(*Il s'approche du mur et choisit, parmi les armes rangées, une petite hache.*)

FRANCESCA. — Que fais-tu?

MALATESTINO. — Je me fais justicier, par votre volonté, ma belle-sœur.

(*Il examine le fil de l'acier; puis il ouvre la porte ferrée, dont la baie apparaît noire de ténèbres.*)

FRANCESCA. — Tu vas le tuer? Il te semble que tu as trop tardé, cruel, depuis ce soir où je bandai ta blessure, tandis que tu délirais contre ton père... Je t'entends encore. Et tu mords cette même main qui te pansa, qui eut soin de toi pendant que tu étais malade, qui allégea ta peine... Ah! maudite soit l'heure où je me penchai sur ton chevet pour te réconforter!

MALATESTINO. — Francesca, Francesca, écoute. Aussi certaine est la mort dans le fil de l'arme que tu vois à mon poing, comme est certaine la vie dans la parole que tu peux dire encore, entends-tu? la vie avec les veines qui battent, et avec le vent et avec les jours de victoire.

FRANCESCA. (*Elle répond lentement, d'une voix égale, comme dans une trève soudaine de son angoisse et de son horreur.*) — Quelle parole? Qui la pourra dire? Toi, tu vis de fracas. Où je vis, moi, ce n'est que silence. Le prisonnier n'est pas aussi lointain et seul que tu es lointain et seul, pauvre bourreau, ivre de cris et de coups! Le sort est taciturne.

MALATESTINO. — Ah! si tu pouvais voir le visage du sort qui se penche sur toi! Un horrible nœud s'est formé dans ma tête, un nœud de pensées semblables à des foudres contraintes, qui frapperont. Écoute, écoute! Que ta main me touche! Que tes cheveux se penchent encore sur ma fièvre, et...

(*On entend, plus prolongé, le hurlement de dessous terre.*)

FRANCESCA. — Horreur! horreur!

(*Elle se retire dans l'embrasure de la fenêtre, s'assoit, et, les coudes appuyés sur les genoux, pose son front entre ses paumes, sans bouger.*)

MALATESTINO, *sinistre.* — Ainsi soit-il, par votre fait! (*Il saisit la torche d'une torchère. Il pose la hache sur le sol, prend le briquet, le bat et allume la torche.*) J'y vais. Vous ne l'entendrez plus. Je veux que vous ayez une nuit douce, le plus profond sommeil... Et je ferai tranquille aussi mon père, qui toujours craint la fugue. Je veux que Giovanni, en passant par Gradara, lui donne un gage infaillible. Belle-sœur, Dieu vous garde.

(*Francesca reste immobile, comme si elle n'entendait pas. Il ramasse la hache et s'enfonce dans l'obscurité, de son pas félin, tenant dans la main gauche la torche ardente. Il disparaît. La petite porte demeure ouverte. Francesca se lève et regarde, au fond de la baie, la clarté qui s'affaiblit. Soudain, elle court vers le seuil et ferme, toute frissonnante. La porte ferrée claque, dans le silence. Francesca se retourne et fait quelques pas, lentement, la tête basse, accablée.*)

FRANCESCA, *se parlant à elle-même.* — Le plus profond sommeil!

SCÈNE II

A travers la grande porte qui est à droite, on entend la rude voix de GIANCIOTTO.

GIANCIOTTO. — Mets-toi en quête de messire Paolo mon frère, et dis-lui que, dans une heure, je chevauche vers Pesaro et que je l'attends. (*Le Déhanché entre, armé de pied en cap. Il aperçoit sa femme et se dirige vers elle.*) Ma chère femme, vous m'attendiez? Pourquoi tremblez-vous et êtes-vous si pâle? (*Il lui prend les mains.*) Vous êtes glacée, comme de peur. Pourquoi?

FRANCESCA. — Malatestino était entré ici depuis peu, lorsqu'il a entendu crier le prisonnier qui, depuis plusieurs jours, crie horriblement sous terre; et, comme il me voyait effrayée, il a été pris de colère et s'est précipité par cette porte vers la prison, armé d'une hache et résolu à le tuer, contre la défense paternelle qui trop le dépitait... Féroce est votre frère, seigneur, et il ne m'aime pas.

GIANCIOTTO. — Cessez de trembler, ma femme. Où donc s'en est allée votre vaillance? Au milieu du combat vous fûtes intrépide, et vous vîtes choir les partisans, la gorge percée, et vous maniâtes le feu grégeois en riant. D'où vient qu'à cette heure la vie d'un ennemi vous inquiète si fort? que vous êtes épouvantée par un hurlement ou par une hache brandie?

FRANCESCA. — Le combattant est beau à la bataille; mais le bourreau furtif me répugne.

GIANCIOTTO. — Malatestino s'ennuyait d'être depuis si longtemps gardien de geôle, en attendant la rançon que le vieux Parcitade ne se résigne pas à payer, ce vieil avare, ce ladre qui, dans sa fuite, a emporté aussi certains privilèges et certains comptes de la Commune de Rimini... Pourquoi disiez-vous qu'il ne vous aime pas?

FRANCESCA. — Je ne sais. Il me semble.

GIANCIOTTO. — Peut-être vous a-t-il témoigné de la malveillance?

FRANCESCA. — Il n'est qu'un enfant; et, comme le jeune mâtin, il a besoin de mordre... Venez, seigneur, venez vous restaurer, avant de monter à cheval.

GIANCIOTTO. — Peut-être Malatestino...

FRANCESCA. — Mais pourquoi songez-vous à ce que j'ai dit légèrement? « C'est un cœur aciéré, un foie sec » : il me souvient de vos paroles, et aussi de cette nuit-là. Il aime son coursier tant que le coursier n'est pas malade, et son harnois tant que le harnois n'est pas usé. Non, je n'ai pas voulu me plaindre de lui à vous,

seigneur. Il est presque soir. Venez vous restaurer... Prendrez-vous le chemin au long de la mer? (*Gianciotto est pensif, tandis qu'il suit Francesca vers la table dressée. Il ôte son bassinet, dégrafe son gorgerin et donne ces pièces d'armure à sa femme, qui les dépose sur un escabeau, avec des gestes de grâce soudaine, tout en parlant.*) Vous chevaucherez à la fraîcheur. Cette nuit de septembre sera douce. Avant minuit naîtra la lune. Quand arriverez-vous à Pesaro, messire le Podestat?

GIANCIOTTO. — Demain, vers la troisième heure : car il faut que je fasse une bonne halte à Gradara, chez mon père. (*Il dégrafe le ceinturon qui soutient son estoc, et elle le lui prend des mains.*)

FRANCESCA. — Et vous demeurerez longtemps là-bas, sans revenir?

(*On entend le cri terrible de Montagna sortir de dessous terre. Francesca sursaute et laisse tomber l'estoc, qui sort du fourreau.*)

GIANCIOTTO. — C'est fait. Femme, ne vous effrayez pas. Le silence vient. Puisse Dieu prendre ainsi pour lui toutes les têtes de nos ennemis! Désormais nul vent ne ramènera plus entre les pierres de Rimini la semence mauvaise. Et puisse Dieu, en cette année sanglante, la disperser loin de toute la Romagne, s'il a eu pour agréable que le premier jour de Pâques lui fût célébré par les Guelfes de Calboli avec le sang gibelin d'Aldobrandin Argogliosi. (*Il se penche et ramasse l'estoc sorti du fourreau.*) Le pape Martin est mort, et le roi Charles s'en est allé avant lui en Paradis. Mauvaise chose pour nous! Ce Pietro de Stefano, qu'Honorius nous envoie pour Recteur, ne me semble pas notre ami, ni celui des Polentains, ni celui de votre père, Francesca. Il nous faut aller estocadant avec un fer qui ait de bons yeux. (*Il fait le geste de frapper avec l'estoc nu dans le poing; après quoi, il regarde la lame dans le sens de la longueur, l'œil près de la poignée.*) Celui-ci est inflexible. (*Il rengaine.*)

FRANCESCA. — Donnez-le-moi, seigneur : je ne le laisserai plus tomber. Et asseyez-vous, restaurez-vous.

(*Gianciotto lui donne l'estoc et s'assoit sur le banc, devant la table.*)

GIANCIOTTO. — Le voici, ma chère femme. Je vous parle de guerre, et je pense, à présent, que je ne vous ai jamais donné une fleur. Ah! nous sommes durs. Ce que je vous donne, ce sont des pièces de harnois à porter dans ces blanches mains. Malatestino, du moins, vous avait donné un épervier! Peut-être Paolo vous donne-t-il des fleurs. Le Capitaine du Peuple a, dans Florence, appris toute vertu de courtoisie; mais il a laissé sa force aux rives d'Arno, et mieux lui plaît maintenant muser que travailler. Il est toujours avec ses musiciens. (*Il rompt le pain, se verse du vin, tandis que Francesca est assise en face de lui, près de la table, le menton appuyé sur*

le pommeau de l'estoc.) Mais vous aussi, Francesca, vous aimez la musique de chambre. Vos femmes ne se lassent-elles jamais de chanter? Leur voix devait, certes, couvrir les hurlements du Parcitade. Vous transformez les tours des Malatesta en une forêt pleine de rossignols. (*Il mange et boit.*)

FRANCESCA. — Ma sœur Samaritana et moi, dans notre maison de Ravenne, nous avons vécu au milieu des chants. Notre mère avait une gorge d'or. Depuis notre première enfance, la musique a plié nos âmes comme l'eau du ruisseau plie l'herbe. Et notre mère disait : « Doux chanter chasse peine. »

GIANCIOTTO. — Ma mère, à moi, disait : « Sais-tu quelle femme est digne de louange? Celle qui file en pensant au fuseau, celle qui file un fil égal et sans nœuds, celle qui file et ne laisse pas tomber le fuseau, celle qui enroule également le fil, celle qui sait quand le fuseau est plein ou non. »

FRANCESCA. — Et comment n'avez-vous pas cherché cette femme à travers la campagne, seigneur? (*On entend frapper à la petite porte ferrée. Francesca se dresse brusquement, jette l'estoc sur la table et se tourne pour sortir.*) C'est Malatestino qui revient. Je ne veux pas le voir.

LA VOIX DE MALATESTINO. — Qui a fermé la porte? Belle-sœur, êtes-vous là? Vous m'avez enfermé? (*Il cogne plus fort avec le pied.*)

GIANCIOTTO. — Attends, attends : je vais t'ouvrir.

LA VOIX DE MALATESTINO. — Ah! Giovanni! Ouvre-moi, car je t'apporte un bon fruit mûr, pour ton viatique : une figue de septembre. Et comme elle est lourde! (*Le Déhanché va ouvrir. Francesca suit du regard, pendant quelques instants, le pas boiteux de son mari; puis elle se retire vers la porte qui mène à son appartement. Elle sort.*) Dépêche-toi!

GIANCIOTTO. — Me voici, j'arrive.

SCÈNE III

GIANCIOTTO *ouvre, et sur le seuil étroit apparaît* MALATESTINO, *tenant dans sa main gauche la torche allumée et portant par la boucle d'un lien de corde la tête de Montagna enveloppée dans un linge.*

MALATESTINO, *tendant la torche à son frère.* — Prends, frère. Éteins-la. (*Gianciotto éteint la flamme qui crépite, en l'étouffant sous la plante de son soleret.*) Ta femme était avec toi?

GIANCIOTTO, *rudement.* — Elle était avec moi. Que lui veux-tu?

MALATESTINO. — Alors tu sais quel est ce fruit que j'apporte pour ta table...

GIANCIOTTO. — Tu n'as pas craint de désobéir à notre père?

MALATESTINO. — Sens comme elle est lourde! sens! (*Il présente la boucle au Déhanché, qui soupèse, puis laisse tomber à terre le paquet. Le paquet fait un bruit sourd sur le plancher.*) Je te la donne. C'est la tête de Montagna des Parcitades. Prends-la. Tu la porteras suspendue à l'arçon de ta selle, et, en passant par Gradara, tu la laisseras au Magnifique, notre père. Et tu lui diras : « Malatestino vous envoie ce gage, pour que vous ne doutiez plus de sa bonne garde. Il vous assure que le prisonnier ne lui échappera pas; et, en récompense, il vous demande ce moreau balzan que vous lui promîtes, avec une selle brodée d'or. » Ah! comme il fait chaud! (*Il essuie son front en sueur. Gianciotto s'est remis à table.*) Je te le dis : lorsqu'il a vu la torche, il soufflait comme le cheval ombrageux... Donne-moi à boire. (*Il vide, d'un trait, une coupe qui était déjà remplie. Gianciotto est sombre d'aspect et mâche en silence, la tête basse, sans avaler la bouchée, comme le bœuf qui rumine. Le meurtrier de Montagna s'assied à la place où Francesca s'était assise. Le paquet sanglant est immobile sur le plancher. Par la grande fenêtre, on voit le soleil descendre derrière l'Apennin, embrasant les cimes et les nuages.*) Tu es fâché? Tu voulais que nous attendissions encore un an la rançon du Perdecittade[1]? Je te dis, moi, que nous ne l'aurions jamais eue; et cela est certain comme il est certain que le florin est jaune. A partir d'aujourd'hui les Malatesta ne feront plus de quartier, aussi longtemps qu'ils auront dents en bouche. Il n'y a pas deux mois, que, à Césène, notre père a, par miracle, sauvé sa peau des griffes de Corrado Montefeltro, et Filippuccio le bâtard est encore vivant! Loué soit frère Alberigo, qui sait comment on tranche d'un coup tronc et rejeton! Il est temps que viennent pour tous les Gibelins les fruits du dessert, comme nous l'enseigne le chevalier Jouissant[2]. (*Il prend l'estoc posé en travers de la table et frappe avec la main sur le fourreau.*) Les voilà, les fruits pour tout festin de paix et de concorde. Ne te fâche pas contre moi, Giovanni. Je te suis fidèle. Toi, tu t'appelles le Déhanché, et moi, je suis le Borgne... (*Il se tait pendant une seconde, perfidement.*) Mais Paolo, lui, est le Bel!

(*Gianciotto relève la tête et fixe les yeux sur la face du jeune homme. Dans le silence, on entend cliqueter l'éperon du pied qu'il agite sur le plancher.*)

1. Jeu de mots entre « Parcitade » et « Perdecittade » (celui qui perd la cité).

2. Allusion à un vers dantesque et à l'usage de tuer par trahison les convives à la fin du banquet.

GIANCIOTTO. — Tu es devenu bavard, toi aussi. (*Malatestino fait un mouvement pour se verser encore du vin. Mais son frère lui saisit le poignet et l'arrête.*) Ne bois plus. Réponds. Qu'est-ce que tu as fait à Francesca? Comment l'as-tu offensée?

MALATESTINO. — Moi? Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

GIANCIOTTO. — Tu as changé de couleur.

MALATESTINO. — Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

GIANCIOTTO. — Mais réponds-moi donc!

MALATESTINO, *feignant de se troubler.* — Je ne puis te répondre.

GIANCIOTTO. — Quel mauvais sentiment as-tu contre elle?

MALATESTINO, *se ranimant, avec un éclair dans sa prunelle perçante.* — C'est cela qu'elle t'a dit? Et elle n'a pas changé de couleur, en te disant cela?

GIANCIOTTO. — Prends garde, Malatestino! Regarde-moi dans les yeux. Je boite, mais je vais droit devant moi. Toi, tu vas obliquement toujours, et tu étouffes le bruit de tes pas. Prends garde que je ne t'attrape! Tu te débattrais en vain. Or je te dis : « Malheur à qui touche à ma femme! » Et tu le sais, puisque tu m'as vu à l'œuvre, un temps moindre s'écoule entre le coup d'éperon et le départ du cheval barbe qu'entre mon dire et mon faire. Songes-y!

MALATESTINO, *d'une voix sourde et la paupière baissée.* — Et si le frère voit quelqu'un toucher à la femme de son frère, et s'il s'en indigne, et s'il s'emploie pour que la honte cesse, dis-moi : pèche-t-il? Et si, à cause de cela, il est accusé d'avoir contre cette femme un sentiment mauvais, dis-moi : est-elle juste, l'accusation?

(*Gianciotto bondit, terrible, et lève les poings comme pour écraser le jeune homme. Mais il se domine, et ses bras retombent.*)

GIANCIOTTO. — Malatestino, fléau d'enfer, si tu ne veux pas que je t'arrache cet autre œil par où ton âme louche offense le monde, parle et dis-moi ce que tu as vu. (*Malatestino se lève et, de son pas félin, va jusqu'à la porte qui est près de la table. Il reste quelques instants aux écoutes; puis il ouvre brusquement, d'un geste rapide, et il guette. Il ne découvre personne. Il revient se poster en face de son frère.*) Parle!

MALATESTINO. — Par menace, non. Pas même toi, tu ne me fais peur. Sache-le. C'est pour n'avoir pas porté de visière que je suis devenu borgne; mais toi, dans ta propre maison, tu portes visière, bavière, ventail et gorgerin, tout métal, sans une fissure! Tu ne vois rien, et dans ton cerveau ferré n'entre jamais la pointe d'un soupçon...

GIANCIOTTO. — Au fait! Pas de bavardage, pas de bavardage! Vite, dis-moi ce que tu as vu. Dis-moi l'homme!

MALATESTINO. — Tu ne fus pas étonné, lorsque tel, qui était

parti en décembre, abandonna tout à coup sa charge dans la Commune et se trouva de retour en février?

(*On entend craquer une des coupes d'argent, qui s'écrase dans le poing du Déhanché.*)

GIANCIOTTO. — Paolo? Non, non! Cela n'est pas. (*Il se met debout, quitte la table; et il erre çà et là dans la salle, farouche, le regard assombri. Son pied heurte par hasard le paquet funèbre. Il se dirige vers la grande fenêtre, dont les vitraux flamboient dans le crépuscule étouffant. Il s'assoit sur le banc et prend sa tête entre ses mains, comme pour rassembler ses pensées. Pendant ce temps-là, Malatestino joue avec l'estoc, le dégainant à demi et le rengainant.*) Malatestino, viens ici. (*Le jeune homme s'approche, léger et preste, sans le moindre bruit, comme s'il avait les pieds chaussés de feutre. Gianciotto l'enveloppe dans ses bras, le serre entre ses genoux armés, lui parle haleine contre haleine.*) Tu es certain? Tu l'as vu?

MALATESTINO. — Oui.

GIANCIOTTO. — Comment? quand?

MALATESTINO. — Plusieurs fois, entrer...

GIANCIOTTO. — Entrer où?

MALATESTINO. — Entrer dans la chambre...

GIANCIOTTO. — Et puis? Cela ne suffit pas. Il est beau-frère. Il peut s'entretenir avec elle. Et il y a les femmes... Tu l'as vu peut-être amener les musiciens...

MALATESTINO. — La nuit... Par Dieu, ne me fais pas mal! Ne me serre pas si fort! Tu as tes brassards. Lâche-moi! (*Il se débat, flexible.*)

GIANCIOTTO. — Ai-je bien entendu? Tu as dit... Répète!

MALATESTINO. — Oui, la nuit, la nuit, je l'ai vu.

GIANCIOTTO. — Je te casse les reins, si tu mens.

MALATESTINO. — Entrer la nuit, sortir à l'aube. Toi, tu étais à l'ost contre les gens d'Urbin.

GIANCIOTTO. — Je te mets en pièces, si tu mens.

MALATESTINO. — Veux-tu voir et toucher?

GIANCIOTTO. — Il le faut, si tu as envie d'échapper à ma tenaille mortelle.

MALATESTINO. — Veux-tu cette nuit?

GIANCIOTTO. — Oui, cette nuit.

MALATESTINO. — Mais es-tu capable de dissimuler, de sourire? Ah! toi, tu ne sais pas sourire.

GIANCIOTTO. — Que la vengeance m'enseigne le sourire, si la joie ne l'a pas fait!

MALATESTINO. — Es-tu capable, toi, de les baiser l'un et l'autre sans les mordre?

GIANCIOTTO. — Oui, je les baiserai, en me figurant qu'ils sont déjà trépassés.

MALATESTINO. — Elle, tu dois la tenir entre tes bras, et lui parler, et ne pas frémir.

GIANCIOTTO. — Ah! tu joues avec ma douleur! Prends garde : elle a deux tranchants.

MALATESTINO. — Par Dieu, ne me fais pas mal!

GIANCIOTTO. — Eh bien, dis-moi le moyen auquel tu songes, en brèves paroles.

MALATESTINO. — Tu dois prendre congé d'eux, et ensuite monter à cheval, et, avec toute l'escorte, sortir par la porte San Genesio et t'engager sur la route de Pesaro. Je t'accompagnerai à cheval. Tu diras que tu es fâché contre moi pour la tête de Montagna, et que tu veux me conduire devant notre père, à Gradara, afin qu'il me donne châtiment ou pardon. De cette manière, ils croiront rester seuls. Comprends-tu? Tard dans la nuit, nous quitterons l'escorte pour revenir en arrière, et nous entrerons par la porte du Gattolo, avant le lever de la lune. Nous donnerons le signal à Rizio. Laisse-moi disposer tout. Monte le plus rapide de tes coursiers, et prends un peu de drap pour envelopper les sabots, en cas de besoin : car, sur la route sonore, la nuit, les pierres mêmes savent trahir, mon frère!

GIANCIOTTO. — Et je verrai! Tu as la certitude...

MALATESTINO. — Ne serre pas si fort! Mais à présent je songe qu'il y a l'esclave, cette Chypriote... Elle lui sert d'entremetteuse. Elle est rusée, fait des sortilèges... Je la vois qui, sans cesse, va flairant le vent... Il faut que je l'attrape au lacet et que je la bâillonne. Cela, c'est mon affaire. Toi, ne t'occupe de rien, tant que tu ne seras pas au seuil...

GIANCIOTTO. — Sur ta tête, les prendrai-je ensemble?

MALATESTINO. — Assez, par Dieu, assez! Maintenant, lâche-moi, lâche-moi! Ce n'est pas moi qui suis ta prise!

(*A travers la porte de droite on entend la voix de Paolo.*)

LA VOIX DE PAOLO. — Giovanni est-il ici?

(*Le Déhanché lâche Malatestino et se lève, très pâle.*)

MALATESTINO. — Attention! attention! N'éveille pas ses soupçons! (*Au moment où Paolo ouvre la porte et entre, Malatestino feint de s'irriter contre Gianciotto et crie :*) Ah! tu m'as donc enfin lâché! (*Il feint d'avoir les poignets endoloris.*) Par Dieu, il est heureux pour toi que tu sois l'aîné. Autrement... Ah! Paolo, tu arrives bien.

SCÈNE IV

PAOLO *porte une longue et riche soubreveste qui lui descend plus bas que le genou, presque jusqu'à la cheville, serrée aux*

flancs par une ceinture garnie de gemmes, et où est passé un bon poignard. Sa chevelure crépée ne se partage pas sur le front, mais, confuse et touffue, elle lui ombre la face comme un nuage.

PAOLO. — Que se passe-t-il?

MALATESTINO. — Tu vois : c'est Giovanni qui est courroucé contre moi, parce qu'à la fin j'ai perdu patience et que j'ai fait taire Montagna, las que j'étais de l'entendre hurler, — Francesca ne pouvait plus dormir, — et las de m'entendre répéter par mon père, de vive voix ou dans ses messages : « Le gardes-tu bien? Sais-tu bien le garder? Il t'échappera certainement. Tu le laisseras fuir. Certainement il va prendre la fuite, et tu ne le rattraperas plus. » Ah! oui, par Dieu, j'en étais las! Voici la tête.

PAOLO. — C'est toi-même qui l'as décapité?

MALATESTINO. — Moi-même, et nettement. (*Paolo regarde le paquet; mais il se détourne pour ne pas se salir : car le linge goutte.*) Toi aussi, tu fais le dégoûté, par crainte de salir le pan de ta robe? Je ne savais pas que j'avais deux sœurs si délicates!

GIANCIOTTO. — Cesse de railler. Je veux, Paolo, qu'il vienne avec moi jusqu'à Gradara, chez notre père, pour se disculper d'avoir désobéi. Que t'en semble?

PAOLO. — Il me semble bon, Giovanni, qu'il aille avec toi.

MALATESTINO. — J'y vais de bon cœur. Mais je veux emporter le gage. Je le suspendrai à l'arçon de ma selle, qui est solide. (*Il prend le paquet par la boucle.*) Et je ne crains pas de colère. Grandement se réjouira notre père, quand le lien sera dénoué, je vous le dis. Et il me donnera le morceau romain pour la guerre, et, pour la chasse, le genet pommelé.

GIANCIOTTO. — Prépare-toi donc, et sans tarder : car déjà le soir approche.

(*Malatestino ramasse le paquet, prêt à partir.*)

PAOLO, *à Giovanni.* — J'ai vu que tes gens se sont armés de toutes pièces, et qu'ils attendent le boute-selle.

(*Les deux frères se dirigent vers l'embrasure de la grande fenêtre, à l'encontre des feux du couchant, et ils s'assoient.*)

MALATESTINO, *partant.* — Aïe! comme elle pèse! Et elle n'a pas de morion. Ce furent toujours des bœufs de boucherie, ces Parcitades, grosses têtes cornues, par ma foi! Paozzo, là où tu passes, tu laisses une odeur d'eau de naffe! Et prends garde au pan de ta robe : car, moi, je laisse des gouttes.

Exit.

PAOLO. — Il est toujours tout griffes, toujours prompt à rixer... Autrefois, nos hommes d'armes disaient qu'il ne fermait qu'un œil en dormant et qu'il avait toujours l'autre ouvert. Maintenant, je

crois que jamais plus il ne dort et que jamais plus il ne relâche le nerf de sa férocité. Il est fait pour acquérir puissance et pour mourir poignardé, notre bon frère, que Dieu assiste! Et toi, tu t'en vas donc comme Podestat de Pesaro! De Gradara, notre père regarde vers la forteresse de Pesaro comme vers une proie déjà sienne. Toi, peut-être, d'ici peu, tu la lui donneras, par ta valeur et par ta sagesse, Giovanni.

GIANCIOTTO. — Il n'y a pas encore un an que tu t'en allas comme Capitaine du Peuple à Florence; et voici que je m'en vais comme Podestat. Bien court fut ton séjour au bord de l'Arno. Moi, c'est longtemps que je resterai : car il ne me convient pas de renoncer à cette charge. Mais quitter Francesca me chagrine fort, pour un temps si long.

PAOLO. — Tu pourras en revenir quelquefois. Pesaro n'est pas loin.

GIANCIOTTO. — On ne permet pas au Podestat de s'absenter, tant que dure sa charge, tu le sais bien, ni non plus d'avoir sa femme avec lui. Mais je te la confierai, frère, ma douce femme, à toi qui demeures.

PAOLO. — Je l'ai considérée toujours comme une sœur chérie.

GIANCIOTTO. — Je le sais, Paolo.

PAOLO. — Sois sûr que je te la garderai bien.

GIANCIOTTO. — Je le sais, Paolo. C'est toi qui, de Ravenne, la conduisis vierge à mon lit; et c'est toi qui me la garderas de tout mal.

PAOLO. — Je ferai aussi qu'Orabile quitte Ghiaggiolo et vienne à Rimini pour lui tenir compagnie.

GIANCIOTTO. — Fais, Paolo, que les deux belles-sœurs s'aiment.

PAOLO. — Souvent Francesca lui envoie des présents.

GIANCIOTTO. — Va l'appeler. Il est tard. Le soleil est couché. Or il faut que je fasse une halte à Gradara et que je sois aux portes de Pesaro avant la troisième heure. Va, va l'appeler toi-même. Elle a regagné ses chambres, offensée par la cruauté de Malatestino. Je veux que tu la rassures, et qu'elle ne craigne plus de rester seule. Va l'appeler.

(*Il se lève et pose légèrement la main sur l'épaule de son frère, comme pour le pousser en avant. Paolo s'achemine vers la porte. Le Déhanché, debout, immobile, le suit d'un regard meurtrier, jusqu'au seuil. Dès que le Bel a disparu, Gianciotto étend la main à plat, comme pour lui jurer la mort. Ensuite il revient près de la table; il enlève la coupe écrasée, pour la cacher. Il se tourne, voit la petite porte ferrée, encore ouverte : il y va, jette la coupe dans l'ombre et pousse le verrou.*)

SCÈNE V

Sur l'autre seuil apparaît FRANCESCA, *au flanc de son beau-frère.*

FRANCESCA. — Veuillez me pardonner, seigneur, si je vous ai quitté subitement. Vous en savez la raison.

GIANCIOTTO. — Ma chère femme, j'en sais la raison; et il me fâche que vous ayez de la peine par la faute de ce triste frère. Et j'ai voulu pourvoir à votre paix et à son châtiment : car je l'emmènerai avec moi à Gradara, chez notre père. Il s'apprête à la chevauchée. Tout à l'heure nous sortirons de la ville.

FRANCESCA. — Il me gardera rancune, si vous l'accusez devant son père. Pardonnez à lui aussi. C'est un enfant.

GIANCIOTTO. — Mieux vaut qu'il vienne avec moi, pour votre paix, ma femme. Paolo reste avec vous. Je vous confie à lui. Son Orabile séjournera plus longtemps à Rimini et vous tiendra compagnie. Il me le promet. Vite et souvent vous arriveront de Pesaro mes messages, et j'ai bonne espérance que, moi aussi, j'en aurai souvent de Rimini.

FRANCESCA. — Certainement, seigneur. Nulle inquiétude ne doit vous tourmenter.

GIANCIOTTO. — Chassez de votre âme toute mélancolie. Et que les chants et les musiques vous réjouissent, et parez-vous de belles robes et de fines senteurs. Ce n'est pas le fuseau qui convient à la fille de Guido. Je le sais. Si je vous ai rappelé ce mot de ma mère, c'était seulement pour vous faire sourire. Vous ne vous en êtes pas offusquée, ma chère femme, n'est-ce pas?

FRANCESCA. — Il me semblait qu'il y avait pour moi dans ce mot un secret reproche, seigneur.

GIANCIOTTO. — C'est un mot ancien, né entre les sombres murailles de Verucchio, lequel désormais est devenu un nid trop étroit pour les Malatesta. Dans notre maison, aujourd'hui, si par aventure on file, c'est la pourpre qu'on y file sur des quenouilles d'or. Ventez entre mes bras, ma chère femme. (*Francesca s'approche de lui. Il la prend entre ses bras et lui baise la joue. Paolo est resté sur le seuil, muet.*) Je vous dis adieu. Jamais je ne vous ai vue si belle, si douce. Et toujours il faut partir! (*Il effleure avec la main les cheveux de Francesca; puis il se détache d'elle.*) Toi, ô mon frère, garde-la; et qu'aussi la garde le ciel! Viens et donne-moi le gage de ta foi. (*Paolo s'approche de lui. Les deux frères s'embrassent.*) Où est mon gorgerin?

(*Francesca prend cette pièce d'armure et la lui présente.*)

FRANCESCA. — Le voici.

GIANCIOTTO, *en se mettant le gorgerin.* — Boucle-le moi, Paolo. (*Paolo le lui boucle. Francesca lui présente le bassinet.*) Te souvient-il, frère, de cette soirée sur la Torre Mastra? du coup d'arbalète? Et vous, Francesca, vous en souvient-il? C'était à peu près vers cette même heure. Cignatta fut tué. Aujourd'hui Montagna va le rejoindre. Il n'y a pas encore un an. Elle est silencieuse aujourd'hui, notre maison. Mais alors toutes les tours bruissaient dans le ciel. (*Francesca prend l'estoc sur la table et lui attache le ceinturon.*) Vous en souvient-il, Francesca? Vous nous donnâtes à boire du vin de Chio. Nous bûmes tous dans la même coupe. (*Il est complètement armé.*) Buvons encore!

FRANCESCA. — Il manque une coupe. Il y en avait deux. Où est l'autre? (*Elle regarde si la coupe est tombée.*)

GIANCIOTTO. — Une seule suffit, comme alors. (*Il verse le vin dans la coupe qui reste et l'offre pleine à Francesca.*) Dieu nous donne bon succès!

FRANCESCA. — Je ne puis boire ce vin, seigneur. Je n'ai pas l'habitude.

GIANCIOTTO. — Prenez-en une seule gorgée, comme alors, et donnez la coupe à votre beau-frère, pour qu'il boive!

(*Francesca prend une gorgée et offre la coupe à Paolo, qui la reçoit.*)

PAOLO. — Bon succès au Podestat de Pesaro!

(*Il renverse en arrière sa tête chevelue et boit. On entend à droite la voix de Malatestino, qui ouvre la porte toute grande et qui apparaît armé de pied en cap, prêt à partir. D'une cour lointaine arrive une sonnerie de trompette.*)

MALATESTINO. — Vite, Giovanni! On sonne le boute-selle. A cheval! à cheval!

ACTE V

On aperçoit de nouveau la chambre ornée, avec le lit à courtines, avec la tribune des musiciens, avec le pupitre qui soutient le livre fermé. Quatre torches de cire brûlent sur une des torchères; deux candélabres brûlent sur le guéridon. Les vitrages de la fenêtre sont ouverts à la nuit sereine. Le pot de basilic est sur l'appui, et il y a auprès un plat doré où s'entassent des grappes de raisin.

SCÈNE I

Par l'écartement du rideau, on voit FRANCESCA *allongée sur le lit, où elle s'est jetée sans se déshabiller. Ses femmes, tout de blanc vêtues, le visage entouré de légères cornettes blanches, sont*

assises sur des tabourets bas ; et elles parlent à demi-voix, pour ne pas éveiller leur maîtresse. Près d'elles sont posées, sur un escabeau, cinq petites lampes d'argent éteintes.

DONELLA. — Le sommeil l'a prise. Elle dort.

(*Biancofiore se lève et s'approche du lit, doucement. Elle regarde ; puis elle se retourne et revient à son tabouret.*)

BIANCOFIORE. — Oui, elle dort. Ah ! comme elle est belle !

ALTICHIARA. — En allant vers l'été, elle croît en beauté.

ALDA. — Comme l'épi.

GARSENDA. — Comme le pavot.

BIANCOFIORE. — O bel été, ne pars pas ! Déjà les nuits commencent à fraîchir. Sentez-vous la fraîcheur ?

ALDA. — Elle monte de la mer. Quel délice ! (*Le visage tourné vers la fenêtre, elle respire longuement.*)

DONELLA. — Sire Automne le Magnifique apporte le raisin et les figues.

BIANCOFIORE. — Septembre, septembre ! Figue de miel, raisin d'ambre.

ALTICHIARA, *indiquant le plat.* — Prends, Donella, une grappe pour la picorer.

DONELLA. — Oh ! la gourmande !

ALTICHIARA. — Va donc : l'eau en vient à ta bouche.

(*Donella prend une belle grappe dans le plat posé sur l'appui, revient à son tabouret et tient la grappe suspendue, tandis qu'à l'entour ses compagnes commencent à picorer.*)

BIANCOFIORE. — C'est du muscat très doux.

ALDA. — Ne jetez pas la peau ! On mange tout, peau et pépins.

GARSENDA. — Mais il y a encore des grains aigrelets.

BIANCOFIORE. — Du côté de l'ombre.

(*Elles picorent quelques minutes, sans bavarder.*)

DONELLA. — Quel silence !

ALDA. — La bonace.

GARSENDA. — Tu entends ? Une galère lève l'ancre.

BIANCOFIORE. — Cette nuit, madame ne nous fait pas chanter.

ALTICHIARA. — Elle est lasse.

ALDA. — Le prisonnier ne hurle plus.

GARSENDA. — Messire Malatestino lui a coupé la tête.

ALDA. — Dis-tu vrai ?

GARSENDA. — Oui, aujourd'hui, avant le vêpre.

ALDA. — Comment sais-tu cela ?

GARSENDA. — C'est de Smaragdi que je le tiens. Et j'avais vu, dans la cour, quand messire Giovanni s'est mis en route, Malates-

tino attacher un paquet à l'arçon de sa selle. Et c'était la tête coupée.

DONELLA. — Où la portent-ils ?

ALTICHIARA. — A qui la portent-ils?

BIANCOFIORE. — Maintenant ils chevauchent le long de la mer, sous les étoiles, avec cette tête coupée!

DONELLA. — Où peuvent-ils être, à cette heure?

ALDA. — C'est en enfer qu'ils devraient être, et y demeurer!

GARSENDA. — Ah! on respire, dans cette maison, à présent qu'en sont partis le boiteux et le borgne!

ALTICHIABA. — Silence! Madame pourrait t'entendre.

GARSENDA. — Madame ne respire-t-elle pas, elle aussi?

ALDA. — Messire Paolo est resté ?

ALTICHIARA. — Silence!

(*Francesca gémit dans son sommeil.*)

DONELLA. — Elle s'éveille.

(*Elle jette par la fenêtre la grappe dépouillée. Biancofiore se lève de nouveau, s'approche de l'alcôve et épie.*)

BIANCOFIORE. — Non, elle ne s'est pas éveillée. Elle se lamente en dormant.

DONELLA. — Elle rêve.

ALDA. — O Garsenda, madame sait-elle que, si le prisonnier ne hurle plus, c'est parce qu'on lui a coupé la tête?

GARSENDA. — Sûrement, elle le sait.

BIANCOFIORE. — Elle en rêve peut-être?

DONELLA. — Jusqu'à quelle heure nous faudra-t-il veiller, cette nuit?

ALDA. — Tu as sommeil, Donella?

ALTICHIARA. — C'est que Simonetto le fifre l'attend sur l'escalier.

DONELLA. — Et toi, qui t'attend? C'est Suzzo, le fauconnier, avec son leurre...

ALDA. — Tais-toi! taisez-vous! Vous réveillerez madame.

BIANCOFIORE. — Et il saignait, Garsenda?

GARSENDA. — Qui?

BIANCOFIORE. — Ce paquet suspendu à l'arçon.

GARSENDA. — Je n'ai pas vu distinctement. Dans la cour, il faisait sombre. Mais je sais que Smaragdi a dû laver le parquet, là-bas, dans la salle des licornes.

BIANCOFIORE. — Maintenant ils peuvent être près de la Cattolica.

GARSENDA. — Dieu les retienne au loin et qu'ils ne reviennent jamais sur leurs pas!

BIANCOFIORE. — Et le cheval s'effraie, à sentir dans la nuit ballotter cette chose morte...

DONELLA. — Comme le basilic embaume, la nuit!

ALTICHIARA. — Comme il a poussé dru! Il ne tient plus dans le vase.

BIANCOFIORE. — Tu sais l'histoire, Garsenda. Conte-nous le conte de cette Lisabetta de Messine, qui aimait le jouvenceau de Pise; et ses frères le lui tuèrent en secret; et elle retrouva le corps de son amant, et elle détacha du buste la tête, qu'elle mit dans un vase avec la terre, et dans la terre elle planta un pied de basilic et l'arrosa de pleurs et le nourrit ainsi de ses larmes... Conte, Garsenda, doucement, à voix basse, tandis que nous veillons

(*Francesca gémit plus fort et s'agite péniblement sur le lit. Les femmes tressaillent.*)

ALDA. — Elle se plaint, elle se tourmente dans son sommeil. Elle fait quelque mauvais rêve.

GARSENDA. — Elle dort sur le dos : le cauchemar lui oppresse la poitrine.

ALTICHIARA. — Faut-il que nous l'éveillions?

BIANCOFIORE. — Non. C'est mal, de réveiller à l'improviste le cœur qui voit. Nous ne savons pas quelle vérité lui apparaît.

DONELLA. — Toujours elle se fait expliquer ses rêves par l'esclave...

SCÈNE II

FRANCESCA *jette un cri d'épouvante, saute à bas du lit, fait un mouvement comme pour échapper à une poursuite sauvage, agite ses mains sur ses flancs comme pour se délivrer d'une prise.*

FRANCESCA. — Non, non! Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi! Ah! ils me mordent... Au secours! Ils m'arrachent le cœur... Défends-moi, Paolo!

(*Elle a un sursaut, s'arrête et rentre en elle-même, pâle, haletante, tandis que ses femmes effrayées l'entourent et s'efforcent de la rassurer.*)

GARSENDA. — Madame, madame, nous sommes ici. Voyez, madame, c'est nous.

ALTICHIARA. — Ne vous épouvantez pas.

DONELLA. — Il n'y a personne. C'est nous qui sommes ici. Personne ne vous fait de mal, madame.

FRANCESCA, *avec effarement.* — Qu'ai-je dit? Ai-je appelé? Qu'ai-je fait, mon Dieu?

ALDA. — Vous avez fait un rêve triste, madame.

GARSENDA. — Maintenant, c'est fini. Nous sommes auprès de vous. Tout est tranquille.

FRANCESCA. — Est-ce qu'il est tard?

BIANCOFIORE. — La sueur vous coule du front. (*Elle l'essuie.*)

FRANCESCA. — La nuit est-elle avancée?... Garsenda, Biancofiore, Alda... Vous êtes toutes blanches.

GARSENDA. — Il est environ quatre heures de nuit, madame.

FRANCESCA. — Ai-je dormi longtemps? Et Smaragdi? où est Smaragdi? elle n'est pas revenue encore?

BIANCOFIORE. — Non, elle n'est pas revenue.

FRANCESCA. — Pourquoi n'est-elle pas revenue?

BIANCOFIORE. — Où l'aviez-vous envoyée, madame?

FRANCESCA. — Vous n'étiez pas assoupies? Le sommeil ne vous a pas trompées?... Vous ne l'avez pas vue qui entrait?

GARSENDA. — Non, madame. Aucune de nous n'a fermé les paupières. Nous avons veillé continuellement.

DONELLA. — Peut-être est-elle venue et est-elle restée dehors, couchée sur le seuil de la porte, selon son habitude.

FRANCESCA. — Regarde si elle y est.

(*Donella s'éloigne, écarte les bords de la portière, ouvre la porte et regarde.*)

DONELLA. — Smaragdi! Smaragdi!... Elle ne répond pas. Il n'y a personne. On n'y voit goutte.

FRANCESCA. — Appelle, appelle encore.

DONELLA. — Smaragdi!

FRANCESCA. — Prends une lumière. (*Garsenda prend une des petites lampes, l'allume à un candélabre et vient à la porte. Elle explore avec sa compagne.*) Depuis longtemps déjà elle devrait être de retour. Ne lui est-il pas arrivé quelque chose? Dieu sait quoi; mais, sûrement, ce n'est pas du bien.

BIANCOFIORE. — L'angoisse du rêve ne vous est pas encore passée, madame.

ALTICHIARA. — Respirez l'air frais. La nuit est toute sereine.

FRANCESCA. — La lune est-elle née?

ALDA. — Peut-être qu'en ce moment elle naît sur les montagnes. Mais on n'en voit pas encore la lueur sur la mer.

(*Rentrent Garsenda et Donella. Celle-ci éteint la lampe.*)

FRANCESCA, *anxieuse.* — Eh bien, revient-elle?

GARSENDA. — Madame, il n'y a personne.

DONELLA. — Silence et obscurité partout. Maintenant toute la maison dort.

GARSENDA. — Nous avons vu seulement... (*Elle s'arrête, embarrassée.*)

FRANCESCA. — Vous avez vu seulement... Qui?

GARSENDA, *hésitante.* — Madame... quelqu'un, là... qui se tenait là, debout, adossé contre la muraille... ainsi qu'une statue...

seul... Sa ceinture brillait... Madame, non, non, n'ayez pas peur! (*Elle vient plus près de Francesca et lui dit à voix basse :*) Messire Paolo.

FRANCESCA, *d'un air égaré.* — Pourquoi?

DONELLA. — Voulez-vous, madame, vous coiffer pour la nuit?

FRANCESCA. — Non, je n'ai plus sommeil. J'attendrai.

ALDA. — Oter vos brodequins?

BIANCOFIORE. — Vous parfumer?

FRANCESCA. — Non, je veux rester comme je suis. Je n'ai plus sommeil. J'attendrai Smaragdi.

ALTICHIARA. — Nous irons à sa recherche.

GARSENDA. — Elle est si lasse, la pauvrette, à la fin de la journée, qu'elle s'endort dès qu'elle s'arrête. Peut-être la trouverons-nous étendue sur une marche.

FRANCESCA. — Oui, allez, allez. Pendant ce temps-là, je vais lire. Apporte un flambeau, Alda. (*Alda prend un flambeau sur le guéridon et l'apporte au pupitre, qui a un trou pour le recevoir, en tête du livre.*) Et maintenant, allez. Vous êtes toutes blanches! L'été n'est-il pas mort? Ce soir, pour la première fois, n'avez-vous pas vu les hirondelles partir? Moi, j'étais ailleurs, du côté des monts, tandis que le soleil descendait. Elles ne sont pas toutes parties, n'est-ce pas? Demain, peut-être, partiront les autres bandes. J'irai sur la tour, pour les voir. Vous me chanterez une chanson à danser, comme pour les calendes de mars. Les avez-vous encore, ces hirondelles de bois peint, dans ce réticule?

ALDA. — Oui, madame.

FRANCESCA. — Et demain, pour la danse, vous mettrez sur cette robe blanche une cotte noire, pour ressembler à « la créature allègre ».

BIANCOFIORE. — Oui, madame.

FRANCESCA. — Allez, allez! (*Elle ouvre le livre. Chaque femme de blanc vêtue prend sa petite lampe d'argent, qui pend à une tige munie d'un crochet. Donella s'approche la première du haut candélabre, et, se soulevant sur la pointe des pieds, allume la mèche à l'une des torches. Elle s'incline et sort, tandis que Francesca la suit des yeux.*) Va, Donella. (*Garsenda fait de même.*) Va, Garsenda. (*Altichiara fait de même.*) Va, Altichiara. (*Alda aussi.*) Va, Alda. (*Toutes sortent. Biancofiore, restée la dernière, vent à son tour allumer sa lampe; mais, comme elle est plus petite que les autres, elle n'arrive pas jusqu'à la flamme de la torche.*) O Biancofiore, toi, tu es petite! tu n'arrives pas à allumer ta lampe. Tu es la plus tendre, petite colombe! (*Biancofiore se retourne en souriant.*) Viens. (*La jeune fille s'approche: Francesca lui caresse*

les cheveux.) Comme tu es blonde! Tu ressembles à ma Samaritana, un peu. Te souvient-il de Samaritana?

BIANCOFIORE. — Oui, madame. Sa douceur ne s'oublie pas. C'est dans mon cœur que je l'ai gardée, avec les anges.

FRANCESCA. — Elle était douce, ma sœur, n'est-ce pas, Biancofiore? Ah! si je l'avais avec moi! si, cette nuit, elle faisait son petit lit à côté du mien!... Si, encore une fois, je pouvais l'entendre courir pieds nus à la fenêtre, la petite colombe, et dire, et dire : « Francesca, l'étoile du matin vient de naître, et déjà les Pléiades se couchent »!....

BIANCOFIORE. — Vous pleurez, madame.

FRANCESCA. — Et toi, tu trembles, Biancofiore. Elle aussi, elle s'effrayait soudain, et j'entendais battre son cœur... Et elle disait : « O sœur, écoute-moi : reste encore avec moi! Reste avec moi, là où nous naquîmes! Ne t'en va pas! » Et je lui dis : « Prends-moi, prends-moi, et restons ensemble! Avec un voile cache-moi! »

BIANCOFIORE. — Madame, vous me transpercez le cœur. Quelle mélancolie s'est emparée de vous?

FRANCESCA. — Va, ne pleure pas! Tu es tendre. Allume ta lampe, ici.

BIANCOFIORE. — Voulez-vous que je reste? Je dormirai au pied de votre couche.

FRANCESCA. — Non, Biancofiore. Allume tu lampe et va-t'en avec Dieu. Samaritana peut-être pense à sa sœur lointaine. (*Biancofiore allume la mèche au flambeau et se penche pour baiser la main de Francesca.*) Ne pleure plus. Les pensées tristes passent. Demain tu chanteras. Va. (*La jeune fille se tourne vers la porte et s'achemine, hésitante. Comme elle est sur le point de sortir, Francesca cède à son pressentiment.*) Tu t'en vas, Biancofiore?

BIANCOFIORE. — Non. Je reste avec vous, madame. Permettez que je reste, au moins tant que Smaragdi ne sera pas de retour.

(*Francesca hésite une seconde.*)

FRANCESCA. — Va.

BIANCOFIORE. — Dieu vous garde, madame!

Ultima exit.

SCÈNE III

On entend le bruit de la porte qui se referme. Francesca, demeurée seule, fait quelques pas vers la portière; puis elle s'arrête, aux écoutes.

FRANCESCA. — Qu'il en soit ainsi, puisque tel est mon destin! (*Elle s'approche de la porte, résolue.*) Je l'appelle. (*Elle hésite, recule.*) Il est encore là.... Il se tenait debout, adossé contre la

muraille, ainsi qu'une statue, seul; sa ceinture brillait dans l'ombre... Qui m'a dit cette chose? qui me l'a dite? comme il y a longtemps!... Il semble que sous l'armet son visage prenne feu. (*Son esprit est traversé par des visions semblables à des éclairs.*) Il est muet, entre les lances des cavaliers... La flèche l'atteint dans les cheveux. Effacée est la tache de la fraude.... Il vide la coupe, renversant la tête en arrière.... Tout s'enfuit! L'ennemi a dans le poing le secret et la hache. « Je me fais justicier par votre volonté.... » Mais le fer ne pourra séparer les lèvres : il ne divise point la flamme. (*Elle erre çà et là, misérable et fiévreuse, sous les éclairs de son âme.*) Il ne divise point la flamme qui jaillit. (*Arrivée au guéridon, elle prend le miroir d'argent et s'y mire.*) O silence, eau profonde, sépulcre pâle de mon visage mortel! Quelle voix m'a dit que jamais je ne fus si belle?... « J'ai vécu de si rapide force, combattant à l'écart, dans la solitude ardente de vos yeux... » Seule une voix résonne à la cime de mon cœur; et tout mon sang fuit... Ah! (*Elle tressaille, en entendant qu'on frappe légèrement. Elle dépose le miroir, éteint de son souffle le flambeau; elle va vers la porte, haletante; elle appelle, tout bas* :) Smaragdi! Smaragdi!

LA VOIX DE PAOLO. — Francesca!

(*Elle ouvre, d'un geste impétueux.*)

SCÈNE IV

Avec l'avidité de la soif, elle se jette dans les bras de son amant.

FRANCESCA. — Paolo! Paolo!

(*Il est habillé comme à l'heure du crépuscule, tête nue. Francesca est sur son cœur.*)

PAOLO. — O ma vie, jamais ma soif ne fut si grande. Déjà je sentais défaillir en mon cœur les esprits qui vivent de tes yeux. Ma force se perdait dans la nuit, surgie de ma poitrine comme un fleuve terrible de sang; et mon âme en avait peur, comme à l'heure close où tu me soumis au jugement de Dieu par la flèche et me ravis jusque-là d'où l'homme ne revient plus par volonté de revenir... N'est-ce pas l'aube? n'est-ce pas déjà l'aube? Toutes les étoiles se couchaient dans tes cheveux épars, aux confins de l'ombre, là où les lèvres n'atteignent pas!

(*A plusieurs reprises, il baise passionnément les cheveux de Francesca inclinée sur sa poitrine.*)

FRANCESCA. — Pardonne-moi, pardonne-moi! Toi aussi, tu m'apparaissais lointain, lointain et muet, avec ce regard aride et fixe, tel que ce jour-là, au milieu des lances inflexibles. Un sommeil plus dur qu'un choc me brisa l'âme comme une tige; et il

me sembla que je gisais sur les pierres, perdue... Et alors me vint ce rêve que, depuis longtemps, je vois toujours, ce rêve sauvage qui me déchire; et je fus toute pleine de terreurs; et mes femmes me virent trembler, pleurer...

PAOLO. — Oh! pleurer!

FRANCESCA. — Pardonne-moi, pardonne-moi, doux ami! Tu m'as réveillée, délivrée de toute angoisse. Et ce n'est pas l'aube; les étoiles ne se couchent pas sur la mer; l'été n'est pas mort; et tu es à moi, et je suis à toi tout entière, et la joie parfaite est dans l'ardeur de notre vie.

(*Insatiable, son amant la couvre de baisers.*)

PAOLO. — Tu frissonnes?

FRANCESCA. — La porte est ouverte et laisse passer le souffle de la nuit. Ne le sens-tu pas? C'est maintenant l'heure silencieuse qui verse la rosée sur les crinières des chevaux cheminant. Ferme la porte. (*Paolo ferme la porte.*) As-tu vu, Paolo, vu de tes propres yeux les cavaliers s'éloigner?

PAOLO. — Oui. Je les ai guettés longtemps, de la tour, jusqu'à ce que la dernière lance eût disparu dans la nuit. Viens, viens, Francesca! Longues sont les heures de joie que nous avons devant nous, avec la sauvage mélodie de l'automne et le ravissement de la solitude en feu et la violence du fleuve qui n'a pas de fin et la soif immortelle; mais pourtant l'heure qui fuit me donne le désir de vivre mille vies, avec le tremblement de l'air qui t'enveloppe, avec le halètement de la mer, avec la furie du monde, pour que nulle des choses infinies qui sont en toi ne me reste inconnue, et que je ne meure pas sans avoir arraché du fond de ton être et savouré la plus occulte racine de ma joie. (*Il l'attire vers les coussins de samit, près de la fenêtre.*)

FRANCESCA. — Baise mes yeux, baise mes tempes, et mes joues, et ma gorge... comme cela... comme cela... tiens, et mes doigts aussi, et mes poignets aussi... Prends-moi mon âme et redresse-la : car elle est refoulée vers ce qui fut par le souffle de la nuit; elle est refoulée vers les plus lointaines choses par la parole nocturne, et le bien dont j'ai joui m'encombre le cœur, et je te vois tel que tu fus, non tel que tu seras, mon bel et doux ami.

PAOLO. — Je t'emporterai, je t'emporterai là où est l'oubli. Plus de pouvoir n'aura sur le désir le temps fait esclave. Et la nuit et le jour seront confondus sur la terre comme sur un seul oreiller; et les mains de l'aube ne sauront plus disjoindre des bras sombres les bras clairs, ni démêler les veines et les cheveux.

FRANCESCA. — Il dit, le livre, à l'endroit que tu n'as pas lu : « Nous avons été une seule vie; et c'est digne chose que nous soyons une seule mort. »

PAOLO. — Fermé soit le livre! (*Il se lève; il ferme le livre de* Lancelot *sur le pupitre, et, de son souffle, il éteint le flambeau.*) N'y lisons plus. Ailleurs est écrit le destin. Il est écrit dans les étoiles qui palpitent comme ta gorge et tes poignets et tes tempes, peut-être parce qu'elles furent ton collier et ta couronne, quand tu allais par les routes du ciel. En quelle vigne as-tu cueilli ces belles grappes? Elles exhalent l'odeur de l'ivresse et du miel, gonflées de délices, comme nos vies, fruits nocturnes! Les pieds flamboyants de l'Amour les presseront. Donne-moi ta bouche. Encore! encore!

(*Francesca est abandonnée sur les coussins, oublieuse, vaincue. Tout à coup, dans le profond silence, un heurt violent secoue la porte, comme si quelqu'un se ruait pour l'abattre avec l'épaule. Effrayés, les amants sursautent et se dressent.*)

LA VOIX DE GIANCIOTTO. — Francesca! Ouvre, Francesca!

(*Francesca est figée par la terreur. Paolo cherche des yeux autour de lui, la main sur son poignard. Son regard se porte vers l'anneau de la trappe.*)

PAOLO, *à voix basse.* — N'aie pas peur! n'aie pas peur! Je me jetterai en bas par cette trappe, et tu iras lui ouvrir. Mais ne tremble pas! (*Il ouvre la trappe. La porte est près de se briser sous les heurts redoublés.*) Ouvre, Francesca, sur ta vie!

PAOLO. — Ouvre-lui, ouvre-lui! Va! Je reste sous la trappe et j'attends. Je sauterai dehors, si tu cries, s'il te touche. Mais ne tremble pas! (*Il fait un mouvement pour se jeter en bas, tandis qu'elle lui obéit et va ouvrir, chancelante.*)

LA VOIX DE GIANCIOTTO. — Ouvre, Francesca, sur ta vie! Ouvre!

SCÈNE DERNIÈRE

Quand la porte est ouverte, GIANCIOTTO, *tout en armes et couvert de poussière, se précipite dans la chambre, furibond, cherchant son frère des yeux. Soudain, il s'aperçoit que* PAOLO, *dont la tête et les épaules émergent du plancher, se débat, retenu par le pan de sa soubreveste, à une ferrure de la trappe.* FRANCESCA, *à cet aspect inattendu, jette un cri perçant, tandis que le Déhanché se précipite sur l'adultère, le saisit par les cheveux et le force à remonter.*

GIANCIOTTO. — Ah! traître, tu es pris au piège. C'est bon pour t'empoigner, cette chevelure!

FRANCESCA *s'élance au visage de Gianciotto, menaçante.* — Laisse-le! laisse-le! C'est moi, moi qu'il faut prendre! Me voici!

(*Le mari lâche prise. Paolo fait un bond de l'autre côté de la*

trappe et tire son poignard. Le Déhanché recule, dégaine son estoc et fond sur lui avec une impétuosité terrible. Francesca, aussi rapide que l'éclair, se jette entre eux; mais, comme le mari charge de tout son poids sur le coup et ne peut le retenir, elle a la poitrine transpercée par le fer, chancelle, tourne sur elle-même en regardant vers Paolo qui laisse tomber le poignard et qui la reçoit entre ses bras.)

FRANCESCA, *mourante.* — Ah! Paolo!

(*Le Déhanché s'arrête, une seconde. Il voit la femme pressée sur le cœur de l'amant qui, de ses lèvres, scelle les lèvres expirantes. Fou de douleur et de fureur, il frappe dans le flanc de son frère un autre coup mortel. Les deux corps enlacés vacillent, près de tomber; ils ne poussent pas un gémissement; ils s'abattent sur le plancher sans relâcher leur étreinte. Gianciotto se courbe en silence, plie péniblement un genou et brise, sur l'autre, l'estoc ensanglanté.*)

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.)

EN RADE DE RIO

— UNE RÉVOLTE —

22 novembre.

La rade de Rio semble dormir dans le calme d'une belle nuit printanière. Rien ne trouble le silence, si ce n'est, de temps à autre, le passage du *ferry boat* de Nitheroy.

Au mouillage des bâtiments de guerre, des lumières scintillent. Toute la flotte brésilienne, l'Armada, est là depuis la revue navale du 14 novembre : à côté des deux « Dreadnought ». *Minas-Geraës* et *São-Paulo*, dont le Brésil est si fier, une dizaine d'autres bâtiments.

Des navires étrangers venus pour saluer le président Hermès de Fonseca à son entrée en fonctions, il ne reste plus que le portugais *Adamastor* et le français *Duguay-Trouin*.

Tout à coup, dans la nuit, des éclairs, puis un crépitement. Ce sont des coups de fusils qui partent du *Minas* : d'abord, plusieurs salves, puis les coups se succèdent sans interruption, les balles sifflent de tous côtés. Les projecteurs électriques du *Minas* s'allument et balayent la rade de leurs pinceaux lumineux ; les coups de fusil deviennent plus rares, et l'on entend des cris, ou plutôt des hurlements :

— *Viva a liberdade ! A liberdade au a morte !*

Plus de doute, c'est une révolte de l'équipage.

Vers onze heures et demie, le *São-Paulo* s'agite à son tour : coups de fusil, hurlements, sons de sirène, et presque aussitôt la même scène se reproduit sur le petit croiseur *Bahia*, mouillé à côté. Maintenant les trois navires tirent des coups de canon à blanc. A terre, la population ne se doute de rien : on a tiré tellement de coups de canon pendant ces jours de fête !...

Vers minuit et demie, il semble que l'ordre se rétablisse un peu ; les cris s'apaisent. Le *Minas* envoie des ordres par radiogrammes. Ces dépêches, que tous les bateaux interceptent, vont nous permettre de suivre pas à pas la marche des événements.

Minas à tous les bâtiments. — L'équipage du Minas *vient de se révolter. Les bâtiments qui ne se révolteront pas seront coulés à pic. Nos tourelles sont armées et l'équipage est prêt pour le combat.*

Ce signal est répété par le *São-Paulo* et le *Bahia*. Malgré ces menaces, les autres bâtiments restent silencieux.

A une heure, le *Minas* s'adresse au Gouvernement.

Au président de la République. — Les équipages du Minas-Geraës, *du* São-Paulo *et du* Bahia *se sont révoltés contre l'abus des châtiments corporels à bord de ces navires. En réponse à la* chibata[1], *nous allons bombarder la ville.*

Au ministre de la Marine. — Nous nous sommes révoltés pour obtenir du Gouvernement des garanties de justice. Nous demandons la liberté et une augmentation de solde. Le commandant et un officier ont été tués.

Vers une heure et demie, le *Minas* appareille, Il passe lentement à ranger le croiseur français : *Ho du bateau francese! allez vous-en, nous allons bombarder. Le commandant est mort, c'est un marin qui commande maintenant.*

Ma foi, ce marin ne s'en tire pas mal et manœuvre avec beaucoup de précision cette énorme masse.

Peu après, les deux autres appareillent ; toute la nuit, les trois navires évoluent lentement sur rade.

A deux heures et demie, arrive la réponse du ministre.

Au nom du président de la République, le ministre de la Marine déclare que les réclamations des équipages seront exa-

1. Verges.

minées, lorsqu'elles seront faites avec la subordination et le respect dus aux pouvoirs constitués.

23 novembre.

Il fait jour à cinq heures. Les trois navires révoltés ont mis le pavillon brésilien en berne et ont hissé le drapeau rouge. Le *Minas* se rapproche et, passant entre les lignes des navires brésiliens au mouillage, les met en demeure de se révolter. Le *Benjamin Constant* hésite : la fusillade commence. Il se décide enfin à hisser le drapeau rouge. Les autres croiseurs n'attendent pas les coups de fusil, et tous arborent l'emblème révolutionnaire. En ville, l'anxiété est vive. Malgré les efforts du gouvernement, la population commence à être au courant des événements. Des embarcations sont arrivées : on peut avoir des renseignements. Les voici.

A dix heures du soir, le commandant du *Minas*, le capitaine de vaisseau Batista das Neves, qui avait assisté à un dîner officiel à bord du croiseur français *Duguay-Trouin*, rentrait à son bord. Il donnait quelques ordres à l'officier de quart et redescendait dans son embarcation pour se rendre à terre. L'embarcation allait pousser, lorsqu'un cri retentit. L'officier de quart vient de recevoir un coup de baïonnette dans le dos. Il se retourne, saisit l'arme et tue son agresseur. Mais derrière ce matelot il y a tout l'équipage. Le commandant remonte à bord. C'est sur lui que se ruent les mutins. Il tombe, assommé à coups de crosse. Un officier qui vient à son secours subit le même sort. Cependant l'officier de quart a rallié deux officiers et quelques hommes restés fidèles. Il réussit à tenir les révoltés en respect pendant quelques instants. Il en profite pour faire amener une embarcation et se rend à bord du *São-Paulo* chercher du secours, et, de là, à terre.

A bord du *São-Paulo*, l'équipage, moins féroce, se contente de ficeler les officiers et de les envoyer à terre. Le lieutenant Salles de Carvalho est resté à bord. Caché dans une soute, il attend qu'une occasion se présente pour ramener l'équipage dans le devoir. Mais, au jour, il est découvert et se brûle la cervelle. A bord du *Bahia*, l'officier de quart a voulu résister aux mutins, le revolver au poing. Il en a tué un, mais est tombé criblé de balles.

Ces détails ont été apportés par une embarcation à vapeur à laquelle le *Minas* a intimé l'ordre d'accoster. Il lui a remis les corps des officiers tués, et, par la même occasion, a renvoyé à terre les ingénieurs anglais qui depuis un an font partie de l'état-major du bâtiment. A bord des trois bateaux révoltés, on a conservé les officiers mécaniciens brésiliens. Le revolver sur la tempe, ils font fonctionner les machines.

Les journaux du matin ne contiennent encore que ces quelques détails. On ne sait rien des intentions du Gouvernement.

Le radiogramme envoyé cette nuit en réponse aux mutins semble indiquer que le Président refuse de parlementer.

D'après certains renseignements, la première idée du président Hermès a été d'armer les forts et d'ouvrir le feu sur les cuirassés. Étant donnée la haine qui divise l'armée et la marine, il était sûr d'être obéi, et l'honneur du Brésil eût été sauf. Malheureusement, au Brésil encore plus qu'en Europe, il y a une confusion regrettable entre les pouvoirs exécutif et législatif. Dès le matin, plusieurs sénateurs et députés se sont précipités au palais de Cattete et ont conseillé au Gouvernement d'entrer en pourparlers. Ils ont fait valoir que ce serait dommage d'abîmer les deux beaux Dreadnought, orgueil du pays, et de laisser bombarder une si belle ville pour une pareille futilité.

Le Président s'est souvenu des difficultés de son élection, et, ne sentant pas sa situation assez solide, il s'est incliné. Désormais la ligne de conduite du Gouvernement est tracée : ne pas abîmer les Dreadnought, et éviter le bombardement!

Cependant, le mouvement de révolte n'a pas gagné la marine entière. A l'exception du *Deodoro*, les navires, qui, le matin, sous la menace des canons du *Minas* ont arboré le drapeau rouge, ne l'ont fait qu'à contre-cœur. Ils allument les feux et appareillent vers huit heures. Ils manœuvrent comme pour rejoindre les révoltés, puis, à toute vitesse, se réfugient, les uns dans l'Arsenal de Rio, les autres dans le nord de la rade, du côté de Mocangui.

Les *destroyers* vont s'abriter derrière l'Ile Euchades, et, une fois à l'abri, tous rentrent leur drapeau rouge. Le *Floriano*, le *Primerio de Março* et le *Benjamin Constant*, qui ont leurs machines démontées, ne peuvent appareiller. Leurs équipages

les abandonnent et vont à terre en emportant les culasses des canons. Il n'y a donc que quatre navires révoltés, mais, parmi ces quatre, les deux Dreadnoughts, contre lesquels les autres ne peuvent songer à lutter. Les révoltés ont des intelligences à terre : ils sont au courant des hésitations du Gouvernement et se voient les maîtres de la situation. A partir de ce moment, leurs exigences n'ont plus de limites.

Pour nous, simples spectateurs, il y a des moments du plus haut comique.

Les soutes à charbon des révoltés sont presque vides. Ils manquent d'eau et de vivres. Ils passent un radiogramme à l'arsenal, ordonnant qu'on leur envoie la citerne et du charbon. La citerne arrive. Le charbon se fait un peu attendre : le *Bahia* arrête à coups de canon des chalands destinés à un paquebot anglais, et ces chalands sont vidés dans les soutes des révoltés. Pour les vivres, c'est encore plus simple. Une chaloupe portant vingt hommes du *Minas* accoste au quai. Les vingt hommes, armés, descendent à terre, dévalisent un magasin de comestibles de la place du « Quinze-Novembre » et rembarquent sans être inquiétés. Les troupes qui garnissaient la place ont disparu à leur arrivée.

Malgré ces distractions, les révoltés s'impatientent. A onze heures, ils télégraphient :

Monsieur le Ministre de la Marine. — Désireux de liquider la situation avant midi et afin de mieux assurer la paix, nous vous prions de venir à bord du Minas *avec le vice-président de la République. Nous vous garantissons la vie sauve.*

Cette dépêche est appuyée de quelques coups de canon. Le *Minas* tire sur l'Ile das Cobras, où est caserné le bataillon naval, sur le fort de Villegagnon. Le *São Paulo* et le *Bahia* envoient quelques obus sur l'Arsenal.

Au palais de Cattete, on se décide à envoyer un parlementaire. Quelqu'un s'offre. C'est le député de Rio Grande do Sul, José Carlos Carvalho... Capitaine de vaisseau, il a lui-même bombardé la ville en 1893 : il est donc tout désigné.

Revêtu de son uniforme de marin, il prend passage sur une chaloupe portant le pavillon blanc et accoste le *Minas*.

Il est reçu avec les honneurs réglementaires par un beau nègre nommé — ironie des noms et prénoms — Joao Candido,

Jean Le Blanc. C'est ce Candido, matelot de première classe, qui a pris le commandement du *Minas* et de l'escadre. Il signe maintenant : *Almirante*.

L'*almirante* expose au commandement Carvalho les revendications de l'équipage, au sujet des châtiments corporels, de la nourriture, du travail excessif..., etc. Il lui montre un homme de l'équipage qui, la veille, a reçu la *chibata* et qui a plusieurs côtes cassées. Il lui fait parcourir le bâtiment et lui montre que la caisse du bord est gardée par des factionnaires, ainsi que les chambres des officiers, et qu'aucune dégradation n'a été faite. Enfin, il lui pose l'ultimatum suivant : « Les Chambres voteront l'amnistie pleine et entière pour les révoltés. Les châtiments corporels seront abolis. Les soldes seront augmentées. Aucun homme ne sera débarqué des bâtiments révoltés pour être mis en service à terre ou sur un autre bateau. De plus, le Président nommera au commandement du *Minas* le capitaine de vaisseau Pereira Leike en remplacement du commandant das Neves assassiné la veille. »

Le parlementaire va ensuite à bord du *São Paulo*, où on lui fait les mêmes déclarations.

Pendant qu'il est à bord, les *destroyers* appareillent de l'Ile Enchades et font route pour Rijo, dans la partie nord de la rade. Le *São Paulo* leur envoie quelques obus, qui ne les atteignent pas.

Le commandant Carvalho revient rendre compte au Président du résultat de son ambassade. Il semble que les mutins ont fait la conquête de ce brave militaire-député : dès à présent, ils n'ont pas de plus chaud défenseur.

Le maréchal Hermès s'aperçoit qu'il a fait fausse route en entrant en pourparlers. Mais les députés sont là, pour l'empêcher d'agir en chef d'un grand État, et il se résigne. Cependant il cherche à gagner du temps.

Il télégraphie au *Minas* qu'il « accorde tout ce qui dépend de lui, mais que pour ce qui dépend du vote des Chambres, il ne peut prendre aucun engagement ».

Les révoltés savent comment hâter la solution. Vers trois heures et demie, ils commencent à bombarder : un obus tue un enfant de deux ans et un de quatre ans dans les bras de leur mère ; il y a de plus une dizaine de blessés. La population

s'affole et prend d'assaut tous les véhicules pour s'enfuir vers les faubourgs.

Le providentiel commandant Carvalho intervient et l'on décide de hâter la réunion des Chambres pour que les mutins aient toute satisfaction. A cinq heures, il se rend de nouveau à bord du *Minas* et déclare que le Gouvernement accepte toutes les conditions. Dépêche de soumission :

L'almirante Candido jure sur son honneur de marin brésilien que jamais ni lui ni ses camarades n'ont eu l'intention de faire de mal à qui que ce soit, et que la ville ne sera pas bombardée.

Toutefois, il explique que les mouvements de torpilleurs qu'il a vus dans la journée exigent qu'il prenne ses précautions contre une attaque possible et qu'il s'en va au large pour la nuit. Il reviendra le lendemain, vers midi, et espère que d'ici là le Congrès aura voté l'amnistie.

Vers sept heures du soir, les quatre navires révoltés sortent de la rade et vont croiser à une vingtaine de milles dans le Sud.

Le président Hermès a bu le calice jusqu'à la lie, mais il n'a même pas le courage de son attitude. Dans la soirée il communique la note suivante :

Le maréchal Hermès da Fonseca déclare que le pouvoir législatif a dans les mains tous les pouvoirs pour résoudre la situation. Le pouvoir exécutif s'inclinera devant la décision du Congrès.

C'est une abdication, car ici comme aux États-Unis le président est responsable. Peut-être est-ce une manœuvre politique. Il m'est difficile d'analyser les faits : je suis depuis trop peu de temps au Brésil pour en connaître la politique. Je me contente de les noter. Au début de la révolte, le président a cru avoir affaire à un mouvement dirigé contre lui. Il sait que le corps des officiers de marine ne lui pardonne pas d'avoir débarqué l'ancien ministre, l'amiral de Alencar, qui s'était consacré de toute son âme au relèvement de la puissance navale du Brésil. Il songe au président Fonseca (Deodoro), qui démissionna en 1891 sous la menace des canons de l'amiral de Mello. Dans la journée, il se rend à l'évidence : les officiers ont fait tout leur devoir; les équipages, presque entièrement composés d'hommes de couleur, se sont révoltés contre les blancs. On a cru, au Brésil, avoir résolu la question noire par la fusion :

le peuple est de sang mêlé. Malheureusement, cette fusion s'est opérée au profit de la race noire, plus nombreuse et plus prolifique. Peut-être, dans ces conditions, y a-t-il eu maladresse de la part des officiers à conserver les punitions corporelles, qui n'étaient infligées qu'aux hommes de couleur. D'autre part, déjà, à bord du *São Paulo*, pendant le voyage de Cherbourg à Rio, les chauffeurs, surmenés, paraît-il, s'étaient mutinés. On les avait calmés en leur promettant une augmentation de solde, mais ils attendaient toujours que les Chambres voulussent bien voter le crédit.

La nuit se passe tranquillement : la population a retrouvé le calme.

24 novembre.

Les insurgés sont toujours dehors, et le mouvement commercial de la rade est toujours arrêté.

En principe, depuis la veille, le Gouvernement est d'accord avec les révoltés. Mais il y aura un moment difficile, celui de la reddition des navires.

L'*almirante* Candido n'a qu'une confiance limitée dans les promesses qu'on lui a faites. Il sait que le fort Lage, sous lequel il est obligé de passer, peut le couler. Aussi, avant de rentrer, il envoie ce radiogramme :

Commandant Carvalho. — Les révoltés vous remercient de vous être dévoué à leur sainte cause. Nous rentrerons à midi, et nous vous prions de vous souvenir qu'il dépend de vous d'éviter l'effusion de sang. En cas de trahison, nous vendrons chèrement notre vie et nous bombarderons la capitale.

A midi, les quatre navires font leur entrée et saluent la ville de vingt-et-un coups de canon, puis reprennent leurs évolutions en attendant le vote des Chambres.

Le Sénat seul se réunit à une heure. Le sénateur Ruy Barbosa, ex-concurrent du maréchal à la présidence, prend la parole et expose que Joao Candido a peut-être raison, qu'en somme il aurait pu tuer beaucoup plus de monde qu'il ne l'a fait et que le patriotisme commande de voter l'amnistie... Le vote est acquis à la presque unanimité. Les révoltés envoient aussitôt une longue dépêche de remercîments au Sénat, et ajoutent : *Par amour de l'ordre, de la justice et de la liberté,* LES RÉCLAMANTS *déposent les armes.*

Ce ne sont déjà plus les révoltés.

Mais les autres navires trouvent que l'« almirante » va trop vite, et il semble qu'à partir de ce moment l'entente ne soit pas parfaite entre les quatre bâtiments.

Entre temps, ils ont demandé de l'eau, des vivres, du charbon. Tout cela arrive. Mais il n'y a pas assez de charbon. Le *Deodoro* reçoit l'ordre d' « aller en prendre aux chantiers Lage à l'Ile Vehla, et de bombarder si on lui en refuse ».

Les révoltés ont cru que la Chambre devait, elle aussi, se réunir le jour même pour voter l'amnistie. Vers huit heures du soir, ils s'impatientent et télégraphient : *Si la Chambre n'a pas voté l'amnistie à neuf heures, nous bombardons.* La terre répond aussitôt, pour les calmer : *La Chambre se réunira demain à une heure, et l'amnistie sera sûrement votée.*

Au début de la nuit, les quatre bâtiments sont sur rade et embarquent leur charbon. Vers minuit, la canonnade éclate : c'est le *Deodoro* qui a cru voir des torpilleurs. Les quatre navires sortent de la rade et prennent le large.

Vendredi 25 novembre.

Peut-être, cette nuit, le *Deodoro* ne s'est-il pas trompé. Peut-être le Gouvernement a-t-il lancé contre lui ses torpilleurs. Une seule chose est sûre : dans la nuit, les forts ont reçu l'ordre d'ouvrir le feu lorsque les cuirassés franchiront la passe. Au petit jour, deux officiers viennent prévenir les bâtiments étrangers de se mettre hors de portée.

En ville, la population est prévenue. Une panique folle s'empare d'elle : les gares, les stations de tramways sont envahies, tous les véhicules sont pris d'assaut. Tout le monde cherche à gagner la campagne. Mais Candido aussi a été prévenu et, à sept heures, il télégraphie : *Nous recevons l'avis que le Congrès a pris une décision hostile à notre égard.* La terre ne répond pas. Candido reprend : *Commerce de Rio de Janeiro. — Au nom des révoltés, je vous préviens que, si la Chambre ne vote pas l'amnistie, nous sommes résolus à bombarder la ville. Nous vous prions de vous retirer au loin, vous et vos familles.*

Cette dépêche suffit à calmer les dernières hésitations du maréchal Hermès et les forts reçoivent l'ordre de ne pas tirer.

Sur le conseil du commandant Carvalho, les révoltés restent au large en attendant la décision de la Chambre.

La Chambre se réunit à une heure. Le résultat du vote ne fait doute pour personne. Cependant le député Irinen Machado, représentant de la Carioca, — quartier central de Rio, — fait entendre les paroles nécessaires. Voici quelques passages de son discours : « Je vois cette Chambre dans un tel état de peur, de panique honteuse, que je ne doute pas qu'elle vote l'amnistie.

» Jamais dans ma vie de Brésilien, je n'ai ressenti une telle honte. Vous êtes si pressés de la voter, cette amnistie, que vous foulez aux pieds tous les règlements. Rio de Janeiro n'est pas le Brésil, et jamais les habitants de Rio n'ont demandé que le Brésil se couvrît de honte pour sauver leur ville. Vous pourriez voter des indemnités pour rebâtir les maisons, vous pourrez voter des crédits pour acheter de nouveaux cuirassés. Vos votes ne répareront jamais le préjudice moral que vous allez causer à l'Armée et à la Marine, et n'effaceront jamais la honte dont nous serons couverts aux yeux du monde. »

Il termine en rappelant le souvenir du président Peixoto qui, en 1893, dans la même situation, tint tête à l'escadre de l'amiral de Mello.

Mais le siège de la Chambre est fait. Un député vient expliquer qu'en votant l'amnistie, il fait preuve de patriotisme; il reconnaît ainsi la grandeur de la puissance maritime brésilienne... Et l'amnistie est votée par 115 voix contre 19,

Il est sept heures du soir. Le commandant Carvalho court à bord du *Minas* et communique aux révoltés le résultat du vote. L' « almirante » répond par ce radiogramme au Président :

Le cœur plein de joie, nous tenons à affirmer à Votre Excellence, O Illustre Maréchal Hermès da Fonseca, que la Nation brésilienne trouvera toujours en nous des hommes soumis aux lois de leur pays. Vive l'Illustre Maréchal Hermès! Vive le Commandant José Carlos Carvalho, perpétuel défenseur de la cause des opprimés! Vive la Nation brésilienne! Vivent le Congrès et la marine nationale!

Puis il ordonne à ses bâtiments de prendre le large. Ils rentreront le lendemain, vers dix heures, pour recevoir leurs nou-

veaux commandants. Toute la nuit, nous entendons des ordres donnés par T. S. F. : *L'équipage prendra un bain. On fera la propreté complète des bâtiments. Les canons des tourelles seront déchargés vers la mer*, etc.

Samedi, 26 novembre.

La population se rassure et rentre en ville. Au jour, les rues reprennent leur animation. Les nouveaux commandants sont nommés. Ils doivent aller à leur bord dès le retour des « réclamants ». Il faut à ces officiers un vrai courage pour accepter cette situation. Toutefois ils se refusent à recevoir leurs bâtiments des mains d'un Candido quelconque : nouvelle difficulté! C'est le commandant Carvalho qui les leur remettra.

Les quatre bâtiments arrivent vers deux heures. Ils ont toujours le drapeau rouge. Les nouveaux commandants déclarent qu'ils attendront pour monter à bord que le drapeau rouge soit amené. Mais les révoltés ne veulent amener leur « gloriosa bandeira vermelha » qu'en la saluant de vingt-et-un coups de canon. Le gouvernement cède encore. A la chute du jour, les loques révolutionnaires sont amenées dans les éclairs des salves, aux acclamations des quatre équipages. Les commandants montent à bord.

Jeudi 1er décembre.

L'almirante Candido n'a plus été vu depuis vendredi dernier. Le bruit court que dans la nuit du samedi, pendant que le *Minas* était dehors, il s'est réfugié à bord d'un vapeur étranger qui passait. C'est un sage : il sait ce que valent les promesses humaines. Le premier soin du Gouvernement a été de faire visiter les bâtiments par une commission d'ingénieurs. Ils sont en assez piteux état. Plusieurs canons de 120 sont hors de service. Les tourelles de 305 sont immobilisées pour longtemps. Les révoltés, manquant d'eau douce, ont mis de l'eau de mer dans les presses de pointage. Toutes les garnitures seront à changer. Il y a de beaux jours en perspective pour les chantiers anglais.

Sous prétexte de faire les réparations, on débarque les munitions.

Le mardi 29, toutes les munitions sont à terre.

Aussitôt le président Hermès signe un décret expulsant de la marine tous les matelots qui ont pris part à la révolte. Il leur a en effet promis de ne pas les débarquer pour les destiner à un service à terre ; mais ils n'avaient pas prévu cette solution. A l'heure où j'écris ces lignes, l'opposition dirigée par le sénateur Ruy Barbosa fulmine contre le Président et l'accuse de manquer de parole... Je trouve, pour ma part, qu'il est bien excusable.

Je voudrais essayer de tirer une conclusion de ces événements.

Tout d'abord, il est à regretter que le président Hermès ait montré une telle faiblesse. Le Brésil est un grand pays, est-ce demain qu'il sera une « grande nation » ?

Ensuite, le Gouvernement doit se rendre compte qu'avant d'acheter des Dreadnought, il faut avoir des équipages, et je doute qu'il en ait jamais.

Hormis une aristocratie très restreinte, le peuple brésilien est de race noire ou métis. On ne fait pas un équipage avec des nègres, chez qui, la paresse, la vanité et l'envie, remplacent tout sentiment de patriotisme et de dévouement.

Outre ces deux Dreadnought en service, le Brésil en a deux autres plus gros en construction. Ces armements sont dirigés contre les Républiques sud-américaines d'origine espagnole ; mais les Brésiliens de sens rassis se souviennent que leurs bateaux n'ont jamais tiré leurs canons que contre la ville de Rio et trouvent qu'ils paient bien cher le plaisir de se faire bombarder.

La présidence du maréchal Hermès débute mal. Les officiers de marine ne lui pardonnent pas d'avoir amnistié les assassins de leurs camarades. Samedi soir a eu lieu une réunion d'officiers au club naval. On dit que de graves décisions ont été prises. Les munitions de l'escadre sont à terre. Que le maréchal Hermès les y laisse : le jour où ces officiers auront repris en mains pour quelque temps, leurs équipages, il pour-

rait bien lui arriver la mésaventure qui arriva en 1891 à Deodoro da Fonseca.

Je dois ajouter que pour les Brésiliens, ces événements n'ont peut-être pas eu l'importance que nous, Français, nous leur donnons. Ils ont un peu l'habitude de ces choses-là. Et puis, il faut bien le dire, ce sont les officiers eux-mêmes qui ont fait l'éducation révolutionnaire de leurs équipages. La plupart des meneurs de la révolte étaient d'anciens matelots de l'amiral de Mello : tous les capitaines de vaisseau actuels ont servi dans cette escadre. On peut dire qu'ils ont appris à leurs hommes comment on s'y prend pour faire plier un gouvernement.

Le bilan de cette aventure se chiffre par une grosse perte pour le commerce de Rio, qui a été entièrement interrompu pendant quatre jours, par la note des réparations qu'il faudra faire aux bâtiments, et par un préjudice moral sur lequel je n'insiste pas. On doit bien rire à Buenos-Ayres...

La presse a été très calme, très digne pendant ces quelques jours. *O Païs* déclare : « Le Brésil peut être fier d'avoir de pareils marins. A voir la façon dont de simples matelots manœuvrent ces mastodontes, on peut juger de ce que feraient les officiers. Avec de tels hommes, le Brésil peut attendre hardiment tous les événements... ».

★ ★ ★

UN

CAPITAINE DE CHEVAU-LÉGERS

SOUS HENRI IV

Revêtue d'une espèce d'uniforme — casque à visière mobile, nommé salade, hausse-col, corselet, tassettes sur les cuisses et genouillères, — la cavalerie légère sous Henri IV était groupée en « compagnies [1] » à effectifs variables, cinquante, cent ou deux cents « maîtres », sous les ordres d'un chef suprême, le colonel-général, secondé d'un maître de camp général et d'un premier capitaine de la cavalerie légère. Elle a rendu de grands services au roi durant les guerres que ce prince a eu à soutenir pour conquérir son royaume. C'est parmi ces troupes qu'Henri IV a trouvé ses plus brillants soldats. Les gentilshommes qui lui furent fidèles tinrent à honneur de conduire ses compagnies comme capitaines. Un des plus braves d'entre eux a été M. Gilbert de la Curée, seigneur de la Roche-Turpin.

Il était du Périgord. Son oncle, capitaine de chevau-légers, l'avait emmené très jeune en campagne et lui avait appris le métier en ferraillant contre les huguenots. Son audace, sa

1. Les régiments de cavalerie ne seront constitués que vers 1635. Le terme d'escadron existe, mais ne désigne que des groupements occasionnels de troupes de cavalerie, notamment sur le champ de bataille. C'est une manière de formation de combat.

vaillance, son entrain n'avaient pas tardé à le faire remarquer. Henri III l'apprécia. Henri IV se prit d'amitié pour lui. A trente-cinq ans, en 1590, M. de la Curée était premier capitaine de la cavalerie légère ; en 1591, capitaine de la compagnie des chevau-légers de la garde ; Louis XIII le fera maître de camp général de la cavalerie, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et ce hardi « carabin » qui a pris part à cent charges, assisté à vingt batailles, trouvera le moyen de mourir paisiblement de vieillesse dans son lit, à l'âge de soixante dix huit ans.

Rablé, la tête droite, les cheveux rejetés en arrière, figure ovale, barbe en pointe, moustaches retroussées, le front large et haut, coupé, au milieu, par un pli accusant un caractère de tenacité ardente, des lèvres avançant de cette moue dédaigneuse de quelqu'un qui ne craint pas grand chose, M. de la Curée offrait assez bien le type de l'officier de cavalerie déterminé. Dans ses yeux clairs et gais, sous sa mine souriante et alerte, il y avait aussi beaucoup d'insouciance. C'était un bon compagnon, d'excellente humeur, prêt à partir au moindre commandement et à exécuter un ordre sans discuter ; avec cela téméraire, inconsidéré, en somme les qualités et les défauts de la race : la bravoure, la gaieté, la légèreté.

Un de ses chevau-légers, qui l'a accompagné dans toute ses guerres et s'est fait raconter par lui ce qu'il n'avait pas vu, M. Guy du Faur d'Hermay, nous a laissé le récit de ses hauts faits d'armes sous forme de « Discours des plus mémorables combats et rencontres où s'est trouvé M. Gilbert de la Curée [1]. »

*
* *

Henri III assassiné à Saint-Cloud en 1589 et la Ligue n'acceptant pas son successeur, force a été au nouveau souverain Henri IV d'entreprendre la conquête de son héritage,

1. Le manuscrit du « Discours » de M. Guy du Faur d'Hermay est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal. Le portrait de M. de la Curée nous est donné par deux dessins du temps lavés à l'encre de Chine qui se trouvent dans les manuscrits Clairambault de la Bibliothèque nationale Les moindres détails qui vont suivre, quelque précis qu'ils paraissent, sont exactement pris dans les documents.

pas à pas. Prenant pour objectif Paris dont il faut qu'à tout prix il s'empare, il va tourner autour, combattant. Après avoir escarmouché en Normandie, gagné la bataille d'Arques, parcouru la région jusqu'au Mans, il est venu mettre le siège devant Dreux. C'est là que nous retrouvons M. de la Curée. Quoique catholique convaincu, il a suivi Henri de Béarn dans l'espoir d'une conversion probable et à demi promise. L'armée d'Henri IV comprend 15 000 hommes de pied et 3 000 cavaliers que commandent le colonel général de la cavalerie légère en personne, le comte d'Auvergne, le maître de camp général, M. de Givry, et La Curée comme premier capitaine de la cavalerie.

En février, pendant que le siège suit son cours, Henri IV est prévenu que la Ligue envoie contre lui une armée de 16 000 hommes sous les ordres du duc de Mayenne. Cette armée, dit-on, arrive du côté de Montfort l'Amaury. Le roi prescrit aux officiers généraux de la cavalerie de se porter en avant sur la rivière de la Vesgre, vers Houdan, afin de surveiller l'ennemi et dès que celui-ci sera en vue de se replier pour l'avertir, sans engager le combat.

Les trois officiers partent. Le comte d'Auvergne a six compagnies de chevau-légers M. de Givry quatre: La Curée quatre, plus une compagnie d'arquebusiers à cheval : les trois chefs iront occuper sur la Vesgre, en éventail, Houdan, Berchères, Rouvres et se préviendront de ce qui pourra leur arriver. En raison des pluies récentes la Vesgre a grossi. L'armée de la Ligue ne peut la passer qu'à trois gués situés chacun devant les trois bourgs en question. Houdan est une ville fermée qu'on ne peut prendre qu'avec de l'artillerie. A Rouvres, où doit aller La Curée, ville aussi close de murs, comme Berchères, la Vesgre coule le long des remparts et le gué, assez large pour laisser passer dix chevaux de front, aboutit à une porte de la ville. La Curée s'installe et attend.

La nuit se passe. Au matin, l'ennemi apparait devant Houdan. Constatant que la place est occupée et solide, il oblique à droite, suit la rivière, défile devant Berchère, ne s'arrête pas, parce que le gué est ici encore difficile et parvient à la hauteur de Rouvres. La Curée est à table au moment où les coups de pistolet de ses vedettes le préviennent que l'ennemi

approche. Montant aussitôt à cheval, il gagne les remparts. Les colonnes de l'armée de la Ligue sont en vue de l'autre côté de l'eau. Mais La Curée est en même temps averti que le comte d'Auvergne et M. de Givry, considérant leur mission comme terminée, se sont repliés avec leurs troupes sur Dreux et l'ont laissé ainsi isolé, « en pointe », découvert, devant des forces considérables. Conformément aux instructions reçues, La Curée n'a plus qu'à se retirer. Faisant sonner le rassemblement sur la place du bourg, il donne le signal du départ; la troupe se met en marche, La Curée demeurant en queue avec vingt cavaliers afin de protéger la retraite. A peine est-il parti que l'ennemi passe le gué, enfonce les portes de Rouvres, envahit tumultueusement la petite ville. A cet instant La Curée s'aperçoit qu'il a oublié ses tassettes dans la maison qu'il vient de quitter : il tourne bride, ramène ses vingt chevaux au trot, puis, faisant sonner la charge par deux trompettes, fonce. Son valet de chambre peut arriver jusqu'à la maison, reprendre les tassettes et La Curée retourne avec son monde sans que les ennemis aient eu le temps de se reconnaître.

En revenant, la Curée longe la rivière, au pas. De l'autre côté, on aperçoit des cavaliers ennemis. Il hèle, demande aux gens qui ils sont. L'un d'eux se nomme : le chevalier d'Aumale, colonel de l'infanterie de la Ligue. La Curée salue, décline ses noms et qualités : les deux hommes causent. Le chevalier interroge : où est donc le roi? ne va-t-il pas venir bientôt se battre? « Monsieur, fait la Curée, le roi ne refuse jamais telles occasions et si vous l'attendez, vous m'en saurez dire demain des nouvelles... » Là-dessus, un arquebusier de la suite de M. d'Aumale, épaule son arquebuse, vise M. de La Curée et fait feu. Le coup ne porte pas. La Curée se met à rire, criant à l'homme que vraiment il est bien maladroit! De si près, il aurait dû au moins toucher le cheval! M. d'Aumale furieux s'est retourné vers l'arquebusier qu'il rosse de coups de plat d'épée et qu'il fait ensuite arrêter. Sur ces entrefaites arrive derrière M. d'Aumale, M. du Bois-Dauphin, un ami de La Curée. La conversation reprend, gaie et joviale. Après quoi La Curée s'apercevant que du côté de Rouvres les colonnes ennemies passent toujours le gué et que la situation pourrait devenir dangereuse, demande à « ces messieurs » la

permission de leur dire « adieu ». M. d'Aumale le prie « de baiser très humblement les mains du roi de sa part, de l'assurer qu'il est son serviteur très humble »; les trois hommes se saluent poliment et se quittent.

La Curée a repris le chemin de Dreux. Parvenu sur une hauteur, il aperçoit une dizaine de cavaliers qui viennent vers lui. On finit par reconnaître Henri IV en personne qui, impatient de savoir des nouvelles, arrive ainsi imprudemment, si près de l'ennemi. Le roi aborde La Curée, le questionne. Le capitaine dit la rencontre avec M. d'Aumale. Là-dessus, au bout du chemin, se profilent les silhouttes d'éclaireurs de l'armée ligueuse : « Sont-ce là les ennemis? fait Henri IV. — Oui, sire, et toute leur armée est sur le bord de la rivière! — Curée, va à eux, puis tu te retireras. » La Curée prend le galop, peut mettre la main sur deux des éclaireurs qu'il ramène et la troupe rentre tranquillement au camp devant Dreux sans être autrement inquiétée.

Mais, devant les forces trop considérables de Mayenne qui avancent et vont prendre l'armée royale entre deux feux, Henri IV juge qu'il ne peut pas continuer le siège : il plie bagages, se met à descendre lentement la vallée de l'Eure, suivi de Mayenne qui ne le perd pas de vue. Arrivé dans la plaine d'Ivry, le 14 mars 1590, brusquement le roi se retourne et décide de livrer bataille. C'est la bataille d'Ivry.

La veille, le 13, la cavalerie étant logée en deux quartiers commandés l'un par le comte d'Auvergne, l'autre par M. de Givry, vers midi, le roi s'est rendu au cantonnement du colonel général et, appelant La Curée, lui prescrit de gagner avec 40 cavaliers un moulin à vent qu'il lui désigne : de là, le capitaine expédiera deux hommes en reconnaissance. Parvenu au moulin, La Curée pousse jusqu'à un village où il voit deux groupes de cavalerie ennemie en observation. Henri IV lui expédie cent hommes de renforts; alors La Curée se jette en avant, rejoint les cavaliers aperçus, et parvient à ramener prisonniers deux lansquenets allemands.

Pendant ce temps l'armée royale, avançant peu à peu, a pris position en avant d'Ivry. A son tour Mayenne a conduit également son monde à une petite distance en face. Voulant se

rendre mieux compte de la situation de son adversaire, Henri IV dit au maréchal de camp général, le baron de Biron, de lui faire prendre encore quelques prisonniers. « Sire, fait Biron, envoyez quérir La Curée! » La Curée est amené : « Curée, dit le roi, n'y a-t-il pas moyen de prendre encore quelqu'un des ennemis qui se promènent là devant? » La Curée part avec douze hommes bien montés; en vue des lignes ennemies, il s'arrête. Une troupe que l'on saura ensuite être commandée par un colonel suisse se détache et arrive au petit trot. Malheureusement pour lui, sous un pommier, le colonel suisse accroche son chapeau qui tombe : il descend pour le ramasser, a une peine extrême à se remettre en selle, étant gros, grand et « peut-être ivre ». La Curée en profite, pique des deux : la troupe du colonel ne l'attend pas et s'enfuit à toute bride. Mais une colonne de renfort arrivant charge La Curée : il faut qu'Henri IV expédie M. de la Trémoille avec cent gentilshommes de sa cornette blanche pour dégager le premier capitaine compromis. Dans la bagarre le colonel suisse a été tué. Le soir, les deux armées couchent sur leurs positions.

Il a été convenu que le lendemain, dès l'aube, au premier coup de canon, les troupes du roi de France selleraient leurs chevaux; qu'au second, elles monteraient en selle et qu'au troisième elles se mettraient en ligne. Les instructions sont de point en point exécutées. Le maréchal de camp général Biron a ainsi fixé l'ordre de bataille : au centre, six canons, entourés par la cavalerie divisée en deux corps, celui du comte d'Auvergne et celui de M. de Givry; aux deux ailes, l'infanterie; en arrière, les réserves. Sur un signal donné, l'artillerie ouvre le feu, puis la cavalerie s'ébranle. La Curée est avec le comte d'Auvergne; il se trouve monté sur une excellente bête d'Espagne, ardente, vigoureuse, qui a tôt fait de le porter en avant de ses cavaliers : on charge les reitres allemands. A la tête des siens, La Curée traverse sans trop de difficultés les escadrons ennemis; mais, derrière, arrive une nouvelle ligne de cavalerie, les Wallons, menés par le comte d'Egmont. Devant cette masse inattendue, les chevau-légers d'Henri IV flottent. La Curée s'élance à nouveau, fonce droit devant lui, traverse encore les Wallons, puis se retrouve de

l'autre côté, la salade bourrée de coups de lances, son cheval blessé à mort, s'abattant. Lestement il se dégage, prend la bête d'un de ses hommes qu'on lui offre. Là dessus il voit un de ses amis, le marquis de Nesle, qui se débat au milieu d'un groupe d'ennemis : il accourt, tue deux ou trois ligueurs, délivre Nesle qui est d'ailleurs blessé mortellement. Apercevant encore un lieutenant, Rane, bousculé par plusieurs ennemis et qui va succomber, La Curée se précipite, tire l'officier de ce mauvais pas ; mais, pour la seconde fois, son cheval s'abat : il s'empare de celui d'un reitre qui erre privé de son cavalier.

Où en est-on de la bataille? La Curée n'en sait rien. Il croit bien voir, là-bas, le comte d'Egmont écraser les lignes d'Henri IV, atteindre son canon, renverser les troupes du roi. Avisant un gentilhomme qui passe au galop et qu'il reconnaît pour être un de ses amis, un huguenot, nommé Fouquerolles, aide de maréchal de camp, il lui crie : « Eh bien ! vieil hérétique, voici la première bataille où je me sois jamais trouvé; pour vous, vous en avez souvent déjeuné : qui est-ce qui a gagné la bataille? — La bataille est perdue pour le roi, fait l'autre, mais si Dieu nous l'a conservé, nous sommes assez heureux ! » A ce moment les deux officiers croient remarquer un remous furieux dans les troupes du comte d'Egmont: ce sont les réserves d'Henri IV qui, amenées par Biron et donnant à leur tour, enfoncent les contingents de la Ligue : « Courage, s'écrie Fouquerolles, nous avons gagné la bataille ! » Et, d'un commun accord, les deux cavaliers s'enlèvent, courant sus aux fuyards qui, éperdus, pris de panique, se dispersent, jetant leurs armes sans songer même à se défendre. « De sang froid », Fouquerolles en tue vingt : La Curée ne peut s'empêcher de lui reprocher sa cruauté : « Bah ! fait Fouquerolles, plus de morts, moins d'ennemis ! » et les deux officiers galopent ensemble jusqu'au soir : à la nuit, leurs chevaux sont recrus de fatigue; les deux hommes s'arrêtent dans un village pour se coucher et le lendemain se rendent à Rosny où ils retrouvent Henri IV. Henri IV reçoit affectueusement La Curée, lui fait raconter ce qui s'est passé, le félicite, puis lui annonce qu'il l'a choisi afin de retourner immédiatement sur Dreux dont il veut s'emparer. Le capitaine

partira en avant-garde, le soir même, emmenant avec lui 300 chevau-légers, 300 arquebusiers à cheval; il tâchera de prendre par surprise le faubourg de la ville et attendra le reste de l'armée qui le suivra derrière.

A minuit, La Curée monte à cheval et se met en route. Arrivé à une lieue de Dreux, il fait faire halte dans une petite plaine. N'ayant pas d'échelles et le faubourg de la ville étant clos de hautes murailles, on ne doit pas songer à escalader le rempart : le mieux est de se glisser à la faveur de l'obscurité, de faire sauter la porte au moyen d'un pétard. Le capitaine forme deux escouades : l'une de quatre hommes et six arquebusiers que mènera le chevau-léger Portail et qui remplacera la première au cas où celle-ci échouerait. La Curée suivra à quelque distance avec trente hommes et le reste des troupes. On repart. A mille pas du faubourg, tout le monde met pied à terre, sauf un capitaine qui demeure avec cent maîtres afin de garder les chevaux. La première escouade s'avance en silence, longe le fossé de la ville. Tout à coup des cris retentissent, des coups de feu éclatent : ce sont les gens de la place qui ont découvert les assaillants. Baissant l'échine, les hommes de La Curée s'élancent en courant, parviennent à la porte de faubourg; La Pierre plante son pétard qui explose; malheureusement le trou produit est insuffisant. A coups de hache, ses compagnons se mettent en devoir de l'agrandir. Du haut des remparts, les assiégés tirent sans discontinuer : déjà six hommes sont hors de combat. Estimant l'ouverture enfin assez grande, La Curée, qui est accouru, se glisse le premier, fait ouvrir la porte et ses soldats pénètrent vivement tandis que les défenseurs effrayés, n'osant attendre, s'enfuient de tous côtés. Le faubourg présente une longue rue rectiligne qui mène à la ville. Une série de barricades ont été élevées en travers du chemin. Dès qu'il a rallié son monde, La Curée attaque : les barricades, assez mal faites d'ailleurs, sont l'une après l'autre enlevées : vers neuf heures, on atteint les murailles de la ville, celles-ci plus solides, munies de grosses tours, bien défendues, d'où les feux plongeants des assiégés arrêtent les assaillants. La Curée édifie une forte barricade à l'entrée du faubourg afin d'empêcher un retour offensif des gens de la ville, fait percer les murailles des maisons avoisinantes de

manière à surveiller de plus près les défenses et, ayant fait prévenir le roi, attend. A quatre heures du soir arrive M. de Boisne venant le relever avec 2 000 fantassins. La Curée est remercié d'avoir « si fort avancé le besogne ». Il sort du faubourg ; sur les instructions du baron de Biron qu'il rencontre, il va surveiller la route de Dreux à Verneuil où, étant demeuré quelque temps, il demande un congé au roi afin d'aller se reposer « dans une de ses maisons », et l'obtient : laissant le commandement de sa compagnie à son lieutenant, M. de la Binardière, il quitte l'armée.

Pendant que le capitaine se repose chez lui, Henri IV, toujours en route, s'est porté sur Paris, a investi la place, occupé Charenton, les Buttes Chaumont, Montmartre et commencé ce siège de 1590 qui va être si dur. Dès qu'il sait l'importance de l'affaire, La Curée estime qu'il ne peut pas y manquer. Abandonnant son « logis des champs », il gagne rapidement Charenton, rejoint M. de Givry ainsi que les autres capitaines qui le reçoivent avec une vive joie, l'embrassent : « les soldats font allégresse de le voir de retour ». La compagnie de La Curée est à ce moment en grand'garde du côté de Charonne, surveillant les issues de Paris. Les Parisiens mourant de faim tâchent de venir razzier les champs de blé qui commencent à mûrir : La Curée est prévenu que la nuit suivante, ou le lendemain, au matin, doit avoir lieu une tentative de sortie. Il dissimule sa compagnie dans deux carrières de pierre et met ses vedettes dans les branches de noyers. A l'aurore, les vedettes aperçoivent sortant de Paris une masse de gens armés, suivis d'une foule, qui avance lentement : ce sont des lansquenets escortant des Parisiens en quête des moissons à faire.

S'étant assez éloignée des murailles, la troupe ennemie fait halte. Le moment est venu : La Curée divise ses soldats en deux sections, dont l'une sera menée par lui, et l'autre par son lieutenant. Sur son ordre, la compagnie débouche des carrières, prend le galop dans la direction de l'ennemi. L'aper-

cevant, les lansquenets se mettent précipitamment en bataille, pendant que les moissonneurs éperdus se sauvent dans la direction de Paris. Mais, visiblement, l'adversaire est troublé et dès que La Curée, profitant de cette indécision, charge avec énergie, il prend peur, lâche pied et s'enfuit. Beaucoup sont tués : on en arrête 300 qu'on amène prisonniers ainsi que deux capitaines. Dans la lutte, La Curée a rencontré un grand lansquenet armé d'une énorme épée qui se manie à deux mains : il a eu un de ses gantelets coupé, la main blessée, son cheval atteint en trois endroits; il aurait pu difficilement s'en tirer si l'un des siens, M. de la Touche, passant derrière l'Allemand, ne lui avait fracassé le crâne d'un coup de pistolet. A un autre moment, voyant vingt-cinq de ses cavaliers attroupés autour d'un homme qui paraît leur donner beaucoup de mal, le capitaine accourt : c'est un gentilhomme de ses amis, M. de Rougerie, qui se débat au milieu de ses propres soldats. Blessé naguère à la tête assez sérieusement, M. de Rougerie a mis sous une large salade un double bonnet très gros, afin de protéger la plaie : un de ces bonnets est tombé; la salade a tourné « sens devant derrière »; le gentilhomme n'y voyant plus et poussant au hasard son cheval, frappe indistinctement amis et ennemis. La Curée a toutes les peines du monde à lui faire entendre raison.

Il revient déjeuner à Charenton. Après son repas, il va voir Henri IV qui, déjà informé de l'affaire, le reçoit avec de grandes démonstrations de joie. Le capitaine lui conte l'histoire de Rougerie qui fait beaucoup rire le prince.

Les jours suivants, La Curée reçoit mission de se tenir du côté de l'abbaye Saint-Antoine des Champs afin de seconder un maître de camp, M. de la Graville, qui est logé et barricadé dans le monastère. Un matin où le capitaine, avec deux cents chevaux et M. de Rambures, se dissimule derrière des maisons ruinées pour être à couvert de la canonnade que l'on tire des murs de Paris, il aperçoit un carrosse sortant de la ville, escorté de trente fantassins que conduit un cavalier : « Je m'en vais donner jusque-là pour voir qui est dans ce carrosse », fait-il; il n'a ni casque, ni cuirasse; il est, comme on dit, en pourpoint. Suivi de quatre hommes, il s'avance. Le carrosse est plein de dames qui s'en vont munies d'un passeport d'Henri IV.

La Curée s'approche, salue, et demande aux gens de l'escorte qui les commande : c'est le cavalier, un nommé M. Villeneuve. Le cortège se dirige vers l'abbaye. Lorsque La Curée juge que la troupe est arrivée trop près des barricades élevées autour du monastère, il s'adresse à M. Villeneuve, et, « après quelques propos de courtoisie », lui explique que son rôle est fini, qu'il n'a plus qu'à se retirer. Villeneuve fait semblant de ne pas comprendre. Il est parvenu à un fossé. La Curée irrité se place de l'autre côté du fossé et, haussant le ton, invite son interlocuteur à faire demi-tour. L'autre se met à rire. « Si vous ne vous en allez pas, reprend vivement La Curée, je vous ferai retirer plus vite que vous n'êtes venu. » Et Villeneuve le priant de ne pas se mettre en colère, le capitaine dit à ses quatre compagnons : « Ça, donnons! » Il prend un passage sur le fossé, s'élance, lâche un coup de pistolet contre le sergent qui commande l'escorte. Les hommes furieux se jettent sur lui, le frappent; déjà son cheval a reçu un coup de hallebarde dans les épaules et un coup de pique dans le flanc. Mais malgré son ordre, les quatre compagnons n'ont pas bougé : le capitaine se trouve ainsi seul, en un danger extrême. M. de Rambures s'en rendant compte accourt avec sa troupe. D'un brusque coup d'épée, La Curée fait lâcher prise à un soldat qui lui tient son cheval par la bride et enlevant sa monture de deux vigoureux coups d'éperon, parvient à se dégager et à repasser le fossé : il est temps, le cheval s'abat blessé mortellement.

Mais comme devant Dreux, Henri IV apprend bientôt que Mayenne, aidé des Espagnols, s'achemine vers lui, avec une forte armée afin de lui faire lever le siège, le roi ordonne à M. de Givry de s'en aller du côté de Meaux avec 3 à 400 chevaux, des arquebusiers à cheval, 7 à 800 reîtres : La Curée est de l'expédition. M. de Givry part.

Il arrive à la hauteur du Grand Morin, s'établit dans le bourg de Couilly, sis à deux lieues de Meaux, avec sa compagnie de cavalerie, la compagnie des chevau-légers du Roi que commande M. de Rambures, et 150 arquebusiers à cheval; il loge ses reîtres un peu en arrière dans deux gros villages, et envoie la Curée avec 150 chevaux et 60 arquebusiers jusqu'à

un autre village situé à une lieue de là également sur le Grand Morin.

Les hommes logés, M. de Givry prend avec lui La Curée, les capitaines, 100 chevaux, passe la rivière et s'avance en reconnaissance jusqu'aux portes de Meaux. Mais il ne voit rien, et, interrogeant, n'apprend aucune nouvelle : il se replie dans ses quartiers. Le village qu'occupe La Curée est situé à 4 ou 500 pas de la rivière. Sur cette rivière il y a un gué, et à côté, un moulin. Le capitaine a placé dans le moulin 25 arquebusiers. Durant la nuit, les ennemis arrivent à Meaux, qu'ils occupent : c'est l'avant-garde, une colonne de 800 à 1 000 cavaliers conduits par M. de Saint-Paul. Dès que celui-ci apprend que les troupes d'Henri IV se trouvent à proximité, il ordonne de tenir fermées les portes de la ville afin de ne laisser passer personne qui puisse aller prévenir de son arrivée. Au jour, La Curée relevant ses gardes, met seulement une vedette dans le clocher du village et, exténué de fatigue, s'allonge sur une paillasse afin de prendre quelque repos : vers onze heures, il est réveillé par le tocsin : c'est la vedette qui donne l'alarme. La Curée court à la fenêtre, appelle la vedette laquelle lui crie que l'ennemi apparaît. Le capitaine fait mettre son monde en selle, envoie prévenir M. de Givry, ordonne à sa troupe de se replier jusqu'à une petite plaine située derrière Couilly, où, en cas d'alerte, a été fixé le rassemblement général : lui-même, avec son lieutenant et 25 hommes, demeure en observation.

De l'autre côté de la rivière, à deux cents pas environ, d'un petit coteau couvert de vignes, les ennemis se dirigent vers le gué : il y a bien 300 fantassins et 400 cavaliers; La Curée a prescrit aux arquebusiers qui gardent le moulin d'attendre, pour ouvrir le feu, que l'ennemi soit engagé au milieu de la rivière; lui-même vient se placer sur la rive, regardant. Les ennemis lui tirent une salve d'arquebusade qui blesse son cheval au cou. Dix ou douze cavaliers, sont déjà engagés sur le gué, lorsque les arquebusiers du moulin abattent deux hommes et trois chevaux; le reste, effrayé, recule. La troupe ennemie, paraît hésiter, après quoi, obliquant sur la droite, prend la direction de Couilly : elle renonce à passer le gué. La Curée compte de 8 à 900 cavaliers, beaucoup armés de lances, la plupart étrangers.

Pendant ce temps les troupes de Mayenne ont atteint Couilly. A cheval sur le Grand Morin, Couilly possède un pont de pierre : le pont est attaqué : l'ennemi sondant la rivière en amont et en aval trouve des gués, passe, M. de Givry est tourné. Après avoir défendu le pont où il a eu un cheval tué sous lui, il ordonne de se replier dans la petite plaine fixée d'avance pour la concentration générale. Malheureusement, il ne retrouve plus les 7 à 800 reîtres. Au bruit du combat, ceux-ci, pris de panique, se sont en allés dans la direction de Lagny. Il n'y a plus d'autre parti à prendre que de les suivre. L'ennemi le serrant de près, M. de Givry donne le signal de la retraite : il ne pense plus à La Curée. M. de Rambures avise un soldat du capitaine, lui demande où est son chef; l'autre l'explique. Pensant que La Curée ne va pas tarder à rejoindre et qu'il se trouvera seul, en danger, M. de Rambures prend sur lui de rester en arrière avec 30 hommes, pour prêter main forte à son ami.

La Curée, en effet, ne voyant rien revenir de Couilly a décidé de se replier à son tour derrière Couilly; mais, n'étant pas prévenu de ce qui s'est passé, il vient donner par le travers des colonnes ennemies qui se sont mises à la poursuite des troupes royales sur la route de Lagny. Que faire? Le capitaine est coupé de son chef; sans balancer il se décide : il chargera, traversera les lignes de l'adversaire, courra à travers champs et rejoindra à tous prix Lagny. La Curée fait ôter à ses hommes leur écharpe blanche : en temps de guerre civile, en l'absence d'uniforme, c'est la différence de couleur des écharpes qui distingue les adversaires. On ne le reconnaîtra pas; il peut s'approcher de l'ennemi assez près sans que celui-ci ouvre le feu. Quand il est à portée, La Curée crie à ses hommes : « Compagnons, je m'en vais vous faire jour; passez après moi et que je n'entende parler de vous que je ne sois à Lagny! » Il s'élance; Venet, son lieutenant, et 25 hommes le suivent; il abat douze ennemis, passe comme il a dit et continue son galop. Mais les ennemis tournant de côté se sont jetés à sa poursuite au nombre de 100 à 120 cavaliers : les trompettes sonnent la charge. C'est une course endiablée; les mieux montés dépassent les autres, les 100 cavaliers s'égrènent peu à peu dans la campagne. La Curée en queue protège la

retraite, pointant, taillant, mais allant toujours. Il est rejoint par un peloton ennemi : un corps à corps furieux se produit ; la bête de La Curée percée de coups de lances s'effondre : le capitaine se relève ; il a perdu sa salade ; il saute sur un cheval qui passe à portée sans cavalier ; un soldat ennemi le saisit à la gorge : d'un violent coup de gantelet à la figure, La Curée lui fait lâcher prise, puis le tue d'un coup d'épée ; après quoi se dégageant vivement, pique des deux dans la direction d'un petit bois qu'il aperçoit à quelque distance. Il croit pouvoir se mettre à couvert lorsque tout à coup débouche du bois une troupe de cavaliers venant sur lui au grand trot : il est perdu ! Heureusement c'est M. de Rambures qui, de loin, voyant le combat, a dit : « Il faut que ce soit La Curée, allons le secourir ! » et qui accourt : il est temps. Les ennemis intimidés s'arrêtent, se rassemblent et laissent s'éloigner leurs adversaires. La Curée remercie son sauveur : ensemble, ils rejoignent Lagny où ils retrouvent M. de Givry qui les croyait morts ou prisonniers. Le lendemain la troupe entière rentre à Charenton. Mais, encore une fois, devant les masses trop considérables, Henri IV pour ne pas être pris entre deux feux est obligé de lever le siège de Paris.

*
* *

Ne pouvant pénétrer dans la ville, il continuera à tourner autour. L'année suivante, 1591, il assiège Chartres, Rouen. La Curée se distingue sous Rouen : il est nommé capitaine-lieutenant des chevau-légers de la garde, poste insigne, à la tête d'un beau corps de 200 maîtres, armés de toutes pièces : « et ne se pouvoit voir une si belle troupe ». En 1592 les affaires traînent : on cherche à convaincre Henri IV de se convertir à la foi catholique. Après avoir refusé, hésité, le roi consent enfin à une conférence, puis finalement cède et abjure à Saint-Denis le 25 juillet 1593. Mais le Paris ligueur, refusant de croire à la sincérité de son acte, continue à lui tenir les portes fermées. Les autres places du royaume se rendent : Paris seul résiste.

Or, — c'était vers le milieu de mars 1594, — La Curée en

congé se reposait dans une de ses « maisons des champs », lorsque quelqu'un vint le prévenir que, d'après le bruit qui courait, le roi allait essayer de surprendre Paris : tout était prêt. La Curée se met en route, passe par Chartres, rencontre M. de Schomberg qui lui confirme la nouvelle en ajoutant que la tentative doit avoir lieu dans la nuit du lendemain, 21 au 22 mars : il n'y a plus de temps à perdre. La Curée, accompagné d'une dizaine de gentilshommes désireux également de ne pas manquer à la fête, gagne à franc étrier Étampes, Melun, Brie-Comte-Robert, contourne Paris à la recherche du roi. Arrivé à Gournay-sur-Marne où est un fort gardé par un sergent et par quelques hommes, La Curée doit donner vingt écus pour être autorisé à passer la rivière; tard dans la nuit, il parvient à Saint-Denis : le roi n'y est déjà plus. Il est parti en avant avec ses troupes. Malgré l'obscurité profonde, la fatigue, La Curée reprend la route. Il rejoint une colonne en marche, composée des compagnies de MM. d'O et de Matignon, les dépasse : lorsqu'il croise M. de Matignon, celui-ci lui crie : « M. La Curée, il n'y a pas un quart d'heure que le roi parlait de vous et vous désirait grandement; il sera bien aise de vous voir. » Après des allées et venues, en tâtonnant, — on ne reconnaît les gens qu'à la voix, — La Curée finit, sur les deux heures du matin, par retrouver Henri IV. Il met pied à terre, s'approche, baise la main du roi, embrassant sa jambe : « Sire, il ne sera pas dit que Votre Majesté prenne Paris sans le Curé! » Henri IV paraît très heureux : « Voilà ma compagnie plus forte de cent hommes, fait-il, puisque La Curée est arrivé! » et il prie le capitaine de reprendre le commandement des chevau-légers.

Passant derrière Montmartre, Henri IV descend vers le village du Roule situé à « un petit quart de lieue de Paris » : l'enceinte de la ville, à cette époque, s'arrêtait à la hauteur de notre rue de Richelieu. Le roi, ici, prescrit aux chevau-légers de mettre pied à terre, puis de l'accompagner à pied. Il s'avance vers la Seine, suit le bord de l'eau, pousse jusqu'auprès de la Porte-neuve (sur le quai actuel des Tuileries un peu en avant de notre pont du Carrousel). Arrivé là, il fait faire halte et attend. L'aube paraît : on vient le prévenir que l'entreprise a réussi; après entente avec des gens de la ville, ses troupes

ont pu pénétrer; places principales, carrefours, ponts, tous les points stratégiques sont occupés; dans la ville, personne n'a bougé. Henri IV s'avance vers la Porte, elle s'ouvre; il pénètre jusqu'au quai du Louvre, là il ordonne à la compagnie de s'arrêter et, prenant seulement quatre à cinq gentilshommes, s'aventure au milieu des petites rues désertes qui environnent le Louvre. Au bout de quelques instants, on vient prier La Curée d'aller immédiatement retrouver le roi rue Saint-Honoré. Henri IV est au milieu de la rue, entouré d'une centaine de personnes qui ayant reconnu le prince le pressent au point que celui-ci ne peut plus avancer, sans intention hostile, d'ailleurs, baisant ses bottes, l'acclamant. La Curée dégage Henri IV, l'entoure de ses hommes: les chevau-légers se mettent quatre par quatre, traînant les piques par terre et marchant ainsi lentement. Henri IV commande de se diriger vers Notre-Dame pour y faire chanter un *Te Deum*. Durant la cérémonie, la compagnie des chevau-légers fait la haie à la porte; elle accompagne le roi au Louvre, puis La Curée ayant fait loger son monde chez l'habitant, va déjeuner chez un de ses amis : il y a trente heures qu'il n'a pas mangé.

Paris pris, la Ligue ne se considère pas encore comme défaite. Elle tient des villes dans le Nord. Mayenne s'est replié de ce côté emmenant avec lui ce qui lui reste de troupes, et faisant appel à l'Espagne qui lui a envoyé 9 à 10 000 hommes sous les ordres du comte de Mansfeld. Henri IV marche contre lui et va assiéger Laon. Mayenne et Mansfeld s'approchent, campent devant le roi de France et demeurent là neuf jours sans rien faire : Henri IV attend. La difficulté pour les ennemis est de s'approvisionner. Un peu à court, à la fin, ils ont décidé de se faire envoyer de La Fère un grand convoi de vivres qui sera escorté de 1 200 hommes, « les meilleurs de l'armée, tant espagnols que wallons ». Henri IV décide d'attaquer ce convoi et de le détruire : il charge le maréchal de Biron de se porter avec 400 fantassins, 600 suisses, 150 cavaliers et 50 maîtres de la compagnie des chevau-légers de la garde que conduira La Curée, à l'abbaye de Saint-Lambert, située au milieu de la forêt de la Fère.

Le chemin qui va de La Fère à Laon et traverse la forêt

a dix à douze pas de large. Le maréchal fait border ce chemin par les troupes en dissimulant celles-ci sous les taillis. En avant, sur la lisière, on a envoyé M. de Givry et le comte de Chaulnes avec cent chevaux pour surveiller. La nuit se passe sans nouvelles; il fait froid, les hommes n'ont pas de manteau. Au matin, rien encore. La matinée, puis l'après-midi s'écoulent, toujours sans nouvelles : la patience des troupes commence à se lasser. On dit que les ennemis sont sortis de La Fère, mais qu'ils y sont rentrés. A cinq heures du soir, Biron va donner le signal du départ. Déjà les soldats sur le chemin ont reformé leurs rangs, lorsque tout à coup, un cavalier arrive à toute bride : « les voici! les voici! »

Des coups d'arquebuse retentissent : les Espagnols ont l'habitude de tirer ainsi dans leurs marches pour se distraire et de parler très haut. Leur convoi est encadré de 600 hommes en tête, 600 Wallons en queue. Le point central de l'embuscade qu'a préparée Biron se trouve à un endroit où le chemin s'encaisse sensiblement. La colonne ennemie s'avance, bruyamment, en désordre, les piquiers dans le chemin, coiffés de rondelles, cuirassés, embarrassés de leurs armes, les mousquetaires et les arquebusiers sur les crêtes de la route, allongeant le pas, causant. A un signal donné, l'infanterie française ouvre le feu. Surpris, mais sans interrompre leur marche, arquebusiers et mousquetaires espagnols ripostent, tirant droit dans les taillis, au juger. La Curée a reçu l'ordre de ne pas bouger sans en avoir reçu l'exprès commandement : trois de ses chevau-légers sont déjà tombés; lui-même a reçu une arquebusade qui lui a cassé un doigt de la main gauche, labouré le bras; il fait dire à Biron qu'il ne lui est plus possible de se faire hacher ainsi. Le maréchal accourt criant : « Donne, Curée! » Le pistolet d'une main, l'épée de l'autre, les chevau-légers s'élancent. La colonne ennemie s'est arrêtée, indécise, flottante : s'entassant sur le chemin, se serrant, s'embarrassant, c'est un massacre. En queue, les Wallons comprenant qu'ils ne passeront pas, font demi-tour et s'en vont. Le convoi est composé de 300 chariots, attelés de bêtes réquisitionnées que mènent les gens du pays auxquelles elles appartiennent, de chevaux de bât, dits sommiers, également réquisitionnés, et de paysans portant des ballots. Dès les premiers coups de

feu, les conducteurs ont dételé, déchargé les sommiers, les paysans ont jeté leurs ballots, et tout le monde s'est sauvé à travers bois, les propriétaires emmenant leurs bêtes. Le maréchal de Biron juge inutile de les poursuivre. Après vingt-quatre heures d'attente et de fatigue, les soldats sont exténués : on les laisse se jeter sur les chariots, saccager les approvisionnements : ils mangent et boivent leur saoul, surtout les Suisses. Comme on ne peut rien emporter, faute de montures, Biron fait détruire le convoi. Les paysans des environs se chargeront de piller le reste.

Avec son arquebusade, il se trouve que La Curée a reçu un coup de pique dans le coude du bras : il est mal en point. On le transporte à l'abbaye de Saint-Lambert pour le faire soigner; vingt de ses chevau-légers ont été tués ou blessés; mais la partie est gagnée! Lorsqu'on vient annoncer la nouvelle à Henri IV, le prince fait tirer des salves de canon en signe de réjouissance. Au même moment, dans le camp ennemi, M. de Mansfeld, non encore prévenu, explique à quelqu'un la certitude qu'il a de voir arriver bientôt le convoi. Là-dessus les coups de canon retentissent : « Tenez, dit à Mansfeld son interlocuteur, voilà votre convoi défait! » C'est une grosse déception. Mansfeld ramène son armée sur la Fère; Henri IV est délivré.

*
* *

Des régions du Nord, il va transporter le théâtre de la lutte dans l'Est, en Bourgogne. Peu à peu la Ligue a dû capituler partout. Chaque gouverneur de ville ou de province a vendu sa soumission aux meilleures conditions possibles. A Rouen, Villars-Brancas, obtenant 715 000 écus, le titre d'amiral, le gouvernement de sept places, a réuni les magistrats de la ville en un grand banquet, et leur a dit au dessert : « Messieurs, la Ligue est f..... que chacun crie vive le roi! » Mayenne seul est demeuré irréductible, refusant de se soumettre : il s'est réfugié chez les Espagnols. Résolu à en finir, Henri IV se dirige sur la Franche-Comté — possession du roi d'Espagne — et ordonne au maréchal de Biron de mettre le siège devant Dijon.

Biron organise l'attaque. A peine a-t-il installé son camp qu'une armée ennemie arrive sur lui menée par le connétable de Castille. Henri IV accourt. Il se porte en avant, en reconnaissance, et s'arrête à Lux pour y diner. Deux gentilhommes lorrains récemment arrivés à son service, MM. d'Haussonville et de Tremblecourt, ont demandé, à titre de « nouveaux venus », la faveur d'opérer la première reconnaissance : on la leur a accordée. Ils sont partis à quelque quatre lieues plus loin, mais ils n'ont rien fait dire : donc il n'y a rien à craindre ; mais lorsque Henri IV et Biron prennent paisiblement leur repas, on vient brusquement les prévenir que l'ennemi paraît, à trois lieues de là, dans la direction d'un bourg que va rendre célèbre le combat qui se prépare, Fontaine-Française. Ce bourg, qui appartient au marquis de Mirabeau, est situé sur une rivière, la Vigeanne, laquelle sépare le duché de Bourgogne de la Franche-Comté. Au-delà, s'étend une petite plaine d'une lieue de large, bornée par un autre ruisseau près duquel est un château.

Henri IV a envoyé l'ordre à une partie de son armée qui campe devant Dijon de venir le rejoindre à Fontaine-Française. Il monte en selle, part avec Biron dans la direction où doit se trouver l'ennemi signalé. En chemin, Biron, qui est suivi de M. de Tavannes, de quelques gentilhommes, rencontre La Curée et lui dit : « M. La Curée, les ennemis paraissent ! — Je suis au désespoir, fait le capitaine, je n'ai pas ici de bon cheval ; les miens sont à la compagnie du roi (celles des chevau-légers) : elle n'est pas encore arrivée. — Voilà un de mes pages sur un bon courtaud, fait le maréchal ; monte dessus, il te servira bien ! » La Curée prend le courtaud. Il n'a que son hausse-col, ses avant-bras, ses genouillères.

Pendant qu'Henri IV, arrivé à Fontaine-Française, s'arrête pour attendre le reste de ses troupes, Biron, avec ce qu'il a sous la main pousse en avant, gagne le château situé au bout de la plaine et rencontre là le marquis de Mirabeau qui lui explique avoir vu les ennemis signalés : Ce n'est qu'un corps peu important, à peine 200 cavaliers, se tenant immobiles de l'autre côté du ruisseau. Le maréchal s'approche. A ce moment arrivent MM. d'Haussonville et de Tremblecourt de retour de leur reconnaissance : ils viennent de faire six grandes lieues, disent-ils, ils n'ont rien vu que les 200 cavaliers aventurés ici,

semble-t-il, bien imprudemment. Alors Biron envoie avertir Henri IV, le prie de venir assister à l'attaque de cet escadron qu'on va tailler en pièces. Le maréchal dispose de la petite colonne de MM. d'Haussonville et de Tremblecourt, 150 à 200 cavaliers, de 10 ou 12 hommes de la compagnie du baron de Lux commandés par le frère de celui-ci, de 25 gentilshommes volontaires dont La Curée.

A ce moment cette troupe se met en devoir de passer le ruisseau : Biron expédie les 12 hommes du baron de Lux au bout d'une petite chaussée d'étang. Il va se lancer, lorsque La Curée montrant tout à coup du doigt le haut de la colline d'en face s'écrie : « Voyez cela! » Ce sont des fantassins qui apparaissent, levant leurs piques, d'abord en petit nombre, puis en rangs plus pressés, enfin se développant en un bataillon entier. Biron a un violent geste de colère : « Ah! s'exclame-t-il, je voudrais être mort! J'ai envoyé quérir le roi et voilà toute l'armée! » Il est trop tard; les 200 cavaliers espagnols ont passé le ruisseau et s'ébranlent : il faut accepter la lutte. « Donne, donne, » crie Biron, et toute la troupe attaque. Le choc est rude. M. de Rampon tombe, blessé à mort. Un instant troublé, l'escadron de M. d'Haussonville lâche pied.

Or, à cet instant, Henri IV arrive au galop avec 200 gentilshommes de la cornette blanche; faisant ajuster sa cuirasse, mettant sur sa tête le morion « à la turque » qu'il a l'habitude de porter aux combats, il veut rejoindre rapidement Biron. Malheureusement, ce ne sont plus 200 cavaliers que les Français ont maintenant sur les bras, mais 16 à 1 700, l'armée espagnole entière, descendant la colline. On conseille à Henri IV de reculer, il refuse; on le supplie : « Je n'ai pas besoin de conseil, fait-il nerveusement, mais d'assistance. » Il s'élance, suivi des siens : il y a un corps à corps furieux. Biron a reçu un coup de pique à la tête. La Curée, aux prises avec un adversaire qu'il reconnaît pour être le baron de Thianges, un ligueur acharné, est atteint à la tête. Henri IV crie : « A moi, à moi! » et se bat comme un carabin. Les gentilshommes, les premiers engagés, ayant vu son geste, sont accourus : Biron à sa droite, La Curée, Mirepoix, de Termes, le vieux La Bastide-Maintenon, Liverdy, Chauvigny, à sa gauche. A deux pas du prince, M. de Montaterre est tué. La

Curée, se débattant, entend la voix du roi qui lui crie : « Garde Curée! » Il se retourne, un cavalier ennemi est en train de lui détacher un coup de lance dans le dos : il n'a que le temps de se jeter de côté et, se précipitant vers l'adversaire, lui plante son épée dans le corps. Enfin la troupe ennemie ébranlée hésite, flotte, se débande, tourne bride. Alors pendant qu'une partie de ceux qui entourent Henri IV retiennent le prince et l'empêchent de poursuivre, les autres conviennent rapidement de presser pendant quelque temps les fuyards : « Messieurs, dit M. de Mirepoix, il nous faut obéir à M. de La Curée! » Un vieux capitaine, M. de Matelet, proteste : « Nous sommes assez soldats, pour savoir ce que nous avons à faire. — M. de Matelet, fait La Curée, je n'abuse pas de l'honneur que me font ces cavaliers : nous vous obéirons! — Je ne le mérite pas, Monsieur, dit Matelet touché, et aujourd'hui je ne ferai que ce que vous me commanderez. »

La colonne des fuyards se jetant dans les lignes espagnoles les a brouillées et a provoqué une panique. Pêle-mêle, maintenant, les cavaliers ennemis, s'en vont, galopant. On ramène Henri IV du côté de Fontaine-Française. Le maréchal de Biron, suivi de La Curée, le retrouve. « Eh bien, Curée », s'écrie le roi. Le capitaine se précipite aux pieds du prince, les embrasse : « Sire, dit-il, il fait bon avoir un bon maître qui vous ressemble, car il sauve une fois le jour la vie à ses serviteurs : j'ai reçu aujourd'hui deux fois cette grâce de Votre Majesté, l'une en ce que j'ai participé au salut général, et la seconde quand il vous a plu me crier : « garde Curée ! »

Du pont de Fontaine-Française, débouchent maintenant les troupes royales appelées de Dijon, qui arrivent, mais trop tard. On fait replier l'armée. Le maréchal de Biron ordonne à la cavalerie légère de rester sur la Vigeanne en observation, La Curée avec ses chevau-légers à Bourbelin, et Henri IV s'en va, « fort content et victorieux, non pas sans se souvenir qu'il n'a jamais couru si grande fortune que ce jour-là! »

Insignifiant par le chiffre des effectifs engagés, le combat de Fontaine-Française est important par ses conséquences politiques : Mayenne, découragé, traite; le pape Clément VIII, qui n'a pas voulu jusque-là reconnaître Henri IV, cède. Restent les Espagnols à réduire.

*
* *

Ils luttent toujours. Les années suivantes, ils prennent Calais, Saint-Quentin. En mars 1597, par surprise, ils s'emparent d'Amiens. Après un instant d'abattement, Henri IV se met en route et entreprend le siège d'Amiens qui durera six mois, coûtera six millions, mais aboutira à la paix définitive à Vervins.

Battant l'estrade autour du camp, sous Amiens, La Curée surveille le pays environnant. Le cardinal d'Autriche, commandant pour le roi d'Espagne aux Pays-Bas et le vieux comte de Mansfeld, s'acheminent pour venir secourir la place attaquée. Le roi de France a décidé d'aller au-devant d'eux. « Curée, écrit-il à son capitaine des chevau-légers, incontinent la présente reçue, prenez vingt-cinq carabins, six de vos compagnons désarmés et me venez trouver à Vignacourt où est logé M. de Montpensier. » La Curée arrive : « Je n'ai point de nouvelles assurées des ennemis, fait Henri IV ; j'en veux aller apprendre moi-même : montez à cheval et vous en allez droit à l'arbre de Longueville. Si vous n'avez là nouvelles des ennemis, laissez-y un de vos compagnons qui me dira où vous serez allé : je m'en vais déjeuner et vous suivrai. » La Curée part. A l'arbre de Longueville, il ne remarque rien ; poussant une lieue et demie plus loin, il perçoit enfin un bruit lointain de batteries de tambour : c'est l'armée espagnole. Après avoir envoyé un gentilhomme au roi pour le prévenir, il place sa troupe dans un vieux moulin en ruine, s'avance encore avec M. du Tour, le capitaine Montalant, 8 carabins, et au-delà d'un village qu'il traverse sans difficulté, découvre les ennemis : ils sont en marche dans la plaine. La Curée s'arrête pour observer, lorsqu'un peloton de cavalerie espagnole fort de 25 à 30 hommes débouchant brusquement sur lui, l'attaque. Il le repousse, puis bat en retraite, regagne le vieux moulin. Les ennemis alors font halte dans la plaine et concentrent leurs chariots.

Sur ces entrefaites, Henri IV apparaît avec 80 à 100 chevaux se plaignant vivement d'avoir été égaré par « un méchant guide ». « Eh bien, Curé, fait-il, où sont les ennemis? —

Pas loin, Sire. » Le roi est suivi à quelque distance de 500 chevaux conduits par M. de Montpensier et de 100 chevau-légers menés par M. de Montigny. Il les a laissés à une demi-lieue. La Curée le conduit au point où l'on peut voir l'ensemble des ennemis dans la plaine. Désignant le village où était tout à l'heure le capitaine, le roi demande s'il n'y a là personne; La Curée répond qu'il l'ignore : « Il faut faire avancer les troupes de Montigny, déclare le prince, et l'envoyer reconnaître le village. » La Curée réclame la mission pour lui. « Monsieur le Curé, dit Henri IV en souriant, ne vous mettez pas en colère; je le dis parce que vous avez peu de gens. — Puisque vous nous voyez, Sire, nous sommes invincibles! — « Eh bien, va donc! » Montalant avec cinq carabins prend le devant, parcourt le village à toute bride, revient dire qu'il n'y a personne, mais qu'à 50 pas plus loin se trouve une troupe de 60 cavaliers : « Compagnons, s'écrie La Curée, se tournant vers les siens, voilà les ennemis! Ils sont déjà demi-battus de voir le Roi! La présence de Sa Majesté redouble le courage : allons à eux! » Il fait sonner la charge, attaque. Une dizaine d'Espagnols sont hors de combat et le reste ne va pas tenir longtemps, lorsqu'une colonne de secours arrivant au galop, Henri IV envoie l'ordre au capitaine de se replier : il doit renouveler deux fois l'ordre. Quand La Curée revient, il dit au roi : « Sire, Votre Majesté me permettra de me prévaloir d'un honneur que j'ai reçu qui est que les armées espagnoles ne sont venues que quatre fois en France et que toutes les quatre fois j'ai eu l'honneur de les combattre le premier devant Votre Majesté et de les battre! » Le roi se met à rire : « Curée, lui dit-il, vous n'aurez pas les gants, car vos amis qui sont auprès de moi m'en ont déjà fait ressouvenir. » Les ennemis prononcent un mouvement en avant; Henri IV donne le signal du départ et regagne Amiens.

L'armée espagnole vient camper à Bertancourt, à quatre lieues de la ville assiégée, et se retranche derrière ses chariots. Un soir, vers minuit, La Curée, étant toujours en observation, entend sonner le boute selle dans le camp espagnol. A l'aube, la sonnerie à cheval retentit. La Curée amène sa troupe sur une petite hauteur, regarde : on voit sortir du camp un premier peloton de 30 cavaliers, suivi d'un escadron de

50 hommes, qui escorte un grand carrosse tiré par six chevaux blancs. Le carrosse contient le vieux comte de Mansfeld, « brave et expérimenté capitaine », âgé alors de plus de quatre-vingts ans. Dès qu'elle aperçoit La Curée, l'escorte s'arrête. Derrière le carrosse, on voit maintenant sortir toute l'armée espagnole : il y a bien là 18 000 hommes de pied et 4 000 chevaux. Au centre, se tassent les piquiers, en une masse de 12 000 hommes que flanquent, à droite et à gauche, mousquetaires et arquebusiers : à l'extrême droite, se placent les chariots dont les quatre premiers portent chacun un grand bateau destiné à faire passer la Somme aux troupes ; à l'extrême gauche, sont toute la cavalerie et les bagages.

Ainsi ordonnée, l'armée ennemie se met en marche. La Curée bat progressivement en retraite. Les Espagnols gagnent Vignacourt qu'ils brulent. La Curée harcèle l'ennemi, escarmouchant, luttant de l'épée, du pistolet, tâchant d'entraver la marche de l'adversaire.

Après avoir attendu, puis hésité, Mansfeld, qui croit finalement comprendre que la ville assiégée ne pourra jamais être atteinte, les faubourgs de la rive droite de la Somme étant inattaquables, prend le parti de se retirer. Henri IV lui offre la bataille : il la refuse. Ayant canonné pendant deux jours sans résultat, il bat en retraite sur Doullens, puis sur Arras et s'en va : Amiens capitule le 25 septembre ; la paix de Vervins suivra : les grandes guerres de Henri IV sont terminées...

LOUIS BATIFFOL

LA PREMIÈRE

« ÉDUCATION SENTIMENTALE [1] »

(1843-1845)

XXIII

Le père d'Henry était un homme qui écrivait bol par un *w* [2] et disait : « du kirschwasser ». Il portait d'ordinaire une cravate blanche très épaisse, où son menton se trouvait caché, des favoris taillés comme du buis, qui s'étendaient de l'oreille à la narine et avaient l'air de couper sa joue en deux ; un chapeau plus large du haut que du bas, très enfoncé sur les yeux, un gilet de nankin à boutons de nacre, une canne de jonc ornée d'une haute virole et des breloques à sa montre, — laquelle montre était d'ailleurs retenue à son cou par une « chaîne de sûreté », en cheveux blonds.

Le soir, pour lire le journal, il mettait des lunettes ; mais il ne comprenait pas qu'on pût se servir de lorgnon et il raillait là-dessus très finement les gens qui en portent.

Il détestait l'eau de Cologne et en général tous les parfums et les odeurs quelconques. Il n'aimait pas, non plus, les hommes qui ont des gants blancs.

Il pensait aussi que les moustaches ne conviennent qu'aux militaires et qu'à moins d'être marin on ne doit pas fumer.

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1910.
2. *Bowl*, — suivant l'étymologie anglaise.

Il avait ses idées faites sur tous les sujets possibles : pour lui, toute jeune fille était « pure », tout jeune homme était « un farceur », tout mari « un cocu », tout pauvre « un voleur », tout gendarme « un brutal », et toute campagne « délicieuse ».

En fait d'art, il y avait dans son salon les gravures des batailles de l'Empire, et, dans son cabinet, au-dessus de son bureau, *l'Amour demandant des armes à sa mère.*

Il voulait la liberté des cultes, mais il disait que celle de la presse était poussée jusqu'à la licence, et qu'on ferait bien d'envoyer quelques journalistes aux galères, de temps à autre, pour l'exemple.

Il criait toujours contre le gouvernement, et, à la moindre émeute, il se déclarait pour les mesures les plus violentes.

Il détestait les prêtres, qu'il appelait tous « des hypocrites », « des tartufes », mais il affirmait néanmoins qu'il fallait une religion pour le peuple.

Étant propriétaire, il défendait la propriété, tremblait toujours pour la sienne, et avait peur du prolétaire.

Il admirait également Voltaire et Rousseau, qui étaient dans sa bibliothèque, qu'il n'avait pas lus, — qu'il n'eût pas compris.

Il parlait souvent d'Henri IV, qu'il appelait « le Béarnais », et de la « poule au pot » que ce « bon monarque » voulait faire manger à ses enfants tous les dimanches ; — il citait encore le : « Pends-toi, Crillon ! » et le « panache blanc », — ainsi que : « Tout est perdu fors l'honneur » et : « Frappe, mais écoute ! »

Après le dessert, il chantait volontiers du Béranger, et il trouvait aussi qu'à ce moment-là un petit air de piano n'est pas désagréable à entendre. Tout ce qui n'était pas contre-danse était pour lui « de la musique d'enterrement ».

Il buvait le champagne non frappé et répandait son café dans sa soucoupe.

Quand il passait, dans les champs, devant une bicoque de paysans, il disait : « Ah ! j'aime ça, moi... C'est bien, ça... Vive la campagne ! Toutes ces habitations respirent un air de propreté, d'aisance... » Et rentré dans la ville : « Voilà de belles maisons au moins ! c'est vraiment là qu'on trouve le bien-être, le confortable !... »

Dans l'hiver, en se chauffant à sa cheminée, il s'écriait :

« Comme on y est bien! on est là, réunis tous, en famille, tranquillement. »

Au printemps, il disait : « Ah! voilà le printemps, la belle saison!... On voit tout pousser... ça fait plaisir... ça promet... »

Dans l'été : « J'aime l'été, moi... On peut s'asseoir sur l'herbe, faire des parties de campagne... On n'est pas renfermé entre quatre murailles... »

Et, à l'automne, enfin : « Il faut avouer que c'est la plus belle saison de l'année que l'automne... Quoi de plus joli au monde que de voir tous ces paysans faire leurs récoltes?... »

Excellent homme que la vue d'un enterrement attristait et que le clair de lune rendait pensif. Il s'amusait, au bal, à voir danser la jeunesse, disait : « le tourbillon des plaisirs », et faisait son cent de piquet tous les soirs.

Avant de donner un sou à un pauvre, il voulait savoir si ce n'était pas un fainéant et pourquoi il ne travaillait pas dans les fabriques.

Dans sa maison, bien entendu, il était pour l'ordre et les bonnes mœurs et se fût indigné s'il eût su que « la bonne couchait avec le garçon », tandis qu'il se réjouissait beaucoup des histoires scandaleuses arrivées chez les autres, et qu'il excusait volontiers toutes les fredaines.

Il pleurait aux mélodrames et s'attendrissait aux vaudevilles du Gymnase. Il avait même envie de se lier avec les acteurs qui venaient jouer dans sa ville et il tâchait de les voir en dehors de la scène; il leur eût de grand cœur payé un petit verre au café, mais il se fût cru déshonoré s'il en eût reçu quelqu'un à dîner chez lui, à sa table.

Philosophe, philanthrope, ami du progrès et de la civilisation, enthousiaste de la culture de la pomme de terre et de l'émancipation des nègres, il déclarait sans cesse que tous les hommes sont égaux: mais il eût été bien étonné pourtant si son épicier ne l'eût pas salué le premier lorsqu'il passait devant sa boutique, — tenant sévèrement ses domestiques, disant : « ces gens-là », en parlant d'eux, et trouvant toujours que les ouvriers perdaient leur temps.....

Si l'on avait dit au père d'Henry : « Votre fils a séduit une grande dame honnête et riche, portant un beau nom et maîtresse d'un beau château; il s'est marié avec elle : c'est un fier

parti !... » le bonhomme eût remercié sa destinée, et il eût incontinent invité tous ses amis, les fortes têtes de l'endroit, à un festin copieux, — on eût bu le meilleur vin de sa cave et on l'eût félicité de son bonheur, — et il aurait fait ensuite un voyage à Paris pour aller embrasser ce fils chéri et jouir du spectacle de le voir dans sa nouvelle position ; il eût trouvé à sa bru toutes les vertus possibles et toutes les qualités imaginables.

Dans une autre conjecture, si Henry avait conquis le cœur de la fille d'un charbonnier ou d'un marchand de légumes et qu'il l'eût ensuite plantée là avec un marmot sur les bras, ne voulant pas s'avilir à l'épouser, son père fort probablement l'eût regardé comme un gaillard très espiègle et fort habile ; dans le fond de sa vieille indulgence philosophique, il n'aurait pas même été fâché des succès de son fils et peut-être eût-il voulu voir la pauvre fille qui l'avait trouvé si aimable.

Ces possibilités, rentrant dans le cercle de celles auxquelles il avait songé, ne lui auraient pas paru bien étranges si elles se fussent effectuées : en effet, ce sont là de ces choses que l'on voit, qu'il avait vues, auxquelles il s'était vaguement attendu, les jours où, pensant à Henry et s'imaginant tout ce qui pourrait lui advenir de bien et de mal, il avait bâti ces hypothèses et ces aventures que nous édifions dans l'absence des personnes qui nous sont chères. — D'abord il avait prévu un duel, il s'était arrêté à une blessure, à une blessure assez grave même, mais pas dangereuse : — mourir en duel est si rare ! — Il avait de suite écarté l'idée de la mort, — car nos pensées nous font peur, — et il en était revenu à un simple accident, à une maladie. Il avait songé aussi qu'il pourrait bien être surpris dans une émeute et mis en prison pour quelques jours. Il avait pensé encore qu'il pourrait devenir amoureux de la dame de comptoir du café qu'il fréquentait, s'il en fréquentait un, et que peut-être il y ferait une énorme consommation pour lui être agréable ; puis que, ne pouvant payer, il emprunterait, il aurait recours aux usuriers et qu'alors il aurait des dettes, des dettes à n'en plus finir, — la vie d'un jeune homme, à Paris, étant une médaille à double face portant Cupidon sur l'une et le créancier sur l'autre : — il s'était donc résigné à les payer, si elles venaient. Il avait encore entrevu, dans l'incertain des malheurs possibles, — mais ceci lui déplaisait davantage, — la

certaine femme dangereuse pour le bon sujet, la « mangearde » que redoute tant le bourgeois pour son enfant, celle qui lui fait perdre à la fois son temps et son argent, le dérange de ses études, lui communique l'amour du luxe et du jeu, le dégoûte de la province et l'empêche plus tard de s'établir. Il s'était dit cependant qu'il ferait tous ses efforts pour le tirer du gouffre et le remettre à flot... Or il avait tout prévu, tout imaginé; il s'était résigné à tout, il était prêt à tout. Mais, comme il n'avait pas prévu ni imaginé que son fils pouvait s'enfuir avec madame Renaud, il entra, quand il le sut, dans une surprise, dans un ébahissement, dans une pétrification indescriptibles.

La lettre lui en tomba des mains et, si les bras avaient pu lui tomber du corps, ils auraient suivi la lettre.

C'était Morel qui lui annonçait cette nouvelle. On était à un mardi matin. Ils étaient partis de l'avant-veille, le samedi au soir. On ne savait où ils s'étaient enfuis... Morel racontait en outre la manière dont ils s'étaient esquivés et celle dont ils s'étaient pourvus d'argent pour leur voyage.

On se frotta les yeux; on n'y voulait pas croire. Il fallait bien y croire cependant et voir ce qu'il y avait à faire.

On alla consulter le notaire, qui ne donna pas d'avis bien net et n'indiqua aucun moyen bien praticable.

Sans plus rien conter à personne, monsieur et madame Gosselin se décidèrent donc à partir aussitôt pour Paris, afin d'aller chez M. Renaud lui-même savoir ce que tout cela voulait dire.

Ils descendirent d'abord chez Morel, qui, s'attendant à leur arrivée, n'en fut pas surpris : il supporta donc sans trop de fatigue l'expansion de leur douleur, leurs larmes, leurs gémissements.....

Il prit cette affaire à cœur et leur offrit ses services.

— Voyons d'abord le mari, — leur dit-il, — parlons-lui... Nous nous tournerons ensuite d'un autre côté si nous n'en obtenons rien.

Et, comme c'était un homme expéditif, il envoya de suite querir un fiacre, poussa dedans nos deux bourgeois, et l'on se dirigea vers l'institution Renaud.

Madame Gosselin, fatiguée du voyage et les yeux rouges d'avoir pleuré, semblait toute malade et endolorie. Son cha-

peau de soie puce, dont le voile était noué sous le menton pour lui tenir les oreilles chaudes, avait reçu plus d'une cassure ou d'une bosselure; ses gants de fil étaient éraflés, ses bas blancs salis, et ses souliers, à rubans noirs tournés autour de la jambe, tout couverts de poussière.

M. Gosselin avait les traits fatigués, le teint échauffé, la barbe longue. Sa cravate était un peu jaune sous la mâchoire et les basques de son habit surtout auraient eu besoin d'un coup de fer. Mais les pauvres gens ne songeaient guère à leur toilette!

— Ah! qui l'eût cru, monsieur Morel! — disait la mère, — qui me l'eût dit?... Dans une maison comme celle-là!...

— Que voulez-vous, ma pauvre dame!

— Une maison qui se recommandait si bien d'elle-même!... Nous avions pourtant pris tous les renseignements possibles!... Mon Dieu! mon Dieu!

— Voilà comme on est trompé, — disait le père.

— Une femme mariée! — répétait madame Gosselin.

— Ce n'est pas une raison, — répondait M. Gosselin. — Ce sont les pires, quand elles s'y mettent! les plus dévergondées!

— Vraiment! Mais où croyez-vous qu'ils soient partis, monsieur Morel?

— C'est ce qu'il nous faut savoir.

— Au reste, ça ne m'étonne pas, — reprit M. Gosselin.

— Comment donc?

— Oui, depuis quelque temps... dans ses lettres... il me semblait m'apercevoir... de quelque chose... comme ça... Je ne peux pas dire... mais...

— Dans ses lettres, dis-tu?

— Oui... Est-ce que tu ne remarquais pas qu'il avait un drôle de style?... des phrases singulières, exaltées... des expressions... romantiques! — exclama M. Gosselin. — Auriez-vous cru cela, vous, monsieur Morel?

MOREL. — Mais ce n'est pas une raison pour...

MONSIEUR GOSSELIN. — Il aura perdu la tête : sans doute, c'est un moment de folie, d'égarement.

MADAME GOSSELIN. — C'est elle qui la lui a tournée, va!

MONSIEUR GOSSELIN. — Ça se peut, ça ne m'étonnerait pas.....

Le fiacre s'arrête, le marchepied se déploie. On demande M. Renaud : il est occupé, il va descendre tout à l'heure... On introduit nos personnages dans une petite pièce au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, espèce de parloir et d'antichambre entre la cuisine et la salle à manger.

Enfin M. Renaud descend. Il est en robe de chambre, — dans sa robe de chambre que nous lui connaissons, — ses chaussons de Strasbourg remontant par-dessus son pantalon noir. Ses lunettes sont relevées sur son front : il les ôte vivement, en même temps qu'il porte la main à son bonnet grec, en s'excusant de s'être fait attendre.

Après avoir donné une poignée de main à Morel, il s'informe gracieusement du service que l'on réclame de lui.

MONSIEUR GOSSELIN, *levé sur la pointe des pieds, d'un air digne et retenant sa colère.* — Monsieur!...

MONSIEUR RENAUD, *d'un air poli.* — Monsieur...

MONSIEUR GOSSELIN, *élevant la voix d'un air encore plus digne.* — Monsieur!...

MONSIEUR RENAUD, *étonné.* — Monsieur...

MONSIEUR GOSSELIN, *éclatant.* — Eh bien, monsieur!!

MONSIEUR RENAUD. — Eh bien, monsieur, que me voulez-vous?

MONSIEUR GOSSELIN. — Je viens voir mon fils, monsieur. Je veux le voir. Je voudrais savoir où il est.

MONSIEUR RENAUD. — Il est parti de ma maison depuis samedi dernier... Je vous jure que je ne sais pas du tout où il peut être.

MADAME GOSSELIN. — Comment! monsieur, on vous l'a confié, et vous ne savez pas...

MONSIEUR GOSSELIN, *à son épouse, la calmant.* — Tais-toi, bonne amie, tais-toi... Laisse-moi parler... (*A M. Renaud.*) Si vous ne savez pas où il est, vous savez toujours *avec qui* il est.

MADAME GOSSELIN, *vivement.* — Oui... Il n'est pas parti seul...

MONSIEUR RENAUD. — Que voulez-vous que je vous dise!... Est-ce ma faute, à moi?... Je ne peux pas...

MOREL. — Vous devez en répondre cependant.

MONSIEUR RENAUD. — Mais, mon ami...

MOREL. — Ah! tant pis pour vous!... On est en droit de vous poursuivre : c'est un mineur.

LE PÈRE RENAUD. — Comment, me poursuivre!... mais de quoi?... qu'ai-je fait?... que vouliez-vous que j'y fasse?... est-ce que je savais tout cela?... pouvais-je m'en douter?

MONSIEUR GOSSELIN, *brutalement*. — On doit toujours s'en douter!

LE PÈRE RENAUD, *inquiet sur les résultats de cette aventure et craignant qu'elle ne nuise à son établissement*. — De grâce! parlez plus bas! je vous en supplie : on peut vous entendre, monsieur.

MONSIEUR GOSSELIN. — Qu'on m'entende si on veut!... Oui, on m'entendra : je le dirai partout, je dirai que je vous avais confié mon fils, un jeune homme, un jeune homme de bonne famille.....

MADAME GOSSELIN, *pleurant*. — Mon pauvre enfant, mon Henry, où est-il? mort peut-être.

MOREL, *la consolant*. — Non, non... nous le retrouverons.

MONSIEUR GOSSELIN. — Où voulez-vous que nous l'allions chercher, nous autres, ses parents?

MADAME GOSSELIN, *pleurant*. — Ses pauvres parents!

MONSIEUR GOSSELIN. — Regardez sa mère, voyez comme elle est! elle en deviendra folle... Et moi, monsieur, moi son père, croyez-vous que ça m'amuse?... Que voulez-vous que nous pensions, que nous devenions?... Pouvons-nous vivre comme ça?... Où le chercher? Voyons, dites... Parlez! agissez! morbleu! retrouvez-le!... c'est votre affaire... S'il vous est égal de savoir où est votre femme, moi je veux savoir où est mon fils... et de suite encore!... Ah! vous vous en mêlerez! vous nous le rendrez!... J'irai partout, entendez-vous bien? je remuerai tout... J'ai des amis, des protections... Morel va nous guider... J'irai chez le ministre, chez le roi, s'il le faut... Je mettrai dans les journaux...

LE PÈRE RENAUD. — Grâce, monsieur, grâce! au nom du ciel!... Vous me ruinez! vous décriez ma maison, je suis un homme perdu... Pas de publicité, je vous en prie!... Mais ayez pitié de moi aussi : regardez comme j'ai été triché, comme je suis malheureux... Il vivait ici, mon Dieu, comme les autres... Elle n'avait pas l'air de l'aimer plus que les autres,

plus que Mendès, plus qu'Alvarès, que Shahutsnischbach... J'étais à mes leçons, moi... Il venait les prendre dans mon cabinet; il s'en retournait ensuite dans sa chambre étudier toute la journée... Jamais je ne me suis aperçu de rien... Il était doux, gentil... Jamais un mot plus haut que l'autre... je n'aurais jamais cru... Et elle, monsieur, elle! Elle avait l'air de bien m'aimer aussi... Moi, je l'aimais tant!... Croyez-vous qu'il n'y ait que vous à plaindre et que je ne souffre pas non plus?... Sans doute, votre douleur est respectable, mais la mienne, monsieur, la mienne est terrible!... Car c'était ma femme, enfin! ma femme adorée... Ma pauvre Émilie... Elle tenait ma maison... c'était elle qui réglait tout... Les personnes qui venaient ici la respectaient... monsieur Dubois, monsieur Lenoir, mademoiselle Aglaé...

MOREL, *entre ses dents.* — Grand'chose de propre!

LE PÈRE RENAUD, *continuant.* — Il faut donc que je perde à la fois ma réputation, ma femme, ma maison, ma fortune, mon honneur, mon avenir, tout! mon dieu, tout!... Qu'est-ce qui voudra me confier des élèves maintenant? Je suis déshonoré! c'est fini!... Et mon athénée que je voulais établir l'année prochaine, mes cours du soir pour les jeunes personnes! Les mères de famille ne voudront plus y venir... Oh! Émilie, Émilie, qui me l'eût dit?... Je ne lui refusais rien pourtant... Me voilà ruiné, ruiné, ruiné!!

La pauvre mère pensait à son fils égaré je ne sais où, perdu dans le monde, errant avec un démon. Elle se le figurait malade, agonisant, les regrettant tous, ne devant jamais les revoir : — car il flottait dans son esprit au milieu d'une infortune indéterminée, d'autant plus terrible, à y songer, qu'on ne pouvait pas la préciser, se la figurer sous une forme quelconque.

Debout, immobile et les bras croisés, sentant qu'il n'avait plus rien à dire et s'en irritant davantage, subitement arrêté dans sa colère par cette faiblesse qu'il n'avait pas prévue, son mari fixait sur M. Renaud un œil furieux, sanguinolent et plein de larmes aussi : — il s'était attendu à quelque chose qui lui résisterait, à un obstacle à braver, et il ne trouvait plus rien à saisir, comme si tout à coup fuyait sous nous le sol que l'on allait frapper du pied.

M. Renaud, la tête sur sa poitrine et sanglotant sourdement,

voyait déjà sa maison perdue, vide, affichée à vendre, et les commissaires-priseurs, à la porte, criant à l'enchère la literie, la batterie de cuisine et le beau service de porcelaine. Il pensait aux améliorations futures qu'il avait rêvées, à l'athénée littéraire manqué, à l'aile en retour dans le jardin, dont il voulait agrandir sa maison, à son nom traîné partout, imprimé dans les journaux, chuchoté sur les bancs des collèges, désormais matière à ridicule et à historiette réjouissante, — puis encore, dans le fond de son âme, humilié par ce maudit petit jeune homme qui était la cause de tout cela et aussi par cette belle femme qu'il avait eue, qu'il aurait pu avoir encore.....

Morel les regardait tous les trois : il en avait compassion.

— Ils n'ont rien laissé? — dit-il à M. Renaud. — Pas une lettre, un simple billet? pas un mot qui puisse faire savoir leur intention, par hasard? Vous n'avez donc rien vu dans leurs chambres?

— Je n'en sais rien, — répondit M. Renaud.

— Vous n'y avez pas été?

— Mon Dieu, non!

— Quelle incurie ! — s'écria M. Gosselin.

— Ça ne se comprend pas, — dit madame Gosselin.

— Mais vous pouvez y aller, — leur répondit-il doucement; — cherchez, voyez... Je vais vous y faire conduire.

Ils montèrent d'abord dans la chambre de madame Émilie. On eût dit qu'elle venait d'en sortir. Les rideaux de soie bleue et de mousseline blanche étaient tirés et cachaient le jour. Les draps du lit pendaient par terre sur le tapis. Au fond de la cheminée, sur des tisons blanchâtres, il y avait encore le reste des papiers qu'ils y avaient brûlés, ainsi que sur la table de toilette la cuvette encore pleine d'eau, le grand flacon rose débouché.....

Ils profanèrent tout, les infâmes! Ils se mirent à visiter, à regarder et à fouiller dans tous les coins. Un d'eux s'assit dans un fauteuil, — celui peut-être où Henry d'ordinaire la faisait mettre sur ses genoux et lui parlait des plus belles choses de la vie! — Un autre avec ses deux mains toucha à la petite table ronde à fleur jaune où elle s'accoudait tout le jour, quand elle travaillait à sa fenêtre : — c'était sur cette fleur jaune, vous savez, que s'arrêtaient ses yeux durant ses meilleures songeries!

Ils ne purent rien trouver, quoiqu'ils ouvrissent les tiroirs et soulevassent tous les meubles... A quoi bon rapporter tout ce qu'ils dirent aussi de grossier et d'inepte? M. Renaud, se désolant, répétait sans cesse :

— Émilie, ma pauvre Émilie!

Madame Gosselin s'indignait du désordre de cet appartement si peu en rapport avec ses idées de ménagère et de provinciale, — et son mari trouvait qu'il y régnait généralement un air de mollesse et de vice, qui n'était pas son genre de vice, à lui, et qui le scandalisait fort.

— Ah! voilà! voilà! — disait-il, — un tas de pommades, d'odeurs! d'eaux pour les gencives! de drogues et de recettes!... J'en étais sûr!... ça dit bien le reste... On n'a pas besoin d'en savoir davantage...

Puis avec un air de dégoût vertueux :

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!.....

La chambre d'Henry, comme on le pense bien, fut encore moins épargnée. D'abord madame Gosselin visita sa commode et vit qu'il était parti avec presque tous ses effets. Dans l'ensemble pourtant il n'y avait rien de changé : le portrait de Louise, le fusil, les fleurets étaient à leurs places accoutumées, et, sur la cheminée, la boîte où il mettait ses lettres était restée entre les flambeaux. On l'ouvrit : elle était vide; dans le double fond, seulement, Henry avait oublié une vieille lettre de Jules. M. Gosselin se mit à la lire, et, comme il y était question d'amour et de poésie, d'art ou de femmes, de tout ce qu'il y a enfin dans les lettres de jeunes gens au bel âge où ils s'écrivent, il la froissa avec dépit comme s'il y eût découvert quelque chose de rare et de monstrueux.

— Lui aussi! — dit-il, — il s'en mêlait! Voilà bien leurs phrases et leur genre! leur galimatias dangereux!... Il lui conseillait, tenez, d'abandonner le droit et d'écrivailler comme lui... Je m'étais toujours méfié, du reste, de ce petit polisson-là!... Il lui tournait la tête, il l'exaltait.

— C'est possible, c'est bien possible, — dit M. Renaud, qui ne connaissait ni Jules ni la lettre en question, mais qui était bien aise de se montrer du même avis que M. Gosselin.

— Tout cela ne nous dit rien, — reprit celui-ci. — Voyons sur son bureau.

Ils feuilletèrent donc ses cahiers et ses notes et lurent le titre des livres entassés en piles, sur la table.

MONSIEUR GOSSELIN, *les prenant l'un après l'autre.* — Qu'est-ce que c'est que ça? Voyons un peu... Ah! des vers! de la crème fouettée! des méditations religieuses!... Qu'est-ce qu'il avait à faire avec ça? Un Chateaubriand!... c'est un bon auteur, celui-là! Mais il a pourtant trop soutenu les prêtres... D'ailleurs, c'est un carliste!... Dans tout ça, je ne vois pas beaucoup de livres de droit... je ne vois pas seulement un Cujas... Savez-vous où était son Cujas, Monsieur Renaud?

— Non.

— Vous ne savez rien!... Vous deviez pourtant surveiller ses études et voir s'il avait un Cujas, au moins, que diable!

Puis, continuant à manier les livres :

— En avait-il! en avait-il!... Si tout ça valait quelque chose, au moins!... si c'étaient de bons auteurs!...

MONSIEUR RENAUD. — C'est ce que je lui disais toujours, monsieur : « Lisez les classiques... lisez Racine... lisez Boileau... »

MONSIEUR GOSSELIN. — Oui... Voltaire, Rousseau, Laharpe, Delille... mais non!

MADAME GOSSSLIN. — Il aimait mieux des pièces de comédie.

MONSIEUR GOSSELIN, *continuant toujours son inspection sur la table d'Henry.* — Allons, maintenant, Schiller! de l'allemand! des songe-creux! des rêveries allemandes! (*Marmottant entre ses dents et récitant les mots les uns après les autres sans y attacher aucune idée différente.*) Oui, Schiller, Herder, Heller, Haller, Schlegel, Vogel, Hegel... oui, oui, des subtilités, des bêtises, des choses à la mode... Tiens! qu'est-ce que je vois là? ce livre recouvert de papier... il y a écrit dessus : « Émilie ».

MONSIEUR RENAUD. — Émilie! ma femme.

MADAME GOSSELIN. — Elle lui prêtait donc des livres?

MONSIEUR GOSSELIN. — Je m'en doutais.

MADAME GOSSELIN. — Est-ce un mauvais livre? mon ami, voyons.

MONSIEUR GOSSELIN, *appuyant sur chaque syllabe.* — « No-tre da-me de Pa-ris ». (*Stupéfait.*) *Notre-Dame de Paris!*

MOREL. — Parbleu! ça devait être! il m'en parlait toujours.

MADAME GOSSELIN, *avec une expression inexprimable.* — Victor Hugo! Victor Hugo!

MONSIEUR GOSSELIN, *dignement, à M. Renaud.* — Vous laissez lire Victor Hugo à vos élèves? chez vous?

MONSIEUR RENAUD. — Mais, monsieur...

MONSIEUR GOSSELIN, *indigné.* — Pas de « monsieur »!... Ça suffit. (*Se parlant à lui-même.*) Ça ne m'étonne plus... une immoralité!...

MADAME GOSSELIN. — N'est-ce pas dans ce livre-là, bon ami, qu'on représente un prêtre qui...

MONSIEUR GOSSELIN. — Oui, c'est dans ce livre-là.

MADAME GOSSELIN. — Et elle le lui faisait lire!

MONSIEUR GOSSELIN. *très lentement.* — Vous le permettiez?... C'est très bien... C'est fort bien, monsieur... Je ne dis plus rien... je ne m'étonne plus... Quoi? à mon adresse? — s'écria-t-il tout à coup.

Et il décacheta une feuille de papier placée sur la table, dans la position la plus apparente, mais qu'ils n'avaient pas encore vue. Il y lut ces mots :

Excusez-moi, pardonnez-moi. Il l'a fallu. Vous aurez de mes nouvelles. Je vous dirai où je suis et ce que je fais. Ne craignez rien pour moi. Je vous écrirai. Adieu.

Votre fils qui vous aime.

HENRY

Madame Gosselin sauta sur ce papier et le relut vingt fois. L'étrange concision l'en tourmentait, et, quoique son inquiétude en dût être calmée, l'ardente curiosité qu'il venait de faire naître lui donnait d'autres angoisses non moins vives.

— Nous n'en saurons pas davantage, — dit Morel; — il faut attendre. Il ne veut pas que l'on sache où ils sont partis : c'est à nous de le deviner, et c'est à vous, monsieur Renaud, de les faire revenir.

MONSIEUR ET MADAME GOSSELIN, *parlant à la fois.* — Oui, c'est à vous, monsieur Renaud, à les faire revenir.

MONSIEUR RENAUD. — Mais...

MONSIEUR GOSSELIN. — A demain, monsieur. Nous aurons l'honneur de nous présenter de nouveau.

M. Renaud a la politesse de les reconduire jusqu'en bas. Il leur ouvre la grande porte; il la referme avec un gros soupir et rentre réfléchir dans le petit parloir où l'on était tout à l'heure.

Il est assis. Il regarde les pavés, il médite. Tout est tranquille : on n'entend aucun bruit, les cartes géographiques et les tableaux synoptiques des peuples du globe se tiennent suspendus à leurs clous; les trois chaises sont encore aux places où on les a laissées. Là-haut, dans leurs chambres, les élèves travaillent. On prépare le dîner : la porte qui donne sur la cuisine n'est pas fermée; les casseroles gargouillent, le pot-au-feu bouillonne.

Cependant la porte s'entre-bâille, une femme paraît : le père Renaud relève la tête.

Catherine est en corset, sans fichu, sans camisole, les pieds dans des savates, un foulard sur la tête, avec de grandes boucles d'or; son jupon lui descend jusqu'au milieu du mollet serré dans un bas bleu, et la manche de sa chemise un peu au-dessous de l'aisselle. Elle a les bras nus : c'est une chair ferme et fraîche, rouge, presque sanglante, — gonflée surtout aux poignets, dont la peau plissée par l'eau bouillante a l'air de se déchirer comme tendue par la graisse. — Son visage sourit : c'est un blanc visage, joues un peu bouffies et blafardes, nez retroussé, lèvre humide. Ses yeux sont d'un bleu clair, et les deux petites papillotes qui paraissent sous sa coiffure, d'un blond cendré. Elle est restée sur le seuil.

— Entre, — lui dit M. Renaud. — Allons, approche, approche, viens!

Catherine s'avance. Les yeux du père Renaud s'animent, ses pommettes se colorent, il la saisit par le bras :

— Oh! quel beau bras!

CATHERINE. — Ne me serrez pas tant! vous me faites mal.

LE PÈRE RENAUD. — Eh bien, viens ici, j'ai à te parler. (*Il la prend par la taille, l'attire vers lui.*) Assieds-toi là! (*Catherine se met sur ses genoux et joue avec le gland d'or de son bonnet grec.*)

CATHERINE. — Dites donc, qu'est ce qu'ils vous voulaient, ces messieurs et cette dame?

LE PÈRE RENAUD. — C'est le père et la mère d'Henry.

CATHERINE, *riant.* — Eh bien? et l'autre!... est-ce qu'il venait chercher madame?

Le père Renaud ne répond pas.

CATHERINE. — Dites donc, ça vous fait-il bien de la peine que madame s'en aille?

LE PÈRE RENAUD, *l'embrassant.* — Tu sais bien que non, petite gueuse!... que je t'aime bien mieux qu'elle!

CATHERINE, *lui prenant la tête par les oreilles et le regardant en face.* — Bonnement?... Vous devriez bien alors me donner ce que vous m'avez promis, hein?

LE PÈRE RENAUD. — Quoi donc?

CATHERINE. — Un châle, un grand châle comme madame en avait un quand elle sortait... Et puis, vous ne me menez jamais au spectacle, non plus!...

LE PÈRE RENAUD. — Si j'étais sûr que tu m'aimes bien, que tu ne me trompes pas?...

CATHERINE. — Ah! fi donc! v'là une idée!... Si je savais que vous dites ça pour tout de bon...

LE PÈRE RENAUD. — Non, non, va, je sais bien que tu es gentille, que tu m'aimes bien...

CATHERINE. — Quand me le donnerez-vous alors?... l'aurai-je dimanche prochain?... Il faudra aussi me mener dîner au restaurant...

LE PÈRE RENAUD. — Embrasse-moi bien alors et n'aie pas l'air de toujours bouder... Voyons, un bon baiser, franchement!

Catherine l'embrasse sur les yeux : le père Renaud se pâme.

Cependant Mendès, qui depuis une grande demi-heure l'attend dans son cabinet pour lui montrer un discours français dans lequel Scipion exhorte l'armée romaine à vaincre Carthage, est descendu savoir s'il allait bientôt venir. Il l'a cherché partout et ne l'a trouvé nulle part. Il entre enfin dans le parloir, au moment où le père Renaud, tenant Catherine dans ses bras, disait : « Ah! gueuse! que tu es gentille! » et où Catherine lui répondait : « Gros vilain! ça vous fait donc plaisir?... » Il fait un pas de plus : Catherine pousse un cri et s'enfuit dans la cuisine.

Le père Renaud détourne la tête, voit Mendès et se cache la figure avec les mains.

« C'est fini! me voilà perdu!... L'affaire de ce matin et celle-ci!... Que devenir? mon Dieu! Je suis ruiné, ruiné, ruiné! »

XXIV

Après un mois d'inquiétudes, de démarches, de perquisitions et de recherches opiniâtres, on apprit enfin qu'un jeune homme qui semblait devoir être Henry, accompagné d'une dame plus âgée qui paraissait être madame Renaud, s'étaient embarqués au Havre sur l'*Aimable-Constance* en partance pour New-York; de là le bâtiment prendrait un chargement pour la Havane et ne reviendrait probablement que dans deux ans. — Or, Morel, qui avait conduit monsieur et madame Gosselin dans tous les bureaux de ministère possibles, chez tous les procureurs du roi imaginables, à la police, aux ambassades, et dont les affaires vraiment en avaient fort pâti, les engagea, en attendant des détails plus précis, à s'en retourner chez eux, où il leur ferait parvenir de suite tous les documents et renseignements qui se présenteraient.

Il y avait donc trois semaines qu'ils étaient rentrés dans leur maison quand, un beau matin, ils reçurent une lettre d'Henry lui-même.

Il commençait par leur demander pardon du chagrin qu'il leur avait causé, — mais nullement de l'argent qu'il leur avait pris. — Il disait qu'il l'avait fallu, qu'une passion plus forte l'avait entraîné, que c'était quelque chose d'irrésistible et de fatal (M. Gosselin ne comprit pas cette phrase); qu'enfin il était maintenant à New-York, comptant s'y établir, y faire fortune et en revenir riche dans peu d'années. Ses études n'en souffriraient pas. Il allait travailler plus que jamais. On lui promettait même une place de professeur dans un collège. Puis il verrait le monde, il acquerrait de l'expérience, il se mûrirait vite : sa raison se développait déjà. Il donnait même des détails sur le gouvernement des États-Unis et faisait une description générale de l'aspect du pays... Mais il ne parlait pas de madame Renaud. Il disait seulement qu'il était très heureux et qu'il ne souhaitait rien au monde que de savoir ses chers parents en bonne santé : il leur donnait son adresse et les priait de lui écrire, en affranchissant leurs lettres.

Encore irrésolu sur le parti à prendre, M. Gosselin engagea de suite avec Morel une longue correspondance dans laquelle il ne cessait de lui demander des conseils et de lui poser des questions. Morel lui répondait toujours de la manière la plus concise et M. Gosselin lui récrivait de la façon la plus longue. Le résultat de tout cela fut qu'on laisserait les circonstances se dérouler, qu'en conséquence on cesserait les démarches entamées pour rappeler Henry qui, peut-être, un jour, reviendrait de lui-même, mais qu'on ne lui enverrait ni nouvelles ni argent, — privation qui pourrait bien lui être sensible.

Voilà donc Henry à New-York avec madame Renaud. Il fallait songer à y vivre. A peine débarqués, leurs six mille francs s'étaient déjà réduits à quatre mille.....

Il se fit donc afficher dans les journaux comme professeur de français, de belles-lettres et d'histoire; mais il ne se présenta aucune leçon particulière. Il loua ensuite un grand local pour y faire un cours public, mais il n'eut pas d'auditeurs. Pendant une semaine entière il eut la constance. chaque soir, d'aller se placer dans la chaire et de regarder tout seul les quinquets brûler; après quoi, il resta à passer ses soirées chez lui, en tête à tête avec Émilie.

La vie matérielle, dont jusqu'à présent il avait à peine senti les écorchures, commença à le saisir de toutes ses tenailles et à le déchirer avec tous ses ongles. Chose hideuse! il fallut s'inquiéter de manger et de dormir... Ils allèrent à Boston, croyant y trouver une fortune meilleure, à Baltimore ensuite; puis ils revinrent à New-York, sans plus de chances d'y être mieux, mais l'espérant cependant.

Vainement se retournait-il de tous les côtés et cherchait-il dans sa tête quelque chose à imaginer ou à exécuter qui pût lui faire gagner sa vie; mais, n'ayant à son service ni science ni industrie quelconque, et connaissant à peine le jargon de l'une d'elles, il n'était pas même capable de se présenter comme teneur de livres chez un marchand de suif ou de coton... Incapacité dont il était fier au fond; mais alors, poussé par le besoin qui l'humiliait à la surface, il frappa à la porte de tous les libraires, se présentant comme traducteur et compilateur de publications d'outre-mer. On n'avait que faire de ses

commentaires et de ses traductions : on le remercia de ses services.

L'inquiétude de l'avenir et le malaise de la situation actuelle s'augmentaient encore par la présence d'Émilie, témoin ordinaire de ses déboires et de ses angoisses. Habituée à le regarder comme la force et le génie incarnés, comme l'être grand par excellence, Henry se disait qu'elle éprouvait vis-à-vis de lui-même une déception continue : car à quoi lui était-il utile? quelle joie, quel bien-être lui apportait-il en échange de son dévouement et de son amour? Il mentait donc à toutes ses promesses, il trahissait toutes les espérances qu'elle avait conçues. Il détruisait l'idéal qu'il lui avait donné.....

Émilie ne portait plus de gants frais et de chaussures vernies. Ils dînaient chétivement, logeaient au troisième étage et ne sortaient ensemble qu'à la nuit ou au soleil couchant : Henry n'aurait pas voulu en plein jour, dans une promenade publique, au spectacle ou au concert, la mener avec lui, la montrer aux autres si peu richement vêtue. Tant qu'elle n'avait pas été à lui seul, tant qu'il y avait eu un homme qui devait la protéger dans le monde, il ne s'était pas senti solidaire de toutes les souffrances qu'elle pouvait avoir et des humiliations qu'elle pouvait subir; mais maintenant qu'il était responsable de son bonheur, tout ce qui y portait atteinte et le diminuait devait être prévu d'avance et écarté... Oh! comme il souffrait de cette incompatibilité des choses avec le besoin de son cœur! Quels tourments! quel dépit!... On fait des souscriptions pour les pauvres qui n'ont pas de pain à donner à leurs femmes; mais ceux qui, vêtus et nourris, n'ont pas de fleurs à leur donner, pensez-vous qu'ils ne soient pas à plaindre?

Dans la rue, s'avançaient-ils à leur rencontre, le bras appuyé l'un sur l'autre, se parlant, se souriant, deux jeunes époux lestes et légers, avec leurs beaux atours et leurs figures épanouies, Henry attirait tout à coup l'attention d'Émilie sur un autre point pour la détourner de ce spectable. De même, lorsqu'elle voulait s'arrêter devant les boutiques pour regarder les diamants briller aux lumières, ou les grands cachemires suspendus derrière les vitres étaler leurs arabesques coloriées, ou bien les dentelles, les collerettes et les manchettes, et les mouchoirs éclatant de blancheur dans la neige de leurs tissus légers, la

sueur de la honte lui montait au front de ne pouvoir satisfaire sur l'heure tant de fantaisies et de caprices qui devaient venir d'éclore.

Plus elle l'aimait, le lui disait et s'épanchait en lui, et plus cette tendresse l'accablait comme un fardeau trop fort : son dévouement sans retour de sa part lui semblait le plus amer des reproches, et tout ce qu'elle lui donnait d'amour et de caresses, une sorte d'aumône, de prodigalité écrasante.....

Il arriva donc qu'à force de souffrir pour cette femme et d'éprouver pour elle mille tortures que cette folle ardeur inventait, quelque chose de sa passion petit à petit s'évapora et disparut.

Il s'en aperçut et s'en irrita comme d'une infirmité nouvelle survenue dans sa nature. Il avait vu récemment tout le néant de son instruction et la faiblesse de ses forces morales, quand il lui avait fallu se pousser dans le monde pour en exploiter les mines cachées, et maintenant il découvrait la pauvreté de son cœur, qui se vidait à vue d'œil. Alors il se reconnut débile et impuissant à toutes les belles choses de la vie. A la médiocrité de sa position matérielle vint se joindre la misère de son âme, et, redoutant l'accroissement de ces deux calamités jumelles, il entrevoyait un avenir prochain de dégradation complète. — épouvante qui le prenait aux entrailles.

Il douta de lui et de tout ce qu'il avait aimé, de ses plus chères affections et des délicatesses les plus exquises, de ses sentiments les plus solides, de son intelligence, de son cœur et de son amour pour Émilie subsistant encore seulement par l'habitude ou par le plaisir. Il douta du passé, se demandant s'il avait été aussi heureux qu'il l'avait cru depuis, et si dans ce temps-là même il ne se forçait pas à aimer et ne s'illusionnait pas..... Il douta aussi de l'avenir, il le nia, l'écrasa par avance sous le poids de son infortune présente. — Il douta de Jules aussi qui l'avait oublié, sans doute, comme lui-même d'ailleurs l'avait oublié le premier, et, dans l'inconséquence de son égoïsme, il se promit bien de le haïr plus tard, quand le reste d'amitié qu'il lui gardait encore serait tout à fait parti de son cœur.

Émilie elle-même pouvait bien sentir en elle la décadence de son amour ainsi qu'il le sentait à son égard, et peut-être qu'elle était en proie aux mêmes incertitudes et aux mêmes

angoisses : — supposition gratuite qu'il aimait à faire (ne voulant pas, à son insu, se trop abaisser dans le parallèle continuel qu'il établissait entre eux deux) et sur laquelle il revenait sans cesse; il aurait voulu en être persuadé, il tâchait de s'en convaincre.

Qu'elle était belle pourtant, cette femme dont la voix douce avait des modulations accentuées qui remplissaient ses phrases de caresses singulières! Toujours calme, sereine et souriante comme au réveil d'un beau songe. Jamais une plainte! pas un regret! Absorbée dans l'ivresse qu'elle puisait chaque matin aux yeux de son amant, la journée s'écoulait pour elle à digérer ce bonheur qui se renouvelait tous les soirs.....

Mais, dans ses plus doux moments....., elle trouvait moins à lui dire et n'avait presque plus de ces gazouillements enfantins dont elle était si prodigue autrefois. Elle ne lui parlait plus des autres pour ajouter qu'elle le préférait à tous. Elle n'avait plus de confidence à lui faire ni de récits de son cœur à lui conter. Tout en effet avait été dit, redit, répété cent fois. La parole devenait inutile : tout se traduisait par le regard et par le sourire, — un éternel sourire! — Le cercle des sujets extérieurs se rétrécissant de plus en plus, elle semblait moins apte à causer d'une foule de choses sur lesquelles dans les premiers temps ils croyaient ne pouvoir tarir.....

Puis il la connaissait si bien! Il savait par cœur la fin de la phrase qu'elle entamait, l'intonation qu'elle y mettrait, le geste qui l'accompagnerait, le regard qui le suivrait... Il avait tant de fois posé sa tête sur ses seins nus, et balayé de sa chevelure les places de son corps offertes à ses regards, chaque pore de cette peau blanche avait si souvent aspiré son haleine, il l'avait vue tant de fois dormir, s'éveiller, parler, s'habiller, marcher, manger! Il se rappelait si bien la manière dont le soleil du matin venait frapper sa figure et ouvrir ses paupières fermées, l'effet dont la lumière en plein jour ondulait sur ses bandeaux ou dorait les fils légers qui s'en échappaient soulevés par le vent, et la teinte pâle que la lueur des bougies donnait à ses épaules!... Il avait beau remonter dans tous ses souvenirs et chercher dans sa vie un événement quelconque où elle ne fût pas, une joie ou une douleur où elle ne se trouvât pas mêlée, partout il la retrouvait; de tous les côtés, elle rem-

plissait son existence : sa propre personnalité s'y perdait ; il n'était plus qu'une ombre.

Où serait-il sans elle ? s'il ne l'eût pas rencontrée un jour, qu'aurait-il fait ? quelles péripéties différentes se seraient déroulées pour lui ?... Pourquoi l'avait-il tant aimée ? d'où venait cet ensorcellement de tous ses jours ? était-ce faiblesse de sa part ou force de l'autre côté ?... Cependant il l'aimait encore, se disait-il, il le sentait comme on sent qu'on respire ; mais, s'il continuait à l'aimer, pourquoi donc en doutait-il parfois, et éprouvait-il toutes ces angoisses ?... Alors il tâchait de les bannir et de se remettre à l'adorer avec toutes ses anciennes émotions, ses pudeurs d'autrefois, tous les tressaillements de la première floraison.

Puis il avait des retours d'ardeur comme en ont les vieillards, — âcres, violents, dernière gorgée de la coupe que l'on avale en désespérés.....

Il appelait à son aide la frénésie de la chair ! Elle venait, l'emportait dans son vertige et l'étourdissait de ses clameurs et, quand la fatigue l'avait endormi et que ses sens épuisés ne parlaient plus, il prenait cette lassitude pour une volupté douce, cette débauche pour de l'amour.

Je ne sais quelle tristesse lui arrivait le lendemain, mais il n'avait pas la sérénité qui suit l'accomplissement des joies normales et il retombait dans ses ennuis. — C'était cependant la même femme ! il était cependant le même homme ! Rien en eux n'avait changé, et tout était changé.

D'où venait cet étonnement sans nom qui s'élevait entre eux deux comme pour les écarter l'un de l'autre ?... Jamais la mélancolie que laisse le souvenir des belles journées ni l'hébétement morose qui résulte des excès ne lui avait causé ces refroidissements soudains qui l'arrêtaient tout surpris : — il s'étonnait en même temps de la différence survenue entre son amour d'autrefois et son amour d'alors, comme de la distance infinie qu'une seule nuit avait mise entre la journée d'hier et le matin d'aujourd'hui, entre ses transports de la veille et l'horrible calme de l'heure présente, si bien qu'une cause inexplicable lui semblait en devoir être la raison, qu'il croyait à une métamorphose impalpable et qu'il s'étonnait de se retrouver avec le même visage.....

Un jour (ce jour-là, Henry venait de conclure avec le directeur d'un journal un marché par lequel, moyennant cent francs par mois, il lui donnerait deux feuilletons par semaine, de douze colonnes chacun), il reçut une lettre de Jules. C'était une série de plaintes et de doléances délayées dans un style travaillé, farci de métaphores incongrues. Le ton général en était amer et guindé, l'ironie intentionnelle, forcée, tandis que les endroits langoureux (il y en avait quelques-uns) décelaient une sensibilité puérile et maladive. Henry n'y reconnut plus son ami, autrefois naïf et expansif : la manière dont il parlait ne le surprit pas moins que les choses mêmes qu'il disait.

Jules débutait par une tirade contre la vie qu'il menait en province, vie médiocre et terre à terre, — occupations mesquines, entourage bourgeois; — il se moquait de lui-même et se rendait très ridicule pour faire rire Henry.

Il se plaignait ensuite de n'avoir aucun vice saillant qui pût le rendre heureux, et il regrettait de n'être pas né avec la passion du domino ou le goût des journaux. Il eût souhaité encore pouvoir aimer quelque femme de notaire ou d'épicier, et s'amuser à tromper son mari comme doit le faire invariablement le maître clerc ou le premier garçon de boutique. Il ajoutait d'ailleurs qu'il ne plaisait pas aux femmes, tout en faisant entendre qu'il avait refusé les avances de plusieurs; qu'il lui en fallait à ses heures, qu'il les adorerait volontiers, mais qu'elles l'ennuyaient d'ordinaire, etc.; qu'il les aimait d'une façon, mais qu'il ne les aimait pas d'une autre, — passage du reste peu intelligible dans sa lettre à cause de l'extrême concision des idées (chose nouvelle en lui qui jadis prodiguait les répétitions), et d'une trop grande crudité de ton pour être rapportée ici : — les choses y étaient nommées par leur vrai nom accompagné seulement d'une épithète, simple mais pittoresque, sans doute par amour de la couleur locale.

La troisième et la quatrième pages étaient encore remplies de déclamations furieuses contre la niaiserie de son existence, entremêlées de sarcasmes sur lui-même : car il semblait se ravaler à plaisir et se traîner dans la boue, comme s'il eût voulu exercer une vengeance contre sa propre personne. — Néanmoins il ne se préoccupait que de lui, ne parlait que de lui : il se détaillait, se décrivait, s'analysait jusqu'à la der-

nière fibre, se regardait au microscope ou se contemplait dans son ensemble : — on eût dit que son orgueil l'avait placé au-dessus de lui-même et qu'il se voyait avec pitié!

A la cinquième page enfin se trouvait le nom d'Henry. Jules approuvait son départ, toute sa conduite en général, et il s'étendait sur l'amour qu'il portait à sa maîtresse et sur le bonheur qu'elle lui donnait :

Que tu es heureux, comme j'envie ton sort! La destinée, qui m'a tout refusé, à moi, t'a comblé. Tu es libre : ni entraves qui te gênent, ni égards pour personne; aucun de ces liens sous lesquels l'intelligence asservie se débat et se convulsionne... Et tu es aimé, encore! tu as à tes côtés la femme que tu as choisie entre toutes les femmes et qui t'a choisi entre tous les hommes... Puis tu habites un monde plus beau; tu ne vois plus le ciel de plomb qui nous pèse sur le crâne, tu ne respires plus cette atmosphère alourdie où la poitrine étouffe.

Suivait une description de l'Amérique, l'éloge de ses palmiers et de ses forêts vierges. Et ensuite :

Dis-moi de quel travail tu t'occupes? As-tu recueilli quelque ancien chant populaire, quelque bribe de la poésie primitive de ces autres hommes, qui doit être large comme leurs grands fleuves, éclatante de rubis et de saphirs comme le plumage de leurs oiseaux!... Plus j'y pense, vraiment, plus je t'envie et plus je t'admire. Que tu as bien fait d'aller là-bas! Toutes les routes t'y sont ouvertes : marche hardiment dans les meilleures!... Sans doute que tu es déjà lancé. Tu nous reviendras riche : pourquoi non? qu'est-ce qui te manque? N'es-tu pas dans le pays où l'on va chercher les diamants et d'où reviennent les galions chargés d'or? Qu'importe, après tout! la richesse est dans ton cœur, puisqu'il contient l'amour.

Adieu, Henry, pense à moi, et quand, par une belle nuit (car toutes les nuits sont belles, dit-on, au pays où tu es), appuyé sur l'épaule de ta maîtresse et respirant l'odeur des citronniers et des aloès, tu regarderas briller les étoiles et que tes yeux enivrés se fermeront, éblouis de leur clarté, songe alors que moi aussi, chaque soir, je lève des regards vers un firmament plus pauvre qui ne m'envoie que l'eau de ses nuées et que le désespoir de sa tristesse!... Adieu, adieu.

A peine achevée, Henry sentit le besoin de lire cette lettre à quelqu'un, pour qu'il comprît tout ce qu'elle lui faisait éprou-

ver. Il n'y avait rien à en dire : il fallait la lire et sentir du même coup l'intensité d'amertume, d'étonnement et de colère qui s'élevait pour lui de chaque mot, de chaque lettre, des points et des virgules!

Il la lut donc à Émilie, — il l'aurait lue aux bornes de la rue ou aux pavés de sa chambre! — c'est-à-dire qu'il la lui donna pour qu'elle la lût elle-même, ne se sentant pas la force de remuer les lèvres.

Émilie l'ouvrit donc. Henry la suivait des yeux : il la regarda passer d'une ligne à l'autre, impatient de ce qu'elle allait dire et guettant le cri qui exprimerait tout haut le sentiment qui l'étouffait. Mais il ne surprit sur sa figure aucun geste intelligent des choses : pas un muscle n'en bougea, pas un soupir ne gonfla sa poitrine. Pas un mot, pas une larme, pas même ce sourire de tristesse qui se retient sur la bouche : elle respirait avec calme et continuait sa lecture... Quand elle eut fini, elle replia les feuilles dans leurs mêmes plis et les rentra dans leur enveloppe.

— Pauvre garçon! — dit-elle avec une expression dolente et charitable, en remettant le paquet à Henry; — il paraît bien à plaindre!

Et elle leva sur lui ses grands yeux noirs attendris.

Muet de surprise, pâle et le regard sec, Henry cherchait dans sa prunelle ce rayon sympathique par lequel les cœurs se réchauffent. Ébahi de son silence, il la contemplait sans rien dire, comme on regarde avec une terreur étonnée la cassette vide qui contenait un trésor. Plus rien! rien! C'était encore cette éternelle expression douce et niaise! ce même sourire des dents blanches!

Elle ne comprenait donc rien? elle ne sentait donc rien? Mais quelle étroitesse de l'esprit et du sentiment! quel excès de cruauté ou de bêtise dans l'expansion banale de sa tendresse pour cet égoïste inconnu qui se lamentait en phrases ampoulées sur ses maux imaginaires!

Et il s'écarta d'elle : une affreuse tentation le poussait à la battre pour la faire pleurer plus fort, l'entendre crier et voir changer sa figure, au moins une fois en sa vie!

Il voulut se plaindre; mais la vanité le prit à la gorge et l'empêcha de parler.

Il voulut cependant trouver une phrase, une phrase terrible : effort inutile ! tout restait en lui. Ce qui dut s'élancer au dehors, ne pouvant sortir, retombait en dedans et y creusait son trou comme des charbons sans flamme !

Que fit-il donc ?

Il proposa à madame Renaud une partie de promenade : le temps était magnifique. Celle-ci prit son châle et son chapeau, et ils sortirent ensemble...

A partir de ce jour-là, tout fut fini pour notre héros. Il le sut et se le prouva clairement sans en être affligé : donc il se résigna à la perte de sa belle passion évanouie, et n'essaya plus de se reporter à des époques passées, ni de se redonner une jeunesse impossible, — comprenant bien qu'il entrait alors dans une autre période de sa vie et que l'amour aussi est un drame complet se jouant dans le cœur de l'homme et qui a son premier acte, son second acte, et son cinquième acte enfin, où il doit mourir, soit à l'improviste d'un coup de poignard, soit agonisant lentement, empoisonné n'importe par qui, pour faire place ensuite au vaudeville ou à quelque autre comédie plus sérieuse et tout aussi bouffonne.

Dès lors, exigeant moins de son cœur, il le trouva plus riche ; ne rêvant plus tant de bonheur, il devint plus heureux.

La vie a besoin pour paraître belle que l'on se mette à un point de vue convenable d'où la lumière du ciel ne tombe pas trop fort, et d'où les ombres ne soient pas trop noires.....

Ce qu'il en vint à sentir pour son ancienne maîtresse (qui était toujours sa maîtresse, mais plus la même cependant) ne fut plus qu'un tendre penchant d'amitié et d'habitude, pareil à celui que nous avons pour nos vieilles connaissances et nos vieux meubles. Quand on a vécu longtemps ensemble, que l'on s'est vu jeunes et que l'on se voit vieux, on n'observe pas chaque jour chaque parcelle du beau sentiment d'autrefois qui se dégrade et tombe en ruines, — non plus que le velours qui se râpe, la soie qui se fane, les rides qui se forment : — l'on vieillit ensemble presque d'accord, sans s'en douter, sans le voir ni s'en apercevoir, et l'on arrive ainsi à la plus douce et à la plus complète des décrépitudes.

Il était encore attiré vers elle par ce qui restait de son amour, par des souvenirs qu'il respectait comme des reliques et par la

reconnaissance de son dévouement, — qu'il admirait cependant beaucoup moins, en ayant eu tout autant pour elle et ne s'en estimant pas meilleur.....

La régularité du plaisir et la satisfaction du besoin physique remplacèrent la fièvre de l'amour, ses frénésies terribles et ses mélancolies bienheureuses : il n'y eut plus qu'une belle femme, et le doux commerce que l'on établit avec elle quand elle a un caractère sociable et qu'elle n'est pas trop ennuyeuse aux heures continentes de la journée.....

Henry vivait presque heureux, et les jours s'écoulaient pour lui dans une monotonie pacifique tissue de petites joies et de petits bonheurs, chaque lendemain ressemblant à la veille, et tous de la même teinte.

Il était enfin parvenu à avoir quelques leçons qui lui donnaient quelque argent. D'ailleurs il en retirait de partout, et vraiment il ne se trouvait pas trop à plaindre : il rédigeait des circulaires pour des marchands et composait des devises pour les confiseurs ; en outre, pour six francs, il faisait votre portrait sur papier bleu, au crayon de deux couleurs, — ressemblance infaillible, — puis il s'était habitué à un train de vie fort modeste. Le matin, la fenêtre ouverte, c'était Henry lui-même qui cirait ses bottes et brossait les habits, sifflotant gaillardement comme un étudiant de la rue Saint-Jacques, et, de temps à autre seulement, se récréant les yeux en regardant sa maîtresse. Émilie, de son côté, allait elle-même à la provision, grattait les légumes avec le plus coquet couteau à manche d'écaille que l'on puisse voir, et écumait le pot-au-feu, que l'on ne mettait pas tous les jours.....

Henry se fût donc perdu dans cette médiocrité de vivre et de sentir si elle eût duré plus longtemps : il s'y serait accoutumé et englouti pour toujours, comme vous-même, mon cher monsieur, êtes accoutumé à la province, à votre épouse, ou à votre profession, qui vous ennuyaient jadis si fort. On crie d'abord, on crie bien haut, puis on s'y fait peu à peu, on y prend plaisir, on s'enfonce, on s'embourbe, on s'encrasse, — et en voilà un de plus à nager dans le vinaigre et à vivre en bocal.

Mais l'idée leur vint de s'en retourner en France, dans cette bonne patrie où l'on avait été si heureux ! Henry y reverrait

sa famille; il embrasserait sa mère : — il lui en prenait quelquefois d'immenses envies durant lesquelles, perdant la tête, il s'acheminait vers le port afin de regarder les navires qui arrivaient ou qui allaient partir. — Émilie aussi avouait qu'elle reverrait Paris avec plaisir.

Je ne sais pourquoi ils désiraient tous deux y revenir, ni lequel en parla le premier; mais ce projet de retour fut adopté avec autant de joie que dix-huit mois auparavant l'avait été le projet du départ. — Peut-être depuis longtemps chacun le nourrissait-il en secret et n'osait-il en parler, par pudeur, en attendant le moment favorable où la confidence se présenterait d'elle-même. Aussi, quand elle se fit, n'en furent-ils pas surpris, parce que lorsque un fait doit venir au monde il y a d'avance comme une pente savonnée sur laquelle il roule.

Ils s'étaient insensiblement relâchés l'un de l'autre; mais, liés de plus près par cet espoir commun, leur amour assoupi se réveilla tout à coup devant le bonheur qui réapparaissait pour eux dans un avenir infaillible, — illusion à ajouter aux autres et dont Henry fut encore la dupe : — content de s'en retourner à des pénates connus et de reprendre une vie plus sûre, il crut qu'Émilie était pour quelque chose dans sa joie, que sans elle il ne se sentirait pas si heureux, et il l'en aimait davantage, — contre-coup du plaisir nouveau dont il la croyait être la cause.

Tout ce qui leur avait manqué en Amérique, tout ce qui avait menti à leurs vœux, ils le replacèrent en Europe, pour l'avenir, dans les mêmes conditions que par le passé, espérant toujours un bien-être indéfini qui n'arrivait jamais. Rien n'aurait dû le leur faire présager; ils le croyaient cependant et leur cœur en battait d'avance, — comme, à chaque année qui vient, malgré l'expérience des aînées, toujours l'on s'attend vaguement à quelque chose d'inéprouvé et de meilleur. — Quelle différence néanmoins entre ce qu'ils éprouvaient maintenant et ce qu'ils avaient senti, deux ans auparavant, dans des circonstances pareilles! Ils étaient gais maintenant; mais c'était une de ces satisfactions que l'on refoule, que l'on voudrait presque effacer, dont on a honte, — tandis que la tristesse qu'ils avaient eue au départ, quand ils fuyaient ensemble vers une terre

inconnue et un avenir inconnu, était plutôt de ces belles tristesses qui sont mêlées de plaisir, qu'une certaine langueur adoucit et qui ont quelque chose à la fois de l'espérance et du souvenir, car elles font mal, et on les aime.

Le hasard voulut que le capitaine Nicole se trouvât alors à New-York et prêt à revenir en France : ils choisirent son bâtiment, et, toutes les chambres se trouvant libres, comme ils étaient les seuls passagers du bord, ils reprirent la leur. La traversée fut belle, plus belle qu'en venant; il y eut encore des clairs de lune qui brillaient sur les flots et blanchissaient les voiles.

Après le souper, ils venaient s'asseoir sur le gaillard d'arrière pour écouter le bruit du cabestan et des chaînes, le grand murmure qui grondait au fond de l'horizon, les vagues qui clapotaient à la proue... Cette même harmonie charmait moins leurs oreilles, leurs cœurs ne s'y ouvraient plus pour en aspirer la beauté ! C'étaient choses vieilles et connues.

Quoique Henry supportât mieux la mer, le voyage lui parut plus long. Il faillit s'évanouir quand on aperçut les côtes de France.

Du Havre à Paris, ils passèrent par les mêmes villages. Ils revirent les mêmes arbres, verts comme autrefois et toujours jeunes; ils avaient fleuri deux fois depuis qu'ils ne les avaient vus.

Arrivés à Paris, Henry et madame Émilie se logèrent dans l'hôtel où descendait la diligence, en attendant qu'ils se fussent trouvé un logement convenable dans quelque quartier paisible, isolé du centre.

Henry alla bien vite chez Morel pour avoir des nouvelles de sa famille, et savoir où en étaient les choses.

Tout le monde entreprit de lui faire quitter madame Renaud et de le ramener enfin à un célibat moins conjugal. Morel lui-même s'en mêla, y usa son éloquence, y compromit sa dialectique et y réussit à la fin, — ce qui l'étonna beaucoup lui-même, car il n'eut pas autant de mal qu'il l'avait cru d'abord, et Henry se laissa facilement convaincre.

Henry avait à Aix un vieil oncle, marchand d'huile : on l'envoya chez lui y continuer le cours de ses études législatives et tâcher de s'y faire recevoir licencié. — Par ce moyen,

avait pensé Morel, il cesserait de voir madame Renaud et l'oublierait peut-être.

Henry partit donc pour la Provence, non toutefois sans avoir promis à Émilie de se revoir bientôt et de lui écrire souvent : — ces deux années passées loin d'elle n'étaient qu'une concession pénible qu'il avait faite à ses parents pour se débarrasser de leurs criailleries et de leurs intrigues.

Les premiers six mois, en effet, ils s'écrivirent régulièrement, toutes les semaines. — Ils se parlaient de leur passé, de leur amour dejà vieux, de la tonnelle du jardin tapissée de clématites, des anciennes causeries dans le salon, seuls, en tête à tête, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, de leur séjour en Amérique, qu'ils regrettaient quelquefois, des villes où ils avaient été ensemble, puis de leur navire, de la mer, des soirées écoulées sur le pont, des pigeons du bord qui venaient manger dans sa main, et du vieux manteau de satin noir doublé d'hermine... Ils se répétaient les mêmes tendresses, ils se lamentaient avec les mêmes exclamations ; mais chacun, de plus en plus, était longtemps à trouver ses mots et il lui en venait moins sous la plume...

Peu à peu le format de leurs lettres se raccourcit, et ils espacèrent davantage leurs lignes. Au bout d'un an, Henry était vraiment à la torture lorsqu'il lui fallait reprendre cet éternel style langoureux et furieux qui lui était si facile autrefois, — de même qu'à peine s'il décachetait les épitres de madame Renaud, remplies du même rabâchage insignifiant.

Il s'amusait bien plus, les dimanches soirs, à regarder les belles filles de la Provence danser des sarabandes à l'ombre des oliviers. De temps à autre, aussi, il s'échappait jusqu'à Marseille, avec deux ou trois drôles de ses amis, pour aller manger de la bouillabaisse à la Réserve, ou faire une partie de pêche au thon dans la baie aux Oursins.

Il allait aussi dans le monde, c'est-à-dire au bal et dîner en ville : — on le recherchait, on l'invitait ; c'était, ma foi, un charmant jeune homme qui plaisait aux messieurs et ne déplaisait pas aux dames.

Il y en avait même une, — une petite à grands yeux noirs et à cheveux crépus, — qui commençait à le regarder d'une

façon fort tendre et à lui envoyer, dans le discours, de ces phrases équivoques que l'on peut prendre en bonne part. Déjà, même, Henry s'était fait présenter chez elle et il attendait l'occasion de rendre un service à son mari... Mais n'anticipons pas sur l'histoire...

Quant à madame Renaud, après être restée quelque temps chez son amie Aglaé, elle retourna sous le toit conjugal, — ce qui fut le résultat des manœuvres habiles de madame Dubois, qui parvint enfin à réunir les deux époux, après une entrevue solennelle qu'elle leur avait ménagée chez elle-même et qui se passa sans évanouissement ni sanglots. — M. Renaud fut encore bien content de reprendre sa femme, et il consentit à tout oublier avec le plus généreux des pardons.

La prospérité de son établissement ne s'était point ressentie de tous ses troubles domestiques et il n'avait pas entendu dire que son amour pour Catherine fût connu ni que Mendès eût bavardé. — Ce qu'il ne savait pas, c'est que ce dernier était son rival, et rival heureux, qui en conséquence se taisait... Le soir même du jour où il avait surpris Catherine assise sur les genoux du père Renaud et lui tirant les oreilles, il fut la trouver et lui exposa clairement que désormais, maître de leur secret, ils étaient à sa discrétion, qu'elle ne pouvait plus prétexter de sa vertu, puisqu'il l'avait vue en position formelle d'y mentir, et qu'en conséquence elle ferait bien mieux de l'accepter pour son amoureux, tout en conservant, si elle y tenait, son vieux grigou de maître qui continuerait cependant à lui faire des cadeaux.... Donc il fut dès lors l'amant de cœur de mademoiselle Catherine, et celle-ci se mit à l'aimer tout de bon, de sorte que le père Renaud fut de plus en plus repoussé et écarté, malgré ses instances continuelles et tous les billets d'Ambigu qu'il achetait pour cette perfide.

GUSTAVE FLAUBERT

(A suivre.)

AU PALAIS BOURBON

LES COULOIRS

Le Palais Bourbon a inspiré de rares apologies, d'innombrables critiques. Les premières ne se rencontrent guère qu'au cours des campagnes électorales, dans la bouche des candidats désireux de justifier leur œuvre ou leurs prétentions. Partout ailleurs, en public, dans le journal, dans la revue, dans le livre, au théâtre, la mode est à la raillerie, à l'ironie, à la caricature. A ne citer que les auteurs les plus connus, c'est Charles Benoist qui depuis longtemps disserte sur les vices de notre régime parlementaire, et hier Leyret qui flétrit la *Tyrannie des politiciens*, Émile Faguet qui dénonce le *Culte de l'Incompétence*; c'est, dans le roman, Georges Lecomte et ses *Valets*; M. de Vogüé et les *Morts qui parlent*; Maurice Barrès surtout qui, dans *Leurs Figures*, a de son style éclatant et dense flétri à jamais les concussionnaires de Panama.

On essaiera dans les pages qui suivent d'un esprit tout autre, de sincère impartialité. Trois ans et demi passés au Parlement rendraient également suspects l'enthousiasme et le dénigrement. On voudrait recueillir les impressions reçues dans un milieu où l'on fut acteur quelquefois, spectateur à l'ordinaire. Par là même, la présente étude se circonscrit : non pas une théorie philosophique, qui rechercherait les rapports de la

Chambre avec le Sénat, avec le pouvoir exécutif, avec le pouvoir judiciaire, avec les principales institutions du Pays; mais une notation des conditions d'existence qui la gouvernent, des caractères qui s'y développent, du type politique qu'elle façonne.

Quelques mots d'abord sur le théâtre lui-même. Comme tout théâtre, il comprend deux parties principales, la scène et les coulisses : la salle des séances, autour de la salle des séances. Celle-ci, derrière la colonnade du Pont de la Concorde, déroule ses banquettes de velours rouge disposées pour six cents députés; au-dessus, les galeries où s'entassent et étouffent par centaines les assistants. Public et représentants sont tournés vers la tribune, la même qui fut celle du Conseil des Cinq-Cents. Le bureau du président, en arrière, la domine. Président et orateur font face à la Chambre, et par delà à la Seine et à la place de la Concorde. Celui qui s'adresse à l'Assemblée, s'adresse, peut-on dire, à Paris, à la France.

La Chambre, sur trois de ses côtés, est enserrée parmi de nombreuses salles que la Presse englobe dans l'appellation générale de couloirs. Un curieux se présente pour visiter : nous allons le suivre.

Il pénètre par le quai d'Orsay, dans une cour étroite et contiguë à la colonnade : elle le mène à une entrée que surmonte un bas relief de Rude, « Prométhée, inventeur des arts ». Il pousse une porte sur une galerie vitrée, arrive à une rotonde qui se recommande au respect des fumeurs par un comptoir de cigares réputés. Il continue : le voilà dans la salle des Pas-Perdus, — le Salon de la Paix, à cause du plafond d'Horace Vernet; il y coudoie des groupes animés, y reconnaît surtout des journalistes; au fond, il salue au passage l'infortuné Laocoon, symbole sans doute du député enlacé dans les replis du reporter; puis il pénètre dans de vastes salles nues, presque sans mobilier, réservées aux parlementaires, et qui relient la Chambre à la Cour d'honneur : d'abord celle qui fut sous Louis-Philippe la Salle du trône, et où Delacroix représente en fresques puissantes les Fleuves et les Mers de France; ensuite la salle Casimir Périer, la plus spacieuse, imposante vraiment avec ses hautes ouvertures sans portes, ses bustes d'hommes d'État, surtout son célèbre Dalou qui éternise dans

le bronze la riposte ardente de Mirabeau à Dreux-Brézé; enfin la salle Pujol qui correspond à l'entrée de droite comme la salle Delacroix à l'entrée de gauche.

Deux directions s'offrent ensuite : vers le Nord, la Salle des Conférences, plus exactement salle des journaux et des correspondances; tout au bout, la buvette à laquelle une opinion malicieuse attribue une importance imméritée, digne de considération néanmoins pour le café qu'on y sert, et pour les Sèvres qu'on y contemple. Vers le Sud, dans le bâtiment qui longe la rue de Bourgogne, la Bibliothèque, un monde dans un monde, avec ses deux cent mille volumes, et surtout son plafond, malheureusement trahi par un éclairage détestable, et où Delacroix, le Michel-Ange décidément du Palais, a laissé des images de beauté éternelle : Numa et Égérie, Cicéron et Verrès, Démosthène en train de haranguer les flots, et à qui une coïncidence curieuse a donné le masque de Jaurès; à une extrémité, Orphée et la Paix, à l'autre Attila, qui foule aux pieds de son cheval les peuples éperdus et en fuite.

Tout un autre corps de bâtiment, qui fait face à la Bibliothèque, abrite le long d'interminables couloirs, bureaux, commissions, questure, archives. Enfin, relié au Palais Bourbon par une longue galerie somptueusement ornée et qui est en même temps une salle des fêtes, le palais de la Présidence, l'ancien hôtel Lassay, suit le quai d'Orsay, et se prolonge par le ministère des Affaires Étrangères.

Plus de quatre cents employés de tous ordres sont attachés aux divers services. Les 597 élus étant là chez eux, c'est, on le voit, un millier de personnes qui y circulent, s'y démènent, agissent et y vivent — pour elles-mêmes sans doute, pour les autres aussi, pour le pays. Toutes les affaires de France, les plus humbles et les plus considérables, emprunts de communes ou traités internationaux, paix et guerre, y affluent, impatientes de leur destin. Se représente-t-on les trains de tous les réseaux qui, en un point donné, devraient passer sur une voie unique? C'est l'image de la Chambre où se croisent, se mêlent, tourbillonnent tous les intérêts du pays, toutes ses passions, toutes ses inquiétudes, tous ses rêves. Est-il possible d'éviter entièrement l'activité fébrile et l'encombrement, le gaspillage d'efforts, les solutions téméraires, les tentatives avortées? Un examen

attentif nous fixera. Nous le ferons porter d'abord sur l'acteur principal, sur le député [1].

*
* *

Le premier caractère qui frappe en lui, c'est une extrême diversité d'aspects : il est jeune ou il est vieux, il a vingt-cinq ans ou il en a quatre-vingts; la moyenne tourne autour de cinquante. Il est riche ou il est pauvre. Quelques-uns n'ont que leur indemnité, d'autres, non pas exclusivement réactionnaires, sont archi-millionnaires. La plupart ont de la fortune, condition presque indispensable pour faire face aux innombrables exigences du mandat.

Il occupe tous les degrés de l'échelle sociale : tantôt ouvrier, tantôt chef d'industrie. Il se tient à tous les rangs de la hiérarchie : instituteur de village ou membre de l'Institut, capitaine ou commandant de corps d'armée. Il offre toutes les variétés d'intelligence : la médiocrité de la Chambre est un cliché et aussi un préjugé. Quelques-uns sans doute sont de pitoyables nullités, hontes de leurs arrondissements. D'autres en revanche ont l'éclat, le prestige, même le génie. Une assemblée n'a pas à rougir, qui compte parmi ses membres un Maurice Barrès, un Deschanel, un Jaurès, pendant longtemps un Léon Bourgeois et un Poincaré, pendant plus de trente ans un Ribot. Tout près d'eux, en grand nombre, des esprits distingués, de culture solide, talents indiscutables et indiscutés. La masse se compose de gens qui ont l'expérience de la vie publique, maires ou conseillers généraux, forts de leur bon sens naturel, avec le vif sentiment de ce qu'ils peuvent et de ce qui leur manque. Sur le terrain enfin de la valeur morale, c'est toute une flore étrangement variée : le plus grand nombre, d'une honnêteté moyenne que garantissent des ressources propres et des besoins modérés ; d'autres, rares il est vrai, consciences hautaines et

1. Pour les indications sommaires qui précèdent, nous devons beaucoup à l'obligeance des divers services de la Chambre, notamment la Questure et la Bibliothèque. Nous saisissons cette occasion de les remercier. Nous signalons en outre deux études documentées et pénétrantes : Eug. Pierre, *Annuaire parlementaire*, 1901 ; Rais, Le Palais Bourbon et la Chambre des Députés, *Revue Universelle*, 15 oct. 1902.

fières, qui n'ont pas seulement la probité vulgaire limitée à l'horreur du vol, mais qui ont les vraies délicatesses, la loyauté et le scrupule, le dégoût des compromissions, le culte de l'honneur; d'autres enfin, ambitieux, audacieux, à l'affût des affaires lucratives, des collaborations fructueuses, lancés à la conquête de l'or parce que l'or est la grande puissance, législateurs de proie, errants dans les fourrés de la finance, ballottés à toutes les extrémités de la fortune, tantôt vers les plus hautes cimes, tantôt vers la misère où les plonge quelque chute retentissante. Ce sont ceux-là, et ceux-là seulement que chroniques et scandales signalent aux colères ou au mépris des foules, et que le public est tenté de confondre avec tout le personnel politique. Celui-ci vraiment représente le pays en sa complexité, qualités et défauts, valeurs éminentes ou tares honteuses. Parce que la Chambre est une élection, on la croit une sélection. Elle est plutôt un miroir représentatif, une répétition, une réplique du peuple qui la choisit.

La diversité d'aspects n'empêche pas une structure constante, une psychologie uniforme, toute entière dans la tendance à réunir les contrastes les plus accusés.

D'abord le député est tout ensemble populaire et impopulaire. L'impopularité ne date pas d'hier. Pas une législature ne s'est passée depuis trente ans sans qu'on ait déploré son incohérence et son abaissement. Celle de 1906, il est vrai, en partie à cause du relèvement de l'indemnité, subit un assaut inouï de violences et d'injures. Mais le même homme, exposé en tant que parlementaire à certaines avanies, récolte dans son propre pays confiance, gratitude, enthousiasme; non pas toujours; souvent néanmoins, surtout s'il a les qualités qui vont au cœur du peuple : visites fréquentes, entretiens familiers, main facilement tendue, bonhomie joviale. L'impopularité est générale, abstraite, indéterminée, œuvre de la chronique, des concurrences, des déceptions. La popularité est concrète, directe, personnelle, produit d'un commerce immédiat, constant, sans cesse renouvelé.

Ce contraste de l'opinion se continue par le contraste dans les actes. Dans tout député sommeillent ensemble un despote et un valet. Il est dans son arrondissement le dispensateur des faveurs, subventions, indemnités, décorations. On lui

attribue, le plus souvent à tort, le pouvoir de décider sur un geste du sort des fonctionnaires. On ne nomme pas, on ne disgracie pas toujours ceux qu'il désigne; mais on ne lui impose guère, en cas de vacance, ceux dont il ne veut pas. Le premier de tous, le sous-préfet, est bien près d'être à ses ordres[1].

Et puis le même personnage, autoritaire, tyran peut-être, est avec ses électeurs influents, avec ses comités, un valet. Il va au-devant de leurs désirs, il accueille leurs caprices, leurs fantaisies. Nous ne parlons pas des innombrables démarches dans les administrations : c'est de règle. Il y a plus : il faut répondre à toutes les lettres, même aux plus sangrenues. A celui-ci on demande un parapluie, à celui-là une nourrice; cet autre, qui n'est pas le premier venu, accompagne dans un grand magasin un de ses maires, l'aide à l'achat d'un complet, le lui choisit, le lui essaie. Tous assurément ne se plient pas à de telles besognes, et ceux mêmes qui s'y résignent le font rarement. Encore faut-il résister. Despotisme et servilité sont, non point des fatalités inévitables, mais des dangers de toutes les heures, des tentations permanentes. Elles marquent le péché originel de la vie politique.

Les sentiments, et non pas les actes seulement, se contrarient. Le député réunit volontiers l'audace et la peur. De l'audace, il en faut déjà pour poser sa candidature, pour quitter une situation parfois tranquille et stable, et s'orienter vers un théâtre ouvert à tous les hasards et à toutes les surprises. Il en faut pour affronter les misères des luttes électorales, les foules enfiévrées, pour tenir tête dans les réunions publiques aux interruptions, aux violences, pour briser les obstructions sournoises ou déclarées. Il en faut enfin et surtout pour jeter en pâture, aux haines des partis, à la diffamation, à la calomnie, sa réputation propre, parfois celle des siens, l'honneur d'un nom.

L'audace est le ressort des heures graves, la peur est la conseillère de tous les instants. Non pas qu'elle soit, quoi qu'on dise, le monopole de l'homme politique. M. Fournière a dénoncé la « chaîne de terreurs » qui, dans le Parlement comme

1. V. Leyret, *la Tyrannie des Politiciens*.

hors du Parlement, paralysent tous les tenants du socialisme. Le Dr Lebon, de son côté, signale les directeurs d'une grande industrie tremblants devant les meneurs de syndicats [1]. Il reste vrai que le député, pour s'en affranchir, est tenu de se réfugier dans une hauteur d'âme peu commune. Est-il inattaquable dans sa vie privée, on s'inquiète de tous les détails de sa vie publique : votes, démarches, relations, paroles. Il redoute la presse hostile, il redoute les comités rivaux, il redoute les concurrents déclarés ou éventuels, il redoute les futures élections, toujours trop proches. « Regardez vers vos circonscriptions ! » c'est l'anxiété politique tournée en maxime. A quel degré d'acuité n'atteint-elle pas si une grande tourmente, boulangisme, affaire Dreyfus, s'abat sur le pays ! Quelle forme d'épouvante n'enfante-t-elle pas, si le malheureux s'est abandonné un jour à quelque défaillance grave ! Maurice Barrès a, de ces angoisses tragiques, laissé des pages inoubliables.

De telles oppositions internes ont une source commune : une carrière en général est un *équilibre*, la vie parlementaire est une *crise*. Qu'est-ce qu'une profession ? C'est une fonction sociale qui, en principe, dure toute la vie, du moins toute la vie active de l'adulte. D'abord on s'y prépare dès la première jeunesse. Dans la classe ouvrière, l'enfant ne sait pas quelle usine, quel atelier l'occupera, il sait cependant que l'atelier ou l'usine l'attend. De longues années d'études préparent le médecin, le notaire, l'ingénieur. De plus, le métier choisi est d'ordinaire le métier conservé. Le médecin peut changer de clientèle, le fermier peut changer de ferme : l'un reste à sa charrue, l'autre reste à ses malades.

La profession a pour elle la durée et la certitude de la durée. Elle procure en outre, quand elle réussit, le calme moral ; elle façonne à l'âme une armature d'habitudes préservatrices de l'ennui ; dans les grandes épreuves de la vie, elle est consolatrice, elle est une garantie contre la détresse intérieure, elle écarte les inspirations redoutables du désespoir. La profession est la grande créatrice d'harmonie et de paix.

Tout autre est le mandat parlementaire. Il n'y a, pour le conquérir, ni préparation ni garanties professionnelles : une

1. Dr Lebon, *Psychologie politique*, p. 148.

famille veut faire de son fils un magistrat, elle ne prétend pas en faire un député. De plus la durée est étroitement limitée : quatre ans, et, au terme, le renouvellement. Le sénateur est plus heureux : trois cycles de neuf ans lui font près de trente ans de Luxembourg, presque toute une vie politique. Pendant ce temps, le Palais Bourbon voit son personnel se renouveler sept fois. Et puis il y a la concurrence plus âpre, les polémiques plus violentes, les coups qui viennent des partis hostiles, ceux aussi qui viennent du parti même de l'élu, les amis de la veille rivaux de demain.

Limité dans sa durée, incertain dans son renouvellement, le mandat politique n'a rien d'une profession, il est le contraire même d'une profession. Et cependant tout, dans l'esprit de l'élu, concourt à lui en donner la tournure et la physionomie.

L'intérêt d'abord. Quelques-uns, riches, peuvent du haut de leur fortune envisager sans trembler les perspectives de défaite. D'autres n'ont pas ce bonheur, et il en est parmi eux que la politique arracha à leur métier sans espoir de retour. Un médecin, élu grâce à sa clientèle, ne la retrouverait plus en cas de besoin, et bien souvent non plus le commerçant, l'industriel. On ressent quelque pitié à noter la défaveur qui s'attache dans l'opinion à la retraite des parlementaires. Tel d'entre eux, après un échec, se voit, si personne ne lui vient en aide, avec la perspective de mourir de faim. La réélection revêt alors un caractère de gravité tragique : assurée, elle est la vie aisée ; manquée, elle est la ruine.

Il faut aller plus loin : à la Chambre, le riche ne tient guère moins que le pauvre à son mandat. C'est la clef enchantée qui assure aux plus hautes ambitions leur essor. Député, il veut davantage, les grandes commissions, dans celles-ci les rapports ou la présidence, plus haut encore le portefeuille, le Pouvoir. Résigné à des horizons plus modestes, il veut, avec le retour au Palais Bourbon, sa puissance locale garantie et accrue, sa popularité encore rehaussée. Celle-ci entamée, ébranlée, c'est le coup le plus rude à un orgueil d'homme, c'est son rayonnement éteint, c'est comme une mort sociale. Les exemples certes ne manquent pas de puissants du jour, de maîtres de l'heure qui, de leur plein gré, du faîte des grandeurs, dans une inspiration de lassitude hautaine, ont renoncé au Pouvoir et

à ses honneurs : suprême raffinement peut-être d'un orgueil blasé, en quête de joies inédites et subtiles. Mais le cas est infiniment plus rare de l'homme à qui le souverain, monarque ou suffrage universel, retire sa confiance et qui n'en ressent ni trouble ni amertume. Plus profond encore que le vouloir-vivre, la « volonté de puissance » alimente nos desseins intimes, soutient nos plus tenaces efforts.

Conçoit-on maintenant dans quel esprit opiniâtre le député travaille à récolter les suffrages? Il y apporte la même ardeur farouche que le négociant déjà ébranlé qui voit se dresser une maison rivale. Au besoin, il composera avec sa conscience, il endormira ses scrupules, il glissera sur la pente des compromissions. Le mandat n'est pas une profession, et il veut être une profession, sans les garanties inhérentes à une profession. En soi, il devrait être une mission désintéressée, réservée à des hommes sans besoins, sans charges, sans ambitions, philosophes perdus aux plus hautes cimes de la sérénité; et ceux qui le recueillent, subissant les exigences de la vie, sillonnés de désirs, le tournent fatalement en instrument de leurs passions. La théorie construisait un sacerdoce, par l'expérience il dégénère en métier.

Toutes ces contradictions composent ensemble une physionomie originale. L'homme politique est un candidat, toujours candidat. Dans la vie courante, toute candidature vise un résultat et cesse quand elle l'atteint. Elle s'anéantit dans son propre succès. L'admission à un concours, à une école, à une Académie, est un événement définitif. Seul, l'échec perpétuel explique le candidat perpétuel. Il y en a des exemples, on le sait, à l'Académie Française. Ici, il en est tout autrement : candidat, le député l'est, cela va de soi, en période électorale. Élu, il le redevient à la Chambre pour les Commissions, pour les rapports, pour le bureau. Et puis il y a dans l'arrondissement la réélection prochaine à préparer, et on ne saurait s'y prendre trop tôt.

Être candidat, c'est être joueur. Pour l'homme politique, la vie est un jeu avec ses risques, une aventure avec ses surprises. Nous voilà bien loin des tendances modernes à la stabilité! C'est au contraire la vie primitive et tous ses hasards, où l'on ignore l'avenir arrêté d'avance et la sécurité; où l'on

est aux prises avec des forces en partie inconnues, aux effets imprévisibles ; où une destinée se joue, des milliers parfois, sur une inspiration, sur une parole, sur un geste. On a signalé le risque métaphysique comme un instinct de l'esprit, — bien plus encore le risque politique. Celui-ci n'est ni une nouveauté ni un paradoxe ; il ressuscite un des plus vieux types d'existence humaine ; il est une *réminiscence* ou une survivance.

Joueur, l'homme politique l'est encore parce que sa vie, c'est la guerre et que la guerre, c'est, sous une forme tragique, le jeu par excellence. Fatalement il est un combatif, sans cesse en lutte avec des adversaires ou des forces hostiles. Une réunion publique, c'est une bataille qui exige le sang-froid, le coup d'œil, la riposte. Le reste du temps, c'est la tactique avec ses lenteurs et ses ruses. C'est aussi, on doit s'y attendre, la haine de l'adversaire, la volonté implacable de vaincre. Ni en politique ni à la guerre il n'y a place pour les natures tendres et fines, pour les consciences ouvertes au scrupule, pour les âmes songeuses en quête de perfection. Au Palais Bourbon comme à la frontière, la perfection c'est la victoire avec ses calculs et ses audaces, ses ruses et ses hardiesses, ses allégresses et ses cruautés. Dans l'homme politique il y a du chasseur des prairies.

Porte-drapeau d'une doctrine, il est en même temps chef de bande. Et c'est là peut-être l'antinomie où toutes les autres convergent et se fondent. Homme de clientèle, il est tenu de lutter contre sa clientèle. Commerçant, avocat, médecin ont eux aussi leur clientèle dont ils vivent et dont ils dépendent. Mais chez eux intérêt et devoir concordent : avocat et plaideur veulent ensemble gagner leur procès ; malade et médecin veulent ensemble la guérison. Le député au contraire se heurte au conflit des intérêts de clocher et des intérêts nationaux. La loi s'accommode de ceux-ci, l'électeur réclame ceux-là. Le désaccord par bonheur n'est pas constant, il est toujours trop fréquent. Sur le champ de bataille aussi l'égoïsme et le devoir sont aux prises ; mais c'est la situation la plus noblement tragique qui s'offre à la conscience. Elle s'offre aussi à l'admiration, et c'est la grande force de l'héroïsme que de baigner dans une auréole de gloire. Rien de tel en politique. Le vote selon la

conscience est au regard de l'opinion l'action la plus simple. La volonté de refouler les appétits particuliers échappe à la nation, mais non à ceux qu'elle lèse et qu'elle irrite. Elle récolte les colères des uns, l'indifférence des autres. Situation anormale et périlleuse que celle de l'homme obligé au sacrifice fréquent de son intérêt immédiat sans espoir de reconnaissance, réduit à l'héroïsme sans les joies de l'héroïsme.

Comprend-on maintenant la vie politique et ses singularités, ses aspects antagonistes et, inséparables, ses paradoxes? Elle devrait s'alimenter aux plus hautes sources de la paix morale, et elle se déroule parmi les agitations et les luttes; elle est bien décidément une crise, mais une crise chronique qui tourne dans un cercle d'inquiétudes, oscillant de la simple appréhension aux angoisses les plus dramatiques; tumultueuse, orageuse, amalgame étrange de tendances par ailleurs séparées, hautes poussées de progrès et basses survivances ancestrales, soucis de l'heure qui passe comme chez les nomades, soucis des âges futurs comme dans les philosophies et les religions; calculatrice et sage comme la cité organisée, impulsive et violente comme la tribu errante; fiévreuse et passionnée, redoutable aux nerfs sans cesse tendus, au cœur surmené; tellement captivante néanmoins que sa brusque cessation, quand elle est dictée par le suffrage universel, jette dans l'âme qui ne se raidit point un profond ébranlement, rancune incessamment remâchée dans les natures étroites, chez l'obscur député qu'affole la perte de sa royauté d'arrondissement, mélancolie désabusée et hautaine chez les plus grands, fondateurs de partis, créateurs de régimes, un Gambetta, un Jules Ferry. L'homme politique, c'est un peu le héros antique aux prises avec le destin, couronné par lui ou brisé par lui.

*
* *

Tel est le personnage. Voyons-le maintenant en scène. Nous le prenons nouveau venu, tout frais débarqué de sa province, d'une culture solide, novice sans être naïf, rempli d'un beau zèle, pénétré de la noblesse de sa mission.

Il entre. Le voilà d'abord au salon de la Paix, à l'heure où la

séance s'ouvre. Il a entendu parler du Temple des Lois ; il s'attend à un certain recueillement, et il tombe dans un bourdonnement de ruche affolée. Parmi tout ce monde affairé, très peu de députés, sauf ceux que les solliciteurs font venir. Ce n'est pas le Palais Bourbon, c'est une annexe du Palais Bourbon, un rond point où convergent la plupart des grandes avenues sociales. La presse d'abord y règne ; elle y est véritablement chez elle ; elle y installe les chroniqueurs et les reporters chargés de recueillir les mille bruits en cours, discussions des commissions, dissensions prétendues au sein du ministère, intrigues des adversaires du cabinet à l'affût de ses défaillances ; ou bien les mouvements d'opinion dans l'Assemblée, le flux et le reflux des influences tantôt en croissance, tantôt en déclin, les astres qui se lèvent, les étoiles qui s'éteignent ; ou bien encore les propos ironiques, les potins qui trottent, les scandales qui couvent. Longtemps le *Cri de Paris* y trouva la matière de ses plus spirituelles chroniques, les plus acérées de ses flèches. Ce salon de la Paix est en effet un salon ; toutes les opinions politiques s'y rencontrent, rieuses et alertes ; on y cause, on y médit, on y raille. L'*éreintement* est le sport favori. Les mots de M. Clemenceau au gouvernement faisaient prime. C'est l'office central des salles de rédaction.

C'est aussi un bureau de placement : journalistes en quête de colonnes hospitalières, secrétaires de députés à la chasse des sous-préfectures, se glissent auprès des confrères heureux, assiègent les hommes en vue, les parlementaires écoutés, sollicitent, arrangent, imposent les démarches tantôt isolées, tantôt collectives, auprès des puissants du jour. De leur côté, les hauts fonctionnaires en place, les préfets surtout viennent, attentifs à l'atmosphère, impatients d'apprendre quels sont ceux que la foudre menace, ou que les faveurs guettent. Partout notre Nouveau se heurte à des besoins qui grondent, à des appétits qui s'aiguisent, à des ambitions qui s'enflent : lèvres suppliantes ou crocs prêts à mordre.

Le salon de la Paix est encore un observatoire et un centre de négociations. Les sociétés d'affaires ont trop intérêt à la législation économique pour ne pas suivre, quand il y a lieu, les débats jour par jour, heure par heure. Des syndicats

patronaux, des syndicats ouvriers, dans les mines par exemple, ont leur place attitrée. Au besoin les investigations se poursuivent plus loin, alors elles changent de physionomie. Une société puissante dresse un projet considérable où les intérêts nationaux s'engagent : emprunt, émission de fonds, matériel à fournir, allocation de mines, etc., le Gouvernement est perplexe, le Parlement hésite. Alors c'est l'assaut qui commence : d'abord par une campagne de presse, parmi les journaux qu'on sait et qu'on peut rallier. Et puis c'est le siège des Parlementaires.

Nous sommes ici sur un terrain brûlant, dans une histoire lourde de misères. C'est Panama encore présent à toutes les mémoires. La terrible leçon ne fut point perdue, et l'on n'a plus revu les Arton armés de chèques, à la chasse des votes. Toutefois il y aurait puérilité à croire le mal déraciné. Le Palais Bourbon n'est point une caverne, ce n'est pas davantage un sanctuaire. Les sociétés se mettent en quête d'appuis : les plus heureuses assurent à des parlementaires en vue une part importante dans leur direction et dans leurs intérêts. Les autres, moins favorisées, vont en reconnaissance. Le Salon de la Paix est à cet égard un excellent théâtre d'opérations. Il s'entend à merveille à évaluer les hommes et les forces, à ramener à leur juste niveau les réputations usurpées. Par lui on sait les noms inaccessibles au soupçon, on juge et on jauge les forces de résistance, on pointe les noms précieux, ceux des hommes à introduire dans les commissions. On y réussit en créant un courant. Les députés, qui ne sont point eux-mêmes candidats, choisissent volontiers des collègues dont la compétence, d'ailleurs réelle, est à leur propre regard, mais à leur regard seulement, l'unique titre. Ce sont d'autres raisons, d'ordinaire apprises plus tard, qui ont vraiment décidé.

Dans d'autres cas, — les plus rares — on a recours aux arguments décisifs. Il y a toujours, dans la foule des élus, de pauvres natures, faciles aux tentations, jouisseurs dont les besoins dépassent les ressources, vaniteux en mal du luxe rêvé, volontés molles, intactes en apparence, mais qui rendent à une oreille exercée un son de fêlure. C'est encore aux Pas-Perdus qu'on chuchote leurs noms. Puis, à quelque temps de là, on les voit venir : ils répondent à un appel discret. Oh ! non

pas pour des négociations en règle. Les directeurs de grosses entreprises savent se rencontrer ailleurs avec ceux à qui ils ont affaire : c'est là où on sait s'entendre à demi-mot, où on arrête en termes irréprochables des arrangements fructueux, où on donne à des conventions véreuses de brillantes enveloppes. C'est plus tard que des intermédiaires, parfois même incomplètement informés, à demi seulement dans le secret, mandent au salon de la Paix le parlementaire indispensable, pour arrêter les détails de la tactique à suivre, les dernières manœuvres.

La salle des Pas-Perdus a une physionomie et un rôle complexes. C'est elle qui relie le Palais Bourbon aux officines où se brassent les affaires. En regard de la Bourse du Commerce, en regard de la Bourse du Travail, elle est la Bourse des influences sociales.

La plupart de ces caractères échappent au nouvel élu. Celui-ci ne voit qu'une cohue où il se sent étranger. Il passe, se dirige à gauche vers une porte de fond, que garde un huissier pour l'ouvrir aux parlementaires, pour la refuser à toute autre personne. Le voilà cette fois dans les couloirs proprement dits, où les députés aiment à circuler. La séance est commencée : il se précipite dans la salle. Le Président est au fauteuil, entouré du bureau ; dans les galeries, le public se presse. En revanche les banquettes sont vides ou à peu près ; un secrétaire fait une lecture, que personne n'écoute : c'est le procès-verbal de la dernière séance. Puis c'est un ministre qui monte à la tribune un manuscrit à la main : il s'agit d'un projet de loi. Personne n'y prête attention. Le Président à son tour se lève et dans la même indifférence soumet à l'Assemblée des projets rapportés, emprunts de ville, crédits, mis aux voix, adoptés sans débat.

Ce sont les premières notes du concert : une mesure pour rien ! Le Nouveau l'ignore et s'étonne, l'impatience le gagne. Il quitte sa place, retourne aux couloirs, s'arrête à la salle Casimir Périer. Il y a foule : on circule sous la haute voûte, par petits groupes qui incessamment se font et se défont ; quelques-uns pourtant se laissent aller sur les banquettes de velours. La première curiosité du débutant est pour les célébrités : c'est là qu'on peut le mieux les approcher, les

observer. On les lui montre : voici Jaurès qui passe, les bras écartés, dans son dandinement lourd et son insouciance de la tenue; cet autre, maintenant au Sénat, très grand, la tête penchée, les cheveux blancs bouclés et rejetés en arrière comme les hommes de 1880, c'est Ribot; et puis il y a les tenues soignées, les élégances sobres, Paul Deschanel qui dans ses discours rapproche la Chambre de l'Académie, Marcel Sembat qui, même silencieux, lance par ses yeux pétillants ironies et sarcasmes. Un pas rapide et sec sonne sur les dalles, les têtes se retournent : c'est Clemenceau, président du Conseil, la jaquette ballante, les mains dans ses poches, avec son allure de chasseur d'Afrique. Cet autre, qui va au contraire d'un pas nonchalant, le dos légèrement voûté, la tête inclinée, une cigarette à la main, le regard de ceux qui voient plus loin que leurs interlocuteurs, c'est son successeur, Briand, le chef actuel du cabinet.

Notre observateur poursuit son investigation. Il y a d'autres personnalités, il les cherche. On l'informe : ceux-là ne fréquentent pas les couloirs : Paul Doumer toujours en commission ou en séance; Delcassé qu'on voit plutôt à la salle des Conférences ou encore à la salle des Quatre Colonnes, plus propice aux conciliabules discrets et diplomatiques; Pressensé que ses bras malades et sa hauteur dédaigneuse tenaient à l'écart des conversations particulières. C'est en tout trente ou quarante noms qui sont sur toutes les lèvres, célébrités d'une heure ou gloires consacrées.

Les autres, les plus nombreux, inconnus du public, ont pourtant presque tous leur notoriété propre, trait de caractère original, habitude de certaines saillies, anecdotes favorites, qui se colportent de bouche en bouche. Ils se mêlent en une agitation bruyante et gaie. Le premier caractère qui frappe en eux, c'est une amabilité extérieure, faite d'un mélange singulier : les hommes d'opinions antagonistes font assaut de courtoisie. Quelques-uns même, à droite, ont la politesse raffinée. Parmi ceux qui s'enrôlent sous les mêmes bannières, la note dominante est au contraire une réelle familiarité, une familiarité d'étudiants. La plupart, en effet, sont d'anciens habitués du quartier latin, et en ont conservé les manières et les propos.

Parmi les socialistes, — sauf deux ou trois, comme Jaurès, — tout ensemble aimables et distants, le tutoiement est de règle. Il semble être de tradition parmi les radicaux francs-maçons; mais c'est surtout entre méridionaux qu'il s'observe. La mimique le complète. Il y en a une qui est comme une flore de gestes propre au Palais Bourbon. C'est d'abord dans les colloques le bras passé derrière le cou du compagnon, la main sur son épaule. Tel homme très en vue, président de grandes commissions, s'est fait ainsi une spécialité : il va de collègue à collègue, le bras levé et abaissé tour à tour comme les ailes d'un aéroplane, promené de dos en dos. Signe d'intimité sans doute, mais aussi de familiarité protectrice, dont les natures fières ne s'accommodent pas toujours, qui fait néanmoins partie du jeu parlementaire, et se répand dans le personnel tout entier. Un huissier demandait une carte d'entrée à une exposition. Le député à qui il s'adressait fut joyeusement surpris de sentir un bras se poser sur ses épaules. Une telle candeur méritait une récompense : l'huissier obtint sa carte.

Un autre geste non moins fréquent, c'est le couple de causeurs qui vont bras dessus bras dessous : forme d'intimité dont il ne faut pas s'exagérer le prix. Les chefs en usent volontiers, parfois par routine, parfois aussi pour se documenter. C'est le moyen de juger, sans en avoir l'air, celui à qui on s'adresse et de sentir s'il est une force. La marque de confiance est en réalité un diagnostic. Le prétendu geste amical est celui d'un homme qui de sa main palpe une musculature. Au Palais Bourbon, sous couleur de plaire, on *tâte* les gens.

Les habitudes de familiarité n'empêchent pas par ailleurs une étiquette stricte, un formalisme vivace. Un parlementaire qui a passé par le Pouvoir reste monsieur le ministre. Les collègues oublient quelquefois, mais non pas les huissiers ni les attachés de cabinet. Celui qui a occupé le fauteuil reste monsieur le Président. Pareillement le personnel de service continue d'appeler monsieur le député l'ancien non réélu qui se présente au Palais. Coutume d'esprit monarchiste, sacerdotale même. Parlementaires, ministres du jour ou de la veille sont les *élus*, les *sacrés*. Comme les rois en exil que leur suite traite toujours de Majestés, comme le prêtre à jamais consacré à

Dieu, ils conservent le signe qui les classe à part, en dehors et au-dessus de l'humanité.

Amabilité et politesse sont réelles, mais souvent de surface seulement. Ces hommes que vous croyez empressés à vous écouter, ont en effet l'oreille ouverte à vos propos, et en même temps leur regard circule. rapide en tous sens, fouille les ouvertures et les issues. Ce sont des chasseurs à l'affût. avec la même tension nerveuse, la même inquiétude intime; ils guettent un collègue. ils guettent un chef de groupe, ils guettent un ministre, ou un sous-secrétaire d'État, ou un directeur. L'aperçoivent-ils, ils coupent l'entretien et partent d'un trait.

Non seulement ils savent se dégager. ils ont aussi l'oubli opportun. Un hasard vous engage dans une conversation. elle s'anime, elle se prolonge. On se découvre l'un chez l'autre des goûts communs. peut-être même des amitiés communes. Le novice s'imagine avoir conquis au moins une sympathie active. Le lendemain, il aperçoit l'aimable causeur et s'apprête à tendre la main, celui-ci passe indifférent sans voir. L'expérience découvre bien vite dans cette attitude une habitude à peu près constante, à vrai dire une condition d'existence. L'homme politique, très absorbé, doit protéger son temps contre le gaspillage. Une réelle nécessité, surtout s'il est en renom, l'amène à amasser autour de sa personne une atmosphère d'indifférence. Quelques-uns même, Jaurès par exemple, développent comme les Dieux d'Homère, une puissance positive d'invisibilité. Un couloir au Palais Bourbon, c'est une rue de Paris, où les meilleurs amis doivent à l'occasion se rencontrer sans se reconnaître.

Il a aussi de la rue le bouillonnement. Il donne aux régions différentes occasions de se rapprocher, il la donne aussi à la représentation d'un même département. C'est là qu'on se réunit pour traiter d'intérêts communs, questions soumises au conseil général, rapports avec la Préfecture, rapports avec les fédérations de comités, avec les journaux, etc. Bien des départements, bien des régions ont eu ainsi une part de leur destinée fixée dans les entretiens qui ne laissent aucun témoignage écrit, aucune trace saisissable de leur contenu.

Mais c'est au cours des séances passionnantes que les cou-

loirs transforment leur physionomie. M. Eugène Pierre a écrit quelque part qu'à certains moments la salle Casimir Périer a eu un rôle égal en importance à la salle des séances, le plus souvent apaisant. L'observation est juste, mais elle demande à être complétée.

Une interpellation se déroule. L'orateur presse, traque le ministère, l'enserre dans un réseau redoutable de critiques : un intérêt national est en jeu. Les amis de l'orateur acclament ou huent, suivant le moment; la Chambre au grand complet est haletante, le gouvernement inquiet. Le président suspend la séance, les députés se précipitent dans les couloirs. C'est la séance qui continue, mais sans président, sans bureau, sans sténographes, sans public, surtout avec une optique tout autre, un esprit entièrement différent : même l'écart va jusqu'au contraste. La salle Casimir Périer est la projection en sens inverse de la salle des séances. A la tribune, l'orateur, par entraînement de la lutte, sous le regard du grand public, tait certaines choses qu'il croit vraies, en avance d'autres qu'il sait tout au moins incertaines. Dans les couloirs, c'est moins le chef qui ordonne que l'homme qui discute. De leur côté, les ministres trop souvent rivés à une chaîne de silence, disent à la faveur d'une demi-intimité les raisons impérieuses de leurs actes, que l'*Officiel* n'enregistrera jamais.

Il y a plus de sincérité parmi les orateurs, il y en a davantage aussi parmi les auditeurs. Tout à l'heure les députés soutenaient de leurs applaudissements un chef de parti, un ministre. Maintenant entre eux, ils se disent avec un sourire nuancé d'amertume : « A-t-il été assez faible! assez nul! » Inversement ils rendent hommage au talent d'un adversaire, qu'ils ont de leurs places criblé d'interruptions.

Les couloirs enfin permettent des revanches ou des compensations aux parlementaires en mal de discours rentrés. Il y a d'abord ceux que la tribune paralyse et qui ne se décident jamais à l'aborder. Ils se dédommagent aux suspensions de séance; ils s'attaquent aux chefs écoutés, entament avec eux des duels dialectiques. Combien de ces orateurs de couloir le Mirabeau de Dalou n'a-t-il point entendus, sûrs d'eux-mêmes quand ils sont loin du public, heureux tout de même de leur auditoire improvisé! D'autres bravent à l'occasion le grand

jour de la séance, mais pour des raisons de circonstances n'ont pas voulu se faire inscrire. Il arrive alors que, dans la pénombre, de véritables interpellations se déroulent, sans résultat, sans sanction. Un avocat célèbre, qu'un dégoût précoce a éloigné du Parlement, reprochait avec véhémence à un garde des sceaux une mesure qui avait retiré à un juge en renom l'instruction. Et le spectacle était captivant de la fougue de l'un en opposition au calme imperturbable de l'autre.

Matériellement et moralement les couloirs marquent la transition des Pas-Perdus à la salle des séances. Aux premiers ils empruntent ou retournent avec complaisance les bruits satiriques, les propos malicieux, les rumeurs de changements ou de crises. L'esprit dominant est l'esprit frondeur. Puis une heure importante sonne : c'est un gouvernement à changer ou à maintenir, et avec lui toute une politique, toute une orientation de la vie nationale. Et les mêmes qui l'instant d'avant souriaient aux tactiques belliqueuses, maintenant s'ouvrent au scrupule, se reprennent de goût à la stabilité. C'est une psychologie au total bien française : une opposition toujours régnante, en tant qu'elle se dépense en menaces, en critiques et en quolibets. Puis au moment d'agir, c'est l'acceptation tout ensemble sincère et narquoise du pouvoir établi. Le parlementaire en France réunit souvent Beaumarchais et Sancho Pança.

* *

Jusqu'à présent l'Élu a trouvé un esprit général, a respiré une atmosphère sillonnée en tous sens des courants de la passion ou de l'humeur. Avec les groupes il entre dans l'action, il voit les buts qui se posent, les méthodes qui s'ébauchent. Le moment est venu de les étudier.

Les Groupes au Parlement sont très nombreux, tous avec leurs présidents, vice-présidents, secrétaires, surtout avec leurs cotisations qui varient de cinq à dix francs. Il y en a au moins de trois sortes : 1° Ceux qui, sans souci de la politique, poursuivent un objet nettement circonscrit : défense paysanne, bouilleurs de cru, viticulture, antialcoolisme, défense de

l'art, expansion coloniale, etc. ; 2° Les groupements interparlementaires, qui réunissent sénateurs et députés : par exemple d'Estournelles de Constant et l'Arbitrage international, Léon Bourgeois et l'Éducation de l'Enfance; 3° Il y a enfin et surtout les Groupes politiques. Ce sont les plus importants, les seuls dont nous nous occuperons.

Leur rôle, déjà considérable dans les anciennes législatures, a encore grandi à l'aube même de la nouvelle, en juillet dernier. Ils ont eu la charge de composer les grandes commissions. Celles-ci autrefois étaient élues dans les bureaux formés chaque mois par tirage au sort. Cette fois tous les groupes ont eu à désigner des membres proportionnellement à leur nombre. Ce changement capital se mesure mieux par la comparaison du passé avec le présent.

La différence ne porte pas, ou à peine, sur leur composition même. Les uns se sont accrus; d'autres ont diminué, tous ont dans l'ensemble gardé leur physionomie.

L'*Officiel* du 6 juillet en a dressé le tableau : Action libérale, 34; Droite, 19; Indépendants, 20; Progressistes, 75; Gauche démocratique, 73; Gauche radicale, 112; Radicaux socialistes, 149; Républicains socialistes, 30; Socialistes unifiés, 75. Un caractère frappe tout d'abord, c'est une extrême inégalité des forces numériques : par exemple les radicaux socialistes cinq fois plus nombreux que leurs voisins immédiats, les Républicains socialistes. C'est aussi la multiplicité des groupements : si on retranche les Indépendants, par définition rebelles à tout classement, on a affaire à huit groupes. Cette répartition n'est pas fortuite. Envisagés d'ensemble, les partis dans le pays se ramènent à quatre : socialistes, radicaux, conservateurs républicains, réactionnaires. Mais chacun d'eux a ses sages et ses audacieux, une aile droite et une aile gauche. De là des dédoublements qui donnent aux divers groupes des contours flottants et des structures indécises. Où sont par exemple les limites qui séparent la Gauche démocratique de la Gauche radicale? Il y a plus : à l'intérieur même de chaque groupe, le dualisme se retrouve. Nulle part il n'apparaît aussi éclatant que chez les radicaux socialistes. Il y en a en effet de deux sortes : les uns par entraînement de la mode, ou encore par peur de ne point paraître assez avancés, tout prêts aux hardiesses verbales, mais

au fond soucieux de conserver au régime ses assises économiques et ses organes, en quête de réformes tout ensemble populaires et inoffensives. Harpagons de la Justice sociale, qui voudraient bonne chère avec peu d'argent; les autres *socialisants*, fidèles irréductiblement à la propriété individuelle et à la patrie, en revanche disposés à charger la nation des grandes formes de la propriété capitaliste, mines, banques, chemins de fer; ces derniers, séparés des socialistes indépendants par des nuances fugitives, en fin de compte par une simple diversité de perspectives. La question politique, autrefois capitale puisqu'elle était pour la République le problème même de l'existence, depuis vingt ans, semble atteinte dans son importance, diminuée, amincie, évidée, aujourd'hui réduite à la seule question cléricale; pourtant les radicaux-socialistes la maintiennent obstinément au premier plan. Les socialistes au contraire ne voient en elle qu'une étape à franchir, un chapitre à clore, pour aborder ensuite le problème seul vrai, seul fondamental, d'une nouvelle répartition des richesses. Les premiers, sauf quelques-uns, vrais socialistes égarés hors de leur domaine, ont dans l'anticléricalisme leur élément propre, leur air vital; ils le pratiquent d'instinct et d'élan. Leurs conceptions sociales viennent en seconde ligne; elles s'enfantent sous la pression des besoins, dans le tumulte des revendications ouvrières. Sur le terrain politique, ils dirigent et luttent : ils agissent; sur l'autre ils vont à la remorque, promptement essoufflés : ils sont agis.

Les Unifiés n'échappent pas à la fatalité des dissensions intestines. Nulle part peut-être elles ne sont plus profondes, plus grosses d'orages. Le collectivisme marxiste de J. Guesde fidèle à l'action parlementaire, à la démocratie, à la nation, est point par point l'opposé du syndicalisme révolutionnaire avec son mépris hautain de la loi, des majorités, de la patrie. Le triomphe du socialisme pourrait bien, comme il y a cent ans à la Convention le triomphe des Montagnards, réserver au pays de terribles convulsions. Pour le moment, les inimitiés sommeillent, dominées et assoupies par la même guerre, soutenue de la même ardeur, contre un même régime de capitalisme détesté. Suivant une observation favorite de Maurice Barrès, une communauté de haines est le lien le plus fort

pour rapprocher les hommes. C'est ce lien qui présentement garantit dans son opposition l'unité du parti.

Jusqu'à la fin de la dernière législature, le règlement de la Chambre a ignoré les groupes. En vain ceux-ci intervenaient dans les discussions, lançant leurs orateurs à la tribune; en vain les ministres se tournaient vers eux dans leurs réponses. Nulle trace ne restait, ni à l'*Officiel*, ni aux procès-verbaux, de leur existence ou de leur action. Un tel parti pris a de quoi surprendre et vaut qu'on s'y arrête.

Les causes sont tout ensemble d'ordre théorique et d'ordre historique. La Révolution a édifié le régime parlementaire sous l'empire de la philosophie régnante à la fin du XVIIIe siècle. L'idée maîtresse était la souveraineté une et indivisible de la nation. L'Assemblée représentait la nation et la majorité représentait l'Assemblée. La loi était sa volonté devant laquelle toute résistance devait cesser. Le parti porté au pouvoir devenait ainsi le pays, confondant avec les destinées de celui-ci ses destinées propres. Les autres en revanche étaient suspects dans leurs actes, dans leurs intentions, jusque dans leur raison d'être. Leurs protestations étaient des attentats à la souveraineté nationale, des ferments de guerre civile. L'Assemblée, qui leur aurait fait une place réglementée, par là même aurait attribué un statut légal aux ennemis du pays; elle aurait édifié un fédéralisme des doctrines, dressé des États contre l'État.

L'histoire justifierait ces préventions. Sous la Révolution, c'est la lutte d'abord des Feuillants et des Jacobins, plus tard des Jacobins et des Montagnards, plus tard encore le duel terrible de Danton et de Robespierre. A l'autre bout, plus près de nous, ce fut le conflit néfaste des opportunistes et des radicaux, de J. Ferry et de Clémenceau.

Un parti, en somme, c'est une faction; il veut son propre triomphe, il subordonne à ses intérêts l'intérêt du pays, à ses ambitions les ambitions nationales. Il confond avec le patriotisme son égoïsme collectif. Aussi pour toute Assemblée législative il est l'ennemi né; ne pouvant pas l'abattre, on le relègue à l'écart, on le refoule dans l'ombre comme l'Église fait des excommuniés, on lui ferme la porte du sanctuaire.

Efforts vains! L'excommunié rentre par un détour. Bon gré, mal gré, il faut compter avec lui. C'est que la doctrine

ne tient pas devant les faits. Au fond, les groupes sont au sein du Parlement les délégués des partis constitués hors du Parlement. Action libérale, socialisme, radicalisme ont dans le pays leurs organisations propres, leurs comités exécutifs: ils ont aussi leurs congrès qui fixent le credo et arrêtent la tactique. Chacun d'eux, à la Chambre, a un groupe qui travaille pour lui. Mais inversement ce dernier représente la Chambre auprès du parti, et pour ce motif ses adhérents figurent de droit au Comité exécutif. Le groupe est ainsi l'intermédiaire du parti qui milite et du Parlement qui légifère. Sa nature mixte fait sa force, garantit son indépendance relative.

Il ne moule pas nécessairement ses contours sur les contours du parti dont il se réclame. Il le fait dans l'opposition où les contingents sont plus faibles et l'accord plus facile; il ne le fait pas dans la majorité plus exposée aux scissions et aux subdivisions. Un groupe se fonde de toutes pièces quand des éléments nouveaux, envoyés par un parti jeune, font leur entrée au Palais Bourbon : c'est ce qui se produisit en 1893 avec les socialistes. Autrement, les groupes se fondent au début surtout des législatures soit par métamorphose, soit par dissociation. Tantôt un groupe ancien change d'état civil et fait peau neuve; par exemple l'Union démocratique de 1906 devient la Gauche démocratique de 1910. D'autres fois, des hommes s'étonnent d'avoir jusqu'alors marché ensemble, découvrent entre eux des divergences, simples déguisements parfois de rivalités personnelles; alors ils se séparent : un groupe nouveau se forme par scissiparité. Ce fut le cas des socialistes; ce sera le cas bientôt des radicaux-socialistes.

Le groupe se constitue. A l'image de la Chambre, il se donne un président, des vice-présidents, des secrétaires, des questeurs. Le choix du président se porte d'ordinaire sur un ancien ministre qui a chance de le redevenir, sur un orateur écouté, ou bien encore sur un homme puissant par ses relations, par sa fortune, par les entreprises qu'il patronne.

Nulle part le président n'a un rôle aussi décisif. Ailleurs il a un conseil, ou un comité, ou un règlement pour le soutenir au besoin; ici point de règlement; il est son propre maître et il est le maître. Il convoque à son gré, il fixe l'ordre du jour. Indolent et timoré, il communique son indécision et sa tor-

peur; actif et énergique, il donne la vie et l'élan. A-t-il le tempérament dominateur, tout le groupe en bénéficie et se hausse à son étiage. L'influence de l'un se mesure à l'autorité de l'autre.

La vice-présidence est honorifique. Par là, elle a son influence dans un milieu où le prestige est un facteur essentiel. On la réserve à des jeunes déjà en vue, qui voient passer dans l'ombre de leurs rêves le portefeuille ministériel; on la propose aussi à des parlementaires considérables en vue de rehausser le groupement lui-même. Des deux côtés l'amour-propre trouve son compte. A certains égards un groupe, c'est une mutualité dans la réclame.

La fonction de secrétaire est pour les débutants un marchepied. Elle se donne à ceux qui ont su inspirer la bienveillance. Au reste, secrétaire, rapporteur de commission, président, celui qui réussit doit le succès le plus souvent à une patiente préparation. Certaines fortunes politiques étonnent : on se demande comment des médiocrités notoires ont atteint aux plus hautes situations. C'est toujours la même méprise : l'élection tenue pour une sélection. Comme si le mérite était la seule raison du succès! Dans le monde littéraire, une œuvre lentement forgée à la flamme d'une méditation solitaire peut à son apparition plonger dans un gouffre d'indifférence : à la Chambre tout de même. Sans doute une intervention sensationnelle à la tribune jette d'un seul coup en pleine lumière. Mais la tentative est périlleuse et le succès rare. Les parlementaires n'aiment pas l'inconnu qui d'un bond s'élève à une célébrité commençante. Ils exigent un apprentissage et le respect de l'ancienneté. De là une initiation qui est tout un art, l'art de se faire connaître.

Celui-là y arrive, qui se répand et se multiplie. La discrétion silencieuse et fière peut convenir au philosophe amoureux de la paix intérieure: elle serait absurde chez l'homme politique. Celui-ci au contraire doit familiariser les hommes avec son visage et avec son nom. Hors du Parlement, il fréquente congrès, loges, journaux, banquets. Au Parlement on le rencontre en séance, dans les couloirs, dans les groupes enfin qu'il cultive assidûment.

Les réunions, en général peu suivies, attirent en temps ordi-

naire un quart ou un cinquième des inscrits. Et puis ceux qui viennent ne sont pas toujours les mêmes. Le plus souvent un hasard les amène. Les rares assidus voient à la longue défiler tout le monde qu'ils apprennent à connaître et qui apprend à les connaître. On s'habitue à compter sur eux, ils deviennent un rouage essentiel des réunions, tôt ou tard ils deviennent des porte-voix tout indiqués.

Au XVIIe siècle, la faveur de Louis XIV allait aux courtisans qui, présents à tous ses levers, faisaient la haie à tous ses passages. Les Assemblées, petites ou grandes, ont la mentalité du grand Roi. Pour elles aussi les absents ont tort, et la présence réelle, constante, est un hommage et un dogme.

En temps normal, les groupes tiennent séance le mercredi de chaque semaine. On y entend ceux que le grand jour des réunions publiques effraie, et qui dans cette lumière discrète se sentent plus à l'aise; ceux aussi qui s'entraînent à la parole : ils ont là une excellente école, un champ de manœuvres à souhait. Il y a enfin les orateurs qui se proposent ou se laissent désigner pour une intervention importante. Ils esquissent le discours, donnent un aperçu de sa tournure et de son mouvement. L'auditoire écoute, discute, suggère des additions, indique des retouches; ou bien encore, si on a affaire à un talent consacré, on approuve sans réserves. La réunion est une sorte de répétition générale dont l'écho retentit bientôt à travers les couloirs.

Les questions débattues sont rarement des questions de doctrine. Celles-ci se traitent en séance publique, ou bien en dehors du Parlement, dans les journaux, dans les revues, dans les congrès. Les groupes ont des horizons moins larges : ils se tiennent aux problèmes d'un intérêt immédiat, aux projets à l'ordre du jour. Et comme le Gouvernement a dans toute discussion de la Chambre une part prépondérante, tous les débats en fin de compte tournent autour de la question ministérielle.

Sur ce terrain, la situation des minorités est claire et simple : elles vont à la bataille, prenant l'offensive avec le prestige qu'on recueille à braver les maîtres de l'heure. Le beau rôle en pareille matière revient surtout à l'extrême gauche; elle n'a pas sa pareille dans l'art d'opposer à la réalité, qu'elle abaisse

et flétrit, son idéal paré de toutes les splendeurs et tout ruisselant de désirs et de rêves.

Tout autre est le rôle réservé aux groupes de la majorité. Le Gouvernement est à leur image, les ministres sont tirés de leurs rangs. Leur rôle est en conséquence un appui silencieux. Un ministère a le concours de ses amis, mais il se réserve le soin de sa propre défense. Les personnalités marquantes restent au second plan, dans une expectative ingrate. Celle-ci se tourne bientôt en une résignation de jour en jour plus lourde. Comment en serait-il autrement? Un président de groupe, c'est le ministre d'hier, qui se voit ministre de demain. Jeune et de tempérament heureux, il attend plein de confiance. Plus âgé ou d'humeur inquiète, il voit les mois, les années se dérouler avec une secrète amertume. Sans doute il continue au Gouvernement sa confiance; tout de même il guette du coin de l'œil ses défaillances, souligne ses erreurs, grossit ses mécomptes. Les ministres sont ses amis : pourtant s'ils tombaient? Il y a, disait La Rochefoucauld, dans les malheurs de ceux que nous aimons le plus, quelque chose qui ne nous déplaît point. Une chute ou une mort de ministre est un malheur de ce genre. Tarde-t-il à se produire, on recourt à la presse, on prépare les attaques de biais. Puis le groupe se réunit, la polémique s'engage, le cabinet est l'enjeu. D'ordinaire il triomphe parce que les soldats ne suivent pas nécessairement les chefs.

Un député se fait inscrire à un groupe d'abord par esprit d'imitation. Au Palais Bourbon règne en sa pure splendeur « la morale de troupeau ». Et puis une autre raison s'ajoute : le groupe, c'est le poteau indicateur. Dans les questions épineuses ou techniques, il souffle la décision; il épargne les recherches, les travaux pénibles, il est le salut de la paresse intellectuelle : il est la pensée collective qui dispense de la pensée individuelle. Une dernière raison est la plus forte peut-être : la vie politique est un axe à deux pôles, groupe et circonscription, solidaires en temps normal avec les mêmes attractions, les mêmes répulsions; d'autres fois en désaccord : le groupe a une politique, l'arrondissement en a une autre. C'est toujours ce dernier qui, dans les intérêts économiques, l'emporte. Sur ce terrain, le député n'a pas d'opinion propre;

il est l'homme de confiance de ses électeurs, il se doit de les défendre en toute circonstance. La nature des intérêts importe peu, leur réalité est tout. C'est pour lui le devoir professionnel : toute autre attitude serait désertion et forfaiture. Voici par exemple une pétition qui circule pour l'interdiction de l'absinthe : on va à la récolte des signatures, on aborde un collègue qu'on sait ennemi déclaré de l'alcoolisme. On ne lui demande pas son avis, on lui demande d'abord s'il n'y a pas chez lui de fabrique d'absinthe! En matière d'intérêts matériels, le mandat est un mandat impératif : le parti politique n'est rien, l'arrondissement est tout. Dans les autres cas, principalement dans les questions ministérielles, il y a plus de liberté. D'ailleurs les électeurs n'ont pas tous le même avis. La certitude de contenter les uns implique la certitude de mécontenter les autres. C'est alors que l'élu se réfugie comme dans un asile dans la volonté du groupe : la discipline est en cas de besoin un excellent pavillon.

En somme et à l'ordinaire, deux directions divergentes s'offrent, entre lesquelles le choix est possible. Le groupe protège contre la circonscription, la circonscription protège contre le groupe. Par là l'élu sauve les lambeaux de son initiative et de son indépendance : deux despotismes qui se contrarient font ensemble une liberté.

Les conséquences ressortent d'elles-mêmes. Les chefs mettent-ils en question l'existence du cabinet, les plus nombreux, sans ambition personnelle, écoutent avec une sympathie nuancée de scepticisme. D'instinct, ils préfèrent aux ministres du lendemain les ministres du jour, dont ils ont l'habitude. Au-dessus de l'avenir et de ses incertitudes ils placent le présent et ses clartés. Stabilité c'est sécurité. Et puis on est un homme avec son irréductible ferment de jalousie : c'est toujours un spectacle savoureux que celui de l'ambitieux en quête des honneurs, puis démasqué, réduit à rester dans le rang. Aussi le groupe peut prendre les résolutions les plus farouches : en séance publique, sauf incidents imprévus, elles s'évanouissent. La question de confiance les déchire comme des toiles d'araignée.

L'opinion, prompte à la raillerie, s'amuse de ces revirements et elle les juge serviles. Le reproche n'est pas nouveau : on le

fit à la majorité de Clémenceau, on le fit à celle de Waldeck-Rousseau, on le fit à celle de Jules Ferry. Bien plus haut encore, une caricature de 1831 représente un chenil et des chiens qui rampent sous le fouet du maître : c'est la Chambre de Louis-Philippe aux pieds de Casimir Périer. Une telle sévérité est excessive. Seuls, les groupes de l'opposition, ayant une politique à eux, ont une personnalité à eux, vigoureuse et tranchée. La majorité au contraire n'a qu'une personnalité d'emprunt : c'est le Gouvernement qui a l'initiative, qui a l'autorité. Les groupes, dont il se réclame, veulent par lui, agissent par lui : eux soutiennent son existence, il dirige leur action, inséparables l'un de l'autre, indispensables l'un à l'autre. Les quais et les digues assurent le cours et le débit du fleuve ; mais c'est le fleuve qui vit et qui féconde.

Une heure vient pourtant où une crue de colères monte, le ministère tombe, il s'agit d'en former un nouveau : le grand jour des groupes commence.

Il faut tout d'abord savoir à qui on confiera cette mission. Les profanes s'imaginent que ce rôle revient de droit à celui qui provoqua la chute du Gouvernement : c'est une erreur. Celui qui renverse un ministère ne le remplace pas. M. Delcassé fit tomber en 1908 M. Thomson, en 1909 M. Clémenceau ; dans les deux cas, on le laissa de côté. Trop d'amours-propres saignants guettent l'auteur de leurs propres plaies : il n'a qu'à se retirer et à se recueillir. Il s'agit ensuite de l'attribution des portefeuilles, et c'est là où les groupes entrent en scène, chacun avec son stock de « ministrables » et la part qu'il s'adjuge. Là encore le préjugé public veut que ces désignations se règlent sur les compétences, les hommes de loi par exemple à la Justice, les hommes d'enseignement à l'Instruction publique. Cela arrive... quelquefois. On peut être ministre des Colonies et savoir où se trouve l'Indo-Chine. Il serait superflu de s'en étonner. Un Gouvernement veut deux choses : une majorité d'abord : l'administration viendra toujours : les bureaux sont là : la majorité importe avant tout. A cet effet, le Président désigné s'abouche avec les groupes, pèse leurs effectifs, soupèse leurs influences. Puis il s'adresse aux chefs, il écrème les partis, appelle autour de lui les hommes qui ont des amis, ceux qui ont des clients, ceux qui ont du

talent, ceux même qui ont tout. Une fois les groupes satisfaits et les ministres trouvés, la répartition commence et se règle sur des convenances de couloir ou d'antichambre. Le même indistinctement gouvernera la marine ou les finances, le commerce ou la justice. Désinvolture qui est à base de mysticisme. L'élu est l'élu du Peuple souverain; celui-ci l'illumine du triple rayon de sa majesté, de son infaillibilité et de son omniscience. Le pouvoir lui fait une auréole : les chefs de services, très loin au-dessous de lui, transmettent des informations qui deviennent ses inspirations. Intelligent, actif, il se met au courant, il apprend son métier : il va commencer sa vraie besogne de chef. C'est ce moment que la Chambre choisit pour lui retirer sa confiance, et les groupes pour lui donner un successeur.

Nous ne serons pas dupes cependant de notre propre ironie : la méthode, détestable avec les médiocres, est excellente avec des hommes supérieurs. La compétence professionnelle saisit les détails, elle peut s'y perdre aussi. Le parlementaire est mieux placé pour dégager les grandes lignes : les discussions qui portent sur tous les sujets, l'initient aux besoins et aux vues des administrations les plus diverses, Finances, Guerre, Marine. La méthode comparative, selon Aug. Comte, est souveraine en sociologie, elle est souveraine aussi en politique. Commissions, enquêtes, rapports, dégagent dans l'ensemble de nos rouages les principes vitaux et les caractères particuliers. Il y a des routines qu'un champ d'observation étroit prend pour des nécessités, il y a des témérités qu'un horizon étendu classe au rang des vérités de l'avenir. Le chef de bureau donne la technique, le ministre, neuf aux préjugés professionnels, apporte, s'il le veut, une vue d'ensemble, une philosophie, une foi. Il s'appelle Freycinet à la Guerre, J. Ferry à l'Instruction publique.

Les partis ne fournissent pas toujours de telles recrues. A l'ordinaire, ils font dans l'opposition de la politique, dans la majorité de l'intrigue. Les premiers bataillent contre des idées, les seconds manœuvrent contre les personnes. Pour le Gouvernement, c'est avec les uns la guerre, avec les autres la paix armée. Les choses changeront peut-être avec le régime inauguré en juin dernier. Maintenant les partis ont

leur existence reconnue, leur état civil, leur statut parlementaire. De plus et surtout il ont concouru à former les commissions. Celles-ci sont plus nombreuses : 44 membres au lieu de 33 ; elles réunissent toutes les opinions. C'est une garantie d'impartialité, qui est aussi dans l'ensemble un surcroît de responsabilité ; chaque groupe, face à face avec les rivaux, luttera pour son programme, pèsera sur les décisions, les marquera, au moins en partie, de son empreinte. Les doctrines accuseront d'un dessin plus ferme leurs contours : cadres et discipline se renforceront. Si l'on ne fausse pas l'instrument, la représentation proportionnelle à la Chambre introduira plus de calme, plus d'ordre, plus de clarté.

L. GÉRARD-VARET

(A suivre.)

LES MYSTÈRES D'ISIS

Vers le début de l'ère chrétienne, dans l'Égypte déjà envahie par les Grecs depuis trois siècles, et devenue propriété personnelle des Césars romains, la vie nationale s'était étiolée. Le christianisme acheva de précipiter la transformation, puis la ruine de la langue, des mœurs et des dieux du pays. Or, à ce moment, une renaissance de la religion égyptienne se produisait où on l'attendait le moins, en Italie et dans l'Occident latin : Osiris et Isis, les plus populaires des dieux adorés aux bords du Nil, convertissaient le monde romain au culte et aux doctrines isiaques.

Au temps de l'hégémonie maritime des Ptolémées, vers le milieu du IIIe siècle av. J.-C., Sérapis et Isis, dieux politiques, partirent d'Alexandrie sur des vaisseaux de guerre avec les mercenaires égyptiens ; ils débarquèrent à Chypre, Antioche, Délos, Athènes et en Sicile, où on leur éleva des temples. A la suite des milices, sur des vaisseaux de commerce, leur culte fut propagé par les marchands et les marins qui tous vénéraient Isis, étoile de la mer, protectrice des matelots. Des ports de la Méditerranée hellénique, les galères d'Égypte gagnèrent les côtes d'Italie, de Gaule, d'Espagne, introduisant partout la dévotion spéciale à Isis, qu'attestent les statuettes retrouvées dans ces pays.

Dans l'Égypte pharaonique, Isis n'avait occupé qu'une situation subordonnée à celle d'Osiris : mais, au temps où Hérodote visite l'Égypte, elle semble déjà devenir la divinité la plus populaire. Osiris, le dieu qui avait appris aux hommes à ne pas craindre la mort, devait sa résurrection miraculeuse au dévouement et à la science magique d'Isis, son épouse : c'est donc Isis qui avait sauvé du trépas les dieux et les hommes. A ce motif de gratitude s'ajoutait la séduction particulière, qu'exerce dans toutes les religions la divinité en qui s'épure et se magnifie le double rôle de mère et de femme. Aussi les dévots qui, aux premiers siècles de notre ère, reçurent les doctrines osiriennes, adoptèrent-ils le patronage de la déesse plutôt que celui du dieu : ils furent connus dans le monde romain sous le nom d'Isiaques et dominèrent bientôt toutes les autres sectes.

Comment s'explique cette faveur prodigieuse? En Grèce, aussi bien qu'en Italie, la religion officielle avait été impuissante à donner aux hommes un idéal de vie. Des superstitions grossières, des rites barbares ou devenus incompréhensibles, des légendes enfantines ou immorales, voilà ce que contenait « cette religion » qui, nous dit Lucrèce, « causa tant de maux ». Les prêtres laissaient aux philosophes le soin de méditer sur l'immortalité de l'âme, la justice divine, l'espoir d'une vie éternelle et réparatrice ; mais les rêveries d'un Pythagore, les théories d'un Platon, n'étaient connues que d'une élite. Or, près de la Grèce, dans la mystérieuse Égypte, vivaient depuis des milliers d'années « les plus religieux des hommes » à qui les dieux avaient enseigné comment il faut vivre pour renaître divinement après la mort. Ces révélations se propagèrent dans la société grecque sous le voile de doctrines réputées secrètes : les rites orphiques et les mystères d'Éleusis. Mais, alors, il y a eu influence d'un culte sur l'autre, plutôt que pénétration. C'est quand les Ptolémées deviennent maîtres de l'Égypte que le monde grec accueille non seulement les spéculations, mais les divinités alexandrines ; c'est seulement après l'annexion de l'Égypte au patrimoine des Césars que le monde latin se peuple des statues d'Osiris et d'Isis qu'accompagnent leurs prêtres.

La propagande isiaque ne recrutait pas ses dévots unique-

ment parmi les humbles, que leur vie médiocre rendait plus avides d'espoir et de consolation ; elle attirait aussi les lettrés, les philosophes, les artistes, imbus de respect pour le pays d'antique civilisation, aux monuments impérissables, dont les prêtres avaient enseigné la sagesse au divin Platon. Tout ce qui arrive des bords du Nil devient à la mode : bronzes, vases, meubles, étoffes, bijoux. On s'ingénie à replacer ces objets dans leur cadre : aux murs d'Herculanum et de Pompéi, que de décors « nilotiques » ! Fleuves qu'ombragent des palmiers, paysages peuplés de sphinx, d'ibis, de crocodiles, d'hippopotames, et de singes luttant avec des nègres ou des pygmées.

Dès 105[1] avant J.-C., on avait construit un Sérapéum à Pouzzoles et un Iséum à Pompéi ; Rome eut son temple d'Isis à l'époque de Sylla. La lutte d'Antoine et de Cléopâtre contre Octave discrédita pour un temps les cultes égyptiens ; ils furent interdits à Rome pendant les règnes d'Auguste et de Tibère. Mais en 38 de notre ère, Caligula consacre au Champ de Mars de Rome le grand temple d'Isis Campensis ; désormais les empereurs donnent l'exemple de la vénération à la déesse, tandis que les légionnaires, les commerçants, les colons répandent le culte isiaque en Afrique, en Gaule, en Germanie, partout où s'installent les aigles romaines. L'époque des Antonins marque l'apogée de la ferveur isiaque, concurrence formidable au christianisme naissant.

Pendant cinq cents ans, en effet, l'Occident a cherché un réconfort dans les doctrines venues d'Égypte.

*
* *

A quoi tenait l'attrait de ce culte ? D'abord à son caractère secret, à l'interdiction d'en révéler les « mystères ». Plutarque[2] et Apulée qui prétendent nous renseigner sur ces doctrines, se

1. Voir G. Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie ;* F. Cumont, *les Religions orientales dans l'empire romain* (2e édit.).

2. E. Guimet, *Plutarque et l'Égypte.* Plutarque, qui fut grand prêtre d'Apollon à Delphes, vers la fin du 1er siècle, a dédié son traité *Sur Isis et Osiris* à une prêtresse de Dionysos, Cléa, qui était Isiaque. Apulée a raconté son initiation aux mystères d'Isis dans le livre XI des *Métamorphoses*, écrit vers 160 de notre ère.

taisent avec emphase, au moment même où ils piquent le plus notre curiosité. Nous ne connaissons donc qu'imparfaitement la théorie de l'initiation; mais, par les ruines des temples, dont le mieux conservé est à Pompéi, il est possible de se représenter assez exactement la vie religieuse des Isiaques.

Le centre en était le temple, l'Iséum, édifice tout différent des temples grecs dont nous avons gardé de si magnifiques exemplaires à Poestum, Agrigente, Ségeste et Sélinonte. L'Iséum de Pompéi rappelait-il le fameux Sérapéum d'Alexandrie, dédié par Ptolémée Soter à Isis et Sérapis? Rufin, qui visita le Sérapéum à la fin du IVe siècle, en a fait une description d'où il ressort principalement que l'édifice se distinguait des temples pharaoniques par l'importance des locaux destinés aux prêtres et aux fidèles : la *cella* du dieu n'occupe que la partie centrale; tout autour se développent les salles réservées à la vie contemplative et à l'enseignement de la doctrine. Comme l'a dit Lafaye, le Sérapéum n'était pas seulement un temple, c'était aussi un couvent et un institut scientifique.

L'Iséum de Pompéi n'avait pas ces dimensions colossales. Tel que nous le connaissons aujourd'hui, il s'élevait sur l'emplacement d'un temple plus ancien, jeté bas par le tremblement de terre de l'an 63, relevé avant tous les autres par la piété publique et déjà rendu au culte lorsque survint la catastrophe finale de l'an 79.

Au centre d'une cour carrée (*area*) qu'entourent des colonnes, s'élevait le sanctuaire (*cella*) décoré d'un fronton : on y accédait par un escalier de sept marches : au fond de la cella on voyait une banquette, à la fois piédestal de la statue d'Isis, et armoire pour les objets du culte. Dans l'angle gauche de l'*area*, un grand autel et plusieurs autres plus petits pour les sacrifices; non loin, un bâtiment carré, communiquant avec un souterrain étroit, où, dans la maçonnerie, étaient ménagés deux bancs : c'est, croit-on, la salle d'épreuves, *megarum*; les candidats à l'initiation allaient y dormir pour voir Isis en rêve et recevoir des songes prophétiques. Derrière la cella, cinq larges baies percent le mur extérieur, donnant accès à une vaste salle où l'on reconnaît la *schola*, salle de réunions, de banquets, de conférences pour les Isiaques.

Un tel édifice est tout à fait approprié aux pratiques d'un

culte qui encourageait les communications incessantes entre les fidèles et la divinité. Le temple antique se préoccupait surtout de mettre en sûreté la statue des dieux; dans l'Iséum de Pompéi se prépare déjà l'*ecclesia* des chrétiens, qui vise à grouper une assemblée de fidèles autour d'un étroit naos.

Suivons les initiés à l'intérieur du temple. L'adorateur d'Isis se lève avant l'aurore pour assister à l'office du matin, ou *matines* isiaques. Le culte isiaque emprunte en effet au rituel égyptien ses offices qui se répètent trois fois par jour. Alors que dans les temples grecs ou romains, on ne sacrifiait qu'à l'occasion de fêtes déterminées, ici les exercices de dévotion étaient quotidiens. Le culte ne se borne pas davantage aux rites monotones de l'égorgement des victimes et de la consultation des haruspices; un drame divin, un saint sacrifice, auquel le public assiste dans l'émoi, s'accomplit aux jours de fête et, les autres jours, est évoqué dans le temple : la passion d'Osiris. Voici le spectacle qui s'offre d'abord à l'initié. Le clergé debout attend les fidèles. En avant, le *grand-prêtre*, à la figure ascétique, au crâne rasé ou marqué d'une tonsure, le visage glabre par pureté rituelle; il est vêtu d'une robe de lin dont la couleur blanc azuré rappelle la fleur de ce fruit de la terre, don d'Isis et d'Osiris. Pour que son âme ait domicile dans un corps non appesanti par la matière, pour qu'il passe sa vie à « apprendre, à méditer, à enseigner les choses divines », le grand-prêtre doit s'abstenir de tout excès de nourriture et de boisson. Sous ses ordres, comme en Égypte, une hiérarchie sacerdotale : des *prophètes*, admis aux entretiens avec la divinité; des *stolistes*, prêtres et prêtresses, qui habillent et déshabillent les statues des dieux; des *pastophores* qui portent dans les processions les petits naos où résident les statuettes divines. Ces prêtres de second rang sont vêtus d'une longue robe claire, mais le buste, les bras, la tête rasée, restent à nu; et comme ce sont souvent des nègres ou des Égyptiens, leur chair se détache en bistre hors du fourreau de lin. Quant aux prêtresses, vêtues de longues robes transparentes et plissées, la chevelure tressée et ramenée sur le front en diadème, les pans de leur écharpe à franges se nouent sur leur poitrine. Les uns portent un goupillon et un petit vase, dont la panse arrondie rappelle la courbe d'un sein, parce que l'eau bénite

qu'il renferme purifie, désaltère et divinise comme le lait d'Isis[1]. D'autres agitent le sistre, emblème des déesses égyptiennes : le tintement de ses rondelles métalliques donne une cadence aux évolutions des fidèles, tout en écartant Seth, le meurtrier d'Osiris, le mauvais esprit; le sistre, par le mouvement qu'on lui imprime, signifie que tous les êtres doivent entrer en agitation, pour s'éveiller de la torpeur physique ou intellectuelle où ils menacent toujours de tomber.

Et voici le décor où vivent ces prêtres égyptiens : les parois extérieures de la cella, du megarum, de la schola, sont décorés de reliefs en stuc ou de fresques; on y démêle les scènes d'une mythologie peu à peu altérée par les artistes et devenue composite. Sérapis[2] a pris à Zeus-Jupiter son masque imposant, où les tempes bouclées laissent percer les cornes d'Amon-bélier; sa chevelure est surmontée d'une corbeille (*calathos*) ornée d'épis; Osiris, le corps moulé dans le maillot funéraire, la haute couronne sur la tête, tient dans ses poings croisés le croc et le fouet; à ses pieds, une tête de mort rappelle qu'il est le seigneur d'outre-tombe; Isis, femme et déesse, laisse entrevoir sous sa robe transparente ses formes gracieuses et nobles; elle lève le sistre et tient la croix de vie; Isis-mère a sur ses genoux l'Enfant-Horus qui pose un doigt sur sa bouche[3]. Et encore Anubis, conducteur des âmes, qui, au-dessus de son buste que sangle la tunique romaine, porte droit sa tête de chien; Thot, l'ibis, qui se dresse sur ses longues jambes d'échassier; un monstre à tête de lion, au corps d'hippopotame, la « Mangeuse » des textes égyptiens, qui dévore les impurs dans l'autre monde, ouvre la gueule pour exécuter l'arrêt du tribunal osirien; Seth-Typhon, sombre et hiératique, impose sa présence à côté des dieux bienfaisants, comme la nuit qui ne se sépare pas du jour. A ce défilé des dieux de la

1. E. Guimet, *L'Isis romaine*.

2. Sérapis est le dieu officiel des rois Ptolémées. On ne sait encore si le nom et le caractère de ce dieu sont d'origine purement égyptienne (Osiris-Apis), ou s'ils viennent de Sinope ou de Babylone; mais en fait Sérapis et Osiris ont été identifiés et peuvent être confondus.

3. Ce geste, disait-on à la basse époque, est pour commander le silence qui convient aux mystères. Interprétation erronée : à l'origine, le geste d'Horus fait allusion au pouvoir créateur de la parole divine.

légende osirienne viennent se joindre d'autres figures plus familières de la mythologie grecque.

Tel est le cadre où les matines isiaques vont commencer. Devant les fidèles, massés en face de la cella, le grand prêtre en vêtements blancs, gravit les marches, écarte les rideaux clairs et révèle aux yeux la statue d'Isis. Devant elle, avec une eau bénite, que l'on disait puisée au Nil, on fait des libations et on asperge l'assistance; puis, le feu sacré est allumé; l'eau et le feu, comme dans le rituel égytien, purifient le sanctuaire. Alors le grand-prêtre, « debout sur le seuil de la cella, éveille la déesse en l'interpellant en langue égyptienne ». A cet appel, elle sort de son sommeil, contrainte d'obéir au prêtre qui sait son nom véritable. La présentation des offrandes consumées sur l'autel vient ensuite, et l'on annonce la première heure du jour par des cris et des chants.

C'est probablement à l'office du matin que les stolistes coiffaient et habillaient la statue d'Isis, selon le rite décrit par Apulée. Les femmes étaient spécialement chargées du soin de présenter à la déesse un miroir et les épingles destinées à consolider sa chevelure. L'idole, une fois revêtue d'un costume, différent suivant les jours de fête, mais qui portait le plus souvent le nœud à franges, dit nœud isiaque, était parée de bijoux, puis recevait un sistre et un vase d'or. Que sont les pauvres atours de nos madones d'Espagne et d'Italie à côté du ruissellement de pierreries qui couvraient la déesse? Celle de Cadix[2] s'auréolait d'un diadème de perles, d'émeraudes, d'escarboucles, d'hyacinthes et de pointes de silex; à ses oreilles chatoyaient deux perles et deux émeraudes; les mêmes pierres scintillaient au collier, ainsi qu'aux bracelets cerclant les jambes et les poignets, tandis qu'au petit doigt brillaient deux bagues en diamant, les autres doigts s'ornant de perles et d'émeraudes. L'inventaire des temples d'Isis, retrouvé à Némi, nous détaille les objets nécessaires à la parure et à l'habillement des statues d'Isis, et l'on comprend qu'ainsi offertes aux regards éblouis, elles ne chômaient pas d'adorateurs, même l'office du matin une fois terminé.

1. Apulée, *Métamorphoses*, XI, ap. Lafaye, p. 253.

2. Lafaye, *op. laud.* pp. 135-137.

Le temple ne fermait pas, et, vers deux heures de l'après-midi, les chants des prêtres appelaient les fidèles à un deuxième office, les Vêpres d'Isis. Quelles cérémonies s'accomplissaient à ce moment, nous l'ignorons faute de textes. Beaucoup de séances du culte étaient sans doute occupées par la contemplation, la méditation devant les objets sacrés. Une fresque d'Herculanum représente en effet l'adoration de ce vase plein d'eau du Nil, qui est une des figures symboliques de la déesse. Debout devant la cella, le grand-prêtre élève à la hauteur de sa poitrine l'urne sacrée et l'offre à l'adoration des fidèles; ceux-ci, distribués en deux groupes, de chaque côté d'un autel embrasé, chantent en agitant des sistres, accompagnés sur la flûte [1].

Un court service clôturait la journée. On purifiait le sanctuaire en brûlant du kyphi [2], puis on déshabillait la statue, on tirait les rideaux de la cella, et la déesse s'endormait jusqu'au matin. Dévots et dévotes avaient pu s'abîmer de longues heures dans une joie extatique, face à face avec la divinité : « Ce que nous devons désirer des dieux, c'est de les connaître », dit Plutarque à la grande prêtresse Cléa : de même, des siècles auparavant, les dévots égyptiens ne souhaitaient d'autre bonheur que « de voir le dieu dans ses belles fêtes de la terre et du ciel ».

Le culte quotidien n'était toutefois que la moindre manifestation de la piété des Isiaques. Certains jours de fête, toutes les figures mystérieuses qui peuplent les murs du temple, tous les objets dont la signification secrète excite la curiosité des assistants et hante l'esprit des initiés, semblent se détacher des murailles et s'animer dans la salle. Ces ibis, immobilisés sur les murs, les voici, oiseaux vivants, qui circulent autour de sveltes palmiers transplantés dans le temple ; et ce cortège qui s'ébranle au rythme d'une marche solennelle, dont le génie de Mozart semble avoir recueilli un écho dans la *Flûte enchantée*, ce sont des prêtres et des prêtresses, coiffés de masques d'animaux ou chamarrés d'attributs étranges, qui

1. Pour le plan, le décor de l'Iséum de Pompéi, et les fresques décrites ici, voir la salle des antiquités isiaques au Musée Guimet.

2. D'après Plutarque, *de Iside et Osiride*, 81, on brûlait le matin de la résine, à midi de la myrrhe, le soir du kyphi.

vont mimer les rôles des dieux et des déesses. Le rite égyptien aime ce double décor réel et figuré, où le mythe évoqué journellement revêt soudain un caractère de vérité inoubliable : ce qu'on joue avec cette mise en scène impressionnante, ce sont les douloureux Mystères, les péripéties de la passion d'Osiris.

Les plus importantes des fêtes isiaques se célébraient au printemps et à l'automne. La vie des dieux fleurit et se fane suivant les saisons. Qu'est-ce que la mort et le renouveau de la végétation, le décroît et le retour de la lumière, sinon le rappel de la mort et de la résurrection d'Osiris? « Ils disent qu'Osiris est enseveli quand on cache la semence dans la terre, qu'il retourne à la vie et se montre au jour quand les germes commencent de pousser; c'est pourquoi vers le solstice d'hiver, Isis met au monde Horus-l'Enfant (Harpocrate); après l'équinoxe du printemps, on célèbre une fête en mémoire des couches d'Isis[1]. » Apulée nous a laissé une description pittoresque de la fête du printemps qu'il avait vu célébrer à Kenchrées, port situé près de Corinthe, et qu'on appelait la fête du Vaisseau d'Isis (*Isidis Navigium*[2]). Elle se célébrait le 5 mars, lorsque le vent d'hiver cessant, la mer se rouvre à la navigation. Il était naturel que la fête du renouveau de la nature devînt sur les côtes de la Méditerranée une fête de la mer. Je renvoie à cet écrivain pour les détails de la procession où défilent d'abord, pour l'amusement du peuple, une mascarade de grotesques, suivie d'un cortège qui s'ennoblit par degrés, — musiciens, initiés, prêtres, — comme l'intelligence des mystères qui, du vulgaire à l'élite, va s'épurant. Les dieux fermaient le cortège, portés, figures vénérables ou objets allégoriques, sur les épaules des plus grands dignitaires du culte; en dernier lieu apparaissait le symbole d'Isis, l'urne d'or, à l'anse surmontée d'un aspic lové et contenant l'eau sainte, substance et symbole d'Osiris. La procession arrivée sur le rivage, le grand-prêtre purifiait le navire selon le rituel, le dédiait à Isis, et bientôt l'esquif construit de matériaux précieux, chargé d'ex-votos et d'offrandes, prenait la mer[3].

1. *De Iside et Osiride*, 65, 70.

2. *Métamorphoses* XI. Cf. Lafaye, *op. laud.* p. 121.

3. Une fête de la mer analogue se célèbre encore à Catane.

Mais la fête d'automne était plus importante parce qu'elle évoquait la légende osirienne dans ses faits essentiels : la mort d'Osiris et sa résurrection. Le 12 novembre, qui correspondait au 17 Athyr du calendrier égyptien, Osiris tombait sous les coups de Seth-Typhon. Dans le temple d'Isis, les prêtres, revêtus comme il est dit plus haut, du masque et du costume propres à chaque dieu, jouaient le Mystère osirien devant les fidèles. Bien que les textes ne donnent pas tous les éclaircissements désirables, nous pouvons être certains que l'on reproduisait au naturel l' assassinat d'Osiris par Seth, l'abandon au Nil de son corps enfermé dans un coffre, la quête éperdue d'Isis, sondant le fleuve, remontant jusqu'à Byblos pour retrouver le corps dépecé et le ramener en Égypte [1]. Les assistants mêlaient leurs pleurs et leurs cris aux lamentations des dieux et de la déesse : « ils imitaient les gestes d'une mère accablée par le malheur. » Cette quête était si poignante, ces plaintes si aiguës qu'elles gênaient le public au dehors du temple et qu'Ovide s'impatiente contre « ce dieu qu'on n'a jamais fini de chercher [2] ». Une inscription du commencement de notre ère nous apprend qu'à Gallipoli on jouait l'épisode d'Isis parcourant une pièce d'eau, qu'on appelait le Nil, sur une barque de papyrus, cherchant et repêchant les membres d'Osiris jetés à l'eau par Seth ; des initiés tenaient les rôles de pilotes, de guetteurs et manœuvraient les filets [3]. « A ce moment, Isis paraissait dans le deuil et les larmes : elle cherchait les restes de son époux et à mesure qu'elle les trouvait elle les recueillait avec soin, se cachant aux yeux de Seth. »

Tous les morceaux du corps divin une fois rassemblés, cette fête des Morts se terminait par des rites joyeux. C'était le troisième jour qu'Osiris était retrouvé (*Osiris inventus*) et ressuscité (*Osiris ex se natus*). « La nuit du 19e jour d'Athyr (14 novembre) les prêtres se rendent au bord de la mer et portent l'arche sacrée qui renferme un vase d'or avec lequel ils puisent de l'eau douce. Alors tous les assistants poussent de grands cris en disant qu'Osiris est retrouvé. » Et Juvénal de

1. *De Iside*, 50. Le retour d'Isis de Phénicie donnait lieu à une fête particulière, célébrée le 7 Tybi, au mois de décembre.

2. *Métamorphoses*, IX, 692.

3. P. Foucart, *Recherches sur les mystères d'Éleusis*, p. 37.

protester aigrement contre ces clameurs d'allégresse! Pour attester cette résurrection, les prêtres exécutaient alors le rite décrit à Denderah : ils détrempaient de la terre végétale avec de l'eau douce et des aromates, des grains d'orge et de blé; de cette pâte ils formaient une figurine en forme de croissant qu'ils habillaient et paraient. Cette figurine, expliquent les textes égyptiens, était ensevelie, et quand les grains de blé et d'orge germaient au printemps, Osiris était manifestement ressuscité.

De grandes réjouissances (*hilaria*) pendant lesquelles les Isiaques envahissaient les places et les rues, au scandale des uns et pour la joie curieuse des autres, marquaient la résurrection d'Osiris. Les initiés se réunissaient dans un banquet (*coena serapiaca*); parfois on donnait des jeux au cirque. Est-ce l'un de ces divertissements sacrés qui est reproduit dans une fresque d'Herculanum? On y voit sur la scène d'un théâtre (qui n'est peut-être que la *cella* du temple) un nègre coiffé de roseaux et de lotus, qui exécute un pas de danse, un poing sur la hanche, et qui gesticule de l'autre main. Prêtres et prêtresses rythment la danse de leurs flûtes et de leurs sistres.

On conçoit la curiosité excitée par de pareilles fêtes chez le populaire. Les grandes vicissitudes de la nature y étaient humanisées : Osiris mourait comme meurent tous les hommes; il ressuscitait et leur enseignait à se racheter du trépas. La mort et la renaissance du dieu, en accord avec les péripéties des saisons, provoquaient la joie ou le deuil des fidèles; mais, à l'initié, la fable touchante d'Osiris ouvrait les chemins de la vie vertueuse et de la bonne mort; il y voyait l'exemple de sa propre destinée.

*

Comment devenait-on initié? Apulée, dans le livre XI des *Métamorphoses*, nous a fait de sa conversion aux rites isiaques et de son initiation aux mystères un récit qui ne lève pas toutes les obscurités du sujet, mais qui contient des précisions sur l'état d'esprit du néophyte et les diverses épreuves à subir. Le héros du roman, Lucius, en qui il faut reconnaître Apulée lui-même, au cours d'une vie dissolue a été métamorphosé en

âne par quelque sorcière. Mais, pendant la fête du Navigium Isidis, la bonne déesse, touchée de ses malheurs et de ses remords, lui rend la forme humaine, à cette condition que Lucius s'engagera dans la « sainte milice » et consacrera à la déesse le reste de son existence.

Lucius s'applique à tenir loyalement sa promesse. Il loue une cellule dans les dépendances du temple[1] ; chaque jour il assiste aux offices, écoute l'enseignement donné en chaire[2], vit dans la familiarité des prêtres ne cesse d'adorer la déesse ; toutes les nuits, il la voit en songe et entend l'ordre répété de se préparer à l'initiation. Mais la conscience de son indignité, les rudes exigences de la religion, surtout l'obligation de rester chaste, rendent notre néophyte hésitant. Enfin pénétré par la grâce, il supplie le grand prêtre de l'initier aux secrets de la *nuit sainte*. Celui-ci, sans le décourager, lui fait comprendre qu'il ne doit montrer ni trop de hâte, ni trop d'ardeur : « La déesse elle-même l'avertirait du moment favorable ; dans sa main reposaient les clefs des enfers et la certitude du salut ; l'initiation était comme une mort volontaire suivie d'un salut possible et d'une renaissance ; quelque claire et précise que fût la vocation de Lucius, il fallait attendre un avis formel de la déesse. » Surexcité par ces demi-révélations, Lucius redouble d'assiduités aux offices et se prépare par une macération volontaire aux épreuves divines. Une nuit enfin, la déesse daigne lui dire que le moment est venu : une certaine somme sera nécessaire aux frais de sa réception et le grand prêtre sera son parrain.

Ce jour-là, en effet, après l'office du matin, le grand prêtre

1. A l'imitation du grand Sérapéum d'Alexandrie, les temples isiaques d'Europe possédaient des locaux où les candidats à l'initiation s'enfermaient, comme Apulée, pour la durée du noviciat « sous un joug volontaire ». En Egypte, au temps des Ptolémées, ce noviciat était extrêmement rigoureux ; les néophytes qui acceptaient de vivre en reclus dans la « prison », κατοχή, du temple, y attendaient parfois dix, douze, seize ans, le jour du baptême consécrateur qui les rendait à la liberté et à la vie du monde. Voir Reitzenstein, *die hellenistischen Mysterienreligionen* (1910), pp. 72-80.

2. Apulée nous apprend qu'il y avait dans le temple de Kenchrées une salle pour l'assemblée (*concio*) des fidèles ; le prêtre isiaque y parlait du haut d'une chaire (*suggestus*). Comme le culte grec ni le culte romain ne comportaient d'enseignement, leurs temples n'avaient pas de chaire. Cette innovation des temples isiaques indique toute une révolution dans le sentiment religieux. (Lafaye, *op. laud.*, p. 232.)

tire d'une cachette des livres écrits en caractères inconnus, c'est-à-dire en hiéroglyphes, et les lit au néophyte. Lucius, suivi de la sainte cohorte des initiés, est ensuite conduit à des bains tout proches. Il y subit les rites du baptême : le grand prêtre le purifie en faisant ruisseler l'eau sur lui de tous côtés, suivant le mode égyptien. Puis, Lucius est reconduit au temple où il se prosterne devant la déesse. Le grand prêtre lui dit secrètement les mots ineffables et l'avertit à haute voix que pendant dix jours il devra faire abstinence, ne rien manger qui ait eu vie, ni boire de vin.

Après ces dix jours de méditation ascétique, Lucius est ramené au temple à jour faillant. Il est accueilli par les fidèles qui lui apportent des offrandes comme à un dieu; le grand prêtre écarte les profanes, revêt Lucius d'une robe de lin et l'entraîne par la main au plus profond du sanctuaire. Ici, Apulée excite et déçoit notre cusiosité :

Sans doute, dit-il, tu demandes, lecteur attentif, ce qui se dit alors et ce qui s'est fait? Je le dirais, s'il était permis de le dire; tu le saurais, s'il était permis de l'entendre. Mais les oreilles et la langue commettraient alors un pareil sacrilège, à cause de cette curiosité téméraire. Si cependant tu es suspendu dans une attente religieuse, je ne veux pas te crucifier d'une plus longue angoisse. Écoute, mais crois, ce qui est la vérité. J'ai approché des confins de la mort, et après avoir foulé le seuil de Proserpine, j'en revins, transporté au travers de tous les éléments. Au milieu de la nuit, j'ai vu le soleil resplendissant d'une blanche lumière, les dieux des enfers et les dieux du ciel; je me suis approché d'eux et je les ai adorés de tout près. Voilà ce que je puis te rapporter, et, ce que tu as entendu, il est nécessaire que tu ne le comprennes pas, cependant...

Quand le jour parut, Lucius, revêtu de douze robes sacerdotales, est conduit sur une estrade dressée au milieu du sanctuaire, en face de la statue de la déesse. On lui met dans la main une torche enflammée, et sur la tête une couronne en palmes blanches, qui l'auréolent de rayons. La foule a envahi les entours du naos. Tout à coup les rideaux du sanctuaire sont tirés, et Lucius apparaît au peuple dans le costume et l'attitude qu'on prêtait au Soleil. Cette « naissance » de Lucius aux rites sacrés est célébrée par trois journées de fêtes et de banquets; il prolonge encore son séjour dans le temple, savourant l'extase

indicible que lui procure la contemplation d'Isis; enfin il se retire, après avoir chanté les litanies d'Isis en strophes rythmées, et couvert le grand prêtre de baisers et d'offrandes. Plus tard, Lucius passa par de nouvelles épreuves; il fut admis aux mystères d'Osiris et aux nocturnes orgies de Sérapis, et subit les rites d'une deuxième, puis d'une troisième initiation. Désormais membre du collège des Pastophores, à tous les défilés du clergé isiaque il promène, non sans orgueil, son crâne rasé.

*
* *

Ce qu'Apulée n'a pas voulu révéler au lecteur profane, les mystères de la veillée sacrée, pouvons nous en avoir quelque idée? Apulée dit que le myste était appelé à voir et à entendre des choses secrètes. Dans les mystères d'Éleusis pareillement, les candidats à l'initiation devaient voir des tableaux ou des scènes jouées, et entendre des révélations[1]. Donc Apulée a vu (peut-être a-t-il joué lui-même) quelques scènes d'un drame sacré[2], d'un Mystère; il a entendu une explication de ces scènes et la révélation de leur sens symbolique. Apulée énumère, sans les décrire, les différents épisodes de ce drame : baptême, mort et renaissance, descente aux Enfers, transfiguration en Soleil : c'est comme si, pour chaque scène, le titre seul était donné. Mais, ces titres résumant des pratiques nettement égyptiennes, avec l'aide des documents hiéroglyphiques je vais essayer de conjecturer le texte absent.

Le myste reçoit d'abord un baptême qui lave son corps et son âme des souillures de la terre. L'eau sainte du Nil fait de lui ce qu'elle fait de tout défunt égyptien qui reçoit ce rite : l'égal d'Osiris: comme le dieu, il est mort pour les choses humaines, mais il renaît pour la vie d'outre-tombe.

Après le baptême, on mettait en action la mort et la résur-

1. Paul Foucart, dans son livre, p. 45, établit que les mystères d'Éleusis comprenaient : 1° des processions; 2° des exhibitions de tableaux ou des scènes dramatiques; 3° des explications orales. Je retrouve le même cadre aux mystères Isiaques.

2. C'est l'expression de Clément d'Alexandrie à propos des rites d'Éleusis : δρᾶμα μυστικόν.

rection du myste. Apulée nous dit que Lucius s'offre, dans cet instant, à une mort volontaire (*ad instar voluntariæ mortis*) et qu'il « atteint les confins de la mort » (*accessi confinium mortis*). Que faut-il entendre par là? Non pas, évidemment, le châtiment réservé à l'homme sacrilège, qui veut, par curiosité, voir les dieux. Lucius, appelé par Isis, ne risque rien de sa colère. La mort qui l'attend est toute symbolique : c'est la mort rituelle du culte égyptien. Ceux-là seuls qui ont été démembrés comme Osiris et qui ont reçu les rites inventés par Isis, sont admis à la seconde vie bienheureuse. Je présume qu'à ce moment le grand-prêtre conduisait le myste dans une salle obscure, probablement truquée selon le décor traditionnel des scènes funéraires. Là, le myste était invité à contempler soit des peintures ou bas-reliefs, soit des tableaux vivants, qui figuraient la mort d'Osiris, le dépècement de son cadavre, puis la reconstitution du corps, les rites magiques pratiqués par Isis et Nephthys, assistées d'Anubis et de Thot, enfin la résurrection d'Osiris et sa fusion avec le soleil Rà. Après avoir vu et entendu, le myste devait renouveler pour son propre compte l'expérience d'Osiris. Il se décidait, dans un acte de foi, à subir toutes les conséquences de l'initiation. Je ne saurais préciser jusqu'à quel point on réalisait cette imitation de la mort osirienne. Est-il invraisemblable de supposer le néophyte étendu sur le lit funèbre et subissant, non sans quelque appréhension, le simulacre du démembrement? En Égypte, on mimait ces rites non seulement sur les statues des dieux ou sur les momies humaines, mais aussi sur la personne vivante du roi : quand on adorait Pharaon dans les temples, on était censé avoir mutilé rituellement, puis reconstitué, son corps périssable, pour le doter d'une vie éternelle [1]. C'est à Isis que l'on attribuait l'invention de « ce remède qui donne l'immortalité » ; aussi doit-on admettre que les initiés du culte isiaque prenaient part, de leur vivant, à ces promesses de vie future, mais à condition d'imiter la mort osirienne. De cette épreuve le myste sortait pareil à Osiris ; aussi vrai que ce dieu vivait à jamais [2], aussi vrai l'initié vivrait après la mort. Et, de

1. A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, p. 217.

2. Dans les mystères phrygiens, où Attis joue le rôle qu'Osiris assume dans les rites isiaques, on chantait : « Prenez confiance, ô mystes! car le

même qu'en Égypte tout défunt consacré par les rites porte le nom et assume le rôle d'Osiris, de même l'Isiaque initié se faisait représenter avec le costume et les attributs de Sérapis.

Le néophyte, une fois franchies les portes de la mort, « renaissait » soudain (*renatus quodam modo*) et comptait le jour de son initiation comme le premier de sa vie réelle (*natalem sacrorum*). Comment réalisait-on cette renaissance? Le myste revêtait un vêtement brillant comme le jour, pareil à celui d'Osiris ressuscité : c'était l'image de son corps « glorieux », issu de la dépouille terrestre. Se contentait-on de cette allégorie? Les livres sacrés de l'Égypte, que l'on montre au myste, enseignaient que, pour mimer la gestation et la renaissance, il fallait coucher statue ou momie dans une peau d'animal sacrifié, ou dans les flancs d'une vache en bois. Plutarque et Apulée décrivent bien l'image en bois d'une vache que les Isiaques vénéraient dans les processions : reste à savoir si cette vache représentait pour ceux-ci, comme pour les Égyptiens, le « berceau » du mort renaissant. L'épisode d'Aristée, dans les Géorgiques, prouve que les Latins connaissaient le rite de la peau. Virgile donne une recette aux apiculteurs pour provoquer la génération spontanée des abeilles : grâce à des rites empruntés aux Égyptiens, l'essaim naît sous le pelage d'un taureau sacrifié. Dans les tombeaux d'Égypte on voit aussi l'âme, sous forme d'abeille, renaître au sortir de la peau. Cette tradition, que Virgile a transmise sous sa forme populaire, était-elle présentée au néophyte, avec son sens mystique, par quelque cérémonie analogue au rite égyptien? Ce qui se passe dans d'autres mystères orientaux nous porterait à le croire[1]; mais le silence des auteurs ne permet de rien affirmer.

dieu est sauvé et pour vous aussi, de vos épreuves, sortira le salut. » (F. Cumont, *Les religions orientales dans le Paganisme romain*, p. 89). Comparez ce passage de Saint-Paul aux Romains : « Si nous sommes entièrement unis à Christ par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une résurrection semblable » (VI, 5).

1. Le culte de Mithra présente un rite de ce genre, *le taurobole* : le myste couché dans une fosse (qui simule la tombe) recevait le baptême du sang d'un taureau égorgé au dessus de lui; il en inondait sa face, son cou, ses vêtements; même il buvait ce sang. De ce rouge baptême, il renaît, purifié de ses péchés, à une vie éternelle, *in æternum renatus*. (F. Cumont, *op. laud.*, p. 100).

Ces rites accomplis, le grand prêtre entraînait le candidat et lui « faisait fouler le seuil de Proserpine ». Il s'agit ici d'une « descente aux Enfers », thème popularisé par Homère et Virgile, peut-être sous l'inspiration des Égyptiens. Dans les mystères orphiques, empruntés aussi à l'Égypte, l'initié recevait un livre sacré qui lui enseignait les bons chemins de l'Hadès. Aux mystères d'Éleusis, la descente aux enfers, après la mort rituelle, se faisait dans un décor qui rappelait les sites tour à tour terribles ou apaisants des Enfers et des Champs-Élysées. « L'âme, au moment de la mort, éprouve la même impression que ceux qui sont initiés aux grands mystères. Le mot et la chose se ressemblent : on dit τελευτᾶν (mourir) et τελεῖσθαι (être initié). Ce sont d'abord des courses au hasard, de pénibles détours, des marches inquiétantes et sans terme à travers les ténèbres. Puis, avant la fin, la frayeur est au comble, le frisson, le tremblement, la sueur froide, l'épouvante. Mais une lumière merveilleuse s'offre aux yeux ; on passe dans des lieux purs et des prairies où retentissent voix et danses ; des paroles sacrées, des apparitions divines inspirent un respect religieux[1]. » Comment, dans les Mystères d'Isis, a-t-on interprété ce thème de la descente aux enfers, si familier aux Égyptiens? Nous ne le savons pas. Le myste comparaissait-il comme les morts égyptiens devant le tribunal d'Osiris pour que sa conscience, son cœur, fût mis dans la balance, en contre-poids de la Justice-Vérité? Les textes ne suggèrent rien à cet égard. Mais le tribunal qui siège aux Enfers pour juger les morts était un thème fort exploité dans la poésie latine depuis Virgile, Horace et Ovide; il devait être familier aux Isiaques. La présence, sur un stuc de Pompéi, de la « Mangeuse » qui dévore les condamnés de la justice osirienne, permet de supposer que le jugement d'Osiris faisait partie des tableaux présentés à l'initié. Les secrets que le grand-prêtre pouvait à ce moment lui révéler, ne seraient-ce pas les formules égyptiennes qui facilitaient sa justification? Au reste, la morale que pratiquaient les adorateurs d'Isis, selon Plutarque et Apulée, leur observance d'une vie sobre, leur recherche de justice, leur soif de vérité, cet

1. Plutarque, *Sur l'immortalité de l'âme*, traduit par P. Foucart.

idéal est de tout point conforme à celui que le défunt égyptien se vante d'avoir suivi par devant le tribunal d'Osiris.

L'initié, exalté par dix jours de jeûne et de méditation, était probablement moins sensible à la mise en scène, conventionnelle ou puérile, de ces rites qu'impressionné par la signification nouvelle de cette mort d'Osiris, instrument de rédemption et promesse d'immortalité. D'ailleurs le décor changeait. Au sortir des cryptes lugubres où il avait connu les affres de la mort imminente, le grand-prêtre introduisait l'initié dans une salle où Isis vêtue de blanc, étincelante de pierreries, l'accueillait, maternelle; soudain un disque rayonnant illuminait la salle : Lucius « au milieu de la nuit voit le soleil éblouissant de lumière[1] ». C'est en effet, au sein du Soleil Râ, dans la barque solaire, que les Égyptiens situaient leur plus glorieux paradis; Osiris, lui-même, s'unissant au Soleil, ne faisait plus qu'un avec l'astre dont la mort et la renaissance quotidienne devenaient un symbole de la destinée humaine. Dernière étape de cette initiation : le myste qui s'est identifié à Osiris, puis à Râ, « passe par tous les éléments: il contemple les dieux d'en bas et les dieux d'en haut ». Tel était le sort de l'élu égyptien qui dans l'autre monde « adorait le Soleil du matin, la lune, l'air, l'eau et le feu ». Peut-être déroulait-on aux yeux du myste les vignettes d'un *Livre des Morts* retraçant les voyages de la barque solaire; peut-être était-il censé parcourir les douze régions élyséennes correspondant aux douze heures de la nuit. Ce serait l'explication des *douze* robes sacerdotales qu'Apulée revêt avant l'initiation : Porphyre nous apprend que « les âmes, en traversant les sphères planétaires, se revêtent, comme de tuniques successives, des qualités de ces astres ». Au terme de l'initiation, le myste est censé se fondre dans le soleil, comme Osiris; il reparait devant la foule des fidèles, dans l'attitude du dieu solaire, la tête ceinte de rayons, pareil à Râ (*ad instar solis*).

Sans doute, après l'extase inoubliable de la révélation, où il s'est senti « délivré » du monde et de ses misères,

1. Firmicus Maternus dit aux Isiaques : « Tu ne seras pas amendé par la splendeur de la lumière que l'on te montre » (nec ostensi tibi luminis splendore corrigeris). Les mystères d'Éleusis comportaient aussi cette théâtrale irruption de la lumière dans la nuit. (P. Foucart, *op. laud.*, p. 58).

l'initié retombe dans la vie quotidienne où l'attendent tristesses et défaillances, alternatives de vertu et de péché. Mais il « porte en son âme comme dans une corbeille, la pure doctrine » qui le rend inaccessible au découragement, car elle lui a expliqué les antinomies de l'univers. Qu'est-ce qu'Osiris sinon la personnification de la force fécondante dans la nature, et de la sagesse suprême, c'est-à-dire le Bien? Seth-Typhon s'oppose à lui comme la chaleur desséchante à l'humidité, comme la passion et la violence à l'ordre et à la justice. Entre les deux, un conflit éternel se joue, dont le cœur des hommes est le théâtre émouvant; mais tous deux sont nécessaires parce qu'ils se complètent et que sans le Mal, le Bien perdrait l'occasion de se manifester. Quant à Isis, principe féminin, matrice universelle, elle est le champ d'expérience que féconde le Mal comme le Bien. Sans doute elle fuit le Mal, elle a pour le Bien un amour inné, mais si elle chérit, sauve et ressucite Osiris, elle ne se décide pas à tuer Typhon, car elle a compris que c'est le Violent qui a provoqué la mort bienfaisante de l'Être-Bon [1]. En somme, dans le drame osirien, la victoire du Bien ne s'affirme que parce que le Mal l'a mis dans la nécessité de combattre; de même, chaque homme est partagé entre deux sollicitations, celle de son instinct bestial et celle de sa conscience morale; il sera vainqueur comme Osiris, s'il se fie aux inspirations d'Isis. Alors il comprendra que « connaître les dieux par leurs révélations, c'est posséder la vérité » et que « le sacrifice le plus agréable qu'on puisse offrir aux dieux, c'est de leur apporter une conscience éclairée et juste, aussi éloignée de la superstition que de l'athéisme ». S'approcher toujours plus de la vérité et de la sagesse, voilà donc, selon Plutarque, ce que la déesse nous invite à chercher en nous-mêmes et en elle, par l'observance de ses rites.

Mais l'initié sortait du temple avec un bénéfice plus direct, dont Lucius reçoit la promesse de la bouche même d'Isis : « Tu vivras heureux, tu vivras glorieux sous ma tutelle, et, lorsqu'au terme prescrit, tu descendras aux enfers, là aussi, dans le souterrain hémisphère, tu me verras brillante dans les ténèbres de l'Achéron, gouvernant la retraite du Styx, et,

1. *De Iside et Osiride*, 40-49.

quand tu habiteras les Champs-Elysées, tu m'y adoreras comme une divinité favorable. Apprends d'ailleurs, que si tu mérites notre protection par ton culte assidu, ton entière dévotion, ta pureté inviolable, j'ai le pouvoir de prolonger ta vie au-delà du temps fixé par le destin[1]». C'est la même félicité qu'espéraient jadis les dévots en Égypte : « arriver, après une vieillesse très longue et très heureuse, parmi les féaux d'Osiris ». Mais la promesse d'une longue existence terrestre ne devenait désirable que parce que l'initié connaissait le sens de la vie et n'avait plus l'appréhension de mourir. Cicéron exprime ainsi sa confiance dans les mystères : « nous connaissons enfin les raisons de vivre et nous n'avons pas seulement l'allégresse de vivre, mais un meilleur espoir dans la mort ». C'est ce qu'atteste également cette inscription d'un initié d'Éleusis : « Oh! certes, c'est un beau mystère qui nous vient des bienheureux; pour les mortels, la mort n'est plus un mal, mais un bien[2]! » Cette paix de l'âme, bien suprême conféré par l'initiation isiaque, s'exprime enfin dans une formule fréquente sur les tombes des initiés : « Aie confiance avec Osiris ».

*
* *

Malgré leurs obscurités et leurs lacunes, les doctrines isiaques se sont imposées au monde romain pendant 500 ans (du Ier siècle avant notre ère jusqu'au IVe après J.-C). Le christianisme naissant n'eut pas de rival mieux armé : « la terre entière à présent jure par Sérapis », s'indignait Tertullien. Avec son clergé vêtu de blanc, tonsuré, aux mœurs ascétiques; ses assemblées de fidèles, ses cénobites et ses recluses; avec ses cérémonies du baptême, de la cène et ses prédications; ses rites qui sauvent l'humanité, par l'immolation d'un dieu;

1. Apulée, XI, éd. Nisard p. 402.

2. P. Foucart, *op. laud.* pp. 54-55. Voir aussi la fin du passage tiré de l'*Immortalité de l'âme*, de Plutarque : « Alors l'homme, dès lors parfait et initié, devenu libre et se promenant sans contrainte, célèbre les mystères, sa couronne sur la tête; il vit avec les hommes purs et saints; il voit sur la terre la foule de ceux qui ne sont pas initiés et purifiés, s'enfoncer et s'écraser dans le bourbier et les ténèbres et, par crainte de la mort, s'attarder dans les maux, par défiance de là-bas. »

ses offices quotidiens, ses contemplations, son amour de justice et de vérité, le culte isiaque apparait comme une sorte de préchristianisme. Les ressemblances entre les cultes orientaux et les cérémonies de l'Église sont parfois telles que les Pères y ont vu une parodie sacrilège inspirée par l'Esprit du mensonge.

C'est par les mystères d'Isis que les antiques spéculations d'Égypte se sont propagées dans le monde romain. Mais, de la pensée égyptienne aux théories isiaques, il y a progrès. A l'origine, le sacrifice du dieu en Égypte était inconscient, et ses effets bienfaisants sur l'humanité, involontaires. C'est la force d'un rite purement magique qui ressuscite Osiris, et c'est au nom de ce principe de magie : « le semblable produit le semblable », que les hommes qui *imitent* la mort d'Osiris participeront automatiquement à la renaissance et à l'immortalité. A mesure qu'on avance dans la civilisation égyptienne, le sacrifice du dieu, (comme nous l'avons montré[1]) tend à être considéré comme un acte raisonné, l'altruisme suprême de l'Être-bon. Au temps des mystères isiaques, l'évolution dans le sens spiritualiste est encore plus marquée : c'est Isis elle-même qui appelle le néophyte (*vocatus*), qui le sollicite de tirer parti de l'exemple osirien, qui lui montre les voies du salut. Le baptême isiaque lave l'âme plutôt que le corps; la mort du myste signifie surtout que l'âme meurt au péché; la renaissance est le point de départ d'une vie morale épurée; l'irruption de la lumière dans les ténèbres symbolise l'illumination de l'intelligence par les vérités révélées; la transfiguration de l'initié en dieu Râ, c'est l'apothéose de l'homme qui, connaissant Dieu, devient lui-même Dieu.

Le culte isiaque devait forcément attirer les âmes par cet appel direct à l'individu. La religion romaine, froide et formaliste, sacerdoce d'État, n'autorisant les relations d'homme à dieu que par l'intermédiaire du prêtre, n'avait pas su frapper l'imagination du peuple, ni atteindre aux sources de l'émotion. Dans le culte isiaque, le fervent, en extase devant la déesse, interprète les révélations suivant les besoins de son esprit, l'élan de son cœur. De ce jour le mysticisme est né. L'Isiaque

1. *La Passion d'Osiris*, Revue de Paris, 1er février 1909.

devient son propre prêtre, et le dieu, entité lointaine, providence de l'État, s'abaisse jusqu'à lui, devient son ami tutélaire, son trésor ineffable : chaque homme « possède » le dieu qui veille sur tous, et l'adore en pratiquant le Bien, de multiple façon.

Les Isiaques mystiques sont aussi des ascètes : pour connaître Dieu, il leur faut vivre sobrement, chastement, et mourir aux choses de la terre. Au contraire, la philosophie grecque avait appris à l'homme à « vivre sa vie » et à chercher sur cette terre, à force de raison, d'intelligence, de justice, le souverain bien. Et sans doute, les mystères orientaux enseignaient-ils à Cicéron et aux autres initiés « l'allégresse de vivre » : Isis promet à Lucius qu'il vivra « longtemps » et « heureux » sous sa tutelle ; mais le vrai bonheur est déjà reporté dans l'autre monde, comme les espoirs des chrétiens. Quelque chose a changé, par l'influence des cultes orientaux, dans les aspirations religieuses des hommes. La vie est belle, mais, dans ce corps périssable, elle n'est qu'une préparation à la mort. L'homme a vaincu l'inquiétude et l'effroi de l'au-delà. Il n'a plus qu'un pas à faire, pour mépriser tous les biens de la terre, les yeux fixés sur les éternelles félicités du ciel.

ALEXANDRE MORET

LES THÉÂTRES A LONDRES

AU TEMPS DE SHAKESPEARE

Rien ne donne une idée plus juste et plus sèchement précise du théâtre anglais au temps de Shakespeare que les trois volumes de J. Payne Collier, intitulés : *History of the English Stage*[1].

Ces trois volumes représentent à mes yeux l'antiquaire complet : un grand homme sec, lunettes sur le nez, l'air pincé, flairant un manuscrit, se délectant d'un vieux parchemin, front ridé, tempes dégarnies, fluet et impalpable, une date plutôt qu'un homme, un chiffre plutôt qu'un vivant ; le docteur Dryasdust de Walter Scott. Il y en a, comme cela, un par ville d'Europe tant soit peu considérable.

Ainsi parle Philarète Chasles au début de sa curieuse étude sur l'Angleterre au XVIe siècle. Les critiques du temps ne s'en sont point émus. L'ouvrage de John Payne Collier est demeuré chez nous inconnu, sauf de M. Alfred Mézières, qui s'est contenté de le citer en lui rendant justice.

Sans vouloir faire étalage d'érudition et nous mettre en peine de chercher ici ou là maints détails qu'un autre a déjà trouvés pour nous, demandons aujourd'hui à ce devancier digne de foi ce qu'étaient les théâtres à Londres au temps de Shakespeare, — trois cents et quelques années avant que M. Antoine remontât fort ingénieusement *Roméo et Juliette* à l'Odéon.

1. *Histoire de la Scène anglaise* (Londres, 1831).

*
* *

Douze théâtres publics furent bâtis au temps de Shakespeare[1], sans compter les salles privées, c'est-à-dire les salles appartenant à de grands seigneurs comme, par exemple, Leicester, et qui ne réunissaient que des invités de choix.

Dans les théâtres publics, la représentation se donnait de jour. Nous avons sous les yeux un arrêté du Lord Maire et des *aldermen* de Londres, qui, lors de l'ouverture des Blackfriars, recommandent que les pièces soient terminées de façon à ce que les spectateurs puissent rentrer chez eux avant le coucher du soleil. Elles commençaient généralement à trois heures de l'après-midi, sauf dans le quartier Saint-Paul, où la représentation n'avait lieu qu'à 4 heures, après les prières, pour finir avant la fermeture des portes de la ville, c'est-à-dire avant six. Dans un traité passé entre les nommés Henslow, Made et le comédien Dawes (1614), il est stipulé que Dawes devra être prêt à entrer en scène à trois heures de l'après-midi. Les pièces ne duraient guère plus de deux heures. Au commencement de *Roméo et Juliette*, le Chœur annonce que « les péripéties de leur fatal amour seront exposées en deux heures », et dans le prologue de *Henri VIII* il est déclaré que « les spectateurs pourront dépenser leur shilling en deux petites heures ».

Dans *Amends for Ladies* (*Récompenses pour Dames*), de Field, joué avant 1611, lord Proudly demande à lord Feesimple ce qu'il fera l'après-midi. Et lord Feesimple répond : « J'ai grande envie d'aller voir *Long-Meg* et *The Ship* (*le Vaisseau*) à la Fortune... » Souvent la représentation de la pièce principale était suivie d'un *jig*, sorte d'intermède où les clowns se livraient à toute leur fantaisie et qui valut une immense célébrité à Richard Tarleton.

Avant que l'imprimerie fût d'un usage courant, l'annonce des représentations se faisait, la veille et le matin même,

1. Ces douze théâtres publics étaient : *The Theâtre* (le Théâtre), *the Curtain* (le Rideau), *the Globe* (le Globe), *the Blackfriars* (les Bénédictins), *the Whitefriars* (les Dominicains), *the Rose* (la Rose), *the Hope* (l'Espérance), *the Swan* (le Cygne), *the Fortune* (la Fortune), *the Red Bull* (le Taureau rouge), *the Phenix* (le Phénix), *Paris-Garden* (le Jardin de Paris).

aux sons de trompettes qu'embouchaient des *vexillators*[1]. Il en était ainsi communément avant 1563. Strype, dans sa *Vie de Grindall*, rappelant l'opposition de l'Archevêque aux représentations dramatiques, raconte qu'il se plaignit devant le secrétaire de la Reine de ce que les comédiens proclamassent quotidiennement, et surtout les jours de vacances, les programmes de leurs représentations. Plus tard, l'imprimerie étant de pratique habituelle, John Northbooke publiera une brochure contre le théâtre, où il se rencontrera avec Strype. Il y constate que les auteurs ont coutume d'afficher les pièces et leur distribution sur des poteaux. Quelques années après, la Cour des Assistants de la Compagnie des Libraires accordera à John Charlewood le privilège d'imprimer des affiches qui, d'après Malone, ne portaient ni les noms des personnages ni ceux des acteurs : seuls y étaient mentionnés le titre de la pièce et le nom de l'auteur.

Imaginons que l'on donne une représentation dans un théâtre du Bankside. Il est deux heures et demie, le public arrive. Les uns viennent en chaise à porteurs, d'autres à cheval, d'autres en carrosse. A ces spectateurs d'élite se joignent des apprentis, des ouvriers, des bateliers, des filles de joie, toute une plèbe. Un drapeau est hissé au haut du théâtre : la représentation ne tardera pas. Adressons-nous à l'honnête homme habillé de noir qui se tient à l'entrée. Il est chargé de la recette. Un personnage d'*Every Woman in her Humour* (*Chaque femme a son humeur*)[2] fait observer qu'il n'est pas rare de voir des contrôleurs à la porte des églises, comme ceux qui veillent à la porte des théâtres. Qu'allons-nous payer?

On pénètre à la Fortune et au Taureau rouge pour deux *pence*[3]. John Lily nous apprend dans un de ses ouvrages, *Rap with a Hatchet* (*Un coup de hache* — 1589), que si Martin Mar-Prelate était exhibé sur la scène, on pourrait le voir dans le quartier Saint-Paul pour quatre pence et au Théâtre pour deux. D'après Nash, l'admission au Théâtre et au Rideau

1. Porte-bannières.

2. De Ben Jonson.

3. Quatre sous.

ne coûtait qu'un *penny*[1] ; mais si nous consultons le *Perambulation of Kent* (1576), nous avons lieu de supposer que, pour être bien placé, le supplément d'un penny était indispensable :

Ceux qui vont au Jardin de Paris ou au Théâtre, pour assister à des combats d'ours, des intermèdes ou des assauts, devront payer d'abord un penny pour en franchir le seuil, puis un autre pour s'approcher de l'estrade.

Certains théâtres exigèrent par la suite la somme de six pence. Tucca, un personnage du *Satiromastix* de Dekker, — joué avant 1602 par les serviteurs de lord Chamberlain associés avec les Enfants de Saint-Paul, — prévient l'auditoire qui a versé deux pence que, la prochaine fois, il faudra payer le triple. Et il en profite pour s'exprimer d'une façon dédaigneuse sur le compte des salles de spectacle à un penny où « un honnête citoyen peut s'asseoir avec un écureuil grignotant des noix ». Les prix iront en augmentant. Du temps de Shakespeare, au Globe, une bonne place coûtera douze pence. Sir Overbury (*les Caractères* — 1614), dit que s'il n'avait que douze pence dans sa poche, il les donnerait pour aller au Globe. De douze pence, le prix dépassera bientôt un shilling. Quand Ben Jonson donna sa comédie : *Le Marché aux nouvelles*, le prix des places, à l'Espérance, variait de six pence à deux shillings six pence.

Entrons et examinons le public. Au *pit* (parterre), des gens du peuple mangent, boivent, font tapage ; quelques-uns ont amené leurs chiens « qu'ils tiennent difficilement en laisse ». Dekker dénonce, dans une de ses comédies, des spectateurs dont la coutume est de jouer aux cartes, et, « qu'ils perdent ou gagnent, de les déchirer et de les jeter sur la scène au moment où le Prologue fait son entrée ». Gosson, qui a beaucoup écrit sur le théâtre, tempête contre les mauvais plaisants du parterre, s'amusant à lancer « des pommes ou des noix aux spectatrices ». — « Les fruits, ajoute-t-il, varient selon la saison. »

Aux galeries s'étalent les filles publiques. Thomas Chanley

1. Deux sous.

qui chanta la belle Amanda, une courtisane en renom, dit à son héroïne :

L'endroit que tu fréquentes habituellement
Est, l'après-midi, un théâtre quelconque,
Dans le seul dessein
De te mettre en relations avec qui t'invitera à souper.
Tu es changeante, capricieuse comme la lune,
Tu décoches des regards d'une attrayante luxure.
Les spectateurs amoureux te feront la cour.

Ces affables personnes se font volontiers inviter dans les tavernes durant les représentations, si nous en croyons une comédie de Clapthorne. Aussi bien les amateurs du beau sexe ne manquent pas. Gosson, Northbrooke, Stubbes, Raukin, — l'auteur du *Miroir des Monstres*, — Raynolds Green, — celui de la célèbre *Réfutation de l'Apologie des comédiens*, — pourraient être accusés d'un puritanisme exagéré s'ils n'abondaient pas dans le sens des auteurs dramatiques du temps, lorsqu'ils signalent la présence aux galeries « de jeunes insolents affectant de regarder les femmes sous le nez ».

Après les insolents et les filles voici les *pickpockets*. Un curieux opuscule datant de 1600 et trouvé par Payne Collier au *British Museum*, parmi les manuscrits de la collection Harley, rapporte comment on traitait les *pickpockets* surpris en flagrant délit :

On s'en empare pour les attacher à un poteau planté en scène, afin que le public soit fixé sur leur identité.

Le même opuscule renferme cette anecdote :

Un gentilhomme s'étant assis près d'un individu qu'il avait de sérieuses raisons de prendre pour un coupe-bourse, et voulant savoir exactement à quoi s'en tenir, eut l'idée de tirer sa bourse et de la remettre dans sa poche, de façon qu'elle en pendît. Cela fait, sans la perdre des yeux, il se penche du côté de son autre voisin, et le *pickpocket*, à l'affût de l'occasion, s'approprie la bourse. A ce moment, notre gentilhomme prend son couteau et coupe une oreille à son voleur qui jure, frappe du pied, menace. « Coquin! — s'écrie notre gentilhomme, — ne te fâche pas! Je vais te proposer une belle affaire. Tu me rendras ma bourse et je te rendrai ton oreille. » Ce qui fut fait.

Si, dans la salle, la tenue est pitoyable, que penser de l'attitude des spectateurs postés sur la scène? Parmi les gens à la mode, il est de bon ton de choisir un tabouret à trois pieds : — le prix de location variera de quatre pence à un shilling. Il était de quatre pence, en 1604, année où fut représenté *le Mécontent* de Marstone : d'un shilling en 1611, quand Dekker et Middleton donnèrent *Roaring Girl* (*la Criarde*). Il faut attribuer cette augmentation au désir des directeurs de modérer un usage qui, pour citer l'expression de Marston, « fait un mauvais effet ». Le tabouret loué, on le transporte sur la scène, bien en vue, et l'on prend place. Écoutons les recommandations de Dekker :

Ne vous présentez pas sur la scène, surtout si l'on joue une pièce nouvelle, avant que, tremblant, le Prologue fardé donne aux trompettes l'ordre d'annoncer la représentation. C'est le vrai moment pour sortir des coulisses, tenant d'une main votre trépied et de l'autre un teston. Si vous commettiez l'imprudence de vous montrer au vulgaire avant que la salle fût pleine, vos vêtements seraient endommagés, votre réputation compromise et votre corps plus en danger que si vous deviez servir de pâture à tout un poulailler.

Ajoutons que les gentilshommes « à tabouret » se faisaient accompagner de leurs pages, dont la principale occupation consistait à bourrer les pipes de leurs maîtres. Témoin ce passage de Henry Hutton, dans son *Anatomie de la Folie*.

Demain, le Globe jouera une pièce émouvante.
C'est un moyen de passer le temps.
Vas-y. Prends une pipe de tabac. La scène envahie
Doit être honorée de ta présence et de celle de ton page.

L'usage du tabac était, en effet, fréquent au théâtre. Une épigramme de Sir G. Davies et Christopher Marlowe (1590) y fait allusion. La comédie de *Cynthias's Revels* (*les Fêtes de Cynthia*) nous montre un enfant dont le rôle consiste à parodier les galants : il s'assied sur le plancher de la scène avec trois sortes de tabac dans sa poche. Il est même de bon goût de prendre son épée, d'enrouler une mèche autour de la pointe et d'emprunter du feu aux chandelles. Les femmes elles-mêmes suivront la mode, et fumeront des pipes dont les tuyaux sont dissimulés sous le voile.

A ces incommodités il faut en ajouter une autre, dont se sont plaints Ben Jonson, Webster, Beaumont et Fletcher. On avance des tables appelées *writing tables* ou *table-books*, devant lesquelles s'assoiront des critiques, des auteurs, afin de rédiger des notes ou d'enregistrer des tirades entières.

Le souffleur est à son poste, car on connaît déjà l'utilité d'un *prompter*, *book-keeper* ou *book-holder*. Lorsque fut représentée la pièce de Browe, *les Antipodes*, la voix du *prompter* souffla : « Congédiez la Cour. » La Cour ne sortant pas, un personnage s'écria : « N'entendez-vous pas le souffleur? Il vous dit de congédier la Cour... » Il y a un rôle de souffleur dans *le Marché aux nouvelles*.

Après le souffleur, voici venir les musiciens. L'orchestre est le plus souvent composé de cornes, de cornemuses, de petits tambourins et de flûtes ; — nous ne parlons ni des trompettes, ni des tambours chargés de la musique de scène et si souvent utilisés par Shakespeare. — Il s'installera sur le balcon situé au fond de la scène, et, s'il n'indique pas les entrées des personnages importants, il accompagnera les romances ou les chansons que l'on intercale volontiers dans les scènes dramatiques. A la fin du deuxième acte de *Gammer Gurton's Needle* (*l'Aiguille de la grand-mère Gurton*), Diccon s'adresse aux musiciens et leur dit : « Préparez vos violons. » Enfin l'orchestre occupera les spectateurs durant les entr'actes en jouant, « soit une plaisante gaillarde, soit un air solennel ». Vers l'année 1606, les orchestres s'enrichirent d'orgues et de hautbois perfectionnés.

Attention! Trois appels de trompettes. Un silence relatif s'établit. Entre le Prologue. Il est possible que ce soit l'auteur lui-même. En 1538, Bale a récité son prologue de *God's Promises* (*les Promesses de Dieu*). Il est possible aussi qu'un acteur figure sa personne. D'après Beaumont et Fletcher, le Prologue doit être couronné de lauriers et enveloppé d'un manteau de velours noir. Durant l'introduction de *Cynthia's Revels*, deux enfants de la Chapelle se disputent à qui récitera le prologue, et l'un d'eux affirme son droit sous prétexte qu'il « possède un manteau noir ». En relisant *les Quatre apprentis de*

Londres (1615) de Heywood, nous voyons trois personnages vêtus de noir. Tous trois s'avancent pour dire le prologue, mais le premier s'écrie : « Pourquoi, mes maîtres, paraissez-vous, quand ce n'est pas votre entrée? Ne savez-vous pas que je suis le Prologue? Ne voyez-vous pas ma couronne et le long manteau noir que je traîne?... » Les mêmes indications se trouvent dans le *Satiromastix* de Dekker, dans *Novella* de Brome et dans *Love and Honour* (Amour et Honneur) de Davenant. On faisait pourtant exception à la règle. Le prologue de *Every Woman in her Humour* (1609) fut dit par le comédien qui remplissait le rôle de Flavia : « Gentils spectateurs des deux sexes, je viens pour vous souhaiter la bienvenue. Un Prologue sous les traits d'une femme est, je ne l'ignore pas, aussi rare que l'aumône d'un usurier... »

Le rideau est tiré. La pièce commence. Ne vous attendez pas à une mise en scène extraordinaire. On sait pourtant « équiper » des tombes, des rochers, des entrées d'enfer, des clochers, des phares et des dragons en papier. Peut-être verrez-vous, comme dans l'*Alphonsus* de Robert Greene (1572) monter et descendre des dieux et des déesses : le directeur aura bien fait les choses. Quant au changement de décor, il est ignoré. Lorsqu'on joue *Solimus Imperor of the Turks* (*Solimus, Empereur des Turcs*), au moment où le héros conduit en grande pompe le corps de son père jusqu'au temple de Mahomet, le régisseur prie le public de vouloir bien « supposer le temple ». S'il s'agit du *Pinner of Wakefield* (*la coiffe de Wakefield*), de Greene (1599), où Jekkin, frappé en pleine poitrine par un cordonnier, lui propose d'aller vider la querelle au bout de la ville, nos personnages feront deux pas, et le spectateur devra s'imaginer qu'ils ont marché une heure. On a retrouvé dans les notes des éditeurs de 1623 quelques bribes de la mise en scène de *Roméo et Juliette* : « Ils arpentent la scène et des valets paraissent, portant des serviettes. » — « Ils », c'est Roméo, Mercutio, les porteurs de torches, etc., qui se dirigent vers la maison de Capulet, où se joue une mascarade. Les valets munis de serviettes sont ceux dudit Capulet, qui servent le souper dans la maison de leur maître. — Payne Collier certifie cependant que, grâce à de certaines combinai-

sons, on arrivait à représenter les murs d'une ville, ou une tour. Dans l'édition in-folio de Shakespeare imprimée en 1623, d'après des copies de théâtre, on remarque, en effet, des indications comme celles-ci : « Paraît un citoyen sur le mur. » — « Paraît Arthur sur le mur. » — « Paraît la Pucelle au sommet d'une tour ». — « Paraît Lord Scales sur la tour. » Mais la question serait de savoir si le fameux balcon situé au fond de la scène ne remplaçait pas le mur et la tour. Tout fait conjecturer qu'on y avait recours, lorsque dans *Englishmen for my money*, de joyeuses commères émettaient la prétention d'introduire un vieux céladon dans une chambre à l'aide d'un corbillon « qu'elles auront le soin de laisser suspendu dans l'air ».

La mise en scène est en progrès, néanmoins, vers 1616, année de la mort de Shakespeare. A la lecture de *Devil is an ass* (*le Diable est un âne*) de Ben Jonson, on voit que la nécessité s'imposait de représenter deux maisons, chacune percée d'une fenêtre. En marge de la vieille copie, acte II, une note indique « deux fenêtres appartenant à des constructions contiguës ».

En tout cas, il est indiscutable qu'au théâtre de la Cour se firent les plus sérieux efforts. C'est là, en effet, qu'on se servit pour la première fois de toiles peintes. Si l'on consulte l'exposé des dépenses causées par une représentation qu'offrit la Reine, en 1568, on reconnaît que « les maisons de Strato, de Dobling et d'Oreste, étaient peintes sur des toiles, ainsi qu'une vue de Rome, d'Écosse et le Palais de la Prospérité ». Un autre mémoire, de 1571, établit que William Lyzard reçut une somme pour « avoir peint les maisons servant à la pièce et aux comédiens » et John Izarde une autre pour « une imitation de tonnerre et d'éclairs ». L'année suivante, — toujours à la Cour, — on assistera au spectacle de Lady Peace — une allégorie de la Paix — se prélassant dans un château, d'Apollon et des Muses paraissant sur une montagne d'où coule une fontaine. En 1573, le Maître des Divertissements paiera les « épingles » employées à suspendre des toiles peintes (*painted cloths*). En 1574, autre compte relatif à un « soleil glissant à travers un nuage ». En 1576, il est question « d'une toile peinte et de deux châssis ». En 1578, on constate un volcan.

En 1580, William Lyzard, déjà nommé, reçoit des honoraires « pour avoir peint sept villes, une maison de campagne, un créneau, une montagne ».

Si l'art de la décoration fut lent à se former, en revanche, les costumes furent toujours somptueux : cela résulte de nombreux inventaires.

Il se peut que la pièce à laquelle nous assistons soit saluée par des battements de mains. Il ne serait pas étonnant, d'autre part, qu'elle fût entrecoupée par des grognements ou des miaulements de chat : le parterre aime à signifier son jugement. Les spectateurs placés sur la scène — les critiques surtout — sont parfois impitoyables, principalement aux premières représentations. En écrivant *Case is altered* (*le Cas est changé*), Ben Jonson, qui peignit si bien les mœurs de son temps, a fait un plaisant tableau d'une « première » :

L'amusement est, à une pièce nouvelle, de bien suivre l'opinion du public. Celui-ci blâme le style, cet autre le postulat, un troisième l'interprétation. Quelquefois un individu qui ne va pas au théâtre une fois tous les cinq ans s'improvise censeur, tranche de haut et jure par « les pieds de Dieu » qu'il ne ferait pas cent enjambées pour assister à une pièce de ce genre. Quant aux gens à la mode, ils ont tellement l'habitude de déblatérer qu'ils ne désarment devant rien, ce rien fût-il un chef-d'œuvre. Ils s'assoient, crachent, tendent l'oreille et crient : « Abominable ! » assez haut pour qu'on les entende.

La représentation est terminée. Le public se hâte de sortir avant la fermeture des portes de la ville. Le directeur relève sa recette. Elle ne sera pas lourde : les meilleures montent tout au plus à cinq ou six livres.

Et l'auteur ?

En 1597, Drayton, Dickers et Chettle ont touché quatre livres pour *les Fameuses Guerres de Henri Ier et du Prince de Galles*; Dekkers, 4 livres pour son *Phaeton* et 5 pour *Triplicity of cuckolds* (*Brelan de cornards*). L'année suivante, Henry Chettle vendra sa comédie : *Hot Anger soon cold* (*la Colère se refroidit vite*) 6 livres. En 1599, Wilson et William obtiennent de Henslowe 8 livres pour une comédie demeurée inconnue.

A partir de 1600, les prix augmentent, probablement à

cause du nombre des compagnies rivales. En 1602, Henslowe accorde 10 livres à Ben Jonson. Sur ces sommes, le directeur retenait souvent certaines avances faites soit pour s'assurer la pièce, soit pour subvenir aux besoins pressants de l'auteur. Ben Jonson y fait allusion dans le *Poetaster* (*le Mauvais Poète*), quand Tucca dit à Histrion : « Lie connaissance avec lui; c'est un gentilhomme, un poète. Son père était un homme honorable. Tu as bien quarante... quarante shillings, je veux dire; donne-les-lui tout de bon, il écrira pour toi, animal! »

Nathaniel Field qui, par parenthèse, joua un rôle dans le *Poetaster* et publia sa *Woman is a weathercock* (*la Femme est une girouette*) en 1612, a entretenu une correspondance avec Henslowe et Massinger. D'après une lettre adressée au premier, il sollicite une avance de 10 livres pour ses collaborateurs. On possède encore un traité entre Henslowe et Daborne, où ce dernier s'engage à fournir une tragédie qui sera intitulée : *Machiavel and the Devil* (*Machiavel et le Diable*), contre 20 livres. La même année, Daborne avertit Henslowe qu'on lui offre 25 livres pour son *Arraignment of London* (*la Mise en accusation de Londres*).

On s'est longtemps demandé si les auteurs vendaient ferme aux directeurs. Tout permet de supposer qu'il en fut ainsi dans les commencements. Les auteurs eurent, par la suite, un intérêt dans les représentations de leurs pièces, intérêt proportionné au talent ou à la réputation de l'écrivain. Mais, la plupart du temps, — nous avons à le déplorer tous les jours, — ils abandonnaient aux directeurs le soin d'éditer ou de faire éditer leurs manuscrits. Comme la pièce imprimée tombait dans le domaine public, l'acquéreur ne la livrait que le plus tard possible à l'impression, si tard que souvent l'auteur, étant mort, ne pouvait surveiller ses épreuves. C'est ce qui se passa pour le *Folio* de 1623, et ce qui explique les erreurs dont il fourmille : à combien de discussions n'ont-elles pas donné lieu!... Ajoutons que le prix dérisoire offert par les éditeurs n'était pas fait pour stimuler le zèle des auteurs. Dans la préface de *Troïlus et Cressida*, nous lisons que la générosité de l'éditeur se traduisait quelquefois par l'offre d'un teston. L'auteur n'avait, pour se rattraper, que la libéralité de celui auquel l'œuvre était dédiée. Malone, s'autorisant de

Nathaniel Field, nous apprend que cette libéralité pouvait atteindre 40 shillings.

Si la situation des auteurs anglais était précaire, au XVIe siècle, celle des comédiens paraît n'avoir pas été plus brillante. Ils se divisaient en quatre catégories : les comédiens à part entière, à trois quarts de part, à demi-part, enfin les comédiens à gages. Henslowe et Meade ayant reconstruit *Paris-Garden* (1613), signèrent un traité de trois ans avec Robert Dewes, traité par lequel une part entière lui est accordée « suivant la coutume » (*according to the custom of players*). Du même document il appert que Henslowe et Meade se réservaient, comme propriétaires du théâtre, une moitié de la recette versée par les spectateurs des galeries et du parterre, et qu'ils prélevaient des droits sur l'autre moitié pour acquitter les dettes contractées par la compagnie envers les fournisseurs de costumes. Le susdit traité renferme encore une clause bien digne d'être signalée. Si Dewes emportait du théâtre des costumes appartenant à la direction, il serait passible d'une amende de 40 livres. Lourde pénalité qui démontre la nécessité de prévenir le pillage des garde-robes.

D'autres documents confirment le système des parts. Dans l'*Histriomastix*, des comédiens en révolte sont arrêtés par des soldats. Un de ces derniers dit : « En avant, comédiens! Maintenant, c'est nous qui avons part entière et vous qui êtes à gages ! » Plus loin, un personnage nommé Clout s'indigne à l'idée qu'il ne touchera que demi-part. S'il faut en croire Malone, on divisait généralement en quarante parts la recette qui, au Globe et aux Blackfriars, « ne dépassait pas 9 livres ». Sur ces quarante parts, quinze revenaient au directeur, vingt-deux aux auteurs, et l'on réservait la différence pour l'achat de pièces nouvelles.

Dans la catégorie des Comédiens « à part », il faut citer encore ceux qui avaient droit à plus d'une part entière. Gamaliel Ratsey, dans un libelle intitulé : *Ratseis Ghost l'Ombre de Ratsey* — (1906), pare le principal acteur d'une compagnie du titre de *Sir Three Shares and a half*, c'est-à-dire de « Monsieur Trois Parts et demie ». Le Tucca de Ben Jonson, que nous évoquions tout à l'heure, s'adressant à Histrion : « C'est bien,

lui dit-il, maintenant adieu, honnête mangeur de pence, recommande-moi au Sept Parts et demie. »

La valeur de la part dépendait de la recette, du nombre d'intéressés et du montant des frais. François Henslowe, un parent du propriétaire de *Paris-Garden*, acheta en 1593 une part dans la Compagnie des Comédiens de la Reine : il dut payer 15 livres. Une autre personne dont on ne sait pas le nom, ayant pris une demi-part dans une autre compagnie, la paya 9 livres.

Les acteurs à gages touchaient tous les huit jours leurs appointements, qui, en moyenne, représentaient 5 shillings par semaine, durant la première année, et 6 shillings 8 pence durant la seconde. C'était, du moins, ce que Henslowe donnait à Thomas Hearne. Les hommes remplissant les rôles de femmes — car les femmes ne jouèrent au théâtre que sous Charles II — bénéficiaient d'émoluments plus forts. Cela ressort d'un passage du *May Day* (1611) de Chapman. Quintiliano, parlant du page Lionel, s'écrie : « Par le Ciel, voilà un joli enfant! Il ferait bien sous un costume de femme. Je lui donnerais volontiers trois couronnes par semaine pour jouer les demoiselles. »

Une autre source de profit chez les comédiens était la retenue qu'ils faisaient sur les appointements de leurs élèves quand ceux-ci trouvaient un engagement. Samuel Gilburne, qui parut dans les pièces de Shakespeare, fut, dans ces conditions, l'élève de Philipes, comme Nicolas Tooley, celui du célèbre Burbage. Ils avaient parfois l'avantage de jouer devant la Cour, où l'on se montrait généreux. Les fêtes de Christmas, les mariages, toutes sortes de solennités leur procuraient aussi l'occasion de petits bénéfices. Quand M. Wentworth épousa la fille de Lord Burghley (1581), on distribua 10 livres aux musiciens et 5 aux comédiens. Lorsque des comédiens apprenaient qu'on donnait un banquet dans leur district, ils n'hésitaient pas à offrir leur concours. Il existe une pièce historique intitulée *Sir Thomas More*, où, Thomas More offre un souper au Lord Maire de Londres, aux *aldermen* et à leurs épouses. Lady More accourt prévenir son mari que des comédiens attendent à la porte. Thomas More les fait entrer, et le dialogue suivant s'établit avec l'un d'eux :

MORE. — Soyez le bienvenu, mon bon ami... Que me voulez-vous?

LE COMÉDIEN. — Milord, mes camarades et moi venons vous offrir nos services, s'il vous plaît d'en user.

MORE. — Vous voulez parler d'une pièce. A qui appartenez-vous?

LE COMÉDIEN. — Au Lord Cardinal.

MORE. — Les comédiens du Lord Cardinal! Entrez. Vous arrivez à propos pour me réjouir et gagner de l'argent. Le maire de Londres et quelques *aldermen* sont ici avec leurs femmes. Je les ai invités, cette nuit, à souper. Aujourd'hui, une représentation avant le souper est du meilleur goût. Qu'en pensez-vous, Roper?

ROPER. — Je pense que ce sera un régal pour vos hôtes.

*
* *

Voilà, en bref, ce qu'était le théâtre, à Londres, au XVIe siècle. Tels furent les moyens dont disposait Shakespeare : ils ont suffi à ce constructeur d'une œuvre colossale.

GEORGES DUVAL

L'ÉMIGRATION DES MUSULMANS

DE BOSNIE-HERZÉGOVINE

Il y a trois siècles et demi, au moment de la conquête turque, la Bosnie-Herzégovine était habitée par une population exclusivement serbe, entièrement chrétienne, et qui vivait sous un régime féodal. A la différence de ce qui se passa ailleurs, une grande partie de ces Slaves se convertit à l'Islam. Ce fut en particulier le cas des seigneurs fonciers, qui purent ainsi sauvegarder biens et situation ; ils formèrent, dès lors, la classe privilégiée des Serbes musulmans, qui s'est maintenue pendant tout le temps de l'occupation turque. Grâce à leur position aux confins de l'Empire ottoman, à l'ardeur avec laquelle ils manifestaient leur foi de renégats néophytes, au recrutement excellent qu'ils constituaient pour l'armée turque, ils purent étendre encore leurs privilèges et jouir le plus souvent d'une véritable autonomie de fait. Par contre, les Serbes demeurés orthodoxes ou catholiques furent relégués dans une situation tout-à-fait inférieure : c'étaient les « kmètes », sortes de serfs travaillant un sol qui ne leur appartenait pas, astreints à la corvée personnelle — koulouk —, et supportant de lourdes impositions en nature.

L'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche n'a apporté aucune modification essentielle au régime féodal : depuis trente années, le sort des kmètes s'y est plutôt aggravé.

L'Autriche a cherché d'abord à gagner les musulmans et à se constituer parmi eux un parti dévoué, neutre tout au moins, analogue à celui de la noblesse tchèque en Bohême. C'est en leur faveur qu'elle a interprété et complété les lois turques visant les kmètes.

Pourtant, grâce au régime nouveau de paix et de sécurité, la population croissait rapidement, et du fait des naissances et du fait de l'immigration. Le prix de la terre libre monta au double de celui de la terre assujettie au droit féodal. Les seigneurs, agas et beys, dont la fortune périclitait par suite de leurs nouveaux besoins de luxe, et qui s'endettaient de plus en plus grâce aux facilités de crédit offertes à dessein par l'Autriche, cherchèrent à augmenter leurs revenus aux dépens des kmètes, ou bien se décidèrent à réaliser leur fortune en mettant tout ou partie de leurs biens sur le marché. Quant aux kmètes, il leur fut presque impossible d'acheter de la terre libre, vu son prix très élevé. Ils pouvaient tenter de tirer parti des ventes de plus en plus nombreuses. Mais les abus se produisirent sans nombre et sans mesure. Voici l'un des expédients les plus fréquents : on vendait les domaines pour une certaine somme, mais l'acte de transmission enregistrait un chiffre de beaucoup supérieur au prix réel ; le tribunal avisait les kmètes de la vente et, si, ceux-ci déclaraient vouloir utiliser leur droit de rachat, ils avaient alors à payer la somme stipulée, plus un droit de transmission très élevé (6 p. 100 du prix indiqué). D'autre part, étant donné le crédit tout-à-fait insuffisant dont disposaient les kmètes, il n'y a pas lieu de s'étonner si tout au plus 25 000, depuis 1878, sont parvenus à se racheter et dans des conditions le plus souvent très onéreuses. D'après la statistique de 1895, il y avait alors en Bosnie-Herzégovine 5 833 familles de seigneurs, pour la presque totalité musulmans, contre 112 000 familles de kmètes dont les quatre cinquièmes ne disposaient uniquement que de la terre assujettie au droit féodal, tandis que le reste avait pu s'assurer, à côté, la propriété de quelque lopin. De 1895 à 1907, 8 200 seulement étaient parvenus à se libérer complètement[1]. Ainsi, à la veille de l'annexion, le problème agraire devenait

1. Chiffres donnés par la *Neue Freie Presse*, 8 mars 1910.

la question fondamentale dans la vie intérieure des deux provinces.

Les trente années d'occupation n'avaient donc pas amélioré la situation matérielle des kmètes; elles ont accéléré la décadence de l'aristocratie des beys et des agas et rien n'avait été tenté pour relever le niveau intellectuel de la population. D'après la statistique publiée par la *Bosanska Zemalska Vlada*, pour l'ensemble de la Bosnie-Herzégovine, il y avait, au cours de l'année scolaire 1906-1907, 379 écoles, réparties entre 290 communes ; 295 étaient communales, les autres confessionnelles ou privées, soit une proportion de 1 école par 137 km. carrés et 4 138 habitants : sur les 235 000 enfants que comptait le pays, 34 887 seulement fréquentaient dans ces écoles [1].

Très appauvrie et ignorante, à l'exception d'une élite incomprise de la masse, la classe musulmane, — gens de la campagne et de la ville, seigneurs propriétaires, artisans, — sentait ses privilèges séculaires gravement compromis, maintenant qu'elle était passée sous l'emprise d'une puissance étrangère, à bureaucratie fortement organisée, soucieuse de satisfaire ses besoins de domination, — puissance non seulement chrétienne, mais de tradition et de tendance nettement cléricales. Cette appréhension s'était fait sentir dès les premières années de l'occupation ; un fort mouvement d'émigration, prélude du mouvement actuel, s'était dessiné dans la population musulmane de Bosnie-Herzégovine [2].

Ces premiers « mouhadjiri » (désignation commune des

1. 1907-1908 : création de 19 écoles. 1908-1909 : création de 19 écoles, ce qui porte le nombre des écoles primaires de Bosnie-Herzégovine à 417 au début de la dernière année scolaire.

2. Le chiffre de la population musulmane pour la Bosnie-Herzégovine passa de 1879 à 1885 de 448 613 habitants à 492 710, soit un taux d'accroissement de 9,83 p. 100, alors que pendant la même période la population de religion orthodoxe s'élevait de 496 485 à 571 250, soit un taux d'accroissement de 15,06 et la population de religion catholique de 209 391 à 265 788, soit un taux d'accroissement de 26,93. Les Musulmans en 1885 ne représentaient plus 38,73 p. 100 de l'ensemble de la population, mais 36,88 p. 100. Pendant la décade suivante, — signe que l'émigration a faibli ou presque cessé, — le taux d'accroissement est redevenu à peu près normal (22,30 p. 100) ; mais la proportion numérique fléchit toujours devant les progrès des autres confessions : en 1895, elle n'est plus que de 34,99 p. 100, soit un peu plus du tiers de la population totale.

émigrés musulmans) se dirigèrent vers la Turquie, le pays de leurs frères en religion dont ils se considéraient comme les compatriotes. Les uns furent établis dans la Turquie d'Europe : en Vieille Serbie et Macédoine, il n'est presque pas de ville où ils n'aient un quartier à eux : on les retrouve depuis le Malech, sur la frontière bulgare, jusqu'à Elassonna sur la frontière grecque ; beaucoup sont entrés, depuis, dans la gendarmerie et dans l'armée turques. Mais la plupart sont allés s'installer en Asie Mineure où ils constituent des groupements que l'on rencontre depuis Smyrne jusqu'à Eski-Cheber, plus particulièrement aux environs de Brousse ; ils forment parfois de gros villages dont certains sont appelés Bosnakeuï. Sous ce ciel nouveau, sur ce sol si différent du leur, beaucoup de ces émigrés moururent dès leur arrivée ; des familles entières très vite disparurent. Ceux qui ont survécu, les vieillards surtout, qui n'ont pu s'assimiler le turc et qui ont toujours le sentiment d'être considérés un peu comme des étrangers, conservent vivace au cœur le souvenir de leur beau pays ; mais les enfants, eux, apprennent le turc, oublient le serbe, et la fusion s'annonce rapide.

*
* *

L'acte de l'annexion en Bosnie-Herzégovine a provoqué un renouveau de ce mouvement d'émigration. Soudain les musulmans se disposèrent à un nouvel exode, puis partirent cette fois non plus par individus ou familles, isolément, mais par groupes de familles, par véritables tribus de 200 et 300 têtes et même plus. D'un coup 50 000 demandes de passeports affluèrent dans les bureaux de l'administration autrichienne. Musulmans des villes et des campagnes, tous semblaient s'être donné le mot. Ce fut le grand ébranlement dans tous les coins du pays, parmi toutes les classes.

L'annexion était la main-mise définitive avec toutes ses conséquences ; les musulmans sentirent que c'en serait vite fait de leurs anciennes prérogatives politiques et religieuses, de leur organisation sociale, de leur régime ancestral de la propriété. Au surplus, l'annexion signifiait pour eux l'abandon

définitif de tout espoir de retour à l'Empire ottoman. Les considérations pratiques passèrent dès lors au second plan : peu importaient situation, biens et condition de vie présente; le sentiment religieux était plus puissant; il étouffa même le sentiment de nationalité, maintenu vivace cependant par la communauté des traditions, de la langue, par la vie en commun, par le pays. La parfaite ignorance de ce qui les attendait et la naïve conviction de retrouver un nouveau chez soi tout prêt et de beaucoup préférable à l'ancien, les aidait à accepter le sacrifice.

En cet état d'esprit où l'on démêle à la fois la haine du Serbe pour le « Schwab » allemand et le fanatisme du musulman pour sa religion, il suffisait d'une faible excitation extérieure pour provoquer leur décision. L'excitation vint à la fois de l'Autriche et de la Turquie, la première, intéressée à voir les musulmans quitter les territoires annexés, la seconde, intéressée à les voir venir chez elle.

Pour l'Autriche, cet exode des musulmans, c'était la disparition d'une population hostile à sa politique sociale et religieuse; mais surtout ce départ en créant des vides, déterminait un changement considérable dans la propriété foncière. Les banques et les capitaux de la monarchie austro-hongroise étaient tout prêts à accaparer le sol que des bandes de colons coloniseraient. Ainsi le bloc jougo-slave, si résistant jusque-là, serait entamé, et, par la brèche, passeraient les colonies magyares et germaines. Aussi l'Autriche-Hongrie offrit-elle aux émigrants de l'argent et diverses facilités de transport.

La Turquie, de son côté avait son plan qu'avait exposé le Dr Nazim-bey. Pour elle aussi, il s'agissait d'une colonisation intérieure et qui serait l'œuvre ici des Mouhadjirs eux-mêmes. La Jeune Turquie s'adressait à tous les fidèles de l'Islam vivant en dehors de ses frontières pour qu'ils contribuassent à la régénération de la patrie. Les musulmans en Bosnie-Herzégovine devaient accourir comme les Tcherkesses du Daghestan, comme les musulmans de Crète et de Bulgarie. Mais à ces nouveaux venus, quelle place attribuer dans l'empire? La Macédoine, la région aux tendances les plus centrifuges, inspirant aux turcs les inquiétudes les plus vives, c'était là qu'il fallait établir les émigrants. Peu importait que les Musulmans

de Bosnie-Herzégovine fussent de race slovène et parlassent une langue slovène, l'essentiel était d'introduire en Macédoine un fort contingent musulman et de ruiner ainsi les prétentions que pouvaient se croire en droit d'émettre les États voisins. La Jeune Turquie n'éprouvait ni scrupule, ni inquiétude à recourir aux Mouhadjiri, car elle savait pouvoir compter sur le dévouement complet de ces Musulmans qui tenaient à se montrer dignes de leur religion.

Ainsi, alors que les migrations contemporaines sont déterminées par des motifs d'ordre économique, et que, parfois, le sentiment de nationalité y joue un rôle, comme en Alsace au lendemain de 1870, ou en Turquie même, après le traité de Berlin, ici au contraire rien d'analogue. L'avenir économique était plus favorable en Bosnie-Herzégovine qu'en aucune région de la Turquie, et la présente migration est la rupture volontaire de tous les liens de race, sang et langue, la négation même de l'idée nationale. Imposant le silence, dominant tout le reste, le sentiment religieux poussait à l'exode.

Bien qu'il n'y ait pas encore de statistique d'ensemble de cette émigration, il est possible néanmoins de la suivre et d'en déterminer l'importance, grâce aux données fournies par les autorités turques ou communiquées par la presse, soit au lieu de départ, soit au pays d'arrivée, soit enfin, source plus sûre encore, à l'entrée en Serbie, au passage à Belgrade, sur le chemin que prennent tous les émigrants pour se rendre en Turquie.

Pendant le premier semestre de l'année 1909, ce ne sont que quelques départs isolés; mais, d'après les informations de la *Nowïe Vremia*[1], au cours des deux derniers mois de 1909 et des deux premiers mois de 1910, 3 295 Musulmans avaient déjà quitté la Bosnie-Herzégovine. Quelques jours après, la statistique turque annonçait pour l'année écoulée (mars 1909-mars 1910) l'arrivé de 5 672 Musulmans venus presque tous de Bosnie. Ce n'était que l'avant-garde. Dans son numéro du 23 mars dernier, *Srpska Rjetch*, journal de Sarajevo, annonçait que trente familles musulmanes quittaient la ville le même jour et que, dans le reste de la Bosnie, plus de 1 500

1. N° 76, 17 mars 1910.

autres avaient adressé au gouvernement des demandes de passeport. Depuis, il ne s'est presque pas écoulé de jour sans que les journaux de Belgrade n'enregistrent le passage de groupes toujours de plus en plus nombreux : au début, une dizaine de personnes, maintenant des dizaines de familles, des centaines d'individus ; ils partent en formant parfois des trains entiers. Dans les premiers mois, c'étaient les agas et les beys qui s'en étaient allés, isolément avec leurs familles ; maintenant, c'était la masse des pauvres paysans auxquels il restait à peine de quoi vivre quand, des revenus tirés de leurs kmites, ils avaient retranché les impôts dûs à l'État, et c'était aussi la masse des jeunes gens, génération qui n'avait pas connu le temps des Turcs, tous s'accordant à dire que celui-là n'est pas Turc qui ne vit pas sur la terre du Sultan.

Le mouvement avait gagné toutes les régions, toutes les classes, surtout celle des gens de la campagne, classe la plus lente sans doute à se laisser entraîner, mais par contre la plus attachée à sa religion, et, parmi les régions, c'est la province de Kraïna, la plus connue en Bosnie par son fanatisme, qui semble avoir été la plus atteinte. Rien de comparable à l'émigration vers l'Amérique, dans cet exode de familles au complet, de groupes de familles et parfois de villages entiers, partant en bloc, sans esprit de retour, sous la conduite d'un chef. Mais ce spectacle bien plutôt rappelait par sa forme patriarcale les migrations primitives.

Tous ces émigrants, après avoir pris la voie ferrée et traversé Slavonie, Serbie, Vieille Serbie, après avoir revu au passage tous ceux de leur race, allaient enfin atteindre la terre promise. Était-elle prête pour les recevoir? La Jeune Turquie adoptait-elle vraiment l'idée émise par Nazim-bey? Répondant à une interpellation, le grand-vizir Hakki-Pacha avait déclaré à la Chambre ottomane, le 1er juin 1910, que l'émigration musulmane à l'époque d'Abd-ul-Medjid n'avait pas donné les résultats espérés, parce qu'elle s'était faite, dans des conditions désastreuses ; mais il n'en était plus de même aujourd'hui ; il avait veillé à son organisation. Une commission spéciale était instituée à l'effet de racheter les domaines pour y installer les mouhadjiri : 15 000 livres turques, soit plus de 300 000 francs étaient mises à sa disposition, et, dès la fin du mois de juin,

cette somme était déjà presque épuisée; 4 000 livres étaient en outre affectées à l'achat en Serbie de 200 bœufs destinés à la culture. Au même moment, 200 charrues étaient commandées à Salonique à destination des musulmans de Bosnie établis dans le vilayet d'Uskub. L'État, d'autre part, se proposait de distraire une partie du domaine public pour la concéder aux arrivants, sans frais, en toute propriété et dégrevée pour plusieurs années de toute imposition. Enfin, la Jeune Turquie tenait à se montrer aussi accueillante aux artisans des villes, car elle promettait à chaque chef de famille, dès son établissement, cinq livres turques.

Ne voulant pas laisser les émigrants se fixer au hasard, on les dirigeait tout d'abord sur une grande ville, Uskub, Salonique, Constantinople. Là ils étaient concentrés et attendaient quelques jours jusqu'à ce que fut prise la décision qui les concernait. Ceux qui allaient à Constantinople étaient presque toujours établis en Asie Mineure : il en fut envoyé dans les régions les plus diverses, depuis Adana jusqu'à Erzeroum, depuis Smyrne jusqu'à Damas. Il semble qu'un moment, il y ait eu un plan : les musulmans venus d'Asie auraient été installés en Macédoine et ceux venus d'Europe auraient été envoyés en Asie. Mais cet essai quelque peu chimérique fut assez vite abandonné : la grande majorité des mouhadjiri, surtout durant ces derniers mois, a été répartie entre les trois vilayets de la Macédoine, — plus particulièrement ceux de Salonique et d'Uskub, — et la Vieille Serbie. La commission, présidant à cette distribution, veilla à les fixer là où l'élément musulman ne représentait guère que 10 à 15 p. 100 de la population, de façon à rétablir ainsi une sorte d'équilibre avec les autres nationalités.

Ce souci apparaît très nettement pour le vilayet d'Uskub. Dans celui de Salonique, sans doute, des villages entiers ont été rachetés par l'État à leurs beys, malgré toutes les offres qu'avaient pu faire les tenanciers actuels : dans la région de Pétritch, sur la Stroumitza, 500 familles de mouhadjiri ont été ainsi installées. Mais, d'après les données communiquées par le *Vardar*, journal serbe d'Uskub (13/26 mai 1910), c'était 1700 familles que la commission se proposait d'installer au mois de mai dernier dans la Vieille Serbie et la région d'Uskub. Un millier environ seraient établies autour de Djakovo et

Petch. Déjà à ce moment 560 familles étaient fixées à Uskub et aux environs, et 230 dans la région de Koumanovo.

En dépit des efforts de la Jeune Turquie, cet établissement n'alla pas sans difficultés. Il semble que le gouvernement turc ait été un peu surpris et débordé par un afflux si soudain. Aussi les mouhadjiri, arrivés au cours de ces derniers mois, ont-ils dû souvent se contenter d'abris improvisés en toiles, en planches, et parfois bivouaquer sur un sol pelé, sous un soleil de plomb, se nourrissant des quelques vivres distribués par les soins de l'administration et attendant plus ou moins longtemps qu'un emplacement définitif leur fût assigné.

Mais ce n'était là encore qu'obstacles matériels. Il s'agissait non seulement de trouver aux émigrés un emplacement, mais de le leur assurer contre le mécontentement des habitants qui se jugeaient dépossédés dans leurs biens et menacés dans leur nationalité; car l'État, ou bien rachetait un tchiflik à son propriétaire, et alors les mouhadjirs prenaient la place des tenanciers obligés de partir; ou bien il attribuait aux immigrés une partie du domaine public jusque-là occupé en grande partie par les « outrina », pâturages communs et nécessaires à ces populations, encore à demi-pastorales. Aussi fallait-il s'attendre à des protestations d'autant plus vives que les arrivées se faisaient plus nombreuses. Grecs, Valaques, Serbes et surtout Bulgares, s'émurent en effet et se récrièrent avec violence contre l'injustice dont ils se considéraient victimes, à l'idée que cette terre qu'ils mettaient en œuvre depuis des générations et pour laquelle, ils payaient encore toutes les taxes de la servitude, allait être concédée gratuitement, en toute propriété, à des nouveaux venus, destinés, par surcroît, à renforcer encore le musulman dominateur. Le député bulgare Daltcheff se fit l'écho de leurs réclamations au Parlement ottoman. Le Grand-Vizir répondit en montrant tout d'abord comment d'autres gouvernements se jugeaient le droit de procéder ainsi, puis comment un élément intelligent, serait ainsi introduit dans l'Empire et ne manquerait pas d'exercer une influence heureuse sur le reste des habitants; enfin il n'eut pas de peine à démontrer comment là même où la population était le plus dense, elle pouvait être facilement doublée sans inconvénient. Mais ces explications ne suffirent pas à convaincre les populations chrétiennes de Macé-

doine. Les Bulgares, en particulier, manifestèrent leur mauvaise humeur : ces Mouhadjiri professaient, il est vrai, l'islamisme ; mais ils étaient, par contre, de race serbe, venaient de pays serbes et ne parlaient que le serbe, et l'on sait toute l'importance des questions de langue et d'école dans la lutte des nationalités en Macédoine ; l'immigration était là un appoint nouveau à la résistance serbe contre les prétentions menaçantes des Bulgares sur les Slovènes de Macédoine ; c'était pour leur propagande un véritable recul. D'autre part, l'arrivée des Bulgares de Macédoine dépossédés, coïncidant avec l'afflux de ceux qui se refusaient à livrer leurs armes, créait un nouveau sujet d'inquiétude pour la Bulgarie. Aussi l'*Association Bulgaro-Macédonienne* entra-t-elle en scène, détruisant par le feu tous villages ou propriétés concédés aux immigrés, accomplissant ainsi moins un acte de vengeance qu'une pression destinée à arrêter net et peut-être à faire refluer le courant des mouhadjiri. A la fin de mai 1910, on apprit que des bandes bulgares, avaient attaqué et brûlé, après une longue fusillade, le village de Glavitsa, tchiflik occupé par des immigrés de Bosnie ; puis, c'était le tour du village de Dragoulyevo (région de la Stroumitza) nouvellement élevé et peuplé par les immigrés. Le chef d'un groupe de mouhadjiris, arrivé depuis quelques jours à Uskub, était retrouvé un matin, poignardé, dans un puits. Devant pareils actes de terreur, le gouvernement turc ne pouvait qu'autoriser les immigrés à se défendre eux-mêmes ; il laissa entre leurs mains toutes les armes dont ils disposaient, alors que les populations chrétiennes s'en voyaient impitoyablement dépouillées. Et ce furent de nouvelles protestations, un nouveau sujet d'hostilité.

Autre difficulté plus grave : elle vient des mouhadjiri eux-mêmes, de leurs regrets et de leurs déceptions au cours de ces derniers mois. Masse en général inculte et indolente de nature, partie le plus souvent sans ressources matérielles et avec des espérances illusoires, ignorant tout du pays où elle se dirigeait, ces émigrés avaient à s'adapter à un monde nouveau et hostile pour eux. Dans les cuvettes macédoniennes, grises de poussière, entre les masses écrasantes des montagnes chauves, sur ce sol calciné par le soleil, sous ce ciel étouffant, le Bosniaque allait vite regretter la verdure de ses prairies, de

ses vergers, de ses forêts, les horizons si simples et si doux de ses hautes collines et de ses vallées ombreuses sous la lumière humide de son ciel. Et il ne trouvait rien parmi les hommes pour adoucir ce contraste de la nature déjà si rude. En place de tout ce qui lui avait été promis et annoncé, c'étaient des pérégrinations sans fin, de longues attentes qu'il subissait parqué, attendant, ainsi qu'un mendiant, le subside quotidien qu'on voulait bien lui accorder. Puis, l'installation terminée, c'était la sourde animosité, et parfois l'hostilité ouverte de tous ceux qui l'entouraient. Enfin, les Turcs, loin de le considérer comme un frère, n'éprouvaient pour lui qu'une sorte de commisération un peu dédaigneuse.

Aussi signale-t-on à Belgrade, depuis un mois bientôt, le croisement de deux courants de mouhadjiri : l'un, qui suit l'impulsion première, mais plus faiblement déjà [1], toujours dirigé de Bosnie-Herzégovine sur la Turquie; l'autre, tout nouveau, en sens inverse, constitué par les musulmans qui, après une expérience malheureuse et toute une succession de déboires, reviennent à leur premier domicile. Pendant les mois de septembre et d'octobre (ancien style), 110 familles avec 681 individus, revenant de Turquie, sont ainsi rentrés en Bosnie. Si le gouvernement d'Autriche-Hongrie soulève des difficultés pour accorder l'autorisation du retour, par contre le Sabor (l'assemblée des députés en Bosnie-Herzégovine), a voté 35 000 couronnes destinées à secourir ceux des mouhadjiri qui désireraient rentrer.

En Bosnie, les musulmans cultivés qui restent, ont, tout comme leurs compatriotes serbes orthodoxes, senti le danger qu'il y avait à éclaircir leurs rangs, alors que l'infiltration germanique était toujours plus menaçante. Le *Mousavat*, organe des musulmans de Bosnie et en particulier des seigneurs propriétaires, n'a cessé de prêcher contre l'émigration. Résolus à défendre leurs positions, ils mènent une active campagne, et dans le pays pour empêcher les départs, et dans la presse pour s'opposer au rachat obligatoire des domaines.

La question agraire a été en effet abordée au Sabor de

1. Sont signalés au passage en gare de Belgrade : juillet, 198 familles, 1 466 émigrants; août 92 familles, 905 émigrants; octobre 80 familles, 618 émigrants.

Bosnie. Quantité de biens ont été vendus ou mis sur le marché. Très souvent il n'a pas été tenu compte du droit de rachat reconnu aux kmètes, le gouvernement veillant à favoriser l'acquisition du sol par les capitaux étrangers au pays. Les kmètes, d'autre part, s'impatientent de plus en plus : ils se refusent à payer les vieilles taxes féodales, à se plier encore aux obligations rappelant la servitude. Et déjà des troubles ont éclaté dans certains kotars (Velika, Gradichka, Prozor....) : gendarmes et soldats ont dû être envoyés. Ce qu'on réclame, c'est l'abolition définitive du vieil état de choses, la terre en toute propriété au paysan et au seul paysan bosniaque, — hâter en somme le rachat de la terre et la garantir aux seuls Bosniaques.

Cette crise agraire a réagi sur la vie politique. La constitution nouvellement octroyée à la Bosnie-Herzégovine repose sur la distinction des trois grandes confessions (orthodoxe, musulmane, catholique) entre lesquelles se répartit la population. Jusqu'ici un réel esprit d'entente s'était manifesté entre Serbes et Musulmans. Il y avait là une de ces coalitions comme Vienne n'en peut souffrir. Là aussi elle vient de réussir à provoquer la rupture, grâce précisément à la question agraire. Les orthodoxes ont mis dans leur programme le rachat obligatoire des kmètes. Le gouvernement y est hostile, lui préférant le rachat facultatif destiné à faciliter l'introduction de ses colons. Peu à peu, il est parvenu à détacher les Musulmans des Serbes orthodoxes; les troubles agraires y ont d'ailleurs aidé pour beaucoup. Et voilà qu'aujourd'hui déjà la belle union d'hier semble des plus compromises, laissant place à un désaccord qui, naturellement, ne saurait être profitable qu'à l'ennemi commun.

De cette émigration musulmane, de la solution du problème agraire qu'elle rend possible et de l'impuissance politique qu'elle détermine, l'Autriche-Hongrie se prépare à tirer le meilleur parti possible.

G. GRAVIER

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

ENTRETIEN

AVEC M. DE TALLEYRAND

AVANT-PROPOS

L'entretien que nous publions a eu lieu à Vienne, probablement le 4 décembre 1805, c'est-à-dire quand la nouvelle de la victoire d'Austerlitz venait d'y parvenir. Le 19 octobre, Mack a capitulé dans Ulm avec 32 000 Autrichiens; le 2 décembre, les armées russes et autrichiennes sont en pleine déroute. Cependant, l'archiduc Charles, rappelé d'Italie, accourt avec 100 000 hommes. Liées par le traité d'alliance du 11 avril 1805, l'Angleterre, la Russie et l'Autriche ont essayé, sans y réussir pleinement, de faire entrer le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, dans la coalition. Le 3 novembre, Frédéric-Guillaume s'est engagé à présenter sa « médiation armée » et il vient d'envoyer à Napoléon le comte Haugwitz. A tout instant 200 000 Prussiens peuvent se joindre à l'archiduc Charles. Napoléon désire la paix avec l'Autriche pour se retourner contre la Prusse.

Talleyrand était arrivé le 17 novembre à Vienne qu'occupaient nos troupes. Le 20, il y avait reçu deux envoyés autrichiens, le général Giulay et le comte de Stadion, munis de pouvoir pour négocier sous la médiation de la Prusse, c'est-à-dire après s'être concertés avec Haugwitz. Talleyrand repoussa cette prétention et, le 2 décembre, pendant que la bataille se livrait, déclara tout net ne vouloir négocier qu'avec l'Autriche. Dès le 17 octobre, dans un rapport à l'Empereur, il avait développé sa pensée : faire l'alliance

autrichienne. En unissant la France à l'Autriche, on séparait celle-ci de la Prusse, et en l'indemnisant dans les Balkans, — comme le fera plus tard le Prince de Bismarck, — on l'opposerait dans l'avenir à la Russie. Pressé d'aboutir par l'Empereur, il ne lui convenait guère de trouver en face de lui des hommes de second plan comme Stadion et Giulay, hésitants et embarrassés. Il voulait traiter avec le chancelier lui-même, le comte Louis Cobenzl. C'est Cobenzl, bien qu'il eût comme Colloredo et Lamberti conseillé la guerre, qui possédait encore toute la confiance de son maître; c'est Cobenzl qui avait avec Joseph Bonaparte conclu la paix de Lunéville en 1801; c'est Cobenzl qui, quatre ans auparavant, avait signé avec Napoléon lui-même le traité de Campo-Formio; c'est encore avec lui que Talleyrand voulait faire la paix et préparer l'alliance. D'ailleurs, il le connaissait de longue date et l'appelait « son camarade ».

Dès que lui parvient la nouvelle d'Austerlitz, il se rend chez la sœur de Cobenzl, madame de Rombeck, que son état de santé avait obligée de rester à Vienne. Élevée à Paris, mariée à un gentilhomme hollandais, madame de Rombeck habitait avec son frère et passait pour sa confidente. C'est sur son désir qu'elle rédigea par écrit l'entretien qu'elle eut avec Talleyrand et c'est ainsi que ce document se trouve à Vienne dans les archives de l'État.

On sait combien Talleyrand aimait à mêler les femmes à la politique. Nous allons le surprendre opérant près de l'une d'elles une reconnaissance diplomatique, tour à tour galant, flatteur, impudent et même cynique. Il a tout l'air de lui proposer de se vendre. Comme plus tard il décidera avec madame de Coigny du gouvernement à donner à la France, il propose à madame de Rombeck de faire avec elle la paix de l'Europe. « Je m'en vais chercher, dit-il, votre jolie écritoire, et nous la ferons à nous deux. » Il pique sa jalousie, sa coquetterie, sa vanité; madame de Rombeck se défend avec beaucoup d'esprit. Elle affecte une ignorance complète de la politique; elle sait cependant fort bien que le retour à la paix de Lunéville est la base de l'accord conclu le 11 avril 1805 contre les coalisés.

La victoire d'Austerlitz donnait à notre diplomatie un argument décisif. La paix fut signée par Talleyrand à Presbourg le 26 décembre 1805. Son entretien avec madame de Rombeck avait toutefois laissé percer sa grande pensée : l'alliance de la France et de l'Autriche. Stadion en fut informé. Le bruit s'en répandit. Madame de Rombeck fut traitée d'intrigante. Son frère prit sa défense et, pour ne laisser subsister aucun doute, adressa à l'Empereur le texte même de l'entretien que nous publions.

ÉMILE DARD

— Madame, je ne vous fais pas d'excuse de me présenter chez vous en frac; le costume d'un voyageur est le seul qui puisse me convenir à Vienne. Madame, je suis d'un étonnement extrême de n'avoir pas trouvé monsieur votre frère à Linz. L'Empereur était persuadé qu'il y serait, ou à Saint-Pœlten. Pourquoi nous a-t-il fait la guerre? Il est bien russe, madame, bien russe!

— Monsieur, mon frère est autrichien; il me semble qu'il ne peut pas être autre chose.

— Madame, connaissez-vous madame de Colloredo [1]? Êtes-vous liée avec elle?

— Monsieur, je la voyais souvent; mais on n'est pas liée avec quelqu'un qu'on ne voit que dans le grand monde, et très peu d'ailleurs, puisque toute sa vie est consacrée à l'éducation de madame l'Archiduchesse.

— Madame, c'est une fière intrigante que cette femme. C'est elle qui a fait la guerre. L'Empereur ne peut la souffrir. Il sait ses intrigues avec une femme de chambre de l'Impératrice. C'est une femme de rien. Comment monsieur de Colloredo a-t-il pu l'épouser? Il était donc en enfance?

— Monsieur, si madame de Colloredo était intrigante, jamais on ne lui aurait confié l'éducation de madame l'Archiduchesse. Chez nous, aucune femme n'a de crédit dans les affaires, pas même l'Impératrice.

— Madame, je suis sûr de ce que je vous dis là. C'est une femme abominable; l'Empereur l'exècre.

— Monsieur, cela peut être. Mais tout cela m'est parfaitement étranger. Jamais je n'en ai entendu parler. Madame de Colloredo a beaucoup d'esprit, de l'instruction. Elle m'a paru douce et aimable, me traite fort bien : je n'en sais pas davantage.

— Madame, vous êtes française, vous; votre cœur est français; je le sais.

— Monsieur, j'ai été élevée à Paris; mes amies les plus anciennes sont françaises. Je ne suis pas née ici, mais tout mon cœur est autrichien, comme celui de mon frère.

1. Née de Crenneville; femme du comte Colloredo, adjoint à Cobenzl en 1805; elle était fort mêlée aux affaires de Naples et possédait la faveur de l'Impératrice. Le *XVe Bulletin de la Grande Armée* signale ses intrigues.

— Madame, vous n'êtes pas russe, vous. Vous avez trop bon goût pour cela. J'ai tant entendu parler de vous qu'il me paraît que j'ai l'honneur de vous connaître beaucoup.

— Moi aussi, monsieur, j'ai beaucoup entendu parler de vous. Mais parlons donc de mon frère. C'est un grand chagrin pour moi que d'en être séparée et de ne savoir comment lui écrire.

— Madame, donnez-moi vos ordres, je lui ferai parvenir vos lettres, et en tout ne vous adressez qu'à moi. J'espère bien que vous ne pensez pas à partir; mais si vous le vouliez absolument, vous auriez tout ce que vous pourriez désirer : chevaux, passeports, etc...

— Monsieur, je n'ai aucune demande à faire; je dois être traitée comme tout le monde. Mais, puisque vous avez la bonté de vouloir m'obliger, permettez que je vous envoie une lettre ouverte pour mon frère. Je serais heureuse de lui écrire d'autant que j'ai été fort malade.

— Madame, on dit que monsieur votre frère tient un grand état, qu'il a une excellente maison. Comment fait-il donc, car il n'est pas riche? Il faut qu'il ait des ressources. Quel traitement a-t-il de la Cour?

— Monsieur, trente mille florins pour sa place de vice-chancelier, six mille pour ce qu'on appelle ici argent de table et dix mille d'une pension qu'il a eue, je crois, quand il a fait avoir Cracovie à l'Empereur; c'est le seul événement politique que j'aie retenu parce que mon cousin m'a dit qu'on avait laissé le choix à mon frère d'une pension, de la Toison ou d'une somme d'argent; que mon frère, ayant alors, je crois, trentre-quatre ans, penchait pour la Toison; qu'il lui a représenté qu'elle ne pouvait lui manquer, que l'argent, il le mangerait et que la pension lui resterait.

— Madame, cela n'est pas naturel. On n'a pas une maison à Vienne avec quarante mille florins.

— Monsieur, mon frère en a quinze mille de son bien.

— Eh bien! Madame, avec soixante mille florins on n'a pas un grand état; mais nous savons que l'Angleterre lui a donné beaucoup d'argent.

— Monsieur, si cela était, je le saurais mieux que personne, puisque c'est moi qui mène sa maison.

— Mais, madame, comment fait-il?

— Il fait des dettes, monsieur, et je pourrais vous en convaincre en vous montrant mes livres de compte qui vous prouveraient le déficit de ses finances.

— Madame, les guinées anglaises, les guinées, les guinées...., que vous le sachiez ou non, c'est un fait.

— Monsieur, je suis étonnée que l'ancien ami de mon frère me tienne un langage pareil. Je n'ai l'honneur de vous recevoir qu'au titre de votre liaison avec lui. Jamais personne n'a osé me dire telle chose. Mon frère est pur, désintéressé et tellement désintéressé qu'il n'a jamais rien demandé ni pour lui, ni pour les siens.

— Madame, l'Empereur m'écrit qu'il est bien mécontent de monsieur votre frère, qu'il donne des conseils pernicieux. Il a beaucoup aimé monsieur votre frère, madame, il avait du charme pour lui [1]. Mais, à présent, il est furieux; je vous en avertis.

— Monsieur, j'en suis fâchée. Mais, encore une fois, tout cela ne me regarde pas. Je n'entends rien à la politique. Mon frère, non seulement n'en parle jamais, mais ne permettrait pas qu'on m'en parlât.

— Madame, je crois, moi, que les femmes entendent très bien les affaires, qu'elles sont même utiles à la politique. L'Empereur croit qu'elles ont un grand talent pour concilier; il leur accorde de grands moyens de négociation. S'il était ici, madame, il ferait de grands frais pour vous; il serait en coquetterie avec vous.

— Monsieur, vous m'étonnez beaucoup. J'ai cru que votre Empereur ne parlait jamais à aucune femme.

— Madame, c'était vrai autrefois; mais, à présent, il est très aimable pour elles. Vous le verrez. Il fera annoncer son arrivée.

— Monsieur, vous devez trouver simple que je sois la seule à ne pas lui faire ma cour, quand jamais je ne la fais à mon souverain. Je n'ai jamais rempli ce devoir, auquel mon cœur me portait toujours, à raison de ma santé qui ne me permet ni de m'habiller, ni de sortir beaucoup.

1. Cobenzl avait négocié à Udine avec le général Bonaparte le traité de Campo-Formio en 1797.

— Madame, vous avez beaucoup d'amis; nous en avons même de communs : madame de Brionne[1], la personne que j'ai le plus aimée, je sais qu'elle vous aime beaucoup.

— Oui, monsieur, elle a de l'amitié pour moi; elle en avait beaucoup pour vous. Mais je crois que vous êtes brouillés?

— C'est vrai, madame. J'ai été d'un grand étonnement de ne plus la trouver à Linz, en quittant l'Empereur à Munich. Les derniers mots qu'il m'ait dits étaient d'avoir pour elle les plus grands égards, de lui donner une sauvegarde et de la traiter en princesse étrangère, puisqu'elle ne voulait plus être française. Mais, madame, pourquoi a-t-elle abandonné sa maison dans l'état de santé où elle est?

— Monsieur, vous connaissez ses opinions et sa fierté. Son courage la soutient. Elle était presque mourante quand elle a passé par ici pour aller en Hongrie.

— Madame, permettez que je vous remette des lettres dont j'étais chargé pour elle.

— Oui, monsieur; mais service pour service : ayez bien soin de mes lettres pour mon frère.

— Oui, madame, et puisque vous voulez me les donner ouvertes, j'écrirai un mot à mon ancien camarade.

— Monsieur, vous lui ferez sûrement grand plaisir.

— Madame, c'est affreux à lui de nous avoir fait la guerre. L'Empereur croyait qu'il était son ami. Il est vraiment ingrat pour lui. Nous le regardions comme français.

— Monsieur, je ne sais pas ce que vous appelez ingrat. Mais ce que je sais, c'est que mon frère a dans le cabinet où il travaille le buste de votre Empereur avec celui de l'archiduc Charles, que vous pouvez les avoir vus, puisque vous m'avez dit que vous aviez parcouru toutes les chambres de la chancellerie pour m'y chercher. Je me souviens de lui avoir demandé s'il garderait ce buste en cas que la guerre fût heureuse pour nous et qu'il me répondit qu'il le garderait

1. Louise de Rohan, chanoinesse de Remiremont, fille du prince Charles de Rohan-Montbazon, lieutenant général, épousa Charles de Lorraine, comte de Brionne, grand écuyer de France. Talleyrand, dans ses mémoires, s'exprime ainsi sur elle : « La beauté d'une femme, sa noble fierté se mêlant au prestige d'un sang illustre et fameux, si souvent près du trône, ou comme son ennemi, ou comme son soutien, répandent un charme particulier sur les sentiments qu'elle inspire. »

toujours, et plus que jamais alors, que c'était l'image d'un très grand homme et qu'il serait toujours flatté de l'avoir connu.

— Madame, madame la comtesse Diane de Polignac[1] est encore une de nos amies communes.

— Oui, monsieur, mais vous êtes aussi brouillé avec elle.

— Ah! madame, la Révolution nous a tous désunis. Monsieur, comte d'Artois, est le prince que j'ai le plus aimé. Je sais, madame, qu'il vous aime beaucoup.

— Je ne l'ai jamais vu, monsieur; mais il a beaucoup de bontés pour moi, parce que je suis liée avec des personnes qu'il honore de son amitié. Nous avons, comme vous dîtes, quelques amis communs; mais je les ai tous conservés et vous, monsieur, vous les avez perdus.

— Madame, vous avez une tournure d'esprit très piquante; vous avez tout à fait nos manières.

— Vos manières, monsieur, comme si les nôtres ne valaient pas les vôtres!

— Madame, connaissez-vous monsieur Œwis (Augwitz)? Dis-je bien son nom, madame?

— Non, monsieur, très mal. Je le prononce mieux, mais pas bien encore. Oui, monsieur, je l'ai vu, mais je ne le connais pas.

— Madame, je sais qu'il a dîné chez monsieur votre frère, dans votre petit intérieur.

— C'est vrai, monsieur, et chez l'Empereur aussi, ce qui compte encore plus.

— Madame, oserais-je vous demander ce que monsieur votre frère a voulu dire dans cette déclaration par ces mots : *nos alliés*?

— Monsieur, nos alliés sont, je crois, l'Angleterre, la Russie et la Prusse.

— La Prusse, madame, vous croyez à la Prusse? Nous n'y croyons pas, nous, madame. Apprenez que la Prusse n'est ni pour vous, ni pour nous : elle n'est que pour elle. Madame, connaissez-vous Mack? Quelle idée en aviez-vous?

1. Belle-sœur de la duchesse Jules de Polignac, amie de Marie-Antoinette; elle émigra dans la nuit du 16 au 17 juillet 1789 avec toute la famille Polignac, le comte d'Artois, le prince de Condé.

— Monsieur, je l'ai vu; mais je ne connais ni ne juge pas plus les politiques que les militaires. J'ai dîné avec lui chez monsieur de Colloredo; je l'ai beaucoup regardé et j'ai trouvé qu'il ne mangeait pas autrement qu'un autre.

— Madame, vous avez une manière de répondre très originale.

— Monsieur, je ne reste pas court, voilà tout.

— Mais, madame, que pensiez-vous de Mack?

— Monsieur, j'en pensais très bien; je n'en pense plus rien.

— Madame, vous êtes liée avec monsieur de Stadion?

— Oui, monsieur, assez.

— Madame, il a de l'esprit ou je crois qu'il en a. Mais quels petits moyens! quelles réticences! pas le moindre laisser-aller; toujours de l'embarras : *il écrira, il demandera*. Ce n'est pas comme cela, madame, qu'on négocie. Il y a huit jours que je lui ai proposé la paix. Je pouvais la finir tout de suite et très bonne; il n'avait qu'à la signer. Mais je n'en ai pas obtenu un mot. Monsieur votre frère, à Lunéville, avec Joseph Bonaparte, a tout conclu de son chef sans avoir de pleins pouvoirs. Voilà, madame, comment on sert son maître.

— Monsieur, mon frère est depuis plus longtemps au ministère que monsieur de Stadion. Apparemment qu'il a pu prendre sur lui; au reste, je n'en sais rien.

— Madame, votre monsieur de Stadion, qui ne nous va pas du tout, n'ouvre jamais les yeux. Avez-vous pris garde à ses yeux, madame?

— Monsieur, ils m'ont paru très clairs. Peut-être a-t-il la vue basse; je n'en sais rien.

— Non, madame, il n'a pas la vue basse; mais je vais m'expliquer mieux. Monsieur votre frère a les yeux petits, même laids, mais il les ouvre tant qu'il peut. Enfin, madame, c'est avec monsieur votre frère que nous voulons traiter; c'est lui que veut l'Empereur.

— Monsieur, vous m'étonnez beaucoup. Votre Empereur, disiez-vous, n'aime plus mon frère.

— Oui, madame, c'est vrai; il est furieux contre lui, mais il le r'aimera.

— Il faut, monsieur, que votre Empereur ait bien peu de

caractère. Je ne suis qu'une femme, mais ce que je cesse d'aimer, je ne le r'aime jamais.

— Madame, il a beaucoup de caractère; c'est un homme étonnant. Ses talents militaires sont prodigieux, ses succès immenses. Madame, c'est dans nos bras que vous devez vous jeter, nous sommes vos alliés naturels. Qu'est-ce que c'est que des Russes? Des barbares, des gens affreux! Cette maison d'Autriche si illustre, si grande! Eh bien, madame, si vous ne faites pas la paix, tous vos États seront partagés: le cœur de l'Empereur en saigne.

— Monsieur, l'archiduc Charles va arriver.

— Madame, vous avez dit le grand mot et c'est ce qui vous perd; oui, madame, ce mot vous perd : oui, madame, l'archiduc arrivera et sera battu.

— Monsieur, il faut que vous sachiez que je suis superstitieuse. Il y a une prédiction qui s'est vérifiée jusqu'à présent et qui dit que nous serons sauvés par un Charles.

— Je m'appelle Charles, madame.

— Et moi Charlotte, monsieur. Mais ce ne sera ni vous, ni moi, mais l'archiduc Charles.

— Ah! madame, ne vous bercez d'aucun espoir. Vous êtes perdus sans nous. Je ne saurais trop vous le répéter. Nos victoires sont prodigieuses. Les Russes ont perdu toute leur artillerie. Madame, 18 000 hommes de tués; 5 000 que l'Empereur a eu l'affreux spectacle de voir s'engloutir dans les marais. Il me mande que c'était horrible. Nous n'avons, nous, que 800 hommes de tués[1]. Vos Russes ont fait une école militaire inconcevable. J'écrivais tout à l'heure au baron de Breteuil[2] que l'Empereur me mandait qu'il était remarquable qu'il venait de remporter la plus grande des victoires sur les cendres du prince Kaunitz, de ce prince Kaunitz qui avait fait l'alliance avec la France[3].

1. Nous eûmes en réalité 7 000 hommes tués ou blessés.

2. Ancien ambassadeur à Pétersbourg sous Louis XV, puis ministre d'État, revenu de l'émigration en 1802.

3. Napoléon fut logé après la bataille dans le château de Kaunitz. La lettre qu'il écrivit à Talleyrand, le 13 décembre, pour lui annoncer la victoire, ne parle pas de Kaunitz; je n'ai pas trouvé trace de la lettre à laquelle Talleyrand fait allusion.

— Monsieur, je ne vous crois pas. Je ne veux pas croire à vos mauvaises nouvelles. Vous me voyez très malade. Il n'est pas possible que vous veniez exprès chez moi pour m'affliger. Je crois, au contraire, que nous serons vainqueurs et je vais me coucher sur nos lauriers.

— Madame, ce que je vous dis est de toute vérité. Je dois vous le dire pour que dans chaque ligne que vous écrivez à monsieur votre frère, la paix s'y trouve trois fois.

— Monsieur, ce serait le moyen de déplaire à mon frère. Il ne lirait pas mes lettres si je lui parlais politique.

— Madame, faites la paix. Nous n'avons que cela à faire. Je m'en vais chercher votre jolie écritoire et nous la ferons à nous deux.

— Eh bien! monsieur, le traité de Lunéville...

— Ah! madame, cela n'est pas possible.

— Vous voyez, monsieur, que je n'entends rien à la politique: mais vous faites bien attendre ce monsieur qui vous arrive du quartier-général. Vous êtes bien peu curieux d'apprendre un nouveau succès.

— Madame, vous avez bien envie que je m'en aille et moi, je ne peux jamais sortir de chez vous.

— En effet, monsieur, vous y prenez goût; mais vous oubliez non seulement que je suis malade, mais que nous sommes ennemis.

— Madame, que monsieur votre frère vienne faire la paix! L'Empereur ne demande qu'à s'expliquer avec lui, et alors nous serons amis. D'abord, en dépit de vous, vous êtes française. Vous viendrez à Paris où tout le monde vous aime et vous désire.

— Monsieur, j'y serais bien étrangère à présent. D'ailleurs je ne quitterais jamais mon frère; j'irais au bout du monde avec lui.

— Madame, mon Empereur m'a fait un grand éloge de l'Empereur de Russie. Il l'a trouvé superbe et d'une grande bravoure, mais entouré d'espèces vraiment espèces.

— Monsieur, il me paraît qu'un prince Czartorisky, un prince Dolgorouky sont de grands seigneurs faits pour l'entourer.

— Madame, il n'est pas question de naissance. Tout cela est

bien jeune et pitoyable. Madame, l'Empereur n'est pas étonné du maintien du vôtre. Il savait ce qu'il est aux coups de canon. Le voyez-vous souvent l'Empereur?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur, que ma santé me dispensait de faire ma cour; mais il n'a peut-être pas une sujette qui lui soit plus respectueusement attachée que moi. Mon culte pour lui est dans mon cœur, et j'ose dire qu'il est dans mon sang. J'ai hérité de mon père ce royalisme et cet attachement pur et désintéressé.

— Madame, personne n'est plus royaliste que moi.

— Vous êtes royaliste, vous, monsieur?

— Oui, madame, pourquoi vous en étonner? C'est une nouvelle dynastie, et cela peut arriver partout.

— J'espère, monsieur qu'elle n'arrivera jamais ici. Mon royalisme à moi est tout entier pour mon maître et n'en pourrait changer.

— Madame, monsieur votre frère doit vous aimer beaucoup.

— Oui, monsieur, nous nous aimons tendrement.

— Vous devez l'amuser, madame?

— Monsieur, je ne suis là que pour le distraire.

— Madame, en France vous auriez du crédit.

— Monsieur, ici je n'ai pas celui de demander un passeport. Vous voyez que je ne suis pas fière; mais c'est de toute vérité quand je vous dis que mon frère m'a interdit toute demande et que je ne lui en fais aucune.

— Madame, j'ai toujours entendu parler de votre société: on dit que vous donnez des fêtes charmantes.

— Monsieur, je n'ai plus de société; je ne vis que pour mon frère et, chez lui, dans le grand monde, pendant qu'il travaille, je m'occupe et, quand il a fini, je suis prête à faire tout ce qui peut le distraire.

— Madame, il est bien heureux.

— Monsieur, moi plus heureuse encore.

— Madame, je viendrai, si vous le permettez vous faire ma cour bien souvent.

— Monsieur, quand vous voudrez, mais, à présent, vous me feriez plaisir de me laisser seule, parce que je ne me suis levée que pour vous recevoir, étant encore bien faible.

— Madame, vous êtes bien mal logée ici. Pourquoi avoir

quitté la Chancellerie? Cela n'a pas de nom. Retournez-y. Cette chambre ne vous va pas.

— En effet, monsieur, le voisinage vous serait plus commode; mais, pendant l'absence de mon frère, je ne pouvais être bien que chez une amie avec laquelle je suis liée depuis vingt-cinq ans.

— Madame, vos deux lettres sont parties pour monsieur votre frère. J'ai donné la première à monsieur Sébastiani[1]. J'aime beaucoup monsieur votre frère; il est extrêmement aimable. L'Empereur fait le plus grand cas du comte Philippe[2]. Il n'a pas voulu la guerre, lui; il nous aime. Paris le charme. Il a un rire si communicatif. D'abord il ne comprend pas trop ce qu'on dit, mais, à mesure qu'il vous entend, il a une bonhomie, une gaîté vraiment aimable. Il trouve nos manières fort agréables. Sa maison a l'air d'aller tous les jours. Il vit très bien. En tout, madame, il nous convient beaucoup...

1. Général de brigade à Austerlitz, où il fut blessé.

2. Le comte Philippe Cobenzl, cousin du comte Louis, était ambassadeur à Paris avant la guerre.

FILS DE GUEUX[1]

Le printemps réjouissait la Woëvre.

A midi, le toit flamboyait, sous un crépitement de lumière : l'ombre des tuiles rayait la façade d'une ligne bleue. Nichés dans les pots, des couvées de moineaux piaillaient éperdument, tandis que la mère revenait des champs, une chenille au bout du bec.

Le sol gras de la cour, les murs lézardés suintaient et fumaient, comme un linge mouillé qui sèche devant l'âtre. Sous la caresse fécondante du soleil, les lointains miroitaient, exhalant une vapeur blonde.

Les aubépines s'embrumèrent de poussière blanche. En quelques jours, les chemins se couvrirent d'une herbe haute, toute neuve, qui frissonnait sous le vent.

Dans la cour de la ferme, la vie des bêtes pullulait.

Des couveuses, les ailes pendantes, conduisaient des ribambelles de poussins. Le roucoulement des pigeons mettait une langueur autour des toits.

A chaque instant, des poulains accouraient du fond des herbages, où s'arrondissaient des pommiers blancs et roses. Ils entraient dans la cour, cabriolaient, tournaient en rond, comiquement perchés sur leurs longues jambes, poussant un hennissement grêle. Puis ils s'effaraient à la vue des murs, des chariots, des choses nouvelles, et détalaient : leurs sabots faisaient voler les cailloux.

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1910 et 1er janvier 1911.

Le vieux Coliche exultait.

Il se tenait dans le soleil, qui réchauffait ses vieux os, et, sentant cette vie grouillante à ses côtés, il en respirait la lourde opulence.

Les vaches passaient près de lui, et levaient leurs naseaux massifs où filaient des baves : il leur grattait la tête entre les cornes. Un pigeon se posa sur son épaule, battant des ailes. Une truie sortit de l'écurie, et vint s'allonger à ses pieds. Ses mamelles gonflées s'étalaient et, tandis qu'il lui caressait le ventre de sa semelle, l'animal monstrueux poussait un grognement de plaisir.

Crasmagne l'interpellait joyeusement :

— Sacré père aux bêtes!

Le vieux ne bougeait pas, environné de battements d'ailes innombrables, pareil avec sa figure fruste à quelque saint de vitrail.

Puis l'été vint, radieux.

Un matin, le fermier Madot avait dit à Crasmagne :

— Va donc couper un peu d'herbe pour les vaches.

Le gars se mit en route, portant sa grande faux; la corne de bœuf où trempait « la raffilote » pendait à sa ceinture. Il arriva devant une pièce de trèfle incarnat, — une mer pourprée où le vent creusait des houles.

Le soleil tombait d'aplomb sur la Woëvre. La terre reposait, sous la chaleur, avec une nonchalance de femme qui s'éveille. Des brumes coulaient dans les lointains. Les cimes bruissantes des peupliers s'avivaient d'une lueur d'argent. Les coqs se provoquaient dans les basses-cours, et leur claironnement cuivré semblait la voix ardente de la lumière.

Des poulains hennissaient, des mouches bleues ronflaient sur les fourrés d'orties. Un délire de joie planait sur le monde.

Crasmagne attaqua la besogne.

Il aimait ça, faucher. Il s'avançait, assis sur ses jambes, les genoux en dehors, les bras libres pour donner à la faux son large balancement. L'acier sifflait, coupait les tiges tendres avec un bruissement subtil. La force de ses bras, la souplesse de ses muscles lui inspiraient des pensées joyeuses. S'il avait voulu, il aurait couché bas les seigles barbus, les luzernes

de velours, les blés où la maturité prochaine allumait une clarté fauve... Il aurait fauché toute la terre.

Derrière lui l'andain s'allongeait, odorant. De toute cette pourpre meurtrie, une senteur montait, qui s'exacerbait dans le soleil.

Un sifflement bizarre fit sursauter Crasmagne.

C'était une vipère géante qui se dressait, montrant les anneaux roussâtres de son dos, et son ventre blanc. D'un coup de faux il lui trancha la tête, puis il rit tout haut, satisfait de son geste rapide.

Chaque fois qu'on fauchait, on avait de ces surprises : tantôt on coupait les pattes d'une grenouille, et tantôt on décapitait une perdrix sur ses œufs.

Il faisait chaud. Une vibration d'air enflammé montait de la glèbe; les arbres tremblaient dans une vapeur de fournaise.

Crasmagne souffla. Levant sa manche de chemise, il épongea de la toile rude son front ruisselant. Puis il aiguisa la lame d'acier, qui faisait entendre un bruit pareil à un susurrement de source.

Cela fait, il alla s'asseoir à l'ombre d'un mur.

De l'autre côté, on apercevait le toit d'une masure à demi ruinée. Le jardin était un fouillis de ronces et de clématites, retombant comme des lianes; des cerisiers suaient des gommes par leurs cicatrices. Une vieille avait logé là autrefois; à sa mort, les héritiers, qui n'habitaient pas le pays, avaient laissé la bicoque à l'abandon.

Un prunier étendait ses branches dans le vide. Les fruits pendaient, tentants; c'étaient des prunes à cochon dont les globes énormes tachaient de leur couleur violette le vert des feuilles. Crasmagne cassa net la branche, et se mit à manger les fruits goulûment, heureux de sentir dans son gosier cette fraîcheur juteuse.

Une voix le fit sursauter :

— N'te gêne pas! Fais comme chez vous!

Il rejeta la tête en arrière. Une fille riait, appuyée sur le faîte du mur. Elle était très brune.

Crasmagne la regardait avec un ébahissement si profond qu'elle ne pouvait maîtriser son rire. Elle montrait ses dents, très blanches, et portait la main à sa gorge lourde, dont les

rondeurs ballottaient sous l'étoffe tendue de son corsage. L'ombre tombait, criblée de soleil, sur sa nuque et sur ses joues.

Crasmagne resta interdit.

Profitant de sa surprise, la fille le bombarda avec des prunes. Elle visait adroitement, l'atteignant au visage à chaque coup. Un fruit qu'il reçut sur l'œil s'écrasa avec un bruit mou, et faillit l'éborgner.

— Tiens donc! régale-toi! — criait la fille.

Et son beau rire s'égrenait.

Les cheveux fous, la bouche ouverte, elle se tenait le ventre, qui tressaillait sous son tablier de toile.

Crasmagne se dressa sur la pointe de ses pieds. Ils se regardèrent face à face. Leurs visages se touchèrent presque.

— Qui es-tu? — fit-il. — C'est la première fois qu'on te rencontre au pays.

— Pas possible!

— Tu maraudes dans le jardin des autres...

— Tu dis ça, comme si t'en étais sûr!... C'est not'maison.

— T'es donc la fille de la Lune, la fille de la mère Barbotte?

— Bien sûr!

— Vous v'là revenues au village, toi et ta mère?

— Faut croire!

— Quoi que tu faisais à la ville?

— Pas grand'chose!... J'étais repasseuse, une journée par-ci par-là. Ça ne rapportait pas d'argent.

Crasmagne rit, haussa les épaules, et répliqua doucement, avec des sous-entendus égrillards :

— Tu travaillais dans les chemises d'homme.

— Malhonnête!

Elle fit un geste menaçant : il haussa les épaules.

Puis ils se mirent à parler posément, encore tout vibrants de leur accès de gaîté.

— Comment t'appelles-tu?

— Zélia.

Il répéta ce nom, comme pour en savourer plus intimement la douceur.

— Et toi?

— Crasmagne. Basile Crasmagne.

— Quoi que tu fais?

— Je suis domestique chez les Madot.

— Le four est donc tombé, dans ta maison?... Ton père ne peut plus te nourrir?

— On fait pas ce qu'on veut, dans la vie! Je gagne mon pain avec mes bras : ça vaut mieux qu'les traînées, qui le gagnent comme chacun sait.

Elle rit encore, effrontément. Ils se lançaient des brocards, sans y attacher d'importance, comme les rustres s'apostrophent d'un champ à l'autre, pour se délasser de leur travail.

Revenu de son éblouissement, Crasmagne la voyait mieux. Elle était grande, souple, mûre de poitrine. Il y avait dans ses attitudes une sorte de grâce animale qui attirait. Sous la torsade des cheveux, l'oreille pointait, aiguë, comme l'oreille d'un jeune chat. Le nez, un peu court, s'arrêtait net, mais la bouche large, luisante, avait la beauté d'une fleur. Un ruban de velours noirs coupait le cou rond, rehaussait la blancheur jeune de la peau. La camisole entre-bâillée laissait voir un cœur d'or massif, qui pendillait à une chaînette, dans l'écartement des seins.

Ce coin de peau moite et l'éclat fauve du bijou attiraient invinciblement le regard de Crasmagne. Il allongea le doigt :

— T'as gagné ça à la foire d'empoigne?

— Non : c'est un de mes amoureux qui me l'a donné. Il est sous-off.

Elle avait dit ça sans se troubler, avec une tranquille impudeur, comme pour bien marquer ce qu'elle était : une fille qui avait vu le loup.

L'aveu décida Crasmagne.

Saisissant un épi de seigle barbelé, il le glissa sournoisement par l'entre-bâillement de la camisole. Puis, tandis que la fille riait d'un rire nerveux, se défendait mollement, chatouillée par le frôlement des barbes qui cheminaient sur sa peau, comme un insecte, il plongea sa main dans la chemise, et il s'attarda, palpant les rondeurs charnues, la gorge lourde et moite.

Elle lui détacha une bourrade :

— T'en prends à ton aise!

Une flamme s'alluma dans les yeux du jeune homme. Une

convoitise le prenait, brutale, comme celle qu'il avait ressentie à la vue des prunes. La fille le devina, secrètement flattée.

C'était la première aventure d'amour de Crasmagne.

Il dit :

— Viens causer ici.

— Tu seras raisonnable, au moins?

Elle enjamba le mur, résolument. Sa jupe, se relevant, laissa voir le mollet ferme, moulé dans un bas de coton noir, qu'une jarretière rouge maintenait.

— Mâtin! — fit Crasmagne.

Ils se couchèrent sur le ventre, dans l'herbe haute; la fille s'allongea d'un mouvement sinueux de couleuvre. Les trèfles froissés exhalaient une odeur douceâtre. Elle tapotait les plis de sa jupe, la serrait autour de ses chevilles, par une pudeur plus aguichante, après ce qu'elle venait de montrer.

Ils s'entretinrent, en amis.

L'heure chaude versait sur la terre son apaisement : au pied des pommiers, les ombres se ramassaient. L'air flambait dans les lointains. et pas un meuglement de vache, pas un grincement de chariot ne venait secouer la torpeur de cette étendue.

Parfois un coup de vent passait, comme un appel ardent, un soupir profond de la terre. Alors les seigles entrechoquaient leurs têtes barbues, les blés roulaient. parcourus de lueurs fauves. C'était une rumeur étrange, puissante, un flot de vie qui s'enflait. Puis tout retombait dans un majestueux silence.

Ils ne se parlaient plus, un peu las, les yeux brûlés par l'ardente réverbération des terres. Penché sur la fille, le garçon respirait l'odeur forte qui montait de sa nuque.

Autour d'eux, la vie des insectes bourdonnait confusément. Des guêpes, pénétrant au cœur des prunes, se gorgeaient de sucs. Des bourdons bleus se cognaient aux pierres du mur, cherchant les fissures où ils avaient bâti leurs nids. Deux papillons blancs voltigeaient, se poursuivaient, se rejoignaient à la cime pourprée des vagues de trèfle.

La fille aperçut la faux dont la pointe luisait dans l'herbe.

— Ça doit être dur de faucher.

— Tu plaisantes?...

Il s'était levé d'un bond. Saisissant l'outil à pleines

mains, il le balança, superbe de force et d'aisance. La lame passait au ras de terre, avec un son pareil au cri d'une hirondelle rasant le sol. La jonchée d'herbe s'amoncelait déjà. Les cailloux sonnaient.

Basile expliqua à la fille que le talon seul de l'outil devait couper.

Elle approuvait, intéressée; ses paupières battaient dans le soleil.

La robuste musculature du garçon la remuait...

Il se remit au travail. Elle se disposait à rentrer, quand elle revint vers lui, se ravisant :

— Dis donc, tu me donneras ta pratique. T'as peut-être du linge à repasser : j'irai le prendre, ce soir.

Basile sourit, comprenant que c'était un prétexte pour le revoir aussitôt.

Il retourna à la ferme comme on achevait de manger la soupe.

Les journaliers repus allongeaient sous la table leurs souliers chargés de glaise. Essuyant leurs couteaux, ils les refermaient soigneusement. Un vieux, agenouillé devant l'âtre, s'évertuait à poser un charbon sur son moignon de pipe : c'était laborieux. Il prit un sarcloir et sortit : par la porte entra un éblouissement.

Le fermier Madot lisait son journal, en sirotant un verre de marc. La servante lavait la vaisselle ; les piles d'assiettes roulaient dans ses mains.

Crasmagne eut vite fait de lamper sa soupe.

Il flâna dans la cour, obsédé par la vision matinale. Comme il passait près de Coliche, il s'arrêta.

Coliche pelait une rave, pour son dessert : l'écorce se déroulait en long ruban violet, festonnée par le couteau du vieux, toujours affilé comme un rasoir.

Crasmagne lui dit, brusquement :

— J'ai vu une belle jeunesse, ce matin... la fille de la Barbotte, qu'on l'appelle!

Le berger cherchait au fond de ses souvenirs. Il ne trouvait pas : le nom ne lui disait rien. Subitement, une éclaircie se fit dans sa mémoire; alors il cracha, furieusement, de dégoût :

— Une traînée, mon petiot!... Des femmes comme ça, on devrait les fouetter, pour servir d'exemple aux autres!

Il s'indignait, dans son honnêteté de travailleur.

— Quéque chose de propre !... une vraie roulure... Ça s'est vautré dans tous les fossés avec n'importe qui... La mère est folle : on en a enfermé à Maréville, qui avaient plus de bon sens qu'elle !...

— Une jolie fille tout d'même, — fit l'autre, impatienté, — et qu'a les yeux luisants comme des chandelles !

— Jolie fille, tant que tu voudras !... D'abord la beauté, ça s'mange pas à la cuiller. Des femmes, qui s'mettent des rubans, des affûtiaux, et qu'ont pas quatre sous dans leur poche !... Paraîtrait qu'elles n'ont pas fait fortune à la ville. Elles se donnaient des airs de mépriser les gens, à leur départ... Des crève-la-faim !... Bien contentes de revenir, quand la vieille grand'mère est morte, en leur laissant trois bouts de terrain qu'elles auront bientôt dévorés.

Il y avait de tout dans la colère du vieux, — un passé de droiture, de travail, de vie rustique, qui protestait contre la débauche et le désordre.

— Allons, Coliche, vous faites pas tant de bile pour le monde !

Le vieux secoua la tête, et, ayant pris son fouet, s'en alla à pas lents.

Crasmagne se coucha sur une botte de paille fraîche, dans l'ombre de la cour. L'heure chaude flamboyait. Une vibration d'air dansait sur les murs, sur les toits de tuile rouge. La ferme reposait, gagnée par l'accablement qui s'appesantissait sur les campagnes.

Les volailles même ne remuaient plus, comme assommées. Les canards dormaient, roulés dans les creux où s'amassait la poussière. Les couveuses, cherchant l'ombre, s'étaient réfugiées sous un banc, et elles s'accouvaient, les ailes arrondies sur leurs poussins. La servante, dans la cuisine, versa de l'eau sur l'évier : un ruissellement tomba de la goulotte : tous les poulets allaient boire, levaient le cou à chaque fois, une goutte scintillant au bout du bec.

Au delà du potager, les champs s'étendaient, assoupis. Seuls les grands seigles ondulaient, parcourus d'un frisson d'argent.

Crasmagne réfléchissait :

« Traînée », « catin », « salope », — c'était bientôt dit... Ces vieux, qui avaient fait les quatre cents coups dans leur jeunesse, s'arrangeaient pour empêcher les autres de s'amuser, par jalousie!... Il avait vingt ans, toute sa chair vierge flambait, et il revoyait la fille à la gorge lourde, à la peau ambrée où flottait l'ombre des feuilles.

Pourtant des histoires lui revenaient à la mémoire, des récits qui montraient de bons serviteurs se dérangeant, volant leurs patrons, vendant des bœufs, pour les beaux yeux d'une gueuse... Et toute sa probité se révoltait, devant ces dangers, que son imagination grossissait.

Puis il se reprenait, se disait qu'il s'arrêterait sur cette pente, à son gré... La face contre terre, les mains cherchant la fraîcheur des touffes d'herbe, il remâchait la volupté fugace de leur entrevue. Puis il s'occupa à des besognes...

La journée n'en finissait pas.

Au soir tombant, la fille se glissa dans la cour.

Elle avait fait un brin de toilette : elle avait mis une camisole fraîchement repassée dont la blancheur semblait luxueuse au milieu des fumiers. Elle portait sur la hanche une grande manne d'osier où s'empilaient des chemises, des jupons de femme : le geste cambrait sa haute stature, faisait valoir sa taille longue et ployante.

Crasmagne avait vu cela d'un coup d'œil.

— Par ici, — fit-il doucement.

Ils allèrent s'asseoir, côte à côte, sur le mur croulant du potager.

Il lui avait pris la main, tapotant la paume à petites pressions insinuantes et douces ; il glissa ses doigts dans la manche, monta jusqu'à la rondeur ferme du coude : elle le laissait faire, les yeux égarés de rêverie.

Ils se racontèrent leur existence. Tout n'avait pas marché comme ils avaient voulu ; ils avaient eu des hauts et des bas. Valet de ferme, ouvrière à la journée, ça se valait : on n'était pas né sous une heureuse étoile, comme les riches, qui n'avaient qu'à se baisser et qu'à prendre.

Émus et souriants, ils se reposaient vaguement dans une sympathie fraternelle.

Ce n'était plus la fougue du matin, le puissant éveil des sens dans la splendeur de la lumière. Ils avaient honte presque, songeant à ce qu'ils s'étaient dit, aux pensées qu'ils n'avaient pas avouées et qui, tout le temps, avaient murmuré en eux. C'était quelque chose de plus large, de plus calme, qui descendait dans leur être. Ils assouvissaient un désir lointain de tendresse. Ils se sentaient moins seuls et moins abandonnés.

La voix de Crasmagne s'amollit :

— On s'aimera bien, nous deux?

Rougissante, la fille posa sa tête sur l'épaule du garçon, dans un geste d'abandon et de sécurité :

— J'demande pas mieux : j'en ai assez d'êtr'traitée comme un chien!

Leur voix baissait, comme gagnée par l'assoupissement du soir. Ils se narraient toute leur vie, leur passé de tristesses, dans un croissant besoin de confidences. On n'avait pas mangé à sa faim, quand on était petiot. Chaque fois que le père rentrait soûl, fallait entendre le vacarme, les chaises qui chaviraient! Ils avaient mendié dans les chemins. C'est ça qui vous faisait gros cœur, de ravaler les affronts!... Comme c'était drôle! ils avaient été dans les mêmes endroits, et ils ne s'étaient pas rencontrés. Il leur semblait maintenant qu'ils s'étaient toujours connus...

Il se recula un peu, la tenant toute entière sous son regard. Il frappa joyeusement dans la main de la fille :

— C'est dit et dit : on s'ra une paire d'amis!

Elle courba le front, ne trouva pas de paroles :

— Fais pas la bête! — dit-il encore, avec un bon rire.

Une tendresse émanait des choses. Autour d'eux, une paisible clarté endormait le potager, les choux géants étalant leurs feuilles grasses, les rames sarmenteuses où vrillaient des haricots. Monotone, le bruissement des mirabelliers coulait dans l'air, comme un chuchotement.

Soudain la trompe de Coliche mugit.

Les amoureux sursautèrent : la magie du silence s'écroula.

Les vaches rentraient : le vieux baissait les landres de bois pour leur donner passage.

Elles marchaient à la file, baissant leurs mufles au ras du sol.

Sur leurs croupes, les bouses anciennes s'écaillaient en larges plaques. Elles étaient repues : cela se voyait à leurs

flancs ballonnés, où la piqûre des taons faisait courir un frisson. Leurs yeux grouillants de mouches avaient une douceur. Sous leurs ventres, des veines gonflées par le lait se distendaient, et la lourde masse de leur pis ballottait à chaque pas. A mesure qu'elles montaient la côte, leur groupe se détachait sur le couchant lumineux. L'une d'elles inclina la tête, et l'orbe pourpré du soleil s'enchâssa dans ses cornes. Pareille à une divinité monstrueuse de l'Égypte, elle meugla sourdement, saisie par l'angoisse du soir, et jeta un appel désespéré à l'astre qui, lointain, agonisait.

*
* *

C'était la veille de la Saint-Élophe, la fête patronale du village.

On se recueillait dans l'attente des bombances prochaines. Par les portes des bougeries entr'ouvertes, on voyait les fours flambants. Une odeur fine de galette au lard flottait dans les jardins; des fumées bleues s'accrochaient aux branches des mirabelliers.

Zélia, qui pétrissait la pâte des gâteaux, s'arrêta pour respirer. Des grumeaux de farine restaient attachés à ses bras nus. Elle s'accouda à la fenêtre et rêva, engourdie.

Depuis trois jours, elle n'avait pas vu Crasmagne: elle s'attristait, surprise par cette affection qui avait poussé des racines profondes dans son cœur.

Elle réfléchit longuement, ayant besoin de voir clair dans ses idées.

Toute sa vie repassait devant elle. Ses premières années étaient mélancoliques. Son père quittait le logis, laissant sa mère, une femme à demi folle, qu'on appelait « la Lune » dans le pays, à cause de son humeur bizarre et qu'il avait épousée pour son argent. Elle était incapable des besognes les plus simples, comme de planter une poignée de haricots ou de couler une lessive. Le ménage allait à vau-l'eau. Tout le bien saisi par les huissiers, la Lune se réfugiait à la ville, emmenant la fillette, alors âgée de cinq ans.

Elles avaient habité un taudis dans la rue des Teinturiers.

Les tanneries exhalaient une odeur écœurante de cuir ; dans des cabarets peints de rouge cru, s'exerçait la prostitution clandestine ; des malheureuses en cheveux s'embusquaient sur les seuils, comme des araignées sournoises ; des femmes se penchaient aux fenêtres garnies de barreaux, des femmes grasses, fardées, qui chantaient. Elles éveillaient chez l'enfant une curiosité. Certains soirs, les artilleurs remontaient la rue, éraflant le pavé de leurs éperons, traînant leurs sabres qui sonnaient. Ils s'engouffraient dans ces bouges.

La fille poussait, drue, forte, comme ces champignons aux couleurs éclatantes que nourrissent les putréfactions végétales.

Elle fut blanchisseuse. L'atelier la déniaisa. Elle eut des rendez-vous dans les fortifications, le soir, tandis que les bastions se renvoyaient les sonneries de trompette. Un « sous-off » la prit, l'abandonna. Elle se consola avec d'autres. Elle eut un enfant, qui mourut.

Il lui resta de ces aventures un besoin de vengeance, un mépris de l'homme, qu'elle avait vu brutal et lâche, s'éloignant aussitôt son désir satisfait.

Désormais elle était viciée jusqu'aux moelles. Quand elle était revenue s'installer dans le village avec la Lune, la vieille grand-mère étant morte en leur laissant son petit bien, elle aurait dû renaître à une nouvelle vie, parmi les saines odeurs de la campagne. Les premiers temps furent doux, dans le grand silence, plein de bruissements et de chants d'oiseaux. Puis elle s'ennuya, tourmentée par une secrète nostalgie, regrettant la ville, les promenades sur les talus, les bastringues des faubourgs où retentissaient les cornets à pistons.

Pourtant, depuis qu'elle avait rencontré Crasmagne, elle se prenait à rêver une existence paisible dans leur petit bien qu'ils cultiveraient.

Elle l'aimait.

Il passa justement, comme elle pensait à lui.

Ils échangèrent un sourire. Elle l'invita à entrer : « Elle allait enfourner ses gâteaux... Il lui donnerait un coup de main. »

Elle le conduisit dans la chambre à four, — une pièce sombre qui exhalait une odeur de cendre chaude. — Ayant posé le pied sur un fagot de noisetiers, elle délia la hart, d'une poigne

vigoureuse. Le four flamba ; les flammes, léchant les briques, s'épanouissaient à sa gueule.

Ils causèrent, assis sur un vieux cuveau. Sournoisement Crasmagne attira la fille. Elle résista, lui détachant des bourrades. Elle frappait fort, ses dents mordant sa lèvre. Dans son corsage, sa poitrine tremblait.

Un grillon chanta dans le fournil.

Crasmagne fit des projets, pour les jours suivants : il l'emmènerait se promener au bois, si elle y consentait... Il lui demanda aussi pour quel soir était « la rigolade », affectant de croire le marché conclu. Elle ne disait pas non, riait à gorge déployée... Il eut un geste brutal et plongea sa main dans la camisole...

Elle lui asséna un coup de poing entre les deux yeux.

Le sang gicla. Crasmagne s'émerveilla. Quelle poigne vigoureuse! Il riait très fort pour dissimuler sa gêne.

Alors elle étancha le flux vermeil avec le coin de son tablier, tout en prononçant des paroles tendres.

Il insista, un peu irrité.

— Pourquoi que tu ne veux pas?

— Parce que ça ne me dit pas.

Il s'étonna : « Pour ce que ça lui coûtait à elle!... Un de plus, un de moins!... Comme s'il ne connaissait pas ses aventures!... »

Elle secoua la tête, s'obstinant dans son refus :

— Tu devrais bien comprendre qu'avec toi, ce n'est pas comme avec les autres.

Ce simple mot le toucha, donna à ses idées un autre cours : il s'apaisa. Le rayonnement du four jetait sur le mur une roseur; les flammes ne crépitaient plus. La fille songea à son ouvrage. Posant la pelle de bois sur un tendelin renversé, elle retourna les corbeilles d'osier qui contenaient les gâteaux : la pâte coulait, dorée, appétissante. Elle les enfourna, les mettant à la place voulue sur les larges briques chauffées à blanc. La réverbération brûlait sa peau ; un fin nuage de farine poudrait ses cheveux. Chacun de ses mouvements accusait l'ampleur de ses formes.

Crasmagne, s'étant penché, promena ses lèvres sur la nuque ferme. La fille le laissa faire ; elle riait, chatouillée.

Des ombres flottaient dans la chambre.

— Tout de même, — dit Crasmagne, — tu ferais une bonne ménagère!

Elle soupira, pendant qu'une tristesse voilait ses yeux.

— Qui voudrait de moi?... J'ai tant fait la noce!

Il ne répondit pas. Elle guettait les jeux de sa physionomie, tendait le cou dans l'ombre. Le silence se prolongea.

Elle eut un haussement d'épaules, comme pour jeter ce passé derrière elle :

— Après tout, faut pas s'faire de bile!

Une voix les fit tressaillir : la mère Lune rentrait. Écarquillant les yeux dans l'obscurité, elle avait l'air d'une bête aux aguets. Elle reconnut le garçon : depuis plusieurs jours, elle le voyait tourner autour de sa fille, et, flairant une aubaine, elle devint subitement trop affable.

C'était une vieille osseuse, pitoyable, qui bégayait; ses paupières éraillées, son nez barbouillé de tabac, sa mise voyante, composaient un ensemble grotesque. Dans ses gestes, dans ses paroles, se retrouvait cette sorte d'égarement qui lui avait mérité son surnom.

Elle avait eu un rire égrillard, en les trouvant tous deux, blottis dans la pièce sombre. Tout son passé d'ancienne amuseuse, lui revenant, la rendait complaisante aux gaillardises.

Elle bavarda, émoustillée.

Même, pour faire honneur à Crasmagne, elle l'invita à manger la soupe le lendemain. Il s'excusait. La fille eut une muette supplication dans ses yeux noirs : il accepta.

*
* *

Le grand jour était arrivé : Crasmagne, son travail terminé, mit ses beaux habits et s'en fut chercher la fille.

Elle s'habillait dans une chambre voisine. Il entendait des froissements d'étoffes et des sifflements de lacets. Les préparatifs durèrent longtemps.

— Me v'là enfin!

Il ne put retenir une exclamation de surprise.

C'était une toilette extravagante. Un corsage de satin noir

revêtait sa taille d'une armure bruissante, où se cassaient des miroitements. Sa gorge drue tendait l'étoffe, qui craquait aux entournures. La plume de son chapeau se recourbait sur son front, voilait ses yeux à demi. Le bas de sa robe relevé laissait voir un jupon blanc, raide d'empois, emprisonnant ses jambes dans une cloche. Ainsi fagotée, elle ressemblait aux femmes de mauvaise vie.

— Cré mâtin! — fit-il, l'air goguenard.

La fille prit son bras, et ils sortirent dans l'éblouissement de la lumière.

La rue godaillait. Les trappes de cave retombaient lourdement : des hommes descendaient les marches, tenant des cruches de terre vernissée. Des odeurs de cuisine flottaient, mettaient dans l'air un avant-goût de la ripaille. Un pochard « chamboulait », les coudes arrondis, puis courait à petits pas, pour se remettre d'aplomb. Des pailles luisaient dans les fumiers, comme des brins d'or. Par tout le village, c'était une sorte de recueillement, avant la mise en train, les gueulées formidables, les larges lampées de vin gris et d'eau-de-vie de marc. Des coqs battaient des ailes et claironnaient, pris de folie.

Une cloche éparpilla des sons grêles parmi les arbres.

Les gens sortirent de la messe.

Des femmes passèrent, jacassantes, engoncées dans leurs robes de noces, serrant des missels sur leurs ventres proéminents. Les dévotes rentrèrent, à pas lents, les yeux baissés, enfermant en elles, comme dans un tabernacle, l'onction ineffable du saint sacrifice. Et des filles rougeaudes, aux cheveux luisants de pommade, étrennaient des robes vert pomme ou rose vif, qui pétaradaient dans la rue ensoleillée.

Les amoureux arrivaient à l'auberge tenue par un bon garçon qu'on avait surnommé « la Loutre ».

A chaque instant, la sonnette, attachée à la porte à claire-voie, tintait et des gens entraient. Les trognes rougeoyaient, les grosses plaisanteries roulaient. Le ventre secoué, les yeux pleins de larmes, les nez s'allongeant pour flairer les odeurs de cuisine, les bougres se mettaient en joie.

La Loutre ne savait où donner de la tête.

Crasmagne commanda deux verres de cassis, qu'ils burent dans la cuisine. Il regardait la fille qui léchait le fond de son

verre, comme une chatte gourmande! Il tapa du poing sur la table : « On allait avoir du bon temps!... »

Ils rentrèrent à la maison.

Une rumeur agita la rue.

La mère Lune revenait. Elle s'avançait sur la chaussée, poursuivie par une bande de gamins pareils à un vol de moineaux piaillards. Elle aussi avait fait toilette. Un antique bonnet à fleurs coiffait sa tête grise, et ses épaules pointues saillaient sous son châle de noces, fleuri de palmes, de rosaces bizarres, dont le rouge fulgurait comme une lueur de brasier.

— La Lune, la Lune, la mère Lune!...

Elle se retournait, par moments, et brandissait d'un air tragique son riflard de cotonnade bleue, à baleines énormes. Son maigre corps tressaillant d'indignation, elle criait d'une voix bredouillante :

— Canailles, mandrins, crapules!

Leur joie redoublait. Leurs cris effarouchaient les volailles, qui se terraient au fond des poulaillers. Et toujours ce refrain qui résonnait :

— La Lune, la Lune, la mère Lune!...

Elle chargea la bande, qui s'égailla. Ils revinrent, lançant des cailloux et des cassons de vaisselle. Un navet pourri, ramassé sur un fumier, s'écrasa entre les épaules de la vieille, souillant de ses éclats la splendeur du châle écarlate.

Alors la vieille ne tint plus tête : elle s'assit à terre, près de son panier.

Crasmagne vint à son secours. Il fit un geste : les gamins s'envolèrent; il ramena au logis la vieille, hébétée et pleurante.

Le dîner fut très long : on sentait dans les victuailles entassées la prodigalité particulière aux gueux, qui bâfrent tout en une fois. Crasmagne allongeait ses jambes sous la table. La fille lui souriait, d'un sourire qui s'épanouissait, à mesure qu'on buvait davantage. Elle le servait avec empressement, et glissait les meilleurs morceaux dans son assiette.

La vieille, consolée, ne perdait pas un coup de dent.

Par instants, elle se levait, et allait chercher sur la crédence une bouteille au goulot coiffé de rouge, et la déposait sur la table.

La rangée des bouteilles vides s'alignait le long du mur. Puis ils prirent le café, pour finir.

Zélia et Basile redescendirent vers la place du village, un peu attendris. Leurs ombres, à côté d'eux, se poursuivant, se mêlaient sur la poussière chaude de la route.

La fête battait son plein.

La mangeaille s'étalait. Le soleil illuminait des intérieurs, des nappes bises, des tablées au complet. Les mâchoires remuaient, broyant des nourritures. Les robustes appétits, habitués à tromper la fringale avec des platées de choux, se débridaient devant les oies en daube et les fricassées de lapin. Les tartes aux « quetsches » étaient servies sur des volettes d'osier. La bombance dégorgeait dans la rue : sur les seuils, des enfants mordaient dans les « quiches » aux mirabelles, dont le jus sucré les poissait jusqu'aux oreilles. Des vieilles, assises à l'ombre, tiraient, de la dent qui leur restait, la chair rissolée d'une cuisse de volaille.

Un guenilleux remonta la rue, portant des peaux de lapin saignantes au bout d'une perche. Il clamait aux carrefours un appel, et jetait sur la ripaille un regard de convoitise.

Et le chaud soleil, le soleil du bon Dieu, était de la fête. Dardant ses rayons sur les toits bruns, il chauffait les façades, allumait là-bas la vitre d'une « flamande » : on eût dit un astre tombé du ciel. Il travaillait toujours, chauffait la terre, pendant que les bougres se donnaient du bon temps.

L'ombre était bruissante du ronflement continu des mouches.

Basile et Zélia s'arrêtèrent devant les chevaux de bois. Le manège tournait dans un miroitement de verroteries. L'orgue asthmatique tirait de son ventre, drapé de lustrine rouge, un gargouillement sonore.

Ils montèrent et, s'étant assis dans une voiture, se sentirent grisés aussitôt par ce tournoiement, qui leur noyait le cœur. Sans pensée, ils se souriaient, tapotant leurs paumes. La place tourbillonnait, des drapeaux claquants zébraient le vide de raies éclatantes. Ils descendirent, chancelèrent, et furent heureux de retrouver la stabilité du sol.

— Allons voir les baraques, — dit Crasmagne.

Elles étaient un peu plus loin. Une tente de toile blanche

étalait cette enseigne, sur une bande de calicot : *A la Source des Douceurs*. Les nougats coulant sous la chaleur, les berlingots suants disparaissaient sous un tourbillon de guêpes, que l'odeur affriandait. Zélia tourna la roue : elle gagna un sucre de pomme, un bâton énorme qu'ils croquèrent avec délices.

L'air était plein d'un brouhaha confus. Les détonations des tirs se succédaient, sèches et cassantes. Ici on éteignait une chandelle, placée dans l'œil d'un turco gigantesque, peint sur une planche : la lueur vacillante donnait à la figure du soldat un jeu de physionomie terrible. De vieux braconniers visaient lentement, coulaient le long du canon un regard aiguisé par la chasse à l'affût. Un acrobate, vêtu d'un maillot reprisé aux coudes et aux genoux, se démenait sur un tapis élimé; il avalait un sabre, ramassait un fusil à pierre, et, dans la pose du gladiateur mourant, lâchait la détente du tromblon : le coup partait comme un tonnerre.

Ils eurent assez de ces spectacles.

Des rythmes de danse, éparpillés dans le tumulte, soulevaient la fille, qui les mains sur les hanches, piétinait le sol. On se dirigea vers l'auberge de la Loutre, où le bal avait lieu.

On jouait aux quilles, dans le jardin. Le boule frappait le sol avec un bruit mat, puis ronflait, fracassait les quilles cerclées de fer. Les enjeux pleuvaient dans une écuelle de bois. Des parieurs jetaient des pièces de cent sous.

Crasmagne regardait, un peu effaré par l'importance des sommes. La fille se coulait dans les groupes, souple, provocante, et frottait sa poitrine aux blouses luisantes. Sur son passage, des yeux s'allumaient : des regards fouillaient ses vêtements, comme des mains. Elle savourait délicieusement la brutalité de ces hommages.

Un homme l'empoigna :

— Hé! la belle, on ne passe pas!

C'était le « marcard » qui soignait le bétail à la ferme de Pierre-Blanche, un colosse qu'on respectait à cause de sa force proverbiale. Il soulevait des charrettes d'avoine d'un coup de reins. Son menton s'aplatissait comme un mufle, et son front bas était modelé de bosses. Il se dandinait gauchement dans sa blouse.

Sa main dépoitraillait la fille. Elle se débattait : il la baisait au hasard, dans les cheveux, sur la nuque et dans le cou.

Crasmagne s'était retourné : il pâlit et, d'un bond, atteignit l'homme.

Le marcard recula d'un pas :

— Grande chabraque ! — cria Crasmagne.

— Croffiot ! mal bâti ! — fit l'autre, le toisant avec mépris.

— Ah ! tu veux nos filles !.... Défends-toi !

Le marcard avait saisi son gourdin, une trique noueuse de cornouiller, serrée à son poing par un lacet de cuir. Il se campa solidement sur le sol, et, tandis que le bâton décrivait des moulinets terribles, il cracha des injures :

— Avorton !... rien du tout !... gare à la trique !... Approche, petit, que je t'écrase !...

Le jeu cessa ; un cercle de curieux se rassembla.

Prompt à la riposte, Crasmagne s'était jeté de côté : il évita le moulinet. Puis il arracha dans la vigne voisine un échalas, et marcha sur l'adversaire, le front haut, les cheveux au vent, superbe de force juvénile.

L'assistance haleta.

Le gourdin s'abattit, visant la tête ; une parade écarta le danger : heurtant l'échalas, il se brisa en morceaux, comme du verre.

Crasmagne cria :

— A nous deux, feignant !

Il bondit, ceintura le torse puissant du marcard. Celui-ci voulut se dégager : l'étreinte se fit plus robuste. Les semelles d'aplomb sur le sol, soufflant à pleins poumons, Crasmagne eut le vigoureux tour de reins du portefaix qui charge un sac et le soulève. L'autre s'arc-bouta. Il voulut saisir Crasmagne à la nuque : une seconde poussée arriva, violente, irrésistible, et le colosse s'effondra parmi des débris de vaisselle qui gisaient là. Crasmagne alors l'empoigna à la gorge, et lui mit un genou sur la poitrine, tandis que l'assistance battait des mains.

La fille regardait, les yeux brillants. Les bras levés, elle rajustait les épingles de son chignon, dénoué par l'étreinte brutale du marcard. Le geste faisait saillir sa gorge. Elle admirait Crasmagne. Elle aimait ça, voir des hommes se rou-

ler pour elle dans la poussière. Elle attendait l'issue du combat, comme les biches au fond des clairières, où les cerfs bramant s'éventrent à coups de cornes.

— Rends-toi, — dit Crasmagne, — ou je te serre le gaviot!

— Lâche-moi! — râla l'homme.

Crasmagne, généreux, ouvrit ses mains.

L'autre eut un coup de traîtrise : saisissant la trique, comme il se relevait, il en asséna un coup terrible à Crasmagne, qui chancela, le front ébréché d'une large entaille.

— A moi, les amis! — cria-t-il.

Ce fut un signal. Des garçons du pays, qui buvaient dans la salle basse, sautèrent par la fenêtre. Comme une rumeur d'orage court à la cime des forêts, le bruit de la bataille se répandait, ameutait les gens dans l'auberge. Un enthousiasme soulevait les rustres, qui savouraient d'avance la joie des horions, la large volupté des assommades.

De vieilles haines renaissaient, — ces haines de village à village, qui dressent les laboureurs sur les sillons, leur font brandir les coutres lourds de glaise, arrachés à la charrue. — Autour du marcard, s'alignaient les bûcherons de la forêt « la Reine », des gars trapus, noueux comme des souches, et des charbonniers, ayant encore aux plis de leurs faces rugueuses la poussière noire du fraisil. Contre eux s'avançaient les garçons de ferme, les pâtres, les vignerons, le peuple des champs aux visages tannés par le hâle.

Dans le silence, on entendit clairement le bruit aigre d'une trompette, où soufflait un enfant.

Une cruche de fer-blanc, un vieux « hasso » ramassé dans un coin tournoya dans l'air et vint s'écraser sur le sol, comme une bombe.

Alors la mêlée s'engagea. Des bras se dressaient, des poings s'abattaient, meurtrissant des faces, dont la peau éclatait, comme la pulpe d'un fruit mûr. Des torses roulaient, tandis que des pieds, battant l'air, retombaient, arrachaient des étincelles aux cailloux. Des coups sonnaient sur des échines; des cris rauques montaient. Puis la masse se confondait dans un grouillement, et les silhouettes s'agitaient dans une poussière que le soleil baissant dorait d'une fauve clarté.

Crasmagne se distinguait.

Ayant repris son échalas, il marchait, solidement assis sur ses jambes écartées, comme un faucheur. Le morceau de bois, dans ses mains, s'animait d'une vie formidable, tournoyait, emplissait l'air de son sifflement. Crasmagne riait; au plus fort de l'engagement, une frénésie le prit : il se mit à chanter à pleins poumons. Il avançait méthodiquement; et, toute la vigueur héréditaire passant dans ses muscles, il avait l'ahan rauque de son père, abattant sa cognée sur les bois, luttant corps à corps avec les fayards, dans le silence retentissant des combes.

Le sang ruisselait sur sa face : il ne s'en apercevait pas.

Il poussait les assaillants devant lui, comme un troupeau, et l'échalas rebondissait bruyamment sur les dos qui fuyaient. A ses côtés, les bons « rabouteurs » besognaient ferme. Il entendait les souffles qui sortaient des mâchoires serrées.

Les gens de Sanzey lâchèrent pied. Acculés contre la palissade qui fermait le jeu de quilles, ils tinrent bon, quelques minutes encore. Puis la bande se dispersa dans les vignes, parmi les échalas, que sa course renversait.

Une huée accueillit le garde champêtre, qui venait trop tard mettre le holà.

Crasmagne sortit dans la rue : la fille le suivit.

Il respira, les muscles frémissants :

— As-tu vu comme je les ai menés? On aurait dit un troupeau de cochons dans un champ de seigle.... Faut-i' que j'y retourne, dis, que je les esquinte?

Elle l'admira, dans la splendeur de sa force.

Il laissa choir l'échalas, avec un soupir de regret.

Zélia le calma. Elle le conduisit vers la fontaine, dont la nappe ruisselait. Elle lava la plaie soigneusement, avec un redoublement de tendresse.

— Vrai! t'es une bonne fille.

Ils rentrèrent à l'auberge. Un brouhaha grondait sur les tables, s'enflait par moments, donnant à croire que le plafond allait s'effondrer. Un coup de vent, pénétrant par la fenêtre, creusait des trous dans la fumée : — alors on voyait les joueurs de bourre attablés, la pipe aux dents; des vieux journaliers sirotaient une chopine avec recueillement; et, très loin dans l'air, au-dessus des rumeurs confuses, un coteau de vigne s'arron-

dissait, caressé d'ombres molles, qui s'allongeaient avec le soir...

Ils burent un verre de bière, assis côte à côte. Puis ils allèrent danser.

La nuit vint. Les couples pivotaient sous les quinquets fumeux. Le plancher, sous les entrechats, vibrait comme un tremplin. Un rustre parfois, levant la jambe, poussait un « hou-hou! » retentissant. Alors la musique s'affolait.

Ils sortirent. Sous les sureaux qui balançaient dans la nuit leurs ombelles blanches, des ombres s'étreignaient à pleins bras. Des baisers claquaient gloutonnement.

Et Basile serrait la fille contre son cœur...

Comme ils rentraient, Zélia poussa un cri.

Ivre-morte, la vieille ronflait sur un lit de sangle. Un litre d'eau-de-vie était débouché au bord de la table. La chandelle, dont la mèche formait un champignon énorme, éclairait la tête hideuse, la bouche ouverte, pleine d'ombre, d'où sortait un gargouillement. Les lapins s'étaient échappés de leur baraque, des ombres filaient le long des murs.

La fille trépigna :

— Je partirai!... J'en ai assez, de cette vie!

Crasmagne voulut la consoler. Elle ne l'entendait pas, la figure mauvaise.

*
* *

Couché sur la berge du Terrouin, à plat ventre parmi les « queues de chat », Crasmagne épiait les bonds d'un chevesne, qui happait des mouches. Le poisson montrait son dos noir au-dessus des galets et descendait dans la fosse avec une lenteur sinueuse. Des globules d'air, qu'il exhalait, venaient crever à la surface. Crasmagne songeait qu'il l'aurait pris facilement s'il avait eu son engin habituel : un lacet de laiton fixé au bout d'une perche.

Il se coucha parmi les menthes, qui, froissées, exhalaient une senteur voluptueuse. Le souffle frais de l'eau caressait ses tempes. Ses mains plongeant dans le clapotement du flot, il jouissait de palper cette froideur vivante.

Il dormait mal depuis quelque temps. Enragé de désir, il s'efflanquait, comme les bêtes des bois, que la saison du rut travaille.

Autour de lui, les campagnards faisaient la fenaison.

Des femmes secouaient les andains, éparpillant le foin qui voltigeait dans le soleil. D'autres peignaient avec leurs râteaux une voiture, qu'on chargeait, haute comme une tour. Aucun souffle ne passait dans l'air. Fouettée par le soleil, la senteur des prés fauchés montait, roulait en vagues odorantes. Et les faneuses s'alanguissaient, trempées de sueur, la chemise collant aux omoplates, la peau parcourue de frissons sous le frôlement léger de la poussière du foin.

Par moments, une d'elles rejetait sa « halette » en arrière, et, buvant l'air, pâmée, s'écriait :

— Comme i' fait touffe!

Une sorte d'attente énervée pesait sur les campagnes.

Soudain, un grondement ébranla les profondeurs du ciel.

Crasmagne allongea la tête. La fosse tournoyante avait changé d'aspect. Sur la nappe livide, le disque du soleil rougeâtre se déforma.

La chaleur s'exaspéra. Des mares se leva le coassement monotone des grenouilles.

— Bon! — dit Crasmagne, tout haut. — v'là l'temps qui menace.

Et il prit sa course pour rentrer à la ferme.

Les luzernes flétries craquaient sous la semelle de ses souliers; et chacun de ses pas soulevait en crépitement menu des milliers de sauterelles.

Comme il dévalait une pente, il tomba sur la Zélia, qui ramassait son foin. A coups de fourche rapides, elle entassait l'herbe dans un « cendrier » de toile bise.

— T'arrives juste, — dit-elle. — Aide-moi à mettre la charge sur ma tête.

— Laisse donc ça, c'est mon affaire.

Il souleva la botte de foin, dont les aiguilles pleuvaient autour de lui.

— En route!

Un éclair zigzagua, illuminant les verdures d'une lueur cuivrée. De larges gouttes s'écrasèrent sur les feuilles. De la poussière du sentier, monta une fine odeur de vanille.

Une torpeur engourdit les arbres ; pas un brin d'herbe ne remuait.

Soudain la nue s'effondra, dans un ruissellement de cataracte. Toute l'eau du ciel se rua comme une trombe. Les bois lointains disparurent sous le voile brillant de la pluie. Le large cinglement de l'averse fouetta le sol.

Émus, ils entendirent, comme dans un songe, les feuilles qui s'égouttaient et les ruisseaux qui roulaient de grosses pierres.

— Viens à l'abri! — dit Crasmagne.

Il saisit la fille par la main, et l'entraîna vers le bois de sapins planté au sommet de la côte.

Ils se blottirent contre le tronc d'un arbre qui suait des résines blanches. Ils étaient trempés, et, riant, se secouaient. Ils étaient heureux de la surprise. Ils se serraient l'un contre l'autre. Ils se trouvaient bien ; le sol feutré d'aiguilles sèches était doux à leurs pieds.

Le tonnerre s'abattit, fracassant un peuplier à côté d'eux. Alors ils eurent peur, et, fermant les yeux, se prirent à pleins bras.

Puis ils se calmèrent, voyant que l'orage s'éloignait.

Pourtant l'averse continuait : une goutte d'eau tomba, puis une autre ; l'arbre fut rempli du choc rythmique et crépitant de la pluie. Enveloppés de ce ruissellement tiède, ils se sentaient vivre d'une vie plus forte, comme les plantes qui respirent après l'ondée.

Le soleil de nouveau luisait. Zélia tendit la main au dehors, la gorge secouée d'un rire, éprouvant un plaisir enfantin à voir s'écraser sur sa peau les gouttelettes, qui charriaient de la lumière. Parmi les vergers, les toits du village lavés mettaient leur coloration éclatante. Émiettant l'averse, le vent faisait courir sur les tuiles une fumée d'eau.

Ils s'étreignaient toujours. Penché sur la nuque de la fille, Crasmagne y but longuement toute la volupté éparse sur les champs.

Elle tourna vers lui des yeux plus larges, et lui tendit sa bouche : il y colla ses lèvres.

Puis elle le repoussa doucement : ils parlèrent pour dire quelque chose, du temps qu'il faisait, des récoltes qui allaient

profiter. Mais leurs mains tremblaient, et ils se répondaient tout de travers.

Gênés, ils se turent, puis regardèrent devant eux, éblouis.

La pluie cessait. S'arrondissant comme une arche de pont, l'arc-en-ciel nimbait les bois d'une lueur rose. Les branches s'égouttaient. La terre assoiffée avait bu : les herbes, les luzernes flétries se redressaient. Alors ils se sentirent de nouveau amollis par la béatitude qui inondait les campagnes.

Une nappe de lumière jaune coula, s'étala comme une mer. Le ciel à travers les ramures prit un éclat nacré. A leurs pieds, un champ d'avoine était un fouillis prodigieux de graines vertes et de lumières.

Trempée, Zélia claqua des dents :

— C'est comme ça qu'on prend du mal! — dit-elle.

Elle remuait derrière lui : il se retourna et poussa un cri.

Elle avait enlevé sa camisole, sa jupe coula à ses pieds. Sa chemise mouillée plaquait à ses épaules, révélait les rondeurs de sa gorge et les pointes de ses seins. Ses cheveux collés sur son front lui donnaient un air de tendre sauvagerie.

Elle rit, jouissant de son étonnement :

— Hein? — dit-elle, — vaut mieux voir ça que d'être aveugle!

Il la prit dans ses bras.

Une hutte se dressait au milieu d'une friche. La porte céda dans un craquement. Alors ils s'abattirent sur le foin sec qu'un paysan avait amoncelé là, par crainte de l'orage. N'ayant plus la force de résister, la fille se donna aussitôt, avec un grand cri...

Le clapotement de l'averse enveloppait la hutte. Un oiseau chanta, au bout d'une branche. Par la porte, une clarté pourpre jaillit.

La fille promenait sur les lèvres de Crasmagne la rondeur duveteuse de ses bras. Elle le contemplait de ses yeux agrandis, où perçait une ironie, une pitié un peu dédaigneuse... Il restait là, couché au creux de ses genoux. Une immense vague de flamme avait passé sur lui, il ne se rappelait plus rien.

La fille détala, furtivement.

Alors une angoisse l'envahit, une amertume qui se levait des profondeurs de son être : et il lui sembla qu'il se noyait dans le fleuve d'ombre que le crépuscule versait sur la terre.

*
* *

Ils s'aimèrent dans les champs, comme les bêtes, au hasard des rencontres.

La forêt surtout leur fut douce. Elle leur offrait ses halliers, ses couches de feuilles sèches, mettait autour d'eux, pour les protéger, ses chuchotements innombrables. Ils se retrouvaient dans les trous des berges, au bord des étangs, à l'heure où la nuit descendait sur la tête floconneuse des roseaux.

Souvent ils sursautèrent, surpris par un sanglier qui rentrait dans sa bauge, et qui, la trouvant occupée, s'esquivait en poussant un grognement.

D'autres soirs, Crasmagne se glissa dans la chambre de Zélia. Elle l'attendait, un doigt posé sur ses lèvres et, quand il la serrait dans ses bras, il la sentait presque nue.

Elle le compromit, l'afficha, l'entraîna dans les bals de fête, dans les foires. Les gens causèrent, Crasmagne négligea son ouvrage ; il mit toute une semaine à relever un tuyau de drain dans un champ, sur une hauteur d'où il dominait la maison de la Lune. Il voyait la fille dans le jardin et reconnaissait la tache éclatante de sa jupe rouge parmi les groseilliers, voltigeant comme un papillon. Et cette vue lui faisait du bien.

Le vieux Coliche, qui observait ce manège, fit des allusions, parla des « morveux » qui se laissaient débaucher par des « paillasses à soldats ». Crasmagne le regarda de travers, l'œil mauvais. Ils restèrent des jours sans se parler.

Le vieux insista auprès du maître, lui demandant de sermonner le garçon ; M. Madot haussa les épaules :

— Mon coq est lâché, gardez vos poules !

Il acceptait même les prétextes que Basile inventait pour s'absenter, avec une secrète complaisance, ragaillardi par cette liaison, qui soulevait en lui des souvenirs.

Pourtant Crasmagne n'était pas heureux : une lassitude singulière qu'elle avait fini par ressentir la poussait à le tourmenter. On eût dit que, du fond de son passé, des boues montaient, qui empoisonnaient son âme, comme la vase remuée d'un étang. Souvent elle le tortura, laissant passer l'heure qu'elle avait fixée pour un rendez-vous, car elle éprouvait une

satisfaction à l'imaginer se morfondant, dans la nuit, au milieu des champs. Elle jouissait de ses écroulements, de ses attitudes lamentables, quand il se résignait à avouer ses angoisses.

Une ironie mauvaise plissait ses lèvres : elle posait son pied sur la nuque de l'homme dompté et le méprisait. Lui s'affolait à la pensée qu'elle pourrait le quitter : le don de ce corps qu'elle lui apportait lui semblait, chaque fois, une offrande inestimable, et, dans sa jeunesse et son inexpérience, il n'osait envisager la séparation.

Quand elle l'eut maté, elle parla sans détours.

Elle lui demanda de l'épouser : « Ils se valaient, tous les deux... » Crasmagne ne répondit pas, affectant de détourner la conversation.

Elle ne lui pardonna pas, et, par dépit, annonça dans le village leurs noces prochaines.

Coliche sermonna lui-même le garçon :

— Alors, qu'est-ce qu'on m'a dit? C'est pour bientôt, ce mariage?... Bougre de jean-jean!... Faut-il qu'un homme soye bête!... T'auras le restant de tout le pays.

Le vieux crachait son indignation, en paroles brèves :

— Des traînées pareilles!... Une pouffiasse!... vrai, si tous ceux qui se sont amusés avec elle, sont d'la noce, l'église ne s'ra jamais assez grande.

Crasmagne le laissait dire, comprenant que ces paroles lui étaient salutaires. Il affectait d'être sûr de lui. Le vieux secouait la tête, les lèvres méfiantes.

Une autre fois, elle annonça mystérieusement à Basile qu'elle était enceinte. Il ne vécut plus, jusqu'au moment où elle lui avoua qu'elle s'était moquée de lui. Une rage le saisit : il cogna ferme. Attendrie, saisie d'admiration pour sa force, elle le prit dans ses bras : ce fut une bonne journée...

D'ailleurs, la fille s'inquiétait. La misère s'était abattue dans leur logis. L'héritage de la grand'mère avait été dévoré, avec une fringale de gueux, qui ont pâti, une imprévoyance de pauvres, qui ne savent pas la valeur de l'argent.

Plus de petits plats, savamment cuisinés, plus de liqueurs fines, qu'on sirotait, en causant. La Lune recourait à des expédients, — des emprunts à la petite semaine. — Et, s'imaginant que la vieille grand'mère, très avare, avait dû cacher un magot

dans un coin de la maison, elle devenait la proie des somnambules et des tireuses de cartes, qui exploitaient sa crédulité.

Zélia racontait ces histoires à Crasmagne, déclarait son intention de quitter le pays. Il souffrait, mais ne lui offrait pas de l'accompagner.

Elle provoqua en lui des jalousies, lui parla d'un sous-off du fort de Lucey, qui la courtisait. Elle lui montra une broche qu'il lui avait donnée : Crasmagne agrippa le bijou, l'écrasa d'un coup de talon, rossa la fille, qui se frotta encore amoureusement contre lui...

Un soir qu'elle lui murmurait des paroles ardentes, promenant ses lèvres sur les lèvres du garçon, elle fit une allusion au secrétaire de noyer qui se trouvait dans la chambre à coucher de M. Madot : « Il n'y avait qu'à tendre la main... Ils s'en iraient à Paris, et on monterait un commerce... »

Elle n'achevait pas, que Basile était debout, les poings serrés, lui crachant des mots au visage :

— Voleuse! salope! fille de rien!

Elle n'insista pas.

Ainsi leur liaison s'en allait cahotée, parmi des disputes, des révoltes qui brisaient les nerfs de Crasmagne, des reprises et des fougues de sensualité qui lui cassaient les reins...

L'histoire finit mal.

Un jour, comme il allait faucher une hottée d'herbe pour les vaches, il rencontra le vieux Coliche qui hersait un champ de blé. Le domestique le regarda du coin de l'œil, tandis qu'une malice contenue plissait sa figure :

— Qui va à la chasse perd sa place!

Crasmagne se campa résolument. Que voulait dire le vieux? Il fallait parler net.

Coliche lâcha le paquet :

— Y a que ta gueuse est en train de s'en faire conter par un homme!... Le temps ne leur dure pas, à ce qui paraît! Y a plus d'une heure qu'i' sont ensemble!

— Où? — interrogea Crasmagne.

Le vieux indiqua une baraque de pierres dont le toit de tuiles faisait une tache rouge dans les vignes. Il parlait encore, que le garçon détalait, ayant arraché aux mains de Coliche son fouet de roulier.

Arrivé près de la baraque, il se coucha, et, rampant sur ses mains, il parvint à la lucarne basse, où il coula son regard.

Il vit la fille assise près d'un sous-officier d'artillerie : les boutons de l'uniforme tachaient l'ombre de points d'or. Il avait passé son bras autour de la taille de Zélia et criblait sa joue de baisers reconnaissants. Décoiffée, elle tapotait négligemment les frisons affaissés autour de ses tempes.

Alors Crasmagne barricada la porte. Entendant du bruit, les autres s'étaient rués sur le panneau de planches, qui résista. Crasmagne exultait, la bouche fendue d'un rire muet, à l'idée d'une bonne farce. Des paysans, qui bêchaient tout près de là, étaient accourus au bruit.

Prenant une pioche, Crasmagne amoncela devant la porte un remblai d'argile. Une source voisine, gonflée par les pluies, déversait d'un tuyau de drainage une nappe d'eau, qu'une rigole de bois conduisait dans le fossé : il ajusta le conduit à l'ouverture de la lucarne et attendit. Une cataracte ruissela bientôt à l'intérieur de la baraque.

Le tour était si drôle que Basile dut s'asseoir, le ventre coupé par le rire. Les paysans, graves, attendaient. Les deux prisonniers se démenaient, sous l'inondation. Leurs poings heurtaient la cloison de planches; ils poussaient des cris, l'eau montait; ils tentèrent de soulever les tuiles du toit : la face blême du sous-officier apparut, — une face maigre, dont les moustaches se hérissaient.

Quand il jugea la punition suffisante, Crasmagne ouvrit la cahute. L'homme sortit dignement, trempé jusqu'à la ceinture, le pantalon collant lamentablement à ses cuisses. Il s'éloigna. La fille tendait le cou : la huée des paysans lui éclata au nez, comme un pétard. Ils s'esclaffaient. Sacré Crasmagne, c'était trouvé!... Il avait inventé un bon moyen de rafraîchir le tempérament de sa bonne amie!... Lui, drôlement, faisait observer qu'on plongeait dans un cuveau les poules qui s'obstinaient à couver.

La fille apparut, décidément, les jupes ruisselantes.

Alors le fouet s'abattit, la cingla. Elle courut : la lanière sifflante la rattrapa, noua sa morsure à ses jambes, et la fit trébucher. Puis Crasmagne la laissa partir.

Deux jours après, Zélia avait quitté le village.

*
* *

Les jours passèrent : — on oublia.

Les saisons tournèrent dans leur cercle immuable. Tantôt elles recouvraient les ondulations de la Woëvre d'une épaisse couche de neige, et tantôt elles revêtaient les terres de la mouvante parure des blés et des sainfoins. Des vieux mouraient dans le village ; on les enterrait. L'ombre du clocher, tournant sur les tombes, marquait la fuite des temps....

Depuis quelques jours, le vieux Coliche se plaignait : « Ça le serrait à la gorge, comme un nœud... » Il n'avait plus de cœur à la besogne, et il restait, des heures, les yeux perdus dans le vide, mâchonnant des paroles :

— Faut-i' se voir tombé si bas!... Dire que j'craignais personne dans ma jeunesse!...

Son caractère aussi paraissait changé. Il n'avait plus ces colères bourrues et bon enfant, qui se lâchaient soudain dans la conversation et pétaradaient, comme un poulain courant dans les herbages. Il n'avait plus la pièce pour boucher le trou, quand un malin se gonflait, prenait de l'importance. Tout au plus savait-il pousser une sorte de geignement monotone et ses lamentations sur la dureté des temps n'en finissaient plus....

La moisson approchait.

Des coups de soleil avaient mûri les blés. Leur nappe blonde s'éclairait de lueurs rousses, qui allaient s'élargissant. Les hommes gravissaient les chemins pierreux, portant dans leur dos les râtelots garnis de toile, emmanchés de faux, et les pierres à affiler sonnaient contre l'acier, à chaque pas.

On travaillait dur, à la ferme de Charmois.

Il fallait se hâter : les épis desséchés s'égrenaient sous la faux : on perdrait la semence, autant dire.

On attaqua la pièce du Woivreuil.

Ce matin-là, le vieux Coliche battait sa faux. Il martelait la lame avec attention, les lèvres serrées, s'arrêtait pour éprouver le tranchant sur la paume de sa main. Il leva les yeux vers le ciel blanc, où filaient des hirondelles :

— Va faire chaud, sur le coup de midi!

Crasmagne approuva.

Coliche continua :

— J'sais pas c'que j'ai : j'suis tout patraque... La nuit, ça me roulait dans l'estomac. comme un'boule.

Ils partirent tout de même.

Midi tomba dans un flamboiement terrible. Écrasés sous le soleil, les bois lointains n'avaient plus d'ombre à leur lisière. La terre brûlait, quand on y portait la main ; l'argile se fendillait et le crissement des sauterelles peuplait les chaumes moissonnés d'une vibration assourdissante.

Crasmagne et le vieux mangèrent la soupe auprès d'un « trézeau ». Puis ils dormirent un somme, accablés, comme des bêtes.

Le travail reprit, acharné.

A perte de vue, autour d'eux, les dos s'arrondissaient. Des vieilles glanaient. cassées en deux. Le bruit de la pierre, affilant la faux, courait dans l'air comme un sifflement de couleuvre. Parfois un moissonneur courait vers la « bressotte », — la cruche de grès emmaillottée d'un linge humide. — Il buvait un coup à la régalade : le mince filet de vin rouge coulait dans sa bouche béante. Puis il poussait un soupir, et s'attelait de nouveau à sa tâche.

Crasmagne fauchait : les tiges des épis sonnaient, desséchées. Derrière eux la pièce moissonnée s'allongeait, montrant les chaumes drus, tranchés net, comme par un rasoir. Le vieux Coliche, dans son dos, se baissait, ramassait la javelle sur le râtelot, posant le pied dans sa trace, emboîtant ses mouvements dans les siens, par crainte de se couper. Ils allaient, remontés comme des mécaniques, et la monotonie de ce travail leur mettait au cerveau une somnolence.

Le ciel était plein d'un crépitement d'étincelles.

Sur les deux heures, M. Madot arriva; il mit la main en abat-jour sur ses yeux :

— Courage, garçons! v'là le temps qui va changer!

Le doigt tendu, il désigna une tache noire qui montait sur la côte de Lucey : une nuée lourde, frangée de cuivre.

— Allons, un coup d'collier! Faudra rentrer tout ça, avant la nuit... J'ai dit à la servante de fricasser un lapin, pour le tue-chien.

Puis il partit.

Les travailleurs haletaient, dans cet air embrasé, où des souffles passaient, comme sortis de la gueule d'un four.

Le vieux liait les gerbes, appuyant son genou sur la javelle, qui faisait entendre un craquement sec.

— Ça s'avance, — dit Crasmagne.

Le bout du champ apparaissait.

Le vieux se releva, sa gerbe nouée; il allait l'égaliser, en la frappant sur le sol, quand il tournoya, battit l'air des mains, et chut à la renverse.

Crasmagne bondit :

— Hé! Coliche! Coliche!... Qu'est-ce qui vous prend?

L'autre ne répondit pas. Couché sur les chaumes, la gerbe à son côté, il ne bougeait pas, les yeux grands ouverts, tandis que le soleil fouillait sa face livide, mordait la peau de ses joues et de son front, que sillonnaient des mèches grises, collées par la sueur.

Crasmagne l'appela encore :

— Coliche, répondez-moi... vous me faites peur!

Le berger gisait. Ses mains contractées se cramponnaient au sol, pressant une poignée de terre qui s'effritait entre ses doigts. Il était une chose, une pauvre chose gisant au creux des sillons.

Coliche ne remuait plus. Son immobilité avait quelque chose de tragique. Un mince filet de sang coula de ses lèvres.

Crasmagne s'affola :

— Holà! ho! vous autres! v'là l'vieux qu'est mal parti!

Les dos courbés se relevèrent. Les moissonneurs arrivèrent épouvantés. Des femmes se hâtaient, poussant des cris.

On fit un cercle autour du corps :

— J'sais pas c'qui lui a pris, — expliquait Basile. — On travaillait tous les deux; i'liait sa gerbe : le v'là qui tombe en arrière sans dire ouf!...

Une voix prononça :

— C'est un coup d'chaleur... Écartez-vous, vous autres!

Basile s'était agenouillé; prenant la corne de bœuf, où trempait la pierre à affiler, il versa de l'eau dans sa main et frictionna longuement le front du vieux et sa poitrine.

Coliche ne remua pas.

— Rien à faire, — dit la voix. — Il est mort!

Alors une vieille, se signant, poussa un cri aigu, comme un hurlement de bête.

Les échines cassées frissonnèrent, les visages s'allongèrent, une épouvante dans les yeux. Le soleil implacable mordait les nuques, et dans l'air embrasé passait comme un souffle surhumain, l'avertissement d'une présence mystérieuse.

Un paysan âgé regardait curieusement, ne pouvant s'assouvir :

— Comment qu'il a fait? — demanda-t-il.

— Comme ça, — dit Crasmagne, répétant le geste.

— Toujours pareil! — dit le vieux. — I'n'tombent jamais en avant!... Mon oncle, le Justin, qu'est mort en bèchant ses lisettes, s'est allongé sur le dos; le grand Charles, qu'on a trouvé dans sa vigne, abattu d'un coup de sang, regardait aussi les échalas...

Une femme montra le poing au ciel :

— C'est trop dur aussi de tanner par des soleils pareils : les bêtes crèveraient!...

Le vieux reprit :

— C'est la peine, la misère, qui l'ont dompté... Mais i'n'souffre plus.

Et il ajouta, sentencieusement :

— Y en a autant pour nous derrière la porte!

Et tout le monde tressaillit.

L'orage avait dû glisser : plus ardente, la coulée du soleil emplissait l'espace. Les champs, autour de cette forme immobile, s'étendaient.

Un enfant détala, courut prévenir M. Madot.

— Aidez-moi, au moins! — dit Crasmagne.

Il mania le cadavre lentement, avec des précautions infinies; un moissonneur souleva les jambes : ils portèrent le corps, qui ballottait, à l'ombre du trézeau.

Puis les travailleurs retournèrent à leur ouvrage.

Crasmagne resta seul avec le mort.

Il lui glissa une gerbe sous la tête, tenta d'ouvrir les mains crispées. Comme il le regardait, il lui sembla soudain que le mort était devenu très grand.

Une mouche s'abattit sur le visage, une grosse mouche dont le ronflement revenait, obsédant. Crasmagne prit un épi, et il

la chassa avec les barbes soyeuses, mettant toute son attention à cette tâche.

Les traits du vieux s'étaient détendus. Maintenant une grande douceur flottait sur ce visage fruste, adoucissant l'expression de rudesse qu'il avait durant sa vie. Crasmagne ne pouvait plus détourner ses yeux, épouvanté par cette transfiguration.

Où était-il, le vieux? Il voyageait là-bas, dans le pays plein de ténèbres, d'où personne n'est revenu.

Crasmagne lui parla tout haut :

— Oui, te v'là content, mon pauvre homme!... T'as trimé, t'as tanné, t'as fait ton dur métier de travailleur de terre : te v'là au bout, comme tout le monde... C'est drôle, toi qu'étais si courageux, de bon gré ou non, faut bien que tu t'reposes!

Soudain il s'aperçut que Coliche avait les yeux grands ouverts : il frissonna sous la fixité de ce regard qui le suivait.

De sa main tremblante il ferma ces paupières.

Dès lors, un calme majestueux plana sur les traits de l'homme.

Une rêverie emplit l'âme de Crasmagne. C'était ça, la vie! Un homme tenait si peu de place sur la terre!... Il retrouvait en lui aussi profond, aussi émouvant, ce malaise qui l'avait envahi quand il avait entendu clouer le grand-père Joson dans la boîte!... Pauvre Coliche!... Des hommes allaient l'emporter, lui aussi, sous le drap des travailleus, le long des chemins. La mort recouvrait tout de sa vaste indifférence. Tous étaient égaux devant elle, et la charogne qui se décomposait au creux des mottes, le ventre grouillant de pourriture, et le richard qu'on enterrait avec les *oremus* du curé et les cierges du luminaire, pesaient aussi peu devant son souffle brutal... Et Crasmagne ne comprenait pas...

La mouche ne bourdonnait plus. Le vieux était là, et il était loin. Ses traits apaisés semblaient enfermer un secret; il avait l'air de savoir des choses que Basile ne connaissait pas.

Crasmagne s'attendrit, puis s'exaspéra, revenant à la notion de la justice. S'efforçant de soupeser la part de bonheur qui était échue au vieux sur la terre, il la trouvait légère, et se révoltait. Puis cette mort le fascinait, semblait communiquer à cette vie une sorte de majesté : le vieux était mort en plein

travail, à son poste, comme le soldat qui tombe sur le champ de bataille...

Mais M. Madot arrivait, et le chariot derrière lui.

Il ôta son chapeau, et regarda longuement le vieux couché près du trézeau :

— Encore un qui s'en va! C'était un rude homme. I's'font rares.

Ce fut toute l'oraison. On chargea le blé coupé, pour ne pas perdre de temps.

Soudain la Pinguette, la vieille jument, qui broutait une touffe de gazon au creux d'une raie, allongea le cou, tourna sa tête grisonnante, et flaira longuement le corps, en soufflant de peur. Les naseaux écrasés contre les mottes, elle poussa un hennissement, une sorte d'appel lamentable qui mit un frisson dans l'échine des assistants.

— Sacré bon Dieu! — dit Crasmagne, — la v'là bien qui l'appelle!

Et, le cœur chaviré, il pleura, remué par cette détresse d'animal, par cette pitié obscure de bête.

La Pinguette hennissait. Elle appelait le vieux qui l'avait aimée, qui l'avait étrillée, qui passait des heures à tresser sa crinière, qui la ramenait des comices, joyeuse et secouant fièrement le nœud de rubans qu'on lui avait attaché sur l'oreille.

On chargea le vieux, tout en haut, sur un lit de gerbes.

L'équipage se mit en route.

M. Madot marchait derrière la voiture, tenant toujours son chapeau à la main. Crasmagne suivait, portant sa faux, dont la lame pointait comme une aile.

Le convoi s'avança. Des femmes se signaient au passage du chariot, et des faucheurs regardaient, le coude posé sur le râtelot, hochant la tête. C'était simple, grand, triste. La voiture s'en allait sur la route blanche de poussière. Cahoté, le vieux reposait là-haut, parmi les javelles, la face tournée vers le ciel profond où tournoyaient des buses. Sa main pendait, serrant toujours la poignée de terre, la terre qu'il avait travaillée. Et la vieille jument s'avançait d'un pas lent, comme si elle avait traîné un poids très lourd.

*
* *

On n'avait pas remplacé Coliche : les gros ouvrages étant terminés, on attendrait la Saint-Martin. Quelquefois on faisait allusion à lui, sans dessein, par hasard. Puis on n'en parla plus.

Dans l'écurie, la houppelande de poils restait accrochée à un clou. Les plis, s'arrondissant, semblaient avoir conservé quelque chose du vieux, son attitude familière. La fleur de foin tombait sur l'étoffe en fine poussière grise, noyait peu à peu les contours. Crasmagne s'absorbait dans cette contemplation : il entendait le vieux, voyait soudain un de ses gestes dans une clarté d'hallucination. Puis cela même devint rare. Un tâcheron eut besoin de la houppelande et l'emporta.

Les heures s'écoulaient, une à une, dans ce grand silence des champs. L'automne venait. Les soirs ròdaient frileusement sur la Woëvre détrempée...

Crasmagne avait conduit un chargement de blé à la Manutention, près des baraquements d'Écrouves.

— Prends ton temps, — avait dit M. Madot; — jouis de ton reste, maintenant que tu vas être soldat... Et, si l'occasion se présente de boire un coup avec un camarade, faut en profiter!

Basile revenait, sa besogne faite.

Il marchait près de la voiture allégée.

Un ciel bas semblait peser sur le monde. Les côtes profilaient dans l'air froid leurs formes immuables. Une désolation infinie se levait des plaines.

Crasmagne rêvait à des choses tristes.

Il longeait les baraquements militaires. Les bâtiments de sapin, couverts de toile goudronnée, s'alignaient dans une symétrie monotone. Il ne devait pas faire chaud là-dedans, par les nuits craquantes de givre. Par places s'ouvraient des cours, grands espaces vides, où des hommes vêtus de bourgerons sales, des soldats punis de prison, sans doute, cassaient avec nonchalance des cailloux. La tour de l'horloge, haute et solitaire, dominait ces constructions. Le sergent de planton, la jugulaire au menton, bâillait, jetant un regard d'ennui sur la route blanche où des chiens musardaient. C'était l'heure de

la soupe : des bâtisses sortaient des bruits de gamelles secouées, tandis qu'une odeur de graillon flottait dans l'air.

Crasmagne ouvrait les yeux, cherchant à se faire une idée de cette vie. Encore quelques mois, et ce serait son tour.

L'attelage somnolait; un coup de fouet claquait dans le vide, faisait sursauter les chevaux, dont les fers battaient la chaussée.

Des histoires affluaient à la mémoire de Basile, des récits que les garçons du pays, revenus du régiment, racontaient à l'auberge, les coudes sur la table. Il imaginait les nuits de la chambrée, la danse des châlits, alors que les anciens cinglaient de l'eau des cruches les reins des bleus transis, qui n'osaient souffler mot. Et quel dur métier! Marches, contre-marches, exercices, manœuvres, on n'avait pas le temps de respirer, dans cette vie. Sans compter les revues, qui vous faisaient descendre « à l'osto » pour un bouton qui manquait... Une inquiétude aussi tourmentait Crasmagne : il fallait de l'argent, dans les débuts, si on voulait bien se faire voir des camarades et des sous-offs. C'était l'usage de payer la bienvenue, et les cruches qu'on portait chez le cantinier remontaient pleines de vin. Alors, quoi? Toujours la même chose! Les gueux avaient la besace, se serraient la ceinture, passaient leur vie en souffre-douleur... Il gardait cinq ou six pièces de cent sous, cachées sous ses chemises. Ça ne ferait pas long feu : une bouchée, tout au plus, dans la margoulette des goinfres, qu'il devinait insatiables, attendant les bleus à la grille des casernes.

Mais il se reprenait et chassait ces soucis d'un coup d'épaule, — ce haussement vigoureux qu'il avait pour charger les sacs de blé. — Il en avait vu bien d'autres! Il reprenait confiance. Si les malins venaient lui chercher des raisons, il les regarderait « entre quat'z yeux »!... Et il se campait résolument, pendant que la grande « cougie » tournoyait dans sa main, coupait le vide de son sifflement.

Il leva le nez, cherchant une auberge.

De l'autre côté de la route, les bouges offraient aux passants une hospitalité misérable. Les caboulots que le voisinage de la caserne fait surgir du sol, comme des champignons sur la pourriture des bois, semblaient lamentables sous leur lattis de treillage vert, avec leurs tonnelles dépouillées, d'une mai-

greur de squelette dans l'air froid. Des filles en cheveux, minables et faméliques, guettaient le passant aux fenêtres.

Une enseigne tira l'œil de Crasmagne. L'auberge s'intitulait prétentieusement : *Bodega*. Des peintures décoraient la façade, représentant un Gambrinus levant sa chope d'où ruisselaient des flots blonds d'écume. Un homme gras, d'allure interlope, aux cheveux brillants de pommade, traînaillait paresseusement ses savates sur le sol.

Crasmagne entra et commanda une chopine et un morceau de fromage.

L'homme le servit nonchalamment et retourna prendre sa faction sur le seuil.

Des sous-officiers « faisaient la bombe » dans une chambre voisine : par la porte, Crasmagne apercevait leurs profils coupants et leurs moustaches cirées. Fêtant le rengagement d'un camarade, ils écornaient la prime. Contre les pieds de la table, les lourdes coquilles des sabres sonnaient. Des filles joufflues, puant le patchouli, se prélassaient sur leurs genoux, éraflant leurs chairs molles aux boutons des uniformes. Les mains fourrageaient les jupes. Crasmagne, amusé, suivait ce manège.

Il avait soif et commanda une autre chopine.

Le patron n'entendait pas. Une fille sortit de la pièce, l'œil allumé et le corsage ouvert. La démarche sautillante, elle apporta à Crasmagne la consommation qu'il demandait.

D'étonnement, elle lâcha la bouteille.

Il reconnut Zélia. Elle bégaya :

— Toi ici!... En v'là, une histoire!

— Faut croire que c'est moi.

— Si je pensais à te voir!...

— Le monde n'est pas grand : on se retrouve!

— T'es toujours chez les Madot?

— Toujours.

— Et ma mère, qu'est-ce qu'elle fait?

— Elle tourne de plus en plus à la boisson... Elle ne dessoule plus.

— On me l'a dit. Faudra, tout d'même, que j'aille faire un tour par là...

Elle avait pâli, au premier choc. Elle respira fortement, et

porta la main à son corsage, honteuse, cherchant à rajuster le désordre de sa toilette. Il eut un rire égrillard, plein de sous-entendus, qui n'échappa pas à la fille.

— Que veux-tu? — fit-elle. — On ne choisit pas son métier!

— Ça se voit! — dit Crasmagne.

Alors il remarqua sa mise excentrique, son vêtement qui évoquait une Russie d'opéra-comique.

Il désigna du doigt son costume :

— Comme te v'là faite!

— C'est la tenue de l'établissement.

Elle était chaussée de bottes de cuir souple. Sa jupe, alourdie par un épais volant, ne dépassait guère le genou. Son torse était sanglé dans un dolman à brandebourgs tressés et sur sa tête s'aplatissait une coiffure bizarre, en faux astrakan. Toute cette défroque lamentable pesait à ses épaules. Elle avait grossi; son visage était luisant de mauvaise graisse.

Où était la fille, éclatante de santé, qui lui écrasait sur la bouche les prunes violettes? Crasmagne s'assombrit.

Elle devina ses pensées :

— Tu me trouves changée, n'est-ce pas?

— Un peu.

Elle soupira. Puis, comme il l'invitait à boire un coup avec lui, elle vint s'asseoir à son côté, ayant jeté vers la porte un regard précautionneux.

Ils trinquèrent. Elle but : ses dents claquaient sur le bord du verre.

Tirant un étui de sa poche, elle alluma une cigarette, et se mit à dévisager Crasmagne, les yeux à demi clos, les coudes sur la table. Coupant de la main les anneaux bleuâtres de la fumée, qui se déroulaient, elle apportait à ce geste une attention soutenue.

— Ça te va, ce métier? — dit Crasmagne.

Elle sursauta, les idées en désarroi, et se ressaisit :

— Mais oui! on n'a pas d'mal, on est bien nourri, tous les jours.

La conversation continua.

Un orgue caché dans un coin se mit à moudre une de ces valses allemandes, dont le rythme banal chante la joie de vivre. La musique, sortant du ventre de l'armoire, égrenait des piau-

lements de flûte, des ronflements de tambourin, des stridences de cymbalum.

Ils se faisaient des signes, ne s'entendant plus, les oreilles bourdonnantes de tumulte.

A ce moment, le patron entra. Posant sa main sur le bras de la servante, il dit, ayant cligné de l'œil dans la direction de la chambre voisine :

— Ben quoi! Zélia : on lâche la clientèle?

— Un pays, patron, un garçon de chez nous qui me donne des nouvelles!

— Ah! bien! — fit le patron.

Et il s'éloigna, ses savates traînant sur le plancher avec un bruit mou.

C'en était trop. Elle se mit à pleurer, penchée sur la table dont le bord coupait sa poitrine grasse.

Elle était pitoyable et grotesque : elle reniflait, s'épongeait les joues avec son mouchoir imbibé d'odeurs fortes, la gorge par moments secouée d'un hoquet.

— Chienne de vie! j'en ai assez, mon petit... Jamais un moment de bon! Y a des soirs où des envies me prennent de me jeter à l'eau. C'est facile, tu sais: le canal passe au bout du jardin... J'y vais, des fois, mais j'ai peur devant l'eau noire, qui ne bouge pas.

Crasmagne frappa la table du poing : « On ne s'abandonnait pas, donc! Fallait lutter, tenir bon... »

La fille haussa les épaules, et dit doucement :

— J'suis plus malheureuse que les pierres.

La musique reprenait, enragée, martelant des flonflons de café-concert.

Ensuite une romance soupira, mélancolique, dans le ventre de la machine. La fille chantonna en l'accompagnant :

Les douleurs son-ont des fo-olles...

Crasmagne la retrouvait dans ces sautes d'humeur, dans cette légèreté d'oiseau qui jette son ramage à tous les vents.

Il y eut un silence.

Puis elle murmura des paroles ardentes :

— Te rappelles-tu le soir dans les foins, et nos causeries, sur le vieux mur?

Elle eut son rire de gorge, ce beau rire qui éparpillait de la joie.

Des minutes glissèrent, heureuses. Dans cette salle basse ignoble, aux murs lie-de-vin, au plafond noir de fumée, un grand souffle passa, venu des champs, purifiant l'atmosphère.

Elle poursuivit :

— T'as pas su me prendre. Avec de la douceur, t'aurais pu en venir à bout... On aurait eu des bons moments ensemble...

Ils se turent, navrés, ayant la sensation de contempler le cadavre de leur bonheur. Il lui avait pris la main par-dessus la table, et tous les deux bientôt, perdus dans le passé, sourirent à des visions ineffables. De nouveau ils se sentaient fraternels, retombés dans une profondeur de désastre où ils reposaient mollement, comme ils avaient dormi côte à côte dans les foins craquants, sur les jonchées de feuilles sèches. Crasmagne, la tête penchée, tambourinait des doigts sur la table et sifflotait pour dissimuler son émotion.

Dans la chambre voisine, des rires éclatèrent. Des filles qu'on pourchassait s'encadraient dans la porte, un instant, rouges, dépeignées, les jupes envolées en tourbillon. Puis les sous-officiers s'impatientaient; ils criaient :

— Zélia, Zélia!

Les sabres heurtaient le plancher, en cadence. Un des tapageurs se dressa, l'œil luisant, la face congestionnée par un commencement d'ivresse :

— Ben, quoi! Zélia... Y a plus d'amour?

Elle eut un geste décidé, le coup de reins du cheval qui tire sur la bricole :

— Allons, faut gagner sa vie.

— A revoir, Zélia! — dit Crasmagne.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte, et comme il la quittait, elle l'agrippa, se frôlant contre lui avec un mouvement câlin de chatte, appuyant sa gorge contre l'épaule du garçon.

— Reviens un de ces soirs. On sera heureux encore, tu sais bien, comme dans la cahute.

Son haleine chaude passait sur la face de Crasmagne, lui soufflant un désir brutal.

Il ne dit rien, regardant évasivement la route.

Tout était mort, bien mort. Seule survivait en lui une

immense pitié pour cette femme avachie. De nouveau il eut la sensation navrante de l'effrondrement. Il lui jeta un regard découragé : elle comprit et baissa la tête.

Elle ne pleura pas. Mais sa face prit soudain une rigidité funèbre. Elle restait là, les bras ballants, muette, écroulée. Ce mépris lui portait le dernier coup. Elle aurait tant aimé, à cette heure, les injures qui cinglent le visage comme des lanières, les coups qui montrent au moins chez l'homme la jalousie et la persistance du désir. Mais cette froideur la désespérait.

Elle se retourna, l'échine lamentable.

Crasmagne la vit rentrer :

— Hue, Pinguette!

Il enveloppa l'attelage d'un large coup de fouet.

Il réfléchissait.

C'était ainsi, la vie du monde. Les meilleurs moments avaient de tristes fins. Les gens qui s'aimaient se faisaient mal. Derrière la vie, il soupçonnait quelque chose, la présence d'une ironie mauvaise, qui s'acharnait sur nos joies. Dans quelques jours, il serait soldat: il ne reverrait plus Zélia : et, sentant bien qu'il l'abandonnait aux pires hasards, à tous les mauvais vouloirs de la destinée, le cœur de Crasmagne s'affligeait...

— Hue, Pinguette!

L'équipage s'avançait avec lenteur ; levant leurs pieds d'un air nonchalant, les chevaux balançaient leurs têtes, ils somnolaient en marchant. Alors un coup de fouet les réveillait.

*
* *

La Malvina monta l'avenue de la gare.

Elle avait l'air d'une veuve, sous son caraco noir, dont la trame élimée par places roussissait. A son bras pendait le panier d'osier blanc qu'elle emportait, chaque fois, à la ville.

Elle venait de conduire son garçon à la caserne de l'Arsenal. Il avait reçu sa feuille de route, et on l'envoyait faire trois ans dans les chasseurs à pied. là-bas, à Montbéliard, — un pays qu'elle s'imaginait naïvement à l'autre bout de la terre. — Ils s'étaient quittés le cœur gros. Puis elle avait entendu dire que

le détachement partirait dans la matinée, et elle était venue se poster là, pour voir Basile encore une fois.

Depuis deux heures, elle attendait : son regard guettait obstinément la porte de la ville, à l'avancée des glacis. Autour d'elle, des gens passaient, indifférents. Des mariniers, sur le bord du canal, déchargeaient un bateau de charbon. Les tombereaux roulaient, entamant de leurs roues la terre boueuse. Tous ces hommes allaient à leur besogne, causaient, sans rien savoir de sa souffrance.

Et sur cette femme s'appesantissait le sentiment confus d'une immense injustice. Voilà qu'on lui prenait son garçon qui la faisait vivre! Mais elle ne se révoltait pas : les nécessités sociales, qu'elle devinait vaguement, se dressaient devant son effroi, comme des escarpements.

Elle avisa un vieux assis sur un banc. Il était tout blanc et portait le vêtement des carriers, le pantalon de velours côtelé où la glaise s'écaille en larges plaques.

Quelque chose remua en elle. Une obscure sympathie lui fit deviner une souffrance pareille à la sienne :

— Vous attendez quelqu'un? — demanda-t-elle.

— Oui, mon garçon qui part soldat.

— Le mien aussi, — dit-elle humblement.

— J'en avais bien besoin, pourtant! — reprenait le vieux. — Il était bon travailleur, et on n'gagne plus gros dans not'métier. Mais faut bien consentir, quand on n'peut pas changer les choses.

Ils baissèrent la tête, tous les deux. Ils se comprenaient, la communauté du malheur ayant rapproché leurs destinées.

La neige s'était mise à tomber; le vol cinglant des flocons striait l'air; ils fondaient rapidement au contact de la terre fangeuse.

Mais un brouhaha retentit au fond de l'avenue : le détachechement s'avançait, flanqué de caporaux et de sergents, qui parfois donnaient un large coup de gueule; le troupeau montait, remplissait la route de son moutonnement. Les épaules se balançaient en files parallèles, les pas inhabiles s'efforçaient de rattraper la cadence; les dos fléchissaient sous la bise, tandis que les blouses s'envolaient en plis claquants. On les reconnaissait : laboureurs de la Woëvre, fils

du terroir ingrat, aux cheveux décolorés, charbonniers de la forêt de Haye, aux faces rudes, tannées par le hâle, vignerons des côtes, au teint mieux nourri, dont la mise plus soignée révélait l'aisance. Ils marchaient, portant des valises. D'autres, de pauvres diables, serraient sous leur coude un maigre baluchon simplement noué dans un mouchoir à carreaux.

La Malvina découvrit son fils, au troisième rang. Il marchait, l'air résolu. Elle emboîta le pas, mêlée à la foule des parents qui suivaient.

Dans la cour de la gare, la troupe s'éparpilla : ce fut une cohue coupée de larges remous. Beaucoup avaient bu : leurs voix avinées s'éraillaient. Sur la foule planait cette joie factice des humbles, qui cherchent à dissimuler leur attendrissement.

A chaque instant, des trains passaient, bondés de conscrits. Ils se penchaient aux portières, criaient des choses qu'on ne comprenait pas, et le sifflet des locomotives dardait son appel déchirant.

La femme avait rejoint son garçon ; elle lui prodiguait les conseils.

— Tu obéiras bien à tes chefs... Couvre-toi bien, ne prends pas froid...

Elle tremblait ; ses lèvres crispées trahissaient son agitation. Mais elle se raidissait pour lui donner du courage. Pauvre femme! Ses idées en désarroi tourbillonnaient dans son cerveau.

Lui, beau joueur, avait toujours son geste robuste des épaules, cet aplomb de l'homme qui regarde en face les événements. « Trois ans passaient vite, — disait-il — et il reviendrait bientôt en permission... »

Mais ils savaient bien qu'ils mentaient, et leurs paroles ne les trompaient pas.

Puis elle aperçut le vieux, qui parlait à son garçon, lui aussi, et, se faisant un petit signe, ils échangèrent un sourire.

Les sous-officiers donnaient de la voix :

— On embarque, on embarque!

— Halte là! — cria une voix.

Crasmagne regarda : un grand homme maigre s'avançait, fendait les groupes de l'épaule. C'était le Charles-Émile,

accouru de la forêt de Haye, où il travaillait. L'enfant lui avait écrit, par respect familial, pour lui annoncer son départ, sans trop compter qu'il viendrait. Il haletait; ses mèches grisonnantes se collaient à son front; et, tragique, il faisait des gestes.

Basile ouvrit les bras : ils s'étreignirent.

Alors le bûcheron recula de trois pas, pour mieux tenir son fils sous son regard. Sa face rayonnante exprimait une satisfaction sans bornes, à voir ce fils, trapu, carré d'épaules, qui allait servir son pays.

Puis il mit la main dans sa poche, et, tirant sa bourse de cuir, il en sortit six écus de cinq francs, — toutes ses économies, — des écus de travailleur, encore noirs du fraisil qui s'attache aux mains des charbonniers quand ils travaillent dans les coupes.

Puis il les tendit à l'enfant avec noblesse.

Mais les sous-officiers le poussaient : il se perdit dans la cohue.

Un coup de sifflet. Le train démarra.

Alors Charles-Émile et sa femme, s'étant regardés, se tournèrent le dos et s'en allèrent.

ÉMILE MOSELLY

(A suivre.)

AU PALAIS BOURBON[1]

II

LA SALLE DES SÉANCES

Nous pouvons entrer maintenant dans la salle des séances, Elle est un des théâtres les plus retentissants de France et du monde. Les voix qui y montent, celles du moins que portent les acclamations, assurent à leurs auteurs une célébrité universelle : les maîtres de l'Assemblée, un Gambetta, un Freycinet, un Clemenceau, autrefois, un Jaurès, un Briand, aujourd'hui, s'imposent à l'attention du monde. La Presse, il est vrai, ne semble pas toujours de cet avis : les journaux d'information, reléguant les débats parlementaires à la deuxième page, réservent la première aux crimes superbement répugnants; un Deschanel ou un Albert de Mun viennent après l'assassin et le souteneur. Néanmoins le prestige des Assemblées nationales est resté tel que les sommités de l'industrie, de la science et de l'art, un Gaston Menier, un Painlevé, un Barrès, y cherchent et y trouvent un surcroît d'autorité.

Deux choses, quand on entre, frappent le regard et retiennent l'attention : le Bureau, la Tribune. Le Bureau, c'est le Président, à droite et à gauche les six secrétaires élus, en arrière le secrétaire-général et ses aides. La personnalité de M. Eugène Pierre a donné au secrétaire-général un rôle et un

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

relief rares. Culture intellectuelle, expérience parlementaire, labeur, assiduité, don de classement et de clarté merveilleux, accueil souriant, ont fait de lui la première autorité qu'il y ait en France en matière de droit constitutionnel. Il est le bras droit du Président, le guide des vice-présidents inexpérimentés, le conseiller des députés dans l'embarras.

La Présidence a une physionomie qui, à la réflexion, étonne dans un régime démocratique. Elle ressort mieux encore, comparée à la Présidence du Conseil. Le Gouvernement a au Palais Bourbon un cabinet, qui est un bureau comme les autres. En séance, il occupe dans la première rangée les bancs de milieu, que rien dans leur aspect ne distingue des bancs réservés aux simples députés. Les ministres et leur chef arrivent sans se faire annoncer : comme leurs collègues de la Chambre, ils sont à la tribune libres de leur tenue, redingote, jaquette ou veston. Un seul avantage, le droit de parler quand ils veulent, leur est réservé, et encore ils l'ont en commun avec les présidents et rapporteurs de Commissions.

Tout autre est l'aspect sous lequel le Président de la Chambre se présente. Lui seul a une tenue : il est en habit. Lui seul est annoncé et son arrivée est une cérémonie grave, presque un rite religieux. Il a pour domicile un Palais : il le quitte, précédé d'huissiers, suivi du secrétaire-général. Par la Rotonde et les Pas-Perdus, il va, entre deux rangées de soldats, toute une compagnie qui fait la haie au roulement du tambour. Il répond au salut du lieutenant, s'incline au passage devant le drapeau. Le voilà au Bureau : il domine de haut l'orateur, de plus haut encore, de très haut, le Gouvernement à son banc. Le siège où il prend place n'est pas un fauteuil, c'est un trône. Lui-même est un véritable souverain. Comme les souverains, il n'est d'aucun parti, il les dépasse. Élu d'une majorité, il devient le soutien, le protecteur des minorités. Il représente non point une fraction de l'Assemblée, mais toute l'Assemblée. Comme les souverains encore, il a la haute main sur tous les pouvoirs. Il nomme le chef de sa maison militaire à l'intérieur du Palais, il met en mouvement ou arrête à son gré l'autorité judiciaire. Même en cas de délit, le procureur-général a besoin, pour agir, de son autorisation. A la lettre, le Palais Bourbon est un empire, et il est le maître de cet empire.

On reconnaît le mysticisme hérité de la Révolution, renforcé par les souvenirs de Brumaire et du Deux Décembre, le pouvoir législatif au-dessus de tous les autres, seule expression de la volonté nationale, seul souverain. Le Président, sa vivante incarnation, s'imprègne de cette majesté, en recueille les hommages. La souveraineté du peuple est une religion, dont et il est le grand prêtre.

Hors de la Chambre, il conserve son rang à part. Dans les grandes fêtes, il fait avec son collègue du Sénat cortège au Président de la République; il est à ses côtés aux réceptions de souverains. Aux heures de trouble il est le conseiller, parfois, l'oracle. Une crise ministérielle éclate-t-elle, l'Élysée le mande ainsi que le Président du Sénat : et des deux, c'est lui qui, d'ordinaire, est le plus consulté, le plus écouté : par ailleurs, libre, s'il veut, comme autrefois Gambetta, de continuer à son parti un concours décisif; libre tout aussi bien, s'il lui plaît, de savourer dans la bataille politique les joies de la contemplation. En séance, il a pour office d'assurer indivisiblement l'ordre et la liberté : il protège les minorités contre les majorités, il contient en celles-ci leur tendance intime à l'oppression et au despotisme. Il protège l'orateur contre la Chambre, la Chambre contre l'orateur : il réprime les injures de l'un, les clameurs de l'autre. Rôle qui n'est pas une sinécure. On ne retient pas aisément dans le respect et le calme plusieurs centaines d'hommes jaloux de leurs droits, inquiets, frémissants sous les violences ou les sarcasmes, prompts aux représailles et aux ripostes. Le décor qui entoure le Président est religieux, peu en harmonie avec une démocratie d'esprit laïque. On n'estimera pas l'inconséquence payée trop cher, si l'on mesure toute l'autorité morale, tout l'ascendant, tout le prestige nécessaires pour maintenir aux débats leur tenue et refouler les marées de colère qui déferlent vers la tribune. C'est que celle-ci est le centre vers qui tout gravite, le sommet où tout converge. On ne saurait étudier avec trop de soin son action.

« Ce sont, disait Bossuet, les auditeurs qui font les prédicateurs. » C'est donc l'examen de l'assemblée qui d'abord s'impose. Un premier caractère frappe : le nombre des places inoccupées. Il y a environ 600 sièges; il n'y a jamais, même

aux séances les plus courues, plus de quatre cents députés présents à la fois. Une salle de deux cents à deux cent cinquante auditeurs est déjà bien fournie. Parfois, notamment dans les discussions d'affaires, surtout le matin, elle se réduit à une centaine, même à quatre-vingts. Les nombres encore plus petits, qu'on signale quelquefois, sont ceux de la première demi-heure.

Belle matière à indignation. On ne se fait pas faute de flétrir le manque d'assiduité, l'*absentéisme*. On oublie en revanche de fixer les responsabilités. Les causes ne manquent pas, plus fortes que les hommes. C'est d'abord l'énorme gaspillage de temps qu'occasionnent une foule d'occupations parasitaires et stériles, et dont nul cependant ne peut se dispenser : correspondance à entretenir; vingt, trente lettres à écrire par jour, chez les chefs un vrai courrier de ministre. Et puis les démarches dans les ministères. Oh! ces attentes dans les antichambres! ces heures qui tombent avec le poids de leur inutilité morne! De loin en loin sans doute une cause intéressante se présente, misère à secourir, injustice à réparer. Elle ne compense pas, tant s'en faut, les revendications vaines, les réclamations arbitraires que les mœurs politiques imposent. Ce n'est pas tout : à la Chambre même, c'est l'électeur de passage qui attend à la salle du public; puis Groupes et Commissions siègent; ou bien encore la Bibliothèque s'offre avec ses documents et ses statistiques à consulter; ou enfin au dehors les sociétés de toutes sortes sollicitent les parlementaires, et, à force d'insistance, arrachent leur adhésion.

Une autre cause, pour ainsi dire professionnelle, s'ajoute aux précédentes : le député défend contre l'invasion des besognes stériles les bribes de son temps : sera-ce pour les employer à suivre toutes les discussions sans exception, à lire tous les rapports? Il ne le pourrait ni matériellement, ni moralement. Des rapports qui s'amassent en piles énormes, on dirait avec raison : « Il sont trop! » Les discussions portent sur toutes les formes de la vie collective. Il n'y a pas de cerveau encyclopédique pour les embrasser et les saisir. Nécessairement un choix s'impose parmi les travaux, — par voie de conséquence aussi parmi les séances.

Une dernière cause reste, interne celle-là, continue, pro-

fonde, inhérente à la structure mentale de la Chambre elle-même : c'est l'effroi que la Tribune inspire à l'Assemblée ; nous disons à l'Assemblée et non à l'orateur dont il sera question par après. La séance publique, c'est le discours, encore le discours, toujours le discours. Quatre heures de séance, c'est quatre heures de discours ; et non pas une fois seulement par semaine, mais quatre fois pour le moins, souvent davantage, le double même quand la Chambre siège le matin. Et la semaine ainsi employée n'est pas une semaine de hasard. Elle se continue, se renouvelle pendant des mois. Rien de comparable nulle part, ni dans le monde judiciaire, ni dans le monde enseignant, ni dans le monde religieux. C'est un fleuve qui roule à pleins bords.

Si encore il ne roulait que de belles eaux ! Si les discours étaient toujours bons ! M. Clemenceau récemment en Amérique dénonçait l'abus que le parlementarisme fait de la rhétorique : tels ces orateurs, ajoutait-il, qui occupent trois jours la tribune. Oui, c'est un abus, et qui pèse lourdement sur la vie parlementaire. Encore ne parle-t-on ici que des grands orateurs. Mais il y a les autres, hélas ? Il y a toute une rhétorique « politicienne », de beaucoup la plus abondante, la plus indiscrète, la plus fatigante. C'est d'abord le discours électoral, véritable fléau du régime. Celui-là surcharge et allonge toutes les discussions importantes, notamment les discussions d'affaires, budget, douanes, impôt sur le revenu ; avec lui amendements et projets de résolution pullulent. Il est le grossier encensoir promené sous le nez des électeurs, instrument redoutable de surenchère, que se réservent les parlementaires sans culture et sans horizon, incapables de se hausser au niveau des grandes batailles d'idées. La Chambre l'exècre parce qu'il use sa patience, parce qu'il la déconsidère, parce qu'il la nargue. Il n'a nul souci de haute tenue ; il se traîne parmi les méandres filandreux de sa pensée, dans une langue incolore et informe. Infatigablement il reprend les vieux refrains, le « vaillant laboureur qui féconde de ses sueurs le sillon », le « courageux facteur » qui porte « au fond des hameaux les nouvelles des enfants du pays », les « hontes du capital » qui exploite « le prolétariat conscient et organisé ». Au fond, il se moque de la Chambre, qui n'est pour lui qu'un

canal de transmission, il s'adresse uniquement à une clientèle qu'on veut retenir ou conquérir. Écouté ou non, il va son train, tout à la préoccupation de *l'Officiel* et des journaux de la circonscription où il paraîtra. Il brave l'indifférence, il brave le dédain, il brave le ridicule. Même après un ministre applaudi, même après un maître admiré, il prétend se faire entendre. Personne n'écoute, tout le monde parle, s'appelle, s'esclaffe : n'importe ! il va, imperturbable dans le tumulte, sans faire grâce d'une syllabe. Les comités locaux attendent, prêts à le recueillir, à le colporter, à le chanter. Une réélection ne s'achète pas trop cher, au prix d'un peu de cynisme.

Le discours d'obstruction est une autre menace. Celui-ci s'inspire de motifs plus relevés : une minorité par exemple y recourt pour écarter un projet redouté. Ce fut le cas de la Droite avec la Séparation et l'impôt sur le Revenu, de l'Extrême-Gauche avec la peine de mort et l'Ouenza. D'autres fois les raisons sont moins nobles : l'opposition veut simplement le gaspillage du temps, l'avortement des programmes, la stérilité : sa tactique est une tactique de faillite. — Sur ce terrain tous les genres sont bons. Les socialistes y excellent ; ils ont les plus brillants orateurs avec de magnifiques déploiements de pensée ; ils ont aussi les pires qui ne sortent guère des déclamations faciles, des violences verbales. Ce n'est pas de la pensée, ce n'est pas de la parole, c'est le spasme, l'inévitable spasme de haine.

Pour la Chambre, l'orateur c'est l'ennemi. Le premier moment, quand un député se dirige vers la tribune, est d'impatience et d'humeur. Arrive-t-il, au contraire, que quelqu'un déclare renoncer à la parole : c'est toujours un soulagement, et les applaudissements éclatent. La Chambre, incessamment travaillée d'inquiétudes, est rebelle à l'attention calme : sans un élément puissant de curiosité, laissée à elle-même, elle n'écoute pas, elle ne veut pas écouter. Elle fait le vide, et elle le fait de deux manières, soit par la grève en gagnant les couloirs, soit en se repliant dans le refuge des conversations particulières. D'une façon comme de l'autre, elle se dérobe à l'orateur, inaccessible à ses efforts, invisible ; elle l'isole dans un désert d'inattention. Même avec les plus grands, elle a, quand ils commencent, un fond de réserve.

Le maître de la tribune est en effet un *maître*. La conquête des applaudissements fait de lui un dominateur, qui ravit, mais qui subjugue. Aussi éveille-t-il des sentiments très mêlés, même contradictoires. Il arrive que la Chambre tout ensemble désire le succès et le redoute. Elle attend et se recueille; elle guette l'orateur, décidée à l'appuyer de ses acclamations, travaillée cependant de l'obscure attente d'une chute qui abattrait une puissance orgueilleuse et jalousée.

Ces divers traits suffisent à faire d'elle l'auditoire le plus difficile à manier en France. L'avocat d'assises a pour auxiliaires l'émotion dramatique et la curiosité palpitante qui s'attachent à l'accusé ou à la victime. Le cours d'Université éloigne parfois le public par une tenue sévère et un débit sans grâce; mais du moins il bénéficie en toute occasion d'un silence respectueux et attentif. Les meetings populaires en revanche exposent les orateurs aux extrêmes violences, aux avanies et aux injures. Une telle situation a pourtant sa grandeur. La foule qui réduit un adversaire au silence, par là même lui rend un hommage indirect : elle étouffe sa voix pour abattre son ascendant. Un homme attaqué, c'est un homme redouté. Ces périls existent moins à la Chambre, où Président et Règlement couvrent l'orateur. Mais l'autre bien plus grand, c'est-à-dire le risque de passer inaperçu, le menace. L'amour-propre souffre cruellement d'efforts déployés parmi les indifférences dédaigneuses : c'est la flèche qui retombe honteuse d'elle-même, sans avoir touché le but.

Comprend-on maintenant le caractère terrifiant que les vétérans de la politique attribuent à la tribune? Camille Pelletan l'a plus d'une fois signalé. Lui-même, malgré son expérience et son esprit, passe pour ne l'aborder jamais sans émoi. On raconte aussi la même chose de Gambetta. C'est que la partie à jouer est grosse. Un député s'est fait inscrire : le Président lui donne la parole: il monte, dispose ses papiers, observe la salle, et avant de commencer, attend. Il est seul, — seul contre les hostilités déclarées, contre les vanités qui veillent, contre les railleries qui s'aiguisent; — seul contre le public des galeries pour qui il est un peu le gladiateur du cirque, seul contre la Presse curieuse et ironique, à l'affût des étourderies et des sottises, seul contre ses propres nerfs sur-

tendus et sa mémoire obscurcie. Il songe à *l'Officiel* et aux journaux, il songe aux collègues et aux amis du dehors présents à la séance, il songe aux ennemis qui escomptent un échec, peut-être un effondrement. Il voudrait reculer, se retirer : il est trop tard. Il faut marcher. Une ferme volonté et un long entrainement à se dominer ne sont pas de trop pour ressaisir la pensée à la dérive. Inversement aussi, l'aiguillon de la surexcitation peut doubler les forces et aviver la flamme. La tribune, c'est une crête ensoleillée qui borde un abîme, avec ses illuminations et ses vertiges. Et tandis qu'on voit s'y démener à l'aise, s'y attarder interminablement des médiocrités bruyantes, inconscientes de leur ridicule, hanetons bourdonnants et agaçants, — d'autres, esprits cultivés et fins dans leur timidité discrète, hésitent, reculent, passent au Parlement toute une vie sans y prendre place une seule fois.

Le succès s'y acquiert au prix d'un long effort, et cet effort peut diminuer, il ne cesse jamais tout à fait. Il n'y a pas d'autorité assise d'une manière définitive, il n'y a pas de gloire assez éclatante pour n'avoir qu'à se montrer et à recueillir les hommages. L'Assemblée est souveraine et veut être traitée en souveraine : c'est elle seule à qui doivent aller les hommages, c'est elle seule qui les attend. L'orateur le plus admiré n'en est pas plus dispensé qu'un autre ; il le sait, et il a envers elle l'attitude déférente d'un Richelieu envers son roi. Le génie le plus illustre, même à l'égal d'un Victor Hugo ou d'un Pasteur, ne parlerait pas des choses étrangères à son art sans s'exposer aux interruptions, même aux quolibets. Services rendus, œuvres éclatantes procurent la gloire, une seule chose prétend au respect sans réserve et sans mélange, c'est la majesté, et seule l'Assemblée s'attribue la majesté, fidèle par là à la tradition héritée de la Révolution, au concept mystique de souveraineté. Aussi elle s'attribue aussi le droit de répartir ses faveurs comme elle l'entend, de les retirer comme il lui plaît. Pas plus qu'un Louis XIV ou qu'un Napoléon, elle n'est tenue à la reconnaissance ; celui qu'elle a le plus aimé, qu'elle a dressé sur le pavoi parmi les acclamations, reste sous sa dépendance, relève encore de ses volontés et de ses fantaisies. Le favori d'hier peut toujours devenir le proscrit de demain.

Les maîtres de la parole ne s'y trompent pas : le passé n'est jamais une garantie certaine de l'avenir; et ils agissent en conséquence. Bien loin de relâcher leur effort, ils le tendraient plus vigoureux, hantés de la crainte de déchoir et du rêve de se surpasser. L'autorité conquise une fois, ils doivent à toute heure la reconquérir : elle est une « création continuée ». « Chaque discours, disait à l'auteur de ces lignes Paul Deschanel, est une bataille. »

Les circonstances amènent-elles l'orateur à heurter de front un sentiment profond, une conviction passionnée, il n'y a pas d'éloquence ni de popularité qui tiennent. L'Assemblée se révolte, et d'un geste abat l'idole. Pendant des années, Jaurès avait ébloui la Chambre, qui saluait en lui une de ses grandes gloires. Puis, entraîné par le syndicalisme révolutionnaire, il couvrit d'une approbation embarrassée et d'une protection oblique l'antipatriotisme d'Hervé. Pendant deux ans en 1907 et 1908, entre lui et la Chambre un lourd malaise régna; une irritation mutuelle les armait l'un contre l'autre. Mais aussi pas une fois le succès ne fut complet et franc. Il y a plus : la confiance, en se retirant, semblait avoir atteint à sa source même l'éloquence du tribun, qui ne fut jamais plus diffus, pénible et obscur. Dans une autre circonstance, il joignit ses efforts à ceux de M. Briand, alors garde des sceaux : il s'agissait de la peine de mort. Tous les deux, hostiles à son maintien, parlaient dans le sens des traditions républicaines, tous les deux réunissaient les dons les plus rares. Mais ils trouvaient devant eux un mouvement d'opinion irrésistible : ils échouèrent. Un grand courant n'est pas à la merci d'un hasard oratoire.

Si les puissants et les illustres sont tenus à tant d'égards, que sera-ce s'il s'agit d'un obscur et d'un nouveau? Avec les premiers, le succès c'est la faveur déjà conquise à conserver, à retrouver. Du moins ils n'ont qu'à paraître, les bancs se garnissent et le silence se fait. Pour les autres, le problème est plus ardu : la conquête de la tribune est par-dessus tout la conquête de l'attention. Elle veut une préparation méthodique et des règles sévères, toute une stratégie et toute une tactique.

Certaines circonstances facilitent la tâche, au prix d'un péril il est vrai. Parfois le nouveau apporte avec lui une noto-

riété déjà établie, personnelle ou héritée. Qu'il intervienne, c'est le succès immédiat, ou l'effondrement. La Chambre dernière a vu les deux cas se produire. Un jeune homme, porteur d'un nom glorieux, neveu d'un des plus grands ministres de la République, prit la parole sur la réforme électorale. Grand, distingué, il eut un langage sobre, précis, nerveux : ce fut un triomphe : il avait franchi le cercle magique. Un autre en revanche, au commencement de la législature, apportait une célébrité étendue, presque européenne : son élection avait apparu aux partis avancés comme une force et une promesse. Il parut dans une traînée d'approbations et de sympathies ; il parla. Ce fut lamentable : la curiosité devint surprise, la surprise devint étonnement, l'étonnement devint stupeur. Au premier rang, un député historien, observateur caustique, le dévorait des yeux : depuis des années il étudiait les vices et les tares du régime. Il était heureux : il venait de trouver un de ses plus beaux documents.

L'inconnu n'a ni cette ressource, ni cet inconvénient. La première recommandation pour lui, c'est la patience et la réserve. La tribune est une ville forte à enlever après un siège en règle. La Chambre n'aime pas les interventions hâtives ; elle croit y discerner une prétention à l'étonner, et parfois elle la fait payer cher. Cette année les socialistes, rompant avec les usages établis, lancèrent dès les premières séances à l'assaut leurs troupes fraîches. L'un d'eux, déjà connu, obtint un succès marqué ; un autre en revanche échoua pitoyablement.

Il y a plus de sagesse, plus d'habileté aussi, à fuir d'abord les grandes discussions. Le nouveau doit familiariser les anciens avec son visage, les gagner dans la vie de tous les jours par une bienveillance aisée et simple. Déjà dans les groupes, il donne une idée de ce qu'il peut. Mieux encore les commissions, où il a maintenant un accès assuré, lui permettent de donner la mesure de ses aptitudes et de ses ressources. La séance publique lui laisse le droit de présenter des amendements et de les soutenir. S'il fait un exposé bref, s'il donne l'impression de l'homme qui a quelque chose à dire, et qui doit le dire nettement, fortement, l'essai porte : c'est une brèche ouverte au rempart d'indifférence et une perspective peut-être qui se découvre sur des destinées plus hautes.

Puis c'est la partie décisive. Le choix du sujet importe d'abord : il faut se tenir dans le sens des préoccupations du moment. Comme dans la presse et les revues, le sujet intéressant est le sujet d'actualité.

Ce n'est pas tout, il y a aussi le moment. Les grandes discussions parfois s'allongent démesurément : on ne doit pas attendre que la fatigue et la satiété aient usé les patiences. On doit éviter aussi de remplacer à la tribune un homme qui vient d'enlever un succès considérable. Il y a plus; si c'est un ministre qui a exposé la question en traits puissants, la discussion est close moralement. Elle peut se continuer, la Chambre n'y est plus. Jaurès est à peu près le seul à pouvoir et oser enfreindre la règle. Dans le grand débat sur l'École, il parla le dernier, après une longue série de discours, après le président du Conseil qui avait produit une impression profonde.

Il y a enfin le choix des alliés et le choix des adversaires. Ceux-ci et ceux-là, républicains, réactionnaires, se désignent d'eux-mêmes dans les débats exclusivement politiques. Sur le terrain des discussions sociales, les choses se compliquent : radicaux et collectivistes risquent de se trouver aux prises, et entre eux la partie n'est pas égale.

Les collectivistes, divisés entre eux, se plient dans leurs luttes contre les autres à une farouche discipline. Ils ont la confiance, l'audace, l'intolérance qui caractérisent toujours un parti extrême. Ils sont impérieux et dominateurs; ils revendiquent eux-mêmes le respect, ils déversent sur les autres le dédain. Un des leurs occupe-t-il la tribune, ils le soutiennent de chaudes acclamations, ils s'indignent des interruptions, exigent le silence et l'obtiennent. Leur porte-voix peut célébrer la doctrine de vie, la cité de demain, il peut aussi attaquer les radicaux, les railler, les tourner en dérision. Les victimes, retournées sur le gril, n'ont qu'à écouter et à se taire. Leurs protestations seraient des attentats aux droits sacrés de l'église socialiste. Les radicaux à la tribune sont en moins bonne posture. Ils s'attaquent rarement à l'extrême gauche : à quoi bon d'ailleurs? Ils soulèveraient ses protestations véhémentes sans le secours, nécessaire cependant, de leur propre parti. Celui-ci les soutient mollement, figé

dans la peur des socialistes, dont l'appoint est nécessaire aux élections et dont il redoute les progrès dans sa propre clientèle. Aussi les attitudes sont nettement tranchées ; le socialiste fonce volontiers sur le radical, le radical ne se mesure guère avec le socialiste. Un seul, Clemenceau, a osé : on sait la reconnaissance qu'il a récoltée. Au reste, les partis à la Chambre pratiquent entre eux le jeu dit du coup de poing au voisin. Le révolutionnaire injurie le collectiviste, qui se venge sur le radical, celui-ci sur le progressiste, ce dernier enfin sur le réactionnaire. Ces querelles toutefois ne remplissent pas tous les débats : il en est qui réunissent en un même élan toutes les énergies républicaines. Dans ces circonstances heureuses, socialistes et radicaux se renvoient les uns aux autres les acclamations. Les premiers même y apportent une sorte de coquetterie. Au surplus, celle-ci reste une vertu française. Qu'un orateur de la droite fasse entendre une parole nourrie et forte, une pensée pleine et noble, il recueille avec les applaudissements de son parti le silence attentif et respectueux des Gauches. En janvier 1910, la Chambre donna avec MM. Denys Cochin et Maurice Barrès ce spectacle réconfortant et rare.

Les conditions de succès que nous venons d'indiquer sont les conditions externes; elles ne sont rien sans les conditions internes, — fondamentales celles-là, — et qui portent sur l'homme, sur sa valeur propre, sur son art. Ces dernières impliquent une part de qualités naturelles, qui se perfectionnent, mais ne s'acquièrent pas, une part aussi de culture et de méthode. Ensemble, elles composent la rhétorique parlementaire.

Les qualités extérieures sont communes à toutes les formes d'éloquence : la première est la voix, partout élément capital de succès, nulle part autant qu'au Palais Bourbon, à cause de la salle qui est vaste et de son acoustique défectueuse, à cause aussi et surtout de l'auditoire, d'où monte incessamment une rumeur. La voix a besoin d'une réelle puissance de pénétration pour ne pas se diluer et se perdre dans ce brouillard de bruits. Celle-là surtout est une force, qui, étoffée, tenace, s'enfle à l'occasion, se hausse et surnage sur la marée des clameurs et des cris. On n'a pas oublié une séance orageuse dans la deuxième grève des postes, M. Barthou aux prises

avec les socialistes acharnés après lui, la tempête dominée jusqu'au bout par sa parole infatigable dans sa métallique sonorité.

L'élocution complète heureusement la voix, quand elle se détache, fortement accentuée, plutôt lente. De très beaux succès s'obtiennent avec un débit rapide, par exemple M. Viviani. Mais c'est l'exception : l'oreille préfère surtout dans une atmosphère agitée, une parole mesurée, espacée, qui permette les aises et allège l'effort de suivre.

L'aisance naturelle du débit est un facteur essentiel. Un discours lu est un effort perdu. Entre l'orateur et l'auditeur, le manuscrit se dresse comme un bloc de glace où se congèlent les enthousiasmes. Cela ne veut pas dire que personne à la Chambre n'écrive ses discours. Parmi ceux qui comptent, quelques-uns, les plus rares, étudient longuement leur sujet et abandonnent à l'improvisation toute la forme : M. Briand est de ceux-là. D'autres, les plus nombreux, ce semble, jettent des notes, esquissent par écrit les grandes lignes, fixent les nœuds des articulations : quant au détail de l'expression, ils l'attendent de leurs dons naturels et des hasards heureux de la tribune. D'autres enfin recourent à une rédaction mûrie avec un soin sévère : M. Delcassé figure parmi eux. Mais son manuscrit ne l'asservit ni ne le gêne. L'ancien ministre conserve une allure souple à sa pensée travaillée, précise, merveilleusement enchaînée. Toutefois, le souci de correction et d'élégance, la préoccupation de ne perdre aucun détail d'art déplaisent sourdement, répandent une gêne obscure. Les grands soulèvements d'auditoires ne se produisent que sous la magie d'une parole coulant de source, pleinement spontanée. Au sens strict, l'improvisation, sauf dans des interventions très courtes, n'existe pas. Elle s'exerce dans les matières que l'esprit a su s'assimiler par une réflexion prolongée. Les plus magnifiques éclairs jaillissent au choc de l'inspiration du moment sur les méditations lointaines.

Et pourtant les plus rares qualités ne suffisent pas encore : elles doivent être appropriées. C'est ce que ne saisissent pas toujours des hommes, même du plus haut mérite. Il y a des maîtres de la parole, au barreau ou dans l'enseignement, qui à la Chambre ont échoué. C'est que l'éloquence parlemen-

taire ne se confond avec aucune autre, elle a ses exigences à elle, son irréductible originalité.

Elle n'est ni une critique de témoignages comme au Palais, ni une dissertation savante comme à la Sorbonne. Elle n'est pas davantage, quoiqu'il semble, l'éloquence des réunions publiques. La foule répugne invinciblement à l'effort de réflexion, au souci de démontrer et de prouver : elle veut l'affirmation tranchante, le dogme impérieux et décisif. Et ce dogme, elle le veut dans le sens de ses désirs, sourde aux critiques, avide de flatterie, ivre du sentiment de son irresponsabilité. L'orateur qui la connaît va droit en elle aux sentiments élémentaires, aux instincts primitifs, orgueil, colère, envie, espérance, crie les misères imméritées, les iniquités, les réparations, évoque les ambitions messianiques, les rêves paradisiaques. Une harangue de tribun, c'est un torrent de lyrisme, c'est une imprécation ou un hymne.

La Chambre a d'autres exigences. D'abord elle n'est point comme la foule, rebelle entièrement à l'effort intellectuel. De plus elle a, toujours à un degré quelconque, le sentiment de sa responsabilité, et c'est ce sentiment surtout qui entre elle et la réunion populaire creuse le fossé. Ce qu'elle attend de l'orateur, aussi bien pour combattre un projet que pour l'appuyer, c'est un *tableau historique*, tantôt histoire du présent, tantôt même histoire de l'avenir, c'est-à-dire la prévision des conséquences d'une réforme acceptée ou rejetée. Le discours politique est description ou prophétie, de toute manière *évocation*. Ce sont ces évocations qui, heureusement amenées, produisent dans l'Assemblée les soulèvements profonds. Une première étape a été la conquête de l'attention, une seconde fut celle de l'applaudissement; la dernière, la plus enviée, la plus rare, est la conquête de l'émotion silencieuse : du haut de la tribune, un homme penche par delà l'Assemblée, vers des hommes invisibles et lointains, sa pitié, ses inquiétudes, ses espérances; en face de lui, c'est la Chambre à qui il étale ses responsabilités redoutables, les destinées qu'elle a en mains, tous les germes de joie ou de tristesse, de sécurité ou d'alarme qui attendent de sa volonté le moment d'éclore. A ces instants solennels, tous les bruits de la salle cessent, tous les murmures s'étouffent : toutes les têtes du fond des bancs, du haut des

galeries, tournées vers la tribune, se tiennent immobiles, les yeux sur l'orateur, les cœurs soulevés d'un même élan vers un même enthousiasme. Triomphes rares, cinq ou six dans une législature : un jour, M. Briand qui raconte la séparation telle qu'il la veut, et son retentissement dans le pays en liberté et en paix; un autre jour, Aimond, qui dit les dangers de l'impôt sur la rente, le crédit de la France compromis à l'heure des grands périls, et puis le frisson qui court de l'orgueil national menacé; un autre encore, Lebrun et la batterie à quatre pièces qu'il montre, souple, agile en ses évolutions, comprise et aimée des soldats qui la manient, des chefs qui la dirigent; un autre encore, Paul Boncour qui trace une peinture éclatante des misères de la vigne, ses luttes douloureuses contre la maladie et la fraude; c'est Clemenceau en juin 1909 évoquant son arrivée au cabinet de la place Beauveau, ému d'abord des attaques de journaux déjà commencées, puis sentant « monter en lui une fermeté silencieuse » et résolu à « se donner »; ou enfin Jaurès en janvier dernier qui, dans un somptueux langage, montre la pensée contemporaine faite de tous les grands courants, hellénisme, judaïsme, christianisme, science, révolution, qu'elle rapproche, charrie et roule ensemble en un même fleuve vers une même mer de justice humaine. A de tels moments, intrigues, calculs, rivalités mesquines s'effacent; le politicien s'oublie; l'Assemblée pendant quelques instants, entre en harmonie avec les cœurs épris des plus nobles problèmes, s'illumine du reflet des plus hautes inspirations. Les grands espaces d'humanité, patrie, église, science, justice, remplissent son horizon. Dans ces minutes trop brèves, elle est bien l'incarnation d'un peuple.

Manifestations retentissantes, dira-t-on, manifestations vaines! De quel poids pèsent-elles sur les volontés de l'assemblée? A-t-on oublié le mot célèbre d'un parlementaire anglais : « J'ai entendu bien des discours, ils ont modifié quelquefois mon opinion, jamais mon vote. » Tout le temps passé à entendre de brillantes variations est du temps perdu. Moins de rhétorique, moins de pompe théâtrale! Plus de travail utile, plus d'actes!

Telle est l'opinion qui a cours. La question qu'elle soulève vaut par son importance un examen attentif.

Nous laisserons de côté la pacotille du discours électoral. Son encombrante stérilité obstrue la plupart des avenues. Il devient redoutable dans la dernière année de la législature, où il s'ingénie à mettre au pillage le budget. Encore faut-il noter qu'un article du règlement, dit article Berthelot, a muselé les appétits et interdit tout amendement qui relevait les traitements de fonctionnaires. Nous nous tiendrons donc seulement aux grandes discussions.

Un premier point est hors de doute : les débats qui roulent sur un principe de politique générale n'ont aucune influence sur le vote final. Chacun prend place, écoute avec intérêt, avec sympathie peut-être, même avec admiration ; mais d'avance les positions sont prises, la couleur des bulletins connue. Aucun parti ne laisse ébranler ses assises. Jamais dans un débat public M. Jacques Piou ne convertira un radical, ni M. Jaurès un progressiste. Pareillement une longue et savante discussion ouvrit l'examen du projet Caillaux. On l'aurait supprimée sans changer, peut-être, une unité aux chiffres du scrutin de clôture.

En revanche, aussitôt décidé le passage à la discussion des articles, une note nouvelle se fait entendre. La nuée des amendements se lève, et la bataille s'engage. Dans les matières spéciales où une initiation technique est nécessaire, la Chambre systématiquement suit la commission et le gouvernement qui d'avance se mettent d'accord ; quiconque se dresse contre eux est battu. Il en est autrement quand on discute d'intérêts très généraux et d'une physionomie familière à tous, surtout si ces intérêts se compliquent de préoccupations politiques. Les interventions oratoires ont alors une portée considérable, souvent excessive. On n'a pour s'en convaincre qu'à comparer dans une loi votée le texte primitif de la commission et le texte définitif adopté. Le projet Caillaux subit des retouches profondes, imposées de la tribune, par exemple dans le revenu agricole, dans les revenus du travail, dans la question surtout si épineuse des livres de commerce. Il y a plus : les changements s'élaborent suivant une loi psychologique. Ils se dessinent dans le sens de l'atténuation, s'il s'agit d'une question politique, dans le sens du renforcement s'il s'agit d'une question sociale. La Séparation est une vérification du premier cas,

moins désavantageuse à l'Église dans la loi votée que dans le projet déposé. Inversement les retraites ouvrières garantissaient plus d'avantages dans le texte voté par la Chambre en 1906 que dans le texte soumis primitivement à ses délibérations. Dans les deux cas, la droite et l'extrême-gauche ont lutté. Elles ont obtenu, non pas tout ce qu'elles voulaient, mais un peu de ce qu'elles voulaient.

Les interpellations, dont il est vrai on abuse, sont le véritable théâtre des exploits de tribune. Le Gouvernement en général a une supériorité marquée qu'il tient de la possession même du pouvoir. Pourtant certaines batailles retentissantes ont révélé que le ministre victorieux devait le succès à son action personnelle, et non pas seulement à son autorité de gouvernant. L'hiver 1906-1907 en a donné des illustrations saisissantes. La loi de Séparation était à la veille d'entrer en application ; le parti radical, mécontent de l'esprit qui soufflait dans les hautes sphères gouvernementales, s'agitait ; les conciliabules de couloir haussaient leur ton, la fermentation gagnait les groupes. L'interpellateur donnait l'assaut aux applaudissements de la majorité. M. A. Briand se levait : à ce moment trois cents députés peut-être ruminaient sa chute. Il commençait : bientôt sa voix musicale et chaude, sa physionomie soudain méditative et grave, touchaient la Chambre et la remuaient ; et c'était, dans une émotion contenue, l'appel aux sentiments élevés, le profond besoin de paix dans le pays, le tableau des suites heureuses que préparait à la République une Séparation courageusement, obstinément libérale. Alors les acclamations éclataient, montaient et le ministre descendait avec 400 voix de majorité.

On peut aller plus loin. Dans l'opinion qui dénonce la stérilité des manifestations oratoires, se reconnaît l'antique illusion matérialiste pour qui la seule réalité est la réalité tangible et numérique. Les idées existent aussi, et elles sont, en France surtout, des forces. Est-ce donc un spectacle vain, que celui d'un Jacques Piou, qui apporte une fois de plus les protestations et les revendications de son parti, le droit commun pour l'Église, les pères de famille maîtres de l'éducation, la paix dans la liberté, ou bien la guerre, et « la guerre jusqu'au bout? » Est-ce un jeu décevant que celui d'un Jaurès qui, à

propos de la Séparation, ou de la peine de mort, ou de l'éducation, reconstruit dans de puissantes synthèses les poussées successives de l'esprit à travers les siècles, ses aspirations heurtées et convergentes vers les organisations plus rationnelles et plus hautes? De tels appels, de telles évocations sont pour chaque parti des cris de ralliement, qui réveillent les ardeurs, électrisent les courages. Et puis un discours politique, digne de ce nom, c'est un parti qui se juge, qui rappelle ce qu'il fut et annonce ce qu'il veut être; c'est un examen de conscience collectif et une règle de conduite; c'est aussi un effort pour s'élever au-dessus des mesquineries de l'action quotidienne et pour se déployer en beauté. A cette hauteur, toutes les doctrines découvrent leurs principes de vie et leurs titres de noblesse. Conservatisme, radicalisme, socialisme deviennent autre chose que des estrades d'ambitions ou des faisceaux de rancunes; ils expriment chacun à leur manière des aspirations éternelles. Ils sont des diamants aux couleurs diverses qui, de leurs facettes, lancent des éclairs d'humanité.

*
* *

Ces draperies somptueuses d'idées sont ce que, hors de France, les étrangers voient le mieux dans notre parlementarisme; pareillement elles expliquent le prestige extraordinaire de nos hommes politiques partout en Europe. Elles sont loin de provoquer en France le même enthousiasme! Au contraire l'opinion se fait de jour en jour plus sévère : sévère aux discussions sans fin, à « l'inondation oratoire » qui, cet hiver surtout, submerge toutes les séances et décourage les députés consciencieux; sévère à l'obsession de l'électeur et de la réélection, à la surenchère de démagogie; sévère enfin à toute cette agitation qui ne fut jamais ni plus bruyante ni plus vaine. Vices graves, qui tiennent à des causes, les unes internes et particulières, les autres externes et générales.

La première est une mauvaise répartition de la besogne. Le règlement primitivement s'élabora en défiance de la monarchie, avec le souci de sauvegarder en tout la liberté de l'Assemblée et celle de ses membres. Le temps a affaibli cette raison

première et en revanche a fait ressortir des inconvénients chaque jour plus manifestes. Le travail s'embarrasse dans le pullulement et l'enchevêtrement des questions. Nous l'avons remarqué déjà ; tous les intérêts du pays convergent, affluent vers la Chambre, impatients de se voir discutés et sauvegardés ; tous ont leurs avocats, empressés, ardents à en proposer l'étude. Avec l'organisation actuelle, c'est pour le plus grand nombre l'impossibilité complète d'aboutir : les uns, déposés à titre de projets ou de propositions[1], végètent inconnus et abandonnés dans les archives des commissions ; d'autres, plus heureux, sont examinés, étudiés, rapportés, puis s'arrêtent au seuil de la discussion publique ; tous ensemble réservés bientôt à un oubli profond. Il y a là une fâcheuse déperdition de forces. Il n'est pas bon que la vie parlementaire ait ses avenues jonchées de feuilles mortes.

D'autre part la suite des travaux n'est jamais garantie Un article fondamental veut la Chambre toujours maîtresse de son ordre du jour. C'est une prime à la perpétuité des interruptions. Un incident éclate, la presse s'en empare et le grossit, l'émotion agite les esprits : un député demande « la discussion immédiate ». Suivant l'humeur du moment, l'Assemblée cède ou résiste. L'ordre du jour est à la merci d'un hasard de séance. Ce que la majorité d'hier décida, la majorité du jour le défait. Et ainsi des débats s'engagent, s'arrêtent, reprennent, en fin de compte, à la faveur de la fatigue, s'attardent, languissent, disparaissent ; la pièce tombe, retirée de l'affiche.

Ces inconvénients peuvent se corriger. La Chambre règle elle-même son ordre du jour ; rien de mieux ; mais pourquoi cette peur de s'enchaîner elle-même ? Est-ce qu'une discipline n'est pas une chaîne volontairement forgée et portée ? La plupart des sociétés arrêtent à la majorité simple leurs statuts, mais décident que par la suite une majorité des deux tiers sera nécessaire pour les modifier. Pourquoi la Chambre ne surbordonnerait-elle pas à une condition analogue les changements proposés à son plan de travail ? L'Assemblée est souveraine : il n'est pas défendu à un souverain d'avoir de la méthode et de s'y plier.

1. Les projets de loi s'entendent de ceux que le Gouvernement présente ; les autres, dus à l'initiative Parlementaire s'appellent Propositions de Loi.

Le remède à l'encombrement et à l'abus du discours est plus difficile : il appellerait peut-être toute une réorganisation. Jusqu'à présent on n'a conçu qu'un type de discussion en séance pleinière, et l'Assemblée indivisible. Pourquoi n'introduirait-on pas comme au Conseil d'État et à la Cour de Cassation le principe du sectionnement? Ce serait une refonte, dont l'esquisse suivante donnerait à titre d'indication une idée.

Les députés se répartiraient en un petit nombre de sections, trois par exemple, l'une pour les questions économiques : agriculture, commerce, travaux publics, transports; une autre pour les problèmes de politique intérieure : finances, travail, justice, instruction; une dernière pour la défense nationale et la politique extérieure : Guerre, Marine, Colonies, Affaires étrangères. Toutes les trois pourraient siéger simultanément. Chacune aurait ses délibérations que tous les députés auraient liberté de suivre, mais auxquelles participeraient seuls les inscrits. Les décisions seraient acquises, sauf recours dans un certain délai à l'Assemblée générale. Ce recours serait soumis à des conditions à déterminer : il pourrait être de droit quand le Gouvernement et la Commission le demanderaient, ou bien un certain nombre de députés, le quart par exemple de la Chambre. Les décisions ainsi contestées passeraient par une seconde délibération, cette fois en séance pleinière. C'est également en séance pleinière que se discuteraient certaines questions de tout premier plan, discussion générale du budget, expéditions coloniales, interpellations sur la politique générale, etc..

Une telle organisation guérirait, ce semble, les maux dont souffrent les débats parlementaires : moins de séances à grand orchestre et de manifestations théâtrales, moins de réclame électorale; discussions plus calmes et plus expéditives, chances sérieuses d'examens assurées à la plupart des projets déposés; le champ d'action déblayé et les issues dégorgées; la souveraineté de l'Assemblée néanmoins garantie et sauvegardée. Nous ne nous faisons d'ailleurs aucune illusion : une telle réforme est pour longtemps impossible : elle dérangerait trop les idées reçues. Et puis une Assemblée bouleverserait plutôt tout un régime fiscal que ses propres habitudes.

La réforme électorale a plus de chances d'aboutir. Nous ne

ferons pas le procès cent fois fait du scrutin d'arrondissement. Nous nous garderons en revanche de l'illusion qui salue dans un nouveau scrutin une panacée. Liste ou Proportionnelle auraient leurs inconvénients, même leurs dangers. Mais en politique les idées n'ont pas seulement leur valeur propre ; elles ont aussi leur âge, leur saison. Les meilleurs s'usent, et tout vaut mieux dès lors que leur maintien. Le scrutin d'arrondissement est usé : ses défauts ressortent chaque jour en un relief plus choquant. L'année dernière notamment, il s'est prêté, grâce à des coalisations bien connues, à un véritable cambriolage du parti républicain ; les groupes n'ont point bougé dans leurs contours, mais une épaisse obscurité enveloppe leur contenu. La précédente législature souffrait déjà de l'équivoque qui pesait sur la politique de la majorité : cette équivoque, les nouvelles élections semblent l'avoir encore aggravée.

Réforme électorale, réforme du règlement seraient à elles seules insuffisantes. Il y a d'autres difficultés plus profondes qui menacent le régime à sa source. Le Parlementarisme traverse une crise où toutes les autres, politique, sociale, nationale, se répercutent.

La cause du mal, déclare-t-on, c'est le favoritisme, c'est « la tyrannie des politiciens ». En réalité, le favoritisme a un peu baissé, et les « politiciens » n'ont plus sur les fonctionnaires la prise et l'autorité d'autrefois. C'est l'opinion qui a changé, plus exigeante aujourd'hui et plus ombrageuse ; elle s'indigne d'actes qui jadis n'entamaient point son indifférence. L'esprit d'association et la presse professionnelle ont façonné une éducation neuve. Ce qui est en progrès, c'est, non pas l'arbitraire, mais la révolte contre l'arbitraire.

Toutefois deux périls redoutables se dressent.

D'abord le parlementarisme est devenu pouvoir souverain, et il ne devrait pas y avoir de pouvoir souverain. Une force développe le meilleur d'elle-même, ses plus rares énergies quand elle est en lutte contre une autre force antagoniste et rivale. Le parlementarisme est excellent contre la monarchie. Ses plus belles pages en France, il les a écrites chaque fois qu'il s'est heurté à une puissance menaçante à la veille de triompher, royauté en 1873, Église sous le Seize-Mai, boulangisme, nationalisme. Devenu à son tour l'unique pouvoir,

comme la monarchie elle-même, comme l'Église à ses heures de domination, comme tout pouvoir humain qui absorbe tous les autres, il perd ses vertus premières, il s'égare dans le mirage de sa puissance dont il fait un idéal et qui n'est que son égoïsme déguisé, il subordonne à son destin propre, le destin du pays.

L'autre péril n'est au fond que le précédent envisagé sous un nouvel aspect : le parlementarisme a créé l'antiparlementarisme. Celui-ci est essentiellement la révolte contre le règne du nombre, le mépris des majorités. Il est susceptible de formes infiniment diverses. Depuis 1870 en France il a été la monarchie de droit divin, il a été le césarisme, il a été le cléricalisme. Depuis quelques années il a revêtu une forme entièrement neuve et bien autrement redoutable : il est devenu le syndicalisme révolutionnaire qui a son siège central à la C. G. T. Au regard de celle-ci, le parlementarisme, c'est la démocratie bourgeoise, le citoyen abstrait, le mélange des classes : le syndicalisme au contraire, c'est leur séparation, c'est le prolétariat isolé, en guerre contre les autres classes; le parlementarisme, c'est le règne des majorités inertes, veules, moutonnières : le syndicalisme, c'est la minorité consciente, audacieuse, qui l'emporte de haute lutte; le parlementarisme enfin, c'est la loi; et le syndicalisme: c'est l'action directe. La loi est une erreur ou une duperie : voyez le repos hebdomadaire, les retraites ouvrières. Seule, l'action directe vaut et compte sous tous ses modes : propagande, manifestation, sabotage, antimilitarisme, grève, surtout la grève générale, « bataille napoléonienne » qui abattra la bourgeoisie capitaliste.

Contre les ennemis d'hier, le parlementarisme luttait de confiance, adossé au massif populaire où il avait ses plus fidèles défenseurs. Mais, des rangs mêmes de ses meilleures troupes, du fond de ses réserves, se lève contre lui toute une armée jeune, hardie, décidée à une guerre sans merci. Cette poussée soudaine et violente a trouvé les républicains désemparés et a jeté le désarroi parmi eux. Parmi les socialistes d'abord : le syndicalisme leur fait à la Chambre une situation contradictoire et absurde; il les envoie au Parlement pour ruiner le Parlement. Parmi les radicaux ensuite : ceux-ci voient avec effroi les assises sociales chanceler et le peuple ouvrier prendre goût à la violence. La

« chasse aux renards » déchaîne les instincts de férocité; elle a même à son actif déjà un assassinat, celui du Havre. On a entendu à cette occasion le refrain connu : crise de jeunesse qui passera. Mais où a-t-on vu une puissance en pleine croissance se modérer d'elle-même pour le plaisir de répondre aux conseils de sagesse? Ne voit-on pas au contraire dans le prolétariat anglais, longtemps cité comme le modèle de la politique prudente et calme, se réveiller les vieux instincts de force et de brutalité?

Le problème est le plus grave de l'heure présente. L'ironie énigmatique de la jeunesse pensante épaissit encore les ténèbres. La foi républicaine chez les étudiants a fléchi : ils sont révolutionnaires ou indifférents; hors de leur travail propre, ils préconisent le syndicat ou le sport. On n'obtiendra point d'eux l'influence destinée à contrebalancer les forces d'anarchie. Apparemment le syndicalisme militant continuera son essor. Le parlementarisme en sera-t-il ébranlé? en sera-t-il au contraire renouvelé? Les constitutions ne sont pas des tentes dressées pour le sommeil. Elles se règlent sur les exigences de leur milieu, prêtes aux retouches nécessaires. Qui sait si quelque jour, proche ou lointain, le régime politique de la France ne sera pas, dans un Parlement refondu, un Sénat des régions et une Chambre des corporations? Des deux Assemblées, l'une conserverait notre système de représentation à base géographique; mais cette base, au lieu d'être le département, serait le groupe de départements, la région. En revanche, l'autre Assemblée aurait un recrutement entièrement nouveau, par professions et non plus par zones. A l'heure présente la C. G. T. est une force, mais une force de trouble parce qu'elle représente une seule classe, celle des ouvriers, et, dans cette classe unique, un très petit nombre d'associés, des syndicats « squelettes ». Une Assemblée qui réunirait à une confédération générale vraiment représentative des Travailleurs, une confédération générale du Capital, une confédération générale des Classes moyennes offrirait une physionomie tout autre : la Chambre des Députés de l'avenir sera peut-être une résurrection des États-Généraux.

L. GÉRARD-VARET

JULES TANNERY

Une des figures de l'Université disparaît par la mort de Jules Tannery, une des plus belles de notre temps. Cette époque est trop pauvre en pareilles images pour qu'on laisse passer le souvenir d'un tel homme sans essayer de le perpétuer et d'en étendre la puissance bienfaisante. D'autres apprécieront avec l'autorité de la compétence la valeur de son œuvre scientifique ; c'est de l'homme seul que je veux parler ici. Je l'ai aimé ; je crois l'avoir compris ; je voudrais aider à le faire connaître et comprendre.

Pour sentir la valeur humaine de Tannery, il suffisait de l'avoir approché. Une telle noblesse émanait de sa personne que les plus distraits, les moins perspicaces en percevaient immédiatement le rayonnement. Mais ceux qui avaient le privilège de compter parmi ses amis trouvaient, à mesure qu'ils pénétraient plus avant dans l'intimité de cette nature profonde, de nouvelles raisons de l'aimer et de l'admirer sans restriction aucune : chaque progrès dans la découverte de cette âme exquise n'amenait pas seulement un progrès dans l'affection, mais un enrichissement du cœur et de l'esprit, et comme un ennoblissement. Et c'est pourquoi ceux qui le connaissaient le mieux sentent le mieux la difficulté de parler dignement de

toute cette complexe richesse de vie que la mort a anéantie avant l'heure. Pour rétablir les lignes simples et pures de cette figure disparue, ne faudrait-il pas d'ailleurs la pureté et la simplicité parfaites que Tannery savait mettre dans le moindre de ses écrits? Toute rhétorique, toute enflure, tout à peu près seraient comme une offense à sa mémoire et une trahison, le plus blessant des contresens. Mais à défaut de tout titre autre que la profondeur d'une amitié ancienne, la piété envers une mémoire chère m'encourage à dire, si imparfaitement que ce soit, ce que je sais de cet homme qui fut tout intelligence, tout bonté, tout noblesse.

*
* *

La vie de Tannery fut une et simple : elle tient en quelques lignes. Né en 1848, il entra en 1866 à l'école Normale, fut reçu à l'agrégation de mathématiques en 1869, nommé la même année au lycée de Rennes, en 1871 au lycée de Caen, en 1872 à l'école Normale comme agrégé-préparateur de mathématiques. En 1874 il fut reçu docteur ès sciences mathématiques ; en 1875 délégué dans une chaire de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis ; puis appelé la même année à suppléer en Sorbonne M. Bouquet dans la chaire de mécanique physique et expérimentale, suppléance qu'il garda jusqu'en 1880. Maître de Conférences à l'école Normale supérieure en 1881, à l'école Normale de Sèvres en 1882, il fut, en 1884, nommé sous-directeur des études scientifiques à l'école Normale. Depuis 1900 il faisait partie du Conseil de perfectionnement des écoles de la Marine. De 1876 jusqu'à sa mort, il a, avec MM. Darboux, Houel et Picard, rédigé le *Bulletin des Sciences mathématiques*. En 1886 il publia son *Introduction à la Théorie des fonctions d'une variable;* de 1893 à 1901, en collaboration avec M. Molk, ses *Éléments de la Théorie des fonctions elliptiques;* à des dates diverses de nombreux mémoires de mathématiques pures. En 1907 il fut élu membre libre de l'Académie des Sciences.

Existence rectiligne, vouée uniquement, semble-t-il, au service de la science et de la pensée, vie type du savant qui

collabore à l'édifice éternellement inachevé de la Science et vaut par les parcelles de vérité qu'il lui apporte. Mais Tannery fut plus et mieux qu'un simple savant, et sa valeur totale dépasse infiniment la valeur de ses écrits ou de son labeur, si importants soient-ils. C'est parce qu'il eut la plus large et la plus délicate humanité, toutes les finesses d'une sympathie vivante et efficace, et parce que sa vie intérieure fut d'une constante et naturelle noblesse, que Tannery mérite de survivre. Le meilleur de son œuvre n'est pas ramassé dans des pages imprimées, mais dispersé en invisibles forces, dans des cerveaux et des cœurs transformés par son contact et son image.

Dans des pensées inédites que j'ai là entre les mains, il écrit, avec ce regret, que nous sentions si bien chez lui, de n'avoir pas donné toute sa mesure : « Si vous ne croyez pas en vous-mêmes, donnez-vous entièrement à vos amis : quelque chose de vous y vivra peut-être et y fleurira ; vous vous en trouverez consolés. » Tout Tannery est là dans sa noblesse et sa mélancolie discrète : et telle a été la générosité de toute sa vie, qui ne fut qu'un don, à tous et non à ses amis seulement. Que d'esprits n'a-t-il pas fécondés ! que de moissons semées que d'autres ont eu la gloire de récolter ! Mais s'il donnait à tous sa pensée, son temps, sa pénétrante sympathie, à ses amis les plus chers il réservait des trésors d'affection tendre ; il apportait dans l'amitié la grâce charmante qui le caractérisait en toutes choses.

C'est que pour lui l'amitié n'était pas seulement une consolation et un bienfait ; elle était une des beautés de la vie, une œuvre d'art que l'on devait incessamment reprendre et caresser, et nul n'en a parlé en termes plus délicats. « Sur les débris de toutes sortes que les fuyantes années laissent dans notre cœur », a-t-il dit, « fleurit cette pensée douce, que nous aimons nos amis depuis un temps plus long » ; il aurait pu ajouter : avec plus de finesse, de profondeur, et comme d'ingéniosité. Il aimait à aimer, et mettait à dégager les qualités secrètes de ses amis, à découvrir et à faire valoir tout ce qu'il y avait en eux d'aimable ou de supérieur, les ressources d'un esprit merveilleusement pénétrant, souple et délié. Il s'enrichissait en les enrichissant. Ce n'est pas par banal opti-

misme ou défaut de clairvoyance qu'il se plaisait à les voir en beauté. Il était pessimiste et perspicace : son sens critique était même le trait dominant de son esprit. Mais aucune parole dure ou de dénigrement n'est jamais sortie de sa bouche. Sa pensée se détournait naturellement de toute infériorité et de toute laideur comme d'une chose inféconde; elle ne s'attardait qu'aux seules qualités positives. Sa générosité transformait en force d'embellissement et d'encouragement sa faculté critique si aiguë; elle était entre ses mains un instrument de bonté, jamais d'humiliation, un moyen de tout élever et non de tout rabaisser.

Et ce qu'il fut pour ses amis, il le fut pour ses élèves. Très vite ils sentaient l'amicale bienveillance de cette critique en apparence impitoyable : les meilleurs d'entre eux devenaient bientôt, malgré leur jeunesse ou leur obscurité, les camarades et les amis de ce maître vénéré, car Tannery ne connaissait d'autres différences hiérarchiques que des différences de distinction. On était son égal dès que l'on était supérieur. Et nul n'était plus habile à découvrir, à travers tous les déguisements et les obstructions, la valeur humaine essentielle de chacun, indépendante de toute réussite; nul n'était moins dupe du prestige extérieur. C'était cette clairvoyance, cette rare qualité d'humanité, ce don de noble familiarité, ces promesses d'amitié future, qui donnaient à Tannery sa grande force de séduction et si rapidement conduisaient ses élèves aux privilèges de l'amitié ancienne. Sa divination prompte de toutes les supériorités cachées, l'art qu'il possédait de les faire monter hors de l'ombre, s'alliaient à une indulgence infinie pour toutes les insuffisances; et c'est à cette large et généreuse compréhension des natures les plus diverses, à la chaude atmosphère de sympathie et d'encouragements qu'il portait partout avec lui, plus encore qu'à ses grandes qualités intellectuelles que Tannery devait la profonde influence qu'il exerçait sur tous ses élèves, la puissance fécondante de son esprit. Il inspirait confiance en lui et en soi, naturellement, sans effort, par une simple action de présence, parce qu'on le sentait sincère et loyal absolument, infiniment bon et désintéressé, sans autre préoccupation que celle de la vérité, sans trace de dogmatisme ni de vanité, animé du seul désir de voir clair et d'éclairer, de guider et de soutenir.

D'autres diront mieux que moi, avec l'émotion de la reconnaissance, quelles furent la direction et la nature de l'influence qu'il a exercée pendant vingt-six ans à l'École. Tannery fut un incomparable excitateur d'intelligences, et dans la production mathématique française de notre temps sa part est grande. Ce fut aussi un très puissant formateur d'esprits. Tout son enseignement était un modèle de probité intellectuelle. Nul n'avait réfléchi avec plus de profondeur aux principes de la science mathématique, car sa vie fut consacrée plutôt à l'investigation patiente et rigoureuse des racines mêmes des idées mathématiques qu'à l'invention ; nul n'avait à un plus haut degré la faculté d'éveiller chez d'autres les scrupules, les exigences, toutes les pudeurs de sa délicate conscience scientifique. Sa passion de rigueur logique, son besoin de clarté absolue, son souci de présenter toujours la suite des raisons dans leur progression naturelle, d'atteindre cette perfection dans la preuve qui est le privilège des mathématiques, l'élégance et la pureté des constructions, bref, son sens presque esthétique de la précision, de la justesse, de la belle et lumineuse ordonnance des idées pénétrait tout son enseignement et en faisait une perpétuelle leçon de pensée exacte et probe. Mais plus encore que par ses cours, c'est par ses interrogations, ses conversations que Tannery agissait : il discutait non pour vaincre ni même convaincre, mais pour atteindre d'une prise plus sûre la fuyante vérité.

On est un esprit libre, — m'écrit un de ses meilleurs élèves, — quand on n'est plus le prisonnier de l'esprit d'autrui. Jules Tannery n'était même pas le prisonnier de sa propre opinion. Ce qu'il semblait chercher auprès d'un interlocuteur, c'était l'argument qui la ruinerait et l'obligerait lui-même à remplacer son sentiment par une meilleure approximation de la vérité.

Et il ajoute, avec justesse :

On ne peut s'empêcher d'admirer qu'un homme vraiment modeste, opposé d'instinct à tout dogmatisme, ait acquis une telle autorité de maître, un ascendant presque sacerdotal sur ses élèves. Mais qu'un esprit nullement autoritaire, une intelligence aussi conciliante, aient pu exercer ce prestige me paraît être tout à l'honneur de la Section scientifique de l'école Normale.

C'est que, pour cette section, Tannery était l'incarnation même de l'esprit scientifique dans ce qu'il a de plus noble; c'est la présence réelle de cet esprit que reconnaissaient, en l'approchant, tous ceux qui étaient capables de s'élever à la conception de la science. Et puis, Tannery se croyait investi d'un double devoir auquel nulle lassitude, nulle diminution de ses forces ne l'a jamais amené à faillir, : son devoir envers la vérité qu'il servait et envers l'École. C'est à ce double culte qu'il s'est consacré tout entier. A la recherche de l'inaccessible vérité il a donné toute sa vie : à sa chère école, des trésors de dévouement tendre. Il sentait le lien invisible qui relie les générations, le dépôt sacré et la force féconde qu'est une tradition; et le clair foyer qui depuis cent ans brûle dans la maison de Galois, de Briot, de Pasteur, il l'a entretenu avec la ferveur religieuse d'un prêtre, la tendresse d'un fils. En lui l'École perd un vivant symbole de sa continuité et de ses fins et comme la conscience visible de sa noblesse.

L'influence d'un pareil esprit ne s'exerçait pas seulement à l'École : aux Comités où il siégeait, Tannery apportait toujours les mêmes préoccupations supérieures, la même élévation naturelle. Aucune des questions qui relèvent de l'éducation nationale ne lui était étrangère : dans toutes, il faisait pénétrer son souci de vérité, de réalité et de justice. Tout débat auquel il touchait s'élevait aussitôt. S'agissait-il d'un principe? Tannery le défendait ou l'attaquait pour des raisons dictées par le pénétrant sentiment d'un intérêt général où nul préjugé ne pénétrait : d'un de ses élèves? Tannery le soutenait dans l'exacte mesure où son mérite exactement perçu le comportait : jamais ses affections particulières ne lui ont fait perdre de vue l'intérêt supérieur de l'Université ni méconnaître les droits d'autrui. Il se serait cru déshonoré par une victoire remportée au prix d'un abandon ou d'une mutilation de la vérité. L'efficacité de son intervention souffrait parfois de la supériorité intellectuelle et morale qui la caractérisait : dans la médiocrité de nos réunions, où chacun vante sa marchandise et veut par des arguments absolus l'imposer à l'exclusion de toute autre, l'impartialité de Tannery, sa faculté de voir et de faire valoir le pour et le contre, son scrupule de ne jamais dépasser l'expression exacte de sa pensée nuancée diminuaient

sa force d'action immédiate. Mais quelque chose restait de ses discours si lucides, et l'exemple de cette noblesse constante agissait à la longue, purifiant l'atmosphère d'opportunisme et de compromissions qui est l'atmosphère naturelle des commissions.

Au dehors son influence fut, par ses écrits, le prolongement de celle qu'il exerçait à l'École, et telle fut la vertu d'humanité qui me paraît être la caractéristique dominante de Tannery, qu'elle pénétrait les questions les plus arides, y répandait comme une grâce. Un peu du rayonnement de sa présence, la lumière de son sourire indulgent, les inflexions de sa voix si chaude et persuasive y persistaient : on retrouvait tout l'homme dans son style et non sa pensée seulement. Phénomène rare et digne de remarque quand on réfléchit que les froides régions où habitait son esprit furent toutes abstraites, qu'il a vécu constamment dans la méditation anxieuse des idées pures, dans un commerce intime avec les abstractions les plus ardues, les plus éloignées, semble-t-il, de la chaude réalité mouvante. Mais entre ce monde éternel et glacé et notre monde, Tannery sentait avec une ferveur d'artiste les correspondances; et tout son effort pédagogique tendait à faire découvrir sous les symboles ou les énoncés la réalité concrète qu'ils exprimaient, à montrer en quoi les notions abstraites des mathématiciens se rapprochent des idées familières à chacun, nées de l'expérience des grandeurs pratiques, à mettre en lumière le caractère simple et naturel des raisonnements mathématiques. Par là Tannery contribua au mouvement contemporain qui dans tous les ordres d'enseignement tend à rapprocher la pensée de la vie, l'abstraction de la réalité, à ramener l'esprit français trop généralisateur et trop simpliste au sens du concret et du complexe.

*
* *

En effet, nul ne s'est plus défié des raisonnements absolus, nul ne fut moins porté aux affirmations tranchantes. Ce géomètre avait au plus haut degré l'esprit de finesse. La complexité de sa nature, l'étendue de sa sensibilité et de son

intelligence, la variété de ses facultés et de ses goûts, le préservaient de toute étroitesse, je dirai, même, de toute forme d'esprit particulière. Il est entré à l'école Normale par la section des Sciences : il aurait pu y entrer par la section des Lettres : premier prix de Philosophie au Concours général, il a hésité d'abord sur la voie qu'il devait suivre. Ce philosophe était un artiste, ce penseur un poète, ce mathématicien un moraliste ; et cet homme qui semblait douter de tout croyait à la beauté et à la signification infinie de la vie. Il ne pouvait se résigner à voir dans le monde uniquement des catégories et des nombres. Il y percevait aussi des qualités, des valeurs, des vertus. Et c'est pourquoi nul ne fut moins dilettante que ce sceptique à l'esprit universellement curieux et ouvert à toute nouveauté. Dans le sobre et émouvant discours où M. Lavisse a si noblement parlé de son ami, il a eu raison de dire que, si Tannery « ne croyait pas que le dernier mot eût été dit ni qu'il dût jamais l'être sur rien », s'il ne « tenait pas de propos affirmatifs », il ne faut pas « prononcer à son sujet le mot de dilettantisme ». Et il continue : « Le dilettantisme est la jouissance égoïste d'un plaisir ; c'est le plaisir pour le plaisir. Et ce que Tannery cherchait, ce qu'il aimait dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, c'était l'effort vers un idéal humain, un idéal très noble ». Un effort : oui : toute la noblesse est dans l'effort, et peu importe que l'idéal soit vain, et à coup sûr inaccessible. Tannery l'a dit lui-même dans un sonnet que je retrouve parmi ses papiers. Le voici :

Nous sommes convaincus que tout est inutile,
Qu'il est fou de vouloir lutter contre le sort,
Que nous ramons en vain pour atteindre le port,
Qu'en vain nous labourons une terre infertile,

Qu'il n'est pas un seul but qui vaille un seul effort,
Que nous usons pour rien dans un travail stérile
Notre cœur impuissant, notre cerveau débile,
Et que tout doit plonger dans l'éternelle mort.

Mais notre volonté ne sera point lassée :
Si la réalité nous donne la nausée,
Si nous avons l'horreur de ce monde banal :

Comme un archer sans flèche et qui veut l'impossible
Qui s'acharne toujours à regarder la cible,
Nous resterons les yeux fixés sur l'Idéal.

Avant d'arriver à cette religion de l'idéal et à la croyance dernière de Renan, que l'homme « crée la beauté de ce qu'il aime, la sainteté de ce qu'il croit », Tannery avait vu s'écrouler les croyances religieuses de son enfance, puis sa foi à la « froide science »; il avait renoncé à toute certitude, à toute espérance :

Il ne me reste rien : l'idéal, le réel,
Les choses de la terre et les rêves du ciel,
N'ont laissé dans mon cœur qu'une faim plus avide,

Et de cruels sanglots viennent de temps en temps
Briser et soulager ma poitrine, et j'entends
Mes inutiles cris se perdre dans le vide.

Il avait touché le fond du désespoir :

Sûrs de ne posséder jamais la vérité,
Las de voir tour à tour s'écrouler les systèmes,
Dédaignant les regrets, les plaintes, les blasphèmes,
Nous courberons le front sous la nécessité.

Nous sommes pour toujours désabusés du rêve,
Et nous n'attendrons plus que le soleil se lève,
Et nous n'userons plus nos yeux à ne rien voir.

Ayant perdu le goût des recherches stériles,
Nous irons dans la nuit devant nous, et tranquilles
Dans la sérénité de notre désespoir.

Ce désespoir, qui semblait ne pouvoir le conduire qu'à l'ataraxie, il en a été délivré par les influences secrètes de sa nature, peut-être aussi par l'influence de son ami, M. Émile Boutroux. Je trouve du moins dans ses papiers un sonnet où il semble vouloir mettre en vers « la Contingence des Lois de la Nature » de son ami, et s'associer à ses conclusions :

Il faut en revenir aux doctrines antiques
Que le divin Lucrèce a dites dans ses vers,
Lui qui chassa les dieux, qui vida les Enfers,
Et qui nous délivra de nos peurs fantastiques.

Non : Tout n'obéit pas aux lois mathématiques
Et le nombre n'est pas le roi de l'univers :
Un jour, la liberté saura briser ses fers;
Un jour, elle vaincra les forces mécaniques.

Elle réside au sein de l'atome vivant,
Elle est indestructible, elle anime tout être :
Obscure dans la plante où nous la voyons naître,

Dans l'échelle animale elle va grandissant.
Nous la sentons en nous : ô mornes Destinées,
Par son progrès sacré vous serez détrônées !

Certes peu d'hommes ont enveloppé d'un plus universel doute toutes les choses, et l'on pourrait même reprocher à Tannery de n'avoir pas suffisamment hiérarchisé son scepticisme. Mais que ce doute ait laissé intacte en lui la foi à l'action, à la beauté, l'aspiration vers l'idéal, toute sa vie le démontre. « Le combat est plus beau que la victoire », dit-il quelque part; il aurait pu ajouter : La certitude de la défaite ne rend pas le combat moins beau, tout au contraire. Et, si son scepticisme a ruiné les assises de toutes ses croyances intellectuelles, sur l'universelle ruine a grandi sa foi aux devoirs clairs et certains du cœur, aux vérités vitales qui permettent à l'âme de ne point mourir désespérée, la pauvre fleur de bonté et de beauté humaines qui parfume nos heures brèves et misérables et dont la douceur console de vivre.

Si l'on se fait peu à peu à cette solitude intellectuelle, où il faut bien demeurer et qui, d'abord, semblait si désolée, c'est qu'il reste un refuge où l'on peut se tenir avec assurance : abandonnons notre intelligence à l'ennemi (le scepticisme), laissons-le régner en maître dans ce pays dont il a tué ou chassé tous les habitants; gardons notre cœur : continuons d'aimer, avec une ferveur croissante, ce que nous sentons être beau, être bon : nous pouvons ne plus croire, nous ne pouvons nous empêcher de sentir, si nous vivons encore. Faut-il savoir pour les aimer ce que sont le bien et le beau? faut-il savoir pour ressentir une brûlure comment le feu cause dans nos tissus cette désorganisation que la douleur nous révèle? Ne laissons point pénétrer le doute dans nos sentiments, l'égoïsme nous envahirait à la suite : c'est là vraiment la part qu'il faut réserver. De cette façon nous sauverons ce qui importe le plus à la vie pratique, car nous sommes dans l'action moins guidés par nos idées abstraites que poussés par nos sentiments.

Ce « refuge où l'on peut se tenir avec assurance », Tannery y a vécu calme et consolé. Il a joui de toutes les puretés, toutes les noblesses du sentiment humain. Sa sérénité n'était pas celle du désespoir dont il parle dans le sonnet que je viens de citer : elle était une lente conquête et la récompense de toute une vie de noblesse ; elle était celle d'un sage antique assis dans de paisibles régions que ne troublent pas nos agitations et nos misères, où les bruits confus du monde ne parviennent plus qu'en rumeurs atténuées et en harmonies.

*
* *

Un sage antique : telle est en effet l'image que l'on garde de Tannery. Une singulière tranquillité émanait de sa personne, habituellement inclinée vers la terre, et qui semblait écouter des paroles que nous ne saisissons pas et y puiser une paix immobile. Sa physionomie nocturne, voilée par la pluie des cheveux noirs, grisonnants depuis peu, était comme retirée déjà de l'éclat trop fort et grossier de la vie : sa longue figure très douce, aux tons de vieil ivoire, semblait éclairée par une calme lumière intérieure, et toute spiritualisée de pensée : elle était d'une pureté délicate et comme d'une matière éternelle. Il paraissait quelque brahme engourdi pour toujours dans son rêve métaphysique. Son corps abstrait qui flottait dans ses vêtements trop larges n'existait que comme soutien à la tête pensive où toute la vie s'était réfugiée. Son attitude de résignation et de méditation pouvait paraître triste ou découragée. Mais d'un brusque mouvement de tête Tannery secouait parfois le silence accumulé sur lui : sa lourde paupière se relevait soudain, dévoilant la flamme noire de ses beaux yeux arabes : une lueur passait sur ses traits, un éclair de malice jaillissait de son regard, illuminant la brève phrase, ironique, plaisante, ou profonde, que lançait sa chaude voix mordante ; et c'est une impression de force soudaine et de lumineux courage que l'on recevait. Dans sa grande douceur il n'y avait, en effet, ni miévrerie ni langueur : c'était un homme complet que Tannery, et en lui le citoyen valait le penseur. Il avait l'horreur innée de toute violence de parole et de geste ; mais

tout arbitraire, toute injustice le soulevait d'indignation, et nulle considération d'opportunisme n'aurait pu faire taire sa pensée : il l'exprimait en toute circonstance, sans ménagement aucun, avec une bravoure tranquille ; et pour ses convictions il serait mort avec sérénité. On ne pourrait oublier les inflexions de sa voix généreuse dans les grands débats où notre conscience s'interrogeait : elle était la voix même de la justice et de la vérité; elle versait la conviction et le courage dans les esprits hésitants et les cœurs irrésolus. Personne n'a jamais quitté Tannery après de tels débats sans un accroissement de foi dans la noblesse de l'homme, dans la valeur d'une vie où de telles consciences existent, sans une émotion de reconnaissance envers celui par qui il avait été donné d'entrevoir un tel idéal de beauté morale virile et douce. Son commerce était une purification.

De ce courage tranquille, Tannery a donné l'exemple suprême. Il était atteint d'une endocardite et le savait. Il a vu venir la mort, et deux ans durant l'a regardée en face, sans un tremblement de paupière. Il se sentait condamné, irrémédiablement, et n'ignorait que l'heure où elle le frapperait. L'affreuse attente n'a point troublé sa sérénité. Ses amis les plus intimes n'ont pas soupçonné la présence de la compagne qui se tenait à ses côtés. Il a su dissimuler jusqu'à l'angoisse que lui inspirait l'avenir des siens, si tendrement aimés, plus forte que celle de la mort. Sa résignation ne lui venait pas de sa philosophie, mais de son âme, qui était héroïque, naturellement, avec simplicité.

Tannery n'avait pas seulement l'apparence et l'âme d'un philosophe : il en était un, et de grande valeur. Il était du petit nombre de ceux qui se sont fait du monde une conception complète et cohérente. Ce n'est pas le lieu ni le moment d'exposer en détail cette philosophie. Il faudrait une grande précision d'analyse pour la condenser en quelques phrases. Son caractère essentiel est d'être, comme sa production mathématique, plus critique que créatrice. La délicate rigueur de sa pensée répugnait aux faciles conclusions des positivistes, parmi lesquels cependant le rangeaient tant d'aspects de son esprit. Il n'était point dupe des mots, et soumettait les termes et les formules philosophiques de notre temps à la même impi-

toyable critique qu'il avait appliquée aux fondements de l'analyse et aux principes mathématiques. Ses deux écrits capitaux à cet égard sont l'article qu'il a publié dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1895, sur le « Rôle du nombre dans les Sciences » et l'article qui a paru en août 1906 dans la *Revue du Mois* sur « l'Adaptation de la Pensée ». L'un et l'autre affirment autant qu'ils nient, avec subtilité sans doute et d'une affirmation nuancée, mais très positive cependant.

Nous parvenons à une connaissance du monde extérieur, — dit Tannery dans le premier de ces articles, — qui est indépendante de nous, au moins lorsque nous n'affirmons dans les choses extérieures que des différences ou des analogies. Toutefois, dans cette connaissance des choses, non de nous, dans cette connaissance qui ne dépend pas de la façon dont les différents phénomènes du monde extérieur éveillent nos différentes sensations, subsiste nécessairement une ignorance radicale, dont nous n'avons aucun moyen de nous débarrasser : concevons deux univers, l'un qui sera, si l'on veut, l'univers réel, l'autre un univers imaginaire, mais tel que chaque phénomène qui s'y passe réponde exactement à un phénomène du monde réel et réciproquement : je n'ai, je ne puis avoir aucune raison de croire à l'existence du premier plutôt qu'à celle du second; je ne connais pas l'un plutôt que l'autre : ils sont équivalents pour moi comme deux livres écrits dans deux langues, mais dont l'un est la traduction exacte de l'autre.

On voit assez, sans que j'y insiste, que, de ce point de vue, le débat sur la préférence qu'il convient d'accorder à une hypothèse scientifique, ou à une autre, perd souvent toute signification.

Puis il montre que, seuls, le nombre et la science des nombres fournissent un ensemble de signes vraiment approprié à n'exprimer entre les choses que des relations, et que c'est toujours, — qu'il s'agisse de la géométrie, de la mécanique, de l'astronomie, de la physique mathématique, — un chapitre de la science des nombres qui porte le nom d'un chapitre de la science du reél.

Mieux une science est constituée, — dit-il, — plus il apparaît nettement qu'elle est une science de signes : ses définitions une fois admises, elle n'est plus qu'une suite de déductions logiques entièrement nécessaires : mais il ne faut pas oublier *que cette nécessité logique qui y règne en maîtresse ne concerne que les signes;* rien n'autorise à la transporter dans les choses en lui conservant le même caractère.

Le rôle que jouent les mathématiques dans les sciences ne doit pas faire illusion : sans doute les déductions mathématiques sont d'une entière rigueur, mais à condition que l'on reste dans les mathématiques;... elles ne peuvent affirmer l'accord entre un résultat d'un calcul et les résultats d'une expérience : cet accord est un fait, et il n'a pas, il ne peut pas avoir d'autre importance qu'un fait répété autant de fois que l'on voudra. Que l'on dise, si l'on veut, que cet accord nous révèle la nécessité qui est au fond des choses et en règle le cours, c'est une croyance comme une autre, et personne assurément ne cherchera dans la science des raisons pour l'infirmer; mais personne non plus n'a le droit de vouloir l'imposer au nom de la Science...

Ce qu'il convient d'induire de l'accord entre la théorie et l'expérience c'est que les phénomènes sont déterminés par des lois théoriques *entre certaines limites*, entre les limites que nous connaissons, si nous connaissons les instruments de mesure : encore n'y a-t-il là qu'une induction;... l'on dépasserait infiniment les bornes entre lesquelles elle est légitime, si l'on affirmait que l'accord entre la théorie et l'expérience doit se poursuivre indéfiniment.

Pour Tannery, il n'est pas douteux que cet accord ne se poursuit pas indéfiniment ; que les mathématiques sont un pur jeu intellectuel ; et le philosophe de l'hypothèse que voici est bien lui :

Qu'on me permette d'entrer un peu dans le domaine du rêve et d'imaginer :... qu'un homme, analogue à nous, mais nous dépassant infiniment par son intelligence, soit capable de contenir une science équivalente à la réalité extérieure, en ce sens que tous les phénomènes répondent pour lui à des transformations numériques dont il ait la claire compréhension; si la grandeur de son intelligence laissait place chez lui à quelqu'une de ces inquiétudes que nous cultivons sous le nom de philosophie, peut-être trouverait-il le moyen d'être encore mécontent et de se dire que la science des nombres n'est qu'une abstraction, qu'elle correspond parfaitement aux choses mais ne les explique pas, qu'elle s'explique seulement elle-même et qu'elle ne répond pas même à cette question : pourquoi, dans le domaine infini des transformations numériques que ma pensée peut saisir, est-ce celles-ci plutôt que celles-là qui correspondent à la réalité, et pourquoi les nombres au moyen desquels je désigne et reconnais les choses correspondent-ils aux sensations que j'éprouve plutôt qu'à d'autres?

Et, en terminant, il ruine la conception mécanique du monde :

Personne, — dit-il, — avec ce sourire que nous lui connaissions si bien, ne s'imaginera que le monde n'est autre chose qu'une suite d'opérations d'arithmétique;... c'est, je crois, le plaisir de se laisser duper qui fait qu'on s'arrête habituellement à une conception intermédiaire, à la conception mécanique.

Et toute sa réfutation de cette conception est à lire : elle me paraît décisive.

C'est cette même répugnance à se laisser duper par des mots sonores qui ne couvrent qu'une impuissance de la pensée analytique, ou une méconnaissance des réalités sensibles, qui l'a poussé à combattre dans un article sur « l'Adaptation de la pensée » l'hypothèse que la pensée n'est qu'un simple épiphénomène. Avec infiniment d'esprit et de verve il railla son ami M. Le Dantec et défend la réalité de cette pensée qu'on rapetisse jusqu'au néant et qui pour lui est essentielle.

« Il ne faut pas, dites-vous, nous faire illusion sur notre pensée et notre science; elles sont à notre taille. » Je le veux bien; mais je ne sais pas trop où je commence et où je finis, et si je n'embrasse pas tout ce que je pense... Vous avez pris pour épigraphe une « matière de bréviaire » que vous avez traduite assez librement : *Souviens-toi que tu es dans la nature*. Cela, je ne l'ai pas oublié, mais je crois aussi que la nature est en moi. Il m'a paru qu'en nous rappelant le milieu où nous sommes plongés, vous nous distinguiez trop de ce milieu; il n'y a pas le milieu et nous, mais ce qui est, que nous pensons et qui pense par nous.

Tannery ne peut admettre que notre connaissance du monde extérieur n'ait qu'une valeur pratique, celle qui aide à nous continuer en nous laissant ignorer tout ce qui n'est pas indispensable à notre continuation; il ne peut croire que la pensée, dans son développement à travers le temps et l'espace, soit purement passive et ne se perfectionne que par l'action de ce qui n'est pas elle; pour lui, elle n'est pas pour rien dans son propre perfectionnement.

Pourquoi voulez-vous, — dit-il, — que la pensée elle-même ne soit pour rien dans tout ce travail... où je soupçonne une prodigieuse activité, une activité toute différente de ce que je connais des phénomènes mécaniques ou physico-chimiques?... N'ayant jamais su, même très jeune, ce qu'est une substance, je n'irai pas vous dire que je regarde la pensée comme étant une substance distincte. Il ne me

gène nullement que vous l'appeliez matière, force, mouvement cérébral, ou d'un autre nom, pourvu que ce ne soit pas « épiphénomène ». Admettons que l'on fabrique des êtres pensants, à la suite d'opérations bien déterminées : c'est alors que ce que nous appelons matière a des propriétés, des activités possibles, qui ne sont pas ce que nous connaissons actuellement dans la matière. Malgré tout, je crois sentir, au fond du drame complexe qui aboutit à la formation de notre conscience, une activité qui ressemble moins aux phénomènes mécaniques qu'à ma volonté de vivre, à mon désir de plus penser, et de mieux penser. Elle a été servie par des phénomènes mécaniques qui ont fait disparaître les résultats de tentatives infructueuses, où elle ne s'est pas épuisée.

Et il aboutit aux conclusions de son article sur « Le Rôle du nombre dans les Sciences » :

Je connais votre horreur pour la qualité; au reste, là où je l'ai mis, ce mot rendait assez mal ma pensée. J'en ai cherché un autre, en vain. J'ai fini par le laisser parce que, au fond, je ne partage pas votre haine pour la qualité. Si la qualité n'est qu'un mot, la quantité, elle aussi, n'est qu'un signe; votre *monisme* n'absorbera jamais la diversité des aspects de l'être, la multiplicité des phénomènes, la richesse infinie du vêtement de l'Inconnaissable. Parce que nous essayons de construire, avec un jeu de symboles quantitatifs, un schéma qui nous représente le monde, ne prenons pas ce schéma pour la réalité, et la partition écrite, où toutes les notes sont pareilles, pour le concert des instruments et des voix. L'uniformité des notations mathématiques n'empêche pas la diversité de nos sensations : c'est des sensations qu'il faut toujours partir, à elles qu'il faut toujours revenir.

Et il termine en prouvant que l'évidence des raisonnements mathématiques ne résulte pas d'expériences directes, ni d'expériences faites par nos ancêtres :

Il se peut que mes grands-parents aient fait quelques petits raisonnements d'arithmétique en vérifiant leurs comptes qui, sans doute, n'étaient pas longs; il ne faudrait probablement pas remonter très haut dans la lignée de nos ancêtres pour y trouver des gens qui n'avaient point l'idée d'un raisonnement mathématique... Que pensez-vous à cet égard des anthropopithèques? Je vous en prie, ne remontez pas plus haut... J'insiste sur ce qu'un homme qui a reçu une éducation suffisante puise dans les raisonnements déductifs bien faits une entière conviction. Quoique la faculté de construire de tels raisonnements n'apparaisse qu'assez tard, elle est

essentielle à notre pensée... Le frottement du monde extérieur n'a pas supprimé, sans qu'ils laissassent de descendants, ceux qui construisaient mal des raisonnements, qu'ils ne construisaient pas du tout. Il a tout au plus supprimé, avec une intelligence qui m'étonne, ceux chez lesquels se développait de travers ce qui, un jour, devait être cette faculté.

Toute la discussion est un modèle de rigueur et de force en même temps que d'enjouement, et je n'hésite pas à dire que c'est aux écrivains du XVIIIe siècle que Tannery a tant pratiqués, à Voltaire, à d'Alembert, à Diderot, qu'il faudrait remonter pour trouver dans la preuve cette élégance, cette grâce dans le style, ce pétillement d'esprit, cette souplesse dans la discussion des idées les plus ardues, cette démarche aisée et riante.

C'était en effet un remarquable écrivain que Jules Tannery. Il n'écrivait pas seulement avec une grande pureté; il possédait une variété et une richesse de moyens d'expression très rares, et, dans cette prose précise et forte, le ton plaisant succède au ton soutenu, des accents graves aux jeux d'esprit avec une aisance naturelle et noble. Là comme partout il avait la grâce, et ses écrits sont comme éclairés par le sourire de la raison. Nul moins que ce « fonctionnaire des mathématiques », comme il s'appelait plaisamment, n'avait gardé le pli d'un métier ou les étroitesses d'une forme particulière d'esprit : son intelligence était libre, absolument; elle accueillait naturellement les idées les plus neuves, les plus hardies, non pour paraître jeune, mais par jeunesse vraie : et elle leur donnait toujours leur forme appropriée. C'était un humaniste, dans toute la force du terme. Épris de toutes les formes de beauté et de pensée, nourri de toutes les lettres, lecteur passionné de Montaigne et de Rabelais, des plus grands maîtres du style comme de la réflexion, il savait faire passer dans sa langue la richesse et la variété de son intelligence et de sa sensibilité; ses articles de la *Revue scientifique*, ses notices, ses écrits de pure littérature sont parfaits. Qu'avec de tels dons sa production mathématique, philosophique et littéraire ne fût pas plus abondante peut surprendre. Mais Tannery était surtout un méditatif et un critique; pour le faire sortir de sa contemplation

et pousser à la création les facultés un peu passives de son esprit, il fallait une excitation de l'extérieur, peut-être même une certaine étincelle intérieure, qui lui a manqué. Et puis il a été desservi par ses qualités mêmes, sa modestie, son indifférence absolue pour l'opinion d'autrui, les succès, les honneurs, son absence complète d'ambition et de vanité. Il n'éprouvait pas le besoin de s'affirmer, de se produire, ni de donner des preuves matérielles de sa supériorité ; d'autre part, la rigueur même de son esprit critique glaçait en lui l'invention et paralysait sa production. Ce fut un grand laborieux cependant ; il a travaillé avec ardeur jusqu'à sa dernière heure. Mais il y a une activité qui n'est qu'une forme plus subtile de la paresse, et comme un moyen de la justifier. Elle remplace l'effort ardu de création par l'effort facile et mécanique. L'esprit trouve dans l'intensité soutenue et l'utilité immédiate d'un travail inférieur une excuse à ne point exercer ses activités supérieures : il s'engourdit dans une inertie affairée. Il m'a paru parfois que le devoir ne poussait pas seul Tannery à s'absorber dans ses besognes multipliées. Son labeur était un narcotique. Il y trouvait l'oubli non seulement des heures présentes, mais de ses rêves passés. Et lorsque le sentiment que ses heures étaient comptées l'a fait sortir de son engourdissement et lui a rendu le besoin de la production, il était trop tard. Il préparait un livre sur la « Méthode dans les Sciences », d'autres travaux quand la mort est venue arrêter en lui toute pensée. Et à notre deuil s'ajoute le regret de savoir que les œuvres qu'il méditait, nous ne les connaîtrons pas.

Mais la perte irréparable n'est pas celle de l'œuvre limitée qu'il aurait pu nous donner : elle est dans la dissolution du composé unique de qualités morales et intellectuelles qui firent de Tannery pour tant d'esprits et de cœurs une inspiration, pour tant de vies un haut exemple de désintéressement et de courage, de dévouement modeste et absolu, de noble simplicité, une très belle et réconfortante image d'humanité supérieure. Par la disparition de cette valeur humaine nous sommes à jamais appauvris, nous qui l'avons connu et aimé ; et c'est autour de nous comme une diminution de noblesse...

ÉMILE HOVELAQUE

LA PREMIÈRE « ÉDUCATION SENTIMENTALE[1] »

(1843-1845)

XXV

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

XXVI

A peu près dans ce temps-là, il arriva à Jules une chose lamentable.

Il était sorti dans les champs, il se promenait; les feuilles roulaient devant ses pas, s'envolaient au vent, bruissaient sous ses pieds. C'était le soir, tout était calme. — son âme elle-même.

La fumée des herbes que l'on brûle à l'automne montait doucement dans un ciel gris, et l'horizon bordé de collines était plein de pâles vapeurs blanches. Il marchait et pas un autre bruit n'arrivait à ses oreilles.....

Combien de fois n'avait-il pas vu cette même campagne, et

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er, 15 décembre 1910 et 1er janvier 1911.

sous tous ses aspects, dans toutes les saisons, éclatante de soleil, couverte de neige, les arbres en fleurs, les blés mûrs, le matin à la rosée, le soir quand on rentre les troupeaux, — et presque aussi à tous les âges de sa vie, à toutes les phases de son cœur, gai, triste, joyeux ou désespéré!.....

Or il songeait à ces jours évanouis, plus divers entre eux que les visages de la foule quand on la regarde passer; en les comparant à la nature étalée devant ses yeux, il s'étonnait de son immobilité sereine et il admirait dans son âme cette grandeur douce et pacifique.....

Étrange sensation du sol que l'on foule : on dirait que chacun de nos pas d'autrefois y a laissé une ineffaçable trace, et qu'en revenant sur eux nous marchons sur des médailles où serait écrite l'histoire de ces temps accomplis.....

Effrayé de la fidélité de ses souvenirs....., il se demandait si tous appartenaient au même homme, si une seule vie avait pu y suffire, et il cherchait à les rattacher à quelque autre existence perdue, tant son passé était loin de lui! Il se regardait lui-même avec étonnement en songeant à toutes ces idées différentes qui lui étaient venues devant ces mêmes bornes et ces mêmes broussailles, aux élans d'amour qu'il y avait eus, aux crispations de tristesse qu'il y avait éprouvées, et, ne saisissant plus nettement les motifs qui les avaient amenés et les transitions qui les rattachaient les uns aux autres, il ne découvrait en lui que misères inexplorées et profondeurs ténébreuses, — des amertumes sans cause, des défaillances ou des colères sans raison, des joies mélancoliques et des langueurs ineffables, une confusion, tout un monde dont on ne pouvait comprendre le secret, l'unité.....

Le calme dans lequel Jules avait voulu vivre par égoïsme et les hauteurs arides sur lesquelles il s'était posé dans un effort d'orgueil l'avaient éloigné si brusquement de sa jeunesse et avaient exigé de lui une volonté si âpre et si soutenue qu'il s'était endurci à la tendresse et qu'il s'était presque pétrifié le cœur.....

Dès que quelque chose était entré en lui, il l'en chassait sans pitié, maître inhospitalier qui veut que son palais soit vide, pour y marcher plus à l'aise, et tout fuyait sous la flagellation de son ironie.....

Injuste pour son passé, dur pour lui-même, dans ce stoïcisme surhumain il en était venu à oublier ses propres passions et à ne plus bien comprendre celles qu'il avait eues. S'il ne s'était pas senti chaque jour forcé comme artiste de les étudier et de les rechercher chez les autres, puis de les reproduire par la forme la plus concrète et la plus saillante, ou de les admirer sous la plastique du style, je crois qu'il les eût presque méprisées et qu'il en serait arrivé à cet excès d'inintelligence.

Voilà d'où venait son étonnement en retrouvant, dans le bruit des feuilles mortes qu'il écartait avec ses pieds, les restes de trésors qu'il croyait n'avoir jamais possédés. Il se dit qu'il avait été jeune cependant, que dans ce temps-là son corps et son âme étaient bien faits pour la vie, et que tout son être alors s'épanouissait au bonheur comme une plante au soleil, que si le ciel l'avait voulu il aurait pu vivre heureux, et qu'il y a des gens sur la terre qui s'en vont au bras de leur maîtresse en regardant les étoiles..... Puis revinrent successivement..... ses illusions d'enfant, ses illusions de jeune homme, son grand amour trompé, la sombre époque qui l'avait suivi, ses idées de mort, son appétit du néant, son redressement subit, ses résolutions gigantesques et l'éblouissement de la vue première de son intelligence, ses projets, ses aspirations, ses frissonnements divins à l'inspiration des belles œuvres, les avortements de sa pensée, ses évanouissements d'ennui et toute l'humiliation de ses chutes plus profondes chaque fois de la hauteur d'où il était tombé.

De tout cela cependant résultait son état présent qui était la somme de tous ces antécédents et qui lui permettait de les revoir ; chaque événement en avait produit un second, chaque sentiment s'était fondu dans une idée : il avait tiré, par exemple, des théories de la volupté qu'il ne sentait plus.....

Mais, puisque le dernier mot n'arrive jamais, à quoi bon l'attendre? ne peut-on pas le pressentir? et n'y a-t-il pas au monde une manière quelconque d'arriver à la conscience de la vérité? Si l'art était pour lui ce moyen, il devait le prendre! Et même aurait-il eu cette idée de l'art, de l'art pur, sans les douleurs préparatoires qu'il avait subies?.....

D'ailleurs, se disait-il pour se justifier lui-même, nier une des époques de sa propre existence, n'est-ce pas se montrer

aussi étroit et aussi sot que l'historien qui nierait une des époques de l'histoire, approuvant cette partie, désapprouvant cette autre, bénissant un peuple, maudissant une race, se mettant à la place de la Providence et voulant reconstruire son œuvre? Donc tout ce qu'il avait senti, éprouvé, souffert, était peut-être venu pour des fins ignorées..... Alors il songea que tout ce qui lui paraissait si misérable autrefois pouvait bien avoir sa beauté et son harmonie.....

Il aperçut une symétrie miraculeuse rien que dans le retour périodique des mêmes idées devant les mêmes choses, des mêmes sensations devant les mêmes faits. La nature se prêtait à ce concert et le monde entier lui apparut reproduisant l'infini et reflétant la face de Dieu. L'art dessinait toutes ces lignes, chantait tous ces sons, sculptait toutes ces formes, en saisissait les proportions respectives, et par des voies inconnues les amenait à cette beauté plus belle que la beauté même, puisqu'elle remonte à l'idéal d'où celle-ci était dérivée, et qui produit en nous l'admiration, — qui est la prière de l'intelligence devant la manifestation éclatante de l'intelligence infinie.....

Il releva la tête. L'air était pur et pénétré du parfum des bruyères : il le respira largement, et je ne sais quoi de frais et de vivifiant lui entrait dans l'âme.....

Il lui sembla qu'il sortait d'un songe, car il avait la fraîcheur que l'on éprouve au réveil, et la surprise naïve qui nous saisit à revoir des objets qui nous semblent nouveaux, perdu que l'on était tout à l'heure dans un monde qui s'est évanoui. Où était-il donc?..... qu'avait-il pensé? Il cherchait à se rattraper lui-même et à rentrer dans la réalité d'où il était sorti.

Il entendit quelque chose courir dans l'herbe : il se retourna, et tout à coup un chien s'élança sur lui, en jappant et en lui léchant les mains. La voix de cette bête était glapissante et traînarde et sanglotait dans ses hurlements. Elle était maigre, efflanquée comme une louve, elle avait l'air sauvage et malheureux. Toute salie par la boue, sa peau galeuse à certaines places était à peine couverte d'un poil rare et long, moitié blanc et noir, et elle boitait d'une jambe de derrière. Ses yeux se fixaient sur Jules avec une curiosité effrayante et parcouraient toute sa personne, tout en le flairant et en tournant autour de lui.

Jules en eut d'abord horreur, puis pitié, tant le pauvre animal semblait misérable et abandonné. C'était un de ces chiens qui ont perdu leur maître, que l'on poursuit avec des huées, qui errent au hasard dans la campagne, que l'on trouve morts au bord des chemins sans savoir à qui ils appartenaient. Jules le chassa, mais il revint à la charge. Il le menaça encore, ne voulant pas le battre, mais la bête bondit à sa voix et le caressa plus fort. A la fin, il ramassa une pierre et la lui lança dans les flancs : elle poussa un cri plaintif, et, la queue dans les jambes, rampant sur le sol et tirant la langue, elle vint se cacher dans ses genoux sans en vouloir sortir.

Pourquoi donc cette opiniâtreté singulière? Est-ce qu'il l'avait déjà vue autrefois?... mais où donc?... avait-elle appartenu à l'un de ses amis?... Et il cherchait à la reconnaître, tandis que le chien lui-même, avec son œil enflammé, le regardait avidement comme s'il avait voulu lui parler.

N'était-ce pas Fox, par hasard, — l'épagneul qu'il avait donné jadis à Lucinde? — Elle l'avait perdu, sans doute, et, n'ayant pu retrouver sa maîtresse, il revenait dans son pays, vers son ancienne maison... C'était bien la même taille, le même air, à peu près le même pelage, et il l'appela par deux fois :

— Fox!... Fox!

Le chien le quitta un instant et alla boire dans un fossé.

Il y entra jusqu'au ventre pour y tremper ses membres fatigués, attrapa avec ses dents deux ou trois brins des joncs verts qui poussaient au bord et se mit à boire à longs traits : sa langue en lapant faisait des cercles sur l'eau jaunâtre, immobile, qu'un dernier reflet de soleil rendait rouge et presque sanglante.

Peu à peu le jour tombait; ses couleurs violettes et orangées se perdaient insensiblement dans la blancheur du ciel qui commençait à s'éclairer de la lune levante.

Le chien vint se coucher aux pieds de Jules, écarta lentement ses mâchoires en bâillant d'une façon mélancolique et attristée. Un homme n'eût pas soupiré avec un ennui plus douloureux.

Mais d'où venait donc cette bête? Que voulait-elle?... A mesure qu'il la considérait, il croyait revoir son ancien épagneul... Cependant pourquoi n'entendait-il plus son nom?

Lucinde lui en avait peut-être donné un autre; ensuite elle l'avait chassé, n'en voulant plus, et battu peut-être pour le faire s'en aller... Y avait-il longtemps de cela? dans quels lieux avait-il été avec elle? où l'avait-il laissée? par quels chemins était-il venu?

Et Jules se sentit une compassion infinie pour cet être inférieur qui le regardait avec tant d'amour. Il se ressouvint alors du jour qu'on le lui avait donné : c'était un jeudi, un jour de fête; on l'avait apporté dans un panier, sur du coton... Il se rappela le temps où il était tout petit, quand il se perdait dans le gazon, éternuant aux herbes qui lui piquaient le museau... Il venait le matin sur son lit, il se jouait dans ses draps, mordait les couvertures, traînait le tapis de pied dans la chambre; le soir, quand Jules rentrait du collège, il reconnaissait son pas et aboyait en l'entendant venir de loin.

Quand il sortait, il l'emmenait avec lui : il le laissait courir çà et là, chassant dans les taillis, effrayant les poules à travers les haies, gambadant, galopant, pendant que son maître continuait sa promenade et sa rêverie... Puis il avait grandi, il était devenu beau, on l'admirait; les dames le caressaient, passaient leurs mains blanches dans ses longs poils soyeux, sur sa tête mince et allongée. Lucinde l'avait vu, l'avait baisé, elle l'avait voulu.

Ah! pourquoi s'était-il en allé avec elle? et que n'étaient-ils au temps où ses pattes grêles résonnaient sur le parquet ciré de la chambre de son vieux maître!

— Est-ce toi? — lui demandait-il, est-ce toi, Fox?... Fox! me reconnais-tu?

Et il le flatta. Mais l'impression chaude de cette peau toute nue et rugueuse lui fit retirer sa main de dégoût, et il s'en écarta avec la nausée.

Le chien le suivit, encore!... Ce n'était pas lui cependant, ce n'était pas lui... Celui-ci d'ailleurs était plus petit et sa tache noire sur le dos s'étendait plus en avant..... Ah! l'horrible bête! Un chancre coulait le long de sa cuisse, et ses reins courbés et bossus faisaient que sa tête pendait presque à terre et avait l'air d'y déterrer quelque chose... Elle boitait bien plus que tout à l'heure : à peine maintenant si elle pouvait marcher, elle sautait plutôt.

Repoussé par sa laideur, Jules s'efforçait de ne pas la voir, mais une attraction invincible attirait ses yeux sur elle.....

Une fois, il s'arma de courage : pour en finir d'un seul coup et se débarrasser de cette illusion, il s'avança hardiment contre elle, avec un geste formidable. La bête le regardait toujours ; il fit un pas de plus vers elle : alors, sautant péniblement sur ses trois pattes et traînant son hurlement, elle se rapprocha de lui et lui envoya un regard si doux qu'il sentit son cœur s'attendrir malgré la terreur qui l'assiégeait.

Jules reprit sa route. Il tâchait de penser à autre chose. Il marchait vite. Le chien le suivait : il entendait derrière lui le sautillement pénible et hâté qu'il faisait à chacun de ses pas.

Il marcha plus vite encore : la bête le suivait toujours.....

A quelque distance de la rivière, un peu avant d'arriver au pont, le chien subitement passa devant Jules et, se retournant de temps à autre vers lui sans s'arrêter, il semblait le prier de le suivre.

Arrivé au bord de l'eau, il prit un petit sentier, le long du courant, à travers les orties et les saules, et ensuite revint sur ses pas, recommençant toujours le même trajet, qu'il faisait chaque fois plus long et plus rapide. Il aboyait d'une façon saccadée, colère. Il allait, venait, s'approchait de Jules, le quittait, revenait à lui, l'attirait sur ses pas, le ramenant d'où il était parti, le reconduisant où il était allé. Ses flancs battaient avec force, son poil se hérissait, il tremblait sur ses pieds ; ses yeux s'ouvraient, tout son corps haletant se gonflait dans une dilatation convulsive... Ses aboiements réguliers, qui s'arrêtaient tout à coup et qui recommençaient de même, étaient éraillés, durs, furieux, claquaient et se déchiraient dans l'air ; il les poussait en se secouant les côtes sans jamais finir, et, quand il passait à une certaine place sous l'arche du pont, il semblait pris d'une rage nouvelle et redoublait ses cris sinistres.

Il était nuit ; la roue du moulin était arrêtée et la chute d'eau tombait dans les ténèbres : l'écume qui en jaillissait au pied apparaissait parfois sur le courant rapide qui l'entraînait aussitôt. L'écho de la vallée répétait les aboiements qui interrompaient le silence de la nuit.

Jules tâchait de découvrir une différence quelconque dans la monotonie de ces sons furieux, plaintifs et frénétiques tout

ensemble; il s'efforçait de les deviner et de saisir la pensée, la chose, le pronostic, le récit ou la plainte qu'ils voulaient exprimer... Mais son oreille n'entendait que les mêmes vibrations presque continues, stridentes, toutes pareilles et qui se prolongeaient les unes après les autres. Fatigué, irrité par elles, il usait cependant toutes les forces de son esprit à tâcher de les comprendre.....

Puis il se rappela qu'un jour, — oh! qu'il y avait longtemps! — il était venu sur ce pont et qu'il avait désiré mourir : était-ce là ce que voulait dire la bête funèbre qui tournait autour de lui?... Qu'y avait-il donc de caché dans la rivière pour qu'elle en parcourût sans cesse le bord en se dirigeant toujours, il semblait, de la source à l'embouchure, comme pour montrer quelque chose qui aurait coulé dessus, qui serait descendu? N'était-ce pas Lucinde? Grand Dieu! était-ce elle? serait-ce elle? noyée? perdue sous le torrent, si jeune! si belle! morte! morte!.....

Elle était peut-être là, à cette place, ensevelie sous l'eau froide, couchée au fond du fleuve sur les cailloux verts.....

Les nuages s'ouvrirent, et la lune, se dégageant de leurs flocons grisâtres, apparut sur un fond de ciel bleu sombre bordé de nuées noires; elles couraient vite et s'amoncelaient les unes sur les autres, au haut du ciel.

La lune montait en suivant sa course. Quelquefois un de ses rayons tombait sur la rivière ou bien faisait luire les flaques d'eau restées dans les ornières des chemins creux.

En ce moment, sa lumière éclaira le chien maudit, qui hurlait toujours. Elle dardait sur sa tête. Il semblait, dans la nuit, sortir de chacun de ses yeux deux filets de flamme minces et flamboyants qui venaient droit à la figure de Jules et se rencontraient avec son regard. Puis les yeux de la bête s'agrandirent tout à coup et prirent une forme humaine, un sentiment humain y palpitait, en sortait.....

« N'es-tu pas son ami..... que tu me regardes ainsi, comme si tu voulais entrer dans mon amitié? Que veux-tu de moi? »

Il n'y avait plus de cris; la bête était muette et ne faisait plus rien que d'élargir cette pupille jaune dans laquelle il lui semblait qu'il se mirait.

L'étonnement s'échangeait : ils se confrontaient tous deux, se demandant l'un à l'autre ce qu'on ne dit pas.

Tressaillant à ce contact mutuel, ils s'en épouvantaient tous deux ; ils se faisaient peur : — l'homme tremblait sous le regard de la bête, où il croyait voir une âme ; la bête tremblait au regard de l'homme, où elle voyait peut-être un dieu.

Grandissant plus rapide que la flamme, la pensée de Jules était devenue doute : le doute, certitude ; la certitude, frayeur ; la frayeur, de la haine.

— Meurs donc ! — lui cria-t-il, tout frémissant de colère et lui écrasant la figure sous un coup de pied violent et subit : — meurs... meurs... va-t'en ! laisse-moi !

Le chien s'enfuit. Jules se sentit à l'aise en ne le voyant plus. Il rentrait dans son calme ordinaire, dans sa liberté ; il était tout surpris de son émotion récente, et déjà même il la concevait à peine. Soudain deux prunelles luirent dans l'ombre... Elles s'avançaient... Il était revenu, il était là ; il marchait dans l'oseraie ; il se traînait en boitant ; ses pattes enfonçaient dans la boue, il glissait.

Jules ramassa de la terre avec ses mains et la lui jeta à poignées pour le faire fuir : il s'enfuit.

Jules s'en retournait chez lui en toute hâte, essayant de gagner du moins les premières maisons du faubourg. Mais le chien avait fait un long détour dans la campagne et se présentait de nouveau. Jules le chassait encore : il disparaissait, puis il revenait, se baissant vivement à terre.

Jules arrachait avec ses ongles des pierres, de l'herbe, tout ce qu'il trouvait, et les lui lançait jusqu'à ce qu'il l'eût chassé bien loin. Alors il croyait qu'il ne reviendrait plus, qu'il était parti pour toujours, que cette fois était la dernière. Mais non ! la bête semblait sortir de terre, y disparaître, en ressortir..... Elle n'aboyait plus ; à peine si elle avait l'air de toucher le sol ; elle ne sentait pas les coups qu'on lui donnait. Seulement, elle baissait la tête dans ses jambes, en l'inclinant de côté, et, aussitôt, s'enfuyait comme une ombre.

Il pleuvait. C'était une nuit sombre. Toute la ville dormait. Les réverbères suspendus balançaient leur lueur rougeâtre à travers le brouillard. On n'entendait que la pluie tomber sur le pavé ; les gouttières crachaient du haut des toits ; les ruisseaux grossis coulaient dans les rues.

Celle où demeurait Jules était toute droite et rapide : les

eaux du quartier supérieur s'y étaient déversées et avaient passé par là; les grès brillaient comme si on les eût lavés. La pluie fouettait dessus et rebondissait. C'était un bruit grêle, régulier, continu : il détourna la tête... Non : il s'était trompé.

« Il est encore là », — se disait-il. — Et il entendait, en effet, derrière lui, toujours, quelque chose qui sautillait et courait sur ses talons. Il se retournait : il n'y avait personne... Une fois, cependant, il entendit nettement ses pas, il les reconnut : alors, sans regarder en arrière, il donna un grand coup de pied dans le vide...

Enfin il arriva chez lui. Il referma vite la porte, monta dans sa chambre et poussa le verrou.

Quand il eut changé de vêtements (les siens étaient trempés, il grelottait), il ne se coucha pas : il se mit à réfléchir sur ce qui venait de lui arriver, sur les émotions qu'il avait eues.....

Il était sûr pourtant qu'il n'avait pas rêvé, qu'il avait vraiment vu ce qu'il avait vu, — ce qui l'amenait à douter de la réalité de la vie : car dans ce qui s'était passé entre lui et le monstre, dans tout ce qui se rattachait à cette aventure, il y avait quelque chose de si intime, de si profond, de si net en même temps, qu'il fallait bien reconnaître une réalité d'une autre espèce et aussi réelle que la vulgaire cependant, tout en semblant la contredire. Or ce que l'existence offre de tangible, de sensible, disparaissait à sa pensée comme secondaire et inutile et comme une illusion qui n'en est que la superficie.

Et il songeait toujours à sa rencontre. L'envie lui vint de la refaire pour tenter le vertige, pour voir s'il y serait le plus fort. Quoi qu'il n'eût rien aperçu dans les rues, sans doute pourtant qu'il avait été suivi jusqu'à la fin, que le chien l'attendait et le cherchait encore... Lui-même d'ailleurs l'attendait presque et le souhaitait ardemment au milieu de l'horreur qu'il en ressentait.

« Comme ce serait étrange, — se dit-il, — s'il était là, dans la rue, à la porte!... Allons-y. »

Et, tout en descendant l'escalier : « Quelle folie je fais là! quelle sottise de penser!... S'il y était, cependant!... »

Jules ouvrit la porte.

Le chien était couché sur le seuil.

XXVII

Ce fut son dernier jour de pathétique.

Depuis il se corrigea de ses peurs superstitieuses et ne s'effraya pas de rencontrer des chiens galeux dans la campagne.

Avec la volonté de s'instruire en toutes choses, il apprit la géographie et ne plaça plus le climat du Brésil sous la latitude de New-York, à grand renfort de palmiers et de citronniers, comme nous l'avons vu faire dans sa lettre à Henry.

... Les manteaux de pourpre eux-mêmes, qu'il prodiguait si volontiers dans son style et dont il tirait de si abondantes métaphores, lui semblèrent à la fin moins beaux que les torses qu'ils pouvaient recouvrir.

La fureur de Venise se passa également, ainsi que la rage des lagunes et l'enthousiasme des toques de velours à plumes blanches; il commença à comprendre que l'on pourrait tout aussi bien placer le sujet d'un drame à Astrakan ou à Pékin, pays dont on use peu en littérature.

La tempête aussi perdit considérablement dans son estime; le lac avec son éternelle barque et son perpétuel clair de lune lui parurent tellement inhérents aux keepsakes qu'il s'interdit d'en parler, même dans la conversation familière.

Quant aux ruines, il finit presque par les prendre en haine depuis qu'un jour, dans une vieille forteresse, rêvant tout couché sur les ravenelles sauvages et regardant une magnifique clématite qui entourait un fût de colonne brisée, il avait été dérangé par un marchand de suif de sa connaissance, lequel déclara qu' « on aimait à promener en ces lieux parce que ça rappelait des souvenirs », déclama aussitôt une douzaine de vers de madame Desbordes-Valmore, écrivit ensuite son nom sur la muraille, et s'en alla enfin, « l'âme pleine de poésie », disait-il.

Il dit un adieu sans retour à la jeune fille chargée de son innocence et au vieillard accablé de son air vénérable, — l'expérience lui ayant vite appris qu'il ne faut pas toujours reconnaître quelque chose d'angélique dans les premières, ou de patriarcal dans les seconds.

Naturellement peu bucolique, la bergère des Alpes, dans son chalet, lui sembla la chose du monde la plus commune : — n'y fait-elle pas ses fromages tout comme une Basse-Normande? — Il se réconcilia cependant avec les bergers, ayant vu au fond de la Bretagne un chevrier couvert d'une peau de loup et avec la belle mine du plus affreux gredin qui soit sur la terre.

Il relut ce qu'il pouvait comprendre des bardes et des trouvères, et il s'avoua franchement qu'il fallait être drôlement constitué pour trouver tout cela sublime, en même temps néanmoins que les beautés réelles qu'il y revit le frappèrent davantage.

En somme, il fit bon marché de tous les fragments de chants populaires, traductions de poèmes étrangers, hymnes de barbares, odes de cannibales, chansonnettes d'Esquimaux et autres fatras inédits dont on nous assomme depuis vingt ans.

Petit à petit, même, il se défit de ces prédilections niaises que nous avons malgré nous pour des œuvres médiocres, — goûts dépravés qui nous viennent de bonne heure et dont l'esthétique n'a pas encore découvert la cause.

Donc, pour se guérir de cette manie, il s'adonna à l'étude d'ouvrages offrant des caractères différents du sien, une manière de sentir écartée de la sienne, et des façons de style qui n'étaient pas du genre de son style.

Ce qu'il aimait à trouver, c'était le développement d'une personnalité féconde, l'expansion d'un sentiment puissant qui pénètre la nature extérieure, l'anime de sa même vie et la colore de sa teinte. Or, il se dit que cette façon toute subjective, si grandiose parfois, pourrait bien être fausse parce qu'elle est incomplète, et il rechercha aussitôt la variété des tons, la multiplicité des lignes et des formes, leur différence de détail, leur harmonie d'ensemble.

Auparavant sa phrase était longue, vague, enflée, surabondante, couverte d'ornements et de ciselures, un peu molle aux deux bouts, — et il voulut lui donner une tournure plus libre et plus précise, la rendre plus souple et plus forte.

Aussi passait-il alternativement d'une école à une autre, d'un sonnet à un dithyrambe, du dessin sec de Montesquieu, tranchant et luisant comme l'acier, au trait saillant et ferme de Voltaire, pur comme du cristal, taillé en pointe comme un

poignard ; de la plénitude de Jean-Jacques aux ondulations de Chateaubriand, des cris de l'école moderne aux dignes allures de Louis XIV, des naïvetés libertines de Brantôme aux âpretés théologiques de d'Aubigné, du demi-sourire de Montaigne au rire éclatant de Rabelais.

Il eût souhaité reproduire quelque chose de la sève de la Renaissance, avec le parfum antique que l'on trouve au fond de son goût nouveau, dans la prose limpide et sonore du XVIIe siècle, y joindre la netteté analytique du XVIIIe, sa profondeur psychologique et sa méthode, sans se priver cependant des acquisitions de l'art moderne et tout en conservant, bien entendu, la poésie de son époque, qu'il sentait d'une autre manière et qu'il élargissait suivant ses besoins.

Il entra donc de tout son cœur dans cette grande étude du style. Il observa la naissance de l'idée en même temps que cette forme où elle se fond, leurs développements mystérieux, parallèles et adéquats l'un à l'autre, — fusion divine où l'esprit, s'assimilant la matière, la rend éternelle comme lui-même. — Mais ces secrets ne se disent pas, et, pour en apprendre quelques-uns, déjà il faut en savoir beaucoup.

A force de contempler les belles œuvres dans la bonne foi de son cœur, de se pénétrer du principe qui les avait produites..... il comprit ce que c'est que l'originalité et le génie, et il eut un dédain complet de toutes les poétiques du monde. Si chaque artiste est appelé à reproduire ce qu'il y a de général dans le monde et dans la nature suivant le caractère particulier de son talent et sous une forme concrète, unique, sans laquelle la spécialité de l'œuvre n'existerait pas, si chaque idée réclame un moule qui soit à sa taille....., si le fourreau est bien fait pour le glaive et le langage pour la pensée....., comment contenir dans les mêmes limites, habiller du même costume, enfermer sous la même forme toutes ces différences essentielles d'origine, de nationalité, de siècles, d'époques?

L'étincelle qui sort de la pierre, la pâleur de la lune, la rougeur du soleil, les étoiles qui scintillent, les comètes qui flamboient, — tout cela, c'est la lumière, essence unique qui a des modalités différentes. Ainsi chaque œuvre d'art a sa poétique spéciale, en vertu de laquelle elle est faite et elle subsiste, et celles qui sont à venir naîtront à leur tour après avoir été

portées dans des germes qui ne sont pas éclos, étoiles différentes d'un autre monde, portions de la grande lumière dont le foyer est au sein de l'inconnu; et vous, vous voulez régler ce qui est la règle suprême, régir ce qui est la loi même, répartir au gré d'une symétrie extérieure toutes ces lueurs diverses, arrêter la création, la saisir par tous ses côtés, mesurer son avenir, compter tous les astres, peser l'infini!

Arrivé à cette haute impartialité critique...., il découvrit des beautés ignorées chez ceux qu'il n'aimait pas, et des faiblesses singulières à des œuvres qu'il croyait sans reproche.

Il se fortifia dans son aversion pour la littérature académique et universitaire, non plus à cause qu'il était d'une école opposée, mais au contraire par amour des grands maîtres que dégrade un enthousiasme inintelligent, et qu'avilissent toutes ces admirations écourtées. Les théories, les dissertations, les réclamations au nom du goût, les déclamations contre la barbarie, les systèmes sur l'idée du Beau, les apologies des anciens, toutes les injures que l'on s'est dites pour défendre le pur langage, toutes les sottises qui se sont écrites en discutant sur le sublime, ne servirent plus qu'à lui faire connaître historiquement l'esprit différent des écoles et des époques dans toutes leurs vanités risibles, utiles encore pour nous par l'excès de leur ridicule même. Ils croyaient bâtir pour l'avenir, laisser quelque inaltérable monument, et voilà que ce qu'ils ont édifié à grands frais a plus vite disparu que leurs noms, et n'est plus bon qu'à nous rappeler l'instant fugitif où ils ont vécu.

A mesure qu'il avança dans l'histoire, il y découvrit tout à la fois plus de variété et plus d'ensemble. Ce qu'elle a, au premier coup d'œil, de heurté, de confus, disparut graduellement, et il entrevit que le monstrueux et le bizarre avaient aussi leurs lois comme le gracieux et le sévère. La science ne reconnaît pas de monstre, elle ne maudit aucune créature, et elle étudie avec autant d'amour les vertèbres du serpent boa et les miasmes des volcans que le larynx des rossignols et que la corolle des roses. La laideur n'existe que dans l'esprit de l'homme : c'est une manière de sentir qui révèle sa faiblesse. Lui seul est capable de la concevoir et de la produire, et sans cette infirmité ou cette faculté pourquoi donc se pâmerait-il d'aise devant la beauté quand il la rencontre? Mais la nature en

est incapable : tout en elle est ordre, harmonie. Les rochers arides sont beaux, les champs couverts de blé sont beaux, belle est la tempête, belles sont les forêts. Les araignées ont leur beauté, les crocodiles ont la leur, comme les hiboux, comme les singes, comme les hippopotames et les vautours. Couchés dans leur antre, enfouis dans leur fange, hurlant sur leur proie, sautant dans leurs forêts, nageant dans leurs océans, ne sont-ils pas comme les cigognes qui volent dans les cieux et les cavales qui bondissent dans les prairies, — tous sortis du même sein, chantant le même cantique, retournant au même néant, rayons du même cercle qui convergent vers le même centre?

Il tâchait de saisir la même harmonie dans le monde moral et, sans s'effrayer de rien, il étudiait le criminel, l'ignoble, le grossier et l'obscène, — toutes ces nuances de ce qui nous effraie ou nous dégoûte, — et il les posait en face du grand, du digne, du vertueux et de l'agréable, pour voir comment ils en diffèrent et admirer leurs points de contact quand il y en a.

De même que le poète en même temps qu'il est poète doit être homme, c'est-à-dire résumer l'humanité dans son cœur et en être lui-même une portion quelconque, il demandait à l'œuvre d'art sa signification générale en même temps que sa valeur plastique et intrinsèque; ce qui l'amena à étudier simultanément l'humanité dans l'art, et je dirais presque l'art dans l'humanité, — car il y en a un dans ces retours périodiques des mêmes crises et des mêmes idées, dans cette combinaison de ce que l'on appelle effet et de ce qu'on appelle cause, si bien qu'on jurerait que tout cela a été coordonné d'avance, puisque c'est comme un organisme complet qui va se développant toujours et fonctionnant sans cesse, sous des apparences régulières.

Dès lors, à travers le costume, l'époque, le pays, il cherchait l'homme; dans l'homme, il cherchait le cœur. Il allait de la psychologie à l'histoire, de l'histoire il redescendait à l'analyse, et, dans cet ensemble qui fait un siècle et qui a sa physionomie à lui, résultat de toutes les parties qui l'ont composé, il tâchait de retrouver les espoirs partiels qui avaient formé l'espoir d'une génération, les amertumes privées qui lui avaient donné l'air si sombre, toutes les joies qui l'avaient

rendue si insouciante des graves questions, les énergies qui avaient fait sa force, les héroïsmes secrets qui l'avaient rendue héroïque.

Chaque époque perdit pour lui quelque chose de la couleur tranchée sous laquelle on a coutume de l'envisager : ce que son unité offre de sec et d'artificiel fit place à un caractère plus ondoyant et plus divers qui, atténuant les différences que l'on trouve entre les époques, en expliquait davantage les transitions de l'une sur l'autre, leurs origines et leurs conséquences. Ainsi qu'il découvrait quelquefois une tendresse exquise dans des cœurs farouches, et d'étranges cruautés dans les regards qui semblaient les plus tendres, extrayant le comique des choses sérieuses, ou concevant de suite quelque drame à l'audition d'une phrase bien simple, il perdit en fait d'histoire et de critique beaucoup d'opinions toutes faites, d'adages commodes et de convictions communes.

Mais la postérité, qui contemple tout de profil et qui veut des opinions bien nettes pour les faire tenir dans un mot, n'a pas le temps de songer à tout ce qu'elle a repoussé, oublié, omis : elle a saisi seulement les traits saillants des choses, puis, au risque d'incohérence ou d'absurdité, elle les a réunis sous un seul trait et fondus dans une seule expression.

Jules faillit tomber dans l'excès contraire : à force de voir chaque jour la fausseté des jugements de la foule, la niaiserie de ses admirations et la bêtise de ses haines, il aurait admiré ce qu'elle méprise et détesté ce qui la charme s'il n'avait pas vu le plus souvent un fond d'utilité pratique pour l'avenir à toutes les idées plus ou moins justes qu'elle se fait sur le passé. Ces idées ont bien leur importance en elles-mêmes, puisqu'à leur tour elles produisent des faits : — qu'importe que 93 ait mal compris Sparte, pourvu qu'il ait cru l'imiter?

Quand il eut un peu étudié le XVIe siècle, il y vit autre chose que des collerettes à fraise, de même qu'il pensait au XVIIe sans songer aux grandes perruques, et au XVIIIe sans n'y regarder toujours que les talons rouges et les marquises : il aimait, au milieu du grave siècle de Louis XIV, à entendre rire Saint-Amant et Chaulieu, à voir Gassendi se promener devant Port-Royal, comme il songeait encore que le siècle de Louis XV, à qui l'on reproche sans cesse sa légèreté, son

athéisme et ses amours folâtres, avait commencé par La Bruyère et par Le Sage, avait engendré Saint-Preux et Werther, et s'était clos par René. — Époque de scepticisme, sans doute, que celle qui a enfanté des enthousiasmes nouveaux, donné la liberté à des mondes, et affranchi l'intelligence !

Quand, par exemple, Jules apprenait que l'efféminé Henri III envoyait de Pologne à mademoiselle de Vaudémont des lettres écrites avec son sang, que Néron, au moment de mourir, pleurait la perte d'une amulette que lui avait donnée sa mère, ou bien que Turenne avait peur des ténèbres et le maréchal de Saxe horreur des chats, il s'arrêtait tout étonné, plein d'admiration ou de pitié, mais l'étonnement ne durait guère, l'admiration se faisant compréhension et la pitié indulgence. Aussi était-il en quête du courage qu'avaient montré les lâches, de la pusillanimité qu'avaient eue les braves ; il recherchait la vertu pratiquée par les vicieux et il riait au crime commis par les bons. Cette égalité continuelle de l'homme, quoi qu'il en ait et partout où il se trouve, lui semblait une justice qui rabaissait son orgueil, le consolait de ses humiliations intérieures, lui rendait enfin son vrai caractère d'homme et le replaçait à sa place.

Le monde étant devenu pour lui si large à contempler, il vit qu'il n'y avait, quant à l'art, rien en dehors de ses limites, ni réalité ni possibilité d'être. C'est pourquoi le fantastique, qui lui semblait autrefois un si vaste royaume du continent poétique, ne lui en apparut plus que comme une province : il comprit qu'on ne fera jamais rien de beau en inventant des animaux qui ne sont pas, des plantes qui n'existent point, en donnant des ailes à un cheval, des queues de poisson à des corps de femmes..... Il faut l'accepter cependant, ce surnaturel qui se pose au début de l'art d'un peuple et que l'on retrouve à sa fin, comme deux figures mystérieuses sculptées sur son berceau et sur son tombeau. Les premières productions de la main de l'homme en étaient marquées ; il coexiste dans ses œuvres les plus mûres ; il se transforme, et s'infiltre encore dans ses dernières. D'abord il éclate dans l'Inde, qui ne s'en est pas dégagée ; il s'humanise dans la Grèce, passe dans l'art romain, le récrée de caprices folâtres ou enflamme sa sensualité, devient terrible au moyen âge, grotesque à la Renais-

sance, et se mêle enfin au vertige de la pensée dans les âmes de Faust et de Manfred.

C'était sans doute pour exprimer quelque chose que se taillaient dans le granit les sphinx monstrueux qui restent couchés sur le sable des déserts. Vers quel horizon regardent, du fond de leurs pagodes, les yeux béants des idoles? Que signifie leur sourire d'ivresse, et pourquoi prendre tous ces bras nombreux qui leur pendent le long du corps? On les contemplera longtemps, et pas un homme ne saura ce qu'elles veulent dire.

N'arrive-t-il pas, à certains moments de la vie de l'humanité et de l'individu, d'inexplicables élans qui se traduisent par des formes étranges? Alors le langage ordinaire ne suffit plus, ni le marbre ni les mots ne peuvent contenir ces pensées qui ne se disent pas, assouvir ces étranges appétits qui ne se rassasient point. On a besoin de tout ce qui n'est pas, tout ce qui est devient inutile. Tantôt, c'est par amour de la vie, pour la doubler dans le présent, l'éterniser au delà d'elle-même; tantôt, c'est par convoitise de l'infini, pour y retourner plus vite : fureur de la joie ou caprices du désespoir. Notre nature nous gêne, on y étouffe, on veut en sortir, et notre âme qui l'a comblée en fait craquer les parois, comme une foule mal à l'aise dans une enceinte trop étroite : on se rue à plaisir dans l'effréné, dans le monstrueux; on met un masque sur son visage; on court, on crie, on hurle, on entre dans la folie et dans la sauvagerie: on rit de sa laideur, on se vautre dans l'ignoble. — de même qu'épuisé de jeûnes, et saignant sous son cilice, le camaldule ressent des picotements de volupté à chacun des coups dont il se déchire le corps, et s'évanouit presque d'amour quand il voit les cieux s'ouvrir sur sa tête, avec les anges aux ailes blanches et les séraphins aux harpes d'or.

Redevenu calme, l'homme ne se comprend plus lui-même : son propre esprit lui fait peur et il s'épouvante de ses rêves, il se demande pourquoi il a créé les djinns et les vampires; où est-ce qu'il voulait aller sur le dos des griffons, dans quelle fièvre de la chair il a mis des ailes au phallus et dans quelle heure d'angoisse il a rêvé l'enfer.

Compris comme développement de l'essence intime de notre âme, comme surabondance de l'élément moral, le fantastique a sa place dans l'art. Les plus sceptiques et les plus railleurs

s'en sont servis, et toute la faiblesse de quelques-uns n'a pas eu d'autre cause que de n'avoir pu le sentir et l'exprimer.

Quant à celui qu'engendre de parti pris la fantaisie de l'artiste par l'impossibilité où il se trouve d'exprimer son idée sous une forme réelle, humaine, il dénote généralement peu d'étendue dans l'esprit et plus de pauvreté d'imagination qu'on ne le pense de coutume.....

Alors il s'éprit d'un immense amour pour ces quelques hommes au-dessus des plus grands, plus forts que les plus forts, chez lesquels l'infini s'est miré comme se mire le ciel dans la mer. Mais, à mesure qu'il contemplait leurs œuvres, elles s'agrandissaient à sa pensée, de même que s'élèvent les montagnes à mesure qu'on veut les gravir. Plus il croyait les comprendre, et plus il en était écrasé ; l'éblouissement le saisissait : il ne voulait pas croire que l'homme fût si grand.

Savaient-ils ce qu'ils étaient, sentaient-ils jusqu'au fond ce qu'ils faisaient eux-mêmes, ces immortels dont nous parlons?..... Ils auraient pu conter leurs douleurs au monde et l'amuser du spectacle de leur cœur ; mais non ! ils accomplissaient leur tâche avec une obstination divine, et ils en étaient si peu fiers ensuite, ils en tiraient si peu d'orgueil pour eux-mêmes, qu'il ne semble pas parfois qu'ils en aient compris l'étendue, — pareils à des flambeaux allumés qui ne savent pas qu'ils éclairent.....

Homère et Shakespeare ont compris dans leur cercle l'humanité et la nature. Tout l'homme ancien est dans le premier, l'homme moderne dans le second, tellement qu'on ne peut pas se figurer l'antiquité sans Homère, ni les temps modernes sans Shakespeare : ils ont été si *vrais* qu'ils sont devenus *nécessaires*. Ce qu'ils ont fait est leur œuvre, en même temps que celle de Dieu ; ils sont comme la conscience du monde, puisque tous ses éléments s'y trouvent rassemblés et qu'on peut les y saisir.

Mais ce qui le charmait surtout chez ces pères de l'art, c'est la réunion de la passion et de la combinaison : les poètes les plus exclusifs, les plus personnels, ont eu moins de chaleur, de vitalité et même de naïveté dans l'exposition du seul sentiment qui faisait leur grandeur que ceux-là n'en ont montré dans les sentiments variés qu'ils ont reproduits, — tandis que les littératures tardives, avec toutes leurs ruses acquises et leurs artifices

étudiés, n'ont rien fait qui approche de la savante harmonie qui se rencontre chez ces maîtres à son état le plus naturel et le plus complet, comme à sa source et à son principe.

Il conclut de là que l'inspiration ne doit relever que d'elle seule, que les excitations extérieures trop souvent l'affaiblissent ou la dénaturent, — qu'ainsi il faut être à jeun pour chanter la bouteille, et nullement en colère pour peindre les fureurs d'Ajax.

Il se rappela le temps où il se battait les flancs pour se donner l'amour en vue de faire des sonnets.

Alors la suprême poésie, l'intelligence sans limites, la nature sur toutes ses faces, la passion dans tous ses cris, le cœur humain avec tous ses abîmes, s'allièrent en une synthèse immense dont il respectait chaque partie par amour de l'ensemble, sans vouloir ôter une seule larme des yeux humains ni une seule feuille aux forêts.

Il vit que tout ce qui élimine raccourcit, que tout ce qui choisit oublie, que tout ce qui taille détruit, que les poèmes épiques étaient moins poétiques que l'histoire et que pour les romans historiques, par exemple, c'était un grand tort de vouloir l'être : celui qui, selon une idée préconçue et pour la loger convenablement quelque part, médite le passé sous d'autres couleurs qu'il n'est venu, refait des faits et rajuste des hommes, arrive à une œuvre fausse et sans vie. L'histoire est toujours là qui l'écrase de la hauteur de ses proportions, de toute la plénitude de son ensemble. Le seul moyen de l'égaler, ce serait d'atteindre à ses exigences et de compléter ce qu'elle n'a pas dit. Mais que de science ne faudrait-il pas pour être à même de comprendre l'époque! que d'érudition première pour acquérir cette science! que de sagacité pour l'appliquer! quelle intelligence ensuite pour voir les choses telles qu'elles sont venues, quelle force innée pour les reproduire, et quel goût surtout pour nous les faire entendre!

Jules s'enrichissait ainsi de toutes les illusions qu'il perdait : à mesure que tombaient les barrières qui l'avaient entouré, sa vue découvrait des horizons nouveaux. Également écarté du savant qui s'arrête à l'observation du fait et du rhéteur qui ne songe qu'à l'embellir, il y avait pour lui un sentiment dans les choses mêmes, et les passions humaines suivaient, en se déve-

loppant, des paraboles mathématiques. Quant à ses passions, à lui, il les réduisait à des formules afin d'y voir plus clair, tandis que ses idées semblaient venir de son cœur tant elles avaient de chaleur et d'audace.

Il porta dans les arts l'habitude qu'il avait contractée dans l'étude du monde, — et, insensiblement, dans l'analyse de lui-même, — de parodier ce qui lui plaisait davantage, de ravaler ce qu'il aimait le mieux, abaissant toutes les grandeurs et dénigrant toutes les beautés pour voir si elles se relèveront ensuite dans leur grandeur et leur beauté première. Quelquefois même il niait complètement une œuvre, afin de la mieux regarder sous un autre aspect. Mais, de même que le velours en lambeaux est plus beau que de la toile neuve, et qu'un bonnet de papier sur la tête de l'Apollon ne la dégrade pas, la parodie ne peut rien détruire de ce qui est indestructible, son couteau se casse contre les marbres impérissables. Elle embellit plutôt ce qui est beau en lui comparant ce qui est laid. La gloire, pour être complète, a donc besoin d'être outragée. Médiocre, en effet, serait pour moi le triomphe où il n'y aurait pas d'insulteurs.

N'est-ce pas dans ce même besoin que nous recherchons les diatribes de ceux qui nous sont chers et les caricatures de ceux que l'on admire, et que nous prenons plaisir à entendre médire de nous-mêmes, afin de pouvoir de suite nous aduler davantage?

Il plaignait l'admiration des gens faibles qui s'effraient de l'ironie, et combien elle a peu de forces en elle-même celle qui s'en trouve diminuée!

Il avait entendu dire que, l'époque moderne étant une époque prosaïque, les œuvres qui la pourraient peindre, devant se ressentir du sujet, n'y trouveraient aucune profondeur et n'en tireraient aucun éclat. Or, après en avoir adopté les idées courantes dans sa première jeunesse, et l'avoir ensuite détestée lors de son retour à l'antiquité, à la plastique, — haïssant alors le frac noir par amour du pallium et la botte vernie à cause du cothurne, — il se demanda cependant un jour si un demi-siècle où il y avait eu une révolution pour changer le monde et un héros pour le conquérir, où l'on avait vu des monarchies s'écrouler et des peuples naître, des religions finir et des dogmes commencer, des cadavres revenant de l'exil, des rois

qui y retournaient, et partout comme un souffle de tempête qui précipitait les événements à leur conséquence, qui heurtait les idées contre les faits, les philosophies contre les religions, — tout cela allant, tourbillonnant, si tassé, si mêlé, si confus que toutes les théories avaient eu leur jour, toutes les conceptions leur forme, — la foi, le doute, l'enivrement et l'accablement, la corruption et la vertu, la trahison et l'héroïsme s'étant montrés tour à tour les uns en face des autres, souvent dans le même fait, chez le même peuple, quelquefois dans le même homme, de manière que rien n'offrait plus d'ensemble tout en gardant une variété infinie, — il se demanda donc si une telle époque ne laissait pas plus de latitude et d'enseignement au penseur et plus de liberté à l'artiste que la contemplation d'une société à figure plus arrêtée où, tout étant limité, réglé et posé, l'homme se trouvait en même temps avoir moins agi par lui-même et la Providence l'avoir moins fait agir. Mais de cette surabondance de matériaux résulte l'embarras de l'art : il ne sait que faire du moment qui est, ni comment le percevoir. Pour qu'il puisse le saisir et le manier, il faut qu'il le trouve fixé quelque part. L'histoire n'est belle que racontée et les plus magnifiques palais ne valaient pas leurs ruines. Dans son amour de la beauté, l'artiste parfois peut regretter ces frontispices abattus, toutes ces statues mutilées; mais s'il savait, dans l'intérêt de sa pensée, combien le passé est de la nature de l'infini et que plus cette perspective est longue, plus elle est belle, il serait tenté de bénir le vent qui déracine les pierres et le lierre qui se met à les recouvrir.

Jules acquit donc la conviction qu'il y aura de magnifiques travaux d'art à exécuter sur le XIXe siècle quand on en sera à distance, — pas encore assez loin pour qu'on perde les détails, pas trop près non plus pour qu'ils prédominent sur l'ensemble.

On lui avait dit aussi (il l'avait lu dans les revues) que, le caractère individuel s'étant considérablement mûri par suite des préoccupations politiques de la nation, les rangs s'étant nivelés et les conditions rapprochées, la comédie était devenue une chose impossible, une forme de l'art entièrement perdue. Eh bien, il se persuada du contraire à la longue... Il est vrai, le sens comique lui était moins naturel que celui du tragique

et. dans la littérature comme dans le monde, il confondait souvent les genres.

*
* *

Il alla à Paris, il assista aux cours de la Sorbonne et sa conviction récente n'en fut pas détruite. En entendant encore des professeurs donner les règles du goût et des gens qui ne savent pas écrire quatre lignes enseigner comment il aurait fallu composer un livre, il s'amusa même davantage et rit de meilleur cœur qu'en voyant un singe raser un homme, ou un caniche habillé en soldat faire la charge en douze temps.

Les journaux lui semblèrent aussi une source inépuisable de facéties, avec leur dévouement au pays et leur amour de la morale publique, la lourdeur de leur style par-dessus la futilité de leurs pensées, — boîtes de plomb qui renferment du sable ; — les plus grands, les plus sérieux, les plus majestueux, les plus rogues étaient selon lui les meilleurs, de sorte qu'il n'y avait guère que *le Charivari* et *le Tintamarre* qui ne le fissent plus rire.

Il vit à la Bourse que la race des Turcarets n'est pas éteinte ; à l'École de médecine, que, pour être sans perruques, les petits-fils de Diafoirus n'ont pas dégénéré ; au Palais, que les Brid'oison se rencontrent encore.

L'extérieur comique en effet a diminué, mais le fond semble avoir grandi en raison inverse. Cela est devenu plus difficile à saisir, plus complexe, plus délicat, plus intime. Soit, par exemple, l'idée d'un gouvernement constitutionnel : n'a-t-elle pas en elle-même quelque chose de tout à fait attique et d'essentiellement fait pour rire ? Ce système où la pensée immuable, l'idée monarchique, si vous aimez mieux, reparaît continuellement sous les diverses figures de chaque ministère ne fait-il pas involontairement penser à ces pièces à tiroirs où le même personnage vient tour à tour déguisé en paysan, en cocher de fiacre, en militaire, en cuisinier, faisant alternativement le doucereux, le terrible, l'ingénu, afin d'extorquer la dot de la pauvre fille ou de lui ravir son honneur ?

Il alla à l'Opéra : il y vit des processions, des croix, des autels, y entendit jouer de l'orgue et chanter des psaumes. Il

alla dans les églises : on y exécutait des contredanses, et les mêmes gens qu'il avait vus, la veille au soir, sur la scène, habillés en prêtres ou en moines, chantant alors avec une expression appropriée à leur costume, étaient encore là qui continuaient leur métier, mais maintenant l'air sémillant et gaillard, frisés en papillotes, gantés de blanc, avec des manchettes et une chaîne d'or. En revanche, il retrouvait, le soir, à dîner en ville, ceux qu'il avait vus le matin desservant la messe en habits pontificaux, qui buvaient et mangeaient de bon appétit, causaient avec les dames et faisaient les agréables.

« O Molière! Molière! » s'écria-t-il dans son âme, en admirant la moralité des procureurs du roi et le civisme des hommes d'État. On l'invita à faire partie d'une assemblée philanthropique : il s'y rendit d'abord. Chacun se poussa tellement à la porte, afin d'avoir la meilleure place auprès du poêle, qu'il faillit être étouffé dès en entrant. Il s'agissait de trouver les moyens d'améliorer l'homme intérieur : on commença par se disputer si bien pour savoir qui aurait le premier la parole que chacun finit par hurler pour se faire entendre, et que Jules s'en alla, de peur des coups.

Il assista, un autre jour, à la réunion solennelle d'une société de tempérance. La réunion eut lieu à neuf heures du soir, après un grand dîner qu'avait donné le président : presque tous les membres arrivèrent ivres et déclarèrent qu'ils permettraient à leurs adeptes tout au plus le thé et la limonade. Les plus gris furent les plus éloquents.....

Il fit la connaissance d'un jeune écrivain catholique, dont les livres de morale dogmatique étaient donnés en prix dans les couvents, et dont les poésies religieuses étaient recommandées par les confesseurs à leurs belles pécheresses ; Jules le rencontra chez les filles.

— Ah! ah! je vous y prends, l'homme de bien! — lui dit-il.

— Comment? — répondit celui-ci. — Rien de plus simple : c'est avec l'argent que me rapportent mes amours éthérées que je paie les catins, et en prêchant le carême je dîne chez Véfour.

Quant aux jaloux, aux fripons, aux vaniteux, ils sont trop nombreux pour qu'on y prenne garde, et d'ailleurs tiennent

trop à la nature humaine pour qu'on les puisse reporter plus spécialement sur une époque que sur une autre.

Mais à ne faire attention qu'à l'élément grotesque d'une société, et qu'aux ridicules dont elle est spécialement douée, il en découvrit tellement dans la nôtre qu'il en arriva, par rapport au genre comique, aux mêmes conclusions qu'il avait trouvées quant au tragique. Ainsi, il avait eu d'abord envie de s'amuser avec les saint-simoniens, mais les fouriéristes l'emportèrent, de même que M. Cousin lui semblait très drôle avant qu'il n'ait lu Pierre Leroux. — Qu'est-ce qui fera rire, en effet, quand tout est risible? Il est vraiment pénible pour un auteur de penser que, quelque bêtise qu'il fasse débiter à ses bouffons, les gens graves en diront toujours de plus fortes : on ne peut pas faire la charge de la charge elle-même. Où faudra-t-il puiser matière à satire? qui nous l'offrira?

Sera-ce l'Université, par hasard? mais les Jésuites réclameront. Les orateurs patriotes peut-être? mais les journalistes vertueux ne leur en cèdent guère. Les savants? et les artistes, bon Dieu! L'orgueil des ténors, sans doute; mais celui des danseurs, miséricorde!

Il songea bien encore à l'Académie, composée des grands seigneurs de la bourgeoisie, de ministres destitués, de pairs podagres...., d'écrivains qui ont l'esprit de ne rien écrire et de quelques critiques qui en ont eu le malheur; où l'on recevra bientôt des poëliers-fumistes, des notaires et des agents de change!... Hélas! ceux qui l'attaquent n'ont-ils pas bien plus d'outrecuidance, et ceux qui veulent y entrer bien plus de platitude!

Il entendit, dans un salon, un homme réciter des vers; les vers étaient médiocres et les mains du poète étaient fort sales.

— Quel est ce rustaud? — demanda-t-il à son voisin.

— N'en dites pas de mal : c'est un grand homme.

— En quoi?

— C'est un cordonnier qui fait des vers.

— Eh bien?

— Mais c'est là toute la merveille, parbleu!... Voilà son éditeur qui est à côté de lui, et qui vient de le présenter à la maîtresse de la maison. Il le mène partout : c'est son bien, sa bête, sa chose. Il a grand soin de lui recommander de venir

en casquette et de garder ses mains sales, afin qu'on voie bien qu'il est prolétaire et qu'il fait des chaussures; il l'a même engagé à coudre son cahier de poésies avec du ligneul. J'ai su aussi qu'il lui conseillait de mettre quelques fautes de français aux plus beaux endroits, afin qu'on les en admirât davantage... Il est à la mode, lui et son poète : on l'invite partout. Voilà comme il se pousse. Quand il aura traîné ce pauvre homme de salons en salons, et qu'il ne saura plus qu'en faire, il le plantera là tout net et il faudra que le cordonnier se remette à coudre des bottes, pourvu que la vanité, la misère et le désespoir en dernier lieu ne l'aient pas fait crever d'ici là, ce qui arrivera à coup sûr.

— Quel est donc ce monsieur qui parle si bien? — demanda Jules à son voisin de droite en lui désignant son voisin de gauche.

— Ce monsieur est un helléniste, — lui répondit-on, — qui ne conçoit pas que l'on puisse écrire un article de modes ou réciter une fable si l'on ne sait à fond au moins deux langues anciennes et une demi-douzaine de modernes. Il a fait un roman de mœurs, bourré d'érudition, que personne n'a lu; mais il s'en console en relevant les anachronismes de ceux qu'on lit, et en riant sur le compte de leurs auteurs, qui ont employé une foule de mots dont ils ne connaissaient pas l'étymologie ou la racine.

L'homme obligeant qui donnait ce renseignement à Jules était un jeune dandy, jaloux du bruit que faisait le prolétaire qui captait en ce moment l'admiration des dames, et non moins envieux de la science du savant qui quelquefois l'humiliait devant les hommes.

« Et moi-même, — se demanda Jules après avoir cherché au fond de sa conscience la cause des répulsions différentes qu'il portait à chacun de tous ces personnages, — est-ce que je ne serais pas bien aise d'être à la place du cordonnier et d'entendre en mon honneur ce doux murmure qui circule? est-ce que je vise à autre chose, après tout?... Ses vers ne m'ont peut-être paru mauvais que parce que j'aurais préféré qu'on écoutât les miens. Ce brave homme qui les décriait avait beaucoup de sagacité et je serais bien heureux si j'en savais autant que lui. Ce jeune fat même n'avait nullement tort; il faut con-

venir aussi qu'il met sa cravate mieux que moi et que sa toilette est irréprochable. »

Ainsi vivait Jules, fréquentant davantage les hommes, et de moins en moins leur ouvrant son cœur : son isolement intime était relatif à la foule qui l'assiégeait ; — résultat multiple de l'expérience, de l'orgueil blessé, du parti pris et des circonstances extérieures.

Deux choses arrivent. Ou l'homme s'absorbe dans la société, en prend les idées et les passions, et disparaît alors dans la couleur commune ; ou bien il se replie sur lui-même, en lui-même, et rien n'en sort plus, des différences profondes s'établissent entre lui et ses semblables : — il y a des abîmes rien que dans la manière de comprendre une même idée : — il vit seul, rêve seul, souffre seul, personne ne s'associe à sa joie, il n'y a pas de caresse pour son amour ni de consolation pour sa douleur.

Son âme est comme une constellation égarée que le hasard pousserait dans l'espace.

C'est pour cela qu'on voit tant d'amitiés chez les enfants, que l'on en rencontre déjà moins dans la jeunesse, presque pas chez les hommes mûrs, point du tout entre les vieillards.

Combien de goûts, de pensées, de rêves et de plaisirs avons-nous eus de communs avec une foule de gens qui sont perdus pour nous ! Ils ont pensé comme nous cependant, senti comme nous ; nous vivions de leur vie, ils vivaient de la nôtre ; mais les liens qui semblaient unir pour toujours se sont si bien dénoués d'eux-mêmes que l'on s'est oublié complètement et que l'on ne se reverra jamais.

Il est un âge où l'on aime tous les vins, où l'on adore toutes les femmes. Alors, assis devant la vie comme autour d'un festin, on chante tous ensemble dans la joie de son cœur : les convives ont la même gaîté et la même ivresse. Mais une heure arrive où chacun prend sa bouteille, choisit sa femme et s'enfuit chez lui : puis d'autres viennent boire aux mêmes illusions et se griser des mêmes espérances.

Si les attachements du passé nous apparaissaient tout à coup en face de l'isolement de l'heure présente, nous aurions plus horreur des autres que de nous-mêmes, et qu'est-ce que nous déplorerions davantage ou de l'abandon de tout ce qui nous

a quittés ou de la dureté que nous avons mise à n'en plus vouloir?

Autrefois Jules avait beaucoup d'amis avec lesquels il causait littérature; à peine maintenant s'il pouvait trouver quelqu'un qui fût de son avis pendant cinq minutes. Il n'avait pas le courage d'exposer ses idées devant des gens qui ne les partageaient pas, et, quant à ceux qui les entendaient, il aurait eu encore tant de choses à leur ajouter qu'il s'abstenait d'ouvrir la bouche.

La discussion lui était devenue impossible; il n'y avait à son usage de mode de transmission psychologique que l'expansion, la communication directe, l'inspiration simultanée. Il voulait que ce qui sortait de lui-même, et que ce qui tâchait d'y entrer, arrivât à la manière du son qui s'accepte sans qu'on le raisonne, que l'on perçoit dès qu'il se produit. La justesse d'une note ne se critique pas : on ouvre l'oreille et l'on en a de suite conscience.

Plus il allait, et moins il découvrait chez les autres de rapports avec lui-même. Lorsqu'il dînait au restaurant avec un ami, l'ami choisissait toujours des plats qui n'étaient point de son goût, et voulait du bordeaux quand il aurait désiré du bourgogne.

La coupe de sa robe de chambre et la couleur des étoffes dont il se couvrait étaient généralement blâmées de tout le monde.

S'il voulait faire un cadeau à quelqu'un, il choisissait toujours des choses charmantes qui ne plaisaient jamais.

Il n'allait plus dans aucun théâtre, parce que les sifflets l'empêchaient de goûter les plus beaux morceaux et qu'il souffrait trop en entendant certains applaudissements.

Il évitait plutôt la contradiction qu'il ne la cherchait; mais, n'étant de l'opinion de personne, il ne disait pas la sienne : or on l'accusait d'hypocrisie, parce qu'il voulait être poli sans consentir à être vil.

Admirait-il un tableau, il trouvait des gens qui se pâmaient devant la manière dont le peintre avait imité les boutons de l'habit. Si c'était un concerto de Beethoven, il en voyait qui bâillaient ou qui trépignaient à la première note. Quand il parlait de Shakespeare, les prétendus classiques lui répon-

daient par un rire de pitié, et les soi-disant romantiques par des cris inarticulés.

S'il avouait qu'il aimait à lire *la Pucelle*, on le regardait comme un libertin, — ou bien les amateurs lui citaient à l'instant même le *Tableau de l'amour conjugal* ou *le Portier des Chartreux*.

Quelquefois cependant, alléché par des apparences de sympathie, il se laissait aller à développer son opinion, ou à épandre son sentiment; mais soudain il rencontrait, chez ceux qu'il avait crus le comprendre, un entendement si borné que, quoique parti du même point, il s'en trouvait tout à coup à des distances infinies, et qu'il continuait à parler pour lui seul.

Il s'interdit donc de jamais parler d'art et de littérature. Un jour, il eut le malheur de tomber au milieu d'un cercle d'historiens qui dissertaient de la Révolution française et de ses grands hommes : l'un regardait Robespierre comme « un tigre altéré de sang », un autre comme le plus doux législateur qu'on ait vu; la Montagne était traitée de phalange sacrée ou de repaire de brigands; le troisième enfin bénit la Révolution dans son principe et dans ses résultats, tout en déplorant « les excès qui l'avaient souillée ». Jules dès lors se priva de parler d'histoire.

Restaient donc ces éternels lieux communs qui sont l'aliment inépuisable de la conversation entre les hommes, points de contact par lesquels le dernier goujat et le plus grand génie du monde se ressemblent, je veux dire le vin, la bonne chère et les fillettes; mais, outre la monotonie du sujet, Jules était toujours surpris du peu de débauche des débauchés, du petit estomac des gourmands, et de l'avarice des prodigues. Il fréquentait un homme à bonnes fortunes, une manière de séducteur de profession qui avait régulièrement un amour sérieux par mois, sans compter le reste des anciens qui duraient plus ou moins longtemps. Chaque nouvelle maîtresse était toujours supérieure à la précédente, en âme, en cœur, en beauté, en poésie, etc., et, la suivante survenue, il riait de tout ce qu'il avait dit sur le compte de la première; ainsi des autres. Comme il lisait un jour à Jules une lettre qu'un nouvel ange lui adressait par la poste, Jules fit la faute de rire tout haut à une phrase qu'il reconnut pour être de George Sand.

— Vous n'êtes pas digne de comprendre cela, — s'écria l'homme sentimental qui en était à sa quarante-troisième bonne fortune : — sortez, vous me faites mal ! Vous êtes un cœur sec, indigne de ces confidences.

Il rencontra dans la rue trois jeunes gens qui couraient à une orgie.

— Viens avec nous ! — lui dirent-ils, — nous allons faire un crâne souper ! Tout est payé d'avance, y compris les dames qui viendront au dessert, et les glaces que l'on pourra casser.

— Merci, — leur répondit Jules, — je n'en suis pas.

— Ah ! oui, — dirent-ils, — tu n'aimes des femmes que leur figure, et des bouteilles que le bouchon !

Et ils le quittèrent en ajoutant : « Il faut pour nous refuser qu'il soit un saint ou un impuissant », tandis que l'autre, l'homme aux nombreuses passions, disait : « C'est un être ignoble qui ne sent pas le beau côté de l'amour ; la matière est tout pour lui : quels vices il doit avoir ! »

Huit jours après, il revit les trois soupeurs qui en étaient encore malades : on parla de l'art des festins. Jules émit à ce sujet des plans si colossaux, des idées si grandioses, que la compagnie s'écria d'un commun accord :

— Quel luron vous faites ! quel gars ! Peste, comme vous y allez ! Nous ne sommes pas comme vous. Voilà ce qui s'appelle un roué accompli.

Dans la même soirée, l'amoureux vint lui rendre visite. Jules crut bien faire en commençant par lui parler du charme des liaisons commençantes, de la joie dont les premiers regards remplissent le cœur, des spasmes ineffables qui vous saisissent, de cette douce pente sur laquelle la vie coule quand...

— Bah ! — interrompit l'ami, — je ne suis pas si platonique que ça, moi ! Vous savez bien, Pauline, cette femme que j'ai entreprise il y a trois semaines ? Son mari est parti en voyage, elle vient tous les jours chez moi passer au moins quatre heures sans compter la nuit : je l'ai montée à un rude diapason. Allez ! c'est une tigresse maintenant ! Il faut voir ça ! Nous prenons du plaisir tant que nous pouvons, nous nous en donnons à nous faire crever si ça dure... Qu'est-ce que vous en dites ? n'ai-je pas raison ?

Jules songeait aux inconséquences perpétuelles et aux varia-

tions de tous ces gens qui vivaient normalement chacun dans son milieu, tandis que lui, au contraire, si continu avec lui-même et suivant une ligne droite, était toujours en désaccord avec le monde et avec son cœur. Il en arrivait à cet axiome : « L'inconséquence est la conséquence suprême; l'homme qui n'est pas absurde aujourd'hui est celui qui l'a été hier et qui le sera demain. »

Ses sentiments d'ailleurs n'étaient pas plus compris que ses idées; ses goûts, pas plus que ses opinions : — car il est peut-être aussi difficile de trouver quelqu'un qui sente comme vous le monde et la nature qu'un autre qui soit de votre avis sur la façon dont il faudrait servir un dîner, ou équiper un attelage!

Un soir, par exemple, — un beau soir d'été, au bord de la mer, éclairé par la lune, caressé d'une chaude brise, — une de ces nuits où le cœur déborde, — il parla... Je ne sais ce qu'il dit, — il soupira sans doute d'un étrange soupir, et ses yeux devaient avoir une flamme magique : — une femme, en effet, était à ses côtés; — peut-être ne la voyait-il pas! ou, s'il la voyait, pensait-il encore moins à elle qu'aux autres. — Eh bien, cette femme, qui était belle, il est vrai, crut à l'intention de ses soupirs et de son regard, et dès le lendemain se mit à les lui rendre : Jules s'attrista de cet amour, il en ressentit pour la vie humaine une pitié sans fond.

« Quoi donc! — se disait-il, — tout m'est refusé, et même les éclairs d'amour qui viennent dans mon cœur, encore plus courts que ceux du ciel, ont à peine besoin d'être vus pour aveugler qui les contemple. Où irai-je donc pour respirer tranquille? Y a-t-il une place pour moi où mes soupirs et mes sourires ne puissent nuire à quelqu'un ou à moi-même? »

Les flots, les nuages et les forêts lui parlaient bien dans leur langage. Mais la voix de ces muets amis se tait quelquefois, et alors à qui faire entendre la nôtre? C'est un pesant fardeau que de porter seul le poids de son cœur!

Par moments encore il avait des tentations de vivre et d'agir. Mais l'ironie accourait si vite se placer sous l'action qu'il ne pouvait l'achever ; l'analyse suivait de si près le sentiment qu'elle le détruisait aussitôt.

Quelquefois encore il prit les fantaisies de son imagination pour les mouvements de son cœur et les ébranlements de sa

sensibilité pour des passions réelles, mais elles passaient si vite qu'il les reconnaissait pour des idées ou pour des sensations fugitives. C'est ainsi qu'il laissa inachevées plusieurs intrigues nouées pour passer le temps et dont il était ennuyé dès qu'il entrevoyait le dénouement.

Il descendait si vite dans toutes les choses qu'il en voyait le néant du premier coup d'œil, comme ces sources à fleur de terre dont on trouve le fond rien qu'en y plongeant les pieds.

Il retrouva Bernardi, qui jouait à l'Ambigu les rôles de vieux princes. Cet homme devait lui rappeler des souvenirs cruels ; il eût pu ne pas le voir : il le vit exprès, à cause de cela même, et il s'étonna de se plaire avec lui tout autant qu'autrefois, au temps du *Chevalier de Calatrava*. Jules se lia avec lui ; ils renouèrent leur amitié et se lièrent plus intimement que jamais. Ils parlaient de madame Artémise et surtout de mademoiselle Lucinde, partie à Londres s'y établir marchande de modes. Elle avait été longtemps la maîtresse de Bernardi, après avoir été celle de bien d'autres et avant de l'être aussi d'un plus grand nombre. Jules aimait à causer d'elle, à entendre de la bouche même de Bernardi mille détails intimes qui la dégradaient, mille faits qui outrageaient le souvenir qu'il en avait gardé. Il se la figurait dans les bras de ce comédien vulgaire : il la voyait embrassée par cette bouche-là, déshabillée par ces mains-là, aimant d'un sale amour toute cette sale personne, — et, le considérant avec une attention tendue, il tâchait de retrouver sur lui quelque chose d'elle, comme une exhalaison du passé, et un reste d'odeur.

A force de satisfaire ce singulier besoin, il finit par ne plus l'éprouver. Quand il eut bien traîné dans la boue, retourné et rompu à toutes ses articulations le tendre et douloureux amour de sa jeunesse, et que la férocité de son esprit se fut repue de ce spectacle, il trouva moins de charme dans la société de Bernardi, et, tout en continuant à le voir quelquefois, il lui paya moins souvent le café.

*
* *

Henry n'eût pas compris cette façon de revenir sur son passé et de vénérer ses souvenirs ! A coup sûr, il n'eût pas

demandé à M. Renaud tous les renseignements que Jules réclamait de Bernardi, lui qui, après ses trois ans de séjour à Aix, hésita s'il n'irait pas revoir madame Émilie, et qui, au bout de dix minutes de réflexion, se décida enfin pour la négative.

Mais c'était un autre homme que Jules, vraiment. Il était revenu fort instruit et très expérimenté. Les hommes mûrs admiraient la rectitude de son jugement; les jeunes gens, la grâce de ses manières. Il était d'une élégance exquise, sa simplicité n'avait rien de commun et elle ne sentait pas la recherche. On voyait qu'il avait vu le monde, car il se conformait à ses convenances; on eût pu s'apercevoir qu'il voulait l'exploiter, car il n'en froissait pas les préjugés et se courbait sous ses tyrannies.

Il causait politique avec les députés, agriculture avec les propriétaires, finances avec les banquiers, jurisprudence avec les avocats, régime pénitentiaire avec les philanthropes et littérature avec les dames.

Il y avait en lui quelque chose de caressant et d'amical, mêlé à une sorte de franchise insolente sans impudence, qui agréait beaucoup à la première vue. Il déclamait bien quelquefois sur les généralités, mais rarement il en venait à préciser une particularité quelconque, de sorte qu'il faisait plaisir aux coquettes en se déclarant contre la coquetterie, aux petites bourgeoises en médisant des grandes dames, qu'il flattait les demi-vertus en faisant l'éloge de la vertu et qu'il plaisait aux avares en louant les gens économes.

Il avait eu successivement, depuis sa première maîtresse, d'abord une dévote qui se confessait chaque fois qu'elle lui avait cédé, une danseuse qui dansait devant lui toute nue pour le divertir, une bas-bleu qui lui récitait des élégies faites en son honneur. Il avait quitté la première parce qu'elle était trop difficile, la seconde parce qu'elle l'était trop peu, et il n'était parvenu à se débarrasser de la troisième, qui était fort laide, qu'en se donnant lui-même un successeur.

Il avait fait du sentiment avec la dévote, pris du plaisir avec la danseuse, et sa vanité s'était complu dans la société du bel-esprit.

Il avait eu la femme pieuse en assistant aux offices et en se tenant debout, tête nue, tout vêtu de noir, appuyé contre un

pilier d'église; il avait conquis le cœur de la comédienne en débitant des facéties au dessert, et la dernière s'était affolée de lui après l'avoir entendu lire deux pages de *Jocelyn*.

Rien ne serait plus faux que de soutenir qu'il joua la comédie vis-à-vis d'aucune d'elles : il les avait aimées réellement chacune, l'une après l'autre. Il avait été tour à tour presque mystique dans sa première passion, bambocheur et farceur dans la seconde, littéraire et élégiaque dans la troisième.

Tout le monde n'a-t-il pas envie de danser à la noce en entendant les violons, et envie de pleurer à l'enterrement en suivant le corbillard, quoiqu'on se moque aussi bien de la mariée que du défunt? C'est que notre gaieté naturelle est excitée par la gaieté qui vient à notre rencontre, et notre tristesse innée par la tristesse que nous trouvons sous nos pas.

Henry ne fit donc que suivre ses instincts d'amour sérieux en aimant une femme frêle aux yeux purs et aux poses chrétiennes, dont le chevet était ombragé de buis bénit, dont la phrase était onctueuse et douce comme la prière, — passion toute parfumée d'encens et pénétrée de candeur.

Il obéit ensuite au besoin d'une existence pleine de sensualités violentes et de plaisirs bruyants en cherchant à partager celle qui s'offrait à lui toute remplie de luxe et de vanités sonores, fertile en récréations charnelles et en hasards singuliers.

Quand il faisait les yeux doux à cette dame maigre qui parlait d'une façon si prétentieuse et portait une couronne de laurier dans ses cheveux, c'est qu'il voulait trouver quelqu'un à qui parler délicatement des choses délicates de la poésie, qui pût lui donner sans intermédiaire tout ce qu'il rencontrait de beau dans les endroits tendres des livres, qu'il croyait enfin découvrir le génie et qu'il enviait d'en approcher et de le dominer.

Ce qui eut lieu avec ces trois femmes lui advint également dans ses autres rencontres avec celles qu'il eut ensuite ou celles qu'il voulut avoir.

D'abord il étudiait leur caractère (en cela il mettait de l'habileté); mais, malgré lui, il prenait quelque chose de cette nature dont il suivait attentivement toutes les sinuosités et les pen-

chants : il exagérait ses enthousiasmes, outrait ses antipathies, entrait dans ses propensions, de sorte qu'en se traînant à sa remorque il l'attirait vers lui, et menait l'aventure à son but.

A mesure que la femme qui l'aimait l'aimait davantage, il reprenait du terrain, redevenait lui-même; le courant de son cœur rentrait dans son lit normal. Peu à peu la passion arrivait à sa fin en suivant une ligne pareille à celle qui l'avait amenée à son apogée, — ainsi que l'amateur, aux montagnes russes, qui monte par un côté et descend par l'autre : mais le voyage se fait plus vite en descendant qu'en montant : aussi y a-t-il d'ordinaire, en bas, quelque choc violent qui amène des cris.

Quelle surprise! quelle douleur pour ceux qui tombent de si haut! Les cœurs faibles (ce sont quelquefois les plus forts) s'y brisent et en meurent du coup : leur chute, en effet, est multipliée par le carré de la vitesse.....

Elles pleuraient, elles le maudissaient, les femmes qu'Henry abandonnait. Il y mettait cependant, d'ordinaire, tous les ménagements d'un homme bien élevé et il les envoyait promener de la façon la plus honnête qu'il pouvait aviser. Ce n'était pas par parti pris ou par insensibilité, mais il les quittait naturellement quand il commençait à en être las, tout comme il les avait recherchées dès qu'elles lui avaient plu.

Était-ce sa faute, vraiment, de ce qu'il n'était pas fait pour endurer au delà de six mois des sermons théologiques sur la grâce, sortis même d'une jolie bouche, de ce qu'il se fatigua d'un carnaval qui avait duré jusqu'après Pâques, de même qu'il reconnut au bout de quinze jours l'incommodité d'une poitrine dont la maigreur était trop fantastique et les tendresses trop alambiquées?

Quoi qu'il en soit, la pauvre dévote pensa en mourir quand elle se vit abandonnée de la croyance où son cœur avait vécu.

L'étonnement de la sauteuse ne fut pas moins grand quand elle s'aperçut de l'exiguïté de ses moyens pécuniaires et de la faiblesse de son tempérament.

Quant à la bas-bleu, elle ajouta cette méprise à la liste déjà nombreuse de ses désillusions, et s'en consola petit à petit en en causant souvent avec un autre.

Dans tout ce qui précède, dans les trois exemples cités, comme dans ceux qu'on ne cite pas, il va sans dire qu'il n'est

question que de femmes mariées, la jeune fille ne figurant pas dans le corps d'armée qui est à attaquer. En effet, elle ne prend rang dans le monde qu'avec la dot qu'on lui donne et le mari à qui on l'a donnée : pour que quelqu'un songe à s'en emparer, il faut au préalable qu'elle appartienne à un autre, et qu'elle porte son nom, — ainsi que l'argent qui a besoin d'être marqué d'une effigie quelconque avant qu'on le livre à la circulation publique.

De toutes ces passions et de ces aventures, Henry en avait gardé la faculté de sentir à des degrés différents les passions qui lui arrivaient et de se tirer des aventures qui se présentaient dans le monde.....

A Aix, il avait fréquenté quelques républicains : il avait été républicain comme eux. Il était devenu humanitaire et socialiste parmi les modérés, après avoir été d'abord sans-culotte et régicide avec les emportés, et il avait rêvé pour les peuples un avenir évangélique. Admis ensuite dans une meilleure société, il avait admiré les vieilles et austères convictions, les courages vendéens, et il avait regretté la dignité de la monarchie et la loyauté des gentilshommes, effacée comme leurs blasons. Maintenant enfin qu'il briguait une place d'auditeur au Conseil d'État, il était sincèrement attaché au régime actuel des choses, n'ayant qu'à y gagner, et il trouvait naturellement qu'il ne fallait y rien changer, — ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un fond d'idées très libérales, avec ces allures d'aristocrate, tout en étant conservateur.

Dans sa première année de liberté, il avait considérablement dansé, valsé, dîné et soupé, passé des nuits à faire l'amour, et des journées à boire du punch ; mais, s'étant rendu malade, il vécut, l'année suivante, dans une continence et une tempérance exemplaires. Après quoi, il se décida à mener un train de vie tout à la fois plus raisonnable et moins rigide.

Il avait également d'abord porté les cheveux longs, puis très ras ; ils avaient maintenant une longueur convenable.

Voilà comme il était merveilleusement propre à accepter toutes sortes d'idées et à agir de toutes sortes de façons. Il passait sans difficulté d'une opinion à une autre, d'une raison à une raison contraire, de la brune à la blonde, de l'enjouement à la mélancolie, non par scepticisme et par dédain, mais

par une sorte de conviction tiède et d'entraînement paisible qui le rendait dupe de lui-même tout en dupant quelquefois les autres. Il ne croyait pas trop à la vérité de l'amour, à l'infaillibilité de la raison, à la vertu des femmes et à la probité des hommes, et cependant il pensait que son amour était profond, que ses opinions étaient à peu près irréfutables, que sa maîtresse l'aimait éperdument, et qu'il était lui-même plein de rares qualités morales.

Il n'avait pas de grands espoirs, de sorte qu'il n'éprouvait jamais de grandes déceptions.....

Ce qui est incompréhensible, il n'y pensait pas. Ce qui est insurmontable, il ne faisait pas d'effort pour l'atteindre.....

Il mettait dans ses tendresses un peu de poésie facile qu'il avait soin de laisser voir, et qu'il éprouvait juste assez pour qu'on s'en aperçoive.

Il s'indignait de ce qui indigne et se réjouissait de ce qui réjouit. Il a dit : « C'est bien fâcheux », à la mort du duc d'Orléans. « C'est bien beau », aux funérailles de l'Empereur. Et il n'était pas de ceux qui pleuraient ni de ceux qui tressaillaient.

Il n'avait ni haines prononcées pour personne ni de fortes sympathies non plus pour qui que ce soit. Il regardait cependant comme ses amis beaucoup de gens sur lesquels il ne comptait pas : il avait même du plaisir à les voir et à leur parler, quoiqu'il eût été fâché de les voir trop souvent, et qu'au bout d'une heure il cherchât quoi leur dire.

Si une voiture écrasait quelqu'un dans la rue, il en était vraiment attristé et plaignait la victime, mais il ne courait pas la relever. Cependant sa digestion en était troublée et il donnait bien cinq francs dans la souscription que l'on ouvrait pour la veuve et les orphelins, tandis que d'autres ne donnaient que quarante sous.

Il n'estimait pas ceux qui se grisent avec de l'eau-de-vie, parce qu'il préférait le vin ; il trouvait le goût de la pipe trop fort, parce qu'il fumait des cigarettes. C'était aussi quand il était triste qu'il lisait Lamartine, et quand il voulait rire qu'il prenait Molière.

Sérieux en toutes choses, il s'identifiait aux circonstances ; à demi conduit par elles, il savait en profiter. Quand il avait

échoué dans une entreprise, il rejetait la faute sur le hasard; quand il avait réussi, il s'en attribuait le mérite : il avait vu, en effet, combien l'homme est peu libre de lui-même, et quelle force cependant il tire de son énergie et de sa volonté.

Sans vénération pour le génie, il s'exemptait d'admirer les grands hommes en attribuant leur grandeur à la nature. Sans amour pour les héros, il mettait leurs hauts faits sur le compte de leur orgueil. Chose étrange, il se raillait de l'enthousiasme et s'effrayait du scepticisme.

Il ne comprenait pas les gens qui meurent d'amour, lui qui avait tant aimé et qui n'en était pas mort. Il ne concevait pas ceux qui vivent en s'en passant, lui qui ne pouvait vivre sans en avoir.

Il se plaisait à aller dans le monde parce qu'il y trouvait des femmes qui le regardaient et des hommes qui l'écoutaient. Il se comparait aux plus spirituels, se mettait au-dessus de ses égaux et s'amusait en secret de la bêtise des bêtes et de la laideur des laids.

Il savait dans les marchés les plus honteux qu'il ne faut jamais nommer la chose que l'on achète et que l'on doit respecter la pudeur des impudiques et la susceptibilité de la canaille, les voleurs n'aimant pas à entendre parler de vol, ni les assassins d'assassinats, car, à part leur habitude de voler et d'assassiner, ils sont peut-être au fond très honnêtes et très humains.

Il se croyait encore tendre parce qu'il l'avait été jadis. Il se jugeait aussi très moral parce qu'il aimait à voir la moralité chez les autres.....

Honnête dans ses mœurs, humain avec ses semblables, probe dans les relations sociales, il tâchait cependant de coucher avec toutes les femmes, d'exploiter tous les hommes et d'accaparer tous les louis. Mais il voulait arriver au premier de ces buts sans qu'on s'en scandalise, au second sans qu'on s'en aperçoive, au troisième sans qu'on l'en puisse blâmer ou punir. — Car il n'aimait pas le scandale en lui-même, n'avait pas plus d'égoïsme qu'un autre, et était vraiment un fort honnête garçon.

Jusqu'alors il n'avait pas eu d'ambition, mais il allait peut-être en avoir à mesure qu'il découvrirait plus de choses à

ambitionner, et que, chaque jour, en acquérant quelques-unes, il lui en resterait davantage à acquérir : l'appétit vient en mangeant et la convoitise en regardant.

Pour compléter son éducation, il avait appris les notions de beaucoup de choses afin d'être universel, et il en avait étudié à fond une ou deux restreintes et particulières afin de s'y montrer profond. Il savait assez de mathématiques pour arpenter un jardin, et assez de chimie pour ne point paraître ignorant à un apothicaire.

En fait de tableaux, il en connaissait les gravures ; en fait d'histoire, il savait par cœur les résumés, — mais il se sert des termes techniques d'atelier et il cite les sources.

Il n'a pas lu tout Corneille, mais il peut réciter quelques tirades de ses pièces les moins connues ; il lit les ouvrages latins avec la traduction en regard, et les ouvrages grecs dans la version latine.

Il a été en Italie, de sorte qu'il donne parfois des démentis formels aux savants qui ont étudié ce pays. Comme il a aussi habité l'Amérique, il n'est pas non plus permis de parler du Nouveau Monde sans qu'il n'en dise son avis, et il faut qu'on le croie.

Il se tient au courant de la politique dans *le Moniteur*, et au courant des arts dans les petits journaux.

Économie sociale, philosophie, industrie, commerce et travaux publics, c'est un homme qui peut causer de tout et qui ne dira jamais de sottises.

Il a suivi tout un hiver un cours d'anatomie ; il va aux concerts du Conservatoire ; il connaît même un peu la composition musicale, quoiqu'il ne sache pas tenir un archet ou chanter une chanson à boire.

On le voit très enthousiaste des pièces à la mode et poursuivant de ses sarcasmes celles qui tombent.

Son grand mérite est de savoir discerner le moment précis où une réputation s'établit, où une renommée s'efface. Alors il s'efforce de donner de l'éclat aux noms qui commencent à en avoir et de hâter la chute de ceux qui commencent à en perdre : l'événement arrivant après, on admire la justesse de ses appréciations et l'indépendance de son esprit, sans compter qu'il a droit à des amitiés nouvelles et qu'il peut être récompensé aussi par des haines victorieuses.

Il n'a pas précisément, comme son père, des idées faites sur tous les sujets possibles; mais, jugeant les hommes d'après une expérience purement personnelle, et ne cherchant dans cette investigation qu'un résultat clair d'où il puisse tirer son profit, il ne tient pas compte de tout ce qu'il ne voit pas, et il suppose trop volontiers ce qu'il croit devoir être. Il ne croit pas assez aux idées qui ne s'expriment point, ni aux sentiments qui ne se manifestent pas par des actions. Aussi se trompe-t-il quelquefois en voulant rattacher à des causes permanentes des inspirations spontanées, ou en déduisant de choses insignifiantes d'importantes conséquences.

Ainsi, pour avoir vu beaucoup d'adultères en action, il ne remarque pas ceux qui restent en pensée. Il a classé la passion, et divisé le cœur en régions séparées : de là vient le calme de sa vie, au milieu des agitations du monde; de là aussi le caractère superficiel de son intelligence, quoiqu'elle soit étendue.

Il s'était d'abord adonné à l'étude des arts; mais il les a quittés parce qu'il n'y voyait plus rien à apprendre, — signe évident qu'il n'avait rien appris, — et il s'est lancé tout entier dans la vie pratique, où avec le temps il deviendra un maître.

Il a abandonné la peinture parce qu'il trouvait que les paysages étaient toujours faux et que les portraits n'étaient jamais ressemblants. Quant à la sculpture, il est toujours choqué de la froideur de ses groupes et de l'immobilité de ses figures. L'ancienne prédilection qu'il a gardée pour la littérature est plutôt le souvenir du charme qu'il en ressentait jadis que l'effet d'un goût réel.

S'il s'applique à creuser une œuvre, il en regarde si attentivement la forme extérieure qu'il en perd vite le sens, et qu'il la trouve presque toujours défectueuse. Comme il ne saisit pas le besoin qui l'a créé, il blâme justement ce qu'il y a d'essentiel en elle, et passe ainsi sans s'en apercevoir pardessus le sublime. Il ne remarquera pas la correction profonde d'une phrase incorrecte ni l'harmonie d'un rythme brisé. Il ne sent pas bien l'antiquité dans ce qu'elle a de chaud, ni les temps modernes dans ce qu'ils ont de douloureux.

Il a dans l'esprit un type vague auquel il rapporte ce qu'il voit dans l'art comme ce qu'il sent dans le monde. Pour lui

la tragédie doit être faite d'une certaine façon, le drame d'une certaine manière, le roman écrit d'un style particulier, l'histoire posée dans de certaines mesures ; il y a des faits qui doivent engendrer des réflexions d'une nature prévue, telle passion, qu'il faut peindre sous des couleurs indiquées. Il possède même des principes sur l'humour, sur la fantaisie ; il en veut bien quelquefois, dans quelques cas où il l'aurait sentie lui-même. Il ne voit pas d'autre fantastique que celui d'Hoffmann ni un romantisme au delà de Byron.

Il croit bien connaître le théâtre parce qu'il saisit à première vue toutes les ficelles d'un mélodrame et les intentions d'une exposition. Mais il ne voit pas les effets intimes, étant trop frappé des effets extérieurs, ni la combinaison des caractères parce qu'il s'attache à celle des scènes, ni l'opposition des situations parce qu'il ne pense qu'à celle des aventures. Il passe pour avoir le tact fin, car il découvrira l'épithète heureuse, le trait saillant ou le mot hasardeux qui fait tache. Mais c'est précisément à cause du goût qu'il pèche, ou du moins par ce qu'on appelle ainsi et qui est le contraire du vrai goût, du grand goût, du goût divin.

Il a un avantage sur ceux qui voient plus loin et qui sentent d'une façon plus intense, c'est qu'il peut justifier ses sensations, et donner la preuve de ses assertions. Il expose nettement ce qu'il éprouve, il écrit clairement ce qu'il pense, et, dans le développement d'une théorie comme dans la pratique d'un sentiment, il écrase les natures plus engagées dans l'infini chez lesquelles l'idée chante et la passion rêve.

GUSTAVE FLAUBERT

(La fin au prochain numéro.)

QUELQUES SOURCES FRANÇAISES

DE

GIOSUÈ CARDUCCI[1]

Pour les Français cultivés, le nom de Carducci n'est plus seulement celui d'un célèbre inconnu : il a été beaucoup parlé de Carducci, pendant quelques semaines, au lendemain de sa mort, — beaucoup plus alors que pendant toute sa vie. — Puis, aux échos suspects, aux anecdotes controuvées ont succédé plusieurs études impartiales ou approfondies ; celles de MM. Ricciardo Canudo[2], Maurice Muret[3], Julien Luchaire[4], Henri Hauvette[5], Pierre de Bouchaud[6] nous ont appris de lui tout l'essentiel.

Nous savons tous qu'il fut, pendant une dizaine d'années, le barde attitré du parti garibaldien, que, de 1862 à 1870, la monarchie de Savoie n'eut pas de censeur plus âpre, la papauté d'ennemi plus irréconciliable ; nous savons que, quand la chute du pouvoir temporel, en réalisant son rêve, eut brisé dans sa main toutes ses armes de satirique, il se tourna avec

1. Cet article est en grande partie extrait d'un livre qui paraîtra prochainement (*Giosuè Carducci, l'homme et le poète* ; un volume in-8°, Champion, éditeur).

2. *Mercure de France*, 1er février 1907.

3. *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1907.

4. *Revue latine*, 25 mars et 25 avril 1907.

5. *La Grande Revue*, 25 mars 1910.

6. *Giosuè Carducci*, Paris, 1908, in-16.

ferveur vers l'antiquité grecque et latine, et qu'il essaya, dans ses *Odes barbares*, de ressusciter cette versification métrique que tant d'esprits, chimériques ou curieux, avaient essayé vainement d'acclimater dans les diverses littératures de l'Europe moderne. Ce que nous savons surtout, c'est que, au delà des Alpes, la critique officielle, en dépit de quelques protestations hargneuses, met Carducci au rang de Dante, de Pétrarque, d'Alfieri, et le donne volontiers pour le plus grand poète et le plus authentique représentant de cette « troisième Italie », dont il n'a dénoncé si cruellement les fautes et les faiblesses que parce qu'il la voulait obstinément noble, généreuse et forte.

Mais ce qu'on sait moins, c'est que cet écrivain, si passionnément attaché aux traditions de sa race, s'est souvent inspiré des littératures étrangères, que sa pensée s'est alimentée de leur substance, que son art s'est vivifié, renouvelé à leur contact. En faisant son miel de toutes fleurs, il se conformait à l'exemple de ses maîtres, Virgile et Horace. Et si, parmi tant de modèles, c'est à nos écrivains qu'il s'est adressé de préférence, — car c'est en somme, notre littérature qu'il a le mieux connue et le plus abondamment imitée, — cela prouve que c'est en eux qu'il voyait les plus authentiques représentants de la tradition classique, même alors qu'ils se réclamaient de doctrines toutes différentes, et nous éprouvons, à le constater, une particulière satisfaction.

*
* *

Qu'il dût un jour en venir là, nul, certes, n'aurait pu le soupçonner quand il avait vingt ans. Il était alors, en littérature, l'apôtre d'une sorte de nationalisme intégral qui eût volontiers arrêté aux frontières italiennes tout livre étranger. Le 11 septembre 1853, il écrivait à un ami :

Quant à moi, par Dieu! je proteste avec Giusti que je me sens *paesano, paesano*[1], et je me sens grand parce que je brûle d'un mépris immense et surhumain pour tout ce qui est étranger. Et je prie Dieu qu'il me le conserve à jamais!

1. Ce mot signifie, non « paysan », mais « attaché à son pays, à sa race ».

C'est que cette passion nationale se reliait dans son esprit à tout un système historique, qui, au reste, ne manque pas de grandeur. Selon lui, il n'y a de littératures saines, humaines, morales, dignes d'être imitées, que les littératures antiques et celles qui en dérivent : Homère, Horace, Virgile, voilà ses dieux, dont les grands humanistes du *Quattrocento* sont les prophètes. La tâche séculaire de l'Italie a consisté en effet à rénover et à perpétuer leur culte, à révéler à l'Europe, après la barbarie du moyen âge, la beauté antique, à redresser les âmes, courbées pendant dix siècles sous le joug du christianisme : « Quand l'Italie se réveilla, — dit-il, — elle se réveilla classique et païenne », et ce sera la gloire des Machiavel, des Bruno et des Galilée, des Titien et des Vinci, des Pétrarque et des Politien, d'avoir rallumé les flambeaux éteints de la pensée, de l'art, de la poésie antiques. Durant les deux siècles d'oppression qu'elle a subis, l'Italie a perdu la conscience de cette mission; puis de grands esprits, clairvoyants et patriotes, précurseurs de son relèvement, les Parini, les Alfieri, la lui ont rappelée, et c'est eux seuls qu'il faut écouter, eux seuls qu'il faut suivre. Ceux-là trahissent la patrie qui, sourds à leur voix, prêchent ces doctrines étrangères, écloses dans les brumes du Nord, qui ne tendent à rien moins qu'à obscurcir la pure clarté du génie latin, à perpétuer en Italie la domination étrangère...

Ces doctrines néfastes, ce sont (qui l'eût cru?) celles des romantiques : ils étaient bien près d'apparaître à Carducci — pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer ici — comme des séides sournois de la Sainte Alliance et de la réaction, des appuis déguisés du pouvoir temporel. Ses poésies de jeunesse sont pleines, à leur adresse, de diatribes furieuses, que ne démentiront pas ses œuvres critiques : — dans un article écrit en pleine maturité, il résume son opinion sur le romantisme en citant le mot de Proudhon : « C'est une scrofule de l'art ».

Dans cette haine aveugle, il enveloppait naturellement les romantiques français aussi bien que les romantiques allemands, nos romanciers et nos dramaturges aussi bien que nos poètes : Lamartine lui paraissait vaporeux et fade, Victor Hugo boursouflé[1]; le succès de Scribe, de Dumas, de George Sand

1. On lui reprocha maintes fois certain sonnet où Victor Hugo était apos-

l'exaspérait; il se désolait à la pensée que nos écrivains allaient corrompre les mœurs de ses compatriotes comme les Allemands avaient corrompu leur goût.

En proscrivant en bloc les littératures étrangères, Carducci oubliait tout ce qu'il devait à la nôtre : ce sont nos philosophes du XVIIIe siècle qui avaient formé sa pensée; c'est chez Montesquieu, Voltaire et Rousseau qu'il avait puisé ses premières idées sur l'histoire, la religion et la politique; dans la pénurie de livres d'enseignement où se trouvait alors la péninsule, ce sont nos historiens et nos critiques modernes, Thierry, Guizot, Villemain, Nisard qui avaient complété son éducation scientifique; bientôt la communauté des idées politiques allait le rapprocher de ceux qu'il avait honnis ou dédaignés, c'est-à-dire du plus grand des poètes romantiques et d'historiens ou de critiques fortement imprégnés de romantisme.

C'est que, sous l'influence des événements, une évolution profonde s'était opérée dans ses idées. Il avait toujours été, certes, libéral et patriote; mais il avait été aussi monarchiste, tant qu'il avait cru la monarchie capable de faire l'unité, même au prix de la lutte ouverte contre l'étranger et le pouvoir temporel. Les événements de 1860 et 1861 le détrompèrent : il vit le gouvernement de Napoléon décidé à soutenir la papauté, les timides successeurs de Cavour, dociles aux ordres de la France, tourner le dos à ce qu'il croyait être leur mission, et il se lança avec fougue dans les idées les plus avancées. C'est alors qu'il devint l'admirateur enthousiaste de ces grands révolutionnaires français que ses compatriotes avaient été impuissants à imiter, et qu'il en lut l'histoire dans les livres les plus partiaux ou les plus passionnés. Les précurseurs de la révolution de 1848, les écrivains proscrits à la suite du Deux Décembre, Proudhon, Michelet, Quinet, Victor

trophé en ces termes : « Insensé Hugo, guide de ces infirmes dont les yeux sont fermés à la lumière!... Déjà de l'empire latin les derniers vestiges vont s'effaçant; plus rien ne nous reste de nos gloires antiques; et l'Italie le souffre et nul, parmi ses fils dégénérés, ne redresse la tête, n'ose fouler aux pieds la tourbe indigne de tes lâches admirateurs! » Ce sonnet, qui date de 1856, — et n'a jamais été réimprimé, — était, à vrai dire, de Chiarini, et non de Carducci; mais Chiarini était son *alter ego*, son confident le plus intime, et la plaquette où parurent ces vers était le manifeste littéraire du petit groupe des *amici pedanti*, dont il était l'âme.

Hugo, voilà ceux dont il lisait les œuvres avec le plus de ferveur. Ces lectures produisaient dans son âme une fermentation dont portent la trace les vers qu'il écrivit alors.

Ces vers étaient, la plupart, trop hardis pour qu'un fonctionnaire, un membre de l'enseignement pût les publier sans péril : Carducci, qui était depuis 1860 professeur à l'Université de Bologne, se bornait à les lire à quelques amis sûrs, à la fin de fraternelles agapes, où s'échauffaient encore les rancunes et les haines, et parfois à en faire paraître quelques-uns dans les journaux de son parti [1].

*
* *

Pour l'avoir empruntée à son maître Horace, il affectionna toujours la forme du *brindisi* : c'est elle que revêt le fameux *Inno a Satana*, récité d'abord dans un banquet d'amis [2]. Quelques années après, il écrivait lui-même :

C'est l'expression spontanée de sentiments individuels qui me jaillirent du cœur, — je dis bien : du cœur, — dans une nuit du mois de septembre 1863. Mon âme, après plusieurs années de recherches, de doute et d'épreuves pénibles, avait enfin trouvé son verbe, et *verbum caro factum est* : elle jeta dans les airs, joyeux et superbe, son chant de victoire, son *eurêka*.

Littérairement, l'hymne à Satan n'est pas un chef-d'œuvre : le poète l'a reconnu plus tard, et il l'a même jugé trop sévèrement en le qualifiant à peu près de « poésie de mirliton » (*chitarronata*) : c'est d'abord que trop d'idées disparates s'y entrechoquent ; c'est aussi que ce rythme sautillant et ce style bigarré ne s'accordent guère avec la gravité du sujet et la profondeur qu'affecte la pensée.

1. Il fut au reste l'objet, en 1867, des sévérités administratives : le ministère Broglio le transféra d'office à Naples, puis, à la suite de son refus obstiné de quitter Bologne, le suspendit de ses fonctions pendant plusieurs mois.

2. Publié à petit nombre d'exemplaires deux ans plus tard, il ne fut vraiment connu qu'après avoir paru, le 8 décembre 1869, en guise de protestation contre le concile œcuménique qui s'ouvrait ce jour-là, dans un journal à grand tirage, le *Popolo* de Bologne.

Carducci salue d'abord en Satan « le principe de l'Être, matière et esprit, raison et sens », — ce qui vraiment n'est pas limpide. — Non, Satan n'est pas mort, c'est son éternel adversaire qui agonise :

Loin de nous, ô prêtre! ton aspersoir, tes psalmodies. Non, prêtre, Satan ne recule pas. Vois : la rouille a rongé le glaive mystique de Michel, et l'archange fidèle, déplumé, s'effondre dans l'espace. Dans la main de Jéhovah la foudre s'est glacée; météores pâlis, planètes éteintes, les anges pleuvent du firmament. Dans la matière, qui jamais ne s'endort, roi des phénomènes, roi des formes, seul vit Satan.

Il vit dans l'éclair d'un œil noir, qui éveille en nous le désir, dans le sang de la grappe, qui restaure nos forces. C'est lui qui suscita les religions antiques, si douces aux hommes; c'est lui qu'on adora sous les noms d'Ahriman, d'Adonis, d'Astarté, au temps où la beauté de Vénus Anadyomène illuminait la splendeur du ciel ionien, où, devant les autels, jeunes hommes et jeunes filles entrelaçaient leurs danses. En vain une religion nouvelle a ruiné ses temples : il se réfugie dans les cabanes du pauvre et survit aux anathèmes; c'est lui qu'adorent la sorcière et l'alchimiste en quête des secrets de la nature. En vain les anachorètes fuient dans les Thébaïdes : il les y poursuit et dresse devant eux des fantômes tentateurs. C'est lui encore qui réveille chez les moines tribuns l'amour de la liberté antique, chez les théologiens rebelles l'esprit d'indépendance, lui qui soulève contre Rome Arnaud de Brescia, Wiclef et Huss, Savonarole et Luther; lui enfin qui inspire les savants dont les découvertes transforment le monde... Voyez passer au loin ce monstre bienfaisant, ce char de feu qui franchit monts et vallées, s'enfonce sous terre et reparaît en sifflant; saluez, c'est Satan qui passe :

Salut, ô Satan, ô rébellion, force vengeresse de la raison humaine! Que vers toi montent nos encens et nos vœux : tu as vaincu le Jéhovah des prêtres!

Il est évident qu'il y a là d'abord une manifestation anticléricale : si le poète divinise l'antique ennemi du christianisme, c'est surtout pour narguer les prêtres, et s'il termine par cette tirade un peu inattendue en l'honneur de la locomo-

tive, c'est que Grégoire XVI avait déclaré, paraît-il, que la vapeur était une invention diabolique. Mais il y a là aussi autre chose, qui ressemble fort à une philosophie, du reste assez confuse, et dont l'imprécision fut pour beaucoup dans les protestations que firent entendre les meilleurs amis de Carducci, déistes en général, comme la plus grande partie de cette génération. Ce renversement des rôles consacrés, cette génuflexion devant un symbole décrié, les scandalisaient, les inquiétaient. Ils craignaient que le public, s'y trompant, ne fît pas la distinction nécessaire entre le « Jéhovah des prêtres » et le Dieu de tout le monde, ou du moins leur Dieu à eux, le Dieu de Rousseau, qui était aussi celui de Mazzini et de Garibaldi. Un vieux républicain de 1849, collègue de Carducci à Bologne, Quirico Filopanti, dénonçait le caractère « antidémocratique » de l'œuvre :

Vous divinisez le principe du mal, et c'est trahir la cause du peuple. Si vous voulez chanter la Nature, l'Univers, le grand Tout, pourquoi l'appeler Satan? Si ce n'est pas un abus de mots, c'est une orgie intellectuelle.

A ces objections, Carducci répondit par un long article [1], où la pensée se dérobe souvent et se perd dans la digression ou l'attaque, mais apparaît pourtant à un œil attentif. Satan, répond Carducci à Filopanti, ce n'est pas seulement la Nature, c'est la Raison, les deux forces bienfaisantes obstinément proscrites par l'Église. Pour l'ascète, Satan, c'est la beauté, l'amour, la joie, et jusqu'au petit oiseau dont le chant égaie la cellule du moine... Pour le théocrate, Satan, c'est la pensée qui vole, la science qui expérimente, le front sur lequel est écrit : « Je ne me courbe pas ». Or le christianisme, théocratie ascétique, excommunie ces deux choses, et voilà pourquoi vers elles volent les strophes enthousiastes du poète [2].

1. *Polemiche sataniche*, dans *Opere*, IV, pp. 84-116. — Cf. *Critica ed Arte*, *ibid.*, pp. 264-6.

2. L'année précédente (1868), Carducci s'était exprimé en termes plus décisifs encore, dans une page où il prétendait résumer les théories ascétiques du moyen âge : « Entre l'esprit et la matière, l'âme et le corps, le ciel et la terre, pas de milieu. L'esprit, l'âme, le ciel, c'est Jésus; la matière, le corps, la terre, Satan; la nature, le monde, la société, c'est Satan; le vide, le désert, la solitude, Jésus. Le bonheur, la dignité, la liberté, c'est Satan; la servitude, la mortification, la douleur, Jésus. » (*Opere*, I, p. 38).

Et à un autre, qui lui reprochait de n'avoir pas incarné la force de rébellion et de progrès dans un autre symbole, Prométhée par exemple, il ripostait :

Je devais représenter la vitalité et la victoire du naturalisme et du rationalisme dans le sein de l'Église, et contre l'Église : et à cela Prométhée ne pouvait me servir, tandis que Satan me servait fort bien.

Il faut avouer néanmoins que, dans l'hymne même, tout cela n'était pas très clairement expliqué. Or ces incertitudes ou incohérences de pensée tiennent en grande partie au nombre et à la diversité des sources utilisées par Carducci. Lui-même, dans sa fière réponse à ceux qui l'accusaient de plagiat, a voulu nous en donner la liste complète :

Un autre me reproche la petite hérésie satanique volée à *un* Michelet... Cela a été dit aussi par deux de mes amis, A. Borgognoni et L. Morandi. Certes la lecture des œuvres de Michelet et de celles, ajouterai-je pour faire ma confession, de Heine, de Quinet, de Proudhon ont apporté quelque chose à ma conception de Satan. Et quoi d'étonnant à cela[1] ?

Il est vraiment étrange que nul encore, parmi tant de critiques qui se sont occupés de l'*Inno*, n'ait eu l'idée de contrôler ces affirmations si nettes, comme si la multiplicité même des sources avouées par le poète était la meilleure garantie qu'il ne devait pas grand'chose à chacune d'elles. Ses emprunts sont au contraire considérables et faciles à déterminer.

*
* *

C'est certainement à Heine et à Quinet qu'il doit le moins : à Heine il a pris peut-être l'idée générale de la noblesse, de la sainteté de la révolte[2] ; à Quinet, moins encore, sans doute :

1. Un de ses adversaires les plus acharnés, Bernardino Zendrini, affirma un peu légèrement que l'*Inno* était un plagiat des *Litanies de Satan* de Baudelaire. Mais Carducci n'eut pas de peine à montrer qu'il n'y avait entre les deux pièces aucune analogie et déclara qu'il n'avait pas lu, en 1863, les *Fleurs du mal* (*Opere*, IV, p. 269).

2. C'est sous les espèces d'un grand démolisseur qu'il s'obstinera longtemps à se représenter Heine : voyez la pièce *A uno heiniano d'Italia* (1872; *Poesie*, p. 475) et les *Divagazioni heiniane* (*Opere*, X, p. 17).

le passage auquel il fait allusion ne peut guère être en effet que le monologue où Belzébuth, dans *Ahasvérus* [1], dénigrant l'œuvre des six jours, persifle le Très-Haut, et il me paraît n'avoir fait à ce chœur aucun emprunt précis.

Proudhon lui a fourni davantage : c'est à Proudhon, en effet, qu'il a pris l'idée de faire son procès à Dieu, principe du mal, et de magnifier Satan, principe de tout bien. Proudhon avait dit :

Quel que soit notre crime, nous ne sommes point coupables devant elle [la Providence] ; et s'il est un être qui, avant nous et plus que nous, ait mérité l'enfer, il faut bien que je le nomme : c'est Dieu... Ton nom, si longtemps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre..., ce nom incommunicable, désormais voué au mépris et à l'anathème, sera sifflé par les hommes. Car Dieu.... c'est le mal [2].

Viens, Satan, viens le calomnié des prêtres et des rois, que je te serre sur ma poitrine... Tes œuvres, ô le béni de mon cœur, ne sont pas toujours belles et bonnes, mais elles seules donnent un sens à l'univers, l'empêchent d'être absurde. Toi seul animes et fécondes le travail, tu ennoblis la richesse... Espère encore, proscrit [3] !

Mais c'est à Michelet que le poète doit son idée fondamentale, si nettement commentée dans le passage cité plus haut, à savoir que toute science est révolte, que la science, comme la nature, c'est Satan même, que c'est Satan qui, mal enterré par l'Église au moyen âge, est ressuscité au XVIe siècle, dans la renaissance du droit, de la raison, de la beauté païenne. Elle est aussi de Michelet, cette idée, trop singulière pour s'être présentée à deux esprits, que l'étude de la nature, qui devait être funeste à la foi, a été inaugurée par des suppôts de Satan, les sorcières, chercheuses de remèdes, et les alchimistes, chercheurs d'or. Elle apparaît déjà dans l'*Histoire de France*, notamment dans cette *Introduction à la Renaissance* (1855),

1. *Ahasvérus*, première journée, éd. de 1843, p. 74. L'archange Michel joue dans la seconde journée un rôle important.

2. *Système des contradictions économiques*, ch. VIII, § 2 (éd. 1867, I, pp. 457-60).

3. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, 8e étude, ch. VI, fin (éd. 1870, t. III, p. 240). — C'est à mon ami C. Bouglé que je dois l'indication de ces deux passages.

gonflée de haine envers le moyen âge et de défiance à l'égard du christianisme :

Mais voyez! L'esprit humain a un tel fond de révolte et de perversité native, qu'exclu de l'étude de l'âme et des libertés du monde intérieur, il commença à regarder sournoisement du côté de la nature. Plus de libre raison, d'accord; plus de poésie : à la bonne heure. Mais du moins, si l'on observait!... Est-ce donc une grande hérésie que de recueillir les herbes des champs, d'assister l'homme malade, de tirer des simples la vie qu'y mit Dieu et qui peut réparer la nôtre [1]?

Et, bien auparavant déjà, Michelet avait écrit :

Le Diable, persécuté avec les Manichéens et les Albigeois, chassé, comme eux, des villes, vivait alors au désert. Il cabalait sur la prairie avec les sorcières de Macbeth. La sorcellerie, débris des vieilles religions vaincues, avait pourtant cela : d'être un appel, non pas seulement à la nature, comme l'alchimie, mais déjà à la volonté mauvaise, au Diable, il est vrai [2].

Ces idées, éparses dans l'*Histoire de France*, ont été rassemblées en faisceau dans les vastes fresques de *la Sorcière*, livre étrange non moins qu'éloquent, sur lequel semble planer constamment l'ombre de Satan, d'un Satan à la fois bienfaisant et narquois; et c'est sûrement dans ce livre, alors tout récent [3], que Carducci a été les chercher. Que l'on compare notamment les passages suivants, et je ne crois pas que le doute soit possible.

Voici le morceau de Carducci :

En vain la barbare fureur de la religion nazaréenne, aux rites infâmes, brûla tes temples et dispersa les songes argoliques : fugitif, tu fus accueilli par la plèbe, fidèle à ses souvenirs, dans les chaumières, parmi les lares domestiques; gonflant des seins palpitants de femmes, à la fois Dieu et amant, c'est toi qui appris à la sorcière, pâlie d'éternels soucis, à soulager l'infirme nature; toi qui à l'œil fixe de l'alchimiste, au regard du mage indocile, par delà les grilles du cloître somnolent, révélas les splendeurs de nouveaux cieux.

1. *Histoire de France* (*Œuvres*, t. VII, p. 37).
2. *Ibid.*, t. III, p. 88.
3. La préface est datée du 1er décembre 1862.

Et voici l'original :

L'Église, qui ne voit dans la vie qu'une épreuve, se garde de la prolonger. Sa médecine est la résignation, l'attente et l'espoir de la mort. Vaste champ pour Satan. Le voilà médecin, guérisseur des vivants[1]...

L'unique médecin du peuple, pendant mille ans, fut la sorcière. Les empereurs, les rois, les papes, les plus riches barons, avaient quelques docteurs de Salerne, des Maures, des Juifs... Où sont-ils [les dieux du paganisme]? Dans le désert, sur la lande, dans la forêt? Oui, mais surtout dans la maison... La femme les garde, et les cache au ménage, et au lit même. Ils ont là le meilleur du monde, mieux que le temple, le foyer[2].

C'est enfin dans *la Sorcière* que Carducci a trouvé, exprimée en termes saisissants, l'idée qui fait l'unité de son poème :

Mais savez-vous ce qui proteste, ce qui solidement sépare les deux esprits, les empêche de se rapprocher? C'est une réalité énorme, qui s'est faite depuis cinq cents ans. C'est l'œuvre gigantesque que l'Église a maudite, le prodigieux édifice des sciences et des institutions modernes, qu'elle excommunia pierre par pierre, mais que chaque anathème grandit, augmenta d'un étage. Nommez-moi une science qui n'ait été révolte... Ces nouveautés, toutes, ont été Satan. Nul progrès qui ne fût son crime... Elle [son œuvre] pose sur trois pierres éternelles, la Raison, le Droit, la Nature[3].

*
* *

Le recueil des *Decennali* (qui prit plus tard le titre de *Giambi ed Epodi*[4]) se compose exclusivement de satires politiques, écrites au jour le jour, de 1862 à 1871, et de plus en plus violentes, à mesure que le gouvernement des modérés apparaissait de plus en plus inféodé à l'influence française, de plus en plus hostile au « parti d'action ». La journée d'Aspromonte (29 août 1862), où Garibaldi avait trouvé devant lui les troupes italiennes, où il avait été frappé d'une balle italienne, avait consommé le divorce entre la maison de Savoie et les partisans

1. *La Sorcière* (*Œuvres*, t. XXXVII, p. 323 et 332). Cf. tout le chapitre IX, *Satan médecin*.

2. *Ibid.*, p. 340; cf. encore p. 366.

3. *Ibid.*, p. 674.

4. *Iambes et Épodes*.

du dictateur. Carducci épouse désormais toutes les haines et les rancunes de ce parti, dont il devient le retentissant porte-voix. Auprès de lui, rien de ce que fait la monarchie ne saurait trouver grâce, et c'est par de vigoureux coups de sifflet qu'il accueille ses mesures les plus indifférentes, les plus pleines de bonnes intentions. De ces âpres satires, je n'analyserai, naturellement, que celles où je pourrai relever des influences françaises.

Carducci a lui-même signalé les quelques emprunts qu'il a faits aux *Iambes* de Barbier. Célébrant, en août 1868, le vingtième anniversaire de la glorieuse journée où Bologne avait expulsé sa garnison autrichienne, il rappelle que, alors que les riches et les nobles s'enfermaient dans leurs palais, ce fut la populace, « la sainte canaille », qui, spontanément, courut offrir sa poitrine aux balles. Et il salue la liberté populaire :

La sainte Liberté n'est pas une fille à quelques sous; ce n'est pas non plus une marquise, dont les formes voluptueuses, balancées en cadence, provoquent nos désirs. C'est une rude virago, qui exige de ses amants de dures épreuves et les pousse au danger : c'est au milieu du sang que fleurissent les roses de sa guirlande[1].

C'est une paraphrase des vers connus :

La grande populace et la sainte canaille
Se rue à l'immortalité,

et de la tirade non moins fameuse :

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain, etc.

Mais ce sont surtout les *Châtiments* qui exercèrent sur Carducci une profonde influence. Et comment en eût-il été autrement? Comment n'eût-il pas lu ce livre, qui clouait au même pilori ses deux ennemis irréconciliables, « l'homme de l'Élysée et l'homme du Vatican », et, dans leur personne, l'Empire et l'Église? Il le savoura comme une vengeance, il s'en nourrit comme d'un substantiel aliment. Déjà, dans deux pièces antérieures à 1864, et qui appartiennent plutôt à la satire sociale qu'à la satire politique, l'influence de Victor Hugo était

1. *Giambi ed Epodi*, n° IV.

très sensible. L'objet de la plus intéressante [1] est d'opposer, en une série de tableaux affrontés, la vie du riche, toute de luxe et de jouissances, aux poignantes misères dont est tissue celle du pauvre. A la « voix des palais », célébrant joyeusement les plaisirs de l'hiver, répondent des voix, aujourd'hui lamentables et qui demain seront menaçantes, celles du bouge, où une mère presse contre son sein les membres glacés de son fils expirant, celle de la mansarde, où gémit une pauvre fille, dont le désespoir a demandé au déshonneur le pain d'une mère infirme :

Le pain manquait; il manquait aussi, le délicat travail dont je soutenais notre vie. Au foyer refroidi était assise ma vieille mère, grelottante; pâle, effarée, muette, elle me regardait. Tout un long jour, je supportai ce silence et ce regard; le soir, exténuée, je descendis à pas lents. Il pleuvait... Je tendis la main, et je vis briller devant moi des regards obscènes, et j'entendis des paroles infâmes... Je rentrai, rapportant du pain. Mais les cris de la faim s'étaient tus. C'est à peine si je pus lever mes yeux appesantis, et dans ton sein, ô ma mère, je cachai mon front et la honte secrète de mon âme.

Il n'y a là, on le voit, que le commentaire d'une strophe plus sobre de Victor Hugo :

Le père autour de lui sentant l'angoisse infâme
Étreindre la vertu
Voit sa fille rentrer, sinistre, sous la porte
Et n'ose, l'œil fixé sur le pain qu'elle apporte
Lui dire : D'où viens-tu [2] ?

Dans la même pièce, Victor Hugo avait écrit :

L'orchestre rit, la fête empourpre les fenêtres;
La table éclate et luit;
L'ombre est là sous leurs pieds; les portes sont fermées;
La prostitution des vierges affamées
Pleure dans cette nuit !

De même, Carducci :

Dans le flamboiement de soie et d'or de ses atours, qu'elle rassemble de sa blanche main, la marquise souriante entre au bal. Qu'importe si dehors la prostitution attend et pleure ?

1. *Carnevale*, dans *Levia Gravia*, livre II, n° VIII.
2. *Châtiments*, III, 9 (*Joyeuse Vie*).

Chez Carducci la dernière larme du fils mourant, que la mère n'a pu sécher, s'est faite perle, et brille dans les cheveux noirs de la financière (voilà, chez cet ennemi du romantisme, une métaphore bien hardiment romantique); chez Victor Hugo, chacune des favorites, à Saint-Cloud,

En souriant, dans ses belles dents blanches
Mange un enfant vivant.

Le cadre même de *Carnevale*[1] est emprunté à Victor Hugo : ces voix des palais, des mansardes, « de dessous terre », paraissent bien n'être, en effet, qu'un écho des paroles, ironiques ou vengeresses, échangées en maints passages des *Châtiments*, par des objets personnifiés, les « Caves de Lille », les « Greniers de Rouen », etc. [2].

*
* *

Mais c'est surtout dans les satires purement politiques que les imitations sont nombreuses et frappantes. Dans la pièce *Dopo Aspromonte*[3], toute vibrante d'une indignation que l'on sent sincère, Carducci, après avoir envoyé au héros vaincu le tribut de son admiration, soufflette Napoléon III de cette virulente apostrophe[4] :

Je bois au jour qui doit teindre la joue obscène de ce bandit d'une pâleur livide et tremblante. Épargne-le, ô poignard qui as arrêté César sur les marches du trône, et toi, hache, devant laquelle s'agenouilla Capet trop docile : il est sacré, car la Liberté, de son

1. *Carnaval.*

2. Le titre *Voce di sotterra*, qui s'explique assez mal, pourrait être une réminiscence directe des « Caves de Lille ». Le souvenir de ces taudis, où frissonnent « des groupes grelottants », tandis que « l'eau coule à longs ruisseaux », que « la pluie inonde la lucarne », doit être pour quelque chose dans le passage où Carducci décrit l'agonie de la femme du peuple, expirant dans un galetas « sur une paille fétide, qui voile à peine sa nudité ». (*Per raccolta in morte di vicca e bella signora*, dans *Levia Gravia*, livre I, n° VIII.)

3. *Après Aspromonte.*

4. Elle ne parut pas dans la première édition des *Decennali*, où elle fut remplacée par des points. Le poète, avec raison, estima que Garibaldi était assez vengé par les événements, et que le moment était mal choisi pour fouler aux pieds le vaincu de Sedan.

doigt divin, l'a touché. Épargnez-le donc, cet impérial Caïn; qu'il vive : qu'il soit poursuivi par les hurlements des victimes qu'il a plongées dans les gouffres de la Seine et dans les fosses putrides de la funèbre Cayenne. Que des spectres livides s'attachent à ses pas, et que Mameli et Morosini[1] lui crient : « Maudit sois-tu!... » Qu'il vive, ayant aux épaules la casaque jaune et aux pieds le boulet dont il foudroya deux Républiques, et que de sa vieillesse infâme il déshonore Toulon, où éclata pour la première fois la foudre lancée par Napoléon.

Cette tirade est évidemment inspirée par les vers, nombreux dans les *Châtiments*, où Victor Hugo proteste qu'il ne veut pas voir couler le sang de l'homme qu'il a tant de fois maudit :

Non, Liberté! non, peuple! Il ne faut pas qu'il meure...
Il vous jette à Cayenne, à l'Afrique, aux sentines!...
(*Martyrs.*)

Gardons l'homme vivant...
Oh! s'il pouvait un jour...
Dans quelque bagne vil, n'entendant que sa chaîne,
Voyant autour de lui le silence et la haine,
Des hommes nulle part et des spectres toujours...
Vieillissant, rejeté par la mort comme indigne,
Tremblant sous la nuit noire, affreux sous le ciel bleu...
Peuples, écartez-vous! cet homme porte un signe :
Laissez passer Caïn! il appartient à Dieu.
(IV, I, *Sacer esto.*)

O Toulon! c'est par toi que les oncles commencent
Et que finissent les neveux!

Va, maudit! ce boulet que, dans des temps stoïques
Le grand soldat, sur qui ton opprobre s'assied,
Mettait dans les canons de ses mains héroïques,
Tu le traîneras à ton pied!
(I, II.)

L'épode pour Edoardo Corazzini, une des victimes de cette campagne de 1867 qui fut terminée par Mentana, est une de celles qui trahissent le plus visiblement l'imitation. Les souvenirs personnels, qui forment le centre et sont la partie la plus touchante de la pièce, sont encadrés entre deux motifs pris l'un et l'autre à Victor Hugo :

1. Le premier, auteur de chants patriotiques, tué au siège de Rome; le second, à celui de Venise (1848).

Dans la servitude où gémissait l'Europe, pourquoi donc avez-vous envoyé, toi, patriarche de Ferney, ton ricanement affreux et saint, toi, citoyen de Genève, tes pleurs, messagers du jour où Paris joyeux fit crouler la noire Bastille, abattit le sceptre radieux de saint Louis? Pourquoi, parmi la flamme et le fer, dans la plaine et sur la montagne, au son de fiers accents, pieds nus, la victoire au front, les drapeaux au vent, le monde a-t-il vu passer, ô République altière, tes légions, balayant devant elles autels et trônes, comme la tempête une fleur légère? Ce fut pour que, un jour, sur un chemin de sang et de ténèbres, vinssent s'égarer tes fils, pour que — l'aigle des héros changée en funèbre hibou[1] — tu te fisses la mercenaire du pape et tendisses, sur ces coteaux sabins qu'a foulés du pied l'immortelle histoire, ces noires embûches, nous forçant à sillonner de larmes nos joues rougies par la honte, nous, grandis à ta libre splendeur, nous qui t'aimions, ô France!

Qui ne reconnaîtrait ici le célèbre début et quelques-uns des plus beaux vers des *Soldats de l'An II* :

Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers.

. . . . . .

Ils rayonnaient, debout, ardents, dressant la tête,
Et comme des lions aspirant la tempête
Quand souffle l'aquilon.

. . . . . .

Et les trônes roulant comme des feuilles mortes
Se dispersaient au vent[2].

Il a donc fallu toutes ces grandes choses, tous ces exploits héroïques

1. L'aigle impériale transformée en chouette, en hibou, en chat-huant est, on le sait, un des lieux communs des *Châtiments*.

2. Les ressemblances paraîtront plus frappantes encore si l'on a sous les yeux le texte même de Carducci :

Dunque, tra'l ferro e'l fuoco, al piano, al monte
Cantando in fieri accenti,
Co' piedi scalzi e la vittoria in fronte
E le bandiere a' venti,

Vide il mondo passar le tue legioni,
O republica altera,
E spazzare a se innanzi altari e troni,
Come fior la bufera;

Perché, su via di sangue e di tenebre
Smarriti i figli tuoi,
E mutata ad un upupa funebre
L'aquila de gli eroi, etc.

Pour qu'il puisse asservir ton pays que tu navres.
Pour qu'il puisse s'asseoir sur tous ces grands cadavres!
(II, 7, *L'Ordre est rétabli.*)

C'est à la fin de cette même pièce que Victor Hugo, dans un splendide mouvement oratoire, revendique pour lui le seul rôle de justicier :

O Dieu vivant, mon Dieu! prêtez-moi votre force,
Et, moi qui ne suis rien, j'entrerai chez ce Corse
Et chez cet inhumain;
. . . . . .
Pareil aux noirs vengeurs devant qui l'on se sauve,
J'écraserai du pied l'antre et la bête fauve,
L'empire et l'empereur!
(*Ibid.*)

De même Carducci, prenant par la main la mère et la fiancée du héros, conduit ces deux femmes en deuil au Vatican, et, pénétrant par des voies à lui seul connues, il se dresse tout à coup devant le pontife :

Et moi, par les cheveux gris de la mère et par les cheveux blonds de la fiancée, qui, dénoués, se confondent sous les plis sombres d'un même voile, moi, par Jésus qui plaignit ses bourreaux, par les saintes femmes, Madeleine qui aima, Marie qui pleura, ô vieillard sanguinaire, toi qui vas mendiant par le monde de l'or, du fer et du bronze; toi qui prêches la guerre sainte à l'univers contre ta patrie, toi qui à tes fidèles, avec des paroles doucereuses, demandes leur sang, et, féroce, veux le sang de ceux qui ne te veulent pas pour roi, toi, par la pitié qui pleure et prie, par l'amour qui unit dans la vie les créatures joyeuses, je t'excommunie, ô prêtre! Toi, pontife sombre du mystère, prophète de colères et de deuil, je t'excommunie, moi, prêtre de l'auguste vérité, prophète de l'avenir[1]!

Monti et Tognetti étaient deux pauvres diables qui, fanatisés, firent sauter, en octobre 1867, une caserne de Suisses, et furent exécutés, alors que les instigateurs du crime restaient inconnus et impunis. Dans l'épode que Carducci consacra à ces deux « martyrs du droit italien », ce ne sont plus

1. *Te . . . . . .*
Io scomunico, o prete;
Te pontefice fosco del mistero,
Vate di lutti e d'ire,
Io, sacerdote de l'augusto vero
Vate de l'avvenire.

des motifs de développements qui sont empruntés à Victor Hugo, mais de nombreux détails. Pie IX y est représenté — et ce contresens historique montre bien à quel diapason la passion politique avait monté les âmes! — comme un vieillard stupide et sanguinaire, qui se frotte les mains à la pensée que deux jeunes têtes vont rouler sur l'échafaud :

Ses mains tremblantes levées au ciel. il chante : « Hosanna. Dieu fort! » Sous les voûtes dorées, l'orgue envoie un râle de mort...
Tu le vois. et la joie voile tes yeux de larmes sincères...
Ton calice fume de sang, et ce n'est pas celui du Christ[1].

C'est en des termes analogues que Victor Hugo avait décrit les sentiments qu'il prête à l'archevêque de Paris, après le *Te Deum* chanté au lendemain du 2 décembre :

Un râle sort de l'orgue.
. . . . . .
Quand tu dis : « *Te Deum*! nous vous louons, Dieu fort,
Sabaoth des armées! »
Il se mêle à l'encens une vapeur qui sort
Des fosses mal fermées.
(I, VI.)
Et dans son œil féroce où Satan se contemple
On vit luire une larme...
(*Nox*, VI.)
Satan tient la burette, et ce n'est pas de vin
Que ton ciboire est rouge[2].

1. *Con le tremule palme al ciel levate*
Canta : Osanna, Dio forte;
L'organo manda per le volte aurate
Un rantolo di morte.
Tu'l vedi, e'l gaudio vela di sinceri
Pianti la tua pupilla;
Di sangue, mira, il tuo calice fuma
E non è quel di Cristo.

2. Carducci a avoué pour cette pièce même deux imitations littérales. On pourrait en relever plusieurs autres; celle-ci, par exemple :

... prima che il fatale esecutore
Lo spazzo abbia lavato...
Soit, mais pour bénir l'homme attends qu'on ait lavé
Le pavé de la rue. (I, 6.)
Le madri intento accusano ne' pianti
Del viver tardo i fati.
. . . . . .
In vece di ghirlande le fanciulle
Vestonsi i neri panni.
La veuve à genoux pleure et sanglote; et la mère
N'est plus qu'un spectre assis sous un long voile noir. (IV, 1.)

Dans sa grotesque peinture des dévots acquis au nouveau régime, Victor Hugo nous les montre régentant Dieu lui-même, le critiquant, le gourmandant,

Si bien que, ne sachant comment mener le monde,
Ce pauvre vieux bon Dieu, sur qui leur foudre gronde...
Ne sait où se fourrer quand ils sont mécontents.
(I. III.)

De même le pape, dans le discours cynique que lui prête le poète italien, compare ses exploits à celui de son prédécesseur :

A Pierre il a suffi des oreilles; moi, je trancherai la tête : cette fois, la force publique est de mon côté, et Jésus n'est plus là pour me déranger; il est au collège du Sacré-Cœur, et le père Curci le tient en laisse.

La pièce intitulée *Ripresa*[1], qui relie aujourd'hui les deux livres des *Iambes*, est fondée presque tout entière sur deux métaphores chères à Victor Hugo, que Carducci a encore utilisées dans sa risposte *A certi censori*[2], qui, dans l'édition originale, y faisait suite :

En avant, en avant, ô fauve destrier de la chanson! Présente-moi ta rude crinière, que je saute en selle... A nous la poussière et le halètement de la course, et l'espace immense, l'éclair des cailloux entre-choqués, et le mugissement solitaire et fier des torrents.

Cet indomptable coursier ressemble fort au cheval de Mazeppa

Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds.

Dans cette course vertigineuse, le poète sent tournoyer autour de son front le vol des strophes, qu'il compare à des faucons, — ce qui ne l'empêche pas de les armer de l'épée et de la trompette, de l'épée dont elle terrasseront monstres et géants, de la trompette dont elles exciteront les guerriers au combat[3].

On sait que Victor Hugo a maintes fois usé de la même comparaison :

1. *Reprise.*
2. *A certains censeurs.*
3. *A certi censori* (*Poesie*, p. 456).

... et la strophe éclose dans ma bouche
Bat mon front orageux de son aile farouche.

(VI, 14.)

Et lui aussi n'avait pas craint de dire :

Ces paroles qui menacent.
Ces paroles dont l'éclair luit
Seront comme des mains qui passent
Tenant des glaives dans la nuit[1].

(I, 1.)

A cette bête d'apocalypse, qui l'emporte à travers les espaces, Carducci oppose « les beaux genets italiques, à la crinière bien peignée, qui caracolent tout enrubannés sur les molles pelouses des jardins devant les cavales éblouies et les vieilles juments efflanquées, traînant au bord de la route, sous des caparaçons usés, la longue anatomie d'un corps amaigri ». De même Victor Hugo avait ironiquement dressé, en face de l'humble cheval de labour, les silhouettes du brillant coureur et du formidable « cheval militaire » :

... L'un, coureur leste à la croupe de marbre
Valait cent mille francs, étant vainqueur d'Epsom....
Et souvent il avait, dans le turf ébloui
Senti courir les cœurs des femmes après lui.

(VI, XVI.)

Il semble que Carducci ait surtout visé à reproduire ces grands mouvements, à la fois lyriques et oratoires, dont Victor Hugo avait, pour la première fois, animé la satire. Mais il n'a pas dédaigné de lui emprunter aussi son ironie âpre et souvent massive. Nous venons d'en rencontrer déjà quelques exemples; en voici d'autres.

Des « censeurs », qui avaient osé lui reprocher la violence de ses attaques et le réalisme de son style, Carducci a tracé des portraits grotesques. Le plus chargé est celui de Pomponio,

1. Ces deux vers aussi ont été calqués par Carducci :
Le cui strofe al ciel vibrano come rugghianti spade.

Chose curieuse, cette comparaison se trouve aussi chez Heine, que Carducci commençait à étudier dès lors avec passion :
Ihr, Lieder! Ihr, meine guten Lieder! Auf, auf, und wappnet euch! Lasst die Trompeten klingen...

(*Nordsee*, premier cycle, *Krönung*.)

... le poète joufflu dont la face adipeuse et jaune reluit sous un faux toupet : tel un ange en stuc dans les églises du Gesù. « Amour, amour ! — ronronne-t-il. — Le monde est tout miel. Il est vrai que, de temps en temps, un âne crève de misère ou de faim ; mais la Bourse est en hausse et Pégase a une molle litière. J'ai des fonds d'État, une maîtresse congréganiste et un journal du centre me compare à Dante : je chante l'idéal. »

Ce fantoche répugnant n'est pas sans ressembler quelque peu au poète financier dont Victor Hugo nous montre la pratique sagesse s'accommodant fort bien du nouvel état de choses :

De quoi donc se plaint-on ! crie un autre quidam,
Je gagne tous les jours trois cents francs à la Bourse...
Quant aux morts, ils sont morts ! Paix à ces imbéciles !
Vivent les gens d'esprit ! Vivent ces temps faciles...
Et moi je sens fort peu...
La baisse de l'honneur dans la hausse des rentes.
(VI, XI. — Cf. VI, XIII.)

Le 2 juillet 1871, dans un grand déploiement de pompes officielles, le gouvernement avait pris possession de la nouvelle capitale. L'année suivante, Carducci célébra cet aniversaire par une pièce, l'une des plus amères du recueil, où il nous montre les héros de l'ancienne Rome écœurés du spectacle et cédant la place à leurs indignes successeurs :

Furius dit : « Faisons place à ces Camille, qui viennnent au bout d'un an. J'entends retentir les trompettes gauloises et vais mettre en fuite l'ennemi. »

Et Marius : « Écraser l'étranger dans le sein de la patrie est chose barbare. Gloire aux nouveaux *imperatores*, aux vaincus de Custozza !... »

Puis viennent Cicéron, Tacite, Brutus, Marc-Aurèle, qui tiennent des propos non moins amers :

Mais la Suburra triomphe, et Pasquino hurle : « Moi, je reste. »

Qui n'a reconnu la structure même et le genre d'esprit de *Tout s'en va* ? La Raison, le Droit, l'Honneur fuient le Paris de Napoléon III :

Et moi, dit le Mépris, je reste.

Dans *Meminisse horret*, le poète nous décrit un cauchemar, qui lui a montré toute l'histoire de Florence retournée, parodiée par ses grands hommes, tombés au niveau de leurs descendants, — Dante transformé en cicerone de bas étage, Machiavel en ruffian.

C'est au même genre de comique que visent les accouplements de noms propres, absurdes et cocasses, qui pullulent dans les *Châtiments* :

Néron est un sauveur et Spartacus un drôle...
Jeanne d'Arc courtisane et Messaline vierge...
... Toi, cardinal Basile,
Toi, sénateur Crispin.

*
* *

Après avoir abondamment cultivé la poésie personnelle, satirique ou sentimentale, Carducci s'avisa un jour qu'elle n'était qu'un héritage du romantisme, et il se prit pour elle d'une profonde aversion, qui s'exprima théoriquement dans l'*Intermezzo* et se traduisit pratiquement en des ballades historiques ou fantastiques et dans le *Ça ira*.

Le *Ça ira* (1883) est une série de douze sonnets où Carducci a prétendu rendre, « en traits brefs, et sans aucun mélange d'éléments personnels », les convulsions qui déchirèrent la France au mois de septembre 1792, et d'où sortit la liberté de l'Europe. Il décrit d'abord l'angoisse patriotique qui étreignit le cœur des Français à l'approche de Brunswick, puis le débordement de rage sanguinaire qui suivit l'annonce des premiers revers, et aboutit au massacre dans les prisons; enfin, nous ramenant aux frontières, il nous montre la France sauvée par le génie de Kellermann et l'héroïsme des soldats de Valmy.

Le *Ça ira* est certainement une des œuvres les plus parfaites qu'il ait écrites : par l'heureux choix des détails, par le puissant raccourci de l'expression, et surtout par l'émotion dont on sent que l'artiste, impassible en apparence, est animé, ces douze sonnets produisent une impression profonde. C'est que le poète en effet, en dépit de son parti pris d'objectivité,

s'est passionné pour son sujet, pour ses personnages, et a mis dans son œuvre toute son âme ardemment éprise de liberté. On s'en aperçut bien, et on lui reprocha « ce lyrisme de parti, complice des fureurs de la plèbe et des sophismes des démagogues ». Il répondit en protestant qu'il avait suivi rigoureusement l'histoire, et comme, d'autre part, on lui reprochait — sans rien préciser au reste — ses plagiats, il mit sa coquetterie à indiquer lui-même ses sources. Il le fit avec sa conscience et sa précision coutumières :

Tandis que je lisais l'hiver dernier, la *Révolution française* de Carlyle, une ou deux expressions firent jaillir dans mon esprit l'idée du *Ça ira*. Mais de Carlyle je n'ai eu l'inspiration que dans le sens le plus humble du mot... J'ai lu et relu aussi les deux histoires de Louis Blanc et de Jules Michelet... De ces deux historiens je reconnais avoir pris la matière de mes sonnets, et non de Carlyle, dont les visions, dont les strophes en prose sont peut-être moins historiques que mes vers[1].

Au sujet de Carlyle, Carducci ne s'exprime pas avec une clarté, ni même une exactitude suffisantes. Ce qu'il lui a emprunté, c'est proprement la mention et le groupement des principaux faits : tous ceux qu'il rappelle sont réunis dans dix pages de Carlyle et s'y présentent dans le même ordre, qui n'est pas l'ordre chronologique[2]. Il lui doit aussi quelques traits caractéristiques. Voici comment il décrit l'émotion qui secoua Paris à la nouvelle des premiers désastres :

L'un après l'autre, les messagers de malheur pleuvent comme du ciel. Longwy est tombé, et des fugitifs échappés à la honteuse reddition se pressent, poudreux, devant l'assemblée : « Nous étions dispersés sur les murs... Lavergne, dans la panique, avait disparu. Les armes manquaient; que pouvait-on faire? — Mourir », répondit l'assemblée.

Hier, Verdun a ouvert ses portes à l'ennemi; Verdun, cité vile de confiseurs! Mais Beaurepaire refuse la vie sans l'honneur, et jette, dernier défi, son âme aux destins, à l'avenir et à nous.

Sur l'Hôtel de Ville un drapeau noir dit : « Arrière! » au soleil et à l'amour. Dans un morne silence, le canon d'alarme tonne de minute

1. Ces lignes sont extraites de l'article en prose intitulé aussi *Ça ira*, — le meilleur commentaire du poème, — publié au t. IV des *Œuvres*.

2. *Histoire de la Révolution française*, trad. E. Regnault et J. Roche, t. III, pp. 30-40.

en minute. Le peuple ressemble à des groupes sévères d'antiques statues; en tous une seule pensée : « Pour que vive la patrie, aujourd'hui nous voulons mourir ». En face de Danton, pâle, énorme, des femmes, pareilles à des furies, défilent, chassant leurs fils qui, pieds nus, ne sont armés que de leur rage. Marat voit dans l'air obscur passer des bandes d'hommes, le poignard levé, et le sang pleut là où ils ont passé.

Voici maintenant la page de Carlyle, — où je souligne les traits qui ont été le plus fidèlement reproduits :

A deux heures, ainsi que nous l'avons vu, Beaurepaire s'est tué à Verdun... Mais, à Paris, tous les clochers font du tintamarre, *les canons d'alarme se font entendre de minute en minute*, le Champ de Mars et l'autel de la Patrie bouillonnent d'un courage désespéré de terreur... Voyez entrer Danton, le *front sombre et plissé, la taille lourde et colossale*, la physionomie pleine d'une énergie terrible... Mais le comité de surveillance devient maintenant le comité de Salut public, dont la conscience est Marat..., l'homme invisible... qui ne pouvait voir de salut que par la chute de « deux cent soixante mille têtes d'aristocrates ». Avec autant de braves napolitains, *chacun un poignard dans la main droite* et un manchon dans l'autre, il traverserait la France et irait les prendre.

C'est de Louis Blanc que proviennent, dans ces deux sonnets, la plupart des traits de détail qui n'ont pas été fournis par Carlyle :

Les bourgeois de cette ville [Longwy], saisis d'effroi à la vue d'un bombardement, avaient sommé le commandant Lavergne de capituler, et celui-ci, complice caché de l'émigration, s'était empressé d'ouvrir les portes, quoique la place fût défendue par une garnison de deux mille hommes, et n'eût encore subi ni brèche ni assaut.

La trahison parut manifeste...

Mais l'indignation de l'assemblée n'avait pas attendu, pour éclater, la découverte de ce document accusateur. Pour un soldat, pour un Français, n'était-ce pas déjà trahir que de se laisser vaincre sans combat? L'assemblée publia cette proclamation lacédémonienne...

Et le sentiment exprimé par ce décret sublime était si général que lorsque, dans la séance du 29 août, on vint lire un rapport des officiers, sous-officiers et soldats du troisième bataillon des Ardennes, où l'exposé des causes qui réduisaient à l'impuissance les défenseurs de Longwy aboutissait à cette question : « Que pouvaient-ils faire? » plusieurs voix répondirent spontanément : « Mourir[1]! »

1. *Histoire de la Révolution française*, t. VII, p. 115.

Mais la principale source de Carducci est évidemment Michelet, dont l'imagination visionnaire et les vastes intuitions historiques le subjuguaient depuis longtemps. Il lui doit, à lui aussi, de nombreux détails. Le premier sonnet, l'un des plus beaux, nous montre la France paysanne se dressant, à l'approche de l'ennemi, dans une attitude farouche et menaçante :

Joyeux, sur les collines de Bourgogne, et dans les vallées de la Marne, le soleil éclaire les vendanges; le sol picard, reposé, attend le soc qui l'invite à de nouvelles moissons. Mais sur les grappes la serpette descend, irritée comme une hache, et il semble que ce soit du sang qui coule. Dans le soir empourpré, le laboureur jette un regard vague sur les terres incultes et solitaires. Sur les bœufs mugissants, il brandit l'aiguillon comme un javelot, et il saisit le manche de la charrue en criant : « En avant, France, en avant[1] ! »

Or Michelet avait dit :

Il n'y eut jamais un labour d'octobre comme celui de 91, celui où le laboureur, sérieusement averti par Varennes et Pilnitz, songea pour la première fois, roula en esprit ses périls, et toutes les conquêtes de la Révolution qu'on voulait lui arracher. Son travail, animé d'une indignation guerrière, était déjà pour lui une campagne en esprit. Il labourait en soldat, imprimait à la charrue le pas militaire, et, touchant ses bêtes d'un plus sévère aiguillon, criait à l'une : « Hue! la Prusse! » à l'autre : « Va donc, Autriche! »[2] Le bœuf marchait comme un cheval, le soc allait âpre et rapide, le noir sillon fumait, plein de souffle et plein de vie[3].

Carducci doit à Michelet quelques autres tableaux ou traits de détail : c'est d'après lui qu'il décrit, et parfois dans les mêmes termes, le dévouement de mademoiselle de Sombreuil et la mort de madame de Lamballe, les retranchements élevés au moyen de troncs d'arbres par les paysans de l'Argonne, l'attitude héroïque des fantassins de Kellermann[4].

1. Il est à remarquer que cette description du labour d'octobre 1791 ne rentrait pas dans le sujet, strictement limité, comme l'indiquait le sous-titre, aux événements de septembre 1792.

2. Apostrophe plus naturelle, pour le remarquer en passant, que celle de Carducci.

3. *Œuvres*, t. III, p. 240.

4. « Dans l'Est, spécialement en Lorraine, les collines, tous les postes dominants étaient devenus autant de camps grossièrement fortifiés d'arbres

Mais il lui doit bien davantage; je veux dire, l'idée centrale qui a réuni, animé les fragments épars, fournis surtout par Carlyle : à savoir que le mouvement de septembre 1792 fut un mouvement surtout populaire, provoqué par le sentiment profond que l'approche de Brunswick et des émigrés menaçait toutes les conquêtes réalisées depuis deux ans par le peuple, que leur triomphe serait le signal d'une réaction impitoyable et sanglante; et que c'était pour la liberté naissante une question de vie ou de mort. Michelet avait décrit, dans une page inoubliable, le grand jugement, sorte de « jugement dernier », qui devait condamner tous les révolutionnaires et anéantir la Révolution[1]. De là, sans doute, viennent ces vers :

Brunswick appressa, e in fronte a le sue schiere
La forca; e ad impiccar questa ribelle
Genia di Francia ci vuol corda assai[2]*!*

Et ceux qui précèdent, et l'image lugubre de la Parque dont l'ombre se dresse sur le ciel.

Voilà comment Michelet explique que la France « par une violente et terrible contraction... suscita d'elle-même une puissance inattendue, fit sortir de soi une flamme que le monde n'avait jamais vue[3] ». Aux yeux de Michelet, c'est par le *Ça ira* que le peuple exprima sa confiance en son droit et en sa force, sa volonté ferme d'aboutir :

abattus, à la manière de nos vieux camps du temps de César. Vercingétorix se serait cru, à cette vue, en pleine Gaule » (t. IV, p. 251). « A l'exemple de Kellermann, tous les Français, ayant leur chapeau à la pointe des sabres, des épées, des baïonnettes, avaient poussé un grand cri... Ce cri de 30 000 hommes remplissait toute la vallée : c'était comme un cri de joie, mais étonnamment prolongé; fini, il recommençait toujours, avec plus de force; la terre en tremblait... c'était : Vive la nation! » (IV, p. 256.)

Et Carducci : « De la Haute-Saône et du Gard venteux, qui vient en chantant vers ces troncs d'arbres abattus? Est-ce le vaillant Vercingétorix avec ses blonds Gaulois? ... « Vive la patrie! » clament les sans-culottes, serrant leurs colonnes épiques, tandis que Kellermann lève son épée parmi les canons. Dans le bruit de la canonnade, *la Marseillaise*, ange des nouveaux âges, vole au-dessus des profondes forêts de l'Argonne. »

1. T. IV, p. 80.

2. « Brunswick approche, et, sur le front de ses troupes, la fourche; et, pour prendre cette rebelle race de France, il faut beaucoup de corde! » (Sonnet III.)

3. T. III, p. 240. — Cf. sonnet II : *Gli cavalier — Che del sol plebeo la patria esprime...* « Les chevaliers que du sol plébéien la patrie fait sortir... »

Ce chant, national entre tous... marquait admirablement le pas du voyageur qui voit s'abréger le chemin, le progrès du travailleur qui voit la besogne avancer. Il a fidèlement suivi l'allure de la Révolution elle-même, pressant la mesure lorsque le terrible voyageur se précipitait.

Et cette idée, un peu plus loin, est longuement développée :

Ainsi, l'automne, ainsi, l'hiver, roula par toute la France, contenu, et comme à voix basse, un gigantesque *Ça ira*! Chant vraiment national qui, changeant aisément de rythme, répondit toujours à merveille aux émotions de nos pères. Fraternel en 90, il avait remué le Champ-de-Mars, bâti l'autel de la patrie. En 91, il tint compagnie aux jeunes volontaires qui, allant demander des armes, le chantaient pour s'encourager dans les mauvaises routes d'hiver. Si le sifflement des vents, le bruissement des clubs ne vous empêchent d'entendre, vous distinguerez ces premières notes, basses et fortes, du chant héroïque. Il est déjà rapide, ce chant, tout gaillard et tout guerrier; 92 y va joindre l'élan pressé de la colère. Tout à l'heure il éclatera avec le fracas des tempêtes [1].

C'est cette idée que Giosuè Carducci a faite sienne, et voilà pourquoi il a choisi ce titre, qui scandalisa bien des lecteurs, et non celui de *la Marseillaise*, qui eût peut-être mieux convenu à l'ensemble de l'œuvre.

*
* *

Je n'ai fait, on le voit, du moins en ce qui touche l'*Hymne à Satan* et le *Ça ira*, que parcourir consciencieusement les ouvrages signalés par le poète lui-même comme ses sources. Rien n'était plus facile; mais personne encore, ni en France ni en Italie, ne l'avait fait. Si j'ai exposé trop longuement les résultats de ces modestes recherches, que la nouveauté du sujet soit mon excuse.

A. JEANROY

1. Tome III, p. 253.

LE MAITRE DE JACQUES CALLOT

Michel de Marolles, abbé de Villeloin, avait passé la plus grande partie de sa vie à recueillir des estampes. Sentant l'âge venir, — soixante-six ans. — il songea à se défaire de sa collection, grosse de 123000 pièces, et il en prépara le catalogue. On lui doit ce quatrain :

> Philippe Thomassin, qui fut longtemps à Rome,
> Prit les tons du pays, abandonnant le sien;
> Il était un peu dur, mais il travaillait bien
> Et de ce qu'il a fait Troye enfin se renomme.

Le 12 mars 1667, Colbert achetait pour le roi la collection et la payait 20 216 livres, un peu plus de trois sols la gravure ; ce fut le premier joyau de cet unique trésor qu'est devenu le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale. Troyes se mit à nommer et à renommer, pendant deux siècles, ce remarquable compatriote, en se demandant qui il pouvait bien être et comment il avait rendu célèbre sa patrie; en 1875, la *Société Académique* de l'Aube mit la question au concours : un mémoire fut couronné, réponse bien imparfaite encore. Depuis cette époque, les archives publiques se sont presque partout classées et catalguées, de sorte que l'existence de ce Français n'offre plus guère de mystère.

Thomassin fut un graveur de mérite, des meilleurs de son

temps. Il figurerait aux premiers rangs de nos maîtres du XVIe siècle, si les événements lui avaient permis d'exercer en France son art presque nouveau. Mais la France était alors déchirée à l'intérieur par d'ambitieux révolutionnaires. Guises et guisards, attaquée à l'extérieur par d'éternels ennemis, l'Espagnol, le Savoyard, le Reître, le Lorrain, le Flamand; l'artiste fut conduit à chercher à Rome les travaux et le bien-être que lui promettaient les richesses et les encouragements du Saint-Siège. C'est ainsi que l'illustre Jacques Callot eut à Rome Thomassin pour maître et la femme de Thomassin pour patronne bienveillante : si Callot doit à Thomassin d'avoir appris à manier burin et pointe, Thomassin doit peut-être à Callot de n'être pas tout à fait tombé dans l'oubli.

*
* *

En 1562, Troyes est restée la ville du moyen âge. De loin, c'est une gerbe de clochers, clochetons et flèches, aux croix scintillantes, aux coqs dorés. Elle est ceinte d'une haute muraille et de fossés pleins d'eau courante : cinq portes massives, donjons, ponts-levis, herses, barrières, capitaine, guet et armes toutes prêtes. Une rue, bien conduite du Sud-Ouest au Nord-Est, la traverse de bout en bout, de la porte du Beffroi à la porte Saint-Jacques. C'est la grand'rue, tracée par les siècles, au bord de laquelle se sont dressés les édifices. Parallèles à cet axe central, courent, au sud, la rue Moyenne, des papetiers, des libraires, frondeurs, calvinistes, dite la petite Genève, et la rue Notre-Dame, très animée les mercredis et les samedis, jours de marché. Le Canal limite la Basse-Ville, cité romaine d'Augustabona, capitale des Tricasses, séjour des Comtes, presque toute devenue bien d'Église. C'est au delà que la ville a dû se développer au temps des Croisades et des Foires de Champagne : les allées du champ de foire sont devenues les rues de l'Épicerie, de la Bourserie, des Orfèvres, du Change, des Lombards

Les foires ont disparu, durant la guerre des Armagnacs et des Bourguignons, au profit de Lyon et de Saint-Denis. Mais

Troyes a sauvegardé sa situation industrielle. Les canaux dérivés de la Seine, en font une sorte de Venise; meuniers, tanneurs, drapiers, bonnetiers, chaussetiers, teinturiers, papetiers, travaillent pour toute la France, pour l'étranger même. Le commerce est considérable; les auberges du *Cygne*, du *Cerf*, de la *Hache*, du *Lion-d'Or*, de l'*Ane-rayé*, de l'*Ange*, de l'*Ours*, de l'*Homme-sauvage*, de la *Cigogne*, de *Saint-Laurent*, y font de bonnes affaires.

Voyageurs ou rouliers qui se rendaient de Paris en Italie par la Bourgogne passaient à Troyes, venant de Sens. Près de la ruelle de la Brouette, à cinq minutes de la porte de Croncelz, « l'hostellerie du Doffin », était l'auberge la plus considérable : elle touche, au midi, à la propriété de Claude Huez, orfèvre; vis-à-vis, s'aligne une rangée de maisons étroites, plutôt basses. A trois ou quatre portes de la rue du Temple se trouve le logis désigné par un manuscrit de la Bibliothèque nationale, déclaration notariée du 24 août 1553 :

Jehan Lardot, marchand, demeurant à Troyes, tient une aultre maison où demeure de présent Jehan Thomassin, assize en la rue du Daulphin, chargée envers Messieurs de Sainct Estienne d'une censive de 1111 deniers 1 obole.

Maison gothique : au rez-de-chaussée, une assez large fenêtre derrière les vitres de laquelle pendent, en montre, une douzaine de ceintures de cuir, des bourses, des châtelaines. A gauche, un huis dont la moitié inférieure est fermée contre les enfants et les chiens; la moitié supérieure, restée ouverte, donne du jour et de l'air à un escalier qui mène à l'étage supérieur et aux combles. Le bâtiment n'est pas profond. Chaque étage comprend deux pièces : en bas, l'atelier-boutique sur la rue, à l'arrière, la cuisine-salle à manger, qui prend jour sur une impasse; en haut, des chambres à coucher. C'est là que naquit Philippe Thomassin. Le vicaire, François Pérard, a écrit cette mention sur le long et étroit « livre des enfants baptisés en l'église de Monseigneur Saint-Jehan-au-Marché » : « Du dict jour — mercredi 28 janvier 1562 — Philippe, filz de Jehan Thomassin et Nicole sa f[em]me; p[arrains] Philippe Ravault et Jehan Imbert; m[arraine] Judic Bouillerot ».

Jean Thomassin, fils de Pierre et père de Philippe, était un

homme de quarante-sept ans. Il y avait déjà vingt-six ans passés que le curé de Saint-Jacques avait, à la Saint-Barnabé, annoncé en chaire son mariage avec Nicole, de cinq ans plus jeune, fille de Nicolas Aubry, « Cousturier » de la paroisse Saint-Jehan. Philippe était le treizième des enfants connus (il y a une lacune de dix ans dans les registres), et deux enfants allaient encore naître, Madeleine, en 1565, et Bernard, en 1567.

Le budget de Jean Thomassin ne devait pas être très large : à fabriquer 2000 ceintures par an sur lesquelles il pouvait gagner net 2 ou 3 sols pièce, cela faisait 250 livres ou francs de recette. Le loyer coûtait 15 francs par an, la nourriture 180 francs ; avec le pain à un sol les deux livres, le vin à 1 sou 6 deniers la pinte, et la viande très rare, il restait une cinquantaine de francs pour pourvoir à tous les autres besoins. Le chapitre des plaisirs n'était doté d'aucun crédit : les cabarets avaient été fermés en 1556, car, disaient les lettres patentes d'Henri II, « par le moyen d'iceulx cabarets, sont advenus délits infinis et, en la dicte ville de Troyes, y a plus de pauvres gens artisans qu'en ville du royaume, lesquels, après avoir consommé et bu ès dictes tavernes ce qu'ils ont gaigné en une semaine, sont contraints de faire banqueroute à leurs créanciers les uns, les autres délaissent leurs femmes et leurs enfants mourans de faim ».

La cote d'impôt de 1557, pour le « quart de Croncelz, 2e garde », contient ces mentions :

Jehan Thomassin, sceinturier.	Soixante sols tournois.
Pierre Ancelin, —	Quinze solz.
Philippe Ravaud, marchand. .	Dix-huict livres dix solz.
Robert Angenoust, bourgeois.	Cinquante-deux livres tournois.
Loys Thery	Pauvre.

Sans figurer parmi les riches contribuables, Jehan Thomassin ne se classait pas non plus parmi les plus pauvres. La venue du nouvel enfant n'était pas pour le ruiner, si le travail continuait.

Malheureusement, la naissance de Philippe coïncide avec le commencement des troubles religieux en Champagne et en France (massacre de Wassy le 1er mars). Le 31 mars, mardi de

Pâques, le bailli, Anne de Vauldrey et le maire, Denys Charrois, excluent du vote échevinal électeurs et éligibles de la Religion réformée, les Pithou, les Mesgrigny. Les calvinistes, — Nicolas Pithou dit qu'il y en avait 9 000 en ville y compris l'évêque Antoine Carraccioli, sur une population de 20 000 habitants —, les calvinistes répliquent, le dimanche 12 avril, en s'emparant des portes de la ville et en attaquant le cloître Saint-Étienne où s'est réfugié l'agent politique du duc de Guise, le sieur d'Esclavolles. Désormais, les « à l'herte », les « à l'arme » seront cris presque quotidiens ; chaque année sera marquée par quelques meurtres politiques. En 1563, massacre pour venger l'assassinat du duc de Guise à Orléans. En 1568, pendaison au marché au Blé de suspects que le cardinal de Lorraine a fait arrêter aux environs. En 1569, soixante-deux soldats troyens faits prisonniers, tués à coups de pierres par la populace. En 1570, les Reîtres sont aux portes. La campagne, pillée et brûlée, n'envoie plus de vivres : des processions ont lieu pour supplier le ciel de mettre fin à ces maux. En 1572, le 4 septembre, onze jours après la Saint-Barthélemy, le bailli et le lieutenant de police, Belin, suivent l'exemple de Paris, malgré des ordres contraires de Charles IX, et les gamins courent voir le ruisseau de sang qui coule des portes de la prison.

Comment se faisait l'éducation de Philippe Thomassin durant ces jours troublés? Les écoles primaires relevaient du Grand Chantre de la cathédrale et lui valaient une redevance de deux sols par élève à payer par le maître. On enseignait surtout à lire le Psautier, à chanter les prières et textes liturgiques. D'après un procès, maître Edme est fouetté aux carrefours pour avoir permis à ses élèves de se servir de livres de prières imprimées en français et non en latin. Philippe fut très versé en histoire sainte ; il avait, d'après ses autographes, une très belle écriture ; il sut noter la musique, raisons qui feraient croire qu'il passa par quelque maîtrise.

En 1574, à douze ans, il perd sa mère et entre en apprentissage chez un orfèvre, comme l'avait fait son frère aîné Nicolas, comme le fera son frère puîné, Bernard.

Le hasard dira peut-être un jour chez quel orfèvre Philippe apprit à fondre, marteler, tailler, ciseler les métaux. Les ouvrages de cette époque agitée subissent l'influence des

événements : les commandes portent sur des objets de vente commune qui n'exigent pas les avis ou les dessins de Dominique Riconnei, le Florentin, de François Gentil, les artistes du moment à Troyes, souvent consultés pour la confection de belles pièces. Loin de chercher à acheter des bijoux, on essaie plutôt de s'en défaire. En décembre 1575, des châsses d'or et d'argent sont vendues, pour trouver de quoi payer l'impôt du roi, et remplacées par des châsses de bois. Les curés du voisinage ramènent en ville leurs reliquaires, par peur du pillage. En 1579, les pierreries de la cathédrale sont mises en vente ; elles sont achetées en 1582 par François de Luxembourg, duc de Piney, en Champagne, pour cent écus. En 1583, on vole les bas-reliefs d'argent qui décoraient la tombe du comte Henri au cloître Saint-Étienne. La dévastation des campagnes chasse les paysans dans la ville. Famines et maladies s'ensuivent. Les rues sont envahies de bestiaux, charrettes, meubles de toutes sortes. Les riches doivent loger les réfugiés. La contagion, typhus, variole ou peste, se propage et il faut ouvrir un hôpital de pestiférés. En 1582, Jehan Thomassin meurt du mal. De nouvelles processions sont prescrites pour arrêter le fléau, « délivrer le pays affligé de toutes nations estranges et barbares », demander au ciel de donner une lignée au roi. Mais les processions sont décommandées, tant les morts se multiplient.

L'année 1584 s'annonce plus calme. Mais, au mois de juin, mourait le duc d'Anjou, héritier de la couronne. Henri III n'avait pas d'enfant : le protestant Henri de Navarre devenait le successeur légitime. Le duc de Guise lève des troupes ; le 19 mars 1585, il lance un manifeste au Parlement de Provence pour annoncer sa prise d'armes ; deux jours après, il s'empare de Châlons-sur-Marne, vise Troyes ; mais il a été devancé par Joaquin de Dinteville, lieutenant-général du roi. Arrivé le 15 mars, Dinteville s'est mis à organiser la défense : il a consolidé les remparts, réformé le guet, ordonné une levée. Le dimanche 31 mars, il passe en revue un premier contingent de 2 000 hommes fourni par deux quartiers et, le mardi, le contingent des deux autres quartiers. Philippe Thomassin, qui a vingt-trois ans, doit figurer sur ces listes. De nouveaux malheurs s'annoncent. Après les cruelles épreuves des années

passées, quand sera-t-il possible de travailler et de vivre en paix?

*
* *

En juin 1585, Philippe Thomassin arrivait à Rome. Il lui avait fallu deux mois pour franchir les 400 lieues qui le séparaient maintenant de la porte Croncelz : sain et sauf, il avait échappé aux dangers de la peste à Lyon, des voleurs dans les forêts de la Savoie, des avalanches au Mont-Cenis, des inondations dans la vallée du Pò. Son épargne n'avait pas été trop atteinte : à dix sols par jour, il ne lui en avait coûté qu'une trentaine de livres, la moitié de son pécule. Il saluait avec joie la ville de ses espérances.

Philippe semble, dès le début, s'être fixé au sud du pont Saint-Ange, Strada Giulia, soit chez Catherine, logeuse et cabaretière, soit chez Étienne Fabre, qui avait la clientèle de nos compatriotes. A quelques pas de là, les orfèvres étaient groupés rue Pellegrini et, parmi eux, Henri Cousin, de Paris. Au Monte Giordano, très près encore, un autre bijoutier français, François Blaise, tenait son magasin. Dans sa « Vie des Peintres » de ce temps, Giovanni Baglione dit que Thomassin commença par exercer à Rome l'*umile mestiere* de ciseleur de boucles. Mauvais métier.

Sixte V, sur le trône pontifical depuis le 24 avril, indiquait déjà que son règne serait un régime de sévère économie. Le marquis de Pisani, Jean de Vyvonne, sieur de Saint-Goard, ambassadeur de France, était arrivé avec des lettres de créance, le 18 avril. Le 25 juillet, le pape lui donnait l'ordre de sortir de Rome dans les vingt-quatre heures. Craignant la guerre avec la France, le pontife se hâte de constituer un trésor : il veut réunir 5 millions d'écus (27 millions de francs) au Fort Saint-Ange. Les métaux précieux sont saisis : les ceinturons d'épées, dit une bulle, ne pourront plus désormais comporter or, ni argent, soit vrai, ni soit faux ; mais les boucles pourront être dorées ou argentées. Philippe dut chercher un autre métier.

Maso Finiguerra, à qui l'on doit la première gravure conservée au Louvre, le célèbre Couronnement de la Vierge de 1452, était orfèvre à Florence. Orfèvre aussi, Augustin Car-

rache, de Bologne, qui devint habile graveur; orfèvre encore, Antoine Tempesta, le Florentin, alors le graveur le plus en vue à Rome. Parmi les membres importants de l'église de Saint-Louis, à côté du banquier Cointarel, du Mans, frère de Mathieu, cardinal dataire; à côté de Pierre Polet, autre très riche compatriote, figurait Claude Duchet, neveu et successeur du grand éditeur d'images, Antoine Lafrère. Natif d'Orgelet, en Franche-Comté, Duchet relevait de l'Espagne; mais il se tenait pour Français. L'héritage, qu'il avait reçu, voilà huit ans, comprenait des centaines de planches de cuivre qui, affaiblies par les tirages, exigeaient de constantes retouches. Philippe entra chez Duchet et put s'exercer au burin d'après les excellents modèles qu'en homme de goût, Lafrère avait recueillis ou commandés. Bientôt, la main déjà ferme, il fait une première tentative : un Saint Bernard de Clairvaux, dont la fête se célèbre le 20 août, composition et exécution médiocres. C'est signé Thomassino et daté de 1585. Même signature et même date sur une autre œuvre mieux venue : un portrait de Sixte V qu'un vieil éditeur, Laurent Vacherie, dit Vaccari, acheta et dédia au majordonne même de ce Pontife, Antoine de Pauli. Une troisième pièce, cette même année, révéla l'artiste : une Mort de saint Paul, premier ermite, exécutée sous la direction de Bernardin Passari, peintre romain, qui avait vu travailler Corneille Cort, le rénovateur de la gravure en Italie, et qui connaissait bien le métier. Du coup, Thomassin fut recherché par Tempesta qui l'associa à ses travaux et lui donna de ses nombreux dessins à reproduire, — recherché aussi par les éditeurs qui voulurent avoir quelqu'une de ses planches.

Reprenant l'idée de Thomassin, Tempesta compose en 56 dessins une Vie de saint Bernard de Clairvaux; l'éditeur Marcel Clodius, de Chioggia, en commande la gravure pour la dédier au cardinal Rusticucci, le principal ministre du pape. On se met à l'œuvre à cinq : Tempesta, trente-deux ans; Chérubin Albert, trente-cinq ans; Raphael Guidi, Camille Graffico et Philippe, vingt-trois ans. Adopté par ses camarades d'atelier, Thomassin perd, suivant la mode, son nom de famille et devient *Filippo Francese* : il signe *Philippus Gallus*. Si la bulle contre le luxe avait nui à Thomassin, une autre bulle

allait lui rendre service. Sixte V avait quelque dessein sur les chevaliers de Malte : songeait-il à les employer plus activement contre les Turcs? Peut-être leurs richesses le tentaient. Toujours est-il qu'Hugues de Loubens de Verdalle, un Languedocien, cinquante et unième grand maître, allait recevoir le chapeau de cardinal. Pour la circonstance, un décret pontifical de mars 1586 prescrit une nouvelle édition des *Statuts* de l'ordre. Le texte en est confié à Frère Veltroni, chevalier, et les illustrations à Philippe : 51 portraits de grands maîtres et 27 images représentant divers devoirs des chevaliers.

Dès avril 1586, Sixte V avait amassé son premier million d'écus. Le budget pontifical était supposé s'élever, en recettes normales, à 1 600 000 écus, 8 600 000 francs, non compris la vente des charges, vacantes par promotion ou décès, non compris les impôts extraordinaires, non compris l'altération des monnaies. De meilleure humeur, le pontife avait consenti à recevoir de nouveau l'ambassadeur français Pisani, si rudement congédié naguère, à la condition qu'il fût précédé d'un ambassadeur d'obédience : François de Luxembourg, duc de Piney, fut chargé de cette mission et son entrée au Borgo par la porte Angélique, le mercredi 10 septembre, fut l'événement de l'année, car, à dessein, au même moment, Fontana élevait sur sa base l'obélisque de la place Saint-Pierre, au bruit du canon, au son de toutes les cloches. Et pendant qu'avec toute Rome, Thomassin assistait au spectacle, l'ambassadeur champenois qui, l'an dernier, à Troyes, avait prêté à Dinteville son utile concours, montait chez le Saint-Père en audience privée.

Sixte V aimait à faire des prédictions et à en recevoir d'agréables. Sa propre destinée lui avait été annoncée par un capucin, frère Félix de Cantalice, moine très populaire, courant les rues de Rome besace au dos, ami de Charles Borromée, de Philippe de Néri. Thomassin grave aussitôt sa silhouette encadrée de petites images rappelant l'histoire de sa pieuse existence. Ce fut un succès, et, comme Félix fut plus tard canonisé, le dessin de Thomassin s'est depuis perpétué parmi les admirateurs du saint, le premier capucin qui ait reçu le culte des autels. Satisfait, le couvent du défunt, Saint-Nicolas

des Pores, confia à l'artiste le portrait d'un autre personnage, frère L.-G. Barchinone.

Les rapports de Thomassin avec l'ambassade de France datent du 1er janvier 1588 : deux de ses gravures sont offertes, l'une au marquis de Pisani, l'autre au cardinal de Curie, François de Joyeuse, qui habitait le palais Orsini ou des Ursins, au Monte Giordano. Un marchand d'estampes belge, Nicolas Van Aelst, avait eu longtemps pour client Paul de Foix, archevêque de Toulouse, prédécesseur de Pisani : il lui procurait des tableaux, copies de maîtres. Pour plaire au cardinal de Joyeuse, Van Aelst confia à Thomassin l'exécution d'une pièce politique toute *ad hominem* : Jésus en croix échange, en huit distiques latins, une conversation avec chacun des quatre personnages agenouillés, Joyeuse, Sixte V, Henri III, Henri de Guise.

La gravure offerte à Pisani était, d'après un dessin de Passari, la *Lapidation de saint Étienne*, aimable allusion au traitement que l'ambassadeur avait reçu du Saint-Père. L'éditeur-donateur était Stace, Bruxellois, qui ne voulait pas se laisser devancer par son rival Van Aelst et tenait à la bienveillante protection du diplomate français sur qui toute l'attention se portait de nouveau en ce moment.

A cinquante-sept ans, Pisani s'était décidé à épouser, le 8 novembre 1587, une jeune veuve, Julia Savelli ; le 16 décembre 1588, le recteur de Saint-Louis, Léonard Pottier, baptisait une fille, Catherine, qui devint la célèbre marquise de Rambouillet. Ni Thomassin ni Stace ne manquèrent l'occasion et une nouvelle estampe sur taffetas, le *Chemin de Damas*, d'après Tempesta, fut offerte à l'ambassadeur.

Ces dédicaces comportaient une gratification de 20 à 40 écus, cent à deux cents francs. Thomassin devait se sentir rassuré sur l'avenir, car le 22 mars 1588, il fait un bail de deux ans pour la location d'une maison touchant à l'église du Saint-Esprit, via Giulia : 37 écus par an, semestre payable d'avance, sept fois plus que ne coûtait le logis paternel de Troyes. La maison apparaît sur le plan de Rome par Dupérac : rez-de-chaussée, un étage, un grenier. Philippe avait épousé Barbara Ungé ; il l'installait. En même temps, il se liait avec des artistes, le vieux Baroche, d'Urbin, les deux frères

utérins François Vanni et Ventura Salimbeni, de Sienne, Dominique Angelini, de Pérouse, et il gravait leurs œuvres. Ses estampes de cette période heureuse sont les plus belles. Selon la mode de Rome, sa signature sera désormais suivie des deux mots : *fecit* pour indiquer qu'il est le graveur (il n'a écrit *scalpsit* que vers 1589 et *sculpsit* seulement dans ses dernières années à partir de 1615), et *excudit* pour indiquer qu'il est l'éditeur : il a une presse et les épreuves sont imprimées et mises en vente chez lui.

Mais il ne suffit pas de graver de belles œuvres. La vente, qui exigeait une présence constante au magasin, des courses chez les libraires, se conciliaient mal avec l'assiduité à l'établi. Aussi n'est-il pas étonnant de lire aux minutes du notaire cette mention : Bail résilié le 23 juillet. Quatre mois plus tard, Thomassin allait s'installer à l'Armata, en compagnie de Jean Turpin, peintre parisien, d'un an son aîné.

Le quartier n'était pas très élégant : au siècle précédent, on y pendait les condamnés sur la petite place de Saint-Thomas de la Furca ou des Incoronati. Les logements, à bon marché, se cédaient à des artisans, à des artistes sans ressources, à d'aimables modèles. Par contre, la vue était splendide sur les bois du Janicule, sur Saint-Pierre in Montorio, la villa Farnésine à gauche, et, à droite, sur le couvent de Saint-Onufre où le pauvre Torquato Tasso écrivait ses dernières poésies, à l'ombre de son chêne favori. Un bac servait à passer l'eau.

Les maisons n'ont pas changé depuis quatre ou cinq siècles et si l'on retrouvait, pour 1589, le livre des âmes dans lequel le recteur de Sainte-Catherine de la Roue devait énumérer ses paroissiens, maison par maison, on pourrait fixer la demeure même qui abritait Thomassin et Turpin. La femme de celui-ci, Bartholomée-Félicie, n'est pas connue sous son nom de famille. Il est probable qu'elle était sœur de Barbara Ungé, femme de Thomassin : les associés se trouvaient par conséquent être beaux-frères. Philippe apportait à l'association quelques œuvres, sept ou huit beaux cuivres, dont il n'avait

pas voulu se défaire, et son talent pour en créer d'autres. Turpin apportait son habileté de Parisien à tirer parti du travail d'autrui. Au contact, l'œuvre de Thomassin a gagné en quantité, mais pas toujours en qualité. Pour accroître le fond de commerce, on fit bon accueil à un graveur de Trente, Aliprando Caprioli, qui signait d'un *alpha* et qui disposait de planches gravées d'après Thaddée Zuccaro, quand il vivait, et d'après Frédéric Zuccaro, le frère, rentré alors de Madrid, grand seigneur au Monte Pincio, après fortune faite. Au début, les cuivres sont signés *Apud Phil. Thomassinum et Joannem Turpinum*, bientôt on s'arrêta à la formule *Phil. Thomass. et Jo. Turpins. socii excud.*

Un des premiers artistes à profiter de l'association fut Martin Fréminet, le futur peintre de Fontainebleau. Il avait vingt et un ans lorsqu'il arriva à Rome vers la fin de 1588 et tout de suite il fut le commensal de la maison de l'Armata. Par goût, Thomassin préférait l'école raphaélique : *la Visitation*, *l'Annonciation* de Baroche, la *Sainte Catherine* de Vanni, *la Fuite en Égypte* de Salimbeni l'attirent. Fréminet, au contraire, est tout à Michel-Ange. Pourtant, il apportait en portefeuille un dessin, fait à Fontainebleau, d'une Sainte Marguerite de Raphaël : la toile figure aujourd'hui au Louvre sous le n° 1501 et est attribuée à Jules Romain. Thomassin s'emparait du dessin, le gravait et le dédiait à J. B. Raimondi, directeur de la première typographie orientale de Rome, la Médicéenne, l'homme le plus versé dans les langues anciennes et modernes du Levant : c'est sans doute lui et Maximin Bruno, prieur de Saint-Sauveur, qui allaient élaborer pour l'association les inscriptions latines dont il était d'usage d'orner les gravures. Après ce dessin, Fréminet, jusqu'en 1592, donnait à traduire au graveur son naturalisme michelangelesque, *Baptême de J.-C.*, *Flagellation*, *Saint Sébastien*, de la musculature et du nu que le Troyen rendit très bien. Au cardinal de Joyeuse, fut offerte une *Sainte-Famille* de Fréminet vers la fin d'avril 1589.

Le 1er août, Jacques Clément assassinait Henri III à Saint-Cloud. Henri IV, protestant, devenait roi de France et, comme Sixte V refusait de le reconnaître, la noblesse catholique française envoie à Rome un ambassadeur, François de Luxembourg.

Or, le mardi 22 mai 1590[1], comparaissait devant l'inquisiteur Montesanto, Victor Gérardin, d'Amiens, domestique du Grand Inquisiteur, Jules Santorio. « Pour l'acquit de sa conscience, dit-il, il doit accuser le maître d'hôtel de monseigneur Ferratina de détenir depuis trois semaines un portrait d'Henri IV; en outre, aujourd'hui même, il a vu M. de Luxembourg, ambassadeur, passer place Navone avec une suite de vingt-trois coches et de ces coches on montrait au public une gravure du soi-disant roi de France. » Le lundi 28 mai, Guillaume Lejeune, de Soissons, vaissellier place Navone, cité au Saint-Office, confirme le fait. Le 7 juin, Jean-Dominique Angelini de Pérouse, ami de Thomassin et de Salimbeni, est arrêté : il se reconnaît coupable d'avoir peint le portrait d'Henri IV pour le cas où Henri serait « rebéni » par l'Église : il y aurait une belle vente, dit-il, juste comme lorsque le duc de Guise est mort. Il est envoyé au cachot. Enfin, le mardi 12 juin, se présente au Saint-Office, Philippe, fils de feu Jean Thomassin, âgé de vingt-neuf ans, qui prête serment de dire la vérité :

Je suis graveur sur cuivre et, en France, je suis sujet de M. de Luxembourg. A son arrivée à Rome, je suis allé lui offrir mes services et, pour m'acquérir ses bonnes grâces, j'ai gravé N.-S. J.-C. porté du Mont Calvaire au sépulcre d'après un dessin de Frédéric Baroche d'Urbin, avec les armes et titres de l'Ambassadeur : je l'ai fait tirer sur soie et je le lui ai présenté, il y a deux mois et demi, au Palais qu'il habite sous la Trinité du Mont. Il l'a fort apprécié. Donc, il y a trois semaines, l'Ambassadeur m'envoya chercher par un valet de chambre et, me montrant un portrait d'homme armé, me demanda si j'étais de force à en graver un semblable. Je lui répondis que, sachant graver d'après nature, je pourrais facilement reproduire ce dessin. Il me le remit. Je le pris, le gravai sur cuivre et en tirai vingt-quatre épreuves. Les ayant portées à S. E. il me déclara alors que c'était le portrait du Roi de Navarre. J'en imprimai de vingt-cinq à trente que je remis ensuite à quelques gentilshommes français, M. de Régis, M. de Romanous, M. de Lourdias, M. de Pintila et d'autres dont je ne me souviens pas. Il y a dix-sept ou dix-huit jours, voulant rentrer un soir chez moi, un garçon, Nicolas, me dit que les sbires étaient venus à la maison et y avaient enlevé le portrait, outre un autre portrait à l'huile que j'ai de

1. Manuscrit latin de la *Bibliothèque nationale*.

M. de Lordas. Je ne rentrai plus et pour cause. Mais me souvenant d'avoir fait le vœu d'aller à N.-D. de Lorette, j'ai saisi cette occasion d'y aller. A mon retour, sans rentrer chez moi, je me suis rendu chez M. l'Ambassadeur qui m'a ordonné de venir me présenter ici et faire acte d'obédience. Ce que j'ai fait. Quant à l'inscription à placer sur le portrait, je ne la comprends pas, car je ne sais pas le latin. Si jamais d'autres Messieurs me commandent pareilles choses, je ne le ferai plus, si je ne suis sûr que cela est permis, puisque je souffre ces ennuis sans qu'il y ait eu de ma faute.

La déposition est signée d'une main très ferme. Ordre est donné d'incarcérer le déclarant. Thomassin reste six jours au cachot du Saint-Office jusqu'au dimanche 17, où, sur les instances de Luxembourg, Sixte V consentit à son élargissement sous caution de 200 écus. Catherin Ménard, du Mans, huissier pontifical, fut le garant de Thomassin qui ne fut définitivement déchargé que le 6 novembre 1592. Dans l'intervalle, le malheureux graveur dédiait deux estampes au Grand Inquisiteur, *l'Annonciation* de Fréminet, *la Glorification de Marie*, par Baroche. Il en dédiait aussi à Monseigneur Léonard Abel, de Malte, évêque de Sidon, qui lui avait prêté ses bons offices : un *Ecce homo*, une *Mater dolorosa*, avant, et *les Noces de Cana* après la libération de caution. De son côté, Turpin soignait les cardinaux et dédiait des œuvres de son associé au cardinal Bonello, neveu de Pie V et ennemi irréductible d'Henri IV, au cardinal espagnol Mendoza, voisin du palais Farnèse et voisin des associés. Sous le coup de cette poursuite, Philippe se mit à signer du monogramme *Phls* dont faisait usage un graveur des Pays-Bas, Philippe Galle, d'Anvers.

D'après les archives criminelles de Rome, Thomassin figure peu après, comme témoin, dans une affaire de coups et blessures. Le duc Julien Cesarini avait commandé à un ébéniste flamand, Renauld, qui demeurait à l'Armata, un cabinet florentin avec incrustations d'or et d'argent. En avance de 70 écus déjà, le Flamand exigeait, avant d'achever le travail, le remboursement de cette somme. Les domestiques du duc l'attendirent à sa porte après déjeuner et le rouèrent de coups : d'où plainte en justice, appel de témoins et comparution des

voisins, Turpin et Thomassin. Voici la déposition de celui-ci en date du jeudi 24 janvier 1591 :

J'étais, hier, à graver dans ma chambre, quand j'entendis donner de dix à douze coups qui me firent supposer que quelque porteur d'eau les donnait à son âne dans la rue. Mais j'entendis crier : *A moi! A moi!* Je me mis à la fenêtre et aperçus maître Renauld qui s'en allait tête basse et blessé; très près, derrière lui, se tenaient deux laquais du sieur Julien Cesarini qui portaient sa livrée. Je passe constamment devant chez lui et j'ai reconnu ses laquais sans pouvoir dire qui c'étaient ni leurs noms. Je ne les ai pas vus de face, mais seulement descendant la rue et menaçants. L'un d'eux tenait un bâton à la main : il le jeta dans le Tibre qui l'emmena à la dérive. A cette rixe, assistaient les voisins et d'autres dont j'ignore le nom.

Le quartier de l'Armata était loin du centre des affaires. Turpin jugeait qu'il fallait se rapprocher du client. L'occasion se présenta vers 1595. Claude Duchet était mort de la poitrine, le 5 décembre 1585, cinq mois après l'entrée de Thomassin dans son atelier. Laissant sa jeune femme Marguerite Guérard, enceinte, il avait nommé tuteur éventuel son beau-frère, Jacques Guérard, qui prit charge du magasin d'estampes. A la fin de février 1594, Jacques mourait à son tour et la vieille maison Lafrère disparaissait de la Via Parione. Sa place fut prise par l'association : Thomassin occupa comme maître une maison où, neuf ans plus tôt, il avait pénétré comme pauvre émigrant et apprenti. L'endroit était bien choisi à deux pas du palais du gouverneur où tout Rome se rendait, à deux pas de l'Église Neuve, — la Chiesa Nuova, — où Philippe de Néri, César Baronius et l'Oratoire attiraient les foules, en plein quartier de libraires. La clientèle accourut.

Les amis de la maison sont nombreux : l'évêque de Todi, Angelo Cesi, qui dépensait sa fortune à reconstruire sa cathédrale, comme son frère, le cardinal, dépensait la sienne à décorer l'Église Neuve; le cardinal Cusano; le cardinal Ascanio Colonna; les Patrizi; Séraphin Olivier, doyen du tribunal de Rote, qu'on disait être fils du chancelier de France Olivier : jusqu'à deux fois dans une même année il lui est dédié quelque pièce. Autres patrons du magasin : Marcel Vestri, secrétaire particulier du Pape, à qui Henri IV envoyait un beau diamant, et aussi le bon sacriste, Angelo Rocca,

moine augustin, qui fonda la Bibliothèque Angélique : comme sacristain du Vatican, il avait le privilège de communier avec le Pape sous les mêmes espèces, mais les prenant le premier au cas où elles auraient donné la mort. Autres clients : les promoteurs de canonisations et parmi ceux-ci le R. P. dominicain Llot de Ribeira qui, poursuivant la glorification de saint Raymond, y dépensa des sommes telle-qu'il fut arrêté par ses créanciers : Thomassin lui fit deux gravures, l'une pour le cardinal d'Avalos, l'autre pour la nouvelle ambassadrice d'Espagne, la duchesse de Sessa, qu'il fallait attacher à la cause.

L'année du Jubilé — 1600 — approchait. Le duché de Ferrare avait été repris par l'Église sans coup férir en 1598; la puissance pontificale était à son apogée. Le cardinal de Florence avait aidé Henri IV à conclure la paix de Vervins avec l'Espagne; le cardinal Pierre Aldobrandini allait réconcilier, à Lyon, Henri IV et Charles-Emmanuel de Savoie, en donnant le Bugey à la France. L'inondation de Rome du 23 décembre 1598 ne laissait plus de trace : les égouts avaient été réparés et les maisons séchées ou reconstruites. Plus de danger non plus à craindre du côté des bandits; on en faisait prompte justice : les Cenci — y compris la jeune Béatrice — venaient payer de leur tête le meurtre du chef de la famille. On préparait, pour le 17 février, le bûcher du dominicain Giordano Bruno, au marché aux Fleurs. Il y aurait foule à Rome, tout l'annonçait, et l'atelier de Thomassin, prévoyant de bonnes ventes, éditait plus de cinquante planches, contrefaçons d'œuvres flamandes en très grand nombre. Aliprando Caprioli cédait au magasin son recueil des *Cent Capitaines*, le travail de sa vie, et Thomassin y plaçait cette préface :

Au Prince Sérénissime Henri IV, roi très chrétien des Français et des Navarrais.

Préparant cet ouvrage intitulé *Cent capitaines d'armes illustres* pour le dédier à un héros vraiment prince, ma première pensée, très-puissant Roi, a été, à cause de ma foi inviolable et inébranlable en vous, de placer sur cette édition une dédicace, unique et exclusive, à votre invincible Majesté.

Recevez donc, je vous en prie, Lumière et Honneur des Rois, cet ouvrage édité par moi, Philippe Thomassin, sculpteur et graveur sur

cuivre, né à Troyes. Réservez-lui un regard bienveillant, une gracieuse indulgence et protégez-le de votre royale Puissance.

Rome, le 12 des Calendes de Mars (17 février) 1600.

*
* *

Les associés ne s'étaient pas trompés dans leurs prévisions. En 1600, les pèlerins affluèrent à Rome ; on en compta 200 000 : princes, prélats, nobles, bourgeois, paysans. Tous passèrent rue Parione et la plupart laissèrent de leurs jules, testons ou écus au magasin, contre des gravures qu'ils emportaient en souvenir de leur voyage. Mais combien de ces écus montèrent du magasin de Turpin à l'établi de Thomassin? Y eut-il des omissions? Le 27 avril 1601, comparaît devant le notaire Monaldi « Magnificus dominus Johannes Turpinus, pictor parisinus » qui achète de Jacques Vaylada une villa au quartier des Monts pour 812 écus, à 10 jules l'écu. Turpin paie avec des titres de rente, pour 232 écus, et le reste en numéraire. Cette même année, fait étrange, Thomassin ne fournit aucun cuivre à la maison : on le surprend gravant clandestinement une série de Vanni chez Denis de Cavalleri, éditeur rival, sans signer, sans même user du monogramme P. T. H. dont il se servait, à la dérobée, en 1596. Le 29 juin 1601, le curé de Saint-Thomas in Parione inscrit cette mention en tête de son premier registre de décès : « Barbara, femme de Philippe Thomassin, Français, mourut subitement (que Dieu nous en préserve) et bien que le corps appartînt à mon église paroissiale, néanmoins, à la prière de son mari, il fut porté et enseveli à Sainte-Marie della Pace. Elle mourut à deux heures de nuit » (deux heures après le coucher du soleil, neuf heures et demie du soir, le 28 juin).

Et voici la conclusion. Le 19 janvier 1602, les deux associés convoquent chez eux le notaire Monaldi pour dresser un acte de cession, au profit de Jean Turpin, de tous les biens meubles et immeubles appartenant à l'association. Philippe déclare que, pour éviter les ennuis d'un partage et pour d'autres très justes raisons, il a décidé de céder sa part de l'établissement à Jean Turpin, moyennant une soulte en argent de 500 écus, et, comme la part ainsi cédée peut valoir plus que cette somme,

néanmoins, à cause de la vive affection qu'il a vouée à Turpin et qu'il lui voue toujours comme à un propre frère, il lui fait cadeau du surplus à titre de donation entre vifs. De son côté, Jean déclare renoncer à toutes promesses à lui faites par Philippe et à tout ce qu'il peut et pourrait prétendre en raison de toute parenté ou alliance à invoquer comme ayant existé entre eux ou du fait que, comme tels, ils ont vécu en commun ou que des aliments ont été par lui, Jean, fournis au dit Philippe. La quittance du paiement des 500 écus fut signée, le 4 mai, au magasin en présence d'un voisin et ami, Hubert Groletz, papetier, de Toul.

La liquidation était toute à l'avantage de Turpin. Philippe tenait à se montrer généreux envers un beau-frère qui n'était guère en mesure de gagner seul sa vie, chargé au surplus de famille : quatre enfants lui étaient nés dans la maison de Parione. Philippe, veuf sans enfant, serait toujours, avec son burin, en mesure d'assurer son existence. Il avait ses projets.

En la rue de Monserrat, proche la via Giulia, habitait, en face du palais des Coronati, une jolie fille de quinze ans, Hieronyma ou Jéromette Piscina. Elle était née le 4 octobre 1586, un an après l'arrivée de Thomassin à Rome. Sa mère, Catherine del Bene, bientôt veuve de Michel-Ange Piscini, s'était remariée, en 1590, avec Charles-Antoine Boccaferro, de Bologne, peintre : la profession de tous ceux qui n'en avaient aucune. Il n'y avait pas onze mois que Barbara était morte que Monaldi était appelé, le 27 mai 1602, à rédiger le contrat de mariage entre Philippe et Jéromette. Boccaferro tenait à bien faire les choses : il constituait 688 écus en dot à sa belle-fille : 50 écus qu'on sollicitera de l'archiconfrérie de Saint-Jacques des Espagnols; 25 écus qu'on sollicitera de l'archiconfrérie du Gonfalon. Il y aurait 100 écus d'argent, 121 écus de meubles et quels meubles! 7 draps, 13 écus; 12 chemises en pièces, 15 écus; 10 serviettes ourlées, 1 écu 50 baïoques; 5 essuie-mains, 2 écus 50; 7 tabliers, 5 écus; un chandelier, une paire de mouchettes, un couteau; une chaise longue, un coffre; 2 coupons d'étoffe, l'un blanc, l'autre violet, 10 écus; un baldaquin de drap turc avec frange de soie jaune et rouge, 30 écus; 1 panier, 1 chaise de paille, 1 manchon de fourrure, une paire de coussins, le tout 1 écu. 300 écus

ne seraient donnés qu'à la mort de la mère, la dot même que Catherine del Bene a apportée à Boccaferro et que celui-ci s'engage à rapporter au nouveau ménage. Le reste n'est que créances ou participations irrécouvrables. La cérémonie fut célébrée le lundi 3 juin 1602, dans la petite église de Saint-Jean in Ayno de la rue Monserrat; l'acte nomme l'artiste Filippo Thomassini, Philippe des Thomassins.

Le 9 août 1603, Philippe achète à la porte Saint-Pancrace pour 390 écus une villa, une vigne, comme on disait, de Guido Baldi, organiste à la Trinité des Convalescents, et il l'affecte, le 3 décembre, à la garantie de la dot de Jéromette, 700 écus, dit-il, dont il donne quittance, bien qu'il n'eût pas reçu la somme. Ce même 3 décembre, il dicte son testament en présence de sept témoins. Il recommande en toute humilité son âme à Dieu Tout-Puissant; son corps, il veut qu'il soit inhumé à Saint-Louis des Français. Trente messes seront dites à Saint-Grégoire et autant à Saint-Laurent hors les murs. A ses frères Nicolas et Bernard, et à ses sœurs, Claude, Catherine et Nicole, il lègue 25 jules (12 francs 50) à diviser par parties égales. Tout le reste, à défaut d'enfants, est pour Jéromette ou, faute de celle-ci, à Catherine, la belle-mère. Turpin, devenu veuf le 13 mai, devait se remarier le 8 décembre : ce testament coupait court aux promesses que le graveur avait pu faire à ses enfants, neveux de Barbara.

Les nouveaux époux se logent via Giulia, près de la demeure du cardinal Paul Sfondrato, neveu de feu Grégoire XIV, probablement en face du palais Sacchetti d'aujourd'hui, sur la paroisse de Saint-Blaise au Petit-Pain, *S. Biaggio della Pagnota*. Libéré du mercantilisme de Turpin, encouragé par son beau-père Boccaferro, désireux de plaire à sa jeune femme, Thomassin aborde le genre colossal : des pièces énormes qui firent parler toute Rome. La première, *le Triomphe ou Vaisseau de l'Église*, date de 1602 et mesure 1 m. 46 sur 1 m. 02. On y lit cette inscription : *Le présent navire est gravé de la main de Philippe des Thomassins et imprimé en sa maison de la noble ville de Rome, sous le règne du souverain Pontife Clément VIII, l'an 1602, avec privilège de ce Pontife et permission des supérieurs.* D'autres pièces du même genre suivirent : *le Jugement dernier*, *la Chute de*

Lucifer, *les Signes de la fin du monde*, qui exigèrent chacune près d'un an de travail, œuvres plus bruyantes que rémunératrices.

La part ainsi faite à l'art pour l'art, Thomassin s'adonne à la gravure des thèses, industrie plus lucrative et toujours courante. Les candidats au doctorat — et l'Université de la Sapience en fournissait de nombreux avec ses milliers d'étudiants — devaient, selon la mode du temps, faire précéder leurs propositions ou *conclusions* d'une belle estampe — le plus souvent des armoiries, — dédiée au président de thèse ou à quelque personnalité de patronage utile. Les élèves du Collège Romain des Jésuites ne semblent pas avoir fréquenté les presses de Thomassin. C'est encore à cette époque que Thomassin se met à éditer des *Vies des Saints* en images : saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, la Sainte Vierge.

Le ménage a ses protecteurs; tout d'abord, le bon voisin cardinal Sfondrato ou de Sainte-Cécile qui, grand collectionneur de reliques, demandait à Henri IV, après l'avoir combattu, un os de saint Denis et un morceau de la couronne d'épines. Puis Séraphin Olivier, enfin cardinal en juin 1604, qui se laisse dédier *les Œuvres de la miséricorde*. Le cardinal de Sourdis se contente, en mars 1605, d'une contrefaçon du *Christ au tombeau* de Heinz. Le cardinal Arrigoni, conseiller intime du Pape, qui avait voulu marier Henri IV à l'Infante régnante à Bruxelles et agrandir la France des Pays-Bas, accepte de Thomassin la dédicace de son *Jugement dernier* de 1606, comme Angelo Damascène, parent du cardinal de Montalte (Alexandre Damascène dit Peretti), chanoine de Saint-Pierre, accepte, en 1608, celle de *la Chute de Lucifer* d'après Ricci de Novare.

Vers 1609, vivait dans l'atelier de Thomassin un Nancéen de dix-sept ans, Jacques Callot, arrivé depuis peu à Rome. Thomassin était lié avec Nicolas Cordier, excellent sculpteur lorrain, à qui il fit obtenir la commande d'une statue de Paul V, pour la ville de Rimini, et peut-être est-ce à Cordier que Philippe dut de connaître son élève.

On sait quels romans ont été inventés presque de toutes pièces, touchant les aventures de Jacques Callot et de sa

patronne Jéromette. En 1839, Léon Gozlan, dans *l'Artiste*, mettait Callot à la mode comme Lovelace irrésistible. La *Revue des Deux Mondes* publiait, le 15 septembre 1842, une nouvelle d'Arsène Houssaye : le *Tableau parlant*. Thomassin, possesseur, sur les bords du Tibre, d'une ravissante villa et d'une femme plus ravissante encore, y avait créé un gracieux nid d'amour : dans la chambre de Bianca, de riches tapis de Turquie, un lit de soie et d'or, et partout des glaces de Venise reflétant le corps de la jeune épouse; entre ces panneaux étincelants une seule peinture, le portrait en pied de Thomassin. Avec une clé d'argent ciselée par Cellini, Callot, un soir, arrive à l'escalier de marbre, le gravit et pénètre dans le sanctuaire. Il soulève le rideau de la couche féerique, et voici que de la muraille se détache non le portrait, — le portrait était une fausse porte, — mais l'original, Thomassin lui-même. L'aimable élève, au jabot de dentelle, aux boucles flottantes sous le large feutre à plume, est congédié à jamais : du cabinet il descend à l'atelier et, le jour venu, rassemblant quelques gravures, il part pour Florence sans autres bagages.

Il existe encore, ruelle Calabraghe (aujourd'hui Vicolo Cellini, en face de la Chiesa Nuova), dix ou douze des maisons dans l'une desquelles s'abritait alors le ménage uni sept ou huit ans plus tôt. La chaussée est étroite, divisée au milieu par un ruisseau stagnant. Le soleil n'y pénètre qu'un moment vers deux heures : le rez-de-chaussée est à la fois magasin, salle à manger, cuisine et souvent chambre à coucher; rien ne le sépare de la rue, sinon quelques volets en paravent; le jour venu, les locataires se poussent sur le ruisseau pour recevoir un peu de lumière blanche et entrevoir un peu de ciel bleu. Un escalier sombre et gluant conduit aux deux étages supérieurs. Thomassin sous-louait le dernier étage; il travaillait au premier; on imprimait au rez-de-chaussée. Que l'histoire de Jacques et de Jéromette soit vraie, c'est possible. Elle a été racontée par Félibien en 1685, soixante-quatorze ans après les événements; il la tenait, sans doute, d'Israël Henriet, ami de Callot, qui habitait Rome en 1618. La médisance est peut-être fondée.

Le 2 avril 1615, Thomassin se rendait chez le Gouverneur de Rome et y déposait une plainte.

Votre Seigneurie, dit-il, doit savoir qu'ayant, il y a deux ans, sous-loué un appartement de la maison où j'habite à Valérien Tetti, flamand, coupeur de gants, pour vingt écus l'année, nous avons vécu comme des frères. Les dames venaient souvent manger chez moi avec ma femme et sa mère et reçurent force amabilités. Subitement, fâché de ce que je ne voulais pas qu'il mît dans la maison une femme de mauvaise vie, il commença, et n'a cessé depuis un an, de dire du mal de ma femme, l'accusant de mauvaise conduite, m'accusant d'y consentir. Étant homme des plus estimés et faisant plus cas de l'honneur que de toute autre chose, je porte plainte contre Valérien et demande qu'il soit puni avec toute rigueur.

Deux témoins sont cités, un marchand et un peintre. Le marchand, Dominique de Andreis, de Carrare, déclare le lundi 6 avril : « Valérien tient des propos fâcheux contre Philippe, contre sa femme qui se conduirait mal avec tel et tel, contre la belle-mère; il dit que Philippe est un *coglione* qui se laisse mener par ces deux femmes; aussi Pietro Lanzio, le gentilhomme du cardinal Pio, ne fréquente-t-il plus Thomassin ». Le peintre Michel-Ange Stefanelli, le 8 avril, déclare, de son côté, « avoir entendu l'accusé diffamer le plaignant et dire que celui-ci laissait se passer je ne sais quoi chez lui; que lui, Valérien, s'était aperçu de choses pas très belles; que Thomassin avait fait faire des pendants à sa femme, preuve qu'il tenait peu de compte de son honneur. « Je fus très surpris de ce langage, ajoute le témoin, car depuis que je connais Philippe, je l'ai toujours tenu pour homme de bien et n'ai jamais rien entendu dire contre son honneur. » Pour appuyer sa plainte, Thomassin dédiait au lieutenant gouverneur, comte François Trivulce, une *Glorification de Marie*, par Castelli, et au procureur public, Cirocchio, une *Sainte-Famille* de Véronèse. Les archives du Gesù ne donnent pas la suite du procès.

Jacques Callot n'a jamais signé aucune œuvre pendant son séjour chez Thomassin : il y apprenait à ombrer au burin les blancs laissés sur les cuivres, une fois les principaux contours tracés par le maître. *Les Caprices*, offerts par Callot au prince Laurent de Médicis, en 1616, montrent bien ce genre d'occupation. La séparation dut avoir lieu vers la fin de l'été torride de 1611 : Thomassin travaillait alors à sa dernière grande pièce, *les Signes de la fin du monde* sous l'influence de la Comète

(de Halley), sous l'influence des astrologues de la Via Giulia qui tiraient alors force horoscopes et prédisaient mille malheurs. Sorti de chez Thomassin, Callot entra chez Tempesta et y apprit la gravure à l'eau-forte. Il se trouvait chez cet artiste lorsque celui-ci reçut de Florence, vers la fin de 1611, une commande urgente de 26 croquis pour des grisailles à figurer au *Requiem* que le Grand-Duc entendait célébrer à la chapelle Laurentienne, le 6 février 1612, à la mémoire de sa belle-sœur la jeune reine d'Espagne, morte en couches le 3 octobre. Tempesta et ses élèves, Schiaminossi, Callot et d'autres, exécutèrent les dessins sur cuivre en quelques jours : 8 des 26 planches sont de la pointe de Callot. En janvier, Callot suit les cuivres à Florence où il demeure jusqu'à la fin de mai 1621, date de son retour à Nancy en compagnie de Jean des Porcelets, seigneur de Maillane, évêque de Toul.

*
* *

Callot avait vingt ans, Jérometta vingt-six ans et Thomassin la cinquantaine, quand la séparation eut lieu. Durant les dix années qui suivent, les dernières de sa vie, le graveur montre une incroyable activité. Depuis sa rupture avec Turpin, il semblait s'être attaché à ne pas faire concurrence à son ancien associé; maintenant, il revient au genre de ses débuts; il suit les artistes contemporains, grave leurs œuvres et dédie ses estampes à tels personnages dont il a acquis et dont il recherche la bienveillance. Parmi les artistes, c'est toujours Salimbeni, Tempesta, puis J. B. Ricci de Novare, Saraceni, Castelli, le capucin Cosmo Piazza, Civoli, Ciampelli, les deux Pomerance, Jules Campi, Jacques Ligozzi, tous gens de talent, dont Thomassin est l'excellent interprète et ami. De peintres français, il ne s'en rencontre qu'un chez le graveur troyen : Claude Deruet, de Nancy, dont le père avait, jusqu'en 1580, vécu à Troyes. C'était en 1616, Claude avait vingt-huit ans : les Minimes de la Trinité du Mont lui commandent un *Saint François de Paule*, leur fondateur; Thomassin en fait la gravure que les Minimes offrent à Paul V Borghèse. Une autre œuvre de Deruet est de 1617 : *Jésus condamné par le Conseil*

des Juifs. La gravure de Thomassin, dédiée au cardinal Veralli, rend bien la manière du peintre. La toile ne se vendit pas et sur l'inventaire du 4 avril 1662, après le décès de Deruet à Nancy, elle figure pour cent francs avec une estampe de Thomassin, *la Chute de Lucifer*, cotée seize francs.

En 1617, Thomassin achetait à la vente de Jean Orlandi, éditeur et ami, un lot de vieux cuivres sortis de chez Lafrère, copies d'œuvres de Raphaël, de Jules Romain, de Michel-Ange. Il s'y trouvait l'*École d'Athènes*. Et voici que, recreusant la planche, Thomassin place des auréoles au front de Platon et d'Aristote, les transformant en saint Pierre et saint Paul. Cette emplette le mit en rapport avec les collectionneurs et les antiquaires de Rome. Cédant à leurs suggestions, Thomassin, pour la première fois de sa vie, délaisse le sujet religieux pour graver les statues antiques des grandes collections romaines : les palais des Borghèse, des Farnèse, des Médicis, du Capitole, du Vatican et d'autres lui sont ouverts. Il publie un premier volume et, dans un second volume, apparaissent les camées retouchés d'OEneas Vico. Son burin est infatigable et ses estampes sont toujours fort belles, tel *le Bouclier du combat des Néréides*, tels *les Douze Apôtres* de Raphaël qu'il copie à l'église des Trois-Fontaines.

La dernière œuvre datée de Thomassin est de 1622, un *Saint Isidore*, patron de Madrid, qui fut canonisé le même jour que saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, sainte Thérèse, saint Philippe de Néri, le samedi 12 mars. Quelques semaines plus tard, le dimanche 8 mai, Rome était en fête : on y célébrait, après dix-huit mois, la bataille de Prague, et des drapeaux pris sur les Luthériens allaient être, en procession, portés à Notre-Dame de la Victoire près de la Fontaine Sixtine. Thomassin fit partie de la foule qui se pressait de Sainte-Marie-Majeure, sur la place de l'Esquilin, au carrefour des Quatre-Fontaines : soleil, vents froids, poussière, pluie, gâtèrent le spectacle. Thomassin rentra avec la fièvre. Peut-être aussi était-ce le « mauvais air » — la peste — qui ravageait la ville et prenait comme victimes l'abbé Frangipane, le 14 avril; le consul de France Pomaro, le 19; le cardinal Tonti, le 20; Jacques Viguier, qui briguait la succession épiscopale de son oncle Breslay, évêque de Troyes.

Philippe Thomassin mourait le jeudi 12 mai 1622; et le soir, les membres de l'archiconfrérie de la Mort, ses voisins, en cagoule noire, cierge à la main, accompagnaient à l'église de Saint-Jean in Ayno le cercueil de l'artiste français.

Dans cette toute petite paroisse, le même volume sert pour les mariages et les décès; de sorte qu'en passant de cette page mortuaire 175 à la page 108, on retrouve le mariage du 3 juin 1602 entre Philippe et Jéromette Piscina et, si l'on remonte à la page 59, laissée vide d'abord et plus tard remplie, on lit l'acte suivant : « Le 30 août 1622, j'ai joint dans les liens du mariage François Agazzi, de Bergame, et Jéromette Piscina. » La veuve de trente-six ans s'était astreinte trois mois et une semaine aux « regrets éternels » d'usage et Thomassin, reposant sous les dalles mêmes de l'église, assistait à cet échange de serments nouveaux. François Agazzi, de Bergame, était un chapelier du voisinage père de douze ou quatorze enfants.

Thomassin n'avait pas eu d'enfants. Il laissait une petite fortune : sa vigne, 400 écus; des statuettes, car il modelait et moulait fort bien; 300 planches de cuivre, à 20 écus l'une, 6 000 écus, en tout 6 400 écus ou 32 000 francs de l'époque, qui représenteraient bien 250 000 francs d'aujourd'hui. Les archives notariales de Rome n'ont pas révélé encore ce qu'il advint de cet héritage. Les cuivres entrèrent, en 1648, chez Jean-Jacques Rossi, éditeur près de l'église Sainte-Marie della Pace; ils sont encore dans la maison, le 16 février 1738, quand celle-ci, rachetée par le Saint-Siège, devient la Calcografia Camerale. En 1798, le général Berthier, gouverneur de Rome, envoie tous ces cuivres à la fonte pour en faire des baïoques, la monnaie de billon manquant. Seules échappent au désastre 74 planches, grâce au nom de Raphaël. Le *Saint Isidore*, le dernier cuivre, disparu à la mort de Thomassin, reparaît cent ans plus tard chez Vincent de Billy, éditeur, au chevet de la Chiesa Nuova. Les planches antérieures à 1602, restées chez Turpin à la rupture de l'association, eurent un destin différent : Philippe mort, l'ancien beau-frère effaça le nom de l'artiste sur ses œuvres et y substitua le sien : ces cuivres ainsi altérés et désormais menteurs passent, en 1631, chez un nouvel éditeur, Calixte Ferant; les *Cent Capitaines* se vendent, en 1635, chez Pompilio Totti.

Une collection des estampes de Philippe Thomassin ne serait pas plus onéreuse qu'une collection de timbres-poste, puisque les 74 planches conservées à la *Regia Calcografia* de Rome, qui en formeraient le premier fonds, ne coûtent en tout que vingt-deux francs. Elle serait instructive dans son genre, car les 436 pièces connues de l'œuvre gravée de Thomassin font, par leurs seules dédicaces, revivre toute une période brillante de Rome, du pape Sixte V au pape Urbain VIII. Par elles-mêmes, elles constituent une histoire imagée ou illustrée de la peinture en Italie à la fin du XVIe siècle et, quant à la gravure, elles montrent exactement quels progrès cet art récent avait alors accomplis. Thomassin ne le cède en rien à aucun de ses contemporains, ni à François Villamena ou Raphael Guidi, à Rome, ni à Henri Goltz ou Gilles Sadeler, aux Pays-Bas. Sans doute, il n'égale pas les graveurs du siècle suivant, les Audran, les Nanteuil, les Edelinck, qui bénéficièrent de l'expérience et des efforts de leurs devanciers; sans doute, mal inspiré par Turpin ou par le désir de produire beaucoup, il recourt souvent aux procédés rapides; il n'en a pas moins, dans mainte de ses belles œuvres, devancé son époque : il utilise, s'il ne l'invente, le travail au pointillé; il se sert du trait interrompu; il mêle le trait au point, moyens nouveaux qui donnent finesse, douceur, vie, coloris à son dessin. Son *Duc de Mercœur* de 1595 est d'un Albert Dürer.

EDMOND BRUWAERT

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

Auprès de celui qui commande, le rôle d'un état-major est double : d'une part, il étudie les questions et fournit au chef tous les éléments d'une décision; de l'autre, cette décision prise, il en assure l'exécution en rédigeant les ordres et en les faisant parvenir à destination : l'état-major est « l'agent du commandement ».

Cet organe essentiel a toujours existé aux armées. Mais la première organisation régulière eut lieu en 1790 par la création des adjudants généraux, du grade de colonel et de lieutenant-colonel, qui reçurent bientôt des adjoints du grade de capitaine; cette organisation comportait aussi des aides de camp. Sur les principes mis alors en avant par le Comité militaire de l'Assemblée constituante, repose encore notre système actuel :

Il faut que les adjudants généraux et les aides de camp soient tirés immédiatement de la ligne et ne puissent acquérir des grades qu'en y rentrant... Les adjudants généraux, après avoir passé quelques années dans l'exercice de ces fonctions importantes, seront rappelés au commandement d'un régiment. Ils parviendront au grade d'officiers généraux en remplissant ainsi toutes les conditions nécessaires pour commander à la guerre, puisque aucune partie du service ne leur sera étrangère. Quant aux aides de camp, ils ne pourront obtenir de nouveaux grades qu'en parvenant, dans l'armée où ils auront précédemment servi, à un emploi titulaire de ce grade...

Ces principes étaient bons; mais les guerres ininterrompues introduisirent de nombreux abus et, à la fin de l'Empire, le

discrédit dans lequel étaient tombés les états-majors n'avait d'égal que la jalousie excitée par les aides de camp et les officiers d'ordonnance. Les premiers actes de la Restauration n'ayant fait que développer cette jalousie, un des soucis de Gouvion Saint-Cyr fut de chercher un remède. Il comprit la nécessité de placer auprès des généraux, « au lieu d'aides de camp aussi braves qu'élégants, mais désignés par la faveur ou l'amitié, des officiers pourvus de connaissances spéciales, intermédiaires efficaces entre le commandement et la troupe »; soutenu par tout ce que l'armée comptait alors d'hommes d'expérience, il entreprit l'œuvre de réorganisation à laquelle son nom est resté attaché.

L'un de ses principaux collaborateurs fut Thiébault, dont l'autorité s'imposait comme étant l'auteur de deux *Manuels sur le Service d'état-major*. En 1817, il présenta un rapport où il se prononçait pour le passage alternatif des officiers dans la troupe et dans l'état-major. La question principale était de savoir si l'on constituerait un corps fermé ou un service dans lequel passeraient les officiers remplissant certaines conditions, et comment on le recruterait.

Thiébault, Mériage, Couturier de Vienne, Lecouturier, qui essayèrent alors d'éclairer le public, ont écrit à peu près tout ce qu'on peut écrire sur ce sujet. Non seulement ils sont en désaccord les uns avec les autres, mais on voit Thiébault lui-même changer plusieurs fois d'avis. Après avoir proposé une autre solution, nul ne défendit avec plus de succès celle du corps fermé. Il mit en lumière que le principal inconvénient de recruter l'état-major dans les régiments serait de leur enlever leurs meilleurs officiers. Quel que fût le moyen de choisir les gens de l'état-major, on créait dans l'armée une division peu flatteuse pour ceux qui n'avaient pas la chance de réussir et l'on attachait au service des corps l'idée d'une sorte d'insuffisance. Quant au passage dans la troupe, il ne serait pour les intéressés qu'un moyen de rentrer dans l'état-major avec un grade de plus. Avec ce système, les officiers d'état-major auraient un avancement très rapide, qui amènerait des jalousies comme celles dont toute l'armée avait encore le souvenir. L'organisation en un corps séparé, dans lequel serait limité l'avancement, avait encore l'avantage de donner,

à tous les degrés de la hiérarchie, des hommes qui, appartenant à un même corps et se sentant liés par les mêmes intérêts, serviraient avec une harmonie parfaite. Comme conséquence, le corps devait admettre la hiérarchie complète des grades militaires : des maréchaux de camp et des lieutenants généraux d'état-major étaient nécessaires pour qu'on ne vît pas les colonels du corps spécial venir prendre ces places à leurs camarades de la ligne. Leurs emplois étaient tout indiqués : il fallait à l'état-major des généraux chargés d'inspecter le corps, de s'occuper des détails de l'instruction et du service. Ils seraient placés à la section de la Guerre du Conseil d'État et au Conseil de la Guerre, si l'on en formait un ; enfin, ils rempliraient les fonctions de chefs d'état-major des divisions militaires les plus importantes et seraient membres du Comité d'état-major.

En ce qui concernait le recrutement, il y avait unanimité à demander que les membres en fussent choisis après concours.

La question des aides de camp fut très controversée. En 1818, il ne serait venu à personne l'idée de supprimer ces fonctions. Si un grincheux lançait cette boutade : « L'aide de camp est fait pour galoper, l'officier d'état-major pour écrire », on disait aussi : « C'est dans ce métier que se trouve l'école la plus intime du commandement, et c'est dans l'affection d'aides de camp dévoués et vieillis au service que repose une partie de la force du chef ». On trouvait naturel de laisser auprès des généraux des officiers possédant leur confiance, familiers avec leur méthode de travail et même disposés à leur rendre les services qu'un homme âgé et occupant une haute situation peut attendre d'un homme plus jeune et bien élevé. Aussi, beaucoup se demandèrent si l'on pouvait enlever aux généraux la liberté de choisir leurs aides de camp en leur imposant de les prendre parmi les officiers d'état-major. On fit ressortir les inconvénients qui pourraient résulter du défaut d'entente entre le général et son collaborateur immédiat, sans parler de la situation pénible qui leur serait faite à tous les deux. Thiébault répondit justement qu' « officier avant tout, un aide de camp était au service du roi et ne pouvait être qu'à celui de S. M. ; il appartenait donc au commandement de son général, et non à sa personne ». Il ajoutait que les aides de camp, soit au bureau, soit à la guerre, avaient exactement le

même rôle et les mêmes devoirs que les officiers de l'état-major; ils devaient donc en provenir et y rentrer.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr rendit l'ordonnance du 6 mai 1818 qui créait le corps royal d'état-major. Composé à l'origine d'officiers provenant de l'ancien état-major, et surtout des aides de camp, il devait se recruter parmi les premiers de Saint-Cyr, que l'on admettrait après examen à l'École d'application d'état-major. La durée des cours y était de deux ans. Après deux années d'études, les officiers passaient, comme aides-majors, deux ans dans l'infanterie, deux ans dans la cavalerie et un an dans l'artillerie : mesure excellente, à laquelle ne peuvent se comparer les quelques mois de stage, si parcimonieusement mesurés aux brevetés d'aujourd'hui. Mais les intentions de Gouvion Saint-Cyr ne furent pas respectées. Une fâcheuse ordonnance de Clermont-Tonnerre décida que les aides-majors seraient placés dans les régiments sous la direction immédiate des majors et auraient pour mission de transmettre dans les manœuvres les ordres des colonels. Ceux-ci aggravèrent encore cet inconvénient en employant ces officiers à tout autre chose qu'à leur métier d'officier de troupe; ils devaient faire des leçons à leurs camarades ou les guider dans les travaux topographiques, un peu comme aujourd'hui, dans les régiments, on a tendance à mettre les brevetés en avant pour les conférences, les exercices sur la carte ou les manœuvres de cadres.

Ainsi constitué, le corps d'état-major devait se perpétuer presque sans changement jusqu'à sa suppression définitive par la loi de 1880. Non qu'il n'ait été l'objet de nombreuses ordonnances ou décrets; mais les seules modifications méritant d'être signalées sont celles de 1826, 1831 et 1833.

L'ordonnance du 10 décembre 1826 fit beaucoup de bruit. A tort ou à raison, on lui reprocha d'être uniquement destinée à favoriser l'arbitraire. Elle se proposait de remédier aux inconvénients du corps fermé en créant un recrutement à deux degrés et en autorisant la permutation entre officiers supérieurs de la ligne et de l'état-major.

En 1831, le maréchal Soult réunit à l'état-major le corps des ingénieurs-géographes. Cette fusion fut très bien accueillie; en réalité, elle eut une mauvaise influence. Les ingénieurs-

géographes prirent le dessus, grâce à l'extension donnée au travail de la carte de France, et l'état-major fut dévoyé de ses véritables fonctions. Il y eut accentuation de la tendance à spécialiser l'École d'application dans l'enseignement de la géodésie, de la topographie et du dessin, et peu à peu s'affirma cette idée si répandue dans l'ancien corps que l'aptitude à un lever de terrain était la première à rechercher pour un officier d'état-major. La loi de 1880 a créé un Service géographique indépendant de l'état-major.

L'ordonnance du 23 février 1833 élargit un peu la base du recrutement. L'École d'application recevait chaque année 25 élèves dont 3 venant de l'École polytechnique et 22 choisis d'après un concours auquel prenaient part les trente premiers sortant de Saint-Cyr, avec 30 sous-lieutenants des régiments, qui remplissaient certaines conditions d'âge et que désignait le ministre. Elle décida aussi que les officiers, outre le service du corps, pourraient être attachés aux ambassades et employés à l'une des quatre sections du Dépôt de la Guerre.

C'est sous cette dernière forme que l'organisation de Gouvion Saint-Cyr est parvenue jusqu'à nous. Dès son apparition, quelques-uns lui reprochèrent d'avoir placé l'état-major sur un piédestal trop élevé. Il n'était pas jusqu'à l'uniforme spécial qui ne suscitât des récriminations. Pourtant l'œuvre de Gouvion Saint-Cyr fut louée par presque tous les contemporains : on lui reconnut le grand mérite d'avoir réagi contre cette opinion accréditée sous l'Empire, que les officiers d'État-Major avaient besoin, non pas d'une forte instruction, mais seulement d'esprit naturel et d'une grande activité, ce qui laissait le champ libre aux jeunes officiers favorisés par la naissance ou la fortune. Il mit un terme aux intrigues par lesquelles des officiers de faveur passant alternativement de l'état-major dans les corps de troupes enlevaient aux véritables officiers des deux services l'avancement au choix qui aurait dû être la récompense de leur spécialité.

Peu à peu, les inconvénients du système apparurent d'une façon éclatante et jusqu'à la fin du Second Empire le mouvement d'opinion contre le corps d'état-major alla en s'accentuant.

Ce recrutement au sortir des écoles, malgré les garanties dont il était entouré, admettait des jeunes gens, qui, choisis

sur un simple examen, n'avaient pas donné dans le service de troupe la mesure de leur caractère. On n'avait ensuite aucun moyen de s'en débarrasser et eux-mêmes ne pouvaient pas s'évader du corps. L'École d'application n'était guère qu'une école de perfectionnement où les études scientifiques avaient le pas sur les études militaires. Les officiers n'étaient pas utilisés au mieux de leurs capacités : on ne leur demandait qu'un travail de bureau, peu propre à développer chez eux l'activité de l'esprit et le goût des responsabilités. Ajoutons pour être juste que ce reproche est actuellement exprimé dans les mêmes termes, à l'endroit des officiers brevetés.

Un autre grief était qu'après leurs cinq années de stage, les officiers de l'ancien corps, confinés dans les bureaux, perdaient l'habitude de la troupe et l'esprit militaire. Enfin, l'un des avantages que Thiébault se proposait par la constitution d'un corps fermé, — d'éviter les avancements trop rapides, — avait tourné à un véritable désastre pour l'état-major où l'avancement se trouvait plus lent que dans aucune des autres armes [1] : sortis les premiers des écoles, ces officiers, qui arrivaient très vite au grade de capitaine, y demeuraient quatorze ans, et peu avaient l'espoir d'atteindre celui de colonel. Aussi les démissions et les admissions anticipées à la retraite étaient-elles nombreuses.

L'institution était condamnée à disparaître, victime de ses propres défauts et du mauvais usage qui en était fait. Des mesures prises en 1869 par le maréchal Niel furent aussi mal accueillies que ses autres réformes et il dut les retirer devant le mécontentement général. Survinrent les désastres de 1870. On sait comment l'opinion publique en fit retomber tout le poids sur l'état-major et l'intendance qui représentaient deux aristocraties dans l'armée.

*
* *

De 1872 jusqu'à 1880, la question donna lieu à de nombreux projets de loi et à d'ardents débats à l'Assemblée Nationale,

1. En 1869, la proportion des officiers promus par rapport à celle des officiers proposés pour les grades de chef d'escadrons et de lieutenant-

au Sénat et à la Chambre. Les Parlementaires furent déconcertés de voir les militaires apporter tour à tour le poids de leur expérience et de leur autorité en faveur de l'un ou l'autre système. Malgré les reproches justement adressés à l'ancien état de choses et la nécessité reconnue par tous de le changer, il n'y eut pas unanimité sur la création d'un corps ouvert ou plutôt d'un service. Par la loi du 24 juillet 1873, l'Assemblée Nationale avait décidé qu'un service d'état-major devait être placé auprès des généraux commandant les troupes; par celle du 13 mai 1875, qu'une loi spéciale déterminerait le recrutement du personnel de ce service et ses attributions. Mais quand on voulut passer à l'application, on vit bien que l'accord n'était pas fait.

La commission de réorganisation elle-même se partagea en deux fractions inégales : la majorité (huit membres) se prononça pour le maintien du corps spécial. De même, le général de Cissey dans ses deux projets et la Commission de l'armée du Sénat. Au contraire, le projet du général Borel, qui, légèrement modifié par le général Billot, après divers remaniements, tant à la Chambre qu'au Sénat, devint la loi actuelle, pose le principe d'un service d'état-major ouvert aux officiers de toutes armes, qui vont et viennent de la troupe dans ce service.

Entre les partisans du corps fermé et ceux du corps ouvert, il y avait ceux du corps « entr'ouvert ». selon le mot du maréchal Canrobert au Sénat. Le corps était ouvert pour les capitaines recrutés par l'École militaire supérieure et les chefs d'escadrons pris au concours parmi les capitaines brevetés. Ensuite, il restait entr'ouvert pour les permutations autorisées entre officiers supérieurs brevetés. L'avancement se faisait dans le corps, ce qui avait l'inconvénient « d'acculer l'élite de l'armée au sommet de l'état-major comme dans une impasse sans issue ». Un seul principe ne fut jamais discuté : celui de la nécessité de recruter les officiers non pas au sortir des écoles, mais après un certain nombre d'années de régiment.

Le point délicat pour les partisans du corps ouvert fut

colonel était de 1/10 dans l'état-major, alors qu'elle était dans l'infanterie de 1/4 pour le premier grade et de 2/5 pour le second, et dans la cavalerie, de 2/3 et de 1/3.

l'avancement. Les officiers brevetés, sortant de la troupe et étant appelés à y rentrer, devaient forcément concourir avec leurs camarades des régiments. Alors, ou bien ils ne jouissaient sur eux d'aucun avantage et se trouvaient lésés ; ou bien on leur assurait ces avantages et les défenseurs des officiers de troupe protestaient. Le général Borel déclara très justement : « Tout se réduit à une question d'avancement; il faut la dégager avant de discuter l'organisation de l'état-major ». Mais on lui objecta que le temps pressait. Un des projets qui assurait aux brevetés un tour spécial[1] souleva de vives protestations; les autres laissèrent complètement de côté cette question épineuse. Dans la dernière discussion de la loi qui nous régit actuellement, le général d'Andlau rappela que la Commission, sur la proposition du ministre, avait eu à délibérer sur une sanction à donner au travail des officiers d'état-major. Ils devaient gagner deux ans d'ancienneté à la sortie de l'Ecole de guerre, « ce qui était parfaitement juste, équitable et démocratique ». La Commission n'avait pas voulu prendre d'engagements. Le ministre promit que la question serait examinée quand la loi sur l'avancement serait soumise au Parlement. Cette déclaration fut très mal accueillie au Sénat et la question ne vint jamais en discussion. la loi sur l'avancement étant encore à faire.

La loi qui fut promulguée le 20 mars 1880, ne comprenait qu'un petit nombre d'articles « formant la base sur laquelle reposerait le nouvel édifice » et s'en remettait à un décret du soin de régler les détails. On l'apprécia durement, et un officier général put en dire au Sénat : « Ce n'est pas une loi de principe, pas une loi d'organisation ; c'est une loi de lassitude ». Elle dure cependant depuis trente ans. Elle consacre le service complètement ouvert, recruté par des officiers munis du brevet, qui sont tenus d'exercer dans leur arme d'origine, comme capitaines, commandants et colonels, un commandement effectif pendant deux ans au moins. Ils sont assistés par un personnel subalterne d'officiers d'administration.

De même que les divers projets auxquels elle fut substituée, elle présente un caractère plus général que l'ordonnance de

1. Il leur donnait 1/8 des places de commandant, 1/4 de celles de lieutenant-colonel, 1/5 de celles de colonel.

Gouvion Saint Cyr. Selon le mot du général Pourcet dans son rapport sur la loi Cissey, le législateur visait plus haut et plus loin, se préoccupant non seulement de l'organisation de l'état-major, mais de celle du haut commandement. On admettait implicitement la nécessité de recruter les cadres supérieurs de l'armée en répandant parmi les officiers distingués de toutes armes les hautes connaissances militaires, en les excerçant aux fonctions diverses du commandement et en les initiant aux armes autres que la leur. C'est à cette idée qu'avait répondu la création de l'École militaire supérieure, centre de perfectionnement ouvert à tous, dont le principe fut décidé dès 1874 et consacré dans la loi du 13 juin 1875. Elle s'ouvrit aux Invalides en mai 1876 et devint l'École supérieure de guerre.

Quelques-uns voulaient y admettre un nombre d'officiers en excédent des besoins de l'état-major, ce qui présentait un double avantage : ne garder dans le service que les plus aptes et laisser dans les régiments les autres dont les connaissances ne pouvaient qu'être utiles à l'instruction de la troupe et de leurs camarades. On songea aussi à établir à l'entrée une proportion entre les différentes armes ; on y renonça.

La disposition qui admettait sur les mêmes bancs des lieutenants et des capitaines fut également discutée. Aujourd'hui, la seule condition imposée aux officiers pour se présenter est d'avoir cinq ans de grade. Il en résulte la présence simultanée à l'École de guerre de jeunes lieutenants pouvant être âgés seulement de vingt-cinq ou vingt-six ans, et de vieux capitaines. La discipline n'en souffre nullement, l'esprit de camaraderie n'empêchant en rien les jeunes de garder pour leurs anciens toute la déférence qui leur est due : il en sera toujours ainsi entre officiers ayant la même formation intellectuelle et la même éducation. Ce mélange de grades ne présente même que des avantages, les plus jeunes ayant tout à gagner au contact d'officiers mûris par l'expérience.

Néanmoins, on agite toujours la question, les uns penchant pour relever la limite inférieure sous le prétexte que trois ou cinq années de régiment sont insuffisantes, d'autres voulant éliminer les officiers trop anciens, qui n'ont plus l'esprit assez souple. Les deux thèses peuvent se soutenir. Mais il serait bon d'adopter l'une ou l'autre d'une façon ferme, pour que les

candidats ou les officiers élèves ne fussent pas victimes de l'incertitude. Ainsi l'autorisation de concourir en 1909 aurait été refusée aux officiers âgés de plus de quarante ans, ce qui porta un grave préjudice à ceux qui pour diverses raisons avaient attendu cette année-là pour se présenter. De même, dans certaines promotions, les officiers les plus jeunes se sont plaints d'avoir été maltraités à la sortie, sans autre motif que leur peu d'ancienneté qui, pendant leurs deux années d'école, les avait fait laisser à peu près de côté par certains professeurs. D'autres se sont vu reprocher dans leurs notes de s'être présentés trop jeunes. Du moment que la loi les y autorise, il n'est pas admissible qu'on leur en tienne rigueur, d'autant que leurs chefs ont toute qualité pour le leur déconseiller s'ils ne les jugent pas mûrs, et le ministre, le pouvoir de les en empêcher. Il ne saurait être question de discuter ce droit au ministre : l'officier d'état-major doit posséder des qualités morales qui ne peuvent pas se contrôler par un examen. Mais si l'on trouve insuffisante la seule condition existant aujourd'hui en matière d'ancienneté, il importe de la changer et d'en déterminer de précises. Pour en finir avec cette question de recrutement, disons que depuis quelques années le nombre des lieutenants d'infanterie a tendance à augmenter au détriment des capitaines de cette arme et des officiers d'artillerie.

Depuis trente-cinq ans que fonctionne l'École de guerre, elle remplit parfaitement son rôle de Faculté des hautes études militaires. Elle n'a rien à envier à nos plus grands établissements d'instruction. La doctrine qu'elle a créée présente toutes les garanties de rigueur scientifique : elle est un produit expérimental, résultant d'une série d'études concrètes dirigées sur les principaux événements militaires de notre siècle. Cette méthode se retrouve dans l'enseignement où la pratique est associée à la théorie de la façon la plus heureuse. Les manœuvres sur le terrain et les exercices d'application produisent tous les fruits qu'on en peut attendre. Quant aux leçons orales, qu'il suffise de rappeler ici les noms des généraux Maillard, Langlois, Bonnal, pour ne parler que des anciens, qui furent de véritables créateurs et apportèrent dans l'étude de la tactique générale et de l'histoire militaire des vues neuves autant que fécondes. On a reproché à certains de ces

professeurs d'être de grands remueurs d'idées et de mettre en avant trop volontiers leurs conceptions propres au lieu de s'en tenir à l'exposé des doctrines courantes. Nous les en féliciterions plutôt, jugeant que les officiers admis à l'École de guerre ne peuvent que profiter d'un enseignement original, et qui donne à penser.

Malheureusement il y règne un esprit doctrinaire trop marqué. Quoiqu'on s'en défende, on y cultive la tendance exagérée à « la solution », en dehors de laquelle il n'est point de salut. Il en résulte que certains officiers attachent plus d'importance à tomber juste dans la conception du professeur qu'à suivre leurs tendances personnelles. Les brevetés qui liront ces lignes ne se rappelleront pas sans sourire les évolutions savantes de tel camarade au cours d'une discussion et ses efforts pour chercher à découvrir l'idée du maître afin de la lui servir. Ils n'évoqueront pas non plus sans un certain sentiment de mépris les petites bassesses, dignes de mauvais collégiens, commises par d'autres pour se concilier la faveur. Ce sont les mauvais résultats de l'École de guerre ; elle a la prétention très justifiée par ailleurs d'être une école préparatoire au haut commandement mais la qualité essentielle pour le chef est la fermeté de caractère : sans elle, toutes les autres n'ont aucune valeur.

Le mal serait peut-être atténué si l'on supprimait le classement, car c'est l'espoir de gagner quelques rangs qui provoque surtout ces manifestations peu honorables. On ne s'explique pas ce classement, puisque l'ancienneté des officiers n'est modifiée en rien par leur rang de sortie. Il est relativement facile de distinguer par une mention « Très bien » les quelques officiers s'élevant au-dessus de la moyenne d'une promotion ; si quelques autres paraissent inférieurs, on peut leur refuser le brevet ou le leur donner sans mention. Mais il est à peu près impossible de différencier entre eux les soixante-dix officiers qui méritent la mention bien.

Ces réserves faites, nous répétons volontiers que l'École de guerre remplit sa mission. La désillusion qui guette les officiers à la sortie n'en est que plus forte : après ces deux années de fécondes études, ils arrivent comme stagiaires dans un bureau.

De l'organisation du service, il résulte que les officiers brevetés sont surchargés de travail, et du travail le plus ingrat, pour lequel leurs études sont complètement inutiles. Il s'ensuit qu'il ne leur reste pas le temps de s'occuper de ce qui, en temps de guerre, constituerait leurs fonctions d'agents du commandement : étude d'opérations militaires sur des cas concrets, rédaction des ordres, fonctionnement des services de ravitaillement, utilisation des voies ferrées, etc.

Ces inconvénients peuvent être largement atténués par des mesures intelligentes prises dans l'intérieur des états-majors : nulle part l'action personnelle du chef ne se fait sentir avec plus d'efficacité. Si celui-ci est un homme aux idées larges, à l'esprit ouvert, à la compréhension vive, il n'attend pas que des décisions ministérielles viennent lui indiquer les moyens de simplifier le travail de ses officiers : lorsqu'en 1907 survint une circulaire énonçant les nombreuses délégations de pouvoir que le commandement de corps d'armée pouvait faire à ses généraux de division et de brigade, il se trouva que, dans certains corps d'armée, elles existaient depuis longtemps déjà; parfois le changement du chef d'état-major fait varier du simple au double les heures de présence pour le travail courant. Inutile d'ajouter que cet accroissement des heures de présence est au détriment de l'instruction des officiers, de leurs travaux personnels ou en commun, et de l'entretien de leur aptitude physique par la pratique des sports.

Mais quelle que soit la bonne volonté du chef, il n'arrive pas toujours à rendre à ses officiers le service aussi facile et profitable que possible, tant les affaires qui se présentent journellement sont nombreuses et compliquées. Elles peuvent se diviser en deux catégories : il en est qui ont trait de près ou de loin à la préparation de la guerre (instruction des troupes, opérations militaires, organisation, mobilisation, approvisionnements, etc.): d'autres sont des affaires de chancellerie proprement dites (correspondance générale, personnelle, service courant, états et rapports périodiques, etc.). Depuis une récente circulaire, on a constitué dans certains corps d'armée une troisième section « de chancellerie ». Elle est composée des officiers d'administration; c'est peut-être un progrès, mais bien incomplet : la besogne secondaire qu'ils remplissaient

dans les deux premières sections retombe maintenant sur les seuls officiers d'état-major.

A vrai dire cette question de personnel est le point délicat de toute la réorganisation. Il est évident que les connaissances acquises à l'École de guerre sont absolument superflues pour étudier les statuts d'une société de tir, ou une autorisation de mariage, ou une installation de lavabos dans une caserne : tant que cette besogne incombera aux états-majors, il faut bien qu'elle se fasse, d'où la nécessité d'un personnel distinct des brevetés et indépendant de leur direction. Actuellement, tels qu'ils sont recrutés, uniquement parmi des sous-officiers, les officiers d'administration ne sont pas en général aptes à ce rôle indépendant. D'ailleurs, dans l'intention du législateur, ils ne devaient être qu'un personnel auxiliaire, et cette situation a été confirmée par les dernières circulaires.

C'est pour remédier à cet état de choses que le ministre de la Guerre vient de déposer un projet modifiant la loi du 20 mars 1880. L'idée d'introduire des officiers de troupe dans les états-majors est excellente; elle aura pour résultat de mettre chacun à sa place : les officiers fatigués dans les bureaux; un certain nombre de brevetés dans le rang, où leur présence sera très utile, aussi bien pour la troupe que pour eux-mêmes. Car il ne saurait être question d'ouvrir l'état-major à de jeunes officiers : tous les ratés de l'École de guerre s'y précipiteraient pour échapper à ce qu'ils appellent les petits côtés de la vie de régiment, porter des aiguillettes et soigner leur avancement. La nouvelle loi aurait alors les plus mauvais effets. Tandis qu'elle réalisera un progrès considérable si elle ne s'applique qu'à des officiers d'un certain âge. Combien seront heureux d'échanger contre une vie sédentaire et bien réglée leur existence mouvementée, les fatigues et les dépenses qu'entraînent les déplacements perpétuels, les séjours dans les camps et les manœuvres! Beaucoup de capitaines usés physiquement, mais bien conservés intellectuellement, ou simplement désireux de se fixer à demeure, rendront dans les bureaux des services d'autant meilleurs qu'ils seront spécialisés, alors que les brevetés ne font que passer.

Mais le projet ministériel contient une disposition discu-

table. Tout en spécifiant que ces officiers seront choisis dans des conditions analogues à celles qui président à la désignation des officiers du service du Recrutement, il ajoute : « qu'ils seront employés *temporairement* au service d'état-major » : c'est-à-dire qu'ils iront et viendront de l'état-major dans la troupe. Il faudrait au contraire un cadre sédentaire et « fixé », tel que celui du Recrutement.

On pourrait même, étendant cette idée, l'appliquer aux officiers comptables, trésoriers, majors, etc., et déterminer les conditions dans lesquelles ces éléments seraient amalgamés avec les officiers d'administration pour en relever le niveau et en combattre l'esprit particulariste. Car il est remarquable qu'après les justes attaques dont l'ancien état-major a été l'objet comme corps fermé, on ait constitué les officiers d'administration sur une base analogue, avec cette différence que l'état-major provenait d'une élite. Ils se plaignent de la situation subalterne que leur fait la loi ; les meilleurs d'entre eux conviennent qu'ils ont beaucoup perdu en perdant leur titre d'archivistes et leur recrutement spécial : qu'on ouvre largement leurs rangs aux officiers de toute provenance et ils pourront obtenir le rôle indépendant auquel ils aspirent.

Une autre amélioration moins délicate serait de constituer un personnel stable de secrétaires. Depuis le régime de la loi de deux ans, ils sont libérés au moment où il commencent à être bien au courant de leur tâche, d'où beaucoup de peine et de temps perdus pour les officiers qui sont chargés de les former et de les diriger. Il faudrait dans les bureaux des employés permanents, militaires rengagés ou civils, comme en Autriche-Hongrie où ils sont recrutés par les soins mêmes de l'état-major qui les emploie.

Une grosse partie du travail de l'état-major provient de la situation créée par la loi du 16 mars 1882, qui rend le commandant de corps d'armée responsable de l'administration et lui subordonne les directeurs de services. Mais cette loi a mal interprété les intentions de la loi du 24 juillet 1873. Celle-ci, très justement, mettait auprès du commandant de corps d'armée et sous ses ordres immédiats, outre l'état-major, les services administratifs et de santé. Par une exagération regrettable, la loi de 1882 a transformé cette juxtaposition en une

subordination et fait de l'état-major un organe d'étude pour des affaires qui ne sont pas de sa compétence.

Le rapporteur du budget de la Guerre pour l'exercice 1907 demandait que les directeurs de services traitassent directement avec le commandant de corps d'armée ou son chef d'état-major toutes les questions concernant leur service. Idée excellente qui n'est d'ailleurs pas nouvelle : il y a longtemps déjà, on enseignait à l'École de guerre les avantages que présenterait le rattachement direct de l'intendance à l'état-major. La meilleure solution consisterait à introduire chez nous le système allemand, c'est-à-dire la coexistence à côté du personnel de l'état-major proprement dit, des représentants des services travaillant sous la direction du chef d'état-major. Celui-ci exerce alors l'action centralisatrice. Mais son rôle doit s'arrêter là, sans qu'il ait à s'ingérer dans des études techniques et des solutions de détail. Il y aurait à étudier une réforme féconde et l'on peut regretter que les propositions de M. Messimy n'aient pas eu autant de succès que celles qui aboutirent à la suppression des officiers d'ordonnance et qui remuèrent l'opinion parce qu'on y voyait, on ne sait pourquoi, une satisfaction donnée à l'idée démocratique bien plus qu'un remède à une situation fâcheuse pour le commandement.

Dans l'organisation de 1880, on distinguait, à côté de l'état-major proprement dit, les officiers d'ordonnance qui, à raison de deux pour le général commandant de corps d'armée et d'un pour le général de division, constituaient le cabinet « employé à des missions spéciales et à l'établissement de la partie de la correspondance que se réservent les généraux ».

Cette existence d'un cabinet présentait des inconvénients. Dans certains cas, il s'établissait des conflits d'attribution, les officiers du cabinet, vivant constamment dans l'intimité du général, prenaient sur lui une influence souvent contraire à celle du chef d'état-major. Aussi un décret du 25 septembre 1908 a-t-il supprimé les officiers d'ordonnance. Mais l'institution subsiste encore. Si, dans quelques corps d'armée, le général en chef a établi un roulement entre les officiers de son état-major pour le service auprès de sa personne, dans d'autres il conserve en permanence le même officier. Et cela se conçoit aisément : non seulement la continuité des vues

est nécessaire pour traiter les nombreuses questions dont le général ne veut pas compliquer la tâche si lourde déjà de son chef d'état-major; mais aussi le fait de soustraire tous les jours un officier différent aux bureaux de l'état-major apporte à leur travail une perturbation certaine. Il y a donc encore des officiers d'ordonnance : au chef qui les emploie, d'agir avec le tact nécessaire pour qu'ils ne se mettent pas au travers de l'état-major. Notons d'ailleurs que l'organisation allemande en temps de paix n'en comporte pas, sauf pour l'Empereur et les princes; en campagne, les généraux les prennent dans les troupes sous leurs ordres.

A ce propos, il est une erreur qu'on reproduit généralement quand on compare l'état-major allemand avec le nôtre. On dit que le service est assuré chez nos voisins par un personnel beaucoup moindre que chez nous : le nombre de ces officiers est sensiblement le même dans les deux armées. La vérité est qu'en Allemagne le titre d'officier d'état-major n'appartient qu'à une classe restreinte d'officiers formant un corps spécial, choisi par de nombreuses épreuves et restant toujours sous la direction effective du chef de l'état-major général; leurs fonctions sont parfaitement délimitées à ce qui concerne la préparation immédiate à la guerre. Mais il existe une autre catégorie d'officiers également très soigneusement recrutés, et qui presque tous sortent de l'Académie de guerre. C'est le corps de l'*adjudantur* chargé du travail des bureaux. Il est faux également de dire qu'ils ont un rôle analogue à celui de nos officiers d'administration. Outre que leur recrutement les en différencie absolument, ils ne sont pas un personnel subalterne, mais constituent un corps d'officiers de choix tout à fait indépendant de l'état-major.

*
* *

Notre loi d'organisation, si concise soit-elle, a établi d'une façon précise les stages dans la troupe. La rédaction du 20 mars 1880 spécifiait que les officiers ne pourraient pas rester dans l'état-major plus de quatre années consécutives. On s'aperçut bientôt que cette prescription était la cause d'un

va et vient perpétuel, préjudiciable au bien du service; en 1890, le ministre en demanda l'abrogation. C'est de ce moment que date le texte en vigueur actuellement sur les deux années de commandement.

Nous ne protestons pas contre cette disposition, d'autant mieux vue de la grande majorité des brevetés que ces années de troupe constituent pour eux un véritable temps de vacances, de vie au grand air. Le retour au régiment est indispensable aux officiers appelés à arriver au sommet de la hiérarchie. Car bien que l'aptitude au commandement soit surtout un don inné, elle demande à être exercée et celui qui veut être vraiment un chef a besoin de retremper son énergie et son caractère au contact des hommes. Mais on peut faire un excellent officier d'état-major sans repasser dans la troupe et même en étant incapable de la commander, témoin l'exemple classique de Berthier, qui restera le modèle des chefs d'état-major et se montra en 1809 si inférieur comme général en chef. En Allemagne, ce passage n'est pas obligatoire pour les officiers de l'état-major: sans parler des plus illustres qui ont fait toute leur carrière sans le quitter, un certain nombre y restent du grade de capitaine à celui de colonel inclus : ainsi est constitué un véritable corps.

La vérité est que les qualités qui font le bon officier de troupe sont toutes différentes de celles qui font le bon officier d'état-major, et l'on peut douter que cette alternance soit favorable au service d'état-major qui demande des officiers familiarisés par une longue pratique.

Mais puisque, tel qu'il est organisé, il est envisagé comme une école de haut commandement, on ne saurait trop regretter qu'il n'assure pas dans de meilleures conditions la connaissance et la pénétration réciproques des différentes armes. Les stages dans chacune se réduisent à cinq mois, trois avant l'entrée à l'École de guerre, deux après; c'est insuffisant à un officier d'infanterie pour prendre des notions justes sur l'artillerie et la cavalerie. Il serait bon aussi que les brevetés fissent leur temps de commandement en dehors de leur arme, car ils en conservent avec l'uniforme la marque originelle et l'esprit particulariste, mauvaise préparation au service d'état-major qui doit être indépendant de toutes questions personnelles.

Il nous reste à dire un mot de l'avancement des officiers brevetés. En 1880, les Chambres avaient renoncé à résoudre la question, s'en remettant à la loi à venir sur l'avancement de l'armée. Dès 1885, le général Thoumas faisait ressortir cette grave lacune. Depuis lors, la situation n'a pas changé et la publication des tableaux provoque toujours les mêmes plaintes, les brevetés criant à l'injustice quand ils n'y figurent pas, les officiers de troupe trouvant qu'on fait la part trop belle à l'état-major.

Il semble inadmissible qu'un officier ayant fourni le gros effort que nécessite l'entrée à l'École de guerre, ayant ensuite continué à travailler dans les états-major, se voie primé par tel de ses camarades qui ne s'est pas senti capable d'affronter le concours, ou l'a dédaigné, ou même y a échoué. C'est pourtant ce qui arrive et, pour ne parler que des dix dernières années, on a fait passer à l'ancienneté, leur causant ainsi pour le reste de leur carrière un tort presque irréparable, plusieurs des lieutenants d'artillerie brevetés et un nombre appréciable de capitaines de toutes armes. Il y a là quelque chose de choquant, puisqu'ils ont donné la meilleure preuve de capacité qu'un officier puisse fournir en temps de paix.

Chaque année cependant, des critiques répètent que les brevetés sont trop favorisés, comme si le choix ne devait pas se porter naturellement sur des éléments choisis d'avance! D'ailleurs les officiers de troupe sont mal fondés à se plaindre : le breveté n'a-t-il pas fait ses preuves tout comme eux? il ne serait jamais entré à l'École de guerre s'il n'avait pas été très bien noté au régiment, où il a passé cinq ans, dix ans même. Il y revient comme commandant d'unité et l'on sait qu'il met son amour-propre à avoir la compagnie, la batterie ou l'escadron le mieux entraîné et le plus brillant, et il y réussit. Personne ne nie non plus qu'il ne soit supérieur aux autres par ses connaissances militaires. C'est toujours à lui que l'on recourt pour les conférences, et il ne se fait pas une manœuvre où le directeur ne le prenne comme adjoint, de préférence à ses camarades plus anciens. Puisque son mérite n'est pas discuté, pourquoi lui refuser un avancement spécial? L'armée française est la seule où l'officier d'état-major n'ait aucun

privilège garanti par la loi[1] ou par la coutume, de sorte que, lorsqu'il l'obtient, il a l'air de le devoir à la faveur.

La situation n'est pourtant pas si enviable. Sans compter le labeur auquel il est astreint du fait d'une organisation défectueuse, l'officier d'état-major se voit encore privé pendant la plus grande partie de sa carrière des jouissances que procure l'exercice du commandement; il ne goûte pas la joie de marcher à la tête d'une troupe prête à tous les dévouements; il ne connaît pas la suprême récompense du chef qui se sent maître de ses hommes. Aussi combien de brevetés, si on les laissait libres, ne rentreraient jamais dans l'état-major!

On ne s'explique donc pas l'espèce de jalousie avec laquelle ils sont regardés, d'autant que leur recrutement est absolument démocratique : les portes de l'École de guerre sont ouvertes à toutes les bonnes volontés. Quelques-uns font parade, il est vrai, d'un pédantisme et d'une morgue ridicules et affichent avec trop de complaisance leur conviction d'être destinés au commandement en chef. Mais cette espèce n'est pas nombreuse et il faut reconnaître que la majorité est au contraire d'excellents camarades, qui cherchent à apporter dans leurs fonctions le plus de liant possible.

Mais les législateurs, en ne résolvant pas la question de l'avancement, ont introduit dans l'armée un ferment de discorde. Cette difficulté a toujours été un des meilleurs arguments des partisans du corps spécial, et c'est le principal motif qui a déterminé l'Autriche-Hongrie à y revenir en 1875, après les mauvais résultats donnés par l'organisation de 1871. Dans l'état de choses actuel, non seulement les brevetés font à leurs camarades des régiments une concurrence que ceux-ci jugent déloyale; mais même entre eux il s'établit des différences inadmissibles. Il arrive fréquemment que, sur un groupe d'officiers de la même ancienneté, qui ont suivi ensemble les cours de l'École de guerre, c'est le mieux noté qui passera au grade supérieur plusieurs années après les autres, par suite des conditions particulières à son arme : situation bizarre, injuste même, à laquelle il importe de remédier en donnant aux brevetés un

1. Cependant la Russie vient de supprimer la promotion au grade supérieur qui avait lieu de droit pour les officiers sortant de l'Académie impériale de guerre Nicolas.

statut qui vaudrait toujours mieux que l'anarchie actuelle. La solution la plus simple serait une majoration effective d'ancienneté, plus ou moins forte, suivant la mention obtenue à la sortie de l'École de guerre.

Certes nous avons fait des progrès considérables depuis que le maréchal de Moltke affirmait en 1887 : « Dans la prochaine guerre, notre force sera dans le commandement, dans le grand État-Major. Cette force, nos ennemis peuvent nous l'envier, ils ne la possèdent pas. » Mais il nous en reste beaucoup à faire : d'une part, simplifier la tâche de l'état-major par une modification ou une interprétation plus judicieuse de la loi de 1882 ; de l'autre, séparer les fonctions et les répartir entre des personnels distincts et recrutés en vue de leur mission ; enfin, améliorer le sort des brevetés.

Comment l'opinion, si âpre souvent à imposer la copie servile de ce que font les Allemands, s'est-elle toujours désintéressée de leur état-major, peut-être la partie la meilleure de leur organisation militaire? On dit volontiers, et cette idée a même été professée à l'École de guerre, que leur organisation ne saurait convenir à notre état social, politique et militaire. Il est certain que la volonté si souvent affirmée chez nous de maintenir la supériorité du pouvoir civil sur le militaire est en contradiction avec la situation d'un chef d'état-major général, indépendant du ministre comme en Allemagne. Mais, cette réserve faite, rien ne nous empêche d'établir à côté des officiers d'état-major un cadre analogue à l'*adjudantur*, ni de faire des directeurs de services ou de leurs représentants les chefs d'une section dans les états-majors. L'enseignement de notre École de guerre vaut en tout point celui de l'Académie de guerre de Berlin : pourquoi nos brevetés n'ont-ils pas cette homogénéité, cet esprit de corps, qui font la force de leurs collègues d'outre-Rhin? Pourquoi surtout ne jouissent-ils pas de leur autorité incontestée?

Notre système n'est en somme qu'une ébauche dans laquelle il semble qu'on ait craint d'affirmer des principes directeurs de peur de porter ombrage à certaines susceptibilités. On en sent pourtant la nécessité ; il se produit des efforts pour se rapprocher d'un mode de sélection rationnel. Ainsi, on tend à distinguer parmi les brevetés ceux qui seront confinés auprès des généraux de brigade et ceux qu'on destine aux postes de choix

dans les états-majors de corps d'armée, à l'état-major de l'armée ou auprès des membres du Conseil supérieur de la guerre. Le ministre avait même pris une mesure propre à préparer ceux-ci à leur tâche en conservant une troisième année à l'École les quinze officiers les meilleurs : il eût mieux valu remettre ce complément de formation après quelques années de service dans un régiment ou un état-major qui auraient permis aux élus de mûrir leurs premières études. Devant l'opposition manifestée par le Parlement, qui ne voulut y voir qu'une désignation anticipée pour le haut commandement, cet essai n'a pas eu de suite ; le cours de hautes études militaires créé pour les lieutenants-colonels répond à un but tout différent. On peut aussi attendre de bons résultats du stage à l'École de guerre auquel sont admis quelques officiers supérieurs : tout en aidant les professeurs titulaires, ils y développent leur instruction personnelle : revenus dans la troupe, ils feront profiter leur entourage de ce surcroît de culture.

Souhaitons que ces progrès soient le prélude d'autres améliorations. On parle fréquemment de l'officier de troupe ; sa cause a été plaidée naguère dans la *Revue de Paris*[1] avec beaucoup de chaleur. Il serait bon pourtant de ne pas oublier le breveté, qui peine tout autant, et qui, du fond de son bureau, envie les chevauchées de ses camarades et leurs heures de liberté. On a plusieurs fois affirmé à la tribune du Parlement, en rendant hommage à la capacité et au dévouement de nos officiers d'état-major, qu'ils s'usaient dans une besogne indigne de leur valeur : la faute en est aux institutions. Mais si l'opinion veut en imposer la réforme au Parlement, elle se doit à elle-même de réagir contre cette fâcheuse tournure d'esprit qui verrait peut-être avec peine consacrer d'une façon effective une supériorité que personne ne songe à discuter.

X. X. X.

1. Cf. Capitaine XXX, *L'Officier de Troupe*, *Revue de Paris*, 1er août 1909.

L'AFFAIRE

DE

LA N'GOKO-SANGHA

« Ne le répète pas surtout, mais je ne suis plus maîtresse chez moi », me disait l'autre année ma vieille tante que j'allais voir en province pour le jour de l'an. Pas d'enfant dans la maison ; deux servantes éternellement les mêmes. Et ma vieille tante ajoutait : « Ce sont les bonnes qui commandent. Il faut que je me résigne : je ne vois plus ; toutes les vieilles personnes en sont là ». C'est l'histoire de notre vieille France et des compagnies concessionnaires aux colonies.

Les sociétés concessionnaires se sont installées au Congo français en 1899 pour faire le ménage, la cuisine économique dont devait vivre et dont vit en fait la Colonie. Or, il advint que deux de ces sociétés la « N'Goko-Ouesso » et les « Produits de la Sangha-Lipa-Ouesso » dont les domaines se touchaient, dont les conseils d'administration étaient presqu'identiques, fusionnèrent en 1904.

Dès le début, la N'Goko-Sangha — appelons rétrospectivement de ce nom le couple des deux sociétés d'abord légalement distinctes[1] — trouva des Allemands qui commerçaient

1. Décrets et cahiers des charges pour la *N'Goko-Ouesso*, 29 juillet 1899, pour la *Sangha*, 31 mars 1899. Voir le *Journal Officiel* du 26 novembre (p. 7637) et du 21 juillet 1899 (p. 4931).

sur son territoire, lequel est partiellement[1] en bordure le long du Cameroun Allemand. Elle se plaignit avec énergie, ce qui était son droit et son devoir. Elle demanda à la fois le départ des Allemands et une indemnité pour le préjudice causé par eux. En 1905, elle fixait le chiffre à 1 500 000 francs : le Gouvernement français devait, disait-elle, lui verser cette somme, étant responsable du préjudice, puisqu'il avait promis, disait-elle toujours, de lui livrer la concession libre de tout occupant.

En 1905, les Allemands étaient à peu près partis, ne trafiquant plus que sur une mince lisière, le long d'une fraction restreinte de la frontière commune. C'est du moins ce qu'on peut inférer d'un passage d'une « Note[2] » anonyme, distribuée à quelques élus par la N'Goko-Sangha ou ses amis. Voici le passage — dont une carte, jointe à la « Note » et donnant l'état des lieux en 1905, complétait les indications — : « L'étendue du territoire occupé par les Allemands dans cette région (Sangha et N'Goko), a représenté jusqu'à 600 000 hectares. Une partie de ce territoire a été évacuée par eux en 1902 ; une autre en 1903, une autre en 1904[3] ».

Ce chiffre de 600 000 hectares entamés par les Allemands est à rapprocher du chiffre de 3 200 000 hectares[4], superficie d'origine de la N'Goko-Sangha. Le chiffre de 1 500 000 francs,

1. La concession N'Goko Ouesso, seule, est en bordure le long de la frontière du Cameroun. Cette concession était censée à l'origine avoir 1 800 000 hectares. La concession Sangha-Lipa-Ouesso, d'après la carte des concessions de la *Dépêche Coloniale*, n'est frontière que sur une fraction extrêmement minime de son pourtour ; elle n'a d'ailleurs jamais été, de l'aveu même de la compagnie, qu'à peine effleurée par les Allemands. Cette dernière concession était censée à l'origine avoir 1 800 000 hectares. Chose curieuse la Société de la Kadéi Sangha dont la concession — fusionnée avec celle de l'Ekela forme, depuis de longues années, le domaine de la Société de l'Ekela-Kadéi-Sangha — se développe, comme la concession N'Goko-Ouesso suivant la frontière de Cameroun, ne semble n'avoir jamais pâti d'une ingérence allemande. On peut en dire autant de la Société de la Haute-Sangha, de la Société Commerciale et Agricole de la Kadéi Sangha et de la Société commerciale et coloniale de la Mambéré-Sangha, toutes sociétés limitrophes du Cameroun.

2. *Note sur les réclamations de la compagnie N'Goko-Sangha et sentence arbitrale*. Paris, Société anonyme des imprimeries Wellhoff et Roche, 1910.

3. Page 7 de la *Note*.

4. Chiffre donné dans la légende de la carte initiale publiée par la *Dépêche Coloniale* lors de l'octroi des concessions.

demandé comme indemnité en 1905, est à rapprocher du chiffre de 2 750 000 francs, capital social de la N'Goko-Sangha. Si tous les hectares de la N'Goko-Sangha avaient eu la même valeur — ce qui n'est peut-être pas le cas. — les prétentions émises en 1905 auraient fait ressortir pour le domaine entier une valeur de plus de 6 millions de francs. Encore ne tenons-nous pas compte de ce que, les Allemands partis, les 600 000 hectares, momentanément occupés par eux, valaient bien encore quelque chose. Donc, la compagnie estimait avoir obtenu de l'État, par cette concession, même ébréchée, une valeur de plus de 6 millions de francs, moyennant un débours de 2 750 000 francs, son capital social : — aveu implicite. Et elle revenait trouver l'État pour lui demander 1 500 000 francs en espèces..... de dommages : on a bien raison de dire que les cadeaux passés ne comptent pas. Mais peut-être nous trompons-nous : il y a hectare et hectare; les 600 000 hectares occupés par les Allemands étaient peut-être les meilleurs.

1 500 000 francs en espèces! Les indemnités en espèces se voient trop. Si paradoxal que cela paraisse, les indemnités en terres se voient moins, même quand il s'agit de millions d'hectares, du moment où ces millions d'hectares sont au Congo. Le ministre des Colonies d'alors (1905) accorda, en fait de « compensation officieuse pour le retrait de la demande d'indemnité », une concession additionnelle de 2 400 000 hectares suivant les uns, de 3 millions d'hectares et même plus, suivant les autres. On s'était souvenu, fort à propos, d'une certaine concession gabonaise, accordée conditionnellement à des tiers; on attendait toujours l'accomplissement de la condition qui consistait en ceci : justifier d'un capital espèces d'un million [1] pour la mise en valeur. Ce million, la *Société d'Explorations Coloniales*, titulaire conditionnelle, ne le trouvait pas. On la dispensa de le trouver. Mais ses droits, devenus fermes, durent, par compensation, être apportés à la Compagnie N'Goko-Sangha qui, de son côté, consentait à les racheter moyennant 275 000 francs [2].

1. Ce chiffre n'est imprimé nulle part; je crois néanmoins pouvoir le garantir.

2. *Note* anonyme, page 4.

Voilà comment il se fit qu'en 1905 la compagnie N'Goko-Sangha toucha, si l'on peut dire, les 2 400 000 hectares (ou davantage) de cette concession gabonaise, moins 275 000 francs, en première indemnité pour les 600 000 hectares que les Allemands lui avaient plus ou moins déflorés, mais lui avaient finalement rendus presque en entier. Seconde indemnité : on exemptait pendant dix ans cette concession gabonaise de la redevance fixe par hectare ; de plus, le taux de cette redevance pour les années suivantes était établi à un chiffre exceptionnellement bas. Le nouveau domaine était contigu à l'ancien qu'il prolongeait loin vers l'ouest; mais, par un hasard qui devait être fatal, — du moins aux intérêts nationaux, — il était encore en bordure du Cameroun allemand.

Entre temps, disparaissaient deux compagnies[1] dont les concessions s'étendaient au sud de l'ancienne N'Goko-Sangha, qui s'étendit, sans bruit, sur des terres devenues vacantes. Tant et si bien que la Note anonyme fixe le domaine entier de 1910 à 7 000 000 hectares contre les 3 200 000 hectares d'origine, soit un accroissement de 3 800 000 hectares. Cet accroissement était, semble-t-il, entièrement acquis dès 1905.

Nous laisserons les juristes discuter sur le point de savoir si, oui, ou non, les concessionnaires nantis dans la grande fournée de 1899 avaient effectivement droit, vu les textes[2], à une

1. Les compagnies concessionnaires étaient la « Compagnie Franco-Congolaise de la Sangha » et la « Société de l'Afrique Équatoriale ». La première de ces deux sociétés a fait abandon de sa concession le 28 mars 1902, la seconde a dû faire abandon dans le courant de la même année (La *Dépêche Coloniale* illustrée, numéro du 30 avril 1902). L'examen comparatif des cartes, publiées à des époqus successives par la *Dépêche Coloniale*, donnerait à penser que la N' Goko-Sangha peut être pratiquement considérée comme ayant absorbé l'intégralité de la concession de la « Compagnie Franco-Congolaise de la Sangha » mais seulement une fraction restreinte de la concession de la « Société de l'Afrique Équatoriale », le reste de cette dernière concession ayant été absorbé par d'autres compagnies limitrophes. L'inévitable imprécision des cartes publiées ne permet pas de se former une idée de l'extension de territoire de la Compagnie N'Goko-Sangha résultant de ces deux chefs. On serait dans la limite de la vraisemblance — à en juger par les mêmes cartes — en disant entre 600 000 et 1 300 000 hectares environ.

2. L'article premier du décret est libellé comme suit :

« Dans le but de coloniser et de mettre en valeur les terres domaniales du Congo Français, M. M. ..... sont autorisés sous la réserve :

« 1° Des droits résultant pour les tiers et des obligations résultant pour

indemnité quelconque dans les cas où ils trouvèrent une partie de leurs territoires exploitées commercialement par des maisons étrangères, dont le caoutchouc pouvait — diront les plaideurs — provenir de réserves indigènes, que le décret de concession (article 10) soustrayait au monopole des sociétés[1]. Les concessionnaires devaient bien s'y attendre alors qu'ils sollicitaient et obtenaient leurs concessions, étant réputés concessionnaires idoines et par suite coloniaux, au fait des choses des colonies, et, plus particulièrement, des choses de la région convoitée par eux.

Nous laisserons les juristes discuter sur le point de savoir si, le principe de l'indemnité une fois admis, cette indemnité ne devait pas se présenter simplement sous la forme d'une rectification de la redevance fixe, — laquelle est plus ou moins proportionnelle au nombre d'hectares, — ou de la redevance variable, laquelle est de 15 p. 100 du produit net après les prélèvements de prévoyance et le paiement d'un dividende de 5 p. 100 aux actions.

Mais tout homme de simple bon sens a le droit d'avoir une

les concessionnaires des stipulations des Actes généraux de Berlin et de Bruxelles en date des 26 février 1885 et 2 juillet 1890;

« 2° Des droits acquis par des tiers au jour de la promulgation du présent décret dans la colonie.

« 3° Des droits des indigènes tels qu'ils sont définis par l'article 10 ci-dessous.

« A s'établir dans les territoires ci-après désignés pendant une durée de trente années à dater de la signature du présent décret et à y exercer, aux conditions du présent décret et du cahier des charges y annexé, tous droits de jouissance et d'exploitation, sauf en ce qui concerne les mines, dont le régime demeure soumis à la législation en vigueur dans la colonie.

1. L'article 10, alinéa 1, est libellé comme suit :

« La société concessionnaire ne pourra exercer les droits de jouissance et d'exploitation qui lui sont accordés par l'article 1er ci-dessus, qu'en dehors des villages occupés par les indigènes et des terrains de cultures, de pâturages ou forestiers qui leur sont réservés. Le périmètre de ces terrains, s'il s'agit d'indigènes à habitat fixe, ou les périmètres successifs à occuper ou réserver, s'il s'agit d'indigènes à habitat variable, seront fixés par des arrêtés du Gouverneur de la colonie qui déterminera également les terrains sur lesquels les indigènes conserveront les droits de chasse et de pêche. Les terrains et droits ainsi réservés ne pourront être cédés par les indigènes soit au concessionnaire, soit à des tiers, qu'avec l'autorisation du Gouverneur de la colonie. »

En fait nous doutons fort qu'on ait jamais procédé à une tentative sérieuse et générale des réserves indigènes qui demeurent ainsi, dans la plupart des cas, à l'état indéterminé et théorique.

opinion sur la légitimité des demandes de la N' Goko-Sangha relatives à la concession additionnelle de 1905 : la concession gabonaise. La compagnie ne pouvait pas ignorer que ce territoire, contigu au sien en grande partie, était occupé par des maisons anglaises et surtout allemandes. Elle l'accepta pourtant de propos délibéré. De deux choses l'une : ou elle acceptait le don tel quel, ou, ce qu'elle acceptait, ce n'était pas le don d'un territoire, mais bien le don d'un arsenal de moyens de droit qui, convenablement appuyés par une réserve de forces amies, devaient conduire à une exploitation méthodique des intérêts nationaux dans le vaste champ de l'indemnité. Cette concession gabonaise, fruit de l'indemnité, devait alors produire de l'indemnité, toute chose tendant à revenir, transformée, vers sa source. Le système de l'indemnité était ainsi, par un chef d'œuvre rare, porté à sa seconde puissance.

Écartons cette hypothèse : il en reste deux autres, ou bien la concession gabonaise a été acceptée, dans un mouvement impulsif, pour faire grand, jouer au petit jeu du fief immense, pour se donner de la surface, à tout hasard, sans réflexion sur les devoirs du concessionnaire à l'égard de l'État concédant (car un concessionnaire a des devoirs et, là encore, il ne faut accepter que ce que l'on sait pouvoir remplir), sans réflexion sur les risques et la responsabilité si grave des capitaux; ou bien, en osant accepter une pareille indemnité 2 à 3 millions d'hectares, moins 275 000 francs — contre un préjudice sur 600 000 hectares, — la N'Goko-Sangha a loyalement compris qu'elle prenait une valeur spéculative dont le risque était précisément la concurrence étrangère à vaincre par la tenacité et la méthode. Et ce point de vue était parfaitement légitime et plus qu'honorable, — mais il exclut toute idée, même lointaine, d'indemnité.

*
* *

Vers la fin de 1905, se produisit un fait sur lequel la compagnie dut fonder de grandes espérances. La France et l'Allemagne décidèrent de délimiter la frontière Congo-Cameroun. Les travaux de la Commission mixte aboutirent

(traité du 18 avril 1908) à des échanges de territoires qui. — j'allais presque dire : heureusement pour la compagnie, — pouvaient en quelque rencontre passer comme lui étant défavorables. La Compagnie se plaignit, fit valoir ses droits. Mais l'article 3 du cahier des charges visant, sans distinction, toute modification de frontière se dressa contre elle dans l'âpreté de son texte : « Les limites de la concession pourront toujours, à une époque quelconque, être modifiées en cas de rectification de frontière avec une puissance voisine, étant entendu que tout territoire, qui cesserait de faire partie des possessions françaises, cesserait par ce fait même d'être compris dans la concession, *sans que le concessionnaire ait le droit de réclamer aucune indemnité* ».

Il y avait bien « l'équité » que la Compagnie fit valoir; mais c'est une chose très curieuse que les compagnies en rapport avec l'État n'admettent jamais l' « équité » au bénéfice de l'État : elles n'admettent que le « droit ».

On songea à utiliser les « travaux » de la Mission de délimitation. Un de ses membres avait pris plaisir à inventorier les factoreries allemandes qui fleurissaient sur le territoire de la concession gabonaise. Il avait invité les Allemands à se retirer ; ils se retirèrent en effet. Qu'avait-il prouvé ? Que les Allemands faisaient merveille ? On le savait. Ce qu'il prouva bien plutôt, ce fut que la compagnie N'Goko-Sangha n'occupait pas, laissant ainsi la partie belle aux maisons allemandes et anglaises, et la compagnie ne se mit pas à occuper davantage, après le départ de ses concurrents; certains racontent que, ne pouvant plus vendre leur caoutchouc ni acheter nos cotonnades, les nègres en revinrent aux pagnes de fibres. Ah! Si la compagnie avait dressé factorerie contre factorerie, elle devenait tout de suite intéressante. Tel n'était pas le cas, et, la situation se retournant, on se demanda si ce n'était pas au contraire la Colonie et son Budget, timides et ne protestant pas, mais lésés tout de même par la négligence d'un concessionnaire, qui dans tout ceci étaient les victimes véritablement intéressantes, ayant droit par conséquent à indemnité..... du concessionnaire.

Revoyant le passé, on se prit à douter si jadis, lors de l'occupation allemande dans les anciens domaines de la

N'Goko-Sangha, il n'y avait pas eu faute pareille[1] de la Compagnie. Toute entière l'histoire de ces longs débats apparut sous un autre jour et involontairement vinrent à l'esprit les clauses du cahier des charges permettant soit la déchéance du concessionnaire, soit le rachat de la concession suivant une procédure d'évaluation très strictement tracée d'avance et donnant toutes garanties à l'État.

En juillet 1909, coup de théâtre; on parle de consortium franco-allemand; l'harmonie diplomatique intervient. Consortium pour l'exploitation de la concession gabonaise de la N'Goko-Sangha, consortium entre la N'Goko-Sangha et la ou les maisons allemandes : cette union, vu l'impuissance, prouvée sur le terrain, du participant français, devait être réellement allemande : une affaire étrangère! l'idée en vint du ministre des Affaires étrangères. La compagnie elle-même n'aurait pas mieux trouvé : « Consortium, oui, répondit-elle quand on la pria de s'unir ainsi aux étrangers; mais alors..... indemnité ». On touchait au but.

Les événements se précipitèrent : le ministre des Colonies consentit à l'indemnité. C'était un excès de pouvoir : la juridiction compétente était le Conseil d'État; dans des cas analogues, il avait toujours écarté le principe de l'indemnite.

1. La Compagnie N'Goko-Sangha a toujours réservé ses rapports annuels pour ses seuls actionnaires. Nous n'avons sous les yeux que deux bilans de la N'Goko Ouesso (concession de 1 400 000 hectares sous toutes réserves) respectivement au 31 décembre 1900 et au 31 décembre 1901. Nous relevons :

	31 décembre 1900	31 décembre 1901
Marchandises d'échange en Afrique	21 295 fr. 31	36 181 fr. 26
Soit, ajoutant les marchandises de consommation (vivres).	27 123 fr. 82	42 475 fr. 06

A titre de comparaison, faute de mieux, et sans prétendre que la situation soit le moins du monde comparable nous relevons pour la Haute-Sangha (concession de 1 305 000 hectares, sous toutes réserves, d'après la légende de la carte initiale des concessions déjà citées) marchandises en magasin et en route au 31 décembre 1901, 337 812 21 francs. Pour la Haute-Sangha comme pour la N'Goko-Sangha, il s'agit de marchandises d'échange et de vivres, par opposition aux « produits ». Nous nous trouvons encore avoir sous les yeux le bilan au 31 décembre 1901 de la M'Poko (concession de 2 millions d'hectares, sous toutes réserves, d'après le rapport de la Société sur l'exercice 1901) qui, du reste, à l'époque, éprouvait disait-elle, certaines difficultés avec ses indigènes : le solde du compte « marchandises d'échange et d'approvisionnements au Congo » était de 149 906 fr. 90.

Quant à la fixation du montant, le ministre demanda un arbitrage. L'État et les concessionnaires étaient convenus d'un mode d'évaluation en cas de rachat : peut-être aurait-on pu l'appliquer au cas pendant. Mais un arbitre fut nommé, qui en fit consacrer deux autres, l'un pour la Compagnie, l'autre, pour la Colonie. Le rôle de l'arbitre-chef fut de prendre un moyen terme entre les prétentions des parties. La procédure arbitrale aboutit en avril 1910 à la sentence : la Compagnie devait toucher 2.393.000 francs par annuités escomptables. Un accord signé par le ministre des Colonies et l'administrateur-délégué de la Compagnie, enregistra, dès juin 1910, ce résultat : les sommes requises devaient être inscrites au budget du gouvernement général de l'Afrique Équatoriale Française. Est-ce sans appel, sans recours, y a-t-il là le sceau du définitif? La raison, la simple et naïve raison du bon sens voudrait se refuser à le croire et s'y refuse.

Mais les négociations relatives à la constitution de la Société Franco-Allemande se poursuivent : trois millions d'hectares, la superficie de quatre ou cinq départements français, seront colonisés, en fait, par les Allemands, qui, cette fois, seront bien chez eux, garantis contre toute incursion de commerçants français. Des politesses s'échangent de part et d'autre : le représentant du groupe allemand vient à Paris ; le représentant du groupe français va à Berlin. On est en mai-juin 1910. Le temps a marché depuis.

Rien n'est encore fait. La commission des concessions, dont le visa est indispensable, n'a pas encore donné ce visa. S'il est donné, la compagnie N'Goko-Sangha n'aura rien à regretter. L'organisation de la Société allemande du Sud-Cameroun, dont elle a pu apprécier à l'œuvre les mérites, lui est d'avance un sûr garant de bénéfices dont elle aura sa part. Le patronage de la Société allemande du Sud-Cameroun donnera de la valeur aux actions de la Société Franco-Allemande que les Français achèteront[1]. En outre, une Compagnie forestière

1. Au cas où les actions de la « Société franco-allemande », si cette société est jamais constituée, seraient offertes au public. Au cas contraire, les actions de la Société franco-allemande resteraient dans le portefeuille de la N'Goko-Sangha et dans celui de la Société du Sud Cameroun. A une nuance près, le résultat serait le même. De toute manière la combinaison servirait éventuellement de prétexte pour entraîner des capitaux français dans l'orbite des sociétés coloniales allemandes.

Sangha-Oubanghi se constitue pour exploiter le caoutchouc sur une superficie égale à une bonne moitié de la France et cette compagnie a songé — si même le marché n'est pas conclu, — à s'adjoindrele territoire de l'ancienne compagnie des Produits de la Sangha-Lipa-Ouesso, contigu aux immenses domaines qu'elle détient déjà. Là encore la Compagnie N'Goko-Sangha bénéficiera d'une organisation industrielle et, délivrée de tout soin, touchera des titres (400 000 francs au pair : 1 million au prix d'introduction annoncée). Il lui restera à la vérité le territoire de l'ancienne N'Goko ; mais ce territoire, entre deux voisins aussi puissants, ne saurait beaucoup tarder à lui être à son tour enlevé, à des conditions aussi avantageuses pour elle.

Quel contraste pourtant avec ce qui aurait pu se passer ! Les articles 7 et 31 du cahier des charges[1] prévoient la déchéance du concessionnaire qui n'aurait pas « mis les terres concédées en exploitation progressive ». Sans aller si loin, les actions de la N'Goko-Sangha valant, fin juin 1909, 275 francs à Paris, 250 à Bruxelles, rien n'empêchait qu'au lieu d'indemniser, la Colonie ne rachetât, non les actions, mais la concession : les cours de 250 à 275 francs rendaient plausible un prix de rachat[2] qui n'aurait pas atteint les 2 393 000 francs qu'on veut donner en pure perte. On eût payé comptant. Qu'importe ! Du moins la colonie avait quelque chose pour son argent : 7 millions d'hectares lui rentraient. Et alors, vendre pour vendre, elle les eût aussi bien vendus et encaissés que la compagnie N'Goko-Sangha l'a fait ou va le faire.

Ainsi les efforts de la compagnie N'Goko-Sangha seront enfin couronnés de succès : la « Note » anonyme parle des requêtes multiples présentées au Gouvernement et qui « forment deux gros volumes[3] » ; c'est bien cela, — un flot numéroté de correspondances et de réclamations adressées à tout ce qui peut, dans un État civilisé, recevoir des mémoires, des pétitions, des placets, ministres des Colonies, des Affaires Étrangères, Commission des Affaires Extérieures et Coloniales, sans

1. Numéro du cahier des charges de la N'Goko pris comme exemple.

2. Voir l'article 16 du décret et l'article 30 du cahier des charges de la N'Goko, pris comme exemple.

3. « Note » anonyme page 19.

compter les moindres acteurs de la scène publique. Tant d'années de travail seront couronnées d'un éclatant succès, à moins qu'au Parlement le domaine de la nation et le budget de la colonie ne soient victorieusement défendus.

* * *

Comment ces choses ont-elles pu advenir? Les forces de l'amitié sont grandes. Prenons la liste des souscripteurs de la Sangha-Lipa-Ouesso: un détail frappant est la foule[1] de souscriptions de deux actions. Scène connue! Le souscripteur espéré reçoit la visite d'un ami qui a une affaire merveilleuse; il écoute et, s'il est gai, repense en lui-même le mot de Champfort : « L'amitié est une grande route où l'on détrousse les hommes et où on trousse les femmes »; s'il est triste, il se dit simplement : « Les amis, cela ne sert qu'à celà! ». Et il continue d'écouter, se répétant à lui-même sur un mode uniforme : « Il faut que j'y aille de mes 500 francs ou de mes 1.000 francs, le versement de politesse. » Alors il souscrit deux actions et il a intérieurement un petit serrement de cœur, car il sait que cet argent là ne reviendra jamais. Telle est l'histoire dans tous les temps, dans tous les mondes et dans toutes les sociétés anonymes, du souscripteur de deux actions. Aussi quand, penché sur son parchemin, l'employé de la Justice de Paix du siège social voit dans une société anonyme beaucoup de souscriptions de deux actions, il se dit, devenu subitement rêveur : « Il y avait là beaucoup d'amis, et ces amis étaient des gens *chics*, car s'ils n'avaient pas été *chics*, ils n'auraient souscrit qu'une action ».

MARCEL LABORDÈRE

1. Exactement treize souscriptions à deux actions et une souscription à un nombre d'actions étant un multiple de cent majoré de deux unités. En ce qui concerne les grosses souscriptions, rappelons qu'aux États-Unis il est de pratique courante que des banquiers « ou leurs employés de confiance » soient inscrits pour la forme sur les livres des Compagnies comme titulaires d'actions, qui sont, en réalité, la propriété de leurs clients.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LETTRES

(1888-1898)

La *Revue de Paris* publiait récemment quelques lettres, de capitale importance, adressées par Puvis de Chavannes à des amis, entre les années 1861 et 1876, alors que sa vie était la plus « militante[1] ». Mais la victoire elle-même, pour ce génie indépendant, novateur en son archaïsme et révolutionnaire en sa sérénité, cessa-t-elle jamais d'être militante? Son triomphe alla-t-il jamais sans l'hostilité de quelques-uns, l'inintelligence de beaucoup et leur commune résistance? Pourtant la durée de la lutte et ses cruautés n'exercèrent pas sur cette âme d'élite leur effet ordinaire : sa fierté native et naïve, oserons-nous dire, n'en fut pas raidie, exaspérée en mauvais orgueil.

Il demeura toujours le meilleur et le plus simple des hommes, aussi naturellement qu'il fut, comme artiste, « héroïque, épique et monumental[2] ». Mais la très sincère indifférence où le laissait l'opinion de la plupart, sa réserve parfois ombrageuse, enfin et surtout son goût de la solitude, où le retenait son labeur obstiné, profond, ne permirent qu'à peu de gens la douceur de le bien connaître, et l'idée qu'on se fait de lui s'enrichira curieusement chaque fois qu'un témoignage authentique, soit de lui-même, soit d'autrui, montrera tel ou tel aspect de sa robuste personnalité. Ces témoignages sont rares, puisque rarement il se livrait. Or voici toute une correspondance, entièrement inédite, voici des lettres familières, où son être moral apparaît, pour peu qu'on les feuillette, en diverses attitudes, suivant les occasions, comme dans une série d'« instantanés ». Parcourons-les, ces précieuses

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1910.

2. Théophile Gautier : *Salon de 1861*.

pages, au moins comme des notes rapidement tracées, entre ses nobles besognes, durant les dix dernières années de sa vie ; — nous y trouverons, par surcroît, un écrivain de style vraiment national, concis, net, élégant et pittoresque, souvent humoristique et mordant.

*
* *

Allègre et vigoureux, très matinal, dans l'atelier de la place Pigalle qu'il habita plus de quarante ans, Puvis de Chavannes, dès le réveil, expédiait quelques affaires, chantonnait en s'habillant, et recevait des amis qu'il mettait impitoyablement à la porte vers huit heures, pour se diriger à pied, tous les jours et par tous les temps, vers Neuilly, où il possédait un autre atelier, encore plus grand. Là, comme à Paris, aucun luxe, nul confort : des murs nus, sur lesquels se détachait la décoration entreprise. Une fois au travail, point de relâche ; Puvis ne mangeait rien jusqu'au soir, sinon quelquefois un fruit, une croûte de pain. — Après la journée faite, par exemple, quel vaillant convive ! Aimant la bonne cuisine française, plein de verve et de bonne humeur, souverainement équilibré.

Si d'aventure il était arraché à sa solitude, il s'en plaignait et concluait ainsi :

Décidément, il n'y a que le travail, l'âme tendue au-dessus de tout.

Ma vie matérielle est restée la même, laborieuse et unie. A chaque jour suffit son étape, après laquelle, fourbu, éreinté, je me couche pour recommencer le lendemain. — mais toujours l'œil fixé sur le but à atteindre, avec l'ardent désir de ne pas décroître.

Et, la même année (1888)[1], il déclare :

Il y a une sorte de satisfaction mystérieuse à bien régler sa vie.

J'ai éprouvé par moi-même que les travaux les plus rudes accomplis avec ordre ne sont rien comme fatigue auprès d'une vie de fantaisie.

La « race » visible en tous ses gestes, avec le teint coloré du gentilhomme bourguignon, aristocrate en ses allures et cultivé jusqu'au raffinement, ce « paladin d'idéal » joignait à la conscience de sa force une modestie singulière. Il ne ne pouvait souffrir qu'on

1. Il avait alors soixante-quatre ans.

disséquât ses œuvres pour y chercher le sens de symboles philosophiques plus ou moins compliqués :

... Vous savez combien je préférerais peindre quelque belle scène naturelle et éternelle, exprimant un sentiment humain. — Qu'ils me connaissent peu, les affreux connaisseurs qui, oubliant ce que j'ai donné d'amour profond et fidèle aux choses de la nature, me confinent hypocritement dans quelques rares incursions forcées sur le domaine philosophique, — objet d'horreur pour moi!...

Le public se trompe, lorsqu'il ne sent pas que l'éternel prime l'actuel; il se trompe plus encore, lorsqu'il se figure l'artiste comme un être passionnel, vibrant à en mourir. Tandis que, s'il est équilibré, il est simplement une créature de divination; s'il comprend et rend les passions, en revanche il tient en réserve la santé et le sang-froid. Hugo, Lamartine, Delacroix, seraient morts dans leur fleur si dès leurs jeunes années ils avaient versé toutes les larmes qu'ils ont fait répandre. Deviner, voilà le secret. (1888.)

En rentrant, j'ai trouvé l'article de F***. Il m'a, par moments, fort impatienté. Cet homme de talent a tout à la fois la vue trop longue et trop courte. Il s'insurge contre l'imagination dans certaines œuvres, et il la célèbre dans d'autres avec excès. Il parle de la nature en myope.

En peinture, les transpositions lui échappent, — sans comprendre que la vérité a ses degrés d'expression, — toutes recommandables si elles restent parallèles aux lois de la nature. (1888.)

Il s'insurgeait, d'autre part, avec la vigueur de son originalité foncière, contre la doctrine de l'atavisme et du « milieu », et la manie des classifications :

Le second article que je vous envoie prouve, une fois de plus, que les cancans sont fils de la peste, et à fuir comme leur mère.

Vous y verrez à quel point j'avais tort de redouter F*** sur des on-dit. Devant un pareil développement, une analyse qui témoigne tant de sérieux bon vouloir, devant de nombreux éloges, souvent si nobles, et une aussi glorieuse con-

clusion, il serait puéril, ingrat et sot de s'insurger contre ce qu'il peut y avoir d'erroné dans certaines parties de cet article, — et j'ai remercié bien pleinement et bien sincèrement.

Mais, dans une bonne causerie entre nous, nous allons faire la critique de la critique.

Je regrette de voir un homme d'aussi vrai talent verser dans le système dont monsieur Taine est à peu près l'inventeur. — Je dis : « à peu près », car c'est un gaillard assez étroit, et qui me semble avoir plus d'érudition que de facultés créatrices. — Nous voilà donc en plein atavisme, régional et familial : or, du premier coup, le système a les deux pattes — mettons les quatre pattes — cassées.

Je suis en effet né à Lyon, mon père y *bivouaquant* alors comme ingénieur en chef, — mais il était *Bourguignon*, de père en fils... Que devient alors le mystique? Un bon vivant, — ce qui serait la vérité; mais voilà, le siège était fait. — Moi, mystique!! Qu'en pensez-vous?

Pour compléter ce trio lyonnais, voyons les deux autres compères.

L'un, figure triste et grise, a peint sagement, traditionnellement, quelques murs d'église, dont monsieur Ingres, son doux maître, disait : « Oui, c'est bien, mais c'est bête ».

L'autre, est un antique bavard, insupportable de scepticisme, sans la moindre marque plastique un peu personnelle, et qui aura passé sur terre comme un ténor enroué.

Voilà les deux compagnons d'un homme qui aime la bonne vie, exècre les songe-creux, et travaillera debout, amoureux de la nature jusqu'à son dernier jour!

Enfin, l'autre erreur — mais celle-là plus grave parce qu'elle entame ce qu'un artiste a de plus précieux — est celle qui consiste à me donner deux parrains influents, Corot et Millet. Rien n'est plus faux, et cette recherche de la paternité dans l'art est une manie commune à beaucoup de critiques. (1888.)

*
* *

Paysagiste large et puissant, Puvis créait de toutes pièces, ou peu s'en faut, le décor où se mouvaient ses personnages; mais, en le

créant, il demeurait, comme il se plaisait à le dire, « toujours parallèle à la nature ». Son esprit merveilleusement synthétique saisissait dès l'abord et d'une façon définitive l'essentiel des choses. Une petite branche, qui resta longtemps accrochée dans l'atelier de la place Pigalle, s'était multipliée pour peupler un de ses admirables paysages :

J'ai cueilli une branchette de chêne : il vient d'en pousser un massif dans mon tableau, — le second, celui de droite. Il est moins dur et moins récalcitrant que le premier, mais l'étape sera encore bien longue. Je ne sais comment font les gens qui s'en rapportent à d'autres pour dégrossir leur besogne; cela me serait bien impossible. Mes erreurs me suffisent, sans avoir recours à celles d'autrui. (1888.)

Durant ses longues promenades à pied, il notait, en quatre coups de crayon, sur un petit carnet qui ne le quittait guère, l' « effet » dont il était frappé; ce germe, il le développait plus tard en ses magistrales compositions, — « leçons de sérénité devant la vie et la nature, qui nous firent tous plus calmes, meilleurs devant son œuvre contemplée », attestait Eugène-Melchior de Vogüé dans son article nécrologique sur Puvis de Chavannes : « Celui qui emporte la Paix ».

La formule est touchante. Mais ce bienfait magnifique, Puvis n'en a-t-il pas laissé tout le trésor à quiconque « a des yeux », — comme il disait de M. Ingres, — et quelque heureuse accointance avec l'art ou seulement quelque ingénuité? Comment rester insensible au charme de Puvis, à cette magique harmonie de ses peintures?

C'est bien le « Doux Pays[1] » de poésie pure, animé de créatures assez humaines pour nous émouvoir, assez divinisées pour nous élever avec elles au-dessus des vulgarités, des misères, des douleurs de la vie quotidienne, — et voilà justement son éternel honneur.

L'enfantement d'une œuvre était lent; Puvis la portait en lui-même avec patience, ne laissant rien au hasard, « y pensant toujours » : c'était ce qu'il appelait « regarder dans son cerveau ». Quand la grande page était achevée en lui, telle qu'il devait la reporter sur la toile, sans désormais y rien changer, alors seulement il prenait sa palette. Aussi tout y a-t-il sa raison d'être et sa beauté.

Jamais il ne restreignit la fierté de son idéal; longtemps méconnu, il attendait uniquement de l'avenir cette consécration qui fut éclatante :

1. On sait que c'est le nom du panneau décoratif peint pour l'hôtel de M. Léon Bonnat (1882).

Hier j'ai peint la statue de la Science[1]. Elle se dévoile un peu, très peu. C'est ainsi qu'elle a agi avec moi, qui suis ignorant comme une carpe.

Si jamais la modestie se perdait en moi, j'y serais promptement ramené par le fait d'un brave garçon qui s'est chargé lui-même de l'entretenir. Il ne manque ni d'esprit ni de talent; seul le tact lui fait un peu défaut. Son zèle l'entraîne chez moi au moins deux fois par semaine, — quand il est « chargé », on pourrait dire, — et là, il s'en donne de me verser les on-dit malveillants, voire même toutes les injures qu'il entend, hélas! un peu de tous les côtés débiter sur moi.

Il n'y met aucune méchanceté : c'est sa manière d'encadrer l'admiration qu'il professe pour moi. Une seule chose là dedans pourrait m'être pénible, c'est de savoir que tant de bave sort moins de la bouche de vieux rivaux que de jeunes bouches. L'outrecuidance, la rage de parvenir ont perverti tout ce petit monde affolé d'égalité. Je laisse dire mon homme, car il n'est pas mauvais de savoir où l'on en est. D'ailleurs le mépris aussi est un éperon, et puis le temps classe et purifie!

Le seul petit inconvénient est qu'on ne le verra pas... Qui sait si d'ici là le grand mystère d'outre-tombe n'aura pas fait comme la statue de mon tableau? (1888.)

En toute rencontre, il défendait l'indépendance de son caractère et de son art. Il ne supporta jamais qu'un sujet lui fût imposé, ni que personne intervînt dans l'exécution du sujet choisi.

Réaliser son rêve, mettre en face de nous cette vision, tel fut son ferme propos. Nul artiste ne fut moins fait pour limiter ce rêve dans le cadre d'une commande. En 1889, il écrivait :

J'ai tenu à me débarrasser le plus tôt possible du périlleux honneur d'apothéoser la Révolution française, et, pour cela, j'ai été dès le matin trouver mon fonctionnaire chez lui, sans attendre les heures officielles, et, là, j'ai absolument décliné la chose, en lui détaillant l'impossibilité de faire avec un pareil sujet une œuvre concise, claire et originale. Je lui ai dit que ce grand mouvement, pris dans sa virginité, n'était pas autre chose que l'apothéose du christianisme mis en pratique, et que trop d'événements en avaient faussé le principe ; que ceux

1. Hémicycle de la Sorbonne.

qui s'y étaient voués sincèrement et honnêtement avaient péri comme des martyrs; qu'au point de vue plastique, il ne serait pas possible d'éviter certains emblèmes d'une banalité écœurante; — bref, qu'après être descendu en moi-même j'ai compris que je ne serais pas à la hauteur du sujet.

Il m'a demandé d'y penser encore : ce serait pour le ministre un véritable désappointement; — à quoi j'ai répondu que mon parti était irrévocable.

Nous nous sommes, là-dessus, quittés bons amis; c'est tout ce que je voulais. A d'autres la gloire de chanter cette colossale mystification! C'est un souci de moins.

Je lui ai dit aussi que, si Michelet vivait encore, on remplacerait avantageusement un dessin froid, menteur et prétentieux, par quelques alinéas du maître redressant les choses, les ramenant à leur point de départ, — et formant une sorte de catéchisme moral purifié de tous les mensonges historiques, et où les *devoirs* des hommes auraient autant de place que leurs *droits*.

Mais tout n'est pas fini, et le ministre veut me voir. Cette malheureuse idée l'enchante, et les arguments les plus flatteurs ont été mis en avant, mais je resterai de bronze.

***

L'horreur des déplacements était un trait marqué de son caractère. Son intuition de la nature était telle que tout lui était matière à observation : il n'avait pas besoin d'aller chercher des impressions au loin. Dans les lettres écrites pendant ses courtes absences, on retrouve la nostalgie de ce Paris qu'il aimait passionnément :

Château de X... (Saône-et-Loire).

Me voilà aux champs, très loin, mais bien près du retour. A en juger par le résultat physique, je ne crois pas que le changement d'air soit si fameux que cela pour la santé. Il ne faut pas s'éloigner de plus d'un département.

J'ai passé vingt-quatre heures à Lyon. Ils y ont une telle peur de la lumière, de la fraîcheur de ton, que sur mon *Bois*

sacré[1] ils m'ont été mettre un velum si bêtement opaque, et si endormant, que j'en ai été furieux. Il faudra qu'on m'enlève cela.

Autrement, il fait beau et bon, et puis je crois que nous avons dans l'âme des griffes et des grappins qui tiennent au sol où nous avons polissonné dans notre enfance. Je me sens ici tout attendri ; les pierres, les arbres, les silhouettes que mes parents, grands-parents, arrière-grands-parents ont vues tant de fois me pénètrent d'une indéfinissable sensation où domine une mélancolie contemplative. Je me sens attiré et absorbé.

La salle à manger du château de X..., grande exactement comme mon atelier de Paris, a été peinte entièrement par moi, en 1854. On y voit les Quatre Saisons, plus le retour de l'Enfant Prodigue, avec le veau de rigueur.

C'était du toupet de ma part, et la famille a dû avoir une fière peur. Songez donc, une belle salle à manger toute neuve !

Évidemment, si c'était à refaire ce serait mieux, je crois ; mais cependant, pour mes débuts dans l'art décoratif, c'est supportable. Dans tous les cas, j'ai trouvé là mon chemin de Damas.

On est abonné ici au *Correspondant*, qui pionne assez désagréablement à mon endroit ; — j'y suis fait. (1889.)

De la même année encore :

... Chargé de mouchoirs, j'ai risqué Neuilly, où il eût fait bon à couvert sans un insupportable sentiment de frisson. J'ai un peu tripoté pour me remettre en train, remplaçant par des têtes, à peu près, les petits pâtés qui en tenaient lieu dans ma grande esquisse de la Sorbonne.

Elle a pris ainsi un aspect moins cruel pour les bourgeois, — car il faut vous dire, à l'honneur du progrès, que son apparition chez Durand-Ruel aurait déjà tenté quelqu'un si elle eût paru moins fruste.

1. Au Palais des Beaux-Arts : — *le Bois sacré cher aux Arts et aux Muses* (1884) ; *Vision antique* et *Inspiration chrétienne* (1886) ; un quatrième panneau, représentant *le Rhône et la Saône* (1886), et qui symbolise la Force et la Grâce.

Nous verrons maintenant ce que cela pourra donner, et si la tentation était sérieuse.

Vendredi saint.

Aujourd'hui, je me suis sanctifié selon la règle. Mais méfiez-vous du pâté d'anguille : c'est de la vase dans du carton. Heureusement, une morue bien à point m'a réconcilié avec les devoirs du chrétien, mais il était temps!...

J'ai eu tort d'attendre à ce matin pour finir ma lettre, car voilà le Longchamp des visiteurs qui commence. Il y a dans un coin de mon atelier un énorme garçon auquel j'ai donné des images à regarder pour lui faire prendre patience; mais il aime mieux regarder en l'air, et il m'agace. Il y en a d'autres, de sorte que je n'ai plus guère l'esprit à moi.

Rien d'intéressant, travail acharné. Quelques rares moments donnés à la lecture, qui devient pour moi une véritable soif. Mon rêve serait d'aller passer une bonne semaine dans quelque auberge bien propre et de lire tout le temps.

Les mémoires de Castellane me passionnent. On y voit l'Empereur[1] sous son véritable jour, tout de bonté, de bon vouloir, de charme. D'autres y ont leur paquet, avec une bonhomie brève qui emporte tranquillement le morceau. Mais il faut avoir été à Lyon dans ce temps-là, ou tout au moins être un contemporain, pour y trouver l'intérêt que j'y trouve.

Je viens d'en finir avec la correspondance du duc d'Orléans. Si elle n'a pas ce je ne sais quoi, ce « chien » qui pour nous galvanise le passé, elle est à coup sûr de l'homme le mieux né, d'une âme haute, pure et vigoureuse aussi.

Tel passage où il dit que, si les choses tournaient mal pour la couronne, il saurait bien revenir d'Algérie et frayer sa route de Marseille à Paris, « l'épée au poing », fait peine quand on pense à la stupéfiante faiblesse de ses frères en 48. Il avait aussi un profond amour de la justice, et l'on peut être compté dans les grands princes rien que pour cela.

Ce qu'il y a d'un peu singulier, c'est qu'au dire des contem-

1. Napoléon III.

porains rien ne lui ressemble moins que ses lettres : il passe pour avoir été aimable et homme de plaisir, mais sans marque distinctive.

Peut-être différait-il de se faire pleinement connaître, jugeant que les forces qu'il sentait en lui étaient forces de souverain. Il se montre, en effet, toujours scrupuleux et plein de tact sur la question de se tenir à sa place.

Quant à ma santé, je crois que le grand remède sera encore une toile blanche qu'il s'agira de couvrir honorablement. On ne change pas impunément une vie de travail contre l'inaction forcée où je me trouve depuis quelque temps...

Ce grand dîner d'hier était détestable ; on voyait bien qu'il venait de chez Potel. Une avalanche interminable de rogatons microscopiques, enfin l'art de mourir de faim en société. A part cela, le spectacle avait de la grandeur et les discours le sens commun.

Très attentif à la réalité, apercevant toujours le trait significatif, d'une verve comique fort inattendue pour ceux qui le croyaient un pontife perpétuellement sévère et grave, Puvis excellait à faire vivre une anecdote :

En allant à Versailles, où j'ai fait une formidable promenade dans les grandioses et éloquentes solitudes, — mon vis-à-vis dans le wagon était le duc de Nemours : il s'est endormi en lisant *le Figaro*, et j'ai pu le contempler tout à mon aise.

Il est distingué, mais ratatiné. Tout en dormant, il étreignait une pièce de vingt sous, — le portrait de son père, sans doute. — En sortant de la voiture, il a oublié un petit lien de caoutchouc avec lequel il avait serré son journal. Supposant qu'il pourrait le regretter, je le lui ai remis en disant : « Monseigneur, voici ce que vous oubliez. — Ah! monsieur, je vous remercie, vous êtes bien aimable. »

Telles sont les paroles échangées avec ce fils de France. Après ce chapitre d'histoire, je ne pense pas que nous reprenions de sitôt la conversation. (1889.)

*
* *

L'orgie de récompenses qui suivit l'Exposition universelle de 1889 empira le dégoût de certains artistes; elle aggrava les discussions qui depuis longtemps déjà éclataient dans ce monde spécial. D'où la sécession qui devait aboutir au « Salon du Champ de Mars ». Dans plusieurs lettres, datées de cette même année, se devine la « genèse » de la Société nouvelle :

C'est tout à fait charmant, et je m'y attendais! Le roi des lambins, ce bon X..., n'est pas prêt; on remanie l'entourage de ses figures : l'échafaudage subsiste donc, et je reste enfoui pour une dizaine de jours encore, si ce n'est plus[1]. C'est délicieux! A cela rien à faire; il faut en revenir au mot magique : patience.

Nos travaux continuent, et nous sommes en train de nous couvrir de ridicule, tant nous prostituons le titre de récompenses.

La seule grande médaille d'honneur que nous ayons donnée en Russie est tombée sur un Polonais : de là, des récriminations à la Chancellerie. De leur côté, les Hongrois crient comme des blaireaux. Leur Dieu, monsieur Z...., détestable peintre, est au sixième dessous. Nous passons notre temps à mêler la justice et l'injustice avec une navrante désinvolture : c'est à n'y rien comprendre, — mais il faut nous attendre à de fortes attaques. — Espérons que ce sera la fin de ce mode imbécile des récompenses, où il faut tenir compte de tant d'exigences contradictoires.

Pas un instant de liberté : quand notre président[2] tient bon malgré une fatigue évidente, il n'y a pas à fléchir. Nous couronnons à n'en plus finir. Où est le temps où on marchandait une médaille d'honneur à Delacroix? Personnellement, j'ai à souffrir de cette corvée, car j'ai l'esprit tendu du côté de ma Sorbonne, où l'on m'installe, en ce moment, en mon absence.

1. Dans ce premier paragraphe, il ne s'agit pas de l'Exposition universelle ni du Salon, mais de la nouvelle Sorbonne et de l'ample toile qu'il fallait installer au mur du grand amphithéâtre avant l'inauguration du monument.

2. Meissonier présidait le jury de l'Exposition universelle.

De temps en temps, je m'échappe, muni d'une livre de cerises que je mange en courant pour tout déjeuner : — c'est exquis, et de la chair fraîche au premier chef, — et je vais m'assurer que tout marche régulièrement. Quand tout cela finira-t-il?

S'il y avait des voitures à cinq heures du matin, je me tirerais d'affaire; mais, à cette heure-là, les cochers rêvent qu'ils écrasent les bourgeois.

J'ai fait dégraisser mon veston pour le *garden-party* de dimanche chez le Président de la République : il faut faire honneur à son pays. Nous délibérons dans une grange sous un soleil ardent.

Ce Meissonier est infatigable; il est vrai que, quand tout sera fini, on lui passera en sautoir le grand cordon et cette idée le soutient.

L'orgie bat son plein, et les choses en deviennent drôles. C'est le jeu de saute-mouton appliqué à la gloire. — Tel qui n'était rien devient quelqu'un, et *vice versa*. — Je blasphème pourtant un peu en ce moment, car mon brave Baudouïn vient de cueillir une belle médaille de première classe. Il me faut maintenant caser S....

Les jurés étrangers sont sur leurs boulets. On lit dans leurs yeux les lettres de leurs femmes : ils n'ont qu'une idée, c'est de rejoindre leur miroton; ils fileront le plus tôt possible. — Bon voyage! — Mercredi nous donnons un dîner à Meissonier : ça sent la délivrance.

Ce que nous avons fait est stupide, car les récompenses étant prodiguées perdent toute valeur, et il devient bien plus amer de n'en pas avoir dans des conditions pareilles. — Il faut espérer que la leçon profitera, et qu'il n'y aura plus de ces distributions dérisoires.

On vote presque en bloc pour les étrangers : — c'est à crever de rire : — à force de faire des heureux, on fera écumer de rage un tas de gens. Si la Presse nous attrape, ce sera bien fait.

La cité des Arts est en travail, la discorde est parmi nous. Il y aura ce soir une assemblée générale, et certainement du

bruit dans Landerneau. — C'est le camp dont je suis qui a raison, bien entendu!

Nous avons eu ce soir une séance absolument scandaleuse. Toute la canaille pseudo-artiste bien enrégimentée par ses chefs X..., Y..., Z..., a mené un train abominable, empêchant Meissonier de dire un mot. Il s'en est suivi une scission forcée entre ceux qui ont comme moi le respect du talent et les autres. — Les journaux, passionnément et presque toujours mal renseignés, ne manqueront pas de tout défigurer; mais peu importe. — Demain nous allons au ministère protester contre de pareilles polissonneries, et samedi nous nous réunissons à cinq heures et demie pour nous reconnaître, nous compter et délibérer sur ce qui reste à faire.

Personnellement, je vois là dedans la délivrance suffisamment motivée d'un jury dont je suis depuis longtemps dégoûté. La parole est aux fruits secs et à la canaille : qu'ils fassent leur cuisine comme ils l'entendent désormais! J'en suis ravi. — Mais quelle engeance! et quels regrets (sans autre étonnement d'y voir figurer des artistes que tout devrait rendre fiers et indépendants! Mais la sale popularité est là qui les abaisse et les rend capables de toutes les vilenies.

Hier dîner et ovation à Meissonier, aux « Ambassadeurs ». Menu souriant, nourriture morne : discours aidant les garçons à escamoter le dessert. Toasts à verres vides (genre sobre).

Je reçois tous les matins un tas de lettres de gens disposés à *accepter* la croix. — Ils s'imaginent que j'en dispose, c'est impayable!

Puisque vous allez demain à la Sorbonne, pardonnez-moi la petite faiblesse que voici : je ne suis pour rien, bien au contraire, dans l'ornementation du soubassement de ma peinture. — Il y a là, entre autres choses bien laides, deux coquins de livres qui n'ont pas le sens commun, et contre lesquels j'ai lutté de toute une ardeur qui a fini par s'éteindre. Il y a aussi des cordelières, arrachées à quelque robe de chambre sans doute monumentale, mais qui me navrent. — J'aurais dû vous dire cela hier, car l'écrit donne à ces choses une importance ridicule. Mais que voulez-vous, on est père!...

Dans une autre lettre, Puvis raconte avec une alerte bonhomie

comment lui fut remise la cravate de commandeur. Mais, avec sa modestie habituelle, il ne dit rien du prodigieux effet produit sur le public par cette peinture enfin découverte : cette fête de l'inauguration de la Sorbonne fut la consécration de sa gloire.

... La cérémonie faite, comme dit la chanson, j'étais assez embarrassé, car un mot du ministre reçu dans la matinée me prévenait que le Président de la République désirait me remettre les insignes. Or *la Marseillaise* finissait, la foule s'écoulait, mon Président disparaissait : il fallait bien faire comme tout le monde, et je gagnais la porte, quand M. Gréard, un peu à ma recherche, met la main sur moi, — parfait hasard! — et nous voilà dans le salon réservé. M. Fallières prend l'écrin, le remet à M. Carnot qui me le donne, avec des paroles trop bienveillantes pour être répétées ici. M. Lozé me met la corde au cou, et voilà un commandeur de plus[1]. Mais pas une glace pour me voir : c'était du guignon!

Après toutes ces douceurs, il va falloir réorganiser sa vie; ce n'est pas chose facile.

Il fuit, un moment, ce Paris de l'Exposition universelle, mais ne trouve guère le repos à Trouville, pas même à Deauville, « nécropole » de luxe, et rentre bientôt dans la grande foire internationale :

Personnellement, l'air de la mer n'est pas mon affaire : il me serre les tempes, et m'ôte l'appétit, chose précieuse entre toutes quand on fainéantise comme je l'ai fait. Ce genre de repos est absolument éreintant, — et cette malle qu'il faut faire et défaire tous les trois ou quatre jours finit par énerver.

J'ai très peu usé de Trouville, me confinant dans cette poussiéreuse Pompéi qui s'appelle Deauville. C'est absolument une nécropole; mais je la préférerais encore au papotage et à la monotone circulation sur « les-planches ».

Pour vous donner une idée de l'abandon dans lequel on laisse la pauvre plage où j'errais tous les matins : on n'a pas

1. M. Carnot était alors président de la République; M. Fallières, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. M. Lozé, préfet de police, avait connu particulièrement Puvis alors qu'il était préfet de la Somme (1886) : — voir plus loin, p. 21. — M. Gréard était vice-recteur de l'Académie de Paris.

encore songé à enlever le corps d'un énorme terre-neuve crevé là sur le sable, et qui commençait à empester l'air. — C'était sans doute un chien réactionnaire.

Rentré dans Paris, j'ai retrouvé cette éternelle foule cosmopolite, avec ses éternels paniers de provisions qui donnent mal au cœur, rien qu'en pensant à toutes ces bedaines d'idiots bondées de charcuterie. C'est horrible. — Est-ce vraiment manquer de patriotisme que de ne pas aimer ce genre d'invasion?

J'ai fait assez court-vêtu une promenade au clair de lune. Victime du monstrueux succès obtenu par M. Tirard[1], qui avait invité sept ou huit mille personnes dans des salons faits pour en contenir quinze cents au plus. La bousculade a été telle qu'après avoir déposé mon paletot au vestiaire, après trois quarts d'heure de stage, j'ai vu à la fois l'impossibilité de pénétrer et de ravoir mon vêtement : je l'ai abandonné sans murmurer et je suis rentré chez moi immédiatement, laissant dans la cour du ministère des femmes en grande toilette qui ont dû aussi réintégrer leur demeure avant d'avoir pu montrer leurs épaules. Pour ceux qui n'ont pas été étouffés, la fête a été brillante et des plus réussies.

Le lendemain, j'ai pu rentrer dans mon paletot : c'est un bon point, quand même, pour le gouvernement...

Enfin le soleil a pris le parti d'aller où son devoir l'appelle, et j'ai pu travailler sans l'éblouissement qui rendait mon atelier insupportable. Il est excellent pour les promeneurs; mais pour les peintres, c'est le pire ennemi. Je ne dirais pas cela à un bourgeois : il m'enverrait, du coup, aux Petites-Maisons.

***

De l'année suivante (1890) :

... Je suis un vrai forçat. Si cela devait continuer ainsi, je demanderais à prendre la place de l'héroïque duc d'Orléans à Clairvaux.

1. Alors président du Conseil, ministre du Commerce et de l'Industrie.

Nous avons commencé ce matin nos travaux au Champ de Mars[1], par un froid glacial, dans ces salles démantelées. Nous n'y reviendrons pas avant le 12 avril; mais, d'ici là, il va falloir m'esquinter sur une toile promise et escomptée. Vous voyez quelle dose de sang-froid il me faudra. J'espère n'en pas manquer, et mener les choses à bien.

Une chose dure entre autres, c'est de ne jamais pouvoir me reposer le matin, à cause des visites d'un tas de gens qui savent ne pouvoir me trouver qu'au saut du lit, et qui en profitent impitoyablement.

Malgré le mauvais vouloir très organisé contre nous, j'ai bon espoir que nous réussirons. Ces cabales de tout genre sont la preuve d'un certain désarroi dans le camp opposé. Nous n'y répondons pas, et c'est là une partie de notre force, faite de conscience, et de la foi que nous avons en l'avenir. Nous avons pour nous le bon sens : que devient le reste, par comparaison?

Voilà le brave X..., aux portes de l'Institut, car il est probable que samedi il sera nommé. Tout cela pour ne pas y voir arriver Z.... généralement détesté. Voilà une belle gloire que celle de ce candidat empêcheur! Combien juste est le mot de Dumas : « A l'Académie, on ne vote jamais pour quelqu'un, mais contre quelqu'un »! — Quelle leçon pour ceux qui en auraient besoin!

Ils n'auront pas toujours pareille trouvaille que celle de ce brave homme, d'un talent aussi égal dans sa haute médiocrité. C'est l'idéal, c'est leur idéal.

Comme je le prévoyais, voilà X... chargé de reliques. Pour répondre à l'étonnement général, on s'ingénie à dire qu'en lui on rend un hommage posthume au divin Corot. Quel blasphème, et quelle hypocrisie! Quel singulier héritier on lui a trouvé là! La sottise ne saurait aller plus loin.

C'est que Puvis de Chavannes était indépendant à outrance. La vigueur même de sa nature primesautière et sa droiture, sa véracité

1. Puvis de Chavannes avait quitté, ainsi que Meissonier, la « Société des Artistes Français » (Salon des Champs-Élysées). Ils fondèrent avec les dissidents la « Société Nationale des Beaux-Arts » (Salon du Champ de Mars). — Meissonier en fut le président; lorsqu'il mourut (1891), Puvis lui succéda.

l'entraînaient souvent à des jugements rigoureux et qui n'admettaient point de circonstances atténuantes.

A ces mots d'une netteté si tranchante, et qui parfois emportaient le morceau, voudrait-on chercher une excuse? On serait tenté de rappeler les féroces critiques et les sarcasmes auxquels il fut en butte si longtemps. Mais non : cette disposition à voir les choses dans un raccourci caractéristique était naturelle; sa noblesse un peu hautaine aurait dédaigné ce genre de représailles.

Ceux qui l'ont vraiment connu savent quelle était sa constance en amitié, son irréprochable courtoisie, et quel envers de bonté, de tendresse généreuse et délicate, se dissimulait sous cette intransigeance de surface. Ils savent combien il était accessible à la douleur vraie, aux misères des humbles, et de quelle sympathie efficace il honorait les efforts de la jeunesse et tout élan sincère. « L'impression des esprits délurés m'est indifférente, celle des âmes simples m'intéresse seule », disait-il. Et ceci encore : « Une âme écrasée qui peut analyser son effondrement me touche moins que les hurlements d'un pauvre chien... »

Même franchise, d'ailleurs, même brusque familiarité dans la louange et dans le blâme, dans l'expression de la confiance ou de la gratitude et dans la riposte. — De Paris, en juillet 1890 :

On vient de commander mon buste à Rodin pour le musée d'Amiens; me voilà en bonnes pattes pour survivre.

La *Revue des Deux Mondes* dit que je fais des ébauches, et M. Mantz, dans le *Temps*, que je considère la nature comme une quantité négligeable[1]. Pions, pions et pions! et invulnérables, les mâtins, car où les prendre, eux qui ne font rien?

Mais l'infaillible remède à ces ennuis, le suprême recours, c'est toujours le travail. — De Trouville, même année, en automne :

Pour vous écrire un peu couramment, je regrette ma bonne vieille plume d'oie. — Serait-ce son origine qui m'inspire? Toujours est-il que cette aigre petite plume d'acier me crispe

1. Paul Mantz écrivait aussi : « Le silence des contours permet de percevoir plus aisément chez Puvis de Chavannes le murmure de la pensée », — façon exquise de critiquer son dessin. — Est-il encore besoin d'établir qu'un tel silence était volontaire? L'art étant la nature vue à travers un cerveau humain, Puvis ne pouvait avoir la même idée de la ligne que M. Ingres, par exemple. Mais, même au Louvre, parmi les dessins de maîtres, il n'en est pas un plus beau, d'anatomie plus scrupuleuse, que certaines sanguines de Puvis, celle des *Forgerons au travail*, entre autres, qui se trouve au Musée du Luxembourg.

et m'arrête. — Comme je suis ici pour avaler de l'air, et pas pour autre chose, ce soleil que je maudis sur tous les tons quand il entre chez moi, à Neuilly, avec la brutalité d'un Bavarois, m'est fort agréable, surtout dans le dos. Mais le matin, quel froid ! C'est le règne des fourreurs et des ramoneurs qui commence.

Si pur que soit cet air, si magique que soit la mer, je me sens toujours attiré vers Paris, mon petit Paris que j'aime, pour peu que je le quitte : il est ma morphine ; et puis ce sentiment de vie enragée qui se presse et se bouscule en moi, ce désir de terminer *sûrement* ce que j'ai commencé, me fait donner à chaque moment une valeur énorme. Vacances ou renoncement s'équilibrent dans mon esprit. Vous voyez que nous sommes loin du *dolce farniente* qui compose tout l'italien de tout bon bourgeois, — avec la *morbidezza* qu'il serait injuste d'oublier.

*
* *

En 1871, au lendemain de l'invasion, le maître avait évoqué, d'une âme ardemment française, l'*Espérance*, vierge pâle aux yeux bleus, assise sur des ruines, une fleur à la main.

Il reprit par deux fois ce thème qui le hantait. En 1890, à propos d'une fausse alerte, oubliée aujourd'hui, — d'une malencontreuse adresse envoyée d'Alsace-Lorraine au *Kaiser*, — il s'indignait douloureusement :

Que dites-vous de cette adresse des Alsaciens-Lorrains à l'Empereur ? n'est-ce pas énorme, n'est-ce pas une des surprises de ce siècle ? Et ne trouvez-vous pas que, si telle est réellement l'opinion de ces provinces, nous n'avons plus qu'une chose à faire : renfoncer tranquillement au plus profond de son fourreau cette épée à demi tirée depuis vingt ans, et faire nos petites affaires ? On ne délivre pas les gens malgré eux !

L'année d'après :

Hier, j'ai été au milieu de la journée à Versailles, par une chaleur tropicale ; j'y ai ressassé, non sans l'émotion qui m'y attend toujours, mon passé d'il y a vingt ans, — pendant les

jours tragiques. — J'ai été voir la maison qu'habitait Bismarck. 7, rue de Provence : petite rue très en pente, maison assez bourgeoise, retirée et comme effacée à dessein.

Je me le figurais, comme la tradition le représente, à cheval dans ces grandes avenues, et scandant les détonations de l'artillerie par des coups de poing sur le pommeau de la selle.

Combien de fois il a dû se remémorer ce rêve — enfoui avec son empereur!... Celui-là le gobait, au moins, tandis qu'aujourd'hui!... Allez donc vous faire rouler par un blanc-bec.

J'ai revu aussi en pensée toutes ces ombres d'amis, tuant leur oisiveté à monter et à descendre, tout le jour, cette rue des Réservoirs. Combien en reste-t-il aujourd'hui? Un sur vingt, à peine.

A présent, à la pioche! Il faut songer à ce coquin de Champ de Mars : on n'est pas président pour rien, on est aussi un peu porte-étendard. C'est bien assez pour un homme seul.

J'ai eu une grande désillusion en voyant la galerie des portraits à Versailles, vous savez, tout en haut. C'est un ramassis d'horreurs, et les pauvres souverains ont des têtes entre le crétin et le bandit. La famille impériale d'Autriche fournit, à elle seule, de quoi meubler de nombreux bocaux. On n'est pas laid comme ça. Tous, du reste, sont lamentables. La princesse Palatine, pour qui, surtout, j'avais fait l'ascension. n'a aucun rapport avec le portrait qu'elle trace d'elle-même, — affreux, oui, mais curieux : — là, c'est une mafflue, ni laide ni belle, forte en chair et des plus banales. Le Régent n'en dit guère plus. Enfin ça ne vaut pas la fatigue...

Si encore ces corvées, qui m'assomment, aboutissaient à quelque chose de bon! Mais c'est la routine dans ce qu'elle a de plus stérile et de plus fastidieux. Vienne donc un tyran pour s'opposer, pendant deux ou trois ans, à toute manifestation d'art. Quel service il rendrait! Il nous sortirait de cette impasse où nous nous débattons, produisant sans repos pour un public, au fond, très blasé, et qui finira par nous prendre en horreur, tout en nous donnant le change par son assiduité à traîner chez nous son oisiveté.

De 1892 :

Le moral se comporte assez bien, malgré une forte tuile qui est venue fondre sur moi ce matin.

L'architecte de Boston s'est réveillé et m'a envoyé un ambassadeur avec de telles instructions[1], une soumission si absolue, une telle liberté pour moi, — répondant à toutes les objections les plus sérieuses et les plus inattaquables par le désir dominant de me conquérir, — qu'un refus net devenait une brutalité.

Que voulez-vous qu'on réponde à un homme qui vous dit : « La Commission de Boston ne vous demande pas d'*accepter*, elle vous demande seulement de *ne pas refuser*. On vous attendra dix ans et plus, s'il le faut, tant que vous voudrez!... » J'avais beau lui montrer ma barbe blanche, rien n'y a fait. Je dois, vendredi matin, aller voir une réduction en plâtre du monument, — réduction faite à mon intention. — Il va donc falloir y penser.

Que de petites choses j'aurais aimé à faire! mais le sort en est jeté : ce sera pour le paradis des peintres, si j'y vais.

De 1893 :

J'ai été à l'Opéra, ou plutôt on m'y a mené; j'ai entendu, ou cru entendre, *la Valkyrie*, et ma naïve impression est qu'il ne me semble pas possible d'accumuler sur un seul point plus de noir ennui. Je n'aurai pas la sottise de dire que c'est assommant, mais je peux bien dire que j'ai été assommé. Rien, absolument rien n'en peut donner l'idée. C'était à pleurer. Nous en causerons, et je m'expliquerai là-dessus : car, si je me suis embêté à crever, je sais parfaitement pourquoi.

C'est presque de l'ingratitude, car pas mal de gens ont, dans leur extrême bon vouloir à mon égard, accolé mon nom à côté de celui de Wagner. Or, j'ai passé ma vie dans l'horreur du nuageux! Jugez par là.

Quel enfer que ce Neuilly!... Il me faut, chaque fois que j'y vais, prendre un élan moral, tant ce qu'on y respire est inqua-

1. On demandait à Puvis de décorer la nouvelle Bibliothèque de Boston.

lifiable. Aussi mon été n'aura été guère productif. Si je n'avais un autre petit atelier dans le cerveau, je pourrais rayer l'année 1893, tant la récolte serait mince.

Je vous écris de chez Lucas, où j'ai été bien mal inspiré :

Petite marmite (eau chaude).

Bouillabaisse (du feu avec des arêtes).

Œufs frits au jambon (fades : c'est un tour de force!).

Et voilà!... Le tout couronné par une fausse glace au citron. Heureusement, le thé est là!

De 1894 :

Ce brusque avertissement de l'automne me donne une tristesse infinie. Jamais autant qu'aujourd'hui la vie ne m'a paru un songe. Voilà cette année qui agonise déjà, et il me semble qu'elle n'a existé que par quelques jours espacés. Si, par mes travaux, je n'avais la preuve matérielle qu'elle a eu son compte de jours et d'heures, je me demanderais si je l'ai vécue. Une pareille sensation est incompréhensible aux jeunes; à mon âge, elle est brutale et sans pitié.

Je continue mon petit commerce d'écartelé. Je reviens de la Préfecture de police. Soirée un peu inévitable, M. Lozé ayant été parfait pour moi quand il était préfet à Amiens[1].

Concert trop copieux et étuve. Un sergent de ville a pu me faire filer par un escalier de service, et c'est sur un pied que je vous écris, à cause de mon malheureux pied droit qui marque la neige fondue pour quelque temps encore. En somme, c'était assez brillant; mais, à voir la quantité de cabotins qui restaient encore à entendre, ça doit se prolonger encore tard. La pauvre Réjane a débité une colossale pièce de vers humoristiques, dont l'écho arrivait faiblement dans le salon où j'étais coincé. — On y pouvait contempler Péan, tête colossale et brutale, mais très puissante et sans scrupules. Il y a du paysan terrible dans cette face taillée à coups de hache. — Partout, beaucoup d'épaules et de poitrines en liberté, mais bien peu de jolis visages.

1. On sait que des peintures de Puvis décorent le musée d'Amiens : — *la Paix* et *la Guerre* (1861), *Travail* et *Repos* (1863), *Ave Picardia, nutrix* (1865), *Ludus pro Patria* (1880), *Jeune Picard s'exerçant à la lance* (1882), etc.

Boston avance doucement dans l'épaisse chaleur de Neuilly ; septembre en verra probablement la fin, et ainsi disparaîtront, de l'autre côté de l'Océan, trois années de ma vie[1]. Plus jamais je n'accepterai pareille besogne. Je suis comme un père dont les filles entreraient au couvent.

*
* *

De 1895 :

Je vous écris de Neuilly, en attendant un modèle qui n'arrive pas, ce qui me partage entre le désir d'en être débarrassé pour la journée et le regret de ne pas le mettre à profit.

Depuis que je fais de la peinture, et il y a longtemps, j'ai toujours ce premier moment très pénible en face de la nature, et ensuite je voudrais ne plus m'en séparer.

De 1896 :

Ce n'est pourtant pas le moment de se reposer, s'il faut en finir avant l'été de tous ces travaux d'outre-mer. Ce moment, qu'on pourrait croire plus calme, se trouve plus encombré que jamais d'un tas de fonctions assommantes et dérisoires, — étant donné que tout se traite par la politique et que le bien qu'on voudrait faire dans son milieu est soumis à des considérations qui n'ont rien de commun avec l'art. Il serait si simple de nous congédier au lieu de nous rassembler hypocritement pour, en définitive, ne tenir compte de rien de ce que nous voudrions en toute justice! Mais c'est un mot qui ne tardera pas à se trouver bien dépaysé.

Je passe mon temps à imaginer des formules de remerciements pour un tas de livres avec dédicaces, et que j'ai à peine le temps d'entr'ouvrir. Il ne se publie pas une insanité qu'on ne me l'envoie, comme à un patron naturel. C'est un métier de chien, et un encombrement fou.

1. La décoration de cette Bibliothèque peut compter parmi les plus beaux résumés poétiques de Puvis. Le titre seul en indique la pensée : *Les Muses inspiratrices acclament le Génie, messager de lumière.* — Les panneaux complémentaires sont ainsi dénommés : *Poésie bucolique. Poésie dramatique, Couronnement d'Homère, l'Histoire invoquant le Passé, l'Astronomie, la Chimie, la Physique, la Philosophie.*

Les petits cénacles, en effet, soi-disant rénovateurs de la littérature, se croyaient en droit d'accaparer Puvis. Mais si le maître a vraiment purifié d'illusions héritées la vision des artistes modernes, il est pourtant celui qui, à l'écart du formalisme officiel et de ses champions, garde le mieux les traditions de la raison et de la beauté indépendantes.

Pour le livre sur Lyon, vous êtes dans le vrai. Aussi ai-je bien vite déniché ce qui pouvait m'intéresser : les deux batailles de novembre et d'avril[1]. J'ai tout retrouvé, non sans émotion, car à ces souvenirs, pour ainsi dire publics, se mêlent des figures de grands-parents : elles ont comme surgi, et j'en ai ressenti une profonde émotion. Que tout cela est donc loin, et que je suis près d'être comme eux!

Le petit garçon que j'étais alors avec sa culotte « vert monstre », fendue devant, fendue derrière, sa collerette presque à la Henri IV, est aujourd'hui un monsieur tout blanc, qui dînera ce soir à l'ambassade d'Italie, après cinq révolutions, en attendant les autres. — Il est vrai que demain j'ai pour me refaire le dîner des Champs-Élysées. C'est mortel et si inutile!... Combien, en ces cas-là, je regrette ma robe de chambre, ma pipe, et la descente en moi-même que je fais chaque soir en mon atelier!

Nous prospérons au Champ de Mars : l'avance monétaire est remarquable. Il n'y a qu'un tourniquet pour remettre les choses au point et brider les mauvaises langues...

Cette présidence me donne un surcroît de calamités qui s'enchevêtrent au point de me prendre tout ce qui pouvait autrefois ressembler à un repos, à une distraction. Il faut figurer, à chaque instant, quand j'étais si tranquille!... Il devrait y avoir des mannequins pour ces sortes de choses. Et il y a des gens que ça amuse! (1896.)

A propos, quand vous irez à Paris, entrez au Panthéon et vous y verrez ce que peut l'imagination d'un homme qui confond l'énormité avec la grandeur, — et cet homme, c'est Falguière. — C'est à ne pas croire, et je ne conçois pas qu'on ait même toléré l'essai d'une pareille folie. Si ce groupe sym-

1. Les insurrections de novembre 1831 et d'avril 1834.

bolisait la Monarchie, on l'aurait drôlement supprimé; mais, comme il emblématise la Révolution, il est terriblement à craindre qu'on ne le conserve. Rien que cette coquine de figure aura au moins un mètre, car elle en a huit dans son entier. Je vous dis que c'est fou. (1896.)

De 1897 :

Nous ne sommes ici ni là, à cheval entre deux maisons; enfin, avant peu, l'ordre sera rétabli. J'espère bien ne plus bouger avant le déménagement définitif, mais celui-là ne me regardera pas.

Je n'en suis pas moins maladivement sollicité par le besoin de changer d'air, de voir autre chose que des maisons, fût-ce un tas de cailloux au bord d'une route; j'y travaillerais même avec plaisir; mais il faudrait un compagnon. Croiriez-vous qu'à mon âge j'en suis encore à me demander de qui je voudrais? J'en connais bien deux auxquels je fais les yeux doux et qui ne me détestent pas, Renan[1] et Cazin, mais, leur âme a son secret, leur cœur a son mystère, et, de ce côté, rien à espérer. Il y a bien encore une solution : ce serait de me mêler à quelque escouade d'imbéciles mâles et femelles, dont je prendrais ce que je voudrais, gardant mon indépendance; mais c'est même, encore là, une sorte de pie au nid, et depuis longtemps je ne grimpe plus aux arbres...

Vous avez certainement lu l'annonce de cette nouvelle et colossale découverte : les vibrations converties en forces, et quelles conséquences peuvent en résulter. Dante parle du bruit harmonieux que font les sphères en mouvement; n'est-ce pas étonnant? Pour ma part, je suis convaincu que les plus étranges et les plus mirifiques histoires des *Mille et une Nuits* ne sont que vérité. Le secret s'en retrouvera peu à peu. Qui vivra verra.

Je viens de lire un poème admirable de Mistral, *le Poème du Rhône*, traduit par lui-même. Cet homme est vraiment l'Homère de la Provence. Il m'avait envoyé son livre, j'en avais un peu peur, et je l'ai dévoré. Mais je crois que, pour en goûter toute la saveur, il faut avoir vécu dans ces parages.

1. Ary Renan.

Que de choses j'ai retrouvées là dedans! Comme c'est grand et vrai, dans une sorte de bonhomie épique!

*
* *

De 1898, — la dernière année :

J'ai pris, ce matin, une leçon d'arc d'un Hottentot; c'est la pure vérité. J'ai été invité à me trouver à dix heures au Jardin d'Acclimatation, pour visiter, avec trois messieurs dont un médecin hollandais, la tribu campée en ce moment sur la pelouse. Ces braves gens parlent le hollandais, l'anglais et l'allemand. Ils regrettent beaucoup leur service divin du dimanche, lisent la Bible, fument et dorment.

Quelques-unes appartiennent, de la façon la plus décisive, la plus violente, à la race dont vous n'ignorez pas le caractère distinctif! Il y a du jambonneau dans tout cela, comme couleur, comme aspect...

J'ai donc tiré avec leur arc, mais sans exciter leur jalousie, loin de là.

En somme, très braves gens, regrettant leurs pantalons, leurs robes, leurs beaux gilets, qu'on leur a fait échanger contre des peaux de cerfs sous prétexte de caractère. Ils ne sont pas contents du tout.

En dépit de leur horreur, ces *Galères*[1] font mes délices : j'en lis chaque jour un peu avant de me mettre au lit, mais je les ménage pour n'avoir pas trop vite fini. Il est bien certain que cela nous reporte à un temps où l'on manquait vraiment trop d'égards pour les humains obscurs : ils étaient absolument animalisés. Mais aujourd'hui, c'est trop le contraire. On tend à déifier la brute, et je ne sais trop si le passé, tout simplement un peu remanié et retouché, avec ses castes infranchissables pour tout ce qui n'était pas vraiment élu, ne vaudrait pas mieux que cette foire éperdue à toutes les vanités.

Et puis, celui qui de si haut laissait faire tout cela nous a légué Versailles. On ne le referait pas maintenant. Et, à propos

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1897 : *Sur les Galères du Roi*, par Ernest Lavisse.

de Versailles, je tiens de quelqu'un qui l'a étudié de près, et le connaît à fond, que ces fameux comptes tant décriés, tant exploités par les révolutionnaires, comme le comble du désordre et de la dilapidation, étaient, au contraire, des merveilles d'ordre et de scrupules par la façon dont ils étaient tenus dans leurs moindres détails.

Ma *Sainte Geneviève* est rentrée à Neuilly; elle ne sera placée qu'avec tout le reste. Je m'étais donné jusqu'au 15 juillet pour terminer la peinture de mon triptyque[1] et me suis tenu parole. Il pourrait, dès maintenant, partir pour le Panthéon, car ce qui me reste à faire ne compte pas dans l'ensemble. Je ne comprends pas que j'aie pu y arriver, étant donnée ma vie depuis quelque temps; mais je vois que la grande affaire, en cela, est de bien savoir ce que l'on veut, et de l'exécuter franchement. Il ne reste plus à faire que la frise, à laquelle je me suis attelé, et, si Dieu le veut, tout pourrait être en place au mois d'octobre.

Mais Perrette est là avec son pot au lait, — et puis aurai-je le repos nécessaire?

... Cette promenade a été vraiment délicieuse au point d'être douloureuse : cette vaste lumière indifférente et sereine a quelque chose de cruel pour le triste passant d'un jour. Jamais je ne me suis senti si bousculé, si entraîné du côté noir. (Juillet 1898.)

Entre temps, je dévore *Paris Révolutionnaire*[2] : ces récits, d'une vérité terrible et crue, me font prendre en horreur encore moins les lugubres héros de toutes ces atrocités que les historiens poètes comme Lamartine et Michelet. Ce sont de purs malfaiteurs. — Une chose qu'il faudra visiter, c'est le couvent des Carmes. Comment peut-on être sûr d'y être reçu et convenablement piloté?

Ce livre me donne de vifs regrets de n'avoir rien vu de ce passé dramatique si bien ratissé aujourd'hui.

Mais à quoi passe-t-on sa vie, si ce n'est à regretter, et quelle

1. *Sainte Geneviève veillant sur Paris. — Sainte Geneviève ravitaillant Paris. — Mort de sainte Geneviève.*

2. Par G. Lenôtre (1 vol.; Paris, 1896, Perrin et Cie, éditeurs).

chose profondément mélancolique que ces extinctions de familles, ce silence funèbre après tant de bruit? Dire que j'aurais pu voir la sœur de Marat et celle de Robespierre, que j'aurais pu voir les yeux qui les auraient vus! Enfin, ce sera pour une autre révolution. (Août 1898).

Une grande inquiétude attriste le ton des trois lettres précédentes. Puvis de Chavannes sentait l'approche de l'incomparable douleur à laquelle, malgré toute sa vaillance, il devait à peine survivre : il assistait à la maladie et prévoyait l'imminente mort de sa femme, autrefois princesse Cantacuzène.

Trente années auparavant, il l'avait connue chez son ami Théodore Chassériau. Naturellement très fine et d'une parfaite culture, très distinguée de toutes façons, la princesse Cantacuzène se passionna pour cette âme d'élite, et fit toute sa vie de ce qui était la vie essentielle de Puvis.

De la solitude où elle se cloîtrait volontairement, et où lui-même, avec la paix tant aimée, trouvait ainsi une espèce de collaboration spirituelle toujours sagace et discrète, elle eut le bonheur d'assister au progrès de sa gloire.

Aussi bien lui voua-t-il une de ces affections qui remplissent une existence, et, quoique réservé scrupuleusement sur tout ce qui touchait au privé, disait-il un jour : « Je veux qu'on sache quelle part elle a eue à mes œuvres, quel soutien a été sa foi en moi quand j'étais le plus attaqué, combien elle m'a aidé à ne jamais dévier de l'idéal où me portait ma nature d'artiste ». Il a peint d'elle un portrait[1] qui est un chef-d'œuvre, inoubliable de vie intérieure sous sa forme austère.

En ce mois d'août 1898, il laissait échapper cette plainte :

Que vous dire de ma pauvre malade? C'est de jour en jour, d'heure en heure, goutte à goutte, que la vie s'écoule. Je ne quitte plus la maison : je sais qu'il faut que je sois vu, — car la faiblesse est telle que tout entretien est impossible.

Et finalement :

Aux nuits lugubres succèdent les jours lugubres où, l'âme et les yeux tendus, on guette un reste de vie. Il faut et j'aime mieux souffrir seul.

Au lendemain de cette lettre, le 29 août, madame Puvis de Cha-

1. Exposé après la mort de l'un et de l'autre, au Salon de 1899.

vannes achevait de s'éteindre. Et, le 10 septembre, imposant à sa douleur les commandements de son devoir, mais n'acceptant guère de survivre à l'accomplissement de sa tâche, Puvis de Chavannes écrivait :

J'ai un peu repris mon travail, et je rêve au jour où j'en aurai fini avec mon Panthéon. Il me semble qu'après je n'aurai plus qu'à me coucher. C'est une sensation qui me poursuit. Rien n'est plus naturel et plus logique : ayant beaucoup travaillé, j'ai bien droit au repos sans en déterminer d'avance la durée. A la volonté de Dieu!

Et bientôt :

La fatigue étrange qui devient mon état normal ne me semble pas superficielle. Elle la soupçonnait et s'en inquiétait. Si c'est là un symptôme grave, au moins ne l'aura-t-elle pas su.

Et ceci encore :

Si je ne me retenais, je voudrais rester étendu toute la journée; malgré cela, je marche un peu. Que dites-vous du pétrin dans lequel nous barbotons, de la pauvre France livrée à la canaille et aux esprits faux? Quel rêve inouï! J'en suis malade; il me semble patauger dans de l'eau de vaisselle, en avaler des gorgées qui me restent sur l'estomac.

Du 22 septembre :

Parmi les révoltes que me crée cet état maladif, la vie du boulevard a le premier rang. Je n'en supporte plus le bruit ni la cohue. Entre les buveurs, les camelots, les sirènes et leurs requins, il n'y a plus place pour le passant inoffensif. — Heureusement, mon travail n'en est que très peu atteint, tout marche régulièrement; je ne laisserai pas de traînards : c'est ce qui me soutient.

Du 28 :

Le mieux est de me cuirasser de patience, mais c'est mon travail qui m'inquiète. Je sais bien que ce qui me reste à faire est archi-mûr et voulu, mais il y a aussi une grande dépense physique avec laquelle il faut compter. Enfin, patience! c'est le mot de toutes les situations.

Celui qui « avait mieux aimé souffrir seul », voulut, logique et lucide jusqu'à la fin, mourir seul.

Le 24 octobre 1898, dans une calme grandeur, Puvis de Chavannes expira.

*
* *

Quelques fragments de sa correspondance aideront-ils ses amis inconnus, aujourd'hui et plus tard, à deviner derrière son œuvre un peu de cet homme unique? C'est tout l'espoir de notre piété. Pour sa conversation, où le jaillissement des pensées les plus justes, les plus fortes ou les plus poétiques alternait avec les trouvailles d'images familières, enjouées, saisissantes, l'écho n'en peut vibrer que dans la mémoire de quelques-uns, compagnons élus, admis par sa bienveillance, entre les rumeurs et les fracas de la foule, au secret de son isolement qui ne fut pas sans majesté. Mais ses transcriptions de la nature, ses visions dominatrices ont commencé de son vivant et continueront toujours de mener avec elles en des pays d'une quiétude virgilienne toutes les âmes de bonne volonté.

Quel enseignement porte en soi cette vie de magnifique labeur, cet exemple du peintre génial qui, avec sa modestie constante et sa haute conception de l'art, croyait n'avoir jamais assez travaillé, creusé, approfondi son œuvre dans le recueillement!

Un artiste serait-il tenté par le succès facile et la fausse gloire, nous l'adjurerions d'aller, dans une heure de bonne foi et de véritable amour, au Panthéon, se recueillir devant l'œuvre qui clôt si admirablement la carrière d'un maître n'ayant jamais « dévié de son idéal », — devant la sainte Geneviève âgée, appuyée d'une main frêle au mur qui la sépare de la grande ville et veillant de là sur Paris endormi. — Sous le silence de ces voûtes, à moins qu'il ne soit indigne de cultiver le don divin, il sera touché par cette noble prédication et recevra comme un sacrement qui lui conférera la paix.

L. WEHRLÉ

FILS DE GUEUX[1]

III

— Debout, mon fi! tu vas être en retard...

Crasmagne s'étira, frotta ses yeux ensommeillés. Accroupie devant l'âtre, sa mère préparait le repas qu'il devait emporter pour la journée. Il se leva, marcha vers la fenêtre, l'ouvrit : une bouffée d'air frais monta des vergers. Il se sentit soudain ragaillardi.

Le petit jour venait de poindre; les branches feuillues des cerisiers se dessinaient sur le ciel.

Le clocher éparpilla dans l'air une volée de sons.

Basile compta : cinq heures...

Il avala la tasse de café noir que sa mère lui présenta et, ayant suspendu à son épaule le bissac où des outils ferraillaient, il se mit en route.

Une belle matinée commençait. On était à la fin d'avril. Les pêchers roses s'arrondissaient, tachant d'une poussière de fleurs la terre nouvellement remuée des vignobles. Les oiseaux dormaient, les routes se déroulaient toutes blanches dans l'air encore froid. La terre semblait prolonger son sommeil heureux, dans le grand jour.

Chemin faisant, Crasmagne examinait le ciel, par habitude de paysan : des nuages fins s'y effilochaient, en longues traînées; signe de beau temps.

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1910, 1er et 15 janvier 1911.

Il se sentait heureux dans ce pays, où il connaissait tout, les hommes, les choses, les clôtures des prés, jusqu'aux cailloux du chemin.

Depuis six mois il était de retour. Ces trois années avaient passé vite. Souple et débrouillard, il avait trouvé un bon truc : ses classes faites, il s'était embusqué comme garde-magasin. Les dimanches, il allait se promener dans la campagne, s'absorbait dans de lentes contemplations devant la terre fraîchement labourée. Il était devenu plus grand, plus vigoureux ; ses traits s'étaient creusés. Il avait conservé le « bouc » des chasseurs à pied, — la barbe taillée en deux pointes qui allongeaient son menton, donnaient à sa face une certaine raideur militaire.

Un peu désorienté pendant les premiers temps, ayant encore dans l'oreille les sonneries de clairon et les bruits de la chambrée, il avait cherché de l'ouvrage. Il avait trimé sur la Moselle, tirant du sable, travaillant dans les dragues jusqu'au moment où il avait trouvé une place de cantonnier au petit chemin de fer Decauville qui fait le service des forts.

On ne gagnait pas gros, — cinquante francs par mois, — mais le salaire était assuré, mais on avait les soins du médecin gratuitement, — et on était encore soldat, avec ce képi, cette blouse à col de drap, qui était presque un uniforme.

Dure vie, tout de même ! Il fallait partir à l'aube, été comme hiver, passer la journée à replacer les rails, piocher les talus, nettoyer les caniveaux. Il restait des semaines, au fond des combes, sans voir un passant. Pourtant cette vie au grand air lui plaisait. Il sentait autour de lui la grande forêt, la nourrice de son enfance, qui l'enveloppait du chuchotement tendre de ses feuilles. Il ramassait des champignons. D'autres fois, il avait de bons moments, quand il travaillait dans les poudrières, massifs blancs de maçonnerie, perdus au milieu des bois. Il allait manger au poste avec les artilleurs de forteresse, — des soldats « costauds ». — On faisait flamber des « brûlots » sur le poêle des corps de garde.

Dans cette vie, un point fâcheux : Basile travaillait sous les ordres du surveillant de l'Arsenal, un Corse sournois, dont la longue moustache noire balafrait la figure, et qu'on appelait « Ravachol », à cause de sa dureté. Il arrivait traîtreusement, cherchant à surprendre ses ouvriers, et, pour un oui, pour un

non, vous infligeait une amende, quarante sous, — une journée de travail. — Ou bien, il vous donnait des rendez-vous au diable, obligeant l'homme à faire de longues marches, par les labours détrempés.

Quand il le voyait, Crasmagne avait envie de l'étrangler...

Ayant passé l'eau, il alla travailler, ce matin-là, près du hameau de Valcourt.

En contre-bas de la route, la Moselle coulait, baignée de soleil, avec une sorte d'engourdissement qui pénétrait sa nappe glauque. A cent mètres en aval, un barrage coupait le flot de son déversoir. La rumeur des eaux grondait dans le val.

Crasmagne cassait des cailloux. Emmanché d'un brin de cornouiller flexible, le merlin d'acier ne pesait pas lourd à ses doigts.

Une propriété bordait l'autre côté de la route. On l'appelait « la Folie », dans le pays.

Une veuve riche, la baronne Hériat, y habitait avec son fils. La bâtisse, toute blanche, égayait la rivière de son reflet. Elle comprenait un corps de logis avec des ailes qui avançaient. Une terrasse, bordée d'une balustrade de briques rouges, finement ajourée, à l'italienne, faisait contraste avec la monotonie des grands murs. Par-dessus la clôture du parc, on apercevait de beaux arbres, des cyprès, des mélèzes, des vernis du Japon. Un coin de pièce d'eau riait à la lumière sous des saules pleureurs échevelés. Derrière le parc, l'ondulation du coteau se déroulait à perte de vue, plantée de vergers, de luzernes drues, de vignes bien soignées. Toute cette demeure sentait l'aisance et le luxe bourgeois.

On respectait les maîtres, car ils n'étaient pas regardants et ne chicanaient pas leurs tenanciers pour la rentrée des fermages. Ils faisaient un peu de bien dans le pays.

Le garçon passait pour un coureur de cotillons. C'était un homme d'une trentaine d'années, sanguin, aux yeux froids, ayant sur son visage cette sorte d'apathie qui semble une marque de distinction. Il chassait, tout au long des jours. Une yole d'acajou fine et pimpante, qui dansait sur l'eau, au pied de l'escalier descendant à la Moselle, montrait qu'il aimait également les plaisirs du canotage.

Une maîtresse qu'il avait logée, un moment, à l'auberge d'un village voisin, avait causé une émeute au lavoir par le luxe des dessous qu'elle donnait à lessiver...

La façade dormait, fenêtres closes.

La vie de ce logis intriguait Crasmagne, depuis plusieurs jours qu'il travaillait dans ces parages : il cherchait à se figurer les occupations, les loisirs de ces heureux de la terre.

Soudain il tressaillit : le grelottement clair d'un timbre de bicyclette s'égrena sur la route : Ravachol arrivait à l'improviste :

— Ah ! mon gaillard, toujours le nez en l'air !... Quarante sous en bas !

Crasmagne se révoltait :

« C'était trop fort ! On pouvait bien souffler un peu... »

Ils criaient. Leurs voix, rauques, s'encoléraient. Tout à coup un volet claqua, dans le haut de la façade. Une fille parut, blonde et rose. Attirée par le bruit, elle regardait curieusement. Ses paupières clignotaient au grand jour. Sa chair s'étalait, au saut du lit : de sa coiffe sortaient des mèches de cheveux ébouriffées, et la manche de sa camisole, tombant le long de son bras, laissait voir son coude gras, potelé, troué de fossettes. Toute la joie de ce matin clair paraissait concentrée en elle.

Elle entendit la dispute, et ses lèvres se plissèrent dans une moue dédaigneuse à l'adresse du surveillant.

Crasmagne la regardait, un peu honteux, vexé d'être ainsi traité devant une femme.

Elle lui sourit, puis se retira, s'enfonça dans l'ombre lumineuse de la chambre.

Le Corse s'en alla. Crasmagne se remit à frapper avec rage sur les cailloux. C'était trop dur, à la fin ! toujours plier, baisser la tête...

A midi, il « cassa la croûte », assis sur le talus.

Tout renaissait. De vieilles choses prenaient un aspect de force et de beauté sous le soleil. Un banc de roches trouant la mince couche de terre, au flanc du val, jetait par ses cassures des milliers d'étincelles. Un mont suspendait à son épaule une draperie verte. Des saules à demi-morts, brûlés par les feux des pâtureaux, se couronnaient de longues pousses, qui

déjà verdoyaient. Un rucher effondré se vêtait d'un manteau de clématite, aux mouvantes somptuosités. Les colzas en fleurs répandaient dans les fonds un poudroiement d'or fauve.

Parfois un mystérieux silence s'appesantissait sur les campagnes, un silence plein de bruissements.

Puis un murmure de vie montait, courait comme une flamme, charriait des cris de bateliers et des claironnements de coqs.

Crasmagne laissa ses outils sur le bord de la route, et grimpa dans une friche.

Il se coucha sous les cerisiers en fleur.

L'ombre était douce à ses yeux, au sortir du jour aveuglant. Il s'allongea, la tête vide, les jambes molles, terrassé par ce premier coup de chaleur. Une somnolence envahissait son cerveau, tandis qu'il suivait d'un regard machinal la fuite des scarabées qui glissaient dans l'herbe haute.

Sur la pente qui lui faisait face, les pommiers arrondissaient leurs dômes blancs, effleurés de lueurs roses. Un vigneron bêchait. Des mouches frôlaient la face de Crasmagne, et leur contact mettait dans ses muscles des tiraillements hilares.

Par moments, il ne vivait plus, il se sentait plus léger que les nuages, flocons d'ouate éparpillés dans l'éther.

Comme c'était bon, la chaleur! Le passé de souffrance était loin, fondu dans l'océan de lumière, avec la glace des hivers anciens.

La friche tressaillait confusément, s'éveillait, elle aussi, sous une ondée de lumière. Des insectes aux élytres de métal cheminaient parmi les souches noueuses des ceps qui se tordaient comme des serpents. Les herbes frémissaient; les branches des cerisiers, qui suaient des gommes couleur d'ambre, s'étendaient sur la tête de Crasmagne comme un plafond neigeux.

Crasmagne leva les paupières.

Les arbres semblaient vivre; un bourdonnement innombrable sortait des ramures. Toutes les abeilles des ruches avoisinantes tourbillonnaient, attirées par l'odeur mielleuse qui ruisselait sur la pente.

Tout à coup, un pas retentit sur les cailloux du sentier : Basile sursauta.

Une fille était devant lui. Elle poussa un cri :

— Oh! vous m'avez fait peur. Je ne m'attendais pas à rencontrer un homme couché dans l'herbe.

Elle riait, d'un rire qui montrait ses dents éclatantes.

Elle parlait sans gêne, toute rose, dans le jour blanc qui rayonnait des arbres. Elle avait un petit geste puéril pour ramener autour de ses tempes ses fins cheveux blonds, que des souffles tourmentaient. Crasmagne la regardait. Ayant posé à terre le ballot de linge qu'elle portait, elle respira fortement, tout essoufflée par la marche en plein soleil.

Elle dit joyeusement :

— T'as donc avalé ta langue?

Crasmagne ne répondait toujours pas, dans son ravissement.

Elle était grande, mince, frêle. Pourtant les rondeurs de son corsage révélaient la maturité de son corps, gras et souple. Sa taille ployait à chaque mouvement. Elle avait le teint délicat des blondes, un peu éraillé vers les tempes. Mais sa chair, baignée de moiteur, sa bouche luisante, ses yeux largement cernés, toute sa personne exhalait l'odeur d'un fruit mûr, à la pulpe meurtrie par le soleil. On la devinait femme. Pourtant son rire avait une expression de vivacité enfantine. Un peu embarrassée par le silence de Crasmagne, elle se tenait debout devant lui, tortillant gauchement de ses doigts inoccupés son tablier de toile bleue.

Sa taille mince se découpait sur les blancheurs mouvantes des cerisiers; une clarté, qui se prenait dans ses cheveux blonds, nimbait son front. Toute la lumière éparse sur la friche l'enveloppait.

— Vous ne me reconnaissez pas?

Crasmagne fit un signe de tête : c'était la fille qui, le matin, avait ouvert sa fenêtre, dans la façade éblouissante... Il remarqua qu'elle ne le tutoyait plus :

— J'ai tout entendu, — fit-elle. — Faut-il qu'il y ait des gens méchants sur la terre!

— Bah! — dit-il. — On s'y fait... Quand on n'est pas son maître, faut s'attendre à tout!

— C'est comme moi, oui! Quand on est en condition, y en a gros à ravaler, des fois.

Elle se haussa sur la pointe des pieds, le regard tendu vers le lointain de la friche :

— Faut pourtant que j'rentre... Mes patrons attendent après moi.

Elle expliqua qu'elle était bonne chez le baron Hériat : — « des gens riches qui habitaient la maison, au bord de l'eau..... » Elle se baissait pour reprendre le ballot, quand Basile l'arrêta :

— Minute !... Le temps de souffler un peu : on n'est pas à la tâche.

De la main, il lui montra une place à ses côtés.

La fille hésita, coula un regard à la cime des cerisiers ; puis, prenant son parti, elle vint s'asseoir bravement auprès du garçon.

— Tout d'même, — dit-elle, — faut pas s'rendre esclave !

Ils se turent quelques moments, n'osant pas même échanger un coup d'œil. Le soleil tombait d'aplomb sur la friche. Radieuse, la musique des jours d'été s'enflait comme une houle sur leurs têtes. Des brins d'herbe, blanchis par les pluies d'hiver, avaient l'air de s'embraser. L'odeur des floraisons s'exhalait, enivrante et douce.

Un grand papillon tremblota, éployant dans le vide ses ailes de soufre, ocellées de bleu. Il voletait, pareil à une fleur éclatante :

— Il fait bon, — dit Crasmagne, d'une voix, que l'émotion étranglait.

La fille suivait le vol saccadé du papillon. Il monta, se perdit dans l'azur.

Puis ils parlèrent du beau temps, des récoltes qui s'annonçaient bien, des gelées printanières qu'il fallait craindre. Ils s'enhardissaient, échangeant ces banalités qui traînent dans la conversation des paysans.

La fille revint à la scène du matin :

— Quel mauvais homme !... J'avais envie de lui crier des sottises.

Crasmagne sourit : « Il en avait vu bien d'autres !... » Elle reprit :

— Moi non plus, je ne suis pas heureuse tous les jours que Dieu fait. C'est pas encore le travail qui vous pèse ; mais les

affronts, j'peux pas m'y habituer... Ça m'tourne, autant dire, sur le cœur.

Elle se confia. Ses parents, chargés de famille, n'étaient pas riches. Son père, carrier du côté de Viterne, devenait vieux. Dès sa première communion, elle était entrée en service : dans sa place, on était bien nourri ; mais la froideur, l'indifférence polie des maîtres la peinait. Les patrons regardaient les domestiques comme des chaises, qu'on poussait dans un coin aussitôt qu'on ne s'en servait plus. Madame, l'ayant débaptisée, l'appelait Victorine, à cause de l'ancienne bonne, quand son nom, à elle, était Louisa... Les premières fois, ça lui avait donné un coup : elle jetait les yeux autour d'elle, lorsqu'on l'appelait. Il y avait des soirs où elle pleurait comme une Madeleine, dans sa cuisine, en nettoyant son fourneau.

— Y a des moments qu'on est si triste, on embrasserait le chien qui vous lèche la main.

Elle disait ces choses d'une voix blanche et résignée.

Crasmagne s'attendrissait :

« Pauv' petiote!... Les hommes du moins savaient se défendre.... On regardait les malins dans le nez, carrément, et on leur disait leurs vérités. Mais les femmes, qui n'avaient pas de poigne, se terraient dans leur trou, comme des bêtes.... »

Tout son cœur était remué d'un frémissement de tendresse, quand il imaginait cette existence, qui se traînait dans la résignation.

Il la dévisagea, comprenant mieux des détails qui l'avaient frappé au premier abord.

Ce passé de misère expliquait ces yeux creux, cet air pitoyable, cette chair de blonde molle, malgré tout attirante. Une expression de douleur attristait ses traits. Quelque chose en elle soulevait la curiosité, — comme une souffrance contenue, un secret qui se dérobe.

Puis le visage de la femme s'éclaira d'un sourire.

Crasmagne lui prit la main, et la tapota affectueusement :

— Faut pas s'faire de bile... Y a encore du bon temps, quand on est jeune!...

Toute gêne avait disparu. Une cordialité les jetait l'un vers l'autre, à se sentir pareillement misérables.

Un coup de vent se leva. Les saules, dans les prés, cin-

glèrent de leurs pousses le vide. Toute la friche était secouée ; des avalanches de pétales blancs tourbillonnaient, mêlés à des bourgeons. Ce fut comme une rafale de neige. Puis les souffles tombèrent. Le soleil rayonna, une douceur flotta dans l'air calme.

Ils se taisaient. Une mollesse qui émanait de la terre les rendait las. La fille, les pieds allongés dans l'herbe haute, contemplait attentivement une fleur de pissenlit qu'elle venait d'arracher.

Elle passa la main sur son front et murmura :

— Y a pas d'bon sens, de s'amuser comme ça!...

Crasmagne plaisanta : « Rien ne pressait, d'abord, et les maîtres pouvaient attendre!... »

Elle se baissait pour reprendre son linge : il la devança et saisit le fardeau. Ils s'engagèrent dans la sente. La fille le précédait : il voyait sa nuque, où le sang courait à fleur de peau. Une tentation lui venait de poser ses lèvres sur cette roseur vivante, duvetée de frisons fins. Des branches basses leur fouettaient le front.

Arrivé au bas de la côte, il attira la fille, cherchant à l'embrasser :

— On se quitte pas comme ça!...

Elle se déroba, légère, par un bond oblique.

Il garda dans l'œil la caresse de sa taille fuyant le long des haies.

*
* *

Crasmagne revit la fille le lendemain.

Il s'était assis sur le talus, pour prendre son repas. Comme il tirait de son bissac un quignon de pain et un morceau de lard, un orage éclata, un de ces orages printaniers qui trempent la terre d'une averse fécondante. La pluie tombait en larges raies lumineuses : Crasmagne eut à peine le temps de se réfugier sous un platane.

Il aspirait l'air frais et cette senteur subtile qui monte des routes poussiéreuses.

Des pas sonnèrent sur le gravier de l'allée, dans le parc : c'était la bonne. Chaussée de gros sabots, elle ramassait du linge étendu sur une corde.

— Aide-moi donc, paresseux! — lui cria-t-elle.

Il s'empressa et, pour la rejoindre, sauta la haie.

Le ciel s'assombrissait sur leurs têtes. Un souffle de vent impétueux arriva, rasant les cimes des peupliers, qui se courbèrent avec un sifflement. Un marronnier, agitant ses girandoles, leur jeta au visage une avalanche pourprée de fleurs.

Crasmagne cria joyeusement :

— Gare la sauce!

Il lui lançait les brassées de linge odorant, qu'elle serrait sur son ventre. Puis elle s'élança, ses galoches éparpillant sur les dalles du perron un claquement grêle.

— Viens te mettre à l'abri!... Je suis seule, les maîtres n'y sont pas.

Crasmagne la suivit.

Ils n'y voyaient presque plus, en entrant dans la cuisine. Un éclair jeta une lueur de cuivre sur les têtes rondes des pommiers. Puis le ciel s'effondra et l'averse parut redoubler. Ils haletaient. La fille faisait des signes de croix. Mais l'orage s'éloigna. Accoudés à la fenêtre, ils écoutaient le large clapotement des gouttières enveloppant la maison, le crépitement de la pluie sur les feuilles. Et un bien-être vague les pénétrait, qui s'exhalait de la terre mouillée, rafraîchie par l'orage.

Le soleil brilla ; le cinglement de la pluie devint lumineux : un fleuve d'eau boueuse roulait sur le gravier des allées, entraînant les fleurs pourpres des marronniers. Et l'ombre d'un grand mélèze flotta de nouveau sur la pelouse.

La fille s'était mise à l'ouvrage. Sérieuse, les sourcils froncés par l'attention, elle était absorbée dans la confection d'un plat savant : une crème au chocolat, qu'elle fouettait pour le repas du soir. Dans le grand saladier de porcelaine, l'écume des œufs montait, se couvrait d'une mousse neigeuse.

— Mâtin! — fit-il, — ça doit être rudement bon.

— C'est pas pour nous, ces choses-là! — répondit-elle.

Il ricana : « Avec ça, qu'on n'avait pas la gueule aussi friande que les riches!... Qu'elle lui passât seulement le plat, pour voir..... »

Elle leva les épaules. Penchée sur le fourneau, elle recevait en plein la réverbération qui mettait une clarté rose sur sa peau. Les bassins de cuivre rouge, les casseroles luisantes,

le carreau de faïence où sa jupe se reflétait, tout ce cadre domestique rehaussait la netteté de sa personne soigneuse.

Crasmagne se vit dans une glace pendue à l'espagnolette : il était pauvre, fripé, penailleux. Elle lui apparut comme un objet luxueux et fragile. Sous l'étoffe tendue de sa camisole, ses formes rondes et tentantes se dessinaient. Cela lui faisait l'effet d'une chose délicate, d'une friandise défendue comme la bonne crème.

Elle lui fit visiter la maison. le salon solennel sous ses housses. Elle entrebâilla une porte, et dit :

— La chambre de Monsieur, — avec une sorte de fierté.

Crasmagne aperçut des murs tendus d'étoffe claire, un lit d'érable, large et somptueux.

Ils parlaient bas. pris de respect.

Comme ils sortaient dans le jardin, ils rencontrèrent le baron qui rentrait : il tourna la tête.

Ils se séparèrent, promettant de se revoir le soir même, chez le barragiste Hans. où la servante allait acheter des œufs.

Au soir tombant, ils se retrouvèrent chez les Hans comme c'était convenu.

Des braves gens, ces barragistes. Chargés d'enfants, ils avaient peine à joindre les deux bouts, avec la maigre paye du mari. Mais ils s'entendaient bien et on était heureux, dans ce coin-là.

Posée au confluent du canal et de la rivière, elle était coquette, la petite maison, avec ses murs de brique rouge et sa planche ajourée qui courait au rebord du toit. Un jardin l'entourait, planté d'arbres « à haut vent ». en plein rapport. Le soleil, à son déclin, projetait une rouge clarté sous la voûte feuillue des platanes; tout s'apaisait; au loin les sonnailles d'une voiture de roulier s'égrenaient avec un bruit de cristal, et, dans le silence grandissant du logis, le ronflement du barrage, brisant ses eaux sur les enrochements, devenait une rumeur assoupissante. qui semblait sortir des murailles.

Crasmagne regardait la fille : elle se tenait assise sur sa chaise, ayant par moments cette expression étrange de lassitude qui l'intriguait.

On parlait de choses et d'autres.

Le père Hans ne rentrait pas : il avait des fermettes à coucher, des aiguilles à consolider, tout un travail pressant, par ces mouvements d'eau que causaient les crues printanières.

La maisonnée s'attablait.

Ils étaient là une bonne douzaine d'enfants grands et petits, tous pareils, ayant des yeux bleus, humides et purs, et des cheveux si blonds qu'ils paraissaient tout blancs, et donnaient à leur physionomie un air d'étrangeté. « Karl », « Kasper », « Gretchen », tout le calendrier y passait. Ils se tenaient bien sages au bord de la table, sans souffler mot, sous le regard de la mère, une maîtresse femme. Parfois un d'eux, s'ennuyant, frappait de sa cuiller le fond de son assiette vide. Un autre, là-bas, serrait contre sa poitrine un petit mouton de laine crépue, aussi blanche que ses cheveux. Le joujou avait dans le ventre une naïve musique, qui poussait un cri aigre : les autres riaient, la mère roulait les yeux :

— Voulez-vous vous taire, la marmaille ?

La mère se tenait devant le fourneau. C'était une petite femme, toute ronde : on eût dit qu'elle allait rouler sur le plancher à chaque instant. Elle était fagotée, ses jupes avaient tourné sur ses hanches. Bourrue et bonne, elle bougonnait et fourrageait les braises rougeoyantes, et, tout en surveillant la cuisson du souper, elle serrait dans ses bras le dernier-né, un mioche de six mois, qui riait aux anges, en regardant la lampe de cuivre.

Comme un refrain de sa besogne, elle répétait :

— C'est que mon homme, faut pas lui en promettre, quand i' s'met à table !

Exquise, une sensation de vie familiale émanait de la table servie, des plats de faïence, des têtes blondes, où couraient des reflets cendrés. Crasmagne réfléchissait. Des idées prenaient corps, qui s'étaient agitées dans le secret de son cœur durant les jours précédents... Comme c'était simple et facile, d'arranger son existence ! Il avait rêvé pour lui des soirs pareils, la douceur du logis rempli d'enfants, dans la compagnie d'une femme bien dévouée, qui l'aurait attendu avec ce regard clair. La mère n'était plus solide : tous les jours, elle se plaignait, répétant qu'elle ne durerait pas une éternité. Que deviendrait-il, si un malheur arrivait ? Vieux garçon, vieille bête. Il se représentait des célibataires, qui se rencognaient comme

des loups, et tournaient à l'ivrognerie, faute de soins... Tout étonné du chemin parcouru, il s'apercevait que cette femme souhaitée ressemblait étrangement à la fille assise là, toujours pensive, un peu triste, avec son panier sur les genoux.

Les détails de la journée lui revenant à la mémoire, il en ressentait une joie calme et profonde. Il la revoyait, battant les flots neigeux de crème. Elle était propre, attentive, sérieuse dans son travail. Ça vous dorloterait un homme, une femme comme celle-là... Il fermait les yeux, les ouvrait, et la retrouvait devant lui, toute pareille. Et il revoyait le signe brun posé à la naissance de la gorge, tranchant sur la blancheur du linge frais...

Des chaussures ferrées éraillèrent le seuil : le barragiste rentrait.

— Bonsoir, la gompagnie!

Puis il dit encore :

— Femme, j'ai tiaplement faim.

C'était un géant à l'aspect rude et bon. Sa carrure se dessinait sous l'étoffe d'un jersey de coton, collant à la peau. Ses moustaches blondes pendaient lourdement aux coins de sa bouche. Ses jambes étaient emprisonnées dans des bottes de cuir, dont la large tige s'évasait à ses genoux.

Il s'assit près du fourneau. Son torse ruisselait, couvert de gouttelettes, de ces embruns que le vent chasse au-dessus des eaux fracassées par les rocs.

La femme dit :

— Tu vas prendre du mal.

— As pas peur : le coffre est bon.

Puis il cligna des yeux dans la direction des visiteurs, et dit :

— Faites excuse!

Il mangea. Ses mâchoires remuaient. Il engloutissait les morceaux de lard rose, qui tremblaient dans l'assiette. Du revers de sa cuiller, il étalait devant lui des pommes de terre. La femme suivait son manège avec une lueur d'attendrissement dans les yeux.

Puis il se versa une rasade de piquette.

« Ça allait mieux... Maintenant on pouvait causer. »

Le barragiste souffla, et, prenant sa pipe, taillée dans une branche de merisier, il se mit à tasser le tabac à coups de

pouce lents et méthodiques. Puis il allongea les jambes et s'enveloppa d'un épais nuage de fumée.

— Faites excuse, la gompagnie!... On a eu de la misère aujourd'hui. Tiaple de crue!... ça rappliquait, fallait voir : l'eau de la Vosge, toute noire, qui sent le sapin... J'ai eu juste le temps de coucher une dizaine de fermettes.

Il ajouta, souriant d'un air bonasse :

— Heureusement, le travail ne me fait pas peur.

Pourtant il jetait un regard inquiet dans la direction d'une table, où un télégraphe Morse montrait sa bande de papier bleu à demi dévidée. Quand ça sonnait, la bougre de machine, c'était le turbin qui arrivait...

Mais la machine ne bougeait pas.

La mère commanda :

— Au dodo, les petiots!

A demi dévêtus, avec des mines ébouriffées, les paupières gonflées de sommeil, ils défilaient devant le père. Les chemises un peu courtes laissaient voir la blancheur des ventres rebondis. Il embrassait ses enfants, les serrait contre sa puissante poitrine.

La mère souriait. Le père dit :

— C'est d'la graine qui vaut pas cher. Mais on les donnerait pas pour beaucoup d'argent!... Pas, la mère?

Elle répondit :

— Ça vaut mieux que tout sur la terre.

Crasmagne coula un regard vers la bonne : impassible, elle tourna la tête, affectant de s'intéresser aux bruits qui venaient du dehors.

Au même instant, le père Hans cria, comme s'il avait deviné leurs pensées :

— Voilà, jeunes gens... Faut vous marier ensemble, et en avoir une douzaine.

— Merci bien! — dit la fille.

Ses paupières battirent; elle eut un recul du buste, et la rougeur colora son visage.

Les petiots couchés, on sortit dans le jardin pour respirer l'air frais.

— J'ai le temps de dormir! — avait dit le barragiste, clignant les yeux d'un air malin. — Faudra que j'aille faire un tour

dans la Réserve, rapport aux bribeurs, qui rôdent autour des fraies.

Crasmagne et la fille s'étaient assis sur un banc adossé à un prunier. Au-dessus de leurs têtes, un fleuve d'étoiles ruisselait parmi les arbres. De la voûte nocturne, la rosée tombait. Tout près d'eux, des lapins, dans une baraque, broutaient de l'herbe. Il faisait bon, et des buissons de giroflée, d'où montait une odeur forte, tachaient vaguement la muraille.

Les moindres bruits vibraient étrangement au cœur de la nuit sereine. Le ronflement du barrage grandissait par moments.

Le garçon et la fille se serraient de près. Crasmagne prit la petite main, qui s'abandonna : ce simple geste souleva en lui une tendresse.

Le père Hans secoua son grand corps :

— On va roupiller, si ça continue!

Il entra dans la maison, puis rapporta un accordéon et se mit à en jouer. Les sons traînaient et, franchissant la haie, répandaient sur les eaux du canal leur nasillement pleurard. L'Alsacien jouait les airs du pays, des valses à deux temps, de sentimentales ritournelles. Le soufflet se distendait démesurément entre ses bras, et, tandis que les languettes de métal vibraient, que la basse continue ronflait, l'homme, les yeux fermés, suivait l'enchantement de la musique nostalgique. Toute l'Alsace sortait du ventre douloureux de l'instrument. — les hautes vallées des Vosges avec leurs usines pleines de bruit, les verdures noires des sapins, et les corsages rouges des filles qui papillotent, parmi les perches enguirlandées, au fond des houblonnières.

La mère Hans, émue, chantonnait les airs.

Par moments, un chaland attardé glissait silencieusement sur le canal, fouillant la berge de la lueur rouge de ses feux. On voyait confusément la silhouette noire du pilote debout au gouvernail. Dans la petite maisonnette de l'avant, la lampe éclairait un calme intérieur, — des enfants joufflus, la table couverte d'une nappe de toile cirée. — Puis le bateau s'éloignait, et la vision rentrait lentement dans la nuit noire.

— Faut aller dormir, — dit Crasmagne.

Le barragiste proposa de les reconduire. Ils se mirent en route.

Arrivé à l'extrémité du barrage, le père Hans s'arrêta, debout sur la pile de maçonnerie, dont les assises semblaient osciller sous le fracassement formidable du flot.

La lune levante versait sur les prés une lueur trouble, étrangement rayée d'ombres.

Un coup de sifflet déchira l'air.

— Avez-vous entendu? — dit le barragiste. — Les canailles, si on les laissait faire, i' râfleraient tout le poisson!

Ils s'engagèrent, tous trois, sur l'étroite passerelle de planches, qui sert à la manœuvre du barrage, et s'allonge au ras des eaux.

La fille marchait, les yeux fixés sur le courant. En amont, la nappe filait, rayée de grandes rides. A deux mètres en dessous, la rivière, se brisant sur les roches, croulait dans un trou, remontait, grouillait dans un moutonnement de vagues écumantes, dont la blancheur courait à travers la nuit. Elle tourna la tête, curieuse. Une sorte de vertige la saisit : la planche parut osciller, se mouvoir, glisser rapidement sur les eaux. Elle poussa un cri, et Crasmagne la rattrapa, comme elle allait s'abandonner à la fascination du gouffre.

Il la tenait dans ses bras; elle se faisait toute menue dans cette étreinte.

Appuyant sa tête sur l'épaule du garçon, elle murmura :

— Comme on est bien!

Il l'emporta. Il se sentait des forces à soulever un monde. La clameur des grandes eaux les environnait de son rugissement. Des coups de vent furieux venaient des roches, où les eaux se fracassaient.

Enfin ils arrivèrent sur « l'échelle à poisson », massif de maçonnerie élevé au milieu du barrage : ils respirèrent.

Une sorte de conduit est pratiqué dans les pierres de taille; le flot ruisselle sur les larges dalles du fond, disposées en escalier, pour permettre au poisson de passer d'un bief à l'autre.

Le père Hans alluma une torche de résine : la clarté se répandit sur la pierre revêtue de mousses gluantes, tandis que le courant semblait charrier du feu.

Au loin des fuites d'hommes froissèrent les fourrés : les maraudeurs s'esquivaient. Une barque se détacha sur l'eau noire, avec ses avirons clapotant dans les remous.

— J'vas vous montrer quelque chose, — dit le barragiste, qui sauta dans la fosse.

Il promena la torche au ras du flot. Des herbes visqueuses entraînées par le courant se nouaient à ses bottes de cuir. Des paquets d'écume envolés venaient s'écraser sur son torse. Il semblait un triton monstrueux, le dieu du fleuve, veillant sur la fécondité des eaux par cette nuit fantastique.

Il leva la torche, dont la flamme fuligineuse l'enveloppait :

— Regardez!

Sur le fond de la fosse pullulait un pêle-mêle de ventres blancs et de dos noirâtres. Guidés par un mystérieux instinct, les bancs de poissons remontaient le fleuve, cherchant les eaux tièdes, les larges grèves éclaboussées de soleil pour y déposer leur frai. Des anguilles énormes, grosses comme des troncs d'arbre, déroulaient sur les dalles la large ondulation de leur dos. Des carpes s'échouaient, puis elles faisaient un bond, et filaient en amont dans les eaux profondes. Les promeneurs se taisaient, vaguement épeurés par ce mystère, par cette fécondité des eaux fluviales qu'ils sentaient triompher autour d'eux.

Le barragiste tâtonnait, les mains fouillant le flot. Il se redressa, tenant un barbeau gigantesque, dont la gueule bâillait, garnie de barbes blanchâtres. La bête se débattait, il la serrait contre son torse, et les écailles, collant à la laine du maillot, luisaient comme des piécettes d'argent.

Il ne la lâcha qu'à regret.

Le garçon et la fille s'étreignaient, tout vibrants. Ils se remirent en route, arrivèrent sur la terre ferme : il fallut se séparer.

La fille refusa de revenir par l'étroite passerelle. Le père Hans dut mettre à l'eau sa vieille barque, qui reposait sur la berge vaseuse.

— Bonsoir... A bientôt!

La barque s'éloigna dans un remous, le clapotement des avirons retombant par intervalles.

Crasmagne prit le sentier qui menait au village.

Il se retourna : la barque était un point mouvant sur l'eau. Ses bras se tendirent, ses yeux se fermèrent : il croyait presser contre sa poitrine le fardeau vivant.

Une ombre flotta sur la prairie; des vols d'oiseaux muets effleuraient l'herbe haute; on entendait le piaillement confus des couvées dans les nids. Au loin, entre des roseaux, un pan de rivière étincelait sous la lune. Il sentit soudain qu'un immense bonheur s'était abattu sur lui.

*
* *

Il fut quelques jours sans la revoir. Puis il la rencontra, un soir, comme il retournait au village. Il l'aborda franchement : elle rougit, tourna la tête.

« Non, elle n'avait pas été malade... Seulement, les maîtres étaient partis en voyage : alors elle gardait la maison... »

Il la devinait détachée, se tenant dans une réserve qui le désespérait.

Il l'accompagna dans le sentier, qui disparaissait déjà sous l'herbe haute. Ils arrivaient près du barrage. Il lui proposa de faire un bout de causette : elle accepta.

Il la conduisit dans un endroit qu'il connaissait : un creux ménagé au bord de l'eau entre les racines d'un saule. Ils s'installèrent commodément. L'air était doux; le sable blanc où leurs pieds reposaient, chauffé par le soleil tout le jour, conservait une tiédeur.

Devant eux, la rivière formait une sorte de vasque où des remous tournoyaient. Le soir embrumait les saules fins. Ils parlaient à voix basse, doucement émus. Ils se sentaient plus près l'un de l'autre, maintenant. Le charme tendre qui s'échappait des feuillages trempant dans l'eau, de la rivière reflétant des lueurs d'incendie, inclinait leurs âmes vers une vague communion.

Revenant au passé par une pente naturelle, la fille racontait sa vie, tout uniment. Pauvre chose tremblante, exposée à tous les hasards. Quel dur métier que d'être en condition! Elle avait servi chez des bourgeois, à Nancy, qui la logeaient dans une soupente, où le froid était si fort qu'elle avait eu les oreilles gelées, un hiver. D'autres fois, elle avait été bonne dans des caboulots où le service était si dur qu'elle avait eu les poignets tordus, à force de laver les planchers... Sans

compter les humiliations, les galanteries des maîtres, la jalousie des femmes et les injustices... Mais il fallait bien manger, gagner son pain ! Et puis le père se faisait vieux, ne travaillait plus, et, sans réclamer d'argent, il était bien aise quand on lui envoyait une pièce de cent sous... « Elles étaient comme ça quatre filles, — oui, elle avait trois sœurs qui étaient servantes, — de vraies souffre-douleurs... »

Elle disait tout cela d'une voix blanche, résignée, où la misère et la peine avaient creusé des trous. De longs silences laissaient deviner qu'elle gardait des choses à part soi.... Et ce qui remuait Crasmagne, profondément, c'était cette résignation même, cette façon de trouver ces injustices naturelles.

La lune montait derrière les peupliers, énorme et toute blanche. Les collines, les prés, l'air froid, tout prenait insensiblement la teinte bleue et la sonorité d'un cristal.

Par moments, le chaton floconneux d'une branche de saule tombait sur l'eau noire, et flottait dans les remous : on eût dit une mouche dont les ailes s'engluaient. Attirés par cette proie, les gros poissons arrivaient des profondeurs, et la happaient gloutonnement. Une carpe sauta : on vit son ventre blanc, dans un rejaillissement de gouttelettes.

Crasmagne parla :

« Voilà... Il se marieraient ensemble. Il avait tourné la chose dans sa tête : c'était tout réfléchi... »

Il parlait encore, qu'il s'étonnait de sa proposition. C'était plus fort que lui : ce grand mouvement de pitié emportait tout, — cette pitié qu'il ressentait tout jeune pour les bêtes malades, qu'on maltraitait !

La fille le regardait, bouche béante : sa face exprimait un hébétement douloureux.

Il insista, l'interrogea : la chose ne lui plaisait pas, peut-être ?

Sans mot dire, elle se mit debout, et prit sa course à travers les saules. Ses pieds s'empêtrèrent dans les ronces : elle tomba, une souche lui fit une entaille au front. Crasmagne la releva, il la mena au bord de l'eau, et pansa la blessure, tout en prononçant des paroles tendres :

« Quelle lubie lui passait par la tête ? Avait-on idée d'une folie pareille ?... »

Il la serrait contre lui; il la sentait pantelante et toute secouée de sanglots.

Elle balbutia :

— J'sais pas c'qui m'a pris... J'ai entendu remuer dans les roseaux : alors, j'ai eu peur...

Et son regard tendu se fixait obstinément sur la nappe sombre.

Ils se revirent les jours suivants. Il revint à la charge : elle disait non, doucement. Puis elle s'apprivoisa, se fit à cette idée, et il finit par lui arracher son consentement.

Ils se retrouvaient au même endroit, chaque soir, près de la rivière empourprée; ils passaient des heures à échanger des tendresses.

Le père Hans était en congé : les maraudeurs battaient la Réserve librement. Parfois leur barque montait jusqu'au barrage, effleurant la berge où les amoureux se cachaient : ils entendaient le clapotement du flot sous l'avant. La silhouette des hommes se détachait toute noire sur l'argent tournoyant des remous : l'un d'eux levait les bras, les balançait, et l'épervier s'arrondissait comme une toile d'araignée gigantesque, couvrant toute la vasque de son réseau.

Les chevesnes emboursés se débattaient bruyamment et frappaient le bordage : Crasmagne riait.

Un soir, les bribeurs, les ayant aperçus, prirent peur et détalèrent. Crasmagne siffla doucement pour les rappeler : ils s'arrêtèrent.

Un homme s'approcha. Crasmagne le reconnut : c'était un bribeur de Toul qu'on appelait « le Chacaille », à cause de la ruse qu'il montrait à fouiller les eaux. Il se tenait devant eux, se dandinant gauchement sur ses reins. A son épaule pendait un grand sac, gluant de baves, où des poissons remuaient. Il dévisageait les jeunes gens d'un air soupçonneux; puis, quand il eut flairé la chose, il éclata d'un gros rire, et débita des gaudrioles.

Crasmagne, souriant, le laissa dire.

Louisa lui dit, quelques jours plus tard :

— Écoute, mes maîtres veulent te parler.

Il vint sur le soir, quand il eut fini son travail. La baronne

l'attendait dans le jardin. Le soleil se couchait derrière le bois de sapins, au sommet de la côte.

Crasmagne aperçut la vieille dame assise dans un fauteuil d'osier. Elle avait grand air, sous sa couronne de cheveux blancs. Sa main grasse, chargée de bagues, élevait un « face à main » d'écaille : derrière le cristal, ses yeux détaillaient la personne de Crasmagne, avec cette curiosité hautaine qui paraît si facilement de l'insolence aux petites gens.

Un jardinier arrosait les plantes luxueuses. Sortant de la lance, le jet d'eau s'écrasait sur les larges feuilles des caladions.

Humble, courbé, tortillant gauchement le bord de son chapeau entre ses doigts, Crasmagne se tenait devant la baronne.

Elle lui dit :

— J'ai entendu parler de votre famille ; elle est connue dans le pays.

Il répondit :

— Madame est trop bonne.

— Nous aurions bien voulu garder Louisa ; mais elle est en âge de s'établir. Puisque vous vous convenez, il faut vous marier au plus tôt. Nous aurons soin de vous ; s'il survenait quelque traverse, dans votre ménage, il faudrait nous consulter, avoir recours à nous.

La baronne détachait chaque mot, comme pour l'enfoncer dans l'esprit de Crasmagne.

Il se confondait en remerciements.

Puis elle se tut, et retrouva toute sa hauteur pour le congédier.

Il se retira, emportant de cette entrevue une sensation vague d'irritation et de malaise.

Il avait parlé à sa mère de son projet. Dès les premiers mots, la Malvina s'était dressée, le cœur tordu de jalousie, détestant l'autre sans la connaître, — la femme qui lui volait son fils. — Mais elle s'était ressaisie tout de suite, car elle avait compris qu'il fallait se résigner, accepter l'inévitable.

Seulement elle voulait faire sans retard sa connaissance.

Crasmagne amena la fille le dimanche suivant. La Malvina avait fait des préparatifs : une brioche achetée à la ville trônait

au milieu de la table, une bouteille de vin blanc jetait une lueur dorée sur la nappe de toile étalée pour la circonstance.

Les deux femmes s'abordèrent cérémonieusement.

Sournoise, la Malvina s'appliquait à dévisager l'intruse. Celle-ci souriait du bout des lèvres.

On la reconduisit à la Folie.

Comme ils revenaient, la mère exprima ses inquiétudes :

« Cette fille n'avait pas l'air solide; certes non, elle ne lui trouvait pas bonne mine... »

Sans doute la Malvina avait-elle rêvé, pour son fils, un autre parti : une paysanne forte, aux joues rebondies, dont le teint coloré serait une promesse de santé...

Elle indiquait ces restrictions, plus qu'elle ne les exprimait clairement : « Il fallait se méfier : la vie leur avait été si dure ! »

Mais le garçon la rassurait, retrouvait son robuste haussement d'épaule : « Ces créatures d'apparence chétive étaient les plus résistantes au travail... Jamais elle n'était malade. Bonne, dévouée, avec ça, et d'une habileté sans pareille pour les ouvrages de couture. La mère verrait !... Louisa faisait ce qu'elle voulait de ses dix doigts... Il aurait son emploi, elle irait en journée : ils gagneraient double et seraient heureux... Et puis, elle lui plaisait... »

Et la mère se taisait, sentant dans son fils une volonté que rien ne pouvait ébranler.

Mais elle, de temps à autre, poussait un soupir.

Puis ils convinrent d'aller, le dimanche suivant, chez les parents de Louisa, pour demander leur consentement.

*
* *

Ils partirent après la messe, par le petit train « charrette » qui longe la vallée de la Moselle. On était aux premiers jours de mai, une lumière neuve baignait les feuillages.

Crasmagne s'extasiait à la vue de sa compagne. Ils étaient seuls dans le compartiment. Elle se tenait sur la banquette en face de lui, sérieuse dans ses atours. Une robe d'indienne à pois bleus faisait valoir sa taille souple. De fins reflets luisaient dans les torsades de ses cheveux blonds. Plus que jamais elle

lui apparaissait comme un objet précieux, dont il n'osait espérer la possession.

Il s'empressait, mais restait respectueux.

La machine, par moments, jetait dans l'air radieux un coup de sifflet, pareil au cri de joie d'un oiseau à l'essor.

La vallée de la Moselle changeait à chaque tournant, comme un décor de théâtre. Tantôt elle se resserrait en un étroit couloir; tantôt elle s'ouvrait, la nappe du fleuve s'étalait, calme, limpide, éclaboussée de soleil, enfermant des îles herbeuses, où des saules levaient leurs têtes grises, où des peuples de roseaux bruissaient. Ils regardaient tout ce grand paysage, heureux et nonchalant sous la lumière. Et ils faisaient des rêves de vie calme, quand ils voyaient une petite maison d'éclusier, jolie sous son toit de tuile rouge, coquettement assise au bord de l'eau.

Villey-le-Sec, Maron passèrent. Des filles revenant des bois appuyaient sur les barrières leurs poitrines sanglées d'étoffes de couleur. Elles portaient d'énormes bouquets de muguet et d'ancolie bleue, — qu'on appelle là-bas « le sabot de la Vierge ». — Midi sonnait aux clochers lointains épars dans les vignes.

Des enfants jouaient au bord des grèves blondes, où des vaches buvaient.

Après un court arrêt à Pont-Saint-Vincent, ils repartirent. Cette fois, le pays n'était plus le même : Crasmagne reconnaissait la terre de grande culture, les champs de blé et de betteraves, alternant avec les carrés de luzerne. Entre ses rives terreuses, le Madon roulait ses eaux brillantes, obstruées par endroits de végétations aquatiques.

Ils descendirent à une petite station et suivirent un chemin creux. Ils arrivèrent à un village : — quelques maisons disséminées dans l'étendue des cultures.

Un grand silence tombait dans la rue encombrée de fumiers, de herses, de tombereaux.

La fille montra une petite maison assise au bord des champs, et dit :

— C'est là.

La toiture s'effondrait. On entendait un porc, grognant dans son réduit. Quelques poules noires grattaient la terre, cherchant leur subsistance.

Sur un banc de bois vermoulu, posé au-dessous de la lucarne

exiguë, deux vieux étaient assis : ils se levèrent à l'approche des visiteurs.

Ils faisaient un contraste amusant : la femme petite, toute ronde, semblait une masse de chair informe ; l'homme dressait la raideur de son corps parcheminé, tanné, tordu par le travail. Il bégayait et, serrant sa canne de cornouiller dans sa main noueuse, il s'excusait de se mouvoir difficilement, étant tout perclus de douleurs.

La fille les regardait, attendrie, et, tournant vers Crasmagne des yeux suppliants, elle avait l'air de demander grâce pour tant de misère.

On entra dans la cuisine : tout y sentait la détresse; les ais des meubles s'effondraient. On avança à Crasmagne une chaise boiteuse; des toiles d'araignée séculaires pendaient aux solives du plafond, une poussière menue couvrait la table, la crédence, le manteau de la cheminée. Usés par l'âge, les yeux de la vieille avaient perdu l'acuité nécessaire pour distinguer ces atomes qui s'accumulent, et semblent ensevelir les objets. Tous ces détails disaient l'abandon des logis que des soins ne conservent plus, l'usure lente des choses qu'on ne remplace pas, car on n'espère plus vivre longtemps.

Les embrassades terminées, la fille demandait des nouvelles de ses sœurs.

« Elles se portaient bien. De temps à autre, elles revenaient à la maison, apportaient du linge, des vêtements, un paquet de tabac pour le père... »

Et, dans les bénédictions dont on les comblait, dans les regards défiants qu'on lui adressait, Crasmagne discernait bien le véritable sentiment qui animait ces vieux ; la rancune contre son mariage, la crainte d'être privés d'un secours.

Mais il leur pardonnait, trouvait même leur mécontentement naturel, car il était habitué aux laideurs de l'existence.

Louisa se démenait, tout en parlant... En un clin d'œil, l'aspect du logis était modifié. Un feu de sarments flambait dans l'âtre, où croulaient des monceaux de cendre. Tirant de l'armoire une nappe de grosse toile, elle étalait sur la table les assiettes ébréchées, les couteaux dont la lame dansait dans la virole de leur manche. Elle eut bien de la peine à trouver des verres. Elle trottinait, alerte, active, ayant ceint sa taille d'un

grand tablier bleu, et Crasmagne s'attendrissait, retrouvait en elle la bonne ménagère, la fée du logis, dont les doigts, par un mystérieux pouvoir, communiquaient de la jeunesse et de la santé aux choses qu'ils tenaient.

Elle s'ingéniait, déterrant des objets enfouis dans la profondeur des tiroirs, oubliés depuis des temps, et, la face empourprée par le rayonnement de l'âtre, elle déposa au milieu de la table une large omelette où s'étalaient des tranches de jambon.

Ils mangèrent, l'appétit avivé par le voyage.

Les vieux s'attablèrent, eux aussi, par politesse. Ils mangeaient lentement, avec un remuement des mâchoires qui les faisait ressembler à des bêtes.

Puis ils se mirent à geindre, à déplorer le déchet causé par l'âge et les maladies... « Le père ne pouvait plus travailler dans les carrières, rapport à ses rhumatismes. » — La vieille insistait, décrivant la décrépitude de son homme avec des termes brutaux. — « Elle non plus n'était pas solide : ah! s'ils n'avaient pas eu leurs enfants pour les soutenir, il y a beau jour qu'ils seraient morts de faim!... »

Au dehors, le soleil jetait dans la rue son poudroiement de clarté; des coqs chantaient; des cris d'enfants passaient, vibrants de gaîté.

Et, dans les mots des vieux, dans leurs hochements de tête, dans leurs silences, revenait la même terreur qu'ils n'avouaient pas, la même obsession : la crainte de la mort, le regret de ne pas durer éternellement.

Une paix sinistre emplissait la chambre.

Et le moindre grincement des meubles, la dent d'une souris rongeant une cloison, le tic-tac menu de l'horloge, tout prenait dans ce silence une ampleur formidable.

Les amoureux se regardaient, navrés, remués dans leur égoïsme d'êtres jeunes, enivrés de vivre...

Ils respirèrent largement, quand ils se retrouvèrent dans le petit jardin que le soleil chauffait, au bas de la côte.

Louisa dit :

— Ils sont bien cassés! Jamais je ne les aurais crus si vieux.

— Bah! — répondit Crasmagne, — on ne les oubliera pas, nous en aurons soin.

Elle lui jeta un regard reconnaissant.

Puis elle lui fit visiter l'enclos, les champs voisins, le sentier où des pierres croulaient parmi des fourrés d'orties. Elle s'arrêtait, ravie par des riens qui lui rappelaient ses souvenirs d'enfance. Elle eut plaisir à réveiller l'écho qui dormait entre les vieux murs. Pourtant elle ne s'animait guère; un sentiment douloureux, qu'elle ne confiait pas, imprimait à sa bouche un pli d'amertume.

Le soir venait, émouvant : le grand pays de culture apparaissait, mélancolique. Rien qui ressemblât aux crépuscules du val mosellan, parmi les vergers et les eaux vives. Dans l'air soudain devenu froid, les ondulations du terrain déroulaient leur nudité. Seule la fuite monotone d'un rang de peupliers à l'horizon!

Ils étaient au bord d'une mare, un trou d'eau, profond, tout encombré de nénuphars et d'herbes visqueuses. Louisa se pencha, avec un sanglot :

— Comme on serait bien, là!... Ça serait fini tout de suite!

Elles devaient revenir plus tard à l'esprit de Crasmagne, ces paroles angoissées. Cette fois, il ne sut pas les interpréter, attribuant cet accès aux appréhensions d'une nouvelle vie, à cette tristesse sans cause que la journée avait déposée sur le cœur de Louisa.

Il revoyait le couple cassé, misérable...

Le train du soir les ramena, silencieux, mécontents d'eux-mêmes...

Puis il fallut hâter les préparatifs, acheter les meubles indispensables : leurs économies y passèrent, les quelques pièces de cent sous qu'ils avaient mises de côté pour les mauvais jours.

Ils louèrent un logement. La Malvina aurait bien voulu les garder, mais Crasmagne fit semblant de ne pas comprendre ses avances; il craignait les tiraillements de l'existence en commun et il répétait :

— Les vieux avec les vieux, les jeunes avec les jeunes!...

Une bonne occasion se présenta : deux grandes chambres en enfilade, dans une maison située à l'extrémité du bourg. Le maître était un vigneron riche, madré, qui thésaurisait. Un bout de jardin attenait à ce rez-de-chaussée.

Louisa fut séduite par la gaîté des pièces inondées de soleil.

Elle mesura la place du regard, disant :

— Ici je mettrai le lit, et là je placerai l'armoire.

La pièce de devant donnait sur la prairie, sur une mare bordée de peupliers qui dressaient leurs têtes fines dans la lumière. Plus loin on voyait le moulin, avec son toit qui disparaissait sous le tournoiement des pigeons, et la Moselle, dont le cours se perdait parmi les saules.

Crasmagne marchanda, trouva des défauts au logement, et finalement roula le vigneron, malgré la finasserie de ce dernier.

Dès lors une fièvre le prit. Tous les soirs, sa besogne terminée, il trouvait deux ou trois heures pour mettre le logis en ordre. Il répara lui-même le plancher, blanchit les murailles, colla du papier. Il cachait ces préparatifs, ayant l'intention de faire une surprise à Louisa.

La veille du grand jour était arrivée. Il amena sa promise en grand mystère. Elle fut conquise tout de suite. Comme ils seraient heureux! Les meubles étaient à leur place, attendant les maîtres.

Il la conduisit dans le jardin.

Une sérénité enveloppait le coteau de vignes qui fuyait; les espaliers, qui n'avaient pas été taillés depuis longtemps, étendaient en tous sens leurs branches folles. Des ombres légères flottaient dans le crépuscule.

Louisa tomba dans les bras de Basile :

— Oh! mon pauvre homme!

Et cette simple parole lui fut le plus doux des remercîments.

Puis elle éclata de rire. Alors, ayant tiré son porte-monnaie de sa poche, elle lui fit voir les doublures qui se touchaient : « Leur ménage, c'était la misère épousant la pauvreté, comme on dit ». Crasmagne haussa les épaules. Qu'importe? La vie s'ouvrait devant eux. Et, ayant serré la fille dans ses bras, il prit dans cette étreinte une force nouvelle pour continuer la lutte, supporter le mal, la pénurie, les privations, tous les mauvais vouloirs de l'existence.

*
* *

Ah! la pauvre noce de Crasmagne.

Il dormait, quand un choc violent contre la vitre le réveilla.

Il se leva et ouvrit. Dans la pâleur du jour naissant, le Charles-Émile était devant lui, tendant les bras. Les deux hommes s'étreignirent. Le bûcheron raconta que la lettre de son garçon, l'informant de la nouvelle, l'avait trouvé dans les bois de la Meuse, où il travaillait. Il avait pris le train, avait roulé toute la nuit. Son haleine exhala le parfum d'alcool accoutumé : il s'était offert un acompte sur les réjouissances. Plus que jamais il débitait des paroles emphatiques.

Ayant fouillé sa blouse de toile bleue, il sortit triomphalement un grand lièvre roux, qu'il tenait par les oreilles, — une bête superbe, achetée à un braconnier : — il ne venait pas les mains vides.

Le garçon fut ému. Le père entra; pleins de cordialité, ils s'assirent et burent un verre de vin blanc, histoire de se rafraîchir les idées.

La Malvina accueillit son homme froidement, comme s'il était parti depuis vingt-quatre heures. Une voisine donnait un coup d'œil à l'âtre flambant où des marmites s'alignaient. Les deux femmes se consultaient, devisaient gravement, soulevaient les couvercles et goûtaient les sauces.

Crasmagne se démenait, mettait la table dans la petite cour donnant sur le jardin. Le Charles-Émile l'aidait, calait les bancs, rangeait les assiettes.

Une cloche lente sonna.

Louisa arrivait, accompagnée d'une de ses sœurs, une personne à la figure insignifiante. Crasmagne s'empressa, mais la petite femme avait déjà ceint un tablier blanc, et donnait un coup d'œil aux préparatifs : Crasmagne la suivait d'un regard attendri.

Les invités se présentèrent : l'oncle Minouche toujours farceur, le nez s'allongeant comme un museau pour renifler les bonnes odeurs, puis le père et la mère Hans, traînant leur ribambelle d'enfants, — tous pommadés, luisants, sanglés dans des vêtements neufs. — La barragiste soufflait puissamment, serrée à étouffer dans son corsage de soie rouge, glorieux comme un drapeau. Puis quelques amis, des vignerons aux mains noires, aux faces tannées, qui tapaient sur leurs blouses luisantes pour en faire tomber les plis.

La cloche sonna une seconde fois.

De gros rires secouaient l'assistance. Quelques-uns se demandaient gravement des nouvelles de leur appétit. Tous ces gens-là, qui travaillaient au grand air, se délectaient dans l'attente des victuailles. Ils se promettaient de bâfrer : « On n'avait guère de bons moments sur la terre, il fallait en profiter bien vite! »

Parfois aussi une rumeur d'attendrissement passait, les précipitait dans des embrassades. La Malvina sanglotait.

On se mit en route vers la mairie. Charles-Émile se redressait, donnant le bras à la mariée, qui avait une contenance sérieuse dans sa robe de lainage gris.

Le mariage civil ne traîna pas. Il furent mariés en deux temps sous l'œil froid de la Marianne de plâtre qui avait l'air de mépriser ces petites gens. Le maire bredouillait, faisait les demandes et les réponses, pour avoir plus tôt fini, et s'arrêtait par moments pour couler un regard sur son ventre, où s'étalaient les plis de son écharpe tricolore.

La messe, dans l'église nue, sans cierges, sans autel paré, fut lugubre comme un enterrement. Le curé, un petit homme à l'œil vif, l'air rageur, regardait les mariés dédaigneusement, et leur commandait de s'agenouiller, d'un ton sec, comme dans une manœuvre... Crasmagne comparait à celui-là les mariages riches, les sons de l'harmonium, le tapis rouge étalé sur les dalles, et les chants des demoiselles de la Congrégation... La Malvina sanglotait toujours.

Plus misérable encore fut le retour dans les rues du village, sous le regard narquois des rustres qui passaient, la hotte à l'épaule.

Pourtant Crasmagne se ressaisit, quand il fut assis à table, sa femme à ses côtés. « Ça y était : une rude corvée de moins!... » Louisa oubliait de manger, les yeux perdus dans le vide.

Le repas fut très long. D'abord on s'observa, puis les langues se délièrent. Les plats défilaient, — plats de viande, fricassées de lapins et de poulets, flattant les robustes appétits. — On buvait un petit vin qui avait un fameux goût de revenez-y : les bouteilles vides s'entassaient. Maintenant les propos allaient leur train. L'oncle Minouche racontait ses prouesses accomplies dans les bois, les bons tours joués aux

gardes; le barragiste, mollement, défendait l'autorité, sous les huées de l'assistance.

Louisa semblait toujours égarée dans sa rêverie...

Un incident troubla la noce. Le Charles-Émile d'abord s'était bien comporté; mais il buvait sec, et bientôt il fut soûl. Un attendrissement de pochard l'envahit : il se leva, la main tendue, et, prenant les invités à témoin, il rappela ses hontes, sa mauvaise conduite, demanda pardon à son enfant. Sa voix mouillée de sanglots traînait, tirait de sa gorge des notes déchirantes, coupées de hoquets. L'oncle Minouche, tout pâle, le fit rasseoir. Cela jeta un froid. Alors l'ivrogne vanta sa force, entreprit de raconter ses exploits, comment il se battait contre les grands chênes, dans le silence des combes forestières. Il paria de soulever des quintaux d'un seul coup, puis manqua de s'affaler et, se raccrochant à la table, culbuta toute la vaisselle.

Heureusement, le repas touchait à sa fin : on sortit pour aller boire un verre de bière à l'auberge de Herpin, *Au bon Marinier*, le long du canal.

Gorgés de nourriture, ils respiraient largement. Le cortège s'égailla sur le chemin de halage. Crasmagne donnait le bras à sa femme, qui marchait lente et balancée. L'oncle Minouche s'arrêta, les yeux luisants, épiant la fuite d'un brochet qui chassait dans les herbes. Le barragiste donnait des explications sur les crues, le tonnage des chalands qui passaient, le bordage rasant l'eau. Tragique, Charles-Émile remuait ses bras, sautait les fossés pour montrer sa légèreté, ou bien il adressait des soliloques interminables aux poteaux qui jalonnaient la chaussée.

On s'arrêta longuement chez Herpin, sous les tonnelles recouvertes de houblon. On mit bas les habits pour jouer aux quilles; la boule s'abattait comme une bombe, fracassant les planches du talus.

La nuit vint.

Toute la noce rentra au village, et les invités s'en allèrent, avec des embrassades et des protestations de se revoir bientôt.

Les mariés gagnèrent leur logis.

Ils se trouvèrent tout dépaysés parmi ces meubles neufs, qui avaient un air d'étrangeté. Une clarté d'incendie ensanglantait la mare.

La femme se déshabilla silencieusement, dans la chambre donnant sur le jardin. Crasmagne la rejoignit à pas de loup.

La face blême, noyée dans ses cheveux épars sur l'oreiller, elle pleurait : Crasmagne l'interrogea avec douceur.

— J'sais pas, — dit-elle, — c'est l'émotion, je peux pas m'empêcher.

Les larmes tombaient, une à une, de ses paupières.

Crasmagne resta debout une partie de la nuit, à la soigner. Puis il sommeilla sur un matelas qu'il étendit sur le plancher.

Elle se donna à lui, quelques jours plus tard, dans un élan de tendresse qui ressemblait à du désespoir.

*
* *

Dès lors la vie fut douce à Crasmagne.

Il se levait au petit jour : une clarté d'aube impalpable flottait sur les murs blancs. Il avait plaisir à se retrouver dans la fraîcheur du logis, que les soins de la femme entretenaient propre et luisant. Les rideaux repassés retombaient sur des pots de géraniums. A la cuisine, tout brillait, — le bassin de la pompe, les pieds des chenets, la rangée de casseroles. — Sur les planches du dressoir, elle avait disposé des bandes de papier rouge, découpées aux ciseaux, ajourées comme une guipure.

Il s'habillait en deux temps, pendant que sa femme paressait, retenue au lit par une lassitude heureuse.

Les plis des draps dessinaient le corps gras et souple. Elle dormait, répondait d'une voix nonchalante à ses questions. Et, quand il se penchait pour l'embrasser, le lit l'attirait, le retenait par sa tiédeur.

C'était en lui un arrachement, lorsqu'ils se séparaient.

Ayant mangé un reste de la veille, il allait à son travail. Il se sentait léger, alerte, le cœur secoué de joies plus bondissantes que les lièvres détalant dans les luzernes.

Quand il ne travaillait pas trop loin, elle venait lui porter la soupe, sur le coup de midi.

Souriante, la femme descendait le sentier. L'anse du panier d'osier, qui pesait contre sa hanche, s'arrondissait à son bras

Afin de se préserver du soleil, elle tenait un grand parapluie de cotonnade bleue. Par moments, elle s'arrêtait pour souffler, posait le panier à terre, cherchait son homme sur la route, dont la poussière flamboyait. Il l'apercevait : il jetait sa pioche, laissait la brouette en plan, étendue en travers du chemin. Il l'interpellait :

« Elle n'avait donc pas faim, la mâtine?... »

Il disait cela en grommelant, furieux et ravi, tout attendri par l'idée qu'elle allait s'asseoir à ses côtés. Chaque fois qu'il la voyait, sa tendresse lui donnait l'illusion de la retrouver toujours la même et toujours nouvelle.

Alors, sans se presser, elle déballait du panier les provisions, le lard froid, la salade de concombres nageant dans l'huile, les groseilles à maquereau cueillies dans leur jardin. Ils mangeaient à l'ombre d'un acacia, assis sur le talus de la route.

Puis elle lui racontait sa matinée, lentement, avec des mots qu'il aimait... Elle avait cousu une douzaine de torchons... Ou bien elle avait fait les cent tours dans le jardin, sans avoir le courage de se mettre à la besogne... Il savait que les jeunes femmes ont de ces paresses dans les premiers mois du mariage.

Les yeux fixés sur les lointains brasillants, ils faisaient des projets d'avenir.

Ensuite il se remettait à casser ses cailloux. Le merlin retombait sur les silex, avec une cadence joyeuse. Elle replaçait dans le panier le pot de camp, la cruche de grès, emmaillotée d'un linge humide, et elle s'en allait du même pas, toujours lente et balancée.

Il l'aimait avec une sorte de reconnaissance. Elle flattait sa vanité par sa mise soigneuse, par cette propreté que les camisoles blanches faisaient rayonner autour d'elle. Il appréciait aussi la bonne ménagère, qui cuisinait des plats et s'acharnait sur les meubles, chassant les moindres grains de poussière.

Il avait près d'elle des silences émus, il se sentait plein de tendresses qu'il ne savait pas exprimer.

Les dimanches surtout, il était heureux. Alors il savourait doublement le confortable du logis et la gentillesse de la femme.

Il travaillait ferme dans le jardin, remuait les terres, passait des heures à nettoyer les pommiers, que des chancres

rongeaient. Il creusa un grand puisard, qu'il remplit de pierraille sèche, pour l'écoulement des eaux. Une satisfaction le prenait à taper dur dans la terre.

L'été se déclarait. Tout partait : les pommes se nouaient déjà ; la treille en fleur versait une odeur ambrée qui coulait dans le soleil.

Ils s'habillaient et allaient se promener.

Ils prenaient habituellement les berges de la rivière, marchaient dans les prés que bossuaient les terres molles des taupinières. Le soleil chauffait l'eau, qui leur renvoyait ses feux au visage.

Mais ils revenaient de préférence à la Réserve, ramenés à cet endroit qui leur rappelait les tendresses autrefois échangées.

Ils s'asseyaient sur les roches, au bas du pertuis, tandis que le couchant embrumait les saules.

Autour d'eux les grèves s'agrandissaient, devenaient étrangement blanches au fond du crépuscule. Tous les instincts maraudeurs revivaient confusément dans l'âme de Crasmagne, réveillés par le bond d'un barbeau, par le glissement inquiet des loutres, qui ridaient l'eau brillante.

Il regardait les poissons nageant parmi les roches.

Il s'écriait :

— Bon Dieu ! si on avait un épervier, quel beau coup !

D'autres fois il imaginait des ruses, des cordeaux qu'il viendrait lever au petit jour.

Sa femme le laissait parler, toujours perdue dans sa rêverie. Quand il l'interpellait brusquement, elle sursautait, et ses yeux étaient pleins d'étonnement, comme si elle revenait de très loin.

*
* *

Trois mois avaient passé depuis leur mariage.

Un soir, la Malvina l'attendit sur la route, à son retour du travail. Elle avait la figure crispée : il pressentit un malheur. Elle lui apprit la nouvelle, sans ménagement :

— Ta femme vient d'accoucher d'une fille !

Il dut s'asseoir, les jambes coupées par l'émotion. Stupide, il bégaya :

— Quoi que tu dis?

Les dents serrées, avec une netteté implacable, la mère répéta l'accusation monstrueuse.

Puis elle se lança dans ses jérémiades de pauvre femme qui se croyait poursuivie par le sort : « Après la honte du père, le malheur du garçon!... On avait manigancé la chose... Ils allaient être la risée du village... »

Crasmagne était déjà loin.

Comme il franchissait le seuil de son logement, un long meuglement désespéré l'arrêta, le fit frissonner de tous ses membres. La plainte s'enflait, s'apaisait, reprenait, pleine d'une douleur infinie : alors il se rappela que son propriétaire avait vendu un veau, la veille; toute la journée, la vache avait poussé son appel déchirant.

Il entra et se dirigea vers la chambre.

La femme gisait au creux du lit. Une chandelle, à son chevet, projetait sur les murs des ombres.

— Louisa, — dit-il tout bas, — Louisa!

Elle se souleva sur le coude et retomba, épuisée.

— Louisa, m'entends-tu?

— Oui, — répondit-elle dans un souffle.

— Parle, dis-moi quelque chose.

— J'sais-t'y, moi!...

Il y eut un long silence. On entendait le meuglement de la vache, qui appelait son veau.

— Alors?

— Rien.

— Parle donc!

— J'crois que j'vas mourir.

Crasmagne prit la chandelle et s'approcha du lit. La femme gisait au creux de l'oreiller, les cheveux ruisselants, la face morte. Crasmagne remarqua ses narines transparentes, d'une pâleur de cire : tout son sang avait fui par la blessure ouverte dans sa chair.

La flamme de la chandelle vacillait : sous le réseau des ombres vacillantes, la physionomie de la malade se faisait étrangement lointaine. Pas un muscle du visage ne tressaillait; mais les yeux regardaient Crasmagne fixement, dilatés par la terreur.

Elle les ferma, ces yeux, et, tentant d'échapper aux questions cruelles, elle voulut de ses mains exsangues ramener la couverture sur son front. Ses bras retombèrent, pesamment, au creux des draps baignés de moiteur.

— Louisa, c'est pas bien ce que t'as fait.

— Laisse-moi, dis!... on a bien pitié d'un chien...

— Louisa, c'est pas bien ce que t'as fait.

— Laisse-moi!... les bêtes me mangent le ventre.

— Faut pourtant que je te parle. Écoute... Le plus dur, c'est pas d'savoir que ce n'est pas à moi, cet enfant... Le plus dur, c'est pas de penser que les gens vont causer sur nous!... Le plus dur, c'est l'idée que c'était des menteries, tout ce que tu me racontais dans les premiers temps de not' mariage.

Elle tourna la tête, implorant.

Il se pencha, les poings crispés, les ongles imprimés dans les paumes de ses mains :

— Qui qu'est son père?

Elle enfouit son visage dans l'oreiller, mordit la toile à pleines dents. Elle sanglotait, le corps secoué de tressaillements que la blancheur du drap amplifiait : ses larmes retombaient dans sa gorge, avec une sorte de gargouillement. Crasmagne était ému, et, la voyant pantelante, il s'en voulait de lui infliger la torture d'un interrogatoire.

Mais il poursuivait, dans un accès de rage plus fort que tout :

— Qui qu'est le père?

Elle restait muette, ayant au front le pli d'une résolution inébranlable.

— Un garçon du pays, hein?... nomme-le donc!

Les sanglots de la femme se pressaient, convulsifs, entrecoupés de hoquets.

Crasmagne frappa du pied le plancher. Puis il prit une chaise, et la fit tournoyer dans l'air, comme une massue.

La femme ferma les yeux, et, de peur, avoua :

— Monsieur Georges.

Une stupeur tomba sur Crasmagne. Il jeta les yeux autour de lui : il vit la lampe sur la table, il l'empoigna, la jeta sur le parquet, où elle s'écrasa dans un bruit de verre émietté, tandis qu'une odeur âcre de pétrole empesta l'air.

— Saleté!

La nuit se fit noire, profonde, remplie d'épouvante. On n'entendait rien que le craquement des meubles, la respiration égale de l'enfant, dormant là, toute proche, et le souffle fort de la femme qui haletait.

— Salope!... C'est donc ça que vous étiez tous après moi, pour que je me marie!

Il reprit, ricana, les dents serrées :

— C'est du propre!

La femme ne répondait pas. Il la devinait blottie au fond des ténèbres, angoissée, épiant ses gestes. Il sentait son regard braqué sur lui.

Il revoyait les événements, un à un. Il faisait effort pour rester calme, pour dompter à force d'énergie l'indignation qui le possédait, qui lui mettait dans les muscles le désir de tout casser, d'étrangler la gueuse et de broyer l'enfant.

Crasmagne promenait dans le passé une pensée lucide. Il comprenait des choses qui l'avaient intrigué, qui avaient laissé dans son esprit une indécision où il s'était complu par indolence. Il se rappelait les nausées et les lassitudes de sa femme, et ses sourires navrés, quand il lui parlait de leur bonheur à venir. Une scène se précisa : il se revit humble et balbutiant, sous l'œil méprisant des gens de la haute, sous le lorgnon d'écaille insolemment braqué, dans le jardin baigné d'ombre et de fraîcheur. La rage l'agrippa à la gorge, le souleva encore une fois, tandis qu'il parlait, la voix âpre et mordante :

— Les braves gens!... la manigance était bien arrangée!... tous de mèche, les gueux!... Et mademoiselle qui faisait des manières et ne disait ni oui ni non!... Une sainte!... oui, une sainte qui faisait la noce en cachette!

Il piétinait leur pauvre bonheur, pris de vertige. Et les douceurs des premiers mois, leurs causeries sur le banc, tout cela gisait, écrasé sous son talon. Et cette mort de leurs joies était sinistre.

Sans force devant cette ironie, la femme supplia :

— Ne te fais pas plus mauvais que tu es... Tu le sais bien, je ne t'ai pas trompé toujours!

— Comment ça?

— Je ne voulais pas, moi; c'est eux qui m'ont forcée. Rap-

pelle-toi le soir, près du barrage... Alors je me suis ensauvée : je ne voulais pas accepter ta proposition... Mais il y avait quelque chose en toi qui me plaisait, qui me disait que tu pardonnerais peut-être, quand tu saurais... Et pis les maîtres, ils ont dit qu'i' te donneraient de l'argent, pour que tu ne cries pas trop fort.

— De l'argent!... Ils n'voient qu'ça, eux autres!

Les aveux la soulageaient :

— Les premiers temps, j'avais envie de tout te raconter, mais j'osais pas : j'avais trop honte... Je m'ai jetée dans ce mariage les yeux fermés, comme si je me noyais; j'avais pus d'cœur à rien.

— Comment qu'i' t'a prise?

— J'sais-t'y, moi?... il est venu, un soir, et j'ai continué, pour pas faire de scandale...

— Et moi, moi que tu cajolais!... c'était donc des simagrées!

— Fallait bien, pour ne pas te donner méfiance... Non, vrai, je ne t'aimais pas, j'avais envie de te jeter des choses à la figure; mais, à la fin des fins, quand nous avons été en ménage, quand je t'ai vu si bon, si prévenant, quand je pensais que tu te donnais tant de mal pour me faire la vie belle, alors je m'ai mis à t'aimer tout doucement!...

Il haussa les épaules :

— Des menteries!

— Basile, je peux mourir demain : aussi vrai que je paraîtrai devant le bon Dieu, je ne dis pas des menteries!

Elle reprit :

— Et je souffrais, donc!... un vrai martyre!... Chaque mot que tu m'disais me tournait le cœur... Tu m'embrassais; je pensais : « J'le trompe... » Tu souriais; je pensais : « J'le trompe... » Ah! pour tout l'or du monde, je n'recommencerais pas une vie pareille...

Elle retomba, anéantie. Les sangles du lit firent entendre un craquement.

La vache meugla au fond de l'étable.

Crasmagne ralluma une lampe.

Blottie dans la ruelle, la femme le regardait avec une expression de tendresse au fond des yeux. Il crut la sentir sincère, et son cœur s'apitoya :

Il dit d'une voix bourrue :

— Dors, repose-toi.

Soudain l'enfant remua dans son berceau : elle se réveilla et poussa une plainte, comme un miaulement de chat... Crasmagne releva les couvertures, et la découvrit brusquement.

Elle s'agitait, au creux des draps, étendant ses petits membres rouges, crispés, coupés de plis, qui semblaient chercher des appuis. Émouvantes étaient ses petites mains, ridées et flasques. Ses yeux fermés lui donnaient un air triste. Sur le haut de sa tête, la peau recouvrant la suture des os palpitait faiblement... Elle ouvrit la bouche, pleura. Et Crasmagne, malgré lui, se sentit ému par le grand mystère, — la venue d'un être, jeté brutalement dans la vie, pour mener sa rude tâche sous le soleil!...

Elle vivait, elle, l'enfant de « l'autre ». Elle n'avait pas l'aspect robuste!

Et subitement Crasmagne aperçut la mère, qui tendait le cou, dans une attitude de bête, qui craint pour son petit.

Il sourit tristement :

— N'aie pas peur! je ne lui ferai pas de mal...

La petite pleurait toujours : la mère la prit et lui donna à téter. On entendit le bruit glouton de ses lèvres.

— Pauv' petiote! — dit Louisa. — Elle ferait mieux de mourir.

Crasmagne alla s'asseoir devant l'âtre, les pieds noyés dans la cendre chaude. Contemplant la lampe fumeuse, il réfléchissait.

Soudain, dans une sorte d'hallucination, il vit l'enfant grandie, ramenant implacablement la présence de l'intrus à son foyer. Elle avait ses traits, le son de sa voix ; dans la petite face bouffie, il reconnaissait l'expression de l'autre, cette sorte de stupeur qui paraissait de la distinction. Les yeux bleus jetaient le même regard froid. Elle prendrait place à la table de famille, rappellerait le passé, invinciblement. Elle jouerait sur le banc, elle marcherait dans la chambre, elle parlerait, et, dans tous ces gestes, il y aurait cette ressemblance plus frappante encore que dans les jeux de la physionomie, parce qu'elle sort de la personne tout entière... Alors il lui sembla que les petites mains crispées, les petites mains qui se cram-

ponnaient à la vie maladroitement, étaient devenues fortes pour briser les liens qui l'attachaient à sa femme.

C'en était trop; il sortit sans regarder derrière lui.

Le lendemain, il envoya sa mère chercher ses hardes et s'installa chez elle.

La huée des rustres s'esclaffait lourdement autour de lui. Tel le félicitait d'avoir abattu la besogne en si peu de temps; un autre intervenait, avec un clignement d'yeux malin :

— Compère, c'est un qui sème et c'est l'autre qui récolte!

Crasmagne serrait les poings, fou de rage impuissante.

La petite femme s'était rétablie promptement. Son lait avait tari dans ces émotions : elle acheta une chèvre pour nourrir sa fillette.

Crasmagne la croisa dans la rue : elle se coula le long du mur, avec un trottinement de souris apeurée. Pourtant elle ne passa pas si vite qu'il n'eût surpris son regard, où se lisait une indicible tristesse.

Il en eut le cœur serré, les jours suivants.

Il se renseigna. Elles ne faisaient pas de bruit; la mère et la fille, demeuraient confinées dans leur logement. La femme poussait la carriole où l'enfant dormait. Elle allait, humble, le dos courbé, ayant l'air de demander pardon d'avance à chaque personne qu'elle rencontrait. Elle avait trouvé des travaux de couture. Sans doute elles devaient vivre de quelques sous de lait, qu'on achetait à une voisine.

Aussi, comme le paysan madré qui leur avait loué les chambres s'inquiétait du payement, Crasmagne lui répondit avec douceur qu'il se portait caution pour sa femme. L'autre ricana : Crasmagne rougit.

Un jour, comme il cassait des cailloux sur le talus, un charreton vernissé, aux nickels luxueux, déboucha soudain d'un tournant. Le moyeu frôla Crasmagne, la roue faillit l'écraser : il tomba de côté, tandis que le cheval faisait une embardée en travers de la route.

Quand Crasmagne se releva, l'équipage disparaissait.

Alors il reconnut la nuque grasse du baron, son dos puissant, qui sautait dans les cahots.

Il tendit le poing, criant des injures :

— Salaud! ton enfant crève de faim!...

L'autre entendit, haussa les épaules.

Le charreton était loin. Crasmagne passa sa rage sur les cailloux : le merlin de fer retombait, faisait voler les éclats de silex...

*
* *

Des mois et des mois s'écoulèrent. Un soir d'automne pluvieux, comme Basile finissait de souper, quelqu'un frappa au volet.

Il sortit et vit une forme enveloppée dans une mante, qui se blottissait dans l'encoignure de la porte. Il reconnut sa femme. Elle lui dit :

— Écoute, je deviens folle! ma petite est bien malade; pour sûr qu'elle va mourir... Alors, comme je n'ose demander de service à personne dans le village, j'ai tout de même pensé à toi.

Il répondit durement :

— Marche devant, j'te suis.

Quelques minutes plus tard, il était près du berceau où la fillette était couchée.

Un faible souffle s'échappait de ses lèvres tuméfiées : de temps à autre, elle poussait un cri, une sorte de geignement.

— Ça l'a prise comme un coup de fusil, — dit la femme. — Des convulsions, sûrement.... Elle a déjà eu une attaque, il y a un mois : le médecin avait ordonné une potion calmante. J'ai là le papier... Mais je peux pas la quitter pour aller à la ville.

Son attitude implorait Crasmagne. Il dit résolument :

— J'y vas.

Il prit le galop, et dépassa les dernières maisons du village. Il était seul, seul avec ses pensées dans la nuit. Des formes d'épouvante s'agitaient dans les ténèbres. On entendait le bruit lent de la pluie s'écrasant sur les larges feuilles des betteraves. Une lueur rouge flottait au-dessus de la ville, montrait l'endroit où se trouvaient les calmants, les remèdes qui sauveraient l'enfant.

Tout à coup une idée germa dans son cerveau, s'épanouit en un instant, comme une végétation monstrueuse :

« S'il restait là, la fillette mourrait... »

Il s'arrêta, le cœur battant, les talons rivés à la chaussée.

Comme c'était facile!... Il n'avait qu'à s'asseoir sur le talus, à laisser passer les heures : la mort emporterait l'enfant, supprimant du même coup l'obstacle qui s'opposait à son bonheur. Allons, l'affaire tournait bien!... Il allait rentrer dans sa maison et dormir un bon somme, et les choses s'arrangeraient comme elles voudraient...

Mais la mère!...

Elle saurait, elle. Pourrait-il jamais soutenir son regard? Dans tout ce qu'elle dirait, dans ses silences même, il y aurait des reproches. Il baissa la tête à l'avance, sous cette accusation qui l'accablerait jusqu'à sa mort.

Allons donc! n'était-elle pas complice à moitié, résignée à tout? Ne souhaitait-elle pas la disparition de cet enfant, né dans la honte, venu sur la terre pour trimer et pour souffrir?

Il se remit en route, prenant des raccourcis à travers champs. Il allait, talonné par l'obsession sinistre, et, comme une bête blessée, il faisait des crochets. Il glissa dans la terre grasse des labours, s'étala, se releva, la face et les mains boueuses. Il reprit sa course, prononçant tout haut des paroles incohérentes.

Un faible bruit l'arrêta : il était au bord de la rivière.

Le flot courait dans la nuit, au bas de la digue plantée d'oseraies, avec une petite voix bavarde. La vue de l'eau lui fit du bien : il s'assit sur la berge, les jambes pendantes, savourant la fraîcheur apaisante qui montait du courant.

Il répétait machinalement :

— Du calme, mon Dieu, du calme!

Les nuages emplissaient le ciel d'une ruée d'êtres menaçants. Parfois, dans une éclaircie, clignotait une étoile, dont le reflet se déformait bizarrement dans les remous.

Aussi rapides, aussi insaisissables que l'eau et les nuées, se succédaient ses idées, sans cesse déformées dans une agitation délirante. Elles allaient à la débandade, féroces, lâches, meurtrières. Elles prenaient une sorte de vie monstrueuse dans ce silence et cette obscurité. Par moments, il lui semblait qu'elles tournaient dans sa tête, comme une meule de moulin, broyant

son cerveau, heurtant la paroi de son crâne, qui allait voler en éclats.

Il crut devenir fou.

D'un geste de noyé, il arracha la cravate nouée à son col, ouvrit son gilet, sa chemise, laissa les souffles froids courir sur sa peau. La pluie cinglait sa poitrine, il ne la sentait pas; il en était soulagé, plutôt.

Alors il respira largement; il voyait plus clair dans ses pensées.

Mais la tentation du meurtre vint le tourmenter de nouveau. De nouveau, il imagina la paisible existence qui les attendait, tous les deux, si l'enfant mourait. Il aperçut nettement la chose : le banc au bord de la route, la femme en camisole, et leurs causeries dans le jardin. Ils auraient des enfants, sans doute, des enfants qui seraient entre eux comme une promesse d'entente et de concorde.

Ainsi l'autre allait mourir!...

Il tressaillit, croyant entendre des piétinements qui peuplaient l'ombre autour de lui. Il se retourna : rien!... Pourtant il avait cru distinguer des voix. Soudain il eut la sensation qu'un témoin le regardait et contemplait sa lâcheté.

Il se releva d'un bond et reprit sa course de bête aux abois...

Il s'injuriait :

— N... de D... de sans-cœur!... Bougre de lâche!

Puis il s'apitoya sur son sort, trouva une suprême injustice à cette ironie du destin, qui le mettait dans cette alternative effrayante.

Soudain il revit l'enfant. La vision fut effrayante et précise. Sur la trame sombre des ténèbres, le petit berceau se détachait, avec ses rideaux blancs de mousseline, que la clarté vaporeuse de la lampe traversait. Les petits bras sortaient des couvertures, se contractaient, s'agitaient dans des efforts désespérés pour se cramponner à la vie. Et la face bouffie, encadrée dans le béguin, se dessinait en pleine lumière, tordue de spasmes, la bouche convulsée, les yeux prêts à jaillir de leurs orbites...

Un coup de vent passa qui apporta des bruits nocturnes, le fracas d'un barrage, et le roulement d'un train. Dans cette rumeur, Crasmagne crut discerner un râle d'agonie, léger

comme le crépitement d'une bulle à la surface d'un étang : — une existence s'achevait.

Ce faible bruit emplissait le monde...

Ce fut la fin. Il respira à pleins poumons, ayant pris sa résolution. Il détala à toute vitesse dans la direction de la ville. Il courait à travers champs, sautait des fossés, escaladait des palissades.

Il ne réfléchissait plus; chaque minute était décisive : il s'effarait seulement à la pensée d'arriver trop tard.

Une heure après, il était de retour à la maison, portant la précieuse fiole.

***

Crasmagne poussa la porte avec précaution, et marcha vers le berceau.

La femme tourna la tête.

— Comment qu'ça va? — dit-il.

— Pas bien. Elle va passer d'un moment à l'autre.

Leurs paroles sonnaient singulièrement, dans le silence. Elles leur faisaient peur : si la mort les entendait!...

La femme dit encore :

— Elle vient d'avoir une crise. J'en attends plus rien.

Crasmagne tira la fiole de sa poche.

Alors la femme remarqua ses vêtements boueux, son visage et ses mains souillés de glaise, et, lui voyant une mine d'égarement, qu'elle ne comprenait pas, elle s'approcha de lui et murmura :

— Mon pauvre homme, je t'ai fait bien du mal!

— On n'y peut rien... C'est pas ta faute.

Puis il prit la chandelle, et, la tenant haute, il éclaira le berceau.

L'enfant dormait d'un sommeil lourd. Sa respiration sifflait sur ses lèvres violacées. Parfois son corps était secoué d'un soubresaut nerveux, d'un mouvement convulsif si violent que le berceau remuait. Alors elle portait à sa gorge sa petite menotte potelée, comme pour en écarter l'étreinte griffante d'une bête.

— Faut pas la réveiller, — dit Crasmagne.

Il s'abîmait dans ses pensées. « Allons, l'enfant allait partir,

d'une minute à l'autre... Ça ne ferait pas de bruit... Les journaliers se rendraient à leur travail, comme avant, sans se déranger de leur chemin pour jeter de l'eau bénite sur le petit cercueil... On enterrerait la fillette demain, et il y aurait des moineaux piaillant sur les toits, et les hommes s'en iraient faucher, et les femmes leur porteraient la soupe... Pourquoi l'enfant était-elle venue au monde? Pourquoi s'en allait-elle?... Ça pesait bien peu dans le mouvement du monde, la disparition d'un petit être!... »

Soudain une goutte d'eau tomba, tiède, sur la main de Cramagne.

Il leva les yeux : la mère pleurait.

Elle pleurait lentement, sans gros sanglots. Il voyait les larmes, grosses comme des pois, naître au coin de ses yeux, emplir sa paupière, rouler sur ses joues et sur son nez. Elles tombaient, une à une, comme une pluie chaude, et c'était plus triste que tout, cette douleur qui ne faisait pas de bruit, qui restait humble, semblait vouloir passer inaperçue.

— Du courage! — dit-il.

Le cœur de la femme creva :

— C'est trop dur. Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu? V'là que j'vas rester toute seule sur la terre...

Elle parlait lentement, avec honte. Les mots étaient comme un souffle sur ses lèvres :

— Si tu savais, comme je m'étais attachée à cette petite!... Toi, tu ne peux pas sentir ça, elle ne t'est de rien... « Alors, — que je m'disais, — ça sera une compagnie pour moi. Quand elle sera grande, nous irons travailler toutes les deux, dans les houblons et dans les vignes. Nous ne ferons pas de bruit, pour qu'on ne nous remarque pas, et les gens nous aimeront peut-être, à la fin, de nous voir si tranquilles, si rangées, si économes... » Nous n'avions besoin de rien pour vivre. Un peu de lait et deux sous de pain... Tu ne sais pas, toi! L'autre jour, elle avait pris mon ouvrage de broderie et elle embrouillait mes pelotons de fil... Ça m'aurait consolé de tout, de l'avoir auprès de moi!... La semaine dernière, elle s'est lancée dans le jardin : elle faisait ses premiers pas, toute peureuse.

Crasmagne ne répondait pas, trop ému. « Malheur! cette mère qui demandait pardon d'aimer son enfant, qui s'en

excusait comme d'une faute!... Quelle saleté que la vie!... »

Elle se taisait maintenant, prise de gêne, avec le regret d'avoir trop parlé.

Alors il s'aperçut qu'elle avait une attitude étrange depuis son retour : elle guettait ses mouvements, épiait ses gestes, avec une angoisse muette au fond des yeux. Il songea qu'elle ne savait rien du revirement qui s'était fait dans ses idées.

Elle ne savait pas ce qu'il avait résolu, et que l'autre, celui qui avait des pensées de vengeance, était resté couché là-bas, sur les pierres de la digue.

Il revit les oseraies frémissantes, et le tournoiement de l'eau dans les ténèbres.

Il soupira, inclinant à la pitié et au pardon...

L'enfant remua, poussa un faible cri.

— Attention! — dit Crasmagne.

L'accès revenait. Ce fut brutal et hideux. On eût dit qu'une bête sautait sur l'enfant, écrasait le frêle corps de sa masse invisible. Les petits membres se tordaient dans des convulsions, les os craquaient aux jointures. Les menottes crispées remontaient à la gorge, pour desserrer une étreinte... Crasmagne s'étonnait de cette force de résistance, de cet acharnement à vivre.

L'accès passé, la fillette respirait encore.

— Éclaire-moi! — dit Crasmagne.

Il prit l'enfant dans ses bras, avec des précautions infinies, et tenta de lui faire avaler quelques gouttes de la potion. D'abord il fut maladroit : ses mains tremblaient; l'enfant tournait la tête, avec une force indomptable, et repoussait le goulot de la bouteille.

— Donne-moi une cuiller.

Il serra les jambes de la petiote entre les siennes, les emprisonnant comme dans un étau, puis il lui entr'ouvrit les lèvres, et lui fit avaler une cuillerée du breuvage.

— Ça va aller mieux.

La femme secoua la tête.

De nouveau ce fut le silence, — le silence inquiet, plein de frémissements nocturnes. — L'enfant s'était assoupie. Eux se retournaient, le cœur battant, la peau parcourue de frissons, chaque fois qu'un meuble près d'eux faisait entendre un craquement.

Mais rien ne bougeait. Seules les ombres se poursuivaient sur le mur.

Le jour ne luirait donc jamais ! Il leur semblait qu'elle durait depuis des siècles, depuis le commencement du monde, cette nuit d'angoisse. Crasmagne avait ressenti tant de chocs, subi tant d'assauts, qu'il croyait avoir vécu plusieurs existences.

— Écoute ! — dit-elle.

L'heure sonna au clocher, lente, grave, espacée, avec cette vibration étrange que les sons du bronze prennent dans les ténèbres :

« Une, deux, trois... Minuit ! »

Ils s'effarèrent, songeant aux minutes qui les séparaient de l'aube, à cette morne durée du temps qui s'ouvrait encore devant eux.

L'enfant poussait un gémissement monotone.

— Donne-la moi, — dit Crasmagne.

Elle prit la fillette, l'enveloppa dans ses couvertures, et la posa sur les genoux de son homme, dans un redoublement de maternité inquiète.

Il n'osait bouger, les mains serrées autour du fardeau. A travers la laine, il sentait le frémissement du sang, courant dans ce corps enfiévré. Et cette chaleur, qui le pénétrait, noyait son cœur de tendresse.

L'enfant s'allongea, tendit ses petites mains :

— V'là qu'ça la reprend ! — cria la mère.

Mais non : elle dormait toujours. Crasmagne lui fit encore avaler une cuillerée de la potion.

« Pour sûr, elle ne mourrait pas... » Crasmagne sentait de nouveau en lui les élans de cette énergie indomptée qui l'enrageait devant la vie. De vieux souvenirs se ranimaient ; de vagues certitudes, venues du passé profond, qui l'aidaient à comprendre ce qui s'opérait en lui, alors. Il se rappelait les soins qu'il donnait aux bêtes malades, le chat éborgné, blotti dans la paille des gerbiers, qui lapait le lait avec un ronronnement câlin et qui le suivait, frottant son échine contre l'écorce des pommiers. Il revit aussi la petite Anne, battue et pleurante, qu'il étreignait dans ses bras, sous les buissons de prunelliers... « C'était ça, la vie : lutter, panser des blessures, remettre des membres cassés... »

Et voilà qu'il sentait grandir au fond de lui une affection pour ce petit corps meurtri. Il ne songeait plus que la fillette était l'enfant d'un autre. Il l'aimait, cet être anonyme, ce paquet de chair douloureuse, parce qu'il sentait vaguement qu'elle portait tout le poids de la misère commune. Ça n'avait pas de père, autant dire ; mais cela souffrait, sous l'acharnement de la vie... Encore une fois quelque chose tressaillait en lui, une immense pitié, qui le rendait paternel.

Ah! mais non, il ne l'abandonnerait pas!... Et il l'admirait, en homme robuste, pris de respect devant le courage que la frêle créature avait montré dans sa lutte contre la mort...

Le père, le vrai père, que faisait-il à cette heure? Couché dans la mollesse des matelas, entre des draps brodés, il dormait son sommeil heureux. Allons donc! puisqu'il n'avait pas voulu de son enfant, Crasmagne, lui, s'en chargeait.

Il avait pris son parti, maintenant.

Il posa la petite dans le berceau.

— A présent, ça va mieux, femme!

La fillette était calme, en effet, on entendait le bruit de sa respiration paisible.

Une lumière d'une ineffable douceur filtra par la vitre, chassant les ombres sur le mur. Les vieux meubles reprirent leur aspect normal et parurent se réveiller à la vie coutumière. Des bruits retentirent, la poulie d'un puits grinça.

La mère s'était penchée sur le lit :

— Oh! viens donc, Basile!

L'enfant riait aux anges, de ce rire adorable, qui s'adresse aux êtres mystérieux de l'air. Sortant ses menottes des couvertures, elle se mit à téter son pouce ; ses yeux, battus de fièvre, s'ouvraient, et regardaient curieusement.

— Mon pauvre homme!

Elle tomba dans ses bras, qu'il lui tendait. Il fut, ce geste instinctif, d'une tendresse et d'une confiance souveraines. C'en était trop : la réaction se faisait dans les nerfs vibrants de la femme, dans son corps brisé par tant d'émotions. Et Crasmagne sentait palpiter contre sa chair cette chair douloureuse, qui de nouveau se donnait à lui.

Il se dégagea doucement.

Puis leurs mains tremblantes se cherchèrent encore; ils

revinrent auprès du berceau, et, tout émus, ils s'embrassèrent.

Soudain un flot de clarté jaillit dans la chambre, superbe. y roula comme une vague de vie. Posé sur une planche, un chaudron de cuivre flamboya. La voix des coqs se fit plus éclatante.

Aussi fulgurant avait été dans l'âme de Crasmagne le jaillissement de la bonté. Pareil au lever d'un astre, ce flamboiement intérieur avait chassé les brumes, les lambeaux de nuit où grouillaient des monstres informes.

L'enfant gazouilla dans son berceau...

Crasmagne sortit dans le jardin, ayant besoin de rassembler ses idées.

Une nouvelle vie commençait, une vie tracée tout droit, comme un chemin. Comme c'était simple, pardonner! Il s'étonnait d'avoir tardé si longtemps. L'autre homme, celui qui avait des pensées de meurtre et de lâcheté, était mort. Il l'avait laissé au creux des glèbes molles, comme les vieux souliers qui d'eux-mêmes quittaient ses pieds, quand il labourait. Il n'avait pas d'orgueil, mais il ressentait plutôt un immense étonnement. Il discernait en lui la poussée d'un être plus fort, plus juste, plus secourable, qui regarderait la vie en face, et l'aborderait courageusement, avec de bons bras, comme on travaille la terre.

Le jour monta derrière les pommiers; le vent fouettait la lumière, arrachait une clameur aux feuillages, dont les masses roulaient confusément. Une joie émanait des terres mouillées. La voûte du ciel s'arrondissait, comme un cristal sonore, sur les toits du village et sur les rameaux des arbres, où des pinsons chantaient. Des touffes d'armoise, au bout du jardin, se couchaient dans le vent avec un froissement soyeux; de gros bourdons bleus visitaient le calice des roses papales, embrumées de pollen brun.

Crasmagne leva les yeux, emplit ses poumons d'air pur, et connut la joie de la terre. La vie bruissait, impétueuse; son large flot passait sur le monde, rajeunissait les herbes, donnait aux choses un air de force et de santé.

« Alors, la fillette serait son enfant!...

» Bien sûr!... Il l'élèverait, il la nourrirait, et il l'habillerait. Et elle n'aurait besoin de rien, comme les enfants des riches.

» Le vrai père! jean-f... qui l'aurait laissée mourir de faim!... Ah! s'il le tenait, à cette heure!... »

Il frappa du pied, éprouvant un plaisir à sentir les mottes s'effriter sous son talon.

Une souche de noyer gisait dans un coin, énorme, retenant des monceaux de terre dans l'enchevêtrement de ses racines. D'un coup de reins, il l'ébranla, la fit rouler, et il la chargea sur son dos, pour rien, pour voir, pour essayer sa force.

Il se releva, haletant. Il triomphait.

Avec des muscles pareils, on pouvait nourrir femme et enfants.

Alors il rejeta la souche, d'un mouvement d'épaule, et l'envoya rouler dans un buisson d'orties, dont les touffes s'écrasèrent.

Il frappait des mains, pour en faire tomber la terre, quand Louisa parut.

— Femme, — dit-il, — faudra aller chercher mes hardes chez ma mère.

Elle joignit les mains, n'osant comprendre.

Il ajouta :

— Tu mettras du jambon dans la soupe : j'aurai faim en rentrant, sur le coup de midi.

Quelques jours plus tard, elle eut une surprise.

Comme elle revenait des champs, à la nuit tombante, un bruit de voix l'attira dans le jardin. Assis sur la souche, Crasmagne tenait la fillette sur ses genoux : sa main agile, fendant l'air, mimait les canards claquant du bec, les ailes des moulins, les trois petits tours que font les marionnettes... L'enfant riait aux éclats; Crasmagne, de son côté, s'amusait : une douceur épanouissait sa face, tandis que la menotte potelée tripotait ses joues, tirait sa barbe drue, manquait de l'éborgner, effleurant ses yeux qui souriaient.

ÉMILE MOSELLY

(La fin au prochain numéro.)

AU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

KIYONAGA

Voici revenues parmi nous les belles du vieux Japon[1]. Depuis deux ans, dans notre hiver morose, c'est une irruption de ce petit monde d'autrefois et de son lumineux décor.

D'abord, ce fut l'héroïne de Moronobu, grosse fille courtaude, robustement sensuelle, mais si noble dans les manteaux qui l'engonçaient. Ses grands-pères avaient escarmouché, à travers tout le Japon, pendant un demi-siècle de guerres civiles, et ils avaient envahi la Corée : elle se rappelait encore leur rude vie quand, par divertissement, sur des poneys capricants et acharnés à mordiller, elle chevauchait, amazone hérissée de flèches, d'antennes et de sabres.

1. Troisième exposition d'Estampes japonaises au *Musée des Arts Décoratifs*, — 11 janvier-12 février 1911, — consacrée à Kiyonaga, Sharaku et Buncho (dernier tiers du XVIIIe siècle). En 1909, exposition des Primitifs (fin du XVIIe siècle-milieu du XVIIIe siècle) : Moronobu, Kiyonobu et l'école des Torii, Masanobu et l'école des Okoumoura. En 1910, exposition de Harunobu, Koriusaï et Shunsho (seconde moitié du XVIIIe siècle). — Cf. *Revue de Paris*, 15 février 1910, *Harunobu et Toulouse-Lautrec*.

Sur ces deux dernières expositions, qu'il avait organisées avec le même goût que celle de cette année, M. R. Kœchlin a publié, en collaboration avec MM. Vignier et Inada, de somptueux et savants catalogues. On les trouvera, ainsi que les meilleurs ouvrages concernant l'art japonais, à la Bibliothèque des Arts Décoratifs, où Jules Maciet, qui vient de mourir, avait, pendant des années, réuni et classé d'abondants et précieux documents sur les décors de tous les temps et de tous les pays. Admirable de dévouement, d'enthousiasme et de générosité, Maciet se donnait beaucoup de mal pour en épargner aux autres; il était l'âme de ce groupe d'hommes dont la bonne volonté a fait des Arts Décoratifs le musée le plus actif de Paris.

Puis vint la *bigin* de Harunobu. Adorable apparition de l'enfant de seize ans sur un ciel qui sourit entre deux bourrasques! Si menue des épaules qu'elle aurait pu passer dans un anneau, offrant au vent son museau futé, elle s'avançait, avec les bonds et les subits arrêts d'une biche. folâtrant souvent seule, parfois avec une amie ou un amoureux, courant dans la brise, baignant ses mains dans les ruisseaux, troublée la nuit par le parfum des fleurs. Bras longs, jambes maigres, cheveux tirés sur le front, roulés en coque au sommet de la tête, rassemblés en chignon très bas, la nuque un peu courbée, aux atours elle préférait ses aises; pourtant femme déjà par son désir un peu maniéré de plaire, son émoi en certaines rencontres, devant certaines confidences, alors que son kimono trahissait par la lassitude ou l'allégresse de ses plis, la tristesse ou la joie que voulait cacher l'impassible physionomie. C'était l'éveil à l'amour et à la douleur d'une fillette chagrine ou radieuse, de grâce un peu aigre comme la nature au printemps. Et les paysages de Harunobu, c'était aussi la nature vue par un enfant : une nature qui s'émiette en détails, — tournant de rivière, pan de falaise, coin de jardin ; — détails que l'on isole de l'ensemble et que l'on grossit, parce qu'un jour devant eux on a fait ceci, on a entendu cela : détails qui restent énormes dans le souvenir et qui, revus plus tard, de sang-froid, à l'âge mûr, paraissent mesquins et comme délustrés de leur éclat.

Cette adolescente de Harunobu que nous avions quittée à la campagne, gamine et sans façons, nous la retrouvons femme et dans une parure de fête, chez Kiyonaga. Qu'elle est belle, mais qu'elle est imposante! Elle a grandi et son kimono qui traîne l'allonge encore : tout en elle s'est assagi : elle a vingt ans. Ses yeux désormais observent le décor qui l'environne et elle y ajuste ses attitudes : le papillon s'est épanoui, mais le voici moins fou et qui sait où se poser pour se faire valoir. Les paysages où elle figure ont plus d'apprêt, et l'on ne voit plus de bêtes autour d'elle, coqs, chats, corbeaux, aigles, aussi forcenés à manger, à se battre, qu'elle était câline et fougueuse à aimer. Son goût un peu sauvage de la solitude a cédé : elle vit pour des amies, contre des rivales, joue, plus serré et moins à découvert, le jeu de l'amour. Parlez-lui : elle vous répondra

toujours gentille, mais sur un ton plus maniéré, et comme à distance. L'étiquette du vieux Japon l'éloigne de nous....

Et voilà toute la différence entre Harunobu et Kiyonaga.

*
* *

Ouraga est un petit havre enfoncé dans la verdure d'un fiord, où jadis devaient relâcher les jonques avant d'entrer dans la baie de Yedo. C'est là que Kiyonaga naquit en 1742[1], — à mi-chemin de la capitale et des sites les plus adorables du Japon oriental. Jeune, il vint à Yedo et commença d'étudier sous Kiyomitsu, troisième représentant de la célèbre famille des Torii, qui, seule des primitives écoles de gravures, survivait depuis près d'un siècle, conservatrice en ses méthodes, tenant à son monopole d'affiches de théâtre où grimaçaient des masques d'acteurs, s'efforçant à tirer de loin l'œil du populaire[2]. A la mort de Kiyomitsu, la direction de l'entreprise revint à Kameji, son gendre; il n'y était pas préparé professionnellement: un remplaçant échoua; les acteurs réclamèrent. En 1785-86, Kiyonaga prenait par adoption le titre de quatrième Torii. On le connaissait communément sous le nom de Ichibei Sekiguchi; il signe parfois Kiyonaga-Seki; parfois le sceau ajouté à la signature porte Seki-guchi; on l'appelait encore Shinsuki.

Cette aisance à se laisser adopter, à changer de nom, à s'embrigader dans une école où, secrètement, de génération en génération, se transmettent recettes et clients, cette lenteur à risquer ses innovations personnelles aux dépens des traditions docilement apprises, — tout cela qui était de règle au vieux Japon contraste avec la hâte de nos contemporains à publier leur nom et leurs prénoms définitifs, et leur définitive originalité, avant toute science acquise. Hormis leurs œuvres, les documents n'abondent pas sur ces Japonais de l'École populaire. A Yedo, ils besoignaient en marge des ateliers aristocra-

1. Cf. *Masterpieces selected from the Ukiyo-ye School* by Schiichi Tajima, vol. III, Tôkyô, 1908.

2. Encore aujourd'hui, à Tôkyô, les affiches du théâtre Kobukiza sont l'œuvre d'artistes de cette école.

tiques, occupés à Kyôto depuis des siècles à peindre honorablement : mi-artisans, mi-artistes, assez semblables aux peintres de vases et aux coroplastes du Céramique d'Athènes. Les rivalités étaient âpres; on se copiait sans vergogne[1], mais on travaillait à plier le style des écoles classiques aux scènes de la vie de tous les jours.

Les tempéraments inventifs, le moment venu, ne se gênaient pas pour rompre avec les règles qui les avaient formés : de trente à quarante ans, Kiyonaga se libère de l'imitation de ses prédécesseurs ou émules. De 1780 à 1790, il est le maître en renom. Koriusaï, dont la rivalité avait commencé vers 1775, s'efface; Shunsho et Toyoharu, délaissant l'estampe, s'adonnent entièrement à la peinture. Et Kiyonaga, malgré qu'il accepte le titre de quatrième Torii, se désintéresse des portraits d'acteurs[2], pour élaborer le type nouveau de femme qu'adopteront ses contemporains.

Depuis quinze ans, le goût des Européens, après avoir été féru d'Outamaro, d'Hokusai et de Hiroshigé, grands maîtres de l'École populaire au XIXe siècle, s'est laissé gagner peu à peu, à mesure qu'il se familiarisait avec le vieux Japon, par la force et l'ingénuité des estampes du XVIIIe siècle. Or Kiyonaga, bénéficiant de cette remontée vers les origines, est devenu pour beaucoup de connaisseurs la figure centrale de l'École. Il n'a plus l'inexpérience touchante des primitifs; pourtant il est leur frère en esprit plus qu'aucun de ses successeurs et il est l'héritier direct de leurs découvertes techniques. Après les tirages en noir et blanc de Moronobu, légèrement teintés à la main de rouge et de jaune (début du XVIIIe siècle); après les tirages en deux tons, rose et vert, obtenus avec deux planches, de Shighemasa (vers 1740-1745), puis à trois tons (vers 1755) dont les couleurs fondamentales étaient le carmin, le bleu et le jaune, la complète impression polychrome est trouvée en 1765 par Harunobu, et c'est dès lors une variété de

1. On discute encore si Harunobu et Koriusaï n'ont pas été le même homme, à tel point certaines de leurs œuvres se ressemblent, et, signatures cachées, beaucoup d'amateurs avertis attribueraient probablement à Harunobu et à Koriusaï telle estampe signée Kiyonaga.

2. Cf. quelques-uns de ses portraits d'acteurs sous les traits de femmes, dans le style de Shunsho, n°s 25, 29, 50.

rouges, de violets, d'ocres, de bleus, de verts-olive et de noirs[1]. Kiyonaga est l'esprit synthétique, le constructeur, le classique qui résume cent années de l'art de l'estampe[2].

Il meurt, en 1815, à soixante-quatre ans : depuis une vingtaine d'années, bien qu'il eût conservé la direction de l'école des Torii et qu'il prêtât sa signature pour les annonces de la corporation des acteurs, il ne peignait plus guère. Masanobu et Harunobu étaient morts en plein travail : Koriusaï et Shunsho n'avaient abandonné l'estampe, devant la gloire de Kiyonaga, que pour se consacrer à la peinture : pourquoi donc Kiyonaga abdiqua-t il en plein triomphe, quelque vingt ans avant de mourir? « Son génie, — nous dit l'un des meilleurs juges en art japonais, Fenollosa[3], — était devenu trop noble et ses modèles de beauté trop purs, pour être plus longtemps appréciés par une population essentiellement vulgaire et désireuse de changements.... A partir du moment où les changements faits par d'autres mains....., conduisirent lentement, mais sûrement, à la décadence..., Kiyonaga, comme un roi, abdiqua, quand il sentit qu'il n'était plus utile. » Dans l'empressement que Yeishi, Shuntcho, Outamaro mirent à imiter le type de femme que Kiyonaga avait popularisé, on ne voit pas la preuve d'une désaffection du public à l'endroit de l'artiste qu'il avait tant fêté, bien au contraire : pourquoi dès lors Kiyonaga aurait-il laissé le champ libre aux décadents?

Au Vieux Japon, c'était une très ancienne coutume bouddhique que l'on quittât le monde, que l'on devînt *inkyo*, afin de mieux s'affranchir, par la réflexion, du grand cycle d'illusions où, douloureusement, les hommes renaissent tant qu'ils restent prisonniers des passions. Un tel usage se répandit dans toutes les classes : vers la quarantaine, on se retirait des affaires pour laisser la place aux jeunes que, dans la coulisse,

1. La seule innovation technique, — le style de son dessin et son coloris mis à part, — qu'on puisse attribuer à Kiyonaga, c'est l'emploi de bleu et de noir diaphanes, à travers quoi paraissent dessins et couleurs des kimonos. — Cf. n° 67, le manteau de l'homme debout.

2. Notez l'agrandissement du format des estampes, et la multiplication des ensembles, diptyques, triptyques, et même de scènes s'étalant sur cinq feuilles. Exposée dans la même salle que Harunobu l'an dernier, l'œuvre de Kiyonaga, moins émiettée, se dispose plus aisément en panneaux.

3. *The Masters of Ukioye*, by E.-F. Fenollosa, New-York, 1896.

l'on continuait à guider, pour acheter des bibelots, pour s'amuser. Or c'est vers 1795 que Kiyonaga ralentit sa production et qu'il ne dirige plus que de loin l'école des Torii; il a quarante-quatre ans, l'âge où l'on songe à devenir *inkyo*. Moronobu, son illustre devancier, lui avait donné l'exemple, près d'un siècle auparavant. Une telle retraite spirituelle, n'est-ce pas la fin qui convient à la vie des deux artistes les plus illustres de l'*Oukiyo-ye*, — des peintres de ce « fugitif et misérable monde si plein de vicissitudes »?

*
* *

Au temps de Kiyonaga, Kyôto, la vieille capitale, elle aussi est devenue *inkyo*. Étrange et surannée, elle collectionne jalousement ses reliques : son Mikado impuissant, ses grands temples bouddhiques, les modes et traditions de ses aristocrates, ses antiques écoles d'art[1], tout cela serré dans l'écrin de ses montagnes forestières, comme sont roulés dans de vieilles soies changeantes les vénérables kakémonos. A Yedo, du haut de son château féodal aux assises cyclopéennes, qui, sur un tertre solide, domine orgueilleusement les innombrables petits toits pressés le long des canaux, des rivières que sillonnent les jonques à la proue recourbée et qu'enjambent les ponts de bois, le Shôgoun gouverne le Japon d'un air à faire trembler tout ce qui le hait. Sous le maître absolu, la politique chôme et aussi les aventures : c'est la paix imposée à ce peuple de batailleurs dont les nobles ont gardé, des siècles de guerres civiles, l'habitude de porter toujours les deux sabres : en cette paix niveleuse, sans riches ni pauvres, où la moitié du Japon emprunte à l'autre moitié pour entretenir ses plaisirs, il ne fait pas bon amasser des richesses que pourrait envier le maître averti par ses espions. A défaut de gloire et d'argent, restent la culture, les divertissements, qu'encourage le Shôgoun : le poids de cette autorité tyrannique établit, entre gens de toutes classes, une ressemblance, un certain ton égali-

1. Maruyama Okio, le grand peintre de la fin du XVIIIe siècle, le contemporain de Kiyonaga, travaille à Kyôto. Il représente la tradition classique, chinoise.

taire, un commun besoin de plaisirs et de sociabilité. Marionnettes et combats de coqs, guets-apens et vengeances privées, romans et drames, intrigues et escapades nocturnes, voilà qui occupe l'ardeur et l'imagination des jeunes féodaux et de leurs imitateurs populaires depuis qu'ils sont contraints d'user leur vie à des riens.

Large public[1], et que les tirages peu coûteux des estampes permettent d'atteindre individuellement. Les artistes se gardent des allusions politiques, des allusions sociales aussi : en 1787, sévit une terrible famine qu'a racontée le romancier Bakin ; il n'est pas trace de ce fléau chez Kiyonaga, non plus que de métiers au travail. Non, rien que des oisifs et des oisives dont la grande affaire est de se distraire et d'aimer[2].

Le quartier d'amour à Yedo est le Yoshiwara : derrière ses fossés et son unique porte, trois mille femmes de tous rangs. Cette petite société a son code d'honneur, ses rites, ses légendes, ses fêtes, ses symboles : elle prend le ton des courtisanes les plus huppées, — des *oïran* des Maisons vertes, et de leurs jeunes suivantes, les *kamouro*, *oïran* en herbe. — Tout le monde fréquente au Yoshiwara. Le soir, gentiment, sans hypocrisie, on s'y promène en famille, hommes, femmes, enfants, aux visages ébahis devant les cages blondes de nattes, de dorures et de lumières, où, en grand arroi, trônent avec une immobilité d'infantes les jolies filles coiffées, parées, fardées[3]. En ce rendez-vous de bonne humeur, les courtisanes, par représailles, n'ont pas à insulter les passants : c'est un décor romanesque, tant les estampiers, familiers des maisons vertes, en ont popularisé les héroïnes, tant les romanciers y ont situé d'émouvantes histoires. Qui ne connaît les amours du samuraï Shirai Gompachi ? Avant d'épouser une jeune fille qu'il a délivrée des brigands, il va chercher fortune à Yedo ; un soir, ses amis l'entraînent au Yoshiwara, en lui vantant le charme candide d'une nouvelle venue, Komurasaki (Petite Violette) :

1. Yedo avait alors, peut-être, un million d'habitants. Le gouvernement du Shôgoun ruinait tout le Japon au profit de Yedo.

2. Quelques estampes représentent des scènes de drames lyriques ou *nô* : danse (n° 76) ; femmes puisant l'eau de mer pour recueillir le sel (n°s 18 et 36) ; femmes en tenue de cour, les cheveux épars sur les épaules (n° 191).

3. Cf. n° 166 une estampe de Buncho : Courtisane du Yoshiwara écrivant une lettre pendant que les passants la regardent.

c'est sa fiancée, qui, par piété filiale, a accepté que ses parents ruinés la vendissent.... Le samuraï, en quête d'une rançon, vole, assassine et est exécuté. Alors Komurasaki s'échappe du Yoshiwara et se poignarde sur la tombe de son ami. On l'y enterre et désormais des générations d'amoureux viendront y honorer le souvenir de sa fidélité.

A la fin du XVIIIe siècle, l'*oïran* n'est plus enfermée au Yoshiwara. L'hiver, elle habite, où il lui plaît, en ville; l'été, les faubourgs de Yedo, près du golfe, ou Mukôjima, sur la rivière Sumida que bordent des auberges et des lieux de plaisir. Romanciers et peintres la suivent, commentant ses faits et gestes : « les Journées d'une Courtisane », tel pourrait être le titre général des estampes de Kiyonaga.

Réveil sous la moustiquaire, la nuque sur le chevet; bain; coiffure; puis les sorties cérémonieuses, en kimonos ramagés. Les kamouros servent de pages à cette courtisane de plein air dont les divertissements sentent les fleurs et l'air marin. En des paysages mi-sauvages, mi-apprivoisés, de volcans, de rocs, de torrents, de cascades, de golfes déserts, où, tout à coup, sur un lambeau de rizière, sur une bonne place de pêche, pullulent de petits hommes, la voici qui erre, princesse lointaine, mi-sauvage, mi-apprivoisée, tenant sa cour avec des piétements de fougueuse petite bête dressée, mais non soumise. Au printemps, sous la gaze rose des cerisiers, l'éventail déployé contre le soleil, on s'installe en compagnie de geishas musiciennes, et de maïkos, petites danseuses; on célèbre, en *hakkai* de dix-sept syllabes, le fragile miracle de ces fleurs à la merci d'un coup de vent; on soulève de terre les kamouros pour qu'elles attachent aux branches les banderoles de papier où sont calligraphiées les minuscules poésies. L'été, on flâne sous les grappes de glycine qui fléchissent peu à peu vers l'eau où elles se mirent; on rend visite aux iris dont les feuilles sont courbées comme des sabres de samuraïs, aux pivoines dont l'éclat pâlit devant le brocart fleuronné des kimonos[1]; on

1. Comparer une des premières estampes de Kiyonaga, n° 10, *La belle Takao et sa suite visitant les cerisiers en fleurs*, au n° 57, triptyque où sont représentées trois courtisanes célèbres, défilant avec leur suite devant des pivoines : le thème est plus développé, le dessin plus sûr, le coloris plus éclatant.

gagne, en chaise, Enoshima, l'île sacrée, flottant, verte comme une feuille de lotus, sur la vasque de l'immense golfe que hante le blanc fantôme du Fuji-Yama, au sommet luisant de glace, là-haut, dans l'air bleu. Les buts de promenade ne manquent pas : les huit paysages de Yedo, les neuf endroits propices aux bains de mer où des centaines de têtes braillent en grenouillant, les jardins célèbres aux mamelons hérissés de rocailles, de pins tordus, de lanternes et de portiques aux cornes retroussées. Avec de petits cris on saute de pierre en pierre, par-dessus le torrent en miniature ; on minaude devant cette nature de guingois, dont les terrains ont une mine chiffonnée, les arbres des attitudes de chorégraphes, — nature capricieuse et fougueuse avec ses brusques abats d'eau, ses radieuses embellies, et que les couleurs somptueuses des saisons habillent en courtisane. Le long de la route, des auberges s'ouvrent avenantes, abritant des parties fines à tous leurs étages, frémissant toutes entières de leurs montants de bois et de leurs portes en papier, au moindre pas, aux appels des clients, aux réponses aiguës des servantes. Halte de la courtisane, de sa suite d'amoureux et d'admirateurs, de ses kamouros, de ses geishas, de ses maïkos, et tout le monde s'entasse dans une chambre bien intime, — cloisons tirées, vantaux extérieurs s'ouvrant sur des coins de mer encadrés de collines.

La mer est toujours proche et toujours recherchée, soit qu'on y vogue en barque, soit qu'on la contemple d'une terrasse, — non pas la pleine mer à l'horizon libre, mais une mer de golfes semés d'îlots, reposoirs pour la vue, une mer aux lames courtes et brisées et qui murmure sous les arbres. Du balcon de l'auberge, entre deux danses, entre deux nasillements de guitare qui se mêlent au soupir du flot sur le sable, entre deux coupes de *sake* à la ronde, entre deux bouffées de tabac, entre deux chansons, se lever et suivre les indolentes voiles entre les îles, au ciel un vol d'oiseaux migrateurs, puis, à jour faillant, guetter le moment où la lune émerge de l'horizon et s'en va guéant de nuage en nuage, alors méditer en silence, le menton dans la main, versifier, rêver...

Et voilà les divertissements d'une courtisane. Peu de scènes malicieuses, hormis *le Bain* que guigne par une lucarne l'œil

dilaté d'un indiscret, et cette déroute sous la pluie que nargue le dieu de l'orage et ses séides bien au sec, ou encore cette petite qui s'endort en mangeant du *soba*, macaroni au sarrasin, et à qui ses compagnes préparent une farce. Peu de scènes amoureuses, si fréquentes chez Harunobu, hormis la rencontre d'Ushiwakamaru et de sa maîtresse Jorurihimé : c'est le soir, Jorurihimé entend un son de flûte; elle s'avance sur le promenoir extérieur de la maison; une amie porte la lanterne; elles traversent le jardin et trouvent devant la porte Ushiwakamaru qui régale sa belle d'une sérénade; elle le contemple et peut-être pense-t-elle à la poésie célèbre : « A l'automne, le joueur de flûte imite la plainte de la biche : trompé, le cerf accourt, on le tue. En été, la flamme brille, les moustiques s'y brûlent. Ainsi des jeunes filles et de l'amour. »

Quelle décence, quelle tenue, quelle dignité de ces femmes aux coiffures savantes, — deux coques sur le dessus de la tête, deux ailes mi-déployées sur les oreilles, le tout hérissé de peignes et d'épingles, — aux kimonos de soie, de damas, de satin, de brocart, décorés d'éventails, d'oiseaux, de fleurs, longues robes, qui étoffent la fluette Japonaise et lui donnent le port majestueux des grandes dames de Gainsborough! Et quel raffinement dans l'harmonie des couleurs vives, — beaux noirs opaques et qui font chanter des roses, des tons saumon, des ocres-jaunes, des ocres-rouges, des verts-olive, des gris, des jaunes clairs[1]!

Rien qui soit à la galopine ou à la gourgandine chez ces courtisanes : des couleurs pimpantes, des lignes élégantes, des plaisirs simples et sains au grand soleil... Et dire qu'au

1. Les estampes, aux couleurs délavées, que de mauvais traitements, une exposition prolongée au soleil ont fanées, ou qui, par oxydation, virent au gris ou au noir, peuvent plaire à nos sens accoutumés aux « nocturnes » de Whistler; mais Kiyonaga les répudierait, lui qui aimait les tons frais et vifs et les oppositions brusques de tons chauds et de tons froids. Son *Débarquement* (n° 66) est une symphonie en noir et rose. Il a heureusement manié le noir; peut-être, toutefois, n'a-t-il pas d'aussi beaux noirs que Shuntchô (n° 313) et Sharaku (n° 264). Les plus subtils de nos harmonistes contemporains se plairont devant telles des estampes de Kiyonaga (n° 114) : un kimono rose entre un kimono noir et un kimono brun-rouge; (n° 51) : kimono gris sur jupon rouge; (n° 81) : kimono jaune clair; (n° 91) : *obi* rouge sur kimono blanc légèrement soufré, et encore n° 131, les deux kimonos rose et bleu. Ici la couleur n'est pas obtenue par le tirage; elle a été mise à la main sur un tirage en noir.

temps de Kiyonaga voilà plus d'un siècle et demi que les Japonais mettaient dans l'amour leur principale affaire! Échappaient-ils donc à la rançon de lassitude, d'usure et de dégoût que traîne avec soi, sous notre ciel, l'habitude des passions? N'avaient-ils donc pas de vices, ces hommes et ces femmes aux dehors paisibles, inoffensifs? Étranges îles fortunées où, parmi d'éternelles fêtes galantes, aucun de ces désœuvrés ne s'ennuie, ne souffre, ne vieillit, ne meurt; heureux paysages sur quoi ne s'allongent pas d'ombres!

*

Sharaku, dans une salle voisine, nous présente l'envers des héros de Kiyonaga : c'est un effrayant musée de dégénérés, à la trogne bestiale et méchante, de forcenés ou d'abrutis, de physionomies stupéfiées ou grimaçantes. Finis les gestes mesurés, les scènes de pleine lumière, les attitudes harmonieuses, les expressions réservées : sur fonds nocturnes, une mimique frénétique de fantômes au teint blanchâtre, aux kimonos bordés de noir, aux cheveux noirs ramenés en ailes de corbeaux de chaque côté du crâne rasé. Dans le vide de ces faces glabres, les petits yeux bigles, cernés de rouge, aux pupilles rencognées, collées au nez, les sourcils cassés en accents circonflexes, les bouches courbées en arc de cercle jusqu'au menton, ont le champ libre pour leur danse macabre : on dirait des fols qui se trémousseraient sur un parvis au clair de lune. Chacun tire à soi, — les sourcils en haut, la bouche en bas; d'un côté les lèvres sont serrées, de l'autre les commissures se décollent, baveuses : — un tel déséquilibre inquiète comme des propos incohérents et exaltés. Têtes emmanchées de longs nez et qui ressemblent aux *Tengou*, aux farfadets prétentieux et stupides, dont le théâtre japonais se moque; têtes enfarinées de Pierrots déniaisés, qui font peur tant eux-mêmes ont peur, lâches matamores qui, la main sur le sabre, jurent à pleine voix en renâclant, — combien différents de ce bon diable de Pierrot montmartrois, grandiloquent, mais inoffensif, et surtout de ce bon petit naïf de Pierrot fils,

à qui, non loin d'ici[1], de gais croque-morts font avaler un doigt de vin, après le service, convoi et enterrement de son digne père!

Sous prétexte de masques d'acteurs, elles sont toutes là, au pilori, les idoles du vieux Japon : les guerriers aux yeux hors de la tête, les bonzes aux paupières submergées par la graisse montante[2], les lutteurs-poussahs, les courtisanes sveltes... Où sont les belles de Kiyonaga? Des singes prognathes, au front étroit, aux sourcils remontés, à la nuque ployée; des faces fripées, flasques, vicieuses, comme abruties d'alcool, des corps aux sens émoussés et qui tout de même, de leur passé de jeunesse et de fraîcheur, ont conservé des gentillesses navrantes, voilà tout ce qui les rappelle.

Attardez-vous dans cette salle de Sharaku à la tombée de la nuit : ces silhouettes de rôdeurs et de filles sortent de leurs cadres, ces mines patibulaires se risquent aux lumières; ils vont former leurs groupes, et, le sabre à portée, s'embusquer pour le coup de main, bêtes de proie à la détente toute prête. L'homme aux cheveux trop noirs, trop pommadés, rasés trop net sur les bords et trop ornés de bouffants et d'accroche-cœurs, avec son foulard noué autour du crâne ou du cou, son kimono voyant, son pantalon à grands carreaux, tient à ses pieds la fille soumise, pitoyable sous sa parure de fête.

La voici la fissure dans l'armature de cette société dont Kiyonaga ne nous montrait que les brillants dehors. Est-ce donc le même peuple que lui et Sharaku[3] ont représenté dans des images qui s'opposent comme le jour et la nuit?

1. Exposition de Willette dans le hall du Musée.

2. Cf. n° 249 : *Acteur lisant une annonce avant la représentation.*

3. Chez Toshusai Sharaku, l'invective est plus violente que chez ses prédécesseurs, Shunsho, Shunyei et Shunki : s'explique-t-elle par son dédain d'ancien acteur de *nô* pour l'acteur populaire, — mépris d'aristocrate pour la canaille? Jeune, il aurait fait partie d'une troupe que le daïmyo de la province d'Awa entretenait pour ce divertissement aristocratique que sont une récitation et une danse de *nô*. Vers 1787, il aurait entrepris ces peintures d'acteurs. Les acteurs se seraient fâchés, le public surpris par ces caricatures, aurait fait cause commune avec les acteurs, et Sharaku aurait dû disparaître après dix années de production.

Il eût été intéressant de faire coïncider l'exposition des peintures et lithographies de Toulouse-Lautrec, avec l'exposition de cet étrange Sharaku : des comparaisons auraient pu s'établir entre le dessin, la couleur, et l'âpre véhémence de ces deux artistes.

L'un et l'autre a raison : le Japonais au plein jour, est simple, bon enfant, enjoué, sensible au charme ; mais en lui sommeille le goût du fantastique, du cruel, qu'il satisfait à observer la sauvagerie de l'instinct chez les bêtes, et, la nuit venue, à entendre des récits de vengeance, lentement tramées, brusquement exécutées, de sublimes bravoures et de félonies dégradantes, des histoires de monstres poilus et griffus qui troublent le sommeil des humbles et les harcèlent par les champs et par les mers.

Et puis le Japonais raffole de caricatures ! Depuis un siècle, les Torii peignaient leurs terribles masques d'acteurs, tandis que Masanobu, Harunobu, Koriusaï, Kiyonaga exaltaient l'élégance des belles. C'est la même opposition que connut la Grèce entre les statuettes de *Korés*, de jeunes filles, et ces figurines d'acteurs qui, sorties du répertoire d'Aristophane, servaient à satiriser les gens de toutes classes.

Elles sont d'une familiarité gênante, ces effigies de Sharaku, tant elles nous rappellent certaines physionomies fâcheuses de nos contemporains : de race à race, si éloignées qu'elles soient dans le temps et dans l'espace, il y a plus de ressemblances dans l'hébétude, la cruauté et la laideur que dans la beauté et dans la grâce..... Retournons aux princesses de Kiyonaga.

*

Ce n'étaient pas toutes les femmes de son temps ; peut-être même n'était-ce aucune des femmes de son temps, mais simplement une image qu'il avait lentement ébauchée et caressée[1]. Regardez un charmant triptyque de Shighemasa (n° 240) : une femme partagée entre l'effroi et l'admiration devant une averse que zèbre un passage d'oiseaux, ou cette jeune fille de Buncho (n° 140) tenant un pot d'hortensias, corps fluet, tête forte, air étonné. Kiyonaga, à ses débuts, adopte ce type de Harunobu[2], puis il vient au type de Koriusaï,

1. Les petites figures de ses premières estampes (1760-1770) présentent encore quelques-uns des détails de visage, de coiffure, de costume, familiers aux primitifs.

2. Cf. n°s 63, 87, 147, et n° 76, la danse de *nô*.

plus orné en son kimono et sa coiffure, plus imposant en sa démarche, mais encore un peu ramassé[1]. Enfin dans les estampes qui sont de sa meilleure manière, nous assistons à la brusque croissance, à l'épanouissement en femme de cette fillette qu'était restée la Japonaise.

Depuis cent ans, Moronobu, Harunobu, Koriusaï, chacun de ces artistes, pour fixer la grâce de la femme de son temps, avait eu sa formule, mais qui ne dépendait pas de son pur caprice : une image commune les hante, et leur effort est continu pour en préciser les contours : le corps s'affine, s'élance, la tête est moins enfoncée dans les épaules, les mains, les pieds grandissent... Après un siècle de tâtonnements, le rêve de cette race aux pattes courtes, de face large, de nez camus, prend sa forme achevée chez l'élégante de Kiyonaga, au corps long, au visage ovale, aux membres déliés. Désormais elle sera la sœur aînée que toutes les cadettes admireront : c'est à la femme de Kiyonaga, entre toutes les héroïnes des estampes, que ressemblent encore aujourd'hui les plus fêtées des *geishas*. Les Grecs aussi, race à la tête forte, au corps trapu, ont toujours rêvé de femmes minces et gaiement parées : καλή τε μεγάλή τε καὶ ἄγλαα ἔργα ἰδυῖα[2], dit Homère en vantant les femmes syriennes, et Xénophon, dans l'*Anabase*, nous montre, au lendemain de Cunaxa, ses soldats qui hésitent entre la Grèce à revoir et les belles et grandes filles de Syrie à quitter : καλαῖς καὶ μεγάλαις γυναιξὶ καὶ παρθένοις ὁμιλεῖν[3] : c'est la femme de haute et fine taille, à la tête petite, que les peintres grecs ont dessinée sur les vases, que les coroplastes ont modelée.

« Plantes toujours vertes », « fleurs des maisons vertes », disent Sukénobu et Outamaro de leurs modèles : la femme, longue, souple et onduleuse, pour la première fois a jailli, à sa vraie taille, dans l'imagination de Kiyonaga. Cette grande fleur, Shuntcho, Yeishi, Outamaro la cultiveront; mais à force d'en amincir la tige, ils l'exténueront, la dessécheront : elle perdra de sa sève : elle n'aura plus ce jet souverain; chloro-

1. L'imitation est plus littérale dans *le Passeur* (n° 73. Fond de cette couleur moutarde qu'affectionnait Koriusaï), — plus libre dans *les Cerisiers de la Sumida* (n° 27), *la Pluie* (n° 20), etc.

2. *Odyssée*, XV, 418.

3. Xénophon, *Anabase*, III, 2, 25.

tique, elle penchera et s'étiolera. C'est une plante saine et de plein air chez Kiyonaga.

L'harmonie est encore parfaite au Japon d'aujourd'hui entre les paysages et les figures de femmes, dont les costumes et les poses commentent si heureusement les formes des terrains et les hanchements des arbres dont elles paraissent les compagnes : commentaire inconscient et comme spontané, mais qui suppose des siècles d'entente et de jolies concessions mutuelles.... Tout est naturel en cette femme-fleur ; tout est féminin en cette nature japonaise, — candeur des neiges, caprice des bourrasques, alanguissement des étés, brumeuse mélancolie qui traîne sur les automnes ; depuis toujours, ce peuple de campagnards, accoutumé à chercher dans les métamorphoses des saisons les symboles de ses sentiments, a résumé toutes les beautés de ce qui passe en des « images de femmes de ce monde éphémère [1] » : beauté des vents du printemps, de l'été, de l'automne, beauté des douze mois, beauté des différentes heures du jour [2]... C'est un spectacle inoubliable que des Japonaises saluant la première pousse sur un prunier que l'on croyait mort, ou la brusque éclosion des cerisiers [3]. Dans un herbage jauni par le soleil, un verger rose, des voiles roses, des mouchoirs roses et des kimonos qui, à frôler les arbres en fleurs, à fouler les prés en fleurs, paraissent s'être chargés de pétales : air subtil, joie subtile ; les groupes titubent, un peu fous, dans la lumière où rient les têtes rondes des cerisiers ; les nuances des robes répondent aux tons froids des rizières ; les gestes vifs des promeneuses, puisant de l'eau, s'exclamant, s'interpellant, frissonnant, s'accordent avec le frémissement joyeux des petites vagues. Femmes, ciel, arbres, se grisent du renouveau.

Ce maniérisme reste sain parce qu'il est en pleine brise, et que l'entente est immédiate entre ce paysage et cette femme : on dirait qu'ils ont même âge, même humeur. A minia-

1. Expression de Moronobu.

2. Par exemple : de Toyonobu, trois geishas personnifiant les vents du Printemps, de l'Été et de l'Automne ; de Koriusaï, 8 feuilles représentant les diverses heures du jour par des femmes ; de Kiyonaga : les douze mois figurés par des femmes, etc.

3. Cf. n° 27, *les Cerisiers de la Sumida à Mukōjima*, et le n° 32.

ture de femme, miniature de paysage, chez Harunobu, — paysage d'un seul ton, que la neige a vêtu de candeur, tandis qu'en l'honneur d'une belle qui soigne sa mise et qui, plus consciente de ses charmes, sait se grouper avec des compagnes, il vaut la peine que la nature fasse un brin de toilette, prenne le soin d'étaler les plis de ses terrains, de déployer ses rideaux d'arbres et de s'illuminer. Tout est plus sage : le premier printemps du cœur et des sens est passé [1].

Pourtant il vient un temps, dans l'œuvre de Kiyonaga, où cette femme, si indifférente aux anniversaires des hommes, si attentive à fêter les anniversaires des fleurs, si engagée par mille liens subtils dans les paysages touffus, papillotants, où elle s'épanouit [2], s'en isole, pour ne plus figurer que sur des perspectives lointaines de rivière ou de mer [3], dans des décors très sommaires de rues, de fêtes populaires [4], d'intérieurs [5] ou sur des fonds neutres [6]. Et ce sont assurément les plus belles silhouettes de Kiyonaga, celles où le dessin et la couleur, tout en étant le plus simples, ont le plus d'éclat, de sûreté et de force. Pourquoi donc, après avoir mêlé ses héroïnes aux paysages, les en détache-t-il? Ce n'est pas pour prêter plus d'expression à leurs physionomies ou à leurs nus [7] : que le galbe de leurs visages s'allonge, peu importe; la mine reste la même et il est bien inutile de les regarder, comme, en occident, nous regardons les beaux portraits, aux lèvres, aux yeux. Non, s'il l'abstrait pour la mieux étudier en détail, c'est

1. De Harunobu et même de Koriusaï à Kiyonaga, il y a progrès dans l'art de la perspective : perspective d'intérieur, par ex. n° 17; perspective de paysage, par ex. n° 27. Peut-être Kiyonaga a-t-il déjà profité des modèles que, vers 1780, notre art occidental fournit aux estampiers japonais. Cf. n° 341, une vue du Colisée par Toyoharu, gravée sur bois, d'après une eau-forte apportée sans doute par des Hollandais.

2. Cf. n°s 115, *le Jardin*; 26, *la Sérénade*; 109, *Enoshima*; 47, *la Promenade sous les glycines*; 83, *les Laveuses*; 32, *les Cerisiers dans la Prairie*; 27, *les Cerisiers à Mukôjima*, etc.

3. Cf. n°s 60 et 88; 44, 28 et 67, — fonds de mer, fonds de rivière.

4. Cf. n° 113, *Femmes marchandant de petits arbres*; n°s 60 et 102, *Femmes marchant dans le vent*.

5. N°s 21, 74, 114.

6. N°s 51 et 108, *la Sortie nocturne*.

7. N° 58, *le Bain*.

que de toutes les formes naturelles, la plus décorative, celle qui par son intelligente mobilité, les résume toutes, c'est la femme. L'anthropomorphisme des Grecs exaltait la beauté humaine aux dépens de la flore et de la faune : même privée de ses chers paysages, la femme de Kiyonaga en garde toujours le charme enveloppant, la grâce insinuante, — longue herbe qui ondule nonchalante et qui cède à l'amour comme un lotus s'incline sous la risée.

Désormais les courtisanes ne superposent plus les kimonos d'apparat dont les étoffes apprêtées engoncent; elles portent des kimonos d'intérieur; peignoirs à étoffe floche dont les plis se modèlent aisément, ils n'ont plus de coupe convenue et ils collent aux corps. Souveraine aisance de ces femmes qui, après le bain, s'essuient : quelle nonchalance dans ce kimono qui, découvrant la gorge, s'entrouvrant sur la jambe nue, glisse à terre, presque fluide[1]! et dans ce voile rouge, draperie de style grec par l'accord de ses plis avec l'adorable dessin du visage, du cou et de l'épaule nus[2]! Fonds neutres, couleurs mates et bien tenues, tout concourt à accuser une ligne essentielle, et cette ligne n'a plus la valeur symbolique qu'elle avait souvent chez Harunobu; elle ne sert à signifier ni la joie, ni le découragement, selon qu'elle s'élance ou qu'elle fléchit : elle n'est là que parce que rien sous le soleil n'est plus beau qu'un profil parfaitement pur. Les robes ont de grandes courbes qui, à terre, s'évasent tels les pétales d'une corolle renversée : qu'un coup de vent en soulève les pans ou les deux grandes manches et voilà le lis qui s'ouvre et s'épanouit[3].

Mais la préférence de Kiyonaga va encore au calme des longues et minces femmes qui, le manteau frileusement ramené, se dressent engainées dans leurs kimonos comme les tiges des graminées dans leurs feuilles[4]. Il est une estampe

1. Cf. n° 107 et aussi n°s 51 et 131.

2. N° 74.

3. Cf. n° 102, *Femme avec un voile noir sur la tête;* n° 60, *les Promeneuses à grandes manches.*

4. Ces figures ont le style hiératique des primitifs ξόανα grecs ou des statues de reines aux vieux portails de Chartres ou de Corbeil : même évasement des voiles autour des pieds; mais dans les figures japonaises les

(n° 51) dont les draperies sont des chefs-d'œuvre : au second plan, une femme penchant légèrement vers la gauche : la ligne de son kimono monte, se courbe, tombe et remonte, indéfiniment jaillissante et captive comme un jet d'eau, tandis qu'à côté, par défi d'élégance, svelte s'élance la silhouette d'une compagne : après une chute vertigineuse, les étoffes se brisent à terre avec les mêmes bouillonnements que l'eau d'une cascade en larges ondes dans un bassin. Souvent Kiyonaga s'est plu à balancer ainsi deux figures hiératiques, et à les faire tantôt converger (n° 51) tantôt diverger (n° 28). Ou bien il a opposé des courbes à des lignes presque droites : courbes des ailes des cheveux, courbes de l'échancrure du kimono au col, courbes des manches, courbes des robes sur le sol, et, longitudinalement, des plis presque rectilignes. Voyez encore (n° 67) dans cette scène d'auberge, deux femmes, l'une assise sur les nattes, l'autre accoudée à la balustrade; toutes deux s'appuient sur leur bras gauche complètement déployé, sur quoi porte tout le poids du corps et qui contraste avec les courbes molles du torse et de la croupe [1]. Cette même estampe a comme deux axes parallèles, les bras tendus de l'homme debout et de la femme accroupie au premier plan : symétriquement, les deux groupes de personnages se font pendant. De telles réussites de lignes, de tels équilibres de masses [2] ne se décrivent pas : là est le triomphe de l'art de Kiyonaga.

*
* *

Seuls, les peintres de vases grecs ont été hantés à ce point par la pureté des profils [3]. Au dire de Pline l'Ancien, Apelle

lignes de la gaine sont moins droites; leur légère courbure laisse deviner le corps prisonnier.

1. Même opposition dans la femme accroupie, n° 28.

2. Notez comme les noirs, les bruns, les rouges, couleurs sombres, juxtaposés à des roses, des verts, des gris, couleurs claires, contribuent à équilibrer ces masses.

3. Sur ce point M. Edmond Pottier a présenté des observations intéressantes dans un article de la *Gazette des Beaux-Arts*, 1890, t. IV, et dans son *Catalogue des Vases antiques de terre cuite*, 1re partie. — Cf. du même auteur, *Douris et les Peintres de Vases grecs*.

et Protogène se seraient défiés à qui tracerait la ligne la plus parfaite, la plus déliée. J'ai vu, au Daitokuji, temple bouddhique de Kyôto, un kakémono de Sesshiu qui représente un simple cercle. Pour un amateur japonais, ce cercle est sans prix, tant il a été lancé, de la pointe effilée du pinceau, avec une infaillible sûreté de bras, de poignet, de main. Grecs et Japonais, si sensibles aux mouvements des êtres, ne les ont jamais dessinés en les décomposant partie par partie : chez eux point de ces reprises du trait qui correspondent à une analyse progressive du modèle, point de ces consciencieux et géniaux tâtonnements qui apparaissent dans les eaux-fortes d'un Rembrandt toujours acharné à disséquer un caractère d'homme. A la volée, ils saisissent la totalité d'une attitude, puis, de souvenir, partant de cette image complète, ils cherchent à la traduire en quelques touches essentielles qu'ils veulent hardies, élégantes, décisives : ce sont des dessinateurs calligraphes. Chez Euphronios, comme chez Kiyonaga, même épuration des lignes, et même insistance à souligner les silhouettes des corps, les plis des draperies. Les Grecs, quand le vase encore cru était presque sec, repassaient avec une pointe sur certains traits, afin de mieux sertir la composition. De même, le pinceau des Japonais appuie sur certaines touches qu'ils jugent importantes[1]. Enfin, pour faire saillir la beauté des contours de leurs figures, Grecs et Japonais les ont teintées de couleurs posées à plat[2], sans ce modelé par lumières et par ombres qui enveloppe et noie la ligne, au profit du relief.

Peintres de vases en Grèce, peintres d'estampes au Japon ne voient dans la figure humaine que prétexte à décor; ils ne se soucient pas de varier l'expression des physionomies et se tiennent à un type très général qu'ils ont tendance à allonger. Naturellement, ce type humain varie de race à race : chez le Grec, c'est l'éphèbe souriant ou l'homme barbu, la déesse ou la courtisane, au nez droit prolongeant le front, aux yeux fendus et bien ouverts, aux longs pieds, aux longues mains; chez le Japonais, c'est le cavalier ou la courtisane, au nez

1. Cf. par ex., n° 44, le kimono marron que porte la femme couchée devant la mer, et encore les kimonos des n°s 47 et 104.

2. Même recherche du beau noir, franc, épais, dans les vases grecs et dans les estampes japonaises.

busqué, aux yeux bridés, aux mains et aux pieds très petits. Toute la vie est dans les attitudes : Grecs et Japonais savent opposer les mouvements d'un corps, soulever une épaule quand l'autre s'abaisse, raidir un bras ou une jambe, quand l'autre ploie, incliner une tête, faire hancher un torse, comme ils savent « mettre en page » une composition, en équilibrer les groupes, y balancer les pleins et les creux, y résumer un paysage en un sarment de vigne ou une palme sur un vase, une branche de cerisier sur une estampe. Aussi, la scène se lit-elle clairement, tant elle est habilement abrégée, et toujours, malgré leur simplification, les formes gardent leur santé.

Les personnages sur la panse des vases grecs défilent en bas-reliefs, de profil, avec un grand flegme le plus souvent : même les combats respectent la symétrie. A défaut des physionomies, les nus sont toujours expressifs : ce sont des nus de héros et de dieux. Chez Kiyonaga, le plus calme pourtant des estampiers, le plus « classique » par son style de dessin, par les groupements de ses personnages, et leur disposition en frises [1], le dessin n'a pas cette rigueur que l'imitation des bas-reliefs sculptés a donnée au dessin des peintres de vases : avec ses dissymétries, ses raccourcis, ses ellipses, son parti de ne jamais présenter une figure de profil ni de face, mais toujours de trois-quarts, le dessin des Japonais est beaucoup plus souple à croquer une silhouette, beaucoup moins sûr à construire un nu [2].

N'importe, l'air de gaieté, de grâce, de jeunesse, des estampes de Kiyonaga, la sérénité que gardent ses héroïnes, éveillent en nous des souvenirs de vie antique, ces femmes à leur toilette, ces scènes de banquets, ces scènes de danses, ces scènes amoureuses, ces éphèbes et ces courtisanes que les peintres athéniens gravaient au trait noir sur les fonds blancs de leurs lécythes.

1. Dans les cinq feuilles des *Cerisiers de la Sumida*, la ligne des promeneurs est brisée et ondule : ce n'est pas du tout l'allure de personnages défilant en procession. De même, cf. n° 47, la *Scène d'auberge* : les personnages debout, accroupis, couchés ou penchés, forment une ligne disloquée.

2. Sur l'anthropomorphisme de l'art grec et de notre art occidental, et, par contraste, sur la place secondaire que la figure humaine tient dans l'art japonais ; sur l'influence qu'eut, par l'intermédiaire de l'art gréco-bouddhique dans l'Inde, puis en Chine, l'art hellénistique sur l'art bouddhique au Japon, cf. *Revue de Paris*, 1er et 15 juin 1909, *L'Art japonais et la Figure humaine*.

Cette vie facile représentée avec cet art facile prend pour notre inquiétude un prix incomparable : elle nous introduit de plain-pied dans d'anciennes civilisations dont à distance nous ne pouvons plus, nous ne voulons plus voir que les dehors heureux. L'art d'un Polyclète et d'un Phidias, l'art d'un Jôcho, d'un Yenshin, d'un Kano Motonobu, exigent pour être entendus une initiation à des idées religieuses qui sont très différentes des nôtres. Mais en marge de ces arts classiques, Grecs et Japonais ont laissé des œuvres destinées aux divertissements de tous les jours, et dont les auteurs et le public ne cherchaient pas à surfaire l'importance.

Cet art de Kiyonaga, en sa réussite aisée, nous paraît une œuvre de récréation, de passe-temps, à peine de métier; il semble qu'il ait dû trouver en se jouant ces raffinements de lignes et de couleurs, que sa légèreté de rêve et de main soit toute naturelle. Mais derrière cet artiste et l'incomparable foule qui le comprit, il y avait un long passé de culture. Ces estampes enluminées supposent des siècles d'art grave, ascétique, de rêves profonds sur la vie, un long assouplissement de la main, une lente éducation de l'œil, une initiation à la beauté des grandes courbes très ouvertes, aux suaves harmonies des noirs, des roses, des ocres et des verts. Les kimonos de bains, chez Kiyonaga, n'auraient pas leur exquis négligé si, pendant des siècles, sculpteurs et peintres japonais ne s'étaient appliqués à vêtir de plis calmes les gras Bouddhas, si les dessinateurs chinois, leurs maîtres, n'avaient peiné à devenir de hardis calligraphes. L'estampe, c'est la suprême fleur d'un art déjà vivace depuis onze ou douze siècles quand vint Kiyonaga.

Et derrière ces petites planches coloriées, de même qu'il y a des siècles d'apprentissage plastique, il y a des siècles de sagesse morale. Ce monde sans épaisseur, sans clair-obscur, en plein soleil, ce monde que les êtres traversent si légèrement, cette nature où tout est prétexte à songes et qui ne semble pas avoir même consistance que la nôtre, n'est-ce pas, plutôt qu'un monde réel, le paysage d'une certaine philosophie ?

Une douce lumière qui ne projette point d'ombres, une douce jeunesse sans crainte de vieillir... Et pourtant, sur ces paysages et sur ceux qui les hantent, ne pèse pas la monotonie d'un paradis éternel. Les fleurs de cerisiers se hâtent de sourire avant que la brise les fauche : les amoureuses de Kiyonaga se hâtent d'admirer ce qu'elles ne verront pas deux fois. Point de joie qu'émousse l'habitude : une infinité d'impressions fugitives en des êtres qui sans cesse se renouvellent et frémissent. L'extrême sensibilité de ces belles esthètes, et en même temps l'air détaché qu'ont ces vaillantes filles à qui toute la nature japonaise est dévotement soumise, mais qui savent danser et mourir pour plaire aux guerriers, — elles les tiennent du bouddhisme.

A ces ondoyantes femmes-fleurs, « images de ce monde éphémère », à ces héroïnes dont la joie légère nous vient du bout du monde, si nous demandions le secret de faire bonne figure à la vie !

LOUIS AUBERT

UNE REINE DE LARMES

Il y a environ un siècle et demi, la cour de Danemark fut le théâtre d'une retentissante aventure dont les personnages sont un roi, encore plus déséquilibré que pervers, un obscur aventurier devenu l'arbitre d'un royaume et une reine de vingt ans, l'aïeule lointaine du roi d'Angleterre, George V.

Dans cette aventure, elle seule est sympathique et l'historien anglais qui a le mieux pénétré son histoire, l'a appelée, non sans raison, « une reine de larmes »[1]. Bonne, franche, tendre et généreuse, elle était de ces êtres frêles et charmants dont la candeur est une séduction et qui, par leur faiblesse, désarment la sévérité de l'histoire.

Caroline-Mathilde, princesse de Grande-Bretagne, vint au monde à Londres le 22 juillet 1751, quatre mois après la mort de son père, Frédéric, prince de Galles. Très discuté de son vivant, peu aimé de son père George II, cet héritier du trône tenait de sa grand'mère, Sophie-Dorothée de Celle, et de son aïeule la poitevine Éléonore d'Olbreuse[2], la générosité qui donne sans compter, l'humeur gaie et l'amour du plaisir. Mathilde hérita de ces dons brillants et légers : elle avait l'intel-

1. A Queen of Tears, by W. Wilkins, London. Longman.

2. Éléonore d'Olbreuse, duchesse de Celle, dont descendent, par sa fille, Sophie-Dorothée, femme de George Ier, les rois d'Angleterre de la maison de Hanovre.

ligence vive, le cœur généreux : elle chantait agréablement, dansait à ravir, parlait plusieurs langues étrangères aussi facilement que la sienne. La princesse de Galles, sa mère, Augusta de Saxe-Cobourg, gardait, même vis-à-vis de sa « benjamine », l'attitude austère qui lui était habituelle ; mais, adorée de ses sept frères et sœurs, Mathilde ne s'en épanouissait pas moins dans l'atmosphère sévère de la maison en deuil.

Elle n'avait que neuf ans quand son frère aîné monta sur le trône sous le nom de George III, et presqu'aussitôt Mathilde, la plus jeune et la plus jolie des sœurs du roi, fut officiellement promise au prince héritier du Danemark.

Le prince Christian qu'allait épouser Mathilde était son cousin germain, fils unique de Frédéric V et de sa première femme, Louise d'Angleterre. A l'âge de trois ans, il avait perdu sa mère ; son père s'était remarié à Julienne-Marie de Brunswick-Wolfenbüttel, aussi impopulaire que sa devancière était aimée. Livré à des précepteurs dont les uns, comme le Suisse Reverdil, étaient d'honnêtes et ennuyeux pédants, les autres, des soldats, rudes jusqu'à la barbarie, le malheureux enfant, délicat et nerveux, fut bourré d'une instruction indigeste et si bien battu qu'il en devint épileptique.

Il avait dix-sept ans quand, le 17 janvier 1766, il succéda à son père. Les premiers actes de cet adolescent, frêle et blond comme un prince de légendes, n'annonçaient pas le fou malfaisant qui devait, plus tard, épouvanter ses sujets. Il parut désireux de s'initier aux affaires ; mais ses ministres, que gênait son zèle, ne l'encouragèrent pas : peu à peu, l'oisiveté aidant, ses instincts pervers prirent le dessus, si bien que ses conseillers, devenus inquiets, pressèrent l'arrivée de la nouvelle reine, dont l'influence devait assagir leur maître.

Le 1er octobre 1766, Mathilde, âgée de quinze ans, fut mariée par procuration à Londres ; quelques jours plus tard, toute baignée de larmes, elle s'embarqua à Harwich. A Altona, la dame d'honneur envoyée à sa rencontre par le gouvernement danois l'attendait. C'était une veuve de quarante ans, Madame de Plessen, d'une conduite irréprochable, à qui il ne manqua qu'un peu de tact et de souplesse pour exercer sur l'enfant confiée à sa garde la plus heureuse influence.

Le roi vint saluer sa fiancée à Roskilde : ces enfants, si

proches parents, avaient un air de famille : blonds, fins, avec les mêmes cheveux d'or pâle ; ils parurent ravis l'un et l'autre.

Le 8 novembre, vêtue d'une robe tissée d'argent et couronnée de diamants, Mathilde fit son entrée dans sa capitale, assise dans un carrosse traîné par huit chevaux blancs. Son mariage eut lieu le même soir, et, sous son voile de dentelle, elle parut plus exquise encore que dans sa robe lumineuse du matin : « Vive la rose d'Angleterre ! » criait le peuple ébloui par cette fraîche apparition, et la vieille reine Sophie-Madeleine de Brandebourg, grand-mère du roi, déclarait à Gunning, l'envoyé de George III, que « la personne et la conversation de sa petite-fille l'avaient ravie » ; quant à Christian, c'était le plus épris des amoureux.

Mathilde était encore une enfant, qui se trouvait, du jour au lendemain, le centre d'une Cour aussi immorale qu'était celle de Versailles sous Louis XV, avec cette différence qu'il y manquait le raffinement des manières et la grâce du langage. Rien, dans le passé, ne l'avait préparée à ce genre de danger : la maison de sa mère, où elle avait vécu, avait un aspect de correction rigide. Sa meilleure sauvegarde eût été son affection pour son mari ; mais Christian VII, après s'être occupé de sa femme comme d'un jouet, ne tarda pas à la délaisser. Madame de Plessen, indignée de l'abandon où le roi laissait sa femme, eut le tort de raconter à cette dernière, en les soulignant, les folies de son mari. La jeune reine était vive et spontanée ; peut-être ne cacha-t-elle pas assez son indignation.

Autour d'elle, personne sur qui s'appuyer : sa grand'mère, la reine Sophie-Madeleine, vivait dans la retraite ; sa belle-mère, Julienne-Marie, lui était hostile, et le ministre d'Angleterre, Gunning, pour ne pas éveiller les susceptibilités des Danois, la voyait rarement.

Déjà, Christian VII donnait des signes de la maladie cérébrale que le temps devait augmenter ; il passait d'une extrême dépression morbide à des crises d'excitation nerveuse, pendant lesquelles, encouragé par ses favoris, les comtes Brandt et Holck, il commettait mille extravagances.

Le 28 janvier 1768, la reine mit au monde un fils, le futur Frédéric VI : à peine fut-elle remise qu'on lui enleva madame de Plessen, accusée, à tort ou à raison, d'intrigues politiques.

Mais les choses n'allèrent pas mieux, et les folies du roi finirent par exaspérer son peuple et par alarmer ses ministres. Ceux-ci voulurent le faire voyager pour changer le cours de ses idées : il partit donc pour Londres en mars 1768 : l'accueil de George III fut plutôt froid et celui de la princesse de Galles encore moins aimable. Elle ne lui parla que pour s'informer de sa fille : « Cette chère maman m'embête terriblement ! » disait Christian au comte Holck, en français et à haute voix. De Londres, le roi alla à Versailles et, en janvier 1769, il rentrait à Copenhague au son des cloches et aux applaudissements de la foule.

Pendant ces huit mois de paix, sinon de bonheur, le caractère de Mathilde s'était développé en même temps que sa beauté s'était épanouie. Elle avait passé son temps de solitude à Fredericksborg, seule avec son fils. De loin en loin, les deux reines douairières venaient en grande cérémonie lui rendre visite : entre temps, elle allait voir les pauvres du village voisin d'Hilleröd et les secourait généreusement : « Il nous semble que la bonne reine Louise est revenue », disaient ces braves gens.

Cette vie, si sévère pour une enfant de dix-sept ans, ne semble pas lui avoir pesé, et jamais elle ne parut plus jolie qu'en cette claire matinée de janvier, où elle fit, à côté du roi, sa rentrée dans Copenhague. Son portrait, conservé au Rosenborg, nous la représente à cette époque : avec son front pur, ses traits fins, ses grands yeux d'un bleu clair, ses lèvres rouges et pleines, elle semble incarner la jeunesse fraîche et vigoureuse.

Après le retour du roi, tout parut d'abord marcher à souhait et Gunning écrit à son gouvernement que « Sa Majesté la reine obtiendra maintenant l'influence à laquelle ses aimables qualités lui donnent droit ». Mais Christian était incapable d'un effort suivi ; après s'être intéressé un instant aux affaires publiques, il redevint sombre et bizarre et son favori, Holck, reprit sur lui tout son empire.

Cette fois, la petite reine se désespère pour tout de bon : en octobre 1769, elle tombe malade de chagrin, la vie lui est à charge et Gunning supplie George III de représenter à la reine de quelle « suprême importance » est sa santé pour le royaume. A cette heure critique, l'homme qui devait être son mauvais génie entre dans son existence.

*
* *

Quand deux ans plus tôt, Christian VII était parti pour l'Angleterre, il avait pris à son service, à titre provisoire, un jeune médecin allemand d'Altona, Jean-Frédéric Struensée, né à Halle en 1737, intelligent et souple, dévoré d'ambition, d'une confiance absolue en son étoile. Il sut flatter les manies du roi, qui l'attacha définitivement à sa personne.

Struensée, méprisable caractère, avait une volonté de fer et une intelligence qui touchait au génie : il n'était gêné par aucun scrupule, et il avait compris que, pour jouer le rôle qu'il souhaitait, il lui fallait un appui. Or, il n'avait rien à attendre du ministre Bernstorff, jaloux du pouvoir, ni de la reine Julienne-Marie, ennemie des innovations, ni des nobles danois qui le méprisaient comme roturier et comme Allemand ; mais il y avait la jeune reine, naïve, confiante, adorée du menu peuple. Mieux que personne, Struensée savait que le roi, malade de corps et d'esprit, serait, à brève échéance, incapable de gouverner : Mathilde, mère de l'héritier du trône, deviendrait l'arbitre du royaume.

Il voulut en faire la conquête ; mais la reine, qui avait de bonnes raisons pour détester les favoris de son mari, refusa d'abord de le recevoir comme médecin, puis, un jour, lasse de tout, elle céda aux injonctions de Christian et lui permit d'entrer chez elle. Struensée se montra si courtois, si déférent, que Mathilde, traitée comme une enfant sans conséquence par Brandt et par Holck, en fut touchée. Cet homme intelligent et cultivé l'intéressa : elle l'autorisa à revenir.

Struensée avait une personnalité qui s'imposait de force à ceux qu'il voulait subjuguer ; le roi la subissait tout le premier ; en 1770, il nomma son médecin secrétaire particulier de la reine et lui donna un appartement au palais. Comment Mathilde jeune, naïve, mal mariée, et faible, pouvait-elle échapper à cet homme habile et souverainement pervers ?

Eut-elle un sentiment de frayeur en sentant cette impérieuse influence l'enserrer ? On peut le croire en se rappelant les mots anglais qu'elle écrivit, à cette époque, croit-on, sur un carreau de la chapelle du château de Frederiksborg.

détruite en 1859 par un incendie : « O keep me innocent, make others great! — Gardez-moi l'innocence, donnez aux autres la grandeur! »

Quoiqu'il en soit, des bruits fâcheux commencèrent à circuler sur les relations de la reine et de Struensée et ils semblaient justifiés par la transformation opérée chez Mathilde. L'enfant toute de douceur était devenue une femme volontaire qui attaquait de front les traditions respectables de la cour. Ses fantaisies ne se comptaient plus; elle s'habillait en homme et avait adopté un costume de cheval que l'envoyé d'Angleterre, lui-même, qualifie d' « abominable ».

Le bruit de ses excentricités arriva aux oreilles de George III, l'homme correct par excellence : il s'alarma à la pensée que sa sœur, en patronnant un obscur médecin, jouait sa réputation et sa popularité, et la princesse de Galles, sa mère, partit pour l'Allemagne avec mission de ramener dans une voie meilleure l'enfant qu'elle avait livrée, à quinze ans, aux mains d'un fou.

La rencontre des deux princesses ne s'organisa pas sans peine : la reine, bien qu'elle continuât à chasser toute la journée et à jouer aux cartes toute la nuit, refusa, sous prétexte de maladie, de joindre sa mère à Brunswick, chez sa sœur aînée, la duchesse Augusta; mais la princesse de Galles ayant insisté, les souverains danois la rejoignirent enfin à Lünebourg, dans le Hanovre. L'entrevue fut orageuse : la princesse, outrée de la présence de Struensée, parla à sa fille en anglais; mais celle-ci, feignant d'avoir oublié la langue de son enfance, répondit en allemand. Le lendemain, dans une entrevue en tête à tête, la princesse reprocha à Mathilde d'avoir traité avec mépris le ministre Bernstorff : « Je vous prie, madame, répondit celle-ci, laissez-moi gouverner mon royaume comme je l'entends ». Sa mère lui reprocha durement sa préférence pour un parvenu ; des propos de plus en plus aigres s'échangèrent et le ménage royal reprit la route du Danemark, après que la princesse de Galles eut refusé de visiter Copenhague.

Woodford, diplomate anglais qui avait suivi à Lünebourg la mère de son roi, remarque que Struensée, « inquiet » à l'arrivée, était « fort joyeux » au départ. Encouragé par ce

triomphe, il poussa les réformes qu'il avait projetées. A son instigation, la cour s'installa au château de Hircholm; il s'y sentait, dit Gunning, plus loin de la surveillance du public; de là, Christian VII écrivit à son vieux ministre Bernstorff pour lui donner son congé.

La chute de Bernstorff, homme intègre et patriote, fut sévèrement jugée en Danemark et à l'étranger; on en rendit responsables la reine et Struensée et George III adressa à sa sœur des observations que celle-ci accueillit fort mal.

Rien n'arrêtait plus maintenant le dictateur : il réorganisa le ministère et se réserva le poste de secrétaire des Affaires étrangères, plaça partout des hommes à sa dévotion, ou qu'il croyait tels, et il mit à l'écart les membres de la vieille aristocratie, qui jusque-là avait seule dirigé la politique du pays.

Cette noblesse, brutalement dépouillée de ses privilèges séculaires, tenta de se défendre. Le comte Reventlow pria George III d'intervenir auprès de la reine, « dont la puissance, disait-il, est sans limites et dont la volonté peut tout ». Mais le débonnaire monarque, froissé de la désinvolture avec laquelle sa sœur avait rejeté ses conseils, se déroba à toute intervention nouvelle.

Plus agressive que le pacifique roi d'Angleterre, l'impératrice Catherine de Russie se plaignait hautement de la façon cavalière dont étaient traités ses représentants à Copenhague et, plus sévère sur le protocole que sur la morale, elle reprochait à la reine de Danemark, non pas d'avoir un favori, mais de se laisser gouverner par lui au lieu de le diriger.

Pendant ce temps, Struensée poursuivait ses réformes avec une hautaine ténacité, digne d'une meilleure cause. Il abolit le Conseil d'État, qui le gênait, et persuada au roi, de plus en plus inconscient, de rétablir la « Lex Regia », constitution promulguée en 1660, qui mettait le souverain au-dessus des lois et lui donnait un pouvoir absolu.

Ce décret excita une vive indignation, non contre le malheureux fou, mais contre la reine et Struensée. Celui-ci n'en fut pas ému ; c'était un despote, doublé d'un philosophe et d'un jouisseur, imbu de certaines théories allemandes, mélange bizarre de paganisme et de socialisme. Il serait impossible de donner ici un tableau, même sommaire, des réformes opérées

par cet homme extraordinaire : quelques-unes d'entre elles, il faut l'avouer, corrigeaient utilement les abus qu'entraîne fatalement un régime purement aristocratique ; la justice, simplifiée, devint plus accessible à tous ; les revenus publics furent sagement administrés : la capitale fut assainie et embellie ; les impôts répartis de façon à peser sur les riches plutôt que sur les pauvres. Les serfs, dont la condition était misérable, furent affranchis.

Moins heureuses étaient d'autres mesures : celles qui favorisaient les enfants illégitimes et qui modifiaient les lois du mariage. Mais, bonnes ou mauvaises, les réformes de Struensée excitaient les murmures : le clergé, les nobles et les fonctionnaires haïssaient l'homme qui s'attaquait à leurs privilèges, et les classes populaires, pour lesquelles il prétendait travailler, ne lui en savaient aucun gré. Elles lui en voulaient d'être Allemand, et non Danois, et l'édit royal, décrétant l'émancipation des serfs, perdit toute sa valeur aux yeux du peuple, parce qu'il était rédigé en langue allemande.

Grisé par sa toute-puissance, le dictateur prenait plaisir à braver les préjugés, même respectables, de son entourage. La reine, poussée par lui, donnait des fêtes le dimanche et choquait par là un grand nombre de ses sujets. Le régime d'éducation appliqué au prince héritier était aussi un sujet de critique ; l'enfant était élevé selon les théories Jean-Jacques Rousseau : sa nourriture était frugale, son costume des plus sommaires et deux fois par jour on le plongeait dans l'eau froide. Ajoutons que le petit prince, né délicat, devint fort et vigoureux, sain de corps et d'esprit, et qu'il garda toute sa vie les habitudes spartiates de son enfance. Du reste, malgré le vent de folie qui soufflait sur sa tête, Mathilde était la mère la plus tendre ; elle ne quittait guère ses enfants ; on la voyait parcourir les jardins de Hircholm, ayant elle-même l'aspect d'un enfant, le petit prince pendu à ses jupes et, dans ses bras, sa fille née le 7 juillet 1771.

Struensée mit le comble à l'indignation générale en se faisant nommer « premier ministre particulier » : Christian, dont les crises de folie devenaient de plus en plus fréquentes, lui déléguait par là le pouvoir absolu qu'il s'était lui-même arrogé. Dès lors, on fit courir les bruits les plus alarmants : le dictateur,

disait-on, allait supprimer le roi et son fils, épouser la reine et ceindre la couronne.

Les choses en étaient là quand l'envoyé du roi d'Angleterre à Copenhague, Gunning, fut remplacé par Robert Murray Keith, Écossais de bonne maison, plus soldat que diplomate. Il s'aperçut bientôt qu'il ne verrait librement ni le roi, ni la reine : Struensée, devenu maître absolu du pays, les tenait séquestrés à Kircholm. Mais il devina aussi que cette puissance, élevée à la hâte avec une habileté et une hardiesse indiscutables, était menacée par le flot grandissant de la haine populaire et, attentif aux signes du temps, il écrit à son gouvernement que si la populace s'empare des comtes Struensée et Brandt, elle se montrera « cruelle et sanguinaire ».

Une série de faits secondaires prépara la catastrophe finale : la rigueur de l'hiver de 1770-1771 provoqua un malaise général, dont les nobles et le clergé profitèrent pour attaquer le gouvernement. Parmi les familiers de Struensée, il y eut quelques défections. Il n'avait qu'une alliée désintéressée : c'était Mathilde, si asservie à ses désirs qu'elle n'avait plus, disait Brandt, de volonté personnelle, « même dans le choix de ses robes ».

Tout à coup, le dictateur paraît comprendre qu'un danger mortel le menace : son audace s'évanouit et, problème psychologique étrange, cet homme, hardi à l'excès, devient un trembleur. Cet effondrement lamentable peut être attribué à un surmenage excessif : en deux ans, Struensée avait accompli une œuvre discutable, mais gigantesque ; il travaillait nuit et jour, ne dormait plus, réglait tout par lui-même, les détails d'une fête comme les questions politiques. Ce travailleur menait de front les affaires et les plaisirs : c'était un sybarite, amoureux de luxe et de bonne chère.

A partir de septembre 1771, cet audacieux devient une loque humaine. Il laisse s'arrêter les rouages du gouvernement, dont lui seul est le moteur ; il n'a plus qu'une idée fixe : protéger sa personne contre la haine qu'il sent grandir dans l'ombre. Le palais était gardé comme une prison : « Mon Dieu ! disait Christan étonné de ce déploiement de forces. Qu'ai-je fait pour que mes chers sujets me détestent ? »

Keith, chargé par George III de veiller sur « l'honneur et

la sécurité de la reine », écrit : « M. Struensée a un esprit actif, entreprenant et vaste; mais il me paraît manquer de fermeté et de sagesse. Il est emporté, soupçonneux et dur; il s'est montré rusé pour s'emparer du pouvoir, mais il l'a exercé en trompant l'attente générale. Sa moralité est fondée sur ce principe que les devoirs d'un homme commencent et finissent avec lui-même... Il est arrogant dans la prospérité et timide dans le danger. » Puis, touchant au point qui intéressait surtout son maître, il ajoute tristement : « La partialité de Sa Majesté la reine pour le comte Struensée semble grandir en proportion de l'opposition qui lui est faite. »

*
* *

Julienne-Marie de Brunswick-Wolfenbüttel, reine douairière du Danemark, représentait un parti dont les griefs étaient réels. Les mécontents l'avaient prise pour chef; mais elle ne consentit à adhérer à leurs projets que lorsqu'on lui eut présenté un document, saisi, disait-on, chez Struensée; il y était dit que le 28 janvier le roi allait abdiquer; Mathilde devenait régente et Struensée protecteur du royaume. La pièce était fabriquée pour la circonstance; mais Julienne-Marie feignit d'y croire.

Parmi les conjurés, étaient Rantzau, un intrigant de la pire espèce, deux officiers supérieurs et quelques civils, de condition obscure et de moralité douteuse. Leur plan était de s'emparer de la reine, du dictateur, du comte Brandt et d'arracher au roi son adhésion à un nouveau gouvernement; le 16 janvier fut choisi pour l'exécution du complot.

Il y eut ce jour-là au palais de Christianborg un grand bal masqué; la jeune reine y parut, éblouissante de fraîcheur. Elle portait une robe de brocart blanc semé de roses, qui est aujourd'hui au Musée Guelphe à Herrenhausen, frêle relique d'une soirée tragique! Struensée, magnifique en velours bleu, jouait le rôle de maître de maison : « Vous ne dansez donc pas? dit-il à Köller, un des conjurés — Pas encore, mon temps pour danser viendra tout à l'heure », répondit celui-ci d'un ton insolent.

Mathilde, oubliant les craintes qui la hantaient, dansa sans s'arrêter jusqu'à trois heures du matin. Une heure plus tard, les conjurés se réunissaient dans les appartements de la reine douairière. Elle les fit mettre à genoux et pria Dieu de bénir leur entreprise, puis, elle les conduisit jusqu'à la chambre du roi. « Mon cher fils, dit-elle au malheureux, réveillé en sursaut, nous ne sommes pas vos ennemis, mais vos véritables amis ». Köller prit ensuite la parole et informa Christian que la reine Mathilde et le comte Struensée voulaient le détrôner. Au nom de sa femme, qu'il aimait à sa manière, Christian s'écria qu'il la savait incapable de lui faire du mal. Mais chez lui les impressions étaient fugitives et, ahuri, terrorisé, il signa un ordre qui donnait aux deux officiers présents le commandement des troupes, puis, sous la même pression, il écrivit le message suivant en français, pour être remis à sa femme : « J'ai trouvé à propos de vous envoyer à Kronborg, comme votre conduite m'y oblige. J'en suis très fâché ; je n'en suis pas la cause et je vous souhaite un repentir sincère. » On lui arracha ensuite, avec moins de peine, l'ordre d'arrêter Struensée, Brandt et leurs amis. Ce fut le soldat Köller qui pénétra dans la chambre, tendue de damas, où reposait Struensée. Le lit, de velours violet, était surmonté d'une couronne royale ; la toilette était en argent massif, l'atmosphère, lourde de parfums. Brusquement réveillé, le dictateur se dressa sur son lit : « J'ai l'ordre de vous arrêter, dit Köller. — Savez-vous qui je suis pour oser me parler ainsi ? — Oui, vous êtes le prisonnier du roi. » Köller tira son épée : « Je dois vous prendre mort ou vif, que préférez-vous ! » Tremblant, Struensée finit par se lever, il demanda une tasse de chocolat ; Köller la lui refusa et l'obligea à s'habiller avec le seul costume qui se trouvât sous sa main : c'était l'habit de velours bleu ciel à culotte de soie rose, qu'il avait porté à la fête de la veille.

On l'emmena, les mains liées, à la citadelle ; Struensée avait repris ses esprits : « Voilà, dit-il au commandant, une visite que vous n'attendiez guère. — Pas du tout, répondit l'autre, je vous attendais depuis longtemps ». Il conduisit alors son prisonnier à une petite cellule misérable. Le dictateur réclama une chaise longue, ses fourrures et son valet de chambre et, devant le refus du geôlier, il eut un accès de

rage tel qu'il fallut l'enchaîner. « Je suis traité en canaille », disait-il en sanglotant.

Le comte Brandt, arrêté en même temps, affecta une indifférence dédaigneuse. « Je m'excuse, dit-il au commandant de la forteresse, de vous faire une visite si matinale. — Je regrette seulement que vous ayiez tant tardé à venir », répliqua l'officier, qui, décidément, avait l'esprit d'à-propos. La cellule de Brandt était encore plus étroite que celle de son compagnon, mais il affecta de ne pas s'en apercevoir et, tirant une flûte de sa poche, il se mit à en jouer en parfaite liberté d'esprit.

Les autres complices ou partisans du dictateur furent arrêtés en même temps que lui, promptement et sans bruit. Quant à la reine, la seule victime intéressante de cette révolution de palais, elle dormait profondément quand ses femmes vinrent la réveiller, par ordre, disaient-elles, du roi. La première pensée de la malheureuse, en apprenant que des hommes armés avaient envahi son appartement, fut pour Struensée; elle se précipita vers l'escalier secret qui communiquait avec la chambre de celui-ci; mais sur le seuil elle se heurta à Rantzau, un des conjurés : « Éloignez-vous, Monsieur le Comte, je ne suis pas présentable », dit-elle, et, comme Rantzau ne bougeait pas, elle rentra chez elle, prit un manteau et voulut sortir. Mais un officier lui barra le passage : « Madame, j'obéis aux ordres de mon roi. — Où est le comte Struensée, je veux le voir? » Rantzau intervint : « « Madame, il n'y a plus de comte Struensée ». Il présenta alors à la reine affolée le billet du roi, l'envoyant à Kronborg; elle le lut et le jeta à terre. Rantzau le ramassa : ses descendants conservent encore dans leurs archives cette feuille où, d'une écriture tremblante, Christian livrait sa femme à ses ennemis. « Ah! s'écria-t-elle, je ne reconnais pas le roi, c'est une trahison! » Son attitude en imposa à Rantzau, qui, changeant de ton, la supplia de se soumettre aux volontés de son époux. « Me soumettre à des ordres que le roi ignore ou qui lui ont été arrachés par la terreur!! Je suis la reine et je n'accepte des ordres que de la bouche du roi : je veux le voir ». Elle s'avança vers les soldats qui la gardaient; les pauvres gens tombèrent à genoux. Mathilde passa outre et courut vers la chambre de Christian,

dont elle heurta violemment la porte, qui resta close. La reine douairière venait d'emmener le roi dans une aile éloignée de l'immense palais.

Rantzau voulut encore intervenir; mais la reine, se souvenant de ses basses flatteries d'autrefois : « Misérable, dit-elle, sortez, vous me faites horreur! » et, se précipitant vers une fenêtre, elle chercha à l'ouvrir. Un officier la prit par le bras, mais elle était jeune et vigoureuse et elle se débattit avec une violence telle que ses vêtements étaient en lambeaux. A la fin, ses forces faiblirent et les officiers, qui jouaient à regret leur rôle odieux, la portèrent défaillante dans sa chambre.

Après quelques instants, Mathilde se calma. Elle se leva, s'habilla et, assise sur son lit, se mit à pleurer, pendant que Rantzau faisait chercher le ministre Osten. Celui-ci avait attendu que l'arrestation de Struensée fût un fait accompli pour lier son sort à celui des conjurés. Il joua auprès de la reine un rôle odieux, feignit d'être son ami et chercha à lui persuader qu'il fallait qu'elle s'éloignât pour se dérober à la vengeance du peuple : « Qu'ai-je fait au peuple, objecta la malheureuse, je sais qu'il y a eu beaucoup de changements, mais je n'ai jamais désiré que le bien du pays et du roi. »

Julienne-Marie voulait à tout prix empêcher Mathilde de rester à proximité de Christian; Osten, entrant dans ses vues, finit par persuader à celle-ci de se retirer à Kronborg; comme elle réclamait ses enfants, on lui répondit que le prince héritier devait rester à Copenhague, mais qu'elle pouvait emmener sa fille; après quelques difficultés, elle décida de partir.

Elle sortit du palais par une froide matinée d'hiver, tenant sa petite fille dans ses bras; ses femmes la suivaient; Rantzau la vit passer : « Madame, dit-il, faisant allusion à ses infirmités, je n'ai pas de bons pieds, mais j'offre un bras à Votre Majesté pour la conduire à sa voiture. — Arrière, traître, répondit-elle, vous me faites horreur! »

Elle alla seule jusqu'aux voitures rangées dans la cour du palais; un officier, le sabre nu à la main, prit place dans celle où elle s'était assise, son enfant toujours serrée contre sa poitrine. Le cortège traversa les rues de la capitale endormie, puis la campagne neigeuse, les jardins de Hirscholm, déserts et dénudés, pour arriver à la sombre forteresse, bâtie au

XVIe siècle sur le Sund, qui sépare le Danemark de la Suède. A ses pieds, est la petite ville d'Elsneur, que Shakespeare a rendue légendaire.

Mathilde avait gardé le silence tout le long de la route; en arrivant à la forteresse, on l'introduisit dans une chambre de forme circulaire, basse de plafond, sans foyer, dont les fenêtres grillées donnaient sur la mer; à la vue de ce misérable réduit, l'infortunée comprit que sœur, femme et mère de rois, elle était bel et bien prisonnière. Elle fondit en larmes et demeura pendant deux jours dans un morne désespoir, ses grands yeux fixés sur cette mer grise, barrière infranchissable qui la séparait du monde. De temps en temps, elle couvrait sa fille de baisers : « Pauvre innocente! puisque tu es avec moi, ta pauvre mère n'est pas complètement abandonnée! » disait-elle à travers ses pleurs.

Si coupable qu'on peut supposer Mathilde, rien n'excuse la façon dont elle fut traitée. Sa nourriture était celle des prisonniers ordinaires, si grossière qu'elle pouvait à peine y toucher; impossible de chauffer sa chambre, située dans une tour que balayaient les vents venus du large; on était au cœur de l'hiver.

Le matin du 17 janvier, les bons citoyens de Copenhague apprirent avec stupéfaction la chute de Struensée. La foule applaudit les vainqueurs et courut acclamer le roi Christian. A côté de l'infortuné, encore tout ahuri des événements de la nuit, souriait Julienne-Marie, dont la main habile avait ramassé les fils du complot. Le soleil brillait, la ville était pavoisée comme pour une victoire et quand le roi parcourut les rues dans un carrosse traîné par huit chevaux, ses sujets l'accueillirent avec une joie délirante. Ils furent cependant quelque peu déçus en voyant que le héros du jour, sans sourire, l'air hébété, ne répondait pas à leurs démonstrations : seul, son demi-frère, le prince Fréderic, assis à ses côtés, saluait consciencieusement. Le même jour, eut lieu une réception au palais : les membres de la vieille aristocratie, éloignés par Struensée, y accoururent; mais le roi ne fit que paraître et laissa à sa belle-mère le soin de recevoir ses invités. Le soir, il y eut illumination et salve d'artillerie : la population était ivre de joie! On raconte que la prisonnière de

Kronborg, voyant le ciel en feu, questionna ses geôliers ; ils lui répondirent que Copenhague fêtait sa déchéance.

Ce fut Julienne-Marie qui s'arrogea le droit de récompenser les conjurés : Rantzau devint général en chef et ses dettes furent payées, les autres reçurent des honneurs et de l'argent ; on songea à rappeler Bernstorff pour lui confier le poste de premier ministre resté vacant ; mais la reine douairière redoutait, pour la besogne qui restait à faire, la présence de cet honnête homme.

Dans le désarroi de son arrestation, affolée de terreur, la jeune reine n'avait pas songé à se réclamer de son titre de princesse de Grande-Bretagne et à faire appeler à son secours le représentant de son frère. Quand Robert Keith apprit les événements de la nuit, elle avait déjà quitté Copenhague. L'Écossais se précipita au palais, demanda à voir le roi, la reine douairière ou le prince Frédéric ; il se heurta à un refus formel. Il finit par entrer de force chez Osten, qui, pressé de questions, lui avoua que la reine avait été transférée à Kronborg, qu'elle était accusée d'avoir trahi sa foi conjugale et d'avoir conspiré contre son époux. Keith répondit en menaçant le gouvernement de la colère de son maître, si la prisonnière souffrait le moindre dommage et, très ému, il écrivit en Angleterre pour demander des ordres.

Pendant les semaines qui suivirent, la puritaine Julienne-Marie multiplia les fêtes. Christian, qui regrettait sa femme, passait à travers les bals et les banquets comme un automate. Si la crainte du roi George ne l'eût arrêtée, la reine douairière aurait volontiers déclaré déchu du trône ce pâle fantôme pour mettre à sa place son propre fils. Elle dut se contenter de prendre en main la direction des affaires ; elle rétablit le Conseil d'État et nomma une commission, chargée d'examiner le cas de Struensée, de Brandt et de leurs complices. Toujours hypocrite : « Dieu seul me soutient », disait-elle à Reverdil, l'ancien précepteur de Christian et le seul honnête homme de son entourage.

Struensée et Brandt ignoraient ce qui se passait au dehors. Le forgeron chargé de river les fers de l'ex-dictateur était lui-même un prisonnier et, l'année précédente, il avait imploré la pitié de Struensée, alors omnipotent. Celui-ci, pour réponse, lui avait jeté ces mots : « Vous ne portez pas vos chaînes à cause de vos vertus. — Votre Excellence », dit l'homme en rivant un an plus tard les fers du ministre déchu, « sait mieux que personne que cette chaîne n'est pas la récompense de la vertu. » Le dictateur tenta de se laisser mourir de faim; mais le commandant de la citadelle l'avertit qu'il serait battu jusqu'à ce que l'appétit lui revînt.

Les nouvelles envoyées par Keith produisirent en Angleterre une profonde émotion; elles hâtèrent la mort de la princesse de Galles, qui expira le 8 février 1772. La reine douairière de Danemark écrivait au roi George de longues lettres confidentielles; mais celui-ci accueillait ses ouvertures intéressées avec une extrême réserve; en somme son attitude fut digne et prudente; il garda vis-à-vis du public un silence absolu sur les événements du Danemark et donna pleins pouvoirs à Keith, qui lui inspirait toute confiance.

Un mois s'était déjà écoulé quand arrivèrent à la légation anglaise les instructions si impatiemment attendues. Les mains de l'Écossais tremblaient tellement, en ouvrant l'enveloppe, que le contenu se répandit sur le sol. Il y avait là, avec des lettres, les insignes de l'ordre du Bain, envoyés par le roi au serviteur « dont l'habileté, l'énergie et la dignité », dans une position « délicate et difficile », méritaient tous les éloges.

Armé des instructions de son maître, sir Robert Keith, pour lui donner son nouveau titre, réclama d'urgence une audience du roi Christian et, comme on le remettait de jour en jour, il prit l'offensive et protesta contre une mauvaise volonté qui cachait un mystère inavouable. Son attitude combative procura à la triste prisonnière quelques adoucissements; on daigna lui envoyer des vêtements chauds et, sous prétexte de la traiter en reine, on lui dépêcha quatre personnages de sa maison, choisis par Julienne-Marie et, par là même, justement suspects à Mathilde, qui trouva moyen cependant, on ne sait comment, de correspondre en secret avec Keith.

Échappée à la tutelle de Struensée, la jeune femme redeve-

nait elle-même : son intelligence s'éveillait sur les fautes du passé et les dangers du présent; sa jeunesse, — elle n'avait que vingt ans, — réagissait contre les humiliations et les souffrances. Pour « la convertir », la reine douairière avait décidé que, tous les dimanches, elle serait menée à la chapelle de la forteresse; là, encadrée par deux soldats armés, elle assistait aux prédications des pasteurs luthériens, qui la couvraient de malédictions et d'injures. On dit que la reine pâlissait sous cette volée d'insultes, mais qu'elle entrait et sortait la tête haute. Quand les prédicants voulurent la suivre chez elle pour continuer leur œuvre de conversion, elle leur ferma résolument la porte.

A la fin de février, commença l'interrogatoire des prisonniers de Copenhague. Struensée, qui, au physique, n'était plus qu'une ruine, avait cependant repris quelqu'assurance; il la perdit en apprenant que la reine était en prison et, dès lors, n'ayant plus rien à attendre d'elle, il multiplia contre sa bienfaitrice les pires accusations. Son écœurante déposition fit la joie des ennemis de Mathilde; il s'agissait seulement de la faire ratifier par celle-ci.

Le 2 mars 1772, quatre délégués du gouvernement se présentèrent à la prisonnière. Mortellement pâle, mais très fière, elle commença par nier leur droit d'interroger leur souveraine. Mais, quand le président de la commission l'obligea à écouter la confession de Struensée, elle se troubla, rougit et finit par s'écrier : « Jamais le comte Struensée n'a avancé de pareilles infamies! » Pour toute réponse, le président lui mit sous les yeux la signature de l'ex-dictateur. Avec un cri d'horreur, la reine se couvrit la figure de ses mains. « Madame, reprit alors le conseiller Shack-Rathlou, si Struensée a menti, dites-le : aucun supplice ne sera trop cruel pour punir un tel crime ». Mathilde, cramponnée à son fauteuil, les yeux hagards, demanda : « Si j'avoue qu'il a dit vrai, sa vie sera-t-elle sauvée? — Oui, Madame, répondit le traître, vous n'avez qu'à signer ceci », et il lui présenta un document préparé d'avance, où la reine confirmait tous les dires de Struensée. « Je signerai », s'écria-t-elle, et, saisissant la plume, elle signa sa déchéance. Les délégués triomphants se hâtèrent de rapporter à Julienne-Marie la pièce fatale, pendant que Mathilde, qui

était tombée sans connaissance, revenait à elle pour mesurer l'étendue de l'erreur qu'elle venait de commettre.

Dès lors le procès de divorce fut mené rapidement : la commission, chargée de juger l'affaire, commença ses séances le 14 mars 1772 ; elle les ouvrit par une prière que récita l'évêque de Zetland, celui-là même qui, cinq ans plus tôt, avait marié la jeune reine.

Deux avocats fameux, Baux et Uhldale, devaient plaider, le premier pour Christian, le second pour Mathilde ; mais le gouvernement avait si bien escompté le résultat du procès qu'il faisait aménager la forteresse d'Aalberg, au fond du Jutland, pour recevoir la prisonnière. Le défilé des témoins à charge fut un répugnant spectacle : femmes de chambre espionnes, dames d'honneur jalouses, domestiques payés pour mentir, vinrent déposer contre une maîtresse notoirement bonne et généreuse.

Uhldale, l'avocat de la prisonnière, mit tout son talent et tout son cœur dans sa plaidoirie ; il avait obtenu de voir Mathilde et il était revenu de Kronborg, sinon convaincu de l'innocence de sa cliente, du moins révolté des louches manœuvres, dont s'étaient servi ses ennemis pour exploiter la générosité de cette enfant spontanée et naïve. Il basa sa défense sur l'impossibilité qu'il y avait, d'après la loi danoise, de condamner la reine, sur des aveux arrachés par les menaces, sur des témoignages contradictoires et intéressés. Mais il était interdit à Uhldale, sous peine de lèse-majesté, de mettre en cause le roi, partie adverse dans le procès ; il ne pouvait pas adresser à Christian ces paroles que lui écrivait, du fond de la Suisse, son ancien précepteur Reverdil, paroles qui constituent aux yeux de l'impartiale histoire, la meilleure défense de notre pauvre héroïne : « Rappelez-vous l'abandon dans lequel vous avez laissé l'enfant seule et sans appui confiée à votre amour, venue à vous avec la grâce, l'innocence et la naïveté de l'enfance. Si le monde entier condamnait votre femme, vous, par respect pour vous-même et par esprit de justice, devriez repousser cette condamnation ».

Christian n'était plus en état de comprendre ces graves paroles : à peine se rendit-il compte, vaguement, de la sentence de divorce qui, le 6 avril, fut prononcée contre la reine, convaincue d'avoir trahi la foi conjugale. Uhldale en porta la

nouvelle à Kronborg : « Je m'y attendais, dit Mathilde; que deviendra Struensée? » et quand Uhldale lui répondit qu'il serait sûrement condamné : « Dites-lui, reprit-elle en pleurant, que je lui pardonne le mal qu'il m'a fait. »

Le 25 avril, l'ex-dictateur et Brandt, son complice, furent condamnés à la peine capitale. L'exécution eut lieu trois jours plus tard; elle fut atroce : Brandt eut la main coupée, puis la tête tranchée, et l'agonie de son compagnon fut indûment prolongée par la maladresse du bourreau. Pendant que se déroulait la scène de l'exécution et celle du dépeçage des cadavres, la reine Julienne-Marie, armée d'une longue vue, n'en perdait pas un détail. Cette femme, mesurée et prudente, se révéla féroce : elle battit des mains quand tomba la tête de Struensée, et regretta hautement que sa belle-fille ne fût pas la troisième victime. L'horrible scène lui laissa un souvenir infiniment doux : « Ces chambres, dit-elle plus tard à l'historien danois Suhm, me sont plus chères que les plus splendides appartements, car de ces fenêtres, j'ai vu exposés sur la roue les restes de mes pires ennemis ».

Pendant ce temps, Keith travaillait sans relâche pour la prisonnière de Kronborg, la seule victime digne de pitié de cette tragique aventure. Il empêcha qu'elle fût transférée à Aalberg; grâce à lui, elle eut la permission de se promener sur les remparts; les prédicants n'eurent plus le droit de l'insulter. Le commandant de la forteresse se prêta volontiers à ces changements : il s'était attaché à cette jeune femme, qui ne se plaignait jamais et qui partageait avec les détenus pauvres l'argent qu'on lui avait laissé et les plats de sa table, pourtant si mesquinement servie. En apprenant le supplice de Struensée, Mathilde s'était, dit-on, évanouie. Mais, à peu près en même temps, Robert Keith put forcer les portes de sa prison et désormais toutes ses pensées se concentrèrent sur les espérances que lui apportait ce loyal serviteur. George III avait fait armer une flotte pour bombarder Copenhague; il exigeait impérieusement qu'on lui remît sa sœur, redevenue, par son divorce, princesse de Grande-Bretagne; le Danemark n'avait plus de droits sur elle. Menacé par les canons anglais, le gouvernement danois avait même consenti à lui laisser son titre de reine et à lui assurer une pension viagère.

*
* *

Dans les premiers jours de mai 1772, Robert Keith alla à Kronborg pour annoncer à la reine que sa délivrance était prochaine : « Figurez-vous, écrit-il à sa sœur, ce que j'ai éprouvé en passant sous le portail du château de Hamlet pour porter à une princesse affligée les témoignages de l'affection de son frère et la nouvelle de sa liberté. » Mathilde se jeta au cou de l'Écossais : « Je suis si jeune, s'écria-t-elle en sanglotant, je vivrai peut-être assez longtemps pour me réhabiliter aux yeux du Danemark. »

Le 27 mai, les canons de la forteresse saluèrent la flotte anglaise. Le départ de la reine fut fixé au 30 mai; mais la pensée de son enfant, qu'elle ne pouvait pas emmener, empoisonnait sa joie. Une députation de la noblesse danoise était venue la saluer. Mathilde ne fut pas dupe de ces hommages inspirés par la peur des canons anglais et elle eut vis-à-vis de ses anciens sujets une attitude glaciale. Toute cette fierté s'effondra quand il fallut remettre la petite Louise-Auguste à la dame d'honneur envoyée pour la chercher; la reine couvrait l'enfant de larmes et de baisers; autour d'elle tout le monde pleurait : « Emmenez-moi vite maintenant, dit-elle à Keith, quand l'enfant eut disparu : je ne possède plus rien ici. »

Le même soir, la reine, escortée des officiers anglais et des nobles danois, sortit de Kronborg; elle laissait aux prisonniers indigents tout l'argent qui lui restait.

Le *Southampton*, battant le pavillon royal d'Angleterre, aborda le 5 juin à Stade et Mathilde fut reçue avec enthousiasme par les sujets allemands de son frère. George III aurait voulu qu'elle revînt plus près de lui : mais la reine Charlotte de Mecklembourg, correcte à l'excès, se souciait peu du voisinage de cette belle-sœur compromettante, et il avait été décidé que le château de Celle, dans l'électorat de Hanovre, serait mis à la disposition de la reine.

Mathilde s'y fit adorer. Les bons bourgeois de Celle ne songèrent pas à scruter son passé. Ils savaient seulement qu'elle était jeune, jolie, malheureuse, pitoyable au pauvre monde, bonne et gracieuse pour tous : « Dieu merci, disait-

elle souvent, les sujets de mon frère ne me croient pas coupable ». Keith disait d'elle : « Jamais il n'y eut de mère plus aimante » ; ce sentiment maternel se répandait à Celle sur les enfants de son entourage. Parfois, cependant, la vue de ces petits êtres ravivait sa peine. Le théâtre du château avait été réorganisé pour elle et elle y paraissait dans la loge, où s'étaient assises ses aïeules, la Française Éléonore et Sophie-Dorothée, la captive d'Ahlden ; mais on évitait, en général, les pièces qui rappelassent, même de loin, sa douloureuse histoire. Une fois, pourtant, des enfants parurent sur la scène. Mathilde se précipita hors de sa loge et s'en alla, une nuit d'orage, pleurer dans les allées du parc.

Sa petite cour était organisée avec une élégance que n'aurait pas désavouée Éléonore d'Olbreuse, qui, jadis, avait apporté à Celle les modes de France. Le soir, les officiers de la garnison, les nobles du pays et leurs femmes, avec Madame de Plessen, son ancienne dame d'honneur, se réunissaient autour de la reine ; depuis le bal de Christianborg, Mathilde ne dansait plus ; mais elle jouait de la harpe et aimait les cartes.

Souvent, des Anglais voyageurs venaient saluer la sœur de leur roi, héroïne d'une aussi retentissante aventure. Le fidèle Robert Keith, promu à l'ambassade de Vienne par son maître reconnaissant, s'arrêta à Celle en allant prendre possession de son poste. Dans une longue lettre à George III, il décrit l'existence tranquille de cette femme de vingt-deux ans, qui avait traversé une si rude tempête.

A l'automne de 1774, un épisode imprévu apporta dans la vie de Mathilde un nouvel élément de crainte et d'espoir.

Un Anglais nommé Wraxall, jeune, enthousiaste et bien né, lui transmit les doléances d'un groupe important d'exilés danois, qui, chassés de leur pays par Julienne-Marie, s'étaient réfugiés à Hambourg. Le gouvernement de la reine douairière était exécré ; Christian, plus fou que jamais, avait cependant des velléités de révolte, comme ce jour où il signait un document public : « Christian, par la grâce de Dieu, en compagnie de Julienne-Marie, par la grâce du Diable ». Le peuple, par une réaction naturelle aux foules, faisait de la reine Mathilde une sainte et une martyre. Le baron de Bülow, chef des conjurés, charga Wraxall de découvrir si l'on pouvait compter, le cas

échéant, sur l'adhésion de la jeune reine et sur l'appui de George III. La reine et son compatriote discutèrent longuement les chances de succès. Les pourparlers durèrent plusieurs mois : Mathilde avait à la fois un ardent désir de revoir ses enfants et une peur instinctive d'être rejetée dans la fournaise. George III était plus désireux qu'elle de la voir remonter sur le trône ; mais il exigeait que la révolution se fît sans violence.

Le 17 février 1775, Wraxall apporta à Mathilde une lettre de son frère et les propositions fermes des conjurés. La reine, très confiante, lui raconta alors l'histoire de son règne et la nuit tragique du bal. Quelques semaines après, il revint : les conjurés avaient complété leurs préparatifs et, cette fois, la jeune femme se déclarait prête à tenter l'aventure. Il s'agissait de déterminer quelques détails avant de laisser éclater le complot. Wraxall courut à Londres : pendant qu'il attendait les ordres du roi, il apprit avec stupeur que, le 11 mai, la reine Mathilde était morte à Celle.

Cette fin presque subite fut d'abord attribuée au poison envoyé par Julienne-Marie. Mais, d'après l'enquête faite par George III, la reine mourut d'une fièvre infectieuse qui, au printemps de 1775, fit à Celle de nombreuses victimes. Pendant sa courte maladie, la foule ne cessa d'assiéger les églises, où des prières publiques étaient faites pour « la bonne reine ». Sa fin fut douce : elle écoutait, attentive, les prières que le pasteur récitait près de son lit ; les doctrines athées de Struensée étaient oubliées depuis longtemps ; sa dernière parole fut pour pardonner à ses ennemis et pour demander des nouvelles de la petite Sophie de Benningsen, une enfant qu'elle avait adoptée ; on lui répondit que la fillette, qui venait d'être malade, allait mieux : « Alors, je meurs consolée », répondit la reine.

C'était le 11 mai au soir : Mathilde avait vingt-trois ans et neuf mois.

COMTESSE DE COURSON

LE

CENTENAIRE DU CODE PÉNAL

Le 28 mars 1801, le gouvernement consulaire chargea une Commission de cinq membres d'élaborer un projet de code criminel. Le Conseil d'État en commença la discussion le 22 mai 1804. Quatre ans plus tard, en janvier 1808, le projet primitif fut modifié : au lieu d'un code, la confection de deux codes fut décidée, l'un comprenant les lois de forme (Code d'instruction criminelle) dont la discussion commencée le 30 janvier se prolongea jusqu'au 30 octobre ; l'autre comprenant les lois de fond (Code pénal) dont la discussion commencée le 4 octobre de la même année se termina le 10 janvier 1810. Un décret, le 17 décembre 1809, retarda la mise en application des deux codes au 1er janvier 1811, pour permettre au gouvernement d'organiser les institutions judiciaires prévues par la loi du 20 avril 1810.

Né pendant les grandes guerres de l'Empire, mis en application à un moment où les difficultés politiques et militaires commençaient à devenir inextricables, le Code pénal n'a pas frappé l'imagination des contemporains, et la postérité, à laquelle ses rédacteurs ont souvent fait appel, lui a laissé le rang subordonné que les circonstances du temps lui avaient imposé. C'est modestement, par un banquet et deux courtes conférences de M. Sabatier et de M. Garraud, que la Société des prisons a célébré, il y a quelques mois, un centenaire

prématuré, sans aucune des pompes qui entourèrent, en 1904, celui du Code Napoléon.

Le Code pénal n'est pas le résultat d'une intuition géniale du premier Consul, qui a peu participé à son élaboration. Napoléon et ses collaborateurs, qui lui tenaient souvent tête, tels Treilhard et Lebrun, n'ont fait qu'adapter aux circonstances et ordonner méthodiquement des lois nombreuses qui avaient déjà fourni une longue carrière. Le grand travail de critique et d'innovation avait été fait quinze ans plus tôt. Le Code pénal n'est pas napoléonien : c'est l'esprit des Constituants qui l'anime.

L'œuvre de ces prédécesseurs a été très importante. Tout était à reprendre dans l'ancien droit pénal. Même codifié par l'ordonnance de 1670, pouvons-nous même dire qu'il existait un droit pénal? Recueil de règles barbares, il ne formulait ni n'organisait aucun de ces principes que nous tenons aujourd'hui pour nécessaires et évidents.

A priori, l'accusé était considéré comme un coupable : tout l'effort de la procédure tendait à le faire avouer. Les délits étaient mal déterminés; les magistrats pouvaient en créer de nouveaux, suivant les circonstances et les intérêts du pouvoir; les peines, ils les appliquaient librement : à chaque délit, n'était pas accolée une peine spécifique; variables avec la situation de l'offensé, elles pouvaient frapper des cadavres, des aliénés, voire même des animaux. Elles étaient cruelles. On rouait, on écartelait, on brûlait; on usait de l'eau et du feu. La Tournelle ou Chambre criminelle du Parlement de Paris ne motivait pas ses arrêts, sous le prétexte qu'elle était souveraine : des peines, sans phrases.

Les juges ne se prononçaient pas, comme aujourd'hui, par déduction, sur des témoignages oraux, des documents écrits et psychologiques : ils se prononçaient, abstraitement en quelque sorte, sur le vu des « preuves légales » qui se comptaient et se pesaient. « Doctrine monstrueuse », a dit plus tard Thouret, devant la Constituante.

Montesquieu avait réclamé la fixité et la douceur dans les lois pénales : « Plus le gouvernement approche de la République, écrivit-il, plus la manière de juger devient fixe. » Il ajoutait : « Il ne faut point mener les hommes par les voies extrêmes;

on doit ménager les moyens que la nature nous donne pour les conduire. Qu'on examine la cause de tous les relâchements : on verra qu'elle vient de l'impunité des crimes et non pas de la modération des peines. » Et prouvant son précepte par l'exemple, il rappelait que la peine terrible de la roue n'avait suspendu que pendant peu de temps les vols sur les grands chemins.

L'Esprit des Lois avait paru en 1748. Le premier Mémoire de Voltaire pour Calas est de 1762. Le *Traité de la Tolérance* est de 1763. C'est en 1764 que le Milanais Beccaria, élève des jésuites parisiens et grand admirateur de Montesquieu, publie, sans le signer, son livre illustre : *Le Traité des Délits et des Peines*. Audacieux de pensée, écrit avec une grande prudence de style, il fut accueilli en France avec une faveur exceptionnelle. De 1764 à 1807, il n'eut pas moins de vingt éditions. Morellet, sur le conseil de Malesherbes, en publia une traduction. Diderot, Voltaire, d'Helvetius, Buffon le commentèrent, l'admirèrent, le colportèrent dans les salons ; l'avocat général Servan, ami de Voltaire, le paraphrasa en des réquisitoires fameux devant le Parlement de Grenoble. Catherine II enfin invita le circonspect gentilhomme à venir professer dans ses États et Hume le fit connaître en Angleterre. Sa réputation fut universelle.

Dans leurs lignes générales, les critiques et principes de Beccaria restent aujourd'hui presque tous aussi solides qu'il y a cent cinquante ans. Ses successeurs n'ont fait que le compléter. Aussi peut-on, en toute justice, faire dater de lui la philosophie et la technique pénale modernes. Il a laïcisé, simplifié la justice criminelle. N'est-ce pas lui qu'aurait dû célébrer, en juin dernier, la Société des prisons?

Rejetant l'idée de l'expiation et de la vengeance, mise traditionnellement à la base de la répression sociale, il assignait à celle-ci un rôle d'utilité publique : il s'agit, non pas de punir pour châtier, mais de punir pour se défendre. Plus de talion. Les peines doivent être proportionnées au délit, c'est-à-dire au danger social que représente le délit, sans acception d'ordre ou de classe ; elles doivent être personnelles, et elles doivent être humaines. Il protestait contre la torture : six ans auparavant, en 1757, Damiens avait été soumis à des supplices sauvages qui remplissent d'horreur; en 1765, le chevalier de la Barre fut encore condamné à être brûlé vif, à avoir la

langue et le poing coupés. « En la justice même, disait déjà Montaigne, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble cruauté ». Pareille protestation de Beccaria contre la confiscation des biens qui frappait moins le coupable que sa famille, contre la peine de mort et, au nom de la liberté de conscience, contre la procédure secrète, contre le serment imposé aux accusés : s'ils se taisaient, le procès leur était fait comme à des muets volontaires. Enfin il fit une distinction entre les péchés et les délits.

Avant de passer dans les cahiers des baillages[1], les principes fondamentaux du nouveau droit pénal reçurent un commencement d'exécution, à la veille de la réunion de la Constituante : le garde des sceaux Lamoignon fit instituer une commission chargée de simplifier la procédure tant civile que criminelle; le 24 août 1780, Louis XVI abolit la torture (la question préparatoire) dans les domaines de la Couronne. Par les édits de mai 1788 (non mis en vigeur), les cours souveraines furent obligées de motiver leurs arrêts; était admis le principe d'un dédommagement aux accusés reconnus innocents ; supprimée, la question préalable, celle qui, infligée au moment du supplice, avait pour objet de faire avouer au condamné les noms des complices.

Les articles VII, VIII et IX de la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen formulèrent impérativement, à la mode de l'époque, cette philosophie nouvelle : « Nul homme ne peut être arrêté, ni détenu que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elles a prescrites.... La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit et légalement appliquée. Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, toute rigeur qui ne sera pas nécessaire pour s'assurer des personnes doit être sévèrement réprimée par la loi. » L'accord fait, ces grands principes ne seront plus dès lors remis en question, du moins doctrinalement; mais la passion politique les fera sommeiller à diverses reprises.

1. M. Ed. Seligman a publié le résumé de ces cahiers fait par un fonctionnaire de la Chancellerie de Louis XVI. (*La justice en France pendant la Révolution.*)

La Constituante, en même temps, votait ses premières lois pratiques, sur la publicité des débats judiciaires, la publicité partielle de l'instruction, le droit pour les accusés de choisir un défenseur, le droit d'avoir communication des pièces après interrogatoire; enfin elle décidait que les arrêts seraient motivés.

Les lois se succèdent. Le 21 janvier 1790 furent adoptées, sur l'initiative de Guillotin, diverses autres dispositions dont l'une abolissait la confiscation des biens du condamné, et une autre établissait que « les délits du même genre seraient punis par le même genre de peine, quels que soient le rang et l'état des coupables ». La loi des 16-24 août 1790 établit le jury en matière criminelle, à l'exemple de l'Angleterre. Puis l'assemblée édicta deux codes pénaux, l'un pour les crimes, à la date du 6 octobre 1791, l'autre pour les délits, à la date du 22 juillet 1791. La législation ainsi renouvelée, c'est le 24 janvier 1791 que les tribunaux de l'ancien Régime cessèrent de fonctionner.

Dans son rapport sur le code des crimes, Le Pelletier de Saint-Fargeau, le futur conventionnel, posa les principes rigoureux qui, dans son esprit et dans celui des constituants, devaient supprimer l'incertitude arbitraire et l'inefficacité du vieux droit pénal. « La peine, écrivit-il, doit punir le coupable en le rendant meilleur. » Il disait encore : « Une peine doit demeurer ce que l'équité des lois l'a faite, et non ce que la rend la sévérité ou l'indulgence de l'exécution d'un jugement. » En conséquence, les peines furent déclarées fixes et définitives en matière criminelle. Ce n'est qu'en matière correctionnelle et municipale que les juges obtinrent le droit de se mouvoir entre un maximum et un minimum. Le 4 juin 1791, furent abrogés le droit de grâce, les abolitions, les pardons et commutations de peine dont on avait fait un si grand abus.

Fixes, irrévocables, les peines, on le sentit, ne pouvaient être perpétuelles : le maximum des fers fut arrêté à vingt-quatre ans. Il fut décidé, après une longue discussion, qu'il n'y aurait plus qu'une peine définitive et irrémissible : la peine de mort, mais débarrassée de ses anciens compléments de torture. Dans l'Assemblée incertaine et divisée, c'est le gastronome Brillat-Savarin qui en fit décider le maintien.

Pendant la discussion du Code pénal de 1811, Treilhard a

critiqué la « philanthropie » des Constituants : cependant ils eurent le goût de la pénalité.

Pour les violences graves, le viol, la traite des blanches, la bigamie, la destruction des pièces d'état civil, le faux témoignage, la banqueroute frauduleuse, le vol avec circonstances aggravantes, la peine des fers fut prévue : c'était les travaux forcés avec un boulet aux pieds. Aux crimes politiques, devait être applicable la gêne, c'est-à-dire l'emprisonnement dans un lieu éclairé, sans fers ni liens, mais solitaire. A la violation du secret des lettres, est appliquée la dégradation civique : au condamné exposé sur une place publique, le greffier lisait ce texte rédigé dans la manière emphatique de l'époque : « Votre pays vous a trouvé convaincu d'une action infâme; la loi et le tribunal vous dégradent de la qualité de citoyen français. » Aux repris de justice, aux femmes (à l'exception des femmes enceintes, depuis le décret du 31 août 1791), aux étrangers qui ne pouvaient être dégradés civiquement, est appliqué le carcan : on attachait le condamné par le cou à un poteau au moyen d'un cercle en fer, et on plaçait sur sa poitrine un écriteau portant son nom et la cause de sa condamnation. Les autres peines étaient la réclusion, la détention et la déportation.

Sur quelques points, Treilhard avait raison. En se refusant à prononcer des peines perpétuelles, les Constituants montrèrent qu'ils n'avaient aucune sympathie pour l'irrévocable. Ils pensèrent à la réhabilitation qui devait révoquer jusqu'au souvenir de la condamnation, avec un souci de l'équité que nous croyons volontiers un privilège de notre âge. Cette réhabilitation, ils l'entourèrent de pompe. Le condamné qui devait en bénéficier, deux officiers municipaux le conduisaient devant le tribunal criminel. « Un tel, disait l'un de ceux-ci, a expié son crime en faisant sa peine; maintenant sa vie est irréprochable. Nous demandons au nom du pays que la tache de son crime soit effacée. — Sur l'attestation et la demande de votre pays, répondait le président, la loi et le tribunal effacent la trace de votre crime ».

Le code des délits et des peines du 3 brumaire an IV (l'illustre Merlin en fut le rapporteur) n'apporta pas d'innovation en matière pénale : en réalité, ce code de la Convention était un code d'instruction criminelle. La loi du 7 pluviôse

an IX se borna, sans toucher aux principes essentiels votés en 1791, à fortifier l'action publique : un ministère public et un juge d'instruction furent institués qui devaient entendre les témoins hors la présence des prévenus ; le mandat de dépôt fut organisé à côté du mandat d'arrêt ; les débats oraux devant le jury d'accusation furent remplacés par des procès-verbaux écrits. La loi du 18 pluviôse an IX substitua dans certains cas au jury des tribunaux criminels spéciaux.

Rédigée en plusieurs fois, cette législation immense manquait d'homogénéité : les rédacteurs du Code impérial la simplifièrent et la rendirent plus claire en rapprochant dans un même texte les délits et les crimes qui jusqu'alors faisaient l'objet de deux codes indépendants. Une meilleure méthode de classification des infractions, voilà la plus utile partie de leur réforme.

*
* *

Le Code pénal prévoit trois sortes de peines : les peines criminelles, les peines correctionnelles, les peines de police.

Les peines exclusivement applicables aux crimes sont actuellement la mort, les travaux forcés à temps ou à perpétuité, la déportation simple ou dans une enceinte fortifiée, la détention, la réclusion, le bannissement, la dégradation civique, l'interdiction légale, la double incapacité de disposer et de recevoir à titre gratuit par donation ou par testament. D'autres peines, déjà abolies par la Constituante, figuraient sur la liste du Code pénal de 1811 : la confiscation générale (en matière politique), la marque et le carcan, la mutilation du poing du parricide (supprimés en 1832), l'exposition publique (supprimée en 1848), la peine de mort en matière politique (supprimée la même année).

Les peines correctionnelles sont : l'emprisonnement dit correctionel avec obligation au travail, l'interdiction de certains droits civiques et de famille, la réparation, l'amende ; les peines de police sont : l'emprisonnement de 1 à 5 jours et l'amende de 1 à 15 francs. En outre de l'amende, une peine était commune aux matières criminelles et correctionnelles : la surveillance de la haute police que la loi du 27 mai 1885 a remplacée par l'interdiction de séjour.

Les peines rétablies en 1811 n'ont pas eu pour effet de contrarier, même en une faible mesure, les principes fondamentaux de l'époque précédente : ces principes sont tous restés intacts. Les besoins de la répression ont seuls guidé les rédacteurs impériaux, et non point des idées philosophiques : pour s'en convaincre, il suffit de lire les procès-verbaux du Conseil d'État. Ils y ont défendu leur œuvre en un langage que nous entendons encore aujourd'hui même à la Société des prisons. On était alors fort préoccupé par les progrès de la récidive : comment les arrêter? Treilhard croyait, et avec lui tous ses collaborateurs, que la marque au fer rouge serait « un des moyens les plus efficaces... ; l'expérience a démontré les bons effets de cette mesure ». Dans cette recrudescence de sévérité, il n'y a pas trace de système : ce sont des considérations pratiques qui ont guidé leur délibération. On leur a reproché d'avoir, contrairement à la Constituante, puni la tentative du crime des mêmes peines que le crime consommé : n'est-ce pas une règle qui peut être soutenue par d'excellents arguments, en dehors de toute passion répressive? Cette règle, disait encore Treilhard, « est un développement nécessaire de deux articles du Code pénal de 1791, qui infligent aux tentatives d'assassinat et d'empoisonement les mêmes peines qu'au crime consommé ».

Treilhard ne pensait pas à innover ni à contrarier la législation antérieure : il y prenait son point d'appui. Les peines, qui furent abolies en 1814, en 1832, en 1848, le Code pénal les avait reprises à l'ancien droit, sans tenir compte de leur abrogation par les lois révolutionnaires : ses rédacteurs croyaient que l'expérience avait condamné la « philanthropie » des Constituants. Par contre, ils ont supprimé une peine qui nous semble plus horrible encore que le carcan, voire même la mutilation du poing : la « gène » qui, disait Treilhard, « plongeait le condamné vivant dans son tombeau ». Les Italiens l'ont reprise : ils l'ont substituée de nos jours à la peine de mort. Enfin, le Code impérial ne maintint la peine de mort que dans trente cas, au lieu de cent quinze dans les lois de l'Ancien régime et de trente-deux dans les lois de la Convention.

Le mouvement général tendait à fortifier sous toutes ses formes l'action publique et à la centraliser; les rédacteurs du

Code pénal ne faisaient qu'y obéir. Le plus illustre idéologue de l'époque, Destutt de Tracy, demandait, dès l'an IV, que le Code pénal fût réorganisé dans un sens autoritaire, que les pouvoirs et prérogatives de la gendarmerie et de la police fussent étendus. En l'an VIII, au lendemain de Brumaire, son ami et maître Cabanis écrit dans ses *Quelques Considérations sur l'Organisation sociale et sur la nouvelle Constitution*, qu'il est nécessaire d'établir un gouvernement « fort, pour protéger efficacement la liberté des individus ». Ce que Riboud a dit au Corps législatif du Code pénal de l'Empire, les Constituants eussent pu déjà le dire du leur : « Code fondé sur des bases modérées, raisonnables et bien coordonnées avec le système monarchiste ».

Lorsque, ces temps derniers, l'opinion fut émue par une recrudescence de la criminalité, les praticiens ont encore pensé, comme Treilhard et Berlier, à exagérer la dureté de la répression. Ne propose-t-on pas aujourd'hui l'établissement des châtiments corporels? Voilà une proposition à laquelle les rédacteurs de 1808 n'ont pas pensé. Elle dépasse singulièrement la dureté du régime qu'on leur reproche d'avoir organisé. Bien plus que la loi Bérenger et la loi étendant les circonstances atténuantes, les châtiments corporels, s'ils devaient être accueillis, modifieraient d'une façon décisive l'esprit de notre législation répressive. C'est alors qu'il faudrait signaler un retour à l'Ancien Régime, lequel connut le fouet.

Les peines, les législateurs de 1811 ne considérèrent pas qu'elles étaient, exclusivement, la rançon nécessaire et obligatoire du crime. Déjà ils rejettent l'axiome ancien : tout crime comporte une expiation. Ce qu'ils cherchaient, c'était moins à faire expier au criminel sa faute qu'à défendre l'intérêt public. Abrité derrière l'autorité de Sénèque, Target disait : « Après le plus détestable forfait, si l'on pouvait être sûr qu'aucun crime ne fût désormais à craindre, la punition du dernier des coupables serait une barbarie sans fruit, et l'on ose dire qu'elle passerait le pouvoir de la loi. » Et n'annonce-t-il pas les théories de l'hérédité criminelle et du déterminisme social qui pèse sur le délinquant, lorsqu'il a parqué en dehors de la nation cette « lie » qui s'est « formée à côté du vrai peuple par la force des circonstances et les habitudes accumulées pen-

dant des siècles » ? « Habitudes accumulées » : n'est-ce pas, strictement, parlant le vocabulaire de Darwin et de Lombroso?

On peut se demander si ce même Target, qui sous l'Ancien Régime avait été un avocat célèbre, n'a pas prévu également l'individualisation des peines, peut-être même les sentences indéterminées, tout au moins la libération conditionnelle, toutes ces lois et ces théories qui font de la peine des moyens d'amendement, dans les quelques lignes où il a critiqué la suppression par la Constituante des peines perpétuelles, où il a blâmé l'Assemblée d'avoir établi des peines fixes? Ce blâme, c'est celui que les criminalistes contemporains lui adressent journellement : « Encore si l'espoir de la délivrance, écrivait-il, avait été liée à l'activité laborieuse, à la docilité, à la réformation du condamné! Mais non, le délit était fixe, quelle que fût sa conduite. » Au début du XIXe siècle, on pensait déjà à toutes ces distinctions et nuances pénales que la psychologie expérimentale a enfin permis de préciser de nos jours. Il ne s'agit pas ici de louer les rédacteurs du Code pénal, mais simplement de montrer que sont fort anciennes certaines tendances que nous croyons toutes récentes.

On enseigne, on écrit couramment que les rédacteurs du Code pénal ne se sont préoccupés que de défendre la société et qu'ils furent peu curieux de l'amendement des condamnés : ces quelques citations montrent qu'ils pensèrent à favoriser cet amendement. On peut dire plus : la réhabilitation, ils en firent une prime à la bonne conduite; le régime des prisons, ils crurent en avoir fait la meilleure condition de ce relèvement auquel ils croyaient, malgré les enseignements d'une expérience pessimiste. En voici pour preuve ce texte fort net de Treilhard : « L'ordre qui doit régner dans les maisons de force peut contribuer puissamment à régénérer les condamnés. Les vices de l'éducation, la contagion des mauvais exemples, l'oisiveté, l'oisiveté proclamée avec tant de raison la mère de tous les vices, ont enfanté tous les crimes. Hé bien! essayons de fermer ces sources de corruption; que les règles d'une morale saine soient constamment pratiquées dans les maisons de force, qu'obligés à un travail qu'ils finiront par aimer, quand ils en recueilleront le fruit, les condamnés y contractent l'habitude et le besoin de l'occupation... Bientôt aussi ils com-

menceront à connaître le regret du passé, premier avant-coureur de l'amour du devoir. »

Pour les auteurs du Code pénal, le souvenir du châtiment doit frapper de peur ceux qui seraient tentés d'imiter les délinquants. « Si l'expérience, disait Target, avait convaincu les coupables qu'ils ne peuvent ni éviter la peine, ni lui échapper ensuite, et qu'elle les atteint d'un pas rapide, l'idée du châtiment se liant toujours à l'idée du crime, sa douceur ne nuirait guère à son efficacité ». C'est par la fixité des lois pénales, affirmait encore le tribun Jaubert, que « se forme dans le sein du peuple une tradition qui, en lui faisant connaître les diverses qualifications de crimes, et le mode de leur punition, produit l'effet salutaire de peindre le vice dans toute sa laideur et d'effrayer ceux qui seraient tentés de devenir coupables ». Exemplaires, les peines devront en principe être dures pour remplir leur rôle : c'est encore toute la philosophie pénale de notre chancellerie.

Mais, avant les criminalistes contemporains, les rédacteurs du Code pénal ont pensé qu'il fallait créer des « institutions complémentaires » de la peine, destinées à prévenir des délits : parmi ces œuvres, ils attachèrent une importance, qui aujourd'hui nous paraît singulière, aux dépôts de mendicité. « Vagabondage et mendicité, sources de tous les crimes », disait le tribun Leroy (de la Seine). Celui qui n'a ni domicile, ni moyens de subsistance, ni profession ou métier, ajoutait Treilhard, n'est point « membre de la cité ». Plus de vagabonds, c'était presque dire plus de criminels. Non sans optimisme, mais cependant en s'appuyant sur le fait, ils crurent avoir résolu par ce moyen le problème de la délinquence : furent-ils plus optimistes que les inventeurs de la transportation en 1854, de la rélégation en 1885 qui crurent avoir résolu (nous savons aujourd'hui avec quel insuccès) celui de la récidive?

Sur un autre point, les rédacteurs impériaux nous ont montré la voie. On fait généralement honneur aux criminalistes contemporains d'avoir rompu avec l'ancienne abstraction, qui, sous la notion de crime, cachait le criminel, l'individu vivant et souffrant. On ne veut plus appliquer les peines à la grosse : il faut les proportionner non plus seulement au délit, mais

encore et surtout au délinquant, à l'être dont on connaît les tares, les tentations, les possibilités de relèvement moral, que l'on a vu aux prises avec son hérédité et son milieu, que l'on a entendu se débattre à la barre, avec ces menues et involontaires imprudences de langage, de gestes, de silence qui dénoncent l'âme véritable. On connaît le livre que M. Saleilles a consacré à cette importante question.

Target désapprouvait « l'immuable rigueur des lois » qui n'avait d'autre effet que d'entraîner les jurés à « élever un vrai coupable aux honneurs de l'innocence pour le dérober à une peine qui leur paraîtrait excessive ». Il demandait donc qu'une « certaine latitude » fût accordée aux tribunaux, pour « consulter leurs sentiments et leurs lumières, pour mesurer le châtiment sur le degré de l'immoralité du coupable ou des dangers du crime ». Ce n'est pas une voix isolée : Dhaubersart disait au Corps Législatif que « la loi ne peut prévenir ni déterminer toutes les circonstances, toutes les nuances par lesquelles les crimes peuvent se varier ; si cette précision ne peut pas exister dans le Code pénal, il faut bien laisser à la sagesse des juges, qui ont des informations sous les yeux, qui entendent les témoins, interrogent les prévenus et peuvent apprécier toutes les circonstances qui aggravent ou atténuent le crime, la latitude nécessaire pour appliquer la peine dans la plus juste proportion ».

C'est l'article 463, relatif aux circonstances atténuantes, qui devait donner aux juges cette latitude dont parlaient Dhaubersart et Target. Cet article 463, restreint aux matières correctionnelles, autorisait le tribunal, lorsque le préjudice causé par le délit ne dépassait pas 25 fr., à abaisser l'emprisonnement et l'amende au-dessous du minimum légal et même à substituer l'amende à l'emprisonnement. On crut avoir fait beaucoup, alors qu'il nous semble, cent ans après, que l'innovation était insignifiante.

La loi de 1832 a modifié cet article 463. C'est cette modification qui a le plus profondément transformé l'économie du code de 1811, — nous ne dirons pas l'esprit, puisque le droit du juge, les rédacteurs impériaux croyaient déjà l'avoir soustrait au « mécanisme » imposé par la Constituante.

En 1824, la faculté d'user des circonstances atténuantes

avait été une première fois élargie : la loi du 28 avril 1832 les étendit aux crimes, délits et contraventions : c'est le texte qui régit encore aujourd'hui la matière.

L'appréciation des circonstances atténuantes est entièrement laissée aux juges. Par elles, ils peuvent non seulement graduer psychologiquement les peines, ce qui est le premier vœu de la loi, mais encore suivre les mouvements de l'opinion. Par elles, les tribunaux ont toutes facilités pour manifester à l'occasion une sensibilité de jury. Aussi est-ce très justement que M. A. Le Poitevin a appelé la loi de 1832 « le grand régulateur de nos théories pénales [1] ». En fait, on a vu diminuer d'une façon continue, depuis 1832, la force répressive qu'avait organisée le Code pénal : de plus en plus a été abaissée la gravité sociale d'un grand nombre d'infractions auxquelles les vagues circonstances atténuantes ont accordé une partielle, mais progressive impunité.

La loi de sursis, à laquelle le sénateur Bérenger a attaché son nom (loi du 26 mars 1891), est l'autre réforme importante apportée au Code. En cette année 1891, on crut remarquer, pour la seconde fois, que la rigueur répressive, même mitigée, n'atteignait pas son but ; on essaya alors de cette douceur admonitoire qui, en somme, n'a fait que forcer le principe des circonstances atténuantes. Ira-t-on jusqu'au pardon absolutaire, connu déjà sous l'Ancien Régime, mais qui n'est encore qu'à l'état de projet législatif? On voit comment les temps se rejoignent et se ressemblent malgré leurs divergences. De l'étroit article 463 est née cette législation bienveillante que l'oubli des origines nous a fait croire neuve et sans modèle.

*
* *

Quel a été le résultat de cette évolution? Si l'on crut devoir modifier en 1832 l'article 463, c'est que les faits ne répondaient pas aux intentions répressives de Treilhard : ont-ils mieux répondu aux intentions libératoires de M. Bérenger?

De nombreux criminalistes ont signalé voici longtemps une

1. *Bulletin de la Société des prisons*, 1893, p. 183.

crise de la pure pénalité : les peines, disent-ils, n'arrêtent pas, de façon décisive, la progression des crimes. Ils ne veulent plus de peines, mais des cures morales : il n'y a pas de criminels, il n'y a que des malades ou des individus mal adaptés. Or voici maintenant que l'on signale la crise de la douceur et du pardon provisoires.

Plusieurs courants se partagent actuellement les esprits, les uns voulant aggraver les peines, les autres tenant pour un système mitigé où la pure répression prêterait son concours à la moralisation ; d'autres enfin, sans se refuser à une certaine répression provisoire, estiment que les enseignements de la sociologie et des statistiques pénales imposent avant tout la recherche de moyens préventifs et éducatifs, « substituts de la peine ». Des peines plus dures ; des peines moralisatrices ; plus de peines : voilà les trois tendances que, pour les besoins de l'exposition, il faut simplifier.

A quoi servent les peines? Servent-elles? Les faits semblent répondre qu'elles sont pour une part inefficaces : la criminalité augmente. En 1907, deux espèces d'accusations ont présenté un « accroissement » : celle des meurtres, pour lesquels l'augmentation est de 22.5 p. 100, et celle des coups et blessures ayant occasionné la mort sans intention de la donner, dont le total s'élève de 17.2 p. 100. Même progression pour les viols et attentats à la pudeur sur adultes et enfants. En 1907, il y a eu une augmentation de 12.509 affaires correctionnelles sur 1906 : le chiffre total des prévenus jugés a été de 222.398. Dans les affaires soumises aux tribunaux correctionnels, la proportion des récidivistes par rapport à l'ensemble des condamnés est depuis de nombreuses années de 43 à 49 p. 100, dans les affaires correctionnelles, de 55 à 63 p. 100 dans les affaires criminelles. Chez les vagabonds, mendiants et voleurs, la proportion de la récidive dépasse 70 p. 100.

« La prison, a écrit M. de Lanessan, est à la fois inefficace en tant que moyen d'intimidation et corruptive par l'action qu'elle exerce sur les individus qu'on lui livre [1] ». M. Duprat la définit « l'école supérieure du crime [2] » ; « L'emprisonnement

1. *La Lutte contre le Crime* (1910), p. 263.

2. *La Criminalité dans l'Adolescence* (1909), p. 164.

n'est pas réformateur, il n'est même pas exemplaire ou intimidant », dit M. Garraud dans un éloge du Code pénal prononcé à la Société des prisons [1]. « La répression n'existe pour ainsi dire pas », confirme l'avocat général Feuilloley [2].

Il y a longtemps que les Saint-Simoniens ont protesté contre l'institution du bourreau comme « seul professeur de morale breveté par l'autorité [3] »; du moins eux ne réclamaient-ils pas le renforcement de la pénalité. Ce n'est cependant que de nos jours que l'expérience a appris que les châtiments, qu'ils fussent brutaux, ou intellectualisés à l'excès, n'ont jamais amendé un coupable. En général, écrit M. Duprat, « plus la peine est sévère, plus elle flatte la vanité du jeune malfaiteur, fier de s'exposer à un si grand danger ». Ces peines, lorsqu'elles sont cruelles, ne font, remarque encore ce même observateur, que « provoquer la colère, la rancune des violents et amène les plus fourbes à la conception des pires exploits à accomplir plus tard, ne serait-ce que par esprit de vengeance ». Dans ces conditions, on comprend mal le mouvement tendant au renforcement pur et simple du système répressif.

On a objecté l'exemple de l'Angleterre : les Anglais font fouetter leurs « apaches ». On peut d'abord demander, l'exemple supposé probant, si le caractère latin s'accommoderait à ce procédé. Mais il n'y a plus matière à discussion : les Anglais ont tendance à abandonner le fouet : « Le fouet, écrit un illustre écrivain anglais, M. Bernard Shaw dans une communication faite au *Temps*, produit chez le fouetté une rage sauvage qui porte à l'état aigu sa haine de la société, son mépris pour la loi et ses défenseurs ». Boitard remarquait déjà, dans son cours à la Faculté de Droit de Paris, en 1835, que le fouet et les peines similaires « ont l'inconvénient d'irriter, d'aigrir, de démoraliser celui qu'elles frappent: peines qui en font un ennemi plus dangereux pour la société, sans cependant lui ôter les moyens de nuire [4] ».

L'exemple du Danemark serait-il meilleur? Les châtiments

1. *Revue pénitentiaire*, 1910, p. 932.

2. *Revue pénitentiaire*, 1910, p. 942.

3. *Doctrines de Saint-Simon. Exposition. Première année*, 1828-1829. 3e éd., p. 314.

4. *Leçons sur les Codes pénal et d'instruction criminelle* (1844), p. 5.

corporels ont été introduits dans ce petit pays de haute civilisation, d'abord par le Code pénal de 1866, puis étendus, dans un moment d'affolement, par la loi du 1er avril 1905, contrairement à l'avis unanime de tous les criminalistes danois : la loi ne put être votée qu'à titre provisoire, pour une durée de six ans. Les juges n'ont usé des châtiments corporels (rotin, garcette, verges) que quatorze fois et, dans onze cas, ces châtiments étaient accessoires à la peine principale des travaux forcés. Ils témoignent d'une si grave aversion pour ce moyen qu'il est permis de croire que la loi de 1905 ne sera pas prorogée à son expiration, qui est prochaine : le ministre de la justice vient d'ailleurs d'en proposer l'abrogation.

Inefficace, la peine brutale ne répond pas aux principes les plus fermement posés par la Constituante : ce n'est pas une peine strictement utile, et si elle nous fait horreur, comme les tortures faisaient horreur à Voltaire et à Dupaty, c'est autant en considération de la misérable créature qui la subira que du juge qui l'ordonnera et du bourreau qui l'appliquera.

D'autre part, M. Mourral a constaté, devant le congrès national de Droit pénal à Rennes, l'inefficacité partielle de la loi Bérenger, constatation pessimiste qu'a corroborée M. Chatel pour la Belgique où fonctionne une loi de sursis analogue à la nôtre. Il n'y a qu'à reproduire intégralement les conclusions de ce magistrat observateur :

1° Le chiffre des révocations (de sursis) [1] est notablement supérieur à celui indiqué par les statistiques officielles : 2° Les révocations se produisent en moyenne pendant les deux premières années ; 3° Lorsque le sursis est assorti à l'amende et à l'emprisonnement pour des délits peu graves qui sont vraiment accidentels (délits contraventionnels, délits d'imprudence), les rechutes sont rares : il n'en est plus de même pour ceux qui sont le fond de notre criminalité et sont les sources principales de la récidive (vol, escroquerie, abus de confiance, vagabondage) ; 4° Les courtes peines donnent le maximum de révocations : 5° Appliqué aux mineurs, le sursis donne des résultats à peu près nuls ; 6° Enfin, la seconde partie de la loi Bérenger, relative à l'aggravation de la peine en cas de récidive, est

1. Le sursis, on s'en souvient, est révoqué lorsqu'intervient une seconde condamnation dans un délai de cinq ans.

presque complètement inappliquée, et, ce qui est pis, sert à frapper les délinquants dont le délit est mal prouvé. Compromis sans équité : le juge n'ose ni frapper, ni absoudre[1].

Le pardon conditionnel (on a vu plus haut que l'idée en effleura assez sérieusement l'esprit de Target) subit donc une crise analogue à celle de la sévérité : n'est-on pas mal venu à accuser les rédacteurs impériaux d'avoir été peu perspicaces ou trop sévères?

On a écrit que la « faillite » de la répression tient en France à l'adoucissement des peines qui auraient ainsi perdu leur vertu d'intimidation. Mais l'augmentation de la criminalité dans tous les pays, même en Prusse, où la répression est plus sévère, semble être la meilleure preuve que la peine a véritablement manqué au rôle d'intimidation et d'exemplarité qu'on lui a attribué. D'autre part, il faut observer que l'adoucissement des peines n'a pas eu pour effet de supprimer toute condamnation à de longs emprisonnements. Or on vient de lire ce que pensaient de la prison un professeur, M. Garraud, un magistrat, M. Feuilloley, deux observateurs précis et informés, MM. de Lanessan et Duprat. Il y a donc une crise de la pénalité traditionnelle, même réformée par les lois de 1832 et 1891. Dans ces conditions comment résoudre le problème de la délinquence? C'est ici que des propositions nouvelles, auxquelles n'ont pas pensé les rédacteurs des codes impériaux ont été formulées : quoiqu'eux aussi, ils aient pensé à des « substituts » sous le nom de « compléments » de la peine.

La répression des crimes ne semble plus un simple problème de morale individuelle, comme au début du XIXe siècle, et le developpement de la criminalité paraît indépendant des croyances et des constitutions politiques. Le délinquant ne peut plus être, n'est plus considéré comme un homme qui manque de bonne volonté à l'appel de ce « sens moral » dont parlait Dhaubersart : c'est un homme « déterminé » par son éducation, son âge, le chômage, l'alcoolisme, par toutes les

1. Le Congrès, évidemment impressionné par tous ces renseignements, émit le vœu que, dans l'application judiciaire, le sursis fût accordé avec circonspection et considéré non comme un droit, non comme une faveur, mais comme un moyen de préservation destiné à donner un avertissement sérieux au condamné et à éviter la récidive. (*Revue pénitentiaire*, 1910, p. 968).

causes que nous présumons être à l'origine de la criminalité. Nous disons que le crime est un fait social « normal », c'est-à-dire normalement produit par un certain nombre de causes mal connues, mal analysées. C'est un fait qui a ses lois naturelles, comme la maladie ou les crises économiques. Ces lois, le criminaliste doit les rechercher, objectivement, en abandonnant toutes les explications anciennes, selon la méthode proposée par M. H. Lévy-Bruhl [1].

Parmi ces causes, celles que l'on trouve à l'origine de la délinquence juvénile retiennent plus particulièrement l'attention : assez volontiers, on les érigerait aujourd'hui en causes premières. Le grand fait pénal actuel est la recrudescence de la délinquence juvénile.

D'après le rapport de la justice criminelle pour 1907, c'est dans la catégorie des jeunes gens de dix-huit et vingt ans qu'on trouve le maximum de criminels. Le nombre des prévenus de seize à vingt et un ans croît en France d'environ 500 par an. Mal universel. En 1882, l'Allemagne comptait 30 719 condamnés de douze à dix-huit ans ; en 1899, ce chiffre s'est élevé — après une progression annuelle — à 45 863 : l'augmentation est donc de 1 000 par an. En Hollande, le nombre des jeunes criminels a doublé pendant la même période ; il a crû de 27 p. 100 en Autriche, de 25 p. 100 aux États-Unis (entre 1889 et 1897).

Ce sont les jeunes gens en aptitude de délinquence qu'il appartient à la société d'arracher à leur milieu, aux mauvais exemples. « On ne répétera jamais trop, selon M. de Lanessan, que l'adolescence est l'époque où débutent la prostitution et le soutenage qui représentent l'apprentissage de la criminalité. »

On réclame une éducation morale et professionnelle, soit avant le premier délit, s'il est possible, soit immédiatement après, pour tous les enfants matériellement ou moralement abandonnés : par application de la loi du 24 juillet 1889, les parents indignes peuvent être déchus de leurs droits à l'égard de leurs enfants. On demande que la fréquentation scolaire soit surveillée, l'alcoolisme, la littérature pornographique sévèrement réprimés. C'est à prévenir les délits, plutôt qu'à

1. *La Morale et la Science des Mœurs.*

réprimer les délinquants que pensent tous ceux que préoccupe l'évolution criminelle de la jeunesse. L'éducation, voilà ce qu'il faut surveiller.

M. de Lanessan, fouriériste sans y penser, a demandé que l'État utilisât les passions violentes des jeunes gens, leur goût pour le bruit et le désordre, en facilitant leur enrôlement dans l'armée. « L'un des motifs, d'après l'ancien ministre, auxquels on doit attribuer la rareté des jeunes malfaiteurs dans les cités anglaises, est le recrutement de l'armée par l'engagement volontaire de jeunes gens qui n'ont guère le goût du travail industriel, et celui de la marine parmi les adolescents pauvres. Les 200 000 hommes de l'armée britannique représentent autant de jeunes gens qui n'avaient pas le goût du travail manuel et dont une partie serait, sans aucun doute, devenue des criminels. » La prospérité de la Société de protection des engagés volontaires, fondée par M. Voisin dans le but de favoriser l'enrôlement des libérés, les encouragements officiels qu'elle reçoit répondent à cette tendance : la méthode de M. Lanessan n'a donc rien de chimérique. Elle est appliquée avec succès et en France et en Angleterre.

Cet amendement des jeunes délinquants n'est pas une conception propre à notre temps : les législateurs de 89 y avaient pensé, et, après eux, les rédacteurs impériaux. L'idée de « corriger l'adolescent coupable, mais renvoyé indemne pour non-discernement », est, M. Garraud l'a fait remarquer, une création originale du Code pénal de 1791 : elle a passé ensuite dans le Code impérial qui autorise le tribunal correctionnel à enlever aux parents la garde des enfants pour la confier à des personnes ou à des œuvres, dignes de confiance; loi qu'à complétée et élargie celle du 19 avril 1898.

Dans le même sens, plus caractéristique est la loi du 28 juin 1904 qui a confié aux tribunaux le soin d'examiner les adolescents traduits devant eux, non plus à l'occasion d'actes pénalement délictueux, mais à l'occasion de manifestations mauvaises, avant tout délit. Il s'agit de prévenir leur chute dans la délinquence. En ces sortes d'affaires, le tribunal civil ne fonctionne pas comme juge d'actes précis, qualifiés crimes ou délits, mais comme censeur préventif d'une délictuosité latente et probable. Quant à l'éducation et la surveillance de ces adoles-

cents, lorsqu'ils sont reconnus vicieux, la loi a décidé de les faire assurer par l'administration pénitentiaire.

Il y a là échec aux principes traditionnels : une peine est, en fait, infligée à ces adolescents avant toute infraction : l'administration pénitentiaire, au lieu de n'être que l'organe d'exécution d'une peine judiciaire, joue le rôle d'un juge au premier degré, qui « après une mise en observation » de l'adolescent, décide s'il sera placé dans une colonie correctionnelle : colonie correctionnelle, c'est en fait la prison ; la prison avant le délit.

Cette loi qui n'est applicable qu'aux pupilles de l'Assistance publique, a, en fait, une portée quasi générale, puisque, par le fonctionnement de la loi du 24 juillet 1889, relative à la déchéance de la puissance paternelle, c'est le plus souvent à l'Assistance publique que sont confiés les enfants qu'il convient de soustraire à la contagion de leur milieu ou aux suggestions de leurs mauvais instincts.

Cette loi constitue la plus décisive innovation en matière pénale depuis la Constituante, et cette innovation, qui paraît heureuse est entièrement originale. On était arrivé à concevoir un droit pénal sans peine matérielle : la loi Bérenger a réduit à rien la peine. Mais concevoir un droit pénal sans délit, sans infraction précise, voilà une pensée absolument étrangère à l'esprit des anciens criminalistes attachés tous au brocard : *nulla pœna sine lege*. Que d'efforts il avait fallu pour formuler cette courte maxime si précieuse, depuis Beccaria jusqu'à la Constituante qui l'érigea en principe constitutionnel ! Quelques journées de discussion auront suffi à faire admettre la première exception. Elle eût paru sacrilège il y a cent ans : aujourd'hui, nous la qualifions d'expérimentale.

*
* *

Tous les peuples ont à résoudre les mêmes problèmes que nous : une Union internationale de Droit pénal, fondée en 1889, leur sert à les étudier en commun. Les vieux codes pénaux, un grand nombre d'États les ont modifiés ou sont en voie de les modifier : le Japon, la Suisse, la Suède, la Hongrie,

l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche ont publié ces dernières années des éditions nouvelles ou des avants-projets qui marquent combien est intense la critique des idées traditionnelles et vive l'inquiétude de chaque gouvernement.

La France, elle aussi, a pensé à une revision générale qui tînt compte de l'expérience : on a senti qu'il y avait utilité, comme en 1808, à unifier tant de lois votées en des temps différents et de les coordonner suivant un plan systématique. Le ministre de la Justice chargea, par décret ministériel en date du 26 mars 1886, une commission d'élaborer un projet de réforme du Code pénal[1]. De ce projet, une partie a paru en 1893[2] : c'est un édifice abandonné au cours de construction.

Ce projet n'est pas sans mérite : il simplifie l'échelle des peines principales, privations de liberté : il n'y a plus que l'emprisonnement et la détention.

Des trois peines coloniales, transportation, travaux forcés et rélégation, il ne conserve que celle-ci, contre tout malfaiteur d'habitude, « contre tout individu qui, après avoir été condamné à cinq ans d'emprisonnement au moins, résultant d'un ou plusieurs jugements, sera condamné pour un crime ou un délit à une année au moins d'emprisonnement » (art. 25) ; les juges auraient la faculté de ne pas prononcer cette peine, et les condamnés à l'emprisonnement, âgés de 21 à 60 ans ayant subi une partie de leur peine, pourraient la demander et l'obtenir (art. 76) par mesure administrative.

La détention est destinée à punir « les délits politiques et les infractions les moins déshonorantes ». Quant aux faits déshonorants, ils devraient être réprimés par l'emprisonnement, avec séparation individuelle de jour et de nuit pendant un certain temps, encellulement qui ne devrait pas excéder trois ans; ensuite, séparation de nuit seulement. Une disposition intéressante est ici à relever : l'emprisonnement cellulaire ne s'appliquerait pas « aux condamnés qui seraient reconnus incapables de le subir ». La relégation, avec obligation au travail, devrait atteindre le récidiviste que l'aggravation de cet emprisonnement n'aurait pas amendé.

1. Le projet est établi en 112 articles. Il est intitulé : livre Ier, *Des infractions en général et des peines.*

2. Il a été publié dans la *Revue pénitentiaire*, 1893, p. 188 et suiv.

Réformant la loi Bérenger, le projet n'admet le sursis que pour les peines inférieures ou égales à trois mois d'emprisonnement ou de détention et, de cinq ans, le délai d'épreuve est réduit à trois ans.

Sur un point, il est plus doux. L'article 66 décide que « dans tous les cas où, soit en vertu des dispositions de la loi pénale, soit par suite de la déclaration des circonstances atténuantes, le juge serait autorisé à n'appliquer qu'une amende, il pourra, si le prévenu n'a pas encore été condamné pour crime ou délit, ne pas prononcer de condamnation : il avertira le prévenu qu'en cas de nouvelle infraction, il ne devra plus compter sur l'immunité pénale ». C'est la loi de pardon.

On le voit, la crise de la pénalité, déjà ouverte à ce moment, les réformateurs de 1893 la dénouaient par une œuvre de simplification, très analogue, sinon par son esprit, du moins par sa méthode, à l'œuvre de 1811. Amendé mis au point, c'est le vieux système répressif qui a recueilli, une fois encore, l'adhésion des praticiens officiels. Quoique les moyens de fortune, utilisés de toute tradition, apparaissent comme insuffisants, débordés par une irrésistible poussée de jeunes et vieux délinquants, on n'ose pas encore penser qu'ils sont complètement inefficaces.

Comme le faisait remarquer au Conseil d'État le conseiller Treilhard, la législation criminelle exprime mieux qu'aucune autre partie du droit, les idées morales, les besoins, les mœurs d'un peuple. Ces idées, ces besoins, ces mœurs, l'histoire du Code pénal montre combien elles sont stables, en fait, malgré les apparences, derrière les décors des événements tourmentés qui semblent avoir tout bouleversé. Les inquiétudes que nous donnent l'enfance et l'adolescence délinquantes et la récidive, les rédacteurs des codes impériaux les ont connues, avec acuité, comme nous-mêmes. Ce qui a changé, ce sont dans une certaine mesure les modes d'action (et encore n'en sommes-nous qu'à la période indicative pour les réformes vraiment neuves), les procédés répressifs, quelques modifications, en somme, secondaires. Nos théories pénales ont eu pour premiers théoriciens, Lebrun, Target, Treilhard, Oudot, Leroy et Berlier, ces rédacteurs injustement oubliés du Code de 1811.

Mieux que les Constituants, le modèle et l'exemple auxquels ils se réfèrent constamment avec un respect sincère et reconnaissant, ils ont mené à bien une œuvre malaisée qui, malgré ses défauts, n'en reste pas moins un respectable effort de systématisation, supérieur à ceux que l'on avait tentés auparavant. Il faut en louer l'ordre et la clarté, la concision nerveuse, surtout cette sécheresse si nécessaire dans un manuel. Aboutissement et coordination de près de vingt ans d'études et de législation, le Code pénal a amassé en 484 articles une riche expérience pratique et doctrinale.

Sans doute ne faut-il pas faire honneur exclusivement à Target, à Treilhard et à leurs collaborateurs, de cette synthèse habilement faite avec des éléments mal coordonnés : quant au fond, ils doivent beaucoup, presque tout, à leurs prédécesseurs, surtout à la Constituante qui elle-même développa et étendit l'œuvre commencée, quelques mois avant la Révolution, par Louis XVI et mit en forme les doléances des cahiers de 1789, si précis et si concordants sur tous les points du territoire. Rendons-leur cette justice d'avoir posé les premiers linéaments, sans doute faibles et incertains, des doctrines modernes sur l'amendement des délinquants, œuvre délicate et patiente que nous confions encore à des geôliers militarisés, — comme il y a cent ans.

MAXIME LEROY

LA PREMIÈRE

« ÉDUCATION SENTIMENTALE[1] »

(1843-1845)

Jules et Henry se revirent; enfin les deux amis se retrouvèrent, mais alors éclata leur antagonisme profond, dont le principe, sans doute, était en eux à leur naissance, mais qui avait grandi, comme ils grandissaient, et s'était développé comme eux-mêmes.

Ils eurent une grande joie à se revoir, et, quoique Henry fût dans une position meilleure que Jules, il ne trancha pas envers lui ni de l'oublieux ni du protecteur. Ils s'aimaient encore et, quand ils sortaient ensemble, dans la rue, Jules, vraiment, n'était pas plus jaloux des bottes vernies d'Henry qu'Henry n'était humilié des gros souliers à cordons de Jules.

Les sociétés dans lesquelles ils vivaient, cependant, ne se ressemblaient guère. Henry s'était fait présenter dans quelques salons politiques, où il apprenait à caresser les grands et à cajoler les forts : il s'exerçait déjà de son mieux à la tactique de la vie. Il fréquentait des journalistes, les gens en place, les actrices en nom, louvoyant entre toutes les vanités pour en étudier l'endroit sensible et tâcher d'en harponner quelque chose. Il visait à la réputation d'homme spirituel parmi les

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1910, 1er et 15 janvier 1911.

écrivailleurs et les vaudevillistes, et il donnait à entendre aux diplomates toute la force de son esprit et la profondeur de ses études, ayant grand soin de s'humilier devant leur savoir pour flatter leur amour-propre, tout en laissant échapper qu'il en savait davantage, afin de les convaincre de son mérite.

Il brillait aussi dans un autre monde, dans celui des dandys et des femmes à la mode, grâce à son aplomb, à ses manières légères, à son luxe d'emprunt. Ainsi, il était l'ami du directeur d'un grand journal, chez lequel il faisait de bonnes connaissances pour l'avenir; il était reçu chez un ministre, où il se faisait voir, et il était l'amant d'une actrice, qui le rendait célèbre.

Il travaillait à une revue politique où l'avait fait entrer la protection de la danseuse, et c'était comme collaborateur de sa revue que le journaliste l'avait présenté à Son Excellence. Son Excellence lui avait parlé deux ou trois fois, mais il avait payé au fils de Son Excellence plusieurs dîners splendides, qui lui avaient acquis sa faveur et conquis son amitié.

Ce fut alors qu'il quitta la danseuse, avec laquelle il avait dépensé quinze mille francs en trois semaines, — c'est-à-dire trois fois le double de son revenu annuel : — les folies nécessaires qu'il avait commises pour se faire connaître lui étant alors devenues inutiles, il y renonça aussitôt. La moitié en fut avouée au père Gosselin, qui les paya; l'acquittement du reste fut remis indéfiniment.

N'importe! il était en beau chemin : il avait une réputation d'élégant, dont l'écho pouvait encore durer quelque temps, une réputation d'homme d'esprit, qu'il soutenait de tous ses efforts, et une réputation naissante de penseur, d'homme à études sérieuses et à ressources variées, qu'il établissait par l'intrigue.

Quand il était en tête-à-tête avec Jules, il se moquait bien de tous ces orateurs empâtés dont il louait l'éloquence, des talents inféconds, des habiletés obscures qu'il respectait, de toutes ces saines idées qu'il faisait profession de défendre; mais cependant Jules trouvait qu'insensiblement il venait à respecter des choses peu respectables et à admirer des hommes médiocres.

Il logeait dans la rue de Rivoli, — au quatrième, il est vrai,

mais il n'y en avait pas moins « rue de Rivoli » sur l'adresse de ses cartes vernies. Il allait tous les soirs au bal, figurait une fois par semaine à l'orchestre des Italiens et avait déjà des invitations pour passer ses vacances dans des châteaux.

Jules logeait dans une chambre garnie de la rue Saint-Jacques, et vivait en donnant quelques leçons de latin, qu'on ne lui payait pas cher, ou en faisant quelques articles dans les petits journaux, qu'on ne lui payait pas du tout. Les deux bonnes maisons qu'il fréquentait, c'était Henry qui l'y avait introduit. Sa société habituelle se composait de deux étudiants en médecine du quartier, de quelques jeunes peintres auxquels il faisait un cours d'histoire. Un drame qu'il avait offert à un théâtre du boulevard, et dont il n'avait jamais pu obtenir la lecture, l'avait mis également en relation avec trois ou quatre acteurs encore plus pauvres et tout aussi inconnus que lui.

On se réunissait, le samedi, chez lui, dans son triste logement (Henry n'y venait pas) : on causait d'art et de voyages, on se communiquait ses projets, ses plans, ses espérances. Mais les peintres le quittèrent quand le cours fut terminé et les acteurs finirent aussi par ne plus venir le voir, trouvant qu'il leur donnait trop d'avis et ne tenait nul compte de leurs progrès. Il lui resta seulement les deux chirurgiens en herbe, qui lui étaient vraiment très dévoués, et qui, lui pardonnant ses poésies incompréhensibles et sa prose prétentieuse, le tenaient pour un excellent garçon et un bon camarade.

On conçoit donc que Jules se rejeta avidement sur Henry, si habitué autrefois à le comprendre. Henry, de son côté, était bien aise de rencontrer dans son vieil ami quelqu'un de sûr, de discret et d'intelligent, à qui confier ses projets d'avenir et ses succès de chaque jour.

Ils ne pensaient de même sur quoi que ce soit et n'envisageaient rien d'une manière semblable : le scepticisme d'Henry était un scepticisme naïf et actif, celui de Jules était plus radical et plus raisonné.

Jules avait pour les femmes trop de mépris dans la pratique et trop d'estime en théorie ; Henry, qui ne les plaçait pas si haut, les aimait davantage. Aussi le premier usait-il de celles du dernier rang, rêvant parfois auprès d'une pauvre prostituée les plus belles amours ou les plus ardentes voluptés, tandis

qu'Henry ne se donnait qu'à des maîtresses de choix qui lui faisaient goûter toutes les délicatesses de la femme, dans les douceurs de l'opulence, avec tous les raffinements de la vie civilisée.

Malgré sa haine des hommes, Jules n'était pas parvenu à s'empêcher de s'y fier encore, ni de s'en laisser attraper et voler; mais non duper toutefois, puisqu'il n'entrait pas en lutte dans leurs ruses et ne posait nulle part comme leur rival. Henry, au contraire, qui aimait l'humanité, ne se fiait à aucun de ses membres. Il les divisait en deux grandes classes, celle des fripons et celle des niais : il ne voulait pas entrer dans la seconde, et il se flattait de n'être pas de la première.

Lorsqu'ils présageaient ensemble de la conséquence d'un fait ou de la conduite d'un individu, il se trouvait presque toujours que le hasard donnait gain de cause à Henry, tandis que la logique avait été du côté de Jules. Quelquefois, cependant, c'était Jules qui avait raison : alors Henry n'y comprenait plus rien et tombait dans d'inexprimables surprises.

Il ne comprenait pas l'insouciance de son ami relativement à la polémique et aux événements contemporains, lui qui épiait la naissance des plus petits faits, et qui suivait à la piste les plus minces incidents. Jules, de son côté, ne voyait pas le sens de cette attention continuelle au mesquin et à l'éphémère; il confondait trop les nuances d'un même parti pour entendre quelque chose aux débats des Chambres, et il ne distinguait pas assez les ambitions individuelles pour s'attacher aux péripéties d'un ministère.

En histoire, ce qu'il recherchait, c'étaient les masses principales, pour juger de l'ensemble, et les passions des hommes, pour comprendre leurs actions. Henry, dans les mêmes études, n'était en quête que des causes et des effets; mais il ne remontait pas assez dans les causes, il ne voyait pas assez loin dans les effets.

Son pittoresque aussi était tout extérieur et ne s'étendait pas au delà des éléments qui lui en avaient fourni l'occasion. Il ne le sentait pas où il ne l'avait point rencontré, ne le devinait jamais où il ne l'avait pas lu. En effet, se hâtant de fermer un livre dès qu'il en était arrivé à la dernière page, il ne pouvait s'opérer dans son esprit ce travail de reconstruction qui galva-

nise les morts, rétablit les ruines et donne au passé une vie réelle, — élucubration solitaire composée de science et d'inspiration, enfantement complexe des intelligences, œuvre muette et féconde par laquelle l'histoire s'élève au niveau de la philosophie et de l'art, puisqu'elle a besoin de l'expérimentation analytique pour être vraie et des combinaisons de la perspective pour le paraître.

Dans l'état encore incomplet de ses études, Jules se contentait d'exposer les opinions et les données différentes qu'il savait, laissant la conclusion à faire. Henry n'avait de doutes qu'aux endroits où le doute est indiqué; il était convaincu de ce que l'on croit communément; il niait hardiment tout ce que l'on nie.

C'était bien pis encore en littérature. Henry était tout à fait revenu des admirations exagérées de sa jeunesse. Mais en quittant l'exagération il avait quitté l'enthousiasme, cette intelligence suprême des belles choses; la médiocrité de la pensée ne l'irritait pas, et il n'avait point non plus en son âme l'adoration des chefs-d'œuvre. D'ailleurs ses prédilections et ses vénérations s'étaient toutes tournées d'un autre côté et n'offraient plus le même caractère. Quelle différence avec Jules, qui n'avait que des admirations d'artiste et que des antipathies nerveuses!

Les livres qu'Henry lisait, le soir, dans son lit, avant de s'endormir, c'étaient les romans nouveaux, les pièces du jour, des feuilletons ou des vaudevilles. Quand il voulait prendre des œuvres sérieuses, c'étaient celles des époques les plus littéraires en elles-mêmes, des génies les plus corrects et les plus châtiés; son poète favori était Horace. Il lisait volontiers les plaidoiries de Cicéron, aimait à retrouver dans Racine quelque chose de sa propre tendresse et se plaisait même aux plis nombreux et réguliers du style de Fénelon. Il n'avait gardé du romantisme (vieux mot qu'on emploie à défaut d'un meilleur) que le côté tout extérieur et le moins romantique, pour ainsi dire, ce romantisme à ogives et à cottes de mailles qui est à celui de Gœthe et de Byron ce qu'est le classique de l'Empire au classique du XVIIe siècle, dont W. Scott peut-être a été le père, et le bibliophile Jacob à coup sûr l'ensevelisseur. Aussi, quand il sortait de son admiration égale pour les

modèles respectés, c'était alors pour vanter quelque production inconnue d'un génie incompris qu'il regardait toujours comme le premier du siècle, et il employait pour le vanter des formules d'une admiration hyperbolique, tout à fait indigne des honnêtes gens; puis, dès que la mode s'en était passée ou que sa manie avait cessé, il en revenait avec d'autant plus d'acharnement et d'exclusion à ses maîtres favoris, — et il n'en a pas d'autres.

Jules, au contraire, avait une irrésistible attraction pour les époques plantureuses, telles que le Bas-Empire et le XVIe siècle, où la végétation complète de l'esprit humain s'est montrée dans toute sa richesse et son abondance, où tous les éléments ont été mêlés, toutes les couleurs employées, de même qu'il était épris avant tout de ces rares génies dont la variété et l'ampleur sont le trait dominant, et dont la vérité constitue l'originalité : Homère et Shakespeare étaient les dieux de son ciel poétique. Sentait-il d'ailleurs le besoin de se retremper dans une forme plus concrète et plus simple, où le détail a plus de charmes, plus de physionomie en lui-même, il remontait à la source même de la grâce et à la beauté incarnée, c'est-à-dire à la Grèce, à Sophocle. Il relisait aussi Corneille pour la simplicité et Voltaire pour la netteté.

Ne recherchant dans l'art que des sensations ou de simples amusements d'esprit, Henry ne s'entendait pas avec Jules qui y puisait des émotions d'intelligence et y cherchait le rayonnement de cette Beauté rêvée qu'il sentait en lui-même.

Partant de deux principes opposés, de deux points différents, et se dirigeant chacun vers un autre but, vers une autre fin, ils ne devaient donc jamais se rencontrer, quoique s'appelant de temps à autre de la voix, quoique s'arrêtant quelquefois dans leur chemin par complaisance, ou par fatigue.

N'eurent-ils pas la sotte idée de faire ensemble un voyage et d'aller visiter l'Italie?

Hélas! leur amitié en revint aussi triste et aussi malade que les phthisiques qui reviennent des eaux.

Pendant quatre mois qu'ils furent l'un avec l'autre, il n'y eut pas un rayon de soleil qui les chauffa de la même chaleur, pas une pierre qu'ils regardèrent d'un regard pareil.

Henry se levait de grand matin, courait par les rues, dessinait les monuments, compulsait les bibliothèques, inspec-

tait tous les musées, visitait tous les établissements, parlait à tout le monde.

Jules, qui passait une partie des nuits à errer dans le Colisée, ne se levait qu'à midi, et sortait ensuite sans idée arrêtée, sans aucun projet de rien voir, — s'arrêtant pour contempler les mendiants dormir au soleil, pour regarder les femmes qui filaient sur le seuil de leurs portes, pour écouter les colombes roucoulant sur le toit des églises, — porté, au hasard, où le poussait son caprice, perdu dans ses songeries. — Il retournait dix fois voir la même figure dans un tableau, et il s'en allait ensuite sans connaître la galerie. Il aurait passé sa vie entière à voir ce qu'Henry voyait en un seul jour, et ce qui fournissait dix lignes à celui-ci, il lui aurait fallu tout un volume pour le dire. Henry rapporta un journal complet; Jules, seulement, de temps à autre, écrivait quelques fragments de vers, avec lesquels il allumait son cigare.

Jules écoutait et Henry voyait : l'un s'inspirait et l'autre voulait s'instruire. Vivant en bonne intelligence et n'ayant de contestation sur aucun sujet particulier, ils étaient cependant l'un et l'autre dans une solitude complète et ce qu'ils pouvaient échanger d'idées ne se faisait que par les mots les plus superficiels de leur sentiment intime, par ce qu'ils auraient pu dire à tout autre, au passant, au premier venu.

La vie se passe ainsi en sympathies trompeuses, en effusions incomprises. Ceux qui s'endorment dans la même couche y font des rêves différents. On rentre ses idées, on refoule son bonheur, on cache ses larmes. Le père ne connaît pas son fils, ni l'époux son épouse, l'amant ne dit pas tout son amour à sa maîtresse, l'ami n'entend pas l'ami, — aveugles qui, au hasard, tâtonnent dans les ténèbres pour se rejoindre et qui se heurtent et se blessent quand ils se sont rencontrés.

Voilà comme leurs cœurs se séparèrent lentement, par la seule force des choses, sans cause immédiate, sans déchirement ni douleur, de même qu'un fruit mûr qui a subi des modifications insensibles depuis le jour qu'il fallait le manger jusqu'à celui où il disparaît en pourriture.

A l'étroite union de leur jeunesse succéda une affection plus relâchée, plus facile, moins sujette à se dénouer que l'autre, moins apte aussi à grandir et à s'étendre. Nous ne pouvons

pas rejeter complètement de nous-mêmes nos anciennes amitiés : ce serait s'ôter trop de choses et se démanteler à plaisir; mais ce respect égoïste, plus impie que la haine, est encore une illusion qui nous empêche de voir celle que nous avons perdue.

Ils continuèrent donc à se communiquer leurs actions et leurs pensées, ne s'avouant plus la cause de ce qu'ils faisaient, et ne s'exposant plus les entrailles de ce qu'ils pensaient. Si Henry disait qu'il aimait, il ne confessait pas la force ou la faiblesse de son amour; si Jules parlait d'une œuvre, il ne révélait pas tout son mépris ou toute son admiration, sûr d'avance qu'Henry ne la méprisait pas comme lui pour ces motifs, ne l'admirait pas au même degré ou par les mêmes côtés.

Henry trouvait que Jules ne prenait pas assez de part à ses petits bonheurs, à tous ses projets d'ambition ; celui-ci était piqué qu'il ne s'associât pas davantage à ses plans et à ses travaux, — si bien que l'un cacha sa vie et l'autre son esprit. — Ils causaient toujours de femmes, d'art, d'avenir; mais Jules aimait trop la femme pour adorer les femmes, aimait trop le sublime pour se plaire au médiocre, aimait trop aussi la gloire pour vouloir de l'estime.

Henry ne s'était pas aperçu des dissidences profondes qui leur étaient survenues : vous lui eussiez dit que son amitié d'autrefois était plus belle, qu'il ne vous eût pas compris. N'avait-il pas été habitué à toutes les phases de la passion dans son amour avec madame Renaud, et la pratique du sentiment ne lui avait-elle pas durci quelque peu l'épiderme du cœur, comme la marche durcit celui des pieds? Il avait senti jadis l'amertume de l'amour, comme Jules sentait alors celle de l'amitié, — douleur plus forte, plus mordante, qui l'empêchait de souffrir d'une autre qui arrivait plus faible, résultat d'une passion moins violente.

Pour Jules, qui comprenait la misère de cette sympathie si banale maintenant, si vivace autrefois, il en eût été plus affligé sans doute s'il avait pu se ressouvenir quel homme il était lui-même dans ce temps-là, aussi bien qu'il se rappelait l'ami d'autrefois! Avait-il gardé quelque chose de cette époque regrettée? Pourquoi accuser Henry de ses changements, lui

qui était si changé? N'étant plus les mêmes, quelle merveille donc qu'ils ne se reconnussent pas?

L'intelligence de cette situation fit que Jules n'en éprouva pas autant de peine que s'il ne l'avait point comprise.

Ce qu'ils sont maintenant, ce qu'ils font, ce qu'ils rêvent, est le résultat de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont rêvé. Chaque jour de la vie d'un homme est comme l'anneau d'une chaîne : l'un se rattache à l'autre; le suivant, à celui qui vient après; tous sont utiles et soudés ensemble. Mais que le chaînon qui se forme maintenant soit d'or ou de fer, les anciens n'en ont pas été plus beaux, ceux que l'on verra n'en seront pas pires, et l'ensemble n'en pèsera pas davantage.

Aux hommes destinés à l'action la Providence envoie de bonne heure ce qui peut les y rendre habiles plus tard, — des passions où il faut agir, des intérêts qui demandent de la ruse, des aventures qui réclament leur énergie : — ils parcourent dans leur jeunesse un cycle pareil à celui qu'ils auront un jour à parcourir. Ils sentiront d'une manière plus générale ce qu'ils ont senti d'abord, appliqueront en grand ce qu'ils ont fait dans un cas particulier, dans une intrigue ordinaire, de même qu'on lit les grands traités de philologie après avoir lu les grammaires élémentaires, Girod-Duvivier après Noël et Chapsal, Matthiæ après M. Burnouf.

Le premier amour d'Henry lui a fait goûter les délices des autres et tous leurs tourments. Il s'est fortifié d'orgueil, a souffert de vanité, enraciné qu'il était dans d'autres sentiments se ramifiant à mille autres choses. Henry a appris la vie comme on devrait apprendre l'équitation, en commençant par monter des chevaux sauvages qui peuvent vous tuer du premier bond, mais qui vous feront voir en peu de temps comment il faut s'y prendre.

Au début, il a été aimé : il s'est laissé aller à cet amour. Il a voulu le rendre plus fort, et c'est sa douleur qui s'est accrue : il a été jaloux d'un homme, il l'a quitté et il est tombé dans des maux plus grands. Il a éprouvé la misère, il l'a subie par deux fois; puis il a vu les outils dont il fallait se munir pour creuser sa mine et il a songé à les acquérir. Il a assisté à la

décadence normale d'une passion qu'il avait crue éternelle, et il a vu par les résultats qu'elle avait dû avoir lieu chez la femme qui l'avait aimé comme il l'avait éprouvée en lui. Son chagrin s'est passé. D'autres attachements sont survenus : ils se sont rompus plus vite encore. D'autres convictions sont arrivées : elles sont parties à leur tour. Et il a retiré de tout cela une expérience multiple, — sur les femmes pour en avoir aimé, sur les hommes pour en avoir vu, sur lui-même pour avoir souffert. — Il a gardé juste assez d'élan pour arriver au fait, assez d'amour même pour sentir le plaisir. Cette gymnastique a été assez rude pour le fortifier, pas assez pour l'énerver.

Quant à Jules, il a été gêné d'abord dans son goût dominant, — jeûne qui a irrité sa gourmandise ; — il a aimé et il a été trompé dans cet amour. Amour trompé et vocation contrariée se sont confondus dans une douleur commune, se sont pénétrés de tendresse, et l'un l'autre décorés de poésie. Il s'y est enfoncé davantage parce qu'il trouvait dans cette douleur place pour son cœur et pour sa tête, car elle alimentait son sentiment et son imagination. — Savez-vous ce qui la rend si délicate sous le palais, la chair de ces pâtés truffés de Strasbourg dont vous vous gorgez en déjeunant? C'est qu'on a fait sauter sur des plaques de métal rougies l'animal qu'on vous destinait, et qu'on ne l'a tué qu'après que son foie s'est assez tuméfié et gonflé pour qu'il soit devenu bon à manger. Qu'importe son supplice, pourvu qu'il ait accru nos plaisirs?.....

En voulant écrire sa tristesse, elle s'est en allée. De son cœur elle a débordé sur la nature et elle est devenue plus générale, plus universelle et plus douce : c'est là le secret de ce reflet sombre qui colore ses œuvres les plus splendides et donne à son burlesque même tant d'âcreté et de violence qu'il a quelque chose de tragique.

De sa douleur particulière il a contemplé toutes les autres, et il a vu assez loin dans ce spectacle pour le pouvoir regarder toujours. Un moment, l'art l'a ébloui, ainsi que la tête tourne à ceux qui se trouvent à des hauteurs extraordinaires, et il a fermé les yeux pour n'en être pas aveuglé : puis toutes les lignes ont repris leur place, les plans se sont établis, les détails ont sailli, les ensembles sont venus, les horizons se sont

élargis : l'ordre qu'il a découvert a passé à lui, ses forces se sont réparties, son intelligence s'est équilibrée.

Si les événements qui l'ont préparé à comprendre certaines idées, sans lesquelles il n'eût pas été ce qu'il est, eussent été suivis d'autres événements aussi sérieux, leur enseignement fût demeuré stérile : il n'aurait pas pu déduire de son état antérieur son état présent, et l'observation merveilleuse du « moi » se serait perdue dans l'observation minutieuse de l'existence extérieure ; il lui a fallu que la vie entrât en lui, sans qu'il entrât en elle, et qu'il pût la ruminer à loisir pour dire ensuite les saveurs qui la composent.

Il a subi toutes les perplexités de la pensée, depuis l'enivrement jusqu'à l'atonie, depuis le doute jusqu'à l'orgueil. Il a été méconnu, raillé, sifflé, abandonné de ses amis, outragé par lui-même. On a attribué ses dévouements à son égoïsme, et ses sacrifices à sa cruauté. Il a échoué dans tous ses projets, il a été repoussé dans toutes ses impulsions ; il a assisté à l'agonie de ses affections ; il a vu ses meilleures sympathies mourir sous ses yeux, — et il a gardé assez d'intelligence pour comprendre le cœur, assez de sentiment aussi pour aller jusqu'au fond des idées.

Henry maintenant est un homme de vingt-sept ans, sachant porter le vin et l'amour sans se griser ni se rendre malade. Il est souple et il est fort, il est hardi et il est adroit, il se plie sous les circonstances quand il ne peut pas les plier à sa volonté. Son ardeur pour la richesse et pour le pouvoir n'ôtent rien à sa générosité ni à sa gaieté ; il travaille et il va dans le monde, il étudie et il chante, il rit et il pense ; il écoute les sermons sans bâiller, il entend dire des sottises sans lever les épaules : c'est l'homme dans toutes ses inconséquences, et le Français dans toute sa grâce. Il n'a pas de dégoût après l'orgie, ni d'amertume après le plaisir. Il ne redoute personne, mais il respecte tout le monde ; à couvert sous l'opinion, il se moque de chacun. Il croit en lui plus qu'aux autres, mais au hasard plus qu'à lui-même. Les femmes l'aiment, car il les courtise ; les hommes lui sont dévoués, car il les sert. On le craint, parce qu'il se venge ; on lui fait place, parce qu'il bouscule ; on va au-devant de lui, parce qu'il attire.

Il promène ses yeux dans un salon et, du premier coup d'œil, il voit la femme qui sera sa maîtresse : il le veut, elle le devient. Il n'a pas désiré celle qui peut-être eût résisté, ou bien celle qui l'eût repoussé ne s'y est pas trouvée.

Il convoite quelque chose et, presque à l'heure prévue, il la saisit. Ce qu'il prévoit arrive ; ce qu'il désire se réalise. Il a des amis de caractères et de professions différents qui lui parlent chacun de leur passion ou de leur manie diverses, et auxquels il communique en retour ce qu'il a en lui de passions analogues et de propensions semblables. Il possède une voiture pour sortir quand il pleut, et un cheval pour se promener quand il fait beau temps. Les mères de famille vantent sa moralité, les jeunes filles rêvent à sa belle figure, les hommes envient son esprit, le gouvernement sollicite son talent.

L'avenir est à lui : ce sont ces gens-là qui deviennent puissants.

Jules a vingt-six ans ; il a dans les manières l'air fatigué des gens qui ont éprouvé de grands chagrins ou l'allure débraillée de ceux qui ont fait de grandes débauches.

Il ennuie ou il irrite. Il se tait ou il bavarde. Les libertins eux-mêmes se scandalisent de son cynisme et les filles entretenues trouvent qu'il n'a pas d'âme.

Il vit dans la sobriété et dans la chasteté, rêvant l'amour, la volupté et l'orgie.

Il ne désire pas plus mourir que vivre : aussi la mort surviendra-t-elle sans l'épouvanter, comme il continue l'existence sans la maudire.

Ses plus grandes joies sont un coucher de soleil, un bruit du vent dans les forêts, un chant d'alouette à la rosée.

Une tournure de phrase, une rime sonore, un profil penché, une vieille statue, un pli de vêtement lui donnent de longues extases.

Il se mêle à la foule et il savoure la mélancolie qui s'élève des grandes cités.

Il va dans les champs, sur les grèves, sur les monts, et il mêle son cœur aux brises, aux parfums, aux nuages qui courent, aux feuilles qui roulent.

Il participe à la prière du prêtre, à la défaite des vaincus, à la fureur des conquérants ; il a du dédain pour les bourreaux

et de l'amour pour les victimes. Il aime le bruit des encensoirs, l'éclat des sabres damasquinés, le sourire des femmes.

Il ramasse les fleurs écrasées, il caresse les animaux, il joue avec les enfants. Il plaint la satiété du riche comme la convoitise du pauvre. Il a autant de pitié pour les espérances que pour les dégoûts, autant d'indulgence pour le bonheur que pour l'infortune.

Sans enthousiasme et sans haine, il s'attendrit devant ce qui est faible, admire la force et se prosterne devant la beauté.

Est-il donc pauvre, est-il sans puissance, celui qui concentre dans son âme toutes les richesses du monde, pour qui l'or est plus resplendissant et le marbre plus blanc, pour qui le luxe a plus d'illuminations que pour ceux qui y vivent? La puissance a des forces inconnues aux puissants; le vin, un goût ignoré de ceux qui en boivent: la femme, des voluptés inaperçues de ceux qui en usent; l'amour, un lyrisme étranger à ceux qui en sont pleins.

Sa vie est obscure. A la surface, triste pour les autres et pour lui-même, elle s'écoule dans la monotonie des mêmes travaux et des mêmes contemplations solitaires. Rien ne la récrée, ne la soutient, elle paraît rude et dure, elle est froide au regard; mais elle resplendit à l'intérieur de clartés magiques et de flamboiements voluptueux : c'est l'azur d'un ciel d'Orient tout pénétré de soleil.

Arrivé au haut de la pyramide, le voyageur a les mains déchirées, les genoux saignants; le désert l'entoure, la lumière le dévore; une âpre atmosphère brûle sa poitrine. Accablé de fatigue et ébloui de clartés, il se couche agonisant sur la pierre, au milieu des carcasses d'oiseaux qui sont venus y mourir... Mais relève la tête! regarde, regarde, et tu verras des cités avec des dômes d'or et des minarets de porcelaine, des palais de lave bâtis sur un socle d'albâtre, des bassins entourés de marbre où les sultanes viennent baigner leur corps, à l'heure que la lune rend plus bleue l'ombre des bosquets, plus limpide l'onde argentée des fontaines. Ouvre les yeux, ouvre les yeux! Ces montagnes arides portent des vallons verts dans leurs flancs. Il y a des chants d'amour sous ces huttes de bambous, et dans ces vieux tombeaux les rois d'autrefois dorment tout couronnés. On entend les aigles crier dans les

nuages, la clochette des monastères retentit au loin. Voilà les caravanes qui se mettent en marche, les conques qui descendent le fleuve. Les forêts s'étendent, la mer s'agrandit, l'horizon s'allonge, touche au ciel et s'y confond. Regarde, prête l'oreille, écoute et contemple, ô voyageur! ô penseur! et ta soif sera calmée et toute ta vie aura passé comme un songe, car tu sentiras ton âme s'en aller vers la lumière et voler dans l'infini!

Abandonnée, stérile aussi sur ses premiers plans, veuve de frais ombrages et de sources murmurantes, l'existence de Jules est calme comme le désert, sereine comme lui, riche comme lui d'horizons dorés, de trésors inaperçus. Elle renferme l'écho de tous les zéphirs, de toutes les tempêtes, de tous les soupirs, de tous les cris, de toutes les joies, de tous les désespoirs. Des vertiges tournent dans sa pensée, des sentiments se meuvent dans son cœur, des lascivetés coulent dans sa chair. Il boit à ces torrents sans nom qui emportent l'idée au delà d'elle-même, ou bien il se dilate à l'aise dans d'inépuisables océans dont il sonde les profondeurs, dont il explore les rivages.

L'histoire s'étale dans son souvenir, l'humanité se déroule sous ses yeux; il s'enivre de la nature, l'art l'illumine de ses clartés. A lui toutes les poésies et toutes les harmonies, la seule poésie et la grande harmonie! A lui le chant de toutes les voix, l'hymen de toutes les âmes, la forme de tous les corps! Il se pénètre de la couleur, s'assimile à la substance, corporifie l'esprit, spiritualise la matière. Il perçoit ce qu'on ne sent pas; il éprouve ce qu'on ne peut point dire. Il raconte ce qu'on n'exprime pas, il vous montre les idées qu'on ébauche et les éclairs qui surprennent; il va de l'œuvre à l'inspiration qui l'a créée.....

Il demande aux palais détruits, dont le péristyle est vide, l'écho sonore des fêtes qui résonnaient sous ces voûtes, et l'éclat des candélabres qui éclairaient ces murailles. Il cherche sur les sables abandonnés la trace des vagues géantes qui y roulaient leurs monstres perdus et leurs grands coquillages de nacre et d'azur.

Il pense aux amours oubliés de ceux qui sont étendus dans leur cercueil, à l'agonie future de ceux qui se penchent avec des rires sur le bord de leur berceau.....

Arrêtant l'émotion qui le troublerait, il sait faire naître en lui la sensibilité qui doit créer quelque chose. L'existence lui fournit l'accidentel, il rend l'immuable; ce que la vie lui offre, il le donne à l'art : tout vient vers lui et tout en ressort, — flux du monde, reflux de lui-même.

Sa vie se plie à son idée, comme un vêtement au corps qu'il recouvre.

Il jouit de sa force par la conscience de sa force.

Ramifié à tous les éléments, il rapporte tout à lui, et lui-même, tout entier, il se concrète dans sa vocation, dans sa mission, dans la fatalité de son génie et de son labeur, — panthéisme immense qui passe par lui et réapparait dans l'art.

Organe de cette nécessité, transition de ces deux termes, il se considère dès lors sans vanité ni complaisance. Quelle petite place il se sent tenir entre l'inspiration et la réalisation! S'il fait cas de son talent, c'est en le comparant à celui des autres, mais non pas en l'admirant quant à la beauté qu'il doit dire: il aime davantage ses conceptions, mais à peine s'il se souvient de ses propres œuvres, — plus insouciant encore sur leur destinée, une fois qu'elles se sont produites, qu'il n'était auparavant inquiet de leur naissance. — A peine s'il se soucie de la gloire : ce qui le délecte surtout étant la satisfaction de son esprit, contemplant son ouvrage et le trouvant à sa taille, s'il en désire quelquefois, c'est parce qu'il lui semble alors que la gloire complète la grandeur et qu'elle y ajoute quelque chose; c'est qu'il sent le besoin de rendre aux hommes ce qu'ils lui ont donné, de pénétrer leurs esprits, de s'incarner dans leurs pensées, dans leur existence, pour les voir vénérer ce qu'il vénère et s'animer de ce qui l'embrase.

Qu'importe le succès! En est-elle moins belle, la chanson du rossignol, pour n'être point entendue? En est-il moins suave, pour n'être pas aspiré par des narines, le parfum que les fleurs habitantes des régions inaccessibles laissent s'évaporer dans l'air et monter vers le ciel?

Insoucieux de son nom, indifférent du blâme qu'il soulève ou de l'éloge qu'on lui adresse, pourvu qu'il ait rendu sa pensée telle qu'il l'a conçue, qu'il ait fait son devoir et ciselé son bloc, il ne tient pas à autre chose, et s'inquiète médiocrement du reste. Il est devenu un grand artiste dont la patience

ne se lasse pas, et dont la conviction à l'idéal n'a plus d'intermittences.

En étudiant sa forme d'après celle des maîtres, et en tirant de lui-même le fond qu'elle doit contenir, il s'est trouvé qu'il a obtenu naturellement une manière neuve, une originalité réelle.

C'est la concision de son style qui le rend si mordant; c'est sa variété qui en a fait la souplesse; sans la correction du langage, sa passion n'aurait pas tant de véhémence, ni sa grâce tant d'attrait.

Presque abandonné d'Henry, l'ayant abandonné lui-même, et réduit à son unique personnalité, sans conseils, sans épanchements, sans public ni confident, quand il veut entendre l'harmonie de ses vers, il se les lit à lui seul, en se balançant dans leur rythme, comme une princesse paresseuse dans son hamac de soie. Quand il veut voir jouer ses drames, il pose la main sur ses yeux et il se figure une salle immense, large et haute, remplie jusqu'au faîte; il entoure son action de toutes les splendeurs de la mise en scène, de toutes les merveilles des décors, avec de la musique pour chanter les chœurs, et des danses exquises qui se cadencent au son de ses phrases; il rêve ses acteurs dans la pose de la statuaire et il les entend, d'une voix puissante, débiter ses grandes tirades ou soupirer ses récits d'amour; — puis il sort, le cœur rempli, le front radieux, comme quelqu'un qui a fait une fête, qui a assisté à un grand spectacle.

***

A propos de spectacle, ne te lève pas encore de ton fauteuil, avant que je n'aie achevé jusqu'au bout celui que j'ai voulu te montrer ici, cher lecteur, — regrettant que tu aies eu moins de plaisir à le regarder que j'en ai eu à le faire mouvoir, et te souhaitant seulement pour l'avenir, quand tu ne sauras que faire, des heures aussi sereines que celles qui ont passé pour moi pendant que je noircissais ce papier.

Allons, allons vite, que ce soit promptement fini.

Rangeons en rond tous les personnages au fond de la scène.

Les voici qui se tiennent par la main, prêts à dire leur dernier mot avant qu'ils ne rentrent dans la coulisse, dans l'oubli, avant que la toile ne tombe et que les quinquets ne soient éteints... Et madame Renaud, d'abord? qu'est-elle devenue? qu'en a-t-on fait?

Son mari est maintenant un véritable maître de pension, un simple marchand de soupe et de latin : il a vendu son ancienne maison, renoncé à son système d'éducation particulière, et s'est acheté un grand établissement, où il reçoit des élèves à des prix plus modérés. Aussi le noble genre de l'institution que nous lui avons connue a-t-il été remplacé dans la nouvelle par un autre plus ordinaire et plus commun. Ce n'est plus la salle à manger, c'est le réfectoire avec ses tables peintes en rouge et son carreau lavé tous les samedis. Il n'y a plus de jardin : on joue dans la cour, — une cour carrée, sablée, plantée de six tilleuls chétifs sur lesquels les écoliers écrivent leur nom. — A quoi servirait un salon? madame reste dans sa chambre et M. Renaud lui-même tient l'étude des « grands ». Émilie n'a plus de belles toilettes, ne va jamais au spectacle, ne reçoit personne. Enfermée toute la journée dans son appartement, à peine si on la voit à l'heure des repas. Elle a même persuadé à son mari de prendre une demoiselle de confiance pour surveiller le linge et peigner les petits garçons, — ouvrage qui lui répugnait fort. — Tous les dimanches, elle va à la messe.

La dépense de la maison a considérablement diminué. On ne donne plus de soirées : cela ferait mauvais effet. M. Renaud se livre tout entier à son affaire. Il conduit lui-même ses élèves au collège, et ne sort jamais que le soir, après qu'on est couché, sans doute pour faire un tour, pour prendre l'air : c'est une habitude, jamais il n'y manque.

Ils vivent dans les mêmes termes et en aussi bon accord qu'au commencement de cette histoire.

M. Renaud fera-t-il fortune? Je n'en sais rien.

Madame Renaud a-t-elle eu un autre amant? C'est ce que j'ignore.

Son amie Aglaé s'est mariée. Elle a épousé un médecin d'un village aux environs de Paris, qu'elle a séduit par ses cavatines italiennes et par ses grandes manières langoureuses, qui en est encore fort amoureux et qu'elle fait enrager en diable.

Elle lui mange impitoyablement tout ce qu'il gagne. Le pauvre homme se crotte, s'échigne et se casse le cou par les chemins, tandis que madame, assise au coin d'un grand feu, dans une délicieuse bergère, lit le roman à la mode ou bien invite les dames de l'endroit à venir prendre le thé chez elle et à manger des gâteaux.

Souvent aussi elle fait des voyages à Paris, rien que pour aller au concert et voir un peu ce qu'on dit de nouveau dans les arts. Elle y reste huit jours, toute seule, avec sa femme de chambre, — car il lui a fallu une femme de chambre. — Comme par le passé, elle rend de longues visites à Émilie, et lui fait peut-être des confidences pareilles à celles qu'elle en recevait jadis.

Elle est bien oubliée de son ancien soupirant, de ce pauvre Alvarès qui, cependant, avait failli en mourir. Lui et son camarade Mendès sont retournés dans leur patrie, à Lisbonne. A peine débarqué, Alvarès est tombé amoureux de l'une de ses cousines. — une orpheline sans fortune dont son père est le tuteur : — il l'aime comme un enragé, quoiqu'elle soit fort laide; il veut à toute force l'épouser, quoiqu'elle soit encore plus pauvre. Sa famille en est désolée. Il n'y a ni exhortations, ni conseils, ni raisons, ni exemples qui tiennent : c'est une idée fixe; il l'adore, il en est fou et abruti, rien ne l'en fera démordre, — car c'est une âme très tendre et bien bête!

Ce bon Mendès, au contraire, a suivi une tout autre ligne. Paris, à ce qu'il paraît, l'a considérablement corrompu : il y a, dans les derniers temps de son séjour, tellement fréquenté les lieux publics de toute espèce, si bien dansé, chahuté, cancanné, mazurké et polké à la Chaumière, — buvant de petits verres, des demi-tasses, des bols de punch et des bouteilles de vin blanc, — culotté tant de pipes et connu tant de femmes légères, qu'il en a rapporté dans son pays un genre tout à fait civilisé et parisien, des mœurs encore incomprises là-bas, un estomac prodigieux, des appétits effrayants. D'abord il a commencé par écrire des billets doux à toutes les modistes de Lisbonne, et par faire des dettes dans tous les cafés, sans jamais vouloir ensuite reconnaître les marmots ni solder les mémoires. Il troublait la société; c'était un scandale public : il a fallu l'embarquer. Il fait dans ce moment un voyage autour du monde,

et il promène sa flamme du Brésil au Japon, et sa ribote d'un pôle sous l'autre. Il en reviendra encore en meilleure santé, en plus belle humeur, et tout aussi stupide.

Shahutsnischbach, hélas! est dans une bien triste position! Cet honnête Allemand, voyant enfin que les mathémathiques ne voulaient pas de lui, avait fini par y renoncer et s'était tout bonnement mis caissier chez un banquier. C'était un excellent caissier : il en avait toute les qualités requises, y compris la probité. Mais, un beau jour, son maître a fait banqueroute et a pris la fuite! — oubliant même de lui payer un mois d'arriéré sur ses appointements. — Or le procureur du roi est arrivé dans les bureaux, n'a vu personne et a empoigné notre ami qui, ne se doutant de rien, était assis à sa place ordinaire. On l'a arrêté comme complice : il va passer devant les tribunaux ; il ira probablement aux galères.

Morel aussi a eu d'amères désillusions, — lui cependant qui avait si peu d'illusions! — Après avoir été successivement commis d'agent de change, clerc d'avoué, avocat, homme d'affaires, entrepreneur, industriel, avoir essayé de tous les métiers, travaillé dans tous avec ardeur, sans jamais y devenir riche ou célèbre, il est revenu habiter le hameau d'où il était parti jadis, et y labourer le champ que labourait son père. Il vit avec quinze cents livres de rentes, en sabots, en veste de gros drap l'hiver, en blouse bleue l'été. Le soir, après le dîner, il lit Béranger en fumant sa pipe, ou il cause avec le percepteur et l'huissier du canton, auxquels il redit ses vieux bons mots et raconte ses anecdotes plaisantes. Il leur parle de Paris, de toutes les belles connaissances qu'il avait, du monde qu'il voyait, des grands hommes qu'il a approchés de près, — sans leur dire les humiliations qu'il a subies, ni tout le mal qu'il a enduré. — Il est ennuyé, dégoûté, hargneux. Il souffre secrètement, mais il tâche de s'en consoler un peu en contredisant tout le monde et en faisant de l'opposition dans le conseil municipal.

Le brave capitaine Nicole, non plus, n'est pas heureux : il a acheté la fameuse petite maison tant enviée, et il y demeure : mais il s'ennuie, il regrette la mer, il regarde sans cesse d'où vient le vent et pense à son navire. — Plus enviable vraiment fut le sort de son nègre qui est mort avant qu'on le débarque, le jour même où il allait revoir sa cabane.

Un homme admirable, c'est Ternande, ce jeune artiste qui fait toujours des chevaux à trois pattes, des arbres couleur chocolat, et des chairs de mastic. Il a remporté le grand prix de Rome, y est resté les trois ans obligés et en est revenu plus insolent, plus tranchant et plus impertinent encore qu'autrefois. Il regarde les anciens maîtres comme de braves gens sans idées, et les modernes comme des barbouilleurs sans talent. Ensuite il avoue naïvement qu'il est le premier peintre de l'époque; et l'on est presque tenté de le croire, tant il le dit avec assurance. Il a un bel atelier tout orné de ses chefs-d'œuvre, et rempli de pantoufles chinoises, de burnous arabes, d'arcs de sauvages, de casques rouillés, de pipes turques et de médailles romaines. Il s'adonne exclusivement au portrait; il gagne beaucoup d'argent. C'est une célébrité.

Le ciel aussi a comblé de ses dons monsieur et madame Lenoir dans la personne de leur enfant. Il a gardé longtemps son costume d'artilleur : ça lui allait si bien quand son papa lui faisait réciter des fables de La Fontaine dans les grands dîners! On a cependant été obligé d'y renoncer lorsqu'on l'a mis en pension. Ses maîtres, du reste, en sont satisfaits et envoient, à tous les trimestres, de bonnes notes à ses parents. — « Conduite : bien. Travail : bien. » — A la dernière distribution il a même remporté un second prix de thème et un accessit d'écriture.

Mais l'ambition la plus assouvie, la vanité la plus satisfaite, c'est l'ambition et la vanité de Catherine, l'ancienne cuisinière du père Renaud. Avec tout ce qu'elle a volé, tout ce qu'elle a pu attraper et ce qu'on lui a donné, elle s'est établie cabaretière sur le boulevard du Temple. Elle trône au comptoir, porte un bonnet à rubans roses, et se laisse courtiser par les habitués. Son commerce prospère. Il y a même plusieurs messieurs qui demandent sa main; mais elle n'est pas pressée : elle attend, elle veut choisir à l'aise et ne se décider que pour un bon parti. Elle a eu soin toutefois de se fournir d'un très beau garçon de café, qui a une superbe paire de moustaches rouges et une fort jolie voix pour crier : « Voilà! voilà!... servi!... demandé!... »

Quant au père d'Henry, il est toujours classique, libéral, ennemi des Jésuites et ami du genre humain. Il déclame sans

cesse contre les journaux et il serait frappé, le soir, d'une attaque d'apoplexie s'il avait passé la journée sans lire son journal, — « le journal », — « mon journal ». — Il s'exaspère encore contre les romantiques, mais il admire *les Mystères de Paris* et *le Juif errant*. Il trouve ça « fort » et « bien tapé ». Sa femme, en tout et sur tout, est invariablement de son avis.

Savez-vous qu'Henry va faire un riche, un puissant, un superbe mariage? Il épouse la nièce d'un ministre, — celui dont le fils est son ami. — On lui assure deux cent mille francs de dot; il en aura autant plus tard : le voilà donc presque dans l'opulence et déjà dans l'illustration. Avant quatre ou cinq ans, il sera député, et, une fois député, où s'arrêtera-t-il?

Jules est parti hier pour l'Orient, emportant avec lui deux paires de souliers qu'il veut user sur le Liban et un Homère qu'il lira au bord de l'Hellespont.

S'il passe par Alger, il y rencontrera Bernardi, établi directeur d'une troupe de vaudeville et amusant les Arabes civilisés avec les couplets de M. Scribe et la prose de MM. Mélesville et Bayard.

Ici l'auteur passe son habit noir et salue la compagnie.

GUSTAVE FLAUBERT

Nuit du 7 janvier 1845, une heure du matin.

LE « THÉATRE D'AMOUR »

ET

« LE VIEIL HOMME »

Rarement, au théâtre, œuvre nouvelle aura suscité de plus vives acclamations que cette comédie, née dans la gloire.

Attendu depuis plus de dix années, *le Vieil Homme* était déjà célèbre, bien avant d'être représenté sur la scène de la Renaissance. Il le sera plus encore, désormais. Les spectateurs privilégiés qui ont assisté à la répétition générale ont senti, dès les premières répliques, passer en eux ce mystérieux frisson qui annonce les œuvres poignantes et belles. Le succès final fut enthousiaste.

Pourtant l'auteur d'*Amoureuse* et du *Passé* était de ceux qui, par avance, trouvent devant eux un public exigeant, et cette attente même d'un chef-d'œuvre, que le souvenir de ses précédentes pièces et certaines confidences d'amis avaient créée, était particulièrement dangereuse. La réussite éclatante du *Vieil Homme* n'en est que plus méritoire et convaincante. D'autant que M. Georges de Porto-Riche avait eu cette suprême coquetterie de nous présenter sa pièce intégralement, telle qu'il l'avait conçue et écrite, en sa pleine et luxuriante floraison, sans l'émonder d'aucune phrase, d'aucun de ces détails qui, malgré leur charme, leur délicatesse ou leur précision, risquent de ralentir une action dramatique. M. Georges de

Porto-Riche, d'ailleurs, avait eu la chance de rencontrer en M. Abel Tarride une admiration respectueuse, — absolue. Aucun autre directeur, sans doute, n'aurait consenti à donner au public une pièce dont la représentation demandait cinq grandes heures d'horloge, presque une heure de plus que le plus long opéra de Wagner, — cinq heures de spectacle, coupées d'un seul entr'acte, dans le même décor. Grâce au directeur de la Renaissance, nous avons pu entendre l'œuvre même, et non point l'adaptation scénique qui, le plus souvent, nous parvient seule du texte primitivement établi et jugé indispensable par l'écrivain...

*
* *

Ruiné par son insouciance et sa dissipation, Michel Fontanet s'est retiré à Vizille, dans le pays de sa femme, Thérèse. Ancien ingénieur, il y a fondé une imprimerie et une maison d'édition : il s'efforce de refaire sa fortune, aidé par Thérèse et par son fils Augustin, qui a seize ans. Thérèse, autrefois, a beaucoup souffert des infidélités de son mari. Mais la solitude et le travail ont transformé Michel : actif et tenace, il est à la veille du succès. Il ne pense plus qu'à ses affaires, à sa femme, à son fils, et, bien qu'il regrette parfois, quand le soir tombe sur l'étroite vallée silencieuse, Paris et le roulement des fiacres, le vieil homme semble mort en lui. Thérèse l'étonne, — et nous étonne, — quand, dans un moment de subite angoisse, elle lui reproche les anciennes trahisons et lui crie son éternelle inquiétude... Et pourtant Thérèse ne se trompe pas : il suffirait qu'une femme passât pour ressusciter le vieil homme.

La femme passe : c'est madame Allain, une vague relation de Paris, petite bourgeoise grassouillette et rieuse, qui, venue à Vizille recueillir un héritage, se fait annoncer chez les Fontanet. D'instinct, Thérèse refuse de la recevoir ; mais Augustin, qui a joué, tout petit, avec les sœurs de la jeune femme, insiste pour qu'on ne lui ferme pas la porte. Elle entre, et le malheur avec elle. Mais Thérèse seule le pressent. Augustin, à la vue de madame Allain, est aussitôt transfiguré : l'ado-

lescent rêveur et ennuyé, le Chérubin triste d'être sans marraine que nous avions vu jusque-là, s'égaie, s'épanouit, s'enthousiasme. Il supplie sa mère, puisque madame Allain est seule, de la retenir à goûter, puis à coucher, et Thérèse consent à cette joie. Elle commet cette faute, malgré ses craintes, bien qu'elle ait surpris dans les yeux de Michel la petite flamme furtive d'autrefois.

Plus rien, maintenant, n'arrêtera le destin.

Augustin et Michel s'éprendront tous deux de madame Allain : Augustin, de tout son être vierge, avec une adoration passionnée; Michel, à sa façon, qui est moins romanesque, en homme d'amour au désir net et pressé. Et madame Allain, qui ne boude pas contre ses sens, deviendra la maîtresse du père, et le petit Augustin, quand, malgré les efforts de sa mère, il aura deviné le secret des deux amants, se jettera dans un précipice...

Résumée ainsi en quelques phrases, dépouillée de sa psychologie, réduite aux seuls événements essentiels, la pièce de M. Georges de Porto-Riche a l'air d'un fait-divers. Mais cette analyse nue et sèche n'est qu'une carte du sujet, où sont simplement indiqués et nommés les quatre personnages principaux et sur quoi l'on peut suivre la marche de l'action.

De ces quatre personnages, trois sont familiers aux lecteurs du *Théâtre d'Amour*.

Le mari ou l'amant, « né infidèle », la femme passionnée, « qui aimera le même homme toute sa vie », la petite femme délicieuse et insignifiante, qui fait naître, partage, exauce le désir : ces trois personnages apparaissent, diversement incarnés, au fond toujours les mêmes, dans les pièces de M. Georges de Porto-Riche.

Marcel Desroches, de *la Chance de Françoise*, Renato de *l'Infidèle*, Étienne Fériaud, d'*Amoureuse*, François Prieur, du *Passé*, Michel Fontanet, du *Vieil Homme*, se ressemblent autant les uns aux autres que Françoise, Vanina, Germaine, Dominique ou Thérèse. Peintre, poète, médecin, diplomate ou ingénieur, tantôt marié, tantôt garçon, c'est le même homme, l' « homme d'amour » ou, plus exactement, l'homme de désir, que M. Georges de Porto-Riche, a choisi pour héros.

L'imagination du dramaturge combine des intrigues, invente des situations : son observation s'en tient à cet unique personnage d'homme, — au point même que certaines répliques pourraient passer d'une pièce dans l'autre.

Physiquement, c'est n'importe qui. Beau ou laid? Admettons qu'il soit beau ; fût-il laid, il resterait lui-même : vieux, il garde son charme. Car son charme est dans la force de son désir, — ce désir toujours prêt, infatigable, que toutes les femmes, tour à tour, feront naître et qu'aucune, jamais, ne fixera. Désir subit, impérieux, tout-puissant. Nul n'y résiste, pas plus celles qui en sont l'objet que celui qui en est la proie. L'instant d'avant, cet homme était bon et scrupuleux; il y avait dans ses goûts, dans ses pensées, dans ses paroles, une rare noblesse, une délicatesse infinie. Le désir s'empare de lui, et voilà cet homme instantanément dépossédé de sa personnalité véritable. Plus rien n'existe en lui que son désir. A tout prix, il faut qu'il l'assouvisse, dût-il meurtrir, désespérer, tuer même ceux ou celles qui encombrent son chemin.

Besoin du plaisir amoureux?... Sans doute, et, le plus souvent, pas davantage : que demander à certaines femmes de plus que l'offrande d'elles-mêmes? Jolies, caressantes et frivoles, elles ont tout donné en donnant leurs baisers. Avec elles, la possession est une fin : l'amant n'a plus rien à conquérir ensuite. Une fois connus leurs visages de plaisir, le goût de leurs lèvres, le charme particulier de leur étreinte, il s'en va, oublieux, oublié : après elle, une autre ; après lui, un autre. Ces femmes-là n'intéressent que le temps de les obtenir, — et pour elles non plus le danger n'est pas grand. — Elles s'appellent Madeleine Guérin, madame Chazal, madame Henriet, Antoinette Bellangé, madame Allain.

Mais il est d'autres femmes, de qualité plus rare, qui en amour ne se prêtent pas. Quand elles se donnent, épouses ou maîtresses, c'est complètement et pour jamais. Libre à celui qu'elles aiment de les quitter, elles lui resteront obstinément fidèles. Il les retrouvera, dix ans après, frissonnantes, éperdues comme au premier jour. Aussi ne les quitte-t-il pas, ou, s'il les quitte, — comme François Prieur fait de Dominique, — il leur reste attaché à son insu ; s'il ne peut les reprendre, il les regrettera toute sa vie. Et c'est là peut-être l'originalité la plus

profonde du théâtre de M. Georges de Porto-Riche, que cette fidélité du cœur de l'homme, même quand son corps est infidèle, à la femme qui lui appartient : dans ce théâtre, don Juan n'abandonne pas doña Elvire; il la trompe, il la martyrise; leur union demeure indissoluble. Même trahi par Germaine, dans une minute d'égarement, Étienne ne se décide pas à divorcer.

Ménages étranges, ménages damnés!

C'est que le désir y règne en maître, le désir, toujours le désir. Et non pas seulement celui de l'homme, mais encore celui de la femme. Les grandes amoureuses de M. Georges de Porto-Riche nous laissent vite surprendre leur secret; il leur échappe, il rayonne d'elles, elles le crient en leurs minutes d'inquiétude : leur fidélité est celle de leur désir. Lui seul rive la chaîne, douloureuse et adorée, entre elles et l'homme qui les a prises.

Regardez, écoutez la tendre et mélancolique Françoise. Elle est jeune, mariée depuis un an : elle hésite encore sur les raisons véritables de son amour. Mais déjà sa gratitude physique se manifeste : son mari est déjà pour elle « l'amant le plus délicieux de la terre ». Les mots qu'elle dit, ses moindres gestes, tout en elle sollicite le baiser : « Je ne suis pas jolie, mais j'ai des petits coins... ». Et comme déjà, bien qu'elle s'en défende, son désir surveille jalousement Marcel!... Mais nous en sommes encore au temps charmant de la mutuelle conquête.

Les années passent. — Et nous retrouvons dans *Amoureuse* le mari-amant, la femme-maîtresse. Ils s'appellent Étienne et Germaine Fériaud et Germaine est définitivement conquise. Elle n'a plus les jolies pudeurs, la demi-réserve de Françoise. Elle sait maintenant où est son bonheur, tout entier dans la joie des caresses : elle les exige, elle les mendie. Étienne en est arrivé à la satiété. Il voudrait se reposer, par le travail, de sa lassitude amoureuse. Trop tard! Comme l'apprenti sorcier, il ne peut plus rien contre le fléau qu'il a imprudemment déchaîné. Le désir de Germaine sera le plus fort : elle le tient, à son tour, malgré lui-même; et le châtiment du mari sera de subir jusqu'à la fin cette « femme d'amour », qu'il a créée par ses caresses.

Même violence du désir dans *le Passé*. C'est par le désir

que François Prieur s'est asservi Dominique. François Prieur, lui, n'est qu'un amant. Il n'a jamais vécu avec Dominique : il ne semble même pas l'avoir comprise, au temps de leur désastreuse liaison. Il l'a quittée, il a cru l'oublier : elle seule reste possédée de leur amour. Mais lorsqu'il la revoit et qu'il la compare à ses autres maîtresses, François, tout à coup, la découvre « comme un beau livre qu'il aurait lu trop jeune pour en comprendre la valeur ». Et de nouveau, et encore, c'est le désir qui va gagner, envahir Dominique! Elle n'aime pas François, elle le méprise, elle se juge elle-même avec une atroce lucidité : n'importe, son corps appartient à cet homme. Elle ne lui échappe que par hasard et François de son côté, quand elle le chasse, éprouve soudainement qu'il vient de perdre celle qui aurait dû être la compagne de sa vie.

Par là, des héros de M. Georges de Porto-Riche, François Prieur est sans doute le moins complet : il pourra posséder mille et une maîtresses; en leur faveur, il n'aura pas eu de femme à trahir : il lui aura manqué d'être marié, pour avoir rempli toute sa destinée d'amant.

Avec Michel et Thérèse Fontanet nous rentrons dans le mariage. Par-dessus *le Passé* et même *Amoureuse*, nous remontons à *la Chance de Françoise*. De Marcel à Michel, de Françoise à Thérèse, il n'y a que la différence de la jeunesse à l'âge mûr. On ne s'en aperçoit pas tout d'abord. Le calme de cet intérieur, ce salon encombré d'épreuves d'imprimerie, ce va-et-vient actif et gai de gens qui travaillent, font illusion un instant : Michel et Thérèse ont l'air d'un ménage paisible, — lui, un peu alourdi par cinq ans de province. — *O province, pays des gens trop bien nourris!* a dit Jean Richepin, — elle, en apparence, uniquement préoccupée de tenir des comptes, de corriger des épreuves. Et Augustin, le fils, un grand garçon déjà, qui, lui aussi, s'emploie à l'imprimerie, complète l'illusion que nous sommes dans une vraie famille française, de bourgeoisie saine et laborieuse.

L'illusion ne dure pas. Une scène — une longue scène — la dissipe. Toutes les misères qui menaçaient le ménage de *la Chance de Françoise*, se sont abattues pendant des années sur celui de Thérèse et de Michel. Capricieux, léger, incapable de

résister à son plaisir et à ses instincts de conquête, Michel n'a fait grâce à Thérèse d'aucune infidélité, d'aucune humiliation. Au temps où il s'appelait Marcel et où il n'avait pas encore trompé sa femme, nous avions bien vite prévu que, lorsqu'il aurait une maîtresse, des maîtresses, le héros de M. Georges de Porto-Riche se laisserait deviner par sa femme moitié malgré lui, moitié à dessein, par coquetterie de ses bonnes fortunes et pour se convaincre en même temps de son prestige. Michel a tenu et au delà tout ce qu'on pouvait craindre de Marcel. L'existence de Thérèse a été longtemps un martyre : trahie publiquement, délaissée à chaque rencontre nouvelle, la malheureuse femme serait morte de chagrin et de honte, si Michel, enfin, ne s'était ruiné. Entre temps, un enfant leur était venu : ce petit Augustin, donné peut-être par Michel à Thérèse pour la consoler et l'occuper. Il a grandi pâle et triste. Même après que l'intimité de ses parents s'est refaite peu à peu autour de lui, il ne se décide pas à la confiance dans la vie : il reste à jamais meurtri, comme sa mère; ses exaltations sont maladives, et son cœur se brisera au premier choc.

Seul Michel Fontanet apparaît tranquille, souriant. Bon pour ses ouvriers, généreux avec les gens du pays, charmant avec sa femme, avec son fils, dont il est devenu le camarade, nous avons peine à croire que cet homme ait pu mériter les reproches de Thérèse. Ils semblent excessifs, déplacés : un moment, nous en voulons presque à cette femme, que son mari rend heureuse depuis cinq ans, d'avoir une mémoire aussi impitoyable. A peine, çà et là, un sourire imperceptiblement satisfait de Michel, ou une réplique de mauvaise foi à un grief précis de Thérèse nous font soupçonner l'homme qu'il a pu être. Mais enfin... puisqu'il ne l'est plus!...

Nous n'allons pas tarder à le voir à l'œuvre.

Et, cette fois, M. Georges de Porto-Riche va nous peindre le personnage tout entier, avec une franchise, une brutalité, parfois un cynisme qui fera peser sur nous un malaise et presque une terreur. Il ne nous fera grâce d'aucun détail : nous assisterons, minute par minute depuis l'entrée de madame Allain, à la transformation de cet homme, à l'histoire, au spectacle d'un de ses désirs.

Et d'abord, les scènes sont charmantes.

Madame Allain paraît : elle a le teint clair, le corps ferme et souple; elle est jolie, avenante, bonne fille, le cœur sur la main, dans les yeux, sur les lèvres. Évidemment, ça ne doit pas être désagréable... Michel n'a pas besoin qu'on le lui dise. Il prend aussitôt un petit air sage et détaché. Il n'insiste pas trop pour retenir madame Allain malgré Thérèse. Il est fataliste, à ses heures!... Mais ce que le père n'obtiendrait pas de sa femme, Augustin l'obtient de sa mère. La chance, décidément, est pour Michel. — « La chance de Michel! »

Au troisième acte, madame Allain est installée. Elle est chez les Fontanet, depuis trois semaines : elle parle tous les jours de son départ, et ne s'en va jamais. Elle se trouve bien... Augustin est heureux; il s'amuse et ne demande rien de plus, jusqu'ici, que la présence de la jeune femme. On joue des airs d'Offenbach, on danse, on fait et on dit mille folies... C'en est trop pour Michel : il ne faut tenter ni les joueurs, ni les hommes d'amour... Il y a bien Thérèse, l'inquiète, la douloureuse Thérèse... Bah! pourvu que Thérèse n'en sache rien!... Et puis, quoi! tout cela est sans importance! Thérèse a bien tort : « Elle ne peut pas être contente en même temps que tout le monde », cette femme-là!... Et, déjà, Michel ne lutte plus que pour son désir. Il lui faut cette petite madame Allain. Et il le lui dit, nettement, directement, avec des mots qui déshabillent, qui caressent comme des mains adroites, avec de la gaîté, de la vulgarité aussi, — la vulgarité qu'il sait plaire à une femme comme celle-là. Il l'étourdit, il la grise, il la tente : il évoque en elle des images de plaisir où ils sont déjà l'un à l'autre. Madame Allain n'y résiste pas : cette gourmande aime trop tout ce qui est bon sur la terre, le bon chocolat, les bonnes confitures, les bons baisers... « Quel homme! quel homme! je n'en ai jamais rencontré de pareil!... » Et, une fois de plus, le désir de Michel triomphe, et, comme il n'y a pas entre ces deux êtres le malentendu d'un sentiment durable, tout cela continue à être charmant... Michel, jusqu'ici, ne manque pas d'excuses à ce rendez-vous presque imprévu.

Mais la comédie va tourner au drame. Thérèse ne sait rien : elle se doute. Brusquement, elle est sûre. Elle a cette mystérieuse divination du cœur, cette double vue de la jalousie qui

traverse l'espace et les murailles. Elle voit son mari et madame Allain : elle les voit vraiment dans les bras l'un de l'autre, avec une précision qui lui arrache des cris de douleur et de rage. Et, pendant quelques minutes, elle aussi, elle est cette femme de désir que sont toutes les héroïnes de ce théâtre. Ces baisers donnés à une autre, ils lui appartenaient; son mari les lui vole; il la frustre d'un plaisir qui lui est dû... Et sa chair d'âpre créancière réclame avec des plaintes presque bestiales... Ah! cette femme, elle voudrait la tuer!.. Elle la chassera, cette voleuse!

Augustin entre : il devine tout et il éclate en sanglots.

Et, alors, se déroule une scène poignante qui restera comme l'une des plus belles qu'ait jamais écrites M. Georges de Porto-Riche, quand la collaboration du public aura forcé l'auteur à quelques allégements. En voyant la peine de son petit, Thérèse, aussitôt. cesse d'être une amante. Elle n'est plus qu'une mère : elle ne pense qu'à son fils, à cet être fragile qui vient de se découvrir amoureux et ne survivrait pas à la certitude d'une trahison. Elle le rassure, elle se force à sourire, elle ment et s'enivre de ses mensonges, et, pour bien prouver à Augustin qu'elle n'est pas jalouse de Michel, elle supportera, tant que voudra l'enfant, la présence de madame Allain. Augustin écoute; il voudrait croire; mais sa défiance est en éveil; demain, tout à l'heure, il risque de surprendre la complicité des deux amants... Il faut donc que Michel s'en aille, et comme Thérèse — elle connaît l'homme! — ne parviendrait peut-être pas à décider Michel à ce départ, c'est madame Allain qu'elle chargera de le demander, de l'obtenir.

Nous arrivons à l'effroyable dernier acte, celui où Michel se montre à plein, sans masque, avec une impudeur qui cherche la lumière. Et le pire, c'est que cet homme terrible continue à n'être pas foncièrement méchant : en même temps que le sien, il voudrait le bonheur de tout le monde. Il le voudrait à cette condition qu'on le laissât libre et tranquille et qu'il ne lui en coûtât aucun sacrifice. Sur ce point, il est irréductible. Thérèse aura beau lui crier désespérément, sans parler même de sa propre misère, qu'il risque de tuer Augustin, s'il ne renonce pas à madame Allain. Michel hausse les épaules, croit à une menace intéressée de cette gêneuse. Il ne veut

rien entendre, il ne voit rien. C'est en vain que madame Allain, elle-même, lui dit à son tour qu'il faut tout craindre. Michel, un instant touché de cette démarche, devine bientôt qu'elle a été inspirée par sa femme. Et comme madame Allain est toujours jolie, son désir le reprend, plus fougueux, féroce. Il n'acceptera de s'en aller qu'après un nouveau rendez-vous... Madame Allain refuse, soit : eh bien, il ne partira pas... Et d'atroces soupçons le prennent; ils montent, comme des miasmes, des bas-fonds de son cœur : sa maîtresse aime peut-être Augustin; sa présence les gêne, voilà pourquoi on voudrait l'expédier à Paris... Ah! mais non, il ne se laissera pas faire! Il commence à en avoir assez du petit et de sa femme, et de cette mainmise sur sa personne. Il ne sait plus qu'une chose, c'est qu'il veut encore une fois madame Allain; il est prêt à tout, même au chantage : il ne partira que si elle lui cède. Et la petite femme épouvantée, mais fascinée par ce désir inexorable, accorde à Michel un dernier rendez-vous.

M. Georges de Porto-Riche lui-même n'a jamais poussé aussi loin l'analyse de ce dément qui est son misérable héros. On pense à la scène où don Juan bafoue son père : on écoute, on regarde, dans la stupéfaction et dans l'effroi. D'ailleurs, toute la fin de la pièce va nous rappeler la fin de *Don Juan*. Nous sentons bien qu'il est impossible que ces crimes du cœur demeurent impunis. Le châtiment est proche. M. de Porto-Riche ne le diffère que pour ajouter à notre angoisse et parce qu'après le mélancolique départ d'Augustin, il veut nous faire assister à une dernière scène, entre Michel et Thérèse. Il y marquera encore son personnage de quelques traits inoubliables. Il nous le montrera, une fois de plus, charmant et coquet avec sa femme, maintenant qu'il a obtenu ce rendez-vous, auquel du reste il ne tient plus guère, puis de nouveau tenté, quand il a rassuré Thérèse, par besoin de l'inquiéter encore. Et nous comprenons à ce moment l'une des raisons profondes qui rendent à des êtres comme Michel leur femme nécessaire, indispensable : c'est que la malheureuse est un miroir où ils se rendent compte, chaque jour, de leur charme et où ils étudient leur pouvoir.

Mais le tonnerre gronde. Michel pâlit: tout à coup, il tremble. Il pense à Augustin : il s'en est allé seul dans la

montagne. — Michel l'aime à sa façon, ce petit! — Et des souvenirs reviennent au père : le visage triste de l'enfant, le son brisé de sa voix, la gravité de son adieu. Augustin savait; il avait deviné peut-être ce rendez-vous. Les éclairs redoublent, traversent Michel de leur redoutable lumière. Ses craintes se précisent, elles gagnent Thérèse et prennent en elle encore plus de certitude. Elle se dresse, elle injurie Michel avec d'autant plus de violence qu'elle aussi, elle se sent coupable : leur couple d'amants égoïstes et forcenés n'était pas digne de se survivre. Dans ces ménages, il n'y a pas de place pour l'enfant, et pour la première fois qu'on le rencontre dans une pièce de M. Georges de Porto-Riche, l'enfant n'apparaît que pour mourir.

On rapporte le corps d'Augustin.

C'est fini. Michel est châtié comme don Juan, comme le marquis de Priola. Il entre vivant dans cet enfer intime, aussi épouvantable que l'autre enfer où le Commandeur engloutit don Juan. Thérèse y restera sa compagne. Même en cette minute tragique, où elle le déteste jusqu'à l'horreur, elle n'a pas le courage de renoncer à lui : d'un mot, d'un geste, elle le retient encore.

*
* *

Dans ce dernier acte du *Vieil Homme*, toutes les pièces de M. Georges de Porto-Riche sont présentes : il y a mis le meilleur de son talent, tout son talent. On y retrouve, on y sent revivre, à la fois, le deuxième acte d'*Amoureuse* et le dernier acte du *Passé* qui, jusqu'ici, étaient les pages maîtresses de son œuvre.

L'effet, à la représentation, fut très grand. D'autant plus que ce dernier acte contient à lui seul, presque tout le drame. L'action, en réalité, ne commence qu'au milieu du quatrième, avec la grande scène entre Thérèse et Augustin, et les premiers actes, si riches, si minutieux n'apparaissent, après coup, que comme une exposition indispensable pour concentrer sur les trois dernières scènes toute la lumière que réclame encore la subtilité des analyses et des revirements.

Et pourtant, ce n'est pas sans un réel effort d'attention que

nous parvenons à toujours garder le fil conducteur de ce labyrinthe. Michel, surtout, reste déconcertant. Si bien renseignés que nous soyons sur lui par les scènes précédentes, nous avons quelque peine à comprendre, dans ses innombrables ressauts et sursauts, cet homme versatile et fugace qui ne se comprend pas toujours lui-même. Jusqu'au bout, comme nous l'avons dit, M. Georges de Porto-Riche continue à l'analyser, même en pleine action, à l'heure où les autres dramaturges ne laissent plus parler que les faits.

De plus en plus, à chaque pièce nouvelle, l'auteur de *la Chance de Françoise* joue la difficulté.

Il fait de plus en plus large, dans son théâtre, la part du psychologue et du moraliste. Ses héros l'intéressent en eux-mêmes, pour eux-mêmes, pour ce qu'ils recèlent de vie et de vérité; ils offrent à ses yeux un attrait de curiosité, qui ne dépend pas des situations où il les met, de l'intrigue où il les précipite.

De là, un double et grave danger.

C'est, d'abord, qu'à force de regarder toujours plus loin dans le cœur de ses personnages, — des mêmes personnages, — M. Georges de Porto-Riche finit par s'écarter de l'observation ordinaire et courante qui, dans une pièce ordinaire, intéresse surtout le public. Il risque de devenir trop subtil, trop savant. Il est un peu comme un physiologiste qui se serait spécialisé dans l'étude d'un microbe unique. Peu à peu, il sera forcé de recourir à des lentilles de plus en plus puissantes, et, de jour en jour, ses découvertes finiront par surprendre, inquiéter même quelquefois, les plus doctes de ses confrères.

Les derniers personnages de M. Georges de Porto-Riche sont un peu des êtres d'exception pour qui n'a point fréquenté son théâtre de longue date. Si on veut les comprendre et s'intéresser à eux, comme ils le méritent, une sorte d'initiation est presque nécessaire : il faut venir au *Vieil Homme*, — comme l'auteur y est venu lui-même, — de la *Chance de Françoise*, *d'Amoureuse*, du *Passé* : les premières pièces éclairent la dernière, et, si on ne les connaît pas un peu d'avance, on risque d'être choqué au contact de ces êtres envahis par l'amour. Ils vont, viennent, travaillent quelquefois; ils prononcent les mots, ils font les gestes de tout le monde; mais cette vie-là n'est que leur vie

apparente. On sent que l'amour, que le désir seul est en eux, toujours prêt à les précipiter aux bras et aux lèvres les uns des autres. Et, de moins en moins, comptent pour eux les préoccupations de l'existence quotidienne. L'auteur feint qu'ils en aient le souci : il y a même, jusque dans *le Vieil Homme*, surtout dans *le Vieil Homme*, un assez grand nombre de passages où il est question d'argent, d'affaires, de l'avenir d'Augustin. Mais nous sentons si bien que ces répliques, malgré leur précision et leur pittoresque, sont seulement destinées à rapprocher du public des êtres qui s'en éloignent de plus en plus!

A la vérité, M. de Porto-Riche veut surtout nous émouvoir et nous frapper par la justesse et la nouveauté de son observation psychologique. Et c'est là encore un danger, au théâtre. L'auteur dramatique n'a pas, comme le romancier, le privilège d'être en quelque sorte présent, pour intervenir, au besoin, dans son œuvre. Ses personnages, une fois transportés sur la scène, vivent d'une vie désormais indépendante. Il ne peut plus commenter leurs actes, analyser le détail de leurs sentiments ou de leurs sensations : il lui faut s'en remettre de ce soin à ses personnages eux-mêmes... Et ils risquent, alors, de paraître, trop souvent, de simples porte-paroles : au lieu de vivre tels qu'ils sont, sous nos yeux, ils se mettent à se regarder vivre, eux aussi, en même temps que nous les regardons. Et ils réfléchissent, et ils s'attardent à chercher la formule heureuse où s'exprimera ce qu'ils ont découvert, en leur cœur, de curieux, de neuf, de subtil. Quand un auteur a le goût passionné de l'analyse, il le communique, malgré lui, indistinctement, à tous ses personnages, — à ceux-là même qui ne sembleraient point désignés pour faire preuve d'une telle pénétration... M. Georges de Porto-Riche, à force d'art, évite le reproche : les observations ingénieuses, délicates, profondes, semblent venir, tout naturellement, du cœur sur les lèvres de ses personnages... Mais, sans cesse, il s'expose à ce danger.

Il s'expose, d'ailleurs, à tous les dangers dans *le Vieil Homme*, volontairement, en homme sûr de lui et de sa maîtrise.

Dédaignant les moyens faciles d'éclairer le public sur l'intrigue et les personnages, il ne tient jamais rien pour acquis de ce qu'il n'a pas mis sous nos yeux. Les entr'actes ne servent dans *le Vieil Homme*, qu'à reposer un instant les

acteurs et les spectateurs : nous reprenons toujours l'action au point précis où nous l'avions laisssée, avant la chute du rideau. Probité admirable! Mais que d'efforts et d'ingéniosité n'exige-t-elle pas du dramaturge! — Au commencement du quatrième acte, M. Georges de Porto-Riche veut que la jalousie de Thérèse éclate. Il lui suffirait de nous avertir que Thérèse a surpris, pendant l'entr'acte, le rendez-vous de Michel avec madame Allain. M. de Porto-Riche est trop beau joueur : il veut que nous voyions Thérèse troublée, inquiète, interrogeant son cœur, ses souvenirs, ses pressentiments passant par toutes les formes de l'angoisse. avant de tomber à nos yeux sur le menu détail qui va lui imposer l'affreuse certitude... Mais un tel souci d'analyse ne va pas sans quelque fatigue pour les spectateurs.

Et M. Georges de Porto-Riche n'est pas moins scrupuleux comme écrivain que comme dramaturge. Il ne se contente pas de répliques spirituelles et familières : les phrases nous arrivent drues et pleines de sens, toujours riches d'un fait ou d'une formule. Personne, plus et mieux que M. Georges de Porto-Riche, n'aura prêté à ses personnages cette langue abstraite du cœur qui rend un peu distantes les grandes œuvres.

Rarement, on aura demandé au public un tel crédit d'attention ; plus rarement encore, on l'aura obtenu.

C'est que, si l'auteur du *Vieil Homme* affecte parfois de méconnaître les exigences du théâtre, il possède à fond tous les secrets, toutes les ressources de l'art dramatique. Il lui a plu de donner à ce *Vieil Homme* un développement que, jamais encore, on n'avait accordé à une œuvre scénique. Sa pièce est construite, menée, avec une telle netteté, l'intérêt y est si habilement distribué qu'on subit le pouvoir du magicien. On voudrait, par moments, hâter l'action ; par moments, on se cabre devant le cynisme de certaines répliques : l'œuvre est la plus forte. Et, quand on l'a vue une fois, elle s'impose à votre mémoire. On sent que, désormais, on porte en soi un peu plus de beauté et, malgré tout, un peu plus de pitié pour la faiblesse et la misère humaines.

ANDRÉ RIVOIRE

LA VIE DES OFFICIERS

AU XVIIIE SIÈCLE

La petite noblesse a été sacrifiée par l'ancien régime finissant. Les faveurs de la Cour s'arrêtaient aux grands seigneurs, et les bourgeois parvenus envahissaient les emplois. A s'enrichir par le négoce, gentilshommes eussent cru déroger. Seule, l'armée leur restait ouverte. A leur gré, la part était assez belle ; un vieil adage la proclamait privilégiée : « La noblesse, disait-on, paie le roi de son sang. » En fait, au XVIIIe siècle, ce privilège n'en est un que pour qui l'achète en beaux deniers ; le métier des armes ressemble à une entreprise, où l'officier doit engager, avec lui, tout son patrimoine. Car, d'abord, il paie son entrée ; il paiera plus tard chaque grade obtenu. Il paie l'enrôlement de ses hommes, il paie leur entretien ; il paie leur armement et leurs montures. En retour, il reçoit des appointements et des indemnités, mais des appointements de famine, et des indemnités toujours inférieures à ses avances. Et ce créditeur bénévole, dont la fidélité à son roi va non seulement jusqu'à la mort, mais jusqu'à la ruine, est condamné en outre à un perpétuel effacement : la plus haute récompense permise à son ambition, c'est une croix de Saint-Louis avec la retraite de capitaine.

Tels nous apparaissent, à travers leur correspondance, les deux officiers, dont nous voudrions essayer de retracer la

carrière. Qu'on n'attende point d'eux le récit d'extraordinaires aventures. Les petits faits de chaque jour : détails de la vie de garnison ou de campagne, embarras d'argent, difficultés matérielles, déboires de toute sorte de gentilshommes besogneux, voilà ce qu'on trouve dans ces lettres, où se réfléchit très nettement l'état d'esprit de toute une classe[1].

*
* *

Claude-Charles-Joseph Desvignes, chevalier de Davayé, né à Mâcon en 1735, fut le neuvième des dix enfants de Claude-François Desvignes de La Cerve, lequel semble avoir vécu dans une situation peu brillante, en partie par la faute de son fils aîné, lieutenant aux gardes françaises, grand mangeur d'argent et amateur de frasques. M. de La Cerve père était un homme très froid et très sec, attentif à ses affaires et ménager de ses écus, ordonné autant qu'on peut l'être, d'un esprit lucide et pratique, ennemi des effusions comme des transactions, se souciant moins d'être aimé que respecté ; au demeurant, bourru bienfaisant et fort capable d'un mouvement généreux, lorsque la vendange était bonne. En l'année 1750, jugeant le moment venu d'établir son fils de Davayé, qui prenait ses quinze ans, il se mit en relation avec un gentilhomme du Charolais, nommé de Vallerot, capitaine au régiment de Belsunce, en garnison à Givet.

C'était le procédé courant. Alors, tout futur officier commençait par servir comme volontaire dans un corps de troupe, où il attendait une vacance de sous-lieutenant ou d'enseigne. En même temps, vu son âge, sa famille s'inquiétait de le confier à quelque officier d'âge et d'expérience, parent ou ami, en mesure de lui servir de guide, de protecteur, ou — c'était le terme consacré — de Mentor. Le Mentor ayant surtout pour fonction de tenir les cordons de la bourse, on le choisissait avec le plus grand soin.

L'homme qui, sur la demande de M. de La Cerve, va assumer

1. La correspondance analysée ici est tirée des archives de la famille de Davayé, conservées par madame Amic, en sa propriété de Montaigre, près Mâcon.

ce rôle de confiance, compte trente-cinq ans d'âge, quinze ans de services, quatre ans de grade de capitaine. Il a fait la guerre de Succession d'Autriche [1] ; il connaît le métier, ses finesses, ses embûches et le prix de la vie sur le bout du doigt. Il sera un brave homme de Mentor, tout dévoué à son élève, ni trop pointilleux ni trop large, grondeur quelquefois, mais à son corps défendant : gardien vigilant du porte-manteau et du garde-manger, et scrupuleux à miracle dans ses comptes avec le père, dont il partage le goût pour les additions rigoureuses. Ses lettres, d'une orthographe invraisemblable, ont un tour vif et primesautier; semées de remarques volontiers frondeuses, mais toujours sensées, de conseils de vieux militaire, de plaintes sur la misère du temps, d'appréciations clairvoyantes sur son élève, ses progrès, ses qualités et ses défauts, elles dénotent un esprit simple et droit. La première donne le ton de toutes les autres.

M. de La Cerve projetait de servir à son fils une pension de 600 livres. C'est trop peu, répond Vallerot : « On ne peut être à l'auberge, maître et valet, à moins de 50 livres par mois. Voilà donc les 600 livres mangées, et son emploi [d'enseigne] n'est pas suffisant pour les autres dépenses. » Là-dessus, prévoyant que M. de La Cerve va froncer les sourcils, il s'empresse d'ajouter : « Si pourtant vous êtes décidé à ne pas donner davantage, il ne serait pas le seul qui vive d'aussi peu. Je sais, monsieur, par expérience, qu'il vaut mieux entrer dans un corps sur le pied d'un homme à son aise, et même cela ne nuit pas à l'avancement. Après cela l'on s'arrange selon ses moyens lorsqu'on a le pied à l'étrier [2]. »

Quoi qu'il en soit, il a toujours pris sur lui d'assurer M. de Belsunce, son colonel, que le père du néophyte porterait la pension à 800 livres. Le père, en grommelant, consentit. Abordant alors la question du trousseau, Vallerot parle d'une veste et d'une culotte de velours violet, nécessaires au jeune homme :

1. De Vallerot (Lazare-Élisabeth), né à Saint-Julien-de-Sivry, en Charolais, le 9 décembre 1715, lieutenant le 3 février 1735, capitaine le 30 octobre 1746, chevalier de Saint-Louis le 5 octobre 1750. *Controlle de tous Messieurs les officiers composant le régiment de Belsunce-infanterie... 1751.* (Archives de la Guerre.)

2. Vallerot à La Cerve, de Givet, 24 déc. 1750.

Si l'on ne trouve pas à Lyon de velours bien violet et la couleur foncée, vous trouverez ci-joint l'adresse du marchand du régiment [1]. Il faut faire deux habits d'uniforme, dont l'un sera complet, et l'autre n'aura que l'habit pour porter l'été, avec quelques vestes de soie, lesquelles seront blanches, autant que faire se pourra. Comme vous êtes à portée d'avoir du velours, j'espère que M. votre fils ne viendra pas sans une culotte de velours noir, et une de cramoisi. C'est une dépense bien placée, par l'usage qu'elles font.

Pour des bas, cela va sans dire, étant à la source. Pour du linge, il n'en saurait trop avoir, cela ne nuit jamais, si vous n'aimez mieux qu'il en fasse faire ici; mais il est cher, lorsqu'on le veut passable. Il faut aussi des serviettes et nappes, parce que nous sommes souvent dans l'occasion de faire ordinaire, surtout dans cette ville-ci. Un coffre, un porte-manteau sont absolument nécessaires.

Nous parlerons des occupations que vous voulez qu'on lui choisisse : maîtres d'armes, à danser, et autres. Outre l'utilité de ces maîtres, cela occupe un jeune homme, et lui fait passer des heures dans la journée, qui seraient souvent employées à de bien mauvaises choses. Je ne prétends pas, monsieur, faire le procès de M. votre fils; mais le mauvais exemple est un furieux écueil pour la jeunesse. Il faut qu'il vive en homme de guerre, c'est-à-dire militairement, et ne soit pas de ceux qui fréquentent les cabarets, les filles, qui courent les rues, et surtout les billards : M. de Belsunce prétend que c'est le plus mauvais endroit que l'on puisse fréquenter [2].

Ce sont des instructions en règle. Mais voici qui est plus grave, et qui mérite quelque attention :

Il y aura sur les douze premiers emplois vacants 160 livres à payer, pour un officier qui s'est retiré, n'étant pas en état de se soutenir, ayant laissé 1 500 ou 1 800 livres de dettes. M. de Belsunce a jugé à propos de les disperser sur ce nombre d'emplois qui viendront à vaquer, afin que ce ne soit pas un seul qui les paie [3].

Au XVIIIe siècle, le commandement d'une compagnie d'infanterie est toujours une opération onéreuse. Obligé de recruter sa troupe, de l'habiller, de l'équiper, de la nourrir [4], le capitaine

1. *En post-scriptum* : Adresse du marchand du régiment, M. de Leus, rue Saint-Honoré, « au prince de Galles ».

2. Valterot à La Cerve, de Givet, 28 mars 1751.

3. Valterot à La Cerve, de Givet, 11 juin 1751.

4. Et aussi (dans la cavalerie) de la remonter. M. Gaëtan Guillot a conté les déboires d'un officier de cavalerie de cette époque, le comte de Briqueville, dans une curieuse étude sur l'*Histoire économique d'une famille militaire au XVIIIe siècle* (Revue générale, nov.-déc. 1907).

avance des fonds, qui ne lui sont jamais intégralement remboursés. Aussi est-il souvent tenté de frauder, soit sur ses effectifs, soit sur ses marchés. Et, s'il veut rester honnête, il s'endette. Qui paiera pour lui? Selon l'usage du temps, ce sera d'abord, pour la plus grosse part, son successeur; puis, solidairement, tous ses camarades. Ceux-ci s'exécutent volontiers, sachant qu'à leur tour ils auront droit au même service. Bien mieux : pour assurer leur avenir et sortir du corps les mains nettes, ils emploient couramment le procédé curieux, connu sous le nom de *concordat*. En gros, c'est une caisse de secours, alimentée par des retenues sur la solde [1] et destinée à accroître le taux des pensions de retraite allouées par la Cour. Payer en arrivant au régiment, c'est donc, en quelque sorte, placer son argent. Tous les officiers pauvres y trouvent avantage, et ils sont la majorité. M. de La Cerve, à la nouvelle qu'il aura 160 livres à verser pour son fils, approuve d'emblée ce « sage arrangement [2] ». Il se fie à M. de Belsunce, dont Vallerot a pris soin de lui faire le portrait : « C'est un homme qui parle peu, mais bien. Il veut du bien et de la naissance, il ne démord point de ces deux choses [3]. » En effet, seuls les officiers ayant du bien sont en état d'entretenir convenablement une troupe. Belsunce voulait un beau régiment, et il paraît qu'il l'avait. Un inspecteur l'a noté en ces termes : « C'est un très joly colonel, appliqué, aimant son métier, et surtout est très curieux que son régiment soit propre et bien tenu, en quoy il excelle particulièrement [4] ».

A son arrivée à Givet, Davayé est reçu à bras ouverts par le bon Vallerot, qui l'installe dans sa maison et lui procure les « petites bagatelles » les plus nécessaires : écritoire, cire, papier, sac à poudre, houppe, ciseaux et gants. Ce jour-là est un vendredi (20 août 1751). Le lundi suivant, notre jeune homme est mis entre les mains du sergent chargé de lui enseigner l'exercice. Il se plonge dans le règlement de manœuvres et le Code militaire. Doux et timide, craignant son père par-

1. Capitaine Bacquet, *L'Infanterie au XVIIIe siècle, l'organisation*, 1907, p. 9. — Louis Tuetey, *Les officiers sous l'ancien régime*, 1900, pp. 137-160.

2. La Cerve à Vallerot, de Mâcon, 20 juin 1751.

3. Vallerot à madame de Condemine, de Givet, 5 juillet 1751.

4. Inspection de M. de Sallières, 1754 (Archives de la Guerre).

dessus tout, habitué à lui obéir, c'est un garçon assez peu curieux, assez peu communicatif et médiocrement attiré par le travail de l'esprit.

On changeait alors de garnison tous les ans. Davayé ne reste à Givet que dix jours et suit son régiment à la citadelle de Valenciennes. Là, il reprend son instruction, monte la garde deux fois par semaine, se perfectionne dans la manœuvre et consacre ses soirées à la science difficile de l'orthographe. Sur ce chapitre, Vallerot s'est avoué incompétent. Mais, comme les maîtres sont coûteux et, après tout, n'en savent pas plus long que les livres, il fait simplement copier à son élève, chaque jour, une ou deux pages de l'*École de Mars*[1], qui est un bon ouvrage. Malheureusement, l'élève ne mord pas à l'écriture; il faut le pousser. Mis au courant, le père lui adresse une verte semonce, — trop verte, de l'avis du brave Mentor, toujours porté à atténuer les fautes, à prendre les mouches avec du miel : « J'aurais grand tort de me plaindre de sa conduite d'aucune façon ; je peux même dire avec vérité qu'il est bien au-dessus de toutes les personnes de son âge[2] ».

Après Valenciennes, Belsunce est désigné pour Landrecies. Au dire de Davayé, c'est une ville ennuyeuse et morne : « Nous nous tenons tous dans nos chambres jusqu'à l'heure de l'assemblée. Pour moi, j'ai loué des livres à 30 sols par mois, qui me font passer le temps[3]. » Vallerot est alors en congé, ou — comme on disait — en semestre. A tour de rôle, en effet, les officiers allaient passer l'hiver chez eux, en s'arrangeant de façon qu'il en restât toujours un par compagnie. Les cadres ne devaient être au complet que depuis la revue de printemps jusqu'à la fin de l'été. Pendant l'absence de son Mentor, Davayé reçut sa nomination d'enseigne :

Je suis enfin au comble de ma joie. J'ai reçu hier mes lettres d'enseigne, qui sont arrivées avant toutes celles de ces messieurs, ce qui fait que je passerai avant eux, comme M. de Vallerot vous l'avait toujours dit... Comme vous avez bien voulu m'accorder 200 livres pour les faux frais qu'il faut que je fasse, je vous prie d'avoir la bonté de me les envoyer, pour me mettre en règle. Je vous en serai

1. Par M. de Guignard, Paris, 1721, 2 vol. in-f°.

2. Vallerot à La Cerve, de Valenciennes, 9 mars 1752.

3. Davayé à son père, de Landrecies, 22 novembre 1752.

infiniment obligé. *Signé* : Le chevalier de Davayé, officier, et non plus cadet[1].

A son retour, Vallerot trouve qu'il a beaucoup grandi. Il va falloir l'habiller de neuf : « Ses habits sont devenus vestes, et ses vestes gilets... Ainsi du reste. Nous avons été obligés de lui faire allonger les pieds des bas, que je lui ai apportés; il s'en trouve une paire de blancs qui ne peuvent pas lui servir. Nous verrons à la troquer ou remettre à quelqu'un. » Militairement, il a fait des progrès : « Il est fort attaché à son métier, fait très bien le service, mais est encore un peu trop timide. La voix n'est pas encore assez ferme. Je lui fais suivre ceux qui commandent, afin qu'il se mette un peu au fait... Il faut qu'il apprenne l'écriture et l'arithmétique; il nous manque pour le présent des personnes capables de l'instruire. »

Décidément, l'écriture le rebute : « Je suis bien aise de vous dire qu'il n'a pas copié de tout l'hiver une feuille de l'École de Mars. Je l'ai un peu grondé à mon arrivée. S'il voulait écrire, j'aurais beau chercher à me plaindre de lui, je ne pourrais le faire qu'avec injustice[2]. » Néanmoins, le digne homme est tracassé. L'enseigne a un vilain défaut :

Entre nous soit dit, je crains qu'il n'ait un peu de cette vanité ridicule, qui nous fait croire au-dessus de tout le monde. Ce n'est pas que je m'en sois aperçu vis-à-vis de ses camarades, vous pensez bien que j'aurais été obligé de prendre un parti violent; mais tout ce qui est au-dessous de lui est traité trop sévèrement dans les propos, pour que je ne craigne pas que, dans la suite, et à mesure que l'âge viendra, il ne prenne ce ton-là avec tout le monde. Lorsque vous lui écrirez, parlez-lui-en, je vous prie, mais doucement : il n'aime pas à être repris avec trop de violence, ce qui me fait espérer beaucoup qu'il reviendra facilement de ces petites façons, qui passent dans le commencement pour des gentillesses, mais qui sont bien nuisibles, quand elles s'enracinent[3].

Vallerot est psychologue. Mais il y a temps pour moraliser, et temps pour agir. Le régiment se dispose à aller camper sous Mézières, pendant un mois. C'était une nouveauté. En

1. Davayé à son père, de Landrecies, 13 avril 1753.
2. Vallerot à La Cerve, de Landrecies, 3 juillet 1753.
3. Vallerot à La Cerve, de Landrecies, 21 août 1753.

cette année 1753, d'Argenson, ministre de la Guerre, eut l'idée de faire servir les camps à perfectionner l'instruction des troupes. Le projet qu'il fit rédiger en ce sens peut être considéré comme la charte de ce que nous appelons aujourd'hui les grandes manœuvres [1]. Créer l'unité de doctrine dans toute l'armée, maintenir en temps de paix l'esprit militaire, étudier la liaison des armes, tels en étaient les principaux considérants. L'honnête Vallerot, naturellement, ne voyait pas si loin. En militaire averti, il se méfie d'abord, flaire le supplément de dépense que provoquera l'innovation : « Il me fâche d'employer de l'argent à de la guenille qui ne fait ni honneur ni profit ». En attendant, sa guenille lui est chère, et il fera de son mieux pour en satisfaire les deux exigences les plus criardes, le vivre et le couvert :

J'ai acheté une marquise pour mettre avec la mansarde [2] : ce sera là-dessous que nous passerons notre mois de campagne. J'ai fait faire deux lits, l'un pour M. votre fils; nous serons l'un et l'autre sans rideaux, et malgré cela il nous en coûtera plus de 80 livres à chacun. Il est vrai que tout sera bien conditionné, bon bois de lit, bon matelas, et courtepointe... Nous avons fait marché avec un aubergiste, qui nous nourrira pendant le camp, assez mal et chèrement, mais toujours meilleur marché que si nous avions été obligés d'acheter une batterie de cuisine. Je crois, monsieur, que les 200 livres que vous avez données d'excédent pour subvenir aux frais du camp, seront bien mangées par ces achats et dépenses [3].

Il ne souffle mot, non plus que Davayé, des manœuvres qui furent exécutées sous Mézières, où se réunirent dix bataillons et dix escadrons. Mais on possède les comptes-rendus adressés au ministre par le marquis de Brézé, commandant du camp. Le marquis de Brézé n'était point de ces hommes qui laissent à d'autres le soin de découvrir leur mérite :

Je puis dire, sans y mettre trop de vanité, que les mouvements que j'ai fait faire aux troupes étaient beaux, et étaient de vrais mouvements militaires, tels qu'on les pratiquerait à la guerre et devant l'ennemi [4].

1. *L'origine des grandes manœuvres. — Les camps d'instruction aux XVIIe et XVIIIe siècles* (Revue d'histoire, mai 1902).

2. Accessoires des tentes d'officiers.

3. Vallerot à La Cerve, de Landrecies, 3 juillet et 21 août 1753.

4. Lettre du 26 septembre 1753 (*Revue d'histoire*, juin 1902, p. 1216).

Ces mouvements si beaux, il ne cache pas sa joie d'avoir pu les montrer à des officiers danois :

Tous les mouvements avaient l'air imposants; et je suis revenu extrêmement content; si les étrangers qui les ont vus ne l'ont pas été, ils ont tort et ce n'est pas la peine de leur faire voir manœuvrer des troupes [1].

Mais notre Vallerot : « Je crois, à le bien prendre, qu'on n'en voulait qu'à notre bourse, on nous l'a prouvé assez clairement. Ce qui me fâche, c'est qu'ils nous croient heureux d'en être quittes pour cela [2] ! »

Au sortir du camp, le régiment gagne Strasbourg, sa nouvelle garnison. Voilà Davayé ravi de faire enfin connaissance avec une grande ville; au point qu'il lui prend fantaisie d'acquérir des talents de société : « Il y a dans cette ville de très bons maîtres de toute sorte de choses. J'aurais eu bien envie d'apprendre de quelque instrument; mais le matin nous n'avons pas un moment à nous : nous sommes depuis six heures parmi les soldats, soit à la garde, soit aux inspections et exercices. Mais, pour l'après-midi, j'espère que nous l'aurons à nous. Ainsi, je m'en vais prendre, le 1er du mois, un maître d'allemand et un maître d'écriture, qui me coûteront neuf francs par mois [3]. » Et il n'hésite pas à notifier à son père qu'il se fait faire « un habit uniforme complet », pour aller dans le monde. Jamais il n'a été si guilleret.

Son Mentor a sujet d'être plus sombre : « Il y a ici une très bonne comédie, beaucoup de bonnes maisons à voir... et encore plus de mauvaises ». De plus, Davayé a maintenant plus de 5 pieds 7 pouces : il est sans égards pour ses finances. Enfin, ne s'est-il pas avisé de prendre un maître d'armes à l'insu de son capitaine? « Je l'ai prié de le quitter, parce qu'il est incompatible avec celui d'écriture. A la fin du mois, si l'on peut trouver un bon maître de langue allemande, il commencera. Ils sont assez rares dans cette ville; jusqu'à présent, je n'en ai pu découvrir que deux, dont l'un part pour Paris dans quelques jours, et l'autre est occupé toute la journée avec les enfants de l'intendant [4]. »

1. *Loc. cit.*, p. 1217.
2. Vallerot à madame de la Cerve, de Strasbourg, 23 octobre 1753.
3. Davayé à son père, de Strasbourg, 23 octobre 1753.
4. Vallerot à La Cerve, de Strasbourg, 25 décembre 1753.

Davayé ne marchera pas sur les brisées de l'intendant, car, peu après, on l'envoie au détachement de Fort-Louis. Il ne s'y déplaît point : « Nous avons quatre ou cinq maisons où nous pouvons aller : celle du lieutenant du Roi, celle du commissaire, et celle du major (oncle de M. Vallerot), qui m'a fait mille politesses; j'ai mangé déjà plusieurs fois chez lui. De plus, l'ingénieur a trois demoiselles très jolies, dont il y en a une qui me plairait assez, si j'avais un peu plus de temps à rester dans ce pays. Mais, pour ébaucher une chose et ne pas l'achever, il n'en vaut pas la peine[1]. » Cette lettre est adressée à sa mère. Il s'agit donc du bon motif.

L'hiver suivant (1755), il obtient son premier semestre, qu'il s'en va passer à Mâcon. Ce n'est point, comme on pourrait le croire, du temps perdu pour le service, mais bien du temps qu'il faut employer à lever des hommes, à faire le marché, pour soi et pour les camarades. Chef d'entreprise, le capitaine n'a pas seulement à gérer sa compagnie, il doit l'entretenir au complet réglementaire : 2 sergents, 3 caporaux, 3 anspessades, 31 soldats, 1 tambour. En sorte qu'un homme représente un quarantième de son bien, et que l'idéal est de trouver des recrues offrant le maximum de qualités, au prix le plus bas possible. Tout seul, le capitaine ne se tirerait jamais d'affaire. C'est pourquoi, à côté des engagements qu'il provoque pour son compte, il y a ce qu'on appelle le « travail du corps », auquel participe tout officier envoyé en semestre. Capitaines et lieutenants, tout le mondre s'y met : il s'agit de ramener deux recrues par congé, c'est le tarif. Et les colonels veillent de près à l'observation de cette prescription; ceux qui, d'aventure, rentrent bredouilles sont pécuniairement responsables. Davayé s'en apercevra dès son retour, cette même année : « M. de Belsunce, pour punir les lieutenants qui n'ont point fait d'hommes, a décidé que nous perdrions nos appointements, non seulement de l'hiver passé, mais même tous ceux à venir, jusqu'à ce que les hommes qui manquent au corps soient remplacés[2]. »

Pour chaque engagement, le capitaine recevait du Trésor

1. Davayé à sa mère, du Fort-Louis, 20 juillet 1754.

2. Davayé à son père, de Landau, 28 septembre 1755.

80 livres (30 pour la prime, 50 pour les frais); mais, d'après les évaluations les plus modérées, il ne dépensait jamais moins de 125 livres [1]. C'est avec douleur que Vallerot constate la hausse des volontaires à son époque : « Je ne sais si l'espèce manque, mais pendant la guerre [de Succession] il n'était pas si difficile d'en faire qu'à présent... Jamais les hommes n'ont été si rares et si chers que cette année dans nos cantons, malgré la misère qu'il y a en tous lieux [2]. » Quand la campagne s'ouvrira, le régiment se verra obligé, pour compléter son effectif, d'emprunter 30 000 livres à gros intérêts [3]; et, au cours de la guerre, Davayé recevra un jour dix-huit hommes à 200 francs pièce, ce qui lui causera une perte nette de 2 160 francs [4].

Ce n'est pas tout. La maladie, l'hôpital, pis encore, la désertion sont autant de risques pour le capitaine. Aussi faut-il voir comme il se démène, chaque fois qu'un quarantième de son bien a pris la clef des champs! Plutôt que de tout perdre, il préfère engager de nouveaux fonds, promet une bonne récompense aux cavaliers de la maréchaussée; et, le fugitif repris, il lui paie son voyage, par-dessus le marché. Ainsi fait Vallerot pour le nommé Lefranc, qui malhonnêtement s'est éclipsé, dès qu'il a eu sa prime en poche. On le rattrape. Il revient. Il revient même à 200 francs, habillement compris. Et son chef, trop heureux pour lui en vouloir, écrit : « S'il veut être sage, j'oublierai le passé. Il n'a pas été en prison; il sort de l'hôpital, il avait la gale, et il est présentement un beau monsieur [5]. » Plus tard, il ajoute : « M. Lefranc est bien content de son état, il est magnifiquement mis; je l'ai habillé tout de neuf. Il n'a jamais été si beau. Il trouve son sort très doux; s'il continue, on pourra en faire quelque chose [6]. »

Pour éviter des aventures aussi dispendieuses, il ne reste

1. Capitaine Bacquet, *op. laud.*, p. 5.

2. Vallerot à La Cerve, de Strasbourg, 30 avril 1754.

3. « Je crois que cela ne s'est jamais vu. » Vallerot à La Cerve, de Metz, 6 janvier 1757.

4. Davayé à son père, d'Eterchen, 17 avril 1759.

5. Vallerot à La Cerve, de Strasbourg, 4 juin 1754.

6. Le même au même, de Strasbourg, 27 juin 1754.

aux officiers qu'une ressource : c'est d'engager des hommes qu'ils connaissent. Leurs parents les aident dans cette tâche, prennent des renseignements, s'adressent à leurs fermiers. Il s'en faut que tous les soldats de ce temps fussent des enfants perdus, des Brin-d'Amour ou des Va-de-bon-Cœur : le prudent M. de La Cerve ne se serait point payé d'un nom de guerre! Des hommes qu'il recrutait pour son fils il exigeait un extrait de baptême en bonne et due forme, et jusqu'à un certificat de bonne vie et mœurs [1]. Et il n'était assurément pas le seul à agir ainsi. Tout le monde y trouvait avantage, y compris les paysans, qui confiaient plus volontiers leurs gars à quelqu'un du pays. Voici une lettre adressée à M. de La Cerve par le grand-père du soldat Vaginay, natif de Saint-Laurent-lès-Mâcon :

Monsieur, j'espérois avoir l'honneur de vous remercier de vive voix à Macon. Le jeune homme que vous aves engages pour monsieur votre fils et veritablement mon petit fils. Je l'avet mis en apprentissage pour la sirurgie, il n'y a pas voulu rester c'est volage il est bon qu'il fasse quelque campagne pour aprendre à vivre. Je vous prie de dire a monsieur votre fils quand il fera quelque sottise de ne luy point epargnier la prison. C'est la grace et celle de me dire avec une respectueuse consideration, etc. [2].

*
* *

A l'expiration de son congé, Davayé, promu au grade de lieutenant, rejoignit son corps à Douai. Déjà l'on commençait à parler de la guerre avec l'Angleterre, qui devait éclater l'année suivante. La préparation de cette campagne va nous montrer nos officiers aux prises avec de nouvelles difficultés.

D'abord, il s'agit d'acheter des chevaux. Chacun se tirant d'affaire comme il peut, l'officier pourvoit lui-même au transport de ses bagages et de son matériel de tente. « On dit que

1. En voici un, à titre d'exemple : Nous curé de la paroisse de Cenves certifions que Benoît Bouchacourt est de bonne vie et mœurs et rempli de droiture en foy de quoy nous avons signé le present certificat pour lui servir et valoir ainsi qu'il apartiendra. A Cenves le seisième mars mil sept cent-cinquante-six. Besson curé de Cenves. (Archives de la famille de Davayé).

2. De Saint-Laurent, 4 juin 1758, signé : Geoffroy (*Ibid.*).

les chevaux seront à bon marché dans quinze jours. Je crois que celui qui a fait cette nouvelle n'a encore ni âne ni mulet; il compte pouvoir obliger les Juifs à se relâcher du prix exorbitant où ces vilains les tiennent. Notre nombreuse garnison a fait augmenter les auberges. Les moindres sont à 45 livres, et mal. Nous faisons ordinaire depuis huit jours; si nous passions l'hiver ici, nous pourrions nous tirer d'affaire. Il en coûte pour se mettre en ménage, et l'on ne se rattrape qu'en vivant longtemps ensemble, ce qui serait impossible si notre départ a lieu. » Quelques optimistes, il est vrai, affirment qu'on accordera aux troupes le demi-ustensile[1]. Vallerot commente ce bruit avec une ironie amère : « Il faut, si cela est, que l'on prévoie bien positivement nous le faire gagner au double; ou bien que la misère des troupes porte le roi à nous en faire l'avance. Je compte peu sur cette générosité[2]. » Elle serait pourtant la bienvenue! « Deux domestiques montés, deux chevaux de bât, deux chevaux de maîtres, cela fait bien six. J'en ai trois, à ma part, jusqu'à présent, et j'en cherche un quatrième... Je compte faire faire une tente de domestique avec celle que nous avons; elle ne peut nous servir qu'à cela, attendu que l'on nous en a volé une partie pendant mon absence[3]. »

M. de La Cerve, ayant promis d'envoyer une tente, ne fait qu'enhardir son correspondant à demander davantage. « Dites-moi, s'il vous plaît, si vous vous chargeriez d'acheter un cheval. J'en ai trois assez bons : un bon double bidet pour me monter, une grande et belle jument pour la cantine, et un autre pour le bât. Un pareil encore ferait mon affaire. Ils sont encore assez maigres, parce qu'ils ne mangent pas de bon foin. Mais, sans fortune, avec des dettes, cinq ou six hommes de moins, point d'argent pour aller en chercher!... Tel est mon état. Un capitaine de cavalerie mourrait en pareil cas, et celui d'infanterie va[4]. »

M. de la Cerve répond qu'il fournira encore un poulain, pour porter la tente. Et le brave Vallerot, sans s'attarder aux

1. Indemnité de campagne.

2. Vallerot à La Cerve, de Metz, 15 novembre 1757.

3. Vallerot à madame de La Cerve, de Metz, 1er janvier 1756.

4. Vallerot à La Cerve, de Metz, 6 janvier 1757.

remerciements : « Si quelques autres choses utiles et légères pour la campagne vous embarrassaient, nous sommes toujours prêts à prendre, et à ne jamais rendre, comme vous pouvez bien le penser[1] ».

Pendant que son Mentor s'agite et grappille, Davayé gémit. Depuis qu'il a des appointements, son père lui parle sans cesse de lui retrancher sa pension. Or, elle ne lui suffit déjà pas. S'adressant à sa mère :

Je suis dans la plus affreuse position qui se puisse, à la veille de partir : sans argent, et même sans équipage, qu'un cheval. Si mon père ne fait pas partir, aussitôt ma lettre reçue, ce qu'il me destine, je serai obligé de rester là. Si vous voulez joindre à ce qu'on aura la bonté de m'envoyer six serviettes, deux nappes, la peau d'ours, une paire de draps et deux mortadelles, je vous serai bien redevable. ...Enfin, me voilà donc sur le point de savoir ce que c'est que la guerre ! J'en suis, aussi bien que tous nos jeunes gens, dans un enthousiasme qui ne saurait se comprendre. Je tâcherai de faire mon devoir le mieux qu'il me sera possible. Je me trouverai partout, même quand mon devoir ne m'y appellera pas; et ainsi j'acquerrai ce qu'un homme de guerre doit savoir[2]. »

Les soucis matériels n'atteignent pas chez lui l'enthousiasme.

*
* *

Le régiment quitte Metz au milieu de mars 1757 et atteint le Rhin un mois plus tard. Temps exécrable, route fatigante : « La paille a été notre lit de tout temps; les neiges, les pluies et les rivières ont été le parquet de nos chemins. En quelques jours, j'ai dû passer trois ou quatres ruisseaux, de la largeur de la Saône, à la nage. J'ai été détaché continuellement, avec 5 ou 6 compagnies, à une lieue aux environs du maître endroit. Ni pain, ni viande, ni vin. Nous avons pourtant bu et mangé de tout cela raisonnablement, grâce à la Providence, secourue de la précaution[3]. »

Et la campagne se poursuit sur la Lippe, sous la direction du

1. Vallerot à La Cerve, de Metz, 21 janvier 1757.
2. Davayé à sa mère, de Metz, 21 janvier 1757.
3. Vallerot à La Cerve, de Neuss, 7 avril 1757.

maréchal d'Estrées. Elle se terminera par la capitulation des Hanovriens à Closterseven. Hélas! La gloire s'escompte en espèces terriblement sonnantes : « Le pain de munition se vend jusqu'à 20 sols la ration, la viande 12 sols la livre. Bien heureux encore ceux qui peuvent en avoir pour de l'argent. Tous nos anciens serviteurs disent qu'ils n'ont jamais vu être aussi mal au commencement d'une campagne. Cela nous ruine tous[1]. »

Quand on parle de la guerre de Sept Ans, on ne manque jamais d'insister sur le luxe scandaleux des officiers, traînant à leur suite d'interminables équipages, qui encombrent les routes et alourdissent les colonnes. Vallerot pourtant n'est pas un hâbleur; il voit les choses de près, et il affirme que les soldats sont moins à plaindres que leurs chefs : « Nous sommes ruinés par le pain et le vin. La dysenterie commence à nous occasionner beaucoup de malades : l'officier est même plus attaqué que le soldat, il est vrai qu'il est bien mieux que nous[2]. »

C'est sur ce renseignement curieux que se termine tout à coup la correspondance de l'excellent homme. Tombé malade, peu de temps après, à Zell, puis évacué sur Cologne, on ne peut dire précisément ce qui lui arriva; mais le fait est qu'il devint fou. Sa carrière avait été celle d'un serviteur zélé, et son régiment fut généreux pour lui. On lui donna 6 000 livres de concordat, plus 6 300 de sa compagnie. Sans la guerre, qui tendait à faire baisser les prix, cette dernière somme eût même sans doute été plus élevée.

Maintenant, Davayé, privé de son Mentor, va voler de ses propres ailes. Au surplus, son apprentissage est fait. Trois années passées dans le grade de lieutenant l'autorisent à briguer le commandement d'une compagnie. Mais il lui faut, et pour cause, le consentement paternel : « M. de Belsunce vient de me faire proposer une compagnie moyennant 7 000 livres. Je vous écris donc pour savoir si vous voulez avoir la bonté de m'avancer cette somme. Car enfin, dans le métier que j'ai embrassé, il faut, selon moi, ou le quitter, ou parvenir de bonne heure à quelque chose[3]. » Sans doute, mais 7 000 livres!

1. Davayé à son père, du camp de Neuenkirchen, 14 juin 1757.
2. Vallerot à La Cerve, de l'armée de Richelieu, 9 août 1757.
3. Davayé à son père, de Cologne, 30 avril 1758.

A la lecture d'un tel chiffre, M. de La Cerve prit sa plume, et annota posément la lettre de son fils : « Rép. le 10 mai que s'il ne s'agissait que de mille écus, à la bonne heure! Mais que pour ce prix ce serait une folie dans ce temps-ci. » Voilà notre jeune homme désespéré :

Il est donc décidé que vous voulez que je serve toute ma vie comme lieutenant, car vous ne devez pas douter que M. de Belsunce, après ce refus, daigne encore me conserver ses favorables intentions pour une circonstance plus heureuse. J'aurai donc le désagrément de voir passer mes cadets avant moi. La seule pensée de me voir frustrer d'une compagnie me ferait plutôt préférer le métier du plus vil artisan. Je juge donc qu'il est totalement impossible que je puisse rester plus longtemps, avec décence, dans le corps. C'est pourquoi je vous supplie de m'indiquer un endroit où je dois aller finir mes misérables jours, et gémir sur ma malheureuse destinée[1].

Le père inscrit en marge : « Sur un emploi qu'il voulait acheter, ce que je n'ai pas cru à propos dans les circonstances. Je n'ai fait nulle réponse à son impertinente lettre. » C'était sa façon ordinaire de marquer sa volonté : il faisait le mort. Son fils le savait de longue date; changeant sa tactique, il ne demande plus rien, mais, à tout propos, se met à glisser dans sa correspondance des allusions amères à sa malheureuse destinée : « Dès que j'eus montré votre lettre à M. de Belsunce, il la lut, fronça le sourcil et me dit : « Monsieur, je suis fâché » que M. votre père ne veuille pas vous donner l'argent néces- » saire qu'il faut pour une compagnie. Mais faites comme si je » ne vous avais rien proposé. » Je fis ma révérence et m'en fus[2]. » Il n'ajoute aucun commentaire. Une autre fois : « M. de Marabaille a payé la compagnie Vallerot 6 300 livres. Je viens aussi d'avoir le désagrément de voir passer un de mes cadets, qui a donné 8 000 francs[3]. » Et il affecte de parler aussitôt d'autre chose. Le procédé réussit. Son père finit par reprendre la conversation : si les compagnies baissent de prix, il fera quelque chose. Davayé renaît à l'espoir, et, devenant habile tout d'un coup, prend son père par son côté faible : « Le revenu

1. Davayé à son père, de Cologne, 18 mai 1758.

2. Le même au même, de Cologne, 11 juillet 1758.

3. Le même au même, du camp de Reklinghausen, 26 août 1758.

d'une compagnie, surtout pendant la guerre, me mettrait sûrement dans le cas de ne pas vous importuner aussi souvent que je le fais, et, après une année de temps, une partie des avances que vous auriez la bonté de me faire pourraient m'être rentrées. J'espère donc que vous voudrez bien me faire l'avance de 5 000 francs pour cet achat[1]. » La baisse tant attendue s'était donc produite. Mais M. de La Cerve se connaît en affaires : il ne déliera sa bourse qu'à 4 000 livres, pas un sol de plus. Sa ténacité eut finalement raison ; la compagnie de son fils fut payée juste ce prix, et livrée à son nouveau propriétaire le 18 janvier 1759.

Si vraiment Davayé avait nourri des illusions sur les avantages de l'état de capitaine, la réalité ne répondit guère à son attente. D'abord, à chaque reprise de la campagne, l'équipement est à renouveler entièrement. Il n'a, dit-il, plus de selle, plus de bât, plus de porte-manteau, plus de cantine à vivres ; il lui faut « un habit complet, un chapeau, six grosses chemises, une redingote et une paire de bottes », et à son domestique « un habit et une veste »[2]. Ce n'est pas tout : sa compagnie n'est qu'à 28 hommes. Pour la compléter, il serait avantageux d'engager des gens du Mâconnais, parce que « les hommes que l'on fait en particulier reviennent à beaucoup meilleur marché que ceux que l'on engage pour tout le corps[3] ». Ici une discussion bien curieuse surgit entre le père et le fils. Il me manque 12 hommes, a gémi Davayé ; mais voici que, plus tard, il annonce qu'on lui affecte 18 recrues, à 200 francs pièce. « Il t'en manquait donc plus de douze ! » lui crie M. de La Cerve du fond de sa rue de la Barre, à Mâcon. Et le fils d'expliquer patiemment, homme par homme, l'erreur apparente de six : on lui a compté quatre prisonniers, qu'il avait cru pouvoir inscrire aux profits et pertes ; plus un homme qu'on a nommé grenadier ; plus encore un cadet, devenu officier[4].

Un beau jour, M. de La Cerve en apprend bien une autre. Son fils s'est battu en duel, il a été blessé ; c'est un ami qui

1. De Düsseldorf, 25 novembre 1758.
2. De Düsseldorf, 7 janvier 1759.
3. De Düsseldorf, 18 janvier 1759.
4. De Maideback, 18 mai 1759.

l'écrit à Mâcon[1]. Les blessures du jeune homme, d'ailleurs, sont légères, puisque, au bout de quinze jours, il peut lui-même raconter toute l'affaire. Il n'en a pas moins reçu quatre coups d'épée, « l'un au-dessus du teton droit, l'autre sous l'aisselle, et les deux derniers au-dessous du cou et au bras ». Revanche du maître d'escrime, naguère dédaigné par Vallerot! Un camarade avait été surpris trichant au jeu. Au nom du corps des lieutenants, Davayé (dont la nomination de capitaine n'était pas encore signée) est allé, avec quatre autres, lui signifier qu'ils ne le reconnaissaient plus pour un des leurs. Cinq duels en sont résultés. Il s'est trouvé que le tricheur, de son vrai nom d'Arambur, était un d'Artagnan; il les a tous mis hors de combat, l'un après l'autre. Grand émoi au camp de Marburg, où tout cela se passait. Le comte de Saint-Germain a fait une enquête, interrogé les lieutenants. Il a admis leurs raisons, reconnu la délicatesse de leurs sentiments. Mais il a terminé par ces mots : « Je vous conseille de remettre cette affaire entre mes mains. M. d'Arambur appartient à des gens de considération, qu'il ne faut pas perdre; cette affaire doit être conduite avec beaucoup de modération. » En conséquence, trois lieutenants, tirés au sort, furent mis aux arrêts, pour le principe, et d'Arambur changé de corps[2].

A peine remis de l'aventure, Davayé annonce un malheur, un vrai : l'ennemi lui a volé ses deux chevaux, pendant une pâture. Que va dire son père? C'est à quoi il pense d'abord : « Bien des parents s'imaginent que c'est un prétexte dont on se sert pour leur tirer de l'argent ». Vallerot n'est plus là, pour appuyer ses affirmations. Heureusement, M. de La Cerve connaît son ami Lonné, qui est aussi sérieux que serviable. Lonné veut bien apostiller la lettre :

« Je suis trop persuadé de la justice que vous lui rendez, pour penser que vous le supposez capable de se servir de ce détour pour vous demander de l'argent[3]. » En tout cas, si le fils a pris cette précaution, c'est qu'il pensait bien, lui, que le père le supposerait. La réponse arrive; c'est un mot aigre

1. M. de Montorcier de Sugny à M. de La Cerve, de Montbrison, 9 mai 1759.

2. Du camp de Marburg, 5 juin 1759; du camp d'Annerod, 12 sept. 1759.

3. Du camp de Minden, 30 juillet 1759.

de M. de La Cerve, lui demandant s'il le prend pour son fermier. Les plaintes, d'un côté, les reproches, de l'autre, recommencent : « Je dois à l'état-major 800 francs, pour des armes que tout lieutenant donne en montant à une compagnie. Je serai bien aise de savoir quelle est la pension que vous voulez me faire actuellement, car je n'imagine pas que vous me l'ayez retranchée entièrement. Vous êtes trop juste et trop bon pour ne m'en faire aucune [1]. » Trêve de compliments! M. de La Cerve ne jouera pas le rôle du corbeau vis-à-vis de son renard de fils. Une note incisive nous donne encore le suc de sa réponse : « Je ne lui assigne point de pension fixe, ainsi qu'il l'a arrangé lui-même, me réservant de lui faire quelques gratifications suivant sa bonne conduite. »

Pressé par la nécessité, débordé, endetté, abandonné, Davayé devient à cette époque plus loquace qu'on ne l'a jamais connu. Il se met à discuter pied à pied, avance des chiffres, pousse ses arguments en colonne, donne l'assaut aux objections paternelles. C'est la période héroïque. Depuis six mois, il vit d'emprunts et ne dépense pourtant que le strict nécessaire : « Primo, tout ce que la cour nous avait promis ne nous est point payé; ce qui met tous les officiers fort mal, et, à plus forte raison, moi, qui redois à l'état-major ». Il n'a pas touché un sol des revenants-bons de sa compagnie, qu'il faut bien entretenir tout de même. Il comptait sur 400 livres, qu'un homme devait lui donner pour rompre son engagement Mais cet homme sans délicatesse a trouvé plus simple de déserter, « et il a emmené avec lui encore une de mes recrues, qui me coûtait 200 francs [2] ». Au siège de Cassel, en mars 1761, il perd huit hommes, ce qui réduit sa compagnie à 34. Enfin, brochant sur le tout, arrivent les retenues de l'hôpital pour l'année écoulée... Il supplie son père de faire encore quelque chose pour lui. Tout ce qu'il obtient, c'est que M. de La Cerve consent à l'aider par l'engagement de quelques Bourguignons. Il en envoie six en une fois, dont Davayé accuse réception comme il suit : « Tous mes hommes sont arrivés à bon port; on les a trouvés très beaux. Pierre Évrard, quand nous

1. Sans lieu ni date.

2. Du camp de Corback, 15 juillet 1760.

sommes partis de nos quartiers, a été à l'hôpital, avec Dufour, et depuis je n'ai pas eu de leurs nouvelles. Il m'est mort aussi, la veille de notre départ, un cheval que vous ne connaissez pas. On ne sait de quoi il a crevé. Tout cela réuni ne m'arrange pas[1]. »

*
* *

Ces lignes sont du 7 juillet 1761. Le 16 du même mois, eut lieu le combat de Filingshausen, où Davayé eut le bras fracassé par un biscaïen, et fut fait prisonnier. On le transporta d'abord à l'hôpital de Hamms, sur la Lippe, puis à celui de Düsseldorf. C'est là qu'il mourut, le 17 octobre suivant, à l'âge de vingt-six ans.

Le fidèle Lonné s'occupa de régler ses affaires. Le défunt devait de l'argent un peu à tout le monde, tant à Mâcon qu'au régiment. L'avant-veille de sa mort, il avait signé un billet, attestant que son domestique, Nicolas Moreau, n'avait rien reçu de lui depuis quatre ans. Le total de ses dettes s'élevait à 1 337 livres. Sa dernière maladie et son enterrement avaient coûté 205 livres 10 sols. On ne trouva dans sa bourse que 46 livres. Le commissaire des guerres procéda à la vente de ses effets, dont il fut retiré 460 livres 13 sols[2]. Tout compte fait, le passif de la succession monta à un millier de livres environ. L'observateur judicieux qu'était Vallerot avait écrit, un jour : « Tout le monde paraît bien dégoûté de ce métier[3] ». Et plus tard, traduisant son découragement dans sa langue énergique et pittoresque, il s'écriait : « C'est la guerre à l'argent, et non aux hommes[4] ! »

LIEUTENANT G. BRUNET

1. Du camp de Paderborn, 7 juillet 1761.

2. *Procès-verbal de vente des effets de M. de Davayé, faite à Düsseldorf le 21 oct. 1761*, signé : Pagelot.

3. Vallerot à La Cerve, de Douai, 31 mars 1756.

4. Le même au même, de Halberstadt, 10 octobre 1757.

FRANCE D'AFRIQUE

POLITIQUE ORANAISE

Falaises à pic, monts et plateaux rocheux, steppes, garrigues, marais et grands lacs salés, tout le pays d'Oran[1] n'était il y a un demi-siècle qu'aridité et désolation, fourré de jujubiers et de palmiers nains dans les hauts, de lentisques et de roseaux dans les fonds, repaire de fièvres et de fauves au pied de la Montagne des Lions.

La petite ville, blottie dans ses *ouahrans*[2] marins, sous ses pics aigus, ses châteaux et ses batteries, n'était encore que la sournoise forteresse des envahisseurs, « la vipère sous le rocher », disait l'Arabe, qui s'en garait au loin comme aux jours de la croisade espagnole. Quelques routes et de multiples sentes en divergeaient vers les quatre coins de la plaine. Deux fois par semaine, elles amenaient du bord de l'horizon, vers le marché ou vers les quais, les chameaux et les ânes de l'indigène, les charrettes du colon harassé. Les eaux des oueds et des sebkhas durant l'hiver, les troupeaux et les rôdeurs du Plateau et du lointain Sahara durant l'été venaient battre la

1. Voir à la fin de l'article le carton tiré de la carte de l'Algérie au 1/800 millième.

2. « Coupures » (du littoral) en arabe; c'est de là que nous avons tiré « Oran ».

muraille. Le faubourg de Kerguentah n'était qu'un village nègre, avec ses campements et ses entrepôts en plein air.

Devant cette immensité de désert et de rocailles, qui n'eût partagé la méfiance des sages, pensé « qu'il serait peut-être plus avantageux d'abandonner cette conquête, puisque l'on ne savait pas en tirer parti [1] » ?

Oran, peuplée de 4 000 habitants en 1830, de 40 000 en 1870, de 100 000 en 1900, doit avoir atteint 150 000 âmes aujourd'hui. Elle a quitté ses creux de mouettes et ses ravins. Elle est montée au haut de la falaise, s'est risquée, puis épanouie sur le plateau côtier. Les nouveaux venus et les parvenus, en foules toujours plus hardies à l'espoir, ont laissé aux gens de mer, aux Juifs, aux Maures, aux cabaretiers et boutiquiers du premier jour, le bas port, les ruelles en escaliers, les *piazzette*, les balustrades et les promenades étagées, les quartiers mal odorants et charmants de la vieille ville au pied de la Kasbah, autour de la Mosquée du Pacha et du bain maure. Sur le plateau nu, au grand soleil, ils ont étalé les cubes de leur richarde ville neuve.

Ils en ont poussé les rues dans toutes les directions, sans le moindre plan, sans même se ménager les boulevards de mer qui, de cent mètres à pic dominant la rade, leur eussent donné un Sounion ou une Taormine. Ils l'ont du premier coup, comme à plaisir, pour toujours enlaidie de leurs bâtisses officielles et privées, cathédrale en ciment armé, théâtre en nougat jaune, synagogue s'enflant pour dépasser la cathédrale, banques florentines, postes babyloniennes, qui font paraître presque jolies la gare et les casernes plus mauresques que l'Alhambra.

Quelle profanation de ces nobles montagnes que l'Espagnol avait couronnées de chapelles et qui, fauves et nues ou drapées d'un pan de pinède, se dressent dans l'azur comme un autre Lycabette! Quel étalage de vulgarités et de prétentions au devant de ce Château-Neuf, svelte et fier comme un hidalgo, discret comme un harem, que les Espagnols avaient planté sur la proue de leurs remparts, fleuronné de créneaux et de

1. Le général Dubourg, *Sommaire d'un Plan de Colonisation*, Paris, 1836, p. 7.

poivrières, que les Turcs ensuite avaient peuplé de kiosques à chapeau chinois, de cloîtres bas, de fontaines, de platanes et de jasmins, — que les électeurs parlent d'éventrer aujourd'hui pour amorcer les nouvelles spéculations de leurs entrepreneurs!

Mais quel emportement de vie! quels embarras d'hommes et de bêtes, de charrois et de convois, d'automobiles, de tramways et de haquets à six colliers! quel bruissement d'argent remué, de caisses déclouées, de ballots et de futailles! quelle émulation d'entreprises, de convoitises, de jouissances et de jeu! Arabes en loques ou en burnous immaculés, Juifs à faux-cols ou à cadenettes, Marocains en rudes *djellabas*[1], nègres en blouses blanches, Espagnols noirauds et rasés, sentant encore la *huerta* et la balancelle, Français et prétendus tels, paysans boueux et citadins vernis, chauffeurs et chameliers, quel creuset où tant de races viennent se fondre, pour donner quelque jour une latinité nouvelle, qui peut-être ne gardera notre langue que si nous continuons à servir aveuglément ses intérêts!

Auprès de cette Oran grouillante et bourdonnante, la seule Marseille peut-être, parmi nos villes provinciales, pourrait soutenir la comparaison. Ni Alger même, ni Tunis n'est un pareil débarcadère au seuil du continent barbare. Un professeur américain, A. Cary Coolidge, croyant que les Français visitent les œuvres actuelles de leur race, disait en 1906 à ses élèves de la Sorbonne : « Voulez-vous *de visu* connaître l'une de nos villes du *Far West* où se ramassent pour le saut en avant les énergies de notre expansion américaine : allez à Oran; pour l'entreprise française et la vigueur espagnole, Oran est une sorte de Kansas-City ou d'Omaha latine ».

Par l'entreprise française, en effet, et la vigueur espagnole combinées, Oran est devenue la grande entrée de la colonisation latine, la capitale d'un territoire, d'un État qu'elle agrandit et affermit de jour en jour. La nomenclature officielle ne connaît encore dans notre Afrique méditerranéenne qu'une Tunisie derrière Tunis et une Algérie derrière Alger. Mais sitôt débarqué, on découvre derrière Oran une Oranie avec sa

1. Sorte de manteau grossier à larges et courtes manches, en poil de chèvre ou de chameau.

population et ses mœurs, son organisation politique, ses ambitions diplomatiques et guerrières, et qui, presque en tout, diffère des autres terres algériennes.

La différence de population s'accuse chaque jour par l'afflux des immigrants espagnols. Les statistiques officielles dénombraient jadis les Français et les étrangers séparément; elles les confondent aujourd'hui sous la rubrique *Européens*, ce qui est déjà un assez grave indice. On sait que l'Oranie en 1891 avait une centaine de mille Français plus ou moins authentiques, — dont 85 000 Français d'origine, — pour 123 000 étrangers et 600 000 indigènes. Ces étrangers de 1891 ont abondamment prolifié, plus abondamment que les Français. Il est vrai qu'une partie de leurs enfants sont devenus français par les effets automatiques de nos lois; mais l'Oranie a raison dans son langage de distinguer toujours ces « néo-français » qui déjà envahissent les charges municipales. Les deux décades dernières ont amené 450 ou 500 000 Espagnols, dont les deux tiers, il est encore vrai, n'étaient que des émigrants temporaires: il n'en est pas moins resté une laisse d'environ trois mille par an, une soixantaine de mille peut-être [1] depuis 1891, qui ont fait souche et rejetons... Quel sera l'avenir de cette colonie française, que les optimistes pro-

1. Voir, dans le *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, 1908, p. 36 et suivantes, les études de M. E. Déchaud sur la population de l'Oranie. Voici les principaux résultats en chiffres ronds :

En 1906 :

Arrondissements.	Européens.	Indigènes.	Total.	Augmentation depuis 1901.
Oran	158 000	124 000	282 000	23 000
Mostaganem	35 000	305 000	340 000	15 000
Mascara	32 000	178 000	210 000	13 000
Bel-Abbès	39 000	40 000	79 000	7 000
Tlemcen	26 000	123 000	149 000	21 000
Territoire militaire	4 000	58 000	62 000	11 000
	294 000	828 000	1 122 000	90 000

En 1891 :

	Français.	Européens.	Indigènes.	Total.
Oran	59 000	76 000	100 000	235 000
Mostaganem	15 000	9 000	251 000	274 000
Mascara	10 500	9 500	114 500	135 500
Bel-Abbès	10 500	19 000	39 000	68 500
Tlemcen	12 000	10 000	96 000	118 000
	107 000	123 500	600 500	831 000

clament terre française à jamais, que les pessimistes prédisent espagnole avant vingt ans?

L'avenir seul départagera les prophètes. Mais déjà dans le présent, Espagnols ou Français, tous ces Latins ont en commun la même passion qui façonne leur vie.

La femme, objet d'amour, jouet de plaisir ou hochet de vanité, l'argent, instrument de bonheur ou de puissance, les places, les rubans, les loisirs d'une carrière libérale, la sécurité d'un petit emploi, les joies quotidiennes de la boutique orientent la plupart des autres existences algériennes, comme de nos existences françaises. Ici, la vie de presque tous est tournée vers la terre : la bonne terre arable, bêchable, défrichable, la terre épierrée, collant aux pieds après la pluie, veloutée l'hiver de céréales en herbe, blanche l'été de moissons ou de chaumes, la terre chargée de vignobles et d'oliviers, la belle terre rouge, soutachée de verdures éclatantes, — tels ces burnous lilas-vineux que les riches indigènes aiment à broder de vert.

Avoir la terre, la posséder, en jouir comme à pleines mains: ne pas se contenter d'un champ, à la façon de nos paysans monogames, qui doivent marier toute leur vie à un seul enclos; mais avoir son harem de terres et chaque année l'augmenter de jeunesses rétives, qu'il faut violenter et dompter : cette passion, Alger, Constantine et Tunis la connaissent sans doute; mais Tunis rêve, bien plus encore, de phosphates et de calamines, Constantine, d'Ouenzas, de rails et de ports miniers, Alger, d'hiverneurs enlevés aux hôtels de la Riviera, de villas et de palaces, de docks et de quais, de charbonniers et de courriers, ou de la féerie transsaharienne, que, depuis trente ans, doit lui ouvrir demain son chemin de fer vers Laghouat, vers le Touat, vers le Soudan... Oran ne vit que pour la terre, de la terre ou de ceux qui vivent de la terre : le reste lui paraît secondaire, presque négligeable.

Dure vie, qui exige des muscles solides, une poitrine velue, une peau résistante. Il faut voir le défricheur aux prises avec la brousse, ahanant sur les racines de jujubiers et de palmiers nains, suant et gouttant des journées entières autour d'un gros lentisque ou parmi les chicots d'un chêne vert. Puis, la brousse arrachée, il faut voir les plaques de tuf à morceler, à

soulever, à briser, les têtes de roches à fendre, les cailloux à extraire, à ramasser un à un, à charrier. Autour d'Oran, durant des lieues, les longues, hautes et larges piles de pierres entassées racontent au passant combien, en ces trente années dernières, l'énergie latine a peiné sous le soleil africain. On nous vante la supériorité des Anglo-Saxons, le triomphe de la science allemande : voyez sortir du désert ces vignobles, ces olivettes, ces champs de céréales et de primeurs, ces chemins plantés de cyprès, ces blancs villages aux noms joyeux, Valmy, Saint-Cloud, Fleurus, Kléber, ces fermes ombragées de platanes et de pins, ces chais à trois nefs, plus vastes que nos églises du Parisis, toute cette campagne languedocienne ou provençale, qui fleure le thym et la résine et qui, ce matin d'octobre, rit aux brises de la Méditerranée, à l'azur, aux nuages légers, fuyant sans hâte dans le ciel limpide.

Admirons cette œuvre oranaise, que les étrangers connaissent mieux que les Français : « Dans mon souvenir, écrit un consul d'Angleterre [1], c'est par vingtaines de milliers qu'apparaissent encore les acres de brousse, transformés aujourd'hui en vignobles luxuriants ». C'est par dizaines, par centaines de milliers [2] que, chaque année, les hectares nouveaux s'ajoutent aux surfaces ensemencées (1 120 000 hectares en 1908; 1 220 000 en 1909); par millions de quintaux, que les grains s'ajoutent aux millions des moissons précédentes (8 millions de quintaux en 1909; 6 millions et demi en 1908). Devant les piètres résultats de la dernière décade, à cause du phylloxéra et de la mévente des vins, il put sembler que le vignoble oranais ne suivrait pas la même progression. De 1906 à 1909, on arracha au lieu de planter : 72 000 hectares cultivés en 1908, 62 000 en 1909. Mais voici que 1910 est un coup de fortune : les pluies et les inondations ont noyé la vendange française; tout ce que les pressoirs de l'Oranie peuvent offrir est enlevé, à des prix que, même dans les contes du bon temps, on n'avait jamais espérés. Il y a deux ans, le vin ne trouvait pas preneur à 5 francs l'hectolitre. En ce mois d'octobre 1910, on le dispute à 3 francs, 3 fr. 50 le degré, et les crus oranais

1. *Diplomatic and consular Reports*, n° 3712.

2. Chambre de Commerce d'Oran : *Situation... en 1909*.

pèsent de 9 à 13 degrés. C'est du 30 ou du 40 francs l'hectolitre : à 10 francs jadis, le vigneron jugeait l'année très bonne.

Du flot d'argent que 1910 apporte, une bonne moitié va combler les déficits des années précédentes, diminuer les dettes, purger quelques hypothèques. Un autre quart s'engouffre à la table de jeu, — la cagnotte du casino d'Oran rapporte 420 000 francs par an à son tenancier, — à la loterie espagnole, aux dépenses de luxe voyant et de puérile vanité, chez le marchand d'automobiles surtout; chacun veut la sienne : il y a trop longtemps que le voisin aveugle le village de ses tourbillons de poussière et l'assourdit de sa trompe. Mais il reste de beaux millions encore pour la vigne : on en escompte pareils revenus dans les années qui viennent; les inondations et les pluies, disent les almanachs, continueront de sévir sur la France; le bois des ceps n'ayant pas mûri en 1910, ni le Bordelais, ni la Bourgogne n'aura encore de vendange en 1911. Aussi quelle reprise du défoncement et de la plantation! Partout les pics et les houes attaquent les versants caillouteux. Partout les tufières et les ravines, enlevées aux romarins, sont percées, comme écumoires, de trous qui amènent au jour les blanches épaisseurs du fond.

Louangeons bien haut la vertu oranaise. Ce Latin, âpre au travail, endurant à toutes les privations et toutes les fatigues, est un mâle vigoureux; et c'est un homme volontaire, tenace, sobre, idéaliste et enthousiaste à sa façon, l'authentique descendant du colon romain qui, voici deux mille ans bientôt, conquit notre Gaule sur le marécage et la forêt celto-germaniques, l'assécha, la grava de sillons, la planta de vignes, y construisit une terre humaine, un théâtre de civilisation, et, dégoûtant nos sauvages aïeux de la pâtée, de la venaison rouge et de la bière, en fit des mangeurs de pain blanc, des buveurs de vin clair, capables d'apprécier les banquets de la sagesse méditerranéenne.

*
* *

Sur les falaises et les collines côtières, vers le couchant et le Maroc, comme vers le levant et l'Algérie, Oran a pu

essaimer ses villages et ses fermes, défricher une trentaine de lieues jusqu'aux méandres du Chélif, une vingtaine jusqu'aux gorges de la Tafna. Tout le long des rades qui bordent au nord cette Oranie, le défricheur continue de pousser avec allégresse ses épierrements, défoncements et plantations. Mais vers le sud, sitôt quittée la rive, l'Afrique sauvage ronge cette étroite lisière de latinité : il est même des trouées, par où cette Afrique, interrompant le domaine latin, continue de toucher au rivage.

Quand on a traversé les dix lieues de plateaux cultivés qui, des falaises d'Oran aux dunes d'Arzeu, surplombent à pic la mer[1], brusquement, par des lits d'oueds empanachés de roseaux, le train descend vers les sables d'Arzeu. Une petite heure durant, il en contourne les plages. Arzeu, Saint-Leu, Port-aux-Poules : blanches villettes latines que la Méditerranée caresse de sa houle incessante, remplit de son mistral, du sable de ses dunes et de l'odeur de ses pins ; sites et ruines de villes et de villas romaines, dont les mosaïques et les innombrables citernes rappellent à nos défricheurs qu'une autre latinité jadis prit possession de ces rivages, leur assura dix siècles de paix et de richesse, puis dut les rendre à onze siècles de sauvagerie : de cette œuvre romaine, l'Arabe n'a rien laissé survivre de ce que le sol n'abritait pas en ses profondeurs[2].

De nouveau, le Latin s'établit en maître ; il reprend la terre et l'asservit à ses sillons ; il fixe la dune de ses pinèdes et de ses tamaris ; il charge de ses meules l'amphithéâtre des coteaux marins. Partout, autour du golfe que les petits voiliers labourent et qu'un ourlet de collines sépare des plaines de l'intérieur, les charrues attelées de dix bœufs ou de six grands mulets ouvrent les friches et les chaumes. Les premières pluies, tombées la semaine dernière, ont donné le signal :

Vere novo, gelidus canis quum montibus humor
Liquitur et Zephyro putris se glæba resolvit,

1. A. Bernard, *En Oranie*, p. 35 : « Visiblement la falaise représente l'ancien rivage, dont l'émersion paraît due à un abaissement général du niveau marin, car ces formations pliocènes sont horizontales ».

2. Cf. dans le *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, 1903 et 1899 : *Une Station de Bains de mer à l'époque romaine en Oranie*, par A. Koch ; *Fouilles de Portus Magnus*, par G. Simon.

Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere et sulco attritus splendescere vomer.

L'automne d'ici est le printemps de Mantoue, et le zéphyre du poète n'est que ce vent du nord-ouest qui fait moutonner la baie. Voici deux mille ans bientôt que d'autres Latins lisaient ces vers, sur ces coteaux où se déroulent à nouveau les bas-reliefs des géorgiques, où, de nouveau, les lentes charrues font au bout du sillon luire l'éclair de leurs socs retournés.

Une coupure dans la plage et dans les collines. Encaissée de digues, une rivière emmenant aux sables ses eaux boueuses. Un nom sinistre dans l'histoire de notre conquête : la Macta. Le train tourne le dos à la mer, pique droit au sud à travers ce défilé, en franchit la courte tranchée et débouche en une vaste plaine qui, vers l'ouest, vers l'est, vers le midi, s'offre toute plate et nue : l'Afrique.

Des lagunes bordées de caillasses; des vasières craquelées ou efflorescentes de sels; des touffes de joncs; quelques panaches de roseaux; parmi des taches d'herbe rase, de vigoureux germes d'asphodèles, qui reverdissent autour des jujubiers sans feuilles; une maison cantonnière aux portes et fenêtres treillagées contre le moustique inoculateur de fièvre; des fossés emplis jusqu'aux bords d'eaux lourdes et fumantes; une tente en poil de chameau, rayée noir et fauve; devant la locomotive, un troupeau de moutons fuyant en vagues blanches au bout de l'horizon; des femmes en haillons, aux jambes sèches et noires, au visage tatoué, cuisinant ou lessivant sur un feu de racines; des chiens hargneux; un vol de hérons; une cigogne s'enlevant, pattes pendantes; une vieille à pied, devant un cavalier qui porte on ne sait où un cabri pendu à sa selle.

Durant vingt kilomètres en ligne droite, on traverse du nord au sud cette Afrique encore vierge qui, d'est en ouest, du Chélif jusqu'à la Tafna, durant cinquante ou soixante lieues, barre toute l'Oranie, la bosselle de roches, l'embroussaille, çà et là, d'oléastres rabougris, de lentisques et de thuyas clairsemés, de taillis décorés du nom de forêts, l'encombre de sebkas et de salines, interrompue seulement de loin en loin par les levées et la double rangée d'arbres qui accompagnent

une voie traversière. Les sels qui empoisonnent ces terrains en écartent pour toujours peut-être la charrue. Après cinquante ans d'expériences, notre savante hydraulique n'a presque rien gagné sur cette maladie du sol. C'est encore — et pour toujours peut-être — un domaine de la vaine pâture, disputé jadis aux petits nomades du pourtour par les grands nomades du Sud, que mai chasse du lointain Sahara, juin et juillet des Hauts-Plateaux et qui, par-dessus les tribus intermédiaires, amenaient parfois jusqu'en ce Tell humide, jusqu'au rivage, leurs milliers d'ouailles et de chameaux[1].

Nos colons installés dans les monts de Mascara et de Tlemcen interdisent aujourd'hui à la migration estivale, à la *rahla*[2] des seigneurs de grande tente, l'accès de ce paradis. Nos villages et nos fermes, qui, tout autour, en font le siège, ont réduit les nomades locaux aux boues les plus fangeuses ou les plus saumurées, aux brousses les plus désespérément pierreuses. Mais il ne faudrait pas croire que grandes ou petites tentes aient oublié les droits et usages du vieux temps, ni qu'elles soient résignées à nos entraves ou converties à nos conceptions du progrès.

« On s'imagine volontiers que tous les peuples sont d'abord chasseurs, puis passent à la vie pastorale, lorsqu'ils ont progressé en civilisation, et s'élèvent enfin à la vie agricole[3]. » Naïve illusion des chiens en niche qui méprisent la liberté du loup et les randonnées de la meute! Pour le pauvre, mais libre nomade, le valetage de la charrue est une chute dans le servage, une mise en geôle et presque en *in pace*. Pour le seigneur de grande tente, l'exploitation rurale est une déchéance, entrainant le déshonneur et presque toujours l'impiété. Engranger, encaver, suer, digérer et dormir, traîner toute sa vie aux mêmes sillons, derrière son mulet ou son bœuf, quel idéal dérisoire, quand on peut vivre sous le soleil

1. *L'Évolution du Nomadisme en Algérie*, par A. Bernard et N. Lacroix (Challamel, 1906), est un ouvrage devenu classique qu'il suffit de signaler aux lecteurs curieux de renseignements précis.

2. E. Fromentin (*Un Été dans le Sahara*, p. 229) a rendu ce mot presque familier à nos oreilles par son admirable description de la migration annuelle, la *rahla* des Larbâs.

3. A. Bernard et N. Lacroix, *L'Évolution du Nomadisme*, première phrase du livre.

et dans les voies de Dieu, tantôt mangeant à sa faim, buvant à sa soif, tantôt sentant l'aiguillon du besoin et le risque du dénûment absolu, mais faucon sur le poing, cheval galopant, sloughis bondissant, poudre chantant, avec l'espoir de toutes aventures et de tous miracles devant l'espace sans limites, dans le mirage et le rêve religieux!

Il n'est, il ne peut être de bon musulman que sous la tente. Révélation de chamelier, l'Islam n'a pas prévu les nécessités de nos occupations sédentaires : ses ablutions, ses méditations ses cinq prières quotidiennes, ses soucis de pureté rituelle, ses longs jeûnes, interrompant durant des semaines les travaux de force et revenant chaque année à une autre saison, toutes ses pratiques minutieuses et compliquées peuvent à heure fixe trouver leur place dans les loisirs du nomade; elles ne sauraient s'intercaler dans les obligations du labourage et de la boutique.

En Asie comme en Afrique, le vrai Croyant, quand il sort de sa tente et de sa *badié* (steppe), ne trouve qu'à maudire dans les maisons musulmanes; même les villes saintes, Damas, et Médine, et la Mecque elle-même, ne sont à ses yeux qu'indifférence et impiété, fornications avec les mœurs des Gentils. L'éternelle histoire de l'Islam est son expansion hors de ses déserts, son invasion et son établissement en terres cultivées, son amollissement et sa corruption dans l'ombre des bazars, sa liquéfaction nauséabonde dans les égouts des ruelles et, soudain, ses renouvellements par la prédication d'un *mahdi* almohade, almoravide, wahabite, senoussite, dont la voix et les cavaliers surgissent du désert.

Tant que cette Afrique du nord, terre de pâture sur les neuf dixièmes de son étendue, conservera des nomades et des musulmans, toujours sans doute couvera, quelque part et partout, le rêve, sinon le complot, d'une libération territoriale et religieuse, l'attente du *moul-es-sâa* (maître de l'heure), qui doit expulser la charrue infidèle. Ce rêve incendiaire, toute l'Oranie croit le sentir, le voir flotter autour de ses meules, rôder aux portes de sa ferme côtière. Elle en exagère à coup sûr les apparitions et les menaces : ses craintes bruyantes ne peuvent que servir ses ambitions, déguiser en simples mesures de défense ses agressions perpétuelles. Longtemps les Français de la métropole sourirent de ses terreurs. Elle a triomphé de leur

incrédulité, obtenu de leur Parlement les lois de répression qu'elle demandait, quand les événements de Margueritte[1] semblèrent en 1901 confirmer ses dénonciations.

En plein Tell, sur le chemin de fer entre Alger et Oran, dans une région depuis longtemps colonisée et tranquille, auprès de Miliana, ville de garnison et de vie française, éclatait non pas une de ces bagarres, de ces *nefras* habituelles aux marchés algériens, mais une petite insurrection religieuse et sociale, se réclamant du Prophète et de son *mahdi* d'alors, de ce Bou-Amama qui, depuis vingt ans, nous narguait en ses déserts du Sud : sur l'appel d'un homme de Dieu, le Croyant courait aux armes pour incendier les fermes et forcer le *roumi* à la profession d'islamisme. Et les Oranais de dire à la métropole : « Voilà où nous mènent les scrupules de vos idéalistes et de vos humanitaires. Laissez-nous traiter comme on doit cette question indigène, à laquelle vous n'entendez rien. »

Traiter la question indigène à la mode oranaise serait, peut-être, la supprimer. Nombre d'esprits simplificateurs et énergiques proclament que le droit de conquête poussé à ses ultimes conséquences peut, seul, assurer le présent et libérer l'avenir. Le malheur, disent-ils, « c'est que nous, les vainqueurs, nous nous plions encore aux exigences des vaincus[2] », sans leur

1. Voici, d'après les *Questions diplomatiques et coloniales*, 1901, I, p. 617, la version, oranaise en quelque façon, de cette échauffourée : « On connaît les faits tels qu'ils se dégagent des renseignements contradictoires de la première heure, car, au début, on avait, abusant de la crédulité des *roumis* de France, essayé de leur faire prendre pour une bagarre ce qui est bel et bien un fait insurrectionnel. Le 26 avril 1901, le caïd de la tribu des Rirhas avisait l'administrateur de la commune mixte que six indigènes, avec des armes et des chevaux, projetaient de quitter le pays pour aller rejoindre Bou-Amama. Le lendemain, les six indigènes avaient recruté des adhérents; ils avaient emprisonné le caïd, assassiné le garde champêtre de Margueritte et, lorsque l'administrateur se présenta au col de Tizi-Ouchir, à quatre kilomètres de Margueritte, il fut fait prisonnier et contraint de faire la profession de foi islamique. Alors, sous la conduite d'un chef religieux, le marabout Yacoub Mohammed ben el Hadj, la troupe d'indigènes, sans cesse accrue et comptant bientôt plusieurs centaines d'hommes armés, se dirigeait vers Margueritte, pillant la ferme isolée de M. Jenoudet, puis le village même, et tuant plusieurs colons. Les révoltés marchèrent alors sur Miliana, emmenant les colons faits prisonniers, qu'ils obligèrent à revêtir des burnous et à se déclarer musulmans. A la sortie du village, ils rencontrèrent le sous-préfet et s'emparèrent de lui, ainsi que de plusieurs gendarmes. Enfin une compagnie de tirailleurs, partie de Miliana, arrivait à Margueritte et mettait les indigènes en déroute. »

2. C. Brunel, *La Question indigène en Algérie*, Challamel, 1906, p. 246.

appliquer les règles les plus élémentaires du droit naturel : « Le droit d'occupation et de conquête, qui est à l'origine de toute propriété, ne devient droit légitime que quand il y a eu prise effective de possession et utilisation de la terre : celui qui ne féconde pas le sol ne mérite pas de le posséder[1] ». Mais voilà tout justement le débat.

« Utiliser le sol », disent les humanitaires, n'a pas le même sens dans toutes les sociétés. Le Latin n'imagine d'utile que la culture fécondante. L'indigène ne cultive qu'une infime parcelle de son héritage et consacre le reste à son industrie des troupeaux. En légitimation de la propriété, pourquoi n'admettre que l'utilisation latine? Berthelot aimait à prédire au bout du triomphe de la Science, comme dernier terme du progrès, l'abandon par l'humanité de nos terres humides, obscures et boueuses, le renoncement à nos fécondations et germinations issues de pourritures : les civilisations parfaites émigreraient vers les sèches et lumineuses immensités du Sahara, où les occupations et fonctions nutritives, réduites au minimum par quelques tablettes de nourriture essentielle, laisseraient les journées et les cerveaux entièrement libres pour la contemplation, la pensée, le rêve. L'indigène n'a encore ni la Science, ni les tablettes essentielles. Mais il a l'Islam...

Et l'Oranais de répondre : « Agriculture intensive et nomadisme ne sauraient vivre côte à côte : c'est la guerre acharnée, la mort assurée pour l'un ou pour l'autre. » Et les historiens officiels[2] d'intervenir : « Le conflit entre le pasteur et le laboureur est fatal : leur lutte est aussi ancienne que l'histoire. Le nomadisme, avec ses troupeaux, tend sans cesse à élargir son domaine, à stériliser des régions de plus en plus vastes, à déborder sur les cultures environnantes. D'où la fréquence des ruines dans les pays qu'occupent les nomades, la destruction des anciennes cités, des exploitations agricoles, des travaux hydrauliques. Qu'est-ce au fond que l'agonie du monde antique, sinon la compression, puis la submersion d'une immense zone de cultures par deux flots de nomades, flot germanique du Nord, flot arabe du Sud, finissant par recouvrir et saccager toute l'exploitation gréco-romaine? »

1. Paul Bert, cité par C. Brunel, *La Question indigène*, p. 251.
2. A. Bernard et N. Lacroix, *L'Évolution du Nomadisme*, p. 5.

Si du moins, nettement cloisonnée de montagnes, cette Afrique offrait, à côté des immensités inutiles ou médiocres, dont la pâture fait son domaine, de grandes régions entièrement fécondables! dans leurs compartiments distincts, l'indigène et le Latin pourraient, chacun se suffisant à lui-même, trouver leur double forme de bonheur! Mais sur une carte ethnographique, voyez l'imbroglio des tribus arabes ou arabisées, charriées ici ou transformées par la conquête musulmane, et des tribus berbères ou berbérisées, derniers témoins ou lointains disciples de la colonisation romanopunique : ce chaos de petits peuples dessine l'inextricable enchevêtrement de la vie sédentaire et de la vie nomade, de la terre arable et de la steppe, même sur le rivage et dans la bande côtière, dans le Tell de toute l'Algéro-Tunisie.

Encore les provinces d'Alger et de Constantine ont-elles leurs Kabylies, leurs Berbéries compactes, qui, sur leurs hautes montagnes, ont toujours émergé des flux et des reflux du nomadisme arabe. Mais cette Oranie, quand nous y avons débarqué, que gardait-elle de Berbérie et de cultures stables? deux bourgs accrochés dans leurs vallons reclus, aux replis de la falaise marine, Mazouna et Nédroma; juchées sur un balcon du Plateau, les vieilles capitales des principautés zénètes, Tiaret, Saïda et Tlemcen; perdus au fond du Sud, quelques *ksour*[1] de mangeurs de dattes, sur le rivage du Grand Désert. Ce n'est pas seulement parce que dix siècles de guerres et de ravages arabes avaient rendu au mouton des millions d'hectares jadis soumis à la charrue berbère : partout, dans le Tell comme sur le Plateau oranais, le nomadisme a toujours possédé et gardera toujours des domaines inaliénables, d'immenses domaines où la charrue, semble-t-il, n'a jamais pu, ne pourra jamais se risquer; à quelques kilomètres de la côte, nos défricheurs arrachent des palmiers nains de six mètres de haut, qui, sûrement, sont antérieurs à la domination romaine. Après quarante ans de reconquête franco-espagnole, à deux lieues d'Oran, en pleine ferme latine, cette plaine du Chélif à la Tafna est toujours rebelle : notre science y livre depuis un demi-siècle une bataille inutile.

1. *Ksour*, pluriel de *ksar*, bourg fortifié, entouré des palmiers et des champs d'orge d'une petite oasis.

Contre les marécages et les lagunes, dont les eaux inépuisables viennent battre les défrichements côtiers, l'attaque de front étant sans résultat, nos ingénieurs ont essayé d'une manœuvre tournante : tandis qu'en avant les fossés et les drains emmènent à la mer les eaux dormantes des bas-fonds, d'énormes barrages par derrière retiennent les eaux sauvages dans les gorges du Plateau, les disciplinent et les canalisent pour l'irrigation des *dahras* (dos) et de la steppe, pour le lessivage des terrains magnésiens et sauniers. En quelques années, par cette double attaque, on comptait venir à bout de ce morceau d'Afrique, qui, long de deux cents kilomètres, n'a guère en moyenne que cinq ou six lieues de large : assaini, régénéré, il eût donné à chacun des ports oranais une Mitidja grande comme celle d'Alger, dans les 600 ou 700 000 hectares du bas Chélif, du Sig et de la Mleta...

Ces barrages de l'oued Sly, de l'oued Riou, de l'oued Djidiouia, de la Mina, de l'Habra, du Sig et du Tlélat, ces bassins, où, par dizaines de millions de mètres cubes, s'emmagasinent les eaux fécondantes, ces ouvrages dignes des Romains auraient sur un autre sol transformé des provinces entières. Ici, ils n'ont revivifié que le bord méridional de la plaine. Parallèle à la ligne des ports et des villettes qui longe la mer, une autre ligne de cultures, de marchés et d'entrées vers le Plateau longe le pied des monts : Relizane et Clinchant, en face de Mostaganem, Perrégaux et Saint-Denis en face d'Arzeu, le Tlélat, Tafaroui, Tamzourah en face d'Oran; sillons de terres noires, rigoles courantes, vignobles étagés, beaux jardins, grands arbres, luxuriantes verdures qui tracent un autre rivage à la plaine des vasières et des cailloux... Mais entre ces deux lisières de latinité règne toujours l'Afrique indomptable.

On pensait qu'au long des routes et des voies traversières, l'irrigation se glissant, puis s'épandant, les cultures et les villages prendraient pied et tisseraient d'un bord à l'autre leur chaîne de sillons, puis, d'une route à l'autre, leur trame de vignes et d'olivettes. A mi-chemin de la mer et du Plateau, la grande colonisation essaya de planter un de ses fiefs : fondation de cette Compagnie Franco-Algérienne, à qui les domaines de la Macta, les barrages de l'Habra, les chemins de fer du Plateau et le monopole de l'alfa constituaient une véritable principauté,

Debrousseville devait être la ville ouvrière et la capitale de ce petit État, autour de laquelle rayonneraient les maraîchers, puis les fermiers. Debrousseville, pauvre gare esseulée, carcasses d'ateliers sans vitres, royaume du moustique et du frisonnant eucalyptus parmi les herbes du marais!

La colonisation officielle[1] avoue n'avoir guère mieux réussi. Fornaka a été créée en 1891, entre Debrousseville et la mer : 2 500 hectares ont été concédés; la moitié à peine a été mise en valeur sur le versant des coteaux marins; la population est restée stationnaire, avec tendance à décroître. Mocta-Douz, entre Debrousseville et le Plateau, avait été créée en 1862 pour servir de centre administratif à la plaine occidentale de l'Habra; de son immense territoire uni (17 253 hectares), les céréales n'ont pris que le tiers, les vignes 17 hectares, les jardins et cultures maraîchères, une vingtaine; la population diminue presque sans arrêt.

A quelques lieues, sous l'abri du Plateau, la latinité triomphe. Rio Salado voit en vingt ans sa population sextupler : deux milliers de Latins, servis par deux ou trois centaines de Marocains et par une centaine d'indigènes, y cultivent cinq mille hectares. Hammam-Bou-Hadjar avait 421 habitants en 1881 ; il en a 1 200 aujourd'hui, presque tous Latins; six mille hectares entièrement cultivés.

A quelques pas, l'Afrique reprend ses droits. Le centre de Bou-Henni, créé en 1875, agrandi en 1883, avait défriché presque tout son domaine. Mais, dit l'enquêteur officiel, « les eaux qui l'alimentent doivent venir du barrage de l'Habra. Afin de pouvoir les amener, on a dû choisir pour le village un site qui n'a que treize mètres d'altitude : par les années de pluies abondantes, le village est exposé aux inondations; en tout temps, les habitants sont tenus aux plus grandes précautions hygiéniques pour se défendre contre le paludisme; le vignoble tend à disparaître à cause de la salure du sol. »

Cette plaine ne veut ni de nos arbres, ni de nos cultures. Abreuvée de nos eaux saines, elle les empoisonne aussitôt de ses sels, les rend funestes à nos maisons, comme à notre flore

1. Tous les chiffres et renseignements qui suivent sont empruntés à M. de Peyerimhoff, *Enquête sur les Résultats de la Colonisation officielle*, volume II, pages 202 et suivantes.

et à notre faune. Elle veut qu'on la laisse à ses chameaux, à ses moutons, à ses tentes rayées, aux tribus qui errent sur son vaste dos sans trop l'écorcher ni le meurtrir.

Au bout de ces vingt kilomètres de terres mortes, on finit par atteindre le vignoble et les chais de Ferme-Blanche, puis, sur les extrêmes et basses ondulations du Plateau, les pépinières et les orangeries de Perrégaux, que gardent du vent de mer les hautes lances des cyprès. Les *mas* coiffés de tuiles creuses, les plants de choux, d'artichauts et de potirons, les tables de bois sous la treille, les cabriolets poudreux aux passages à niveau, les attelages à six colliers sous les platanes, les grands fouets des gars en béret et en espadrilles ne feraient songer qu'à un paysage de la Narbonnaise, si les mimosas, les poivriers, les magnolias et les orangers, fruits d'or et noir feuillage parmi nos frondaisons d'automne, une file de chameaux grognant avant de s'agenouiller, des nègres apportant au wagon un coffre peinturluré et, sur le quai de la gare, la foule loqueteuse des burnous et des *djellabas*, bousculant le placide gendarme, ne ramenaient l'esprit vers cette Afrique abattue, mais non pas domptée sous la houe du Latin.

***

Perrégaux est l'un des carrefours de la vie oranaise, — on peut dire : le carrefour de la politique oranaise. Ici, l'Oranie avait à choisir entre deux routes pour l'avancée de ses ambitions. Vers le Sud, la route de Mascara menait au Plateau, au Sahara; vers l'Ouest, la route de Bel-Abbès et de Tlemcen menait au Maroc.

La route de l'Ouest était la continuation de notre marche historique. C'est de l'Est, d'Alger, que, suivant les étapes des Turcs, nos prédécesseurs, nous étions venus en cette Oranie. C'est vers l'Ouest que, de 1830 à 1845, presque sans interruption nous avions marché. Nos traités de 1844 et 1845 avec le Maroc, qui nous arrêtaient au Kiss et au devant d'Oudjda, ne semblaient à tous qu'une étape imposée par la jalousie de l'Angleterre. Dès 1853, l'opinion unanime de l'Oranie et l'opi-

nion commune de la métropole étaient clairement exposées, dans un *Mémoire* resté inédit[1], par le « chef des affaires arabes » de Tlemcen, le capitaine Chanzy. Le futur général et gouverneur-général Chanzy, soixante ans d'avance, y donnait le plan détaillé de l'œuvre qu'avec un autre revêtement et dans un autre esprit, nous sommes en train d'accomplir sur la Moulouia.

« Nous n'avons qu'à perdre, disait-il, en différant de régler cette question du Maroc » : c'est le cri que, durant cinquante années (1853-1903), l'Oranie répète aux oreilles de la métropole. Mais durant ce demi-siècle, notre intimité d'abord, puis nos rivalités coloniales avec Londres nous fermant la route de la Moulouïa, les colons et leurs gens d'affaires sont arrêtés vers l'Ouest, écartés de la frontière marocaine par les incursions des tribus et la perpétuelle insécurité qui viennent d'au-delà. Ils se tournent vers les monts de Mascara et de Bel-Abbès, hissent jusqu'au rebord du Plateau leurs défrichements, leurs routes, puis leurs chemins de fer. Mais leur trop brusque avancée déclenche l'intervention des nomades du Sud, des seigneurs de grande tente, l'insurrection des Ouled Sidi Cheikh en 1864, celle des Rharabas en 1871-1875, celle enfin de Bou-Amama (1881), le grand événement de l'Oranie depuis la disparition d'Abd-el-Kader : une trombe islamique se lève du désert, monte du Sud le plus lointain, se rue sur le Plateau et, ruinant les établissements alfatiers, s'avance jusqu'à l'orée des cultures européennes ; un hasard seulement évite le pillage aux fermes de Mascara.

Quelques mesures militaires et la poussée du rail au centre, puis au fond du Plateau, l'arrivée de la locomotive à Méchéria d'abord (1881), à Aïn-Sefra ensuite (1887) rejettent au Sahara les bandes insurgées. Mais durant vingt années (1881-1901), Bou-Amama reste le fantôme dont l'Oranie s'épouvante et feint chaque jour de s'épouvanter davantage, et s'efforce et réussit enfin à nous épouvanter nous-mêmes. Bou-Amama est

1. Je dois la communication de ce document, que je publierai par la suite, au gendre du général Chanzy, le lieutenant-colonel Féraud, qui commande aujourd'hui la police franco-marocaine et qui a ainsi la rare fortune de réaliser tout à la fois les projets de son père, le diplomate, et de son beau-père, le général.

au Touat! Bou-Amama est sur la Saoura! Bou-Amama est à Figuig! Bou-Amama remonte du Sahara; il marche; il approche! Aux indigènes du Tell, à ces petits nomades du Nord courbés sous notre force, mais qui n'attendent que l'heure et son Maître, Bou-Amama et les nomades de grande tente vont rendre l'audace! Aux confréries musulmanes, que divisent leurs rivalités séculaires, Bou-Amama et ses *khouans* (frères) rendent la concorde et l'unité : « Vous êtes tous musulmans, répètent de *zaouias* en *zaouias* (monastères) ses envoyés : qu'importe le chapelet! Écoutez mes conseils : ils sont les mêmes pour tous les Croyants! »

Contre le *tumultus* des peuples asservis, la Rome d'autrefois se donnait un dictateur : contre le « tumulte » musulman, l'Oranie se donne un chef, — un *boss*, diraient les gens du *Far West*, — et depuis trente ans elle vit sous le régime de cette dictature.

Car il ne faut pas se laisser prendre aux mots ni s'arrêter à la façade officielle. Nos manuels de géographie enseignent que l'Oranie est un département français, régi par nos lois, pourvu de toute notre hiérarchie bureaucratique et de tous nos conseils élus ou désignés. L'Oranie, en vérité, est une sorte d'empire où règne le chef élu de la conquête, le mainteneur et l'avoué du droit des conquérants. Pour n'être ni proclamé ni lauré, pour ne figurer ni sur la monnaie ni dans les actes publics, ce maître n'en est pas moins omnipotent. Devant ce *boss* au masque césarien, front carré, mâchoire et cou d'attaque, notre préfet d'Oran, notre gouverneur d'Alger et nos ministres de Paris comptent tout juste autant qu'un tribun ou un préteur de Rome devant le dictateur. Veut-on un autre exemple : tel un Porfirio Diaz régnant depuis quarante ans sur la latinité mexicaine, tel depuis trente années règne sur la latinité oranaise M. Eugène Étienne, député de Tlemcen, « dont l'inlassable bonne volonté n'a, depuis [trente] ans, laissé en Oranie ni un centre ni presque un électeur sans bienfaits ». Ainsi parle l'une des gazettes admiratrices du régime [1]. « Le bienfaiteur, dit le proverbe arabe, est celui qui me fait du bien, à moi, alors qu'il ferait du mal à tout le monde [2]. »

1. *Questions diplomatiques et coloniales*, 1900, II, p. 514.
2. Mohamed ben Chereb, *Proverbes arabes*, II, p. 268.

On risquerait de ne rien entendre à la politique intérieure et surtout à la politique extérieure de l'Oranie, si l'on voulait ignorer ce pouvoir occulte, mais presque absolu. Et qui voudrait l'ignorer devrait ne pas même débarquer sur cette terre où partout et toujours ce nom retentit, mêlé à tous les projets et à toutes les doléances, sa recommandation étant invoquée pour toutes les places, son intervention pour tous les délits, sa bénédiction pour toutes les affaires.

L'équité et les lois y trouvent-elles toujours leur compte? Les intérêts de la France et de l'humanité en sont-ils aussi bien servis que les intérêts de l'électeur? D'où vient la manne de bienfaits dispensée par la main de ce demi-dieu?

M. Jonnart disait un jour au Parlement :

Les colons sont guidés par des préoccupations légitimes, respectables. Mais leur horizon est forcément borné, et remettre entre les mains de leurs élus le sort de 3 500 000 Arabes, qui peuplent l'Algérie, c'est exposer ces derniers à des dénis de justice, à une sorte d'exploitation, je dois dire le mot, qui, pour s'abriter derrière des textes de lois, n'en est pas moins profondément immorale et de nature à retarder, sinon à compromettre l'expansion de notre influence...

Et M. Jonnart dénonçait « les comptabilités fantaisistes, les comptabilités criminelles, comme celle de la voirie dans le département d'Oran ». Il déplorait que « dans le tumulte des intérêts, des passions et des convoitises, le gouverneur-général et ses délégués, organes de la pensée française, arbitres naturels, nécessaires, du conflit qui met fatalement aux prises la colonisation européenne avec les droits et les exigences de la race vaincue, le gouverneur-général et ses délégués fussent impuissants à faire prévaloir les exigences de l'intérêt général, les vues de la politique nationale, l'idée de justice et d'humanité ». Il concluait :

Je voudrais pouvoir faire sortir de la poussière où ils sommeillent les rapports des inspecteurs des finances rédigés dans ces dernières années... On les refuse généralement à la Commission du budget; mais on ne les refuse pas au chef du service de l'Algérie. J'ai lu ces rapports et je me suis étonné qu'ils ne servissent à rien[1]...

1. Discours à la Chambre des Députés le 6 février 1893.

Comme il est regrettable que, même sous le gouvernement de M. Jonnart, tant de papiers intéressants aient continué de sommeiller dans la poussière où peut-être les historiens ne les trouveront plus! Quels services une enquête parlementaire sur l'empire oranais rendrait aux curieux d'histoire véritable! Il nous est si difficile de comprendre les tolérances et les mœurs de ces sociétés nouvelles, qu'il s'agisse de notre Oranie ou d'un État américain du *Far West*!

Unies seulement dans le culte de la force et le service de la conquête, ces sociétés croient n'avoir rien à faire, pour le moment, de nos scrupules humanitaires, d'un minutieux discernement entre le juste et l'injuste, entre les revenus publics et les ressources privées. Elles espèrent que viendra pour elles l'âge de la vertu, qu'elles seront, à leur tour, respectueuses de tous les droits et de toutes les propriétés, quand elles auront élargi les leurs jusqu'aux limites de leurs convoitises; mais elles en sont encore, disent-elles, à l'heureuse période de la croissance, où grandir, monter, prendre par tous les moyens de l'air et de la place au soleil est une nécessité organique et, par suite, la seule indispensable vertu. Le seul chef qui puisse leur plaire et remplir leur attente est celui qui les mène gaillardement au but, — à l'accaparement de toutes les terres, — en écartant de leur chemin les obstacles et les compressions, en renversant pour elles bornes privées du vaincu et frontières du voisin, en ne s'attardant ni à réprimer ni même à blâmer les écarts de leur fougue aventureuse et en ne maintenant de la morale et des lois que ce qu'il en faut à cette cohue d'appétits pour rester une troupe compacte, une armée de marche et de conquête.

Elles croient que le chef de cette sorte leur est nécessaire. Elles disent que, sans lui, elles ne seraient qu'une poussière de bandes et de partis, — on dit ici : *çofs*, — d'isolés et d'enfants perdus, se querellant, se trahissant, s'attaquant même les uns les autres et jetant la communauté sans défense sous les coups de l'ennemi proche ou lointain, — c'est l'indigène qu'il faut entendre, — à qui la force présente en impose, mais qui a le nombre, la haine, et qui guette la première heure de défaillance. Cette immense Oranie a trois ou quatre cents kilomètres d'est en ouest, entre l'Algérie et le Maroc, quatre ou cinq cents

kilomètres du nord au sud, entre la Méditerranée et le Sahara : avec ses dépendances sahariennes, elle s'étend sur 250 000 kilomètres carrés, la moitié de notre France. Elle a aujourd'hui quelque neuf cent mille indigènes, qu'appuieraient, à la première victoire de la guerre sainte, le double ou le triple d'autres Algériens, le double encore de Marocains, et que soutiendraient les intrigues, — qui sait? — les secours peut-être de tout l'Islam d'Afrique et d'Asie et de ses amis d'Europe. Sans un chef obéi, maintenant parmi eux la discipline, l'Oranie se demande ce que deviendraient ses 130 ou 140 000 Français, de races mélangées, même appuyés de 140 ou 150 000 Espagnols et Italiens, leurs commensaux, mais leurs rivaux aussi, et de 20 ou 30 000 Juifs « qui ont le courage, disent-ils d'eux-mêmes, mais n'ont pas l'habitude » et que l'on peut habiller en zouaves sans, pour autant, en faire des soldats.

Depuis trente ans, les électeurs de Tlemcen envoient et renvoient toujours à la Chambre M. Eugène Étienne (1881-1911). L'amitié de M. Rouvier l'appelle une première fois au sous-secrétariat des Colonies (mai-décembre 1887). Les coalitions des parlementaires contre le boulangisme l'y rappellent trois années durant (mars 1889-mars 1892). La fidèle amitié de M. Rouvier l'installe au ministère de l'Intérieur, puis de la Guerre (février 1905-octobre 1906). Depuis trente ans, président de groupes, vice-président de la Chambre, M. Étienne a su acclimater dans notre Parlement les mœurs de son Oranie, recruter et faire manœuvrer pour ou contre nos cabinets sa phalange de « coloniaux », ne laisser ni un parti, ni presque un collègue « sans bienfaits », et faire ainsi prévaloir les appétits et les rêves de ses Oranais contre les volontés les plus formelles de toute la France.

Merveilleuse puissance des colonies en cette fin du XIXe siècle! L'histoire nous apprenait sans doute qu'en tout temps les métropoles en avaient subi les effets : par l'expérience de l'Espagne surtout, nous savions combien l'émigration conquérante est une sorte de sélection à rebours, qui enlève aux vieux pays et donne aux terres nouvelles les énergies les plus audacieuses. Mais combien le spectacle de l'Angleterre et de la France actuelles sera plus instructif aux historiens de l'avenir, surtout quand ils les compareront à l'Allemagne du

même temps! L'Angleterre, si pauvre en hommes d'État vigoureux, peut envier leurs Cecil Rhodes à ses colonies. Elle se garde d'appeler chez elle ces *boss*, comme nous faisons, et de les installer dans les fauteuils de ses ministères. Elle doit les suivre tout de même sur le chemin des aventures financières, des guerres mal famées, des dangers presque mortels, vers Mafeking et Colenso, comme nous avons dû marcher vers Langson, vers Fachoda, vers Abecher.

Par la voix de leur Cecil Rhodes, les « Britons » sud-africains exigeaient protection et sécurité, disaient-ils, contre les menaces de la barbarie environnante : ils ont obligé la métropole à agrandir leur Cap et leur Natal de l'Orange, du Transwaal, du Kalahari, du Kama, du Matabélé, du Betchouana, du Barotsé, du Nyassa, de la double et triple Rhodésia; ils veulent l'obliger, ils l'obligeront à percer l'Afrique entière du Cap au Caire. Par la bouche de M. Étienne, dès 1890, les Français d'Oranie signifiaient leur programme à notre Parlement : « Si vous abaissez une perpendiculaire qui, partant de la limite de la Tunisie et passant par le lac Tchad, vienne aboutir au Congo, vous pouvez dire que la plus grande partie des territoires compris entre cette perpendiculaire et la mer, en exceptant bien entendu le Maroc et les possessions anglaises, allemandes et portugaises de la côte enclavées dans cet immense périmètre, sont à la France ou destinées à entrer dans la sphère d'influence de la France[1]. » Bon gré, mal gré, il a fallu de notre sang et de nos milliards réaliser tout ce programme : heureux encore si nous n'avions pas été obligés d'ajouter à l'est de la perpendiculaire plusieurs millions de kilomètres carrés, le Tibesti, le Borkou, l'Ennedi, le Kanem, le Ouadaï, le Baguirmi, tout le Congo oriental et l'Oubangui, en attendant qu'à l'ouest, on nous impose le Maroc.

M. Étienne nous disait dès 1887, nous répétait en toutes occasions : « L'Algérie commande, à l'heure actuelle, on peut le dire, toute votre politique musulmane; elle domine votre politique égyptienne, votre politique dans toute l'Afrique centrale... Derrière l'Algérie se trouvent des territoires qui nous

1. Discours, 10 mai 1890. Eugène Étienne, *Son Œuvre coloniale, algérienne et politique* (1881-1906), *Discours et Écrits divers*, réunis par la *Dépêche Coloniale*, Paris, E. Flammarion, 1907; volume I, p. 93.

appartiennent, sur lesquels la puissance française doit s'affirmer d'une façon telle que personne ne puisse la discuter... Il faut pouvoir aller librement du Soudan et du Sénégal en Algérie... Il faut que toutes nos possessions du Nord au Sud soient reliées... Il faut avoir une politique qui s'affirme sur toute l'étendue du continent africain... »

Il faut... Il faut... Mais encore pourquoi faut-il?

« Nous sommes dans un pays où les événements se répercutent avec une rapidité foudroyante. On sait immédiatement au Congo ce que vous faites en Algérie, et en Algérie, là même où il n'y a pas de relations télégraphiques, par une sorte de magie, les Arabes ont su presque immédiatement ce qui s'était passé au Dahomey... La France, reculant ou faiblissant [sur un point], c'est à brève échéance toutes nos possessions troublées et en insurrection : si l'incendie s'allume, il s'étendra rapidement jusqu'au nord même de l'Afrique [1]. »

Ce fut de tout temps l'argument des Oranais. Dès 1853, quand on avait encore les convoitises plus modestes, quand les montagnes méridionales du Plateau arrêtaient nos ambitions au bord du Grand Désert, le capitaine Chanzy affirmait déjà : « L'expérience a suffisamment démontré que la tranquillité du Tell dépend du Sahara... »

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

1. Eugène Étienne, *Son Œuvre...*, etc., vol. I, p. 162, 183, 193, vol. II, p. 165.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TOLSTOÏ

La lumière qui vient de s'éteindre a été, pour ceux de ma génération, la plus pure qui ait éclairé leur jeunesse. Dans le crépuscule aux lourdes ombres du XIXe siècle finissant, elle fut l'étoile consolatrice, dont le regard attirait, apaisait nos âmes d'adolescents. Parmi tous ceux — ils sont nombreux en France — pour qui Tolstoï fut bien plus qu'un artiste aimé, un ami, le meilleur, et, pour beaucoup, le seul ami véritable dans tout l'art européen, je voudrais apporter à cette mémoire sacrée mon tribut de reconnaissance et d'amour.

Les jours où j'appris à le connaître ne s'effaceront point de ma pensée. C'était vers 1886. Après quelques années de germination muette, les fleurs merveilleuses de l'art russe venaient de surgir de la terre de France. Les traductions de Tolstoï et de Dostoïesvski paraissaient dans toutes les maisons d'éditions à la fois, avec une sorte de hâte fiévreuse. De 1885 à 1887, furent publiés à Paris *Guerre et Paix*, *Anna Karénine*, *Enfance* et *Adolescence*, *Polikouchka*, *la Mort d'Ivan Iliitch*, les nouvelles du Caucase et les contes populaires. En quelques mois, en quelques semaines, se découvrait à nos yeux l'œuvre de toute une grande vie, où se reflétait un peuple, un monde nouveau.

Je venais d'entrer à l'École Normale. Nous étions, mes camarades et moi, bien différents les uns des autres. Dans

notre petit groupe, où se trouvaient réunis des esprits réalistes et ironiques comme le philosophe Georges Dumas, des poètes tout brûlants de l'amour de la Renaissance italienne comme Suarès, des fidèles de la tradition classique, des Stendhaliens et des Wagnériens, des athées et des mystiques, il s'élevait entre nous bien des discussions, il y avait bien des désaccords; mais, pendant quelques mois, l'amour de Tolstoï nous réunit presque tous. Chacun l'aimait sans doute pour des raisons différentes; car chacun s'y retrouvait soi-même; mais pour tous, c'était une porte qui s'ouvrait sur l'immense univers, une révélation de la vie. Autour de nous, dans nos familles, dans nos provinces, la grande voix venue des confins de l'Europe éveillait les mêmes sympathies, parfois inattendues. Je me souviens de mon étonnement, une fois que j'entendis des bourgeois de mon Nivernais, qui ne s'intéressaient point à l'art et ne lisaient presque rien, parler de *la Mort d'Ivan Iliitch*, avec une émotion concentrée.

J'ai lu chez d'éminents critiques cette thèse que Tolstoï devait le meilleur de sa pensée à nos écrivains romantiques, à George Sand, à Victor Hugo. Sans discuter l'invraisemblance qu'il y aurait à parler d'une influence de George Sand sur Tolstoï, qui ne la pouvait souffrir, et sans nier l'influence beaucoup plus réelle qu'ont exercée sur lui J.-J. Rousseau et Stendhal, c'est bien mal se douter de la grandeur de Tolstoï et de la puissance de sa fascination sur nous, que de l'attribuer à ses idées. Le cercle d'idées dans lequel se meut l'art est des plus limités. Sa force n'est pas en elles, mais dans l'expression qu'il leur donne, dans l'accent personnel, dans l'empreinte de l'artiste, dans l'odeur de sa vie.

Que les idées de Tolstoï fussent ou non empruntées — nous le verrons, par la suite, — jamais voix pareille à la sienne n'avait encore retenti en Europe. Comment expliquer autrement le frémissement d'émotion que nous éprouvions à entendre cette musique de l'âme, que nous attendions depuis si longtemps et dont nous avions besoin? La mode n'était pour rien dans notre sentiment. La plupart d'entre nous n'ont, comme moi, connu le livre d'Eugène-Melchior de Vogüé sur *le Roman russe* qu'après avoir lu Tolstoï, et son admiration nous a paru bien pâle auprès de la nôtre. M. de Vogüé jugeait

surtout en grand littérateur; mais nous, c'était trop peu pour nous d'admirer l'œuvre : nous la vivions, elle était nôtre. Nôtre, par sa passion ardente de la vie, par sa jeunesse de cœur. Nôtre, par son désenchantement ironique, sa clairvoyance impitoyable, sa hantise de la mort. Nôtre, par ses rêves d'amour fraternel et de paix entre les hommes. Nôtre, par son réquisitoire terrible contre les mensonges de notre civilisation. Et par son réalisme, et par son mysticisme; par son souffle de nature, par son sens des forces invisibles, son vertige de l'infini.

Ses livres ont été pour un grand nombre d'entre nous ce que *Werther* a été pour sa génération à lui : le miroir magnifique de nos puissances d'amour et de nos faiblesses, de nos espoirs et de nos terreurs et de nos découragements. Nous ne nous inquiétions point de mettre d'accord toutes ces contradictions, ni surtout de faire rentrer cette âme multiple, où résonnait l'univers, dans d'étroites catégories religieuses ou politiques, comme le font la plupart de ceux qui, dans ces derniers temps, ont parlé de Tolstoï, — incapables de se dégager de la lutte des partis, le ramenant à l'étiage de leurs propres passions, à la mesure de leurs coteries socialistes ou cléricales. Comme si nos coteries pouvaient être la mesure d'un génie!... Et que m'importe à moi que Tolstoï soit ou non de mon parti! M'inquiété-je de quel parti furent Dante et Shakespeare, pour respirer leur souffle et boire leur lumière?

Nous ne nous disions point, comme le font ces critiques d'aujourd'hui : « Il y a deux Tolstoï, celui d'avant la crise, celui d'après la crise; l'un est le bon, et l'autre ne l'est point. »

Pour nous, il n'y en avait qu'un : nous l'aimions tout entier. Car nous sentions, d'instinct, que dans de telles âmes tout se tient, tout est lié.

*
* *

Ce que notre instinct sentait, sans l'expliquer, c'est à notre raison de le prouver aujourd'hui. Nous le pouvons, à présent que cette longue vie, arrivée à son terme, s'expose aux yeux de tous, sans voiles, avec une candeur et une sincérité sans

égales. Ce qui nous frappe aussitôt, c'est à quel point elle resta la même, du commencement à la fin, en dépit des barrières qu'on a voulu y élever, de place en place, — en dépit de Tolstoï lui-même, qui, comme tout homme passionné, était enclin à croire, quand il aimait, quand il croyait, qu'il aimait, qu'il croyait pour la première fois, et qui datait de là le commencement de sa vie. Commencement. Recommencement. Combien de fois la même crise, les mêmes luttes se sont-elles produites en lui! On ne saurait parler de l'unité de sa pensée (elle ne fut jamais une), mais de la persistance en elle des mêmes éléments divers, tantôt alliés, tantôt ennemis, plus souvent ennemis. L'unité, elle n'est point dans l'esprit, ni dans le cœur d'un Tolstoï : elle est dans le combat de ses passions en lui : elle est dans la tragédie de son art et de sa vie.

Art et vie sont unis. Jamais œuvre ne fut plus intimement mêlée à la vie; la sienne a presque constamment un caractère autobiographique; depuis l'âge de vingt-cinq ans, elle nous fait suivre Tolstoï pas à pas, dans les expériences contradictoires de sa carrière aventureuse et diverse. Son *Journal*, commencé avant l'âge de vingt ans et continué jusqu'à sa mort[1], et les notes fournies par lui à M. Birukov[2] complètent cette connaissance, et permettent non seulement de lire presque jour par jour dans la conscience de Tolstoï, mais de faire revivre le monde où son génie a pris racine, et les âmes dont son âme s'est nourrie.

Une riche hérédité. Une double race (les Tolstoï et les Volkonski), très noble et très ancienne, qui se vantait de remonter à Rurik et comptait dans ses annales des compagnons de Pierre le Grand, des généraux de la Guerre de Sept ans, des héros des luttes napoléoniennes, des Décembristes, des

1. A part quelques interruptions, — une surtout, assez longue, entre 1865 et 1878.

2. Pour sa remarquable biographie de *Léon Tolstoï : Vie et Œuvre, Mémoires, Souvenirs, Lettres, Extraits du Journal intime, notes et documents biographiques*, réunis, coordonnés et annotés par P. Birukov, revisés par Léon Tolstoï, traduits sur le manuscrit par J. W. Bienstock.

Cette publication, commencée en 1905, n'est pas encore terminée : trois volumes ont paru; le troisième s'arrête à l'année 1884. C'est le recueil de documents le plus important sur la vie et l'œuvre de Tolstoï. J'y ai abondamment puisé.

déportés politiques. Des souvenirs de famille, auxquels Tolstoï a dû quelques-uns des types les plus originaux de *Guerre et Paix* : le vieux prince Bolkonski, son grand-père maternel, un représentant attardé de l'aristocratie du temps de Catherine II, voltairienne et despotique; le prince Nicolas Grégorévitch Volkonski, un cousin-germain de sa mère, blessé à Austerlitz et ramassé sur le champ de bataille, sous les yeux de Napoléon, comme le prince André; son père, qui avait quelques traits de Nicolas Rostov[1]; sa mère, la princesse Marie, la douce laide aux beaux yeux, dont la bonté illumine *Guerre et Paix*.

Il ne connut guère ses parents. Les charmants récits d'*Enfance* et *Adolescence* ont, ainsi que l'on sait, peu de réalité. Sa mère mourut, quand il n'avait pas encore deux ans. Il ne put donc se rappeler la chère figure, que le petit Nicolas Irténiev évoque à travers un voile de larmes, la figure au lumineux sourire, qui répandait la joie autour d'elle... « Ah! si je pouvais seulement entrevoir ce sourire dans les moments difficiles, je ne saurais pas ce que c'est que le chagrin[2]... » Mais elle lui transmit sans doute sa franchise parfaite, son indifférence à l'opinion, et son don merveilleux, à ce que l'on assure, de raconter des histoires qu'elle inventait.

De son père, il put garder du moins quelques souvenirs. C'était un homme aimable et moqueur, aux yeux tristes, qui vivait sur ses terres, d'une existence indépendante et dénuée d'ambition. Tolstoï avait neuf ans, lorsqu'il le perdit. Cette mort lui fit « comprendre pour la première fois l'amère vérité, et remplit son âme de désespoir[3] ». Première rencontre de l'enfant avec le spectre d'effroi, qu'une partie de sa vie devait être consacrée à combattre, et l'autre à célébrer, en le transfigurant... La trace de cette angoisse est marquée en quelques traits inoubliables dans les derniers chapitres d'*Enfance*, où les souvenirs sont transposés pour le récit de la mort et de l'enterrement de la mère.

1. Il fit aussi les campagnes napoléoniennes et fut prisonnier en France, pendant les années 1814-1815.

2. *Enfance*, chap. II (t. I des *Œuvres Complètes de Léon Tolstoï*, traduction intégrale de *J. W. Bienstock*, d'après les manuscrits originaux).

3. *Ibid.*, chap. XXVII.

Ils restaient cinq enfants, dans la vieille maison de Iasnaïa Poliana[1], où Léon Nikolaievitch était né, le 28 août 1828 et où il devait mourir, quatre-vingt-deux ans après : la plus jeune, une fille, Marie, qui plus tard se fit religieuse (ce fut auprès d'elle que Tolstoï se réfugia, mourant, quand il s'enfuit de sa maison et des siens); quatre fils : Serge, égoïste et charmant, « sincère à un degré que je n'ai jamais vu atteindre » ; Dmitri, passionné, concentré, qui plus tard, étudiant, devait se livrer aux pratiques religieuses avec emportement, sans souci de l'opinion, jeûnant, recherchant les pauvres, hébergeant les infirmes, puis soudain se jetant dans la débauche avec la même violence, ensuite rongé de remords, rachetant et prenant chez lui une fille qu'il avait connue dans une maison publique, et mourant de phtisie à vingt-neuf ans[2]; Nicolas, l'aîné, le frère le plus aimé, qui avait hérité de la mère son imagination pour conter des histoires[3], ironique, timide et fin, plus tard officier au Caucase, où il prit l'habitude de s'alcooliser, plein de tendresse chrétienne, lui aussi, vivant dans des taudis, partageant avec les pauvres tout ce qu'il possédait. Tourgueniev disait de lui qu' « il mettait en pratique cette humilité devant la vie, que son frère Léon se contentait de développer en théorie ».

Auprès des orphelins, deux femmes d'un grand cœur : la tante Tatiana[4], « qui avait deux vertus, dit Tolstoï : le calme et l'amour ». Toute sa vie n'était qu'amour. Elle se dévouait sans cesse... « Elle m'a fait connaître le plaisir moral d'aimer... » L'autre, la tante Alexandra, qui servait toujours les

1. Iasnaïa Poliana, dont le nom signifie *la Clairière Claire*, est un petit village au sud de Moscou, à quelques lieues de Toula, « dans une des provinces les plus foncièrement russes. Les deux grandes régions de la Russie, dit M. A. Leroy-Beaulieu, la région des forêts et celle des terres de culture s'y touchent et s'y enchevêtrent. Aux environs, ne se rencontrent ni Finnois, ni Tatars, ni Polonais, ni Juifs, ni Petits-Russiens. Ce pays de Toula est au cœur même de la Russie ». (A Leroy-Beaulieu : *Léon Tolstoï*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 déc. 1910.)

2. Tolstoï l'a dépeint dans *Anna Karénine*, sous les traits du frère de Levine.

3. Il écrivit le *Journal d'un Chasseur*.

4. En réalité, elle était une parente éloignée. Elle avait aimé le père de Tolstoï, et elle en avait été aimée; mais, comme Sonia dans *Guerre et Paix*, elle s'était effacée.

autres, et évitait d'être servie, se passait de domestiques, avait pour occupations favorites la lecture de la vie des saints, les causeries avec les pèlerins et avec les innocents. De ces innocents, de ces innocentes, plusieurs vivaient dans la maison. Une d'elles, une vieille pèlerine qui récitait des psaumes, était marraine de la sœur de Tolstoï. Un autre, l'innocent Gricha, ne savait que prier et pleurer :

O grand chrétien Gricha! Ta foi était si forte que tu sentais l'approche de Dieu, ton amour était si ardent que les paroles coulaient de tes lèvres, sans que la raison les contrôlât. Et comme tu célébrais Sa magnificence, quand ne trouvant pas de paroles, tout en larmes, tu te prosternais sur le sol[1]!..

Qui ne voit la part que toutes ces humbles âmes ont eue à la formation du grand cœur de Tolstoï? Il semble qu'en telle d'entre elles s'ébauche et s'essaye le Tolstoï de la fin. Leurs prières, leur amour ont jeté dans l'esprit de l'enfant les semences de foi, dont le vieillard devait voir se lever la moisson.

Sauf de l'innocent Gricha, Tolstoï, dans ses récits d'*Enfance*, ne parle point de ces modestes collaborateurs qui l'aidèrent à construire son âme. Mais en revanche, comme elle transparaît au travers du livre, cette âme d'enfant, « ce cœur pur et aimant, tel un rayon clair, qui découvrait toujours chez les autres leurs meilleures qualités », cette tendresse extrême! Étant heureux, il pense au seul homme qu'il sache malheureux, il pleure et il voudrait se dévouer pour lui. Il embrasse un vieux cheval, il lui demande pardon de l'avoir fait souffrir. Il est heureux d'aimer, même n'étant pas aimé. Déjà l'on aperçoit les germes de son futur génie : son imagination, qui le faisait pleurer avec ses propres histoires; sa tête toujours en travail, qui toujours cherche à penser ce à quoi pensent les gens; sa faculté précoce d'observation et de souvenir[2]; ce regard attentif qui scrute les physionomies, au milieu de son

1. *Enfance*, chap. XII.

2. N'a-t-il pas prétendu, dans des notes autobiographiques (datées de 1878), qu'il se rappelait les sensations de l'emmaillotement et du bain d'enfant dans le baquet? Voir *Premiers Souvenirs*. Une traduction française en a été publiée dans le même volume que *Maître et Serviteur*.

deuil, et la vérité de leur douleur. A cinq ans, il sentit, dit-il, pour la première fois, que « la vie n'est pas un amusement, mais une besogne très lourde[1] ».

Heureusement, il l'oubliait. En ce temps-là, il se berçait de contes populaires, des *bylines* russes, ces poèmes mythiques et légendaires, des récits de la Bible, — surtout de la sublime Histoire de Joseph, que, vieillard, il donnait encore pour le modèle de l'art, — et des *Mille et une Nuits*, que, chaque soir, chez sa grand'mère, récitait un conteur aveugle, assis sur le rebord de la fenêtre.

*
* *

Il fit ses études à Kazan[2]. Études médiocres. On disait des trois frères[3] : « Serge veut et peut; Dmitri veut et ne peut pas; Léon ne veut pas et ne peut pas. »

Il passait par ce qu'il nomme « le désert de l'adolescence ». Désert de sables, où souffle par rafales un vent brûlant de folie. Sur cette période, les récits d'*Adolescence* et surtout de *Jeunesse* sont riches en confessions intimes. Il est seul. Son cerveau est dans un état de fièvre perpétuelle. Pendant un an, il retrouve pour son compte et essaie tous les systèmes[4]. Stoïcien, il s'inflige des tortures physiques. Épicurien, il se débauche. Puis, il croit à la métempsychose. Il finit par tomber dans un nihilisme dément : il lui semble que, s'il se retournait assez vite, il pourrait voir face à face le néant. Il s'analyse, il s'analyse... « Je ne pensais plus à une chose : je pensais que je pensais à une chose[5] »... Cette analyse perpétuelle, cette machine à raisonner, qui tournait dans le vide, lui restera comme une habitude dangereuse, qui, dit-il, « lui nuit sou-

1. *Premiers Souvenirs.*

2. De 1842 à 1847.

3. Nicolas, plus âgé que Léon, de cinq ans, avait déjà terminé ses études en 1844.

4. Il aimait les conversations métaphysiques « d'autant plus, dit-il, qu'elles étaient plus abstraites et qu'elles arrivaient à un tel degré d'obscurité que, croyant dire ce qu'on pense, on dit tout autre chose ». (*Adolescence*, XXVII.)

5. *Ibid.*, XIX.

vent dans la vie », mais où son art a puisé des ressources inouïes [1].

A ce jeu, il avait perdu toutes ses convictions : il le pensait, du moins. A seize ans, il cessa de prier et d'aller à l'église [2]. Mais la foi n'était pas éteinte, elle couvait seulement :

Pourtant, je croyais en quelque chose. En quoi? Je ne pourrais le dire. Je croyais encore en Dieu ou plutôt je ne le niais pas. Mais quel Dieu? Je l'ignorais. Je ne niais pas non plus le Christ et sa doctrine; mais en quoi consistait cette doctrine, je n'aurais su le dire [3].

Il était pris, par moments, de rêves de bonté. Il voulait vendre sa voiture, en donner l'argent aux pauvres, leur faire le sacrifice d'un dixième de sa fortune, se passer de domestiques... « Car ce sont des hommes comme moi [4]. » Il écrivait, pendant une maladie [5], des *Règles de Vie*. Il s'y assignait naïvement le devoir de « tout étudier et tout approfondir : droit, médecine, langues, agriculture, histoire, géographie, mathématiques, d'atteindre le plus haut degré de perfection en musique et en peinture », etc. Il avait « la conviction que la destinée de l'homme était dans son perfectionnement incessant ».

Mais insensiblement, sous la poussée de ses passions d'adolescent, d'une sensualité violente et d'un immense amour-propre [6], cette foi dans la perfection déviait, perdait son caractère désintéressé, devenait pratique et matérielle. S'il voulait perfectionner sa volonté, son corps et son esprit, c'était afin de vaincre le monde et d'imposer l'amour [7]. Il voulait plaire.

1. Surtout dans ses premières œuvres, dans les *Récits de Sébastopol*.

2. C'était le temps où il lisait Voltaire et y trouvait plaisir. (*Confessions*, I.)

3. *Confessions*, I, trad. J. W. Bienstock.

4. *Jeunesse*, III.

5. En mars-avril 1847.

6. « Tout ce que fait l'homme, il le fait par amour-propre », dit Nekhludov, dans *Adolescence*. En 1853, Tolstoï note, dans son *Journal* : « Mon grand défaut, l'orgueil. Un amour-propre immense, sans raison... Je suis si ambitieux que si j'avais à choisir entre la gloire et la vertu que j'aime, je crois bien que je choisirais la première. »

7. « Je voulais que tous me connussent et m'aimassent. Je voulais que rien qu'en entendant mon nom, tous fussent frappés d'admiration et me remerciassent. » (*Jeunesse*, III.)

Ce n'était pas aisé. Il avait alors une laideur simiesque : face brutale, longue et lourde, cheveux courts, plantés bas, petits yeux qui se fixent sur vous avec dureté, enfouis dans des cavités sombres, large nez, grosses lèvres qui avancent, et de vastes oreilles[1]. Ne pouvant se donner le change sur cette laideur qui, lorsqu'il était enfant, lui causait des crises de désespoir[2], il prétendit réaliser l'idéal de « l'homme comme il faut[3] ». Cet idéal le conduisit, pour faire comme les autres hommes « comme il faut », à jouer, à s'endetter stupidement et à se débaucher tout à fait[4].

Une chose le sauva toujours : son absolue sincérité.

« — Savez-vous pourquoi je vous aime plus que les autres? dit Nekhludov à son ami. Vous avez une qualité étonnante et rare : la franchise.

— Oui, je dis toujours les choses que j'ai même honte à m'avouer[5].

Dans ses pires égarements, il se juge avec une clairvoyance implacable : « Je vis tout à fait bestialement, écrit-il dans son *Journal* : je suis tout déprimé. »

Et, avec sa manie d'analyse, il note minutieusement les causes de ses erreurs :

1° Indécision, ou manque d'énergie; — 2° Duperie de soi-même; — 3° Impertinence; — 4° Fausse honte; — 5° Mauvaise humeur; — 6° Désordre; — 7° Esprit d'imitation; — 8° Versatilité; — 9° Irréflexion.

Cette même indépendance de jugement, il l'applique, encore étudiant, à la critique des conventions sociales et des supersti-

1. D'après un portrait de 1848, quand il avait vingt ans, reproduit dans le premier volume de *Vie et Œuvre*.

2. « Je m'imaginais qu'il n'y avait pas de bonheur sur terre pour un homme qui avait, comme moi, le nez si large, les lèvres si grosses et les yeux si petits. » (*Enfance*, XVII.) Ailleurs, il parle avec désolation de « ce visage sans expression, ces traits mous, veules, indécis, sans noblesse, rappelant les simples moujiks, ces mains et ces pieds trop grands. » (*Jeunesse*, I.)

3. « Je partageais l'humanité en trois classes : les hommes comme il faut, les seuls dignes d'estime; les hommes non comme il faut, dignes de mépris et de haine; et la plèbe : elle n'existait pas. » (*Jeunesse*, XXXI.)

4. Surtout pendant un séjour à Saint-Pétersbourg, en 1847-8.

5. *Adolescence*, XXVII.

tions intellectuelles. Il bafoue la science universitaire, refuse tout sérieux aux études historiques et se fait mettre aux arrêts pour son audace de pensée. A cette époque, il découvre Rousseau, *les Confessions*, *Émile*. C'est pour lui un coup de foudre : « Je lui rendais un culte. Je portais au cou son portrait en médaille, comme une image sainte[1] ».

Ses premier essais philosophiques sont des commentaires sur Rousseau (1846-7).

Cependant, dégoûté de l'Université et des hommes « comme il faut », il se terre dans ses champs, à Iasnaïa Poliana (1847-1851); il reprend contact avec le peuple; il prétend lui venir en aide, en être le bienfaiteur et l'éducateur. Ses expériences de ce temps ont été racontées dans une de ses premières œuvres, *la Matinée d'un Seigneur* (1852), une remarquable nouvelle, dont le héros est son prête-nom favori, le prince Nekhludov[2].

Nekhludov a vingt ans. Il a laissé l'Université, pour se consacrer à ses paysans. Voici un an qu'il travaille à leur faire du bien, et, dans une visite au village, nous le voyons qui se heurte à l'indifférence railleuse, à la méfiance enracinée, à la routine, à l'insouciance, au vice, à l'ingratitude. Tous ses efforts sont vains. Il rentre découragé, et il songe à ses rêves d'il y a un an, à son généreux enthousiasme, à « son idée que l'amour et le bien étaient le bonheur et la vérité, le seul bonheur et la seule vérité possibles en ce monde ». Il se sent vaincu. Il est honteux et lassé...

Assis devant le piano, sa main inconsciemment effleura les touches. Un accord sortit, puis un second, un troisième... Il se mit à jouer. Les accords n'étaient pas tout à fait réguliers, souvent ils étaient ordinaires jusqu'à la banalité et ne décelaient aucun talent musical; mais il y trouvait un plaisir indéfinissable, triste.

1. Entretiens avec M. Paul Boyer. (*Le Temps*, 28 août 1901.)

2. Le personnage de Nekhludov figure aussi dans *Adolescence* et *Jeunesse* (1854), *une Rencontre au Détachement* (1856), *le Journal d'un Marqueur* (1856), *Lucerne* (1857), et *Résurrection* (1899). Il faut remarquer que le même nom désigne des personnages différents. Tolstoï n'a pas cherché à lui conserver le même aspect physique, et Nekhludov se tue, à la fin du *Journal d'un marqueur*. Ce sont des incarnations diverses de Tolstoï, dans ce qu'il a de meilleur et de pire.

A chaque changement d'harmonies, avec un battement de cœur, il attendait ce qui allait sortir, et il suppléait vaguement par l'imagination à ce qui faisait défaut. Il entendait le chœur, l'orchestre... Et son principal plaisir lui venait de l'activité forcée de l'imagination, qui lui présentait sans liens, mais avec une clarté étonnante, les images et les scènes les plus variées du passé et de l'avenir...

Il revoit les moujiks vicieux, méfiants, menteurs, paresseux et buttés, avec qui il causait tout à l'heure; mais il les revoit, cette fois, avec ce qu'ils ont de bon, non plus avec leurs vices; il pénètre en leur cœur par l'intuition de l'amour; il lit en eux leur patience, leur résignation au sort qui les écrase, leur pardon pour les injures, leur affection familiale, et les causes de leur attachement routinier et pieux au passé. Il évoque leurs journées de bon travail, fatigant et sain : « C'est beau, murmure-t-il. Pourquoi ne suis-je pas l'un d'eux[1]? »

Tout Tolstoï est déjà dans le héros de cette première nouvelle[2] : sa vision nette et ses illusions persistantes. Il observe les gens avec un réalisme sans défaut; mais dès qu'il ferme les yeux, ses rêves le reprennent, et son amour des hommes.

*
* *

Mais Tolstoï, en 1850, est moins patient que Nekhludov. Iasnaïa l'a déçu : il est las du peuple, comme de l'élite; son rôle lui pèse : il n'y tient plus. D'ailleurs, ses créanciers le harcèlent. En 1851, il s'enfuit au Caucase, à l'armée, auprès de son frère Nicolas, officier.

A peine arrivé dans les montagnes sereines, il se ressaisit, il retrouve Dieu :

La nuit dernière[3], j'ai à peine dormi... Je me suis mis à prier Dieu. Il m'est impossible de décrire la douceur du sentiment que j'éprouvais en priant. J'ai récité les prières habituelles, et ensuite je suis resté longtemps encore à prier. Je désirais quelque chose

1. *La Matinée d'un Seigneur*, t. II des *Œuvres complètes du comte Léon Tolstoï*, trad. de J. W. Bienstock.

2. Elle est contemporaine des récits d'*Enfance*.

3. 11 juin 1851, au camp fortifié de Starï-Iourt, dans le Caucase.

de très grand, de très beau... quoi? Je ne puis le dire. Je voulais me fondre avec l'Être infini, je lui demandais de me pardonner mes fautes... Mais non, je ne le demandais pas, je sentais que, puisqu'il m'accordait ce moment bienheureux, il me pardonnait. Je priais et en même temps je sentais que je n'avais rien à dire et que je ne pouvais pas, que je n'osais pas prier. Je l'ai remercié, non en paroles, mais en pensée... Une heure à peine s'était écoulée que j'écoutais la voix du vice. Je me suis endormi en rêvant de la gloire et des femmes : c'était plus fort que moi. — N'importe! je remercie Dieu pour ce moment de bonheur, pour ce qu'il m'a montré ma petitesse et ma grandeur. Je veux prier, mais je ne sais pas; je veux comprendre, mais je n'ose pas. Je m'abandonne à Ta Volonté[1]!

La chair n'était pas vaincue (elle ne le fut jamais); la lutte se poursuivait dans le secret du cœur, entre les passions et Dieu. Tolstoï note, dans le *Journal*, les trois démons qui le dévorent :

1° *Passion du jeu*. Lutte possible.
2° *Sensualité*. Lutte très difficile.
3° *Vanité*. La plus terrible de toutes.

Dans l'instant qu'il rêvait de vivre pour les autres et de se sacrifier, des pensées voluptueuses ou futiles l'assiégeaient : l'image de quelque femme cosaque, ou « le désespoir qu'il aurait si sa moustache gauche se soulevait plus que la droite[2] ». — « N'importe! » Dieu était là : il ne le quittait plus. Le bouillonnement de la lutte même était fécond : toutes les puissances de vie en étaient exaltées.

Je pense que l'idée si frivole que j'ai eue d'aller faire un voyage au Caucase m'a été inspirée d'en haut. La main de Dieu m'a guidé. Je ne cesse de l'en remercier. Je sens que je suis devenu meilleur ici et je suis fermement persuadé que tout ce qui peut m'arriver ne sera que pour mon bien, puisque c'est Dieu lui même qui l'a voulu[3]...

C'est le chant d'actions de grâces de la terre au printemps. Elle se couvre de fleurs. Tout est bien, tout est beau. En 1852, le génie de Tolstoï donne ses premières fleurs : *Enfance, la*

2. *Journal*.

1. 2 juillet 1851.

3. Lettre à sa tante Tatiana, janvier 1852.

Matinée d'un Seigneur, *l'Incursion*, *Adolescence*; et il remercie l'Esprit de vie qui l'a fécondé[1].

*
* *

L'*Histoire de mon Enfance* fut commencée, dans l'automne de 1851, à Tiflis, et terminée le 2 juillet 1852, à Piatigorsk, au Caucase. Il est curieux que dans le cadre de cette nature qui l'enivrait, en pleine vie nouvelle, au milieu des risques émouvants de la guerre, occupé à découvrir un monde de caractères et de passions qui lui étaient inconnus, Tolstoï soit revenu, dans cette première œuvre, aux souvenirs de sa vie passée. Mais quand il écrivit *Enfance*, il était malade : son activité militaire se trouvait brusquement arrêtée et, durant les longs loisirs de sa convalescence, seul et endolori, il était dans une disposition d'esprit sentimentale, où le passé se déroulait devant ses yeux attendris[2]. Après la tension épuisante des ingrates dernières années, il lui était doux de revivre « la période merveilleuse, innocente, poétique et joyeuse » du premier âge, et de se refaire un « cœur d'enfant, bon, sensible, et capable d'amour ». Au reste, avec l'ardeur de la jeunesse et ses projets illimités, avec le caractère cyclique de son imagination poétique, qui concevait rarement un sujet isolé et dont les grands romans ne sont que les anneaux d'une longue chaîne historique, les fragments de vastes ensembles qu'il ne put jamais exécuter[3], Tolstoï, à ce moment, ne voyait dans les récits d'*Enfance* que les premiers chapitres

1. Un portrait de 1851 montre déjà le changement qui s'accomplit dans l'âme. La tête est levée; la physionomie s'est un peu éclaircie; les cavités des yeux sont moins sombres; les yeux gardent encore leur fixité sévère, et la bouche entr'ouverte, qu'ombre une moustache naissante, est morose; il y a toujours quelque chose d'orgueilleux et de défiant, mais bien plus de jeunesse.

2. Les lettres qu'il écrit alors à sa tante Tatiana sont pleines d'effusions et de larmes. Il est, comme il le dit, *Liova-riova*, Léon le pleurnicheur (6 janvier 1852).

3. *La Matinée d'un Seigneur* est le fragment d'un projet de *Roman du propriétaire russe*. *Les Cosaques* sont la première partie d'un grand roman du Caucase. L'immense *Guerre et Paix* n'était, dans la pensée de l'auteur, qu'une sorte de préambule à une épopée contemporaine, dont *les Décembristes* devaient être le centre.

d'une *Histoire de quatre Époques*, qui devait aussi comprendre sa vie au Caucase et sans doute aboutir à la révélation de Dieu par la nature.

Tolstoï a été très sévère plus tard pour ses récits d'*Enfance*, auxquels il a dû une partie de sa popularité : « C'est si mauvais, disait-il à M. Birukov, c'est écrit avec si peu d'honnêteté littéraire!... Il n'y a rien à en tirer. »

Il fut le seul de son avis. L'œuvre manuscrite, envoyée sans nom d'auteur à la grande revue russe le *Sovrémennik* (*le Contemporain*), fut aussitôt publiée (6 septembre 1852), et eut un succès général, que tous les publics d'Europe ont confirmé. Cependant, malgré son charme poétique, sa finesse de touche, sa délicate émotion, on comprend qu'elle ait déplu à Tolstoï, plus tard.

Elle lui a déplu, pour les raisons mêmes qui faisaient qu'elle plaisait aux autres. Il faut bien le dire : sauf dans la notation de certains types locaux et dans un petit nombre de pages, qui frappent par le sentiment religieux ou par le réalisme dans l'émotion[1], la personnalité de Tolstoï s'y accuse très peu. Il y règne une douce, tendre sentimentalité, qui lui fut toujours antipathique, par la suite, et qu'il proscrivit de ses autres romans. Nous la reconnaissons, nous reconnaissons cet humour et ces larmes; ils viennent de Dickens. Parmi ses lectures favorites, entre quatorze et vingt et un ans, Tolstoï indique dans son *Journal* : « Dickens : *David Copperfield*. Influence considérable ». Il relit encore le volume, au Caucase.

Deux autres influences, qu'il signale lui-même[2] : Sterne et Tœppfer. « J'étais alors, dit-il, sous leur inspiration. » Qui eût pensé que les *Nouvelles Genevoises* avaient été le premier modèle de l'auteur de *Guerre et Paix*? Et pourtant, il suffit de le savoir pour retrouver, dans les récits d'*Enfance*, leur bonhomie affectueuse et narquoise, transplantée dans une nature plus aristocratique.

Tolstoï, à ses débuts, se trouvait donc être pour le public une figure de connaissance. Mais sa personnalité ne tarda pas

1. Le pèlerin Gricha, ou la mort de la mère.

2. Dans une lettre à M. Birukov.

à s'affirmer. *Adolescence* (1853), moins pure et moins parfaite qu'*Enfance*, dénote une psychologie plus originale, un sentiment très vif de la nature et une âme tourmentée, dont Dickens et Tœppfer eussent été bien en peine. Dans *la Matinée d'un Seigneur* (octobre 1852)[1], le caractère de Tolstoï paraît nettement formé, avec l'intrépide sincérité de son observation et sa foi dans l'amour. Parmi les remarquables portraits de paysans, qu'il peint dans cette nouvelle, on trouve déjà l'esquisse d'une des plus belles visions de ses *Contes populaires* : le vieillard au rucher[2], le petit vieillard sous le bouleau, les mains étendues, les yeux levés, sa tête chauve luisante au soleil ; autour, les abeilles dorées, volant sans le piquer, lui faisant une couronne...

Mais les œuvres-types de cette période sont celles qui enregistrent immédiatement ses émotions présentes : les récits du Caucase. Le premier, *l'Incursion* (terminé le 24 décembre 1852) s'impose par la magnificence des paysages : un lever de soleil, au milieu des montagnes, sur le bord d'une rivière ; un étonnant tableau nocturne, ombres et bruits notés avec une intensité saisissante ; et le retour, le soir, tandis qu'au loin les cimes neigeuses disparaissent dans le brouillard violet et que les belles voix des soldats qui chantent montent et se perdent dans l'air transparent. Plusieurs types de *Guerre et Paix* s'y essaient à la vie : le capitaine Khlopov, le vrai héros, qui ne se bat point pour son plaisir, mais parce que c'est son devoir, « une de ces physionomies russes, simples, calmes, qu'il est très facile et très agréable de regarder droit dans les yeux ». Lourd, gauche, un peu ridicule, indifférent à ce qui l'entoure, lui seul ne change pas dans la bataille, où tous les autres changent ; « il est exactement comme on l'a toujours vu : les mêmes mouvements tranquilles, la même voix égale, la même expression de simplicité sur son visage naïf et lourd ». Auprès de lui, le lieutenant qui joue les héros de Lermontov et, très bon, fait montre de sentiments féroces. Et le pauvre petit sous-lieutenant, tout joyeux de sa première affaire, débordant de tendresse, prêt à sauter au cou de chacun,

1. *La Matinée d'un Seigneur* ne fut achevée qu'en 1855-6.

2. *Les deux Vieillards* (1885).

adorable et risible, qui se fait stupidement tuer, comme Pétia Rostov. Au milieu du tableau, la figure de Tolstoï, qui observe, sans se mêler aux pensées de ses compagnons, et déjà fait entendre son cri de protestation contre la guerre :

Les hommes ne peuvent-ils donc vivre à l'aise, dans ce monde si beau, sous cet incommensurable ciel étoilé? Comment peuvent-ils, ici, conserver des sentiments de méchanceté, de vengeance, la rage de détruire leurs semblables? Tout ce qu'il y a de mauvais dans le cœur humain devrait disparaître au contact de la nature, cette expression la plus immédiate du beau et du bien [1].

D'autres récits du Caucase, observés à cette époque, n'ont été rédigés que plus tard : en 1854-5, *la Coupe en forêt* [2], d'un réalisme exact, un peu froid, mais plein de notations curieuses pour la psychologie du soldat russe, — des notes pour l'avenir; — en 1856, *une Rencontre au Détachement avec une connaissance de Moscou* [3], un homme du monde, déchu, sous-officier dégradé, poltron, ivrogne et menteur, qui ne peut se faire à l'idée d'être tué comme un de ces soldats qu'il méprise et dont le moindre vaut cent fois mieux que lui.

Au-dessus de toutes ces œuvres s'élève, cime la plus haute de cette première chaîne de montagnes, un des plus beaux romans lyriques que Tolstoï ait écrits, le chant de sa jeunesse, le poème du Caucase, *les Cosaques* [4]. La splendeur des montagnes neigeuses qui déroulent leurs nobles lignes sur le ciel lumineux remplit de sa musique le livre tout entier. Et l'œuvre est unique aussi par cette fleur du génie, « le tout-puissant dieu de la jeunesse, comme dit Tolstoï, cet élan qui ne se retrouve plus ». Quel torrent printanier! Quelles effusions d'amour!

« J'aime, j'aime tant!... Braves! Bons!... » répétait-il, et il voulait pleurer. Pourquoi? qui était brave? qui aimait-il? Il ne le savait pas bien [5].

1. *L'Incursion*, t. III des *Œuvres complètes*, trad. J. W. Bienstock.

2. T. III des *Œuvres complètes*.

3. T. IV des *Œuvres complètes*.

4. Bien qu'ils aient été terminés beaucoup plus tard, en 1860, à Hyères (ils ne parurent qu'en 1863), le gros de l'œuvre est de cette époque.

5. *Les Cosaques*, t. III des *Œuvres complètes*.

Cette ivresse du cœur coule, désordonnée. Le héros, Olénine, qui est venu, comme Tolstoï, se retremper au Caucase, dans la vie d'aventures, et qui s'éprend d'une jeune Cosaque, s'abandonne au tohu-bohu de ses aspirations contradictoires. Tantôt il pense que « le bonheur, c'est de vivre pour les autres, de se sacrifier », tantôt que « le sacrifice de soi-même n'est que sottise » ; alors il n'est pas loin de croire, avec le vieux Cosaque Erochka, que « tout se vaut. Dieu a fait tout pour la joie de l'homme. Rien n'est péché. S'amuser avec une belle fille n'est pas un péché, c'est le salut ». Mais qu'a-t-il besoin de penser? Il suffit de vivre. La vie est tout bien, tout bonheur, la vie toute-puissante, la vie universelle : la Vie est Dieu. Un naturisme brûlant soulève et dévore l'âme. Perdu dans la forêt, au milieu de « la végétation sauvage, de la multitude de bêtes et d'oiseaux, des nuées de moucherons, dans la verdure sombre, dans l'air parfumé et chaud, parmi des petits fossés d'eau trouble qui clapotaient partout sous le feuillage », à deux pas des embûches de l'ennemi, Olénine « est pris tout à coup par un tel sentiment de bonheur sans cause, que, par une habitude d'enfance, il se signe et se met à remercier quelqu'un ». Comme un fakir hindou, il jouit de se dire qu'il est seul et perdu dans ce tourbillon de vie qui l'aspire, que des myriades d'êtres invisibles guettent en ce moment sa mort, cachés de tous côtés, que ces millions d'insectes bourdonnent autour de lui, s'appelant :

« Par ici, par ici, camarades! voici quelqu'un à piquer! » Et il était clair pour lui qu'ici il n'était plus un gentilhomme russe, de la société de Moscou, ami et parent de tel ou tel, mais tout simplement un être comme le moucheron, le faisan, le cerf, comme ceux qui vivaient, qui rôdaient maintenant autour de lui.

— « Comme eux, je vivrai, je mourrai. Et l'herbe poussera dessus... »

Et son cœur est joyeux.

Tolstoï vit, à cette heure de jeunesse, dans un délire de force et d'amour de la vie. Il étreint la Nature, il se fond avec elle. En elle, il verse, il endort, il exalte ses chagrins, ses joies et ses amours[1]. Mais cette ivresse romantique ne porte

1. « Peut-être, dit Olénine amoureux de la jeune Cosaque, aimé-je

jamais atteinte à la lucidité de son regard. Nulle part plus qu'en ce poème ardent, les paysages ne sont peints avec une telle puissance, ni les types avec plus de vérité. L'opposition de la nature et du monde, qui fait le fond du livre et qui sera, toute sa vie, un des thèmes favoris de la pensée de Tolstoï, un article de son *Credo*, lui fait déjà trouver, pour fustiger la comédie du monde, quelques-uns des âpres accents de la *Sonate à Kreutzer*[1]. Mais il n'est pas moins véridique pour ceux qu'il aime et les êtres de la nature, la belle Cosaque et ses amis, sont vus en pleine lumière, avec leur égoïsme, leur cupidité, leur fourberie, tous leurs vices.

Une occasion exceptionnelle allait s'offrir à lui de mettre à l'épreuve cette véracité héroïque.

*
* *

En novembre 1853, la guerre avait été déclarée à la Turquie ; Tolstoï se fit nommer à l'armée de Roumanie, puis il passa à l'armée de Crimée et arriva le 7 novembre 1854 à Sébastopol. Il brûlait d'enthousiame et de foi patriotique. Il fit bravement son devoir et fut souvent en danger, surtout en avril-mai 1855, où il était, un jour sur deux, de service à la batterie du 4e bastion.

A vivre pendant des mois dans une exaltation et un tremblement perpétuels, en tête à tête avec la mort, son mysticisme religieux se raviva. Il a des entretiens avec Dieu. En avril 1855, il note dans son *Journal* une prière à Dieu, pour le remercier de sa protection dans le danger et pour le supplier de la lui continuer, « afin d'atteindre le but éternel et glorieux de l'existence, qui m'est inconnu encore, mais dont j'ai le pressentiment ». Ce but de sa vie, ce n'était point l'art, c'était déjà la religion. Le 5 mars 1855, il écrivait :

en elle la Nature. En l'aimant, je me sens faire partie indivise de la Nature. » Souvent, il compare celle qu'il aime à la Nature. « Elle est, comme la Nature, égale, tranquille, et renfermée. » Ailleurs, il rapproche l'aspect des montagnes lointaines et de « cette femme majestueuse ».

1. Ainsi, dans la lettre d'Olénine à ses amis de Russie.

J'ai été amené à une grande idée, à la réalisation de laquelle je me sens capable de consacrer toute ma vie. Cette idée, c'est la fondation d'une nouvelle religion, la religion du Christ, mais purifiée des dogmes et des mystères... Agir en claire conscience afin d'unir les hommes par la religion[1].

Ce sera le programme de sa vieillesse.

Cependant, pour se distraire des spectacles qui l'entouraient, il s'était remis à écrire. Comment put-il trouver la liberté d'esprit nécessaire pour composer, sous la grêle d'obus, la troisième partie de ses souvenirs : *Jeunesse*? Le livre est chaotique, et l'on peut attribuer aux conditions dans lesquelles il prit naissance son désordre et parfois une certaine sécheresse d'analyses abstraites, avec des divisions et des subdivisions à la manière de Stendhal[2]. Mais on admire sa calme pénétration du fouillis de pensées et de rêves confus qui se pressent dans un jeune cerveau. L'œuvre est d'une rare franchise avec soi-même. Et, par instants, que de fraîcheur poétique, dans le joli tableau du printemps à la ville, dans le récit de la confession et de la course au couvent pour le péché oublié! Un panthéisme passionné donne à certaines pages une beauté lyrique, dont les accents rappellent les récits du Caucase. Ainsi, la description de cette nuit d'été :

L'éclat tranquille du lumineux croissant. L'étang brillant. Les vieux bouleaux, dont les branches chevelues s'argentaient d'un côté, au clair de lune, et de l'autre, couvraient de leurs ombres noires les buissons et la route. Le cri de la caille derrière l'étang. Le bruit à peine perceptible de deux vieux arbres qui se frôlent. Le bourdonnement des moustiques, et la chute d'une pomme, tombée sur les feuilles sèches, les grenouilles qui sautent jusque sur les marches de la terrasse, et dont le dos verdâtre brille sous un rayon de lune... La lune monte; suspendue dans le ciel clair, elle remplit l'espace; l'éclat superbe de l'étang devient encore plus brillant; les ombres se font plus noires, la lumière plus transparente... Et moi, humble vermisseau, déjà souillé de toutes

1. *Journal*, trad. J. W. Bienstock.

2. On retrouve aussi cette manière dans *la Coupe en forêt*, terminée à la même époque. Par exemple : « Il y a trois sortes d'amour : 1° l'amour esthétique; 2° l'amour dévoué; 3° l'amour actif, etc. » (*Jeunesse.*) — Ou bien : « Il y a trois sortes de soldats : 1° les soumis; 2° les autoritaires; 3° les fanfarons, — qui se subdivisent eux-mêmes en : *a*, soumis de sang-froid; *b*, soumis empressés; *c*, soumis qui boivent, etc. » (*Coupe en forêt.*)

les passions humaines, mais avec toute la force immense de l'amour, il me semblait en ce moment que la nature, la lune et moi, nous n'étions qu'un[1].

Mais la réalité présente parlait plus haut que les rêves du passé; elle s'imposait, impérieuse. *Jeunesse* resta inachevée et le capitaine en second comte Léon Tolstoï, dans le blindage de son bastion, au grondement de la canonnade, au milieu de sa compagnie, observait les vivants et les mourants, et notait leurs angoisses et les siennes dans ses inoubliables récits de *Sébastopol*.

Ces trois récits, *Sébastopol en décembre 1854*, *Sébastopol en mai 1855*, *Sébastopol en août 1855*, sont confondus d'ordinaire dans le même jugement. Cependant, ils sont bien différents entre eux. Surtout le second récit, par le sentiment et l'art, se distingue des deux autres. Ceux-ci sont dominés par le patriotisme : sur le second plane une implacable vérité.

On dit qu'après avoir lu le premier récit[2], la tsarine pleura et que le tsar ordonna, dans son admiration, de traduire ces pages en français et d'envoyer l'auteur à l'abri du danger. On le comprend aisément. Rien ici qui n'exalte la patrie et la guerre. Tolstoï vient d'arriver; son enthousiasme est intact; il nage dans l'héroïsme. Il n'aperçoit encore chez les défenseurs de Sébastopol ni ambition, ni amour-propre, nul sentiment mesquin. C'est pour lui une épopée sublime, dont les héros « sont dignes de la Grèce ». D'autre part, ce premier récit ne témoigne d'aucun effort d'imagination, d'aucun essai de représentation objective; l'auteur se promène à travers la ville; il voit avec lucidité, mais raconte dans une forme qui manque de liberté : « Vous voyez... Vous entrez... Vous remarquez... » C'est du grand reportage, avec de belles impressions de nature.

Tout autre est la seconde scène : *Sébastopol en mai 1855*. Dès les premières lignes, on lit :

Des milliers d'amours propres humains se sont ici heurtés ou apaisés dans la mort...

Et plus loin :

Et comme il y avait beaucoup d'hommes, il y avait beaucoup

1. *Jeunesse*, XXXII (vol. II des *Œuvres complètes*).

2. Envoyé à la revue le *Sovrémennik* et publié aussitôt.

de vanités... Vanité, vanité, partout la vanité, même à la porte du tombeau! C'est la maladie particulière à notre siècle... Pourquoi les Homère et les Shakespeare parlent-ils de l'amour, de la gloire, des souffrances, et pourquoi la littérature de notre siècle n'est-elle que l'histoire sans fin des vaniteux et des snobs?

Le récit, qui n'est plus une simple relation de l'auteur et qui met en scène directement les passions et les hommes, montre ce qui se cache sous l'héroïsme. Le clair regard désabusé de Tolstoï fouille au fond des cœurs de ses compagnons d'armes; en eux ainsi qu'en lui, il lit l'orgueil, la peur, la comédie du monde qui continue de se jouer, à deux doigts de la mort. Surtout la peur est avouée, dépouillée de ses voiles et montrée toute nue. Ces transes perpétuelles [1], cette hantise de la mort, sont analysées, sans pudeur, sans pitié, avec une terrible sincérité. A Sébastopol, Tolstoï a appris à perdre tout sentimentalisme, « cette compassion vague, féminine, pleurnicheuse », comme il dit avec dédain. Et jamais son génie d'analyse, dont on a vu s'éveiller l'instinct pendant ses années d'adolescence et qui prendra parfois un caractère presque morbide [2], n'a atteint à l'intensité suraiguë et hallucinée du récit de la mort de Praskhoukhine. Il y a là deux pages entières consacrées à décrire ce qui se passe dans l'âme du malheureux, pendant la seconde où la bombe est tombée et siffle avant d'éclater, — et une page sur ce qui se passe en lui, après qu'elle a éclaté, et qu' « Il a été tué sur le coup par un éclat reçu en pleine poitrine [3] ».

Comme des entr'actes d'orchestre au milieu du drame, s'ouvrent dans ces scènes de bataille de larges éclaircies de nature, des trouées de lumière, la symphonie du jour qui

1. Tolstoï y est revenu, beaucoup plus tard, dans ses *Entretiens* avec son ami Ténéromo. Il lui a raconté notamment une crise de terreur, qui le prit, une nuit qu'il était couché dans le « logement » creusé en plein rempart, sous le blindage. On trouvera cet *Épisode de la guerre de Sébastopol* dans le volume intitulé *les Révolutionnaires*, trad. J. W. Bienstock.

2. Un peu plus tard, Droujinine le mettra amicalement en garde contre ce danger : « Vous avez une tendance à la finesse excessive de l'analyse; elle peut se transformer en un grand défaut. Parfois, vous êtes prêt à dire : chez un tel, le mollet indiquait son désir de voyager aux Indes... Vous devez refréner ce penchant, mais ne l'étouffer pour rien au monde ». (Lettre de 1856, citée par P. Birukov.)

3. T. IV des *Œuvres complètes*, p. 82-85.

se lève sur le splendide paysage, où agonisent des milliers d'hommes. Et le chrétien Tolstoï, oubliant le patriotisme de son premier récit, maudit la guerre impie :

Et ces hommes, des chrétiens qui professent la même grande loi d'amour et de sacrifice, en regardant ce qu'ils ont fait, ne tombent pas à genoux, repentants, devant Celui qui, en leur donnant la vie, a mis dans l'âme de chacun, avec la peur de la mort, l'amour du bien et du beau! Ils ne s'embrassent pas avec des larmes de joie et de bonheur, comme des frères!

Au moment de terminer cette nouvelle, dont l'accent a une âpreté qu'aucune de ses œuvres encore n'avait montrée, Tolstoï se sent pris d'un doute. A-t-il eu tort de parler?

Un doute pénible m'étreint. Peut-être ne fallait-il pas dire cela. Peut-être ce que je dis est une de ces méchantes vérités qui, cachées inconsciemment dans l'âme de chacun, ne doivent pas être exprimées pour ne pas devenir nuisibles, comme la lie qu'il ne faut pas agiter sous peine de gâter le vin. Où est l'expression du mal qu'il faut éviter? Où est l'expression du beau qu'il faut imiter? Qui est le malfaiteur, et qui est le héros? Tous sont bons et tous sont mauvais...

Mais il se ressaisit fièrement :

Le héros de ma nouvelle, que j'aime de toutes les forces de mon âme, que je tâche de montrer dans toute sa beauté et qui toujours fut, est, et sera beau, c'est la Vérité.

Après avoir lu ces pages[1], le directeur du *Sovrémennik*, Nekrasov, écrivait à Tolstoï :

Voilà précisément ce qu'il faut à la société russe d'aujourd'hui : la vérité, la vérité, dont, depuis la mort de Gogol, il est si peu resté dans la littérature russe... Cette vérité que vous apportez dans notre art est quelque chose de tout à fait nouveau chez nous. Je n'ai peur que d'une chose : que le temps et la lâcheté de la vie, la surdité et le mutisme de tout ce qui nous entoure, fassent de vous ce qu'ils ont fait de la plupart d'entre nous, qu'ils ne tuent en vous l'énergie[2].

Rien de pareil n'était à craindre. Le temps, qui use l'énergie des hommes ordinaires, n'a fait que tremper celle de Tolstoï.

1. Que la censure mutila.

2. 9 septembre 1855, trad. J. W. Bienstock.

Mais sur le moment, les épreuves de la patrie, la prise de Sébastopol, réveillèrent, avec un sentiment de douloureuse piété, le regret de sa franchise trop dure. Dans le troisième récit, — *Sébastopol en août 1855*, — racontant une scène d'officiers qui jouent et se querellent, il s'interrompt et dit :

Mais baissons vite le voile sur ce tableau. Demain, aujourd'hui peut-être, chacun de ces hommes ira joyeusement à la rencontre de la mort. Au fond de l'âme de chacun couve la noble étincelle qui fera de lui un héros.

Et si cette pudeur n'enlève rien de sa force au réalisme du récit, le choix des personnages montre assez les sympathies de l'auteur. L'épopée de Malakoff et sa chute héroïque se symbolisent en deux figures touchantes et fières : deux frères, dont l'un, l'aîné, le capitaine Kozeltzov, a quelques traits de Tolstoï[1] ; l'autre, l'enseigne Volodia, timide et enthousiaste, avec ses fiévreux monologues, ses rêves, les larmes qui lui montent aux yeux pour un rien, larmes de tendresse, larmes d'humiliation, ses transes des premières heures qu'il passe au bastion, (le pauvre petit a encore la peur de l'obscurité et quand il est couché, il se cache la tête dans sa capote), l'oppression que lui cause le sentiment de sa solitude et de l'indifférence des autres, puis, quand l'heure est venue, sa joie dans le danger. Celui-ci appartient au groupe de ces poétiques figures d'adolescents, (Pétia de *Guerre et Paix*, le sous-lieutenant d'*Incursion*), qui, le cœur plein d'amour, font la guerre en riant, et se brisent soudain, sans comprendre, à la mort. Les deux frères tombent frappés, le même jour, — le dernier jour de la défense. — Et la nouvelle se termine par ces lignes, où gronde une rage patriotique :

L'armée quittait la ville. Et chaque soldat, en regardant Sébastopol abandonné, avec une amertume indicible dans le cœur, soupirait et montrait le poing à l'ennemi[2].

1. « Son amour-propre se confondait avec sa vie ; il ne voyait pas d'autre alternative : être le premier, ou se détruire... Il aimait à se trouver le premier parmi les hommes auxquels il se comparait. »

2. En 1889, Tolstoï, écrivant une préface aux *Souvenirs de Sébastopol par un officier d'artillerie*, A.-J. Erchov, revint en pensée sur ces scènes. Tout souvenir héroïque en avait disparu. Il ne se rappelait plus que la peur qui dura sept mois, — la double peur : celle de la mort et celle de la

Quand, sorti de cet enfer, où pendant une année il avait touché le fond des passions, des vanités et de la douleur humaines, Tolstoï se retrouva, en novembre 1855, parmi les hommes de lettres de Pétersbourg, il éprouva pour eux un sentiment d'écœurement et de mépris. Tout lui semblait en eux mesquin et mensonger. Ces hommes, qui de loin lui apparaissaient dans une auréole d'art, — Tourgueniev, qu'il avait admiré et à qui il venait de dédier *la Coupe en forêt*, — vus de près, le déçurent amèrement. Un portrait de 1856 le représente au milieu d'eux : Tourgueniev, Gontcharov, Ostrovsky, Grigorovitch, Droujinine. Il frappe, dans le laisser-aller des autres, par son air ascétique et dur, sa tête osseuse, aux joues creusées, ses bras croisés avec raideur. Debout, en uniforme, derrière ces littérateurs, « il semble, comme l'écrit spirituellement Suarès, plutôt garder ces gens que faire partie de leur société : on le dirait prêt à les reconduire en prison[1] ».

Cependant, tous s'empressaient autour du jeune confrère qui leur arrivait, entouré de la double gloire de l'écrivain et du héros de Sébastopol. Tourgueniev, qui avait « pleuré et crié : Hourra! » en lisant les scènes de *Sébastopol*, lui tendait fraternellement la main. Mais les deux hommes ne pouvaient s'entendre. Si tous deux voyaient le monde avec la même clarté de regard, ils mêlaient à leur vision la couleur de leurs âmes ennemies, l'une, ironique et vibrante, amoureuse et désenchantée, dévote de la beauté, l'autre, violente, orgueilleuse, tourmentée d'idées morales, grosse d'un Dieu caché.

Surtout, ce que Tolstoï ne pardonnait point à ces littérateurs, c'était de se croire une caste élue, la tête de l'humanité. Il entrait dans son antipathie pour eux beaucoup de l'orgueil du grand seigneur et de l'officier vis-à-vis de bourgeois écrivassiers et libéraux[2]. C'était aussi un trait caractéristique de

honte, — l'horrible torture morale. Tous les exploits du siège, pour lui, se résumaient en ceci : avoir été de la chair à canon.

1. Suarès, *Tolstoï*, éd. de l'Union pour l'Action morale, 1899.

2. Tourgueniev se plaint, dans une conversation, du « stupide orgueil nobiliaire de Tolstoï, de sa fanfaronnade de junker ».

sa nature, — il le reconnaît lui-même, — de « s'opposer d'instinct à tous les raisonnements généralement admis [1] ». Une méfiance des hommes, un mépris latent pour la raison humaine lui faisaient partout flairer la duperie de soi-même ou des autres, le mensonge.

Il ne croyait jamais à la sincérité des gens. Tout élan moral lui semblait faux et il avait l'habitude, avec le regard extraordinairement pénétrant de ses yeux, de cingler l'homme qui, lui paraissait-il, ne disait pas la vérité [2]...

Comme il écoutait, comme il regardait son interlocuteur, du fond de ses yeux gris profondément enfoncés dans les orbites! Avec quelle ironie se serraient ses lèvres [3]!

Tourgueniev m'a raconté qu'il n'avait jamais rien senti de plus pénible que ce regard aigu, qui, joint à deux ou trois mots d'une observation venimeuse, était capable de mettre en fureur [4].

De violentes scènes éclatèrent, dès leurs premières rencontres, entre Tolstoï et Tourgueniev [5]. De loin, ils s'apaisaient et tâchaient de se rendre justice. Mais le temps ne fit qu'accuser la répulsion de Tolstoï pour son milieu littéraire. Il ne pardonnait pas à ces artistes le mélange de leur vie dépravée et de leurs prétentions morales :

J'acquis la conviction que presque tous étaient des hommes

1. « Un trait de mon caractère, bon ou mauvais, mais qui me fut toujours propre, c'est que, malgré moi, je m'opposais toujours aux influences extérieures épidémiques... J'avais une répulsion pour le courant général. » (Lettre à P. Birukov.)

2. Tourgueniev.

3. Grigorovitch.

4. Eugène Garchine, *Souvenirs sur Tourgueniev*, 1883. Voir *Vie et Œuvre de Tolstoï*, par Birukov.

5. La plus violente, qui amena entre eux une brouille décisive, eut lieu en 1861. Tourgueniev faisait montre de ses sentiments philanthropiques, et parlait des œuvres de bienfaisance, dont s'occupait sa fille. Rien n'irritait plus Tolstoï que la charité mondaine. « Je crois, dit-il, qu'une jeune fille bien habillée, qui tient sur ses genoux des guenilles sales et puantes, joue une scène théâtrale qui manque de sincérité. » La discussion s'envenima. Tourgueniev, hors de lui, menaça Tolstoï de le souffleter. Tolstoï exigea une réparation, sur l'heure, un duel au fusil. Tourgueniev, qui avait aussitôt regretté son emportement, envoya une lettre d'excuses. Mais Tolstoï ne pardonna point. Près de vingt ans plus tard, comme on le verra par la suite, ce fut lui qui demanda pardon, en 1878, alors qu'il abjurait sa vie passée et humiliait à plaisir son orgueil devant Dieu.

immoraux, mauvais, sans caractère, bien inférieurs à ceux que j'avais rencontrés dans ma vie de bohème militaire. Et ils étaient sûrs d'eux-mêmes et contents, comme peuvent l'être des gens tout à fait sains. Ils me dégoûtèrent[1].

Il se sépara d'eux. Toutefois, il garda quelque temps encore leur foi intéressée dans l'art[2]. Son orgueil y trouvait son compte. C'était une religion grassement rétribuée ; elle procurait « des femmes, de l'argent, de la gloire... De cette religion, j'étais un des pontifes. Situation agréable et bien avantageuse ».

Pour mieux s'y consacrer, il donna sa démission de l'armée (novembre 1856).

Mais un homme de sa trempe ne pouvait se fermer longtemps les yeux. Il croyait, il voulait croire au progrès. Il lui semblait « que ce mot signifiait quelque chose ». Un voyage à l'étranger, — du 29 janvier au 30 juillet 1857, — en France, en Suisse et en Allemagne, fit s'écrouler cette foi. A Paris, le 6 avril 1857, le spectacle d'une exécution capitale « lui montra le néant de la superstition du progrès ».

Quand je vis la tête se détacher du corps et tomber dans le panier, je compris, par toutes les forces de mon être, qu'aucune théorie sur la raison de l'ordre existant ne pouvait justifier un tel acte. Si même tous les hommes de l'univers, s'appuyant sur quelque théorie, trouvaient cela nécessaire, je saurais, moi, que c'est mal : car ce n'est pas ce que disent et font les hommes qui décide de ce qui est bien ou mal, mais mon cœur[3].

A Lucerne, le 7 juillet 1857, la vue d'un petit chanteur ambulant, à qui les riches Anglais, hôtes du Schweizerhof, refusaient l'aumône, lui fait inscrire dans son *Journal du prince D. Nekhludov*[4] son mépris pour toutes les illusions chères aux libéraux, pour ces gens « qui tracent des lignes imaginaires sur la mer du bien et du mal ».

1. *Confessions*, t. XIX des *Œuvres complètes*, trad. J. W. Bienstock.

2. « Il n'y avait, dit-il, aucune différence entre nous et un asile d'aliénés. Même à cette époque, je le soupçonnais vaguement ; mais, comme font tous les fous, je traitais chacun de fou, excepté moi. » (*Ibid.*)

3. *Ibid.*

4. *Journal du Prince Nekhludov, Lucerne*, t. V des *Œuvres complètes*.

Pour eux, la civilisation, c'est le bien ; la barbarie, le mal; la liberté, le bien; l'esclavage, le mal. Et cette connaissance imaginaire détruit les besoins instinctifs, primordiaux, les meilleurs. Et qui me définira ce qu'est la liberté, ce qu'est le despotisme, ce qu'est la civilisation, ce qu'est la barbarie? Où donc ne coexistent pas le bien et le mal? Il n'y a en nous qu'un seul guide infaillible, l'Esprit universel qui nous souffle de nous rapprocher les uns des autres.

De retour en Russie, à Iasnaïa, de nouveau il s'occupa des paysans. Ce n'était pas qu'il se fît non plus illusion sur le peuple. Il écrit :

Les apologistes du peuple et de son bon sens ont beau dire, la foule est peut-être bien l'union de braves gens; mais alors ils ne s'unissent que par le côté bestial, méprisable, qui n'exprime que la faiblesse et la cruauté de la nature humaine [1].

Aussi n'est-ce pas à la foule qu'il s'adresse : c'est à la conscience individuelle de chaque homme, de chaque enfant du peuple; car là est la lumière. Il fonde des écoles, sans trop savoir qu'enseigner. Pour l'apprendre, il fait un second voyage en Europe, du 3 juillet 1860 au 23 avril 1861 [2].

Il étudie les divers systèmes pédagogiques. Est-il besoin de dire qu'il les rejette tous? Deux séjours à Marseille lui montrèrent que la véritable instruction du peuple se faisait en dehors de l'école, qu'il trouva ridicule, par les journaux, les musées, les bibliothèques, la rue, la vie, qu'il nomme « l'école spontanée ». L'école spontanée, par opposition à l'école obligatoire, qu'il regarde comme néfaste et niaise, voilà ce qu'il veut fonder, ce qu'il essaye, à son retour, à Iasnaïa Poliana [3]. Son principe est la liberté. Il n'admet point qu'une élite, « la société privilégiée libérale », impose sa science et ses erreurs au « peuple qui lui est étranger ». Elle n'y a aucun droit. Cette méthode d'éducation forcée n'a jamais pu produire, dans l'Université, « des hommes dont l'humanité a besoin, mais des hommes dont a besoin la société dépravée : des

1. *Journal du Prince D. Nekhludov.*

2. Il fit dans ce voyage la connaissance, à Dresde, d'Auerbach, qui avait été son premier inspirateur pour l'instruction du peuple; à Kissingen, de Frœbel; à Londres, de Herzen; à Bruxelles, de Proudhon, qui semble l'avoir beaucoup frappé.

3. Surtout en 1861-1862.

fonctionnaires, des professeurs fonctionnaires, des littérateurs fonctionnaires, ou des hommes arrachés sans aucun but à leur ancien milieu, dont la jeunesse a été gâtée, et qui ne trouvent pas de place dans la vie, des libéraux irritables, maladifs[1] ». Au peuple, de dire ce qu'il veut! S'il ne tient pas à « l'art de lire et d'écrire, que lui imposent les intellectuels », il a ses raisons pour cela : il a d'autres besoins d'esprit plus pressants et plus légitimes. Tâchez de les comprendre, et aidez-le à les satisfaire.

Ces libres théories d'un conservateur révolutionnaire, comme il fut toujours, Tolstoï tâcha de les mettre en pratique, à Iasnaïa, où il se faisait beaucoup plus le condisciple que le maître de ses élèves[2]. En même temps, il s'efforçait d'introduire dans l'exploitation agricole un esprit plus humain. Nommé en 1861 arbitre territorial, dans le district de Krapivna, il fut le défenseur du peuple contre les abus de pouvoir des propriétaires et de l'État.

Mais il ne faudrait pas croire que cette activité sociale le satisfît et le remplît tout entier. Il continuait d'être la proie de passions opposées. En dépit qu'il en eût, il aimait le monde, toujours, et il en avait besoin. Le plaisir le reprenait, par périodes; ou c'était le goût de l'action. Il risquait de se faire tuer dans des chasses à l'ours. Il jouait de grosses sommes. Il lui arrivait même de subir l'influence du milieu littéraire de Pétersbourg, qu'il méprisait. Au sortir de ces aberrations, il tombait dans des crises de dégoût. Les œuvres de cette époque portent fâcheusement les traces de cette incertitude artistique et morale. *Les Deux Hussards*[3] (1856) ont des prétentions à l'élégance, un air fat et mondain, qui choque chez Tolstoï. *Albert*[4], écrit à Dijon en 1857, est faible et bizarre, dénué de la profondeur et de la précision qui sont habituelles à l'auteur. *Le Journal d'un Marqueur* (1856), plus frappant, mais hâtif, semble traduire l'écœurement que Tolstoï s'inspire à lui-

1. *L'Éducation et la Culture*. Voir *Vie et Œuvre* de Tolstoï, t. II.

2. Toltoï a exposé ces théories dans la revue *Iasnaïa Poliana*, 1862 (t. XIII des *Œuvres complètes*).

3. T. IV des *Œuvres complètes*.

4. T. V des *Œuvres complètes*.

même. Le prince Nekhludov, son *Doppelgänger*, son double, se tue dans un tripot :

Il avait tout : richesse, nom, esprit, aspirations élevées; il n'avait commis aucun crime; mais il avait fait pire : il avait tué son cœur, sa jeunesse; il s'était perdu, sans même avoir une forte passion pour excuse, mais faute de volonté.

L'approche même de la mort ne le change pas : « La même inconséquence étrange, la même hésitation, la même légèreté de pensée... »

La mort... A cette époque, elle commence à hanter l'âme de Tolstoï. *Trois Morts*[1] (1858-9) annoncent déjà la sombre analyse de *la Mort d'Ivan Iliitch*, la solitude du mourant, sa haine pour les vivants, ses : « Pourquoi? » désespérés. Le triptyque des trois morts — la dame riche, le vieux postillon phtisique et le chêne abattu, — a de la grandeur; les portraits sont bien tracés, les images assez frappantes, bien que l'œuvre, trop vantée, soit d'une trame un peu lâche et que la mort du chêne manque de la poésie précise, qui fait le prix des beaux paysages de Tolstoï. Dans l'ensemble, on ne sait encore ce qui l'emporte de l'art pour l'art ou de l'intention morale.

Tolstoï l'ignorait lui-même. Le 4 février 1859, pour son discours de réception à la *Société Moscovite des Amateurs des Lettres russes*, il faisait l'apologie de l'art pour l'art[2], et c'était le président de la Société, Khomiakov, qui, après avoir salué en lui « le représentant de la littérature proprement artistique », prenait contre lui la défense de l'art social et moral[3].

Un an plus tard, la mort de son frère chéri, Nicolas, emporté par la phtisie[4] à Hyères, le 19 septembre 1860, bou-

1. T. VI des *Œuvres complètes*.

2. Discours sur la *Supériorité de l'élément artistique dans la littérature sur tous ses courants temporaires*.

3. Il lui opposait ses propres exemples, le vieux postillon des *Trois Morts*.

4. On remarquera que déjà un autre frère de Tolstoï, Dmitri, était mort de phtisie en 1856. Tolstoï lui-même se croyait atteint, en 1856, en 1862 et en 1871. Il était, comme il l'écrit, le 28 octobre 1852, « d'une complexion forte, mais d'une santé faible ». Constamment il souffrait de refroidissements, de maux de gorge, de maux de dents, de maux d'yeux, de rhumatismes. Au Caucase, en 1852, il devait, « deux jours par semaine au moins, garder la

leversait Tolstoï, au point « d'ébranler sa foi dans le bien, en tout », et lui faisait renier l'art :

La vérité est horrible... Sans doute, tant qu'existe le désir de la savoir et de la dire, on tâche de la savoir et de la dire. C'est la seule chose qui me soit restée de ma conception morale. C'est la seule chose que je ferai, mais pas sous la forme de votre art. L'art, c'est le mensonge, et je ne peux plus aimer le beau mensonge[1].

Mais moins de six mois après, il revenait au « beau mensonge », avec *Polikouchka*[2], qui est peut-être son œuvre la plus dénuée d'intentions morales, à part la malédiction latente qui pèse sur l'argent et son pouvoir néfaste : œuvre purement écrite pour l'art; un chef-d'œuvre d'ailleurs, auquel on ne peut reprocher que sa richesse excessive d'observation, une abondance de matériaux qui auraient pu suffire à un grand roman, et le contraste trop dur, un peu cruel, entre l'atroce dénouement et le début humoristique[3].

*
* *

De cette époque de transition, où le génie de Tolstoï tâtonne, doute de lui-même et semble s'énerver, « sans forte passion, sans volonté directrice », comme le Nekhludov du

chambre ». La maladie l'arrête, plusieurs mois, en 1854, sur la route de Silistrie à Sébastopol. En 1856, il est sérieusement malade de la poitrine, à Iasnaïa. En 1862, par crainte de la phtisie, il va faire une cure de koumiss à Samara, chez les Bachkirs, et il y retournera presque chaque année, après 1870. Sa correspondance avec Fet est pleine de ces préoccupations. Cet état de santé fait mieux comprendre l'obsession de sa pensée par la mort. Plus tard, il parlait de la maladie, comme de sa meilleure amie : « Quand on est malade, il semble qu'on descende une pente très douce, qui, à un certain point, est barrée par un rideau, léger rideau de légère étoffe; en deçà, c'est la vie; au delà, c'est la mort. Combien l'état de maladie l'emporte, en valeur morale, sur l'état de santé! Ne me parlez pas de ces gens qui n'ont jamais été malades! Ils sont terribles, les femmes surtout. Une femme bien portante, mais c'est une vraie bête féroce! » — (Entretiens avec M. Paul Boyer, *le Temps*, 27 août 1901.)

1. 17 octobre 1860, lettre à Fet. (*Correspondance inédite*, p. 27-30.)

2. Écrit à Bruxelles, en 1861.

3. Une autre nouvelle de cette époque, un simple récit de voyage, qui évoque des souvenirs personnels, *la Tourmente de neige* (1856), a une grande beauté d'impressions poétiques et quasi-musicales. Tolstoï en a repris un peu le cadre, plus tard, pour *Maître et Serviteur* (1895).

Journal d'un Marqueur, sort l'œuvre la plus pure qui soit jamais née de lui, *le Bonheur conjugal*[1] (1859). C'est le miracle de l'amour.

Depuis de longues années, il était ami de la famille Bers. Il avait été amoureux tour à tour de la mère et des trois filles[2]. Ce fut définitivement de la seconde qu'il s'éprit. Mais il n'osait l'avouer. Sophie-Andréievna Bers était encore une enfant : elle avait dix-sept ans; lui, avait plus de trente ans; il se regardait comme un vieux homme, qui n'avait pas le droit d'associer sa vie usée, souillée, à celle d'une innocente jeune fille[3]. Il résista, trois ans. Plus tard, il a conté, dans *Anna Karénine*, comment il fit sa déclaration à Sophie Bers, et comment elle y répondit, — en dessinant tous deux, du doigt sur une table, les initiales des mots qu'ils n'osaient dire. Comme Levine dans *Anna Karénine*, il eut la cruelle loyauté de remettre son *Journal* intime à sa fiancée, afin qu'elle n'ignorât rien de ses hontes passées et, comme Kitty dans *Anna*. Sophie en ressentit une amère souffrance. Le 23 septembre 1862, se fit leur mariage.

Mais depuis trois ans déjà, ce mariage était fait dans la pensée du poète, écrivant *Bonheur conjugal*[4]. Depuis trois ans, il avait déjà vécu par avance les ineffables jours de l'amour qui s'ignore, et les jours enivrés de l'amour qui se découvre, et l'heure où les divines paroles attendues se murmurent, les larmes « d'un bonheur qui s'envole pour toujours et ne reviendra jamais »; et la réalité triomphante des premiers temps du mariage, l'égoïsme amoureux, « la

1. T. V des *Œuvres complètes*.

2. Quand il était enfant, il avait, dans un accès de jalousie (parce qu'elle causait avec un autre), fait tomber d'un balcon celle qui devait devenir madame Bers, sa petite camarade de jeux, alors âgée de neuf ans. Elle en était restée longtemps boiteuse.

3. Voir dans *Bonheur conjugal*, la déclaration de Serge : « Supposez un monsieur A, un homme vieux qui a vécu, et une dame B, jeune, heureuse, qui ne connaît encore ni les hommes, ni la vie. Par suite de diverses circonstances de famille, il l'aimait comme sa fille, et ne pensait pas pouvoir l'aimer autrement... etc. »

4. Peut-être mettait-il aussi dans son œuvre les souvenirs d'un roman d'amour, ébauché à Moscou en 1856, avec une jeune fille, très différente de lui, très frivole, très mondaine, et qu'il finit par laisser, bien qu'ils fussent sincèrement épris l'un de l'autre.

joie incessante et sans cause »; puis, la fatigue qui vient, le mécontentement vague, l'ennui de la vie monotone, les deux âmes unies qui doucement se disjoignent et s'éloignent l'une de l'autre, la griserie dangereuse du monde pour la jeune femme — coquetteries, jalousie, malentendus mortels, — l'amour voilé, perdu; enfin, le tendre et triste automne du cœur, la figure de l'amour qui reparaît, pâlie, vieillie, plus touchante par ses larmes, ses rides, le souvenir des épreuves, le regret du mal que l'on se fit et des années perdues, — sérénité du soir, passage auguste de l'amour à l'amitié et du roman de la passion à la maternité... Tout ce qui devait venir, tout, Tolstoï l'avait rêvé, goûté par avance. Et afin de le mieux vivre, il l'avait vécu en elle, en la bien-aimée. Pour la première fois, — l'unique fois peut-être dans l'œuvre de Tolstoï, — le roman se passe dans le cœur d'une femme et est raconté par elle. Avec quelle délicatesse exquise! Beauté de l'âme qui s'enveloppe d'un voile de pudeur... L'analyse de Tolstoï a renoncé, pour cette fois, à sa lumière un peu crue; elle ne s'acharne pas, avec fièvre, à mettre à nu la vérité. Les secrets de la vie intérieure se laissent deviner, plutôt qu'ils ne sont livrés. Le cœur et l'art de Tolstoï sont attendris. Équilibre harmonieux de la forme et de la pensée : *Bonheur conjugal* a la perfection classique d'une œuvre racinienne.

Le mariage, dont Tolstoï pressentait avec une clarté profonde la douceur et les troubles, devait être son salut. Il était las, malade, dégoûté de lui-même et de ses efforts. Aux succès éclatants, qui avaient accueilli ses premières œuvres, avait succédé le silence complet de la critique [1] et l'indifférence du public. Hautainement, il affectait de s'en réjouir :

Ma réputation a beaucoup perdu de sa popularité qui m'attristait. Maintenant, je suis tranquille, je sais que j'ai à dire quelque chose et que j'ai la force de le dire très haut. Quant au public, qu'il pense ce qu'il voudra [2]!

Mais il se vantait : de son art, lui-même n'était pas sûr. Sans doute, il était maître de son instrument littéraire; mais il ne savait qu'en faire. Comme il le disait, à propos de *Poli-*

1. De 1857 à 1861.

2. *Journal*, octobre 1857, trad. Bienstock.

kouchka, « c'était un bavardage sur le premier sujet venu, par un homme qui sait tenir sa plume[1] ». Ses œuvres sociales avortaient. En 1862, il démissionna de sa charge d'arbitre territorial. La même année, la police vint perquisitionner à Iasnaïa Poliana, bouleversa tout, ferma l'école. Tolstoï était alors absent, surmené; il craignait la phtisie :

Les querelles d'arbitrage m'étaient devenues si pénibles, le travail de l'école si vague, mes doutes qui provenaient du désir d'instruire les autres en cachant mon ignorance de ce qu'il fallait enseigner m'étaient si écœurants que je tombai malade. Peut-être serais-je arrivé alors au désespoir, où je tombai quinze ans plus tard, s'il n'y avait eu pour moi un côté inconnu de la vie qui me promettait le salut : c'était la vie de famille[2].

*
* *

Il en jouit d'abord, avec la passion qu'il mettait à tout[3]. L'influence personnelle de la comtesse Tolstoï fut précieuse pour l'art. Bien douée littérairement[4], elle était, ainsi qu'elle dit, « une vraie femme d'écrivain », tant elle prenait à cœur l'œuvre de son mari. Elle travaillait avec lui, écrivait sous sa dictée, recopiait ses brouillons[5]. Elle tâchait de le défendre contre son démon religieux, ce redoutable esprit qui soufflait déjà, par moments, la mort de l'art. Elle tâchait que sa porte fût close aux utopies sociales[6]. Elle réchauffait en lui le génie créateur. Elle fit plus : elle apporta à ce génie la richesse nouvelle de son âme féminine. A part de jolies silhouettes dans *Enfance* et *Adolescence*, la femme est à peu près absente des premières œuvres de Tolstoï, ou elle reste au second plan. Elle apparaît dans *Bonheur conjugal*, écrit

1. Lettre à Fet, 1863. Voir *Vie et Œuvre de Tolstoï*.

2. *Confessions*, trad. Bienstock.

3. « Le bonheur de famille m'absorbe tout entier » (5 janvier 1863). « Je suis si heureux, si heureux! je l'aime tant! » (8 février 1863). — Voir *Vie et Œuvre*.

4. Elle avait écrit quelques nouvelles.

5. Elle recopia, dit-on, sept fois *Guerre et Paix*.

6. Aussitôt après son mariage, Tolstoï suspendit ses travaux pédagogiques, écoles et revue.

sous l'influence de l'amour pour Sophie Bers. Dans les œuvres qui suivent, les types de jeunes filles et de femmes abondent et ont une vie intense, supérieure même aux types d'hommes. On aime à croire que la comtesse Tolstoï a non seulement servi de modèle à son mari pour Natacha, dans *Guerre et Paix* [1], et pour Kitty, dans *Anna Karénine*, mais que, par ses confidences et sa vision propre, elle put lui être une précieuse et discrète collaboratrice. Certaines pages d'*Anna Karénine* [2] me semblent particulièrement déceler une main de femme.

Grâce au bienfait de cette union, Tolstoï goûta, pendant dix à quinze ans, une paix et une sécurité, qui lui étaient depuis longtemps inconnues [3]. Alors il put, sous l'aile de l'amour, rêver et réaliser à loisir les chefs-d'œuvre de sa pensée, monuments colossaux qui dominent tout le XIXe siècle : *Guerre et Paix* (1864-1869) et *Anna Karénine* (1873-1877).

ROMAIN ROLLAND

(A suivre.)

1. Ainsi que sa sœur cadette Tatiana, intelligente et artiste, dont Tolsto aimait beaucoup l'esprit et le talent musical. Tolstoï disait : « J'ai pris Tania [Tatiana], je l'ai pilée avec Sonia [Sophie Bers, comtesse Tolstoï], et il en est sorti Natacha » (cité par Birukov).

2. L'installation de Dolly dans la maison de campagne délabrée ; — Dolly et les enfants ; — beaucoup de détails de toilette ; — sans parler de certains secrets de l'âme féminine, que l'intuition d'un homme de génie n'eût peut-être pas suffi à pénétrer, si une femme ne les lui avait trahis.

3. Indice caractéristique de la mainmise sur l'esprit de Tolstoï par le génie créateur : son *Journal* s'interrompt, treize ans, depuis le 1er novembre 1865, — en pleine composition de *Guerre et Paix*. L'égoïsme artistique fait taire le monologue de la conscience. Cette époque de création est aussi une période de forte vie physique. Tolstoï est fou de la chasse. « A la chasse j'oublie tout... » (lettre de 1864). — A une de ces chasses à cheval, il se cassa le bras (septembre 1864), et ce fut pendant sa convalescence qu'il dicta les premières parties de *Guerre et Paix*. « En revenant de mon évanouissement, je me suis dit : Je suis un artiste. Et je le suis, mais un artiste isolé ! » (Lettre à Fet, 23 janv. 1865.) Toutes les lettres de cette époque, écrites à Fet, exultent de joie créatrice. « Je regarde comme un essai de plume, dit-il, tout ce que j'ai publié jusqu'à ce jour. » (*Ibid.*)

LA VIE BOURGEOISE

LA RAVAGEUSE

A MA CHÈRE FILLE,
MARCELLE TINAYRE,
en souvenir des heures où, pleine de tendre espoir, je lui apprenais à écrire.
L. G.

— PREMIÈRE PARTIE —

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais marquer mon horizon...
(JOSÉPHIN SOULARY.)

I

— Madame est servie, — dit la femme de chambre.

Les quatre convives passèrent dans la salle à manger. C'étaient d'abord le maître de la maison, André Javelot, avec mademoiselle Vergette, puis le gros Borlad avec madame Javelot. Un dîner intime sous l'abat-jour vert d'eau de la lampe suspendue. Un repas d'adieu aussi, car les Javelot quittaient Paris quelques jours plus tard pour s'installer à la campagne, dans la propriété qu'ils avaient achetée en Saintonge.

On s'assit autour de la table. Le potage fumait dans les assiettes de porcelaine blanche à filets d'or, telles que la mode les imposait vingt-cinq ans plus tôt.

Le décor n'avait pas changé dans cet appartement de la rue Vivienne et dans cette salle à manger où les Javelot avaient

pris leur premier déjeuner le lendemain de leur mariage. C'étaient les mêmes panneaux de tapisserie encadrés de baguettes en chêne, le même buffet sculpté, les mêmes chaises cannées, à dossier haut, grossière imitation de la Renaissance, la même table ronde à pied central, massive et vulgaire. Et cela constituait un cadre demi-vieillot et touchant par l'accord qu'il mettait entre les objets et les personnes : — Javelot, cinquante ans, sa femme, quarante-six. — Leur belle santé, l'éclat durable de leur teint, la fermeté de leur geste et quelque chose de doucement heureux donnent l'idée d'un bonheur stable, solidement établi sur de fortes bases, comme sont établis les meubles qui les entourent et qui, après vingt-cinq ans d'usage, sont encore frais et intacts.

Aussitôt les serviettes dépliées, madame Javelot se récrie :

— Comme c'est ennuyeux! Deux invités sur quatre, qui nous manquent!... C'est jour de malheur!... Dieu! que j'en suis fâchée!... Et toi, André, qu'en penses-tu?...

— Moi, ma chère? Mais je n'en pense rien. Les Gérard sont de très aimables gens, mais enfin leur présence n'est pas indispensable à notre joie... Et puis, leur excuse est tout à fait acceptable...

Il se retourna vers Borlad :

— Gérard est professeur au lycée Jean-Jacques-Rousseau. Il prépare une thèse... C'est un bûcheur... Il n'a pu quitter sa besogne pour venir... Je comprends ça...

Il soupira :

— Ah! oui, je le comprends, moi qui jadis... Enfin!... Et puis nous avons nos deux vieux amis... Que désirer de plus!... Ma chère, nous reparlerons des Gérard au dessert, en buvant à leur santé.

Berthe sourit un peu, gentiment, et, se tournant vers son amie :

— Tu vois, — dit-elle, — il est toujours le même : content, paisible et trouvant toute chose à son gré...

Mademoiselle Vergette, sereine et douce vieille fille, au visage pâle et aux yeux limpides, répondit à demi-voix :

— C'est lui, le cher homme, qui sait s'accommoder au gré de toute chose... Tu as de la chance, va, d'avoir un tel mari!

— Oh! oui! — répondit avec conviction madame Javelot.

Une fois de plus, son regard se posa tendrement sur son mari, qui continuait avec Borlad la conversation commencée au salon. Il s'agissait de Mantelier, l'acquéreur de la maison André Javelot, — soieries d'art, rue Vivienne, — et qui succédait à celui-ci.

Berthe et André avaient passé, dans cet entresol de la rue Vivienne, vingt-cinq années d'amour et de labeur. La fortune leur avait été favorable, et ils avaient aussi la santé, la bonne humeur, le goût du bien vivre et de beaux restes de jeunesse. Que désirer de mieux?... La liberté. Oui, ils rêvaient de poser leur chaîne, d'habiter loin de Paris dans l'indépendance et la simplicité. L'ami Borlad, à qui Javelot confiait parfois son projet de « lâcher tout » et de s'en aller mener « la vie campagnarde », ne croyait pas à cette soudaine vocation de paysan. Il aimait son boulet, lui, l'important commissionnaire de la rue d'Enghien dont les jours passaient à traiter des affaires avec les plus riches marchands de l'Amérique du Sud. « Moi, — disait-il, — sans le commerce, je mourrais... » C'est pourquoi, ce soir-là, pendant ce repas d'adieu, il ressassait :

— Tu fais une bêtise, mon bon! Tu es trop jeune pour te retirer... Je te dis que tu fais une bêtise...

— Mais non! mais non! — répondait Javelot. — Avant tout, je veux vivre, et vivre le plus longtemps possible... Examine-moi un peu : je grossis... c'est une menace.

— Bah!...

— Il me faut du grand air, de l'exercice, du calme, l'existence simple, la nature, quoi!... Je ne veux pas devenir comme Lambezun et Fliconneau, ces empotés!... Et comme toi-même, pauvre ami!...

— Oh! moi!... — fit Borlad avec résignation, — moi, je ne suis qu'une vieille bête de célibataire, et peu importe que je sois gras ou maigre... Pour ce que je fais de ma vie!... Les affaires, ma pipe, la brasserie de cinq à sept, et, de temps en temps, une petite...

— Chut!... — dit tout bas Javelot en l'interrompant, — il y a ici une jeune vierge de quarante-six printemps dont la pudeur t'impose le silence.

Ils rirent en dedans.

— Oui, — continua Borlad, — je n'aurais pas, comme toi,

l'audace de changer mes habitudes aux alentours de la cinquantaine... Il est vrai — ajouta-t-il lourdement — que toi et moi, ça fait deux... Tu es un artiste, toi : tu dessines, tu lis... Même... Ah çà! ne faisais-tu pas des vers, jadis, au lycée de Lyon?

— Péchés de jeunesse!

— Enfin tu es un faux commerçant... Et puis tu as une femme charmante, qui t'adore, que tu adores... Voilà qui aide à supporter la campagne!... Mais moi...

D'un accent vif, Berthe, qui causait avec mademoiselle Vergette, interrompit Borlad :

— André?... le croirais-tu?... Hortense m'affirme qu'elle ne s'est jamais rencontrée ici avec les Gérard. Est-ce possible?

— Il en est ainsi pourtant, — dit paisiblement la vieille fille.

— Comment, ma bonne Vergette, vous ne connaissez pas la petite Gérard et son flegmatique époux? — fit Javelot. — Vous venez souvent ici le dimanche, et c'est précisément le jour où ils nous font visite... Alors...

Mademoiselle Vergette hocha la tête, faisant « non, non », sans dire mot.

— Singulier hasard! — dit André.

Mais il n'insista pas davantage sur cette question qui semblait passionner sa femme.

Il se retourna vers Borlad, qui disait, avec lenteur :

— Moi, je l'ai vue ici plusieurs fois... Jolie, oui, mais...

Et, se penchant vers André, il lui murmurait à l'oreille :

— Un peu cocotte, hein?

— Mais non! je ne crois pas, — répondit Javelot, l'esprit ailleurs, — non, je ne crois pas...

Et il reprit l'énumération des camarades devenus goutteux, rhumatisants, obèses et podagres, — pour tout dire, finis avant le temps, — parce qu'ils s'obstinaient à demeurer à Paris et à travailler quand l'heure normale de la retraite avait sonné.

Cependant Berthe disait à mademoiselle Vergette :

— Tu ne peux te figurer, ma chère, comme elle est gentille, cette petite Sylvie!... Elle s'appelle Sylvie, madame Gérard. Ce nom lui va si bien! un joli visage du dix-huitième siècle, des cheveux blonds et fous, des yeux mordorés;

une bouche, des dents!... Et habillée!... gracieuse!... spirituelle!... savante!... Ma chère, elle corrige les devoirs des élèves de philosophie... Car elle aide son mari!... elle fait ses robes... André?

— Quoi?...

— N'est-ce pas qu'elle est très instruite, madame Gérard?... Elle sait le latin, dis?...

— Oui, oui, elle sait le latin, — répondit Javelot rapidement, car sa femme troublait sa conversation avec Borlad; — le latin, et puis aussi le grec... et puis... ça m'est égal!

Il répondait par complaisance et se reprenait vite à démontrer l'excellence de la doctrine tolstoïenne.

— Tolstoï? — disait Borlad, — connais pas.

— Tu ignores Tolstoï, mon gros?... Mais qu'est-ce que tu lis?

— Rien, — dit placidement Borlad.

— Eh bien, mon vieux, Tolstoï était, en Russie, ce que Jean-Jacques Rousseau était en France, il y a cent cinquante ans... Tu sais bien, Rousseau?...

— Oui. A Genève, il y a sa statue et aussi l'île Rousseau... Va toujours! Tu dis que Tolstoï?...

— ... a écrit à peu près ceci : « Quand un homme a, par son travail, payé sa dette à la société, il ne doit pas rester dans les villes. Après avoir collaboré aux œuvres des humains, qu'il aille contempler celles de la nature, qu'il aille vivre de la vie rustique, en pleine campagne. Là, s'il est malade, il se guérira. Troublé, il recouvrera le calme. Pauvre, il se croira riche. Ignorant, il aura le loisir d'apprendre... »

— André?... (Berthe interrompait encore son mari.) Quel âge a-t-elle, madame Gérard?

— Eh! je ne sais pas!... je n'en sais rien! — dit André non sans quelque impatience, car l'âge de madame Gérard l'intéressait peu. — Vingt-sept, vingt-huit ans... trente peut-être...

Et il continua :

— Oui, mon cher, le calme, le calme... Il n'y a que ça pour prolonger la vie, pour ne pas claquer avant l'heure... Or, moi, je ne veux pas claquer, encore.

— Très bien!... Mais ta femme, qu'est-ce qu'elle pense de

ça? Qu'est-ce qu'elle fera là-bas, elle?... Est-ce qu'elle contemplera la nature, elle aussi?... Aura-t-elle, au moins, aurez-vous quelques relations de voisinage, des gens avec qui causer?... Une femme ne peut cependant passer des semaines et des semaines sans voir personne!

— Nous fuirons les visites, — dit Javelot.

Berthe, qui, tout en écoutant son amie, suivait la conversation des deux hommes, intervint avec gaieté :

— M'ennuyer, moi?... Faire ou recevoir des visites?... Ah! mais non!... Songez donc, mon cher Borlad, que, pendant plus de vingt-cinq ans, je suis restée enfermée dans le magasin de la rue Vivienne, en compagnie des factures et du grand livre; — du matin au soir ficelée dans un corset et toujours engoncée dans des robes à la mode... moi qui aimerais tant rester en peignoir tout le jour!... J'adore les fleurs, et je ne connais que celles des squares et des marchés!... J'ai toujours désiré veiller de près au ménage, à la lingerie, à l'office, et je ne l'ai jamais pu!... Et les petits ouvrages? j'en suis folle! Et je n'en peux faire aucun... Tout juste une broderie de coffre à bois et deux voiles de fauteuil, en vingt-cinq ans!... c'est peu... Ah! je vais m'en donner, allez!...

Elle riait, d'un joli rire puéril, heureuse déjà de la joie qu'elle pressentait.

— Comment les as-tu connus, ces Gérard? — lui disait mademoiselle Vergette, curieuse et peut-être un peu jalouse, au fond.

— Nous étions voisins. Ils ont habité, deux ans, au-dessus de nous... Ils s'étaient logés là pour être tout près de la Bibliothèque Nationale... Dis donc, André, te rappelles-tu le jour où nous avons vu madame Gérard pour la première fois?

— Oui, — répondit Javelot en riant. — Figurez-vous que c'était en hiver : nous achevions de dîner; tout à coup, Augustine ouvre la porte de la salle à manger : « Madame, c'est la dame du troisième qui voudrait parler à madame parce que son mari n'est pas encore rentré... Elle s'inquiète... Elle est nouvellement à Paris et... » Berthe se précipite et ramène la petite femme toute bouleversée : « Oh! pardon... monsieur, madame!... Je suis si ennuyée!... Jamais mon

mari n'est en retard... Où aller le chercher?... Je ne connais guère Paris... » Nous la rassurons. Elle se remet tant bien que mal, nous dit qu'elle est de Nancy, où son père est médecin et où elle a épousé son mari, alors professeur au lycée... Et, pendant qu'elle nous faisait sa biographie, voilà l'époux qui s'amène, placide, ayant sous le bras sa serviette bourrée de papiers... Il avait oublié l'heure à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il était allé chercher des documents.

— Oublié l'heure... et sa femme, — dit Borlad.

— Et sa femme... Heu!... je ne serais pas étonné qu'il l'oubliât souvent, sa femme. Il a plutôt une tête d'archéologue qu'un visage d'amoureux...

On rit.

Mais Javelot reprenait le sujet qui lui tenait au cœur. Il disait :

— Non, mon cher, ce n'est pas un palais, notre « chez nous » : une vieille maison... comprends-tu le charme des vieilles maisons?... encore solide, sous un manteau de lierre et de vigne vierge, et si modeste, si simple que nous l'avons nommée *la Maisonnette*...

— Gentil, ce nom! — dit Borlad.

— Très gentil! — répéta mademoiselle Vergette.

Et elle ajouta :

— Racontez-nous donc ça en détail, monsieur Javelot.

— Voilà... — dit André.

Il recula son assiette, et, sur la nappe, traça du bout des doigts un plan imaginaire :

— Ici, l'Océan. Là une côte sablonneuse et une forêt de pins. A l'extrémité de la forêt, une baie où débouche le Courson, dont les rives sont délicieuses jusqu'à ce point, là, vous voyez, où il se confond avec l'Océan. Alors, c'est un gouffre, Malevent, le sinistre Malevent qui gronde et tourbillonne sans cesse... Suivez-moi... Nous sommes sur la rive droite du fleuve. Ici Granteyre, un joli bourg, tout blanc sur un éventail de verdure, et, à dix-huit cents mètres de Granteyre, notre « chez nous », la Maisonnette. Rez-de-chaussée, un étage, dix fenêtres et des mansardes... Du pur Louis XIV!... Voilà.

Javelot ramena son assiette devant lui avec le geste définitif

et satisfait du conférencier qui replie ses notes. Son sourire était heureux et rayonnant.

— As-tu au moins quelques arbres? dit Borlad. — Tu me parles d'éventail de verdure, et, au bord de la mer...

Borlad, qui était Genevois, n'admettait pas qu'il pût y avoir de beaux arbres ailleurs qu'en Suisse.

— Il y en a de superbes...

— Hum!... enfin!... Et combien d'hectares?

— Neuf. Cela suffit à mon ambition...

Et, avec bonne humeur, il dit le premier vers du sonnet célèbre :

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine...

— Tu sais, mon vieux, c'est du Soulary, notre poète lyonnais...

— Oui, je sais, — dit Borlad, en mettant sa main sous le revers de sa jaquette pour y caresser sa pipe.

Augustine servait le café. André alluma le cigare qu'autorisait mademoiselle Vergette. Borlad était rêveur, presque triste.

— Allons, allume ta pipe, cher homme! — dit Javelot. — Ma femme le veut bien... Et vous aussi, n'est-ce pas, Hortense?

Mademoiselle Hortense permit, avec beaucoup de douceur : il lui plaisait d'être agréable à Borlad. Autrefois les Javelot avaient pensé les marier ensemble. Mais le gros commissionnaire s'était montré récalcitrant. La vertu d'Hortense qui, disait-il, fleurait l'église et la poussière de confessionnal, lui faisait peur. Il ne saurait être l'époux de cette pieuse créature. « Moi, — disait-il, — je n'envie pas l'amour blotti dans un coupé fleuri d'oranger et de lilas blanc... L'omnibus me suffit... »

On parla des affaires, de la température, du déménagement, puis les deux femmes quittèrent la table et passèrent dans le salon.

Le feu flambait : elles s'approchèrent du foyer. Assises sur des chaises basses, en velours grenat comme tout l'ameublement de cette pièce bourgeoise et vieillotte, elles causèrent plus intimement. Parfois l'une d'elles soulevait un peu le

bord de sa jupe pour mieux chauffer ses jambes à la tiédeur de la braise. Elles se félicitaient mutuellement de leur santé, bonne encore malgré les approches d'un âge inquiétant; elles parlaient des domestiques insupportables et des modes nouvelles; elles remuaient des souvenirs de jeunesse et s'attendrissaient sur leur séparation.

— Je serai bien seule, maintenant, — disait Hortense. — Toi, du moins, tu as ton mari...

— Oui. La solitude avec lui, ce n'est pas la solitude... Ma chère, c'est que je l'aime... à n'y pas croire!... autant que le jour de notre mariage... Il est si bon, si tendre, si fidèle!...

— Si fidèle? — dit mademoiselle Vergette, pensive, en regardant le feu.

— Oui, fidèle, je le jure : j'en mettrais ma main dans ce brasier... Et je ne suis point jalouse. Je suis tranquille, parce que je suis sûre, sûre.

Mademoiselle Vergette soupira imperceptiblement. Puis, sans transition :

— Tu sais, Juliette Lambal?... Eh bien, elle a obtenu le divorce.

— Vraiment?... Et, à présent, que va-t-elle faire? Car une femme divorcée!...

Berthe avait dit ces derniers mots avec dégoût. Pour elle, le divorce était une horreur. Elle n'admettait pas qu'une honnête femme y pût songer. Cela lui paraissait presque aussi monstrueux que l'adultère.

Du même ton, elle ajouta :

— Cette Juliette!...

— Elle était très malheureuse, — dit mademoiselle Vergette. — Elle m'a assuré qu'elle ne chercherait pas à se remarier... Elle est trop chrétienne pour cela.

« Cette Juliette » était une amie de pension, mariée à un joueur, à un débauché, qui, en peu d'années, l'avait mise sur la paille. Séparée de lui légalement, elle avait fait transformer la séparation en divorce. Mais Berthe n'admettait pas cela : son aversion était si forte, si violente, que le mot « divorce » lui-même lui semblait criminel. Aussi elle répliqua :

— Non, ne la défends pas... Je me fâcherais avec toi comme j'ai failli le faire, l'autre jour, avec madame Gérard...

Elle soutenait que le divorce est moral... Pour un peu, nous nous serions brouillées là-dessus!...

Elles gardèrent le silence, un instant. Par la porte de la salle à manger, restée ouverte, la voix de Javelot arrivait jusqu'à elles. Il disait :

— Mais, nom d'un petit bonhomme, sacré entêté! Je te dis que j'aurai de l'occupation par-dessus la tête : la chasse, la lecture... Et le repos! car enfin, il faut se reposer!... Et ma femme... Ne faut-il pas lui tenir compagnie, causer avec elle?... Que diable! voilà de quoi remplir la vie d'un homme.

— Oui... Mais ce tête-à-tête perpétuel!... hein?... Trois mois, six mois, un an. passe encore!... Mais toujours... toujours!... Enfin!... il faut que vous soyez encore fameusement amoureux l'un de l'autre.

— Nous le sommes, — dit fièrement Javelot.

Il aimait à parler. Il parla :

— Ah! l'amour conjugal... Si tu savais comme c'est bon, comme c'est solide, comme c'est fort!... C'est l'éternité certaine de l'amour. car tout, dans cette vie à deux, est fait pour le perpétuer : les douces petites habitudes que l'on se crée l'un à l'autre, l'un pour l'autre, et que l'on entretient; la communauté des intérêts, la fidélité!... Oui, la fidélité. Je suis de ceux qui y croient... Oui mon vieux, l'amour conjugal et la fidélité allant ensemble sont tout un art... Je suis artiste!

— Les artistes sont légers, — dit sentencieusement Borlad.

— Non. C'est une légende. Les vrais musiciens ne veulent que leur propre violon, — ajouta-t-il en riant.

— Poète, va! — dit Borlad avec une aimable condescendance et un peu de pitié.

— André!... André! — cria madame Javelot qui apparut dans la salle à manger. — Un petit bleu!...

Elle ouvrit la dépêche et lut :

Encore mille regrets, chers amis, de n'être pas auprès de vous ce soir. Nous souhaitons que ce mot vous parvienne au moment du toast. Buvez à notre santé et recevez les vœux sincères que nous formons pour votre bonheur. Puissiez-vous le trouver, ou plutôt le continuer parfait, là-bas, dans votre Maisonnette!

SYLVIE GÉRARD

— Ça, — dit Javelot, — c'est gentil.

— J'en suis tout émue, — dit Berthe.

On versa de la liqueur dans des petits verres. Et tous les quatre burent à la santé des absents.

II

Il pleuvait à torrents. C'était le matin, au petit jour. Lents, rythmiques et indifférents sous l'averse, les balayeurs promenaient sur la chaussée leurs racloirs souples et silencieux. L'eau boueuse glissait en fleuve épais vers la bouche d'égout. Elle y tombait en une cascade au bruit assourdi. Les fiacres filaient, rapides et vernis par l'ondée. Les maisons étaient indistinctes derrière un voile d'humidité grise, molle et affligeante. Parfois une rafale courait sur la chaussée, faisait se sauver en hâte les balayeurs sous une porte cochère. La bourrasque finie, ils revenaient à leur besogne, infatigables et muets.

Dans la voiture qui les menait à la gare, monsieur et madame Javelot regardaient, silencieux, le défilé des fenêtres closes et les groupes des misérables travailleurs. Par instants, un rien de mélancolie traversait furtivement le bonheur qu'ils savouraient. Était-ce ennui du mauvais temps, fatigue des derniers préparatifs et des courses hâtives, ou quelque vague regret de ce qu'ils laissaient après eux? Était-ce l'instinctive appréhension de la vie inconnue où ils se jetaient?...

Du bout des doigts, Berthe essuyait en vain la vitre du fiacre ternie par une buée sans cesse renaissante. Elle aurait voulu distinguer plus nettement ces rues, cette longue voie que suivait la voiture, et apercevoir là-bas, tout au bout, l'horloge qui marquerait bientôt l'heure du départ.

André, qui avait mal dormi dans la chambre d'hôtel où ils campaient depuis l'emballage de leur mobilier, s'engourdissait, le collet de son pardessus relevé et les bras croisés.

L'averse redoublait, quand le fiacre s'arrêta contre le trottoir, devant la gare. Dans sa précipitation à descendre, Berthe posa, par inadvertance, son pied au milieu d'une flaque d'eau tandis qu'un coup de vent la décoiffait à demi.

— Sale ville! — murmura-t-elle en rajustant son chapeau et en apercevant sa bottine souillée, — Quelle joie de la quitter!...

— Oui, — dit André avec bonne humeur, — elle ne veut pas que nous la regrettions.

Maintenant ils étaient installés dans leur compartiment. L'ondée se résolvait en gouttes rares et longues qui glissaient sur les vitrages. Le soleil se montrait un peu, timide et mouillé, derrière des vapeurs moites et diffuses. André abaissa une des glaces, alluma une cigarette et fit : « Ah! » largement.

Il se sentait heureux et allégé. Il ne regrettait rien. Il espérait tout.

Berthe le regarda, et un sourire lui vint aux lèvres, à le voir si content, si jeune encore de visage et d'allure. Elle lui prit la main, l'attira jusqu'à elle, le fit se courber jusqu'à sa joue et, tendrement, lui dit tout bas :

— Personne ne nous voit... Embrasse-moi.

Il l'embrassa.

Puis, s'étant accotée dans un coin, elle tira de sa poche un carnet qu'elle se mit à feuilleter. Elle en examinait chaque page, un crayon à la main, effaçant une à une les notes brèves qui, ces jours derniers, avaient servi de repère à sa mémoire :

— Les graines?... les outils de jardinage?... C'est fait. Abonnements aux journaux, *le Temps*, *l'Illustration*, *la Mode*, *le Chasseur*, *le Jardinier*... c'est fait... André?

— Ma chère?

— As-tu tous les reçus des abonnements?

— Certes.

Elle continua d'effacer :

— Couturière?... bon!... Modiste?... Bouchons?... Les bouchons?... où sont-ils?

— Partis, directement.

— Très bien... Laines à tapisserie, canevas, mercerie?... Ça y est... Ton fusil?...

— En route.

— Les boutures?

— ... seront expédiées aussitôt que je préviendrai de notre arrivée.

— Les livres?

— La caisse est complète : mes vieux classiques, mon Jean-Jacques, Tolstoï... tout Tolstoï... J'ai fait une folie, je me suis lancé... Quelques romans... et puis mes poètes... Oui, tout y est bien.

— Nous voilà pourvus.

Contente, Berthe ferma son carnet, le replaça dans sa poche, s'adossa au wagon et se prit à rêver un peu.

Elle se revit, à dix-sept ans, chez la vieille madame Hussang. — une tante de son père, qui habitait Lyon et près de qui elle était venue passer quelques semaines. — Là, elle avait rencontré Javelot, qui se destinait à l'École Normale. Aussitôt ils s'étaient aimés. Avec tristesse, ils se quittèrent sans s'être rien dit de ce qui remplissait leurs cœurs.

Deux ans plus tard, un malheur les rapprocha. Le père d'André mourut, laissant sa veuve et son fils dans le besoin : André dut renoncer à ses études et chercher un emploi : madame Hussang le recommanda à son neveu Pascalin, fabricant de soieries, dont les magasins étaient rue Vivienne. André plut au bonhomme, et davantage encore à Berthe Pascalin qui le retrouvait transformé, sérieux, avec la froideur de son beau visage mat aux traits réguliers, ses yeux de velours brun, ses dents éclatantes derrière les lèvres fraîches et sous la fine moustache noire. Sa prestance et quelque chose de militaire dans son allure avaient séduit l'industriel, qui pensait : « Avec un pareil gaillard, ça va marcher comme sur des roulettes... En voilà un qui saura mener le personnel!... » Et il l'installa tout de suite à sa manufacture de Colombes, où il y avait cent cinquante ouvriers à diriger.

Mais André n'avait pas l'âme qu'annonçait sa personne extérieure. C'était une intelligence prompte, ouverte à tout, mais un caractère faible. Son manque d'ambition, ses goûts littéraires, ses sens exigeants faisaient de lui un personnage plus propre à la rêverie qu'au commandement. Ses cent cinquante ouvriers l'intimidaient. Les besognes disciplinaires le dégoûtaient. Il échoua en plus d'une rencontre et on dut le rappeler rue Vivienne, où on lui confia le bureau des dessins.

Là, il se trouva heureux, si heureux qu'il en oublia presque ses livres et ses espérances d'autrefois.

Il sut mettre de l'art dans sa profession. Il rêva de restaurer les vieux styles, de faire revivre les grâces surannées, les jolies mignardises ou la solennelle raideur des époques disparues. Il fouilla les musées et les collections, courut les antiquailles, acheta chèrement des lambeaux de vieilles courtepointes ou de châles dont se paraient nos aïeules. Il imposa ses modèles aux dessinateurs qu'il avait appelés, nombreux, leur suggéra des idées nouvelles, de l'inédit, de l'amusant. Enfin il raviva la maison Pascalin de telle façon que la caisse en bénéficia et que les concurrents s'alarmèrent.

Berthe, dans la cage vitrée où elle tenait la comptabilité, voyait sans cesse André aller et venir, une flamme aux yeux et de la joie aux lèvres. Elle le trouvait habile et beau. Son âme ingénue était pleine de lui. Elle pensait : « Celui-là seul sera mon mari... Je le veux. » Et il devint son mari, en effet, malgré l'opposition des Pascalin qui, finalement, durent céder à leur fille. Car Berthe, avec ses vingt ans, son étroit petit visage, ses yeux tendres pareils à la fleur de lin, était volontaire et tenace autant que prudente et avisée. Pourtant, lorsqu'il fut question du contrat, sa prévoyance fléchit devant son amour : elle exigea que pas un liard de son apport présent ou à venir ne lui fût réservé, et que tout fût mis en commun entre elle et son mari. Cette étrange petite fille osa prétendre que rien au monde ne lui était plus précieux qu'elle-même : puisqu'elle se donnait toute, ne pouvait-elle, de même, donner son argent?

Les parents cédèrent encore. Elle épousa donc Javelot, qu'elle enrichissait. Quelques années plus tard, les Pascalin mouraient et Javelot leur succédait...

Berthe s'attardait volontiers à méditer sur ces choses. Elle éprouvait une grande douceur à évoquer le passé. Elle oubliait qu'après la mort de ses parents tout le poids de la maison était retombé sur elle. Elle ne se rappelait plus qu'elle avait pris dès lors la pénible direction des affaires. Elle seule traitait avec les fournisseurs, surveillait les employés, réglait les échéances, pendant que son mari, chef de la « maison Pascalin, Javelot successeur », feuilletait des gravures dans un joli

bureau, parmi de belles tentures en tapisserie, ou, d'un crayon distrait, jetait sur le papier de vagues projets décoratifs.

Maintenant ils étaient des époux vieillis, mais toujours aimants, toujours fidèles. Sauf quelques passades sans conséquence et dont il n'avait même pas gardé le souvenir, André n'avait jamais eu de regards que pour sa femme. Berthe, sans être belle, avait conservé en elle un charme si doux, avec une si généreuse bonté, un si aimable caractère, que tout cela suffisait amplement pour le retenir...

Les mouvements qui, dans les gares, précèdent le départ, se succédaient avec bruit : appels, roulements, coups de sifflet, crachements sonores de la locomotive. On ouvrit et on referma les portières. On contrôla les billets. Les voitures s'ébranlèrent. La vitrerie du hall tinta comme si elle se brisait. Les plaques tournantes s'entre-choquèrent. On était parti. Le train prit de la vitesse. Déjà il avait franchi les voies entre-croisées et les chantiers, et il courait hors barrières.

Berthe et André se tenaient debout, devant la glace relevée. Appuyés l'un à l'autre, ils voyaient se développer et décroître derrière eux la ville énorme vêtue de brume et derrière laquelle transparaissait le pâle soleil de ce matin pluvieux. La Tour laissait deviner sa base colorée à peine par les premiers rayons, tandis que le sommet se perdait dans les nuées. Puis c'étaient des dômes, des cheminées, des flèches, des toitures bleues, violettes ou grises, l'éclat d'une vitre touchée par le soleil, tout un pêle-mêle noyé de grisaille et délicieusement harmonieux...

Ils regardaient. Et soudain, d'un élan pareil, leurs mains se cherchèrent et elles s'unirent comme pour établir entre eux une communication si étroite qu'ils pourraient penser les mêmes choses, de la même manière, dans le même temps.

— Et cependant, — dit Berthe, qui répondait sans doute à quelque parole intérieure, — il ne faut pas être injuste. Paris ne nous a pas donné seulement de la fatigue ou de l'ennui... Nous y avons eu de beaux jours... Nous nous y sommes bien aimés... Nous y avons été heureux l'un par l'autre pendant vingt-cinq ans... C'est quelque chose, cela!... Et, de plus, nous y avons gagné de quoi nous reposer sans inquiétude... Tiens, André, je te l'avoue : hier, quand je suis allée porter

les dernières clés au concierge, je suis montée revoir ce qui était notre chambre. Et quand elle m'est apparue dans sa nudité, elle m'a semblé affreusement triste, triste comme un être qu'on abandonne après l'avoir dépouillé, et qui, ayant été bon, serviable et gracieux, méritait un meilleur sort... Je me suis arrêtée devant la glace de la cheminée... Je me suis rappelé les premiers jours de notre mariage : alors nous nous amusions parfois de nous y voir ensemble, joue contre joue et bras enlacés... Et j'ai pensé : « D'autres vont venir là se regarder... » J'ai été émue... Volontiers j'aurais pleuré... Qui sait s'il ne reste pas dans les miroirs un peu de notre reflet?... Tu souris?... Dame! quand on s'y est regardé pendant plus de vingt-cinq ans!...

André était ému, lui aussi, sans vouloir le paraître. Il dit :

— C'est vrai... Paris ne nous a jamais causé de vraie douleur... Mais quoi! c'était fatal : tôt ou tard nous y aurions souffert...

— On peut souffrir partout, — dit Berthe gravement.

L'express filait à toute vapeur.

— Tiens, vois, chérie, — dit André, — à présent, il fait beau... Ce doit être superbe, *là-bas*!

Et, s'étant assis, ils parlèrent de *là-bas* avec enthousiasme.

III

Le lendemain, à l'arrivée, ce fut un ravissement. Les deux domestiques ayant précédé les maîtres, ceux-ci trouvèrent la maison, volets ouverts, meubles rangés, accueillante et propre à souhait.

Les Javelot connaissaient peu leur propriété : ils l'avaient achetée, comme en un coup de tête, par l'entremise d'un notaire et presque sans l'avoir vue. Aussi, avant même que fût repartie la voiture qui les avait conduits de Granteyre à la Maisonnette, ils faisaient le tour du propriétaire à travers les jardins, les communs et les corridors. Berthe eut la joie de revêtir dans son cabinet de toilette sa robe de chambre et de chausser ses pantoufles préparées par Augustine; André s'habilla de flanelle, sans faux col, avec une cravate lâche

et de forts souliers. Ensuite ils se mirent à la fenêtre et contemplèrent le paysage.

Ils avaient laissé Paris humide et boueux, à peine teinté de soleil. Maintenant ils étaient plongés dans une atmosphère d'or, un air énergique et chaud traversé par des souffles impétueux à odeur marine. A leur gauche, c'étaient des champs d'avoine verdissants. Derrière un rideau de peupliers, on apercevait les bouquets argentés des bouleaux, la ligne rigide des haies vives, très hautes, pour protéger les cultures contre le vent. C'étaient encore des carrés égaux, bleus de la végétation des fèves précoces. C'étaient les miroirs des étangs à sel ou à poissons, et, sur l'autre rive, la forêt de pins avec ses baies lumineuses parmi la colonnade des fûts droits, la forêt mélancolique dans son éternelle parure d'émeraude. Enfin, au loin, l'œil découvrait la bande sablonneuse et dorée qui marque la rive gauche du Courson, jusqu'à son estuaire, mieux gardé par Malevent que par la plus solide forteresse. Et, tout près, c'étaient les terres de la Maisonnette, avec les deux groupes d'habitations vétustes et pittoresques où logeaient les métayers.

Du doigt, André montrait, expliquait, commentait. Berthe, heureuse de le sentir heureux, partageait ses regards entre son mari, le ciel, les arbres, le fleuve. Le Courson, si proche de la mer qu'il en subit le flux et le reflux, avait de courtes vagues empanachées de blanc. Leur bruit rappelait le doux froissement de la soie, ou, mieux encore, semblait l'haleine doucement vibrante de quelque bon géant qui sommeille. On doutait que jamais ce joli fleuve pût devenir méchant.

Avant le soir, les deux époux coururent encore les jardins, examinèrent les arbres fruitiers, un à un, comptèrent les promesses des bourgeons, entassèrent projets sur projets, rêve sur rêve, espérance sur espérance. Berthe explora toute l'habitation, déclara qu'il manquait ici une armoire, ailleurs un porte-manteau : tout cela serait fait prochainement.

Et Javelot s'en allait par les champs, au-devant des métayers qui rentraient chez eux, la journée faite. Il se plut à serrer leurs mains, à leur parler avec bonhomie et familiarité. Une allégresse le soulevait, le rendait parfait, de bon qu'il était, l'emplissait d'une ivresse joyeuse et très douce.

Lorsque la nuit tomba sur eux, ils avaient goûté pour la

première fois dans toute sa plénitude l'ineffable bonheur du tendre tête-à-tête si fortement raillé par l'ami Borlad.

IV

Et les jours se suivirent, délicieux et variés.

C'était, pour André, la visite aux métayers, l'inspection des terres et du cheptel et les longues entrevues avec les ouvriers du pays, appelés pour réaliser quelques améliorations dans la vieille demeure.

André s'étonnait de leur lenteur, de leur maladresse, de leurs habitudes routinières. Il fut choqué par leur ignorance des subtilités de leur profession. Il tenta, mais en vain, de leur faire accepter des idées modernes et des essais de simplification. Vainement aussi il essaya de leur faire comprendre la beauté des formes naturelles, des couleurs fondues, et de l'harmonie qui en résulte. Mais il put étudier à loisir des gens qu'il ne connaissait pas : le maçon à l'allure pesante, le forgeron habile et robuste, le menuisier vif et hardi, le peintre agile et paresseux qui chantait en travaillant et portait une bague au petit doigt... Hormis celui-ci, tous avaient des mains semblables, épaisses, larges et courtes, avec le pouce en spatule et les paumes calleuses.

Javelot admirait la sérénité de leur force. A se comparer à eux, il s'estimait peu. Pourtant il travaillait, lui aussi, habit bas et des sabots aux pieds. Il bêchait, sarclait, ratissait son jardin. Il appliquait dans sa sphère étroite les plus chères idées du maître Tolstoï et de l'ancêtre Rousseau. Plus d'une fois, en le voyant à l'œuvre, les paysants ricanaient : « Heu!... comme i' s'y prend, c'citoyen-là, pour travailler la terre!... Quoi qu'i' fait?... A c'l'heure, i' travaille au cordeau?... N'aura pas sitôt fini, j'm'en crois!... » Et ils s'éloignaient, goguenards, sans l'avoir troublé par ces propos.

Pourtant il avait un voisin qui, lui, le révérait fort et ne manquait jamais de le féliciter, à l'occasion. C'était un colosse de soixante-dix ans, duquel on ne voyait que les yeux noirs dans une épaisse barbe blanche. Quand il parlait, ses lèvres se montraient, rouges et débordantes. Son rire, sa voix,

son geste semblaient exprimer encore une frénésie sensuelle. Il avait dû être terrible, jadis, dans la colère ou le désir.

Parfois, s'il apercevait André dans le jardin, il s'approchait du mur qui séparait leurs deux domaines et venait le complimenter pour sa terre bien hersée, pour ses carrés bien réguliers, pour le parfait alignement des bordures et la bonne tenue des arbres. André souriait, très fier, plus heureux de cet hommage qu'il ne l'avait jamais été d'une affaire importante jadis enlevée haut la main, rue Vivienne. Et il disait : « Oui, Tolstoï a raison : la terre, la vie simple, voilà le bonheur et la vraie ressource morale... »

Soit parce que le père Poisseau flattait son amour-propre, soit parce que Javelot n'avait pas de plus proche voisin, ce vieux l'intéressait, et il ne manquait pas de « tailler avec lui une bavette » quand le vieillard s'enhardissait à lui faire quelque avance.

Le père Poisseau était loquace. Il se plaisait à conter sa propre histoire. C'est par lui-même que Javelot apprit pourquoi il vivait solitaire et farouche dans la masure qu'on apercevait à peine, là, sous les arbres d'un bois fermé de murailles, — « l'Enclos », — toute sa propriété.

Le père Poisseau avait été riche, — riche pour le pays, s'entend. — Il avait possédé une maison à Granteyre, une métairie à Berliac, des vignes un peu partout et des étangs à sel. C'était alors un grand buveur, un indomptable coureur de cotillons. Sa femme, humble et vaillante créature, courbait l'échine devant le maître, besognait comme une bête de somme et ne soufflait mot. Elle était morte à la tâche, autant de chagrin que de fatigue, car son homme, en vieillissant, ne se rangeait pas.

Du jour où elle disparut, ce fut la débâcle. A Granteyre, on parlait, en ricanant, de certaine aventure qui avait achevé sa ruine. Lui-même ne craignait pas de dire et redire cette histoire à qui voulait l'entendre, — car il radotait un peu. — Il en était fier, comme les gens qui s'enorgueillissent d'avoir subi quelque opération chirurgicale, affreuse et rare, et se délectent à en fournir des détails précis. Il ne pouvait manquer de s'en glorifier auprès de son voisin et cela ne tarda pas.

Certain jour, comme Javelot inspectait ses espaliers dressés

contre le mur qui le séparait du père Poisseau, celui-ci apparut dans le cadre d'une brèche :

— Bien l'bonjour, m'sieu Javelot... Pour lors, vous voici là tout à fait, qu'on m'a dit?

— Oui, père Poisseau.

— Ah! c'est un beau pays que c'lui-ci, et qui plaît à pas mal de monde... Les gens qu'étaient là avant vous, des nommés du Beffroy, d'qui vous avez acheté le bien, aimaient à y d'meurer... N'y ont d'meuré que trop!... Oui, beau pays... N'empêche qu'on s'y fait d' l'ennui, des fois...

— Pas autant qu'ailleurs, allez, père Poisseau!

— Si!... si, m'sieur!... plus qu'ailleurs, peut-être, à cause que not' pays, voyez-vous, avec ce vent frisquet, cette chaleur, et l'air de la mer, et le sel, et tout ce je ne sais quoi, ça vous remue les sangs et ça vous porte à la cervelle... Not' curé le dit quéquefois, pour excuser les filles qui font Pâques avant les Rameaux...

Il rit grassement et continua :

— Tenez, m'sieur Javelot, moi qui vous parle, j'ai-t-y pas eu l'esprit retourné par une femme, il y a quéque vingt ans?...

— Vingt ans?... Pourtant, père Poisseau, vous n'étiez déjà plus tout à fait une jeunesse, en ce temps-là?...

— J'étais pas une jeunesse, c'est vrai, mais j'aimais la jeunesse... tant et si bien que je m'y ai ruiné!... J' peux bien vous l' raconter, à vous, quoique nous ne soyons pas de la même condition... parce que les hommes, entre soi, ils se comprennent toujours... Sommes-nous pas tous pareils?...

— Oui... oui... à peu près, — dit Javelot en souriant et avec condescendance.

— Donc, ma défunte venait de mourir. Et voilà qu'un jour on me dit qu'on voulait me parler chez monsieur du Beffroy : j'y vas. C'était pour me demander si j'avais du bois à vendre... Je n'en avais point. « Eh bien, qu'il me dit, ça sera pour une autre fois... Tout de même, passez par la cuisine et dites qu'on vous fasse boire un bon verre de vin à ma santé. » Je réponds : « Vous êtes bien honnête, monsieur! » et j'y vas... J'y vas, pour mon malheur!... Monsieur, y avait là une fille de chambre... Ah! monsieur, quelle fille!... j' peux pas vous

dire, je saurais pas : une peau qu'était comme qui dirait une pèche, des yeux comme s'il y avait eu des lumières par dedans, et une bouche rouge, monsieur, comme le milieu de ces fruits qu'on appelle ici des « guernades » et qu'a tout plein de graines et de jus... mais l'écorce est amère... Et la v'là qui me regarde d'une manière que j'en étais tout chaviré... Je bois mon verre, je pars ; mais mes idées s'en allaient à la billebaude...

— Vous aviez bu de trop vieux vin, père Poisseau ! — dit Javelot, plaisantant.

— Point, monsieur. Ce n'était pas le vin qui me troublait la tête, allez !... c'était la drôlesse !... Et, toute la nuit d'après, je me disais : « T'es un vieux fou... tais-toi !... » Mais, j'avais beau faire, je ne m'endormais pas... Et, le jour d'après, et encore l'autre, je ne pouvais me déprendre de penser encore à cette fille... Et j't'y pense le jour ! et j't'y pense la nuit !... Finalement... Enfin, monsieur, voilà : à force de la chercher, je l'ai trouvée... et plus d'une fois !... Et toujours elle me disait : « Veux bien, mais quéque vous me donnerez pour ça ?... » Et moi, je donnais, je donnais... Je vous dis que j'en avais la tête retournée !... Puis, un matin, elle est partie comme ça, tout à trac...

Il eut un soupir bref et ajouta très simplement :

— On m'a dit qu'elle était allée faire la noce à Paris...

Il s'arrêta, garda le silence, un instant, puis, philosophe, il reprit sans colère :

— Faire la noce avec mon argent.

Javelot voulait dire quelque chose, une banalité quelconque. Il n'aboutit qu'à cette niaiserie :

— C'est bien malheureux.

— Oui, monsieur, c'est bien malheureux, — répéta le vieux, comme un écho. — Allons, assez causé !...

Il se détacha du mur auquel il était accoté et fit mine de s'éloigner. Mais, tout à coup, se rapprochant, il dit à voix basse :

— Eh bien, monsieur, vous m'croirez si vous voulez... Ce n'est pas mon argent que j'ai regretté le plus, allez !...

Il tourna les talons définitivement et disparut sous les arbres.

André revint à la maison. Il avait hâte de conter à Berthe l'histoire tragi-comique du père Poisseau. Car, dans leur vie

uniforme, toute anecdote venant du dehors prenait de l'importance. Il s'égayait à se représenter le vieux paysan aux prises avec la rusée soubrette. Un mot de Paul Bourget, qu'il avait lu la veille, lui revint à l'esprit et le rendit songeur : « Nous connaissons peut-être notre cœur, mais notre bête nous reste inconnue... » Il médita là-dessus et s'interrogea. Puis il sentit monter en lui une bouffée d'orgueilleux amour conjugal, et, comme le Pharisien cité par l'Écriture, il remercia Dieu de n'être pas comme le reste des hommes.

V

Quand le jardin chômait, André s'enfermait dans la bibliothèque. C'était une pièce étroite, située au delà du salon, et qui ouvrait de plain-pied sur le jardin. Là, au milieu de ses livres, devant sa table à écrire, André se trouvait plus « chez lui » que dans nul autre endroit de la maison. Il avait éprouvé une joie d'enfant à faire décorer et meubler à son goût ce réduit, à ranger les volumes sur les étagères et à placer à portée de sa main ceux qu'il préférait : livres d'écolier, livres d'étudiant, livres de sagesse et livres de folie. Tolstoï trônait au milieu de tous et le coin des poètes était bien pourvu.

Une grosse besogne le préoccupait maintenant : il voulait établir le catalogue de ces richesses. Mais la terre ne lui en laissait guère le temps. Et il gémissait d'avoir à choisir entre deux plaisirs qui lui étaient également chers : manier ses livres ou ses outils de jardinier. Il allait au plus pressé, jetait des graines, radis ou petits pois, chaulait des arbres, repiquait des salades et taillait des rosiers : en plein été, quand la terre dormirait sous la canicule, il s'établirait dans sa bibliothèque et travaillerait.

Berthe s'affairait au rangement des armoires. Aidée d'Augustine, elle y empilait des draps réunis par paire sous un ruban de couleur, des services de table aux initiales brodées, du linge de toilette mousseux et frangé. La lingerie était son domaine plutôt que les champs de blé, d'orge ou d'avoine, les étendues de betteraves, les grasses prairies où paissaient les vaches rousses. Si elle surveillait parfois les semis faits par

André, c'est qu'elle attendait avec impatience les primeurs dont son mari était gourmand... Oui, André devenait gourmand. Il avouait en riant ce vice dont il ne rougissait pas, mais dont il s'inquiétait un peu, car n'est-ce pas surtout celui des hommes sur le déclin?... « Serais-je déjà vieux? » pensait-il, lorsqu'il se sentait réjoui à l'aspect d'un mets de bonne apparence ou d'odeur savoureuse.

C'est que tout concourait à lui rendre la table attrayante : le soin que Berthe en prenait, l'habileté de la cuisinière, l'exquise fraîcheur des légumes ou des fruits, — tout, jusqu'à la disposition de la salle à manger, avec ses deux baies ouvertes sur deux paysages merveilleux : d'un côté, la forêt, les prairies, les cultures : de l'autre, le fleuve verdâtre où passaient des voiles agiles et multicolores, tendues comme des ailes de papillons.

Devant cette animation silencieuse, devant le calme de cette vie intense, le même regard de félicité attendrie paraissait quelquefois dans leurs yeux, au même instant, et le même tendre soupir gonflait leurs poitrines :

— André? — disait Berthe.

— Ma femme?

— N'est-ce pas que nous avons trouvé le bonheur?

— Oui, chère femme...

Et, après un moment de réflexion, André ajoutait :

— Mais, vois-tu, notre bonheur n'est pas fait de ces terres, de ces jardins, de ces fleurs, de cette maison... C'est peu, tout cela... ce sont des accessoires... Notre bonheur, c'est toi, c'est moi, c'est l'un à l'autre, l'un pour l'autre... Qu'il vente, qu'il gèle, que la tempête arrache les arbres ou emporte notre toit, notre bonheur ne sera pas touché... Rien ni personne au monde ne nous l'enlèvera jamais...

Il disait cela, une fois encore, un jour, en serrant la main de sa femme, toute proche de lui sur la terrasse où ils se reposaient. Berthe, attendrie par ces paroles, suivait rêveusement une longue et mouvante ligne de vapeur que l'on voyait à travers les arbres : c'était un train qui arrivait de Paris à Granteyre.

— Personne?... jamais?... — dit Berthe avec tendresse.

— Personne... jamais, — répéta fermement Javelot.

Ils sentaient leurs existences et leurs âmes si bien

soudées l'une à l'autre, que la mort seule, croyaient-ils, était à craindre.

Ils n'avaient fait aucune visite de voisinage, quoique la commune, très peuplée, ne manquât pas de gens à fréquenter. Mais ils considéraient leur sauvagerie comme la gardienne de leur indépendance et ils s'appliquaient jalousement à ne point l'atténuer. Ils furent donc étonnés, certaine après-midi, quand un visiteur se présenta à la grille et demanda M. Javelot. Augustine ayant introduit l'étranger au salon, avertit son maître qui, maugréant et sans changer de costume (car il était en plein travail de jardinage), vint recevoir l'intrus.

En l'abordant, Javelot vit un homme à forte carrure serrée dans un vêtement correct, une face rose avec de longues moustaches grisonnantes, de petits yeux verdâtres, un bout de nez semblable à une cerise mûre et une bouche épanouie en un large sourire de bonté. Il se présenta : c'était « monsieur Natte ».

M. Natte, ancien avoué, était l'homme charitable de Granteyre. Il venait solliciter en faveur de la veuve d'un marin perdu en mer. Une extrême amabilité éclatait sur son visage. Peut-être était-elle augmentée par l'espoir qu'il avait de trouver un frère chez M. Javelot, un frère en doctrine, s'entend, car M. Natte était philanthrope, d'une philanthropie à la fois théorique et pratique, militante et agissante. Cela l'avait pris comme une maladie soudaine, dès son installation à Granteyre, où il était venu manger ses petites rentes en compagnie de madame Natte, sa femme. Tous les deux, ils proclamaient à tout propos, leurs principes et leur devise : « Vivre pour autrui ». En ces trois mots, disait-il, était sa règle de vie. Enfin, c'était un brave homme, qui parmi le scepticisme contemporain apparaissait comme quelque idéaliste des siècles antérieurs, quelque humanitaire de 1848 égaré parmi nous. Il retardait.

Il exposa sa requête, laquelle expliquait sa visite : « Il avait organisé une loterie au bénéfice de la pauvre veuve et il avait tenu à venir lui-même offrir des billets... Ainsi, il profitait de cette charitable occasion pour connaître son voisin, — car il habitait là, tout près, aux Charmilles... » Ainsi qu'il en avait l'habitude, il répéta plusieurs fois, au cours de l'en-

tretien : « Moi qui suis philanthrope... » et guetta en vain la réplique provoquée par ces paroles.

Javelot souriait intérieurement de cette naïve et presque touchante simplicité. Il ne savait pas que M. Natte, en redisant ces quatre mots devant lui, obéissait encore à l'une de ses théories : « Un philanthrope zélé a le devoir de se déclarer tel en toute circonstance, afin que, s'il accomplit une bonne œuvre, le mérite et l'éclat de celle-ci en rejaillisse sur tous les philanthropes, ses frères. »

A Granteyre, on disait que prendre tant de peine pour assurer le bonheur ou la vie des veuves, des orphelins, des miséreux, des chemineaux, des commerçants menacés de faillite, des saulniers, des parqueurs d'huîtres et des cultivateurs ruinés par la mauvaise saison, c'était comme qui dirait quêter le ruban rouge, et que le désintéressement de M. Natte était chose risible... Mais il y a beaucoup de mauvaises langues à Granteyre.

Aujourd'hui, ce brave homme exposait à Javelot ses idées en matière de charité :

— Il paraît que toute une école s'élève, — dit-il, — qui combat la charité et prétend la remplacer par la justice. Sans tenir compte du : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous », que les chrétiens considèrent comme une divine prophétie, la science économique, monsieur, la science! nous permet d'affirmer, grâce à des calculs, des statistiques et des moyennes qu'il y en aura toujours en effet, parce que si, par impossible, la fortune publique était également répartie, un jour, entre tous les hommes, il y aurait encore, dès le lendemain, des riches et des pauvres, c'est-à-dire des prévoyants et des imprévoyants... Et le philanthrope réapparaîtrait aussitôt pour soulager les misères fatales qui, de nouveau, se montreraient... Ah! monsieur, souhaitons, oui, souhaitons qu'il y ait encore des pauvres et des affligés, oui, toujours des pauvres et des affligés, et en grand nombre, pour que la petite armée des philanthropes ait à jamais l'occasion d'exercer sa vertu et ses talents... Je dis « talents », monsieur, car c'est un art que de savoir faire la charité... J'en sais quelque chose... Toute fausse modestie à part, je dois vous avouer que l'on me considère comme un maître en la matière... C'est que j'ai beau-

coup lu sur ces questions, monsieur, et beaucoup réfléchi... Une bonne œuvre, c'est une œuvre d'art... Fasse le ciel que l'on ne nous prive jamais du principal élément qui la constitue : le pauvre, le malheureux...

Javelot, stupéfait, écoutait cette odieuse et naïve profession de foi que M. Natte faisait avec douceur, la main sur le cœur et les yeux mouillés. Il était sincère et se fût indigné s'il s'était vu accuser de cruauté. Javelot se garda de troubler sa quiétude par des observations désobligeantes :

— Permettez, — dit-il, — que j'aille chercher mon offrande.

Il s'éloigna, puis, revint bientôt, un billet de banque entre les doigts.

— Tant de générosité me confond, monsieur, — dit M. Natte en recevant le petit papier. — C'est bien, monsieur... c'est beau... pour tout dire, c'est bon et vraiment philanthropique.

Il insista pour faire accepter à Javelot cent petits bouts de carton numérotés :

— Nous avons de si jolis lots ! — ajouta-t-il.

Mais Javelot refusait en riant :

— Non, non... car, voyez, monsieur, qu'alors je n'aurais plus aucun mérite... L'espoir du gain, l'horrible espoir du gain hanterait mon esprit ; j'aurais fait un marché...

Pourtant M. Natte déposa dix billets de loterie sur la cheminée :

— Ce sera pour madame Javelot, — dit-il, — quoique je n'aie point l'honneur de la connaître... Elle est, j'en suis sûr, une remarquable maîtresse de maison...

Et, en disant ces mots, il eut un long coup d'œil pour le salon tout entier, meubles, glaces, tableaux et parquet.

— Oui, — continua-t-il, — madame Javelot, si le sort la favorise, sera enchantée, certainement... Il y a surtout... Enfin, ma femme, philanthrope comme moi, a travaillé tout l'hiver dernier à une chose superbe... vous verrez !... qu'elle a offerte comme lot principal... Car madame Natte ne songe, elle aussi, qu'à autrui... Oui, nous avons de très beaux lots et qui plairont aux dames... aux femmes sérieuses, s'entend : toute une batterie de cuisine émaillée grand feu, une garniture de toilette en terre de fer, un service de douze couverts en forte toile de

Béarn... des choses enfin, des choses... excepté un seul lot bien inutile et frivole...

Il sourit avec dédain, baissa la voix comme s'il était forcé de nommer un objet obscène, et dit :

— ... un éventail en écaille blonde et plumes d'autruche, offert par monsieur du Maine-Baré... Vous connaissez, sans doute, monsieur du Maine-Baré?...

— Non... pas du tout.

— Vraiment?... C'est extraordinaire!... Vous le connaîtrez... Il est très bavard, ce monsieur, et il va partout...

Javelot devina sous ces paroles une de ces haines de village d'autant plus ardentes et solides qu'elles ne s'usent pas en de fréquents effets. Il en eût volontiers souri s'il n'eût vu soudain le visage de M. Natte métamorphosé très vilainement : toute trace de bonté en avait disparu. Mais ce fut un éclair. Un air riant et doux se répandit à nouveau sur la rose figure du philanthrope, qui s'éloigna en serrant avec force les mains de Javelot et en lui disant de nombreux merci.

Derrière lui, André referma soigneusement la porte, comme si ce geste dût le mettre pour toujours à l'abri des visiteurs. Il ne se doutait pas que M. Natte avait ouvert une brèche dans le mur de cette bonne solitude et que le ménage aurait bien de la peine, maintenant, à se garder contre les importuns.

VI

Les roses du printemps s'effeuillèrent dans les allées où la brise marine les éparpillait. Les jours s'allongèrent, chargés d'une lourde chaleur. Berthe et André connurent alors la douceur de la sieste muette par les après-midi brûlés de soleil. Deux *rocking-chairs* les balançaient côte à côte sous le feuillage des tamaris, dont les grappes lilacées et la verdure légère tombaient autour d'eux en voile transparent. On parlait à demi-voix, par phrases brèves, d'un accent languide et traîné. Il y avait des silences pleins de choses pensées. Parfois, on évoquait l'entresol de la rue Vivienne, sans air, sans soleil, rempli de l'odeur de soieries remuées, des moiteurs humaines et des poussières du parquet. On avait un sursaut de dégoût.

Avec amour, on regardait l'horizon lumineux, le fleuve mouvant, la forêt dont la colonnade s'empanachait de vert. Chacun avait envie de crier son bonheur et sa joie physique et, ne trouvant plus de mots pour l'exprimer, se taisait dans un voluptueux silence.

Puis, Berthe parlait gravement de choses médiocres : du caractère d'Augustine, qui s'aigrissait, — par ennui de la campagne, peut-être ; — d'une question de lingerie ou d'office, d'une lettre qu'on attendait et qui n'arrivait pas... Elle s'étonnait de recevoir d'aussi rares nouvelles de leurs amis les meilleurs, Borlad et mademoiselle Vergette...

— Et les Gérard !... Voilà bien deux mois que la petite Sylvie n'a pas écrit. C'est extraordinaire.

— Qu'est-ce que ça te fait, la petite Sylvie ? — répondait André avec indolence en tirant sur sa cigarette. — As-tu besoin des Gérard pour être heureuse ? Vois si je les réclame, moi, eux ou leur correspondance !... Ma chère, les lettres des amis laissés derrière soi sont les pelletées de terre de l'inhumation : chacun jette la sienne et s'en va à ses affaires... Le Temps, ce vieux fossoyeur, verse la dernière...

— Tu es injuste pour nos amis...

— Bah !...

Avec une suprême indifférence, André laissa tomber cette exclamation. Puis, en détachant du bout du doigt la cendre de sa cigarette, il ajouta :

— Mon cœur est plein.

— Oui, — dit Berthe, gaiement railleuse, — on dit comme ça : « Mon cœur est plein », et puis, un beau jour, on s'aperçoit qu'on a, tout au fond, un petit coin inoccupé... Ce vide ennuie, on cherche à le remplir, et gare au bonheur !...

— Tiens, méchante !

Il lui donna une amicale chiquenaude. Berthe, rieuse, se leva, s'enfuit et courut vers la maison. Bientôt André l'entendit gourmander Augustine dans la lingerie. Berthe était gaie, ce jour-là, et chantait en s'occupant à ses menus travaux. Sa voix frêle et voilée disait des refrains d'autrefois, des bribes de romances puériles et sentimentales :

Les rêves de ce monde
Sont bientôt effacés...

Poursuivez votre ronde.
Pauvres feuilles, valsez!...

Ou encore :

Sous les arceaux de Notre-Dame,
Des nids d'oiseaux se sont blottis...

André l'écoutait avec attendrissement. Et il pensait : « Elle est heureuse... Ce bonheur, c'est elle, plus que moi, qui l'a gagné... » Et il se sentait inondé de reconnaissance pour la joie qu'il lui voyait et qui rejaillissait sur lui-même...

Et voilà que la sonnette de la grille tinta. Madame Natte fit son entrée : Berthe descendit sans aucune hâte pour la recevoir.

Soit par l'effet de la similitude de doctrine, soit parce qu'ils suivaient le même régime et menaient la même vie, monsieur et madame Natte se ressemblaient d'une façon étrange. C'étaient la même fraîcheur, les mêmes petits yeux verdâtres, la même cerise rouge au bout du nez, le même sourire sur les mêmes lèvres.

Madame Natte apparut dans le salon, suante et soufflante, affublée d'un costume qui méprisait la mode et sous un invraisemblable chapeau. Elle était chargée d'un volumineux paquet enveloppé de papier gris. Ayant présenté ses compliments à madame Javelot, elle lui offrit l'objet que, dans la loterie, le sort lui avait attribué : c'était le gros lot. — une couverture épaisse, massive, en coton tricoté, composée de figures géométriques diverses, losanges et carrés, rosaces et palmettes qui semblaient moulés en plâtre. — Madame Natte avait beaucoup peiné à porter elle-même jusqu'à la Maisonnette cette chose énorme et pesante : mais elle ne sentait pas sa fatigue. Son visage rayonnait de joie et de bonté, pendant qu'elle disait combien elle était heureuse de remplir un devoir de reconnaissance philanthropique.

Berthe remerciait, mais restait froide et strictement polie. Elle redoutait des relations régulières avec cette excellente personne. Pourtant il fallut causer. Elle causa et offrit un rafraîchissement, que madame Natte refusa :

— Nous autres, vrais philanthropes, — dit-elle, — nous sommes endurants. La sobriété est la garantie d'une longue

vie, et nous avons le devoir de vivre longtemps pour assurer longtemps le bonheur des autres...

La conversation s'étant égarée sur une question de santé, madame Natte confessa qu'elle souffrait d'une névralgie atroce « qui se promenait » un peu partout : tantôt elle se portait à la tête, parfois à l'estomac ou au foie...

— Et ce qu'il y a de singulier, — ajouta-t-elle, — c'est que monsieur Natte souffre exactement comme moi, ou, si vous le voulez, que je souffre exactement comme lui... Le même jour, au même instant, nous sommes saisis tous les deux de la même manière. Ainsi, ce matin, *notre* tempe droite éprouvait de vifs lancinements... Mais cela n'est rien... C'est quand *notre* foie se prend que c'est terrible...

Elle disait ces choses bizarres : « *notre* tempe... », « *notre* foie », avec une enfantine sérénité. Longtemps elle eût prolongé ce récit et l'eût fait suivre de plusieurs autres, si Berthe s'y était prêtée. Mais il n'en fut rien. Et madame Natte, qui s'était lancée dans des protestations d'une sympathie soudaine et irrésistible, se refroidit tout à coup, devinant avec certitude que ces démonstrations étaient inutiles. Toutefois elle promit de revenir.

Et Berthe fronça imperceptiblement le sourcil.

VII

... Et puis l'automne se montra. Les étagères du fruitier se couvrirent de « beurrés », de « duchesses », de « reinettes » et de « calvilles ». Aux treilles, pendaient encore des raisins dans des sacs transparents et bruns. Des coings énormes et jaunes parfumaient les armoires. Il embaumaient la cuisine, où mijotait la compote couleur de cuivre roux, et l'office, où refroidissait la gelée blonde en des vases de cristal. Des feux clairs brillaient le soir, dans les cheminées, et l'on veillait sous la clarté des lampes.

Le fleuve se troubla. Ses vagues, hier inoffensives, devinrent inquiétantes. Malevent gronda, subitement furieux. Il luttait contre le vent qui, terrible, secouait la cime des pins rigides et faisait tourbillonner les feuilles d'or des peupliers.

Il y eut des matinées brumeuses et froides, des jours entiers

où le soleil resta caché, d'éphémères grésils, et, tout à coup, l'hiver parut.

Ce furent alors des soirées délicieusement monotones près du grand feu de pin et de sarments, dont la flamme s'élevait odorante et légère. Le vent souffla plus fort, plus souvent, plus longtemps. Le tumulte de l'Océan s'accrut jusqu'à la tempête. Le givre poudra les ramures desséchées, la pluie cingla les vitres, le silence de la terre endormie invita au repos, dans les maisons bien closes.

Berthe ouvrit son piano délaissé. Les vieilles musiques de sa jeunesse résonnèrent sous ses doigts malhabiles et presque oublieux : le passionné *Il Bacio* et *Ay Chiquita*, les plaintes langoureuses de *la Traviata*, les airs gaillards de *la Grande-Duchesse*.

Parfois elle s'interrompait :

— André, te rappelles-tu?...

Car chacun des airs évoquait une date, un fait, une joie, le printemps de la vie, le bel amour.

André, étendu dans un fauteuil, fumait béatement, les regards là-haut. Il se sentait à l'aise et fort, bien portant, presque jeune. Une chaleur pénétrante et délicieuse, une griserie de bien-être montait en lui. Et, Berthe ayant fermé le piano, il la prenait par la ceinture, la baisait dans le cou en lui disant tout bas :

— Il est tard... Si nous allions dormir?...

Certain jour, la nouvelle se répandit que le père Poisseau avait été trouvé mort dans sa masure. André eut un sursaut de convoitise : l'Enclos allait être à vendre... Si l'on pouvait l'acheter?... Berthe, consultée, cita Soulary en plaisantant :

Aussi loin que *mon* ombre ira sur le gazon...

Mais elle dit oui. Et Javelot devint propriétaire de l'Enclos.

Il fallut aménager tout cela et souder ensemble l'Enclos et la Maisonnette. Le mur de clôture fut jeté bas. Des coupes furent pratiquées dans les taillis. De ce qui avait été une misérable chaumière, Berthe fit faire une sorte de pavillon de chasse presque élégant, avec ses nattes sur le sol, ses tentures claires, son divan le long des murs, sa vieille armoire garnie de flacons pleins, de gâteaux secs, de menues frian-

dises, de verreries et de porcelaines. Alors la masure de l'Enclos en devint « le Pavillon ». Ils trouvaient charmant de le prendre pour but de promenade : à la campagne, ils allaient « à la campagne ».

André se réjouit comme un enfant qui reçoit un jouet nouveau et il n'eut plus qu'une envie : étaler son bonheur devant Borlad, qui, sûrement, serait enchanté de le voir content:

Il lui écrivit :

Allons, mon vieux, viens manger des produits de ma chasse...

Par miracle, Borlad arriva tout de suite, lui qui, jadis, prétendait ne pouvoir monter dans un autre train que celui de Genève.

Il vint et admira. Mais il resta incrédule quant au bonheur absolu de ses amis, ne cessant de répéter : « Que diable pouvez-vous bien faire ici pour tuer le temps?... » A quoi Javelot répondait en citant Tolstoï et Soulary, en montrant ses livres, le jardin, les champs et l'Enclos. Mais Borlad ne comprenait pas. Il en résulta une petite gêne entre les amis, qui se séparèrent un peu désenchantés.

Pourtant Berthe disait :

— Ce n'est pas comme Hortense!... C'est elle qui comprendrait!...

— Fais-la venir! — dit André.

Berthe écrivit, une fois, deux fois et davantage. Elle supplia. Mademoiselle Vergette remettait, remettait toujours sa visite à plus tard. Enfin elle se laissa toucher. Elle débarqua un jour où on ne l'attendait plus. Et ce furent de petits cris d'étonnement, des rires et un échange de bons gros baisers.

Il y eut alors entre madame Javelot et la vieille fille de longs colloques, parfois attendris. On ne parlait guère de la vie champêtre; mais Berthe contait son bonheur, le renouveau de sa vieille lune de miel, et l'amour fidèle qui, toujours, liait les époux. Hortense narrait des histoires de sacristie, des aventures de dévotes en mal de curé. Elle consultait Berthe sur quelque point délicat de mysticisme sentimental ou religieux.

Madame Javelot posait des questions. Elle jurait que Paris ne l'intéressait plus et elle en gardait cependant une curiosité

qui ressemblait à une habitude. Elle se fit expliquer les modes nouvelles, le tracé du Métropolitain, et voulut connaître les meilleures « occasions » du *Bon Marché*. Elle s'inquiéta de savoir ce qu'étaient devenues certaines de leurs amies communes. Mais Hortense, qui passait le meilleur de sa vie dans l'église Saint-Vincent-de-Paul, la renseignait mal. Surtout elle ne sut rien lui dire de madame Gérard, qui tenait toujours très fort au cœur de Berthe.

— Deux fois, ma chère! — répétait celle-ci, — elle ne m'a écrit que deux fois depuis notre départ de Paris!... Sa dernière lettre date de trois mois!... J'ai écrit, récrit : rien!... Même monsieur Gérard qui ne bouge pas!... Il doit leur être arrivé malheur!... Je parle si souvent d'elle qu'André en est agacé : « Laisse-la donc tranquille, ta Sylvie! — me dit-il, — nous n'avons que faire d'elle... » Je t'assure, Hortense, qu'à moi, ce silence inexplicable me fait un peu mal...

— Allons, grande sotte! — répondait Hortense amicalement, — je te la chercherai, ta Sylvie, dès mon retour à Paris... Et, si je la trouve, je te l'enverrai!... Es-tu contente?...

Mademoiselle Vergette avait résolu de partir le mercredi saint pour faire, à sa paroisse, ses dévotions pascales. Berthe, dont la santé s'altérait depuis quelques semaines, ne put la retenir, bien qu'elle se dît toute ranimée par la présence de son amie. Rien ne fléchit la résolution d'Hortense : elle partit au jour qu'elle avait fixé. Et Berthe, qui, malgré sa fatigue, avait voulu l'accompagner à la gare, eut des larmes dans les yeux en la voyant monter en wagon...

Des jours calmes s'écoulèrent encore... Un matin d'avril, une lettre arriva : Sylvie, la chère petite amie, rompait son silence. Elle disait entre autres choses :

Je suis seule à Paris. Monsieur Gérard est en mission à travers l'Europe. J'ai bonne envie d'aller moi-même, pieds nus et la corde au cou, vous demander pardon pour mon long silence...

Et, d'enthousiasme, Berthe répondit :

Venez vite.

LOUISE CHASTEAU

(A suivre.)

L'ÉTAT COLLOÏDAL ET LA VIE

Dans un vase que divise en deux compartiments une cloison de parchemin, versons d'un côté de l'eau pure et de l'autre un liquide extrait des milieux vivants, sécrétion animale, jus de plante ou de fruit. Parmi les produits contenus dans ce liquide, les uns passent, à travers la cloison, dans l'eau où ils se dissolvent; les autres restent sur place. Au bout de quelques jours, la séparation est achevée. L'eau s'est chargée d'une série de composés chimiques, qui, tous, sont bien définis, à composition fixe et capables de cristalliser : de là le nom générique de *cristalloïdes*, sous lequel ils ont été désignés, il y a plus d'un demi-siècle, par le chimiste anglais Graham, inventeur du procédé. De l'autre côté du parchemin, sont restés les *colloïdes*, corps complexes, mal définis, incristallisables.

Cette méthode de *dyalise*, apparue à l'aurore de la chimie organique, obtint un vif succès parce qu'elle fournissait aux chimistes un moyen expéditif pour extraire d'un milieu vivant les corps capables de les intéresser; quant aux colloïdes, comme on était hors d'état de les séparer et de les soumettre aux méthodes de la chimie minérale, il n'y avait qu'à les jeter. Seul Graham, plus perspicace, eut l'idée de regarder de près ces corps si dédaignés, et c'est à lui que nous devons les premières notions sur leurs propriétés et leur structure.

Aujourd'hui, les produits chimiquement définis, préparés dans le « laboratoire de la Nature », sont presque tous catalogués et étudiés; leur nombre, en y ajoutant leurs dérivés, dépasse certainement cinquante mille; la moisson n'est pas loin d'être achevée. Le moment est venu de regarder, comme Graham, de l'autre côté de la cloison et d'étudier, avec tous les moyens dont dispose la science moderne, ces mystérieux colloïdes qui paraissent être les agents effectifs de la vie, tandis que les cristalloïdes n'en sont que les déchets ou les aliments. La tâche est pleine de difficultés; c'est pourquoi les résultats acquis par un demi-siècle d'efforts tiennent dans le creux de la main; ils valent pourtant d'être connus.

*
* *

On peut d'abord se rendre compte que la membrane du parchemin dyaliseur joue, en gros, le rôle physique d'un crible qui, laissant passer les molécules, arrête les agrégats de plus grande dimension; les uns comme les autres sont mobiles au sein du liquide; l'étude du mouvement brownien les montre en proie à une agitation incessante, de sorte que, si rien ne les arrête, ils se répandent uniformément dans tout le liquide; c'est la propriété qu'on désigne sous le nom de *diffusion*.

Mais les molécules sont les plus petites et les plus agiles: elles diffusent rapidement, tandis que les agrégats plus lourds se déplacent avec lenteur. Des ablettes, dans un vivier séparé en deux compartiments par une toile métallique à larges mailles, se répandront uniformément dans toute l'étendue du bassin; de gros poissons restent dans le compartiment où on les a introduits. De même, les agrégats, qui sont des milliers de fois plus gros que les molécules, ne franchissent pas la membrane du dyaliseur parce qu'ils n'arrivent pas à se faufiler par les trous dont elle est percée. En tout cas, la lenteur de leur diffusion n'en laisse traverser qu'un petit nombre, tandis que les molécules y passent aussi aisément qu'une souris par une porte cochère. Si donc le second récipient du dyaliseur a de grandes dimensions ou, ce qui revient au même, si on y renouvelle l'eau à plusieurs reprises, toutes les molécules fran-

chiront la cloison et le premier compartiment ne contiendra plus que les colloïdes.

On se trouve alors en présence d'un produit complexe qu'on souhaiterait de séparer en ses divers éléments, afin d'étudier chacun d'eux. Mais l'opération n'est pas simple, et il n'est même pas certain qu'elle ait un sens. Rien ne nous prouve que les colloïdes, même les plus homogènes, en apparence, comme l'albumine, soient des espèces chimiquement définies. Il existe un nombre infini d'albumines, dont les formules chimiques et les propriétés oscillent autour d'une valeur moyenne : le blanc de l'œuf de poule n'a pas exactement les mêmes propriétés que celui de l'œuf de canard et il n'est même pas dit que deux œufs de poule fournissent des produits identiques. Inversement, la même composition chimique approximative $C^6H^{10}O^5$ appartient à des colloïdes qu'il est impossible de confondre, comme la caséine, la gélatine et l'albumine. Il est impossible d'engager un colloïde dans une combinaison chimique qui permette de l'isoler et d'où l'on puisse ensuite le retirer à l'état pur. Ainsi la chimie ne nous permet, ni de définir un colloïde, ni de le séparer des autres corps de même nature avec lesquels il peut se trouver mélangé.

Force nous est donc d'envisager le problème par son côté physique. Le colloïde est, pour nous, formé d'agrégats de molécules, qu'on désigne sous le nom de *granules*, et qui sont en suspension dans un liquide. Parmi ces agrégats, il en est de relativement gros, dont le diamètre, avoisinant le micron (ou millième de millimètre), les rend observables directement au microscope; d'autres sont plus petits et ne peuvent être distingués que par l'éclairage latéral de l'ultramicroscopie; il en est enfin dont le diamètre est inférieur à quelques millimicrons et qui échappent à toute observation; on les appelle pour cette raison *amicroscopique*; pourtant, leur existence est certaine, puisque les liquides qui les contiennent jouissent des mêmes propriétés générales que les colloïdes bien définis.

La plus visible de ces propriétés résulte directement de la structure granulaire des milieux colloïdaux : c'est de diffuser la lumière. Un rayon lumineux, qui traverse un liquide pur n'éprouve aucune dissémination latérale; aussi n'est-il visible que si on place l'œil dans son prolongement. Un liquide qui

renferme en abondance des grains très petits, devient opalescent : le rayon lumineux est diffusé, chemin faisant, dans toutes les directions. Avec des granules excessivement petits, cette diffusion agissant plus fortement sur les rayons bleus que sur les rayons rouges, l'œil reçoit une lumière jaunâtre ou orangée, lorsqu'il se place dans la direction de la lumière incidente, nuancée de bleu ou de vert, lorsqu'il observe latéralement. Ce phénomène, dont l'explication est due à Tyndall et à lord Rayleigh, permet, d'après la nature de la lumière diffusée, d'évaluer la dimension des grains qui produisent l'opalescence.

En même temps, la lumière rejetée latéralement subit une autre modification : elle est *polarisée*, c'est-à-dire qu'elle vibre dans un plan bien déterminé, tandis que les vibrations de la lumière naturelle sont orientées dans tous les azimuths.

Nous sommes ainsi en possession d'un double caractère, qui nous permet de reconnaître dans un liquide l'existence de particules très petites ; ce procédé s'applique aux colloïdes ; tous, même ceux qui ne laissent rien voir à l'ultramicroscopie, possèdent l'opalescence et polarisent la lumière diffusée latéralement.

Bien que la chimie nous refuse tout moyen d'action sur ces milieux à structure granulaire, nous ne sommes pourtant pas complètement désarmés. Après avoir éliminé par dyalise tous les éléments cristallisables, on peut étendre le colloïde par addition de divers liquides. On peut inversement éliminer une partie du liquide intergranulaire, soit par filtration à travers une bougie de porcelaine à pâte serrée, soit par évaporation, soit, ce qui est beaucoup plus pratique, par filtration à travers une membrane de collodion. Mais cette soustraction de liquide ne peut pas être poussée trop loin sans produire dans le colloïde une altération profonde et définitive, dont nous parlerons tout à l'heure, et qui est la coagulation.

Il y aurait bien un troisième mode d'action, qui n'a pas été employé jusqu'ici d'une manière systématique, et qui permettrait peut-être, avec de la patience, d'isoler les éléments d'un colloïde complexe : la centrifugation. On a déjà observé qu'en soumettant des colloïdes à un mouvement de rotation rapide et prolongée, l'action de la force centrifuge accumule à la

périphérie les grains les plus gros. Il faudrait en somme appliquer le procédé déjà utilisé par M. Perrin pour classer les grains de mastic ou de gomme-gutte[1]. Mais comme les granules sont beaucoup plus petits que les grains d'émulsion, l'opération serait plus longue et plus délicate. Menée à bien, elle fournirait un colloïde homogène, c'est-à-dire à granules identiques. Il serait possible alors, en étudiant à différents niveaux la concentration en granules, d'en déduire le poids moléculaire. Mais rien de tout cela n'a été fait.

Il existe pourtant un moyen de tourner la difficulté et de préparer de toutes pièces, avec des matériaux bien définis, des colloïdes de synthèse, qui présentent toutes les propriétés des colloïdes naturels. Cette importante découverte est encore due à Graham.

Si on mélange, dans le vase intérieur du dyaliseur, deux solutions étendues, l'une de silicate de soude, l'autre d'acide chlorhydrique, leur réaction donne du chlorure de sodium, ou sel marin, et de la silice hydratée. Le sel marin s'élimine peu à peu, ainsi que l'excès d'acide chlorhydrique, à travers la membrane de parchemin ; la silice reste seule dans le vase intérieur, en suspension dans le liquide sous forme d'agrégats séparés, semblables aux granules : l'ensemble forme un liquide légèrement visqueux et opalin ; c'est la silice colloïdale.

La méthode peut être généralisée. Elle réussit pour les acides stannique ou tungstique ; on a obtenu, de même, à l'état colloïdal, des oxydes de fer, d'aluminium, de chrome, etc., des sulfures, des sels, sulfates, chromates, ferrocyanures. Bien entendu, le liquide doit être tel que le granule y soit insoluble ; ainsi, le sel marin peut être obtenu en suspension colloïdale dans la benzine ou le toluène ; mais il ne peut exister dans l'eau qu'à l'état de véritable dissolution.

Aussitôt qu'on eut réalisé des colloïdes artificiels, on s'empressa de les étudier chimiquement, dans l'espoir que leur formule donnerait la clef de leurs curieuses propriétés. Là encore, on a rencontré l'inextricable. Le granule d'oxyde de fer colloïdal aurait pour formule :

$$Fe^{600}\,O^{448,5}\,(OH)^{897}\,Cl^{6}\,6HCl$$

1. *Le Mouvement brownien* (*Revue de Paris*, 1er décembre 1910).

Celui du ferrocyanure de cuivre colloïdal pourrait être représenté par diverses formules dont la plus simple est :

$$(Fe\,CAz)^{379}\,Cu^{715}\,K^{80}.$$

Il n'y a rien à tirer de pareils algorithmes, qui d'ailleurs ne sont qu'approximatifs. Pas plus que le colloïde naturel, le colloïde artificiel n'est un produit chimiquement défini : tous ces produits n'ont pas une propriété chimique en commun. En revanche, l'état colloïdal est un état physique bien défini, c'est-à-dire une forme d'équilibre sous laquelle tous les corps sont susceptibles d'apparaître, quelle que soit leur composition. Ce qui le prouve mieux encore, c'est que les corps simples eux-mêmes peuvent être amenés à cette forme.

On sait depuis longtemps que, lorsqu'un sel d'or est traité par un réducteur à action lente, comme une solution de phosphore dans l'éther, le métal libre reste en suspension dans la liqueur, qu'il colore des nuances les plus variées, rose, pourpre, violette, suivant la grosseur et peut-être la forme des particules métalliques. Cette propriété avait été utilisée depuis longtemps pour la préparation des laques, qui ne sont que des colloïdes coagulés. Mais un procédé infiniment plus simple a été imaginé, il y a quelque vingt années, par Bredig. Si on fait jaillir un arc électrique entre deux fils d'argent plongés dans de l'eau refroidie extérieurement par de la glace, on voit se former autour du fil négatif un nuage de particules métalliques qui se répandent dans le liquide en le colorant. Ce liquide, abandonné à lui-même pendant plusieurs jours, laisse d'abord déposer les particules les plus grosses ; il se conserve ensuite indéfiniment sans altération. Sa couleur varie du jaune au vert olive ou au rouge brun. Observé à l'ultramicroscope, il paraît rempli par une multitude de grains séparés qu'agite vivement le mouvement brownien et dont les dimensions sont voisines de cinquante millimicrons (ou millionièmes de millimètre). Ces grains sont bien de l'argent, comme on peut s'en assurer en desséchant la liqueur et en faisant l'analyse du résidu.

La méthode de Bredig s'applique à presque tous les métaux et à quelques métalloïdes En changeant la nature du liquide dans lequel se fait la pulvérisation, en substituant à l'eau

divers alcools, l'éther, le pétrole, on obtient des centaines de colloïdes de synthèse, dans lesquels l'état colloïdal apparaît avec une simplicité schématique. Or tous ces corps, si dissemblables chimiquement, ont pourtant un ensemble de propriétés communes: la biologie et la médecine viennent nous en apporter des preuves imprévues.

Bredig a constaté que les métaux pulvérisés possèdent les propriétés générales des diastases, qui sont, elles aussi, des colloïdes : elles peuvent, à dose infinitésimale, déterminer certaines réactions, comme la décomposition de l'eau oxygénée. Or, à ce point de vue, elles sont toutes équivalentes; peu importe qu'on emploie de l'argent ou du platine ; c'est toujours l'état colloïdal qui agit. De même encore, on sait que la médecine utilise avec succès, dans certaines affections graves, l'argent colloïdal en injections hypodermiques. Ce remède a pris, sous les noms de collargol et d'électrargol, une vogue qui paraît justifiée. Or, l'expérience montre que la nature du métal injecté importe peu : là encore, ce n'est pas l'agent chimique, c'est l'état physique qui intervient et qui donne une poussée favorable à l'organisme malade.

*
* *

L'état colloïdal est, comme les états liquide, gazeux et solide, une forme générale d'équilibre de la matière; mais la définition que nous en avons donnée est insuffisante, puisqu'elle revient à définir le colloïde par les granules et les granules par le colloïde. Il nous faut préciser en indiquant un groupe de propriétés qui s'appliquent au seul défini.

La première et la plus frappante de ces propriétés est la *coagulation*. Un milieu colloïdal peut exister sous deux états différents, que Graham désigne par les noms de *sol* et de *gel*. Un sol n'est pas tout à fait un liquide, puisqu'il contient des granules solides; mais il en a les propriétés d'ensemble. Un gel n'est pas non plus un solide parfait, c'est une sorte de gelée, plus ou moins consistante suivant la proportion des granules au liquide.

Le passage du sol au gel peut se faire sous l'action de

causes très diverses ; le plus souvent, la chaleur seule suffit. C'est elle qui transforme, entre 65 et 75 degrés, l'albumine en blanc d'œuf, et cela sans réaction chimique appréciable à l'analyse ; de même, c'est en chauffant le latex colloïdal de certaines lianes qu'on obtient la forme coagulée, qui est le caoutchouc. D'autres fois, l'agent efficace est une diastase, comme la présure, qui coagule, dans le lait, deux cent cinquante mille fois son poids de caséine. D'autres fois encore le coagulant est l'alcool, ou des sels, des acides ou des bases ; et ici nous apercevons le principe d'une méthode qui permettra peut-être de dissocier un colloïde complexe en constituants plus simples, comme on sépare, en les refroidissant, des mélanges dont les éléments ont des points de congélation différents.

Toutefois, il y a une grande différence entre la gélification d'un colloïde et les changements d'état qu'on étudie en physique. Ceux-ci sont *réversibles*, c'est-à-dire que le corps solidifié par refroidissement se liquéfie de nouveau quand on le réchauffe. Un sol coagulé l'est définitivement : il ne peut plus être ramené, par la voie inverse, à son état primitif.

Les physiciens ont cherché, comme il était naturel, à étudier le mécanisme de la coagulation par l'observation ultramicroscopique. Voici comment MM. Cotton et Mouton décrivent les apparences observées avec l'argent de Bredig.

Si on fait diffuser lentement dans ce corps une petite quantité d'une solution d'alun, on voit peu à peu, à l'ultramicroscope, l'aspect du liquide se modifier. Au lieu de points isolés, absolument indépendants, on y voit, au début, des groupes, composés seulement de deux ou trois points qui sont évidemment solidaires les uns des autres. Si l'on attend quelque temps, le nombre des amas ainsi formés va en augmentant en même temps qu'il se forme des groupes composés d'éléments plus nombreux, ou des sortes de chapelets. Quand on observe avec un peu de patience, on peut même saisir directement l'instant où un grain vient se fixer sur un amas déjà formé, dont il fera désormais partie.

De plus, les grains réunis dans l'amas floconneux du coagulum ne se touchent pas et conservent, au moins au début, une certaine indépendance, comme on peut s'en rendre compte par les mouvements browniens qui persistent encore, bien

qu'affaiblis, et qui ne sont pas identiques pour les différents grains. Ces observations ne nous apprennent rien sur la cause qui détermine la coagulation. Mais nous allons trouver au moins un embryon d'explication dans l'étude d'une autre propriété des colloïdes, tout aussi caractéristique quoique moins apparente : le *transport électrique*.

Les colloïdes, lorsqu'ils sont bien dépouillés de tous les sels dissous, ne conduisent pas l'électricité à la manière des solutions salines qui s'électrolysent, c'est-à-dire se décomposent. Sur le porte-objet du microscope, adapté à l'observation ultramicroscopique, plaçons une petite cuve de verre remplie du colloïde à étudier, aux extrémités de laquelle aboutissent deux lames de platine reliées à des prises de courant. En observant les points brillants que forment les granules, on les voit, dès que le circuit électrique est fermé, se mettre en marche et traverser rapidement le champ de vision; tous passent dans le même sens, avec des vitesses peu différentes; vient-on à inverser les pôles du générateur électrique, le sens du mouvement se renverse également; on peut même, sans plus de difficultés, opérer avec du courant alternatif: on voit alors les granules, vibrant synchroniquement avec le courant, exécuter des mouvements rapides de va-et-vient suivant des trajectoires parallèles. Ces déplacements n'affectent que des granules, et la masse du liquide reste immobile. Enfin, quand on opère avec des colloïdes bien homogènes, le phénomène est assez régulier pour qu'on puisse le soumettre à des mesures. En étudiant ainsi le transport électrique qu'ils avaient découvert, Linder et Picton constatèrent, en 1893, qu'il est absolument général, mais qu'il se produit, pour certains colloïdes, vers le pôle + ou anode, et pour les autres, vers le pôle — ou cathode.

Tous ces faits comportent une explication très simple; ils nous apprennent que les granules ne sont pas électriquement neutres, comme les grains de poussière ordinaire, mais qu'ils portent avec eux des charges électriques. Ceux dont la charge est positive, repoussés par le pôle + et attirés par le pôle —, se déplacent de l'anode vers la cathode. Tel est le cas des colloïdes « positifs », qui comprennent, outre les oxydes hydratés de fer et d'alumine, l'oxyhémoglobine, le violet et le bleu de méthyle, le rouge de Magdala, la mucine. Inverse-

ment, les granules des colloïdes « négatifs », chargés négativement, se transportent de la cathode vers l'anode ; à ce second groupe appartiennent la plupart des métaux colloïdaux, la silice, beaucoup de sels minéraux, l'amidon, l'albumine, la dextrine, le glycogène, la gélatine et les gommes.

Cette existence de charges électriques attachées à chaque granule, comporte un corollaire nécessaire. En effet, le colloïde, pris dans son ensemble, est électriquement neutre, c'est-à-dire qu'il ne révèle aucune trace d'électrisation. Il faut donc que les charges électriques des granules soient exactement compensées par des charges, égales et de signe contraire, contenues dans le liquide intergranulaire. On a de fortes raisons de penser que les charges compensatrices sont localisées au voisinage immédiat des granules. Nous devons donc nous représenter une particule d'argent Bredig, avec sa charge électrique négative, comme entourée d'une couche électrique positive qui la neutralise, sans être liée au granule ; de même, un navire qui se déplace emporte avec lui sa charge matérielle, égalisée à chaque instant par la poussée de l'eau qui l'entoure, sans que ce liquide participe à son mouvement. L'ensemble du granule électrisé et de la couche électrique compensatrice porte le nom de *micelle*, jadis proposé par Nægeli.

Tout nous prouve que les micelles ont une structure très compliquée, que nous commençons à peine à connaître. Le peu que nous savons nous permettra toutefois d'éclairer, d'une lumière à la vérité bien vacillante et bien faible, le phénomène de la coagulation. Les expériences les plus typiques à ce sujet sont dues au physicien américain Hardy.

Hardy prit un colloïde négatif, l'alcali-globuline du sérum de bœuf, et la soumit aux rayons α du bromure de radium, qui transportent, comme on sait, des charges électriques positives. Au bout de quelques minutes, la coagulation était réalisée, tandis qu'un colloïde de nature très voisine, mais positif, soumis au même rayonnement, n'était pas coagulé et paraissait même devenir plus limpide. On peut interpréter l'expérience en disant que le colloïde se coagule lorsque ses granules sont déchargés. Cette explication, encore hypothétique, a été confirmée par une expérience complémentaire de M. Victor Henry, qui a réussi à coaguler des colloïdes posi-

tifs, oxyde de fer hydraté, rouge de Magdala, violet de méthyle, par les rayons β du radium ; ces rayons, à l'inverse des rayons α, transportent des charges électriques négatives ; des colloïdes négatifs exposés aux mêmes radiations ont conservé toute leur limpidité.

Nous voici donc en possession d'une idée directrice : elle peut être incomplète, elle l'est même certainement : pourtant elle nous explique d'autres cas de coagulation. Ainsi, c'est un fait d'expérience que, si on mélange deux colloïdes de signes différents, ils se coagulent réciproquement, tandis qu'il n'y a jamais coagulation lorsqu'on mêle deux colloïdes de même signe.

Autre phénomène : on a constaté que les colloïdes négatifs sont coagulés par les acides ; les bases, au contraire, les stabilisent, c'est-à-dire rendent leur gélification plus difficile. Le contraire arrive pour les colloïdes positifs, qui sont coagulés par les bases et stabilisés par les acides. Puisque tous les acides agissent de même, et aussi toutes les bases, nous sommes amenés à nous demander ce qu'il y a de commun dans chacun de ces types chimiques et à attribuer à ce terme commun l'action coagulante.

Dans tous les acides l'élément commun est l'hydrogène H, qui apparaît, dans tous les phénomènes d'électrolyse, comme lié à une charge positive, puisqu'il se transporte sur la cathode. Dans les bases, au contraire, apparaît le groupement OH, qui est lié d'une façon analogue à une charge électrique négative. Dès lors, tout s'explique naturellement : les acides coagulent les colloïdes négatifs, en leur apportant des charges positives, capables de neutraliser les granules ; les bases, au contraire, en renforçant la charge positive du colloïde, ne peuvent que le rendre plus stable, puisqu'elles accroissent la charge négative nécessaire pour réaliser la coagulation.

Il resterait maintenant à expliquer la coagulation par la chaleur. Ici les choses sont beaucoup moins claires : il est possible que la chaleur agisse en dissociant les sels qui existent toujours mélangés aux colloïdes naturels, de façon à déterminer l'apparition d'ions électrisés, qui détermineraient à leur tour la gélification ; mais ceci n'est qu'une hypothèse.

J'ai eu l'occasion de donner à ces idées une confirmation et

une extension nouvelles : lorsqu'on fait passer la décharge électrique dans un récipient qui contient un gaz à une pression très réduite (moins d'un dix-millième d'atmosphère), la cathode métallique projette autour d'elle sa propre substance, qui vient se déposer en couche miroitante sur les parois internes du vase. Or, j'ai pu établir que ces éléments matériels, formés autour d'une charge négative que fournit également la cathode, possèdent les dimensions et les propriétés générales des granules négatifs, de telle sorte que l'intérieur du récipient constitue une sorte de colloïde gazeux. Le dépôt qui s'effectue sur les parois intérieures a tous les caractères d'une coagulation, et cette coagulation est encore déterminée par la décharge des granules, car elle se produit sur toutes les parois électrisées positivement, tandis qu'elle refuse de se faire sur les parois négatives. Les mêmes règles reçoivent donc leur application dans un cas nouveau et, en apparence, assez différent des précédents.

*
* *

Telles sont, en gros, nos connaissances sur les colloïdes. Le sujet, on le voit, est loin d'être épuisé. Ce qui fait sa grande importance, c'est que tout être vivant est formé de colloïdes liquides ou coagulés. Le suc cellulaire, une partie de la sève et du latex des végétaux, le sang, le lait, toutes les humeurs des animaux sont à structure colloïdale ; les gels forment la paroi des cellules, l'amidon, l'osséine, et toute la partie solide des tissus vivants. Ainsi, bien que l'état colloïdal ne soit pas spécifique de la vie, puisqu'il existe des colloïdes minéraux, il doit être spécialement adapté aux multiples fonctions vitales.

En premier lieu, le colloïde est plastique. Il a une souplesse qui lui permet de se déformer sans se rompre, et grâce à laquelle la machine vivante est construite sur un plan tout différent de nos mécanismes industriels. Ceux-ci n'utilisent qu'exceptionnellement les matériaux déformables, comme le cuir ou le caoutchouc ; ils sont constitués de pièces solides, rigides, qui se meuvent tout d'une pièce par glissement ou par rotation autour d'un axe. Dans les êtres vivants, au contraire,

les mouvements sont produits par extension ou par contraction d'un tissu élastique. L'hélice du navire et la nageoire caudale du poisson représentent ces deux solutions différentes d'un même problème. Mais la nature n'a pas le choix entre elles; la seconde lui est imposée par la loi de nutrition qui exige la continuité des tissus. Ainsi tout se tient, et nous ne pouvons pas concevoir une partie, si petite qu'elle soit, d'un être vivant, qui ne soit constituée d'un assemblage de colloïdes liquides ou coagulés; ou alors cette partie est un déchet, un calcul dans le foie, ou une pierre dans la vessie.

Une seconde qualité, tout aussi précieuse, du colloïde est l'insolubilité des granules, non pas seulement approximative, mais absolue. Beaucoup de corps sont regardés couramment comme insolubles, qui abandonnent cependant une part de leur substance au liquide ambiant. Si les granules étaient dans ce cas, ils ne tarderaient pas à disparaître dans le milieu intermicellaire. Considérons, par exemple, une solution d'or colloïdal contenant, par millimètre cube, un milliard de granules, d'un diamètre moyen de quinze millimicrons et que nous supposerons sphériques pour plus de simplicité. Un milligramme de métal sera contenu dans trente centimètres cubes de cette solution, c'est-à-dire dans un volume de liquide six cent mille fois supérieur au sien, et la surface développée de ce milligramme d'or atteindra deux cents centimètres carrés. Dans ces conditions et avec une telle surface, on conçoit que, si l'or avait une solubilité quelconque, il passerait rapidement à l'état dissous.

La même remarque s'applique aux tissus vivants. Les cellules ne vivent qu'à condition d'être parcourues par un flux liquide, incessamment renouvelé. Elles fondraient comme du sucre dans l'eau si leur paroi, formée d'un colloïde coagulé, et les micelles intérieures n'étaient pas rigoureusement insolubles. On peut donner en exemple une expérience de Trenkmann, dans laquelle les bacilles de la tuberculose, ensemencés au nombre de seize cents par centimètre cube, se sont maintenus en vie. Dans cette expérience, chaque gramme de matière vivante présentait une surface développée de dix mètres carrés (en ne tenant compte que du contour apparent des cellules) et était plongé dans dix mètres cubes d'eau.

On peut remarquer encore combien cet énorme développement superficiel est favorable aux échanges qui constituent la vie. Le colloïde idéal, formé d'eau pure et de micelles suspendues, n'est pas celui qu'on rencontre dans l'être vivant. Celui-ci est mélangé de cristalloïdes, dont les uns servent d'aliments et les autres forment des déchets. L'atmosphère doit parvenir au plus profond de cet être et agir, tantôt par son oxygène, tantôt par son acide carbonique, d'autres fois encore par son azote. Tous ces échanges s'effectuent, dans l'être vivant, avec une rapidité qui tient évidemment à leur structure micellaire et à l'étendue de leur surface.

Il y a encore autre chose : les membranes gélifiées des colloïdes possèdent une propriété qu'on ne retrouve dans aucune autre substance; elles sont *semi-perméables*, c'est-à-dire capables d'effectuer un triage entre les corps qu'elles laissent passer et ceux qu'elles arrêtent au passage; et elles manifestent cette propriété avec une diversité presque infinie. Le cas le plus général et le plus simple est celui où la paroi de la cellule agit comme la membrane de parchemin (qui est aussi un colloïde coagulé) du dialyseur, en laissant passer l'eau et les solutions salines et en arrêtant les micelles. Cette constitution est évidemment imposée par les conditions de vie des cellules qui doivent empêcher leurs micelles d'aller s'égarer dans le milieu extérieur, admettre des aliments et éliminer les déchets.

Mais il y a mille degrés dans la perméabilité des membranes : les unes ne se laissent traverser que par l'eau et interdisent le passage même aux molécules cristallines comme le sucre. D'autres choisissent les molécules auxquelles elles ouvrent la porte : les cellules des poils absorbants des racines ne laissent pas entrer, pêle-mêle, tous les sucs de la terre; si on analyse la sève brute de divers végétaux poussés côte à côte dans le même terrain, on leur trouve des compositions différentes. Et ces propriétés sélectives de chaque membrane peuvent être modifiées profondément dans certains cas : les parois de la betterave vivante sont imperméables au sucre, sans quoi la racine abandonnerait ce produit à l'eau de pluie ou à celle du sol; mais, quand la plante est morte, ses parois cessent de retenir le sucre, et c'est sur cette propriété qu'est fondé le

traitement industriel des sucreries. Les membranes du rein sont normalement imperméables au glucose et à l'albumine contenus dans le sang, elles ne se laissent traverser que lorsqu'elles ont subi les altérations causées par le diabète ou l'albuminurie.

Ce n'est pas demain qu'on expliquera tous ces faits. Évidemment, on pensera à imaginer, à l'intérieur des cloisons semi-perméables, des pertuis de formes appropriées à celles des molécules qu'elles admettent. Mais il n'est pas probable que les membranes agissent d'une façon aussi simple et par un triage purement mécanique. Au XVIIIe siècle, on n'eût pas manqué de dire : c'est simple, donc c'est vrai. Aujourd'hui, mieux avertis de la complication des phénomènes naturels, surtout dans les milieux vivants, nous sommes tentés de penser, au contraire, qu'une telle explication est trop simple pour être exacte.

L. HOULLEVIGUE

LETTRES D'EXIL

(1798-1800)

Le roi de Naples, Ferdinand IV, avait accueilli Nelson dans ses ports après Aboukir. Il avait mis à la tête de ses troupes un général prêté par l'Autriche, Mack. Les aventuriers, qui formaient l'entourage de ce Bourbon dégénéré et de sa femme, Marie-Caroline, une Habsbourg, sœur de Marie-Antoinette, conseillaient une vigoureuse attaque contre les Français, maîtres de l'Italie du nord. C'était le ministre Acton, Emma Hamilton, ancien modèle, devenue la femme de l'ambassadeur anglais et l'Égérie de Nelson, Ruffo, etc. Championnet battit à Civita-Castellana l'armée napolitaine, qui se dispersa (janvier 1799). Mack, désespéré de la lâcheté de ses troupes, chercha un asile dans le camp français. Ferdinand, affolé, fit distribuer des armes aux *lazzaroni* et incendier la flottte. Avec la reine Marie-Caroline, il se réfugia, malgré son peuple qui voulait le retenir, sur le *Vanguard*, vaisseau-amiral de Nelson, et gagna la Sicile. Championnet entra à Naples et proclama la République Parthénopéenne. (Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, VIII, p. 465.)

Les lettres qui suivent furent adressées par Marie-Caroline au marquis de Gallo [1], le quasi médiateur entre l'Autriche et Bonaparte

1. Les originaux des lettres dont nous publions ici quelques extraits se trouvaient jusqu'en ces dernières semaines dans les archives particulières de la famille ducale de Gallo, qui a bien voulu nous autoriser à en prendre copie. Nous tenons à lui exprimer, une fois de plus, notre profonde gratitude.

Gt M. WEIL

à Léoben et à Campo-Formio. La reine avait en ce diplomate le plus sûr et le plus dévoué des confidents. Elle lui parle dans ses lettres avec une liberté qu'explique la conviction où elle était que cette correspondance serait aussitôt détruite. Nous donnerons d'abord un fragment d'une lettre de 1797, — au lendemain de l'entrée des Français à Venise, — où l'on peut trouver un curieux jugement de cette sœur de Marie-Antoinette, de cette grand'mère de Marie-Louise, sur le futur Napoléon Ier :

Caserte, le 15 octobre 1797.

Les malheurs s'amoncèlent sur la pauvre Italie. Le ton et les propos de Buonaparte sont la preuve de ce qu'il médite et je commence vivement, mais très vivement à désirer la paix. La guerre nous ruinera; mais la neutralité qu'on imagine est une chimère qui ne peut jamais avoir d'existence réelle. Buonaparte nous fera sous ce nom des demandes doucereuses de vivres de toute espèce, de chevaux, de bétail, et si on lui oppose des refus (comme coûte que coûte on devra le faire), il criera et tâchera de révolutionner Naples. Tout y prête, le manque de numéraire, les Banques et les fonds publics discrédités, les vivres exorbitamment chers, l'esprit nouveau, la fronderie générale, toutes les classes, mais surtout les plus cultivées, entièrement corrompues, les appartements du Roi devenus, comme les cafés, les entrepôts des frondeurs les plus ardents du gouvernement. Jugez du reste. Il lui sera donc bien facile de faire naître des troubles et des désordres. Voilà la triste, mais véritable position dans laquelle nous nous trouvons.

Je vois et prévois bien noir. La paix seule pourrait nous donner un peu de répit, le temps de prendre certaines mesures, de former un ministère, de remettre un peu les choses à leur place. Si la guerre éclate, nous sommes perdus. Il faudrait de l'activité, fermeté, énergie, volonté de se mettre à l'œuvre, de faire tout en grand, un véritable sens politique : c'est là chose impossible, plus encore que prendre la lune avec les dents.

J'ai l'âme excessivement triste et prévois bien noir. La neutralité, couvrir les États du pape, garantir leur intégrité, tout cela dépend de Buonaparte. Un mot de lui détruit tout. Telle est l'action qu'il exerce. Pour moi, je l'avoue, j'abhorre

le parti que Buonaparte sert et a pris. Il est l'Attila, le fléau de l'Italie, mais j'ai pour lui un sentiment de véritable estime et de profonde admiration. C'est le plus grand homme que des siècles aient produit. Sa force, son énergie, son esprit de suite, son activité, son talent lui ont acquis mon admiration. Heureux le pays qui aurait un pareil souverain! Il n'aurait pas à craindre d'être vaincu ou conquis. Heureux le Prince qui aurait un tel ministre ou un tel général. J'apprécie, j'estime, j'admire, je crains l'homme qu'on devrait imiter; mais pour cela il faudrait qu'on eût son talent, son caractère, sa volonté, son énergie, son génie. Je le préfère à Frédéric qui, à côté de ses talents, avait des petitesses et des ridicules. Chez celui-ci, tout est grand. Je l'admire et regrette seulement qu'il serve une si détestable cause. Je voudrais la chute de la République, mais la conservation de Buonaparte.

Car c'est réellement un grand homme et quand on ne voit autour de soi et partout que des ministres et des souverains aux vues mesquines et étroites, on n'en éprouve que plus d'étonnement et de plaisir à voir s'élever et grandir un pareil homme, tout en déplorant de voir sa grandeur attachée à une si infernale cause.

Cela vous paraîtra étrange. Mais si je déteste ses opérations, je l'admire, lui. Je désire que ses projets avortent, que ses entreprises échouent et je souhaite en même temps bonheur et gloire à sa personne pourvu que ce ne soit pas à nos dépens. En un mot, je l'estime, je l'admire, et je dis que s'il mourait, on devrait le réduire en poudre et en donner une dose à chaque souverain, deux à chacun de leurs ministres, et alors les choses iraient mieux.

Il vous paraîtra étrange que j'écrive ainsi; mais je désire trop le dire : que Buonaparte soit un grand homme et comme il n'y en a pas un second en Europe dans tous les sens, guerrier, militaire, politique et surtout conséquent, je défie même un ennemi de le nier.

A la fin de décembre 1798, la Cour de Naples s'enfuit en Sicile; le marquis de Gallo, ministre des Affaires étrangères, est envoyé à Vienne et à Pétersbourg pour implorer le secours des empereurs.

I

Palerme, le 27 décembre 1798.

(En chiffre et au citron).

La plus malheureuse des reines, mères et femmes vous écrit celle-ci. Je dis la plus malheureuse parce que je sens si vivement et je doute que j'y survive à tout ce que, depuis quarante jours, j'éprouve. Me voilà à Palerme. Nous nous sommes enfuis vendredi. Des combinaisons de brûler les bâtiments et autres ont retenu jusqu'à dimanche en rade, où des députations sont venues nous haranguer, parler pour nous faire retourner, mais jamais parler de s'armer ni défendre. Mack vint à bord dimanche matin, demi-mort, pleurant, expliquant que tout était perdu, que la trahison, lâcheté était à son comble et qu'il n'avait de consolation que de voir la famille sur le bord de Nelson sauvée, que la famille de Piémont avait été traînée à Paris et que toute l'Italie était irrémédiablement perdue; enfin, des nouvelles à glacer le sang; que, lui, était arrivé avec l'avant-garde à Capoue, les Français à Terracine, et que, si les Français avançaient, ayant reçu des renforts, et les nôtres fuyaient, il les comptait en trois jours à Naples.

Les matelots fuyaient des bâtiments; il fallut donner des marins anglais, portugais pour remplacer au moins 1 500 matelots enfuis dans une nuit et pouvoir sauver le *Samnite* et l'*Archimède*, sans lesquels Nelson ne voulait pas partir. Les Portugais restèrent en rade pour brûler, à ma douleur éternelle, notre belle marine qui nous a tant coûté. On fit voile à huit heures du soir, mais je vous raconterai en *noir* tous mes malheurs dont je dois et désire mourir.

Pour vous décrire le plus essentiel, à Palerme, les gens ont montré plaisir à nous voir, mais non enthousiasme. La noblesse est à l'affût et ne désempare pas de la chambre. Elle voudrait tout obtenir, avoir, endormir, et mon cœur me dit que si l'Empereur ne se dépêche pas d'agir ou mettre le holà, il ne passe pas quatre mois que nous sommes et peut-être encore plus tragiquement chassés de la Sicile. Qu'on offre à ces vautours tous les bijoux, livrées, galons, tout, et qu'ils nous aissent retourner vivre et mourir en paix!

Pour moi, ma scène a douloureusement fini. Si j'ai le bonheur de retourner à Naples, je me suis décidée de me retirer à Linz, ou à Gratz, ou à Salzbourg, ou, si on ne me permet pas de rentrer, à Sorrente, le reste de mes malheureux jours. J'ai trop vécu et le chagrin me tue. Enfin, je me sens désespérée. Je vous avoue : je crois que je ne puis vivre ainsi et ne crois pas survivre. Au nom de Dieu, que l'on fasse venir à Vienne mes malheureuses filles pour les mener à la Visitation jusqu'à leur trouver un parti ou les faire chanoinesses. Ma belle-fille [1] a la poitrine lésée et ne vivra point.

Leur père, cela je dois me taire, ne sent rien que la personnalité et même celle-là peu. Il [devrait] sentir d'avoir perdu la meilleure partie de sa couronne, de ses rentes, mais il ne sent que les nouveautés qui l'amusent, sans penser que nous sommes au quart de nos revenus, déshonorés, malheureux et en entraînant d'autres dans le même malheur. Enfin, je suis au désespoir. Je ne crois pas d'y survivre. Tout me déplaît : nos provinces, Sorrente, tout, j'aimerais mieux, et ou je succombe, ou il faudra quitter ce pays, qui m'est contre nature.

Les acclamations sont celles à un Roi chancelant et malheureux. Accommodez, mon cher Gallo, je vous conjure, nos affaires. Je ne crois plus à grandeur, ni à gloire, ni à honneur. Cet amour-propre m'a perdue. Je ne vise qu'à vivre retirée dans un coin. Sorrente, Pozzuoli, voir le peu d'amis d'une femme malheureuse et mourir en paix....

J'ai été interrompue. Je vous recommande nos affaires et mes enfants.

Adieu. Puisse le Ciel vous rendre heureux! Pour moi, je ne désire plus de vivre. Je finirai ma douloureuse carrière sans peine. Comptez sur ma reconnaissance, inutile, il est vrai, mais sincère. Adieu, pensez quelquefois à une amie de dix-huit ans et donnez un souvenir de compassion à la plus malheureuse des êtres. Parlez, si vous le jugez à propos, aux âmes insensibles où vous êtes.

1. Archiduchesse Marie-Clémentine d'Autriche, mariée à François de Naples et mère de la future duchesse de Berry qui vient de naître.

II

Palerme, le 27 décembre 1798. (En noir.)

Le détail de toutes nos souffrances vous fera frémir. Elles sont au-dessus de mes forces, et je sens très bien que je n'y pourrai survivre.

Vendredi 21, à la suite des mutinements, des gens tués et blessés sous les fenêtres du Roi[1], des propos de vouloir les châteaux, les armes, d'empêcher tout départ de la part du peuple, il fut décidé que nous partirions de Naples. Ce que je souffris dans tout le reste de la journée, les précautions à garder pour le cacher ne se laissent pas exprimer. Enfin, nous sommes partis de nuit close par un vent froid du nord.

Nous descendîmes ce malheureux escalier. Je tremblais comme une feuille, et sans ma vertueuse et attachée Mimi[2], je serais tombée mille fois. Dans l'horreur de l'obscurité, avec six enfants, ma belle-fille et un enfant à la mamelle[3], nous arrivâmes à bord transis de froid et moi de douleur.

On passa cette première nuit à [quai], sans lumière, feu, souper ni lit. Samedi 22, commencèrent les lettres, députations, toutes demandant à parler au Roi, qui ne voulut point les voir. La journée passa ainsi et le cœur me déchira. On chercha des effets à avoir pour tant d'enfants accoutumés à l'aisance, mais en vain.

Enfin, dimanche matin, arriva le pauvre Mack, qui avait déjà son avant-garde à Capone. Il fallut le recevoir, tant il fut touché de voir une malheureuse, mais honnête, loyale, sensible famille, comme des malheureux assis à terre. Les matelots fuyaient. On ne put à force d'or les rattraper.

Enfin, 4 vaisseaux, 5 frégates, 10 galiotes, 12 corvettes,

1. Le courrier de cabinet Antonio Ferreri, envoyé avec une lettre du Roi à Nelson, fut arrêté le 21 décembre par le peuple, à quelques pas du palais, comme espion des Français. Criblé de coups aux cris de : « Meurent les Jacobins », il fut traîné à demi-mort par les rues de la ville et jeté mourant dans un égout. La populace qui le martyrisait l'avait fait passer à demi mort sous les fenêtres du palais et ne s'était éloignée qu'après avoir obligé le Roi à se montrer.

2. Une de ses filles, Marie-Christine, la future femme de Charles-Félix, roi de Sardaigne.

3. La future duchesse de Berry.

brigantins, 90 chaloupes canonnières, obusières, furent condamnés au feu, ne pouvant, par l'infamie de nos matelots, qui, tout en disant : *Vive le Roi!* ne faisaient que fuir, ne pouvant les sauver : condamnés au feu, le fruit de tant de peine, tant d'argent!

Niza[1] resta pour l'opération si cruelle à mon cœur, et le *Samnite* et l'*Archimède* partirent, l'un avec 400 matelots et le *Samnite* avec 200, dont la moitié Anglais et Portugais, tous les Napolitains étant fuis. On hausse l'ancre à huit heures du soir. A minuit, le mauvais temps commença et ne ralentit que le lundi 24. Nous fûmes toute la journée couchés, onze personnes dans une demi-poupe, les femmes par terre, et deux matelots à quatre pieds nous portèrent du vinaigre et bassins à vomir.

A une heure de l'après-midi, il vint une telle tempête, ouragan, que les voiles furent toutes en lambeaux, de notre vaisseau et de celui de Caracciolo. Nous commencions à nous perdre, les mâts pliés, les haches en main pour couper les mâts; Antoinette[2] en chemise, à genoux; Amélie[3] demandant un confesseur qui vint et l'absolution; Léopold[4] de même. Moi, je me sentais si malheureuse de ce qui arrive et arrivera encore que je voyais la mort sans peine, espérant en l'infinie miséricorde divine et contente de finir avec mes enfants. Vers deux heures, le danger cessa, et Nelson dit qu'en trente années qu'il naviguait, il n'a jamais vu un pareil coup de vent et tempête. La nuit, le roulis de la mer fut tel qu'il fallut tout lier et nous toujours couchées.

Mardi, jour de Noël, cela diminua un peu; mais, à neuf heures, mon fils Albert, de six ans et demi, qui n'avait jamais souffert de convulsions quoique très délicat, en prit une si forte sans jamais vomir, malgré tous les remèdes, qu'à sept heures du soir il expira au milieu de nous. Il était devenu très

1. Niza ou Nizza (comte de), amiral portugais. Quelques jours plus tard, le 8 janvier 1799, d'accord avec le capitaine anglais Campbell, il mit le feu aux vaisseaux *Tancredi*, *Guiscardo* et *Partenope*, chacun de 74 canons, *San Gioacchino* de 54, à la frégate la *Pallade*, de 40, et à la corvette *Flora*, de 40, tous ancrés et mouillés à Naples.

2. Sa fille Marie-Antoinette, la future princesse des Asturies.

3. Sa fille Marie-Amélie, la future femme de Louis-Philippe.

4. Le prince de Salerne, le futur beau-père du duc d'Aumale.

aimable et spirituel. — Qui est mère, peut sentir mon état. — Ce petit cher cadavre resta avec nous jusqu'à cinq heures du matin, qu'étant arrivée, je me hâtai de descendre.

La ville de Palerme est grande, le palais inhabité, incommode, froid, manquant de tout, ni chaises, ni lits, ni canapés, ni rien. L'appartement de Luzzi, chaud et meublé, dut servir à ma belle-fille, mère et enfant, la première étant étique selon tous les symptômes et voulant prolonger sa vie.

Je me suis fait saigner. Tous mes enfants sont de fait malades. Personne ne peut se remettre de la tempête et voyage, et moi plus que tout de la perte si affreuse de mon enfant et de celle de notre royaume. Le Roi est bien, le prince de même; la princesse souffre de la poitrine et le cache; l'enfant est bien. Mes filles et Léopold sont tristes, accablés, souffrants et pensent comme moi.

J'ai peu vu, mais tout m'affecte. Je ne crois pas que je pourrai vivre ici longtemps et suis convaincue que j'y succomberai, et ma mort m'est indifférente pourvu que je voie mes filles et Léopold, les premières à la *Visitation*, le garçon au *Thérésien*[1].

Je prévois très, mais très noir. Je fie infiniment à vos soins et sollicitudes. Dans ce bout du monde où je suis, je désire de recevoir de vos nouvelles. Elles me sont bien intéressantes.

Je n'ai point le courage d'écrire ceci à ma fille[2]. Vous lui donnerez, si elle en a *curiosité et intérêt*, ces affreux et véridiques détails, et croyez que je suis la plus malheureuse des reines, femmes et mères. Car je sens tout et je sens seule. Je prévois tout et ne peux rien réparer. La seule religion me fait encore exister.

Adieu, je vous écrirai quand je pourrai. Mais, hélas! comment le pourrai-je?

L'Italie est dans les mains des barbares. Tout notre commerce va être aux mains des armateurs. Enfin, pour comble de malheurs, nos peu d'effets sauvés, la tempête les a engloutis. Je n'ai même pas demandé combien d'honnêtes gens ont péri. Les seuls diamants sont sauvés. J'aurais préféré hardes et meubles

1. Theresianum, établissement fondé à Vienne par Marie-Thérèse.

2. Thérèse, femme de l'empereur François d'Autriche, mère de Marie-Louise.

plus utiles. Nous sommes ici sans presque que moins d'un quart de revenus, la même famille, devoirs, une marine perdue, brûlée, sans armées, sans artillerie, sans défense, une île sans défense, sans troupes, sans marine, des fortifications pourries, annulées. Qu'est-ce que cela laisse espérer? la mort ou être traduite à Paris. Je préfère le premier et laisse à ceux qui ont envie à choisir, le second.

Mes filles et Léopold auront mon âme et mon sang.

Adieu, il faut finir. Je crains d'en dire trop, mais j'ai le cœur déchiré et l'âme ulcérée. Adieu, je vous envoie une feuille en chiffre, et suis votre malheureuse, très malheureuse, mais sincère amie pour la vie.

Je charge à vous de dire à ma fille la mort de son frère, nos malheurs. Elle est enceinte et, malgré tout, je ne puis faire taire le cœur de mère. Adieu.

III

Palerme, le 8 janvier 1799.

(*En chiffre.*)

Je ne saurais vous dire, mon vieux et ancien ami, combien je suis malheureuse et sous tous les rapports. Je doute que j'y survivrai ; mais au moins je désire rendre les derniers temps d'une vie trop longue utiles à mes enfants qui sont l'unique bien qui m'attache à la vie.

Espérer que l'Empereur aille commencer la guerre pour nous quand il ne l'a pas faite dans les moments les plus essentiels, dans ceux où un lien concerté avec nous aurait pu peut-être sauver l'Italie, l'espérer actuellement où l'armée s'est couverte d'infamie, est détruite, dissoute, où il devrait, lui, tout faire, c'est une folie. Mais il pourrait parler en ton de maître, dans ce ton que donne une grande puissance avec une vaillante armée, en y unissant la Russie, la Prusse, nous faire rendre le royaume de Naples, forcer les Français à évacuer la Romagne, y établir un frère à lui ou le Pape, mais rester fixe au traité de Campo-Formio qu'ils ont si vite et si infâmement violé, car, autant que Rome et Ancône sont dans leurs mains, nous n'aurons un moment de tranquillité, ni de sûreté. Si donc l'Empereur les pouvait obliger de retourner au traité de

Campo-Formio et assurait l'établissement du Grand-Duc, le nôtre, il pourrait remettre le Pape, se faire un honneur incroyable, ou y mettre un frère à lui pour lequel ce serait un utile établissement, l'épauler avec une fille à nous mariée qui le soutiendrait, — car il faut espérer que nous nous laverons de notre infamie, — et remettre l'équilibre.

Voilà, à mon avis, le seul moyen de nous sauver. Nous ferons l'impossible chez nous, mais nos circonstances sont cruelles.

Le peuple est encore fidèle. Il veut s'armer, se défendre, et les prêtres, qui craignent la destruction de la religion, l'y animent. Mais la noblesse, craignant le pillage, empêche de prendre une mesure unique à sauver le pays et ralentit, anéantit la fureur et la fidélité du peuple. Ah! que n'y suis-je! Je sauverais sûrement Naples ou j'y périrais, et cela bien sûrement : car vivre ainsi est pire que mourir.

Entre temps, voilà ce que nous savons. Mack est à Caserte, quartier général; à Capoue et environs, sont les débris de l'armée. Les Abruzzes sont à l'ennemi. On dit quelques colonnes en Pouille. Gaëte a été pris sans tirer un coup : 1 500 hommes, une forteresse, se sont rendus à moins de 200. Les Français ont pris tous les soldats et renvoyé tous les officiers à Naples, comme des lâches dont ils ne voulaient point. C'est bien leur rendre justice.

On publie à Palerme qu'à Capoue on s'est battu avec avantage; mais comme aucune felouque, aucune nouvelle ministérielle ne vient, je n'y ajoute pas foi.

Sauvez, je vous prie, à Vienne, la réputation, l'honneur du bien malheureux, mais digne Mack. Il a fait un plan de défendre Naples sûr et fidèle; mais commencer une défense pour fuir au deuxième coup de canon, ne serait qu'exposer la ville et ses habitants au pillage de ces forcenés qui, à Aquila, où on s'est défendu et puis on a cédé, ont donné douze heures de sac et de sang. Mack dit : « Si l'on me répond de 30 000 hommes, je réponds de défendre longtemps Naples, la mer étant libre pour les vivres et provisions. » Je ne sais ce qu'on décidera, mais, je suis convaincue, une vileté qui en empêchera le sac du soldat, mais point le sac équivalent des réquisitions et du pillage des commissaires.

Je suis au désespoir et mourrais sans peine. Il n'y a que mes enfants qui sont bien méritants. Je le vois encore en cette occasion. Ils souffrent toutes les privations. Car nous sommes pire que je n'ai jamais été dans aucune auberge, sans lits, chaises, canapés, cheminées, sans rien, portant toujours le même habit. Car on n'a rien sauvé, la confusion s'étant mise dans toutes les têtes et les matelots ne voulant pas aller. Nous manquons de tout, et d'argent et de moyens pour nous en procurer. De 600 000 ducati qu'avait la Maison Royale, elle en a 120, et de cela tout doit sortir. Il faut donner à vivre aux malheureux. Tout le monde est mécontent. Enfin je suis complètement malheureuse. Mes enfants ne se plaignent de rien et ne cherchent qu'à me consoler.

Le Roi est charmé d'être en sûreté, économise un carlin sur nous, nous tourmente terriblement, sort, va au théâtre, à la campagne, et est le moins affecté. Le prince et la princesse sont malades et gémissent. Mes filles et Léopold souffrent, mais tâchent de me consoler. Je suis désespérée, rien ne peut me consoler. Le gouvernement est ici sur un pied qu'il y a très peu à faire. Pour voir ce que décider et arrivera de Naples, on n'a rien voulu établir de nouveau ici. Luzzi est resté ministre de l'Interne. Il fait tous les offices, les expédie. Ceux qui ont besoin de la sanction royale et qu'on envoyait à Naples, il les propose le soir en présence d'Acton, Castelcicala, Belmonte et Sambuti, qui sont conseillers d'État. Mon conseil est et a été que le Roi convoque un Parlement, parle en roi, en père, peigne ses besoins, la nécessité de se défendre, d'user de tous les moyens, accorde quelques grâces, privilèges de peu de conséquences, et les enthousiasme à de grands sacrifices. Mais je n'ai pu obtenir cette unique et nécessaire mesure. On ne fait rien, et nous serons bientôt, malgré toutes les privations, dans l'embarras : car il faut tout créer, marine, artillerie, tout ; la marine, par manque d'hommes, car personne n'a voulu venir, doit être détruite. Les chaloupes canonnières le sont déjà, les vaisseaux et frégates le seront. C'est la perte de 4 à 6 millions. Fonderie, fusils, canons, tout est là-bas, et ici rien. On a armé les bâtiments siciliens avec ordre de tout prendre en darse, arsenal, et amener munitions et canons, mais cela sera très difficile. Enfin, il faut faire tout ici. Les

Siciliens ont offert des cloches pour les canons, du bois pour les chaloupes. Ils sentent leur danger et le veulent éviter ; mais le temps, les forces, les troupes, il y en a très peu. Je ne voudrais point les lâches de l'armée.

Plaignez-moi, je le mérite. Malte [1], qui serait si intéressante, n'est pas encore prise, ni les transports à Alexandrie brûlés. Nelson vient d'y envoyer quatre bâtiments avec l'ordre décidé de tout brûler, craignant un coup de main qui mettrait l'alarme en Sicile. Plaignez-moi. Si je survis à mes peines, ce sera un miracle. Rendez-moi justice. Hélas ! la pensée du déshonneur, dénigration dans toute l'Europe, cela me tue plus que ma perte et mes malheurs.

IV

Palerme, le 10 janvier 1799. (Chiffre.)

Je ne puis rien vous dire de positif sur notre triste et malheureuse position, hors que mon désespoir et ma tristesse, au lieu de diminuer, augmentent chaque jour.

Ma santé est très souffrante. J'habite un appartement frais et nouveau où jamais personne n'a logé, sans tapisseries ni meubles ; un froid à trembler. J'en ai eu de fortes fièvres. Actuellement j'ai un gros rhume de poitrine qui ne cède qu'aux opiats pour m'étourdir un peu le soir. Le Roi se porte bien. Je l'envie. Il n'est nullement affligé et se fâche de me voir toujours en larmes.

Ma belle-fille me tient en inquiétudes. Elle a découvert avoir une plaie calleuse à la matrice. On a tâché de la ramollir avec de la mauve. Actuellement que le pus en écoule, on applique une pommade de Goulard et cela commence à aller vers la guérison. Outre cela, elle a souvent de petites fièvres, sueurs la nuit, toux sèche, et l'autre jour elle a craché deux mouchoirs pleins de sang. On l'a mise à toute diète de lait et ordonné de garder le lit. Depuis deux jours, ne prenant que du lait pour nourriture, elle n'a pas de fièvre, mais est toujours horriblement défaite.

1. Malte et l'Égypte sont encore aux mains des Français.

François a une toux, très souvent la fièvre et je crois qu'à tous mes malheurs une tragédie se prépare. Je plie la tête aux volontés divines mais je crois ne plus pouvoir supporter beaucoup de coups, étant détruite par ces derniers. Mes filles sont toutes défaites des souffrances de la mer, de l'humidité, du froid et de la privation de toutes commodités et agréments que nous éprouvons ici. Mes trois filles et Léopold sont toute la matinée dans ma chambre pour qu'on puisse aérer l'appartement et ôter quinze lits qui, avec eux, dans quatre chambres passent la nuit.

Je n'ai ni un mur couvert, ni un canapé, ni un fauteuil, rien que murs blancs, des chaises de paille, et sans cheminées, un froid à mourir. Aussi j'ai un rhume qui ne cesse point et chaque soir me donne un peu de fièvre.

Je vous en conjure les larmes aux yeux : le plus grand acte d'amitié, celui qui attirera toute ma reconnaissance dévouée, comment situer mes filles? Cela me laisserait mourir en paix et tranquillité. Car les laisser dans la situation actuelle des choses me rendrait complètement malheureuse, et c'est pourquoi j'ai vu la tempête avec indifférence parce qu'elle nous engloutissait tous ensemble et qu'aucune douleur ne restait après. Enfin croyez que je suis complètement malheureuse...

Le 18 janvier. — Le mauvais temps de mer, une foule de circonstances n'ont pas fait partir ma lettre, et durant que tout empêchait et empêche depuis tant de jours toute expédition soit à Naples, soit autre part, dans cette douloureuse île; il nous pleut par la même raison et journellement lettres sur lettres de Naples avec une nouvelle pire et plus désespérante que l'autre.

Mack, par désespoir, voyant les troupes partout et en toute occasion si mal se comporter et entendant les plaintes générales que partout on hurle contre lui, a donné sa démission. Mack est une perte.

Le 22. — Chaque jour de nouvelles déceptions, soit parce que la mer refuse tout passage, soit parce que les nouvelles de Vienne nous alarment.

Nous ne savons plus rien du tout de Naples. Personne n'écrit, ni au gouvernement, ni à personne. Nous avons fait écrire et interroger tous ceux venus. Tous conviennent, de

voix et par écrit, que le parti français est faible et de peu de personnes; que la volonté d'être république est généralement de la noblesse, mais une république où eux fussent les chefs; que le peuple est tout pour le Roi et Saint Janvier et contre les Français et l'idée de république. Un bâtiment venu de Naples a dit que tout était en pleine insurrection, que le peuple criait : *Vive le Roi et Saint Janvier*, mais qu'ils avaient pris les châteaux, désarmé toutes les troupes, pillé darse et châteaux, ouvert les prisons, en un mot un tapage horrible!

Voilà ce que j'ai pensé. Je crois et j'ai toujours cru depuis le 92, Naples très corrompue. La noblesse ne s'en déguisait point, frondant, déchirant à toute outrance, cabalant, faisant union. Il y eut les emprisonnements. Que ne fit-on point pour empêcher, traverser, ridiculiser tout le caractère national? La grande faiblesse du gouvernement et du ministre fit tirer l'affaire en longueur et fit faire la malheureuse fin qui déshonora la justice et encouragea les mauvais. Tout était préparé, tout fermentait: mais jamais personne n'aurait osé hausser la tête. La crainte d'être emprisonné, la peur d'être châtié les contenait. Vint la malheureuse, à jamais maudite guerre, l'armée vendue, tous corrompus, du premier au dernier se conduisant mal. Les méchants virent la force détruite, le gouvernement chancelant et n'eurent plus de frein. Le départ du Roi ôta tout frein, et l'affaire qui était préparée arriva. Le peuple est pour le Roi, mais on le séduit, tourne, trompe et s'en sert. Une preuve à moi indubitable que le peuple est poussé, est qu'il a pris château, darse, tout pillé, armes, argent, vivres, effets, et n'a pas pillé les banques où il y a les diamants de ceux qui les poussent. Je m'attends à la *Républicanisation*, et générale dans tout le royaume. Déjà les Calabres commencent à fermenter. Des évêques, des plus distingués, prêchent obéissance, attachement aux Français, dévouement à la République, enfin des choses à tuer qui a sensibilité.

De Naples, ni nous, ni personne ne reçoit aucune lettre. Je ne sais quelle autorité existe; mais enfin personne ne reçoit une lettre. La conduite est infâme et mon cœur, sensibilité... après trente années de demeure n'avoir rien fait pour moi: preuve de cela que moi et mes chers enfants sont pauvres, dénués de tout: n'avoir pensé qu'à obliger, servir les autres!

cette conduite me tue. A ce que je vois actuellement et avec cette violence se développer, je bénis Dieu d'être partie et je suis convaincue que nous aurions fait le pendant des tragédies de Paris et je veux épargner à l'ingrate Naples l'horreur de plus.

En un mot, je suis bien malheureuse et vois bien noir, même pour ici où le contre-coup devra faire impression. Ici on manque de tout, canons, fusils, poudre, munitions, marine, bois et de tout moyen. Je vis avec mes enfants dans une calme abnégation et dénuement de tout. Si je n'étais qu'une particulière, je m'y plierais facilement; trois plats à dîner, un toit qui me couvre, un habit sur mon corps. Mais reine, cela me pèse et pèse beaucoup. Tout le monde est malheureux et pauvre...

La frégate qui devait aller à Trieste s'est révoltée. L'équipage de deux corvettes à nous sont de même révoltées ici. Le vaisseau de Caracciolo est aussi dans le même danger. Tous les matelots disent clairement qu'ils ne veulent pas servir, ne reconnaissant plus le roi de Naples. On a bien travaillé et avec succès l'armée et les matelots. Il faudra, toute la marine réunie à Messine, renvoyer les Napolitains et prendre des Siciliens et, si Dieu nous accorde la grâce de prendre Malte, des Maltais. Enfin je me sens si malheureuse que j'écris, parle et pleure.

Vos équipages sont ici et les archives aussi. Tout est rassemblé chez nous; mais ni chiffre, ni aucun officier est venu. Cela prouve comme ils pensent. En un mot, c'est le jugement universel et la triste découverte des hommes et du monde...

Si je meurs, je vous recommande les enfants d'une amie qui vous est et vous sera éternellement dévouée. Adieu.

V

Palerme, le 27 janvier 1799. (Chiffre.)

Voilà enfin, à ce que l'on dit, le départ du courrier. J'en doute encore, vu le temps de mer mauvais qu'il fait. Malgré cela je lui voudrais donner des ailes. Il va avec un bâtiment impérial...

Nous voilà depuis trente-deux jours sans une ligne de Naples, ni par courrier, ni par bateau. C'est inconcevable, mais d'un fatal augure. Je compte le beau, riche, fertile royaume pour perdu. Nous le reverrons difficilement. Pour moi, je suis dans le vrai désespoir et suis convaincue que la Sicile suivra le même exemple, et au plus tôt, et que nous y perdrons vie et honneur. C'est pourquoi ne pouvant prévenir ni remédier à rien, les choses allant mille fois pire qu'à Naples et les Siciliens murmurant, je voudrais sauver tant d'innocentes victimes et les mettre en lieu de sûreté. Si le voyage de mer n'était pas si long, je partirais, mais je crains trop de perdre encore quelque enfant.

Le Roi me presse. Il a pris une maisonnette à la campagne. Jaci[1] est son factotum. Il va chaque soir au théâtre, au bal masqué, est gai et content, se fâche si l'on parle et s'occupe de Naples, ne donne pas d'audiences, ne visite aucun endroit public, fait une espèce de [conseil] où Luzzi propose quelques platitudes, gronde tout le monde et parle comme il ne l'a jamais fait. Les Siciliens en profitent, le méprisent. Ceci accélère la crise ici. Je n'en jurerais pas pour six mois et voudrais prendre les devants. Je vous assure que je périrai ici. Je n'y puis vivre et mes enfants resteront sans mère comme des orphelins abandonnés. Oh! tempête bénie, pourquoi tu ne nous as pas tous engloutis! Je l'espérais et cela me tranquillisait.

J'ai proposé cent choses sans lesquelles, croyez-moi, Naples est perdue à jamais, et c'est un meurtre, pour mes enfants. Le plus beau et riche pays livré à l'invasion, mais une fatalité inconcevable y entraîne. J'ai conjuré le Roi d'aller à Messine, de se montrer en Calabre. Non, non, Palerme, et même plus éloigné, théâtre, capitale, sottises, amusements, et on ne fait rien. Nous voilà un mois passé ici. Rien ne s'est fait encore, ni pour la défense, ni pour les nombreuses fournitures de munitions. Car ici tout manque et je ne sais comment on fera.

En Sicile, il n'y a pas deux mille hommes de vraies troupes, dans toute la Sicile; le reste est garde nationale de côte. Le Roi, dans ses loisirs de campagne, bal, théâtre, créée, forme une armée, veut suivre un plan. Acton est désespéré et ne

1. Reggio (prince de Jaci), né à Palerme le 17 septembre 1765. Il fut tué par les rebelles de Palerme le 22 juillet 1820.

peut rien. Luzzi guide seul toutes les branches, se confond, s'embrouille. Moi j'y suis pour témoin; mais rien ici n'est monté, ni ne marche à la fatalité des actuelles circonstances.

Voyez, mon cher Gallo, de me sauver avec mes pauvres enfants qui ont tout perdu... Brûlez ma lettre et avisez-le moi. Je désire vous savoir arrivé. Soyez sublime et généreux. Sauvez-nous; mais si la tortueuse politique ne permet pas de nous sauver, ménagez-moi une retraite, fût-ce en Valachie...

VI

Palerme, 31 janvier-20 février 1799.

Je ne sais ni que vous dire, ni que penser et j'ignore même où cette lettre vous parviendra... Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis la femme la plus malheureuse qui soit au monde, et que, n'étaient mes malheureux enfants, je voudrais en finir avec la vie. Championnet est entré au Château-Neuf, et depuis lors toutes nos dames font des folies, donnent des fêtes en l'honneur de la nouvelle République, qui a tout de suite imposé 3 à 4 millions de contributions, massacré toutes les personnes qui nous sont chères, le malheureux et honnête Xavier, l'innocente famille, la femme et les filles de Joachim Dry, et tant d'autres; en somme, un bouleversement inouï et une ingratitude qui fait horreur. Quant à moi, je suis la plus malheureuse des créatures, doutant de tous, voyant le mal partout.

Une fois la République constituée à l'aide des vassaux que nous avions comblés de bienfaits, Championnet a écrit ici au Sénat et, je crois aussi, secrètement aux nombreux partisans qu'ils ont ici, de tout bien disposer afin d'avoir en main le Roi, sa femme et sa famille morte ou vive, de ne pas les laisser s'échapper parce que sinon il mettra la Sicile à feu et à sang. Et ceci dans un pays tout plein d'étrangers, de traîtres, de gens pervers et enragés, dans lequel nous habitons à 3 milles et plus de la mer, au milieu d'une population nombreuse et féroce. Toute la Calabre est déjà révolutionnée et en Sicile il ne se passe pas de jour sans qu'on reçoive la nouvelle de trois ou quatre émeutes qui y ont éclaté.

17 février 1799. — Un concours de circonstances défavorables joint à l'état de la mer a retenu ici jusqu'à ce jour le courrier qui part enfin et emmène avec lui le capitaine Barony, sujet de l'Empereur, qui, voyant tout perdu ici, a exprimé le désir de s'en aller. Il pourra, si vous le poussez un peu, vous décrire en détail les lamentables scènes et choses dont il a été le témoin, puisqu'en sa qualité d'aide de camp du baron Acton il a toujours été au quartier général...

Je vous l'avoue, je n'aurais jamais cru qu'il me serait possible de supporter tant de peines et de tourments. Ma belle-fille va un peu mieux; mais je la crois positivement poitrinaire. Sa voix est rauque. Elle crache souvent le sang; sa respiration est courte et précipitée. Le lait lui convient et la soutient; mais elle marche lentement vers la consomption. Elle se croit enceinte. Je ne sais, même en raison de notre triste situation, si je dois ou non le désirer. Sa fille a trois mois et demi et ne porte pas encore bien sa tête. Elle est grasse, bien nourrie, mais ne remarque rien et a l'air stupide. Je n'ai jamais vu chose pareille avec mes enfants. Léopold est fort joli et comprend nos malheurs avec une intelligence bien au-dessus de son âge.

Mes filles supportent toutes les privations, peines, misères et chagrins avec une résignation dont je souffre cruellement et qui me les rend encore plus chères. Elles ne pensent qu'à me consoler, à me soulager et à prier Dieu. Elles pleurent quand elles sont seules dans leurs chambres, mais jamais devant moi. En un mot, elles mériteraient un meilleur sort.

François souffre de la situation qui lui est faite; mais, tout comme le Roi, il a pris une maison de campagne et pendant qu'ils sont en passé de perdre leur royaume, c'est de cela dont ils s'occupent, chose dont les malins Siciliens n'ont pas manqué de s'apercevoir. Il couche et vit avec sa femme malgré la défense des médecins et des chirurgiens. J'espère qu'il n'attrappera pas son mal; mais je ne peux les séparer sans enfoncer le poignard dans le cœur d'un enfant qui est un ange. Dieu y pourvoira.

Il ne se passe pas un seul jour sans qu'il y ait quelque émeute dans les différentes petites villes soit à cause des vivres, soit à cause de la levée des miliciens appelés à combattre les

Jacobins. L'insurrection est partout parce que malheureusement nous n'avons pas de troupes pour la réprimer. Trapani s'est soulevé à deux reprises. Catane, Licata, Marsala, Caltagirone, Butera, Niscemi, Paceco et d'autres en ont fait autant. Messine est on ne peut plus mal disposé et je crains à tout instant d'apprendre que la Révolution y a éclaté. Une fois ce boulevard perdu, la Sicile ne nous restera pas huit jours. En un mot, nous sommes dans une cruelle situation. Nous marchons sur un volcan.

Faites donc, je vous en conjure, tout ce qui vous est possible, si l'existence politique, morale et même physique de vos maîtres et amis et de leur intéressante famille vous est chère. Cette famille court à tous égards les plus grands dangers et risque fort de ne pas sortir vivante de tous ces désastres et de tous ces malheurs.

On dit que le Pape est mort à force des mauvais traitements que Saliceti lui a fait subir à Florence. Voilà un nouveau malheur et le dernier coup pour notre Sainte Religion. Je vous le recommande : qu'on choisisse un saint homme et non un intrigant. Quant à ses États, les Turcs et les Russes pourront les lui faire ravoir. Je ne parle plus des Autrichiens. Je dois croire que l'Empereur, mon gendre, est à bout de ressources. Car il me répugne de croire qu'il veuille nous voir massacrés, chose indubitable du jour où la Sicile sera démocratisée, à cause de la disposition des lieux et du caractère des habitants, ou livrés aux Français et conduits à Paris. Pour moi, peu m'importerait si je n'avais pas d'enfants. Mais penser que je les verrais déshonorer et massacrer sous mes yeux, c'est là une idée à laquelle je ne puis me faire et qui me fera perdre l'esprit. Donc, ne voulant pas porter de jugements téméraires, j'aime mieux supposer que l'Empereur est dans l'impossibilité de rien faire pour nous, comme fils, neveu et allié. Je dois d'autant plus le croire à bout de ressources, qu'il perdra ses États d'Italie et son commerce, en laissant les Deux-Siciles aux Français, si 12 000 Autrichiens ne poussent pas sur Manfredonia et Barletta, 20 000 Russes ou Turcs à Brindisi, Nelson devant Naples menaçant de bombarder la ville, ce qui me déchirerait le cœur s'il fallait y recourir : je suis sûre qu'à l'instant même tous partiront avec la rapidité de l'éclair ; les

poursuivre alors pour délivrer l'Italie de ces monstres et les rassurer du même coup, voilà quels seraient mes plus chers désirs ; mais je n'y compte guère. Je crois au contraire que notre ruine totale est inévitable.

J'ai appris, par une lettre de ma sœur que je vous inclus, la mort de l'archiduchesse Amélie qui me fait grande peine. Dites-moi de quoi est morte cette jeune femme. Nous cacherons, autant que nous le pourrons, ce malheur à ma belle-fille dont la mauvaise santé ne supporterait pas de semblables coups. Nous ne savons rien de ce qui se passe. Aucune nouvelle ne nous arrive de Naples. Même nous ignorons s'il nous reste encore une province, une ville qui nous soit fidèle sur le continent. Les Calabres sont presque toutes démocratisées. Monteleone a planté les premiers arbres de liberté et les capitales ont suivi cet exemple. Partout on ouvre les courriers. C'est à qui commettra à l'envi les plus grandes scélératesses, des nobles, des *paglietti*[1], des prêtres et des moines. Le peuple est sous leur joug, mais au fond de l'âme il est resté fidèle. On a fait accomplir le miracle de Saint Janvier ou on a dit que le miracle avait été accompli afin de ridiculiser aux yeux du peuple le miracle, les *Te Deum*, les fêtes, les bals et les folies qui l'ont suivi. Nos dames sont des énergumènes enchantées de tout cela. On a planté l'arbre de la liberté devant le Palais. Le peuple l'a abattu. Avec un peu de secours du dehors, le peuple lâchera les gredins, j'en suis sûre.

Je vous recommande de nous faire savoir des nouvelles et de nous envoyer par un courrier sûr la copie des chiffres que nous avons laissée à Naples et d'où depuis notre départ nous n'avons absolument plus rien reçu. En un mot, nous souffrons l'impossible et si je n'avais pas d'enfants, je serais déjà ensevelie au fond d'un monastère de stricte observance où l'on n'entendrait plus prononcer mon nom.

Je vous prie encore de vous informer par le canal de Schmidmayr ce que sont devenus mes fonds que Lalo remettait sous son nom, chez Lignola, Costanzo, Sinna, ou Greppi, mais qui sont à moi. Pour que rien ne manque à mes malheurs, cet homme, en qui j'avais pleine confiance depuis des années, me

1. Avocassiers, chicaneaux.

supplia de le laisser partir. Je le fis embarquer. Au moment de mettre à la voile, sans me rendre le moindre compte, sans rien me dire des affaires, il se fit débarquer sous prétexte qu'il avait la goutte et déclarant qu'il ne tarderait pas à nous suivre. Huit jours plus tard, il écrivit en disant que, quand on se trouve bien quelque part, on ne va pas ailleurs, que tel est son cas et que pour ne pas être compromis, il ne voulait pas qu'on lui écrive. Voilà de quoi faire prendre le monde en horreur... A l'heure qu'il est, j'ignore ce qu'il est devenu. Mais si ces canailles ont su qu'il avait mes trésors, ou bien ils auront tout pris de force ou ils l'auront peut-être tué. Adieu, je n'en finirais jamais; mais il le faut. Que le Seigneur vous guide, vous soutienne, vous inspire tous les moyens de nous être utile! Ce sera une vraie bonne œuvre.

MARIE-CAROLINE

(A suivre.)

LES RATS ET LA PESTE

Par ses migrations continues, depuis deux siècles, dans toutes les régions du monde civilisé, le rat est devenu un personnage important et antipathique. Il est vraisemblable que le rat noir (*Mus rattus*) a existé en France dès la plus haute antiquité. Mais, malgré ses mauvais instincts et sa fécondité, on n'avait pas trop à s'en plaindre. Lors du développement du commerce maritime, au début du XVe siècle, apparut en Europe le surmulot (*Mus decumanus*) ou rat migratoire : le rat d'égout. Originaire de la Chine ou plus probablement des Indes et de la Perse, il fit irruption en Europe par terre et par mer.

En 1727, l'invasion est favorisée par une terrible famine qui sévit dans les Indes et par de violents tremblements de terre qui agitent la Perse et toute la région environnant la mer Caspienne. Le rat migratoire se dirige vers l'ouest, traverse le Volga, près d'Astrakan, en bataillons serrés. En 1731, il arrive directement, par mer, des Indes en Angleterre. En 1750, le port d'Odessa est un nouveau centre de pénétration. De là, le rat envahit la Russie méridionale et centrale, les Balkans, l'Autriche et le sud de la Prusse. Aux environs de 1750, il descend du nord de la France pour faire son entrée à Paris. Il s'y trouve si à l'aise qu'il y pullule vers la fin du XVIIIe siècle. Le gouvernement ayant manifesté l'intention de transférer

hors de Paris le charnier de Montfaucon, les habitants du voisinage firent entendre de vives protestations, craignant l'attaque des rats affamés : « On jetait, dit Bell, dans ce charnier de nombreux cadavres de chevaux, jusqu'à trente-cinq parfois en un seul jour. Dès le lendemain, il n'en restait plus que les os. » Aussi il fut facile d'attirer les rats de Montfaucon dans des clôtures dont on fermait les issues. En un mois, on en extermina seize mille.

Le rat migratoire est arrivé en Suède dès 1790, en Allemagne du Sud vers 1800, en Suisse en 1809. Malgré les rigueurs de l'hiver, il a pénétré jusque dans les parties les plus septentrionales de la Finlande et il y est aujourd'hui très abondant. Il occupe le Danemark depuis 1790. Au Jutland, un bras de mer, le Limfiord, fut pendant longtemps un obstacle à sa marche vers le Nord. Deux témoins oculaires ont raconté comment il fut franchi : occupés par une nuit d'automne à pêcher dans le Limfiord, leurs barques furent entourées tout à coup par une multitude de rats qui se dirigaient à la nage sur la presqu'île de Thy. Aux îles Féroé, situées entre l'Écosse et l'Irlande, on voit de même des rats bruns traverser en masse les détroits à la nage. Le rat a débarqué des navires anglais dans l'Amérique du Nord en 1735, puis dans l'Amérique du Sud. On ne le rencontrait guère en 1825 que le long des côtes; même en 1870, il avait à peine atteint le Missouri supérieur; en 1900, on le signale partout aux États-Unis et au Canada jusqu'aux limites imposées à sa pénétration par le trop grand froid et les glaces.

Fait remarquable : là où le rat migratoire s'est établi, il a exterminé et fait disparaître le rat noir. Un naturaliste qui a étudié les mœurs des rats, M. Arthur Delisle, l'a observé, il y a déjà quarante ans : « Presque partout, en Europe, le surmulot a expulsé les rats des grandes villes et les a refoulés dans la campage où, en bien des lieux, il les a suivis et presque complètement exterminés. On ne trouve plus l'espèce vaincue que dans les fermes, les châteaux, les villages. Si elle ne disparaît pas complètement de nos contrées, elle n'en sera redevable qu'à sa légèreté et à la lourdeur de son rival. » Cette extermination du rat noir par le surmulot, à défaut de toute autre preuve, montrerait que ce dernier est plus fort, plus

vorace, plus redoutable. Le corps du rat noir a 18 centimètres de longueur; le corps du surmulot a de 20 à 24 centimètres. Les dégâts causés par le rat noir, le vieux rat gaulois et campagnard, sont insignifiants, comparés à ceux de son vainqueur et bourreau, le rat étranger et envahisseur. L'un se nourrit presque exclusivement de végétaux, l'autre est aussi bien carnivore qu'herbivore. Peu lui importe que ses aliments soient frais ou pourris. Aucun autre mammifère n'est aussi vorace, aussi omnivore. Il s'acclimate également bien sous toutes les latitudes. Les Antilles, les Açores, les îles du Cap-Vert souffrent de ses ravages. Il dévaste les plantations de café, de bananiers, de cannes à sucre, d'orangers, aussi bien que les vergers de nos pays.

Est-il vrai, comme on le croyait jadis, que des rats trop multipliés en un même endroit se détruisent eux-mêmes? Buffon a soutenu cette opinion. S'il est vrai que des rats affamés peuvent se dévorer les uns les autres, cela ne se produit que s'ils sont enfermés en cage; en liberté, ils font preuve d'une ingéniosité extraordinaire pour se procurer leur nourriture. Dans l'estuaire de la rivière Humber, au nord-est de l'Angleterre, se trouve une île de 250 hectares environ, qui nourrissait, il y a une vingtaine d'années, plusieurs milliers de têtes de bétail. Les rats l'ont envahie en traversant les 450 mètres qui la séparent de la côte voisine. Ils y sont si abondants qu'on peut à peine y poser le pied sans défoncer leurs galeries. Ils mangent les racines; il n'y a plus trace de verdure. Les essais faits pour les chasser en inondant une partie de l'île n'ont pas abouti: ils se réfugient dans les talus et attendent tranquillement le retrait des eaux.

M. Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, cite un autre exemple des plus curieux[1]. Aux îles Sorlingues, dans la Manche, les rats sont tellement nombreux, même sur les îlots inhabités et déserts, où ne poussent que des lichens, des mousses et des fougères rabougries, que l'on se demande au premier abord quelle peut être leur nourriture. Un jour, quelqu'un s'avisa de creuser le sol autour des terriers : à son grand étonnement, il aperçut 16 crabes au fond d'une galerie

1. *Déclarons la guerre aux rats*, par le Dr A. Calmette (*Revue du Mois*, n° 28, 10 avril 1908. — *Revue encyclopédique*, 1896).

et 6 dans une autre. C'étaient tous des crabes d'assez belle taille. Ils n'étaient point venus là tout seuls, car ils avaient les pattes coupées à la racine. Cela donne à penser que les rats ont l'habitude d'aller chasser à marée basse : ils s'emparent des crabes et, afin de les immobiliser aussi bien que pour se mettre à l'abri de leurs pinces, ils les amputent. Tous les crabes étaient vivants et agitaient désespérement leurs moignons.

Certains récits montrent que le rat est capable de s'attaquer même à l'homme. S. Nielson raconte dans son livre sur la faune scandinave (1847) l'histoire d'un vieillard qui s'était couché sur une meule de foin dont les rats avaient miné l'intérieur : deux jours plus tard, on ne retrouva plus qu'un squelette décharné et des vêtements en lambeaux. M. Stephenson, membre du Parlement anglais, a rapporté un fait analogue qui s'est produit dans une mine de charbon près de Killingworth. On y employait un grand nombre de chevaux et c'était l'usage, pendant la période des fêtes, de remonter à la surface les animaux et leur fourrage. Puis on fermait la fosse. Il arriva que les fêtes se prolongèrent pendant une dizaine de jours, les rats extrêmement nombreux furent privés de nourriture. Quand la fosse fut ouverte à nouveau, le premier homme qui y descendit fut assailli et dévoré. On a cité des exemples de jeunes enfants attaqués pendant leur sommeil et cruellement blessés. Sans s'attarder à des aventures aussi tragiques, il est certain que le rat a un goût marqué pour la chair fraîche; il égorge volontiers pigeons, poulets, jeunes canards dans la basse-cour: déniche les oiseaux et dévore les œufs.

*
* *

On ne saurait trop insister sur les dommages causés par le rat. On a peine à se les imaginer. M. Bœlter s'est livré à une très sérieuse enquête, et d'abord à des expériences répétées sur des rats en cage[1]. Chaque cage contenait trois rats bruns auxquels il donnait une pâture journalière d'un sou par rat. Dans chaque cage, il mettait un peu de foin, paille et guenille, et

1. *The Rat Problem*, par W. R. Bœlter, p. 56. Londres, 1909.

un fragment de brique ou des os de bœuf pour que les rongeurs en grignotant pussent aiguiser leurs dents. Leur nourriture était celle qu'ils auraient eue en liberté : pain, pommes de terre, carottes, navets, viande cuite et crue, poisson, œufs, volaille, débris de table. Trois rats étaient réunis dans la même cage et soumis alternativement aux régimes végétarien ou carné et au régime mixte. Les résultats furent toujours les mêmes. Au bout de quelques jours, un des trois rats, le moins fort, était trouvé mort, en partie dévoré. Un peu plus tard, un des survivants dévorait l'autre. Le dernier survivant était généralement un rat femelle, qui, lui-même, devenait à son tour lourd, nonchalant, et ne reprenait sa vivacité que si on augmentait sa ration de nourriture. Les rats examinés après leur mort étaient très amaigris, ce qui prouve qu'un rat en cage ne peut pas vivre normalement avec un sou de nourriture par jour. Et à cette dépense il faudrait ajouter le dommage causé par le rat en liberté, comme rongeur.

Puis M. Bœlter a procédé dans son enquête par voie de questionnaires, répandus à des milliers d'exemplaires en Angleterre, et adressés aux agriculteurs fermiers, boutiquiers, épiciers, restaurateurs, hôteliers, surveillants aux docks ou dans les mines, inspecteurs sanitaires, etc., toutes personnes qui ont à souffrir du rat. Les questions portaient sur les lieux des méfaits, les conditions qui favorisent la multiplication des rongeurs, l'évaluation des dommages concernant les denrées alimentaires, les animaux, les objets divers; les moyens de défense, pièges, poisons, préparations bactériennes; les dangers que présentent les poisons, le nombre de rats détruits, et les meilleurs moyens de destruction : le nombre de rats vivants par rapport à la superficie du sol et au nombre des habitants.

La question la plus importante était celle-ci : « Le dégât d'un rat doit-il être évalué à un demi-sou (*one farthing*) par jour? » 99 p. 100 des répondants ont accepté cette évaluation comme aussi exacte que possible; un bon nombre la trouvent trop faible. Comme on pense, les méfaits sont des plus variés. Il en est de tout à fait curieux. Le rat excelle dans l'art de voler les œufs de poules, pour lesquels il a un goût très prononcé. On se rappelle la fable de La Fontaine, *les Deux Rats, le Renard et l'Œuf* :

L'un se met sur le dos, prend l'œuf entre ses bras,
Puis malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîne par la queue...

Rien n'est plus exact, paraît-il. D'autres récits montrent le rat transportant ses œufs dans des escaliers sans les briser. Les rats sont d'ailleurs l'occasion d'accidents graves, en rongeant des tuyaux de gaz ou d'eau. On a cité le cas d'une bille d'ivoire envoyée de l'Ouganda qu'un rat avait commencé à ronger. On suppose que ce ne fut pour lui qu'un hors-d'œuvre. C'est dire pourtant que le rat s'attaque à tout et que rien n'est trop dur pour ses dents.

Nos navires modernes à gros tonnage, vastes docks flottants, offrent aux bandes de rats des refuges presque inaccessibles. On a cherché à calculer le montant des pertes éprouvées dans les graines, farines, lards, fromages embarqués, etc. Par expérience, on estime à 9 centimes le dégât journalier d'un rat. A ce taux les multiplications donnent des produits effrayants. Ils le sont déjà avec l'estimation des dégâts à un sou ou même à moins. Dans les Iles Britanniques, en effet, le nombre des rats paraît être aussi grand que celui des habitants : 40 millions. A Londres, il y en aurait environ 6 millions : les dommages causés représenteraient annuellement au minimum 375 millions de francs. Le ministre de l'Agriculture aux États-Unis estime les dommages du rat dans l'Union à 500 millions de francs; le ministre de l'Agriculture en Allemagne à 250 millions; en France, on les évalue à 200 millions.

A vrai dire, si les ravages dont le rat est l'auteur se bornaient à des pertes matérielles, la négligence à lui faire la guerre serait excusable. L'homme a le droit de partager avec l'animal le produit de son travail. Mais le rat migratoire est le propagateur des maladies contagieuses.

Au premier rang de ces maladies, il faut citer la peste. En Orient, cette terrible affection subsiste à l'état endémique et se perpétue avec des manifestations d'intensité variable. Le nombre des morts par la peste, d'après les statistiques, s'est élevé dans les Indes anglaises à 1 204 194 en 1907 et à 117 000 pendant les huit premiers mois de 1908. « En réalité, disait justement un rapporteur au meeting annuel de 1907 de la *Société* (anglaise) *pour la Destruction de la Vermine*,

la peste est à nos portes. Elle envahit nos colonies; elle atteint nos ports de mer, bien qu'elle soit arrêtée par notre police sanitaire; avec notre commerce mondial de transport, nous pouvons importer la peste à tout moment et, par suite de nos innombrables bandes de rats, dès que la peste se serait implantée dans notre pays, elle pourrait s'y répandre rapidement et être difficile à extirper[1]. » Des rats morts, infectés de peste, ont été trouvés aux docks de Londres en 1908, et à l'*Albert Dock* à Hull : et c'est grâce à des mesures énergiques que l'on empêcha l'épidémie.

Le rat attrape le premier la maladie et, dans les pays pauvres où la malpropreté est la règle, la transmet bientôt à l'homme. Mais comment la contracte-t-il? où la prend-il? Évidemment dans le sol, où le bacille de la peste subsiste avec une virulence atténuée. Comme le rat est un animal particulièrement sensible, il se trouve que, dans certaines conditions encore indéterminées, le virus acquiert une violence marquée par son passage dans l'organisme animal.

En 1898, le Dr Simond, envoyé par l'Institut Pasteur à Bombay, découvrit que les rats peuvent, même sans en crever, être porteurs de la peste sous une forme chronique et contagieuse pour l'homme. Ainsi la maladie, qui semble avoir disparu d'une localité infectée, est parfois conservée à l'état latent par les rongeurs. La puce est l'intermédiaire entre le rat et l'homme; nourrie sur un rat pesteux, elle le quitte dès qu'il crève et va inoculer un rat sain ou un homme : le gouvernement de Birmanie a employé avec succès contre la propagation de la peste, l'huilage du sol des habitations: cet huilage contrarie les incursions des puces.

La puce peut rester infectieuse pendant une quinzaine de jours, le plus souvent pendant une huitaine[2]. Une puce de taille ordinaire a un estomac d'un demi-millimètre cube qui peut contenir cinq mille germes de la peste[3]. Les puces et plus encore les rats sont, en réalité, des réservoirs de virus.

1. *Journal of the Incorporated Society for the Destruction of Vermin*, avril 1909, p. 153.

2. Rapport de M. James Cautlie. *Journal of the incorporated Society for the destruction of Vermin*, avril 1909, p. 156.

3. *The National Review*. Juin 1910. Dans l'étude qui est consacrée aux puces, on dit qu'on en connaît 357 espèces.

D'autres maladies propres aux rats, telles que la trypanosomiase, se transmettent de rat à rat. Les rats sont, sans aucun doute, les facteurs principaux de la trichinose : partout où une épidémie de trichinose se déclare, on trouve des rats atteints. Les porcs, qui dévorent les cadavres de ces rongeurs ou les aliments souillés par leurs excréments, contractent la trichinose que l'homme attrape à son tour en mangeant la viande de porc. Les embryons de la *Trichina spiralis* ne tardent pas à donner naissance dans l'estomac à de petits vers longs de 1 millimètre et demi à 4 millimètres qui se multiplient sur place. La trichine femelle au bout de six à sept jours a produit de 1 200 à 15 000 embryons. Ces embryons se fixent dans les intestins, s'y développent et de là se répandent dans les muscles, les rongent, si bien que la trichinose détermine souvent la mort. Un seul porc atteint de trichinose peut causer des morts nombreuses : en 1865, à Hadersleben (Allemagne du Nord), un seul porc communiqua la trichinose à 337 personnes; sur ce nombre, on compta 10 décès.

Les rats véhiculent en outre l'influenza des chevaux. Dans une ville de garnison allemande, une très violente épidémie de cette affection se déclara. Afin d'enrayer la propagation, on décida d'évacuer et de désinfecter l'écurie, mais sans résultat. Un nouveau local, où furent conduits les chevaux, ne tarda pas à être infecté et l'épidémie se répandit dans d'autres écuries de la ville. On s'aperçut que les rats en étaient les auteurs responsables, en visitant les mangeoires pour y chercher leur nourriture. Il paraît certain que la fièvre aphteuse se répand de la même manière, malgré de strictes mesures de désinfection et d'isolement.

Le Dr Remlinger a signalé récemment des cas indéniables de transmission de la rage à l'homme par des morsures de rat. Il a réussi à démontrer expérimentalement la sensibilité extrême du rat et de la souris à cette maladie. Certains cas de rage dite spontanée chez le chien, le chat ou l'homme ont vraisemblablement de semblables origines.

Depuis les recherches de Dubreuilh, Sabrazès et de E. Bodin, on sait que certains rongeurs, en particulier les souris, sont fréquemment infectés de teigne qu'ils peuvent transmettre surtout aux enfants, soit directement, soit par l'intermédiaire

des chats ou des chiens. Il est très vraisemblable que les rats sont coupables d'une foule d'autres méfaits de même nature, qu'ils sont les transporteurs dans nos habitations et même dans nos aliments de germes dangereux, provenant des ordures et des fumiers où ils séjournent habituellement. La crainte du rat est le commencement de l'hygiène publique.

Le rat pullule. Il tient incontestablement le record, même sur le lapin que l'on a coutume de citer comme un exemple de fécondité. Un rat femelle devient adulte et capable de se reproduire quatre mois environ après sa naissance. Un couple de rats peut fournir six portées par an. La portée varie de six à douze petits. En comptant sur une moyenne de huit et un nombre de femelles égal à celui des mâles, on voit que le couple a pu donner le jour en une année à 880 descendants. Le Dr Calmette, en supposant trois portées par an pour un couple, atteint seulement en deux années le chiffre de 1 536 individus.

On ne saurait objecter que la destruction de rat troublerait l'ordre de la nature, où chaque animal a sa place marquée. Le rat actuel est un envahisseur. On a troublé l'ordre de la nature en ne conservant pas ses ennemis naturels, auxiliaires de l'homme. Le hibou, à cet égard, est un ami du fermier : sa nourriture principale est composée de souris et de jeunes rats ; c'est le « chat volant ». Ses habitudes nocturnes et son aspect le font considérer comme un animal de mauvais augure : on le tue volontiers ; c'est à tort. La belette est un autre ennemi acharné du rat, de même la fouine et l'émouchet. Le furet à peau blanche est recherché par le chasseur de rat, surtout la femelle ; de plus petite taille que le mâle, elle poursuit plus aisément le rat dans ses trous [1]. Le mangouste, originaire de l'Inde, est un grand tueur de rats. Le mangouste, introduit en Jamaïque pour manger les rats, qui dévastaient les champs de cannes à sucre, a rendu d'abord de très grands services. Puis il s'y est si bien acclimaté qu'il y a pullulé ; il s'est attaqué aux animaux de basse-cour, poulets, canards, à des animaux inoffensifs tels que le lézard. Le remède est devenu pire que le mal. Les tiques et les poux se sont multipliés considérablement

1. Barclay, *Studies in Rat-Catching*. Londres, 1891.

et on a dû exterminer les mangoustes. Le mangouste peut être très utilement employé à bord du navire où il ne présente par les mêmes inconvénients. Le Dr Calmette croit que dans les Antilles les serpents non venimeux, non dangereux pour l'homme, tels que le boa, grand mangeur de rats, seraient utilisés avec avantage.

Parmi les destructeurs de rats, dont nous devons tirer le meilleur parti, le chien terrier et le chat sont au premier rang. Malheureusement les bons ratiers sont fort rares et aussi les bons chats. Le chat est trop choyé dans nos demeures : il y a une vie trop facile pour se donner la peine d'entrer en lutte avec le rat qui se défend énergiquement.

Le chat, bon chasseur de rats, doit être soigneusement sélectionné. Aussi des essais d'acclimatation de chats anglais à Bombay n'ont que médiocrement réussi. Par contre des chats transportés au Japon s'y sont montrés excellents. Depuis que le Dr Koch a recommandé le chat aux Japonais, ils lui réservent bon accueil. Le nombre des chats à Tokio seulement a augmenté de 30 000. Plusieurs villes du Japon s'occupent d'élever des chats municipaux. C'est là un exemple dont nous pourrions tirer profit en France. Il conviendrait d'y développer certaines espèces et de ne pas conserver les chats de gouttière dégénérés qui ne se soucient guère de descendre à la cave prendre contact avec les gros rats d'égout.

***

En l'état actuel des choses, de quels moyens vraiment pratiques et efficaces disposons-nous pour la destruction des rats?

En 1901, sous les auspices de la Société danoise, d'où est sortie la Société internationale, une exposition fut organisée à Copenhague pour faire connaître au public les méthodes essayées. Les modes d'attaque principaux sont les pièges, l'asphyxie par des gaz délétères, les poisons et les procédés bactériens.

Depuis le modeste piège à ressort qui étrangle le rat, jusqu'à la grande nasse, munie d'ingénieuses trappes à bascule, où le rongeur se constitue lui-même prisonnier, tous les

pièges sont bons entre des mains habiles ; mais en ceci, comme en toutes choses, il y a la manière de s'en servir. Un petit piège qui a coûté quelques sous peut suffire pour prendre des douzaines de rats. Les pièges qu'emploie Dalson, un fameux chasseur de rats de Londres, sont des plus simples. On a affaire à des animaux rusés, défiants, qui flairent la moindre odeur. Aussi faut-il que le piège soit préparé, tendu, affûté avec un soin minutieux ; il doit être lavé, passé à la vapeur dès qu'un rat y a été pris ou y a séjourné. La quantité de rats pris au piège ordinaire est relativement faible et serait assurément insuffisante pour réduire d'une façon appréciable leurs gros bataillons. Dans les égouts de Paris, infestés de rats, on se sert d'un système de piège permanent. Aux endroits les plus fréquentés, un fil métallique est tendu à une hauteur de 3 à 5 centimètres au-dessus du pavage. Des amorces très appétissantes sont disposées à de courts intervalles, de telle sorte que le rat voulant les atteindre pose ses pattes sur le fil et est aussitôt électrocuté. Un ingénieur viennois, M. de Florentin, a imaginé un piège électrique du même genre dans lequel le rat électrocuté, en fermant un circuit, actionne une sonnerie électrique et allume une lampe qui indique l'endroit où il a été frappé.

On a proposé aussi de faire absorber au rat du plâtre mélangé de sucre et convenablement parfumé, ou des morceaux de liège ou d'éponge trempés dans de la graisse. Le rat altéré boit l'eau que l'on met à sa portée et ne tarde par à étouffer. Ce procédé ne semble guère pratique.

Quand il s'agit de détruire les rats d'un local, dans un égout, un magasin ou la cale d'un navire, on a recours à des gaz toxiques. Un bateau spécial dans le port de Hambourg, le *Désinfectant*, fait des fumigations dans les navires suspects : on a compté jusqu'à 900 rats tués par une seule opération. Le gaz est produit par un courant d'air qui traverse un gazogène ; c'est un mélange de 8 p. 100 d'oxyde de carbone, 18 p. 100 d'acide carbonique et 74 p. 100 d'azote. On peut même introduire dans le courant des vapeurs de formaldéhyde qui ont un effet désinfectant. Un système de ventilation aspire l'air du local et y refoule le gaz asphyxiant. L'appareil Clayton donne les mêmes résultats. L'acide sulfureux est engendré par la combustion du soufre dans un fourneau sous l'action

d'un courant d'air. 10 p. 100 de ce gaz sont mêlés à l'air du local. 3 p. 100 environ suffisent pour la mort certaine de tous les rats, les puces, mouches, blattes. L'acide sulfureux est également utilisé dans les appareils Marot et Gauthier-Deglos... La dératisation par ces divers procédés produit des résultats efficaces : le docteur Williams de Londres annonce dans son rapport sur l'état sanitaire du port de Londres (novembre 1910) qu'on a détruit durant les huit mois précédents 640819 rats à bord des navires ancrés dans ce port.

La nécessité d'atteindre les rats partout et sans peine a généralisé l'usage des poisons, ou préparation empoisonnées dont la réclame prône l'efficacité souveraine. Ce sont des composés d'arsenic, de strychnine, des pâtes phosphorées ou parfois des scilles et des cantharides. Mais ces poisons ne sont pas sans danger par suite de la coutume qu'a le rat de traîner avec lui sa nourriture et de la cacher là où peuvent venir des oiseaux de basse-cour, des chiens, des chats ou même de jeunes enfants. On a cité des accidents nombreux de porcs empoisonnés. Un Allemand, le Dr Ræbiger, après six années d'expériences sur les poisons, conclut que « les préparations qui ne sont pas réellement des poisons sont incapables de tuer les rats, et ces poisons, quel que soit le nom qu'on leur donne, s'ils tuent les rats, tuent aussi les animaux domestiques. En d'autres termes, existe-t-il des poisons qui soient susceptibles de tuer uniquement les rats? » La scillitine, alcaloïde extrait de la scille, préparée d'une façon spéciale sous le nom de Grosboisine, bien que très toxique pour les rongeurs, paraît être sans action dangereuse sur l'homme et les animaux de ferme. Les « morts aux rats » doivent donc être employées avec une certaine prudence.

N'est-il pas possible d'imaginer certains produits, présentant les mêmes avantages sans les mêmes inconvénients? Certaines préparations bactériennes ne sont dangereuses que pour les rongeurs.

Diverses espèces de bactéries ont été essayées. Le bacille d'Issatschenko, depuis 1898, a été employé avec quelque succès en Russie. Au commencement de 1900, Danysz réussit à isoler, lors d'une épidémie de campagnols ou souris des champs, un bacille analogue au *Bacterium coli* et, par des artifices

de laboratoire, à exalter sa virulence de façon à le rendre pathogène pour le rat. Une expérience faite à Paris dans un tronçon d'égout de la place de l'Alma a donné des résultats satisfaisants. Toutefois l'activité du microbe s'épuise assez vite et les rats survivants deviennent réfractaires à la maladie provoquée. Ce sont les jeunes rats au printemps et en octobre qui sont le plus aisément exterminés.

Le bacille de Neumann, découvert en 1903, puis cultivé avec succès par le Dr Bahr, de Copenhague, a été essayé en Russie, Suisse, Hollande, Angleterre. Les cultures de ce bacille, sous le nom de *ratin*, déterminent une très forte mortalité de rats, bien que l'on puisse compter sur son innocuité à l'égard des animaux domestiques. Le ratin est livré en boîtes de fer-blanc, et on l'étend sur des morceaux de pain. L'État danois fait distribuer chaque année du ratin pour une somme de 40 000 francs. Le gouvernement allemand s'en est servi pour combattre des épidémies de trichinose : en Angleterre, des essais ont été répétés par des sociétés agricoles et des municipalités. Grâce au ratin, une île d'une superficie de 360 hectares, à l'embouchure de la Clyde, a été débarrassée des rats. Ils y pullulaient à tel point qu'ils dévoraient tout : ils étaient en train d'en faire disparaître le gibier, lapins et coqs de bruyère, les légumes, les arbustes eux-mêmes.

Plusieurs nouveaux virus, l'azra en Amérique (poudre raticide), les virus Pasteur, Liverpool, Laroche,... ont fait leur apparition ; il serait prématuré de se prononcer sur leur valeur.

Découvrira-t-on d'autres moyens? D'ores et déjà nous sommes armés, sinon d'une façon parfaite, du moins suffisante. Ce qui importe surtout c'est de faire usage de ces armes avec continuité, systématiquement et collectivement. Détruisant les rats de mon grenier, je n'en tirerai pas profit, s'ils pullulent en paix dans le grenier de mon voisin. La petite guerre, avec des attaques isolées, individuelles, interrompues, ne donne presque rien : c'est, pour employer une expression énergique de M. Bœlter, « vouloir éteindre un incendie avec une seringue de deux sous ». Ingénieur et conseiller de justice à Copenhague, Zuschlag entreprit de démontrer au peuple danois les dangers du rat et l'importance des dommages qu'il cause.

Sa première conférence à Copenhague date du 25 novem-

bre 1898. Un comité fut aussitôt formé et des réunions publiques, organisées. Zuschlag réussit à grouper 2 000 membres, gens influents pour la plupart. En juillet 1902, un de nos compatriotes, M. Charles Roux, au Congrès international de la Marine, émit le vœu d'une collaboration des peuples civilisés contre le rat. Aussitôt se fonda l'*Association internationale pour la Destruction rationnelle du Rat*. De nombreuses municipalités, des industriels, des commerçants, des agriculteurs, des armateurs, des savants, médecins en font partie. Les gouvernements danois, allemand, suédois, austro-hongrois, hollandais, belge et grec ont donné leur adhésion officielle, en attendant le jour où, comme l'annonce M. Zuschlag, « les populations du monde entier se coaliseront pour l'extermination systématique de ces ennemis de l'humanité ». La Grande-Bretagne s'est officiellement abstenue; toutefois l'importante Société pour la Destruction de la Vermine (*Incorporated Society for the Destruction of Vermin*) a nommé Zuschlag au nombre de ses vice-présidents.

L'inlassable activité de Zuschlag a agité l'opinion publique. Il a présenté des adresses au conseil municipal de Copenhague, aux chambres danoises, au gouvernement, décidé plusieurs villes à faire des essais de dératisation, publié un livre, *le Rat et la Civilisation*, réimprimé en français sous le titre : *le Rat migratoire et sa destruction rationnelle*. Le Danemark a enfin adopté la loi du 22 mars 1907, qui accorde une subvention annuelle de 42 000 francs, pendant trois années, pour des recherches scientifiques et l'achat de préparations. En outre, elle consacre le système des primes aux chasseurs de rats.

Le montant peut varier de 7 à 15 centimes par rat. Des postes récepteurs des animaux capturés sont établis dans des endroits appropriés. En Danemark, les postes de pompiers sont de préférence chargés de ce soin. La prime est immédiatement payée à l'apporteur; on coupe les queues au fur et à mesure : mises à part dans une boîte en fer blanc, elles servent ensuite de pièces comptables. Les cadavres sont jetés dans des récipients en fer galvanisé, munis de couvercles; d'abord on les emportait pour les brûler à l'usine à gaz : actuellement on juge préférable de les enterrer à proximité de la ville.

Au début, des enfants seuls venaient aux postes récepteurs, puis la capture des rats est devenue une source de bénéfices pour les indigents. Il n'est pas rare d'en voir apporter quarante à cinquante à la fois, provenant des dépotoirs, abattoirs, usines où on manipule des déchets. Les professionnels confectionnent eux-mêmes les engins nécessaires à leur chasse. Ils utilisent de vieilles portes, des plaques de fonte, des couvercles de caisses chargés de pierres ou de briques pour en faire des assommoirs. L'une des extrémités est légèrement soulevée de terre et maintenue à l'aide d'un petit morceau de bois auquel est attachée une ficelle. Le plus petit mouvement de la planche, où vient le rat attiré par un appât, provoque la chute de l'appareil. Le chasseur, caché dans un hangar voisin ou derrière une clôture, surveille plusieurs engins à la fois. La chasse au rat est même un sport pour quelques amateurs qui distribuent, comme un encouragement à leurs collègues besogneux, les primes touchées.

La mise en pratique de la loi danoise a montré qu'elle atteignait fort bien son but. Le tarif de 15 centimes par rat n'a pas été déterminé à la légère; cette prime est suffisante; mais elle ne peut être abaissée sans qu'immédiatement se produise un fléchissement dans la destruction. Elle ne doit pas d'ailleurs être considérée comme une dépense, car elle est très rapidement récupérée, en quelques jours ou au maximum en quelques semaines, par le seul fait de la disparition du rat. Le choix des postes de pompiers pour recueillir les rats semble très heureux. A Hambourg, on avait cru bien faire en confiant ce soin aux postes de police : on s'aperçut que ces postes recevaient seulement les rats pris par des enfants. Les « sans travail », chasseurs de rats, ne se soucient pas de fréquenter les postes de police.

Partout où le système des primes a été appliqué d'une façon méthodique, il a donné des résultats encourageants et probants. Durant la première campagne de 1899 à Copenhague et Frideriksberg, huit postes en 18 semaines, du 3 août au 9 décembre, ont reçu 103 786 rats. A Stockolm, on a détruit plus de 600 000 rats et dans les autres villes de la Suède les résultats sont semblables. A Odessa, on a dépensé, en primes, un demi-million de roubles. Au Japon, la crainte de la peste avait déterminé d'abord le gouvernement à agir; pour des rai-

sons purement économiques, il a continué la guerre. A Osaka seulement, des primes ont été payées pour deux millions de rats. En Fionie, avec le système des primes, — faibles cependant, — de 1899 à 1902, le nombre des rats a diminué de moitié.

Une épidémie de peste éclata à San Francisco le 27 mai 1907 et menaçait le reste de la Californie. Malgré les précautions prises, l'épidémie gagnait du terrain et la virulence croissait. L'heure des mesures énergiques était venue. Le maire Taylor avisa le Président Roosevelt et réclama l'aide d'un spécialiste, le docteur Rupert Blue. Une équipe de médecins, qui avaient déjà combattu la peste et le choléra aux Philippines, arriva de Washington. Le docteur Blue organisa militairement sa campagne contre le rat. La ville fut partagée en treize régions. Afin de suivre les progrès ou la décroissance du fléau, des épingles à tête en cire de diverses couleurs indiquaient sur une grande carte de la ville chaque cas de peste d'un homme ou d'un rat. Chaque rat capturé était muni d'une fiche, sur laquelle on inscrivait le lieu de la prise, la date, le nom du chasseur. On remarqua bientôt la concordance constante entre les cas de peste et la présence des rats malades. Un jour, deux enfants atteints de la peste sont amenés à l'hôpital. Le docteur Blue interroge amicalement l'un d'eux. L'enfant raconte que, dans une grange, à côté de leur maison, il a joué à l'enterrement avec son camarade. « Nous avions trouvé un rat mort, dit-il ; il fallait bien le mettre en terre. » Une famille de cinq personnes est atteinte de la contagion. Le 19 novembre, mort du père, le 3 décembre, mort de la mère ; deux jours plus tard, mort d'un enfant de deux ans et de la grand'mère. Un bébé de huit mois échappe seul. Ces gens étaient des Allemands très propres. On ne trouvait aucun foyer d'injection apparent. On enleva le plancher de la chambre et on mit à jour les cadavres de dix-neuf rats pestiférés.

Il s'agissait d'exterminer tous les rats. On leur tendit des pièges Au début, on en capturait 13 000 par semaine ; bientôt ce nombre tomba à 4 200. Les rats étaient plongés dans du bichlorure de mercure, ou, chloroformisés, ils étaient tués en même temps que leurs parasites. Au laboratoire, ils étaient dépouillés et examinés au microscope. Les aides du

laboratoire montraient une telle ardeur au travail que certains dépouillaient jusqu'à cinq cents rats par jour : souvent à première vue, ils distinguaient le rat malade. Ce rat était alors examiné par deux spécialistes qui faisaient des cultures de l'infection. Grâce aux indications de la fiche, notification était aussitôt transmise par téléphone d'avoir à inspecter, nettoyer et fumiger la place d'où venait le rat. Un ordre écrit était en outre envoyé au chef de quartier, afin d'éviter une erreur possible ou un oubli. La peau était peignée au laboratoire, ce qui faisait tomber les puces. Ces puces étaient conservées dans des fioles d'alcool, tous les parasites d'un seul rongeur dans la même fiole. Le nombre plus ou moins grand de puces sur un seul individu a son importance, car la puce se déplace plus aisément quand elle est gênée par de très nombreux congénères : ainsi s'expliquerait un développement plus marqué de l'épidémie à certaines saisons. Dix mille puces environ furent identifiées au laboratoire, parmi lesquelles on compta 68 p. 100 de véritables puces de rat, qui sont les porteuses de germes pesteux.

En outre de la chasse au rat avec des pièges, on pratiqua un empoisonnement systématique. Chaque matin, des hommes porteurs de paniers de pain empoisonné parcouraient les différents quartiers de la ville, recherchaient les refuges des rats, y déposaient le poison en prenant note très exactement des quantités d'appât empoisonné et des lieux de dépôt. Pour que les pièges et les appâts empoisonnés fissent tout leur effet, il importait de prendre les rats par la faim. Aussi les chasseurs de rats s'occupaient-ils constamment d'empêcher tout dépôt de débris de tripaille ou déchets de toute sorte. Les poubelles furent rendues obligatoires par la municipalité, soixante-quinze mille de ces boîtes en métal à fermeture hermétique furent mises en service, en plus de celles qui y étaient précédemment. Les marchés furent visités ; les écuries et les étables à porcs faubourgs furent soigneusement inspectées. Dès que les des inspecteurs constataient la nécessité d'un nettoyage, ils priaient les propriétaires de l'exécuter ; si ceux-ci ne tenaient pas compte des avertissements, le travail était fait malgré leurs protestations.

Comme corollaire de la destruction des rats, on s'inquiéta de supprimer leurs logements et leurs retraites. Les maisons

furent examinées pierre à pierre. Les fondations furent cimentées; de même les murs des écuries et étables jusqu'à une hauteur de 75 centimètres; tous les trous des égouts, crevassés par le précédent tremblement de terre, furent bouchés. A la date du 30 juin 1908, 369 000 mètres carrés d'enduits de ciment avaient été posés dans une seule des treize régions de la ville. Les habitations avaient été aménagées de façon à rendre partout possible l'accès des chiens et des chats. Les entrepôts de San Francisco sont aujourd'hui des monolithes en ciment où un rat ne peut ni pénétrer, ni trouver un trou où se cacher.

Pendant toute la durée de l'épidémie, les malades étaient complètement isolés dans un hôpital particulier, muni de fermetures absolument hermétiques aux plus petits insectes, de façon à éviter toute contagion. Grâce à ces précautions systématiques, l'épidémie fut assez rapidement localisée sur des points bien déterminés. Le 30 janvier 1908, lorsque la peste cessa de se répandre dans la population, on comptait 159 malades atteints, dont 77 avaient succombé. Pendant la même période, dans le Punjab, 309 074 pestiférés avaient succombé sur 342 217 cas d'infection. Tandis que dans l'Inde la proportion des morts par rapport aux malades était de 90,60 p. 100, elle fut seulement de 48,42 p. 100 à San Francisco.

Quand le Dr Blue vit sa tâche remplie et toute crainte écartée, il entreprit de faire l'éducation du public. Le maire forma alors un comité d'hygiène composé de 25 membres, dont 20 médecins qui réussirent à montrer l'intérêt que présentait leur entreprise. Un capital de 900 000 francs fut réuni. On trouva des volontaires pour le nettoyage de la ville. Des primes, de 50 centimes par rat capturé, furent offertes aux chasseurs volontaires. Rien ne fut épargné pour éviter la mise en quarantaine des navires fréquentant San Francisco. A cet effet, chacun d'eux était soumis à la fumigation; en un seul mois 1 500 navires furent fumigés. Aujourd'hui, on peut dire de San Francisco avec M. Augustin Keane « qu'elle est la ville la plus saine du monde ». Le service d'hygiène fédéral y a organisé d'une façon permanente et définitive la destruction des rats. 30 hommes tendent les pièges tous les deux jours. En mai 1910, on a pris 8 561 rats.

On applique à Bombay la même méthode de guerre au rat par les pièges et le poison : 7 000 pièges sont mis en usage journalier, lavés et désinfectés ; des milliers d'appâts, composés de petits cubes de pain empoisonné, sont préparés par le laboratoire municipal et posés dans les endroits les mieux choisis. 432 658 rats ont été tués à Bombay, au cours de l'année 1909, parmi lesquels 91 450 ont été examinés au laboratoire : 9600 étaient infectés de la peste. Malheureusement, pour des raisons religieuses ou autres, les Indous opposent une vive résistance aux mesures de destruction au point de placer sur leurs habitations des inscriptions de ce genre : « Les preneurs de rats ne sont pas reçus ici. »

Sur le terrain légal, le Danemark, comme on l'a vu, a fait preuve d'initiative par la loi de 1907. Les îles Barbades ont promulgué une loi analogue en 1908. En Angleterre, la Société pour la Destruction de la Vermine a encore obtenu qu'un bill, entré en vigueur le 10 octobre 1909, en vertu duquel l'autorité, sur la dénonciation d'un particulier, pourra pénétrer dans un local quelconque où se trouveraient des rats suspects d'infection.

L'Angleterre a d'autant plus de raisons de faire activement la guerre au rat qu'elle y est plus nécessaire : l'an passé, dans le comté de Suffolk, au petit village de Freston, on a compté 6 morts de la peste, d'après les symptômes constatés et un certain nombre de malades ; on suppose que la maladie avait été importée d'Odessa il y a plusieurs années, par un navire chargé de grain dont les rats se seraient échappés lors du déchargement dans la rivière d'Orwell.

En France, qu'avons-nous fait jusqu'ici contre le rat? Presque rien. L'Institut Pasteur depuis 1893 recommande l'emploi du virus Dianysz. Des décrets et règlements (21 septembre 1903-1906) ont prescrit, en certains cas, la destruction des rats à bord des navires. Mais il y a des dispenses prévues. Aucune organisation n'existe. Chacun se défend comme il peut, avec des pièges et des poisons, généralement assez mal. A Paris, où les rats sont plus gênants et plus nombreux (on évalue leur nombre à 3 millions), on en tue chaque année 80 000 aux Halles centrales, 25 000 dans les autres marchés, 120 000 aux Abattoirs, 50 000 dans les boucheries, 300 000

dans les épiceries, 100 000 dans les tanneries, 500 000 dans les maisons particulières, 100 000 dans les égouts, les caves et rues, 200 000 avec divers poisons ; 100 000 environ crèvent naturellement. Mais que valent ces chiffres?

Le repaire préféré du rat à Paris, c'est l'égout. Là le rat est chez lui et il peut y former des légions. Cependant, depuis quelques années, il trouve de redoutables adversaires dans certains égoutiers, devenus des professionnels d'une très grande habileté. Le Conseil municipal de Paris, pour encourager la chasse au rat d'égout, a voté une subvention de 2 000 francs. Un cantonnier au service des égouts, M. Georges Ménard, est le chasseur de rats officiel. Il en prend cinquante ou soixante d'un seul coup et il a toute une clientèle d'acheteurs à satisfaire du nord au sud de la France. En vue de l'élevage des chiens ratiers, dans les ratodromes, à Maubeuge, Roubaix, Lille, Ostende, on les lui achète de 40 à 75 centimes la pièce. Des rats vivants sont expédiés jusqu'à Bruxelles et à Londres. M. Ménard en est arrivé à prendre près de 20 000 rats par an, et se fait parfois aider par ses collègues, qu'il intéresse dans les prises. Il constate, dit-il, actuellement une moindre abondance de rats, ce qui l'oblige à allonger ses tournées pour contenter sa clientèle. Un autre chasseur officiel, M. Mering, use pour détruire les rats de procédés scientifiques : il les extermine par bandes dans les palais officiels ou dans les administrations particulières. Mais ce ne sont là que les épisodes d'une petite guerre qui n'exterminera point la gent ratière.

Quand ouvrirons-nous enfin la guerre générale, méthodique et continue?

NORBERT LALLIÉ

LA VÉRITABLE PÉRICHOLE

Le fiacre quitte la place principale de Lima, contourne le palais de Pizarre et se dirige vers le Rimac, fleuve caillouteux qui traîne un filet d'eau au milieu d'un large lit de galets : nous arrivons à un quartier populaire dont les rues enchevêtrées aboutissent à une assez belle avenue plantée d'arbres et ornée de statues et de bassins. Le vieux cocher nègre, qui prétend avoir connu les beaux jours de Paris, sous l'Empire, désigne alors, de son fouet, un grand bâtiment : « La maison de la Périchole... » Je lève vers lui des regards étonnés. Il insiste : « Si, si, celle d'Offenbach... » Elle était Péruvienne, la petite chanteuse qu'a immortalisée l'opérette!... La maison n'offre rien que de banal : une grande bâtisse moderne, peinte en vert, avec cette inscription : *Brasserie Backus et Johnston.*

Elle s'appelait Micaëla Villegas : elle était née dans une modeste ville de l'intérieur du Pérou, Huanuco, au pied de la Cordillère des Andes : derrière une ceinture de ruisseaux que doublent de belles prairies, c'est un coin retiré, à plusieurs centaines de kilomètres de l'Océan, et que le chemin de fer maintenant encore ne dessert point. Dans cet asile de fraîcheur, à mi-côte de la grande montagne, il semble que la race devrait être vive, légère. Non, ce sont de petits êtres mélancoliques, au teint hâve, indifférents et soumis. La Périchole, elle, avait quelque chose de piquant, d'attrayant qu'ils n'ont guère. De courte taille et un peu grosse, ses mouvements étaient pleins

de vivacité, dit un de ses compatriotes : son visage ovale et d'un brun clair portait de minuscules, mais nombreuses traces de petite vérole qu'elle dissimulait. Ses yeux étaient petits, mais noirs comme charbon et très vifs, sa chevelure abondante, ses mains microscopiques. Son nez était de ceux que les créoles qualifient de *ñato* (camus). Un grain de beauté sur la lèvre supérieure rendait sa bouche irrésistible. Cette bouche, un peu grande, montrait des dents nettes et brillantes comme ivoire. Le cou d'un dessin parfait, les épaules adorables et le sein pointu.

Huanuco, position stratégique, a toujours été un centre de ralliement pendant les longues mutineries dont le Pérou a, si fréquemment, été le théâtre. Les conquistadors avaient sans doute laissé dans la bourgade de la Cordillère quelques gouttes de leur sang dont avait hérité la Périchole. Si l'on en croit le portrait que l'on vient de lire, elle deva itêtre charmante quand, en 1761, âgée de vingt et un ans, elle débutait au théâtre. Le 12 octobre de la même année, don Manuel de Amat, désigné comme vice-roi du Pérou, fit son entrée à Lima.

Ce n'était pas le fantoche ridicule que nous ont dépeint les librettistes. Don Manuel de Amat y Juniet, Aymerich, Saint-Pau, etc..., chevalier de l'ordre de Saint-Jean, lieutenant général, gentilhomme de la Chambre, avait d'abord été un rude guerrier[1]. Il avait servi durant toute sa jeunesse en Afrique et en Italie. Pour le récompenser de ses campagnes, on l'avait d'abord nommé, en 1755, gouverneur du Chili; puis, lorsque le vice-roi du Pérou, le comte de Superunda, fut destitué de ses fonctions pour n'avoir pas su, pendant qu'il rentrait en Espagne en congé, défendre la Havane contre les Anglais, Amat fut appelé à le remplacer. Amat avait alors une cinquantaine d'années. Dans le portrait qui est au Musée de Lima, il apparaît comme un gros homme, rouge, à l'air fin, mais peu distingué; avec son menton à bajoues, sa perruque à rouleaux, il a plutôt la mine d'un fermier général que d'un gentilhomme et d'un soldat. Malgré les façons qu'il se donnait volontiers d'un épicurien et d'un philosophe, d'un mécène et même d'un artiste, il ne fallait pas gratter

1. Sa famille était originaire de Barcelone et comptait plusieurs chevaliers de Malte.

beaucoup pour trouver le capitaine énergique et violent. Tandis qu'il gouvernait le Chili, une révolte s'étant produite parmi les prisonniers, Amat, prévenu dans son palais pendant le repas, se dirigea vers la prison avec ses convives et, l'épée haute, fonça sur les mutins avec lesquels les surveillants parlementaient. Il en blessa plusieurs, fit tout rentrer dans l'ordre et, le lendemain, ordonna qu'on pendît les dix-sept les plus compromis. Quelques années plus tard, un incident analogue s'étant produit au Pérou, il fit tirer le canon sur les deux navires de guerre espagnols *Septentrion* et *Astuto*, s'en fut lui-même à bord et fit pendre sur-le-champ les deux chefs des révoltés. On décima ensuite les autres, parmi lesquels dix-sept furent fusillés et trente-quatre mis au bagne. Les deux vaisseaux continuèrent ensuite leur route sans encombre. Mais lorsque le roi d'Espagne connut ces sévérités, il les blâma fort et signa un édit retirant aux vice-rois et gouverneurs des colonies toute immixtion dans la discipline de la marine royale.

A part cela, fastueux, habile administrateur, s'intéressant au progrès sous toutes ses formes, sachant se concilier la popularité, tel était le protecteur que le hasard allait donner à la comédienne.

***

La Périchole, opéra-bouffe en trois actes, par Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique d'Offenbach, fut représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 6 octobre 1868. Tous ceux qui ont vécu à Paris au temps d'Hortense Schneider et de José Dupuis savent la pièce par cœur; mais la plupart des jeunes gens ne la connaissent guère que de nom.

La scène se passe à Lima. La ville est en liesse : c'est la fête du vice-roi; pour juger par lui-même de l'allégresse de la population, il s'est déguisé et parcourt les places publiques où, du reste, il est reconnu par tous. Passent un chanteur et une chanteuse des rues, Piquillo et la Périchole. Ils sont à la veille de mourir de faim, le premier étant trop jaloux pour laisser son amie aguicher le public. Tandis que Piquillo est allé tenter seul une nouvelle tournée, le vice-roi aperçoit la

petite et lui propose de l'emmener au Palais. Elle hésite, puis, la faim aidant, se décide et envoie à Piquillo la fameuse lettre :

Et je signe : la Périchole,
Qui t'aime, mais qui n'en peut plus!...

Un fâcheux règlement empêche le vice-roi d'installer au Palais d'autres personnes du sexe que des femmes mariées. Il faut donc marier la Périchole au plus vite. Le vice-roi charge de ce soin ses deux principaux officiers. Or Piquillo, au reçu de la fameuse lettre, a résolu de se pendre : il ne réussit qu'à tomber sur la tête de l'un des deux seigneurs chargés de trouver un époux; quelques bouteilles de bon vin suffisent à le persuader, tandis qu'un excellent souper incline aussi la Périchole vers le mariage; ils ne savent point que c'est l'un avec l'autre que l'on projette de les unir et ne le découvrent qu'au moment même où le mari doit présenter officiellement sa femme à la cour. Dégrisé, Piquillo prend la chose au tragique; il fait une sortie très vive au vice-roi :

Écoute, ô roi, je te présente,
A la face de tous ces gens,
La femme la plus séduisante...
Et la plus fausse en même temps!

Le vice-roi se fâche et fait conduire en prison le mari récalcitrant. La Périchole ne tarde pas à rejoindre Piquillo dans son cachot, car elle l'aime toujours. Aidés par un autre prisonnier, ils s'échappent, sont repris, vont sans doute expier leur audace... Mais non! ils apaisent le vice-roi avec une chanson, *la Clémence d'Auguss*. Touché, il les grâcie, tandis que tout le monde répète en son honneur l'un des refrains favoris de la Périchole : *Il grandira, car il est Espagnol.*

A Paris, la pièce eut un grand succès. Lorsqu'en 1878 on la représenta à Lima, elle ne fut guère goûtée. Ce vice-roi de place publique, cette Périchole, qui était jusque-là apparue aux Péruviens comme la gloire de l'art national, transformée en chanteuse des rues: tout cela ne disait rien qui vaille aux Liméens... Et pourtant, si l'on faisait la part de l'opéra-bouffe, peut-être l'historiette que nous ont contée de si divertissante façon Meilhac et Halévy se rapprocherait-elle plus qu'on ne pense de la vérité.

*
* *

Lorsqu'Amat s'installa dans « la très noble et loyale ville de Lima[1] », à la fin de 1761, il fut donné à cette occasion de grandes fêtes. Une représentation eut lieu au théâtre qui venait d'être reconstruit sur l'emplacement de la salle détruite par le tremblement de terre de 1746, — où se voit aujourd'hui le Théâtre Municipal achevé en 1909. — On donna d'abord une petite comédie d'Alarcon, dans laquelle la Villegas tenait le principal rôle et obtint un grand succès. Rappelée en scène par les applaudissements du public, elle chanta ensuite une de ces *tonadillas* ou chansons pour les entr'actes dont on a toujours été très friand à Lima. Cette fois, ce fut un à-propos d'un poète local célébrant le passé du nouveau vice-roi et lui promettant ainsi qu'au Pérou un avenir de gloire et de bonheur. En achevant le morceau, elle adressa au souverain la plus gracieuse révérence : « Une Espagnole, sans doute? » dit Amat en se penchant vers son secrétaire don Martin de Martiarena. Mais un des hauts fonctionnaires groupés au second rang intervint : « C'est une Péruvienne, Excellence, elle est de Huanuco. » Le couplet finissait à ce moment-là : « *Caramba! que guapa! Bravo, cholita*[2]! » (Morbleu! elle est charmante! Bravo! la petite indigène!) dit Amat à très haute voix. Le peuple, flatté de voir apprécier une artiste du cru, applaudissait à tout rompre et, en quittant la salle, confondait dans ses vivats le vice-roi et la comédienne.

Tandis que son carrosse le ramenait au Palais, Amat s'épanchait avec Martiarena : « Ils ont du goût, ces Péruviens... Et... que dis-tu de la petite? — Excellence, pour une fleur du Pacifique, elle fait honneur à son pays natal... Plairait-il à Son Excellence d'en juger de plus près pour se délasser un instant des affaires? »

Peu de temps après, dans la grande salle du Palais, Amat recevait les *coregidores* (intendants des provinces). Sur une longue table de cèdre aux profondes sculptures, il avait fait

1. Lima est toujours désignée ainsi dans les documents anciens.

2. On appelle au Pérou *cholo* ou *chola* les métis issus d'Espagnols et d'indigènes. *Cholita* est le diminutif de *chola*.

classer les mémoires envoyés par eux aux précédents vice-rois. Il parcourait les feuillets jaunis, puis interrogeait chaque administrateur sur l'état de son district. Soulevant une tapisserie, Martiarena s'approcha du vice-roi et lui dit quelques mots à voix basse : « Messieurs, veuillez m'excuser, l'audience est suspendue pour une heure ou deux, — dit Amat en s'adressant à l'assemblée; — mais vous êtes ici dans votre maison, mes officiers vous tiendront compagnie jusqu'à ce que mes occupations me permettent de revenir parmi vous. »

Une des longues galeries du vieux palais de Lima conduisit bientôt le vice-roi à une petite salle circulaire, éclairée seulement par une claire-voie et qu'ornaient quelques tableaux galants, une magnifique table d'acajou incrustée d'or et une large banquette recouverte de brocart. Sur celle-ci une femme était assise, vêtue du singulier costume que portaient le plus souvent les Péruviennes pour aller en ville, la *saya y manto*[1]. Une jupe en étoffe bleue à fleurettes, montée à petits plis sur une toile raide en forme de crinoline; le torse drapé dans une soie noire, légère et souple, qui couvre aussi la tête et le visage et ne laisse voir que l'un des deux yeux... Mais le vice-roi n'hésite point : il sait à qui il a affaire. Il aborde la visiteuse franchement, trop franchement peut-être, car elle reste rebelle et, tandis qu'Amat regagne de fort méchante humeur la salle d'audience, on l'entend grommeler : « *Perra chola! Perra chola!* » — ce qui, Dieu me pardonne! signifiait : « Chienne d'indigène! » car *perro* veut dire : chien. L'aventure s'ébruita, sans doute par l'indiscrétion de quelque laquais, et depuis lors on ne nomma plus la Villegas que « la Périchole ».

L'administration d'Amat, énergique et habile, donna bientôt d'heureux résultats. Les revenus de la métropole s'accroissaient et ceux du gouvernement local, caisses publiques et bourses privées, s'augmentaient parallèlement. L'autorité du vice-roi s'affermissait. La seule puissance qui eût pu essayer de lui résister, le pouvoir clérical, courbait lui-même la tête : en 1766, à l'occasion de la mort de la douairière d'Espagne, Élisabeth Farnèse, Amat contraignit le tribunal de l'Inquisition à porter ses condoléances au vice-roi,

1. *Saya*, jupe; *manto*, voile pour s'abriter.

comme tous les autres corps constitués : les inquisiteurs avaient prétendu d'abord s'y refuser et manifester ainsi qu'ils étaient indépendants de la couronne et de son représentant. L'expulsion des jésuites ordonnée en 1767 par Charles III fut exécutée avec une fermeté remarquable. Après avoir gardé secret pendant plusieurs jours le décret royal, Amat invita à un grand banquet, pour le 8 septembre, les principaux officiers et fonctionnaires afin de leur faire connaître en toute précision la part qui leur incombait dans les opérations. Elles devaient commencer dès le lendemain matin. Il était impossible de tergiverser ou de se dérober. Les religieux, surpris, ne firent aucune opposition. Ils n'étaient que 431, mais possédaient 5 224 esclaves, trois collèges à Lima, trois dans les provinces et d'immenses propriétés dans les campagnes. Il fut trouvé dans leurs coffres 173 048 piastres en or et en argent.

Amat avait mis la force publique sur un pied respectable. Il arma jusqu'à 7 500 hommes, créa un régiment de la noblesse, dont il s'institua colonel, et une garde du vice-roi dont il donna le commandement à son neveu don Antonio Amat y Rocaberti. Quelques petites révoltes surgirent à l'intérieur, mais furent aisément réprimées. Amat se donna même la satisfaction d'envoyer un corps de troupes à Quito, qui ne faisait cependant pas partie de son gouvernement, mais où s'était produit un soulèvement. Il fit aussi quelques campagnes heureuses à la frontière du Brésil, certaines difficultés ayant été soulevées par les indigènes des territoires limitrophes.

Grisé par ses succès, gagné par les mœurs faciles qui régnaient au Pérou, Amat se laissa bientôt aller aux plaisirs qui s'offraient à lui. Les Liméennes jouissaient d'une grande renommée de beauté. Désœuvrées, fort coquettes, souvent à court par suite même du grand luxe qu'avait fait naître la richesse, elles ne passaient point pour farouches. Toutes celles qui étaient abordables défilèrent dans la « petite maison » qu'à l'exemple des princes et grands seigneurs de l'époque Amat avait fait bâtir tout exprès pour ses rendez-vous galants. Cette « folie » existe encore.

C'est dans un faubourg lointain de la ville, confinant à la campagne. Sur la route, un mur décoré d'arcatures en relief donne accès par une grande porte pleine dans une cour carrée

que bordent deux bâtiments affectés au moulin, — car, de même que Sans-Souci, la petite maison s'intitule moulin : *El Molino de Presa*, un jeu de mots peut-être, *presa* voulant dire à la fois « prise d'eau » et « proie », « capture ». Dans le fond de la cour s'élève le bâtiment principal, sur une large terrasse surélevée de quelques marches; devant court l'eau du moulin, formant cascatelle. Le *palazzetto* n'a qu'un étage au-dessus d'un rez-de-chaussée. L'architecture est de style Louis XV espagnol, encore alourdie en passant les mers, mais tout de même noble et gracieuse. Au centre, une voûte perce la maison de part en part et aboutit au jardin. Mais ceci n'est que l'entrée des jardiniers. Partant de la voûte, à gauche, un large escalier de pierre s'élève lentement. Bientôt on se trouve avoir traversé la maison entière et l'on accède à un vaste balcon, large de deux ou trois mètres, supporté par un mur qui règne sur toute la façade du jardin. De là se détachent, à droite et à gauche, deux escaliers qui descendent vers les parterres; au centre, une série de gradins d'une ampleur monumentale conduit vers une grande terrasse couverte et fermée de trois côtés.

La maison tout entière a été construite pour cette terrasse et les trois pièces qui s'ouvrent sur elle, tout le reste du bâtiment étant réservé au service et entièrement séparé. Au milieu de la terrasse, voici le salon; les peintures blanc et or ont été sans doute bien des fois repassées, mais les boiseries sont du temps ainsi que les quelques meubles vermoulus. Les glaces éraillées qui ornent les portes ont peut-être vu la Périchole et son amant. La chambre à droite est un voluptueux asile de calme et de silence auquel n'arrivent que le murmure du jardin et la lumière tamisée par les arbres. Sur la terrasse, derrière une grande porte, s'abrite une sorte de petite chapelle, un autel plutôt, tapi dans un placard et que l'on peut dissimuler en hâte, si l'humeur de la dame n'est pas à la religion. Tout à côté, à gauche, la salle à manger.

Les degrés conduisent vers les bosquets. La piscine est assez vaste pour que l'on puisse s'y essayer à la natation. Une gloriette domine ce réservoir : on y peut prendre la collation après le bain. Ailleurs, c'est un labyrinthe que prolongent des perspectives en trompe-l'œil et où l'on s'égare agréablement en

bonne compagnie. De côté et d'autre, de massifs bancs de bois, que le temps n'a pu détruire et que l'on recouvrait d'épais coussins de cuir, s'offrent pour le repos, ou bien des kiosques de formes baroques promettent un abri plus sûr contre le vent et le soleil. Rien ne manque de ce qui peut charmer les yeux, inviter au plaisir et aider à passer les jours doucement en oubliant les soucis.

*
* *

Amat s'habituait peu à peu à une galanterie que n'avait point connue sa jeunesse. Mais grandes dames ou bourgeoises qui en copiaient les manières lui paraissaient souvent bien guindées, à lui qui, comme petit officier, avait surtout cultivé Margot ; et les *Serrandas* (femmes de la *Sierra*, de la campagne), lorsqu'il en élevait quelqu'une jusqu'à lui, le rebutaient par leur mutisme indifférent, la gaucherie de leur corps grêle et sans grâce, la rusticité excessive de toute leur personne. Il repensait à cette petite comédienne de Huanuco qui l'avait si bien rabroué aux premiers temps de son séjour. Il la revoyait, d'ailleurs, sur la scène où elle faisait des progrès étonnants. Toujours à la remorque de son amoureux de théâtre, Fermin Vicente de Echarri, le comédien qui avait été son premier professeur, elle était arrivée à dire les vers espagnols comme une fille de Castille et, grâce aux conseils du célèbre maître de danse Tragaluz, elle dansait maintenant la *jota* comme une ballerine de l'Aragon. Elle avait observé la plus grande discrétion sur son aventure avec le vice-roi, mais elle ne l'avait sans doute pas oubliée : car, chaque fois qu'elle paraissait en scène devant lui, elle lui décochait une œillade dont il était difficile de dire si l'ironie ou la coquetterie animait l'aiguillon. De plus en plus, il semblait au galantin que c'eût été la maîtresse rêvée, intelligente et délurée, sans façon et divertissante, artiste mais bonne fille.

Un jour qu'il revenait du théâtre, il lui dépêcha de nouveau Martiarena. Le lendemain, celui-ci rapportait la réponse : la Périchole acceptait de venir au Moulin sous prétexte de sou-

mettre à l'appréciation du souverain une interprétation des danses catalanes.

Ce jour-là, Amat, monté sur un de ces coquets chevaux barbes que les compagnons de Pizarre importèrent au Pérou et qui n'ont cessé depuis lors de réduire encore leur taille, sortit du palais incognito, escorté d'une demi-douzaine de cavaliers. De grands *ponchos*[1] couvraient leurs épaules et dissimulaient les broderies de leurs costumes; leurs chapeaux n'avaient qu'une courte plume qui ne permettait pas de reconnaître de grands seigneurs. Seules, les nombreuses boucles d'argent des brides en cuir blanc auraient pu fournir une indication à un connaisseur, ou bien encore le fin travail de leurs larges étriers de bois sculpté, encadré d'argent, ou la bande de cuir ouvragé qui couvrait la queue de leurs chevaux. Ceux-ci, comme les bidets d'allure de l'ancienne France, allaient à un trot extrêmement raccourci qui leur permettait d'avancer sans remuer le corps ni la tête; le cavalier, bien droit sur sa haute selle, restait immobile et majestueux comme sur un trône. Le vice-roi demeura en arrière avec un seul valet. Peu après, il mettait pied à terre à l'extrémité du jardin du Moulin. Une porte dissimulée sous la verdure s'ouvrait aussitôt tandis que le valet se retirait avec les chevaux vers les dépendances.

Tout en devisant, Amat montra à la Périchole le jardin qu'elle n'avait pas encore vu. Elle s'extasia devant tant de fleurs et d'arbustes précieux. Ils arrivèrent aux degrés de la grande terrasse. Amat lui prit alors doucement la taille comme pour l'aider à monter : « Ah! Périchole, Périchole, lui dit-il, si tu voulais, tu aurais un jardin trois fois grand comme celui-là, un palais à l'*Alameda*[2] et au lieu d'être une petite comédienne, tu serais une petite reine. » Il l'entraîna vers la collation qui était servie sur la terrasse. Quand le jour tomba, ils se réfugièrent dans la chambre à demi obscure. Le valet,

1. Grande couverture qui porte une fente en son milieu pour laisser passer la tête : le *poncho* se met sur les épaules, en particulier pour monter à cheval. Ce manteau flottant et qui, par conséquent, ne gêne pas les mouvements, préserve de la poussière, du froid et même d'une petite pluie. Il ne pleut d'ailleurs presque pas à Lima.

2. *Alameda*, au sens propre, avenue de peupliers; dans l'usage, on désigne ainsi toute allée ou avenue plantée d'arbres.

en ramenant les chevaux au Palais de Lima, emportait une lettre de rupture pour don Vicente de Echarri, comédien.

Tous les détails de cette liaison n'ont pas été, comme bien on pense, conservés. Cependant nous en connaissons quelques épisodes. L'un deux a même tenté la plume de Mérimée. Dans le *Carrosse du Saint-Sacrement*[1], après une scène de jalousie dépeinte de la façon la plus plaisante, le vice-roi donne à la Périchole un magnifique carrosse qu'il vient de recevoir d'Espagne. La jeune femme s'en sert aussitôt pour se rendre à la cathédrale. Elle profite aussi de l'occasion pour accrocher violemment la voiture de sa rivale, la marquise Altamirano. Le petit abbé qui sert de patito à la marquise accourt porter plainte au vice-roi. Mais voici que revient la Périchole en compagnie de l'évêque de Lima, à qui elle a offert le carrosse pour porter le viatique aux malades. Tout finit par une invitation à souper chez la Périchole : l'évêque et le petit abbé seront, chez la comédienne, les hôtes du vice-roi.

Je veux citer aussi la version péruvienne du même incident. On y voit également la Périchole en possession d'un beau carrosse qu'elle tient du vice-roi et dans lequel elle suit la procession, au grand scandale des dames de la ville; après quoi, elle fait cadeau du véhicule au curé de sa paroisse pour le même objet que plus haut. Quant à la rivale de la Périchole, c'est ici une femme qui, comme elle, « exerce une profession presque coupable » — le mot est de Mérimée qui le place dans la bouche de la Périchole — et qui se nomme Maria Castellanos. Celle-ci n'a d'autre idée que d'éclipser la favorite et de se moquer d'elle par-dessus le marché. Aussi, ayant eu vent de l'affaire du carrosse, la Castellanos imagine, le dimanche suivant, de suivre la procession modestement vêtue, mais accompagnée d'une servante portant un petit chien paré à ravir, — allusion sans voile au surnom de la Villegas. Au surplus, le chien porte au cou un splendide collier de diamants qui attire l'attention de tous. Après avoir laissé jaser quelques jours, la Castellanos offre à l'un des hôpitaux de la ville le chien et son collier, présent assurément de plus de valeur encore que le carrosse de la Périchole[2].

1. *Théâtre de Clara Gazul*, par P. Mérimée (édition Lévy, p. 213).
2. Mérimée, dans sa saynète dit qu'il n'y avait, à l'poque de la Périchole

Une autre anecdote nous est également contée par l'auteur péruvien Palma, auquel nous empruntons une partie de ce qui précède. Il paraît qu'en 1771 la Périchole était engagée au théâtre de Lima, dont le directeur était un certain Maza, comédien lui-même, qui avait des préférences pour une autre actrice nommée Inès. Or, un soir, en présence du vice-roi, on représentait : *Fuego de Dios en el querer bien*, de Calderon de la Barca. Maza jouait l'amoureux; la Villegas était la jeune première. Trouvant que celle-ci ne mettait pas assez d'ardeur dans une tirade, Maza se laissa aller à lui dire en scène : « Plus de feu, voyons, plus de feu!... Ah! comme la Inès dirait mieux cela! » En entendant ces mots, la Périchole, s'emparant d'un bâton qui se trouvait à portée, fustigea l'impertinent. Là-dessus tumulte; on baisse le rideau, on évacue la salle et Amat fait à son amie une scène terrible. Ils se réconcilièrent, naturellement, et la Périchole reparut au théâtre. Malgré sa hardiesse accoutumée, elle était quelque peu intimidée lorsqu'il fallut chanter la *tonadilla* qu'on lui avait composée en guise d'excuse au public. Mais le vice-roi, de sa loge : « *No hay que acholasse*[1]! *Valor y cantar bien!* » (Allons donc, il ne s'agit pas de faire la petite sauvage, mais d'avoir du courage et de bien chanter!) L'assistance ne put s'empêcher de rire.

La liaison se poursuivit longtemps, le vice-roi paraissant de plus en plus épris. Il faisait des folies pour la favorite. Il lui avait fait bâtir un magnifique palais au plus bel endroit de l'*Alameda de los Descalzos*[2]. Il ne reste rien de cet édifice dont l'emplacement est maintenant occupé par la brasserie dont nous avons parlé. Mais la construction était vaste et superbe et la Périchole réunissait chez elle tout ce que la société de

que cinq carrosses à Lima. C'est certainement une erreur. Dans la *Description du Pérou*, par Tadeo Hänke, je trouve qu'il existait dans la capitale du Pérou, à la fin du XVIIIe siècle, environ deux mille carrosses; les plus beaux valaient jusqu'à deux mille piastres. — T. Hänke était un savant tchèque que la cour d'Autriche avait mis à la disposition de celle d'Espagne et qui passa plus de vingt ans dans l'Amérique du Sud. Le manuscrit de la *Description du Pérou*, daté de 1799, est au British Museum.

1. *Acholasse* est un mot inventé par Amat qui l'a tiré, pour la circonstance, du mot *chola*.

2. C'est-à-dire avenue des Pères-Déchaussés. — Il existe, en effet, à l'extrémité de cette avenue, un couvent fort ancien appartenant à cet ordre.

Lima comptait de plus brillant. Pour embellir encore cette demeure, Amat rêvait de créer une promenade qui, partant de la *Plaza de Toros*, au bord du fleuve, serait venue croiser, devant la maison de la favorite, l'Alameda, pour rejoindre ensuite le Rimac, en aval. La nouvelle avenue aurait été doublée par un large canal et aurait porté le nom de *Paseo de Aguas* (Promenade des eaux.) Le projet reçut un commencement d'exécution, mais ne fut jamais achevé; on en voit encore des traces.

Amat, non content d'avoir créé le charmant Moulin, voulut installer tout exprès pour la Périchole une autre *quinta* (villa, maison de campagne) dans un quartier différent. Il choisit dans le faubourg du Cercado une prairie fort étendue et commença par en prélever une partie pour une église qui fut dénommée du *Prado* (Pré) et qui existe encore. Ensuite, derrière cet édifice religieux, il fit bâtir la *Quinta del Rincon* (Villa du Recoin) dans laquelle il rêva peut-être — on le prétend du moins — de finir ses jours avec la Périchole. Le parc, morcelé actuellement pour faire place à un quartier populaire, a perdu tout son attrait et la maison, occupée par une boulangerie chinoise, ne garde plus qu'en quelques-unes de ses parties le souvenir du passé. Le plan est tout différent du Moulin, mais non moins heureux; dans l'un comme dans l'autre, on a su obtenir de la nature, habilement maniée, tout l'agrément dont elle est susceptible d'entourer une résidence. Mais ici tout est dévasté. Les façades elles-mêmes ont perdu leur ornementation. J'ai vainement cherché l'emplacement de l'ancien salon et la cheminée monumentale que dominait, dit-on, le portrait d'Amat. La chambre toutefois subsiste, avec sa grande alcôve, dans laquelle se trouve un minuscule oratoire.

Tout en habitant ostensiblement le palais de l'Alameda, la Périchole avait la jouissance de la Quinta del Rincon et c'était là qu'elle rencontrait le plus souvent son protecteur. Or, un jour qu'il était allé passer à Campo-Grande une revue du régiment de la noblesse, il fut pris d'une fantaisie de sous-lieutenant. Ordonnant à sa suite de continuer sans lui la retraite, il jeta brusquement son cheval dans le fleuve en un endroit qu'il connaissait, passa à gué et aborda dans le parc de la villa. Attachant sa monture à un arbre, il se dirigea à

pas de loup à travers les bosquets. Après avoir cheminé pendant quelques minutes, il entendit des voix, s'arrêta et reconnut le rire de la Périchole et l'accent basque de l'acteur Echarri... Hélas! l'entretien ne put laisser de doute au barbon amoureux : non seulement il était trompé, mais encore il n'avait jamais cessé de l'être. Il rejoignit son cheval silencieusement comme il était venu, repassa le gué et, d'un galop, rattrapa son escorte. Arrivé au palais de Lima, il fit venir son majordome anglais James Palmer et, séance tenante, par acte authentique, lui fit don de la Quinta avec ordre d'en prendre possession le jour même : il ne revit plus la Périchole[1].

Peu après, d'ailleurs, en 1776, Amat quittait Lima pour rentrer définitivement à Barcelone... Il n'était pas encore guéri : car il se maria, à quatre-vingt-deux ans, avec une sienne cousine qui n'en avait pas vingt-cinq.

Quant à la Périchole, à peine Amat avait-il abandonné le Pérou qu'elle rendait publique sa liaison avec Echarri et s'associait avec lui pour prendre la direction du théâtre de Lima. Tous deux signèrent à ce titre un document qui a été conservé et par lequel ils protestent contre l'établissement d'une entreprise rivale. Le privilège des spectacles appartenait à un hôpital qui le cédait aux impresarios du théâtre principal. L'ouverture d'une nouvelle salle portait préjudice aux premiers contractants. La Villegas et Echarri s'adressent donc au vice-roi successeur d'Amat pour obtenir justice. La signature de la Périchole est ferme et pourtant élégante ; au dire d'un graphologue, le paraphe indique, chez la signataire, le génie de l'intrigue. La pièce est datée du 1er octobre 1783.

Echarri ne tarda pas à mourir. La Périchole, abîmée de douleur, se réfugia alors au couvent du Carmel, dont elle devint la bienfaitrice. Elle ne fit plus parler d'elle que par ses bonnes œuvres. Amat, lorsqu'il connut cette fin édifiante, pardonna. Il retira la Quinta des mains de James Palmer qui la détenait toujours et la rendit à la Périchole, dont il avait d'ailleurs un enfant. La Périchole mourut le 16 mai 1819.

Il existe au Pérou un grand nombre de descendants de la

1. La rue où se trouve la Quinta del Rincon porte encore le nom de *Calle de Jayme* (rue de James) en souvenir du temps où la villa appartenait au majordome du vice-roi.

Périchole portant le nom d'Amat. Parmi eux, se trouvait, il y a une quinzaine d'années, une vieille fille septuagénaire. Elle se maria avec un petit libraire français nommé Bon, puis décéda en choisissant son mari pour héritier. Celui-ci possédait encore naguère le terrain de l'avenue des Descalzos. Après en avoir d'abord loué une partie pour y établir une des premières fabriques de cotonnades qui aient existé au Pérou, il le divisa plus tard pour le vendre à deux autres entreprises : la brasserie dont il a été question, et une tannerie française qui fit faillite. Entre ces deux domaines, Bon est encore propriétaire d'une petite enclave consacrée à la culture maraîchère. Mais rien ne garde, en ces lieux, le souvenir d'autrefois. La Quinta del Rincon a conservé du moins quelques vestiges de son beau temps : les murs de la boulangerie chinoise laissent encore voir, par endroits, quelques sculptures, le parc, dépecé, de-ci de-là, des arcades qui rappellent son antique splendeur. Mais seul le Molino de Presase pare encore vraiment d'un charme de vieille chose : dans le recueillement de ses tonnelles, flotte un parfum de galanterie et de mystère.

F. CLÉMENT-SIMON

FILS DE GUEUX[1]

IV

Quelques années plus tard...

Rien n'était changé dans la vie de Crasmagne. La petite Barbe grandissait et jamais il ne faisait aucune allusion au passé.

Ils travaillaient, lui et sa femme, faisaient même quelques économies.

Un soir de mars, il rentra, l'air affairé.

Il vint s'asseoir au coin de l'âtre, et contempla longuement les braises qui rougeoyaient.

Une vente de biens venait d'avoir lieu à la maison commune; Louisa s'informa : « Qui avait acheté les prés, les belles chènevières?... » Dans ses paroles perçait une convoitise, pour cette terre qu'elle ne possédait pas.

Crasmagne la renseigna; la femme se récria sur les prix dérisoires : « Le bien ne faisait plus d'argent... » Soudain l'homme se décida :

— Moi aussi, j'ai acheté une pièce de dix jours, au Blanc-Bois. Des friches que j'ai eues pour rien, autant dire. On y plantera de la vigne!... Va falloir travailler, économiser sou par sou!

Louisa joignit les mains :

— C'est-i' possible?... Enfin, mon homme, t'es le maître!

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1910, 1er, 15 janvier et 1er février 1911.

Et, dans ces paroles, il démêlait tout de même un plaisir : ils n'étaient plus si pauvres, maintenant.

Ils dormirent peu, cette nuit-là. Au petit jour, ils se mirent en route, dans une impatience d'aller voir leur terre.

La pièce s'étendait à la lisière du Blanc-Bois, — ainsi nommé à cause des bouleaux dont l'écorce tachait vaguement l'épaisseur des futaies environnantes : — dix jours de terre d'un seul tenant... Mais ils étaient émus, tout de même, quand ils pensaient à l'importance de la somme : trois cents francs, dont ils n'avaient pas le premier sou!...

Tout d'abord ils furent décontenancés : ils s'imaginaient la pièce plus grande... C'était un maigre sol, obstrué par des fondrières. Des joncs avaient poussé par endroits, drus et serrés, révélant la misère de ce terrain, que des eaux stagnantes envahissaient. D'autres espaces étaient si secs que pas une herbe ne levait sur la mince couche d'humus; des pierres plates, seulement, rongées de mousses et de soleil, jonchaient cette étendue.

Une satisfaction brutale, malgré tout, les réjouissait : c'était leur terre, leur bien.

Crasmagne fit quelques pas, arpenta le champ en largeur, comme pour en prendre possession. Se courbant, il prit une poignée de terre brune, qu'il fit couler dans ses doigts; il en respira l'odeur : une volupté véritable épanouit sa face.

Des laboureurs, qui travaillaient dans un champ voisin, le reconnurent. Le bruit de son acquisition s'était répandu dans le pays. Ils interpellèrent Crasmagne avec de gros rires :

— Dis donc, camarade, c'est-i' que tu veux y semer des grenouilles?

Ils s'esclaffaient.

Un autre déclara qu'il fallait être fou pour planter de la vigne dans un terrain où jamais le raisin ne mûrirait.

Mais un vieux, une face hâve, répétait placidement :

— On ne sait pas... On a vu des choses... D'abord la terre n'est rien, c'est l'homme qu'est tout!

Le vieux avait raison, somme toute : ils se taisaient maintenant, jetant sur ce domaine un regard de convoitise.

Crasmagne ne les entendait pas. Haussant les épaules, il s'avança dans le champ; sa femme le suivit. Chemin faisant,

il remuait une pierre, arrachait une ronce, coupait du tranchant de sa serpette le tronc d'une épine qui avait poussé là.

Il semblait prêt pour la besogne, beau de force et de résolution. Il se campa au milieu de la terre, la tint toute entière sous son regard, puis il dit à sa femme, qui, pensive, se dressait auprès de lui :

— Faudra défoncer le terrain, faire des drainages pour l'écoulement des eaux; faudra retourner tout ça à la bêche, charrier les pierres... On aura du mal, mais on en viendra à bout!

Elle s'appuya sur lui, un moment, comme pour faire passer dans ce contact toute la confiance qui l'animait. Un pâle rayon de soleil, glissa sur le coteau, fouilla les grêles futaies, parut envelopper la terre de sa caresse réchauffante.

— A l'ouvrage! — dit Crasmagne joyeusement.

Dès lors commença pour eux une rude existence. Ils se levaient de grand matin, et montaient à leur terre, ayant pris à peine le temps de casser une croûte. Ils travaillèrent avec une sorte de rage, tenaillés par un désir ardent, par l'impérieux besoin de voir le domaine en plein rapport. Louisa maniait la pelle et le hoyau, comme un homme. Crasmagne portait de lourdes hottées, comblait les endroits où la couche d'humus était trop mince. Les travaux du drainage leur donnèrent beaucoup de mal; il fallut acheter des tuyaux d'argile : leurs dernières économies y passèrent. Pendant trois années, leur vie tint là, dans ce carré de terre.

Les heures s'écoulaient : l'automne noyait de brumes les futaies dépouillées, le printemps ramenait le chant mélancolique du coucou dans les profondeurs du Blanc-Bois. Ils étaient à leur poste : ils s'acharnaient sur ce maigre sol, usant leurs mains jusqu'aux ongles, lui communiquant peu à peu leur vaillance, le fécondant de leur labeur. Parfois ils se décourageaient devant l'immensité de leur tâche; mais ils se ressaisissaient bientôt et recommençaient.

Dure vie. Elle avait une beauté émouvante dans ce cadre de désolation.

La plantation était faite : les jeunes pousses s'alignaient, attendant les coups de soleil qui feraient éclore les bourgeons.

Ils rentraient au soir, harassés; la soupe mangée, ils se couchaient, et dormaient d'un sommeil lourd pour repartir le lendemain. Ils parlaient tout le temps de leur vigne, ils y pensaient sans cesse, toujours hantés par cette obsession, toujours s'obstinant à la poursuite du succès.

L'hiver leur valait un certain répit.

Tandis que les pluies cinglaient les vitres de leur monotone crépitement. Louisa travaillait à des ouvrages de couture. La petite Barbe l'aidait déjà, les jours où elle n'allait pas à l'école. On lésinait sur tout, sur la graisse qu'on mettait dans la soupe, sur la chandelle qu'on éteignait de bonne heure. Ils thésaurisaient, amassaient les pièces blanches, les écus, les louis de vingt francs, qu'ils enfouissaient dans un petit sac, avec la terreur de ne pas payer leur dette, d'être écrasés sous le fardeau toujours retombant des intérêts.

Durant la mauvaise saison, l'homme vivait au dehors et s'employait sans repos : il draguait la rivière avec un camarade; il peinait sur les eaux, dans la froidure des pluies, dans l'humidité qui monte de la nappe glissante. On les voyait sur leur drague à treuil, tirant du fond le gravier et le sable qu'ils déposaient sur la berge. Mais les profits étaient bons. Une entreprise leur réussit : une fourniture de sable qu'ils avaient soumissionnée pour les travaux d'un fort. Crasmagne put achever de payer la pièce du Bois-Blanc, en un seul coup. Il aligna ses écus, avec orgueil, sur la table du notaire.

Ce fut un beau jour. Quand il rentra à la maison, il se sentait un poids de moins sur le cœur.

Il regardait sa femme : elle était changée! Ce n'était plus la fille un peu frêle, soignant sa mise, pareille dans ses camisoles fraîchement repassées à une dame de la ville. Elle avait pris du corps. C'était la femme des champs, la créature de travail qui besogne au long des jours. Pourtant elle avait bonne mine; ses hanches s'évasaient largement. Crasmagne avait plaisir à la voir : il la trouvait vaillante.

Du passé ne subsistait aucune trace; le pardon avait été absolu, ne laissant derrière lui aucune de ces rancunes qui empoisonnent les âmes viles. Ils le savaient, sans l'avoir jamais dit, et ils s'appuyaient l'un sur l'autre, noblement. Leur commune affection grandissait de toute la vigueur dépensée

à leur travail. Le grand souffle des bois, l'odeur des terres remuées, le bruissement innombrable des feuilles, développait en eux un sentiment puissant et fort, quelque chose de pareil à l'attachement des bœufs qui peinent sur les sillons et tirent à plein collier la même charrue.

Pourtant ils n'étaient pas au bout de leurs épreuves.

Cette année-là, les plants de vigne promettaient : les yeux pointaient sur les broches, taillées en biseau, où ruisselaient des gouttelettes de sève. Une âpre volupté envahissait Crasmagne, quand il se promenait au milieu des ceps.

On était justement à la veille de la fête patronale. Il plut un peu. Puis un coup de vent passa vers le soir, balayant le ciel, et la nuit tomba, claire, transparente, criblée d'astres.

Quand il remonta vers sa vigne, le lendemain, le désastre lui apparut. Brûlées par la gelée, les jeunes pousses pendaient, lamentables, flétries. On eût dit qu'un incendie avait ravagé le domaine.

Alors Crasmagne pleura des larmes lentes qui roulaient sur sa peau hâlée.

L'année suivante, fut un peu moins calamiteuse : il récolta un vin léger, sans force, qui ne fit pas d'argent. Puis vinrent des saisons mauvaises : des pluies diluviennes faisaient couler le raisin dans sa fleur; des grêles hachaient les feuilles; un mal bizarre s'abattait sur les provins, pourrissant les « mères » des jeunes ceps dans la terre. On se désespérait; les vieux vignerons hochaient la tête d'un air las, annonçant la mort du terroir et la disparition du vignoble.

Mais Crasmagne luttait, tenait bon, ayant en lui un fond invincible de confiance. Les pluies d'automne le trempaient, les avalanches de grésil lui donnaient l'onglée. Il résistait, tendait tous ses muscles dans sa lutte avec la terre! On finirait bien par récolter. Les jours passaient, jours tremblants, apeurés, occupés à guetter les aspects changeants du ciel, à épier les coups de vent, la montée soudaine d'une nuée d'orage.

Pourtant une année arriva où tout sembla marcher à souhait. On conduisait le temps à la main, comme disent les vignerons en Lorraine. On passa sans trop de dégât le cap dangereux des « saints de glace ». Et ce fut juin. La floraison

était belle. Des coteaux venaient les effluves de la vigne en fleur, ce souffle ambré qui s'exhale sous la lune éclatante, éveille dans les caves l'âme sommeillante des vieux vins et les fait pétiller encore entre les douves de chêne.

Des ondées tièdes rafraîchissaient la terre. Le soleil tapait d'aplomb. En septembre, les vignes étalaient leurs feuilles d'un vert cru, éclaboussé de pourpre par endroits, où des grappes pendaient, très lourdes.

Fameuse année! Les derniers jours « parèrent le raisin », achevant la maturité. Des ivrognes impatients récoltèrent à la hâte quelques ceps et s'enivrèrent de vin doux. Les vignerons se racontaient avec attendrissement les prouesses des pochards, comme un événement de bon augure.

On s'abordait, la mine réjouie, se promettant des ribotes fastueuses. On supputait le rendement, le nombre des tendelins. Le marteau des tonneliers sonnait sur les futailles.

Crasmagne surtout triomphait. Sa vigne, étant dans toute la force de la croissance, annonçait une récolte comme on n'en avait jamais vu.

Le jour de la vendange se leva. Les cuves montèrent les chemins ravinés, chargées sur des chariots qui grinçaient. La Malvina était venue chez son garçon. Elle était bien vieille maintenant, et toute cassée. L'âge, tombant sur elle, semblait la ratatiner, amenuiser son corps. Mais elle restait courageuse. Elle faisait cuire la soupe, se démenait, commandait l'armée des porteurs et des coupeuses de raisin. Une flamme d'orgueil brûlait dans ses yeux, devant la belle récolte. Elle était ramenée aux souvenirs de sa jeunesse, aux vendanges qu'on faisait chez le père Joson, dont elle n'avait cessé de parler comme d'un temps fabuleux, qu'on ne reverrait plus.

Et le moût giclait des cuves, moussait dans les tonneaux, poissait la barbe des fouleurs qui buvaient à même l'écuelle. Le soir, ils dansaient, éraflant de leurs souliers ferrés le plancher de la cuisine. Puis ils allaient dormir dans la paille du grenier.

Plus on coupait de raisin et plus on en trouvait!

Crasmagne eut de la chance : il fit trois cent charges de vin gris qu'un marchand des côtes paya, très honorablement.

Puis ce fut le pressurage : encore une fête à tout casser!...

A la fin de l'année, Crasmagne avait cinq ou six mille francs, qui ne devaient rien à personne. Dans sa cave, les futailles s'alignaient, rayées de traits blancs qui marquaient leur contenance. Il se promenait, l'air satisfait, frappant du doigt les douves, qui rendaient un son mat, ce son si doux au cœur des vignerons, quand les fûts sont pleins jusqu'à la bonde.

Les soirs, tandis que Barbe dormait, il avait avec sa femme de longs conciliabules. Ils faisaient des projets : on achèterait un carré de pré, un bout de chènevière... Des ambitions leur venaient, qui les étonnaient d'abord, puis les ravissaient, leur donnant lieu de savourer leur réussite... Le souffle de la fillette sortait du petit lit : c'est pour elle qu'ils travaillaient!... Ils parlaient à voix basse, bien avant dans la nuit, et, quand ils étaient couchés, ils ne dormaient pas, tournant des projets dans leur tête.

***

La petite Barbe grandissait ; elle allait avoir dix ans : c'était une enfant maigrichonne, jolie, dont l'air sérieux paraissait au-dessus de son âge.

Elle se rendait utile dans la maison, s'ingéniait à toutes sortes de besognes. Tantôt, une houssine à la main, elle conduisait son troupeau d'oisillons, qui trottinaient sur les talus herbeux, suivant le jars au cou sifflant. Tantôt elle cherchait de l'herbe pour les lapins, entassait dans son panier les séneçons et les laiterons floconneux.

Elle paraissait avoir hérité du caractère de sa mère, apportant la même conscience a tout ce qu'elle faisait.

Une grande affection l'unissait à Crasmagne, qui partageait ses jeux, retrouvait pour parler avec elle une insouciance d'enfant. Il était drôle, ce père : c'était un camarade qui savait tirer de tout un amusement.

Il l'emmenait avec lui dans les champs, et il l'occupait. Il lui donnait la connaissance des choses rustiques. Elle écoutait ses leçons avec avidité.

Parfois il s'inquiétait de la voir si sérieuse. et, la prenant par la main, il la faisait gambader le long des haies. Elle riait,

toute rose, essoufflée. Puis elle observait Crasmagne avec étonnement et retombait bien vite à sa gravité, ayant l'air de blâmer cette folie de mouvement chez une grande personne.

Il lui montrait des nids de verdier dans les buissons : ils avançaient les doigts, tandis que l'oiseau, les yeux palpitants, prenait sa volée et trouait les feuillages.

Cette enfant, c'était tout le portrait de sa mère.

Elle avait ses cheveux blonds envolés autour des tempes, le même modelé souriant de la bouche, la même expression de grâce un peu souffrante qui avait séduit Crasmagne, autrefois.

Quand ils étaient seuls, assis dans le jardin, bien des fois il attirait la tête bouclée contre sa poitrine. Penché sur les traits de la fillette, il les interrogeait longuement, cherchant à saisir dans cette physionomie une lueur furtive, qui aurait révélé « l'autre ». Il s'effarait, quand du fond de ces yeux bruns, qui reflétaient le ciel et l'infini d'une âme, montait un regard hautain... Alors il lui semblait que l'autre venait reprendre son enfant... Mais l'illusion ne durait pas : Crasmagne retrouvait la fille aimée, qui lui souriait, sans comprendre.

Il réfléchissait : « Elle n'avait rien de son père. Cela valait mieux ainsi. La mère l'avait jalousement façonnée à son image... »

Louisa surprit, un jour, cette espèce d'examen et de confrontation : elle eut un regard navré, qui fut pour Crasmagne le plus douloureux des reproches.

Il y avait des années qu'il ne faisait plus allusion au passé, par une convention tacite, d'autant mieux acceptée.

Il tenta de se justifier : « Oui, il avait peur de cette ressemblance. Pourtant son affection ne s'était pas démentie... »

Il parlait encore que la femme levait la main, dans un geste craintif, comme pour arrêter ses paroles :

« Elle avait confiance en lui... »

Elle rappelait de menus faits qu'il avait oubliés :

« Il avait accompli tout son devoir. Il n'y avait pas au monde d'enfant plus choyée... Toujours des jouets, des gâteaux... Barbe savait bien fouiller dans ses poches, quand il revenait de la ville... Se souvenait-il de ce jour où il lui avait rapporté un bracelet de métal blanc, orné de verroteries?

Comme elle était heureuse!... Elle, la mère, n'avait rien dit, mais elle avait pleuré dans son coin, comprenant que son homme était bon, qu'il ne ferait jamais payer à cette enfant la faute de sa naissance... »

Crasmagne ouvrit ses bras : Louisa s'y précipita en sanglotant.

Il la consola :

« Pourquoi garder ses chagrins pour elle? Elle devait tout lui dire. N'avait-il pas tout fait pour mériter sa confiance?... »

Alors en phrases lentes, entrecoupées, elle lui avoua le secret tourment qui pesait sur ses jours :

« La petite prendrait de l'âge. il faudrait tout lui avouer, peut-être... Elle, la mère, mourrait de honte... Maintenant que l'enfant allait à l'école, elle ne vivait plus, dans la crainte d'un mot qui révélerait tout... »

Crasmagne relevait son courage : « Tout s'arrangerait... » Cette communauté de souffrances rapprochait les époux, cimentant leur union par la douleur.

Ils eurent une autre alerte, peu après.

Depuis quelque temps, Louisa devenait soucieuse; elle demeurait des heures à la même place, perdue dans sa rêverie, et Crasmagne s'inquiétait.

Comme ils étaient assis sur le banc, côte à côte, il aborda la question :

— J'suis pas content de toi. T'as mauvaise mine...

Elle haussa les épaules :

— On peut pas toujours être la même!

Un reste de jour traînait à la surface de la mare, et le tic-tac du moulin, pareil à un chevrotement de vieux, semblait augmenter.

Crasmagne prit la main de sa femme :

— Parle, dis-moi ce que t'as!

Elle se pencha à son oreille et chuchota ces mots :

— J'crois bien que j'suis enceinte.

Crasmagne tressaillit alors : il eut cette angoisse que donne à tout homme la venue d'un être qu'il a jeté dans la vie.

Mais il se reprit tout de suite, quand il vit l'affaissement de sa femme. Il eut même un éclat de voix joyeux :

— Ben, quoi! on l'élèvera. V'lâ-t-i' pas une affaire!...

Il disait des gaudrioles, pour cacher son émotion. Mais la femme ne riait pas.

Il insista :

« Vrai, la maison lui paraissait vide : il lui tardait d'avoir un gosse qui lui fourrerait les doigts dans les yeux, et lui grifferait le nez avec ses petites pattes. »

La femme secoua la tête :

« On n'était pas si riche!... C'était une charge nouvelle... On avait de la peine à joindre les deux bouts... »

Crasmagne sentait bien qu'elle n'était pas sincère.

Il la serra contre lui. Et le chagrin de la mère creva dans un débordement de paroles :

— J'vis plus depuis que j'm'ai aperçue de la chose! Je me dis tout le temps que tu ne pourras plus souffrir l'autre, la première...

Il lui fit des reproches :

« Quelle sacrée caboche, de se faire des idées pareilles, et de se manger les sangs!... Comme si lui, Crasmagne, n'était pas sûr de lui, comme s'il était un mauvais gars, rancuneux et jaloux!... Allons donc, on le connaissait bien! »

Et il se martelait les pectoraux de ses poings, avec conviction, frappant à la place du cœur, et répétant! :

— On a d'ça!...

Mais Louisa s'aperçut bientôt que ses craintes n'étaient pas fondées. Ce fut un soulagement, malgré tout.

On ne faisait qu'entrevoir le baron. Il vieillissait. Sa mère était morte; on le disait maintenant dans une situation de fortune embarrassée : un notaire avait emporté de grosses sommes, et les revenus de ses terres étaient payés inexactement par les fermiers qui ne vendaient plus leur blé.

Il s'alourdissait. Sa face devenait plus grasse, plus luisante. Maintenant il passait toutes ses journées à la chasse ou à la pêche, détestant le logis qu'emplissaient les criailleries de vieilles servantes.

Un air de ruine et d'abandon planait sur la Folie, dont les haies étaient éventrées et les gazons lépreux. Les arbres poussaient leurs branches dans tous les sens.

Pourtant Crasmagne était méfiant : depuis une semaine, le baron rôdait autour de sa maison.

Il battait les luzernes, semblant très absorbé par sa chasse. Le nez au vent, suivi de son grand chien rouge, dont le poil était tout hérissé de bardanes, il feignait d'épier le vol des grives, qui s'abattaient sur les buissons rouges de cenelles. Mais, en réalité, il dardait souvent une œillade vers le jardin.

Crasmagne avait trop de foi dans sa femme pour qu'un soupçon l'effleurât; mais son esprit ne cessait pas de faire des suppositions.

Un jour, comme il greffait ses poiriers, il entendit un bruit de voix.

Il monta l'échelle avec précaution, et, coulant son regard sur le chaperon du mur, il vit le baron qui, ayant attendu la petite Barbe comme elle revenait de l'école, lui parlait doucement. Ils s'étaient assis au creux d'un vieux tombereau, qui s'effondrait là, parmi les orties. La petite baissait la tête, sérieuse, et paraissait approuver des recommandations que l'homme lui faisait. Et l'homme, tout en parlant, promenait sa main sur les cheveux de la petite fille, prolongeait ce contact, jouait machinalement avec sa longue tresse blonde, que nouait un ruban rouge, voletant comme un papillon.

Crasmagne n'entendait pas leurs paroles. Mais, à un moment, le baron saisit la main de la petiote et la mangea de baisers.

Une clarté pénétra Crasmagne : il conçut l'idée que le baron, vieillissant et misérable, avait un accès de paternité tardive et qu'il se cramponnait à cette frêle chose, l'affection d'un enfant, dans le naufrage où sa vie sombrait.

Un coup de vent apporta ces paroles :

— Écoute, je tâcherai de te voir de temps en temps... Nous serons bons amis... Je te donnerai de l'argent pour acheter des jouets.

Ayant tiré son porte-monnaie, le baron mit dans la main de la fillette un écu de cinq francs. Stupéfaite par l'importance de la somme, elle considérait la pièce, qui luisait au creux de sa main.

Une rage s'empara de Crasmagne.

Sautant le faîte du mur, il vint s'abattre aux pieds de

l'homme, qui recula. Tragique, il serrait son greffoir, qui jetait entre ses doigts une lueur coupante d'acier.

Le baron balbutiait.

Crasmagne se tourna vers la petite Barbe :

— Donne ça !

Il prit la pièce blanche, et la lança au loin, dans les jardins voisins dont les massifs de verdure s'arrondissaient.

— Rentre chez nous, et plus vite!

L'enfant obéit, épouvantée ; son petit corps agité de sanglots fila le long du mur, disparut par la porte.

— A nous deux, maintenant! — dit Crasmagne.

Il se tourna vers le baron. La vue de la face épaisse, aux paupières lourdes, blême de honte, l'exaspéra davantage. Les poings serrés, les talons martelant le sol, il marcha sur lui, lui soufflant sa colère au visage :

— F... le camp, salaud! et plus vite que ça! F... le camp, ou je te crève la paillasse.

Le greffoir décrivit dans l'air une courbe menaçante. Le baron eut peur; il bégaya :

— Pourtant, c'est ma fille...

Crasmagne eut un ricanement; il se croisa les bras, et toisa l'homme :

— Ta fille! bougre de sans cœur!... Si elle avait attendu après toi, quand elle était petite, elle aurait pu mourir de faim, ta fille! C'est-i' toi qui l'as nourrie, c'est-i' toi qui l'as soignée, quand elle a eu sa grosse maladie?... Ta fille! elle est à moi, et je la garde, comprends-tu? je la garde. Si tu mets la main dessus, gare à toi!

Il lui grognait ces mots sous le nez, cherchant dans les yeux de l'homme le regard qui se dérobait.

Il dit encore :

— F... le camp, salaud!

Le baron craignit un esclandre. Il ramassa son fusil et son carnier, et s'en alla, le dos humble.

Crasmagne rentra dans son jardin. Ses mains tremblaient. Il cassait ses greffes. Il dut s'asseoir pour se raisonner. Maintenant il se représentait l'autre, qui s'en allait tristement vers sa maison vide : une pitié l'envahissait.

*
* *

Crasmagne travaillait dans sa vigne.

Le soleil de septembre grillait les pampres, faisait courir des flammes parmi les chaumes moissonnés, dont les tiges se hérissaient.

Sur le coup de midi, il monta vers la lisière du Blanc-Bois pour y chercher la fraîcheur. Il aimait son domaine à cause de la proximité de la forêt. Il prenait quelques heures sur son travail pour des randonnées à travers les sentes.

Ce jour-là, il s'étendit sur la terre grasse. Au sortir du soleil aveuglant, l'obscurité du couvert était douce à ses yeux. La lisière se peuplait de clartés mouvantes. Les bouleaux blancs frissonnaient sous des souffles imperceptibles. Puis le vent fraîchissait, éveillait dans le bois une rumeur.

Ses sens de campagnard percevaient la venue de l'automne aux fruits rouges des alisiers, à l'odeur éthérée des feuilles mortes.

Un coup de fusil sonna au loin.

Crasmagne songea que la chasse était ouverte.

Il se leva : comme la vendange n'allait plus tarder, avant de retourner à sa vigne, il voulait couper des branches de « macheuil », dont on fait des cercles pour les tendelins.

Il prit le sentier à gauche et détala. Il se glissait, souple, dans les taillis, tranchant de sa serpette des tiges flexibles. Parfois il s'arrêtait, quand le jacassement d'un geai secouait le silence ; il suivait l'oiseau de son œil luisant de braconnier.

Une combe s'ouvrit devant lui.

A mesure qu'il descendait, le sol devenait spongieux ; des mousses gorgées d'eau suaient sous ses pas ; l'ombre s'épaississait, une fraîcheur de cave le prenait aux épaules.

Au pied des souches, des champignons épanouissaient leurs dômes, d'un rose vif, d'où suintaient des sèves laiteuses. Crasmagne les reconnaissait : d'un coup de pied il faisait voler en poussière cette pourriture empoisonnée.

L'endroit s'appelait « la Froide Fontaine », à cause d'un trou d'eau creusé entre les saules.

Le sol se défonçait en une sorte d'entonnoir. Des joncs

croissaient sur la pente. Un rais oblique, pénétrant la surface de l'eau, éclairait le fond de la mare, revêtu de feuilles mortes.

Crasmagne approchait de la berge, voulant puiser un peu d'eau dans son baril, quand un gémissement le fit sursauter. Il prêta l'oreille, croyant avoir mal entendu : la plainte s'éleva de nouveau, pareille à un râle.

Il se hâta : ses pieds glissaient dans l'argile.

Sous un fourré de ronces, une forme s'allongeait, immobile : ayant écarté les lianes, il reconnut le baron, qui appelait au secours.

Il se pencha : l'autre se souleva sur son coude et expliqua, d'une voix dolente, qu'il s'était cassé la jambe en venant se poster à l'affût, près de ce trou, pour y tirer les sangliers.

Crasmagne avança la tête ; le baron le reconnut : son corps eut un mouvement de recul, mais il ne put bouger, cloué à la terre.

Et ses yeux, pleins de terreur, se dirigeaient vers son fusil, étendu sur les mousses.

Crasmagne, qui suivait ce regard, comprit : il lui était facile d'achever l'ennemi ; tout le monde croirait à un accident de chasse. Pendant quelques minutes, il jouit férocement de la terreur de l'autre, qui épiait avec angoisse ses moindres gestes.

Ce fut toute sa vengeance : il descendit et puisa de l'eau dans son baril, qu'il inclina vers les lèvres du baron, gonflées de fièvre. Puis, en homme inventif, il eut vite fait de fabriquer des éclisses avec du bois mort, pour entourer la fracture.

Honteux, l'autre ne prononçait pas une parole.

Alors Crasmagne résolument le chargea sur son dos. Le baron était lourd ; chaque mouvement lui arrachait une plainte. Crasmagne s'arc-boutait, assurait ses pieds entre les mottes. Il monta la pente. Chemin faisant, il réfléchissait : « Drôle de chose que la vie ! Elle semblait prendre plaisir à ramener cet homme en sa présence, et maintenant, dans une tentation suprême, elle lui donnait l'occasion de pardonner, comme il avait déjà pardonné à la femme... Mais le bougre pesait son poids !... » Crasmagne haletait, la gorge, les tempes tumultueuses, et des voiles de pourpre flottaient devant ses yeux, tandis que le couchant perçait de clartés les feuillages.

— Tiens-toi mieux! mets tes bras autour de mon cou...

Il tutoyait l'autre, qui docilement obéissait.

Il le porta ainsi par les sentes, jusqu'à la grande route, où une voiture de charbonnier, qui descendait au village les recueillit.

On était aux environs de la Toussaint. Des cloches mourantes traînaient dans l'air; les vignes étaient dépouillées par les gelées précoces; la terre s'endormait, envahie par la torpeur de l'hiver.

Crasmagne revenait de la ville. Il s'arrêta chez la Malvina.

Il était quatre heures du soir. Le crépuscule tombe vite en cette saison.

C'était un homme riche maintenant : il avait amassé de l'argent pendant ces dernières années.

Sa mise indiquait l'aisance : il portait un complet de drap gris qui lui allait bien, et son chapeau de feutre était crânement posé sur l'oreille. Surtout il y avait dans ses gestes, dans ses paroles, une sorte de décision, qui révélait l'homme, maître de ses affaires.

Ils parlèrent de choses et d'autres. Mais la mère était intriguée, car elle soupçonnait, à l'air mystérieux de son garçon, qu'il lui cachait un secret : les traits de Basile étaient plissés par une finasserie contenue, et elle devinait en lui une émotion qui paraissait devoir éclater, à chaque instant.

Enfin il lui dit :

— Fais-moi un bout de conduite.

Elle le suivit machinalement.

Ils prirent le chemin de Villey-le-Sec. Les coteaux, dans le ciel froid, semblaient s'envelopper de quiétude et de silence; de la Moselle montait une brume laiteuse qui coulait au flanc du val. Un homme brûlait des fanes de pomme de terre au milieu d'un champ. La flamme dansante éclairait vivement sa face, ses bras qui se levaient, tenant une fourche. On entendit la corne du berger qui rentrait ses vaches au village.

La Malvina dit :

— Où me conduis-tu, à cette heure?

Crasmagne répondit :

— Viens toujours, tu verras.

Bientôt ils aperçurent le toit de la Pocherie, à travers les arbres qui avaient grandi.

Le père Schoufflich étant mort, ses héritiers louaient la bâtisse à des hôtes de passage : — des chemineaux, des carriers, des terrassiers. — On n'y faisait pas de réparations et la masure tombait en ruines.

D'ordinaire, la Malvina faisait un détour, pour ne pas passer devant sa maison. Son cœur se serrait à l'idée qu'elle n'y rentrerait plus, que son bien resterait définitivement aux mains d'autrui, et la plaie saignait encore, comme aux premiers jours.

Crasmagne prit sa mère par la main et s'engagea sur la route blanche que bordaient les troncs dépouillés des platanes.

— Où me conduis-tu?

— Viens!

Alors elle commença à comprendre. Elle trébucha, et ses sabots claquèrent, heurtant les grosses pierres du chemin.

Ils étaient devant leur maison.

Le crépuscule baignait la façade lézardée, comme au soir où elle avait lu sa honte affichée sur le volet. Ah! elle avait souffert, en ce moment-là!... Elle croyait revivre cette heure d'angoisse... Le faîte du toit se perdait dans la nuit, où scintillaient des étoiles.

Crasmagne dit simplement :

— Voilà! je l'ai rachetée!

Puis il se recula, regarda sa mère, pour mieux jouir de son émotion.

Elle parla, dans un sanglot :

— Faut-i' que t'aies un bon cœur, tout de même!... T'as racheté not' maison!.... J'peux mourir tranquille : je n'demande plus rien au bon Dieu... J'ai jamais eu que du contentement, à cause de toi.

Crasmagne écoutait cette voix, qui montait, solennelle, dans la paix du soir. Une immense douceur l'envahissait à entendre ce témoignage, devant ces choses muettes, qui prenaient part à leur joie.

Il donna des détails :

« Il avait appris que les héritiers mettaient en vente la maison. Il n'avait pas hésité. L'affaire avait été conclue, cet après-dîner, par devant notaire. »

La vieille joignit les mains.

Alors il sortit de sa poche une clef de fer rouillé, pesant au moins une livre, et, suivi de sa mère, il se dirigea vers la porte.

Le bruit de la serrure éveilla dans le corridor des échos retentissants.

Pénétrée d'une émotion religieuse, la mère s'arrêta sur le seuil. Elle tremblait si fort qu'elle dut s'appuyer au montant pour ne pas tomber.

Elle entra.

Crasmagne la suivit, à son tour. Ils vivaient maintenant dans une sorte d'hallucination; leurs idées tourbillonnaient. Leurs mains tâtonnaient les murs froids, dans le noir, palpant les aspérités du crépi. Ils trébuchèrent, comme autrefois, sur la marche de l'escalier qui menait à la cuisine. Il rêvaient, tout éveillés. Chacun de leurs pas, dans la profondeur des couloirs, dans le recueillement des pièces vides, soulevait des souvenirs.

Crasmagne promena sa main sur le manteau de la cheminée : il trouva un bout de chandelle, qu'il alluma. De grandes ombres flottèrent sur les murs.

Alors, ils vinrent s'asseoir devant l'âtre, comme autrefois.

Ils ne parlaient pas. Ils sentaient autour d'eux la vie de ce logis nocturne, faite de bruissements, de souffles, de frémissements inquiets. Par moments, s'appesantissait le silence. Puis tout s'animait, prenait une voix, comme si les choses inanimées, les reconnaissant, exprimaient leur joie. C'était une rumeur qui emplissait leurs oreilles. Ils n'osaient pas tourner la tête, craignant de voir des apparitions, des spectres surgissant de l'invisible.

La mère tomba dans une confuse rêverie.

Elle ne savait plus, la pauvre vieille, elle ne comprenait plus... Était-elle bien sortie de cette maison autrefois? Mais non, lui semblait-il.... Toute sa vie était là, devant elle, et, mesurant les temps écoulés, elle s'effarait du peu de place que tenait cette frêle chose.

Ils s'arrachèrent pourtant à cette contemplation.

Elle se leva. La maison se montra lamentable, avec ses cloisons abattues, ses planchers béants. Les cheminaux, par les grands froids d'hiver, avaient brûlé toutes les boiseries pour se chauffer. On réparerait tout cela. La Malvina promenait ses mains sur les murs humides, les caressait longuement, comme on caresse l'échine d'un animal familier. Des places l'attendrissaient! Là elle avait posé le berceau de son enfant; là il avait fait son premier pas... Elle poussa un cri de triomphe : derrière la cheminée, elle venait de retrouver un pan de chêne rayé de crans, faits au couteau. Ainsi elle marquait la croissance du petit, appliquant sa tête bouclée contre le panneau. Elle passa ses doigts sur les inégalités du bois vermoulu, et poussa un éclat de rire presque dément.

Puis il fallut parcourir la maison de la cave au grenier. Ils marchaient, suivis de leurs ombres qui gesticulaient.

Une même pensée leur vint à l'esprit, qu'ils n'osèrent d'abord se confier.

Crasmagne se décida :

— I'n'manque plus que le père...

La vieille pleura. Et Crasmagne comprit qu'elle pardonnait.

*
* *

Depuis deux mois, Crasmagne, sa femme et sa mère étaient installés dans leur ancienne demeure. On avait refait les planchers, réparé les cloisons. Une aile toute neuve était même bâtie dans le jardin, contenant la chambre à four et la bougerie. Ils éprouvaient encore cette joie de la première possession et trouvaient un air de nouveauté au logis.

Rien n'aurait manqué à leur bonheur, mais ils n'avaient pas de nouvelles du père. Crasmagne avait écrit, avait même fait un voyage du côté d'Allain et de Colombey, ayant ouï dire qu'on l'avait vu dans ces parages. Il s'était informé auprès des charbonniers et des scieurs de long qui travaillaient dans les coupes : personne n'avait pu lui donner de renseignements. L'humeur vagabonde du Charles-Émile l'avait emporté plus loin, dans les Vosges ou même en Alsace.

C'était la seule tristesse qui voilât la gaîté de ces jours

d'hiver, animés de grands feux, de joyeuses compagnies, après qu'on eut tué le cochon.

Pourtant le père revint, un soir.

Le vent remplissait le grenier de son gémissement mélancolique et les « chânettes » du toit déversaient dans la rue leur ruissellement. Louisa cousait, la Malvina écossait des haricots, tandis que la petite Barbe faisait ses devoirs. Assis sur le plancher, Crasmagne réparait une charpagne. Et le feu flambait, fusait, rayonnait, jetant sur cette réunion familiale la joie de ses crépitements, de ses détonations, qui faisaient sursauter l'assistance...

Soudain des pas résonnèrent dans le corridor.

Tous dressèrent l'oreille : sans doute, un chemineau qui demandait asile!... Cela arrivait souvent, la maison étant la première du village : on les envoyait dormir dans la partie chaude de l'étable.

Un choc ébranla la porte.

— Entrez! — dit Crasmagne.

Rien ne bougeant, il l'ouvrit toute grande.

Alors un fantôme effrayant apparut dans le rond lumineux, qu'émettait la lampe de cuivre.

Ils reconnurent le Charles-Émile.

Il ne parlait pas. Il tendait devant lui des mains suppliantes, des mains décharnées que la clarté rendait diaphanes. Dans sa figure hâve, son nez seul se dessinait, son nez en lame de couteau. Au sortir des ténèbres pluvieuses, ses yeux éblouis clignotaient. Il avait la laideur d'un oiseau de nuit, surpris par le grand jour et qui, repliant ses ailes mouillées, cherche le trou d'un mur.

Oh! le spectre battu de vent!

La boue des chemins s'écaillait en larges plaques sur ses vêtements. Ses pieds étaient entortillés de linges. De son chapeau de feutre gondolé des filets de pluie coulaient.

Il jeta un regard de terreur derrière lui, comme si des bêtes l'avaient traqué, à travers la nuit. Puis il fit un pas dans la chambre et s'affala sur une chaise.

Alors il poussa un soupir. Sa respiration sifflait dans sa poitrine.

Il prononça quelques mots, d'une voix entrecoupée :

— Malade, malade... Pas de travail... la misère... Revenu ici pour mourir...

Ou était-il, le gai luron d'autrefois, qui rentrait avec l'air faraud, la moustache conquérante?... En ce temps-là, il racontait complaisamment ses bombances, dont avaient retenti les auberges. Maintenant cette larve humaine les épouvantait par la hideur de sa misère.

Ses dents claquaient. Il s'approcha du feu.

Mais la Malvina ne perdait pas la tête : déjà dans l'alcôve le lit était préparé, étalant la blancheur des draps de grosse toile, et la bassinoire de cuivre, emplie de braise rouge, allait et venait au creux des matelas.

Elle déshabilla son homme.

Il s'allongea, le bonnet de coton tiré sur les yeux.

Il ne dormait pas. Un frisson parfois secouait son corps, faisait craquer ses os dans leurs jointures. On lui donna un peu de soupe pour le réchauffer : il ne put avaler. Il pleura, le cœur chaviré par tous les soins qu'on lui prodiguait. Ses larmes tombaient dans l'écuelle. Alors, à des mots qu'on lui arracha, on comprit péniblement, qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours : on lui donna un peu de vin chaud et on le laissa reposer.

La veillée continua.

Tout à coup Charles-Émile poussa un cri : s'étant dirigés vers le lit, ils aperçurent le père étendu, la face rouge, baignée de moiteur; sa poitrine, se soulevant par saccades tumultueuses, exhalait un souffle rauque.

La fièvre se déclara.

Il tomba dans une agitation de cauchemar. Toute sa vie des derniers jours lui revenait. Tantôt il marchait dans les coupes, choisissait un hêtre et l'abattait à coups de cognée. Il mimait la course du bûcheron, les bras tendus, le torse parallèle au sol, l'œil épiant la chute du grand arbre. Tantôt il demandait la charité à la porte des fermes, criant d'une voix lamentable, parmi l'aboiement des chiens et la huée des gens accourus avec des fourches.

Ils écoutaient, terrifiés, ce sinistre monologue. Avec ces lambeaux incohérents, ils reconstituaient peu à peu le drame récent de misère et de faim.

A la pointe de l'aube, Basile alla chercher le docteur. Celui-ci déclara que le père avait une vilaine fluxion de poitrine.

Deux mois durant, le malade fut entre la vie et la mort.

Les visites du médecin continuèrent. Heureusement, on avait des économies. Le père ne manqua de rien : sur le manteau de la cheminée étaient rangées les fioles de remèdes. Le coquemar de terre brune, où les tisanes de mauve et de bourrache bouillaient à petit feu, ronronnait tout le jour dans les cendres. La vie de la maison se concentrait autour de l'alcôve, fermée par un rideau à fleurs, derrière lequel le père continuait de se colleter avec la mort.

Enfin on eut une lueur d'espoir. Il put se lever, marcher dans la chambre. La Malvina avait tordu le cou à une poule : il avala quelques cuillerées de bouillon, avec deux doigts de vin vieux.

Il reprenait des forces. Mais il apparut tout changé : quelque chose s'était brisé en lui, au cours de sa maladie ; il avait perdu sa bonne humeur, sa verve de pochard qui assourdissait les gens. C'était un enfant, avec des attendrissements, des rabâchages, des emportements soudains qui surprenaient.

D'ordinaire, il s'asseyait devant la façade éclaboussée d'un pâle soleil de mars, près des tas de fagots où des chats frileux rôdaient. Il prolongeait là d'incohérentes rêvasseries. Un mouchoir ployé sur la tête, il regardait les terres d'où montait la rumeur du printemps, le ciel que traversaient des chants d'alouette. Un immense effarement passait dans ses prunelles vitreuses, et il grattait les cailloux de son bâton, comme font les vieux.

Et rien ne le remuait plus, pas même la saine odeur de tan qui suit le sillage des chariots rapportant de la forêt les arbres abattus.

Il parlait des récoltes, du temps, des jours à venir, avec un absolu détachement, comme s'il était déjà couché dans la terre.

Basile ne le quittait pas. Une pensée superstitieuse le tourmentait : il craignait de n'avoir pas donné assez de bonheur à cet homme dont les jours étaient comptés. Il l'interpellait, il essayait de l'intéresser. Il pardonnait tout : une ombre funèbre, jetait sur le passé un mystérieux apaisement.

La mort déjà faisait son œuvre, et Basile voyait ce père comme on voit les disparus : idéalisé, embelli, ayant déposé toutes les tares de la nature humaine... Il comprenait tout, ne retenait plus de lui que sa bonté originelle, pervertie par les complaisances, par la lâcheté du caractère.

Basile s'attendrissait : il sentait ce malheureux près de lui et déjà loin. Des mots que Charles-Émile prononçait prenaient une mystérieuse résonnance, et semblaient jaillir de l'au-delà. Il avait des moments de lucidité où, d'une voix grave, il faisait des recommandations à son fils. Puis il retombait dans sa sénilité, donnant de l'importance à des riens.

Il eut un mot profond, un jour qu'il regardait la petite Barbe, qui jouait dans le jardin :

— C'est ta fille, quoi qu'on fasse... A quoi bon se donner tant de tourment pour le peu de temps qu'on doit passer sur la terre?

Puis il ajouta le refrain obsédant, qui renfermait toute sa sagesse de vieux, le résumé de son expérience :

— C'est la vie du monde...

Il mourut doucement, comme une lampe s'éteint. Et Basile, que l'attente avaient familiarisé avec l'événement, s'étonna de ne pas souffrir davantage.

Aussi il s'occupa des détails de l'enterrement, ne marchanda ni les invitations aux parents ni les cierges du luminaire. Le cercueil s'en alla, par un jour de mai splendide. Basile, se retournant, aperçut la file des invités, en redingotes noires, qui se déroulait le long du chemin : il fut satisfait. Le repas qui suivit fut bruyant comme une noce. Une pensée douce, une espèce d'orgueil se mêlait à ces cérémonies funèbres.

*
* *

Barbe allait avoir quinze ans.

La Pocherie dormait, quand une voix réveilla les habitants.

— Holà! ho! ouvrez-moi.

Le père Hans cognait à l'huis. Lorsqu'on eut ouvert, il expliqua que « Monsieur Cheorches », au plus mal, voulait voir Crasmagne et la petite.

Crasmagne s'habilla à la hâte, sous le regard anxieux de sa femme.

Accompagné de Barbe, qui ne comprenait pas, ils suivirent le barragiste.

Le falot que portait le père Hans, éclairait le sentier, projetait de grandes ombres sur la prairie.

Chemin faisant, le barragiste racontait l'événement. « Monsieur Cheorches » était assis devant son feu, fumant son cigare, quand tout à coup il s'était affalé sur le plancher, devant sa bonne saisie d'horreur. Une attaque lui paralysait le côté droit, lui tordait la bouche, le rendait à moitié aveugle. Le médecin, mandé, ne répondait de rien. On avait cru distinguer dans le bafouillage du baron qu'il voulait voir Crasmagne et sa fille....

On arriva à la Folie.

Crasmagne revit la chambre, les murs tendus d'étoffe, le lit bas et somptueux. Dans l'air flottaient des odeurs de drogues, écœurantes. Crasmagne s'approcha et aperçut la face bouffie, au creux de l'oreiller. Elle lui parut tragique, avec sa lèvre convulsée, son œil clos, ses joues rigides.... Et soudain il s'effara devant l'horreur de cette mort, dans un tel abandon.

Au bruit de leurs pas, le moribond se souleva; une flamme ranima son regard atone.

Il voulut parler : les syllabes s'écrasèrent dans sa bouche. Il fit un effort surhumain et tira de sa gorge un son de voix rauque, une sorte d'aboiement :

— Là, là...

Son bras tendu désignait une cassette posée sur la console.

Crasmagne comprit et, marchant vers la boîte, il en tira un papier. Le moribond suivait ses gestes avec angoisse.

Crasmagne lut. C'était un testament dont le double était déposé chez le notaire. Le baron léguait à Barbe tout ce qui lui restait, — une vingtaine de mille francs contenus dans une enveloppe, jointe au papier. — La vente du château payerait les dettes. Il n'y avait pas d'autre héritier....

Crasmagne agrippa l'enveloppe et marcha vers la cheminée, où flambait un grand feu : le moribond poussa un cri... Crasmagne s'arrêta : il n'avait pas le droit de supprimer cette somme qui pourrait faire le bonheur de l'enfant.

Il montra le testament à la fillette....

Elle lut rapidement : certaines lueurs, éveillées depuis longtemps par les propos et les manières du baron se ravivèrent, illuminèrent son esprit... Battant l'air des mains, elle vint tomber au pied du lit où le malade râlait. Puis, se relevant, elle s'agenouilla.

Alors on vit la main crispée, qui pendait, se soulever, et, par un dernier effort, palper la tête inclinée, caresser la joue, les cheveux fins, cueillant, à ce contact, une suprême volupté.

Puis le râle monta, sonore, emplissant la chambre de son gargouillement.

Au petit jour, le baron mourut....

Crasmagne se retrouva dehors. Barbe marchait silencieusement de l'autre côté de la route. Ils ne parlaient pas. Et les quelques mètres de chemin qui les séparaient leur paraissaient immenses, maintenant.

Et bientôt ils furent dans la prairie, toujours seuls.... Crasmagne se tourna vers Barbe et lui tendit les bras.

— Oh! papa!

Le cri avait jailli, sincère, apportant avec lui l'éternel apaisement. Alors il sut qu'il l'avait retrouvée, la fille de son dévouement. Et, confondus dans leur étreinte, ils oublièrent, pour un temps, la misère de vivre....

ÉPILOGUE

Crasmagne vint s'asseoir sur le seuil de sa maison.

Il venait de marier sa fille avec un gros cultivateur de Bicqueley. La noce finissait. Les mariés étaient partis sur leur char à bancs, serrés l'un contre l'autre, parmi l'amoncellement des caisses et des paniers. Et la satisfaction du devoir accompli adoucissait pour Crasmagne la tristesse de cette séparation.

Les invités regrimpaient dans leurs carrioles :

— Au revoir! portez-vous bien!

L'air était plein de ce brouhaha de voix glapissantes qui plane sur les réjouissances, en Lorraine.

Dans la maison, l'armée des laveuses de vaisselle fourbissait les bassines.

Une belle noce. Crasmagne était fier.

Il revoyait les événements, un à un. Quelle émotion l'avait pris à la gorge, quand Barbe en robe blanche était venue s'agenouiller devant lui, avant la messe, pour lui demander sa bénédiction, selon la coutume du pays! Il avait levé sa main et tracé le signe de la croix sur la tête penchée. Et toute sa tendresse lui était montée au cœur, et toute sa ferveur s'était élancée au ciel, pour le bonheur de son enfant.

Une belle noce, oh! oui. On avait tué un veau, et bu le vin de la vigne. Pendant ces trois jours, Crasmagne s'était gobergé, jouissant des chants, des gros rires, comme d'un hommage rendu à la prospérité de sa maison.

Puis la secousse de la nuit dernière!

Oui, le bal battait son plein, quand un invité, rentrant dans la salle, avait annoncé que ça gelait ferme au dehors : dans le jardin de l'auberge, l'herbe était blanche... Ah! la dure existence du vigneron, tendant le dos aux mauvais vouloirs du ciel! Du coup, le bal s'était arrêté; toute la noce s'était répandue dans les chemins, les robes claires des filles tachant la nuit, tandis que des vieux pleuraient de grosses larmes qui coulaient dans les sillons de leurs rides.

Mais c'était une fausse alerte. Vers le couchant, « l'arbre macabre », le nuage protecteur des vignobles, levait peu à peu au-dessus de la côte Chapiron sa puissante ramure et la température aussitôt s'adoucissait.

Alors, les danses avaient recommencé...

Crasmagne s'était levé. La dernière charrette emmenant les invités disparaissait. Le temps lui durait depuis trois jours qu'il restait assis, le ventre à table : il voulait se rendre compte par lui-même, voir si la gelée n'avait pas écorné la pièce du Blanc-Bois.

Il se mit en route. Arrivé à la fourche du chemin, il se campa.

Le pays s'étalait à ses pieds. Les côtes de Charmes et de Dongermain arrondissaient leurs croupes dans l'or limpide du couchant. Comme une vague se déroulant avec lenteur, la lumière se retirait des pentes. La Moselle, les prés reverdissants reposaient sous une nappe de clartés, d'où les massifs d'oseraies par endroits émergeaient.

Crasmagne réfléchissait.

« Il avait fait son dû », comme il disait d'un mot énergique et paysan.

Il aperçut les murs du presbytère, la flèche du clocher dont l'ombre s'allongeait parmi les tombes. Le Charles-Émile dormait là : il irait le retrouver, et la même terre grasse, semée d'os blancs, recouvrirait le brave chenapan et le rude travailleur de terre...

Il s'ébranla de nouveau, et monta le long de sa vigne, arpentant le sol à larges foulées.

On l'avait échappé belle!

Il se baissait, tâtait les pousses déjà grandes, — « prenant ses yeux avec ses mains », comme disent les vignerons. — La gelée n'avait pas fait de mal. A peine une feuille touchée, de-ci, de-là. Il compta les bourgeons qui promettaient des grappes. Il y en avait six ou sept sur chaque broche. L'année serait « raisineuse ».

Soudain il s'arrêta, interdit.

Un tuyau de drainage avait crevé, par suite des pluies récentes. Les filtrations avaient formé une flaque d'eau bourbeuse, qui menaçait de pourrir dans la terre les jeunes racines des provins. Crasmagne n'hésita pas, et alla chercher une pioche dans la cahute de pierres sèches.

Il se mit à taper dans l'argile grasse. Il creusait avec acharnement, enfoncé dans le trou jusqu'à la ceinture.

Une voix le fit sursauter :

— Mon pauvre homme!... Y a pas d'bon sens, de travailler par un jour pareil...

Il dit, sans se retourner, ayant reconnu sa femme :

— Tu vois, la mère, ça pressait.

La glèbe trouée, la poche se vida : il sortit de la fosse suant, boueux, satisfait.

Il montra la vigne :

— Y a du raisin. Faudra remettre un fond au vieux bouge : l'autre ne suffira pas.

L'homme et la femme vinrent s'asseoir au bord de la vigne, sur un tas de sarments. Les troncs de bouleaux luisaient vaguement à la lisière du Blanc-Blois. Les pentes s'embrumaient, les champs s'enveloppaient de silence.

Le soleil s'engloutit.

Un dernier rayon alluma un creux d'eau, jeta un reflet rouge sur l'aile d'un corbeau qui planait dans l'air froid.

Crasmagne regarda sa femme.

Elle se tenait près de lui, les mains sur les genoux, cherchant dans le lointain la route de Bicqueley, la route que sa fille avait suivie.

Il dit tout bas :

— Faut pas pleurer!... On tuera le cochon et on leur portera de la grillade.

Une douceur flottait dans l'air. La femme voulut parler, dire des choses qu'elle avait sur le cœur, depuis des temps :

— Comme t'es bon, mon pauvre homme! Jamais un mot de reproche.

Elle baissa la tête, humblement.

Crasmagne aussi s'attendrissait :

— Parlons pas d'ça, femme!

Mais il se raidit, il eut son robuste haussement d'épaules, et, saisissant le manche de la pioche, il dit simplement :

— Travaillons.

ÉMILE MOSELLY

UN CONVERTI DE BOSSUET

Le 7 février 1697, Jacob Winslow, étudiant en médecine, né en 1669 à Odense, en Danemark, fils d'un pasteur de l'église principale de cette ville, quittait son pays natal afin de poursuivre en Hollande et en France l'étude de la science médicale. L'hiver était cette année-là d'une rigueur extrême; la mer Baltique et l'Elbe avaient gelé. Il fallut faire la traversée du fleuve sur un traîneau attelé d'un seul cheval; la glace menaçait de se rompre et faisait entendre de sinistres craquements. Malgré les difficultés du voyage, Winslow put gagner sans accident la frontière de Hollande. Là, pour la première fois de sa vie, il aperçut deux moines franciscains et la vue de leur habit le fit presque s'évanouir, car il était bon luthérien, élevé dans l'aversion de la religion catholique, et il s'était d'abord destiné à la carrière ecclésiastique; mais le goût de la médecine l'avait détourné de la théologie.

Il suivit à Amsterdam les cours d'anatomie du célèbre professeur Ruysch qui montrait à ses élèves le corps d'un enfant mort, embaumé avec un art si parfait que le visage paraissait aussi frais que de son vivant. Le czar moscovite Pierre Ier assistait incognito aux leçons. Cette partie de ses études terminée, Winslow se mit en route pour Paris; mais il s'arrêta quelque temps à Bruxelles à cause du nombre considérable d'étrangers

qui se dirigeaient vers la France depuis que la paix était signée à Ryswick. Il fit le reste du voyage en compagnie d'un dominicain. « Ce religieux, — raconte-t-il dans une autobiographie dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque Mazarine. — se trouvait à côté de moi dans le carrosse ; il m'appelait toujours son fils et sans parler de religion il me dit avec un air de gaieté : « Vous serez un jour des nôtres ».

Arrivé à Paris, au mois de juin 1698, Jacob Winslow se logea d'abord rue de Seine. Il alla à Versailles pour voir la Cour. Le Roi était à la grand'messe. Winslow entra dans la chapelle ; mais les gardes ayant averti les assistants de se mettre à genoux devant la sainte hostie, il sortit avec précipitation, désirant manifester ouvertement sa foi protestante.

Il n'habita pas longtemps la rue de Seine. Le quartier Saint-Germain-des-Prés était encombré d'étrangers et il préférait ne pas perdre de temps en leur compagnie et avoir plus d'occasions de converser avec des Français. Il se mit donc à la recherche d'un autre logement et trouva rue Saint-Jacques, dans une maison à l'enseigne de la *Ville d'Anvers*, un appartement chez un tailleur pour femmes, nommé Vincent.

C'était la saison des exercices d'été dans l'amphithéâtre du Jardin du Roy. M. du Vernay y faisait des cours d'anatomie et de chirurgie ; le chirurgien Arnaud était chargé de démonstrations manuelles : M. Saint-Yon et M. Tournefort, qui fut le maître de Bernard de Jussieu, enseignaient la botanique : M. Bolduc, de l'Académie des Sciences, faisait des opérations. Les leçons commençaient à cinq heures du matin, au milieu d'une énorme affluence d'étudiants étrangers. Jacob Winslow y était assidu ; il fréquentait aussi le Collège Royal où M. Enguehard professait la chirurgie tandis que M. Vasignon, mathématicien, expliquait la force des muscles.

Le soir, il avait des entretiens avec M. Vincent. Ce tailleur était sacristain de MM. les Congréganistes au Collège Louis-le-Grand. Il avait voyagé en Italie, avait une conversation agréable, des manières fort au-dessus de son état et possédait une petite bibliothèque de livres et de gazettes. Autrefois, il avait été l'un de ceux qui allaient à Charenton attaquer les maîtres de la religion réformée. Lorsqu'il sut que Winslow était protestant, il voulut le pénétrer des vérités catholiques. Le Danois prati-

quait sa religion dans la chapelle du ministre de Danemark, desservie par un pasteur holsteinois. N'ayant nulle envie de se divertir avec la folle jeunesse de la capitale, il projeta d'engager une dispute religieuse avec un compatriote qui faisait les mêmes études que lui; sans doute éprouvait-il déjà le besoin de se fortifier dans ses croyances.

Or, un jour qu'il passait place Saint-Michel, la porte de la boutique de M. Desprez, libraire et imprimeur du Roy, étant entr'ouverte, il entra, afin d'acheter un nouveau livre de physique très estimé. Comme c'était la fête de la Translation de saint Benoist, patron de la paroisse, les employés avaient congé : M. Desprez était seul dans sa boutique et disposé à causer avec un client. Winslow examina à loisir les livres et tomba sur l'*Exposition de la Doctrine de l'Église catholique et Matières de Controverses*, par Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, que le marchand lui recommanda chaleureusement. Il déclara qu'il était luthérien. M. Desprez le supplia de ne pas croire ce qui se disait parmi les protestants sur les erreurs et les superstitions des catholiques et fit si bien que Winslow emporta le volume, pour s'en servir dans la dispute projetée.

Le ton modéré de cet ouvrage le surprit et le charma. Quelques jours après il rencontrait M. Desprez, place Saint-Michel, et lui avouait le plaisir que lui avait procuré cette lecture. « Le bon vieillard fit de joie un claquement de mains et un grand saut devant tout le monde. »

Sur le conseil du pieux libraire, Winslow lut d'autres traités du même auteur, notamment l'*Histoire des Variations de l'Église protestante*. Sa discussion religieuse avec son ami et les arguments qu'il y puisa en faveur de la doctrine luthérienne ne le mirent pas en état de résister à la force persuasive de M. de Meaux : il fut demander à M. Desprez s'il y avait moyen de voir ce grand évêque. Justement on attendait Bossuet pour présider une thèse en Sorbonne. L'étudiant danois ne manqua pas de se rendre à cette séance. Il fut touché de l'air de douceur répandu sur les traits du puissant écrivain. Il brûla de l'approcher et de lui parler; mais Bossuet, sitôt la thèse passée, repartait pour son diocèse. Par bonheur, M. Desprez connaissait un chanoine de Meaux qui voulut bien conduire Jacob Winslow à Germigny, résidence du prélat.

Le Danois se présentait muni d'une recommandation de M. du Hamel, ancien secrétaire de l'Académie Royale des Sciences où il avait précédé M. de Fontenelle, « très connu de réputation depuis plusieurs années dans les pays étrangers à cause de ses ouvrages de physique. La première occasion de cette connaissance m'était venue par la coutume ordinaire des étrangers curieux d'aller voir les personnes illustres et de leur faire révérence afin de pouvoir après leur retour au pays s'en faire gloire... J'avais trouvé chez M. du Hamel des marques charmantes de bonté, de candeur, de simplicité et de probité. »

Bossuet fit au jeune homme un accueil plein de bienveillance, l'engagea à rester quelques jours chez lui et promit de lui accorder une heure ou deux de conversation par jour; ensuite, il donna des ordres pour qu'une chambre lui fût préparée. Ils eurent plusieurs conférences, le plus souvent en latin, car Winslow ne s'exprimait encore qu'imparfaitement en français. « Toujours, affirme ce dernier, il me laissa parler naïvement, avec la simplicité du fond de mon cœur. »

A la suite de ces entretiens, Winslow résolut de se convertir au catholicisme. Il le fit le 8 octobre 1699 en la chapelle de Germigny. Bossuet prononça une exhortation qui tira les larmes des yeux de tous les assistants. M. Chazot, président de Metz, le Père de Riberolles, plus tard abbé de Sainte-Geneviève, M. l'abbé Bossuet, qui devint évêque de Troyes, et un grand nombre de chanoines étaient présents à la cérémonie.

Le moment était venu pour le jeune Winslow de retourner au Danemark; mais il prit la décision de n'en rien faire et de rester en France. Ses ressources pécuniaires étaient maigres; il dut quelquefois se contenter de pain et d'eau. Heureusement M. Desprez et sa femme avaient soin de lui et le menaient de temps à autre dans leur campagne à Vitry.

C'est encore ce digne libraire qui le pria de voir un malade, M. Willart, correspondant du Père Quesnel, qui habitait chez un M. Varot de Fonteny « avec plusieurs personnes, parmi lesquelles mesdemoiselles de Roquemont et Tourneur, toutes personnes amies de Port-Royal et renommées pour leur piété, leur charité, leur simplicité en meubles et en habits ». Ce fut le commencement de sa réputation. MM. Enguerand et Arnaud,

qui donnaient aussi des soins à M. Willart, furent si contents de Winslow qu'ils lui parlèrent de la licence en médecine. Quant aux personnes amies de Port-Royal, elles lui restèrent dévouées jusqu'à leur mort.

Il passa le baccalauréat en médecine sous les auspices de l'évêque de Meaux et de M. le ministre Pelletier. Quelque temps après, la Faculté de Paris fit pour lui seul une assemblée particulière. « Dans cette réunion, M. Saint-Yon dit qu'il ne m'examinerait pas en ce que je savais, mais qu'il m'apprendrait ce que, comme étranger, je ne pouvais savoir, qui était un proverbe français : *avec la bugle et la sanicle on fait un médecin.* »

Une religieuse qui touchait une pension sur la cassette de Monseigneur le Dauphin, étant venue à mourir, M. de Meaux obtint que cette pension fût accordée à Winslow. A la mort de Monseigneur, elle fut renouvelée sur la cassette du duc de Bourgogne, mais elle s'éteignit à la mort de ce dernier.

Winslow observait les règles de la religion catholique avec le zèle d'un néophyte. Il allait souvent à Meaux pour voir Bossuet. Attristé par les querelles avec les Jansénistes, son protecteur lui dit un jour : « Eh bien, mon fils, toutes ces contestations ne mettent-elles pas votre foi à l'épreuve? — Non, Monseigneur, répondit Winslow : je m'appuie sur les principes de soumission que vous m'avez donnés et que je vois répandus dans tous vos ouvrages. Et si ces messieurs qui font tant de bruit ont raison, il faut que je retourne au Danemark. » L'évêque l'embrassa et lui dit : « Mon fils, vivez et mourez dans ces sentiments. »

*
* *

Le manuscrit de Jacob Winslow reproduit quelques « anecdotes » sur l'illustre prélat, recueillies par son ami M. de Saint-André, qui, à la mort de Bossuet, les remit au savant danois. Celui-ci les confia à l'abbé Marescat qui se proposait de les publier; mais il mourut sans avoir mis ce projet à exécution et l'on ne put retrouver ces pages dont heureusement Winslow avait conservé une copie.

Pendant le cours de nos grandes affaires du quiétisme, poursuivies à Rome vivement par M. de Cambray et M. Bossuet, — raconte M. de

Saint-André. — plusieurs ouvrages furent faits par les deux prélats dans lesquels il y avait certains traits qui marquaient, ce semble, de part et d'autre, beaucoup d'animosité. Cette fameuse dispute finit en 1699.

M. de Meaux vint célébrer la fête de Pâques dans son église et le lendemain de Quasimodo alla à Germigny. L'abbé Berrier vint l'y voir. Nous allâmes tous trois sur la terrasse avant le dîner. L'abbé Berrier nous dit qu'il avait dîné quelques jours auparavant chez M. le président de Lamoignon où il y avait plusieurs personnes de considération; qu'on parla fort de la victoire que M. de Meaux avait remportée sur M. de Cambray. Le prélat l'arrêta tout court en lui disant : « Ce n'est pas moi, Monsieur, c'est la vérité qui l'a emporté. »

L'abbé reprit son discours en ajoutant que tous les conviés souhaitaient que ces deux prélats se réunissent pour donner l'édification au peuple et que c'était à M. Bossuet à faire les premières démarches comme ayant poursuivi la décision de cette affaire avec tant de fermeté et d'érudition. Je me souviens que M. de Meaux répondit avec vivacité : « Je l'ai déjà fait, Monsieur, et il ne tiendra jamais à moi que nous soyons bons amis comme avant la dispute. »

Et continuant il nous dit qu'il avait reçu depuis peu une lettre de M. le nonce qui lui mandait que M. de Cambray lui avait porté des plaintes contre lui en l'accusant de décrier partout sa soumission. « Je répondis à M. le nonce, dit M. de Meaux, que j'étais étonné que M. de Cambray m'imputât une fausseté comme celle-là et qu'il en portât des plaintes au Souverain Pontife par son nonce; ce qui m'engagea de mander à M. le duc de Beauvilliers, ami intime de M. de Cambray, qu'il savait bien lui-même que je louais la soumission de ce prélat. M. de Beauvilliers me fit réponse qu'il lui écrirait dès le lendemain pour lui faire connaître que des esprits mal intentionnés ou mal informés l'avaient surpris et qu'il me communiquerait la réponse qu'il en recevrait. Depuis ce temps-là, continua-t-il, M. de Beauvilliers ne m'a donné aucun signe de vie et c'est pour cela que je vous prie de ne le point nommer. Car j'ai un juste sujet de me plaindre de son silence. »

L'abbé Berrier lui demanda permission de rapporter cette conversation à M. le président de Lamoignon en ne nommant point le duc, et il y consentit.

Après quelques tours de promenade, je dis à M. de Meaux que s'il voulait, je ferais un voyage en ce pays-là parce qu'ayant été seize ans chanoine d'Arras, j'étais ami de M. l'évêque et fort connu des évêques de la province; que je verrais principalement M. d'Arras qui avait toujours été ami de M. de Cambray quoique de différents sentiments. M. de Meaux me répondit que le temps n'était pas venu. Mais environ deux mois après j'allai à Paris, j'y vis M. de Meaux et lui dis que

j'allais faire un voyage de quinze jours. Il me demanda si je me souvenais de ce que je lui avais dit touchant celui d'Artois, et ayant répondu qu'oui : « Eh bien, Monsieur, me dit-il, c'est celui-là que je vous prie de faire et vous me ferez plaisir. »

Je partis dès le lendemain et me rendis trois jours après à Arras où j'appris que M. l'évêque était en visite du côté de Béthune, d'Armentières et toute la lisière de son diocèse, d'où il ne reviendrait que quinze jours après. Je crus devoir remettre à lui parler à son retour et je m'en allai à Cambray dont M. le comte de Monbron était gouverneur, par le moyen duquel, le connaissant fort, j'espérais avoir entrée chez M. l'archevêque et après la première visite l'aller voir en particulier. Mais ce prélat était à Château-Cambrésis où je me rendis le lendemain. Sur les onze heures du matin, j'allai à l'archevêché. Mais M. de Cambray était allé dire la messe dans un couvent de religieuses. Comme j'avais un beau-frère lieutenant du roy au Quénoy et fort connu de M. de Cambray, je ne doutais pas qu'il me priât à dîner. J'allai donc entendre la messe après laquelle je l'attendis plus d'une demi-heure dans une galerie qui conduit à l'église. Il entra dans la maison et revint environ à midi et demi. Étant sorti par l'église, j'allai à lui et lui dis que, m'en allant au Quesnoy, je venais lui demander ses pouvoirs, s'il le trouvait à propos, pour y faire quelques prônes, comme le curé m'en priait lorsque j'allais voir mon beau-frère du temps de M. de Brias. Le prélat, sans me demander si j'étais prêtre ou bénéficier, me répondit par ces paroles : « Travaillez partout où la providence vous conduit. Je vous donne tous mes pouvoirs et je vous prie de faire mes compliments à M. et Madame de Dompierre. »

Je fus surpris qu'il ne me priait pas à dîner ; mais je ne crus pas devoir sans une favorable occasion entrer en matière avec lui. J'allai donc dîner chez l'abbé Saint-André[1] qui a une grosse abbaye régulière dans cette petite ville et après le dîner je le priai de me mener chez M. l'archevêque. Mais ce bon abbé me répondit que le prélat avait toujours eu beaucoup d'amitié pour lui, mais qu'il ne le voyait plus parce qu'ils avaient quatre ou cinq procès ensemble. Je partis donc et m'en allai au Quesnoy. Je n'y restai que deux jours et j'allai à Tournay voir M. l'évêque à qui je m'ouvris sur le sujet de mon voyage, le priant de m'aider à suivre le plan que je m'étais fait de concert avec M. de Meaux. M. de Tournay me dit qu'il ne pouvait point du tout négocier cette affaire parce qu'il était en procès avec son archevêque pour la juridiction dans le faubourg de Tournay, qui relève de Cambray. Nous convînmes seulement que, l'Assemblée provinciale devant se tenir quinze jours ou trois semaines

1. Homonyme de l'ami de Bossuet.

après, je me trouverais à Cambray et que M. d'Arras qui ne devait pas y manquer ferait mon affaire. Je partis donc de Tournay pour m'en retourner au Quesnoy attendre l'Assemblée; mais à moitié du chemin je bus deux verres de bière qui me donnèrent la dysenterie, ce qui m'obligea de rester au Quesnoy jusqu'après l'Assemblée, en sorte que je m'en revins fort affaibli et sans pouvoir exécuter mon projet, puisque les évêques étaient retournés chez eux. M. de Meaux en fut très fâché aussi bien que moi, n'ayant pu donner cette édification à l'Église. Mais je racontai ce fait à plusieurs personnes de haute considération qui en estimèrent davantage M. Bossuet.

Ce fut en ce temps-là que M. de Meaux, souffrant beaucoup de la division naissante qui partageait les docteurs, nous dit, au père Ruberolles et à moi, avec un esprit prophétique : « Je vois une nuée noire et épaisse qui se lève dans le ciel de l'Église qu'on aura bien de la peine à dissiper ». Il semblait prévoir les troubles qui agitent à présent l'Église gallicane.

On voit par cette relation que si Fénelon avait retenu à dîner l'ami et envoyé de Bossuet ou si M. de Saint-André n'avait pas bu deux verres de bière dont il fut fort incommodé, la rupture entre les deux illustres prélats ne se fût probablement pas prolongée.

Il fut donné à Jacob Winslow de voir Bossuet, « son apôtre, père et patron », la veille de sa mort qui survint le 10 avril 1704. Il raconte avec émotion cette entrevue suprême :

A peine fus-je entré dans la chambre où il était alité, que M. de Saint-André, qui était auprès de lui, tout seul, lui dit : « Monseigneur, voilà votre enfant », et aussitôt ce bon prélat, sans parler et comme mourant, leva sa main très languissante et me donna sa dernière bénédiction.

Je dis bien sa dernière. En effet on me dit ensuite que M. l'évêque de Chartres, arrivé immédiatement après moi, le trouva hors d'état d'en faire autant à son égard, ce que son respect pour le mourant l'avait porté à lui demander. Un des domestiques en me rencontrant après me dit que les dernières paroles du prélat à eux tous étaient : « Tenez-vous fermes à l'Église. »

Après sa mort, j'assistai à l'ouverture et à l'embaumement du corps avec M. Tournefort et son médecin M. Arnaud, démonstrateur au Jardin Royal. Toutes les parties tant externes qu'internes étaient très saines, excepté la vésicule du fiel qui contenait une pierre particulière de son espèce, d'un volume extraordinaire, et la vessie qui en contenait une médiocrement grosse.

***

Le protégé de Bossuet allait fournir une belle carrière. Reçu docteur en 1705, il entrait en 1708 à l'Académie des Sciences, grâce à l'appui de l'abbé Bignon, ami de Tournefort. Deux ans après, il était nommé médecin de l'hôpital de Bicêtre. Ses cours privés d'anatomie attirèrent des étudiants de toutes nationalités. Il devint démonstrateur à l'École de médecine (1724). Sa conversion et son exil volontaire en France désolaient sa famille : en vain son père, pour le ramener dans la foi protestante, lui écrivit-il de longues lettres remplies de dissertations religieuses : en vain un de ses frères fit-il, dans le même dessein, le voyage de Paris ; Winslow ne se laissa pas ébranler.

Dans la pratique de son art, il eut plus d'une fois à lutter contre les manœuvres des faiseurs de miracles. Il invoquait alors le grand Bossuet et l'autorité de l'Église. A ce sujet il raconte un cas bizarre où il eut affaire aux fameux convulsionnaires.

Il soignait depuis trois ans une fille valétudinaire du Cloître Saint-Benoist, nommée Edmée Pivert. Elle était affligée de différents maux : rhumatisme sciatique, branlement de tête, douleurs d'estomac, gonflement du bas-ventre, faiblesse générale. Elle ne pouvait marcher qu'en s'appuyant sur des béquilles. Le traitement ordonné par Winslow améliora l'état de cette infortunée.

Un beau jour, le médecin est appelé auprès d'elle. Il la trouve agitée de mouvements convulsifs, remuant la tête en tous sens, incapable de se tenir debout. Un grand nombre de personnes l'entouraient. Elle venait d'achever une neuvaine sur le tombeau du diacre Pâris, dont elle gardait précieusement des reliques. Les symptômes parurent étranges au professeur Winslow. Il ne cacha pas le déplaisir que lui causait la présence des reliques dans la chambre d'Edmée, et il prescrivit contre les convulsions « une espèce d'apozème fait avec le gui de chêne, en recommandant expressément de s'adresser rue de la Harpe, à la *Tête-Noire*, pour en avoir de véritable ».

A quelques jours de là, un grand bruit s'élève dans la rue.

On crie à la guérison miraculeuse d'une femme paralytique. Cette femme n'est autre que la malade de Winslow. Il y a tant de monde autour d'elle qu'on ne peut l'approcher. Mais le lendemain elle se présente chez Winslow avec plusieurs personnes, dont un conseiller demeurant au quartier Saint-Sulpice, qui tient au médecin ce discours : « Je fis aller cette pauvre fille au tombeau de M. Pâris, et je lui fis continuer jusqu'au bout la neuvaine malgré les grandes souffrances et la violence des mouvements. Je la fis aller de nouveau avant-hier au tombeau où les convulsions l'ont quittée, et elle est entièrement guérie, comme vous voyez. »

Winslow fait observer à la fille que c'est son remède qui l'a guérie et il loue Dieu qui l'a béni. Ce remède est un des meilleurs spécifiques contre les maladies convulsives; ses vertus sont indiquées dans un petit livre anglais récemment paru. Le conseiller réplique : « Il fallut donc la mener au tombeau pour faire réussir votre spécifique. » Et il ajoute « qu'il lui avait été rapporté que Winslow avait déchiré le portrait de M. Pâris chez la malade ». Winslow répond qu'il n'a point du tout vu ce portrait. Une discussion s'engage sur la valeur des reliques de M. Pâris. Le médecin va chercher dans son cabinet le *Concile de Trente* et, séance tenante, récite le décret qui concerne les nouvelles reliques et les nouveaux miracles. Sur quoi un ecclésiastique d'aspect vénérable en appelle au cardinal Bellarmin dont l'opinion est d'un grand poids. « Monsieur, dit Winslow, je sais ce que c'est que Bellarmin; c'est un auteur respectable, mais c'est un particulier. »

Pour en finir, il montre un tableau de sa profession de foi catholique faite entre les mains de feu M. Bossuet, évêque de Meaux; cette profession l'obligeait d'obéir au concile de Trente. Il affirme que, pendant les premières années qui avaient suivi son abjuration, il avait été de temps en temps attaqué par les protestants et qu'il s'était toujours servi pour sa défense de cette profession de foi placée dans un endroit où elle pouvait être vue de tout le monde. Le conseiller demanda un certificat de guérison. Winslow ne voulut attester que l'excellence de son remède. Là-dessus la compagnie se retira et la fille ne revint plus. « Je trouvai, écrit Winslow, que tout cela était suspect et prémédité, surtout quand je sus que cette fille fut placée

comme par trophée dans l'œuvre des marguilliers, sous la chaire du prédicateur, à l'insu de M. le curé qui faisait le prône et ne la voyait pas. Le résultat de tout ceci est que les mouvements convulsifs de la nommée Edmée Pivert ont été les avant-coureurs de ceux de l'abbé Bécheran qui ont commencé dix-huit jours après et de tous ces mouvements et agitations qui dans la suite ont continuellement paru sur le tombeau. »

Jacob Winslow ne s'occupait pas seulement de médecine et de religion. Il était chargé d'examiner quantité de livres étrangers qui parvenaient à la Bibliothèque du Roy. Comme il prenait grand soin de ses intérêts, il se fit accorder un brevet de pension de cette bibliothèque. Plus de vingt ans après la mort de Bossuet, le neveu de ce dernier, devenu évêque de Troyes, le pria de prêter son concours à une nouvelle édition de quelques œuvres de M. de Meaux, « qui l'avait aimé comme son enfant ». Le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* avait été imprimé sans nom d'auteur. « M. de Troyes appelait cette première édition une *édition furtive* et eut dessein de faire imprimer le vrai original composé pour Monseigneur le Dauphin. »

L'évêque désirait que Winslow retouchât dans cet ouvrage ce qui regardait l'anatomie. Il lui remit deux exemplaires de manuscrits avec les remarques que l'auteur avait faites sur des feuilles volantes. Winslow répondit « qu'il lui paraissait plus respectable de laisser l'original comme il était et d'y ajouter des notes suivant les découvertes postérieures à l'époque des remarques de l'auteur ». — « A cause d'occupations indispensables », il mit quelque lenteur à ce travail. M. de Troyes le lui rappela au bout de plusieurs années; il vint chez lui et ils passèrent ensemble deux heures à revoir ces manuscrits.

Parlant des erreurs répandues dans certaines éditions posthumes de Bossuet, notamment dans une édition imprimée à Luxembourg : « J'ai pris, dit Winslow, le parti d'appliquer à ces ouvrages posthumes ce que feu M. l'archevêque de Cambray, M. de Fénelon, a marqué dans son testament, savoir qu'il ne reconnaissait point pour le sien ce qu'on pourrait publier en son nom après sa mort parce que les éditeurs en suivant leur propre goût peuvent souvent faire des changements qui ne répondent pas aux vrais et derniers sentiments des auteurs. »

Un jeune apothicaire danois, Claus Seidelin, qui vint à Paris en 1722 et rendit visite à Jacob Winslow, consacra dans une narration de son voyage publiée beaucoup plus tard par la Société danoise d'Histoire, quelques lignes à son illustre compatriote : « M. le professeur Winslow était un homme petit de taille, mais grand par le savoir, et de manières un peu communes. Il avait une femme fort grasse. »

Seidelin voyageait, comme autrefois Winslow, pour s'instruire. Il fréquenta, lui aussi, le Jardin du Roy où Bernard de Jussieu remplaçait M. Tournefort et il visita les laboratoires de MM. les apothicaires Charras et Geoffroy. Winslow le conduisit à l'Université, lui montra le Théâtre de Saint-Cosme, où l'anatomie était enseignée, et lui donna une lettre de recommandation pour un abbé bibliothécaire de la Bibliothèque Royale. Il était devenu entièrement français. « Il m'accueillit, remarque Seidelin avec quelque malice, à la mode française qui consiste à faire beaucoup de politesses et offres de service : mais jamais il ne m'invita ni à boire ni à manger. »

Jacob Winslow fut nommé en 1742 professeur au Jardin du Roy. Il mourut à quatre-vingt-onze ans, ayant composé divers ouvrages de médecine et d'anatomie et laissant son nom à un amphithéâtre de l'École de Médecine de Paris.

MARTINE RÉMUSAT

UN PÈLERINAGE

EN L'HONNEUR DE

PAUL-LOUIS COURIER[1]

De la côte tyrrhénienne à Cosenza, je suis venu en omnibus automobile. La Calabre desservie par des voitures publiques automobiles! Est-ce plus extraordinaire que Fra Diavolo colonel dans l'armée de la Sainte Foi? Oui, tout de même. La couronne de Ferdinand, roi des Deux-Siciles, et la barrette du cardinal Ruffo devaient s'entendre avec le chapeau pointu. Mais l'automobile avec la Calabre! Que de changements cela suppose!... Rien que cette perspective de gravir douze cents mètres de montagnes, pour gagner la vallée du Crati, au moyen d'un appareil vertigineux, m'aurait décidé à pousser cette pointe au pays des légendes assassines, et m'aurait rassuré.

Mes amis de Naples m'ont prévenu avec franchise et en toute humilité : la Calabre n'offre rien à récolter au chercheur d'œuvres d'art. Mais ce n'est point pour l'art que je gravis ces montagnes : mon pèlerinage est tout littéraire. Paul-Louis Courier seul m'attire en ces lieux, théâtre de ses exploits, exploits glorieux, fâcheux aussi : « J'étais épris de la Calabre, — écrit-il; — et, quand tout le monde fuyait cette expédition, moi seul j'ai demandé à en être. » — C'est un peu mon cas. — Et il ajoute : « Je n'emporterai de l'Italie que des souvenirs et quelques inscriptions. » J'y apporte son souvenir, à lui, et, en fait d'inscriptions, je chercherai sans doute en vain

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : PETITES VILLES D'ITALIE, — IVe série, — *Calabre, Sicile* (Hachette et Cie).

celle qui rappellerait son passage. Nulle trace, nul souvenir, peut-être. Mais la piété du voyageur ne suffit-elle pas pour inscrire un nom si cher sur des murailles? A Tarente aussi, Courier résida. Mais la compagnie de Laclos, qui mourut là, nous eût gênés dans nos épanchements. A Cosenza, Courier sera bien à moi; sa pure et subtile image brille seule sur cette route calamiteuse, aussi effroyable que la ville qui est au bout.

Si l'on veut savoir ce qu'est l'ordure, c'est en Calabre qu'il faut venir. Oui, je ne l'ignore pas, nos pères en ont vu d'autres! Nos pères avaient Versailles, empuanti d'ammoniaque. Mais Versailles a fait des progrès; la Calabre, non. Je le sens! Et je ne suis pas mes pères! Le voyageur du XXe siècle a besoin d'un minimum de netteté qu'il ne peut trouver ici... J'ai fini ma journée sur une montagne, au milieu des chèvres, qui me paraissaient embaumées : voilà!... Et lorsque je leur ai parlé de Paul-Louis Courier, elles m'ont paru me comprendre mieux que les hommes d'en bas...

Au confluent du Crati et du Busento, commandant les deux vallées fameuses dans l'histoire des Normands et des Angevins, Cosenza est pourtant d'allure fière sur le flanc de la montagne. Son jardin public offre une vue charmante sur le massif de la Sila, dont elle est le marché. Là-haut, jadis, des forêts impénétrables; aujourd'hui, les pâturages qui nourrissent les bourgeois. La grande rue frôle la cathédrale, curieux monument d'architecture française, voire champenoise, encore bien défiguré par le XVIIIe siècle, si des pioches adroites font choir aujourd'hui les plâtres baroques, et dégagent les pierres romanes. Mais surtout, surtout, ce qui fait la seule beauté de Cosenza, son excuse aux yeux du voyageur égaré, c'est son peuple multicolore.

Si vous aimez les choses brillantes, les soies, les velours et les ors, venez à Cosenza, un matin de marché. Sur le dos des femmes, vous verrez les plus éblouissants boléros que vous puissiez rêver, de velours rubis ou turquoise, tout soutaché d'ocre. De la taille ensuite s'évase démesurément et tombe court une jupe d'un damas mauve ou pourpre, à larges fleurs brochées, — les plus belles soies que Lyon fabriquait, il y a un siècle, pour le lit et les fenêtres des

palais royaux, — des robes que des couturières n'ajusteraient pas pour moins de mille francs. Et, là-dessous, des jambes serrées dans des guêtres de laine roulée, comme des leggins, au-dessus des pieds nus. Sur la tête? Oh! c'est bien simple : liés l'un à l'autre, les sabots, importuns aux orteils, ont été posés en guise de chapeau. Las de glisser dans la fange, j'aurais voulu, moi, enfiler mes bottines dans ces sabots. La paysanne de Cosenza préfère piétiner le fumier. Elle est superbe, son teint de bronze dans ces damas tendres et ces velours sombres, le fichu jaune nouant les cheveux et dont les bouts flottent sur la nuque, la chair des pieds sortant des guêtres sous les falbalas. Elles balance ses paniers, secoue ses verroteries sur la chemisette blanche arrondie autour du cou dégagé. Et elle va, indifférente au ruisseau, aux immondices qu'elle foule, indifférente à ses atours autant qu'à elle-même, traînant sa robe séculaire au-dessus de la boue la plus suspecte, réunissant en elle la beauté et l'ordure, la coquetterie et l'innocence, tous les contrastes de la plus stricte nature et du plus somptueux raffinement.

La rue de Cosenza, en lit de torrent, les Calabraises la descendent, droites dans leur taille effilée par tant de paniers et par la casaque ronde, arc-boutées solidement sur leurs plantes souillées, leurs fermes jambes d'un dessin musclé dans la laine qui les presse, bien cambrées, les seins en avant, la tête haute, les bras écartés, froufroutantes et déhanchées. J'ai voulu en saisir quelques-unes à leur passage devant mon kodak; elles s'y prêtaient... Hélas! tout, ici, vaut par la couleur et le mouvement bien plus que par la ligne. Si je veux ne pas en perdre le souvenir, il faudra jeter mes clichés qui ne peuvent me rappeler la scintillation ni la démarche... Aujourd'hui, du moins, emplissons nos yeux de ces costumes rutilants, superbes, parures vraiment dignes de ce Versailles que j'évoquais, et qui retrouvent à Cosenza tout ce qu'on leur infligeait de parfums ammoniacaux...

*
* *

Le marché fini, plus rien ne me retenait dans la ville immonde. Je suis allé rendre visite aux chèvres sous les murs

de la citadelle normande. Et, devant la Sila que le Crati ceinture, j'ai prié le chevrier de siffler ses airs les plus calabrais. Il a préféré me demander du tabac et me raconter qu'il partait bientôt pour l'Amérique, rejoindre ses frères. Alors, je me suis entretenu avec ses bêtes, et Paul-Louis Courier, « vigneron », comme il s'appelait, s'est assis au milieu de nous.

Le plus loin que je remonte dans mes souvenirs, c'est son œuvre fidèle qui me revient. Il est l'un des premiers qu'un aïeul sagace ait mis entre mes mains. Les quatre minces volumes qui composent l'œuvre entière de Paul-Louis Courier ne m'ont jamais quitté. Ils ont été le bonheur de mes dix-huit ans. Pour lui, ma tendresse n'a jamais varié. Aujourd'hui, comme il y a vingt ans, je l'aime à l'égal des plus grands. Je ne l'admire pas leur pair : mais il me ravit sans déchet. L'associer à mes joies italiennes est un délice. Lui aussi connut ces pays enchantés, vibra à ces splendeurs que je découvre après lui. Et voilà que je l'aime un peu plus de ce que j'aime les mêmes choses qu'il goûta. Il fut à Rome, à Milan, à Bologne, à Barletta, à Tarente, à Cosenza surtout ; il y résida longtemps. Comme moi, il rêvait de passer en Sicile. Plus heureux que lui, j'y passerai demain : je lui promets de l'y conduire... Et puisqu'il est, chez nous, des hommes pieux qui s'efforcent de glorifier certaines mémoires injustement délaissées, je voudrais qu'il s'en rencontrât pour offrir à celle de Paul-Louis Courier toutes les réparations.

Armand Carrel a dit de lui que la France n'avait pas possédé, lorqu'il publia son premier ouvrage, d'écrivain de cette trempe depuis Pascal et La Fontaine. Un La Fontaine cependant qui aurait participé au XVIIIe siècle, qui aurait connu Voltaire. Il est le fils direct de celui-ci. Moins fertile, moins universel que Voltaire, Paul-Louis possède les mêmes qualités d'esprit que l'ancêtre de Ferney, la finesse, la raison droite, la bravoure et la clarté limpide. Il n'a pas l'ampleur de Voltaire : il a plus de mordant, en revanche ; son bagage est plus léger, mais il contient moins de fatras aussi. Sa malice est plus vive, plus nette. Son commerce avec les Grecs et sa familiarité avec l'Italie ont affiné son esprit voltairien. Pas plus qu'à Voltaire, on ne peut « lui en faire accroire ». Plus que Voltaire, même, il est exempt de préjugés. Voltaire est un

peu *snob*, au fond. Paul-Louis est plus purement « philosophe ». Le génie français court, chez lui, filtré, distillé, sans ces impuretés trop fréquentes chez l'auteur de *Zaïre* et de *la Pucelle*, — qui est bien le poème, non pas odieux qu'on voudrait qu'il soit, mais le plus puéril qu'on puisse imaginer. — On ne peut, certes, comparer la pétition pour « ceux qu'on empêche de danser » à la défense de Calas. On ne le peut surtout au point de vue social. Mais, littérairement, l'opuscule de Paul-Louis vaut celui de Voltaire. J'y trouve même plus d'âpreté, plus d'énergie vivifiante, et plus encore, aussi, de cette belle veine de grâce insolente et de cette fermeté irréductible — la tête sur le billot... — qui est l'une des caractéristiques de notre esprit national. Nul, comme lui, ne sait dire les choses, et puis y tenir autant qu'à sa vie, avec une telle aisance, sous une forme dont le pittoresque et la pureté augmentent la force de persuasion. On a souvent dit que Voltaire était un grand journaliste. C'est un peu le diminuer, tout de même, et bien que la mission du journaliste soit l'une des plus nobles qu'on se puisse donner. Disons que Voltaire eût été un merveilleux journaliste de « feuilleton », de « lundi ». Paul-Louis Courier serait, de nos jours, l'homme des « filets ». Il eût rédigé un « éditorial » comme jamais un maître du genre, un Francis Magnard, ne le rédigea. Sensible, judicieux, cultivé, et doué à ravir, il eût rempli l'une des carrières les plus heureuses de notre temps.

Une seule, lorsqu'il naquit, lui était ouverte, celle des armes. Sa curiosité, sa sensibilité le poussèrent sous les drapeaux de Bonaparte. A côté de Stendhal et de Laclos, il représente l'intelligence dans les bataillons de la République et de l'Empire. Et il me paraît l'y représenter avec plus d'équilibre et de conscience. Laclos va mourir à Tarente, rejeté par un temps qui ne le comprend plus. Stendhal demande aux armes l'amour et l'oubli ; Stendhal s'ennuie éperdument dans la vie : il joue au soldat afin de se distraire. Mais la chose militaire ne donne rien à Stendhal qu'il n'eût possédé sans son sabre. N'est-il pas frappant, d'ailleurs, que son Italie soit de sa période civile? Paul-Louis, au contraire, est un officier, peu glorieux, sans doute, mais strict. Oh! il dira avec Lauraguais :

Le sang sur mes lauriers coulait à mon retour,
Ce qui m'en dégoûta plus qu'on ne saurait croire...

Mais il accomplit sa tâche avec scrupule. Et, lorsqu'il la néglige, c'est en faveur de son esprit et non de ses passions. Stendhal néglige la sienne pour courir auprès d'Angelina. Paul-Louis, à Rome, passe ses journées à la bibliothèque du Vatican. Il y a chez lui, une pondération, une droiture, un bon sens, que l'auteur de la *Chartreuse* ne possédait pas. Stendhal a gagné à son exaltation d'être l'un de nos deux ou trois plus grands écrivains. Paul-Louis a gagné à ses campagnes de rester l'un des esprits les plus fiers et l'un des écrivains les plus purs de la France.

En 1803, Duroc et Marmont font nommer Paul-Louis chef d'escadron. En 1804, il est à Barletta, en qualité de chef d'état-major de l'artillerie à cheval du corps d'armée de Gouvion-Saint-Cyr. On le voit à Foggia, où il se lie avec les bergers du *tavoliere*, à Cerignola où il évoque Bayard, à Lecce; puis il retourne à Barletta, remonte jusqu'à Bologne et se bat enfin à Castelfranco, le 24 novembre 1805. Écoutez-le, au lendemain de la victoire :

Nous avons pris un prince émigré. Il a un coup de fusil dans le ventre; on s'occupe peu de lui; on le laisse là, tout blessé qu'il est et Français. Nous n'aimons pas les émigrés, à Paris on les honore fort. L'empereur les chérit et les révère; c'est sans doute qu'il n'en peut faire comme il fait des comtes et des princes.

Quelle différence de ton avec Stendhal éperdu de Napoléon! Lors du Concordat, Courier est avec Delmas, Sarlovèze, contre « la capucinade ». Il est tout près de rendre ses épaulettes, non pas pour suivre quelque donzelle, mais par dégoût de ce qu'il voit d'hypocrisies impériales et de démentis à la vérité révolutionnaire. Il reste en se disant « qu'Homère était secrétaire d'Agamemnon », car il ne perd jamais l'humour.

En 1806, il est attaché au général Régnier qui doit prendre Naples et pacifier la Calabre. Le 14 février 1806, il entre à Naples; puis il monte en Calabre, d'ou il écrit :

Nous sommes dans une maison pillée; deux cadavres nus à la porte; sur l'escalier, je ne sais quoi ressemblant assez à un mort. Dans la chambre même, avec nous, une femme violée, à ce qu'elle

dit, qui crie, mais qui n'en mourra pas, voilà le cabinet du général Régnier.

C'est le 13 mars, qu'il arrive à Cosenza, d'où il part pour Reggio afin d'y recevoir Joseph, roi des Deux-Siciles. Et tout de suite, le lettré, le bon grécisant, le latiniste, l'écrivain enfin, éclate, mais, comme il le fait toujours, sur un ton aisé et badin qui est du plus pur Voltaire :

Nous triomphons en courant, et nous ne nous sommes encore arrêtés qu'ici, où terre nous a manqué. Voilà, ce me semble, un royaume assez lestement conquis, et vous devez être content de nous. Mais moi, je ne suis pas satisfait. Toute l'Italie n'est rien pour moi, si je n'y joins pas la Sicile[1]. N'y pouvoir mettre pied, n'est-ce pas pour enrager? S'il ne nous fallait que du vent, nous ferions comme Agamemnon, nous sacrifierions une fille; Dieu merci, nous en avons de reste. Je veux voir la patrie de Proserpine et savoir un peu pourquoi le diable a pris femme en ce pays-là. Je ne balance point entre Syracuse et Paris; tout badaud que je sois, je préfère Aréthuse à la Fontaine des Innocents.

Rappelez-vous Stendhal après sa campagne d'Allemagne et pesez la différence de qualité! Jamais Courier ne laisse piper sa clairvoyance; jamais son jugement ne sera mis en défaut par l'appareil de la gloire. Si quelque spectacle est trop pénible, il s'en console en travaillant :

D'un état en apparence ennemi de toute étude, je fais la source principale de mon instruction en plus d'un genre. C'est à la faveur de mon harnais que j'ai parcouru l'Italie, et notamment ces provinces-ci, où l'on ne pouvait voyager qu'avec une armée. Je suis épris de la Calabre, et, quand tout le monde fuyait cette expédition, moi seul j'ai demandé à en être. Maintenant je lorgne la Sicile, je ne rêve que les prairies d'Enna et les marbres d'Agrigente!

De quoi donc rêvait Stendhal à Milan? De la Scala...

Courier va, en effet, pouvoir passer en Sicile. Il est venu à Tarente pour y embarquer des canons qu'il dirige, monté sur une felouque, vers la Trinacrie. Les Anglais lui donnent la chasse. Il perd la tête et, pour ne pas être pris, il coule la felouque et se jette dans une barque. Mais la felouque ne coule

1. Gœthe a dit : « L'Italie sans la Sicile ne laisse aucune image dans l'esprit. C'est la clef de tout. »

pas... et la barque atteint le rivage. Les canons sont saisis par les Anglais, et Courier arrive à Cosenza où Régnier le reçoit mal. Il réplique vertement, et Régnier le renvoie de nouveau à Tarente, où il tombe de nouveau sur la cour de Joseph :

Quelque part qu'on s'arrête, tout le monde se met à faire la révérence, et voilà une cour. C'est l'instinct de nature. Nous naissons valetaille. Les hommes sont vils et lâches, insolents quelques-uns par la bassesse de tous, abhorrant la justice, le droit, l'égalité; chacun veut être, non pas maître, mais esclave favorisé. S'il n'y avait que trois hommes au monde, ils s'organiseraient; l'un ferait la cour à l'autre, l'appellerait Monseigneur, et ces deux forceraient le troisième à travailler pour eux. Car c'est là le point.

Il est admirable de clairvoyance, dans le succès comme dans la défaite. Jamais on ne le prend en faute de vertige orgueilleux. Il juge toujours ce qu'il fait et voit faire, avec droiture et justesse :

Les horreurs et les bouffonneries dont je suis témoin, c'est la honte de l'espèce humaine. C'est là, néanmoins, l'histoire dépouillée de ses ornements. Voilà le canevas qu'ont brodé les Hérodote et les Thucydide.

Mais allez donc l'empêcher d'avoir de l'esprit! Et le voilà parti à raconter ses exploits contre les bandes de brigands, ces bandes que Manhès égorgera bientôt, comme s'il composait quelque conte savoureux à la manière du XVIe siècle. Et il finit en pleurant son Homère qu'il a égaré.

Cependant, ce métier de gendarme lui répugne de plus en plus. Il est écœuré de ces boucheries, de ces guets-apens, de ces massacres d'innocents. — Avec ça « des femmes plus qu'on en veut; Calabraise et braise, c'est tout un ».

Je deviens méchant. Je rêve jour et nuit aux moyens de tuer des gens que je n'ai jamais vus, qui ne m'ont fait ni bien ni mal; cela n'est-il pas joli?...

Nous prenons un petit royaume pour la dynastie impériale. Qu'est-ce que la dynastie? Méot, le cuisinier du roi, vous le dira : — Méot, dit le roi, tu me pousses ta famille, tes nièces, tes cousins, tes neveux, tes fieux; tu n'as pas un parent à la mode de Bretagne, marmiton, gâte-sauce, qu'il ne faille placer et faire grand seigneur. — Sire, c'est ma dynastie.

Il n'en peut plus, et s'évade de cette Calabre où il joue au

bourreau. A Naples, il traduit Xénophon ; il court les rues, dans l'intervalle, « sur un cheval bridé et équipé à la grecque, sans étriers, sans fers, et au galop ». On l'envoie à Vérone. Il ne s'y rend que six mois après : ne fallait-il pas finir de traduire Xénophon ? La Calabre l'a lassé du métier. Il essaie bien encore de rester à son poste ; il ne peut pas. En 1809, il démissionne : les lettres ont vaincu les armes.

Que j'aurais aimé, à Cosenza, retrouver sa trace ! Son nom même a disparu des mémoires. Du passage des Français en ce pays, où Murat est encore béni pour son administration prévoyante, il est resté de nombreuses traces. Dans le langage on retrouve beaucoup de mots français, comme le verbe *tombare* au lieu de *cadere*, *l'ò* pour l'*acqua* — et les injures ! Toutes les nôtres. — Du plus mémorable conquérant de la Calabre, Cosenza ne se soucie pas. Et c'est encore parmi les chèvres que je le rencontre le plus sûrement. Les petites bêtes au front aigu, aux reins fermes et souples, aux pattes solides et agiles, aux coups de tête et aux bonds de joie et de liberté, voilà le génie même de l'écrivain judicieux, nourri de pure moelle latine, verbeux, gai, spirituel au possible, plein d'humour enfin dans la correction et le jugement. Paul-Louis Courier, c'est Voltaire sans ses maux, — qui rendaient celui-ci un peu chagrin, — et plus vif encore et plus dégagé aussi, s'il ne peut prétendre au génie, à cette ardeur communicative, entraînante que respirait Voltaire. Et, encore mieux que Voltaire, peut-être, il parle la langue, la plus châtiée, limpide et pittoresque qu'on puisse entendre, si elle est moins riche. Qui donc s'attachera à rendre à Paul-Louis Courier la place de grand écrivain à laquelle il a droit ?

*
* *

La nuit m'a rappelé à la réalité. Au réveil, je n'ai plus qu'une idée : fuir au plus vite une ville trop peu hospitalière. L'automobile est une bien belle invention ! J'attends celle qui m'amena comme César, à Brindes, attendait les vaisseaux où il devait monter pour passer à Pharsale. Hélas ! elle ne vient pas ! Les heures s'avancent et la montagne est si haute, si longue à franchir !...

Un ouvrier, à ce moment désespéré, s'approche de moi, et

me propose de négocier avec un commerçant de la ville, propriétaire d'une automobile, mon retour à la côte... Une heure après, je roulais dans la vallée du Crati.

Ce fut merveilleux et terrible. Un petit chauffeur de quinze ans conduit la lourde et puissante machine. Pendant les premiers kilomètres, il arrête vingt fois, tantôt pour nettoyer ses pistons, tantôt pour graisser, tantôt pour serrer les écrous... Cette route, je l'ai faite hier en sens inverse, et je la sais redoutable : il ne faut rien moins que grimper six cents mètres pour en descendre un millier. Et quelle descente! Vingt-cinq lacets au flanc du rocher à pic que baigne la mer. Me voilà seul, aux soins d'un enfant, le long d'une route fantastique, dans le plus périlleux des appareils. Au premier virage, la voiture penche et patine. « *Sia prudente!* » Le jeune homme sourit, avec l'effarante insouciance italienne, et poursuit son chemin. Cinquante fois, les tournants seront pris de la sorte... J'ai posé le pied sur le marche-pied, prêt à sauter, à me tuer du moins moi-même. Lorsque nous arrivons à la ligne de faîte, j'ai la sensation très nette que je parviendrai certainement en bas, mais beaucoup plus rapidement peut-être que je ne l'espérais d'abord... Il est six heures passées. La fraîcheur vient déjà, et la brume se lève. Au-dessous de nous, les pentes de la montagne tombent comme un mur. La mer ressemble à l'eau d'un lac abrité. Elle est mauve, toute rose dans les brouillards. Les verdures de ses bords deviennent noires, et des clochers retiennent encore quelques tons de brique. Ces clochers, c'est Paola, où je dois coucher. Le couvent de San Francesco di Paola, — Saint François de Paule, — m'a été recommandé comme préférable aux auberges. Il ne peut être pire. Et sous quelle étoile il luit pour moi! Lui seul éclaire l'immensité qui m'environne, magnifique de grandeur et de mystère, les monts entassés et précipités, cette mer plate et silencieuse, ce chemin virevoltant et ce vent qui glace dans la nuit proche... Déjà le bas du rocher a disparu, tandis que la route brille encore : on dirait que nous courons vers un abîme sans fond; au bout des lacets maintenant, la voiture semble voler vers le néant, descendant la côte droite, dont elle craint, peut-être, la noirceur... A travers le village nous passons en trombe, mugis-

sants. Lorsque nous nous arrêtons enfin, la nuit est venue tout à fait. Un *facchino* charge mon sac sur son épaule, et nous gagnons l'asile espéré et promis.

Cette soirée de Paola restera comme l'un des plus charmants souvenirs de ma vie. Cette nuit, non moins abominable que celle de Cosenza, est pourtant l'une de celles où je fus le plus sûrement heureux. Et cette matinée radieuse, malgré son jeûne, est l'une des plus nourrissantes que mon âme ait jamais goûtée. Qu'est-ce donc? Oh! rien, ou presque : de la jeunesse, de l'innocence, un retour aux années de l'enfance, des rires, des bonnes grâces à foison et cette sympathie qui éclate tout à coup entre des êtres qui ne savent même pas leurs noms, qui ne se reverront jamais et qui veulent épuiser, en quelques instants, tout un infini de communion...

Lorsque j'approche du couvent, j'aperçois les ombres noires des moines qui errent sur la plate-forme étendue au bord du torrent. Le monastère est à cheval sur celui-ci, allongeant, entre l'eau tapageuse et le rocher, deux ailes où pointent quelques lumières. Le rocher surplombe de partout, écrasant de son ombre le lit des cailloux bosculés et les bâtiments trapus, et menaçant jusqu'à la mer toute voisine : — j'entends les vagues. — Les ombres me regardent; je les regarde immobiles et les salue. L'une enfin se détache de la masse. Je demande l'hospitalité, et nous voilà partis dans les couloirs, sans fanal et sans bâton : le bruit seul des souliers bien ferrés qui marchent devant moi me sert de guide. Nous allons ainsi, dans l'obscurité totale, nous allons, et je comprends que c'est là-bas, tout là-bas, à l'extrémité d'une des ailes que l'on va me déposer. Des portes, à chaque pas, trouent le mur. Qui est là, derrière? Des frères qui prient? Non, personne! Les moines ont leurs cellules dans l'autre aile.

On s'arrête enfin, avec le mur. Des clefs se trémoussent, des gonds gémissent, un briquet crépite et voici mon lit. Dans une chambre ouverte sur le torrent, qui chante pour me souhaiter la bienvenue, une planche sur châssis porte une paillasse et un matelas. Une chaise, un prie-Dieu, et c'est tout. Que m'importe! Déjà, on me donne des draps rudes. Et voici que je vois mes hôtes. Ils ont vingt ans. De purs et frais visages de beaux jeunes gens paisibles, qui me regardent en souriant,

confiants déjà, curieux aussi de cet étranger envoyé par le ciel.

Que pensent-ils? Qu'espèrent-ils de moi qui vais jeter un peu de trouble dans leur vie si calme, et à qui inconsciemment ils demandent un peu de ce monde renoncé? Je les sens qui frémissent de toute leur ardente jeunesse, de tout l'inconnu que leurs études leur font pressentir. Combien nous sommes étrangers l'un aux autres! et pourtant si près par le besoin commun de nous épancher, d'apporter chacun notre mystère, pour nous enrichir mutuellement!... Ils me disent leurs travaux, au collège de Sorrente d'abord, puis ici, où ils passent dix ans. Après, c'est l'imprévu de l'évangélisation; je suis tombé sur un collège de missionnaires, je suis au milieu d'enfants qui se préparent à courir le monde pour y porter la parole en laquelle ils croient. Quand, à leur question, je leur dis pourquoi je viens les voir, mon souci de voyageur curieux d'art, de littérature et de pittoresque, ils se réjouissent de penser que je puis être utile à l'œuvre de saint François de Paule, en parlant de Paola... Et j'éprouve du soulagement à ne pas leur cacher mon dessein. Je sens que je n'écrirais pas ces pages, si reconnaissantes qu'elles soient, sans leur aveu... Ils m'entraînent, alors, vers leur bibliothèque, me montrent les vénérables livres où ils puisent leur science apostolique. Puis, sur un balcon, au-dessus du torrent, nous nous tournons vers la mer qui m'emportera demain, qui les portera bientôt. Peu à peu, je m'abandonne à la fraîcheur de leur âme, je suis gagné par leur jeunesse, et c'est le collégien d'autrefois qui reparaît en moi, avec ces jeunes hommes si paisibles et pleins d'une allégresse ineffable de pureté.

Ils m'ont dit : « Nous allons à la chapelle. Nous viendrons vous appeler dans une heure, à neuf heures et demie, pour le souper. » J'ai faim... Et je songe qu'hier, à Cosenza, je n'avais pas d'appétit. En ce moment, celui de mes quinze ans est revenu et il se fait impérieux. Une heure encore!... Mais je n'oublierai jamais le regard si tendre jeté sur moi par mes amis de Paola, lorsque je leur dis que je les accompagnerai à la chapelle... J'y ai été sage, malgré la faim. Tandis qu'ils psalmodiaient, j'ai lu les évangiles, dont le latin me faisait revivre toutes mes années de collège. J'étais à l'étude, au milieu de

mes camarades, et, lorsque nous avons pris le chemin du réfectoire, je me suis mis dans le rang.

Autour d'une grande salle voûtée, toute suintante d'humidité sous deux ou trois lampes avares, des tables sont alignées. Le supérieur se lève à mon approche, m'indique un banc auprès de lui. Un moine monte dans une niche et lit. Mais personne ne l'écoute : cinquante yeux luisants sont braqués sur moi et me dévorent. Un homme paraît, chargé d'un plateau couvert de petites assiettes. Le supérieur se lève, prend l'une de celles-ci et la pose devant moi : c'est de la salade. Bravement, je pique dans la verdure, écœurante comme le sera tout à l'heure le poisson bouilli. Et je ne pense qu'à une chose : « Pourvu qu'ils ne voient pas mon dégoût!... » Mais le pain est abondant; dans une petite bouteille, du vin scintille. Ceci fera passer cela. Le lecteur lit toujours cependant. Le supérieur me guette du coin de l'œil. Il a surpris, tout de même, le léger sursaut que je fis au premier passage du poisson. Il fait un signe, et voici qu'on me donne d'autre poisson, mais froid celui-ci, et des citrons. Et on me regarde toujours... Je bois allègrement, je mange lentement et je souris autour de moi entre deux bouchées... Mais le lecteur, lui aussi, me regarde : il bafouille quelque peu. Le supérieur l'interrompt. En l'honneur de l'étranger, on va causer, ce soir.

— Vous avez remarqué l'inscription gravée sur votre bouteille : *Eau miraculeuse de saint François*?

— C'est le miracle de Cana, — dis-je; — l'eau est changée en vin.

Alors toute la gaieté qui remplissait ces jeunes cœurs, et le mien, à débordé. Qu'avons-nous dit? Des folies. Qu'avons-nous fait? Des gamineries. J'ai sauté par-dessus la table pour aller m'asseoir auprès de celui que l'on me désignait comme sachant un peu le français, et que j'ai fait parler, aux éclats des autres; j'ai raconté mon voyage, en insistant sur les incidents comiques. Le repas — salade et poisson — fini, nous sommes tous allés dans les cuisines où, devant le fourneau, je leur ai fait un cours de français... En vérité, quand je veux me rappeler cette soirée, aucun détail autre que puéril ne me revient. Et pourtant, voici vraiment le plus riche souvenir qui me restera, riche d'amitié juvénile, d'insouciance enfantine, de pure

gaieté, de cette joie que mes hôtes assurent être celle des cieux. Au milieu de ces jeunes gens, sous l'œil indulgent du supérieur, qui aurait bien voulu rire aussi avec nous, j'avais leur âge et leur ignorance. Pendant une heure, je ne me suis pas senti étranger aux hommes qui m'entourent. Toute la confiance de l'enfance était en moi, ce besoin de fraternité, cet abandon qui est toute la volupté de la jeunesse.

Au bruit du torrent, loin de tous, dans ma chambre écartée, je me suis couché sur le lit sévère, roulé dans mon manteau. Cosenza me fut moins dure. Et pourtant!... Ah! c'est qu'ici j'ai trouvé la bonté et la générosité du cœur, j'y ai vécu des heures d'une douceur totale, des heures de paix absolue et d'allégresse extrême. J'ai été jeune, pour tout dire; et rajeunir c'est encore ce dont notre pauvre humanité s'enivre le plus.

Ce matin, à six heures, la bande de mes amis est venue me chercher. Nous étions, tous, un peu confus de nos enfantillages du soir. Et c'était charmant, notre pudeur sans remords, notre bonheur, au fond, d'avoir été gamins. Mon *facchino* a repris mon sac; j'ai quitté le couvent de San Francesco, affamé, moulu, mais tout vibrant encore de bonheur parfait.

... Et Courier, qu'en ai-je fait? Sa bonne humeur, celle dont est pleine la fameuse lettre de toutes les anthologies, sur l'auberge ou l'hôte demande « s'il faut les tuer tous les deux », cette bonne humeur, je le sens, m'a soutenu là-haut, à Cosenza, et c'est elle un peu aussi qui a présidé au ravissement de cette inoubliable soirée. Mais qu'eût-il dit s'il avait su où je l'emmenais? Courier, le *giaccobino* que la populace romaine faillit écharper, Courier au couvent! Sous le manteau, sous mon manteau, il est vrai; tout de même, il y fut, — et je crois bien, en fin de compte, qu'il y fut heureux avec moi. Et si l'aventure a tourné à la gloire des moinillons, je suis bien sûr que cela n'est pas pour déplaire à celui qui pétitionnait en faveur de « ceux qu'on empêchait de danser ». Il aimait la simplicité du cœur et la joie de l'âme. Il les eût trouvées ici, il les y a trouvées, avec moi, et, tandis que le chemin de fer m'emporte vers le détroit de Messine, que je vais lui faire passer enfin, j'entends son adieu cordial et gentil aux petits frères de Francesco di Paola.

ANDRÉ MAUREL

FRANCE D'AFRIQUE

POLITIQUE ORANAISE[1]

II

Derrière l'Oranie côtière, le versant des Plateaux déploie ses trois étages en gradins : un soubassement de collines, de cluses et de vallons; un palier de plaines intérieures; des contreforts rocheux, soutenant l'immensité plate. Dans l'ensemble, ces quarante lieues de pays méditerranéen étaient une région bénie pour les nomades qui avaient, en bas, leurs abris et leurs pâturages d'hiver, au milieu, leurs terrains de culture, plus haut, les sources, la fraîcheur et les verdures forestières quand tout le reste était brûlé et tari par l'été.

Le peuple indigène, arabo-berbère, en avait fait son refuge, aux siècles où les envahisseurs de la mer, Turcs et Espagnols, ravageaient ou rançonnaient le bas pays. La résistance indigène en fit sa forteresse durant les quinze années (1832-1847) où, personnifié dans Abd-el-Kader, l'Islam nous opposa ce « Prince des Croyants », que nos traités avaient reconnu, auquel nous envoyions des consuls de France dans sa capitale de Mascara, tandis que nous abandonnions, puis disputions aux razzias de ses gouverneurs tout ce qui, dans notre

1. Voir la *Revue* du 1er février.

Algérie actuelle, n'était pas la côte même, du Chélif au fond des Plateaux, de Tlemcen, capitale de l'Ouest, à Biskra, porte du Grand Désert. *L'Émir de Mascara, la Prise de la Smalah, la Reddition d'Abd-el-Kader* : sujets d'estampes et de gravures, qui peuplaient les cabinets de nos grands-pères, que nos fils ne connaissent plus, mais dont ici la mémoire et la légende populaires transmettent le souvenir et que ce pays même se charge de rappeler aux plus ignorants.

Tout le long du rail, c'est comme la carrière du héros qui se déroule : dans les collines du bas, voici les gorges de la Macta où ses tirailleurs embusqués fusillèrent et sabrèrent cinq cents de nos hommes ; plus haut, les humbles *zaouias* (monastères), qui se disputent l'honneur d'avoir instruit la jeunesse et trempé la foi de ce vrai Croyant ; plus haut encore, Mascara, sa capitale, où nos incendies et nos pillages répétés n'ont presque rien laissé de lui ; tout en haut, les ruines de la vieille Saïda et de Takdemt, ses châteaux accrochés sous le balcon rocheux où, trente-quatre ans après sa défaite, apparaissaient pour le venger les bandes de Bou-Amama.

*
* *

De Perrégaux à Mascara, de la plaine côtière aux plaines intérieures, six lieues à vol d'oiseau, mais soixante kilomètres de rail et de rude montée. Nos troupiers, quand ils faisaient sac au dos cette étape des Beni-Chougrane, l'avaient surnommée « le Crève-Cœur des Chougrane maudits ». Sur cet épais gradin d'argiles et de marnes, de lits calcaires et de sommets rocheux, les oueds et les sources viennent dégorger les eaux emmagasinées par l'immense terrasse du Plateau. Les vents de mer y jettent leurs nuées. Le ruissellement a creusé dans la masse friable un dédale aux allées profondes qui, chaque jour, se creusent, se rétrécissent, et s'éboulent et se comblent pour se reformer ailleurs.

Eaux chaudes et froides, eaux douces et salées y délitent et y décomposent les terrains, sur le long parcours et sur les multiples affluents de ces Oued Sig, Oued Habra, Oued Melah (*Rivière du Sel*), qui, l'hiver, sont des courants de boues.

l'été de simples chapelets de flaques et de lauriers-roses. C'est un triste pays de cailloux et de terres coulantes : quelques oliviers centenaires, quelques pans de sillons hérissés de chaumes et envahis de jujubiers, quelques plantations de figuiers de Barbarie, des groupes de tentes noires et des enclos d'épines pour rentrer les moutons témoignent que l'indigène est encore le propriétaire de ces pâtures où s'écoula l'enfance d'Abd-el-Kader.

Mais ces dernières marques de vie arabe ont déjà comme un air d'abandon : de loin en loin, une charrue de bois, attelée d'une couple d'ânes et conduite par un burnous flottant, est la seule preuve de possession encore active. Le chemin de fer, qui, de défilé en défilé, remonte l'Oued Hammam, *la Rivière des Thermes*, commence de gagner à notre vie cette désolation.

A toutes les gares, un hameau a déjà empierré les rues du futur village. L'industrie laitière, les primeurs[1] et les fruits promettent de sûrs bénéfices à ces vallons abrités l'hiver, surchauffés, mais irrigables l'été. Les jeunes orangeries, défendues par leurs haies de cyprès ou de peupliers, les neuves olivettes, les luzernières, les beaux vergers d'arbres de France, les plants d'artichauts et de pommes de terre, tout parle ici d'un travail entêté et soigneux. Les Romains eurent jadis, sur cet Oued Hammam, leur ville thermale d'*Aquae Sirenses*, dont les dix siècles de nomadisme arabe ont fait disparaître jusqu'aux fondations; les eaux inutiles fument aujourd'hui en

1. *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, 1909, p. 396. « En quelques années, la culture des primeurs a transformé les zones les plus pauvres du littoral algérien; elle a apporté l'aisance où ne régnait que la misère. Ce n'est qu'en 1880 que le mouvement se dessina; en 1895, les expéditions de l'Algérie pour la France atteignaient 136 812 quintaux.

En 1904,	on a exporté	. . . . .	262 609 quintaux.
1905,	—	. . . . .	266 650 —
1906,	—	. . . . .	305 366 —
1907,	—	. . . . .	331 127 —

En Oranie, on récolte le haricot vert et la tomate à Mers-el-Kébir, Aïn-el-Turk, Bousfa, etc., les petits pois, les artichauts et les pommes de terre à La Senia, Valmy, Misserghin, Saint-Denis du Sig, Dublineau et Perrégaux. En trois ans, les plantations d'artichauts en Oranie ont passé de 1 200 à plus de 3 000 hectares; à Perrégaux, de 50 à 300, faisant de huit à dix wagons complets par courrier. »

un cirque désert; il est probable que nos fils verront se rouvrir les casinos de cette Aix d'Afrique.

A 450 mètres d'altitude, après un dernier défilé de marnes blanches, s'ouvrent les plaines de Mascara.

Les eaux d'un lac durant les siècles d'autrefois devaient emplir cette conque spacieuse; les marais l'occupaient il y a cinquante ans encore. Étranglée en son milieu par deux contreforts du pourtour, elle déroule aujourd'hui son plan d'alluvions dans la double plaine d'Eghris et de Taria, que les avancées et les retraits des collines festonnent de baies et de promontoires. Au total, 50 ou 60 000 hectares de terre profonde, noire d'humus et d'engrais dans les champs que la colonisation a transformés, rouge encore sous la verte soutache des palmiers-nains aux endroits que le Latin continue de disputer à l'indigène.

Tout le bonheur méditerranéen, installé par la paix romaine, existait ici avant les invasions musulmanes : partout nos défricheurs en retrouvent les vestiges. Mais il avait entièrement disparu sous les parcours du nomadisme quand nos soldats montèrent pour la première fois en ce pays ravagé (décembre 1835). Après les dix années de luttes contre Abd-el-Kader (1836-1847), nos colons ne trouvèrent ici qu'un champ de razzias et de fantasias, semé de flaques et de marécages, gravelé de tessons romains et de cimetières arabes. En 1870, tout n'était encore que vaine pâture ou cultures intermittentes, dont nos charrues ne commençaient à mordre que le bord septentrional.

En 1870, perchée sur ces collines du nord, entre les ravins profonds qui la coupent de toute approche, Mascara n'était toujours que la ville guerrière, *Oum Askeur*, la « Mère des Soldats » français, après avoir été la « Mère des Soldats » turcs : 4 500 habitants. Au pied ou au delà de ses ravins, deux faubourgs de vignerons et de maraîchers l'approvisionnaient : Saint-Hippolyte, 150 habitants; Saint-André, 535 habitants. Dans son arrondissement, aussi vaste qu'un département français, deux ou trois postes de colons avancés jalonnaient les routes militaires. A trois kilomètres de Mascara, disait encore le *Guide Joanne* de 1874, « au bas de la descente de Saint-

André, on entre dans la plaine d'Eghris, aujourd'hui presque déserte, mais assez vaste et assez féconde pour nourrir des centaines de milliers d'hommes. » Au milieu de la plaine, un bouquet d'arbres, couvrant une source et quelques coupoles, indiquait au loin le lieu sacré de Cacherou, où les tribus avaient salué dans Abd-el-Kader l'Émir des Croyants, le lieutenant des Chérifs, qui avait reçu le cafetan et l'investiture du Sultan de Fez...

Aujourd'hui Mascara, débordant son carré de murailles à meurtrières, franchissant et comblant ses ravins, est une grosse sous-préfecture de Gascogne ou des Charentes, une agglomération de 30 000 âmes, dont la moitié d'Européens. L'arrondissement a 200 000 habitants pour le moins, dont 30 000 Européens environ ; les Français d'origine y comptent pour un tiers, les Espagnols pour un sixième. Au haut des collines quadrillées de cultures, par dessus les vignobles et les olivettes, au delà des fossés profonds que les oueds ont taillés en pleine masse d'ocres rouges, pointe, à six cents mètres d'altitude, le marché, où trois fois par semaine indigènes et colons accourent par milliers.

Oran est une ville franco-espagnole : Mascara est une ville franco-arabe. A Mascara, le peuple des vaincus poursuit la vie et les occupations d'autrefois, qu'ont à peine modifiées nos outils et nos manufactures : tout un quartier continue de tisser à la main les fameux *zerdanis* (burnous noirs). Le changement capital depuis quarante années n'est pas au détriment des indigènes : ils étaient un millier en 1870 ; ils sont une dizaine de milliers aujourd'hui. Une élite de richards est en train de se constituer quelques grands domaines. Une foule de prolétaires remplit le marché et les avenues des faubourgs, gagne son pain quotidien en ville et dans les fermes, par toutes les grosses et menues besognes de transport et de travail manuel, par toutes les formes de domesticité et de salariat.

Dans les régions de petite colonisation, officielle ou privée, notre prospérité n'est pas nuisible à l'indigène ; tout au contraire ; elle apporte de grands biens avec elle : une sécurité relative, la suppression presque complète des guerres privées, la diminution des vendettas héréditaires, la disparition des fléaux, variole, fièvre, épidémies, épizooties et famines, qui

jadis décimaient et ruinaient cette population malheureuse. L'Arabe aujourd'hui mange souvent à sa faim; il meurt rarement d'inanition; la foule, malgré tout, est mieux vêtue; la classe aisée est plus nombreuse, mieux pourvue d'argent; dans les villes et les bourgs, nos travaux et nos règlements ont transformé les conditions sanitaires; dans la campagne, nos chemins de fer et nos marchés en ont fait autant pour les conditions du commerce; notre voisinage et nos exemples ont stimulé, souvent amélioré la culture indigène. L'enquêteur officiel a fort bien résumé ces avantages en quelques-unes de ses monographies sur les centres de colonisation[1].

Dans toute l'Algérie, — et c'est une constatation dont nous avons le droit d'être fiers : peu d'autres peuples ont eu jamais les mêmes résultats, — le nombre des indigènes, loin de diminuer comme il arrive dans l'Amérique anglo-saxonne, n'a pas cessé d'augmenter. En 1866, on évaluait cette population à 2 652 000 âmes. En 1872, après le typhus et la famine de 1867, après l'insurrection de 1871, il semble qu'elle était tombée à 2 125 000. En 1881, elle avait regagné cette perte et au delà : 2 850 000 âmes. En 1891, trois millions et demi; en 1901, 4 millions; en 1906, 4 millions et demi. Elle approche aujourd'hui de 5 millions, si elle ne les dépasse. Ce sont là des chiffres que nous devons avoir dans l'esprit pour rendre pleine justice à notre œuvre algérienne. Nous avons pris les conquis le pays, sans grande douceur peut-être. Nous avons terres et nous levons les impôts sans trop de ménagements. Mais nous n'avons ni « refoulé » ni exterminé le peuple vaincu. C'est grâce à notre présence qu'il s'accroît sans arrêt.

Aux pieds de Mascara, la plaine d'Eghris étend ses 40 000 hectares de sillons presque ininterrompus, ses routes droites, bordées de peupliers, ses beaux alignements d'oliviers et de ceps. Partout, des villages, des fermes, des haies de cyprès, des orangeries, des vergers, de hautes meules de paille, des fumiers chargés de poules et de coqs. Partout, le même travail énergique, la même entreprise alerte, le même spectacle réconfortant et joyeux qu'aux approches de Perrégaux,

1. M. de Peyerimhoff, *Enquête sur les Résultats...*, II, p. 82, 143, etc.

la paix et la charrue françaises souverainement installées et les labours préparant les semailles sous la menace du ciel pluvieux. Après six mois de sécheresse, les averses ont commencé la semaine dernière, et voici la lente et pénétrante pluie, qui reverdit les champs, remplit les fossés et met tout ce pays en fête.

Ici, la colonisation officielle peut se vanter de son œuvre. Dans cette plaine d'Eghris, c'est elle qui fonda les villages, puis les agrandit. Elle installa l'émigration alsacienne-lorraine vers 1873. Le chemin de fer amena dix ans plus tard les Algériens et les Espagnols. Mais longtemps l'insalubrité prévalut. Cette conque mal drainée était un foyer de paludisme. Les premiers colons furent chassés par la fièvre : le curage des lacs, le bétonnage des canaux et les plantations ont fait de ce marécage un grand jardin [1].

La plaine de Taria n'est pas encore en cet état : elle sent encore le sauvage et la brousse. Ses terres rouges sont encore bosselées de ruines romaines, encombrées de cimetières arabes et de cailloux roulants, hérissées de palmiers-nains. Ses monts terreux, éboulants, sont encore le domaine des genevriers et des thuyas, la proie des oueds abrupts. Partout apparaissent encore, juxtaposées, la propriété arabe et l'acquisition européenne. La culture indigène, sans défrichement profond, fait serpenter les sillons autour des blocs et des plaques de rocher, contourne les tas de cailloux, les grosses pierres et les buissons qu'elle ne se donne pas le mal d'ôter : un champ indigène est une brousse à peine essartée, dont les plantes utiles n'occupent que les clairières. Un champ européen est une nappe de terres rouges, sans roches ni broussailles, dont les sillons tout droits barrent la pente des eaux et dont la seule verdure est celle des jeunes céréales qui, partout déjà, lèvent leurs têtes drues : le défricheur, épierrant, arrachant, concassant, balayant, amoncelant et brûlant, a fait place nette. Un hectare européen produit vingt fois plus qu'un hectare indigène : où vivait misérablement et souvent mourait de faim un douar de quelques tentes, peut prospérer un de nos bourgs.

1. Sur l'arrondissement de Mascara, voir M. de Peyerimhoff, *Enquête sur les Résultats de la Colonisation officielle*, II, p. 139 et suivantes.

*
* *

De Taria à Saïda, durant 50 kilomètres, le talus des falaises jurassiques, qui soutiennent le Plateau à 1 800 ou 2 000 pieds au-dessus, offre le même spectacle que la proche banlieue d'Oran : les hautes, longues et larges piles de cailloux s'entassent de chaque côté de la voie; le défricheur déracine les palmiers-nains et les rejets de chênes-verts. Saïda est juchée à mi-pente. Le rail y accède par les cluses repliées et contournées de torrents en cascades, qu'un chapelet de sources, froides et chaudes, maintient presque toujours coulants.

En ce chaos de terres ardemment rouges et de roches blanches, de murailles à pic et de rochers ébréchés et fendus, les céréales se mêlent aux lentisques, les jonchaies aux potagers, les gourbis de défricheurs espagnols aux tentes de nomades. Cette montée de Taria à Saïda est le grand chemin de la conquête latine. Mais ici, le Français cède délibérément le pas à l'Espagnol. Il laisse passer devant lui cet alfatier, ce bûcheron, ce charbonnier, ce muletier, qui s'accommode des travaux les plus durs et des privations de toute espèce. Charrier, Franchetti et Aïn-Azreg, les trois étapes de cette route, périclitèrent aux mains de nos colons tant que la vigueur valencienne ou mahonnaise ne monta pas à l'aide. Toutes trois, aujourd'hui prospères, parlent l'espagnol plus familièrement que le français. Saïda elle-même, par sa population d'Européens mélangés, rappelle bien plus Oran que Mascara : elle a ses milliers d'indigènes qui l'envahissent aux jours de marché; mais ils semblent s'évanouir les jours de semaine. Parmi ses 10 ou 12 000 habitants, ils comptent à peine pour un tiers.

Après la prise et la ruine du château d'Abd-el-Kader, nos troupes avaient bâti, dans une enceinte bastionnée et crénelée, une caserne de deux cents hommes, une chapelle et quelques cantines de mercantis. Cette ville militaire semble aujourd'hui la fondation d'un autre âge : avant le chemin de fer, Saïda, à 180 kilomètres de la mer, était à six ou sept journées d'Oran, au fond du Sud, à la première porte du Désert; Saïda

est aujourd'hui à quarante-huit heures de Marseille, en terres latines.

Les seuls Juifs sont restés auprès des soldats, derrière les ponts-levis et les meurtrières du rempart : une expérience de vingt siècles bientôt leur a fait connaître les brusques accidents de ces dominations africaines. Au devant du fossé, les Européens ont construit et chaque jour étendent un bourg cossu, dont les façades sculptées et stuquées débordent en balcons, et les cafés en tables d'apéritifs sur la place et les larges avenues; aux devantures, s'étalent de grosses chaînes d'or, de splendides cravates; les rues trépident d'automobiles. Ce bourg et ce marché ne parlent, en espagnol autant qu'en français, que de terres conquises, par centaines d'hectares, de moutons par milliers : tout ce monde de *squatters*, exubérant et brutal, sans vains scrupules ni feinte délicatesse, ne songe qu'à se tailler aux dépens de l'État ou de l'indigène quelques marquisats de Carabas, à obtenir du Juif ou de la Banque les capitaux nécessaires, de l'administration et du député, son maître, les complaisances qui laissent dormir les lois.

Ici, commence la région de pâturages (800 à 1 200 mètres d'altitude) qui, naguère encore, séparait des cultures du Tell les steppes du Plateau. Cette bande d'arbres, d' « alpes » et de sources traverse toute l'Algérie, de la frontière tunisienne à la frontière marocaine. Elle a en Oranie 50 ou 60 kilomètres de large. On la croyait, il y a vingt ans encore, interdite à nos exploitations, réservée par la nature même du sol rocailleux à l'estivage des nomades. C'était ce que l'on nomme ici la forêt : un fourré de lentisques, de genevriers et de thuyas, quelques vieilles souches de cèdres, de térébinthes, d'oléastres et de chênes, un enchevêtrement de *hammadas* (plateaux rocheux) et de *daïas* (cuvettes humides), de pics et de vallons, de ruisseaux cascadant vers la Méditerranée et d'oueds se traînant aux chotts de la « mer d'alfa »; en ces espaces déshabités, on rencontre encore la panthère; on y chassait autrefois le lion.

D'assez nombreuses tribus y vivaient, presque sédentaires sous la tente, cultivant ou grattant les clairières, de ci, de là, ne se déplaçant que de quelques lieues pour aller vers le Sud le plus proche, durant les semaines les plus dures de l'hiver.

D'autres petits nomades du Tell y montaient, quand les étés du bas étaient trop secs ou trop chauds. L'événement annuel était la *rahla* (migration) des seigneurs de grande tente, qui amenaient ici, du fond de leur Sahara, leurs centaines de milliers de chameaux et d'aumailles. Ils arrivaient de l'Extrême Sud avec la chaleur, à mesure que le soleil de mai et de juin tarissait les sources et desséchait les herbes du parcours. Ils revenaient chaque année aux mêmes places où, de génération en génération, ils avaient acquis l'*achaba*, le droit de paître les chaumes et la forêt voisine. Ils y restaient tout l'été, jusqu'aux premières pluies, et redescendaient avec elles, à travers le Plateau et les Monts des Ksour, vers leurs hivernages de l'oued Namous et du grand Erg.

Depuis quinze ou vingt ans, nos colons ont découvert en cette bande forestière les meilleures terres à blé, les meilleurs crus de vins légers. Région de Sétif dans la province de Constantine : région de Boghari et du Sersou dans la province d'Alger : région de Tiaret, de Saïda et de Sebdou dans la province d'Oran : dans toute l'Algérie, les spéculateurs se sont jetés sur ce rivage de la « mer d'alfa ». C'est ici que se font aujourd'hui les fortunes terriennes. Les plaines du bas ont quelques grands propriétaires, mais un peuple aussi de petits colons. Nous entrons ici dans les « marquisats », chez les plus puissants des *conquistadores*.

On peut admirer l'énergie de ces conquérants. On ne saurait admirer les résultats de cette conquête, dont l'indigène a durement pâti. Dès 1904-1905, nos administrateurs en signalaient les fâcheuses conséquences :

L'agriculture, écrit l'administrateur de Saïda[1], doit être encouragée. Mais il ne faut pas que ce soit au détriment du rôle de pasteur qui convient le mieux à l'indigène des Hauts-Plateaux et qui, tout en lui assurant sans grande peine un certain bien-être, répond le mieux aux conditions climatologiques du pays. De l'avis des botanistes et des géologues, *la colonisation ne doit pas s'étendre indéfiniment* : en diminuant la superficie des pâturages, on finira par gêner l'élevage du mouton, qui a besoin de se mouvoir beaucoup pour se nourrir, pour fuir les intempéries des saisons, et qui, même, est obligé durant les étés très chauds de rechercher dans les régions

1. Cité par A. Bernard et N. Lacroix, *L'Évolution du Nomadisme*, p. 59.

élevées et boisées l'eau et les pâturages qui font défaut partout ailleurs.

Il est à craindre, écrit un autre, qu'en encourageant les labours, on ne prépare pour l'avenir de graves difficultés à l'élevage du mouton, qui semble bien devoir rester la vraie ressource du pays. Il serait désirable que l'industrie pastorale, la vraie source de profits [pour les indigènes, ne soit pas sacrifiée] au développement des cultures [européennes].

« La colonisation ne doit pas s'étendre indéfiniment. » Depuis 1905, la spéculation a continué d'accaparer, par les moyens légaux et par les autres, toutes les terres qu'elle convoitait et que l'insouciance, la naïve cupidité, la faiblesse, la maladresse juridique des indigènes ont livrées à ses offres d'argent, à ses opérations d'usure, à ses menaces :

L'indigène est imprévoyant[1]. Lorsqu'il fait une bonne récolte, il en dissipe le prix, sans rien mettre de côté. Quand une année de disette survient, il doit emprunter pour ne pas mourir de faim. Il est obligé, comme le colon européen, à des avances pour acheter des semences, et des bêtes de labours, pour couper la récolte : il faut emprunter. Même nécessité de l'emprunt pour payer les impôts. A côté de ces emprunts obligatoires, il en fait d'autres qui le sont moins : pour accomplir le pèlerinage de la Mecque, rêve de tout bon musulman, pour payer la dot d'une nouvelle épouse, quitte à la répudier et à la remplacer bientôt ; pour soutenir enfin ces procès fantastiques où l'on voit tous les jours les indigènes épuiser leurs ressources devant les degrés variés de juridiction que notre ingénieuse politique a mis à leur portée.

Il ne trouve à emprunter qu'à des taux exorbitants : 50, 60, 100 p. 100. Le prêt est ordinairement accompagné de spéculations malhonnêtes : le créancier retient une forte portion de la somme dont il a fait signer la reconnaissance; puis il fait faire boule de neige à la créance en accordant, à d'onéreuses conditions, les délais sollicités par le débiteur insouciant, en convertissant la dette de numéraire en dette de grains et *vice versa*, en accroissant à chaque conversion le total en proportions incroyables, jusqu'à ce qu'il ait acculé le malheureux indigène à la saisie ou à la cession de sa propriété.

Les accaparements de terre sont, aujourd'hui, le but et le terme du plus grand nombre de ces prêts.

1. M. Pouyanne, *Questions diplomatiques et coloniales*, 1901, II, p. 655.

Par un couloir de rocs et de champs épierrés, de chaumes, de peupliers et de ruisseaux courants, on atteint à trois lieues de Saïda le premier fief de cette « marche » nouvellement conquise : Aïn-el-Hadjiar, *la Source des Pierres*. Tout le vallon est épierré, labouré, irrigué et planté : dans cette étrange Oranie où, côte à côte, se succèdent les régions que séparent, chez nous, des centaines de kilomètres, c'est un coin de France dauphinoise ou savoyarde avec ses vignobles, ses lignes de saules et d'osiers au long des rigoles pleines, ses orges, ses vaches au pré, — un bout du monde cultivable au pied de la montagne interdite.

Pourtant, le défricheur a déjà poussé plus avant. Dans un nouveau couloir de terres rouges et de roches, les champs de céréales, les vignes et les oseraies accompagnent le rail qui continue ses boucles d'ascension. Par delà cette dernière montée, l'œil attend les libres espaces du Plateau, la « mer d'alfa », qui doit à perte de vue épandre ses millions d'hectares inutiles. A 180 kilomètres de la mer, à 1150 mètres d'altitude, autour de la station de Bou-Rached, les derniers vignobles voisinent avec les premières meules d'alfa en bottes. Le ciel pâli, l'air plus vif, presque froid, la légèreté de l'atmosphère annoncent une région nouvelle. Nous voici de plain-pied sur la terrasse africaine.

Quand on a gravi le talus des vallées parisiennes, Port-Royal ou les Vaux de Cernay, la plaine labourée que l'on découvre au sommet n'est pas différente de cette Plaine des Mâlifs que les charrues sont en train de conquérir : sillons et routes blanches, grosses fermes isolées auprès de leurs mares, chars à ridelles, attelages de percherons, files de six et huit paires de bœufs qui rentrent à l'étable, laissant le soc planté dans la glèbe. Arrêtée vers le sud par la mer d'alfa, cette Beauce oranaise continue de s'allonger vers l'est et vers l'ouest : « Ce plateau de marnes oxfordiennes, où la couche de terre végétale a une grande épaisseur, est certainement le district le plus fertile et le plus colonisable que l'on rencontre sur tout le trajet depuis Oran[1] », écrivait dès 1901

1. Augustin Bernard, *En Oranie*, p. 21.

M. Augustin Bernard, le géographe qui s'est consacré à l'étude de notre France algérienne.

La récolte et la vendange de 1910 ayant amené un nouvel afflux d'argent, les accapareurs annexent la dernière bande raboteuse qui sert de rive à la « mer d'alfa ». Par dessus les romarins et les plaques de roc partout émergeantes, les sillons commencent à rejoindre les unes aux autres les petites cuvettes de terres profondes où naguère l'indigène avait ses jardinets de céréales. Partout, restent encore les témoins de l'ancien état des lieux : un groupe de thuyas, un champ d'alfa, un taillis de genevriers, un vieux térébinthe dans un oued aride, un semis de garrigues au milieu des terres rouges. Les lourds attelages de dix et douze bœufs font place aux couples de mulets pour traîner la charrue légère sur ces terres encore farcies de roches et de racines.

Nous sommes à 1 200 mètres d'altitude, à 200 kilomètres de la côte.

Autour de Tunis, à 30 ou 40 kilomètres des quais, il est d'immenses friches que le Sicilien commence à peine d'entamer; les plaines de la Medjerda sont désertes; Bône et la Calle trempent dans le marécage; le territoire d'Orléansville et la plaine du Chélif sont encore sous la brousse : cette Oranie est en avance d'un demi-siècle sur nos autres provinces algériennes.

Près de Tafaroua, au 205e kilomètre, la voie atteint son point culminant. La « mer d'alfa », dont la nappe verdâtre s'épand au Sud sans une ride, enfonce jusqu'ici des flaques et des pointes; entre elles, l'Arabe a conservé quelques sillons. Sur un sol dénudé, parmi les dents et les trous de la roche, une charrue de bois, traînée par deux ânes et conduite par une femme en guenilles, soulève une poussière rougeâtre que le vent disperse en fumée. C'est comme une belle eau-forte de la vie indigène en cette région : la Misère labourant le Sable.

*
* *

« J'en ai l'entière conviction, écrivait dès 1903 un publiciste qui connaît admirablement les hommes et les choses du

Sud : la prochaine insurrection sera causée, non par le fanatisme des indigènes, mais par la nécessité absolue où ils seront de chercher à modifier les conditions économiques qui leur sont imposées[1]. » Cette conviction d'un indigène, qui nous est entièrement dévoué, les historiens de notre pénétration saharienne, MM. A. Bernard et N. Lacroix, pour un peu la partageraient : il ne faut, disent-ils, ni exagérer le danger ni fermer les yeux. La situation leur paraît inquiétante. Elle le paraît bien davantage encore à qui veut aujourd'hui connaître les sentiments de l'indigène à notre égard.

En 1901 et 1903, la petite insurrection de Margueritte et le procès de Montpellier, qui s'ensuivit, émurent notre Parlement. Des voix généreuses exposèrent à la Chambre et à la cour d'assises de l'Hérault le malheur des tribus expropriées par des procédés légaux quelquefois, le plus souvent dupées et volées par la gent de procédure et d'usure, presque toujours abandonnées — pour ne rien dire de plus — par l'administration qui devrait protéger ces grands enfants contre leurs tentateurs et contre eux-mêmes.

M. Jonnart, député du Pas-de-Calais, disait à la Chambre dès le mois de février 1893 :

> Les intérêts des indigènes, qui ne votent pas, mais qui paient, qui supportent même de lourdes charges, sont malheureusement sacrifiés aux intérêts de quelques douzaines d'électeurs qui, s'ils ont le droit de vote, jouissent en revanche du privilège de ne pas payer grand chose... Je regrette que M. le Garde des Sceaux ne soit pas à son banc, car j'appellerais une fois encore sa sévérité sur ces agents d'affaires véreux qui, impunément, grâce, il faut bien le dire, à je ne sais quelle influence électorale dont ils se servent pour intimider la justice, sèment partout ou ils passent la ruine, la misère et rendent notre domination odieuse.

En mai 1901[2], M. Albin Rozet apportait à la tribune quelques documents officiels où l'on voyait, en raccourci, par un exemple choisi entre beaucoup trop d'autres malheureusement, les étranges manœuvres de ces agents d'affaires. Il

1. El Bahi Moktar, *Écho du Sahara* du 5 juillet 1903, cité par A. Bernard et N. Lacroix, *L'Évolution du Nomadisme*, p. 54.

2. Voir le *Journal Officiel* du 1er juin 1901.

s'agissait d'un douar oranais des Beni-Dergoun, dans la commune mixte de Zemmorah, sur la ligne ferrée entre Alger et Oran. La Chambre interrogea les ministres de l'Intérieur et de la Justice. Le ministre de l'Intérieur envoya un « résumé » que je cite sans commentaire, en soulignant seulement quelques mots et quelques chiffres :

Par acte notarié du 19 avril 1882, le nommé Boubekeur, agissant tant en son nom propre que comme fondé de pouvoirs de ses cousins, a vendu à M. Colonna, agent de chemin de fer, une terre dite Aïn Hallouf; la superficie et la consistance des terrains vendus *n'ont pas été indiquées dans le contrat :* les indigènes ont déclaré vendre tout ce qui leur appartenait, sans en préciser l'étendue. Le 28 mars 1890, un jugement du tribunal de Mostaganem a reconnu Colonna propriétaire de *403 hectares* de terres et de broussailles et de *590 hectares* de forêts.

D'après l'enquête administrative à laquelle il a été procédé, il y a de sérieuses raisons de croire que *les indigènes sont victimes d'une spoliation*. La vente de 1882 paraît avoir eu un caractère frauduleux; il ne semble pas d'ailleurs que *le prix en ait jamais été payé en dehors de 600 francs* versés antérieurement au contrat. Mais l'administration ne saurait s'immiscer dans des contestations qui ne regardent que les tribunaux.

En Algérie, l'administration, « qui ne saurait s'immiscer dans ces contestations », dispose à son gré des études de notaires et officiers ministériels : il suffirait d'un exemple sévère pour ramener tout ce monde au sentiment de l'équité. A son tour, le ministre de la Justice répondit :

Me Potier, notaire à Oran, *avait fait à Colonna l'avance des frais* du procès et notamment du coût de l'expertise qui s'éleva à la somme de 18 000 francs. N'ayant pu obtenir le remboursement de ses avances, Me Potier, par jugement, fut déclaré adjudicataire des droits reconnus à Colonna... Si comme les plaignants le prétendent, le titre, dont se prévaut Me Potier et qui émane de Boubekeur, est faux, ils peuvent recouvrir à la procédure de la requête civile. Mais le ministère public n'a pas qualité pour intervenir dans un débat d'ordre purement civil.

600 francs donnés à un faussaire; 18 000 francs exigés par les gens de procédure; et l'on aboutit à l'expulsion des indigènes à qui l'on prend 403 hectares de terres et 590 hectares

de forêts. Voilà les aveux officiels, et voici un détail que M. Albin Rozet pouvait ajouter avec preuves à l'appui. Le tribunal de Mostaganem avait nommé un expert qui proposa d'attribuer à l'acquéreur *4 500 hectares* : le rapport fut homologué par le tribunal. D'autres experts furent nommés à l'effet de dresser le plan : ils réduisirent à *403* les *4 500 hectares* attribués par le jugement. Mais, sous prétexte que ces opérations avaient profité aux défendeurs comme aux demandeurs, les indigènes furent condamnés à payer les frais des expertises proportionnellement au territoire qui leur restait : la seconde expertise seule leur coûta 18 000 francs.

18 000 francs pour ces Arabes représentent au minimum 80 000 francs pour nos paysans. Mêmes constatations lors du procès de Margueritte. Dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* de mars 1903, un Algérien, M. Victor Demontès, en tirait la morale :

Un fait a paru monstrueux : c'est la disproportion fantastique entre les frais de justice et la somme qui est revenue aux indigènes pour la vente de leurs terres. Le 8 septembre 1882, il était adjugé à M. J..... devant le tribunal de Blidah, une superficie de 1 112 hectares, appartenant à 366 indigènes, pour le prix de 875 francs. Les frais de justice, d'autre part, s'élevaient à 21 209 fr. 50 : vingt-quatre fois le prix de la vente.

« Un Algérien, ajoutait M. V. Demontès, comparait un jour l'indigène à la brebis tondue : l'administration sous forme d'impôts prend la laine de la tête et du cou, le colon celle de la queue ; la belle toison du dos revient tout entière aux gens de justice. » Et M. V. Demontès convenait que les indigènes de Margueritte, les Rhiras, dont le nombre dépassait 3 000, n'avaient plus en 1903 que 4 500 hectares, et que ce territoire était insuffisant pour nourrir cette population, même habituée à vivre de peu ; autrefois ils possédaient, les forêts mises à part, 10 000 hectares environ, et ils étaient beaucoup moins nombreux. . « Mais les Rhiras, concluait M. V. Demontès, sont d'origine berbère ; les Berbères ou Kabyles du Djurjura ont-ils plus d'un hectare et demi par personne ? » — En réplique, on pourrait demander : l'acheteur est de race latine, espagnol ou français : chaque paysan de France ou d'Espagne

a-t-il besoin pour vivre de 1100 hectares? et la situation des Berbères est-elle la même en Oranie que dans les autres provinces algériennes?

Les Berbères, les Kabyles des provinces d'Alger et de Constantine vivent, ont vécu depuis quarante ans sur un hectare et demi par personne; mais tous leurs efforts sont allés à changer ces conditions de vie. Dépouillés par la confiscation qui suivit la révolte de 1871, ils ont dû se contenter des vergers et des jardinets de céréales que l'on avait bien voulu leur laisser au haut des monts; mais depuis trente ans ils n'ont pas cessé de racheter ce qu'on leur avait pris : tout le long des pentes, on voit, année par année, mois par mois, redescendre leurs cases de pierres et leurs enclos piqués aux quatre angles d'un figuier.

Par son *Enquête sur les Résultats de la Colonisation officielle*, M. de Peyerimhoff a montré comment, dans toute l'Algérie, l'Oranie exceptée, l'indigène, de 1899 à 1904, a racheté à l'Européen beaucoup plus de terres qu'il ne lui en vendait : dans la province de Constantine, l'indigène a reconquis 13 500 hectares en six ans, plus de 2 000 hectares chaque année. En Oranie, seulement, la progression est inverse : l'Européen s'est étendu de 62 000 hectares en six ans, plus de 10 000 hectares par année. Et de 1904 à 1910, le mouvement ne s'est pas ralenti : après la vendange de 1910, il s'accélère. Et les procédés d'autrefois n'ont pas disparu : en ces présentes années 1909-1910, les indigènes se plaignent qu'on soit tout justement en train de faire dans les monts de Tiaret et de Frenda ce que l'on a fait jadis aux dépens des Rhiras et des Beni-Dergoun; à les croire, ils seraient victimes d'une éviction presque à main armée, sans jugement préalable, sans même de titres, vrais ou faux.

Contre les iniquités des gens du roi, la France de l'Ancien Régime trouvait parfois un recours dans la justice du roi : il serait grand temps que la Chambre envoyât une commission d'enquête tenir ses Grands Jours en cette Auvergne oranaise. A mesure que le nombre des indigènes augmente, leur domaine diminue en étendue et, plus encore, en qualité. Dès 1904-1905 l'enquêteur officiel signalait qu'autour des centres de colonisation, toutes les bonnes terres passent aux mains européennes.

Margueritte. — La population indigène a subi non seulement le prélèvement de 578 hectares pour la création du centre, mais celui de 3 869 hectares achetés à titre privé et le plus souvent à la suite de licitations. *Ces terres, les meilleures du territoire, manquent beaucoup aux indigènes.* Les salaires qu'ils trouvent chez les colons compensent dans une certaine mesure; il le fallait pour permettre à cette population de passer de 2 700 en 1881 à 4 600 en 1906.

Saint-Lucien. — Les indigènes souffrent du manque de terres, à cause de l'imprévoyance qu'ils ont mise à les vendre et à en gaspiller le prix. Quelques-uns ont commencé à racheter des parties de concession, d'autres à créer de vastes propriétés qu'ils mettent en valeur avec zèle et intelligence. D'autres trouvent bien à s'employer chez les colons; mais, dans cette région, on emploie de préférence les Espagnols et les Marocains, qui fournissent un meilleur travail.

Ce ne sont pas les besoins de la petite colonisation, officielle ou privée, ce sont les accaparements qui expulsent l'indigène au profit de quelques spéculateurs. Sur le rivage de la « mer d'alfa », comme autour des centres de petite colonisation, souvent aux dépens de ces centres eux-mêmes, se créent de vastes *latifundia*, qui sont d'abord en des mains françaises, parce que les seuls électeurs peuvent obtenir les tolérances et complicités qui rendent possible l'opération. Mais, d'ordinaire, ces Français ou néo-Français, après une période plus ou moins longue de défrichement ou d'abandon, ne cherchent qu'à revendre pour s'en aller recommencer ailleurs, et le *latifundium*, par morceaux ou entier, change de mains. Français de la métropole, Juif, Espagnol, Indigène : quatre acquéreurs se présentent alors, avec des chances que le hasard et les rencontres peuvent modifier, mais que règlent dans l'ensemble certaines lois économiques et dont le régulateur décisif est le taux de capitalisation.

Un Français de la métropole n'achète pas des terres en Afrique et ne s'astreint pas soit à la résidence, soit aux voyages que cette possession entraîne, à seule fin que ses capitaux lui rapportent, au bout de multiples aléas, du 5, du 6 ou même du 8 p. 100. Il lui faut du 9 ou du 10, en espérance tout au moins : une propriété à revenu de 15 000 francs ne vaut pour lui que 150 000 francs.

Le Juif est sur place. Ses revenus de propriétaire peuvent être doublés par les opérations de crédit, de commission, de

commerce et d'échanges, que, banquier et fournisseur, il pourra faire avec ses fermiers, métayers et ouvriers. Mais il trouve en ville du 7 et du 8 p. 100 de son argent; il ne le risquera à la campagne que pour l'équivalent au moins. Une propriété à revenu de 15 000 francs vaut pour lui 200 000 francs environ.

Survient l'Espagnol (naturalisé ou non) qui est sur place, lui aussi, et qui peut amener tout de suite sa famille, ses compères, un village : il a ses bras, sur lesquels il compte pour tripler le rendement; il est sobre; il aime la terre pour elle; expatrié, il a besoin d'un sol et d'un foyer qui soient à lui. Du 5 ou 6 p. 100 comble tous ses désirs. La même propriété vaudra pour lui 300 000 francs peut-être.

Enfin, il est des indigènes qui savent calculer tout comme nous : ils mesurent la maladresse commise par leurs pères quand ils vendirent pour un morceau de pain; ils voient, ils s'exagèrent les profits que peut donner une culture améliorée; ils restent attachés à ce morceau d'Islam, comme nos vieilles familles de France et d'Europe restent attachées à leurs forêts ou à leurs fermes héréditaires, dont pourtant elles ne tirent un revenu que médiocre, souvent rien. Et l'indigène sait mieux que nous, — quelle que puisse être la maîtrise de nos gens, — exploiter son congénère, « faire suer le burnous ». Il donne volontiers du 20 et du 30 p. 100 au prêteur; il ne demandera que du 3 ou du 4 p. 100 à la terre. Cette même propriété vaudra pour lui 400 000 francs[1].

Résultat global : créés aux dépens de la communauté indigène, au bénéfice de quelques Français ou prétendus tels, les *latifundia* ont une irrésistible tendance à couler, à travers les mains du Juif et de l'Espagnol, aux mains de l'accapareur

1. Voir là-dessus l'article de M. Pouyanne dans les *Questions diplomatiques et coloniales*, 1901, II, p. 641, *la Question agraire en Algérie*, qui reste, après dix ans, de la plus actuelle vérité : « Les recherches, faites dernièrement, ont prouvé que ces spéculateurs ou accapareurs ne sont pas tous, comme on le croyait, des Européens ou des Israélites; bon nombre d'entre eux sont de riches indigènes, exploitant sans vergogne leurs coreligionnaires. » Il est deux autres ouvrages, l'un de M. C. Brunel, l'autre de M. E. Mercier, tous deux intitulés *la Question indigène en Algérie*, qui fourniront d'amples renseignements à qui voudra étudier notre Algérie foncière.

indigène. La coulée est plus ou moins rapide, suivant les facultés de crédit que peut avoir chacune de ces catégories d'acheteurs. Mais le terme n'en est pas douteux : à une poignée de gens d'affaires que notre gouvernement prend en estime ou nos parlementaires en faveur, nous donnons par nos banques et par les *Sociétés de Prévoyance, de Secours et de Prêts mutuels*, les moyens de plus en plus puissants de se « créer quelques vastes propriétés qu'ils mettent en valeur avec zèle et intelligence ». La masse indigène n'en profite pas : elle en pâtit. Imaginez l'opération poussée à bout : ce sera l'expropriation presque totale, — parlons net : la spoliation du peuple vaincu. Qu'y gagnerons-nous, Français la métropole, qui continuons de payer, bon an mal an, 85 millions pour cette Algérie?

*
* *

Nous avions un peuple de sujets groupés en douars et en tribus, sous des autorités traditionnelles, laïques et religieuses, par quoi nous les tenions. Les unes étaient en notre main : nous nommions les *cheikhs*, *caïds*, *aghas*, *bachaghas*, etc; de cette féodalité arabe, nous avions fait une hiérarchie française, qui ne pouvait durer et prospérer que sous notre protection. Les autres dépendaient de nous : gens des tribunaux et des mosquées et gens des *zaouias* (monastères), confréries du dedans et du dehors ne pouvaient en toute aisance exercer leur industrie judiciaire ou faire leurs tournées de *ziaras* (récolte d'offrande) qu'avec notre acquiescement; ils devaient ne pas nous être hostiles, en apparence du moins; la plupart avaient identifié leurs intérêts avec les nôtres. Ces chefs du peuple et ces chefs de la religion étaient ainsi devenus les agents de notre sûreté. Ni dans les uns ni dans les autres, nous ne pouvions avoir pleine confiance : du moins leurs perpétuelles rivalités nous assuraient que la trahison de l'un ne ferait qu'exciter le dévouement de l'autre, chacun voyant dans l'abaissement du voisin une occasion de s'élever soi-même.

Ainsi ce peuple fixé, sinon à la glèbe, du moins au parcours, était cantonné en cases distinctes, sous l'œil de répondants et de chefs responsables. On est en train de nous créer une plèbe

anarchique, un prolétariat errant qui, ne pouvant plus vivre sur les cantons des aïeux, doit aller mendier un salaires dans les fermes et les villes de l'Européen. « Autrefois, on pouvait vivre sans travailler! » s'écriait Yacoub, le principal accusé de Margueritte. Pour ces hommes libres, notre régime de travail régulier est la chiourme. Pour ces musulmans, la dépendance du Français est à demi tolérable : le Français, du moins, race conquérante, a le prestige de la victoire et du commandement. Mais c'est au Juif, à l'Espagnol que, le plus souvent, il faut obéir : tous deux n'inspirent à l'indigène que le même mépris ou la même haine.

Le progrès économique est indéniable; mais il ne compense pas cette déchéance sociale. On fait sonner bien haut les 60 ou 70 millions de salaires que les colons paient chaque année à ce prolétariat. M. A. Rozet établissait à la tribune un calcul fort simple : à 500 francs de salaire annuel par tête (chiffre minimum[1]), 70 millions de francs font 140000 salariés : l'Algérie a 5 millions d'indigènes. Mettez que le chiffre des salaires se soit élevé jusqu'à 100 millions. Mettez que la moitié, les trois quarts des indigènes aient gardé leurs moyens d'existence et que 1200000 seulement soient tombés au prolétariat; cela ne fait encore que 80 francs par tête : « La misère et le fanatisme, — écrivait dès 1901, dans une revue, qui n'a jamais été suspecte aux Algériens, *les Questions diplomatiques et coloniales*, un homme qui leur a toujours été bienveillant, M. Augustin Bernard, — la misère et le fanatisme, telles sont les causes profondes des faits insurrectionnels de Margueritte : un marabout a semé les ferments de révolte; la misère avait préparé le terrain; elle a fait germer la graine. » Conclusion d'un autre Algérien :

Les acquéreurs de terres indigènes ne sont pas tous, il s'en faut, de véritables colons. Beaucoup acquièrent la terre, non pour la mettre en valeur en lui appliquant les procédés de culture européens, mais uniquement pour se créer de vastes domaines peuplés de fermiers, en les laissant cultivés à la mode arabe, sans y apporter aucune amélioration. Les anciens détenteurs restent généralement sur le sol; mais ils descendent, sans profit pour personne, sauf pour

1. M. de Peyerimhoff, II, p. 203 : « Les indigènes, qui s'emploient chez les colons, reçoivent un salaire de soixante francs par mois. »

le spéculateur, de la condition de propriétaire à celle de *khammès* (métayer au cinquième)... Les colons véritables, qui achètent le sol pour l'améliorer, rendent service aux indigènes par les salaires distribués aux travailleurs. Mais les accapareurs ou spéculateurs, qui n'améliorent rien, rejettent les propriétaires indigènes dans le prolétariat et la misère[1].

Lisez tout cet article de M. Pouyanne. Vous y trouverez les méthodes ordinaires de cet accaparement : le prêt à 50, 60 et 100 p. 100 en est l'arme habituelle; les gens de chicane en sont les meilleurs alliés. Comme résultat, le spéculateur, « donnant en location aux anciens détenteurs les terres achetées, exige parfois une annuité égale au prix de vente » : c'est un rapport officiel qui fournit ce dernier renseignement.

La misère n'a jamais été donneuse de bons conseils. Le musulman est plus accessible que tout autre misérable aux mauvais conseilleurs.

L'Islam a de saintes gens qui ne gagnent leur vie qu'à exploiter le mécontentement populaire. Toutes les confréries musulmanes ont eu et auront toujours la même histoire[2] : au début, simples associations religieuses d'exercices de piété et de chapelet, elles ne visent qu'au salut spirituel de leurs adhérents; mais elles tournent bientôt au syndicat d'influences et de redevances pour le bénéfice temporel des chefs et deviennent une telle source de profits qu'il n'est pas de saint homme, voué à la retraite (*ribat*), de *marabout*, qui ne songe à fonder ou à rénover la sienne pour voir en son *ribat* ou en ses *zaouias* (couvents) affluer les offrandes (*ziaras*). Chacun de ces fondateurs ou rénovateurs ne peut avoir à la bouche que la réforme de la morale et de la foi, la rupture avec les mœurs des Gentils, la haine de l'Infidèle, la libération de la terre musulmane. Doctrine de nouveaux-venus qui ont encore à se gagner la faveur de la foule, à se faire une place à la table des exploiteurs. La sagesse vient avec l'âge et avec la fortune. Les anciennes confréries sont de très sages personnes qu'une longue vie de services, rendus à tous les régimes, et une vieillesse honorée et dorée plient sans peine à toutes les com-

1. M. Pouyanne, *Questions diplomatiques*, 1901, II, p. 641 et suivantes.
2. Voir N. Lacroix, *Les Derkaouas d'hier et d'aujourd'hui*.

promissions : elles s'étaient accommodées du Turc ; dès le début de notre conquête, elles ont accepté notre surveillance ; leurs chefs ont lié partie avec nos autorités, qu'ils continuent de servir moyennant récompense honnête.

Dans l'Algérie actuelle, mais dans l'Oranie surtout, il semble que deux confréries récentes ont gagné de nombreux adeptes : les Senoussias et les Derkaouas. Toutes deux ont leurs maisons-mères hors de notre territoire : les Senoussias en Tripolitaine turque, les Derkaouas au Maroc. Les délégués de toutes deux affichent à notre égard la correction des rapports et même un certain dévouement ; ni l'une ni l'autre ne se livre jamais à notre amitié. Les chefs de toutes deux en Oranie reçurent les longues visites de M. Max von Oppenheim, conseiller de la légation allemande au Caire et convoyeur des savants allemands qui, en avril 1905, huit jours après le discours de Tanger, débarquèrent en Algérie pour le *Congrès des Orientalistes*. Le Congrès se tenait à Alger : nos gens se hâtèrent de parcourir les provinces, l'Oranie surtout et le Sud-Oranais. Quelques mois plus tard, M. Max von Oppenheim essayait de faire distribuer par notre poste un appel du *Comité Central de l'Union islamique*, où « les perfides desseins de l'Angleterre et de la France contre l'Islam » étaient dénoncés, où tous les Croyants étaient invités à se grouper autour du Khalife de Constantinople et du cheikh Senoussi, « l'homme le plus dévoué au Khalifat ».

Depuis 1905, il n'est pas douteux que les Derkaouas du Maroc ont été les instigateurs de toutes les incursions sur notre frontière du Kiss et sur nos postes du Sud-Oranais : ce sont eux qui ont décidé les Beni-Snassen à l'irruption de 1907, eux qui, pendant deux années, ont recruté et conduit la *harka* qui vint, en 1908, jeter quarante mille fanatiques sur nos colonnes de Bou-Denib. Il est malheureusement presque certain qu'une partie des *ziaras* affectées à ces expéditions provenaient de notre Algérie, sinon du Tell, du moins du Plateau et peut-être même de la région de Mascara-Saïda.

Autrefois, contre les provocateurs de cette sorte, nous avions pour nous l'aristocratie des gens de poudre, la bourgeoisie des gens de loi musulmane, la ploutocratie des confréries rivales. Quarante années de paix française et de régime civil ont abâtardi et déconsidéré les gens de poudre, ruiné la plupart

des grandes familles et des tribus qui, du service des Turcs, étaient passées à notre service et continuaient d'arborer le titre de *maghzen* (gouvernementales). Nos procédures européennes, installées partout, ont pareillement jeté bas, ruiné et affamé les juges religieux, leurs huissiers et secrétaires, *cadis*, *khodjas*, *adels*, *talebs*, qui « mangeaient » un peu le client, mais dont les plus grandes mangeries ne coûtaient pas au peuple indigène le dixième de nos moindres exploits. Enfin les vieilles confréries tranquilles perdent leur crédit à mesure que la misère et la rancune jettent la foule des expropriés dans les bras des vengeurs de l'Islam. Cette foule silencieuse et haineuse s'éloigne de plus en plus de notre amitié : si nous n'y prenons garde, il ne restera bientôt près de nous que la bande des accapareurs, dont la fortune, faite sous notre protection et par notre complicité, ne peut se maintenir que par notre présence et par nos lois.

Contre ces renégats et ces voleurs — c'est ainsi que la foule les désigne — et contre nous, est-il surprenant que, sous le chapelet des confréries les plus ardentes, tout le peuple vaincu soit disposé à une coalition où l'on oublierait les haines héréditaires? Les grandes familles s'unissent entre elles par les liens du mariage : les chefs les plus *maghzen*, ceux qui ont combattu un demi-siècle dans nos rangs, donnent leurs filles aux fils des dissidents les plus avérés, à leurs ennemis traditionnels. Les confréries s'unissent par les échanges de chapelets et de serviteurs : « Vous êtes tous musulmans; qu'importe le chapelet! Écoutez mes conseils : ils sont les mêmes pour tous les Croyants », disait Bou Amama[1] dans ses proclamations; mais l'Oranie de 1881 ne l'écoutait pas et le marabout du désert jetait inutilement sa malédiction sur les « renégats » qu'il voyait en foule se presser autour de nous, à notre service : la loi foncière de 1873 et le régime civil de 1878 n'avaient pas encore porté tous leurs fruits. Trente ans après, nous sommes bien moins assurés des sentiments de tout ce peuple : « Croire que les indigènes nous sont acquis, disent les historiens officiels, c'est se laisser aller à la plus dangereuse des illusions. La masse jouit des biens que

1. Lieutenant-colonel P. Wachi, *L'Insurrection de Bou-Amama*, p. 21.

nous lui procurons, de la paix mieux garantie, des récoltes moins incertaines, de la vie devenue plus commode, plus facile et plus sûre ; mais en nous obéissant elle ne cède encore qu'à la force ; vienne quelque crise où cette force semblerait défaillir, la foule suivrait encore les prêcheurs de guerre sainte[1]. » Un témoin, plus proche encore des choses oranaises, assistant aux unions et mariages de chefs indigènes et, « sans être pessimiste, *sentant* qu'il y a quelque chose de changé dans l'ouest de la province d'Oran », écrivait en 1903 : « L'Arabe, individuellement, nous est soumis. Mais s'il trouve, en bande, une occasion favorable et très sérieuse, il en profitera pour tenter de rendre à l'Islam le sol que nous lui avons pris. Cela, tout le monde le sait[2]. » En 1906, les événements de Thala, à la frontière algéro-tunisienne, les crimes de Daya en Oranie et du Gué-de-Constantine, surtout l'échauffourée des Ouled-el-Berdi venaient vérifier ces prédictions de mauvais augure et toute l'Algérie réclamait la sécurité.

*
* *

Au lendemain de l'insurrection de Bou-Amama, nos hommes d'État métropolitains avaient eu la vision très nette de leurs devoirs et de leurs droits. M. Waldeck-Rousseau le rappelait à la Chambre au lendemain des événements de Margueritte, le 24 juin 1901 :

Dès 1883, j'avais été frappé de ce qu'avait d'incertain, d'incohérent la marche de notre colonisation. Je montrais alors qu'on n'avait pas voulu arrêter ou qu'on n'avait pas réussi à arrêter d'avance un plan stratégique de colonisation. Il y a cependant une *stratégie de la paix*, de la culture, du défrichement, comme il y a une stratégie de la guerre.

« Le gouverneur-général est le tuteur naturel des indigènes », concluait M. Waldeck-Rousseau : le gouverneur-général doit être le modérateur de l'avancée européenne, le

1. Maurice Wahl et Augustin Bernard, *L'Algérie*, édit. 1908, p. 290.

2. Capitaine Devaux, *La Mentalité indigène*, Bulletin de la Société de Géographie d'Oran, 1903, p. 169-240.

« stratège » de la paix et du défrichement. En son fameux discours de février 1893, en ce beau discours et courageux auquel il faut toujours revenir, M. Jonnart, député du Pas-de-Calais, avait repris et développé cette définition du gouverneur-général, « arbitre naturel, nécessaire, du conflit qui met fatalement aux prises la colonisation européenne avec les droits de la race vaincue », conciliateur équitable qui doit faire « prévaloir les exigences de l'intérêt général, les vues de la politique nationale, l'idée de justice et d'humanité » :

« L'indigène, qu'on exproprie, qu'on appauvrit, qu'on ruine par une politique imprévoyante, est fatalement voué au brigandage... La sécurité, on l'aura, non pas en multipliant, comme on l'a proposé, les mesures d'exception et les brigades de gendarmerie, ni en renforçant les pouvoirs discrétionnaires des administrateurs, l'arsenal de nos lois pénales et les dispositions déjà si dures de la responsabilité collective. La sécurité, on l'aura en cessant d'exploiter l'indigène.

En face de ces demandes métropolitaines, les prétentions oranaises n'ont jamais été formulées en phrases aussi nettes. Mais des discours et des actes, elles ressortent aussi claires. Ne tenir l'Algérie que pour une terre conquise, un champ de colonisation où le vaincu devra se contenter de ce que nous voudrons bien lui laisser; considérer que tout est pour le mieux dès que les électeurs de là-bas sont satisfaits : « L'Algérie ne jouit-elle pas d'une paix complète? Y a-t-il encore la moindre trace de soulèvement et d'insurrection[1]? » Assurément on est « convaincu que, longtemps encore, nous aurons à compter avec les préjugés et les mœurs d'une population qui ramène tout à sa foi religieuse; nous devrons nous tenir sur nos gardes contre certaines tentatives de rébellion qui pourront se produire à l'instigation de certains chefs religieux ». Mais on va répétant qu'il restera toujours assez de terres à l'indigène : « Sur les 54 millions d'hectares qu'il possède dans toute l'Algérie, la France, aussi bien pour ses travaux publics que pour ses enfants, n'a pris que 1 400 000 hec-

1. E. Étienne, *Discours et Écrits divers*, I, p. 443 : Rapport sur l'Algérie de 1884.

tares; voilà un chiffre précis, réel : 1 400 000 hectares contre 54 millions[1] ».

Le géographe de l'Algérie, M. Augustin Bernard, nous dit ce que valent ces chiffres « réels, précis » :

On nous dit que les tribus ont conservé beaucoup plus de terres qu'elles n'en cultivent. D'après les documents que j'ai entre les mains, le village [européen] de Margueritte, avec ses fermes, possède environ 1600 hectares, alors que le douar, comprenant 3 000 têtes, a conservé plus de 13 000 hectares. Il convient cependant de rechercher ce que sont ces 13 000 hectares. Il faut avoir parcouru ces schistes noirâtres et stériles, ces calcaires rocheux sur lesquels les pentes atteignent quelquefois 90 degrés, pour comprendre toute l'importance de cette question[2].

M. Étienne poursuit :

L'indigène, toujours prêt à écouter ceux qui soufflent la révolte, en est arrivé à penser que, puisque l'autorité française était affaissée, il suffirait d'un simple coup d'épaule pour l'anéantir et la faire disparaître. J'estime que l'on doit faire cesser cet état de choses, ainsi que le disait le gouverneur-général, M. Jonnart, en qui nous avons mis, je le déclare, toutes nos espérances... Il faut pour l'indigène des lois spéciales, des règlements spéciaux, un nouveau code de procédure pénale qui assure une prompte justice. Il faut que ceux qui commettent des délits ou des crimes soient frappés sans répit et sur l'heure et que nous n'assistions plus aux lenteurs désespérantes de l'instruction criminelle... Écoutez, messieurs, le beau et émouvant langage de tous les caïds de la Mina, des Flittas, de l'Hellil et de Relizane : « Plus que tous les autres, nous déplorons du fond du cœur les tristes désordres de Margueritte... Il ne faut pas considérer ce crime comme une révolte de tribus : c'est le fait d'une bande de deux cents vauriens, ignorants et fanatiques, qui se sont laissés bêtement entraîner par un charlatan, un marabout plus ou moins authentique, ne valant pas mieux qu'eux. Tous méritent d'être fusillés dans les quarante-huit heures, afin de donner un exemple salutaire[3] ».

Et l'on crée en 1901 ces « tribunaux répressifs » dont un juriste français a pu dire, dont un député progressiste a pu répéter à la tribune qu'ils « étaient une honte pour la France

1. *Questions diplomatiques et coloniales*, 1901, I, p. 619.
2. Eugène Étienne, *Discours et Écrits*, I, p. 472.
3. Eugène Étienne, *Discours et Écrits divers*, I, p. 518, 522, 527.

et la civilisation [1] ». Après deux ans (1901-1903), il faut en revenir : « Il est honteux d'assister dans un pays civilisé à un semblable gâchis administratif et judiciaire », dit à la tribune notre député progressiste qui rentre d'un voyage d'enquête en Algérie. Il rapporte deux mots de ces juges répressifs, qui, du moins, formulent nettement certaines conceptions. L'un dit : « La loi, monsieur Rozet! moi, je m'en f... » Et l'autre dit : « Je ne suis pas d'avis qu'on donne à l'indigène le droit d'appel. — Pourquoi donc? — Parce que je n'admets pas que ces messieurs d'Alger se permettent d'avoir une opinion différente de la mienne ».

Mais ces messieurs d'Alger, qui devraient être les « tuteurs naturels » de l'indigène, ne semblent pas d'humeur à contrecarrer cette politique : « L'administration doit par tous les moyens légaux, avec tact et modération, mais aussi sans hésitation et sans faiblesse, s'assurer la prise de possession des terres indispensables à la colonisation, disent les Délégations financières. Il nous a paru que l'administration ne semblait vouloir entrer dans cette voie qu'avec une timidité que certains de nos sujets interprètent comme de la faiblesse et qui ne pourra avoir qu'une fâcheuse répercussion sur notre autorité ». A ces accusations de timidité, M. Jonnart, gouverneur-général, répond par des promesses énergiques : « S'il le faut, soyez sans crainte : nous frapperons vite et nous frapperons fort. » Il demande seulement qu'on ne condamne pas tout à fait comme « inopportune et regrettable » une « politique de prévoyante sollicitude à l'égard des indigènes ». Il avoue qu'il a été bon, quelquefois, qu'il a « créé quelques infirmeries, organisé des consultations médicales dans les douars, entrepris la lutte contre la syphilis, la fièvre et l'ophtalmie ». Il semble s'excuser de ces fondations qui resteront le grand honneur de son gouvernement. Il ne pense pas que « nous risquions par là de diminuer chez nos indigènes le respect de notre autorité et d'obscurcir en eux la claire notion de notre force. »

M. Étienne dès 1884, dans son premier Rapport sur le budget de l'Algérie, reconnaissait que la répression à l'intérieur ne

1. Sur tout ceci, voir le *Journal Officiel* du 28 mars 1903.

saurait pourtant suffire, et il indiquait le complément nécessaire : « La race indigène est essentiellement guerrière : elle peut toujours être en butte aux suggestions des fanatiques. Dans le Tell et dans les Hauts Plateaux, la tranquillité est aujourd'hui complète ; mais nous devons voir plus loin et nous demander sans cesse ce qui se passe sur nos frontières du Sud, mal délimitées et ouvertes à tout chef de bande à qui il plait de venir prêcher la guerre sainte. »

En 1884, l'Oranie avait encore devant les yeux les bandes incendiaires de Bou-Amama, surgies du Sahara et brusquement apparues au bord du Plateau. Elle a eu, depuis, d'autres sujets de crainte. Jusqu'en 1900, elle a soupçonné de mauvais desseins les méthodistes anglais. Puis, elle a redouté les menées du panislamisme turc. Derrière la Turquie d'Abd-ul-Hamid, elle a vu l'Allemagne de Guillaume II : le bourg de la Stidia, sur le golfe d'Arzeu, est une colonie de Prussiens, installés depuis un demi-siècle, alors que l'Allemagne n'existait pas encore et que les Allemands émigraient chez nous comme chez les autres peuples colonisateurs ; ces Prussiens sont restés fidèles à leur langue et à leur nationalité. Aux bouches de la Moulouia, il fut longtemps question d'un bail de terres et de mines accordé par le Chérif à des maisons allemandes. Le discours de Tanger sonna donc aux oreilles de l'Oranie comme une menace personnelle : elle vit déjà les hordes musulmanes se ruer sur elle de l'Ouest et du Sud, de l'Afrique et de l'Asie, à la voix du terrible Kaiser. Elle voulut qu'à tout prix, tout de suite, on apaisât le monstre en lui jetant la tête de notre ministre des Affaires étrangères : dans le gouvernement de M. Rouvier, qui donna au monde le spectacle de mai-juin 1905, deux représentants de l'Algérie, MM. Étienne et Thomson, étaient ministres de l'Intérieur et de la Marine...

Mais le Sud et le Sahara continuent de rester la grande préoccupation de l'Oranie. Elle ne peut pas ignorer que, par ses accaparements, elle lèse et irrite plus vivement encore les seigneurs de grande tente que les petits nomades et les demi-sédentaires du Tell. Ses géographes et ses statisticiens lui disent et lui répètent qu'elle est en train d'affamer, de ruiner ces grands nomades qui ne peuvent conserver leurs trou-

peaux que si on laisse à leur disposition les indispensables pâturages d'été entre le Tell et le Plateau :

Il faut considérer l'industrie pastorale, non pas comme un mal inévitable, mais comme une des richesses de l'Afrique du Nord, au même titre que l'agriculture : « Est-il nécessaire, — écrivait un publiciste à propos du Sersou, — de laisser improductifs plus de 300 000 hectares pour permettre à quelques centaines d'Arabes d'y mener leurs moutons pendant deux ou trois mois de l'année? » Est-il nécessaire, — dirons-nous à notre tour, — de condamner à périr plusieurs centaines de milliers de moutons pour récolter quelques hectolitres de blé dans les années les plus favorables[1]?

Les Oranais n'ont plus que mépris pour la valeur militaire des indigènes du Tell; mais ils gardent une juste estime des seigneurs de grande tente et des dangers qu'une insurrection du Sud leur ferait courir. Aussi le programme de M. Étienne n'a pas varié depuis 1884 :

Tant que, par un moyen quelconque, nous n'aurons pas assuré d'une manière efficace, absolue, la sécurité dans le Sud, nous n'aurons pas assuré notre domination dans le Nord de l'Algérie... Il n'est qu'un moyen de parer aux difficultés. Il a été indiqué dans une brochure écrite par un homme de talent et de cœur, le commandant Rinn, conseiller du Gouvernement : « Ni progrès, ni extension, ni sécurité intérieure ou extérieure sans l'occupation pacifique de la totalité du Sahara ».

Et voilà pourquoi, depuis vingt-cinq ans, cette politique oranaise a eu pour complément indispensable la politique saharienne qui nous a, bon gré mal gré, entraînés sur la Saoura, vers le Touat, vers le Tassili, à deux mille kilomètres de la côte.

VICTOR BÉRARD

1. A. Bernard et N. Lacroix, *L'Évolution du Nomadisme*, p. 61.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER

		Pages.
STENDHAL	Voyage à Venise et à Padoue (1815)	1
ÉMILE MOSELLY	Fils de Gueux (2e *partie*)	15
GABRIELE D'ANNUNZIO	Francesca da Rimini (4e *et* 5e *actes*)	55
★ ★ ★	En Rade de Rio : — une Révolte	80
LOUIS BATIFFOL	Un Capitaine de Chevau-légers sous Henri IV	95
GUSTAVE FLAUBERT	La première « Éducation sentimentale » (4e *partie*)	117
L. GÉRARD-VARET	Au Palais-Bourbon. — Les Couloirs	147
ALEXANDRE MORET	Les Mystères d'Isis	177
GEORGES DUVAL	Les Théâtres à Londres au temps de Shakespeare	199
G. GRAVIER	L'Émigration des Musulmans de Bosnie-Herzégovine	213

LIVRAISON DU 15 JANVIER

MADAME DE ROMBECK	Entretien avec M. de Talleyrand	225
ÉMILE MOSELLY	Fils de Gueux (3e *partie*)	237
L. GÉRARD-VARET	Au Palais-Bourbon. — La Salle des Séances	282
ÉMILE HOVELAQUE	Jules Tannery	305
GUSTAVE FLAUBERT	La première « Éducation sentimentale » (5e *partie*)	323
A. JEANROY	Quelques Sources françaises de Giosuè Carducci	364
EDMOND BRUWAERT	Le Maître de Jacques Callot	391
XXX	L'Officier d'État-Major	417
MARCEL LABORDÈRE	L'Affaire de la N'goko-Sangha	438

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

		Pages.
PUVIS DE CHAVANNES. .	Lettres (1888-1898)	449
ÉMILE MOSELLY.	Fils de Gueux (*4e partie*)	478
LOUIS AUBERT.	Au Musée des Arts décoratifs : — Kiyonaga	527
COMTESSE DE COURSON.	Reine de Larmes	549
MAXIME LEROY.	Le Centenaire du Code pénal.	571
GUSTAVE FLAUBERT . . .	La première « Éducation sentimentale » (*fin*) . . .	594
ANDRÉ RIVOIRE.	Le « Théâtre d'Amour » et « le Vieil Homme » .	615
Lt G. BRUNET	La Vie des Officiers au XVIIIe siècle.	629
VICTOR BÉRARD	France d'Afrique. — Politique oranaise. — I . . .	649

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

ROMAIN ROLLAND	Tolstoï. — I	673
LOUISE CHASTEAU. . . .	La Ravageuse (*1re partie*)	708
L. HOULLEVIGUE.	L'État colloïdal et la Vie	741
MARIE-CAROLINE.	Lettres d'Exil (1798-1800). — I.	756
NORBERT LALLIÉ.	Les Rats et la Peste.	777
F. CLÉMENT-SIMON . . .	La véritable Périchole.	797
ÉMILE MOSELLY.	Fils de Gueux (*fin*)	812
MARTINE RÉMUSAT. . . .	Un Converti de Bossuet.	839
ANDRÉ MAUREL.	Un Pèlerinage en l'honneur de P.-L. Courier . .	851
VICTOR BÉRARD	France d'Afrique. — Politique oranaise (*fin*). . . .	865

AP
20
R47
1911
jan.-fév.

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY